Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/margueritedebour02deme

QUATRIEME PARTIE

I

ARRIVÉE A ARBONNE

Depuis que le char, qui portait les époux de Garlande, et Maître Guillaume Lehurier, était entré sous bois, Nicolas, et Paule, n'avaient prononcé aucune parole.

Tous les deux, ils pensaient.

Paule, de plus en plus attristée, avait gardé la même posture, serrée, étroitement, contre son mari.

Nicolas, très attentif, n'avait pas cessé, un seul instant, de fouiller, des yeux, les profondeurs de la forêt.

Elle était si touffue, cette forêt, que, sous les ramures, épaisses, des arbres géants, il faisait nuit noire, quoique la lune, alors en son plein, illuminât, au loin, les clairières, d'une lueur très vive.

Toutes sortes de murmures sortaient, des buissons, des fourrés, des taillis.

On percevait, dans les ténèbres, aux alentours, des frôlements, des bruissements de feuillages, le bris de branches de bois mort... parfois, des coups de sifflet, même, des appels — dominés, de temps à autre, par le cri, lugubre, des chouettes, qui volaient, d'arbre en arbre, au long de la route, accompagnant les voyageurs, et dont les gros yeux, ronds, lumineux, phosphorescents, brillaient, dans l'obscurité.

Et, toujours, retentissait, en cadence, les pas de la mule, montée par Hubert Huguet, qui suivait le char.

Après trois quarts d'heure de marche, environ, Nicolas aperçut, enfin, à trois cents pas en avant de l'endroit où il se trouvait, une large trouée de clarté.

Ce devait être la lisière de la forêt.

Au delà, le char roulerait, à découvert, à travers champs, à une courte distance d'Arbonne, et proche du logis de Maître Guillaume Lehurier.

Le Sénéchal, impatient d'arriver au but de son voyage, et pour cause, poussa ses chevaux.

L'ex-hôtelier du Chapeau-Rouge dormait, à poings fermés, et ronflait, tout comme une heure auparavant, dans la grand' salle de la maison de Garlande, à Fontainebleau.

Bientôt, le char sortit du bois, tourna, à droite, et roula, dès lors, sous un ciel rutilant d'étoiles, au milieu d'un paysage tout en plaine, dont les moindres coins apparaissaient, nettement, sous la molle clarté de la lune.

On apercevait, à une faible distance, la silhouette d'une maison, dont les toits étaient comme argentés par la lumière du ciel, et dont la façade était trouée de points rougeâtres.

Or, c'était une auberge, où s'arrêtaient les voyageurs, à pied, et à cheval... une auberge renommée, où l'on trouvait bon gîte, nourriture de choix, et vins des bons crûs.

Lorsque le char, au sortir de la forêt, avait évolué dans la lumière, Nicolas s'était senti plus à l'aise.

Les ténèbres causent, toujours, à toutes les créatures, une impression obsédante...

On est mal à l'aise dans l'obscurité épaisse... Il semble qu'elle pèse, sur les épaules...

Paule avait soupiré.

Elle s'était rendu compte que l'on approchait de la demeure paternelle.

Elle se disait que, là, Nicolas la quitterait pour s'engager dans cet inconnu, terrible, mystérieux, où il laisserait sa vie, peut-être!

Le char, cependant, passa devant l'auberge.

Ainsi que le Sénéchal l'avait constaté, de loin, elle était éclairée, plus que de coutume, du rez-de-chaussée aux combles.

Un grand brouhaha s'en dégageait.

Elle devait être pleine de voyageurs.

Plusieurs chevaux, richement caparaçonnés, et des mules, empanachées... même, quelques ânes, attachés devant les larges boîtes qui s'étendaient au long de la façade, piaffaient, faisaient tinter leurs mors, ou leurs grelots... agitaient leur crinière, et, pêle-mêle, mangeaient...

Soudain, Nicolas de Garlande vit paraître plusieurs moines, sur le seuil de l'auberge.

Ils avaient été attirés, là, par le bruit de l'équipage.

Ils le regardèrent passer.

Même, l'hôtelier se montra, lui aussi, sur le pas de sa porte.

Il reconnut le Sénéchal, et, poliment, il le salua, en ôtant son bonnet.

Nicolas le connaissait, de longue date... comme il avait connu, du reste, son prédécesseur, et beau-père.

Maître Grégoire Lelandy, ancien queux de l'hôtellerie du « Paon-Blanc », avait épousé, quinze ans auparavant, la fille de Maître Rufin Gohier — la « Rufine », comme on l'appelait dans le pays... et, depuis dix ans, il tenait

La fille, et la mère, prirent le gros homme chacune par un bras, et, non sans peine — car la peur l'avait amolli plus que jamais — elles l'entraînèrent vers la maison. (P. 846.)

l'hôtellerie, pour son compte, avec sa femme : une petite blonde, rubiconde, très appétissante, qui passait pour une personne avisée, et faisait tout marcher, à son gré, autour d'elle, pour le plus grand profit du ménage.

Grégoire Lelandy, — il l'affirmait, du moins — s'occupait, chez lui, de ses sauces, de ses rôtis, de ses vins, et laissait, disait-il, la Rufine s'occuper du reste.

De vrai, l'époux, et l'épouse, s'entendaient, au mieux de leurs intérêts, tout comme larrons en foire.

L'hôtelier du Paon-Blanc était un petit homme maigre, chétif,... à la face simiesque, au teint jaunâtre, bilieux... chauve comme un champignon — malin comme un singe, du reste... âpre au gain, et prêt à tout pour gagner une pièce blanche... capable, même, de besognes de mécréant pour l'appât d'une pièce d'or.

Il geignait sans cesse... pleurait misère à toute oreille se prêtant à ses discours... disait que les voyageurs devenaient de plus en plus rares, et de plus en plus chiches; mais, en réalité, il devait avoir, de côté, dans un coin, bien caché, un important pécule.

Le ménage était mal coté, dans la contrée; mais l'hôtellerie, étant bonne, relativement, restait achalandée.

— Maître Grégoire prélève, sans doute, une forte dîme sur les aumônes que les moines ont recueillies, aux environs, en ces derniers jours, pensa le Sénéchal... Sans compter qu'il n'y a pas que des moines, ce soir, au Paon-Blanc...

Le char s'était éloigné.

Hubert Huguet, qui le suivait toujours, avait dû voir, lui aussi, l'hôtelier, les moines, et les chevaux, mules, et ânes, attachés devant l'hôtellerie.

Maintenant, le Sénéchal pouvait distinguer, à cent pas en avant, les premières cahutes d'Arbonne.

Bien que l'heure ne fût pas avancée, tout était noir, dans le village.

Pas une lueur ne brillait derrière les lucarnes des habitations.

Tout dormait, déjà, dans le pays... bêtes et gens.

Le char traversa le village, et se retrouva dans les champs.

Enfin, Nicolas de Garlande vit, là-bas, derrière une haie, les toits du logis de Maître Guillaume Lehurier; puis, peu après, ceux de la demeure voisine... « la maison ensorcelée, » comme disait l'ex-hôtelier du Chapeau-Rouge... cette maison, qui, selon Nicolas de Garlande, était occupée par un haut dignitaire de l'Eglise dont il n'avait pu connaître le nom.

Ces deux maisons semblaient être assez vastes.

Elles étaient séparées, l'une de l'autre, par des jardins, où croissaient de beaux arbres.

Toutes les deux, elles étaient construites en belles pierres, hautes de deux étages, couvertes, mi-partie d'ardoises et de chaume, et flanquées de

petites tourelles, dont les toits, pointus, en éteignoir, ornés de girouettes, se profilaient, en noir, très légers, sur le fond lumineux du ciel.

Un instant après, le char s'arrêta devant la porte de Maître Guillaume.

En face de cette maison, de l'autre côté de la route, il y avait une haie, et un bouquet d'arbres, très touffus... s'étendant, également, devant la demeure voisine, et joignant, au Nord, un sentier, broussailleux, conduisant à la forêt, qui entourait, à trois cents pas de là, les deux habitations, ainsi perdues, assez loin du village, entre les champs et la forêt.

Ce bouquet de bois, cette haie, qui bordaient la route, de l'autre côté de la maison de Maître Guillaume, constituaient, donc, un refuge sûr, pendant la nuit, surtout, pour quiconque avait intérêt à surveiller les allées et venues des gens qui entraient chez l'ex-hôtelier du Chapeau-Rouge.

Aussi, le Sénéchal, en se rapprochant de la maison de son beau-père, s'était-il efforcé de voir s'il n'apercevrait personne, aux alentours.

Rien de suspect.

L'endroit semblait désert.

Cependant, au moment où le char s'était arrêté, Maître Guillaume Lehurier se réveilla, brusquement.

— Hein!... Quoi?... Qu'y a-t-il?... A moi, mon gendre!... s'écria-t-il, en ouvrant les yeux.

Effrayé, il agita ses deux gros bras, courts, comme pour repousser d'invisibles ennemis.

Il vit Nicolas, et Paule; il constata qu'il était dans le char de « son noble gendre », et devant l'huis de son logis.

Lors, il sourit, béatement.

— Tiens... fit-il... Nous sommes arrivés! Je crois que j'ai dormi..

Déjà, le Sénéchal était descendu du char, lestement.

Il donna la main à Paule, qui descendit, à son tour.

Hubert Huguet, ayant pensé, très judicieusement, que Nicolas aurait besoin de son bras pour aider Maître Guillaume à mettre pied à terre, avait poussé sa mule ; il arriva, près de l'équipage, juste à point pour rendre, au Sénéchal, le service qu'il attendait de lui.

L'ex-hôtelier du Chapeau-Rouge, aveuli par le sommeil, ankylosé par sa longue immobilité, ne se mouvait que très difficilement.

Geignant, soufflant,... soutenu par son robuste gendre, et, d'autre part, porté, quasiment, par le non moins robuste Hubert... le gros homme, sans savoir comment, se trouva debout, enfin, au pied du mur.

Soudain, la grande porte, par laquelle on pénétrait chez Maître Guillaume, s'ouvrit.

Dame Alloyse Lehurier, avec l'une de ses servantes, munie d'une sorte de falot où brûlait une cire, parut, sur le seuil.

II

OU IL SE PRODUIT UN FAIT QUI RETIENT NICOLAS DE GARLANDE HORS DE LA MAISON DE SON BEAU-PÈRE

— Vous êtes les bienvenus, chez nous, mes chers enfants!... dit Dame Aloyse, d'une voix sonore, bien timbrée, très harmonieuse.

Elle était heureuse de voir Paule, et Nicolas... non parce que la présence de son gendre, en son logis, devait constituer, pour elle, une sauvegarde contre les dangers que redoutait Maître Guillaume; mais parce qu'elle chérissait sa fille..., parce qu'elle avait une sincère affection pour le Sénéchal... et parce que, enfin, leur arrivée, en sa maison, lui causait, toujours, une très grande joie... la mettait en allégresse.

Elle embrassa, très affectueusement, Paule, et reçut, ensuite, les baisers de Nicolas.

— Rien de nouveau, céans, ma femme?... demanda Maître Guillaume.

— Rien!... répliqua Dame Aloyse.

— A-t-on vu passer beaucoup de moines, aux alentours? reprit le gros homme.

— Pas plus que pendant les jours derniers.

— A-t-on vu quelqu'un dans la demeure voisine?

— Non.

— Demeure suspecte! poursuivit Maître Guillaume, si tremblant, quelques heures auparavant, quand il s'était éloigné de son logis... et qui parlait haut... qui faisait le faraud, parce que son « noble gendre », le Sénéchal, était à ses côtés... A-t-on vu de la lumière dans mon puits?... A-t-il parlé, de rechef?

Ces propos, articulés, à très haute voix, à dessein, par l'ex-hôtelier du Chapeau-Rouge, pouvaient être entendus...

Or, cela ne faisait pas le compte de Nicolas, et pour cause.

— Entrons, Maître Guillaume... dit-il... Entrons chez vous... Il sera temps de causer, d'interroger Dame Aloyse, quand nous serons dans la maison... Entrons... Entrons...

Il poussait le gros homme vers la porte, en parlant ainsi.

— Nicolas a raison... fit Dame Aloyse... Entrons, Guillaume.

Elle s'efforça d'imiter la manœuvre de son gendre pour contraindre son époux à passer le seuil.

Mais l'ex-hôtelier, têtu, s'obstinait à demeurer là.

Il avait son projet.

Lors, de sa voix pointue, qui retentissait au loin, il clama, à tue-tête :

— Laissez... laissez... Nicolas... laissez, mon gendre... Il faut que je fasse « assavoir » à tous ceux que cela peut intéresser... et qui m'entendent, peut-être... que, cette nuit, vous serez sous mon toit... vous, Sénéchal de Fontainebleau,... un robuste compagnon... protégé de Sa Majesté Philippe IV, Notre Sire, que Dieu garde!... de Monseigneur Charles de Valois... et de Monseigneur Enguerrand de Marigny!... A bon entendeur, salut!

Dans le silence de la nuit, les paroles de Maître Guillaume avaient pu être entendues à plus de deux cents pas, à la ronde.

Le gros homme, comme tous les gens peureux, après avoir ainsi parlé blêmit, et demeura frissonnant.

Nicolas, furieux, poussa son beau-père vers la porte, brutalement, et lui en fit franchir le seuil.

— De par tous les Saints, Maître Guillaume... dit-il, à demi-voix... vous avez juré de nous faire égorger, céans, cette nuit, comme des sangliers dans leur bauge!

L'ex-hôtelier trembla plus fort.

— Mais, mon gendre... murmura-t-il.

— Vous venez de vous montrer plus malhabile qu'un enfant en bas âge!

— Je croyais, au contraire...

— Entrez chez vous, et ne soufflez plus mot, si vous tenez à votre vie...

— Vous disiez que nous n'avions rien à craindre, et que...

— Entrez chez vous, encore une fois...

— J'y vais!

— Paule... Dame Alloyse, emmenez-le... de grâce... Je vous rejoindrai tout à l'heure.

— Viens, père... fit Paule, doucement.

— Viens!... répéta Dame Alloyse, bourrue.

La fille, et la mère, prirent le gros homme chacune par un bras, et, non sans peine — car la peur l'avait amolli, plus que jamais, — elles l'entraînèrent vers la maison, dans laquelle ils entrèrent.

— L'imbécile!... murmura le Sénéchal, avec dépit.

Puis, il se tourna vers Hubert Huguet.

Celui-ci, tenant sa mule par la bride, attendait les ordres de son Seigneur.

Le servant, qui avait accompagné Dame Alloyse Lehurier, était resté près de la porte, son falot à la main, prêt à se mettre à la disposition de Nicolas.

C'était un jeune homme de dix-huit à dix-neuf ans, à la physionomie niaise, tout maigrelet; il paraissait intimidé par le Sénéchal, qu'il voyait pour la première fois, car il était entré, depuis peu, au service de Maître Guillaume.

Son père, et sa mère, pauvres, et âgés, habitaient Arbonne, où ils vivaient de la charité des voisins.

Dame Alloyse, pour aider ces miséreux, avait pris leur fils chez elle.

— Comment t'appelles-tu ? lui demanda Nicolas.

— Barnabé, Monseigneur, répliqua le jouvenceau.

— Eh ! bien, Barnabé..., reprit le Sénéchal... tu vas nous éclairer, pendant que Hubert, et moi, nous conduirons le char dans la cour, et les chevaux à l'écurie.

— Oui, Monseigneur.

— Tiens ma mule, Barnabé, fit Hubert.

Il passa la bride au jouvenceau ; puis, fort adroitement, il guida les chevaux attelés au char, qui pénétrèrent dans la cour... Après quoi, avec une sans pareille dextérité, il les dételа... Enfin, il les mena à l'écurie, où, en un clin d'œil, il prépara leur litière, et remplit leur râtelier.

Il connaissait, à merveille, les aîtres de la maison de Maître Guillaume, tout comme si elle avait été sienne : Il y était venu si souvent, avec Nicolas, ou Paule, depuis dix années.

Quand cette besogne fut accomplie, Nicolas de Garlande dit à Barnabé :

— Je n'ai plus besoin de toi... Rentre... Dis à Dame Alloyse que tu me précèdes.

— Bien, Monseigneur.

— Laisse-moi ton falot.

— Oui, Monseigneur.

Le jouvenceau remit son falot à Hubert ; puis, il s'éloigna, dans la direction de la maison.

Lors, le Sénéchal mit son bras sous celui de son second, et l'entraîna vers la porte qu'ils avaient franchie, un moment auparavant.

En marchant, les deux hommes causèrent, à voix basse.

D'abord, Nicolas interrogea Hubert relativement aux remarques, aux observations qu'il avait pu faire, en route, pendant le trajet de Fontainebleau à Arbonne.

Hubert, fort attentif, n'avait vu que ce que le Sénéchal, non moins attentif, d'autre part, et non moins vigilant, avait vu lui-même...

Comme Nicolas, il avait aperçu les moines près du calvaire de pierre, à Fontainebleau ; il avait constaté que l'un d'eux s'était jeté, sous bois, après avoir aperçu le char... que les autres moines avaient suivi le char jusqu'au moment où il était entré dans la forêt... Il avait entendu le bruissement des feuilles, dans les taillis... Il avait cru voir des ombres traverser les clairières. Enfin, il avait vu les moines devant l'hôtellerie du Paon-Blanc, et, aussi, les montures : chevaux, mules, et ânes, attachés devant l'hôtellerie... Rien de plus.

— Bien ! fit le Sénéchal... Maintenant, écoute... Il est, présentement, un peu plus de huit heures... Ma belle-mère : Dame Alloyse, qui nous attendait, apparemment, car elle devait supposer que nous viendrions, céans, avec maître Guillaume, a préparé à souper... Je vais donc m'attabler, avec mes beaux-parents, et mon épouse : Paule... Je lèverai, tôt, le siège, car nous avons de la besogne... Il importe que nous puissions l'accomplir sans entraves... Quand j'aurai soupé, je dirai que je suis las... et que, puisque tout est tranquille, aux alentours, et qu'il n'y a aucune apparence qu'un danger, quelconque, nous menace... nous ferions bien d'aller nous reposer... Chacun de nous se retirera, donc, chez soi... Maître Guillaume, très las, dormira dès qu'il sera sur la plume... Alors, je sortirai... je me tiendrai près du puits qui est là-bas, dans le jardin... C'est là que tu me retrouveras, dans une heure.

— C'est convenu, Monseigneur, répliqua Hubert.

— Attends, ce n'est pas tout.

— A Fontainebleau, je t'ai dit que je désirais que tu me procures quelque chose dont nous aurons besoin, cette nuit; mais, au moment où j'allais m'expliquer, j'ai été interrompu, malencontreusement, par l'arrivée, inopinée, de Maître Guillaume,

— Je m'en souviens.

— Or, il faut, absolument, que, dans une heure, quand nous nous retrouverons, là-bas, près du puits, tu sois muni des objets dont j'ai besoin.

— Et ces objets...

Les deux hommes, cependant, étaient arrivés près de la porte de l'enclos.

Hubert, homme de précaution en toute circonstance, l'avait close, après avoir conduit les chevaux dans la cour, un moment auparavant.

— Ces objets... reprit Nicolas... tu ne te les procureras pas aisément, c'est probable; mais je te répète que j'en ai absolument besoin... Mets-toi donc en campagne immédiatement... Agis de ruse, de force, au besoin... Paie, si cela est nécessaire... Mais, encore une fois, rapporte ces objets... Rien de plus aisé que de les avoir, aujourd'hui, dans la journée, si j'avais su, ce matin, ou hier, ce que j'ai su depuis... Tu es adroit, avisé, rusé, même... Je compte que tu me satisferas... Prends cet or, et, ainsi que je te l'ai dit, paie, s'il le faut... paie, largement, sans compter... Bientôt, tu reconnaîtras, j'en suis sûr, que je n'ai pas attaché trop d'importance à la possession de ces objets...

Or, comme le Sénéchal, ayant remis sa bourse à Hubert, qui l'empocha... allait s'expliquer, enfin... on entendit, au dehors, assez loin, sur la route, le hennissement d'un cheval.

Ce fait retint l'attention de Nicolas... qui n'acheva pas la conversation commencée.

— Eteins cette lumière, ordonna-t-il à Hubert.

Celui-ci souffla sur la cire, qui s'éteignit.

En même temps, retentit, dans la nuit, un coup de sifflet strident. (P. 851.)

III

OU LE LECTEUR AURA DES NOUVELLES D'UN DES PRINCIPAUX PERSONNAGES DE CETTE HISTOIRE

Lors, le Sénéchal entr'ouvrit, doucement... tout doucement, le guichet pratiqué dans la porte massive, et grâce auquel on pouvait, sans être vu, voir ce qui se passait au dehors.

— Ne bougeons plus, murmura le Seigneur de Garlande.

Hubert s'était blotti contre la porte, dans l'ombre, et ne bougeait pas plus qu'un terme.

Nicolas, l'œil au guichet, attendait.

A présent, on percevait, très nettement, dans le silence, le bruit des pas d'un cheval.

Le bruit se rapprochait de seconde en seconde.

Evidemment, la bête ne tarderait guère à passer devant la porte.

Elle devait venir de loin, être lasse... car elle butait, fréquemment, et n'avançait que par à-coups, poussée, sans doute par un bon cavalier — cela était flagrant pour un homme tel que Nicolas, bon cavalier lui-même, et, de plus, chasseur à l'oreille exercée.

Le bruit se rapprochait de plus en plus.

Le cavalier ne devait plus être qu'à cinquante pas de la porte.

Sa monture buta, une fois encore... faillit tomber ; mais fut redressée, aussitôt, par la main, solide, d'un cavalier très attentif.

Où allait-il ?

D'où venait-il ?

Assurément, il n'était pas loin du but de son voyage... ou bien il ne pourrait pas l'atteindre, car la bête qui le portait devait être quasi-fourbue.

Il passa, soudain, très vite... ayant, brusquement, piqué les flancs du cheval — trop vite, car Nicolas eut à peine le temps de l'entrevoir, sous la lueur de la lune, qui éclairait la route.

— C'est un religieux ! dit le Sénéchal... J'en suis sûr... Mais un religieux d'ordre élevé... Il faut que je sache où il se rend...

Il réfléchit un moment.

Puis, s'adressant à Hubert :

— Fais-moi la courte échelle, dit-il.

Hubert s'adossa au mur ; il joignit les deux mains... s'arcbouta, solidement, et répliqua :

— Montez, Monseigneur.

Le Sénéchal mit l'un de ses pieds dans les mains de son fidèle serviteur ; puis, avec une excessive agilité, il se hissa sur ses épaules, et se trouva, bientôt, au niveau de la crête du mur.

Prudemment, il observa les alentours ; mais, pourtant, sans que sa tête émergeât du dessus du mur.

Le cavalier avait poursuivi sa route, à droite.

La route, à gauche, était déserte.

On voyait briller, au loin, les croisées de l'hôtellerie du Paon-Blanc.

Aucune ombre suspecte dans le petit bois, en face de la porte, de l'autre côté de la route.

Soudain, le cavalier s'arrêta.

— Eh ! mais..., fit le Sénéchal..., voilà qui est intéressant !

C'est que le cavalier avait arrêté sa monture, juste, devant la porte de la maison voisine... la maison ensorcelée, comme disait maître Guillaume Lehurier.

En même temps, retentit, dans la nuit, un coup de sifflet strident.

Nicolas de Garlande se rendit compte que ce coup de sifflet avait été donné, non par le cavalier; mais par quelqu'un qui se trouvait dans la maison voisine, et qui, ayant guetté son arrivée, l'annonçait, ainsi, à quelque serviteur chargé de lui ouvrir la porte.

Le cavalier avait mis pied à terre, cependant.

Il s'était dirigé, tout aussitôt, vers la porte, afin de se cacher dans l'ombre portée de la muraille.

Mais, un moment, il était apparu en pleine lumière, et Nicolas avait pu le voir.

— C'est bien un religieux, répéta-t-il... un haut dignitaire de l'Église... Assurément, c'est le mystérieux habitant de cette maison... Décidément, je commence à croire que cet homme, contrairement à ce que j'affirmais, tout à l'heure encore, à maître Guillaume, doit être occupé, céans, plus de politique, certes, que d'amour... Nous verrons...

La porte du logis voisin s'était ouverte.

Le cavalier disparut, avec sa monture... et tout redevint silencieux, aux alentours.

Le Sénéchal, alors, sauta à terre.

— Merci !... dit-il au robuste Hubert, qui l'avait soutenu sans faiblir.

Il était satisfait.

Le sort continuait à le servir.

— Maintenant, reprit-il... hâtons-nous !... Reprenons la conversation interrompue...

Et, se rapprochant de son fidèle compagnon... rapidement, il lui expliqua ce qu'il attendait de lui; mais à demi-voix... car, à présent, il fallait être, plus que jamais, prudent : Les murs pouvaient avoir des oreilles ; la brise du soir, toute parfumée d'aromes sylvains, pouvait être indiscrète.

— Tu entends... conclut Nicolas... il est indispensable que ces objets soient en ma possession lorsque tu me rejoindras, là-bas, près du puits ?

— Vous les aurez, répondit Hubert... Comment m'y prendrai-je, pour les trouver ?... Je n'en sais rien... Je vais y réfléchir... Mais, encore une fois, vous les aurez.

— Procure-toi des vivres... Il faut que tu reprennes des forces... Tu en auras besoin, cette nuit... Va, maintenant... Et sois exact au rendez-vous que je t'ai donné.

— Comptez sur moi... Je sors... Je vais à l'hôtellerie du Paon-Blanc... Là, je trouverai ce qu'il vous faut, à ce qu'il me semble.

— Bonne idée !... Courage...

— J'en ai !

— Sois prudent... A tout à l'heure !

— A tout à l'heure, Monseigneur.

Hubert ouvrit la porte, sans bruit... et se glissa dehors.

Le Sénéchal le regarda s'éloigner.

Il marchait, autant que possible, dans l'ombre portée des arbres, n'avançant que lentement, quand il avait la certitude que personne ne pouvait le voir.

Enfin, il disparut, dans la nuit... du côté de l'hôtellerie du Paon-Blanc, dont les croisées resplendissaient toujours, trouant les ténèbres d'une lueur empourprée.

— Le brave garçon ! murmura le Sénéchal... C'est le dévouement de ces humbles qui, se renouvelant de génération en génération, de siècle en siècle, fera, vraiment, la grandeur de notre belle terre de France !

Il referma la porte ; puis, il se dirigea vers la maison de Maître Guillaume, dans laquelle il pénétra.

L'ex-hôtelier, Dame Alloyse, et, surtout, Paule, l'attendaient avec impatience.

*
* *

Le Sénéchal ne s'était pas trompé : Le cavalier qui était passé, sur la route, devant la porte de l'enclos de Maître Guillaume Lehurier... et qui était entré dans la maison voisine, c'était bien un religieux, un haut dignitaire de l'Église...

Et, ce religieux,... ce haut dignitaire de l'Église... — il faut que le lecteur le sache, d'ores et déjà — c'était le Révérend Père Richard, évêque de Saint-Georges...

IV

DAME ALLOYSE LEHURIER

Lorsqu'il pénétra dans la grand' salle, sise au rez-de-chaussée de la maison, et dans laquelle les époux Lehurier prenaient leur repas, le Sénéchal trouva Maître Guillaume attablé, et dévorant.

— Je tombais d'inanition, mon gendre, dit l'ex-hôtelier... Excusez-moi de ne vous avoir pas attendu... Vous devez avoir grand' faim, vous aussi... Asseyez-vous donc, et mangez... Vous pourrez vous vanter d'être choyé par votre belle-mère... Elle vous a préparé un repas succulent, dont je me pourlèche les doigts... Je vous recommande ce salmis de grives... C'est un mets

digne de Sa Majesté Philippe IV... Ces oiseaux, nourris de grains de raisin, sont gras, et délicats, à souhait... A table, mon gendre... A table...

— Le fait est que cela embaume, dit Nicolas, gaîment... J'ai faim, c'est vrai... et je mangerai avec plaisir... Du reste, rien que de vous voir à table, Maître Guillaume, cela mettrait en appétit même un ermite habitué à ne se nourrir que de racines arrosées d'eau claire.

Il prit place sur le siège que Dame Alloyse avait approché, pour lui, à sa droite.

Paule s'était assise entre son époux et son père.

— Où donc est Hubert? demanda Dame Alloyse.

— Il s'occupe de mes chevaux, répliqua le Sénéchal.

— Il rejoindra nos gens, à l'office, tout à l'heure, sans doute? fit Dame Alloyse.

— Oui.

— Il faut qu'il se sustente, ce garçon... Il doit être las... Il connaît la maison... Il sait que, comme chez vous, Nicolas, nous tenons à ce que nos serviteurs ne pâtissent point... Il agira donc ainsi que s'il était en votre logis, à Fontainebleau.

— Certainement.

Paule se dit que son époux avait chargé Hubert de quelque mission, et ce fait raviva ses inquiétudes.

Dame Alloyse, cependant, servit son gendre.

C'était, maintenant, une petite vieille très solide, très verte encore, et dont le visage, frais, épanoui, grassouillet... fort agréable à voir, avec sa couronne de cheveux d'un beau blanc d'argent... avait une expression indicible de bonté, et de malice, tout à la fois.

Ses yeux pétillaient; sa bouche souriait, et son sourire, tour à tour, selon les gens devant qui elle se trouvait, était ironique, doux, ou doucereux.

Dame Alloyse était une maîtresse femme, une fine mouche, à qui, surtout, l'hôtellerie du Chapeau-Rouge avait dû sa prospérité sans cesse grandissante.

Elle avait toutes les éminentes qualités de la femme de la classe moyenne en ce beau pays de France... qualités qui ont considérablement contribué à la richesse nationale... et, même, au développement, moral, de notre race.

Elle était active, prudente, ordonnée, économe; elle avait un bon sens surprenant, un esprit logique extraordinaire, qui lui permettait de voir, juste, vite... et de n'agir, jamais, ou presque jamais, qu'à bon escient — du reste, parfaitement honnête, à tous les points de vue... c'est-à-dire épouse fidèle, mère attentive et dévouée...

Même, comme hôtelière, elle avait été, toujours, d'une impeccable pro-

bité, autant par principe, par nature, que par intérêt : En effet, elle s'était rendu compte, dès longtemps, qu'on vend mieux, plus longtemps, et avec plus de profit, quand on vend, honnêtement, de bonnes choses.

Depuis dix années qu'elle vivait à Arbonne, elle s'était appliquée à augmenter son avoir, pour laisser plus de bien à Paule — espérant, toujours, que sa fille la ferait grand'mère... ce qu'elle désirait ardemment, et se disant, avec un secret orgueil, que les petits-fils de Dame Alloyse Lehurier, ex-hôtelière du Chapeau-Rouge, riches, feraient souche d'enfants nobles.

Dans ses rêves d'avenir... elle voyait vivre — alors qu'elle aurait, depuis longtemps, rendu son âme à Dieu — les descendants... issus d'elle... de la noble famille de Garlande, assis au pied du trône royal.

Elle leur souriait, heureuse, fière... la brave femme!

Quoique économe, elle tenait, convenablement, sa maison, où rien ne manquait... car il fallait qu'elle conservât, dignement, son rang de belle-mère du Sénéchal de Fontainebleau, protégé du roi de France, et de Monseigneur Enguerrand de Marigny.

Même, elle était charitable; elle faisait le bien, volontiers... mais elle aumônait avec discernement, afin de ne pas favoriser la paresse, ou la débauche, et afin de ne pas créer l'ingratitude.

Enfin, elle était croyante, sans être dévote... Elle rendait ses devoirs à Dieu... comme tout le monde... aux jours de fêtes et dimanches; mais sans agenouillements, trop inconsidérément prolongés, devant les robes monacales... ceux qui les portaient ne lui plaisant guère, en général...

... Nicolas mangea avec appétit : il avait besoin de réparer ses forces, avant de commencer l'action qu'il devait entreprendre.

Paule toucha, à peine, aux mets qu'on lui servit.

Dame Alloyse avait tout mis en œuvre pour bien recevoir ses enfants.

La table, éclairée par la lueur de cires portées par trois flambeaux d'argent, à deux branches chaque, était couverte de vaisselles d'argent, qui resplendissaient, sur la blancheur, immaculée, des napperons, brodés, en lin; des fleurs de la saison s'épanouissaient devant Paule; deux coupes, également en argent... dont le pied, ciselé, magnifiquement, constituait un véritable chef-d'œuvre d'orfèvrerie représentant des chimères accroupies... contenaient de superbes grappes de raisin ambré... des poires, dorées par le soleil brûlant des dernières journées de l'août précédent... des pêches, à la peau veloutée, rouges comme les lèvres d'une jouvencelle... enfin, des pommes, d'un beau vert jaune, et d'où se dégageait un parfum exquis.

Le repas, succulent, composé avec art, fut fort apprécié par Maître Guillaume, grand connaisseur en toutes matières culinaires, ainsi que par le Sénéchal, qui aimait la bonne chère, et qui, de plus, étant homme de goût, prenait, toujours, à table, d'autant plus de plaisir que les mets de

choix lui étaient bien servis : Son palais, alors, était satisfait en même temps que ses yeux... partant, double jouissance.

La salle était vaste,... meublée de sièges, de dressoirs, chargés de vaisselles d'argent, et d'étain... de coffres, de hûches; les murs étaient ornés de bois de cerfs, donnés, à Guillaume, par Nicolas de Garlande.

Le jour, cette salle était éclairée par une large baie, donnant sur le jardin, et qui, alors grande ouverte, laissait entrer l'air frais du soir, parfumé par l'odeur, pénétrante, des bruyères, des pins, et des merisiers de la forêt prochaine.

Au dehors, aucun bruit, sauf le chant, monotone, d'un grillon, tapi dans les hautes herbes...

... Un moment, lorsqu'il s'était trouvé repu, l'ex-hôtelier du Chapeau-Rouge avait tremblé, parce qu'il s'était remémoré, soudain, le propos de son « noble gendre », lors de leur arrivée, en char, devant sa maison, après sa fanfaronne apostrophe aux échos des environs.

« — Vous voulez donc nous faire égorger, tous, céans, cette nuit, comme des sangliers dans leur bauge? » avait dit le Sénéchal.

Heureusement, le gros homme, qui pensait peu, habituellement... ne pensait plus du tout lorsqu'il digérait...

Ordinairement, alourdi dès qu'il avait pris son repas, il s'assoupissait; mais, ce soir-là, comme il était moulu, après une longue journée fatigante, une journée pleine d'émotions, il ferma les yeux, après avoir bu un dernier coup; puis, il s'endormit, profondément.

— Fort bien !... pensa Nicolas de Garlande... Il dort; il ne me gênera point.

Tout aussitôt, il songea à se retirer.

L'heure approchait où il devrait se trouver au rendez-vous qu'il avait donné à Hubert.

Il manœuvra donc pour s'éloigner sans faire naître l'inquiétude en l'esprit de Dame Alloyse, et, aussi, dans le but d'emmener Paule, qu'il voulait embrasser, réconforter, avant de se séparer d'elle,... peut-être pour toujours...

Il regarda Maître Guillaume... sourit, et dit :

— Sur ma foi, je ferai comme lui avec plaisir... Je suis brisé... Paule, d'autre part, est lasse, c'est visible... Dame Alloyse, nous allons gagner notre chambre, où, cette nuit, j'en suis sûr, nous dormirons à poings fermés .. Nous dormirons d'autant mieux que nous avons bien la certitude, absolue, à présent, que nous n'avons rien à craindre de personne... Tout est tranquille... Tout dort, aux alentours... En vérité, ainsi que je l'ai dit, d'abord, à Maître Guillaume, ses terreurs étaient chimériques...

— Je le crois... répliqua Dame Alloyse Lehurier... Oui, vous devez être las... Votre chambre est prête... Vous vous y retirerez quand vous voudrez, mes chers enfants.

— Tout de suite... fit le Sénéchal...

Il se leva.

Paule était plus triste que jamais.

Mais la vaillante créature, convaincue, maintenant, que son époux ne pouvait, sans forfaiture, se soustraire au danger qu'il allait courir pour le service du Roi, et de la France,... se leva, à son tour, pour suivre Nicolas.

— Je vais vous conduire chez vous, mes enfants... reprit Dame Alloyse... Je veux voir si toutes les recommandations que j'ai faites, à nos gens, ont été exécutées, fidèlement... J'entends que vous ne manquiez de rien, pendant que vous êtes chez nous...

Elle agissait, toujours, ainsi, en pareille circonstance...

Nicolas ne tenta donc point de la dissuader de remplir, cette fois encore, à son gré, son devoir de mère tendre, d'hôtesse attentive.

Dame Alloyse, Paule, et le Sénéchal, sortirent de la salle, y laissant Maître Guillaume, ronflant.

Un moment après, ils pénétrèrent, au premier étage, dans la vaste chambre que les époux de Garlande occupaient, à Arbonne, dans le logis de l'ex-hôtelier, quand ils venaient s'y installer pour quelques jours.

Sans doute, elle était moins richement meublée, moins artistement ornée que la chambre conjugale de Nicolas, et Paule, à Fontainebleau ; mais rien n'y manquait... Dame Alloyse ayant voulu que ses enfants s'y trouvassent bien, afin que, s'y plaisant, ils vinssent, plus souvent, passer quelques jours près d'elle : La brave femme ne vivant plus, à présent, que pour eux, et par eux.

Elle s'assura que tout était à sa place, dans la chambre; puis, discrètement, elle se disposa à se retirer... non sans avoir observé son gendre, et sa fille, attentivement.

Elle vit, fort bien, que Paule souffrait... que Nicolas avait hâte qu'elle s'éloignât.

— Allons... dit-elle... je m'en vais !... Bonne nuit, mes enfants!

Elle embrassa sa fille, d'abord, très tendrement.

Puis, elle étreignit Nicolas... et elle le baisa, plus affectueusement, encore, que de coutume.

Enfin, elle soupira... et répéta :

— Bonne nuit !

— Merci!

— A demain!

— A demain!

Dame Alloyse sortit.

« Paie... et, au besoin, frappe... » avait-il ordonné, lorsqu'il s'était séparé de son second...
(P. 863.)

Un moment, on entendit retentir le bruit de ses pas, dans l'escalier; puis, la maison redevint silencieuse.

Nicolas, et Paule, se regardèrent.

— C'est l'heure!... fit le Sénéchal... Il faut que je m'éloigne.

Il tendit ses deux bras, largement ouverts, du côté de Paule.

— Adieu!... reprit-il, en proie, à cette minute, ultime et solennelle, à une émotion très vive... Adieu, ma douce compagne!... Adieu, ma Paule bien-aimée!...

Paule, frissonnante, émue à ce point qu'elle ne pouvait parler... demeura dans ses bras, sur son cœur.

— Si Dieu le veut, je reviendrai sauf!... reprit le Sénéchal, d'une voix vibrante... Si je succombe,... ceux pour qui j'aurai donné ma vie, mon bonheur, te protègeront...

— Mon cher époux!... murmura Paule.

— Je ne veux pas te quitter, ma bien-aimée... sans te remercier de la joie que tu as donnée, à mon cœur, depuis que tu as consenti à mettre ta main dans la mienne... Sois bénie!...

Ils demeurèrent, aux bras l'un de l'autre, pendant plusieurs minutes... se baisant, tendrement... sans mot dire.

Enfin, le Sénéchal s'arracha à l'étreinte de Paule.

— Du courage!... fit-il.

Paule répliqua :

— Pars!... Je passerai la nuit à prier!... Va... J'ai confiance... Tu es un juste... Dieu exaucera la supplique de son humble servante!

— Adieu!

— Adieu!

— Encore un baiser.

— Je t'aime!

— Je t'aime!

Nicolas ouvrit la porte, sans bruit... Il en franchit le seuil, résolûment, et sans se retourner...

Il disparut...

Paule prêta l'oreille aux bruits extérieurs, afin de s'assurer que le Sénéchal pourrait sortir sans être vu.

Elle n'entendit rien.

Elle marcha vers la croisée, qui donnait sur le jardin, et qui était entrebâillée.

Elle perçut le bruit — très léger, pourtant — des pas de son époux; elle le vit passer, rapidement, là-bas, sous les grands arbres... puis, elle n'entendit plus que la chanson, monotone, du grillon, vibrant dans le profond silence de cette belle nuit d'arrière-saison.

Elle constata, non sans effroi, qu'une lueur, très vive, brillait derrière l'une des croisées du premier étage de la maison voisine, projetant, sur les arbres voisins, une clarté rougeâtre.

Enfin, la jeune femme marcha vers son prie-Dieu, sur lequel elle s'agenouilla; elle joignit ses deux mains, et dit, d'une voix suppliante :

— Mon Dieu... Dieu clément... Dieu puissant, et vous, sainte Madone, ma Mère... protégez mon époux!

De grosses larmes roulaient sur ses mains jointes...

...Elle demeura, là, longtemps... priant, avec ferveur, sans entendre les bruits qui avaient retenti dans la chambre voisine, où Maître Guillaume, et Dame Alloyse, s'étaient retirés.

Soudain, Paule tressaillit.

Elle avait entendu marcher, derrière elle.

Elle se leva, précipitamment.

Sa mère se trouva devant elle.

Ce fut une joie pour la pauvre affligée... une joie indicible : Un être qui souffre est allégé de moitié de sa peine, quand il sent, près de lui, quelqu'un qui la partage sincèrement... or, qui donc, mieux qu'une mère, peut prendre sa part d'un chagrin qui atteint son enfant... et, par ainsi, le réconforter?

— Toi!... fit Paule, stupéfaite, et charmée.

En vérité, la Madone, qu'elle avait invoquée, si dévotement, avait entendu sa supplique : Elle lui envoyait une consolatrice.

La jeune femme comprit que Dame Alloyse,... femme sachant voir, et, même, deviner toutes choses, s'était rendu compte de ce qui se passait.

— Je me doutais bien que tu veillais... dit Dame Alloyse... Je me doutais que tu priais... et que tu étais angoissée... En cette circonstance, n'est-ce pas mon devoir de rester près de toi?... J'y suis restée, toujours, quand tu as souffert, au moral, ou au physique, depuis que tu es au monde... Ainsi ferai-je, encore, jusqu'à ma dernière heure...

Elle dit cela très simplement, avec une affectuosité toute maternelle, c'est-à-dire profondément troublante.

Et, tendrement, elle embrassa sa fille.

— Ma bonne mère!... dit Paule, avec émotion.

— Mon enfant chérie!... répliqua Dame Alloyse.

Il y eut, entre elles, un temps de silence.

Ce fut la Dame de Garlande qui reprit l'entretien interrompu.

— Tu sais donc... demanda-t-elle... tu sais donc que...

— Que Nicolas est sorti, tout à l'heure, de la maison?... Oui, je le sais...

— Mais...

— Je m'explique... Depuis hier, il se passe, aux alentours, des choses louches... Ton père, Maître Guillaume, a entendu parler, ce matin, dans notre puits... Il y a vu de la lumière... Quand il m'a raconté cela, d'abord j'ai cru que le pauvre homme, épouvanté par les récits des gens qui vivent ici près, avait rêvé... Mais, quelques heures après, moi-même j'ai fait une découverte qui m'a troublée...

— Quelle?

— Je me trouvais, alors, dans notre cellier... avec une servante, qui mettait du bois en pile,.. lorsque... tout à coup...

— Tout à coup...

— J'entendis, sous terre, un bruit étrange.

— Ah !...

— Vite, je renvoyai la servante... Je ne me souciais pas qu'elle s'affolât,... qu'elle allât narrer le fait à nos gens... et à mon époux... Ils étaient effarés, tous, déjà, comme des poules qui ont vu entrer la fouine dans leur basse-cour !... Fort heureusement, la servante n'avait rien entendu... Je la renvoyai, donc, sous un prétexte quelconque...

— Après ?...

— Quand je fus seule, dans le cellier, je prêtai l'oreille... Le bruit ne cessa pas... Toutefois, il se fit entendre de moins en moins fort... mais distinctement, encore... Les coups portés étaient frappés, régulièrement, par deux ou trois ouvriers, au moins, accomplissant cette œuvre souterraine et mystérieuse... Enfin, je ne les entendis plus que faiblement, très faiblement,... et, soudain, ils cessèrent... J'attendis... pensant que les ouvriers avaient interrompu leur travail pour se reposer, et qu'ils allaient le reprendre, bientôt... Point... Une demi-heure se passa... Je n'entendis plus rien... Les mystérieux ouvriers, sans doute, avaient terminé leur besogne.

— Alors ?

— Alors, je remontai à ma chambre, et je songeai... Après réflexion, je me dis que Guillaume n'avait pas rêvé... qu'il avait bien entendu parler dans notre puits... qu'il avait bien vu, dans ce puits, de la lumière, ainsi qu'il me l'avait raconté... et que, ces faits, joints à celui que j'avais constaté moi-même, constituaient la preuve, manifeste, que la réunion des moines, qui battent le pays, en tous sens, depuis quelques jours, a un but,... un but inexplicable ; mais louche, à coup sûr... Je me dis que la présence, en la maison voisine, de son habitant intermittent, maison autour de laquelle les moines foisonnent, sans que jamais, pourtant, on les y voie pénétrer... devait faire supposer que le susdit habitant était, certainement, le metteur en œuvre de ces manifestations souterraines qui s'étaient produites,... manifestation à tout le moins, étranges, pour ne pas dire inquiétantes...

— C'est juste !

— Et je conclus que cela intéresserait, fort, Nicolas, pour toutes sortes de raisons... J'envoyai, donc, Guillaume, à Fontainebleau, en l'engageant à raconter, à ton époux, toutes les choses qui l'avait tant effrayé... Craignant de l'effrayer davantage, je ne lui parlai point de ce que j'avais entendu, moi-même, dans le cellier... estimant que Nicolas serait intéressé, suffisamment, par le seul récit de Guillaume... J'étais bien sûre que Nicolas viendrait à Arbonne... ce soir... et je me proposais de compléter le susdit récit, dans le cas où cela serait utile...

— Tu n'en as rien dit à Nicolas ?

— A quoi bon ?... Je vis bien, dès votre arrivée, céans, que Nicolas

avait son projet, et qu'il allait agir... Je suis vieille, ma fille, et, comme tous les vieux, j'y vois clair... Nicolas avait hâte d'être libre... Je ne voulus pas lui faire perdre un temps précieux en récits inutiles... Oui, inutiles, car, de par les données que Guillaume lui avait fournies, il en savait assez pour se rendre compte qu'il lui fallait se mettre en campagne, ici, dans l'intérêt du Roi, contre qui, c'est certain, tous ces moines agissent... Sa charge crée, à Nicolas, des devoirs... Il n'est pas homme à s'y soustraire, et nous devons en être fières...

J'ai dit que ces moines agissent contre le Roi... J'en ai la conviction... Ecoute... Selon moi, il y aura, c'est sûr, cette nuit, ici près, une réunion de gens qui trament quelque mauvais complot... Les moines les servent... Où se tiendra cette réunion?... Je l'ignore... Dans quel but?... Je n'en sais rien... Mais, n'en doute pas, la réunion aura lieu... Et Nicolas, j'en réponds, va tenter l'impossible, courageusement, pour se renseigner à ce sujet.

Pendant que Guillaume était à Fontainebleau, je ne suis pas restée immobile, en mon logis, tu penses?... J'ai guetté... Je suis retournée, dix fois, dans notre cellier... J'ai prêté l'oreille aux bruits... Inutilement... J'ai rôdé, dans le jardin, aux abords du puits... Sans résultat... J'ai passé plusieurs heures près d'une lucarne de notre grenier d'où l'on voit la maison voisine et le jardin... puis, près d'une autre, qui domine la route, devant notre porte... Or, je n'ai vu personne, dans le jardin ; mais j'ai aperçu, distinctement, l'espace d'une seconde, à la croisée du milieu du premier étage de la maison... un homme, un vieillard, à longue barbe blanche,... un vieillard fort âgé, de haute taille, très droit, à la physionomie superbe...

Qui est ce vieillard?... Est-ce donc l'habitant de la maison ensorcelée?...

Ce n'est pas tout : J'ai vu passer, sur la route, plusieurs cavaliers : de hauts seigneurs, sans doute,... et, aussi, quelques religieux : des Princes de Notre Sainte Mère l'Eglise... sans compter d'innombrables moines... Tous, ils se sont dirigés vers la forêt, dans laquelle ils sont entrés... Je ne les ai pas vus revenir...

J'en déduis que la réunion, qui se prépare, aura lieu dans la forêt... sans doute au fond d'une des grottes qu'on y trouve, et que, sous terre, on a creusé, dès longtemps, à cet effet, des galeries, qui mettent en communication la maison voisine avec la grotte... d'où l'on pourrait, au besoin, en cas de danger, revenir dans la maison, où l'on trouverait un refuge...

J'achève : Tout à l'heure, j'ai guetté ; j'ai vu sortir Nicolas... Il a traversé le jardin et s'est rendu vers le puits, où votre dévoué Hubert l'attendait... « Bien !... ai-je dit, mon amé gendre est sur la piste... En chasseur, adroit, qu'il est, il suivra le gibier... Plaise à Dieu qu'il le force et

qu'il s'en rende maître, pour le plus grand intérêt de Notre Sire, le Roi... et pour l'honneur de la noble maison de Garlande! »...

Puis, j'ai pensé que tu étais seule, ici, inquiète, apeurée, angoissée.. et je me suis dit que, pendant que mon fils faisait, vaillamment, son devoir, là-bas, il convenait que je fisse le mien, ici... et j'y suis venue pour te réconforter, par ma présence, ma fille; j'y suis venue pour prier, avec toi, celui qui veille sur nos destinées...

Nous attendrons donc, de compagnie, le retour de ton époux; nous prierons pour lui... Nous prêterons l'oreille, aussi, à tous les bruits qui retentiront, aux alentours, et, au besoin, nous serions debout, s'il fallait agir, par nous-mêmes, dans l'intérêt de ton Nicolas, que le Tout-Puissant daigne protéger!...

De nouveau, Dame Alloyse étreignit sa fille; elle lui donna un baiser; puis, elle ajouta :

— Nicolas courra de grands dangers; mais, encore une fois, il triomphera... Il est hardi, vaillant, adroit; il sert une cause juste : Il triomphera, quelque chose me le dit!

— Ainsi soit-il! répliqua Paule.

Oui, oui, les paroles de sa mère l'avaient réconfortée.

A présent, elle était moins inquiète sur l'issue de l'entreprise que son époux allait tenter.

Et puis, elle admirait l'extraordinaire clairvoyance de Dame Alloyse.

Rapidement, elle lui révéla, à son tour, tout ce qu'elle savait... tout ce que Nicolas lui avait appris, au cours de la conversation que les époux avaient eue, en la chambre conjugale, à Fontainebleau, avant qu'ils montassent, en leur char, pour venir à Arbonne.

Dame Alloyse écouta, avec une attention soutenue, le récit de sa fille; il l'intéressait d'autant plus qu'il corroborait tous ses dires, et démontrait qu'elle avait vu juste, en cette affaire.

— A cette heure... poursuivit Paule... Nicolas est loin... Que fait-il, grand Dieu?... Pourvu qu'il revienne sauf...

Elle se rapprocha de la croisée et regarda au dehors.

Tout était tranquille.

Sous le ciel, rutilant d'étoiles, on n'entendait aucun bruit... pas même la chanson du grillon, qui chantait, tout à l'heure, dans les herbes.

De temps à autre, un souffle de brise passait, sur le jardin, et faisait bruire, harmonieusement, le feuillage des arbres.

Au loin, des aboiements de chiens retentissaient, à travers champs.

— La lumière qui brillait derrière la croisée de la maison voisine vient de s'éteindre... dit Paule.

Elle revint vers sa mère.

— Prions! fit-elle.

Elle s'agenoulla, devant son prie-Dieu, et, de sa voix aux modulations harmonieuses, elle dit :

« Souvenez-vous, ô très pieuse Vierge Marie, qu'on n'a jamais entendu dire qu'aucun de ceux qui ont eu recours à votre bonté ait été abandonné... Animé d'une pareille confiance, ô Vierge des Vierges, ma Mère, je cours et je viens à vous, gémissant sous le poids de mes fautes; je me prosterne, humblement, à vos pieds, ô Mère de Jésus, mon Sauveur; ne méprisez pas mes prières; mais écoutez-les favorablement, et daignez les exaucer »... (1).

— Ainsi soit-il!... ajouta Dame Alloyse...

V

OU L'ON VERRA COMMENT S'Y PRIT HUBERT HUGUET POUR SE PROCURER LES OBJETS DONT NICOLAS DE GARLANDE AVAIT BESOIN POUR SE METTRE EN CAMPAGNE.

Or, pendant que ces choses se passaient, dans la maison de Maître Guillaume Lehurier, Hubert Huguet, obéissant aux ordres du Sénéchal, s'était mis en campagne pour se procurer les objets dont son Maître, et Seigneur, avait besoin.

Nous l'avons montré se dirigeant vers l'hôtellerie du Paon-Blanc après sa conversation avec Nicolas de Garlande.

Tout en cheminant, il pensait.

— O Grand Saint Hubert, mon très vénéré patron, secourez-moi... venez à mon aide! murmura-t-il... Faites, que, en si peu de temps, je puisse obtenir le résultat attendu!

Et, de temps à autre, il ajoutait :

— Ce sera difficile, peut-être...

Il palpait, tour à tour, la bourse, pleine d'or, que le Sénéchal lui avait donnée, et son couteau, ce couteau solide dont il s'était muni, au départ de Fontainebleau, sur la recommandation, formelle, de son Seigneur.... et qu'il portait, caché, sous ses vêtements.

« Agis de ruse, ou de force, » avait dit Nicolas de Garlande.

Même, il avait été plus loin.

« Paie... et, au besoin, frappe... » avait-il ordonné, lorsqu'il s'était

(1). Prière qui fut écrite par Saint Bernard, prédicateur de la 2e Croisade, et fondateur de l'Abbaye de Clairvaux.

séparé de son second... « Frappe... sans peur, et sans remords!... L'existence d'un homme ne compte plus quand il s'agit de mener, à bonne fin, une entreprise pareille à celle qui nous occupe. »

Pour que le Sénéchal eut parlé ainsi, il fallait que l'entreprise dans laquelle il allait s'engager eut une capitale importance.

— Paie... et, au besoin, frappe!... répétait Hubert, sans cesse.

Or, cela le faisait frissonner.

Le très pacifique second du Sénéchal n'avait jamais reçu mission pareille.

Il faut qu'on sache, du reste, qu'il était prêt, au besoin, à obéir, à son Seigneur, à la lettre.

Comment se procurerait-il les objets dont Nicolas avait absolument besoin?... Il n'en savait rien... Mais il était bien décidé à les lui apporter... même, dans le cas, prévu par le Sénéchal, où il ne pourrait les obtenir que par la force...

— Qui eut dit... pensait-il... ce matin, quand je chevauchais, à travers champs, avec notre Dame... que, ce soir, je me trouverais forcé, peut-être, d'attenter à la vie d'un de mes semblables?

Il tremblait... en prononçant ces terribles paroles.

— Espérons que je ne serai pas obligé d'en arriver-là... reprenait-il, bientôt, pour se rassurer... Cette bourse, que mon Seigneur m'a remise, est très lourde... et, avec de l'or, on vient à bout des gens, plus sûrement, encore, parfois, qu'avec le fer meurtrier... N'empêche que je serais bien aise d'être plus vieux seulement de vingt-quatre heures!...

Certes, il connaissait son devoir; il obéirait aux ordres qu'il avait reçus... il suivrait, ensuite, Nicolas, partout où il lui plairait de le conduire; mais il se répétait qu'il n'était pas fait pour de pareilles aventures.

Ah! la belle soirée!

Comme il aurait été bien, là-bas, en le logis de Garlande, à prendre le frais, devant l'huis de sa cahute, toute fleurie de clématites, avant d'aller se reposer de ses fatigues, après une journée de dur labeur.

Les dangers, la lutte, c'était bon pour les Seigneurs, et non pour un manant tel que lui.

Cependant, il ne se trouvait plus, à présent, qu'à une très faible distance de l'hôtellerie du Paon-Blanc.

Elle flamboyait, toujours, dans la nuit... et il s'en dégageait des bruits de vaisselles, de voix, mêlés aux hennissements des chevaux attachés devant la porte.

Hubert s'arrêta au pied d'un chêne.

A cette minute décisive, il se sentait hésitant; il défaillait, presque.

— Paie... et, au besoin, frappe... murmurait-il, machinalement... frappe, sans peur, et sans remords!

Ils étaient assis de telle sorte que Hubert en apercevait deux de face, et, le troisième, de profil, seulement. Profil inoubliable ! (P. 867.)

Il soupira.

— Il le faut !... ajouta-t-il, enfin... Allons !

Lors, très résolu, il se dirigea vers l'hôtellerie.

Il marchait vite, très vite,... comme s'il avait craint d'être tenté de rebrousser chemin.

Un moment après, il franchit le seuil de la porte du « Paon Blanc ».

Il se trouva dans une grande salle, garnie de tables, de bancs, d'esca-

beaux, et au fond de laquelle il y avait une très haute cheminée, où brûlaient quelques bûches, effondrées, sur un lit de braises ardentes.

On avait dû faire, là, grand feu.

Les broches, encore tendues, avaient été chargées, sans doute, quelques heures auparavant, de quartiers de viandes, de poulardes, et d'oies grasses, qui avaient répandu, dans la salle, en rôtissant, une très appétissante odeur.

A gauche de cette cheminée, il y avait une autre salle, plus petite, dont la porte était ouverte, et où l'on voyait trois hommes, attablés, et mangeant.

Ces hommes, richement vêtus, armés d'épées, étaient, assurément, les Seigneurs à qui appartenaient les chevaux attachés devant l'hôtellerie.

Ils causaient, entre eux, à demi-voix, très gravement.

Hubert ne les connaissait pas.

Ils venaient de loin, sans doute, car leurs vêtements étaient couverts de poussière, tout comme ceux de Nicolas de Garlande, à son retour de Paris.

Dans la grand'salle, trois moines étaient assis, à l'écart...

C'étaient ces moines qui étaient venus, sur l'huis de l'hôtellerie, une heure auparavant, pour voir passer le char du Sénéchal de Fontainebleau.

Hubert vit tout, d'un seul coup d'œil.

Il marcha vers un banc, accoté à une table proche de celle autour de laquelle les moines avaient pris place.

Il s'assit.

L'hôtelier, qui l'avait vu entrer, s'avança vers lui, empressé, curieux.

Il était surpris, certes.

Pour quel motif le second de Monseigneur Nicolas de Garlande s'était-il rendu, à pareille heure, en son hôtellerie?

— Eh! mais... fit-il... c'est vous, Hubert Huguet?

— C'est moi!... répliqua Hubert.

— Par quel hasard...

— Je ne suis pas venu, chez vous, par hasard; mais, bien, tout exprès...

— Bah!

— Oui-dà!

— Pour quelle cause?

— J'ai un service à vous demander...

— Un service?

— Oui!

— Pour vous?

— Pour moi, d'abord...

— Et puis...

— Et puis, aussi... pour mon Seigneur, et Maître.

— Le Sénéchal?... Un digne homme, Hubert Huguet, un bien digne homme!... Comme vous, du reste... Eh! mais, je suis tout à la disposition de Monseigneur Nicolas de Garlande, et à la vôtre; je vous rendrai, bien volontiers, le service que vous attendez de moi,... si j'en suis capable?...

— Vous en êtes capable.

— De quoi s'agit-il?

— Attendez... J'ai toujours constaté qu'on cause mieux, en buvant.

— C'est vrai!

— Apportez donc un pot de vin... de votre meilleur... et, tout en causant, nous le viderons, de compagnie... Plus le vin sera frais, plus nos propos seront clairs!

— Bonne idée, Hubert Huguet!... Le temps de reconduire ces Seigneurs, qui ont soupé, ce soir, en mon hôtellerie, et qui vont remonter à cheval pour poursuivre leur route... le temps d'aller tirer le pot de vin, et je serai, tout prêt à vous entendre...

— Allez... Revenez promptement... En vérité, je meurs de soif.

L'hôtelier s'éloigna.

Il passa dans la petite salle, où Hubert avait vu les trois Seigneurs attablés.

— Ouvrons l'œil... se dit le second du Sénéchal... Tout ce que je verrai, céans, me servira, peut-être.

Et, d'abord, il observa les moines.

Trois êtres bizarres.

Ils étaient assis de telle sorte que Hubert en apercevait deux de face, et, le troisième, de profil, seulement.

Profil inoubliable!

Celui-ci était long, maigre, sec, efflanqué... comme un loup affamé qui a battu la campagne, par un temps de neige, sans rien trouver à se mettre sous la dent; sa face, jaune, parcheminée, ridée... aux lèvres minces, blêmes... au nez pareil à la lame d'une serpe... aux yeux demi-clos, était surmontée d'un front pointu, entouré d'une couronne de cheveux roux comme une queue de vache.

De temps à autre, sa main, osseuse... une main de squelette, quasiment... se dégageait de sa robe, trop ample, et qui flottait sur son corps étique; il prenait le gobelet d'étain qui se trouvait devant lui; puis, lentement, il portait le gobelet à ses lèvres, qui, d'avance, s'entrouvraient, gourmandes... et il buvait, à toutes petites gorgées,... avec béatitude... Alors, ses yeux, se fermaient tout à fait... comme s'il n'avait pas voulu être troublé, tandis qu'il dégustait le breuvage, par la vue des choses ambiantes.

Il ne parlait pas.

C'est à peine s'il répondait, par des gestes secs, aux propos de ses deux compagnons.

L'un de ceux-ci formait, avec celui-là, le contraste le plus comique.

Il était tout petit, court, rond, gras, reluisant, épanoui.

Son énorme face, écarlate, aux oreilles écartées, aux grosses lèvres, lippues, très rouges,... au nez épaté, dont les narines béaient... était percée de deux petits trous qui constituaient ses yeux, noyés dans des paupières tombantes; son front, bas, était orné, aux tempes seulement, d'une touffe de cheveux d'un blond blanc albinos...

Cette tête, ronde comme une gourde, s'appuyait sur son torse, sans cou, et ses bajoues dégringolaient jusque sur sa poitrine, s'agitant, comme une gelée, à chaque mouvement qu'il faisait.

Pendant que son compagnon buvait, il mangeait.

Il s'était attaqué, un instant auparavant, à une volaille, dont il rongeait, goulûment, les derniers os.

Le troisième moine, enfin, était aussi grand que le premier, et aussi gros que le second... un colosse; il devait être prodigieusement fort; il eut pu, certainement, porter, à bout de bras, ses deux compagnons.

Son masque, aux traits assez réguliers, était beau... relativement.

Il avait des yeux très vifs... la bouche rieuse.

Il respirait la joie de vivre.

Celui-ci avait, déjà, dévoré une volaille, et, maintenant, il mangeait un jambonneau, dont il tenait l'os, d'une main, pendant que, de l'autre, armée d'un couteau, il se taillait de larges tranches de viande rosée, fort appétissantes; il les engloutissait, faméliquement, non sans les arroser, très fréquemment, d'un plein gobelet de vin, qui coulait, en son gosier, comme dans un entonnoir.

— Quelle bonne idée j'ai eue de venir céans! pensa Hubert, après avoir observé les faits et gestes des trois moines.

Maintenant, il les regardait, avec l'attitude, attentive, vaguement anxieuse, du chasseur à l'affût.

Pour lui, ces moines constituaient, certainement, un gibier, dont il avait le plus vif désir de se rendre maître.

Soudain, l'hôtelier reparut, précédant les Seigneurs, à qui il parlait, obséquieusement, son bonnet à la main.

Ceux-ci marchèrent vite, en traversant la salle, dallée, dans laquelle, un moment, retentit le bruit de leurs chaussures éperonnées, et le cliquetis de leurs armes.

Ils avaient rabattu leurs coiffures sur leurs yeux, et relevé le haut de leur manteau sur leur menton.

Evidemment, ils ne se souciaient pas d'être vus, et reconnus.

Un moment après, ils furent dehors.

Tout en observant les moines, Hubert Huguet prêtait l'oreille aux bruits extérieurs.

L'hôtelier, ayant détaché les chevaux, les Seigneurs les enfourchèrent et s'éloignèrent, à toute bride.

Hubert constata qu'ils étaient partis dans la direction de la maison de Maître Guillaume Lehurier.

Or, la route qu'ils suivaient — il faut le répéter — aboutissait à la forêt.

Les moines buvaient, et mangeaient, toujours.

L'hôtelier du Paon-Blanc reparut dans la salle.

Il prit un pot d'étain, sur un dressoir, et descendit à la cave, d'où il revint, bientôt.

Il s'installa à côté de Hubert, après avoir mis, sur la table, le pot, et deux gobelets.

— Maintenant, je suis tout à vous, Hubert Huguet... dit-il.

Son masque, simiesque, se fendit, pour un sourire... qui constitua une hideuse grimace.

Il versa du vin dans les deux gobelets.

— A votre santé !... fit-il.

Il trinqua, avec Hubert... et il but.

— Vous disiez donc, Hubert Huguet... reprit-il... que vous attendiez, de moi, un service ?

— Oui.

— Monseigneur Nicolas de Garlande a besoin de moi?

— Oui... Et, même, je puis ajouter, que, en nous servant, mon Seigneur, et moi, vous servirez, aussi, ceux que nous servons... c'est-à-dire, Maître Lelandy, de très hauts Seigneurs, qui pourront vous payer, magnifiquement, si vous vous comportez bien, au gré de leurs intérêts.

— J'en suis aise... car, en vérité, les gains sont rares, et, par suite, la vie est dure.

— Je dois ajouter... poursuivit Hubert... que ces mêmes seigneurs ont le pouvoir de vous faire pendre, dans le cas contraire.

Il avait articulé ces paroles, négligemment ; mais, pourtant, en leur donnant toute la valeur qu'il avait voulu qu'elles eussent.

Elles produisirent l'effet qu'il en avait attendu.

Maître Lelandy comprit.

De rechef, il sourit.

— Payé... ou pendu ?. . dit-il, finaudement.

— C'est cela !

— Pas de milieu ?

— Pas de milieu !

— J'aime mieux être payé.

— Je m'en doutais.

— Je suis pauvre, Hubert Huguet ; mon existence est attristée par la misère, qui me point; mais, telle qu'elle est, j'y tiens, pourtant.

— Cela se conçoit.

— Eh ! bien, voyons... de quoi s'agit-il?

Hubert, cependant, tira, de son escarcelle, la lourde bourse, pleine d'or, que Nicolas de Garlande lui avait remise.

Gravement, il la posa devant lui.

Deuxième effet, sur lequel il avait compté, et qui donna des résultats stupéfiants.

Maître Lelandy, charmé, tout attendri, regarda la précieuse bourse, qui avait produit, en tombant sur la table, un bruit bien connu, un bruit métallique, particulièrement harmonieux aux oreilles de l'hôtelier du Paon-Blanc.

Ses petits yeux, clignotants, ne pouvaient se détacher de cet objet, qui semblait le fasciner.

— Il y a, là, une grosse somme... fit Hubert.

— Une très grosse somme !... répéta l'hôtelier... De l'or !... Il y a longtemps que je n'avais vu autant d'or... Il me faudrait travailler, jusqu'à ma dernière heure, pour amasser une pareille somme.

— Eh ! bien, Maître Lelandy, cette somme...

— Cette somme... achevez donc, Hubert Huguet?

— Cette somme paiera le pot de vin que nous buvons, présentement...

— Est-ce possible?

— Oui.

— A la condition...

— A la condition ?

— A la condition que vous m'aiderez, loyalement — je dis : loyalement — à remplir l'office que je suis venu remplir, céans.

— J'accepte.

— Attendez... Il faut, d'abord, que vous sachiez de quoi il s'agit.

— Il n'importe, Hubert Huguet... Je suis prêt à vous servir... Du reste, je suis tout dévoué à Monseigneur Nicolas de Garlande... Je sais qu'il ne me demandera aucun acte que pourrait réprouver la conscience d'un honnête homme... tel que moi.

— Certes !... Seulement...

— Seulement?...

— Seulement, Maître Lelandy, il est indispensable que nous soyions bien d'accord... J'ai dit qu'il faut que vous nous aidiez... loyalement.

— Mais...

— J'entends que, le service que j'attends de vous étant rendu, vous devrez...

— Je devrai...

— Fermer votre porte, hermétiquement.

— C'est facile.

— Vous claquemurer chez vous.

— Toujours facile.

— Et n'en pas sortir... pour quelque cause que ce soit.... avant demain matin.

— Fermer ma porte... me coucher, et dormir... c'est besogne douce, quand on est las, et je le suis... Si ce que je dois faire, auparavant, pour le service de Monseigneur de Garlande, n'est pas plus difficile, je m'en tirerai aisément... Et, en réalité, la somme que vous me laisserez est grosse.. pour si peu de chose !

Maître Lelandy avait prononcé ces dernières paroles de façon si finaude.. que Hubert crut devoir y répondre, aussitôt.

— Je vous entends... fit-il... Vous insinuez que la besogne que j'accomplis doit avoir une importance capitale puisque je paie, très cher, un assez mince service ?

— Hubert...

— Vous en déduisez, peut-être; que vous pourriez être payé, par moi, plus cher encore.

— Hubert Huguet... .

— Vous songez, peut-être, honnête homme que vous êtes... à tirer deux moutures du même sac... et à vous faire payer, aussi, après avoir empoché mon or, par...

— Hubert... en vérité, je ne sais ce que vous voulez dire !

— Vous le savez fort bien, au contraire... Mais c'est assez causé : il est temps d'agir... Je résume l'entretien... Vous allez donc me prêter votre aide?

— Avec joie.

— L'œuvre faite, vous fermerez tout, céans; puis, vous vous coucherez, et ne sortirez, d'ici, que demain?

— C'est convenu.

— Si vous sortiez, d'ici, après mon départ... si vous alliez faire connaître, par vous-même ou par qui que ce soit... à qui vous savez, ce qui se sera passé, céans, entre nous... nous en serions informés, et, demain, Maître Lelandy...

— Demain...

— Vous seriez accroché, à un arbre, par le col... Vous y feriez, croyez-moi, plus laide figure, encore, que debout, sur vos deux pieds...

L'hôtelier du Paon-Blanc sourit, pour la troisième fois.

— Hubert Huguet, dit-il... vous avez, de moi, je le vois bien, une mauvaise opinion !

— Elle est justifiée.

— Vous parlez franc, je le constate.

— Cela ne vaut-il pas mieux?

— Si fait... Mais, rassurez-vous : Je vous servirai si fidèlement, vous, et Monseigneur Nicolas de Garlande, que votre opinion, j'en réponds, se modifiera, en ma faveur.

— Je le souhaite, Maître Lelandy... pour vous, surtout... Cela dit, et maintenant que nous sommes d'accord, définitivement... je vous vais exposer, aussi brièvement que possible, ce que j'attends de vous.

— J'écoute?

Toute cette conversation, il est superflu de l'indiquer, avait eu lieu à voix basse, et les trois moines, qui, d'ailleurs, buvaient, et mangeaient, toujours, n'avaient pu en entendre un seul mot.

Hubert reprit :

— Et, d'abord, dites-moi... ces moines, qui sont près de nous... les connaissez-vous?

— Pas du tout...

— Est-ce vrai?

— Je le jure... Ils sont arrivés, ici, hier soir... La nuit dernière, ils ont couché dans ma grange, sur des bottes de paille... Aujourd'hui, ils ont quêté aux environs... Ils sont revenus il y a deux heures ; ils m'ont demandé à souper... Je les ai servis... Ce sont d'étranges gens...

— Expliquez-vous mieux?

— Chacun d'eux a une originalité bien particulière.

— Quelle?

— Le grand maigre boit... Il boit sans discontinuer... On ne peut se faire une idée, exacte, de ce qu'il a bu, depuis deux heures...

— Il faut croire que sa quête, aujourd'hui, a été fructueuse.

— Oui... Pour mon plus grand profit!... Il me faudrait une demi-douzaine d'hôtes semblables à lui... Cet homme est un gouffre... La terre, altérée, n'absorbe pas plus vite une pluie d'orage, après une longue sécheresse... que, lui, un pot de vin !... Le petit gros, court, est bien différent...

— Ah!

— Celui-ci ne boit pas ; mais, en revanche...

— En revanche?

— Il mange... Et il mange autant que l'autre boit...

— Bah!

— Je me demande comment il digèrera les innombrables vivres qu'il a engloutis... Un tel homme affamerait un village!... Cent pareils mangeurs ruineraient une province !...

— Curieux !... Curieux !...

— Quant au troisième... qui est aussi grand que le buveur, et aussi gros que le mangeur...

... Des savants dont les leçons étaient écoutées par les rois, même... par les princes, par les plus hauts Seigneurs. (P. 877.)

— Eh ! bien ?

— Il boit, et mange, à lui tout seul, autant que les deux autres ensemble.

— De par Dieu, Maître Lelandy, voilà de plaisants frocards ! fit Hubert, que le récit de l'hôtelier du Paon-Blanc avait, vraiment, amusé.

— Ce n'est pas tout... reprit l'hôtelier.

— Achevez ?

— Le grand maigre ne parle guère... Il ne répond, aux questions qu'on

lui adresse, que par « oui » et « non »... Le gros court est un bavard sempiternel... Quand il ne mange pas, il parle, sans cesse... Le troisième, enfin...

— Le colosse?

— Oui!... Celui-ci ne parle pas du tout.

— Ah!

— Et pour cause.

— Pour cause?

— Oui dà!

— Quelle?

— Il est sourd et muet!

Hubert Huguet se mit à rire.

— Curieux!... Curieux!... répéta-t-il.

Puis, après un temps de silence, il reprit :

— Or çà, Maître Lelandy, je dois vous dire, d'abord, que je vous remercie de m'avoir fourni ces renseignements... Ces moines se sont trouvés, ici, fort à point pour me servir.

— Pour vous servir?

— Certes!

— Comment?

— Je vais vous le dire...

— Parlez?... En vérité, Hubert Huguet, vous piquez ma curiosité.

— Voici... Maître Lelandy : J'ai besoin des robes que ces moines portent.

L'hôtelier du Paon-Blanc, stupéfait, regarda le second de Nicolas de Garlande...

— Bah!... fit-il... Je ne m'attendais guère... Vous avez besoin des robes de ces frocards... Voilà qui est étrange... Et... pourquoi...

Hubert l'interrompit.

— Que cela ne vous occupe point!... dit-il... Oui, j'ai besoin des robes de ces moines... Il m'en faut deux, tout au moins... Or, si vous m'aidez à me les procurer, la bourse que voici vous appartiendra.

— Voilà qui est étrange! répéta Maître Lelandy.

— Votre surprise s'explique; mais, je vous en prie, ne perdez pas un temps précieux à chercher le pourquoi de tout ceci... Vous n'y parviendriez pas... Du reste, cela ne vous regarde pas... Agissons seulement...

— C'est que...

— Quoi?

— Avoir les robes de ces religieux...

— La belle affaire!...

— La belle affaire!... C'est facile à dire, Hubert Huguet... Mais...

— Ces robes n'ont aucune valeur.

— Les moines y tiennent, pourtant, attendu qu'elles les habillent... et que...

— Achevez donc ?

— S'ils ne les avaient plus, ils seraient nus.

— Ce qui serait laid, j'en conviens... Mais ils ont des vêtements dessous... Du reste, peu importe... Encore une fois, j'ai besoin des robes; je les aurai donc, avant une demi-heure, avec votre aide, ce qui, je le répète, vous vaudra cette bourse...

— Mais... comment s'y prendre pour...

— Voilà ce qu'il faut trouver...

— On pourrait leur proposer de leur acheter ces vêtements...

— Mauvais moyen!... Ils prendraient notre argent, et s'en iraient dire, à leurs compagnons, ce qui s'est passé, céans, entre eux et nous... Or, cela pourrait nous être attribué à crime... En tous cas, cela me gênerait... Je dois ajouter que la somme que nous leur verserions diminuerait votre part... Elle est ronde... Il vaut mieux, pour vous, que vous la gardiez tout entière.

— C'est juste!... Alors...

— Ecoutez...

— Vous avez une idée?

— Qui sait?... On peut tenter l'aventure.

— Voyons?

— Ces moines ont beaucoup bu, déjà, ainsi que vous me l'avez dit...

— Oui... Eh! bien?

— Il faudrait qu'ils boivent plus encore... en notre compagnie... Il faudrait qu'ils boivent jusqu'à ce qu'ils roulent sous la table...

— Pour atteindre ce résultat, Hubert, il serait nécessaire, j'en ai peur, de leur faire boire ma cave.

— Vous exagérez, Maître Lelandy... Avec quelques pots de votre meilleur vin... on y arriverait.

— Supposons qu'on y arrive?

— Eh! bien?

— Que ferez-vous, alors?

— C'est simple... Quand ils seront ivres-morts... je m'emparerai de leur robe.

— Et vous sortirez d'ici?

— Pardieu!

Maître Lelandy, effrayé, demanda :

— Mais que ferai-je des moines, ivres, et sans vêtements?

— Avant de m'en aller d'ici, répliqua Hubert... je vous rendrai le service de vous débarrasser d'eux.

— Comment?

— Nous les porterons dehors.

— Où?

— Dans quelque champ voisin, où ils cuveront leur ivresse, en dormant, à poings fermés, jusqu'à demain, à la belle étoile... Ils y seront au frais, et cela leur fera du bien.

— Mais, demain... que diront-ils?... fit l'hôtelier, de plus en plus effrayé.

— Ce qu'ils voudront.

— Ils m'accuseront de les avoir dévalisés.

— Vous direz qu'ils ne savent ce qu'ils disent.

— Ces moines me feront pendre!

— Ils s'efforceront de cacher leur mésaventure... Du reste, au besoin, mon Seigneur, et Maître: le Sénéchal, que vous aurez servi, vous protègera.

— Si j'en étais sûr...

— Je vous le promets... Et puis, — laissez-moi insister sur ce point — vous y gagnerez la somme qui est contenue en cette bourse, sans compter que...

— Sans compter que...

— Je vous donnerai, de même, tout ce qui se trouvera dans les poches des frocards... J'ai besoin de leur robe, et je ne veux pas de leur argent...

Une lutte s'était engagée, en l'esprit de Maître Lelandy, entre sa cupidité et la terreur que lui causait l'offre de Hubert, en raison des conséquences que l'entreprise à tenter pouvait avoir.

— Hubert Huguet... vous me troublez! fit-il.

— Enfin... acceptez-vous mes propositions?... Il est temps que vous vous décidiez... Sommes-nous d'accord?

— Vos offres me tentent, j'en conviens... Mais...

— Pourquoi tant hésiter?... En tout ceci, vous n'avez rien à craindre... rien à perdre... et tout à gagner!...

— Eh! bien...

— Eh! bien?

L'hôtelier répliqua, très résolûment :

— Je suis à vous...

— Allons donc! fit Hubert, satisfait.

— Agissons!... Je tiens beaucoup à obliger Monseigneur Nicolas de Garlande... Il m'en saura gré... j'espère?...

— N'en doutez pas!...

— A l'œuvre, donc!...

— A l'œuvre!...

VI

DEUX CONTRE TROIS

Le moine, grand, et maigre, se nommait Frère Anselme; le gros, court... Frère Jean... et le colosse, sourd-muet, Frère Mathieu.

Frère Anselme, Normand d'origine, né aux environs de Montfort, avait vécu, pendant plusieurs années, à l'Abbaye du Bec... alors justement renommée, dans toute l'Europe; mais il en avait été chassé, à cause de son intempérance.

Frère Jean, Bourguignon, avait été moine à Cîteaux... et Frère Mathieu à Jumièges...

Tous les deux, ils avaient eu maille à partir avec leurs supérieurs, et s'étaient fait expulser des nobles Abbayes qui les avaient accueillis, d'abord, — tout comme Frère Anselme — pour des causes diverses : gourmandise, ivrognerie, paresse, luxure...

Ils portaient la besace, depuis de longues années, mendiant aux portes des châteaux, des masures, vivant errants, tantôt mal, tantôt bien, et plutôt bien que mal,... couchant dans les granges, sur la paille, ou à la belle étoile,... prêts, du reste, à toutes les besognes d'espionnage, ou autres, ordonnées par ceux de qui ils dépendaient.

*
* *

Il faut que le lecteur sache, d'ores et déjà, que les moines tels que Frère Anselme, Frère Jean, et Frère Mathieu,... pullulaient, à cette époque; mais que ces religieux mendiants, tous assez tristes sires, n'étaient que des sous-ordres, des moines domestiques, sans instruction, pour la plupart...

Il importe que l'on ne confonde pas ces très piteux frocards avec les moines des grandes Abbayes, qui furent des hommes vraiment supérieurs, des savants dont les leçons étaient écoutées par les rois, même... par les princes, par les plus hauts Seigneurs.

Ceux-ci, érudits, artistes, créèrent les admirables monuments qui couvrent notre sol... ou, tout au moins, favorisèrent leur création... et consignèrent, dans leurs écrits très doctes, l'histoire de la France...

On retrouve trace de leur énorme influence, hautement moralisatrice, et des plus bienfaisantes, même au point de vue matériel, en tous les documents que gardent nos archives, aussi bien dans les grands centres que dans

les plus petits villages dont les habitants ont vécu, pendant plusieurs siècles, à l'ombre, protectrice, des tours dominant les vieilles Abbayes de notre terre française.

Le grand Saint Bernard, le bienheureux Helluin, Saint Anselme, Lanfranc, pour ne citer que les noms, très réputés, de ces hommes de puissante envergure, furent les porteurs des flambeaux qui éclairèrent le Moyen-Age ; ils firent, pour leur pays, autant, sinon plus, que nos meilleurs rois, que nos plus valeureux capitaines, que nos plus illustres hommes d'État.

Claustrés au fond de leur cellule, dans la paix de leur vaste Abbaye, toujours installée en un site riant, autant que salubre et fertile, ils dirigèrent le monde.

Lettrés, et artistes, ils conduisaient les intelligences, et protégeaient les arts; agriculteurs, ils traçaient des routes, créaient des aqueducs, favorisaient le négoce, et rendaient florissantes, dans un rayon fort étendu, tout autour de leur Abbaye, les contrées où ils s'étaient arrêtés.

* * *

— Je me sens mieux !... dit Frère Jean... Quand je me suis assis, devant cette table, je mourais de faim... Il me semblait que je ne me rassasierais jamais... C'est que nous avons beaucoup peiné, aujourd'hui... Heureusement, nous avons terminé notre besogne, et, tout à l'heure, nous pourrons aller dormir, dans la paix du Seigneur.

— Oui !... répondit, brièvement, Frère Anselme.

— Nous passerons la nuit ici ?... reprit Frère Jean.

— Oui !... répliqua Frère Anselme.

— Bien !... Je vais donc demander, à notre hôte, s'il peut nous donner des lits... ou, tout au moins, quelques bottes de paille, que nous étendrons sur le sol de sa grange où nous avons reposé, la nuit dernière... Il me tarde d'être couché... Je suis si las, que je dormirais, à ce qu'il me semble, le dos sur des cailloux.

Par signes, Frère Jean expliqua, à Frère Mathieu, ce qu'il comptait faire.

Celui-ci approuva.

Frère Jean, alors — qui était, manifestement, le guide du trio — se tourna vers Maître Lelandy.

A cette même minute, l'hôtelier du Paon-Blanc, attablé avec Hubert Huguet, venait de se mettre d'accord, avec lui, relativement, à l'aide qu'il lui avait demandée, dans le but que l'on connaît.

— Holà, notre hôte ?... dit Frère Jean.

Maître Lelandy se leva.

Il se rapprocha de la table des moines, encore couverte d'innombrables

pots, vides... et des reliefs de leur repas : os de plusieurs volailles, et d'un jambon, qui avaient été grattés, patiemment, par Frère Jean et Frère Mathieu.

— Que vais-je vous servir, à présent, mon Révérend ?... demanda-t-il, de sa voix nasillarde.

— Rien !... Nous sommes repus... répliqua Frère Jean... Nous n'avons plus besoin que de sommeil... Donnez-nous des lits, ou, comme vous avez fait, hier, mettez quelques jonchées de paille, pour nous, en votre grange... Nous y passerons la nuit... Demain, à l'aube, nous vous paierons notre dépense, céans, et nous poursuivrons notre route...

— Il sera fait comme vous le souhaitez, mon Révérend... fit Maître Lelandy... Je ne pourrais vous fournir qu'un seul lit, trop maigre couchette !... Mais je vous ferai, dans ma grange, litière épaisse de paille fraîche, où vous vous trouverez fort bien.

— C'est parfait... notre hôte... Votre maison est bonne, et nous y reviendrons... Hâtez-vous... Et, quand la litière en question, à laquelle j'aspire, sera prête, prévenez-nous.

Maître Lelandy sourit.

— Je gage que vous êtes Bourguignon, mon Révérend ? dit-il.

— Oui dà !... fit Frère Jean, en souriant...

— J'ai deviné cela rien qu'à regarder votre bonne figure, épanouie,... et, aussi, du reste, à l'accent de votre parler, qui sent son terroir à plein nez... Moi aussi, mon Révérend, je suis Bourguignon, et ce m'est grand plaisir, toujours, quand je rencontre un enfant de ma terre natale...

Maître Lelandy mentait, effrontément : il était né à trois lieues de Fontainebleau.

Il avait écouté la conversation des moines, avant l'arrivée de Hubert, à l'hôtellerie, et il avait appris que Frère Jean était de Bourgogne, celui-ci ayant vanté les vins qu'il avait bus, en sa prime jeunesse, au pays natal.

L'hôtelier du Paon-Blanc reprit :

— Mon Révérend, je ne veux pas que vous quittiez ma maison sans m'avoir fait le plaisir de boire, avec moi, ainsi que vos compagnons, un pot de vin de notre pays.

— J'accepte, notre hôte !... J'accepte, pour mes compagnons, et pour moi-même... Le vin de notre pays est le roi des vins... Je donnerais une pleine futaille de vin de Gascogne pour un seul gobelet de vin des grands crus de Bourgogne...

La trogne de Frère Jean s'était encore épanouie...

Maintenant, elle était rouge pourpre, comme un pavot flambant dans l'or des blés mûrs, sous le soleil, ardent, d'un midi de juillet.

Les yeux de Frère Anselme brillaient autant qu'une braise au fond d'un

four, et ses lèvres, plus que jamais gourmandes, s'entr'ouvraient, à l'avance, pour humer le vin promis.

— Bien dit!... murmura-t-il... Bourgogne.... breuvage-roi!

Tout en parlant ainsi, en son langage bref, il fit claquer sa langue.

Frère Mathieu n'avait rien entendu; il écarquillait ses yeux, comiquement, cherchant à se rendre compte de ce qui se passait, et attendant, impatiemment, que ses compagnons lui donnassent, à ce sujet, des explications.

— Vous boirez avec nous, Hubert Huguet?... demanda Maître Lelandy.

— Avec plaisir!... répliqua le second du Sénéchal.

L'hôtelier du Paon-Blanc le montra aux moines.

— Un mien ami... fit-il... Un brave garçon au service d'un Seigneur du pays.

— Eh! oui... dit Frère Jean... c'est lui que nous vîmes passer, tout à l'heure, devant l'hôtellerie, à califourchon sur une mule, et suivant un char?

— C'est moi-même, mon Révérend... répondit, poliment, Hubert... Mon Maître, et Seigneur, gîte, cette nuit, ici près, chez son beau-père, et je suis venu, céans, comme d'habitude, en pareil cas, vider rasade avec mon ami Lelandy, en attendant le coucher prochain.

— Fort bien... poursuivit Frère Jean... plus on est de buveurs, et mieux on boit, quand le vin est abondant.

— Et quand il est frais comme celui que je vais tirer... ajouta, jovialement, Maître Lelandy.

— Boire... Bourgogne... frais... condition essentielle!... murmura Frère Anselme.

Hubert, cependant, avait pris place à la table des moines.

— Je suis à vous dans l'instant... dit l'hôtelier du Paon-Blanc.

Il disparut.

Un moment après, il revint... portant, dans chaque main, un pot plein de vin.

Frère Jean avait fait comprendre, par gestes, à Frère Mathieu, que leur hôte, très hospitalier, leur offrait un vin de choix.

Frère Mathieu, plus radieux, encore, que ses deux compagnons, se leva, et, quand Maître Lelandy eut déposé ses deux pots sur la table,... par manière de remerciement il lui donna une tape, amicale, sur l'épaule,... une tape, si fortement appliquée, par son trop robuste bras, que, sous le coup, le chétif hôtelier trébucha, étendit les deux mains, en avant, par un mouvement instinctif, et faillit perdre l'équilibre.

Puis, satisfait, souriant, le moine colosse prit l'un des pots... il le porta à ses lèvres, et il le vida, d'un trait.

Maître Lelandy demeura bouche bée.

Frère Mathieu, ayant bu, regarda l'hôtelier, et fit comprendre que le vin était bon.

Ses yeux brillaient, plus que jamais, illuminant son masque décharné, plus blanc que la muraille. (P.887.)

Après quoi, il vida le deuxième pot dans les gobelets de ses compagnons; puis, il mit les deux pots en les mains de Maître Lelandy; il lui montra l'entrée de sa cave, et l'invita, par un geste expressif, à aller remplir les pots, de rechef.

Frère Jean riait... aux larmes.

Sa bouche, largement ouverte, faisait entendre une sorte de glousse-ment, d'un effet comique indicible.

Son gros ventre, ballonné, ondulait, sous sa robe... cette robe que Hubert convoitait si fort.

Frère Anselme, calme, grave, immobile, pâle, la prunelle allumée, dit :

— Allez... hôtelier!...

Par un grand geste de son long bras décharné, lui aussi il indiqua l'entrée de la cave à Maître Lelandy, effaré.

Celui-ci commençait à regretter de s'être engagé en pareille aventure, quelque profit qu'il en dut tirer; il commençait à craindre... ainsi qu'il l'avait exprimé, du reste, à l'avance, à Hubert Huguet... que les frocards ne vidassent sa cave... avant de donner le moindre signe d'ivresse.

Mais, à présent, il n'y avait plus moyen de reculer; il fallait aller jusqu'au bout de l'entreprise; le vin n'était pas encore tiré, et, pourtant, il fallait le boire : l'hôtelier prit, donc, les pots, vides, que lui offrait, gaîment, Frère Mathieu, et il retourna à la cave.

Les moines, et Hubert, cependant, burent.

Or, ce fut, une demi-heure durant, une « beuverie », incroyable, prodigieuse, épique!

Huit fois, Maître Lelandy dut retourner à son cellier, d'où il revint, chaque fois, portant ses deux pots pleins de Bourgogne parfumé.

Le vin, clairet, coulait, en le gosier des moines, tout comme si ce fin breuvage n'eut été que de l'eau.

Il paraissait, sur la table, et disparaissait, comme par enchantement.

Jamais l'hôtelier n'avait vu pareils buveurs.

Ils buvaient... ils buvaient toujours, — surtout Frère Anselme et Frère Mathieu.

C'était, tout à la fois, un spectacle superbe... et navrant, pour Maître Lelandy.

Les trois moines remplissaient les gobelets, et les vidaient, sans discontinuer.

Quand les pots étaient vides, Frère Mathieu les lui tendait, et Frère Anselme,... impérieusement, à présent — lui montrait la porte du cellier.

Un instant, même, Frère Anselme, toujours très grave, dit :

— Hôtelier... montez, céans... tonneau!

Heureusement pour Maître Lelandy, Frère Mathieu — le colosse — ne put entendre ce propos, car, certainement, l'idée de son compagnon lui eût

souri, et il eût accompagné l'hôtelier à la cave, pour en rapporter, sans peine, en ses robustes bras, le tonneau, si lourd qu'il fût.

A quoi bon aller à la cave, sans cesse, puisque l'on eût pu boire, sans discontinuer, sans perte de temps, si le tonneau avait été là?

Impassible, buvant à peine, — fait dont les moines, trop occupés, ne s'apercevaient même pas — Hubert Huguet observait.

Contrairement aux pensées de Maître Lelandy, il ne désespérait pas... loin de là — d'atteindre le résultat tant souhaité.

Il connaissait, de longue date, la traîtrise de ces vins chauffés par le soleil de Bourgogne; il savait que ce nectar framboisé, coule, léger, frais, en les gosiers, et les embaume; mais il savait, aussi, qu'il donne, tôt, l'ivresse, une ivresse sans malaise, qui endort, béatement, et donne des rêves enchantés — or, sûr de son prochain triomphe, il attendait le dénouement qui, selon lui, ne tarderait pas à se produire.

Déjà, la « septembrale purée bourguignonne » produisait son effet sur Frère Jean.

Sa trogne, rougeoyante, commençait à flamber.

Il buvait, maintenant, machinalement, sans se rendre compte de ce qu'il faisait.

Celui-ci était moins bon buveur que ses compagnons.

Du reste, il bavardait, sans se lasser, depuis longtemps déjà : Or, bavarder, en buvant, apporte, plus promptement, l'ivresse... c'est connu.

Frère Anselme se taisait

On eut dit que, comme Frère Mathieu, il était muet.

Il se contentait de boire... humant le vin, lentement, avec béatitude, comme en extase.

Au contraire de Frère Jean, que l'ivresse empourprait,... il blémissait, en se grisant.

A présent, il était effroyablement pâle.

Mais, dans sa face livide, ses yeux étincelaient.

Quant à frère Mathieu, il restait debout, solide comme un chêne, souriant, frais, tout en joie.

— Bourgogne.... Breuvage-roi! répéta Frère Anselme.

Depuis un moment, Frère Jean, si bavard, tout à l'heure, parlait moins.

— Tout de même... dit-il, soudain, d'une voix empâtée, entrecoupée de hoquets... Voilà... une... bonne journée... dont nous garderons... souvenir... Oui, bonne... journée...

Il suivait sa pensée; il semblait rêver... et il disait, en son ivresse, fort imprudemment, tout ce que son esprit voyait.

— Il faudrait que... l'on nous donnè, souvent... de pareilles missions... reprit-il... Ce matin... nous avons fait... repas... de princes... Ce soir, repas

d'Evêques... et, enfin... Bourgogne... breuvage-roi, comme dit... Frère Anselme!... Nectar!... Boire... frais... et longtemps!... C'est vivre!...

Il rit... et, ayant bu, il poursuivit :

— Surveiller... maison du Roi... Prévenir, s'il... en sort... Et, le suivre.. sans être vu... Philippe... pas sorti... Besogne facile... Et douce... puisqu'il était permis de manger, et... de boire... tout en l'accomplissant...

Hubert Huguet, très attentif, avait recueilli ce propos du moine.

Il en résultait, de manière certaine, que les trois frocards avaient été chargés, par leurs chefs..., pendant la journée qui venait de finir... de surveiller le logis du Roi de France, de suivre Philippe IV, s'il sortait de sa maison, et d'informer, qui de droit, de ses faits et gestes.

Hubert se promit de révéler cela à Nicolas de Garlande.

Maître Lelandy, l'hôtelier du Paon-Blanc, n'avait pas entendu la phrase articulée par le moine, car, à ce moment là même, il avait dû obéir à une nouvelle injonction de Frère Mathieu, qui, pour la douzième fois, lui avait mis les pots, vides, entre les mains, en lui montrant sa cave, dans laquelle il disparut, en soupirant profondément.

Frère Jean, maintenant, ne parlait plus que par propos presque inintelligibles, où, sans cesse, revenaient ces mots :

— Surveiller... Philippe!... Breuvage-Roi !... Besogne très... douce... Maison du Roi...

Frère Anselme, soudain, le regarda ; il lui toucha l'épaule, et dit, d'une voix caverneuse :

— Chut!... Trop parler nuit!... Boire vaut mieux!... Buvons...

Il était livide.

L'hôtelier ayant reparu avec deux pots pleins, il se versa à boire et ne souffla plus mot.

Tout à coup, Frère Jean lâcha le gobelet qu'il tenait, et qui roula sous le banc; puis, il s'affala sur la table, la tête appuyée sur ses deux coudes.

Il dormait.

— Un!... murmura Hubert Huguet, joyeux.

— Celui-ci ne boira plus mon vin!... pensa, d'autre part, Maître Lelandy, avec non moins de satisfaction.

C'était juste; mais l'hôtelier du Paon-Blanc ne devait rien y gagner, et il ne tarda pas à le constater.

Effectivement, Frère Anselme, et Frère Mathieu, dès lors, burent, à eux deux, comme trois.

Hubert, cependant, commençait à se sentir inquiet : l'heure du rendez-vous que lui avait donné le Sénéchal approchait... Or, les deux moines, encore debout, seraient-ils gris, bientôt?

A voir comme ils portaient la boisson, on pouvait craindre que le résultat, attendu, ne se produisit trop tard.

Avant longtemps, il faudrait se résoudre, sans doute, à agir, contre eux, par un autre moyen.

La ruse n'ayant pas réussi, il serait nécessaire d'employer la violence.

Les ordres du Sénéchal, à ce sujet, étaient formels.

— Attendons encore... se dit Hubert... je n'agirai qu'au dernier moment, s'il le faut absolument.

D'ailleurs, ce n'était pas sans une secrète appréhension qu'il envisageait la nécessité où il se trouverait, peut-être, d'user de violence pour en arriver à ses fins.

Certes, il aurait raison, assez aisément, de Frère Anselme; mais de Frère Mathieu, ce colosse, autre affaire!

— Si robuste que je sois,... se dit Hubert... ce gaillard-là m'écraserait d'un seul revers de main!... Attendons donc... Le hasard me servira, qui sait?... Du reste, pour le moment, il n'y a pas autre chose à faire que d'attendre...

Frère Jean ronflait; les deux autres moines buvaient toujours.

Dix minutes se passèrent, pendant lesquelles, deux fois, Maître Lelandy, titubant... car il buvait, lui aussi, maintenant, afin que son vin, au moins, ne coulât pas, exclusivement, dans le gosier des frocards — dut descendre à la cave, geignant, grommelant, et, du reste, exténué, désespéré.

Frère Anselme répétait, sans interruption, entre deux lampées :

— Breuvage... roi!... Breuvage... roi!

Mais il faisait bonne contenance, relativement.

Quant à Frère Mathieu, il était toujours gaillard.

Décidément, il fallait renoncer à l'idée qu'on pourrait le griser.

C'était un muid, vivant, et ambulant.

Hubert, frissonnant, avait mis son poing sous son vêtement, et il palpait le manche de son couteau.

« Au besoin... frappe... avait dit le Sénéchal... frappe, sans peur, et sans remords! »

Ces paroles, à cette minute décisive, retentissaient, encore, aux oreilles de Hubert.

Certes, — et il faut insister sur ce point — il était bien décidé à obéir aux ordres de son Maître, et Seigneur; mais, tout de même,... frapper ces hommes... pour lui, c'était terrible!

Il demeurait maître de lui à un degré excessif, quoiqu'il fut épouvanté en pensant que, tout à l'heure, de par son fait, si cela était absolument nécessaire, les deux frocards seraient frappés à mort.

— Je ne les frapperai... se dit-il... qu'à la dernière minute... D'ici-là, qui sait si quelque incident, inattendu, ne me fournira pas un moyen d'action, grâce auquel j'atteindrai mon but, sans charger ma conscience d'un

double meurtre!... Je reverrais, toujours, ces deux hommes, si vivants, qui auraient passé, de par moi, de vie à trépas!

. . . . . .

C'était l'heure, où, dans la maison de Maître Guillaume Lehurier, Nicolas de Garlande faisait ses adieux à sa douce Paule...

* * *

Soudain, Frère Anselme se leva.

Sa longue et maigre silhouette, drapée de la robe monacale, se dessina... ombre portée gigantesque... sur le mur — blanchi à la chaux — de l'hôtellerie.

Il tenait son gobelet à bout de bras.

Ses yeux brillaient, plus que jamais, illuminant son masque décharné, plus blanc que la muraille.

— Bourgogne... breuvage-roi!... clama-t-il, très grave.

Il but.

Et, il tomba, d'un seul coup, tout de son long, sur la terre, durcie, de la salle.

Il était ivre-mort.

Certes, il était grand temps que ce dénouement, tout à fait inespéré, se produisit.

A ce moment-là même, Hubert, tremblant; mais résolu, se disposait à tirer, de dessous son vêtement, le couteau dont il serrait le manche, avec force, depuis quelques minutes.

— Deux!... murmura-t-il, stupéfait, et charmé.

Hélas!... Frère Mathieu restait!

Et, bien mieux, il était évident qu'il demeurerait maître de ce champ de bataille, épique, où Frère Anselme, superbe buveur, pourtant, avait succombé.

Frère Mathieu ne se griserait pas, c'était certain, même en buvant, encore, pendant plusieurs heures.

Il était debout, superbe, vaillant, épanoui, très gai.

Il regardait, ironiquement, ses deux compagnons, vaincus; il semblait prendre en pitié ces piètres buveurs, ivres parce qu'ils avaient bu quelques pots de vin!

Lui, il ingurgitait, à présent, le « Bourgogne... breuvage-Roi » par manière de nargue, et pour démontrer, à Maître Lelandy, autant qu'à Hubert Huguet, que les Normands, mieux que les Bourguignons, savaient apprécier, longtemps, la saveur, excellentissime, des vins à goût de pierre à feu.

— Comment me débarrasser de cet homme?... se demandait Hubert, perplexe.

Que voulait-il avoir?

Deux robes de moines.

Pour la possession de ces objets, il avait agi, jusque-là.

Or, maintenant que Frère Jean, et Frère Anselme, ivres, ronflaient, rien de plus simple... rien de plus facile que de les dévêtir... de s'emparer de leur robe, et de fuir... pour aller retrouver Nicolas, qui devait se trouver au rendez-vous par lui donné à son second, près du puits, dans le jardin de Maître Guillaume Lehurier.

Malheureusement, il était impossible d'agir, en présence de Frère Mathieu.

Un pareil acte le surprendrait... exciterait sa défiance,... et, à coup sûr, il s'opposerait à son accomplissement... même par la force. il n'en fallait pas douter.

Par conséquent, Hubert pouvait perdre, par ce fait, le bénéfice acquis; et il se dit, très judicieusement, qu'il importait d'agir... et d'agir vite; mais, seulement, hors la présence de Frère Mathieu.

Comment?

Oui... comment se débarrasser de ce frocard?

C'était difficile.

Le gaillard ne semblait pas vouloir quitter la place.

Il s'y trouvait bien, certes.

Il y resterait tant qu'il y pourrait boire.

— Le temps presse, pourtant... se dit Hubert... Il faut en finir!

Et, de rechef, il remit la main sous son vêtement... palpa le manche de son couteau... et parut décidé à se servir, enfin, de son arme, pour se débarrasser de cet homme qui le gênait si fort... de cet homme, dont la présence, là, l'empêchait d'accomplir sa mission.

Jamais Frère Mathieu n'avait couru pareil danger.

Sa vie, à cette minute, ne tint qu'à un fil...

Maître Lelandy, ivre, lui aussi, s'était assis sur un banc, car il avait grand peine à se tenir debout.

Les yeux demi-clos... les lèvres entr'ouvertes et sèches. . la tête basse, il regardait droit devant lui, sans voir.

Il ne se rendait plus aucun compte de ce qui se passait.

Il ne savait plus ce qu'il faisait, là.

Il ne reconnaissait plus les gens qui l'entouraient.

Ce n'était plus qu'une masse humaine, inerte, abrutie, sans force, sans pensée.

Dans le silence, qui planait sur cette scène, on n'entendait que, au dehors, les braiements, stridents, des ânes servant de monture aux moines... au dedans, les sonores ronflements de Frère Anselme, de Frère Jean... et le glouglou du liquide coulant en la gorge de Frère Mathieu.

La Rufine, cependant, était entrée dans la salle, repoussant, devant elle, Hubert... qui, vainement, s'était efforcé de fuir. (P. 896.)

— Frappe ! se dit Hubert.

Pâle, tremblant ; mais de plus en plus résolu à en finir... il se leva.

Sans tirer son couteau de dessous son vêtement, il l'empoigna, et l'affermit, solidement, en sa main.

Puis, doucement, il se rapprocha du moine colosse.

Il voulait choisir son moment pour le frapper.

Il fallait lui porter un coup qui l'abattrait, tout net,... non pas blessé ; mais mort.

Il importait de ne pas courir les risques d'une lutte avec un pareil adversaire.

Terrible, Hubert allait mettre son arme au clair... quand se produisit un fait qui modifia son projet, momentanément.

Le brave garçon en fut tout heureux.

— Bon!... murmura-t-il... Je serais bien aise de pouvoir triompher, de lui, sans être forcé de le tuer!

Frère Mathieu, ayant vidé le dernier pot de vin, avait cherché l'hôtelier du Paon Blanc pour lui donner l'ordre, encore une fois, d'aller à la cave, afin d'en rapporter une nouvelle provision de liquide.

Il vit Maître Lelandy, effondré sur son banc, et ronflant, lui aussi, maintenant... tout comme Frère Jean et Frère Anselme.

Alors, il étendit les bras; il montra ses deux compagnons, et l'hôtelier du Paon-Blanc; il haussa les épaules, dédaigneusement... et ricana.

Il semblait dire :

— Les pauvres gens!

Mais, bientôt, il parut tout dépité.

C'est que, puisque Maître Lelandy, ivre, ronflait... Frère Mathieu se demandait qui, désormais, irait, au cellier, chercher du vin.

Cruelle interrogation!

Ce buveur, sempiternel, était plus altéré que jamais.

Bien pareil à tous les ivrognes, plus il buvait, et plus il avait soif.

Un moment, il demeura immobile, réfléchissant.

Qu'allait-il faire?

Hubert Huguet, qui se rendait compte, fort exactement, de ce qui se passait en lui, l'observait.

Frère Mathieu prit les deux pots, vides... marcha vers l'hôtelier du Paon-Blanc en lui montrant les pots... et, tout en poussant des cris, gutturaux, pour le faire sortir de sa torpeur, il le secoua,... il le secoua, même, si vigoureusement, que Maître Lelandy perdit l'équilibre, soudain, et roula, sur le sol, à côté de Frère Jean.

Ce fait rendit Frère Mathieu perplexe.

De rechef, il resta immobile, ses deux pots à la main,... s'interrogeant.

— Le salut!... se dit Hubert.

Une idée avait traversé son esprit... une idée mirobolante, qu'il allait mettre à exécution incontinent, et grâce à laquelle, sans doute, il se débarrasserait, enfin, de Frère Mathieu.

— Oui, oui, le salut!... répéta Hubert, enthousiasmé... Je tiens mon homme!... Le tout est d'agir vite, autant qu'avec adresse... Essayons.

Il se leva... se rapprocha du moine, toujours rêveur... et, lui prenant ses pots, il dit :

— Venez?... Suivez-moi?

Le moine, stupéfait, regarda Hubert.

Il semblait dire :

— Que me veut cet homme?

Ce magnifique buveur... ce mangeur sans pareil... ce colosse, qui eut assommé, fort aisément, un bœuf, d'un seul coup de poing,... était un simple d'esprit; son intellect ne lui fournissait pas, à point nommé, les conceptions les plus rudimentaires.

Hubert lui montra la cave, et lui fit comprendre, par gestes expressifs... par une mimique appropriée... que, puisque l'hôtelier du Paon-Blanc ne pouvait plus descendre à son cellier, on avait le droit d'y descendre, en son lieu et place.

Il lui fit comprendre, encore, que, dans le cellier, on trouverait le tonneau contenant, à coup sûr, plus de vin, encore, qu'on n'en avait bu, jusque-là; il lui fit comprendre que, dès lors, on pourrait boire, sans discontinuer... à même, au tonneau, si cela plaisait mieux.

La face de Frère Mathieu s'illumina.

Il avait compris.

Il se frotta les mains tout en contemplant Hubert avec admiration.

Certes, il n'eut jamais pensé à cela.

Comme c'était simple, pourtant!

O joie!

On allait avoir, à sa disposition, un tonneau... un tonneau encore à demi plein de ce nectar!

On allait boire... enfin... boire à sa soif — et se désaltérer, si possible!

Le colosse, éminemment satisfait, passa l'un de ses bras autour du cou de Hubert, et, gaîment, il l'entraîna vers la porte de la cave.

— Attendez!... dit le second du Sénéchal, en se dégageant de son étreinte.

Frère Mathieu s'arrêta.

Hubert prit, sur la table, l'un des flambeaux.

— Pour boire, il faut y voir clair! dit-il, en riant.

Le moine n'avait pas entendu ce propos; mais il comprit le pourquoi de l'arrêt de son très inventif compagnon... et il approuva son acte.

Hubert, précédant Frère Mathieu, marcha vers la cave.

Un moment après, les deux hommes pénétrèrent dans le vaste cellier de l'hôtellerie...

Il contenait une douzaine de tonneaux, de toutes tailles, symétriquement alignés, au long d'une muraille en solide maçonnerie.

De la voûte, pendaient, pêle-mêle, des salaisons : jambons fumés... viandes, enfermées, avec force aromates, en des boyaux de porc ou de bœuf, et formant de longues guirlandes, dont l'aspect eut fait venir l'eau à la bouche

d'un gourmand — carrés de lard... oies grasses, plumées, suspendues, par le col — et, d'autre part, parmi des rameaux de laurier, de thym, force gousses d'ail, d'ognons, attachés ensemble, séchant, là, en attendant d'être utilisés dans les sauces du queux de l'hôtellerie.

Il se dégageait, de tout cela, une odeur pénétrante, qui prenait à la gorge, et qui devait, encore, altérer Frère Mathieu.

Hubert, dès son entrée dans le cellier, ayant levé son flambeau, à bout de bras,... éclaira, dans ses profondeurs, la richesse, la magnificence de ce lieu, où se trouvaient réunis, en abondance, tout ce qui plaisait, le mieux, en ce bas monde, à Frère Mathieu,... c'est-à-dire : le boire et le manger.

Le moine fut ébloui... fasciné... littéralement.

Cette cave, qu'il ne soupçonnait pas, constituait, pour lui, un Eden.

Ses deux longs bras se dressèrent vers ces innombrables trésors, liquides, et solides, que le hasard mettait à sa disposition.

Certes, il avait mangé... et mangé copieusement; mais, depuis, il n'avait fait que boire : Or, boire l'avait creusé, lui avait donné de l'appétit... et, maintenant, il avait faim, plus encore que soif.

Il décrocha un jambon, sans choisir... s'assit, près d'un tonneau, muni d'une sorte de robinet en étain... tira son couteau de sa poche... tailla dans le jambon, et, satisfait, mangea.

On n'entendit, bientôt, que le formidable bruit de ses mâchoires, broyant la large tranche de jambon qu'il avait coupée.

Puis, il eut soif.

Il chercha, autour de lui, un pot, dans le but de le remplir de vin; mais, tout à coup, il se ravisa.

Il sourit...

Il avait eu une idée qui lui semblait meilleure que la première.

Lors, Hubert, ahuri, le vit s'accroupir... placer sa tête à l'avant du tonneau, de telle sorte que sa bouche se trouva, immédiatement, sous le robinet,... qu'il tourna, prestement...

Le vin coula...

Frère Mathieu demeura, en cette posture, pendant plus d'une minute... durant laquelle Hubert perçut le bruit, clair, du breuvage, tombant, en glouglous harmonieux, dans la bouche, très largement ouverte, du prodigieux ivrogne!

Celui-ci ne paraissait se préoccuper, en aucune façon, de son compagnon, à qui il devait, pourtant, sa profonde jouissance.

Il avait bien autre chose à faire!

Pour une fois qu'il se trouvait en ce lieu de délices,... en ce paradis de la « beuverie » et de la bonne chère... il fallait qu'il en profitât.

Ayant bu, il recommença à manger... puis, comme le manger favorisait le boire, attendu que le jambon, salé, desséchait sa gorge... ayant

mangé, il recommença à boire, toujours de la même façon : le nez sous le tonneau... les lèvres sous le robinet.

Ce spectacle était curieux à voir, certes.

En tout autre moment, Hubert s'en fut amusé fort.

Il eut demeuré, là... afin de savoir comment se terminerait l'aventure.

Cette outre, vivante, devait... à un moment donné,... rouler, sur le sol, à son tour.

Mais le second du Sénéchal ne pouvait s'immobiliser à cette place.

Puisque le sort, et, aussi, certes, son habileté... son sang-froid... l'avaient servi, en cette circonstance... il était temps qu'il en bénéficiât.

Heureusement... oui, fort heureusement... il n'avait pas été obligé de frapper ce Moine!

Au lieu de sang... il n'y aurait de répandu que le vin de l'hôtelier du Paon-Blanc.

Résultat satisfaisant.

Hubert jeta un dernier regard sur Frère Mathieu, accroupi, près du tonneau, et tenant, toujours, le jambon, déjà à demi dévoré; puis, doucement... tout doucement,... marchant à reculons, par mesure de prudence, pour voir le moine jusqu'au dernier moment, et pour être prêt, au besoin, à tout événement... il atteignit la porte du cellier.

Il sortit.

Enfin, sans bruit, il ferma la porte, à clé.

Frère Mathieu ne s'était aperçu de rien.

Hubert s'était éloigné de lui; il l'avait enfermé... sans qu'il eût fait un mouvement...

*
* *

— Pourvu que j'arrive, à temps, là-bas!... murmura Hubert Huguet, triomphant, en se retrouvant dans la salle, où gisaient, côte à côte, Frère Jean, Frère Anselme, et Maître Lelandy... Hâtons-nous!... Je pourrais être surpris, céans... et tout ce que j'ai fait, jusqu'à présent, non sans peine, serait inutile!

D'abord, il s'arrêta, au seuil de la porte de l'hôtellerie, et regarda au dehors.

Tout était silencieux.

Les ânes, attachés devant la porte, repus, las, s'étaient couchés, sur le sol, et dormaient.

Aucune lueur ne brillait, aux alentours.

Pas une âme ne veillait dans la campagne.

La nuit était belle, très fraîche, et fort reposante, par suite, après cette journée de torride chaleur.

Hubert, rassuré, rentra dans la salle, éclairée, encore, par la flamme d'un flambeau.

Vite, il s'accroupit devant Frère Anselme, et se mit en devoir de lui ôter sa robe.

Le moine, dès longtemps, l'avait dégrafée, pour être plus à l'aise... et, comme elle était très large, très ample... Hubert put dévêtir l'ivrogne facilement.

Quoiqu'il fut absolument ivre-mort, il se réveilla, pendant que Hubert le tournait, et le retournait, s'efforçant de sortir ses bras des manches du froc... et il dit d'une voix tonitruante :

— Bourgogne!... Breuvage-Roi !

Il se rendormit, tout aussitôt.

Hubert plia la robe, soigneusement.

Puis, il s'agenouilla devant Frère Jean, et se livra à la même manœuvre, pour le dévêtir, lui aussi.

Besogne moins aisée que la précédente.

Frère Jean, gros, lourd, ne pouvait être remué aussi facilement que son très maigre compagnon.

De plus, en tombant, il s'était tout empêtré dans les plis inférieurs de son vêtement.

Quoique vigoureux, quoique robuste, Hubert suait, à grosses gouttes, en s'efforçant de dévêtir cette masse, qui n'avait plus rien d'humain.

Il vint à bout, pourtant, de sa difficile entreprise.

Frère Jean n'avait pas fait un mouvement... pas rouvert les yeux... pas articulé une parole.

Debout, tenant la deuxième robe tant convoitée, laquelle était maculée de boue, de poussière, de graisse et de vin, Hubert regarda les moines, couchés, côte à côte... l'un, rouge, énorme, obèse, court... l'autre, blême, long, maigre, décharné... tous les deux en chemise... portant une sorte de braie, en toile, qui enveloppait leurs jambes... et, malgré la gravité de la situation, il ne put s'empêcher de rire.

Les deux hommes, l'un à côté de l'autre, formaient un contraste si comique !

Le ventre, large, proéminent, de Frère Jean, s'élevait, bombé, pareil à la carapace d'une gigantesque tortue.

De tout le corps du moine, on ne voyait que ce ventre, énorme, ballonné...

Sa tête, ses bras, ses jambes, étaient perdus dans l'ombre.

Frère Anselme, d'autre part, ressemblait à une de ces momies de crocodiles, sacrés, que les Egyptiens entouraient de bandelettes de soie blanche, et conservaient, pieusement, dans le secret des temples.

Près des moines, Maître Lelandy ronflait.

Son masque de singe, grimaçant, aux lèvres tordues par un hideux rictus, semblait narguer les deux frocards.

— Allons ! se dit Hubert... Tout est bien qui finit bien... Partons !

Il avait accompli sa besogne... par la ruse, — il était satisfait.

Il ne lui restait plus, à présent, qu'à rejoindre Nicolas de Garlande, près du puits, en le jardin de Maître Guillaume Lehurier.

Il saisit les deux robes ; il les posa sur son bras gauche... jeta un dernier regard sur les trois hommes qu'il laissait, là, gisant... et il marcha vers la porte.

Soudain, une ombre se dressa devant lui...

*
* *

... Ce fait était si inattendu, que Hubert, effrayé, recula, d'instinct.

Mais il se rassura, bientôt, en reconnaissant la Rufine : la femme de Maître Grégoire Lelandy, hôtelier du Paon-Blanc.

Hubert avait été occupé, jusque là, à ce point, qu'il n'avait pas songé à elle.

En tout autre moment, certes, il se fut étonné de ne pas la voir, comme d'habitude, aller, et venir, dans la salle,... aidant son mari à servir les hôtes, et, même, — en leur souriant, en leur faisant des mines — à les pousser à la dépense.

Pour quel motif s'était-elle éloignée, assez longtemps, en somme, et à pareille heure, de l'hôtellerie ?

Voilà ce que se demandait Hubert.

Défiant, par nature... il se disait que, en pareille circonstance, on ne pouvait l'être trop.

La Rufine était toute émerillonnée... En ses cheveux, à demi dénoués... en ses beaux cheveux blonds, des brins de paille étaient plantés... Ses vêtements, froissés, n'étaient plus à leur place,

D'où venait-elle ?

De quelque galant rendez-vous, sans doute.

— Hubert Huguet !... dit-elle, soudain, rieuse... Ah ! Vous m'avez fait peur !

Elle regardait, d'un bon œil, le second du Sénéchal de Fontainebleau.

Elle le trouvait beau... mâle... à son gré.

Sans compter que la fine mouche n'eût pas été fâchée de l'amadouer... en raison de sa haute situation près de très haut et très Puissant Seigneur : Nicolas de Garlande, protégé du Roi de France...

On pouvait avoir besoin, à un moment donné, d'un pareil homme, certes.

Il était utile, tout au moins, d'être en bons termes avec lui.

La Rufine, cependant, était entrée dans la salle, repoussant, devant elle Hubert... qui, vainement, s'était efforcé de fuir.

Elle vit, tout d'abord, les deux moines.

Elle éclata de rire.

— Ils sont ivres, Dieu me damne !... s'écria-t-elle... Ah ! les plaisants frocards !.. Le gros est, vraiment, magnifique à voir, en cette posture !... En voyant les ânes, devant la porte, je me disais, aussi : « Eh ! mais... ces moines sont donc, encore, chez nous ? »... Ils s'y trouvaient bien, à ce que je vois !...

Puis, redevenant grave, elle reprit :

— Où est Grégoire ?

Alors, elle aperçut son mari, étendu près des moines.

— Ivre !... Lui aussi !... fit-elle.

Elle réfléchit, et ajouta :

— Et le troisième moine : Frère Mathieu... le grand bel homme... où est-il ?... Pourquoi Frère Jean, et Frère Anselme, sont-ils dévêtus ?

Cela lui paraissait louche.

Comme elle était accoutumée à tout voir, vite, et à chercher, immédiatement, en ce qu'elle voyait, ce qui se pouvait constituer un profit, pour elle... elle s'aperçut, en même temps, que Hubert portait les robes des moines...

— Ah ! çà... demanda-t-elle, en regardant, fixement, celui-ci... qu'est-ce que cela signifie ?... Que s'est-il passé, céans, en mon absence ?... Vous allez me le dire, j'espère ?

Le second du Sénéchal s'était remis de son émoi.

A son tour, il regarda la Rufine, fixement.

— Cela veut dire... répliqua-t-il... que je vous invite à clore votre porte, immédiatement, — vous m'entendez, la Rufine ?

— Mais...

— Que vous ferez bien, — et vous pouvez m'en croire — de la tenir close, hermétiquement, jusqu'à demain matin...

— Enfin...

— Suivez les excellents conseils que je vous donne... et gardez, pour vous, la bourse que voici.

Hubert montra, à la jeune femme, la bourse du Sénéchal, qui était restée sur la table.

— Elle est lourde... poursuivit-il... ainsi que vous le constaterez en la palpant...

— Je voudrais savoir...

— Rien !... Votre époux sera pendu, demain, peut-être...

— Pendu !... Grégoire ?

Hubert jette un cri... un grand cri, où s'exhalent, sa douleur, et son désespoir! (P. 904.)

— Tout est possible, surtout si vous ne suivez pas mes avis... Vous voilà prévenue... Dieu vous garde!

Hubert, ayant ainsi parlé, s'élança dehors.

La Rufine se précipita sur ses traces.

— Hubert!... Hubert!... clamait-elle, dans la nuit.

Mais le second de Nicolas de Garlande était déjà loin.

Alors, la Rufine rentra dans la salle.

Elle prit la bourse que Hubert, avait laissée.

Elle la pesa... la soupesa... l'ouvrit, constata qu'elle contenait de l'or, beaucoup d'or... une somme relativement considérable; elle prit plaisir à la palper... à écouter le bruit que produisaient les pièces en s'entrechoquant.

— Oui... dit-elle, pensive... la bourse est lourde!...

Elle regarda son mari, et reprit :

— S'il était pendu, demain... avec cette somme je pourrais...

Et elle conclut :

— Cachons-la!... Et, en attendant, suivons les avis d'Hubert... Fermons tout, ici, jusqu'à demain... Dans l'intervalle, ces ivrognes se dégriseront... Il sera temps, alors, de chercher à savoir ce qui s'est passé, céans, en mon absence.

Elle emporta la bourse, dans sa chambre; elle la mit au fond d'une cachette, sûre, où les époux enfermaient leur pécule; puis, elle redescendit au rez-de-chaussée... ferma portes, et croisées — et, lasse, enfin, se coucha.

Moins d'une demi-heure après le départ d'Hubert, tout dormait dans l'hôtellerie.

On n'entendait, au dehors, que le grincement du licol des ânes sur leur mangeoire... et, parfois, un braiment prolongé, qu'ils lançaient aux étoiles, rutilantes en un ciel très pur...

VII

OU HUBERT HUGUET ÉPROUVE DE MORTELLES ANGOISSES

Au sortir de l'hôtellerie du Paon-Blanc, Hubert Huguet se mit à courir. En quelques minutes il atteignit la demeure de Maître Lehûrier.

La porte était close; mais ce fait ne devait pas gêner Hubert.

Habilement, avec agilité, il escalada la muraille, en s'aidant des lierres qui en recouvraient la crête... et, bientôt, il se trouva dans le jardin.

Il ramassa les robes des moines, — qu'il avaient jetées, dans l'enclos, de la route, avant son escalade, afin de pouvoir se hisser, plus aisément, sur le mur; — puis, par une allée détournée, bordée de hauts sycomores, il se dirigea vers le fond du jardin, où se trouvait le puits.

Là, personne!

Hubert frissonna.

Arrivait-il, trop tôt,... ou trop tard, au rendez-vous?

Est-ce que, las d'attendre son serviteur, le Seigneur de Garlande s'était mis en campagne... seul?

— Que faire?... se dit Hubert.

« L'existence d'un homme ne compte plus quand il s'agit de mener, à bonne fin, une entreprise pareille à celle qui nous occupe! » avait dit le Sénéchal.

Hubert se reprochait, à présent, d'être resté, trop longtemps, chez Maître Lelandy... de n'avoir pas exécuté, ponctuellement, les ordres de son Seigneur... c'est-à-dire de n'avoir pas frappé les Moines.

S'il les avait frappés, sa besogne eut été plus vite faite.

Assis, sur la margelle du puits... il demeura immobile... s'interrogeant... cherchant, vainement, un moyen, quelconque, de réparer ses torts.

Ayant regardé les deux maisons qui s'élevaient devant lui, et dont les fines tourelles, pointues, se découpaient, en noir, sur le fond lumineux du ciel, il constata qu'une lueur, vive, brillait derrière l'une des croisées de la maison voisine, et une autre derrière la croisée de la chambre que Nicolas de Garlande occupait, habituellement, en la demeure de son beau-père, quand il séjournait à Arbonne.

— Mon Maître est-il, encore, là?... se dit-il... Comment le savoir?...

Il se rendait compte qu'il ne lui était pas possible d'entrer dans la maison de Guillaume Lehurier, et d'interroger les serviteurs, à ce sujet : le Sénéchal, assurément, n'ayant confié ses desseins à personne, et, par suite, toute interrogation, adressée, en ce sens, à qui que ce fut, devant constituer, au moins, une maladresse...

— Que faire?... répéta-t-il.

Il était angoissé.

— Attendre!... décida-t-il... C'est le meilleur parti que je puisse prendre.

Soudain, il tressaillit.

Il avait entendu marcher, tout près de lui, dans le jardin.

Il se retourna.

Alors, sa face s'épanouit... ses yeux brillèrent : Nicolas de Garlande lui était apparu, là-bas, au tournant de l'allée qui conduisait au logis de Maître Guillaume Lehurier.

Il marchait vite, se dirigeant vers l'endroit où son fidèle serviteur l'attendait.

Il l'atteignit, bientôt.

— Que le Grand Saint Hubert, mon vénéré patron, soit loué!... s'écria le vainqueur des moines... dans un transport... A la bonne heure, ô mon Maître... si vous devez courir des dangers, cette nuit... j'en prendrai ma part!... Alleluia!... Alleluia!

— Qu'as-tu donc?... demanda le Sénéchal, surpris.

Il ne pouvait s'expliquer les raisons de l'extraordinaire exaltation de son second.

Celui-ci s'expliqua.

Il dit, rapidement,... brièvement... et avec une éloquente simplicité, ses craintes... ses regrets de n'avoir pas obéi, plus ponctuellement, aux ordres qu'il avait reçus... et par quelles transes il avait passé parce qu'il s'était imaginé que son Seigneur, las de l'attendre, et, d'autre part, forcé de se mettre en campagne, s'était éloigné, seul.

Sa sincère émotion fit impression sur Nicolas de Garlande, qui, lui-même ému en constatant le dévouement de son amé serviteur, mit une main sur l'épaule de Hubert, et murmura :

— Brave garçon!

Puis, après un temps de silence, il reprit :

— Tu as bien fait de ne pas frapper ces hommes... puisque, par la ruse, tu as pu atteindre le même résultat...

Et, en riant, il ajouta :

— De par Dieu, quels ivrognes que ces frocards!... Tu as leurs robes, c'est tout ce qu'il nous faut... Demain, s'ils osent se plaindre — ce qui est improbable; mais il est bon de tout prévoir — je sais qui leur répondra!... Crois qu'ils n'insisteront pas!... Quant à Maître Grégoire Lelandy, l'hôtelier du Paon-Blanc, c'est un assez triste sire... c'est connu — toutefois, et, comme, en cette circonstance, il t'a servi, je le protégerai, au besoin... Tu le lui as promis, en mon nom... Ta promesse m'engage...

Nicolas de Garlande, ayant jeté un coup d'œil, rapide, aux alentours, vit la lueur qui brillait derrière la croisée de la maison voisine.

— Ils sont encore là... se dit-il.

Il regarda, ensuite, la croisée de la chambre d'où il sortait... où il avait laissé l'être qu'il aimait, le mieux, en ce monde... sa douce Paule.

— Elle prie pour moi!... fit-il... Pauvre ange!

Il soupira, profondément.

Puis, il se découvrit... et se signa.

— Au Nom du Père, du Fils, et du Saint-Esprit... dit-il, à haute voix.

Hubert l'imita, dévotement, et répondit :

— Ainsi soit-il!

Cet appel, ultime, adressé, par ces deux hommes, à la protection du Très-Haut, au moment où ils allaient s'engager en une action dangereuse, avait quelque chose de grave, de solennel, même... et de particulièrement grand, tant il avait été formulé avec simplicité, recueillement, et foi,... sous la voûte infinie... dans le silence, morne, de cette soirée radieuse.

Le Sénéchal, une dernière fois, regarda la croisée de la chambre de Paule; puis, il se tourna vers Hubert.

Sa physionomie s'était transformée, tout à coup.

Elle avait, à présent, une expression, saisissante, d'énergie et de résolution.

— A l'œuvre!... dit-il.

— A l'œuvre!... répliqua Hubert... Que faut-il faire?... Parlez, Monseigneur?... Je suis prêt à vous suivre, en quelque lieu qu'il vous plaise de me conduire.

— D'abord... reprit Nicolas de Garlande... il importe que nous endossions ces robes...

— Bien!

— Elles nous serviront de déguisement... Grâce à elles, on ne nous reconnaîtra pas : nous cacherons notre visage sous les plis du capuchon... Grâce à elles, aussi, nous passerons partout, sans être inquiétés... Tu te rendras compte, avant longtemps, c'est plus que probable, que, sans ces robes, il nous aurait été difficile... sinon impossible... de tenter l'entreprise, hardie, et périlleuse, où nous allons nous engager, de compagnie...

Le Sénéchal prit l'une des deux robes, que Hubert avait déposées sur la margelle du puits.

C'était la robe de Frère Anselme.

Il l'endossa.

Pour lui, homme de taille moyenne, et, même, plutôt, petite... cette robe était trop longue; mais il en releva les plis, adroitement, autour de sa taille, et il serra l'étoffe, avec la cordelière, de telle sorte qu'il put marcher sans gêne.

— Certes... fit-il, gaîment,... nous nous empêtrerons, plus d'une fois, dans ces frocs, et cela nous constituera une entrave, surtout au cours de l'exercice auquel nous allons nous livrer; mais nous sommes agiles, souples, Dieu merci, et nous nous en tirerons... Du reste, et c'est à considérer, nous regagnerons, en sécurité, grâce à nos robes, ce que nous aurons perdu en précision d'action : étant donné que nous nous serons trouvés moins à l'aise pour nous mouvoir... A ton tour, mon amé Hubert, jette ce lourd vêtement sur tes épaules.

Hubert endossa la robe de Frère Jean.

Elle était bien à sa taille, comme longueur; mais, comme largeur, autre affaire!

Le très ventripotent Frère Jean était gros... trois fois, au moins, comme le second du Sénéchal,... autour duquel le froc du moine flottait, et qui se trouvait perdu, en ce vêtement trop ample, tout comme un pois, seul, en sa coque verte.

Mais, comme Nicolas de Garlande, il fixa les plis de l'étoffe, autour de sa taille, en serrant, fortement, la cordelière, et, alors, il se trouva plus à son aise; il put évoluer librement.

Sous ces robes monacales, les deux hommes étaient absolument méconnaissables.

— C'est parfait!... dit le Sénéchal, après avoir examiné Hubert... Maintenant, agissons...

Il s'approcha du puits, sur lequel il se pencha.

Ce puits, vaste, entouré d'une margelle de pierre sculptée, était surmonté d'une armature de fer ouvragé, cintrée, à laquelle était fixée une roue, creusée, ou s'enroulait la corde portant les deux seaux servant à puiser une eau, très limpide, et toujours glacée, même pendant les plus chauds étés, en les journées les plus torrides de la canicule.

Le Sénéchal vit briller, au fond de ce véritable gouffre, la nappe d'eau reflétant la clarté du ciel étoilé.

— Il s'agit, mon amé Hubert... dit Nicolas de Garlande... de descendre là-dedans.

Il s'attendait à voir son second manifester sa surprise, et, même, une vague épouvante.

Mais Hubert répliqua, très simplement :

— Je suis prêt, Monseigneur...

Cette réplique, satisfit le Sénéchal d'autant plus qu'elle était inattendue.

Il vit bien qu'il pouvait compter, absolument, sur le dévouement de son second.

Il n'en avait jamais douté, certes — il faut qu'on le sache — mais il s'était dit qu'il lui faudrait, peut-être, exciter, le courage de Hubert par quelques exhortations.

Vaine crainte... puisque celui-ci semblait être prêt à tout, pour servir son Maître.

— Non... reprit Nicolas... c'est moi qui descendrai le premier.

— Vous, Monseigneur?... Mais...

— Cela est indispensable.

— Ah!

— Tu comprendras pourquoi, tout à l'heure.

— Bien!

— Du reste..., dans un instant, tu me suivras.

— Dans le puits?

— Dans le puits.

— Mais...

— Je m'explique... Je vais attacher cette corde, solidement, à ces montants de fer; puis, je la laisserai pendre dans le puits... et, la tenant à bout de bras, je descendrai lentement, très lentement... et pour cause.

— Oui, ce puits est profond... il s'agit de descendre avec prudence!

— D'abord!... Mais une autre raison me guide, en ceci... une raison qui n'a pas moins d'importance que l'autre, certes...

— Quelle?

— Tu le sauras!... Enfin, quand il sera temps que tu descendes, à ton

tour, je t'appellerai... La corde est assez solide pour nous porter tous les deux, au besoin.

Le Sénéchal, alors, tira, de sa poche, une sorte de petite lanterne, en cuivre, en laquelle se trouvait une cire, qu'il alluma.

Et, enfin, il sortit, de sa gaîne, le stylet, tranchant, effilé, long, qu'il portait, à sa ceinture...

— Allons!... fit-il... Et que Dieu soit avec nous!

— Que Dieu soit avec nous!... répéta Hubert.

Nicolas de Garlande met, entre ses dents, son stylet; il grimpe, lestement, sur la margelle de pierre... et, il se laisse glisser dans le puits.

Il descend, lentement, prudemment, et avec une adresse, une audace infinies... écartant, non sans peine, les broussailles qui croissent aux interstices des murs... et éclaire sa descente, en projetant, tout autour de lui, la lueur du falot qu'il tient de sa main libre.

Un moment, Hubert peut voir la lueur du falot illuminer, assez vivement, l'orifice, et les parois du puits.

Mais, bientôt, la lueur ne brille plus que faiblement.

Nicolas de Garlande s'est enfoncé, davantage, dans le gouffre.

Hubert a une minute d'angoisse.

Son front se couvre de sueur.

S'il ne voit plus son Maître, il entend, encore, le bruit, de moins en moins distinct,... qu'il produit, en touchant, des pieds, les murailles circulaires du puits...

Parfois, une pierre, détachée de son alvéole, tombe, dans le gouffre, d'où monte, alors, une sorte de clapotement sourd.

Les moindres bruits, dans le silence de la nuit, prennent, aux oreilles, des proportions formidables.

Autour de Hubert, fortement troublé, en raison du danger que court son Seigneur... tout est calme, tranquille, doux.

La soirée est sereine, radieuse... splendidement étoilée... et toute parfumée, tant la brise, qui souffle, en rafraîchissant l'atmosphère, y éparpille les subtils parfums se dégageant des pins, des tilleuls, des bruyères de la forêt.

Les douceurs, les splendeurs ambiantes, augmentent, encore, par le contraste, le trouble, l'inquiétude, l'angoisse de Hubert.

Pourquoi donc a-t-il le pressentiment qu'un malheur est imminent?

Inquiet, il se penche sur le puits.

Il regarde, et écoute.

Il ne voit plus rien; il n'entend plus rien!

Nicolas de Garlande a disparu, complètement, dans le gouffre enténébré.

Un assez long temps se passe.

Hubert tient, toujours, cette corde, attachée aux montants de fer du puits, à laquelle son Maître est suspendu.

Par cette corde, il reste en communication avec lui.

Il le sent — très faiblement, maintenant — s'agiter, se mouvoir, au bout de cette corde, qui est fortement tendue.

Oh! comme cette descente dure longtemps!

Nicolas de Garlande n'est-il donc pas encore au fond de ce puits?

— Mon Maître m'a dit, tout à l'heure : « Tu me suivras » — pense Hubert... C'est étrange!... Qu'est-ce que nous ferons, tous les deux, là dedans?... Comment me donnera-t-il l'ordre de le suivre?... C'est égal, j'ai hâte qu'il me le donne, cet ordre... L'inquiétude, où je suis, m'enlève toutes mes forces... Bientôt, je n'aurai plus assez d'énergie pour agir, quand cela sera nécessaire... J'aimerais mieux, cent fois, courir les mêmes dangers que court mon Seigneur, plutôt que de demeurer, ainsi, à cette place, immobile et angoissé!

. . . . . .

Tout à coup, Hubert dresse l'oreille.

Il se penche sur le gouffre, frissonnant... éperdu.

Dans le puits, il a entendu un bruit étrange, inexplicable... une sorte de craquement.

— Dieu! s'écrie-t-il.

Presque en même temps, un cri a retenti.

Puis, le bruit de chute d'un corps dans l'eau.

Défaillant, Hubert constate que la corde, si fortement tendue, un moment encore auparavant, est libre, à présent.

— C'est effrayant! clame-t-il, épouvanté.

Il crie :

— Monseigneur!... Monseigneur!...

Aucune réponse!...

Pas de doute possible : Nicolas de Garlande est tombé au fond du gouffre!

Comment?

Par suite d'une fausse manœuvre, sans doute.

Il a dû se briser les membres aux murailles du puits!

Hubert jette un cri... un grand cri, où s'exhalent, sa douleur, et son désespoir!

Éperdu, il tombe à genoux... Le malheureux est tremblant... Son visage, blême... a une expression, indicible, de terreur.

Il écoute... Il lui semble qu'il entend, encore, le bruit de la chute du corps de son bien aimé Maître... et le cri que celui-ci a poussé, en tombant.

Ses muscles battent; ses narines, gonflées, semblent devoir, bientôt,

... Là-bas, devant nous, une ombre... Il y a, là, quelqu'un, n'en doutez pas ! (P. 912.)

éclater; il pousse des gémissements inarticulés. Il n'ose se lever; il n'ose s'approcher de la margelle... regarder dans cet abîme, où Nicolas de Garlande vient de trouver la mort!

Un moment se passe, en ces affres !

Puis, Hubert se dit qu'il ne peut pas... qu'il ne doit pas rester immobile: Il y a quelque chose à faire, peut-être, pour secourir son Maître.

Lors, frissonnant, il se remet debout; il marche vers le puits; il se penche sur l'abîme... Il recule... plus épouvanté que jamais!

Nicolas de Garlande a disparu... mais, à quelques toises au-dessous de la margelle... Hubert a vu une lueur.

Le Sénéchal portait bien un falot; mais ce falot a dû rouler, avec lui, au fond du gouffre. Alors, d'où vient cette lueur, qui brille dans le puits?

Hubert vainc sa frayeur... Poussé par un instinct secret... aussi par la curiosité, il se penche, de nouveau, sur la margelle.

A sa très grande surprise, distinctement, il s'entend appeler.

— Hubert?... dit une voix.

O prodige!... Cette voix, c'est la voix de son Maître... c'est la voix du Seigneur de Garlande.

— Hubert!... Hubert!... Hubert!... répète la voix, par trois fois.

Est-ce possible?... Non!... Hubert se dit qu'il est halluciné.

Un moment se passe... Puis, de nouveau, la voix se fait entendre.

— Hubert!... Hubert!... M'entends-tu?

Plus mort que vif... tremblant de tous ses membres... Hubert se penche, une fois encore, sur l'abîme... Et il recule, terrifié... Il lui semble qu'il va devenir fou!

S'il n'était pas comme cloué au sol par l'épouvante, il fuirait... hagard; il irait, en la maison de Maître Guillaume Lehurier, pour informer la Dame de Garlande, et Dame Alloyse, des événements incroyables, prodigieux, qui se produisent.

Car, enfin, il y a, là-dedans, quelque chose de surnaturel!

Une œuvre de magie, bien sûr!... L'œuvre, effrayante, de quelque puissance infernale!

Nicolas de Garlande, en effet, a dû tomber au fond de ce puits... le fait n'est pas douteux .. Or, encore une fois, voilà que, Hubert a vu, distinctement, son Maître, debout, avec sa robe monacale, portant son falot, au beau milieu du puits, proche d'un épais buisson, qui a poussé aux parois des murailles!

Cela tient, du prodige!... Cette figure, que Hubert a vue, ne peut être que le spectre du Sénéchal... Un piège, dressé par Belzébuth, sans doute, pour attirer, à soi, Hubert,... ou pour troubler son esprit!... Un maléfice d'enfer, pour empêcher le second du Seigneur de Garlande de porter secours à son Maître,... et pour que soit, à jamais, enrayée son œuvre!

Maintenant, Hubert n'ose plus s'approcher du puits... Il craint de revoir cette figure... ce spectre, qu'il a aperçu, tout à l'heure... Il craint d'être fasciné par la redoutable apparition... et d'être entraîné, à son tour, au fond du gouffre.

Et, pour conjurer, autant que possible, l'action des démons, qui se jouent de lui... qui veulent le perdre, — il se jette, à deux genoux, sur le sol; il joint ses deux mains, dévotement, et prie, avec ferveur.

La prière lui fait du bien... Elle lui rend son énergie... Maintenant, n'est-il pas sûr de la protection du Très-Haut?

Sa supplique, au Dieu Puissant, sera exaucée, sans doute... Du reste, rien qu'en se signant, n'a-t-il pas éloigné les démons, qui rôdaient, dans le jardin, autour du puits... invisibles?... Le Signe de la Croix a fait grimacer ces suppôts de l'Enfer... qui se sont enfuis, en hâte, comme autant de chats échaudés!

Hubert se relève... Il n'a plus peur!... Il se rapproche du puits, sur lequel il se penche, de nouveau.

Une faible lueur brille, encore, à la même place que un moment auparavant; mais le spectre de Nicolas a disparu.

De même, la voix, qui retentissait, là, ne se fait plus entendre.

Hubert est redevenu maître de lui, absolument. Il se rend compte, exactement, de la situation.

Il déplore sa pusillanimité... Au lieu de se laisser, sottement, dominer par l'épouvante, il aurait dû porter secours à son Maître... Hélas !... Il n'a pu réagir contre le sentiment d'effroi qui l'a paralysé... Il n'a pas rempli son devoir!

Que faire maintenant?... Hubert s'interroge : Doit-il prévenir, du fait, Dame Alloyse, ou Dame Paule?... Doit-il essayer de descendre, dans le puits, pour tenter de retirer, de l'eau, le corps de Nicolas de Garlande ?... Il réfléchit... Il se dit qu'il ne pourra jamais accomplir, seul, une œuvre pareille.

Or, voilà que, tout à coup, à sa très grande surprise, la corde, que Hubert a saisie, machinalement, s'est tendue... Oui, oui, il en est bien sûr... Par mesure de prudence, il se signe, de nouveau, pour éloigner les démons, dans le cas où ce fait, inexplicable, qui vient de se produire, serait leur œuvre.

Frémissant, tenant la corde, très attentif, il écoute, regarde, attend...

Or, voilà que son nom est encore articulé, dans le silence.

— Hubert!

C'est la voix de Nicolas de Garlande; elle sort du puits... mais moins vibrante, moins sonore que tout à l'heure.

Insistons sur ce point : Hubert, à présent, n'a plus peur.

— Hubert?... répète la voix.

— Monseigneur?... répond Hubert.

Il est transfiguré... Il a la conviction que le Ciel a sauvé le Seigneur de Garlande.

Comment un pareil événement a-t-il pu se produire?

Hubert n'en sait rien... Il ne cherche pas à s'en rendre compte... C'est un miracle!

Or les miracles, cela se constate; mais cela ne s'explique pas.

Le Tout-Puissant n'est pas obligé de mettre ses créatures dans ses secrets ; il accomplit des prodiges parce que cela lui convient, uniquement, et par des moyens que les simples mortels ne peuvent concevoir...

— Hubert !... Descends !... ordonne Nicolas de Garlande.

Hubert n'hésite pas : Il grimpe sur la margelle... saisit la corde... et, lestement, il se laisse glisser dans l'abîme...

VIII

SOUS TERRE.

Au fur et à mesure qu'il descendait... qu'il s'enfonçait, davantage, dans le puits, il semblait, à Hubert, qu'il y voyait plus clair.

Tout à coup, il se trouva en pleine lumière.

Il aperçut Nicolas de Garlande, debout, dans une sorte de niche, creusée dans la paroi du puits.

Il tenait, à bout de bras, son falot... avec lequel il avait éclairé, autant que possible, la descente de son second.

— De par tous les saints... fit le Sénéchal... tu descends trop vite, mon amé Hubert !... Il faut agir avec plus de prudence !

Hubert dut remonter, non sans peine, de quelques pieds, pour arriver au niveau de l'endroit où se tenait son maître.

Celui-ci avait saisi la corde, à laquelle Hubert était suspendu; il la maintint, immobile,... ce, afin d'aider son second à mettre le pied dans cette niche où il était blotti.

— Prends garde !... reprit Nicolas de Garlande... Il y a, là, un terrain qui n'est pas solide !...

Il saisit Hubert, à bras le corps, et il le déposa, à côté de lui, après quoi il poursuivit :

— Tout à l'heure, en m'arrêtant ici, j'ai fait rouler, au fond du puits... où, par suite, j'ai failli rouler, moi-même... une pierre, une grosse pierre, qui tenait, mal, en cette muraille toute décrépite... Elle a dégringolé, dans le gouffre, avec un fracas assourdissant... De là-haut, tu as dû entendre le bruit qu'elle a fait en touchant la nappe d'eau qui stagne au-dessous de nous... Sur ma foi — et je l'avoue sans honte — j'ai eu peur... et j'ai poussé un cri d'effroi : Tu l'as entendu, aussi, sans doute?... Cela t'a effrayé, peut-être?... Tu as craint que je n'aie perdu pied?... Tu as craint que je ne me sois brisé la tête aux murailles de ce puits?...

— C'est vrai !... répliqua Hubert... Je l'ai craint !... Je comprends tout, à présent !... Que le Très-Haut soit loué !

Il avait jeté les yeux tout autour de lui; il avait constaté que cette niche, creusée dans la paroi du puits, constituait l'entrée d'une galerie qui s'enfonçait sous terre

Grâce à cette constatation, grâce, aussi, aux explications du Sénéchal, il avait, en un clin d'œil, reconstitué la scène qui s'était jouée, là, tout à l'heure.

Ce prétendu spectre, qu'il avait aperçu, de là-haut, n'était autre que Nicolas de Garlande, en personne, debout, à l'endroit où les deux hommes se trouvaient, alors.

Cela lui rendit toute son assurance.

Même, à part soi, il se railla de son épouvante.

Dans la vie, les choses les plus surprenantes, en apparence, pouvaient s'expliquer, toutes, de la façon la plus simple!

Est-ce qu'il y avait des spectres?

Les morts étaient bien morts... et rien de ce qui avait été eux, de leur vivant, ne subsistait, quand leurs yeux étaient clos pour toujours!

Avait-il été assez pusillanime... assez simple... assez béjaune?

Certes, il ne s'en vanterait pas... jamais... à personne au monde!

Mais, aussi, qui pouvait supposer qu'il y avait, dans le puits, une galerie ouverte... allant on ne savait où?

Qui pouvait deviner que le bruit, entendu par lui, de là-haut, avait été produit par cette pierre, que Nicolas avait fait dégringoler au fond de l'abîme?

— Même, ce cri,... ce cri d'effroi que le Sénéchal a poussé, en sentant la pierre trembler sous ses pieds... ne devait-il pas me troubler, et me faire croire que mon Maître avait été précipité dans le puits? pensa-t-il.

Rapidement, il exprima ce qu'il avait éprouvé... il dit quelles angoisses l'avaient torturé — sans parler, toutefois, de ses hallucinations.

— Tout est bien qui finit bien! conclut-il.

— Nous ne sommes qu'au commencement!... fit Nicolas de Garlande, pour exalter le courage de son second.

Mais Hubert répliqua, bravement:

— Quoi qu'il puisse nous arriver, maintenant, Monseigneur, il est certain que rien ne m'épouvantera autant que je l'ai été!

— Espérons-le!

Le Sénéchal reprit:

— Ainsi que je l'avais pensé, il y a bien, céans, l'entrée d'une galerie, qui s'enfonce sous terre, et dans laquelle nous allons nous engager... Dieu sait où elle nous conduira!

Cette déclaration n'effraya point Hubert... Seulement, elle lui donna une plus haute idée, encore, de l'intelligence de Nicolas de Garlande.

Il avait deviné qu'il y avait une galerie, ouverte dans le puits!

Comment?...

— Arme-toi... fit le Sénéchal... Prends ton couteau : Il faut que nous soyions prêts à tout événement.

— Bien, Monseigneur.

Hubert tira son couteau, et l'affermit, solidement, dans sa dextre

— Attends!... dit, encore, Nicolas de Garlande.

Il saisit la corde dont ils s'étaient servis pour descendre dans le puits; il la tira à lui... et il en attacha le bout, extrême, à la branche d'une broussaille, au-dessus de sa tête.

Et, comme Hubert, qui ne s'expliquait pas les raisons de cet acte, semblait interroger son Maître, celui-ci s'expliqua :

— Il importe que les gens... quels qu'ils soient... qui déambulent — dans un but qui m'échappe, jusqu'à présent — à travers cette galerie souterraine,... et qui peuvent venir, céans... ne voient pas cette corde, pendante... Cela pourrait exciter leur défiance... Or, il importe, aussi, qu'ils ne nous suppriment pas cette corde, ce qui nous couperait la retraite.

— Je comprends.

— La corde, ainsi attachée, n'est plus visible, puisque je l'ai cachée, suffisamment, sous ces broussailles épaisses...

— C'est vrai...

— Pourtant, elle reste là... Nous la trouverons quand nous reviendrons, ici.

— C'est juste!

De plus en plus, Hubert admirait son Seigneur : Vraiment, il pensait à tout !... Cet homme était puissamment organisé...

Avec lui, certes, on pouvait, sans crainte, s'engager dans les aventures les plus difficiles... les plus périlleuses.

— Maintenant... reprit le Sénéchal... rabats, sur ta tête, comme je le fais, moi-même, le capuchon de ton froc...

Hubert obéit.

— Suis-moi... ajouta Nicolas de Garlande.

— Je vous suis, Monseigneur.

Le Sénéchal, alors, tenant toujours son falot, pour éclairer sa marche dans la galerie, s'enfonça, lentement, prudemment, dans la voie souterraine, suivi, pas à pas, par son fidèle Hubert.

Cette galerie, creusée dans le sol crayeux, était étroite,... basse — si basse que le Sénéchal, et Hubert, quoique de taille moyenne, ne pouvaient, guère, avancer qu'en se baissant, légèrement.

Elle était froide, humide; il s'en dégageait cette affadissante, et insupportable, odeur, qui s'exhale en les endroits souterrains.

Nicolas de Garlande la parcourut pendant quelques minutes, sans mot dire.

Soudain, il s'arrêta.

— C'est singulier... dit-il... si je me suis bien orienté, et je le crois — cette galerie s'enfonce, sous terre, sous le jardin de Maître Guillaume, et du côté opposé à celui de la maison voisine... J'aurais cru, pourtant, que cette galerie devait conduire, plutôt, vers le jardin de cette « demeure ensorcelée » dont parle mon beau-père... Avançons, toujours...

— Avançons!... répéta Hubert, comme un écho.

Le Sénéchal s'était remis en marche, à pas lents, avec la même prudence... suivi, presque sur les talons, par Hubert.

Les deux hommes parcoururent, ainsi, quelques toises.

On eut dit que, plus ils avançaient, et plus la galerie se retrécissait.

— Le moine, que j'ai laissé dans la cave de Maître Lelandy, ne pourrait pas s'engager, plus avant, dans ce boyau!... fit Hubert, p'aisamment.

Maintenant, le terrain, qui, à l'entrée de la galerie, c'est-à-dire à son issue dans le puits du jardin de Maître Lehurier, était de niveau,... semblait s'abaisser, depuis un moment déjà.

— Nous descendons, c'est certain... fit le Sénéchal... Nous nous enfonçons, sous terre, davantage... Qu'en dis-tu?

— Je le crois.

Nicolas de Garlande s'arrêta, net, pour la deuxième fois.

— Qu'y a-t-il?... demanda Hubert.

— C'est singulier!... répliqua le Sénéchal... La galerie tourne... à ce qu'il me semble?

— C'est vrai?

— Cela prouve... ajouta Nicolas... que je ne m'étais pas trompé, c'est-à-dire que cette galerie doit bien aboutir, ainsi que je le supposais, sous le jardin de la maison voisine... Où?... Nous allons le savoir... Oui, la galerie, qui, d'après mon orientation, nous a conduits, d'abord, à gauche... tourne, et nous ramène à droite... Attention!... N'avançons qu'avec la plus extrême prudence... Ou je serai bien déçu, dans un instant, ou nous découvrirons des choses intéressantes.

Les deux hommes poursuivirent leur route, plus lentement, encore, que tout à l'heure.

La galerie, très étroite, un moment auparavant, était plus large, depuis le tournant après lequel le Sénéchal s'était arrêté.

Nicolas de Garlande projetait la lueur de son falot, devant lui, pour éclairer sa route,... pour s'assurer qu'il ne s'y trouvait aucun obstacle, ou rien de suspect; puis, il fermait le vantail du susdit falot, et il n'avançait plus, alors, que à tâtons, dans les ténèbres... ce, par excès de prudence, et afin que la lueur de sa lanterne n'avertit point, de la présence des deux hommes, en la galerie, quelqu'un qui pouvait s'y trouver, d'autre part, au loin.

Tout en marchant, avec toutes les précautions qu'il était utile... indispensable, même, de prendre, en pareille circonstance, Nicolas pensait :

— Je me suis engagé sur cette piste, où je peux découvrir quelque chose d'utile... ou d'intéressant, tout au moins... Je la suivrai donc, parce que j'ai du temps, devant moi... Mais, toutefois, je ne dois pas perdre de vue que j'ai d'autre part, à suivre une autre piste, qui est, sans doute, celle où je ferai le meilleur hallali... Il ne faut pas que je manque de me trouver, à la onzième heure, avant minuit, dans la forêt, à l'endroit où le moine attendra Monseigneur Charles de Valois, pour le conduire en un lieu où se produira la rencontre du Prince, avec les Hauts Seigneurs, et les Grands Dignitaires Ecclésiastiques... Il n'est guère que dix heures ; par conséquent, j'ai, encore, plus d'une grande demi-heure à dépenser, céans... Marchons donc... Si je ne trouve rien, au bout de cette galerie, je rebrousserai chemin... je reprendrai pied dans le jardin de mon beau-père, et, de là, en moins d'un quart d'heure, je serai, dans la forêt, où je surveillerai les faits et gestes du frère de Sa Majesté Philippe IV...

Et il ajouta, bientôt, finement :

— Un moment, je m'étais imaginé que cette piste, que je suis, présentement, me mènerait sur l'autre?... Qui sait!... Je ne me suis pas trompé, peut-être?... Marchons... Nous saurons à quoi nous en tenir, à ce sujet, tout à l'heure!

IX

ARRÊT

Cependant, il avait ouvert le vantail de son falot, et projeté la lueur de la cire, à quelques pas, devant lui.

Il ne vit rien de suspect, et poursuivit sa route.

Mais, Hubert, qui pouvait voir, plus avant que son Maître, dans la profondeur de la galerie,... par suite de sa position, derrière le Sénéchal, lui mit la main sur l'épaule, et lui dit, à voix basse :

— Attendez, Monseigneur!

— Quoi? demanda Nicolas.

— Il y a quelqu'un, dans la galerie.

— Je n'y ai vu personne !

— Parce que la lueur, très vive, de votre falot, vous aveugle, dans cette obscurité; mais, moi, qui suis abrité, contre la lumière, par votre corps, j'y vois plus loin... J'ai vu, vous dis-je, là-bas, devant nous, une ombre... Il y a, là, quelqu'un, n'en doutez pas!...

— Oui!... Regarde : Les joints des pierres sont encore humides... et si frais que le doigt y enfonce... (P. 917.)

Puis, Hubert ajouta, à voix basse :

— Donnez-moi le falot, Monseigneur, et laissez-moi votre place, en avant... Si nous sommes en présence d'un danger — comme c'est possible — il vaut mieux que je l'affronte, d'abord... Pendant que l'ennemi s'attaquera à moi, vous aurez le temps de fuir... Votre existence, à tous les points de vue, est plus utile, ici-bas, que la mienne !

Ce disant, il essaya de prendre, des mains du Sénéchal, le falot que celui-ci tenait.

Mais Nicolas de Garlande lui dit :

— Reste où tu es, mon amé Hubert...

De sa main droite, qui tenait son stylet, il toucha la main, également armée, de son compagnon.

— Tu as un grand cœur!... reprit-il, avec émotion... Je n'oublierai, jamais, les paroles que tu viens de prononcer!...

Ce colloque n'avait duré qu'un très court instant.

— Avançons!... fit, bientôt, le Sénéchal, résolûment.

— Mais...

— Viens!... Suis-moi!...

— Allons!

Nicolas de Garlande marcha vite... très vite... suivi par Hubert.

Il avait laissé, fermé, le vantail de son falot.

Lorsqu'il eut fait trente pas, encore... il ouvrit, brusquement, le vantail... et projeta, devant lui, la lueur de la cire.

Or, ce fut Hubert, qui, le premier, vit, tout près du Sénéchal, l'objet qui avait causé son émoi.

Il éclata de rire.

— Fausse alerte!... murmura-t-il, gaiement.

Les deux hommes se trouvaient en présence d'une énorme racine, d'un arbre gigantesque, assurément.

Cette racine, grosse comme le tronc d'un arbre de moyenne dimension, émergeait de la voûte de la galerie, qu'elle traversait, de haut en bas, et s'enfonçait, profondément, dans le sol, au-dessous.

Ceux qui avaient creusé la galerie — pour une cause encore inconnue — avaient rencontré cette racine géante; ils avaient fouillé, tout à l'entour, le sol, pour que le passage, qu'ils avaient dessein d'ouvrir, se poursuivit, au delà de cet obstacle imprévu.

Quand Nicolas de Garlande avait projeté, devant lui, la lueur de son falot, l'ombre de cette racine s'était portée sur la muraille, crayeuse, blanche, de la galerie,... et Hubert, ayant vu cette ombre, avait cru qu'elle était produite par la présence d'un homme, errant, dans ce boyau souterrain, qu'il parcourait, avec son Maître.

— Oui... fausse alerte!... dit le Sénéchal, en riant, à son tour...

Mais l'offre, généreuse, du brave Hubert, n'en subsistait pas moins...

Nicolas de Garlande, jusque là, sûr, moralement, de son second,... avait le droit d'être sûr de lui, plus que jamais, maintenant, puisqu'il avait la preuve que, au besoin, Hubert serait homme à s'immoler pour lui.

Une pareille constatation enorgueillit celui qui en est l'objet, certes... et lui donne des forces nouvelles : Rien n'est tel, pour exalter l'homme, que la certitude d'être aimé, soutenu,... d'avoir, derrière soi, des dévouements tout prêts, des cœurs qui vous suivent, et qui, à la moindre de vos actions,

battent à l'unisson du vôtre !... En vérité, jamais être humain, eut-il du génie, ou fût-il courageux jusqu'à la témérité, n'accomplit, ou ne crée, une véritable grande œuvre, sans avoir été aidé, dans l'accomplissement de cette œuvre, par l'appui, moral, tout au moins, de ceux de qui il a su conquérir l'amour!...

X

NOUVEL ARRÊT

... Les deux hommes, cependant, tournèrent autour de cet obstacle, qui les avait arrêtés, un moment, et poursuivirent leur route, silencieusement.

Ils marchèrent, lentement, pendant quelques minutes.

— Je ne sais plus, du tout, où nous pouvons être, à présent... fit le Sénéchal... Ne te semble-t-il pas que cette galerie tourne, sans cesse?... On dirait que nous sommes dans un labyrinthe!... Gageons que nous allons nous retrouver, tout à l'heure, à notre point de départ,... c'est-à-dire près du puits de mon beau-père : Maître Guillaume Lehurier... C'est égal, avançons !.. Allons jusqu'au bout de la galerie... Il sera toujours temps, si cela est nécessaire, de rebrousser chemin.

Hubert, sans mot dire, suivit son Maître.

Tous les deux, ils étaient mal à l'aise, depuis un moment, déjà.

Ils étouffaient : L'air, au fond de cette route souterraine... se raréfiait de plus en plus.

Et, d'autre part, le froid... un froid humide, les pénétrait, et les glaçait.

L'eau, qui suintait des murailles, mouillait le sol... transformé en une boue épaisse, dans laquelle les deux hommes glissaient, à chaque pas.

— J'avoue que je ne serais pas fâché de revoir la lumière du ciel... de respirer l'air pur,... et de marcher, là-haut, sur un terrain plus sec!... dit Nicolas de Garlande.

Il y avait plus de dix minutes que le Sénéchal, et son second, s'étaient engagés dans cette galerie.

Il est vrai qu'ils avaient marché, très lentement... qu'ils s'étaient arrêtés, plusieurs fois... et que, depuis un instant, ils marchaient, plus difficilement que jamais, dans cette boue épaisse, en laquelle leurs chaussures s'enfonçaient jusque au-dessus de leurs chevilles.

Toutefois, ils avaient parcouru, en somme, une surface de terrain assez considérable... et Nicolas s'étonnait, non sans raison, de voir cette galerie se continuer, si longtemps, sans qu'il eut découvert quelque chose... sans qu'il eut entrevu les raisons, quelconques, qui avaient pu nécessiter l'ouverture de ce chemin mystérieux.

Mais, c'était un persévérant que Nicolas de Garlande.

Jamais il n'avait rien entrepris que après mûres réflexions... et, quand, une fois, il avait commencé une action, quelle qu'elle fût, il allait jusqu'au bout, sans peur, courageusement, envers et contre tous, sans se soucier des obstacles qui lui barraient la route.

Suffoquant, exténué, las de cette déambulation dans les ténèbres, sans air, et les pieds dans la boue... il poursuivit, pourtant, sa marche en avant pendant cinq minutes, encore...

Et, tout à coup, les deux hommes se trouvèrent sur un terrain sec.

En même temps, ils respirèrent mieux.

— Il doit y avoir une ouverture ici près !... dit le Sénéchal... Attention !

Ayant projeté, tout autour de lui, la lueur de son falot, il constata que les parois de la galerie, à présent, étaient maçonnées... et cimentées.

L'eau ne suintait plus, ni de la voûte, cintrée, ni des murailles...

Puis, il constata, encore, que, devant lui, à quelques pas, la galerie, faisant un coude, tournait, brusquement.

Au delà de ce coude, on ne voyait rien.

Rapidement, Nicolas de Garlande parcourut l'espace qui le séparait de ce coude...

Il tourna... et, à sa très grande surprise, il se heurta à un mur.

La galerie s'arrêtait là.

— C'est étrange !... murmura le Sénéchal... tout à fait désappointé... Qui diable se serait attendu à cela ?

— Personne !... fit Hubert...

Oui, oui, il y avait, là, un mur.

La galerie souterraine était, à cette place, interrompue.

Impossible d'aller plus avant !

— C'est étrange !... répéta Nicolas de Garlande,

Il réfléchit.

Evidemment, on n'avait pas creusé cette galerie... travail considérable... sans but !... Il était impossible que, au delà de cette muraille, il n'y eut pas une issue quelconque !

— Nous n'avons qu'à rebrousser chemin, Monseigneur !... fit Hubert...

Le Sénéchal ne répondit pas.

Il n'était pas homme à quitter la place ainsi.

Il était de ces gens, qui, en toute circonstance, veulent s'expliquer les raisons, cachées, des choses qu'ils ne comprennent pas, tout d'abord.

Il ouvrit, donc, largement, le vantail de son falot... et, se baissant, se relevant, tour à tour, il examina la muraille, du haut en bas, à droite et à gauche, avec la plus vigilante attention.

Hubert, debout, derrière lui, immobile, muet, attendait.

— Il est évident, dit le Sénéchal... absolument évident, qu'on a construit ce mur, tout récemment, peut-être aujourd'hui même !

— Bah !

— Oui !... Regarde : Les joints des pierres sont encore humides... et si frais que le doigt y enfonce...

— C'est vrai !... dit Hubert, après avoir vérifié l'exactitude de la constatation de son Maître.

— Or... poursuivit le Sénéchal, rêveur... pourquoi a-t-on construit cette muraille, aujourd'hui ?

— Qui nous le dira?... murmura Hubert.

— Il est évident, de plus... poursuivit le Sénéchal... que, si l'on a maçonné ce mur, aujourd'hui, sachant — et on le savait, c'est clair — que cette galerie aboutissait dans le puits de mon beau-père,.. c'est qu'on craignait que quelqu'un venant de chez mon susdit beau-père — par grand hasard — ne s'engageât en cette galerie, et n'allât plus avant... là où l'on avait un intérêt, puissant, à ce qu'il n'allât point?

Cette explication, fort plausible, et qui démontrait l'extraordinaire clairvoyance du Sénéchal.... était un peu subtile pour Hubert.

Il ne comprit pas, d'abord, ce que Nicolas voulait dire.

Nicolas poursuivit :

— On a su — et il appuya sur ce mot : ON — que Maître Guillaume Lehurier a rôdé autour de son puits, ce matin... On a su qu'il a quitté Arbonne, pour se rendre, chez moi, à Fontainebleau... d'où, vraisemblablement, il me ramènerait chez lui, à Arbonne... On a craint que je ne fisse ce qu'il n'eut pas fait lui-même... et l'on a pris toutes les mesures nécessaires pour m'empêcher d'aller, plus avant, en cette galerie, dans le cas, improbable — et qui s'est réalisé, pourtant — où j'en aurais connu l'existence, et où j'aurais eu l'audace de m'y introduire... En vérité.., j'ai affaire à forte partie!... Mes adversaires ont tout prévu, même les choses les plus improbables !...

Ces propos, de plus en plus, constituaient lettre morte pour Hubert Huguet.

Du reste, il ne pouvait les comprendre : Maître Guillaume Lehurier, à Fontainebleau, n'avait fait, que devant son gendre, et sa fille... le récit des événements, mystérieux, qu'on connaît... récit grâce auquel Nicolas de Garlande avait eu l'idée de rechercher, dans le puits, l'explication des faits, inexplicables, qui s'y étaient produits, le matin de ce même jour.

Certes, le Sénéchal ne se trompait pas.

Ainsi qu'il le pensait, fort judicieusement : ON avait bien construit ce mur — devant lequel il se trouvait arrêté — le jour même... et il en eut eu la certitude plus complète, encore, s'il avait su que ce mur s'élevait non

loin du cellier de la maison de Maître Guillaume Lehurier... et s'il avait connu ce détail — que Dame Alloyse avait fourni, à Paule de Garlande, après le départ du Sénéchal — que, pendant toute la journée, elle avait entendu, tout près du cellier, le bruit que produisaient, sous terre, des ouvriers occupés à une mystérieuse besogne.

En effet, ces bruits... que Dame Alloyse avait entendus,... avaient été produits par les ouvriers chargés de construire ce mur...

Nicolas de Garlande, enfin, se redressa.

— A tout prix... fit-il... il faut que je sache ce qu'il y a, de l'autre côté de ce mur!

Hubert demeura ébahi.

Il ne trouva pas un seul mot à dire.

Son Maître, et Seigneur, voulait savoir ce qu'il y avait de l'autre côté de ce mur!

Comment atteindre ce résultat?

Par quel moyen?

C'était impossible, certes!

Il avait vu Nicolas de Garlande à l'œuvre, souvent; il savait, mieux que personne, qu'il était homme de ressources; mais il se disait que, cette fois, il serait bien embarrassé pour mettre son projet à exécution.

Et, pourtant, il n'aurait point osé affirmer, nettement, que le Sénéchal n'en arriverait pas à ses fins, tant sa confiance, en cet homme, était grande... tant était grande, aussi, l'admiration, profonde, qu'il lui inspirait.

Il attendait, curieux, attentif... se demandant ce que Nicolas de Garlande allait tenter.

XI

LA BRÈCHE

Le Sénéchal, ayant, encore, projeté, sur le mur, la lueur de son falot... et ayant examiné, longuement, cet obstacle, imprévu, qui lui avait barré la route, brusquement... se tourna vers son second, et dit :

— Aide-moi!

— Que faut-il faire, Monseigneur?... interrogea Hubert, de plus en plus stupéfait.

— C'est bien simple!... reprit Nicolas de Garlande... Ainsi que je l'ai dit, il faut, à tout prix, que je sache ce qu'il y a, de l'autre côté de ce mur.

— J'ai bien entendu; mais...

— Ce mur a été construit, aujourd'hui... je viens de m'en assurer, de nouveau.

— Eh! bien?

— Les joints des pierres qui constituent ce mur, ne sont pas secs, encore.

— Non.

— Par conséquent, on peut, très aisément, en introduisant, dans ces joints, la lame de ton couteau... on peut desceller une pierre.

— Peut-être!

— Sûrement!... dit Nicolas, énergiquement... Il faut que nous y arrivions...

— Après?

— Lorsque l'une des pierres sera descellée... rien ne sera plus facile que de desceller les autres.

— C'est vrai.

— Et d'ouvrir, par suite, dans le mur, un passage, suffisant, pour que nous puissions nous glisser au delà de cette muraille.

— C'est parfaitement juste!... déclara Hubert.

Il était abasourdi.

Nicolas de Garlande avait trouvé, comme en se jouant, le moyen de mettre son projet à exécution.

Oui... c'était simple... très simple — comme il l'avait dit!...

Encore fallait-il imaginer cela...

Or, Hubert n'y eut point songé!

Toutefois, une objection se présenta à son esprit.

— Mais... fit-il, timidement.

— Quoi?... Parle?... demanda le Sénéchal.

— Quand nous aurons descellé les pierres...

— Après?

— Quand nous aurons ouvert, dans cette muraille, un passage, suffisant, pour que, ainsi que vous l'avez indiqué, Monseigneur, nous puissions, tous les deux, nous glisser au delà...

— Eh! bien?

— Qu'arrivera-t-il?

— Je n'en sais rien!... fit le Sénéchal, gaîment... Et c'est pour le savoir qu'il faut nous mettre à l'œuvre.

— C'est juste!... dit Hubert.

De par Dieu, oui, c'était juste!...

Ses objections n'avaient pas le sens commun, et il s'en rendait compte.

— Pourtant... fit-il, encore.

— Pourtant?...

— Qui sait si, derrière ce mur...

— Derrière ce mur?... Achève donc?

— Nous ne nous trouverons pas en danger?

— C'est possible!... répliqua le Sénéchal, sérieusement, à présent.

Et il ajouta :

— Est-ce que cela t'effraie?

— Que non pas, Monseigneur!... fit Hubert, vivement...

— Nous agirons avec prudence... comme nous avons fait, déjà... poursuivit le Sénéchal... Il se peut, en effet, que nous nous trouvions en danger, au delà de cette muraille... Mais, puisque nous nous sommes engagés, en cette aventure, il faut que nous allions jusqu'au bout... J'ai le pressentiment que cela me servira... Si nous n'avions pas été arrêtés, dans notre marche en avant, par cet obstacle, nous serions loin... Nous ne nous serions pas souciés des dangers qui nous auraient menacés... Eh! bien... abattons l'obstacle, et passons... La situation reste la même, absolument, qu'auparavant...

— Pas tout à fait, Monseigneur.

— Explique-toi?

— A mon tour, je dirai : C'est simple...

— Voyons, fit le Sénéchal, en souriant.

— Si ON a construit ce mur, aujourd'hui, c'est que, au delà de ce mur, seulement, on a quelque chose à cacher...

— A mon tour, aussi, mon amé Hubert, je répondrai : « C'est juste! »... à ton objection... dit le Sénéchal, tout heureux de constater le bon sens de son compagnon...

— Par conséquent, poursuivit Hubert, tout fier, naïvement, que son Seigneur fût de son avis... si ON a quelque chose à cacher, au delà de cette muraille...

— Poursuis?

— On doit avoir pris soin... grand soin, même, de garder la galerie en laquelle vous voulez vous engager...

— Conclus?

— Et, par suite, les dangers que nous courrons, dès lors, seront plus grands que jamais.

— C'est parfaitement déduit!... Mais est-ce là ce qui doit nous arrêter?

— Je n'ai pas dit cela, Monseigneur ..

— Bien!

— J'ai voulu, seulement, attirer votre attention sur ce fait, qui m'a frappé.

— Bien!... Laisse-moi ajouter, mon amé Hubert, que si ON a quelque chose à cacher, de l'autre côté de cette muraille, et si l'on a pris, pour le cacher, — ce qui est probable — toutes les précautions désirables, les quelles constitueront, pour nous, un danger... d'autre part, j'ai d'autant

— Le moine, de qui j'ai vu l'ombre, tout d'abord, n'est pas seul... P. 928.)

plus d'intérêt à poursuivre ma route... à courir les dangers qui nous menacent, puisque, si je triomphe, je connaîtrai cette chose, que l'on me cache, et que j'ai, probablement, grand intérêt à connaître.

— C'est vrai, Monseigneur!... Vous avez toujours raison...

— Bien!... dit le Sénéchal, pour la troisième fois...

Et il ajouta, après un temps de silence :

— Maintenant... et puisque nous sommes d'accord... agissons... Mettons-nous en devoir, sans perdre plus de temps, de desceller l'une de ces pierres...

— Agissons...

— Il importe que nous opérions, d'abord, au milieu de la muraille...

— Oui!... C'est le point qui nous offrira le moins de résistance...

— Attends... Je vais examiner le mur, afin de choisir la pierre qu'il faudra enlever... et sur laquelle porteront nos premiers efforts.

Le Sénéchal se pencha sur le mur... dans les joints duquel il introduisit, avec précaution, la lame de son stylet.

Hubert, à qui son Maître avait remis le falot, éclairait la place.

— Tiens!... reprit Nicolas de Garlande... C'est là qu'il faut opérer... C'est cette pierre qu'il faut desceller.

— Bien, Monseigneur.

— Prends ton couteau, qui est plus solide que mon stylet... Enfonce-le dans le joint... Et tâche de tirer la pierre, en opérant, adroitement, des levées, par dessous.

— Essayons...

Hubert exécuta, fort adroitement, les ordres du Sénéchal.

— Doucement!... fit Nicolas... Va doucement!... Et fais le moins de bruit possible...

— Soyez tranquille, Monseigneur.

La besogne était moins facile à exécuter que Nicolas de Garlande l'avait cru, tout d'abord.

Hubert eut beaucoup de peine à faire glisser, du joint, le mortier, — pourtant pâte encore molle, — qui scellait la pierre à laquelle il s'était attaqué, sur l'avis de son Seigneur.

Il y parvint, enfin, après dix minutes d'un travail acharné.

Mais il suait, à grosses gouttes... et il était tout essoufflé, lui aussi, autant qu'énervé, parce qu'il avait eu hâte que son œuvre fut accomplie, à la satisfaction du Sénéchal.

Celui-ci, d'autre part, avait grande hâte d'en finir... car l'heure avançait... or, il calculait que, bientôt, il lui faudrait quitter la place, rebrousser chemin, à travers la galerie souterraine... et se jeter, en forêt, au pourchas du

gibier qu'il devait suivre, pour le service d'Enguerrand de Marigny, — c'est-à-dire : Monseigneur Charles de Valois.

— Encore un peu de courage !... fit Hubert, qui s'était arrêté, dans son travail, pour reprendre haleine... Encore un dernier effort, et la pierre viendra !

Déjà, elle remuait, dans son alvéole... sous les pressions, de bas en haut, qu'il opérait, avec son couteau, dont il se servait comme d'un levier.

— Que celle-ci cède... reprit-il... et, comme vous le disiez, fort bien, Monseigneur, les autres viendront toutes seules !...

— Oui, mais... celle-ci cédera-t-elle ? dit Nicolas de Garlande.

— Elle cédera !... Il faudra bien qu'elle cède !

— J'entends... ajouta le Sénéchal... cédera-t-elle assez tôt pour que...

Il n'acheva pas.

— Je vous dis qu'elle cédera, Monseigneur !... fit Hubert, triomphant.

Et, tout en parlant ainsi, il opéra, fort dextrement, une dernière pression, sur la pierre... qui sortit, d'un pouce, environ, de son alvéole.

— Tenez !... poursuivit-il... Elle vient !... Il n'était que temps !

Les mains du brave garçon étaient tout ensanglantées...

La sueur baignait son visage...

Il remit son couteau dans sa ceinture ; puis, saisissant, à deux mains, la pierre... il tira dessus, vigoureusement, en la secouant, à droite, et à gauche... et, tout à coup, elle tomba, sur le sol.

— Voilà, Monseigneur !... dit-il, tout heureux de son succès... Maintenant, le plus difficile est fait !... A une autre !...

XII

TROISIÈME ARRÊT

— Attends !... fit Nicolas de Garlande.

— Quoi donc ?

— Par cette brèche, que tu as si adroitement pratiquée... on doit voir au delà de ce mur...

— Oui.

— Assurons-nous qu'il n'y a rien de suspect...

— Il n'y a rien de suspect, c'est probable... car, s'il y avait eu quelqu'un, là... ce quelqu'un aurait entendu le bruit que j'ai fait, quelques précautions que j'aie prises... et...

— Le quelqu'un en question, fit Nicolas de Garlande... se serait tenu

coi, se gardant bien d'indiquer sa présence, à cette place, et, ce, afin de voir à qui il a affaire.

— C'est juste ! dit Hubert.

Le Sénéchal approcha son falot de la brèche... projeta la lumière de la cire devant lui... et ne vit rien.

— La galerie se prolonge... reprit-il... au delà du mur... Elle m'apparaît, en tous points, pareille à celle où nous sommes...

— Poursuivons l'œuvre entreprise !... fit Hubert... Il s'agit, maintenant, d'enlever une deuxième pierre... Je vais...

Nicolas l'interrompit.

— Attends !... dit-il, encore.

— A vos ordres, Monseigneur !... répliqua Hubert.

Le seigneur de Garlande s'appuya contre le mur de la galerie, et réfléchit, profondément.

Hubert respecta son silence.

— Voyons !... se disait le Sénéchal... Pour pratiquer, là, une brèche, suffisante, pour que nous y puissions passer... il faudra, tout au moins, un quart d'heure... même en unissant nos efforts, Hubert, et moi... La brèche, ouverte... quand nous serons au delà de ce mur, nous poursuivrons notre route, dans la galerie... Bien !... Où cela nous conduira-t-il ?... Nul ne peut le savoir !... Certes, si j'avais du temps, devant moi, je n'hésiterais pas à tenter l'aventure... Malheureusement, je suis pressé par l'heure... qui passe... et qui passe trop vite, à mon gré !... Encore, si j'étais sûr que cette entreprise me donnera les résultats que j'étais en droit d'en attendre !... Mais, rien n'est plus incertain... Évidemment, il y a, là, quelque chose d'intéressant à connaître... et je n'abandonne pas le projet, que j'ai formé, de m'engager dans cette galerie, que je n'ai pu parcourir... Seulement, j'y reviendrai... Demain, probablement... Pour le moment, j'ai mieux à faire... Il ne me reste plus que le temps, strictement nécessaire, pour me mettre au pourchas de Monseigneur Charles de Valois... En opérant de ce côté, je suis sûr de mon fait... Or, je ne dois pas lâcher une certitude pour un aléa, si plein de promesses qu'il soit... Allons, rebroussons chemin... Encore une fois, il n'y a pas autre chose à faire.

Il hocha la tête.

— Dommage !... ajouta-t-il... C'est dommage, vraiment !... Ah ! si j'avais, seulement, une heure... rien qu'une heure, devant moi !...

Hubert s'était rendu compte que son Seigneur, et Maître, s'interrogeait...

Quelle décision allait-il prendre ?

Il attendait, patiemment,... qu'il lui plût de s'expliquer.

— Toute réflexion faite... dit, enfin, le Sénéchal... nous allons rebrousser chemin, mon amé Hubert !

— A votre gré, Monseigneur!... Tout ce que vous faites est bien fait!... Rebroussons chemin!

— C'est dommage!... fit, encore, Nicolas de Garlande.

— Oui!... Avant un quart d'heure, j'imagine, nous pourrions poursuivre notre route, au delà de ce mur.

— Avant un quart d'heure!... Mais, un quart d'heure, en le moment où nous sommes, c'est trop!... Dommage!... Dommage!... Ah!... pourquoi avons-nous été arrêtés, si malencontreusement, à cette place, par cet obstacle!... Allons, n'hésitons pas : Partons!... Il le faut...

— Partons!

— Mais nous reviendrons, ici, demain... Et, demain, nous ferons ce que nous n'avons pu faire, ce soir.

— Comme vous voudrez, Monseigneur!...

— Allons!

Nicolas de Garlande, ayant ramassé son falot, qu'il avait posé, sur le sol, un instant auparavant... se disposa à retourner sur ses pas.

— Monseigneur... dit Hubert.

— Quoi?

— Faut-il remettre en place, avant de nous éloigner, la pierre?

Le Sénéchal, ayant réfléchi, répondit :

— Cela vaudra mieux!... Tu as raison... Je suis si préoccupé que je n'aurais pas songé à ce détail, qui a, pourtant, une réelle importance... Oui, oui, il vaut mieux remettre la pierre en place... Il est préférable que l'on ne s'aperçoive pas de notre passage, ici,... et, surtout, de notre tentative, avortée!

— Bien, Monseigneur!...

— Fais vite... Je suis pressé... Maintenant, j'ai grande hâte d'être remonté, là-haut!...

— C'est l'affaire d'un instant!

Hubert ramassa la pierre...

Il la remit dans son alvéole, et s'efforça de l'y fixer, avec soin, afin que l'on s'aperçut, le moins possible, qu'elle avait été déplacée.

— C'est fait, Monseigneur!... dit-il... Seulement, il est impossible de boucher le trou, qui reste, forcément, entre la pierre du dessus, et celle que j'ai remise en place... Le mortier, qui scellait la pierre, et qui lui servait de point d'appui, manque...

— Il n'importe!...

— On pourrait boucher ce trou en ..

— Laisse!... Il est peu probable qu'on s'aperçoive de ce que nous avons fait, céans... Nous avons remis la pierre à sa place, c'est tout ce que nous pouvions tenter... Encore une fois le temps presse... Fuyons... Viens...

— Comme vous voudrez, Monseigneur!

Hubert, qui avait dû s'agenouiller pour accomplir, plus aisément, sa besogne, se releva... ce, pendant que Nicolas de Garlande, ayant renoué la cordelière de son froc... se disposait à s'éloigner.

Soudain, Hubert se remit à genoux...

XIII

OU IL SE PRODUIT UN ÉVÉNEMENT QUI DÉCIDE NICOLAS DE GARLANDE A RESTER DANS LA GALERIE

— Monseigneur... fit-il, à demi-voix.

— Qu'y a-t-il ?... demanda le Sénéchal, surpris.

— Il se passe quelque chose, au delà de ce mur.

— Quelque chose?

— Oui.

— Quoi?

— J'ai vu briller une lumière, à travers le trou qui reste ouvert, là, entre les deux pierres...

— Ah!...

— J'en suis sûr, Monseigneur... Du reste, vous pouvez voir, vous-même... Regardez... La lumière est toujours là...

— C'est étrange!... Voyons!...

Nicolas de Garlande avait compris qu'il lui importait fort, si pressé qu'il fût de s'éloigner, de chercher à savoir ce qui se passait, dans la galerie.

Même, il avait repris espoir, tout à coup.

Il se disait, à présent, que, peut-être, toute la peine, qu'il avait prise, depuis qu'il s'était enfoncé dans ce chemin souterrain, n'aurait pas été inutile...

Cela le satisfaisait fort, et d'autant plus qu'il commençait à craindre de s'être égaré sur une piste banale.

A son tour, il s'agenouilla, devant le mur, à la place où se trouvait Hubert, lorsqu'il avait vu briller la lueur.

— Eh! bien?... lui demanda son second, toujours à voix basse.

— C'est vrai !... fit le Sénéchal...

— Il était temps que les gens, qui portaient cette lumière paraissent.

— Oui!

— Un peu plus, nous ne les aurions pas vus!

— Ferme le vantail de mon falot... dit Nicolas de Garlande... Il importe que l'on ne voie pas de lueur de ce côté du mur.

Hubert obéit.

— C'est fait! dit-il.

— Bien!

Le Sénéchal, l'œil fixé à la hauteur du trou, regardait, toujours, au delà du mur.

— La galerie fait un nouveau coude... dit-il,... à dix pas de l'endroit où nous sommes... L'homme, qui porte la lumière qu'on aperçoit, est au delà de ce coude, de telle sorte que je ne le vois pas...

Il se tut, un moment.

Puis, il fit :

— Ah!...

— Qu'est-ce donc? demanda Hubert, frémissant.

— L'homme s'est déplacé... Je vois, maintenant, son ombre portée, sur le mur... reprit Nicolas de Garlande.

Puis, après un temps de silence, il ajouta :

— C'est un moine... Je distingue, nettement, l'ombre de son capuchon pointu... En vérité, voilà qui devient intéressant!...

Hubert était enthousiasmé.

Grâce à lui, son Seigneur, et Maître, allait recueillir, peut-être, un renseignement qui le servirait.

Quelque désir qu'il eut de s'éloigner, le Sénéchal n'osait quitter la place.

L'heure passait, sans doute...

Le moment approchait où il devait se trouver, dans la forêt, au rendez-vous que le moine avait donné à Monseigneur Charles de Valois...

Or, en restant là, Nicolas manquait à son devoir, peut-être...

Ainsi qu'il l'avait indiqué, il risquait de perdre, par le profit, très aléatoire, de ses observations dans cette galerie, le bénéfice, certain, qu'il tirerait de sa présence, là-bas, au rendez-vous donné, au prince, par le religieux.

Mais, il lui semblait qu'il avait intérêt... grand intérêt, à demeurer là.

Partagé entre le désir, ardent, qu'il éprouvait, de partir, et celui, non moins ardent, qu'il ressentait, à présent, de rester là, il céda à ce dernier.

Soudain, il se retourna, brusquement.

— Pas un mot!... dit-il à Hubert... Ne fais pas le moindre bruit... Retiens ton souffle, même!...

Il devait être prodigieusement intéressé... probablement parce qu'il venait de voir, tout à coup.

— Le moine, de qui j'ai vu l'ombre, tout d'abord, n'est pas seul... expliqua-t-il... Plusieurs hommes sont entrés, maintenant, dans la galerie...

... Il descendait dans le puits, fort aisément, et venait s'enivrer de la vue de celle qui lui faisait la vie heureuse... (P. 936.)

J'ai, nettement, aperçu leur silhouette... J'ai entendu le murmure de leur voix... Ils viennent ici... Parmi eux, se trouve ce haut dignitaire de l'Église... que nous avons vu passer, tantôt, sur la route, devant la maison de mon beau-père... et qui a pénétré dans la demeure voisine...

. . . . . .

Or, ce dignitaire de l'Église, de qui parlait Nicolas de Garlande, c'était

— on ne l'a pas oublié, sans doute — le Révérend Père Richard, Évêque de Saint-Georges... le confesseur de très Haute, et très Puissante, Princesse Marguerite de Bourgogne, Reine de Navarre...

XIV

DEUX NOUVEAUX PERSONNAGES

Dès lors, le Sénéchal, très attentif, l'œil, et l'oreille, au guet, écouta, regarda... vit, et entendit.

Effectivement, un moine, porteur d'une torche, avait paru, d'abord, dans la galerie souterraine.

Il précédait un groupe composé de trois personnes.

D'abord, le Révérend Père Richard, Évêque de Saint Georges; puis, un deuxième moine... mais un moine d'ordre supérieur... presque un égal du Père Richard — et, enfin, un troisième personnage, sur lequel il importe que nous attirions, tout particulièrement, l'attention du lecteur.

On nous permettra donc de suspendre, momentanément, l'action de ce récit, afin de présenter, comme il convient, ce personnage... qui doit jouer un rôle important en cette histoire.

Mais occupons-nous, aussi, de ce moine, d'ordre Supérieur, qui accompagnait ce personnage, et l'Évêque de Saint-Georges : il est nécessaire d'esquisser, ici, sa silhouette.

Il se nommait le Révérend Père Ludovic.

Il était Prieur de l'Abbaye du Bec, en Normandie.

Il devait avoir quarante-cinq ans, environ...

Sa physionomie, à l'expression intelligente, autant qu'énergique, était belle, et mâle.

Il plaisait, et il imposait, tout à la fois, dès le premier abord.

Il plaisait... parce que son regard, clair, brillant, avait quelque chose de caressant... parce que sa bouche, aux lèvres bien dessinées, souriait toujours, et bien que son sourire fût, parfois, ironique; il plaisait... parce que ses gestes, lents, gracieux, donnaient, à ses paroles, plus de force, ou plus de charme, selon que cela était nécessaire... parce que, enfin, sa voix, au timbre sonore, avait des modulations extraordinairement harmonieuses et troublantes.

Il imposait... parce qu'il portait, haut, sa tête, dominée par un front de penseur... et parce que son allure, générale, indiquait un homme de race, un de ces êtres nés pour dominer les hommes, pour les courber devant

une volonté de fer, servie par une intelligence de premier ordre, encore augmentée par l'étude et par l'expérience.

Comment ce Moine... le Prieur de l'Abbaye du Bec... le Révérend Père Ludovic, se trouvait-il, dans la galerie souterraine, sous le jardin de la « demeure ensorcelée », avec l'Évêque de Saint-Georges, et le personnage avec qui l'on va faire connaissance?

C'est que le Père Richard, et le Père Ludovic, étaient les deux élèves de ce personnage... « *ses deux bras* », comme il disait... les exécuteurs, principaux, hardis, audacieux, et supérieurement intelligents, de ses volontés.

Ce personnage, en parlant de ses deux aides, ajoutait :

« Richard est mon bras droit... Ludovic, mon bras gauche : le plus près de mon cœur! »

Il se servait de Richard ; il aimait Ludovic.

Il estimait celui-ci ; il se défiait de l'autre.

Or, le Père Ludovic, et le Père Richard, devaient se trouver, forcément, à côté de leur MAITRE, à pareille heure, et en pareil lieu... au moment où allait se jouer un acte, suscité par le susdit MAITRE, dans un but qui a été indiqué, et sur lequel, du reste, nous insisterons, davantage, quand il en sera temps.

Il importait que cela fût exposé, brièvement.

Et, maintenant que l'on connaît les seconds du MAITRE, présentons-le lui-même...

Il avait quatre-vingt-huit ans ; mais jamais vigoureuse vieillesse ne fut plus fièrement, plus noblement, plus virilement portée.

De très haute taille, musculeux, c'était un colosse... superbement proportionné... Aussi, tous ses mouvements, tous ses gestes, étaient beaux, larges, et cela lui donnait une incomparable et souveraine majesté.

Son masque, au front très haut, développé, chargé de bosses, sans rides, et magnifiquement lumineux, était surmonté d'une épaisse chevelure blanche, d'un beau blanc d'argent, qu'il rejetait en arrière, et qui retombait, en boucles, sur son encolure géante...

Ses yeux, aux reflets jaunes, brillaient, comme de l'or liquide, et le regard des hommes ordinaires ne pouvait en supporter l'éclat... Enfoncés dans des orbites profondes, ils étaient dominés par des sourcils très larges, hérissés, broussailleux, dont l'arc se rejoignait au-dessus de son nez, pareil au mufle léonin, et dont l'autre extrémité s'élevait, en pointe, jusque sur ses tempes...

Sa bouche, aux lèvres fortes, rouges, était ornée d'une grosse moustache, blanche, semblable à celles que portaient les guerriers gaulois... Elle tombait, de chaque côté de ses lèvres, laissant voir, pourtant, le dessin,

ferme, de son menton, dont le contour, puissant, achevait de donner, à cette face énergique, une expression de force excessive, d'intelligence à nulle autre pareille, et, aussi, — car les unes ne vont pas sans l'autre, — de bonté exquise.

Le costume qu'il portait, tenait, en même temps, de l'habit militaire et du vêtement religieux.

C'était une sorte de veste, en drap vert, chargée de mailles d'acier, qui l'enveloppait du col jusqu'au-dessus des genoux.

Elle était serrée, à la taille, par le ceinturon, de cuir fauve, qui retenait sa gigantesque épée...

Ses jambes étaient recouverts d'une sorte de maillot, en laine, verte également...

Un long manteau, en étoffe blanche, était jeté sur ses épaules, et retombait, par devant, comme un froc monacal, en une bande d'étoffe, très large, qui cachait son vêtement de dessous.

On voyait briller, à l'annulaire de sa main droite, nerveuse, petite, blanche... une bague, de forme étrange, et d'un prix inestimable : Le chaton représentait un triangle équilatéral, dont chaque barre enchâssait deux énormes diamants... tandis que le milieu du triangle retenait un autre diamant, de la taille d'un œuf de pigeon, et qui jetait des feux resplendissants[1].

A chaque pas qu'il faisait, on entendait résonner les molettes des éperons d'or, attachés aux chaussures qui enserraient ses pieds jusqu'au-dessus de ses chevilles.

Il avançait, lentement, dans la galerie souterraine — marchant vers le mur derrière lequel se tenaient Nicolas de Garlande, et Hubert Huguet, — précédé du moine porteur de torche, et suivi des Révérends Pères Richard et Ludovic.

. . . . . .

Nicolas de Garlande, en le voyant, tout à coup, face à face, ne put s'empêcher de jeter un cri de surprise.

— Messire le comte de Saint-Pol !... murmura-t-il.

---

1. On remarquera que cette bague, en forme de triangle équilatéral, était chargée de sept pierres. — Le nombre 7 est le nombre mystique par excellence.

XV

OU NICOLAS DE GARLANDE APPREND BIEN DES CHOSES QU'IL IGNORE, ET S'APPLAUDIT, DE PLUS EN PLUS, DE N'AVOIR PAS QUITTÉ LA PLACE.

..... Or, ce fut le Révérend Père Ludovic qui parla :

— Vénérable(1) Maître... dit-il... voici le mur que j'ai fait construire, aujourd'hui... Il était à craindre que Guillaume Lehurier, qui habite la maison voisine... n'eut découvert quelque chose, relativement à nos allées et venues dans la galerie souterraine, et qu'il n'eût fait part, de ses remarques, à son gendre : le Sénéchal de Fontainebleau, ce serviteur, dévoué, du Roi, et, surtout, de son ministre : Enguerrand de Marigny... Il était à craindre que celui-ci, qui est hardi autant qu'intelligent, n'osât s'introduire, céans... Il fallait donc construire, en hâte, cette barrière, qui, dans tous les cas, devait l'empêcher d'aller, plus avant, dans cette galerie... c'est-à-dire jusqu'à la grotte, secrète, où doit avoir lieu, tout à l'heure, la réunion de nos affiliés, en présence de Monseigneur Charles de Valois.

— Bien !... fit le vieillard, que le Père Ludovic avait appelé : « Vénérable Maître », — et en qui le Sénéchal de Fontainebleau avait reconnu le Comte de Saint-Pol.

Nicolas de Garlande, frémissant... enthousiasmé, avait entendu, nettement, les paroles du Révérend Père Ludovic.

A présent, il tremblait que l'on ne s'aperçût que l'une des pierres du mur avait été descellée, ce qui eut éveillé, bien entendu, la défiance de ses adversaires...

Certes, il n'avait rien à redouter d'eux, personnellement, pour le moment : Le mur lui constituait une défense, efficace, élevée par ceux-là même qu'il combattait.

Avant qu'on n'eût abattu ce mur, il aurait le temps, cent fois, de fuir... de rebrousser chemin, dans la galerie... et de se mettre à l'abri de toute attaque possible.

Mais, maintenant, — depuis que le Père Ludovic avait parlé... il savait que le souterrain, au delà du mur, conduisait « *à la grotte où devait avoir lieu, tout à l'heure, la réunion des affiliés, en présence de Monseigneur Charles de Valois.* »

---

1. Le R. P. Ludovic donne le nom de « Vénérable » à son Maître... il faut qu'on le constate : On doit savoir que, dans la Franc-Maçonnerie, c'est ce titre qui est donné aux chefs des Loges... Cette remarque sera, plus tard, expliquée.

Événement prodigieux !

Quelle aide le Sort lui avait apportée !

Cela pouvait paraître surnaturel... ou, tout au moins, cela tenait du prodige !

C'était invraisemblable !

Cela était, pourtant !...

On s'étonne de constater, parfois, les étranges complicités du hasard, dans les circonstances les plus ordinaires de la vie : elles semblent être le résultat de l'œuvre d'imaginations surexcitées... Elles paraissent romanesques : Elles sont réelles !... Le hasard est le plus habile, le plus merveilleux metteur en scène qu'il y ait, ici-bas... Il s'entend, mieux que personne, à fournir, au monde étonné, des coups de théâtre prodigieux, qui tiennent de la féerie !...

Oui, Nicolas de Garlande à présent, savait, — par l'œuvre stupéfiante du hasard, — tout ce qu'il voulait savoir.

Tout ce qu'il avait pressenti... imaginé... rêvé... deviné... lorsqu'il s'était engagé dans le puits, — s'était réalisé... bien au delà de ses prévisions... bien au delà de ses plus téméraires espérances.

Il n'avait plus besoin de rebrousser chemin... de remonter là-haut... de courir, dans la forêt, au pourchas de Monseigneur Charles de Valois...

— Et dire, que, si Hubert n'avait pas eu l'idée de remettre cette pierre, à sa place, je ne saurais rien de ce que je sais !... pensa Nicolas de Garlande.

Bien plus, cette pierre, ôtée de son alvéole... laissant, par suite, un trou béant, au beau milieu de la muraille, eut indiqué, nettement, au Père Ludovic, que quelqu'un était venu là...

Danger énorme !

Danger évité par la prudence de Hubert !

Comme les événements les plus importants tenaient à peu de chose !

Et, comme l'aide d'un petit, d'un simple, d'un humble... était utile, parfois, aux plus forts, aux plus intelligents, aux plus superbes !...

— Oh ! pensait le Sénéchal, frissonnant... Pourvu qu'ils ne s'aperçoivent pas que cette pierre a été descellée !...

. . . . . .

Cependant, le Comte de Saint-Pol reprit :

— Vous êtes sûr de ce moine qui a vu, de votre part, Monseigneur Charles de Valois ?

— Sûr !... répliqua le Révérend Père Ludovic... Je le connais depuis fort longtemps... C'est un habile homme... Il nous est tout dévoué... Je réponds, de lui, comme de moi-même.

— Bien !...

— A cette heure, il doit être en route, avec le prince, à travers la forêt... Ils se dirigent, c'est sûr, vers l'entrée secrète de la grotte, du côté de la forêt... Il est plus que probable que, peu après que nous serons arrivés dans la susdite grotte... où nous allons nous rendre, nous y verrons venir Monseigneur de Valois.

— Bien!... Le prince ne pourrait, après la réunion — et dans le cas où il n'accepterait pas nos offres — retrouver l'entrée de la grotte?

— Impossible!... Il a consenti, bravement, ainsi que je vous l'ai dit, à se laisser conduire les yeux bandés... Quant à trouver l'entrée secrète de la grotte... en la cherchant, sans renseignements capables de guider ceux qui se livreraient à cette recherche... il est douteux qu'on y puisse arriver, à moins d'être servi, prodigieusement, par le hasard...

— Bien!... fit le Comte, pour la troisième fois.

Puis, après un temps de silence, il poursuivit, s'adressant, cette fois, au Révérend Père Richard, Évêque de Saint Georges :

— Si j'ai bonne mémoire, c'est vous, Richard, qui avez acheté, jadis, pour notre compte, cette maison où nous nous réunissons, secrètement, à l'abri de toute indiscrète investigation?

— C'est moi, oui, Vénérable Maître! répliqua l'Évêque de Saint Georges.

— Vous saviez, alors, que cette galerie souterraine existait?

— Non!... Je ne l'ai découverte que plusieurs années après ma première installation dans la maison, où je venais m'enfermer, parfois,... soit pour me reposer au grand air, et dans la solitude... soit pour travailler, plus librement... Frère Tristan, qui était, déjà, à cette époque, à mon service, et qui, de tout temps, fut curieux... à mon profit — ou, plutôt, au profit de Notre Sainte Mère l'Église — s'était engagé, par hasard, dans cette galerie... Il me fit part de sa découverte... Guidé par lui, je m'introduisis, à mon tour, dans le souterrain... Nous le parcourûmes de part en part... Nous constatâmes que, commençant sous notre maison, la galerie s'étendait, d'une part, jusqu'au puits de la maison voisine, et, d'autre part, jusqu'à une grotte, d'où l'on avait une sortie, secrète, dans la forêt.

— Découverte intéressante!... fit le Comte de Saint-Pol... Et qui, depuis un an, surtout, nous a été fort utile!... Mais, qui habitait cette maison, jadis?... A qui appartenait-elle?... Pourquoi cette galerie mystérieuse?... Le savez-vous?

— Je le sais...

— Ah! Voyons?

— La maison voisine de celle que nous occupons, était habitée, il y a quinze ans, par un Seigneur, mort il y a une douzaine d'années... Ce Seigneur, fort jeune, alors, était amoureux... Il vivait, là, durant l'été, avec sa femme, plus âgée que lui, et qui était fort jalouse... La maison que nous

occupons, et qui lui appartenait, également — sans qu'on le sut — était habitée, d'autre part,... l'été... par sa maîtresse, qu'il adorait... Et, grâce à la galerie, qu'il avait fait creuser, secrètement, à cet effet, il passait, la nuit, chez sa maîtresse, à l'insu de sa femme... Il descendait dans le puits, fort aisément, et venait s'enivrer de la vue de celle qui lui faisait la vie heureuse... Ou bien, il se rendait, chez elle, par la forêt, en s'introduisant, dans la grotte, par la porte, dont il avait, seul, une clé... Cette porte était cachée, comme à présent, au plus épais du fourré le plus impraticable de la forêt... Ce Seigneur fut tué, en 1303, à la bataille de Courtrai... Sa femme mourut peu après... Quant à sa maîtresse... elle vécut, encore, pendant, deux années, et s'éteignit, inconsolée, par désespérance d'amour!... Personne, par conséquent, si ce n'est nous, ne connaît le secret des deux amants... Moi-même, je ne l'ai pénétré que par déduction... Sachant les noms des habitants des deux maisons... j'ai interrogé, adroitement, des gens qui les avaient connus... des gens qui m'ont fourni les renseignements grâce auxquels j'ai pu reconstituer la vérité.

— Tout cela est ingénieusement déduit!... dit le Comte de Saint Pol... Vous êtes un habile homme, Richard!... Et, pourtant, en tout ceci, vous avez commis une faute... une faute grave.

— Quelle?

— Vous auriez dû acheter les deux maisons.

— C'est juste...

— Nous y aurions été chez nous, complètement... en ce coin isolé, au bout du pays, à la lisière de la forêt... Nous n'aurions eu à redouter aucune indiscrétion d'aucune sorte...

— C'est juste!

— Ces deux maisons, contiguës, nous auraient rendu d'innombrables services.

— C'est parfaitement juste, Vénérable Maître... Mais quand j'ai acheté la maison, elle ne devait servir, d'abord, que de retraite pour l'un de nous... Et puis, alors, je ne connaissais pas le secret de la galerie... Quand je l'ai découvert, quand je me suis rendu compte de l'importance que ces deux maisons devaient avoir, pour nous... et quand, par suite, j'ai voulu acheter, encore, l'autre, elle appartenait à Guillaume Lehurier, beau-père du Sénéchal de Fontainebleau..., homme d'importance... Tenter quoi que ce fût pour obtenir que Guillaume Lehurier vendît sa maison, ou pour qu'on l'on délogeât, par un moyen quelconque, eut été une autre faute... On eut excité, par ainsi, la défiance du Sénéchal... Or, il valait mieux demeurer là... quitte à prendre toutes les mesures nécessaires pour que le bonhomme Lehurier ne découvrît, jamais, un secret que nous avions intérêt à garder.

Le comte de Saint Pol secoua la tête.

Monseigneur Charles de Valois, frère de Sa Majesté Philippe IV, Roi de France..., était entré dans la grotte, les yeux bandés,.. (P. 944.)

— Cette communication, qui existe, entre les deux maisons, constituera, pour nous, un danger permanent... dit-il... Le mal est fait!... N'en parlons plus que pour y remédier... Ce n'est pas ici qu'il fallait élever ce mur, aujourd'hui; mais, bien, dans le puits même...

— On a craint, en agissant ainsi... expliqua le Père Ludovic... que le bruit n'avertit notre voisin du travail auquel on se livrait... J'ai mieux aimé faire élever, souterrainement, et chez nous, cette barrière...

— Soit!... conclut le comte... Mais, dès demain, et nuitamment — pour que la besogne s'accomplisse avec toute la prudence nécessaire — faites barrer l'entrée de la galerie, dans le puits, même.

— Ce sera fait!... répliqua le Révérend Père Ludovic.

— Bien!... dit le vieillard... Maintenant, allons retrouver nos amis... et recevoir notre hôte : Monseigneur Charles de Valois... Et dans l'intérêt de la noble cause que nous défendons... Dieu veuille que le frère de Philippe IV accepte nos offres... Venez?

Le comte de Saint-Pol ajouta, s'adressant au moine porteur de torche :

— Marchez devant!... Éclairez notre route.

Le moine obéit.

Le comte, suivi par le Père Richard, et par le Père Ludovic... s'éloigna...

XVI

AU DELA DU MUR

... Un moment, Nicolas de Garlande... stupéfait... ahuri... et, aussi, enthousiasmé... entendit le bruit de leurs pas, dans la galerie.

Un moment, encore, il vit luire, de plus en plus faiblement, la lueur de la torche...

Puis, il n'entendit plus rien... il ne vit plus rien...

Alors, il se releva.

Il rouvrit le vantail de son falot, et il s'écria :

— Noël!... Noël!...

Lors, s'adressant à Hubert :

— A l'œuvre!.. dit-il... A l'œuvre, mon amé compagnon!... Nous avons fait de bonne besogne!... Dieu nous protège, c'est visible!... Espérons qu'il nous protègera jusqu'au bout!...

— Que faut-il faire, Monseigneur?... demanda Hubert.

— Il s'agit de reprendre notre projet abandonné.

— Et qui consistait à ouvrir, là, une brèche, suffisante pour que nous puissions y passer, tous les deux?

— Précisément.

— Nous allons, donc, nous engager dans cette galerie, au delà du mur?

— Certes!

— Nous allons suivre ces hommes?

— Bien entendu!

— Jusque dans la grotte où ils doivent se réunir?

— Absolument.

— Mais...

— Achève?

— Si l'on découvre que nous nous sommes introduits, là,... par surprise... c'est la mort!

— Oui!...

— Monseigneur...

Hubert... frissonnant... reprit :

— Certes... je tiens à la vie; mais ce n'est pas pour moi que j'ai peur!... J'ai peur pour vous, et pour ceux qui resteront après vous : Notre Dame Paule, et tous vos serviteurs!... Jamais nous n'avons couru plus grand danger, Monseigneur, jamais!... Vous vous en rendez compte, c'est sûr... et, néanmoins, vous voulez...

Le Sénéchal répondit, gravement :

— Il le faut, mon amé Hubert!... Oui, nous courons un grand danger... Mais cela est nécessaire... Je le dois, et le veux... Pour Dieu, pour le Roi, et pour la France!

— Alors, Monseigneur... à l'œuvre!

— A l'œuvre!... D'abord, retire cette pierre, que tu as remise dans son alvéole.

— C'est facile!

En un instant, la pierre fut enlevée...

Hubert se mit en devoir d'en desceller une autre... ce qui fut fait assez rapidement.

Une troisième pierre; puis, une quatrième, tombèrent... en moins de cinq minutes.

Dès lors, le Sénéchal put aider son second à enlever les autres.

Ils avaient fixé le falot au-dessus de la brèche qu'ils pratiquaient dans la muraille, et, ce, afin d'éclairer leur travail... qui avança très vite, tant ils manœuvraient habilement, dans la hâte qu'ils avaient d'en arriver, le plus tôt possible, à leurs fins.

— Je crois que nous pouvons passer, maintenant, Monseigneur... dit Hubert, après avoir fait glisser, sur le sol, une des plus grosses pierres de la muraille.

— Oui!... répondit le Sénéchal.

Il leur avait fallu dix minutes, seulement, pour pratiquer, dans ce mur, la brèche par laquelle il leur était loisible, maintenant, de s'engager, dans le souterrain, sur les traces du Comte de Saint-Pol, du Révérend Père Richard, et du Révérend Père Ludovic.

Hubert regarda son Maître.

— Je passerai le premier, Monseigneur?... dit-il.

— Passe!... répliqua Nicolas, après réflexion.

Hubert ne se le fit pas répéter.

Il retroussa son froc, et, plus libre de ses mouvements, il franchit la brèche avec beaucoup d'adresse... non sans peine, d'ailleurs.

Quand il se trouva de l'autre côté du mur, il dit :

— Donnez-moi le falot, Monseigneur.

Le Sénéchal se rendit à son désir.

— Rien de suspect, par là? demanda-t-il, bientôt.

— Rien.

— Tu n'entends aucun bruit?

— Aucun.

— Bien!

Nicolas de Garlande, aussitôt, franchit la brèche, à son tour.

— Nous y sommes!... reprit-il, satisfait, quand il fut à côté de son intelligent compagnon.

Mais, ayant saisi son falot, il en projeta la lueur, sur Hubert, sur lui-même... et constata que leurs vêtements étaient couverts de poussière... tout blanchis.

— Il s'agit... avant d'aller plus loin,... poursuivit-il... de remettre un peu d'ordre dans notre toilette... de faire disparaître les traces, trop flagrantes, de notre passage à travers cette muraille : Si l'on nous voyait, ainsi, cela éveillerait les soupçons des gens que nous allons affronter...

Hubert opina, de la mine, et du geste.

Puis, il se mit en devoir d'épousseter son Maître, qui, d'autre part, lui rendit le même service.

Bientôt, ils furent en état de se présenter, sans exciter leur défiance, par devant les inconnus qui devaient se trouver là-bas.

Mais, comment arriver jusqu'à la grotte?...

Comment s'y introduire?

Que se passerait-il lorsque le Sénéchal, et son second, s'y présenteraient?

Hubert, certes, l'avait dit, avec grand raison : Jamais ils n'avaient couru plus grand danger !

— On ne pourra s'en tirer, peut-être, qu'avec beaucoup de sang-froid, et d'audace!... pensa le Sénéchal, tout frémissant, lui aussi, maintenant... Et puis, qui sait?... Le Hasard nous servira encore!... Espérons-le!... Du reste, nos frocs nous seront fort utiles... ainsi que je l'avais pressenti!... Allons!... Il n'y a pas à hésiter!... Risquons le tout pour le tout... Encore une fois, que Dieu nous soit en aide!

Puis, se tournant vers Hubert :

— Ton couteau est-il en bon état, malgré l'usage que tu en as fait?... demanda-t-il.

— Oui, Monseigneur.

— Eh ! bien, tiens-le... Caché, je n'ai pas besoin de te le dire...

— C'est convenu.

— Il faut être prêt à tout événement...

Le Sénéchal, de son côté, garda son stylet dans sa main droite, qu'il cacha, toute armée, dans la vaste poche de son froc.

— Avançons !... reprit-il.

— Avançons !... répéta Hubert, très résolument...

Les deux hommes s'engagèrent dans la voie souterraine...

XVII

DANS LA GROTTE

... A présent, Nicolas de Garlande marchait en avant.

Hubert le suivait, pas à pas... tenant le falot, qu'il élevait, de temps à autre, à bout de bras, pour éclairer la route.

De ce côté, la galerie était plus large, plus haute : on s'y mouvait plus à l'aise.

Comme là-bas, l'eau suintait des murailles; mais le terrain, crayeux, absorbait l'humidité, et l'on évoluait sur un sol sec, sans fatigue.

Et puis, l'air qu'on respirait était plus frais... plus sain.

Tout en marchant, plus que jamais avec la plus excessive prudence... le Sénéchal pensait.

— Oui, oui... se disait-il... nos frocs nous seront fort utiles !... Il doit y avoir une foule de moines, là-bas : Parmi eux, nous passerons inaperçus... Il est certain que l'entrée de la grotte, du côté de la forêt... celle par laquelle entrera Monseigneur Charles de Valois,... est, seule, gardée... et bien gardée, c'est sûr !... De ce côté, seulement, les conjurés peuvent craindre quelque chose... Ces trois hommes, que j'ai vus, tout à l'heure, dans ce souterrain, n'ont aucune raison de redouter que personne, au monde, ait l'audace de les suivre, en cette voie secrète... Si nous les y suivons, c'est parce que nous avons été servis, puissamment, par un hasard tout à fait exceptionnel... en lequel on aurait le droit de voir, même, une intervention providentielle... Non... non... ils n'ont aucune défiance... Au bout de cette galerie, nous ne nous heurterons à aucun ennemi... Et nous pénétrerons, sans coup férir, dans la grotte... Avançons !...

Nicolas de Garlande, et son fidèle Hubert... marchèrent, pendant dix minutes, environ... silencieux, attentifs, prêts à tout.

Soudain, le Sénéchal s'arrêta.

— N'entends-tu pas un bruit de voix... dans le lointain?... demanda-t-il à son compagnon.

— Si fait, Monseigneur!... Je l'entends, même, depuis un instant, déjà!

— Nous devons approcher de notre but.

— C'est probable.

— Avançons!

— Avançons!

Les deux hommes se remirent en route; mais, lentement... très lentement.

Le Sénéchal était en proie à une très violente émotion... non qu'il craignit pour sa vie, certes — il est inutile de le déclarer — mais parce qu'il avait peur d'échouer, au dernier moment, dans une entreprise dont les résultats devaient avoir une si grande importance au profit de ceux qu'il servait.

Hubert, d'autre part, n'était pas moins ému que son Seigneur... mais, lui aussi, sans aucun souci égoïste : Il tremblait que Nicolas de Garlande ne laissât sa vie en cette téméraire aventure.

Et, tout à coup, le Sénéchal vit briller, devant lui, au fond de la galerie, une lueur rougeâtre.

Hubert aperçut cette lueur en même temps que son Maître.

— Nous y sommes, Monseigneur!... fit-il, d'une voix tremblante.

— Oui!...

Par un même geste, instinctif, les deux hommes rabattirent, sur leur visage, le capuchon de leur froc.

— Marchons!... reprit le Sénéchal... Et pénétrons, dans la grotte, sans hésiter... Il faut que nous ayions l'air de savoir où nous sommes, et pourquoi nous nous trouvons là... Jouons d'audace!... L'audace nous servira... Si nous avions l'air embarrassés, le moins du monde, on se défierait de nous, et nous serions en danger... Tu m'as bien compris?

— Oui, Monseigneur!...

— Allons!

A mesure qu'ils s'enfonçaient, davantage, dans la galerie, ils entendaient, mieux, le bruit de voix qu'ils avaient perçu, pour la première fois, un moment auparavant.

Ce bruit. d'abord murmure... était tapage, à présent.

Il devait y avoir, là-bas, un assez grand nombre de gens réunis, et causant.

Cette constatation satisfit, pleinement, Nicolas de Garlande.

Il se disait, avec raison .

— Plus il y aura de conjurés... et plus nous passerons inaperçus!

De même qu'ils entendaient, plus nettement, les voix,... de même, ils

voyaient, plus nettement, aussi, la lueur, rougeâtre, qui trouait les ténèbres, et qui les guidait.

Cette lueur éclairait, en partie, le souterrain où ils se trouvaient encore.

Elle était produite, sans doute, par quelques torches, allumées dans la grotte.

Parfois... l'espace d'une seconde... cette lueur semblait s'éteindre.

— C'est que quelqu'un passe, là-bas, devant l'issue de la galerie... se dit le Sénéchal, fort judicieusement.

Il aimait à se rendre compte, on le sait, de tout ce qu'il constatait.

Maintenant, les deux hardis compagnons n'étaient plus qu'à quelques toises de l'ouverture par laquelle il fallait passer pour pénétrer dans la grotte.

Nicolas, de la place où il était, à présent, pouvait voir s'agiter, dans une demi-obscurité, à vingt pas en avant de lui, des groupes d'hommes.

...C'était un brave, certes, que le Sénéchal... mais, à cette minute, ultime, il sentait battre son cœur à coups précipités... si fort, qu'il en sentait la répercussion jusqu'en son cerveau.

Vingt fois, à la guerre.... à la chasse, il avait affronté la mort; mais, jamais, il n'avait éprouvé cette angoisse qui lui serrait la gorge, jusqu'à l'étouffer — à ce point, que, en cet instant, il n'eût pu articuler une parole... même si cela avait été nécessaire, absolument, pour le gain de son entreprise... ou pour préserver son existence!

Il tenta un vigoureux effort pour vaincre cette émotion, qui le paralysait au moment où il avait le plus besoin de son sang-froid habituel.

Il y parvint.

— En avant!... murmura-t-il... Dieu nous garde!

— Et que la Sainte-Madone nous protège!... dit Hubert... parce que sa mère lui avait recommandé, dès son enfance, de prier la Vierge, en cas de grand danger.

Résolument, le Sénéchal se dirigea vers l'ouverture de la grotte.

. . . . . .

Peut-etre son entrée, dans cette grotte, eut-elle été remarquée,... à son grand dommage... s'il était arrivé, là, avec Hubert, quelques minutes plus tôt.

Mais personne ne vit les deux hommes sortir de la galerie... attendu que, au moment, même, où ils en débouchèrent, l'attention des assistants — une soixantaine d'individus, environ — s'était portée vers une autre ouverture, pratiquée dans le rocher constituant les murailles de la grotte, et située de l'autre côté de l'issue du souterrain qu'ils avaient parcouru.

Tous les regards s'étaient dirigés de ce côté.

Que se passait-il donc?

Monseigneur Charles de Valois, frère de Sa Majesté Philippe IV, Roi de France... était entré dans la grotte, les yeux bandés,... et précédé de plusieurs moines, parmi lesquels Nicolas de Garlande reconnut celui qui avait donné rendez-vous, au prince, l'autre nuit, dans un fourré de la forêt...

XVIII

LES CONJURÉS

Cette grotte, naturelle, était vaste, et haute...

De sa voûte, pendaient des stalactites innombrables... les unes, énormes, massives — les autres, fines, longues, acérées comme des dagues.

Quelques-unes, transparentes comme du cristal de roche, reflétaient la lueur, rougeâtre, des torches, et étincelaient.

A gauche du passage par lequel Charles de Valois était entré dans la grotte, il y avait, en la muraille, une sorte de cavité, creusée, à même le roc, par des mains humaines,... et cela constituait un banc de pierre, surélevé, une sorte de chaire, ou de trône — cela tenait, et de l'une, et de l'autre — où le Comte de Saint-Pol avait pris place.

De là, il dominait l'assistance.

En face de lui, à quelque distance, il y avait un autre banc de pierre, sur lequel le Révérend Père Richard, et le Révérend Père Ludovic, s'étaient assis.

Derrière le Comte de Saint-Pol, on avait placé trois torches, en des anneaux de bronze scellés dans le rocher.

Ces torches, fumeuses, éclairaient, assez vivement, la place où devait avoir lieu le conciliabule des conjurés... et laissaient, quasiment, dans les ténèbres, les autres points de la grotte.

Cette circonstance plut à Nicolas de Garlande... et pour cause!

Seuls, le comte de Saint-Pol, l'Evêque de Saint-Georges, et le Prieur de l'Abbaye du Bec, occupaient, là, une place déterminée.

Les autres assistants étaient debouts,... les uns, à droite, et à gauche du siège occupé par le Comte... les autres, aux côtés des deux moines, ou derrière eux.

Tous, ils portaient, ou bien des frocs de religieux,... ou des manteaux.

Nicolas de Garlande se rendit compte, aussitôt, qu'il y avait, là autant de guerriers que de clercs...

Les deux hommes s'effacèrent derrière ce groupe, dont chaque membre était tout occupé de ce qui se passait devant lui. (P. 946.)

Des moines, des princes de l'Église, — sans doute ; mais, aussi, des barons, des comtes,... de très Hauts, et très Puissants Seigneurs, assurément.

Quoique ceux-ci fussent enveloppés de leur manteau, de forme à la fois militaire et religieuse, pareil à celui que portait le Comte de Saint-Pol... et qui cachait leur costume — on distinguait, nettement, sous le manteau, la

forme de l'épée ; on entendait résonner, à chacun de leurs pas, la molette de leurs éperons d'or de chevaliers.

Et puis, leur démarche, plus lourde, plus virile, que celle des religieux les eût fait reconnaître, même par des yeux moins clairvoyants, et moins exercés, que ceux du Sénéchal.

Celui-ci, ainsi que son compagnon : Hubert, s'était mêlé au groupe qui se tenait à côté des Pères Richard et Ludovic.

Les deux hommes s'effacèrent derrière ce groupe, dont chaque membre, était tout occupé de ce qui se passait devant lui.

De cette place, le Sénéchal pouvait tout voir, et entendre tout ce qui se dirait, tout à l'heure, entre les principaux acteurs de la scène, assurément pleine d'intérêt pour lui, qui allait se jouer en sa présence.

Pour le moment, tout au moins, il n'avait rien à redouter, de ceux qui se trouvaient là.

Il avait constaté, avec joie, que, chaque assistant, hormis le Comte de Soint-Pol, avait rabattu le capuchon de son froc, ou de son manteau, sur son visage... au moment, même, où le Prince avait fait son entrée dans la grotte — par suite, Hubert, et lui-même, n'avaient pas une tenue capable d'amener la défiance.

Nicolas de Garlande n'avait pu reconnaître personne parmi les hommes qui l'entouraient... et cela était évidemment regrettable ; mais, d'autre part, il ne pouvait être reconnu, et cela lui constituait une précie use, et très suffisante compensation.

Il remarqua, encore, que, là-bas, au delà de la porte que le Comte Charles de Valois avait franchie, il y avait une foule, une véritable fourmillière de moines, allant et venant, — éclairés, vaguement, et de biais, dans une pénombre, par la lueur vacillante des torches.

— Oui,... oui... pensa-t-il... le Tout-Puissant m'a aidé!... Jamais je n'aurais pu m'introduire, à la suite du Prince, céans, par cette entrée... Elle est gardée, jusqu'ici, et fort avant, au dehors, dans la forêt, par l'innombrable séquelle des frocards qui errent, en la contrée, depuis plusieurs jours.. Tout au moins, je n'y serais pas entré sans risques... Au lieu que, grâce au Ciel, je suis venu, ici, sinon sans peine, du moins sans danger!... Pourvu que la protection divine me serve, aussi utilement, jusqu'au bout!...

*
* *

En cette occasion, encore, le très clairvoyant Nicolas de Garlande avait deviné juste.

En effet, un Moine — un de ceux qui conduisaient les autres — s'était approché du comte de Saint-Pol.

Il lui parla bas, à l'oreille.

— Quels ordres avez-vous à me donner, maintenant?... demanda-t-il, avec toutes les marques du plus grand respect.

— Vous avez bien exercé, à l'entrée de la grotte, ainsi que je vous l'avais expressément recommandé, la surveillance la plus attentive? demanda le comte.

— Oui... la plus attentive... Personne n'y a pénétré, sans avoir répondu, nettement, sans hésitation, au mot d'ordre qui m'a été donné, et sans avoir montré l'anneau de l'Ordre.

— Bien!... De même, au dehors, vos Religieux ont exercé, partout, la même surveillance, dans un rayon assez étendu, aux alentours?

— Oui.

— Ils n'ont rien vu de suspect?

— Rien!

— Bien!... Vous avez apposté des moines, de loin en loin, qui devraient se replier, les uns sur les autres, au moindre danger, et qui nous préviendraient, par suite, très vite, de l'approche de ce danger?

— Oui.

— Bien!... dit le comte de Saint-Pol... Que vos moines veillent encore!... Gardez les alentours... Gardez l'entrée de la grotte... Que personne ne puisse s'y introduire, maintenant plus que jamais, hormis ceux qui doivent y venir encore : nos frères, qui ont pu être retardés pour une cause quelconque...

Le moine s'inclina.

— Allez!... fit le comte...

Le Religieux s'éloigna.

. . . . . .

Cependant, Monseigneur de Valois s'était dirigé, les yeux bandés, et guidé par trois moines, — dont celui qui était allé le chercher dans la forêt... celui qui lui avait adressé les offres des conjurés — vers le siège occupé, déjà, devant le trône du comte de Saint-Pol, par les Pères Richard et Ludovic.

Il s'assit entre eux.

Ils s'étaient écartés pour lui laisser place.

Tout ce cérémonial avait été réglé, à l'avance, sans doute.

Il s'opéra, au milieu du plus profond silence... ce qui lui donna un caractère grave, solennel... et vraiment imposant.

Chacun des assistants, impressionné, se rendait compte qu'il allait se passer, là, des choses exceptionnellement importantes, auxquelles étaient liées les destinées de très puissants personnages... mieux encore : les destinées de la France, et de l'Église — peut-être...

XIX

LA CONJURATION

... Lorsque le Prince eut pris place... toujours les yeux bandés... entre les deux seconds du Comte de Saint-Pol,... celui-ci se mit debout.

Ayant joint ses deux mains, il leva les yeux au Ciel, et, d'une voix forte, il prononça ces mots :

— Marie... Étoile des Mers... Conduis-nous au Port du Salut!... (1).

Tous les assistants répétèrent :

— Marie... Étoile des Mers... Conduis-nous au Port du Salut!...

Les voix résonnèrent.

Les ondes, sonores, s'étendirent, sous cette voûte de pierre... produisant un bruit pareil au lointain hululement de la mer, arrivant, du large, à l'heure de la marée, par un gros temps.

Le Comte de Saint-Pol, toujours dans la même attitude, reprit :

— *Non nobis, Domine, sed nomini tuo da gloriam* (2) !

Les assistants répétèrent :

— *Non nobis, Domine, sed nomini tuo da gloriam!*

Puis, il y eut un assez long temps de silence.

Et le Comte de Saint-Pol poursuivit :

— A toi,... Charles de Valois, petit-fils du Saint Roi Louis IX... fils du sage roi Philippe III... Salut !

Il n'avait fait aucune allusion — et Charles de Valois le remarqua — à la parenté de son interlocuteur avec Philippe IV.

Le Comte de Saint-Pol fit un signe...

Un moine ôta le bandeau appliqué sur les yeux du Prince.

Charles de Valois regarda tout autour de lui...

Il vit le Comte de Saint-Pol,... les deux moines, entre lesquels il était assis... et tous les assistants.

Seul, parmi ceux-ci, le Comte de Saint-Pol — on le sait — avait le visage découvert.

Il apparut, au Prince, tel qu'il était : viril, imposant, superbe, majestueux.

Le frère du Roi de France était magnifiquement vêtu... couvert de bijoux scintillants, et d'armes précieuses (3) : Il avait voulu se montrer, aux

(1). Voir notre note (2) page 564, livraison 71.

(2). Devise inscrite sur l'étendard de bataille des Chevaliers de l'Ordre du Temple... Cet étendard, mi partie noir et blanc, se nommait : Beaucéant.

(3). Charles de Valois, du reste, aimait à se parer de bijoux et d'armes; il en possédait un nombre considérable : Dans son testament, rédigé à Villers Cotterets le 17 septembre 1325, il écrivit ce qui suit : « Item j'ay laissié à Phelippe mon ainzné

conjurés, avec tous les attributs de sa puissance, de son rang, de sa fortune.

Il avait, vraiment, haute mine, et fière allure.

Il fixa son regard sur le Comte de Saint-Pol.

— Est-ce toi qui m'as parlé, vieillard?... demanda-t-il.

— C'est moi!... répliqua le Comte.

— C'est toi qui m'as salué?

— C'est moi!

— Je te salue, donc, à mon tour.

Le Comte de Saint-Pol s'inclina.

Charles de Valois reprit :

— Tu es un homme de race, cela se voit, dès le premier aspect... un Haut Seigneur... c'est sûr — et un soldat, j'en répondrais?...

— Je suis un Haut Seigneur... et un soldat! répondit le Comte... J'ai combattu, naguère, aux côtés de ton aïeul : Saint Louis... et je puis ajouter, même, que, en mainte bataille, près de lui, je me suis couvert de gloire!...

— D'où vient que je ne te connais pas?

— C'est que tu n'étais encore qu'un enfant quand je me suis retiré du monde, volontairement, pour céder aux poussées de ma Foi ardente... et pour accomplir, au profit de l'Humanité, une œuvre plus grande, plus utile, que celle que j'aurais pu accomplir comme Haut Seigneur... et comme soldat... Depuis, j'ai travaillé, sans relâche, dans la solitude, pour le bien de mon œuvre... Aucun événement ne s'est produit, sur la surface du globe, sans que j'en aie été informé, sans que je m'en sois préoccupé... Mais je ne me suis montré nulle part... Chef, je concevais... Mes seconds exécutaient mes ordres : Celui qui dirige n'a pas besoin de paraître... Ses actes attestent sa présence, et sa puissance, tout à la fois... Tu ne m'as jamais vu... mais mes actes te sont connus...

— Qui es-tu?

— Tu le sauras tout à l'heure.

— Bien... Le Moine, qui m'a parlé, dans la forêt, après la chasse que j'avais suivie, avec mon frère — et qui m'a engagé à accepter le rendez-vous qu'il m'offrait, en ton nom... m'a dit que je me trouverais, céans, en présence d'une ligue de Hauts Seigneurs et de Dignitaires Ecclésiastiques?

— C'est exact... Les hommes qui t'entourent, sont, tous, de Hauts Seigneurs, et des Dignitaires Ecclésiastiques.

Charles de Valois promena son regard, tout autour de lui, sur l'assistance — et reprit :

---

filz, l'autre plus bel de mes rubiz dempres, et toutes mes armeures de guerre et de tournoy et de jouste, et touz mes coustiaus, toutes mes espèces et toute manière de harnoys à armer, fers de lance, batraies, hyaumes et chapiaus à visières, exceptez un mien haubergon, qui est de l'ouvrage d'Acre, et l'espée de quoy le sire de Harecourt se combati, que je laisse à Charles, mon filz. » — (Gde Encyclopédie.)

— Ainsi que le Moine me l'a dit, encore, nous sommes assemblés, en ce lieu, pour chercher les moyens d'enrayer, dans l'intérêt du Roi, et de la France, une œuvre, entamée, par Philippe IV, et ses ministres, contre l'Église... œuvre qui — toujours selon le Moine — ne doit pas s'achever, parce que, si elle s'achevait, la France, Fille aînée de l'Église, et qui aurait meurtri sa Mère, serait maudite, à jamais, dans les siècles des siècles?

— Oui!... reprit le Comte de Saint-Pol.

— Eh! bien... poursuivit le Prince... je suis venu à votre rendez-vous... Qu'attendez-vous de moi?... Exposez vos projets?... Parlez?... J'attends!

Le Comte de Saint-Pol répliqua :

— Ainsi que le Moine qui t'a parlé, en notre nom, te l'a dit, encore, nous avons souhaité de te voir, parce que nous savons que, dans les Conseils du Roi, tu as été, toujours, le très noble, et très courageux, défenseur de ces deux principaux appuis du Trône : La Croix, et l'Épée.

— Après?

— Parce que tu t'es opposé, jadis, de toutes tes forces, de toute ton énergie, à l'acte, parricide, d'Anagni, où le sacrilège Nogaret insulta l'octogénaire Successeur de Pierre, le très vénéré, et très saint Pontife : Boniface VIII (1).

— Après?

— Parce que tu t'es opposé, de même, en 1307, à l'arrestation des Chevaliers de l'Ordre du Temple...

— Après?... Après?

— Parce que, enfin, tu es le seul, à cette heure, qui vive sur les marches du Trône, et qui soit capable de servir la Cause que nous servons... et qui est la Cause, même, du Dieu-Puissant.

— Conclus... vieillard? dit Charles de Valois.

Le comte de Saint-Pol poursuivit :

— Ces Hauts Seigneurs... ces Dignitaires Ecclésiastiques, qui sont autour de toi, présentement... tu les connais, pour la plupart, et ils te connaissent... Par leur rang, par leur nom, par leur fortune, et leur puissance,

(1)... En 1303, Boniface VIII excommunia Philippe IV, et le menaça de le déposséder pour donner son royaume à l'empereur Albert Ier. Philippe rassembla les Etats Généraux; les légistes : Guillaume de Nogaret, Guillaume de Plasian, Pierre Dubois, furent d'accord qu'il fallait supprimer le pouvoir temporel des papes. Nogaret vint en Italie; il s'entendit avec Sciarra-Colonna, noble romain, et mortel ennemi du pape, Boniface était, alors, à Anagni, sa ville natale. Boniface revêtit ses habits pontificaux, s'assit dans sa chaise apostolique, la tiare en tête, la croix d'une main, les clefs de Saint Pierre de l'autre, et il attendit : « — Fils de Satan, lui dit Colonna, cède la tiare que tu as usurpée. » « — Voilà mon cou, voilà ma tête, répondit Boniface : Trahi, comme Jésus-Christ, s'il me faut mourir, comme lui, du moins je mourrai pape. » Colonna l'arracha de son trône, le frappa de son gantelet de fer au visage, et l'eut tué, si Nogaret ne l'en eut empêché. « O toi, chétif Pape, dit Nogaret, considère et regarde la bonté de mon Seigneur le Roi de France, qui, si loin que soit, de toi, son royaume, par moi te garde et te défend. » — Duruy.

ils représentent ce qu'il y a de plus grand, en le royaume de France, à cette heure.

— Que veulent-ils?

— Ils sont las, et écœurés, de tout ce qui se passe, sous leurs yeux, depuis dix ans!

— Poursuis?

— Ils sont las de se voir ôter, les unes après les autres, toutes leurs prérogatives...

— Et puis...

— Las d'être abaissés, sans cesse, par leur Roi, devant des hommes de rien, tels que les Marigny... les Plasian, les Nogaret... Ils disent que le Roi Philippe IV, ton frère, — qui est des leurs, pourtant — devrait les protéger, puisqu'ils le protègent... Ils se plaignent de voir le Roi de France s'appuyer sur les Légistes... et, même, sur les manants...

— De quoi se plaignent-ils, encore?...

— Ils sentent que tout ce qui a fait la grandeur, et la force, de leurs aïeux,... tout ce qui a fait la leur — croule!

— Ils ont raison, certes!

— Ils craignent que le royaume de France, si superbe, et qui rayonna, sur le monde, quand il était dirigé par la Croix, et l'Épée — ne soit abaissé, d'abord... et effacé, bientôt, de l'Europe, quand il sera tombé, tout à fait, aux mains des « Chevaliers ès Lois »... favoris, actuels, du descendant de Hugues Capet... du petit-fils de saint Louis!

— Ils ont raison!... dit Charles de Valois, pour la deuxième fois.

Il y eut un temps de silence.

Le comte de Saint-Pol reprit :

— Je suis aise de constater que tu donnes raison à ceux qui sont prêts à s'ériger en juges des actes du roi de France : Philippe IV, et de ses abhorrés ministres.

Charles de Valois, hautain, dit :

— Après?

Le comte de Saint-Paul poursuivit :

— Donc, tu estimes que les Hauts Seigneurs, et les Dignitaires Ecclésiastiques qui t'entourent, ont raison de réprouver l'acte d'Anagni, qui amena la mort du Saint Pontife Boniface VIII?...

— Mes actes antérieurs, énoncés, par toi, tout à l'heure, constituent, pour le moment, une suffisante réponse à ta question.

— Après Boniface VIII, qui mourut des suites de l'attentat organisé par Philippe IV... ce même Philippe, ton frère, qui voulait abaisser l'Église, et s'en rendre maître, frappa le nouveau Pontife : Benoît XI... qui avait excommunié les auteurs de l'attentat d'Anagni... Benoît XI rendit son âme à

Dieu, martyr, comme son prédécesseur, et... empoisonné... par ordre du Roi de France!

— C'est faux!... s'écria Charles de Valois... avec véhémence... Philippe IV, mon frère, n'est pas un assassin !... Je vous défends d'insulter, devant moi, celui qui est votre Maître, votre Seigneur, par Droit Divin, et par Droit de Naissance.

— Pourtant...

— Vous ne voulez pas qu'on touche à vos prérogatives?... Ne touchez pas à celles de ceux qui vous dirigent!... En y touchant, vous touchez aux vôtres, par suite... Ne le comprenez-vous pas?... En ébranlant la toute-puissance royale, vous affaiblissez la vôtre... Vous donnez, aux humbles, qui vous regardent, un mauvais exemple, qu'ils imiteront... Or, la première de toutes les prérogatives d'un Roi, celle sans laquelle sa Majesté ne peut resplendir, c'est le respect, à lui dû par ceux qui vivent à l'ombre de son Trône... Et, je vous le demande, est-ce respecter son Maître, que de l'accuser, sans preuve, d'une action criminelle?

Cette fière réplique fut suivie d'un frémissement, qui parcourut l'assistance.

Le comte de Saint-Pol reprit :

— Effectivement, on n'eut point la preuve du crime de Philippe... en ce qui concerne le Saint Père Benoît XI... Mais, du moins, il est certain que, dans la forêt de Saint-Jean-d'Angély, Philippe IV eût, avec Bertrand de Goth, — alors archevêque de Bordeaux, et maintenant Pape, sous le nom de Clément V — une entrevue, au cours de laquelle il lui déclara qu'il lui ferait donner la tiare, s'il promettait de lui accorder six grâces, qu'il énuméra... Or, aujourd'hui, chacun sait ce que le Roi demanda au futur Pontife (1).

(1) Le roi dit à Bertrand de Goth : « Vois, archevêque, j'ai en mon pouvoir de te faire pape, si je veux, c'est pour cela que je viens vers toi ; car si tu me promets de me faire six grâces que je te demanderai, je t'assurerai cette dignité, et voilà qui te prouvera que j'en ai le pouvoir. » Alors, il lui montra les lettres, et délégations, de l'un et de l'autre Collège (les deux partis entre lesquels étaient divisés les cardinaux). Le Gascon (Bertrand de Goth), plein de convoitise, voyant, ainsi, tout à coup, qu'il dépendait, entièrement, du Roi, de le faire Pape, se jeta, comme éperdu de joie, aux pieds de Philippe, et dit : « Monseigneur, c'est à présent que je vois que tu m'aimes plus qu'homme qui vive, et que tu veux me rendre le bien pour le mal. Tu dois commander, moi, obéir, et, toujours, j'y serai disposé. » Le Roi le releva, le baisa sur la bouche, et lui dit : « Les six grâces, spéciales, que je te demande, sont les suivantes : La première, que tu me réconcilies, complètement, avec l'Eglise, et me fasses pardonner le méfait que j'ai commis en arrêtant le pape Boniface; la seconde, que tu rendes la communion, à moi, et à tous les miens; la troisième, que tu m'accordes les décimes du Clergé dans mon royaume, pour cinq ans, afin d'aider aux dépenses faites en la guerre de Flandre; la quatrième, que tu détruises, et annules, la mémoire du pape Boniface; la cinquième, que tu rendes la dignité de cardinal aux seigneurs Jacques et Pierre Colonna, que tu les remettes en état, et qu'avec eux, tu fasses, cardinaux, certains miens amis; pour la sixième grâce, et promesse, je me réserve d'en parler, en temps et lieu : car c'est chose grande et secrète. » L'archevêque promit tout, par serment, sur le corps du Seigneur, et de plus, il donna, pour otages, son frère, et deux de ses neveux. Le Roi, de son côté, promit, et jura, qu'il le ferait élire Pape. — Chronique de Villani, liv. VIII, chap. LXXX.

...Régner par l'épée... La tienne a jeté d'étincelants éclairs!... (P. 959.)

— Passe!... fit Charles de Valois... Ce sont, là, des légendes... Il s'en crée, toujours, de pareilles, autour des actes des Conducteurs d'Etres (1) .. La foule les enregistre, parce qu'elles flattent son imagination; mais des hommes tels que toi, et ceux qui nous entourent, ne doivent point y ajouter foi.

(1) Le fait est démenti par la plupart des historiens, il faut qu'on le sache.

— Il n'en est pas moins vrai que Bertrand de Goth fut élu Pape, de par...

— De par le vote des cardinaux siégeant au Conclave.

— En réalité, de par la volonté du roi de France... Elu Pape, Clément V, en effet, fut dans la main de Philippe; il dut quitter la vieille ville de la papauté romaine, et devint, à Poitiers, d'abord... « l'hôte de la France », comme on a dit, — en réalité, le prisonnier de ton frère... Il l'est, encore, dans Avignon...

— Après?

— Du jour où la Papauté ne fut plus qu'un pouvoir notoirement subordonné au Roi de France, elle perdit beaucoup de son autorité morale sur le Monde Chrétien (1)... tu dois en convenir?

— J'en conviens!... Après?

— Ce fait eut, déjà,... et, aura, plus encore, des conséquences terribles! (2)

— Poursuis!

— Fidèle aux promesses qu'il avait faites, au Roi... pour obtenir, de lui, son appui, dans le Conclave, et par suite, la tiare... Clément V, réconcilia Philippe IV avec l'Église; il lui rendit la communion; il l'autorisa à percevoir les décimes du Clergé dans son royaume...

— Après?... Après?

— Il rendit leurs dignités de cardinaux à Jacques et Pierre Colonna : les assassins de Boniface!... Et il donna le chapeau à plusieurs Dignitaires Ecclésiastiques, notoirement dévoués au Roi de France... Enfin...

— Enfin?

— Il lui arracha la condamnation des Templiers, en soutenant que, en cette affaire, il était « le champion de l'Église »... Il fit mieux...

— Achève?

— En 1309, au Concile de Vienne, il obtint, de lui, qu'il prononçât l'abolition de l'Ordre... C'est que, lors de l'entrevue de Saint-Jean-d'Angély, Philippe avait demandé, à Bertrand de Goth, futur Pape, six grâces... sans s'expliquer sur la dernière... Or, celle-ci, c'était l'abolition de l'Ordre du Temple, depuis longtemps arrêtée, dans l'esprit du Roi de France, et, surtout, sans doute, dans celui de ses exécrés ministres... Ce n'est pas tout...

— Parle?

— Clément V, dans le Concile Œcuménique de Vienne, osa déclarer... abominable imposture!... que Philippe IV, et ses ministres — qui furent les persécuteurs de l'Église, et qui abattirent deux de ses Pontifes, n'ont rien fait contre Elle!

---

(1) Victor Duruy.

(2) L'installation du Pape, en France, fut dénommée la captivité de Babylone. — Victor Duruy dit que *la captivité de Babylone* ébranla l'Eglise, prépara le *grand schisme d'Orient*, précurseur, lui-même, de *la Réforme*.

— Conclus?... dit Charles de Valois.

— La conclusion sera brève... répliqua le comte de Saint-Pol... La coupe est comble : Elle déborde!... L'heure est venue d'en finir... Tant d'infamies méritent un châtiment!...

— Un châtiment?

— Oui!... Dieu le veut!... clama le comte de Saint-Pol...

— Dieu le veut! répétèrent les assistants.

— Il faut... poursuivit le comte... il faut que ceux qui précipitent la France vers les abîmes disparaisssent!... Il faut que la France,... pour sa plus grande gloire... redevienne la Fille aînée de Notre Sainte Mère l'Eglise... Elle a été son bras droit, sous Clovis, contre les Ariens; sous les Carlovingiens, contre les Lombards; plus tard, contre les Albigeois... Elle a fait les Croisades... Elle s'est couverte de Monastères... Son Université de Paris, ses docteurs, son saint Bernard ont été les lumières de la Catholicité. — Et voilà pour la Croix. — Il faut que les Hauts Seigneurs, qui constituent, d'autre part, l'appui du Trône, reprennent leurs droits, leurs rangs, leurs prérogatives. — Et voilà pour l'Épée. — Il faut que l'Ordre du Temple, qui représente, auprès du Trône, à la fois la Croix, et l'Épée, soit reconstitué. — Il faut que les Légistes soient punis!... Il faut que les Marigny, les Nogaret, les Plasian, les de Presles, les Pierre Dubois, les Clément V, expient leurs crimes!... Tous, ici, tant que nous sommes, nous le voulons, fermement... Dieu protégera, c'est sûr, ceux qui sont prêts à risquer leur vie, pour sa Très Sainte Cause!

Le comte de Saint-Pol avait prononcé ces paroles d'une voix vibrante, sonore... et avec une énergie, une puissance... même, une majesté excessive.

Pour la deuxième fois, un frémissement courut dans l'assistance.

Tous... Hauts Seigneurs, et Dignitaires Ecclésiastiques, approuvèrent les dires du comte.

Il y eut un assez long temps de silence.

Ce fut Charles de Valois qui renoua l'entretien.

Ses yeux étincelaient; ses narines, battaient : Visiblement, il était fortement ému.

— Donc... fit-il... vous voulez accomplir une œuvre de régénération, morale, et sociale, dont bénéficieront, et l'Eglise, et la France?

— Nous le voulons! répondit le comte de Saint-Paul.

— Nous le voulons!... reprirent les assistants.

— Bien!... reprit le Prince...

Et il ajouta :

— L'entreprise est hardie!...

— Des hommes tels que nous, peuvent la tenter! fit le comte.

— Soit!... Elle est, aussi, dangereuse...

— Nous avons envisagé, froidement, et résolûment, les dangers que nous courrons !

— Vous avez affaire à forte partie.

— On est vail'ant, et fort, quand on sert la cause du Juste, qui est la cause de Dieu !

— Alors... poursuivit Charles de Valois... après un moment de réflexion... c'est bien vrai?... Tous, tant que vous êtes, céans, Hauts Seigneurs, et Dignitaires Ecclésiastiques, vous seriez résolus à entamer une action, énergique, contre les ennemis de l'Eglise, et de la Noblesse, c'est-à-dire : les Marigny, les Nogaret, et autres?

— Oui !

— De par le Très-Haut, Messires... si c'était vrai ! fit Charles, avec un enthousiasme qu'il ne chercha pas à dissimuler.

— Que veux-tu dire?... demanda le comte de Saint-Pol, surpris.

Tous les assistants, surpris, de même, et pleins d'espoir, maintenant dans la réussite de leurs projets, attendaient, impatiemment, la réponse du Prince.

— Je veux dire... répliqua-t-il... je veux dire que, depuis vingt ans, j'attends ce moment, où nous sommes, avec impatience !... Dix fois, j'ai cru que vous alliez, enfin, vous décider à agir... vous décider à vous défendre... et à venir vous serrer, tous, autour de votre Roi, pour combattre, avec lui, de par lui, vos ennemis, et ceux de la Catholicité, or, dix fois, j'ai été déçu !... Je ne vous croyais plus capable d'un acte d'énergie !... Me serais-je trompé ?... Il me plaît de le croire... Est-ce vrai, Messires, répondez ?... Etes-vous prêts, vraiment, à vous unir, étroitement, contre ceux qui dirigent la France vers les abîmes dont vous parliez?... Cela réjouirait mon cœur !... Répondez ?... Répondez?...

— Oui ! répliqua le comte de Saint-Pol... Nous sommes prêts !...

— Oui !... Oui !... clamèrent, d'une seule voix, tous les assistants... Oui !... Nous sommes prêts !

— Eh ! bien...

— Eh ! bien?...

— Eh ! bien... reprit Charles de Valois... je suis prêt, moi-même, à vous entendre... à vous servir... de toutes mes forces, avec une ardente conviction... avec un dévouement, absolu, à une œuvre que je considère comme nécessaire !...

— Absolument nécessaire !

— On peut l'entreprendre... Peut-être n'est-il pas encore trop tard pour qu'elle porte ses fruits...

— Non !... Il n'est pas trop tard.

— Parlez donc, Messires?... Quels sont vos moyens d'action ?... Que comptez-vous faire?... Oui, oui, parlez ?... Je vous écoute?...

XX

INTERROGATION

— Tu nous as demandé quels sont nos moyens d'action?... dit le comte de Saint-Pol... Au point où nous en sommes, et, étant donné que tu sembles être d'accord, avec nous, sur tous les points... nous pouvons exposer, devant toi, nos projets... avec la quasi-certitude que tu les approuveras... Ces projets, nous les avons longuement préparés, étudiés, murs... et c'est après d'innombrables conciliabules,... après avoir pesé le pour et le contre... que nous les avons définitivement adoptés...

— Parle?

— Je dois te déclarer, d'abord, que nous avons pris deux résolutions.

— Quelles?

— L'une sera mise en œuvre dans le cas,... probable, — à présent, on peut le dire — où tu accepteras nos offres.

— Et l'autre?

— L'autre relative à ce que nous ferons dans le cas où tu ne les accepterais point.

— Bien!...

— Dans ce dernier cas — improbable, je le répète; mais il faut tout prévoir — nous sommes armés, il faut que tu le saches, pour agir, sans toi, avec toute l'énergie désirable.

— Poursuis?

— Cela dit, je m'explique.

Le comte de Saint-Pol, après un moment de réflexion, s'exprima ainsi :

— Quand ton père : Philippe III, mourut, il fit jurer, à ton frère aîné : Philippe... qu'il t'aiderait, fidèlement, à acquérir le royaume d'Aragon... Ce royaume, enlevé, par Martin IV, à Don Pedro d'Aragon, excommunié, t'avait été donné; tu fus proclamé, solennellement, roi d'Aragon, et de Valence, comte de Barcelone... Mais, après la mort de Philippe III, survenue, un an après, à Perpignan, ton frère ne tint pas le serment qu'il avait fait à votre père... Tu fus contraint de renoncer, définitivement, à tes prétentions sur la couronne — qui t'appartenait légitimement — et, ce, parce que ton frère ne tenta rien pour soutenir tes droits.

Charles de Valois, surpris, regarda, fixement, son interlocuteur.

— Quel rapport... demanda-t-il.

— Attends!... reprit le comte de Saint-Pol... Tu vas comprendre...

— Poursuis donc ?

— Veuf de Marguerite, fille du roi de Naples, tu as épousé, en secondes noces, Catherine, Dame de Courtenay, petite-fille de Beaudouin II, Empereur de Constantinople... Par suite, tu fis valoir, contre Andronic Paléologue, les droits que tu avais acquis sur l'Empire d'Orient... Boniface VIII te proclama Empereur... Mais tu n'occupas, jamais, le Trône de Constantinople...

— Je ne vois pas où tu veux en venir.

— Lorsque l'Empereur Albert d'Autriche mourut, assassiné, en 1308, ton frère Philippe, qui avait songé, d'abord, à se faire nommer Empereur, à sa place..: dut renoncer à ce projet ; mais il tenta de faire, de toi, un Empereur d'Allemagne... Cela devait le servir... Or, il ne travaille, jamais, que dans son intérêt !... Il comptait sur l'appui de sa créature sur le Trône de Pierre : Clément V... Mais rien n'était plus redoutable, pour le Pape, que l'union, intime, de la Couronne Impériale et de la Couronne de France... Clément V, gascon rusé, ne voulut pas desservir, ouvertement, le frère de Philippe IV ; il écrivit donc — le fait est bien connu — une lettre, officielle, aux sept Electeurs du Saint Empire, pour recommander ta candidature ; mais il travailla, en sous-œuvre, à l'élection de Henri de Luxembourg (1).

Charles de Valois s'écria, avec impatience :

— Encore une fois, vieillard... je ne vois pas quel rapport...

— J'en arrive au fait... dit le comte de Saint-Pol.

— Enfin !

— Il résulte de tout cela que tu as passé, jusqu'ici, ta vie, déjà longue, dans l'espérance d'une Couronne Impériale, ou Royale, que tu n'as point saisie, encore...

L'impatience de Charles de Valois augmenta.

— Tu m'as déclaré que tu allais en venir au fait !... dit-il, avec un dépit très marqué.

Le comte de Saint-Pol, très grave, poursuivit :

— Petit-fils de Saint Louis... tu as, de par ton père, Philippe III, les quatre chatellenies de Crépy, de la Ferté-Milon, de Pierrefonds et de Bethizy-Verberie, réunies, en un corps, sous le nom de Comté de Valois... De par ton premier mariage avec Marguerite, fille de Charles II, Roi de Naples, tu as les comtés d'Anjou, et du Maine... De par ton frère, Philippe IV, tu as les comtés d'Alençon, et du Perche, et ton comté d'Anjou a été érigé en Pairie... De par le Pape, Boniface VIII, tu es comte de Romagne, seigneur d'Ancône — et tu portes le titre de Vicaire et Défenseur de l'Église... Tu as, enfin, des titres innombrables, des honneurs plus qu'aucun Haut Seigneur, une fortune considérable... mais petit-fils de Roi, fils de Roi, frère de

(1) Frantz Funck-Brentano

Roi, oncle de trois princes qui pourraient porter la couronne de Roi, gendre de Roi,... tu n'es pas Roi (1)...

Charles de Valois répondit, fièrement :

— Ma couronne de Comte brille, à mon front, autant qu'une Couronne Royale!...

— C'est vrai!... fit le Comte de Saint-Pol.

— L'homme vaut par lui-même, bien plus que par ses titres!... Les titres ne parent que ceux qui en sont dignes!

— C'est vrai!... répéta le Comte de Saint-Pol...

Puis, il ajouta :

— Je voulais, précisément, en venir à ceci : ton frère, Philippe, eut la Couronne — parce que votre frère aîné, premier fils de Philippe III, mourut, — empoisonné, assura-t-on... Or, il est regrettable, pour la France, et, même, pour le Monde, que tu n'aies pas été le second fils de Philippe III, au lieu de n'être que le troisième... Tu eusses ceint la Couronne de France, à la mort de ton père, et, sur le Trône, tu eusses tenu le sceptre royal plus utilement, et avec plus de Majesté, que ton frère, persécuteur de l'Église, et Roi des Légistes!...

Charles de Valois, après un moment d'hésitation, dit :

— Que prétends-tu insinuer?... Il me semble que je commence à me rendre compte du but vers lequel tu avances, trop lentement à mon gré...

— Je veux dire... reprit le Comte de Saint-Pol, avançant, prudemment, en effet, vers le but qu'il s'était assigné... je veux dire ceci : En 1294, à peine âgé de vingt-quatre ans, lors des hostilités contre l'Angleterre, tu envahis la Guienne à la tête des armées de ton frère... tu menas la campagne, vaillamment..., tu pris La Réole et Saint-Sever. — En 1300, tu dirigeas les armées françaises en Flandre; tu pris Douai, Béthune, Dam, et tu reçus la soumission de Gui de Dampierre. — En 1301, avec mille hommes d'armes, tu entras, dans Florence, en compagnie du comte d'Auxerre et de Gui Mouchet; tu aidas Charles le Boiteux à reconquérir la Calabre, et la Pouille, sur la maison d'Aragon. — En 1304, tu aidas ton frère, Philippe, à gagner la bataille de Mons-en-Puelle. — En 1310, enfin, tu conquis la Cité de Lyon, et tu accompagnas ton neveu, Louis, dans cette campagne, pour l'instruire dans le métier des armes... Or, tu as démontré, par tant d'actions d'éclat, que tu es le plus grand homme de guerre de ce temps... Je veux dire que tu es, toi, chevalier valeureux, le véritable descendant de tes aïeux : Hugues Capet, et le preux Saint-Louis... Je veux dire que tu es capable de rendre, à la France, son antique splendeur... Un roi de France, doit faire la gloire de son pays par les armes... Il doit affermir son trône, et régner

(1). Charles de Valois fut, en effet, petit-fils de Roi, fils de Roi, frère de Roi, oncle de trois Rois, gendre de Roi, père de Roi, Roi d'Aragon, et tige d'une postérité de treize Rois, qui ont gouverné la France pendant 360 ans.

par l'Épée... La tienne a jeté d'étincelants éclairs!... Quel rôle pour l'héritier d'une si grande race, que de régner par l'argutie, le dol, l'astuce, les paperasseries, les finasseries, et tracasseries,... avec l'aide de Docteurs, d'Avocats, de Scribes, de Légistes : Abjecte engeance!... C'est ce que fait Philippe IV!... Il a ruiné l'Église, abaissé la Noblesse, et avili la France... Messires, est-ce vrai?

— C'est vrai!... répondirent les assistants...

— Or... poursuivit le Comte de Saint-Pol .. Ainsi que je te l'ai dit, déjà : la coupe est comble ; elle déborde!... Il faut en finir... L'œuvre qu'il faut accomplir, pour sauver l'Église, et la France, est nécessaire... Ainsi que tu l'as déclaré, tout à l'heure, on peut l'entreprendre : il n'est pas trop tard, encore, pour qu'elle porte ses fruits... Il faut rendre, à l'Église, sa grandeur, et sa force... à la Noblesse, ses droits, et sa puissance... et reconstituer l'Ordre du Temple... Il faut châtier tous ceux, qui, depuis vingt ans, ont été les artisans de la déchéance de l'ancien Royaume Féodal... les Marigny, les Nogaret, les Plasian, surtout... Il faut déposer Clément V... et lui donner un successeur qui rentrera dans Rome... Eh! bien, pour atteindre ce résultat, il n'est qu'un seul moyen.

— Lequel?

— Il faut que nous ayons un Roi ayant fait ses preuves, dès longtemps, et comme Chevalier, et comme défenseur de l'Église... un Roi qui marche d'accord avec les Hauts Seigneurs, les Dignitaires Ecclésiastiques... qui le protègeront parce qu'il les protègera... Or, ce Roi...

— Ce Roi... Achève donc?

— Ce Roi, nous croyons l'avoir trouvé.

— Explique-toi jusqu'au bout?

— Charles de Valois, ta couronne de Comte brille, à ton front, autant qu'une couronne royale, as-tu dit, fièrement, tout à l'heure, avec un cri qui fut bien un cri de Chevalier de France!... Les titres ne parent que ceux qui en sont dignes!... as-tu dit encore... Eh! bien, nous, tous, présents ici, Hauts Seigneurs et Dignitaires Ecclésiastiques — et je veux le répéter : Nous qui représentons, ce qu'il y a de plus grand, de plus noble, à cette heure, en tout le royaume... nous disons que tu es digne, à nos yeux, de te parer du plus haut titre dont l'éclat sera rehaussé parce que tu le porteras... Nous disons que la Couronne Royale brillera, mieux encore que ta couronne de comte, à ton heaume!... Nous disons que nous sommes prêts à te servir... en tout, et partout... de tout notre pouvoir... avec un dévouement absolu... une affection filiale... le respect dû à celui qui porte le sceptre... Nous disons que nous sommes prêts à te faire hommage... à te jurer fidélité... Nous disons, enfin, que, si tu le veux, nous sommes prêts à te proclamer Roi de France...

— Moi?

— Cinq cents hommes d'armes, sûrs, vaillants, choisis... sont cachés, sous bois, ici près... (P. 967.)

— Toi!... Le sort s'est trompé de tête : C'est sur la tienne qu'il aurait dû mettre le diadème!... Mais, cette erreur, qui fut si néfaste, peut être réparée... Te plaît-il que nous fassions, de toi, le Roi qui chassera les Légistes, et rendra sa puissance à la France Féodale?... Charles de Valois, réponds?... Dis un mot, un seul... et tu es Charles IV...

XXI

LES MOYENS D'ACTION

. . . . . .

..... Nicolas de Garlande, stupéfait, épouvanté... attendit — ainsi que tous les assistants, la réponse du Prince, à la proposition, si audacieuse, du Comte de Saint-Pol...

* * *

Charles de Valois, en entendant les paroles de son interlocuteur, était devenu, soudain, très pâle.

Frissonnant, il demeura, un moment, sans force, sans pensée, sans voix.

Dans la grotte, tout à l'heure pleine de murmures... il y avait, maintenant, un silence morne, profond, solennel... pareil à celui qui plane, sur la nature, à l'approche d'une violente tempête.

L'assemblée, frémissante, plus que jamais, lorsque le Comte avait offert, au Prince, la Couronne Royale... était anxieuse, angoissée... immobile, et attentive.

Chacun avait conscience qu'un grand événement allait se produire.

Une minute se passa... qui parut sempiternelle à tous les assistants

Charles de Valois, cependant, avait reconquis tout son sang-froid.

Le double éclair qui avait jailli de ses yeux s'était éteint.

Son masque se recolora, et reprit son expression ordinaire.

— Vieillard... dit-il... d'une voix bien timbrée... ta proposition, mattendue, a de quoi me surprendre...

— L'acceptes-tu?... demanda le Comte de Saint-Pol.

Après une courte hésitation, Charles répliqua :

— Je te répondrai, tout à l'heure...

Il y eut un nouveau temps de silence; puis, il ajouta :

— Auparavant... il importe que je sache comment... par quels moyens, tous, tant que vous êtes, céans, vous comptez pouvoir mettre, sur ma tête, la Couronne Royale?

— Nous te le dirons si tu acceptes notre offre... fit le Comte de Saint-Pol, non sans avoir hésité, lui aussi, à répondre à la question du Prince.

— Je ne puis l'accepter, je le répète, sans connaître vos moyens d'action... Certes, il s'agit de choses graves... On ne s'embarque pas, dans une pareille aventure, sans réflexion, et je ne m'attendais guère à ce qu'une pareille proposition me fut faite!... On ne risque pas une pareille partie... à moins, pourtant, que les moyens que l'on compte mettre en œuvre ne paraissent devoir donner des résultats absolument certains.

— Les moyens que nous mettrons en œuvre, — je te l'ai dit, déjà,... reprit le Comte de Saint-Pol... ont été étudiés, préparés, par nous, dès longtemps... Ils donneront des résultats absolument certains... Nous sommes prêts à agir... Si tu acceptes notre offre... je te le répète, tu es Roi de France... Proclamé, par nous, dès cette minute, demain, toute la France t'acclamera... et, avant huit jours, le Monde!...

— Il y a de quoi tenter l'ambition de bien d'autres, à ma place!... fit le Prince.

— L'ambition est louable quand elle est mise au service du Droit, de la Justice... quand celui qui la porte est décidé à accomplir de grandes choses, pour le triomphe du Tout-Puissant... Allons, je te le demande encore : Dans l'intérêt de la France, et de l'Église,... acceptes-tu notre offre?

— Je ne l'accepterai — j'y suis bien, fermement, résolu — que quand je saurai ce que vous comptez faire...

... Le Comte de Saint-Pol hésita, pour la deuxième fois.
Il garda le silence, un moment.
Visiblement, il se consultait.
Bien sûr, il n'avait pas prévu la résistance du Prince.

*
* *

« Charles... petit-fils, fils, frère de Roi — jamais Roi!... » disait-on, de toutes parts, en riant, sous cape, des entreprises, vaines, que le Prince avait tentées, si souvent, pour ceindre une couronne, qui, toujours, lui avait échappé!

L'ambition de cet homme avait dû être centuplée par ses échecs antérieurs!...

Vivant sur la première marche du premier Trône du monde, il avait, à coup sûr, regretté, souvent, de ne pouvoir y prendre place — en voyant la Puissance de celui qui s'y trouvait assis... en étant témoin, chaque jour, à chaque heure, des honneurs qu'on rendait à sa Majesté Souveraine!

Les conjurés s'étaient dit, qu'un pareil homme, obéissant aux suggestions de son orgueil... heureux de cette revanche, inespérée, que le Sort lui offrait... accepterait, dans un transport d'allégresse, la proposition, magnifique, à lui adressée.

La résistance du Prince mit le Comte de Saint-Pol en défiance.

Tout à l'heure, quand, devant lui, on avait attaqué Philippe IV, en l'accusant d'avoir fait empoisonner le Pape Benoît XI... le Prince avait défendu son frère, avec véhémence.

Or, que se passait-il, alors, en son esprit?

L'offre des conjurés tentait-elle, vraiment, son ambition?

Ou bien, s'était-on mépris sur le caractère de Charles de Valois?...

Estimait-il ainsi qu'il l'avait dit, avec noblesse : « que sa couronne comtale brillait, à son front, autant qu'une Couronne Royale. »

Cette couronne lui suffisait-elle?

N'était-il pas tout dévoué à son frère... qu'il avait, souventes fois, pourtant, combattu à outrance,... et bien que, jadis, il l'eut haï, même... avait-on dit?

Au sortir de la grotte, n'irait-il pas livrer, au Roi de France, le secret des conjurés?

Sans doute, — en cas de refus de sa part... et quand il connaîtrait les moyens que les conjurés avaient préparés pour faire, de lui, un Roi de France — on pourrait l'empêcher d'aller les révéler.

Comment?

En le retenant, prisonnier, dans la grotte, afin qu'il ne put nuire aux conjurés.

Mais le Prince était entré, loyalement, dans cette grotte, sous la sauvegarde de ceux qui l'y avaient appelé... et l'on ne pouvait, sans félonie, l'y retenir.

Sans félonie?...

Mais, les conjurés, en présence des actes, d'importance, qu'ils devaient accomplir, dans l'intérêt, supérieur, de l'Église, et de la France, devaient-ils avoir de pareils scrupules?

Philippe le Bel, en pareil cas — et avec raison — faisait taire ses scrupules, et n'écoutait que la Raison d'État!

Il l'avait prouvé, en maintes circonstances.

Les conjurés n'avaient-ils pas le droit, et le devoir, d'agir ainsi?

— Non! se dit le Comte de Saint-Pol....Si Charles refuse nos offres, il restera libre!... Notre tentative, ayant avorté, de son côté... nous la reprendrons ailleurs... Aussi bien, dans ce cas, tout ce que nous avons fait pour atteindre notre but, avec son aide, sera, dès lors, inutile... Aucune crainte, par suite, pour nous... Il pourra tout révéler à son frère... Même, il voudra

mieux qu'il lui révèle tout... Cela nous servira encore, en ce sens que cela démontrera notre puissance, et que Philippe IV osera d'autant moins poursuivre, immédiatement, son œuvre... qu'il saura qu'il a plus à redouter de nous... Nous y gagnerons le temps nécessaire pour porter, utilement, nos efforts ailleurs...

Du reste, pouvait-on refuser, à Charles de Valois, de lui exposer, nettement, quels moyens d'action on comptait mettre en œuvre pour le faire Roi?

Peut-être avait-il posé sa question avec sincérité, sans arrière-pensée?

De vrai, et comme il l'avait dit, il s'agissait, bien, en effet, d'une tentative audacieuse... d'une aventure en laquelle on ne devait pas s'embarquer sans avoir la quasi-certitude qu'elle donnerait les résultats qu'on en attendait.

Ayant tout pesé, en ce sens, le Comte de Saint-Pol se convainquit qu'il lui était impossible de ne pas répondre à la question du Prince.

Toutes ces réflexions, — que nous avons dû exposer au risque de ralentir notre action... ce que le lecteur voudra bien nous pardonner — avaient traversé l'esprit du chef des conjurés, en quelques secondes.

*
* *

— Eh! bien... dit, enfin, le comte de Saint-Pol... je suis prêt à répondre, nettement, à la question que tu m'as adressée...

— Parle?... fit Charles de Valois.

— Je parlerai!... Oui!... Je parlerai!... poursuivit le chef des conjurés...

Et, s'adressant aux Dignitaires Ecclésiastiques... ainsi qu'à tous les Hauts-Seigneurs qui l'entouraient,... il reprit :

— Messires... avant de parler, je désire que vous approuviez ma conduite.

Il s'était levé.

Il apparut comme grandi à tous les assistants.

— Messires... écoutez-moi, et pesez bien mes paroles... poursuivit-il, de sa voix la plus sonore... Nous sommes puissants parce que nous réunissons les qualités de courage que donne la race, et parce que, étant l'élite, nous sommes, de plus, le nombre... Par surcroît, nous défendons une noble cause... une cause sainte : La cause de Dieu!... Il faut le répéter, à cette minute solennelle... devant celui qui nous entend!... Dans ces conditions, quels dangers courons-nous à lui révéler nos moyens d'actions?... Aucun!... J'y ai réfléchi... Aucun, s'il accepte nos offres... puisqu'il deviendra nôtre... Aucun, encore, s'il refuse de nous suivre — ce qui est improbable, j'imagine... — Dans ce cas, comment pourrait-on nous atteindre?... On ne nous

connaît pas!... Du reste, nous sommes de taille à résister à qui nous attaquerait... A tout prendre, il est naturel que le Prince, ici présent, ne veuille s'engager, envers nous, que s'il connaît nos moyens d'action... Il faut qu'il sache bien que nous sommes sûrs de nous... et qu'il peut en être sûr lui-même... Il faut qu'il sache que, s'il le veut, il sera Roi de France... Cela ne dépend plus que de son acquiescement à nos propositions... Répondez donc?... Etes-vous d'avis que je lui fasse part de ce que nous sommes prêts à tenter, tout à l'heure, en cas de réponse, affirmative, de sa part?

— Oui!... Oui!... Oui!... répondirent les conjurés, unanimement... Oui!... Oui!... Oui!... Parlez!... Parlez!...

— Bien!... dit le comte de Saint-Pol.

Et, s'adressant à Charles de Valois :

— Ecoute... poursuivit-il.

— J'attends... répéta le Prince.

Il était redevenu très pâle.

Par moments, il frissonnait.

Le comte de Saint-Pol poursuivit :

— Cinq cents hommes d'armes, sûrs, vaillants, choisis... sont cachés, sous bois, ici près...

— Après?... dit Charles de Valois.

— Ils n'attendent qu'un signe de leurs Seigneurs, qui t'entourent, céans...

— Pourquoi faire?

— Pour se jeter... sous la conduite de ceux qui les ont amenés — et qui paieront, eux-mêmes, de leur personne, en cette circonstance — sur le Logis Royal, occupé, présentement, dans Fontainebleau, par ton frère et ses fils...

— Après?... fit le Prince, en s'efforçant de demeurer maître de lui jusqu'au bout.

— Dans une heure, Philippe IV, et ses trois fils, auront cessé de vivre!... reprit le comte de Saint-Pol, farouche.

Charles de Valois frissonna...

Pour la troisième fois, ses yeux s'allumèrent.

Mais il ne dit que ce seul mot :

— Après?

— Demain, à l'aube — toutes nos mesures sont prises, à cet effet — Enguerrand de Marigny, Guillaume de Plasian, Guillaume de Nogaret, Raoul de Presle, Pierre Dubois, seront arrêtés, par nos soins, et sur un ordre signé par Sa Majesté Charles IV, Roi de France; ils seront enchaînés... jetés dans la Tour du Louvre... en attendant qu'ils soient jugés, condamnés, et pendus : juste châtiment de leurs crimes!

— Après?... Après?...

— Clément V sera, de même, arrêté... jugé, par un Concile... qui sera réuni, ultérieurement, à cet effet... et déposé !... Un autre Pape sera élu par le Conclave...

— Après ?... Après ?... Après ?...

— Et, avant trois mois, tu seras sacré par le nouveau Pontife... En présence de tous les Hauts Seigneurs, tes vassaux, qui t'acclameront, il mettra la Couronne Royale de France sur le front du Prince qui aura accompli tant de nobles choses... pour le salut de son peuple... pour la grandeur de son peuple... et pour la Paix du Monde !... La France redeviendra la Fille aînée de l'Eglise,... et poursuivra sa destinée dans le chemin de la gloire, qu'elle a toujours suivi,... par la Croix, et par l'Epée !... Charles de Valois, réponds ?... Une dernière fois, te convient-il de nous suivre ?... Messires... Chevaliers ici présents, glaive au clair... pour saluer Charles IV !...

— Noël !... Noël !... Noël !... Que Dieu protège Charles IV !... clamèrent soixante voix.

— Noël !... Noël !... Noël !... Que Dieu protège Charles IV !... répétèrent — dans les profondeurs de la galerie conduisant à l'entrée de la grotte — deux cents voix de moines...

Charles de Valois, un moment, regarda, fixement, tous les hommes qui l'acclamaient, n'attendant que sa réponse pour mettre l'épée au clair, selon l'invitation de leur chef, afin de saluer le nouveau Roi qu'ils voulaient faire.

Puis, soudain, il étendit ses deux bras... indiquant qu'il allait parler.

Un grand silence se fit, tout aussitôt.

Anxieux, les assistants attendirent.

Et, dans le silence, Charles s'écria, d'une voix puissante :

— Je refuse !...

. . . . . .

... Or, à ce moment là, même, ... un Moine, qui avait traversé, rapidement, le groupe, compact, des Religieux, de tous Ordres, qui gardaient l'entrée de la grotte,... s'était approché du Comte de Saint Pol.

Il lui parla bas, très vite, et avec animation ; puis, il lui remit un parchemin.

Sans doute, ce parchemin apportait quelque importante nouvelle.

Le Comte de Saint-Pol le déplia,... lut les lignes qui y étaient tracées, et se troubla ; mais il redevint maître de lui presque aussitôt.

— Allons !... murmura-t-il... L'entreprise, dans tous les cas, devait échouer !...

Et il pensa :

— Tirons, du moins, le meilleur parti possible de la situation !...

Il ajouta, presque en même temps, avec une énergie farouche,... avec une infinie noblesse : — Frappez donc !... Assassinez-moi !... (P. 970.)

XXII

LE GRAND MAITRE.

...Ces deux mots, que Charles de Valois avait articulés, avec une force excessive, produisirent un effet saisissant.

L'assistance... tout à l'heure enthousiasmée... était, maintenant, stupéfaite, déconcertée,... épouvantée, même !

Soudain... et quand les assistants, consternés, eurent repris conscience de la situation... on entendit un cliquetis d'armes.

Plusieurs hommes se rapprochèrent du Prince, et des épées, nues, étincelèrent... sous la lueur des torches.

Charles de Valois se vit menacé.

Loin d'être effrayé, il présenta sa poitrine aux lames qui s'étaient levées sur lui.

Puis, aussi calme, maintenant, qu'il avait été surexcité, un moment auparavant, et quoiqu'il se rendit compte du danger qu'il courait, il répéta :

— Je refuse !...

Il ajouta, presque en même temps, avec une énergie farouche,... avec une infinie noblesse :

— Frappez donc !... Assassinez-moi !...

Les hommes qui tenaient les épées s'écartèrent.

Le Comte de Saint-Pol, du reste, s'était écrié, de sa voix la plus haute :

— Ne frappez pas cet homme, Messires !... Il est sous la sauvegarde de notre honneur à tous !...

— A mort !... A mort !... dirent, pourtant, plusieurs voix.

— Frappez donc !... répéta Charles...

Et il ajouta :

— Lâches !... Frappez !... Frappez... assassins !

Le Comte de Saint-Pol s'était jeté devant le Prince.

Il l'étreignit...

Il le couvrit de sa très haute taille,...

Avec une vigueur extraordinaire, il écarta les assaillants, revenus à la charge... et reprit :

— Arrière !... Arrière !... Etes-vous donc des lâches, vraiment ?... Arrière, vous dis-je !... Arrière !... Celui d'entre vous qui serait assez félon pour frapper cet homme... serait frappé par moi !... Arrière !... Arrière !...

Il avait parlé si impérieusement, que les assaillants s'écartèrent, pour la deuxième fois, dominés par sa voix, par son geste souverain.

— Charles de Valois est notre hôte !... reprit le Comte de Saint-Pol, très noblement... Il sortira, d'ici, sain et sauf... Je le reconduirai, moi-même, hors de cette grotte... Avant une heure, il sera libre...

Après un temps de silence, il ajouta :

— Notre entreprise échoue !... Nous ne pouvions la tenter que si nous avions eu un Roi capable de remplacer l'odieux Philippe... Nous comptions que son frère serait fier de jouer le magnifique rôle que nous voulions lui attribuer... le rôle de libérateur, de pacificateur — un rôle qui l'aurait vait très grand dans la postérité... Il refuse !... Libre à lui !... Nous poursuivrons notre œuvre... Elle s'accomplira... Nous porterons nos efforts ailleurs...

Une voix s'éleva... celle d'une sorte de colosse, qui se trouvait près du siège occupé, tout à l'heure, par le Comte de Saint-Pol.

— Charles de Valois, avant le lever du jour qui va luire, aura prévenu son frère de ce qui s'est passé ici.

— Certes !... dit le Prince, courageusement... Comptez-y !

— A mort !... A mort !... reprirent vingt voix.

— Lâches ! répéta Charles de Valois, avec mépris...

— A mort !... A mort !...

De nouveau, vingt épées menacèrent le Prince.

Mais, de nouveau, aussi, le comte de Saint-Pol repoussa les assaillants.

— Que Charles de Valois aille prévenir Philippe IV de ce qui s'est passé ici... c'est son droit !... fit-il.

— C'est mon devoir !... dit le prince.

— Soit !... repliqua le Comte... Encore une fois, Messires, que nous importe ?... Le Roi ne pourra nous atteindre... Nous n'avons rien à redouter de lui... Du reste, dans tous les cas, Charles de Valois doit sortir, d'ici, sain et sauf... Je le répète, il est entré, en ce lieu, sous la sauvegarde de notre honneur... N'imitons pas son frère, ou les ministres de celui-ci... En pareille circonstance, ils ne verraient que leur intérêt... Mais, ce sont des Légistes... Nous sommes des Chevaliers...

— Oui !... Oui !... Nous sommes des Chevaliers !... répétèrent les assistants, en grande majorité.

— Philippe IV... reprit le Comte... informé, par son frère, de ce qui s'est passé, céans... cette nuit... connaîtra notre puissance, notre énergie... Il saura qu'il faut compter avec nous... Il tremblera... Et, d'ici à plusieurs mois, par crainte de nos représailles, il n'osera poursuivre son œuvre.. Nous y aurons toujours gagné cela...

— Oui !... Oui !...

— L'avenir n'est-il pas à nous ?...

— Oui !... Oui !...

— Nous triompherons, finalement.

— Oui !... Oui !...

— Je ne veux pas que Charles de Valois, ni son frère, ni ses exécrés ministres, croient que nous tremblons devant eux...

— Non !

— Charles de Valois est devant moi, je veux qu'il sache — pour le redire au Roi — que nous traitons, avec lui, de puissance à puissance...

— Oui !

— Bien mieux, j'ai intérêt à ce que Philippe IV n'ignore point qu'il n'est pas de taille, ni lui, ni ses valets, à lutter, à armes égales, avec nous. Il faut qu'il sache, que, tôt ou tard, s'il veut soutenir la lutte engagée, il sera abattu par nous...

D'unanimes acclamations saluèrent ces paroles.

— Charles de Valois... reprit le Comte de Saint-Pol... je veux que tu dises tout, à ton frère... même mon nom, même mon titre... Encore une fois, j'ai intérêt à te les faire connaître... Tu comprendras, mieux, quelle force est devant toi... Tu te rendras compte, mieux encore, de l'importance de l'œuvre qu'il t'était donné d'accomplir, avec notre aide,... nous qui pouvons te faire Roi!... Sache que tous les hommes qui t'entourent: Hauts Seigneurs, Dignitaires Ecclésiastiques — tout ce qu'il y a de plus grand, en France, à cette heure... je le répète — porte la Croix de l'Ordre du Temple!... Philippe IV a fait emprisonner nos frères... Il les a fait monter sur le bûcher... Il les a torturés... Il a pillé nos biens, pour enrichir ses valets, et pour payer ses dettes... Mais nos richesses, cachées — qu'il n'atteindra jamais — sont plus considérables, encore, que celles dont il s'est emparé... cent fois plus considérables! Nos affiliés, inconnus du Roi de France, et de ses ministres, sont innombrables... Il en est qui vivent — sans que Philippe s'en doute — jusqu'au pied, même, de son Trône... Ils sont innombrables dans tous les rangs de la Noblesse, et des Religieux de tous Ordres... même, dans le peuple, pour tout dire... Ils existent, et nous servent, dans toutes les parties du monde... auprès de tous les Rois... Nous disposons de moyens, — dont nul ne peut supposer l'immense importance — pour nous défendre contre nos ennemis, si puissants qu'ils soient!... Non, non, Comte de Valois, nous ne tremblons pas devant le Roi des Légistes... Et je te le dis sans peur, face à face, moi, le Comte de Saint-Pol, fait Chevalier par Saint-Louis... moi, le Grand Maître de l'Ordre, deux fois séculaire, des Chevaliers du Temple, Gardiens du Graal! (1)

Cette hautaine harangue enthousiasma l'assemblée, qui, pour la deuxième fois, fit retentir les murailles de la grotte de sonores acclamations.

Les plus surexcités, parmi les assistants, s'étaient calmés, à la voix du Grand Maître.

Charles de Valois, qui avait écouté parler le vieillard avec une attention soutenue, dit :

— Le Comte de Saint-Pol?... Ce nom ne m'est pas inconnu!

— Tu le retrouveras, uni à celui de ton aïeul : Louis IX... partout où il passa vainqueur!... dit, fièrement, le Comte.

— Le Grand Maître des Chevaliers de l'Ordre du Temple?... reprit Charles de Valois.

— En personne!... répliqua le Comte.

1. Le Graal était la chaste coupe de Joseph, et de Salomon, la coupe où Notre-Seigneur fit la Cène, où Joseph d'Arimathie recueillit le précieux sang de Jésus-Christ... La simple vue du Graal prolongeait la vie de cinq cents années... Les enfants, seuls, pouvaient en approcher sans mourir.

— Le Grand Maître... occulte!... poursuivit le Prince, vaguement railleur.

— Oui!

— Car le Grand Maître officiellement connu...

— Jacques de Molay?... interrompit le Comte de Saint-Pol... Jacques de Molay est, présentement, détenu... arbitrairement, et scélératement... par la volonté de ton frère : Philippe IV... Oui, Jacques de Molay est en les mains du Roi... Mais, je te le répète, Jacques de Molay prisonnier... nos Chevaliers torturés... nos biens pillés — avec approbation d'un Clément V — l'Ordre du Temple subsiste!... Il subsistera, quoi qu'il arrive!... Il importe que tu le saches... Et, maintenant... maintenant que tu sais qui nous sommes, ce que nous voulons, et ce que nous pouvons... réponds — il en est temps encore... veux-tu marcher, avec nous, à notre tête, pour ton honneur, pour ton renom devant la postérité... et pour le salut de l'Église, pour le salut de la France?

— Non!... dit, énergiquement, Charles de Valois... Non!... Non!... Non!...

— Ton refus est formel?

— Formel!

— Définitif?

— Définitif!...

— Ce refus te met en contradiction, flagrante, avec ton passé, avec tes actes, avec les paroles que tu as prononcées, ici même, tout à l'heure...

— Tu te trompes...

— Peut-être es-tu arrêté par une question de sentiment — respectable, j'en conviens ; mais excessive, en somme, quand il s'agit d'intérêts aussi puissants que ceux qui sont en jeu...

— Je ne suis arrêté que par ce fait : Vos actes sont actes de félons!... dit Charles... Un Chevalier de France, vraiment digne de ce nom, n'eût point osé les concevoir!... Oui, oui, vieillard... souffre — malgré ta gloire passée... que tes actes ternissent! — souffre que je te parle ainsi... Oui, Messires, quels que soient les noms que vous portiez... tous, ici, vous êtes des félons!... Vos entreprises échoueront, toutes, quoiqu'elles soient puissamment organisés — je veux en convenir — par des hommes, que... par surcroît... aucun scrupule n'arrête...

Un murmure de voix, grandissant, couvrit la voix du Prince.

Mais le Grand Maître leva le bras.

— Laissez parler Charles de Valois!... s'écria-t-il, impérieusement.

Le silence se rétablit...

XXIII

LOYAUTÉ VAUT ROYAUTÉ

— Tu disais que nos entreprises échoueront... reprit le Grand Maître... Explique ces paroles?... Elles nous donneront, peut-être, les motifs du refus que tu as opposé à nos offres, qui devaient tenter, pourtant, un homme tel que toi!

— Oui... répondit le Prince... Elles vous fourniront les motifs du refus, indigné, que j'oppose, une dernière fois, à des offres, qui, par elles seules, constituent les raisons de votre ruine imminente — ce dont vous ne vous rendez pas compte, tant vous êtes dépourvus, tous, du haut sens de droiture de vos illustres aïeux!... Messires, LOYAUTÉ VAUT ROYAUTÉ, sachez-le!... Étant loyal, je suis l'égal d'un Roi!... Je vous l'ai dit, déjà, tout à l'heure, et je vous le répète : Vous vous plaignez qu'on touche à vos prérogatives... Si l'on y touche, c'est que vous avez, par trop, touché à celles de vos Maîtres... Comte de Saint-Poi, tu m'as dit, il n'y a qu'un moment, que mon refus d'accepter tes offres, et celles de tes complices, me mettait en contradiction, flagrante, avec mon passé, avec mes actes, avec les paroles que j'avais prononcées, peu auparavant...

— Je l'ai dit.

— Tu t'es trompé... et je le prouve

— Parle?

— Que vous ai-je dit?... Croyant que vous vouliez agir, loyalement, par mon intermédiaire, sur l'esprit de mon frère, pour l'empêcher, de par votre aide, de poursuivre une œuvre que je considère, dès longtemps, comme néfaste pour la France — que j'aime de toute mon âme! — je vous ai dit que j'attendais, depuis vingt ans, avec impatience, le moment de vous voir agir, de vous voir décidés à vous défendre — honnêtement! — contre les ennemis de l'Église, et de la Noblesse... Je vous ai dit que je serais heureux de vous voir vous serrer autour de votre Roi, et de vous voir unis, avec lui, — loyalement, je le répète — pour entraver l'œuvre mauvaise...

— Eh! bien?

— Eh! bien... en vous entendant parler, tout à l'heure, j'ai cru que le moment, tant attendu, était venu... Je vous ai dit, encore, que je ne vous croyais plus capable d'un acte d'énergie... C'est vrai!... Je désespérais de la Noblesse de France... Je n'avais que trop raison!... Maintenant, hélas!... maintenant, plus que jamais, j'en désespère!... La Noblesse de France est morte!...

— Nous te prouverons le contraire!... dit le colosse qui, déjà, avait pris la parole.

— Mais voyez, raisonnez, Messires... poursuivit le Prince, sans se soucier de l'interruption... Pensez à vos aïeux, illustres, et loyaux... Voyez ce qu'ils faisaient... Voyez ce que vous faites...

— Que faisaient-ils?... Parle?... reprit le colosse.

— Ce qu'ils faisaient?... répondit Charles de Valois... Ils vivaient, groupés, autour du Trône, en serviteurs dévoués de leur chef... Ils lui donnaient leur amour, leur vie, leur puissance, leurs vassaux, leurs biens... Plus il était grand, de par eux, et plus ils étaient grands, de par lui... L'Église les dominait; mais elle les protégeait... Elle était avec eux... C'est par l'union, du Roi, des Nobles, et de l'Église, que l'Église était triomphante, les Rois tout puissants, et les Nobles honorés!... C'est cette union de la Croix, de l'Épée, et du Trône, qui a fait si superbe, la terre Française... Cette Féodalité, au ciel de laquelle brillèrent vos aïeux d'un si vif éclat, agonise!... Et elle agonise, de par votre faute...

De toutes parts s'élevèrent des protestations et des rires.

— Oui, oui, de par votre faute... je le répète!... reprit le Prince... Et toutes vos protestations sont vaines contre l'évidence!... Je suis prêt à le prouver, par des faits...

— Non!... Non!... C'est inutile!... dirent quarante voix.

— Laissez parler Charles de Valois!... ordonna le Grand Maître.

— La Féodalité agonise!... poursuivit le Prince, courageusement... Elle est morte!... C'est vous qui l'avez tuée!... Oh! ce n'est pas sans un serrement de cœur que je le constate, allez!... Oui... vous serez responsable, par devant l'avenir, de tout ce qui va bouleverser le vieux monde... au profit d'un monde nouveau, qui ne vaudra pas l'ancien!... J'y pense, depuis longtemps, Messires... en voyant, autour de moi, les ruines s'amonceler sur les ruines... Et je me dis, parfois... quand je songe aux mondes qui brillèrent, naguère, et qui ont disparu — tels l'antique Carthage, la Grèce, et Rome... je me dis que cette éclipse, totale, d'un monde resplendissant de lumière, est, sans doute, voulue par le Très-Haut, pour une transformation, ayant un but, secret, que la Divinité ne permet pas à nos yeux humains de pénétrer!...

Maintenant, les assistants écoutaient le Prince plus attentivement...

Il reprit :

— Oui, encore une fois, le vieux monde va disparaître!... Il faut être aveugle pour ne pas s'en rendre compte... Je vous ai montré ce que faisaient vos aïeux, Messires, et comment ils ont été grands... Je vais vous montrer ce que vous êtes, et pourquoi vous allez périr...

Charles de Valois, ayant repris haleine, continua, en ces termes :

— Papes, Dignitaires Ecclésiastiques, Hauts Seigneurs, Chevaliers de

l'Ordre du Temple... vous aviez tout : La puissance, les honneurs, les richesses... Vous pouviez garder ces biens inestimables... Pour cela, il fallait rester justes,... il fallait rester unis... Mais vous avez voulu davantage, les uns et les autres... Il vous a fallu, aux uns, plus d'honneur... aux autres plus de puissance,... à d'autres plus de richesses... à quelques-uns, plus d'honneur, plus de puissance, et plus de richesses, en même temps. Vous avez été insatiables... Rien ne vous a coûté pour vous élever davantage, pour vous faire plus puissants, et plus riches encore... Vous êtes devenus, peu à peu, plus injustes : l'injustice étant le grand moyen d'action des puissants ambitieux... Votre union s'est rompue... Et, par suite, votre force, qui s'est accrue, d'une part, s'est amoindrie de l'autre...

L'Église a régenté les Rois, jusque dans le Temporel; elle a tenté de les soumettre; elle a voulu les voir, humbles, et désarmés, devant le Trône Pontifical... Vous savez bien, vous, les Dignitaires Ecclésiastiques qui m'entourez, que le Droit de déposer les Rois, et les Empereurs, est écrit, en toutes lettres, dans le Code Canonique?... Vous tous, Princes de l'Église, et jusque au dernier de vos moines mendiants, vous avez prêché, en tous lieux, cette déplorable doctrine au profit des Pontifes...

L'Église, enfin, est richissime... Elle est trop riche!... Sa pléthore d'argent l'étouffe!... Aujourd'hui, elle possède le tiers de l'Allemagne, le cinquième de l'Angleterre et de la France...

— Poursuis!... dit le Grand Maître...

— Quant à vous, Hauts Seigneurs... reprit le Prince... jaloux l'un de l'autre, vous vivez en frères rivaux, haineux et implacables... Vous usez vos forces à vous combattre... Tous, vous avez voulu être de petits rois sur vos terres, où vous aviez droit de justice basse et haute... Puissants, et riches, de par l'union de vos aïeux avec le trône Royal, chacun de vous ne s'est plus considéré comme le Vassal, mais comme l'égal du Roi. Vous avez résisté, souvent, à son autorité souveraine... Combien de fois le Roi de France a-t-il tremblé devant quelque Haut Baron, enfermé dans sa tour, et là, bravant son Maître!... Combien de fois le Roi de France a-t-il dû s'armer, pour faire rentrer dans le devoir... pour châtier un vassal insolent?...

De nouveau, des protestations s'élevèrent; mais Charles de Valois, impassible, poursuivit :

— Les uns vécurent près du Roi, humbles, soumis, en apparence, léchant sa main tant qu'elle s'ouvrait, toute grande, pour laisser tomber des faveurs, des richesses... Les autres, retirés dans leurs terres, se transformèrent en bandits, opprimèrent leurs vassaux, et rançonnèrent tous ceux qui passaient en vue de leur féodal donjon... Ils commirent injustices sur injustices, exactions sur exactions, infamies sur infamies!..

— Assez d'insultes!... s'écria l'un des assistants... Assez!... Que Charles de Valois se retire, et poursuivons notre œuvre!...

Il fit quelques pas, et, s'arrêtant devant le Prince, il abattit son capuchon. Son visage apparut, alors, en pleine lumière. — Regarde!... dit-il... Regarde!... (P. 983.)

— Non! Non!... Qu'il parle!... dirent les Religieux...

— Poursuis!... fit le Grand Maître.

— Et les manants... reprit Charles... jadis heureux, sous des Seigneurs loyaux, et humains, qui les protégeaient... jadis tranquilles, respectueux, aimants, confiants, sans aspirations, sans haines... vivent, à présent, pauvres, misérables, infortunés, geignant sans cesse, se révoltant souvent, et

vous haïssant de plus en plus... parce qu'ils ont appris à y voir clair, et parce qu'ils se rendent compte, enfin, que toute leur misère leur vient de vous, qui, devant le Créateur, êtes pétris pourtant, de la même argile qu'eux!...

Ces derniers mots furent soulignés par des rires et par de nouvelles protestations.

— Quant à vous, enfin, Chevaliers de l'Ordre du Temple... dit le Prince... vous avez failli à la règle qui présida à la création de votre Ordre... Cette règle, c'était l'exil, et la guerre sainte, jusqu'à la mort... Vous deviez, toujours, accepter le combat, fût-ce d'un contre trois, ne jamais demander quartier, ne point donner de rançon, pas un pan de mur, pas un pouce de terre... Vous deviez adjurer gloire et repos, honneurs et richesses... Êtes-vous restés fidèles à cette règle, superbe, instituée par des hommes purs... et qui, bien observée, eût fait, de vous, par excellence, les Chevaliers de France?...

— Oui!... Oui !...

— Non!... Êtes-vous pauvres?... Allons donc!. . Votre Grand Maître... tout à l'heure, devant moi, exaltait votre puissance, et votre richesse... Cette puissance, cette richesse, ne sont que trop établis : Vous possédez neuf mille manoirs dans la Chrétienté... Dans une seule province d'Espagne, au royaume de Valence, vous avez dix-sept places fortes... Vous avez acheté, argent comptant, le Royaume de Chypre... A Paris, vous possédez le tiers de la ville... (1) Vous avez rapporté, de la Terre Sainte, un monstrueux trésor de cent cinquante mille florins d'or, et, en argent, la charge de dix mulets...

— Tu es bien informé!... Marigny, mieux que nous, peut-être, connaît le fond de nos coffres !... dit un assistant, tout près du Prince.

Charles, toujours impassible, toujours très pâle; mais résolu à tout dire, continua sa harangue.

— Une pareille fortune devait vous donner de l'orgueil... et elle vous en donna... Vous vous crûtes plus grands, et plus forts, que le Roi, et le Pape, tout ensemble... Richard Cœur de Lion, en mourant, il y a plus d'un siècle, a pu dire « Je laisse mon avarice aux moines de Citeaux... ma luxure aux moines gris... et ma superbe aux Templiers. »... Vos frères d'Angleterre ont pu dire, au Roi Henri III : « Vous serez Roi tant que vous serez juste!.., » Justes, le fûtes-vous, vous-mêmes?...

— Oui!... Oui!...

— Point!...

— Prouve-le?...

(1) L'enceinte du Temple comprenait tout le quartier qui en a conservé le nom, de nos jours : La Coulture du Temple, contiguë à celle de Saint-Gervais, comprenait presque tout le domaine des Templiers, qui s'étendait le long de la rue du Temple, depuis la rue Sainte-Croix, ou les environs de la rue Verrerie jusqu'au delà des fossés et de la porte du Temple. (Sauval.)

— Je le prouve : En Palestine, vous avez guerroyé,... pour vous enrichir... plus contre les Chrétiens que contre les Musulmans...

— C'est faux!

— C'est vrai!... Vous avez fait la guerre au Roi de Chypre, et au Prince d'Antioche... détrôné le Roi de Jérusalem : Henri II, et le duc de Croatie... ravagé la Thrace, et la Grèce... accueilli le Soudan dans vos maisons... permis le culte Mahométan... averti les Infidèles de l'arrivée de Frédéric II...

— C'est faux!...

— C'est vrai!.. Bien mieux, vous avez osé lancer des flèches dans le Saint-Sépulcre...

— C'est faux!...

— C'est vrai, vous dis-je... et vous avez tué un chef musulman qui voulait se faire chrétien pour ne plus vous payer tribut... Vous avez tué Robert de Brienne à Athènes... Enfin, vous avez refusé, quoique richissimes, d'aider à payer la rançon de mon aïeul, Saint Louis, votre Roi!... Voilà ce que vous avez fait... Et, je vous le répète, à tous: Dignitaires Ecclésiastiques, Hauts Seigneurs, Templiers, tout ce qui est, aujourd'hui, est votre œuvre!

— Il a raison!... s'écria, tout à coup, une voix partant du fond de la grotte... Tout ce qu'il a dit n'est que trop vrai!...

Les assistants se retournèrent.

Ils reconnurent, sans doute, celui qui avait parlé... Ils sourirent, et se contentèrent de protester contre l'assertion de l'interrupteur.

Charles de Valois, après un temps de silence, reprit :

— J'en arrive à ce qui me concerne.

— Parle?... cria-t-on, de toutes parts.

— Jeune, ardent, j'ai pu, parfois, jadis, combattre mon frère, dans l'intérêt de la France, de l'Eglise, et dans le sien... Je l'ai, pourtant, respecté, toujours, et jamais je ne l'ai haï, comme on l'a dit, à tort...

De nouveaux rires accueillirent ces paroles.

— Pourtant... ajouta le Prince, toujours maître de lui à un degré excessif... je ne l'ai jamais jalousé... J'ai eu ma part de gloire : je l'estime suffisante!... Jamais je n'en ai voulu, à Philippe, de n'avoir pas affermi, sur ma tête, selon le désir paternel, la couronne d'Aragon, parce que, à la mort de notre père, j'ai compris que le nouveau Roi, au lieu de s'épuiser à créer et à soutenir des dynasties françaises dans les pays environnants, devait chercher à constituer l'unité territoriale de la France en l'agrandissant dans le sens de ses frontières naturelles... Si j'ai voulu ceindre la Couronne d'Empereur de Constantinople, et, plus tard, la Couronne Impériale, ce ne fut pas par pure ambition; mais, uniquement, pour donner mon appui à la France, et à mon frère.

On protesta, encore, autour de Charles; mais il répliqua, fièrement.

— Je vous l'ai dit, déjà : Loyauté vaut royauté!... J'ai été, je suis, je

resterai loyal... et cela suffira à ma gloire! Que ne puis-je en dire autant de vous : Nous ne serions pas où nous en sommes!... Je conclus...

— Enfin!... dit-on, ironiquement.

— Il y a vingt ans, vous pouviez réagir, encore, peut-être, contre le mal qui nous dévore... Aujourd'hui, cela serait difficile... impossible, même, j'en ai peur!... D'ailleurs, vous êtes trop veules pour le tenter... L'offre que vous m'avez adressée, aujourd'hui, constitue une preuve d'impuissance : Quiconque ne peut triompher par le droit, cherche à vaincre par le crime!... Or, n'est-ce pas un crime que vous m'avez proposé?... Le plus exécrable, le plus odieux, et le plus maladroit des crimes!... Attenter aux jours du roi,... de celui qui a ceint la Couronne par Droit Divin, c'est une maladresse, entendez-vous, une suprême maladresse... en ce sens que, qui frappe son Maître, se frappe lui-même!... Qu'avez-vous à lui reprocher, au Roi?... Dites?...

— De nous avoir abandonnés... abaissés... ruinés...

— N'est-ce pas vous qui l'avez abandonné, d'abord?... Je me demande s'il n'est pas plus clairvoyant, s'il ne voit pas plus loin que moi!... Abandonné par vous, qui deviez le servir, — et qui l'avez combattu!... — il a dû s'appuyer sur ceux qui l'appuyaient...

— Sur les manants!...

— Sur les manants oui!... Sur les manants, qui, accablés par vous, s'étaient tournés vers lui, suppliants... Voyez-vous, Messires, les manants sont le nombre...

— L'élite vaut le nombre!...

— Non, en ce sens, que le nombre, c'est la force !. . Un temps viendra où cette force sera irrésistible... Philippe l'a pressenti... L'avenir justifiera ses prévisions, qui sait?... Un torrent qui coule, paisible, en son lit, peut être grossi par une pluie d'orage, sortir de son lit, et jeter la ruine dans les campagnes... La pluie d'orage qui a fait déborder le torrent, ce sont les exactions que vous avez commises, et qui ont lassé vos vassaux...

— Nos vassaux ne comptent pas!... C'est un bétail humain!

— J'ai dit cela, Messires, et je me suis trompé! Tout torrent qui peut déborder doit être contenu par une digue préservatrice, et l'homme qui la crée, cette digue, est un grand homme!... La digue qui contenait la masse du peuple, s'appelait, jadis, la Foi...

— Elle est le guide, encore...

— Non!... Religieux de tous Ordres, vous l'avez tuée!... Qui peut blâmer Philippe, bon Conducteur d'Êtres, de lui avoir substitué cette autre digue, qui convient aux temps nouveaux, et qui s'appelle : la Loi!... De par la Loi, il reconstituera une Hiérarchie sociale, que vous avez détruite, en voulant, tous, être les premiers... De par la Loi, chacun sera à sa place, personne n'empiétera sur le droit de l'autre... La hiérarchie est la règle de toute société bien constituée... Toute société sans hiérarchie, sans chefs, n'a pas de

base, et ne peut subsister!... Vous vous plaignez du Roi?... Il aurait, plus encore, à se plaindre de vous?... Que ne faisiez-vous votre devoir?... Pourquoi ne vous êtes-vous pas groupés autour de lui, pour le servir, et pour l'aider dans sa tâche... de votre puissance, et de vos conseils?... Pourquoi avez-vous été égoïstes?... Pourquoi, encore aujourd'hui, en le péril où nous sommes, songez-vous plus à vous-mêmes, au fond, à votre puissance évanouie, à vos biens en danger, qu'à la France, et à l'Église?...

Vos plaintes... il fallait, il y a vingt ans, les articuler, les formuler, dans les Conseils... Vous y pénétrez, sans doute, puisque vous représentez ce qu'il y a de plus grand... en France, à cette heure?... Or, j'y assiste, à ces Conseils... Et, jamais, je n'ai entendu d'autre voix que la mienne pour s'élever contre les maux dont vous vous plaignez, en des conciliabules inutiles, pareils à celui-ci!... Vous parlez, entre vous... Vous vous insurgez, dans vos demeures closes, dans vos donjons déserts... et vous devenez muets devant les « Chevaliers-ès-Lois », que vous méprisez, et qui osent, eux, du moins, exposer leurs vues, et mettre en œuvre leurs projets...

Si grands, et si puissants, que vous soyiez, vous êtes perdus, je vous dis!... Et, si votre force décroît, si votre fortune décline, si la France, avec vous, succombe, vous en êtes, seuls, cause!... Moi, Charles de Valois, qui vous vaut, par le rang... moi, qui suis plus haut placé que le plus haut d'entre vous... je vous le dis, en face, — front découvert, — à vous qui cachez vos visages sous vos capuchons... vous êtes des lâches!...

Un frémissement courut dans l'assistance.

Un murmure gronda jusque dans les profondeurs de la grotte.

— Oui, des lâches!... répéta Charles de Valois, d'une voix vibrante... Que celui d'entre vous, Hauts Seigneurs... Chevaliers... qui osera me contredire, vienne le faire, masque au clair, et devant moi!...

Pas un des assistants ne bougea.

Pas un visage ne se découvrit.

Charles de Valois ricana.

— Vous le voyez!... dit-il, sarcastiquement — s'adressant au Grand Maître, — vous le voyez!... Pas un seul d'entre eux ne répond à ma voix!... Ils ont peur, vous dis-je!... Ils ont peur que je ne les nomme devant mon frère ou devant ses ministres!... Oui, oui, ce sont des lâches!... Race de mécontents!... Race de geigneurs sempiternels!... Et c'est tout!... Hommes qui veulent conserver des prérogatives que leurs pères ont courageusement conquises, et bravement gardées, par l'Épée, par l'action... et qui n'osant plus agir, s'étonnent de décroître!... Tout membre de notre corps qui ne s'exerce pas, dépérit... c'est connu!... Les Nobles, et les Clercs, n'agissent plus que par le mal!... Ils mourront!... C'est dans l'ordre naturel de choses!...

— Nous voulons agir!... C'est pour cela que nous sommes ici.

— Agir?... Par le crime!.. Votre moyen vous condamne!... Vous périrez!... Votre temps est passé!... Je le vois... Je le sens... Je le devine... La Foi, l'Union, le Respect, le Courage : Vertus de vos ancêtres... ne sont plus que vains mots pour vous! De par vos aïeux la France a brillé... De par vous, l'astre décroît!... Mais Dieu veille... Rien n'arrive, en ce monde, que par son ordre, et par sa permission... Il a voulu que ces choses fussent... L'aube de temps nouveaux s'élève... Je ne les verrai pas... Je ne souhaite qu'une seule chose, c'est que le Très-Haut sauve cette noble terre de France qui fut sienne... Et j'ai confiance : Il la sauvera!... J'ai dit, Messires... A présent, — poursuivez votre œuvre scélérate, criminelle, et parricide... si vous l'osez!... Et... si vous avez peur que je n'aille, tout à l'heure, informer mon frère de tout ce qui s'est passé céans, frappez-moi... ne me laissez pas sortir vivant, de cette enceinte, car, je vous le jure, par Notre Seigneur Jésus... avant une heure, votre Maître, votre Roi, saura tout... Il prendra, dès lors, les mesures possibles, — et je l'y aiderai, de toutes mes forces, de tout mon pouvoir, de toute ma conviction, — pour vous poursuivre... vous atteindre... et vous châtier!... Oui, oui, frappez-moi!... Assassinez-moi!... Ou bien, faites-moi place...

XXIV

TROIS CONJURÉS — TROIS CARACTÈRES

... Charles de Valois, ayant ainsi parlé, regarda fixement... fièrement... les assistants.

La tête haute, les bras croisés, il attendit.

De toutes parts, maintenant, partaient des murmures...

Le tumulte s'accrut, bientôt.

A droite et à gauche du prince, et derrière lui, Hauts Seigneurs, et Dignitaires Ecclésiastiques, discouraient, entre eux, par groupe, avec animation.

Évidemment, les avis étaient très partagés relativement à ce qu'il convenait qu'on fît à l'égard du frère de Philippe IV.

Pendant quelques minutes, le Grand Maître : le comte de Saint-Pol... ne put obtenir que le silence se rétablit.

Enfin, il put parler.

— Messires... s'écrie-t-il... nous avons dit, à Charles de Valois, tout ce que nous voulions qu'il sût... D'autre part, nous l'avons écouté, attentivement, patiemment, sans colère et sans indignation... parce que la colère ne sied pas à qui peut se venger rien qu'en étendant les bras vers un ennemi désarmé...

— Bien dit!... s'écria le colosse, qui, déjà, avait parlé, à diverses re-

prises... Charles de Valois nous a défiés, tout à l'heure... Il nous a invités à venir le contredire, face à face, et masque au clair... Puis, il s'est indigné que pas un d'entre nous ne relevât son défi... Il était bon qu'on lui répondit à ce sujet... Il a cru que nous avions peur qu'il ne nous reconnût, et qu'il ne nous dénonçât à son frère...

— Et je le crois toujours!... fit le Prince, ironiquement.

— En ce qui me concerne, tu te trompes!... poursuivit le colosse...

— Prouve-le, en me montrant ta face de félon!... répliqua Charles de Valois.

— Non!... Je ne te montrerai pas mon visage!... Mais, écoute : Je suis l'un des plus Hauts Seigneurs qui soient céans... Ma fortune est considérable; les vassaux qui marchent sous ma bannière sont innombrables... Mon aide, par suite, est d'importance : Elle reste acquise à mes compagnons, qui sont ici, et qui défendent la Cause de Dieu... En te montrant mon visage, en te disant mon nom, je compromettrais cette cause, car j'attirerais, sur moi, les représailles de ton exécré frère, et, s'il m'atteignait, je priverais mes amis de l'aide que je leur donne, et dont ils apprécient, comme il convient, la très haute valeur... Il y a donc plus de courage, en cette circonstance, à braver tes défis, qu'à y répondre... Pour ma satisfaction, j'avais besoin de te déclarer cela... Sache, encore, que, en maintes batailles, j'ai combattu, souvent, un contre quatre... et que je fus vainqueur, toujours!... L'injure que tu nous as jetée, quand tu nous as taxés de lâcheté, ne m'a donc pas atteint... pas plus, du reste, qu'elle n'a atteint aucun de mes compagnons, ici présents, qui, tous, comme moi, ont fait leurs preuves!...

— Qui que tu sois... répliqua Charles de Valois... sache que la bravoure ne constitue pas le vrai courage!... L'homme vraiment courageux est celui qui fait son devoir, en toute circonstance, même quand son intérêt le plus immédiat doit souffrir de ses actes!

— Charles de Valois... fit une autre voix... moi... je veux que tu saches qui je suis ici!... Je veux te montrer mon visage...

Or, c'était ce Haut Seigneur, qui, tout à l'heure, lorsque le Prince avait déclaré, à ceux qui l'entouraient, que tout ce qui constituait l'abaissement de l'antique puissance féodale était leur œuvre, s'était écrié, d'une voix forte : « Il a raison! »... ce qui avait fait sourire les conjurés.

Il fit quelques pas, et, s'arrêtant devant le Prince, il abattit son capuchon.

Son visage apparut, alors, en pleine lumière.

— Regarde!... dit-il... Regarde!...

— Aymard de Poitiers, comte de Valentinois!... murmura le Comte de Valois, stupéfait...

— Moi-même!...

C'était un vieillard, plus que septuagénaire... dont le masque, aux yeux ardents, au front haut, entouré de cheveux blancs, à la longue barbe blanche... avait, alors, une saisissante expression d'audace, et d'énergie.

— Comte de Valentinois!... Toi!... Toi!... Toi!... Parmi ces mécontents!... fit le Prince, très vivement ému... Toi!... Toi, qui fus le Conseiller de mon père... et l'un des Conseillers les plus écoutés de mon frère!... Toi, qui fus, toujours, l'honneur, la loyauté, la droiture, mêmes!... Toi, qu'on nommait le Sage, et qui, jamais, dans le Conseil Royal, ne plaida que des causes justes... sans ambitions ni préoccupations personnelles!... Dans le Conseil, ta voix s'éleva, souvent, pour combattre, courageusement, celles des « Chevaliers ès Lois »... Ah!... Que je suis surpris... et profondément peiné de te trouver parmi ces félons!...

Effectivement, Aymard de Poitiers, Comte de Valentinois, siégeait, au Conseil Royal, depuis longtemps.

Sa voix y avait été écoutée par Philippe IV...

On se souvient, peut-être, que nous l'avons montré, dans la première partie de cette histoire, assistant au Conseil du Roi, auquel assistait, également, le prédécesseur d'Enguerrand de Marigny : le Chancelier Pierre Flotte, tué, en 1303, à la bataille de Courtrai.

— Toi!... reprit le Prince... Tu te ligues avec ceux qui sont prêts à commettre un crime de lèse-Majesté!... Je te trouve parmi des hommes résolus à assassiner leur Roi!... Suprême douleur pour moi!... Pourquoi Dieu ne me l'a-t-il pas épargnée?... J'eusse préféré sortir d'ici sans avoir vu ton visage, Comte!...

— Jeune homme,... répliqua le Comte de Valentinois... je te l'ai dit, tout à l'heure : « Tu as raison!» ... Oui, tu as raison... cent fois raison : Le malheur des temps où nous vivons vient du fait de ceux qui portent les plus grands noms de France, à cette heure... Ces hommes, qui nous entourent, sont prêts à marcher, contre Philippe IV, et contre ses ministres, les uns par intérêt, les autres — et c'est le plus grand nombre, je le reconnais — par conviction... Moi, je ne marcherai — contre le Roi de France, et, surtout, contre ses ministres, notamment contre Enguerrand de Marigny — que pour servir ma vengeance!... Moi, Aymard de Poitiers, Comte de Valentinois, septuagénaire, j'ai été insulté, gravement — tu dois t'en souvenir — dans le Conseil, par le Premier Ministre de Philippe IV... et le Roi de France, — contre son vieux serviteur, contre un homme qui avait servi, longtemps, et loyalement, son père — a soutenu son ministre!... On m'a éloigné du Conseil... J'ai été déclaré rebelle... On m'a pris mon bien... J'ai dû fuir : On voulait me faire jeter en prison... n'osant me mettre à mort! Ruiné, abaissé, avili, seul au monde, sans appui, sans famille, écœuré... je ne vis plus que pour me venger!... Il faut que tu le saches, Charles... je désespère de la France, que j'ai tant aimée, que j'ai servie, dès mon

...Le Roi, ses fils, et quelques Seigneurs leur faisant escorte, partirent, à fond de train. (P. 990.)

enfance, avec tant de dévouement... et je mourrai satisfait; mais seulement quand je me serai vengé!...

— Mon père... dit, gravement, Charles de Valois... je te plains!... Un Preux, tel que toi, doit mourir sans tache à son front!... Tu as souffert... Tu as été frappé, injustement — et malgré moi, je peux bien te le dire!... Ruiné, abaissé, il te restait l'honneur!... La perte de cet inestimable bien ne vaut pas la satisfaction que te donnera la vengeance... si tu l'atteins!

— Je l'atteindrai!... Un jour viendra, peut-être, Charles... où tu comprendras quelle ivresse donne, à l'offensé, le désir de la vengeance! (1)

— Quoiqu'il en soit, Comte de Valentinois... répliqua le Prince, très noblement... je n'ai pas vu ton visage!... Céans, il n'y a, pour moi, que des conjurés!... Philippe ne saura pas que je t'ai trouvé parmi eux... Si tu dois succomber, il ne me convient pas que ce soit par mon fait... Encore une fois, je te plains!... Je souhaite, de toute mon âme, que Dieu t'éclaire... ou qu'il te protège!... Tu fus un juste... Tu fus un sage... Tu fus un fidèle serviteur de mon père, de mon frère, et de la France : Je ne veux pas l'oublier!...

Et, se tournant vers le Grand Maître, il reprit :

— Comte de Saint-Pol... je n'ai plus rien à faire céans!... Donne l'ordre qu'on me livre passage!...

— Ainsi que je te l'ai promis... répliqua le Comte... je vais te conduire, moi-même, hors d'ici...

— Viens!...

Déjà, le Grand Maître, descendu de son trône, s'approchait du Prince, quand l'un des conjurés se jeta, soudain, entre Charles de Valois et le Comte de Saint-Pol...

Ce conjuré était un Religieux... un Dignitaire Ecclésiastique.

— Attendez!... fit-il, d'une voix retentissante.

L'attention des assistants se porta sur lui, tout aussitôt.

Le Grand Maître, et le Prince, surpris, attendirent.

Ce Religieux, de petite taille, paraissait chétif, sous le froc qui l'enveloppait.

Les Hauts Seigneurs, et, notamment, le colosse qui avait harangué Charles de Valois, regardaient, curieux, vaguement narquois, même,... ce Moine, qui avait osé faire cette diversion inattendue.

Qu'est-ce qu'il allait dire?

Que pouvait-on attendre de ce nain?

Mais le Religieux abattit son capuchon, et l'on put voir son visage.

Alors, l'impression des assistants se modifia, radicalement.

C'était un tout jeune homme : il ne devait pas avoir encore trente ans.

Son masque était beau, et, surtout, exceptionnellement expressif.

Cette face, osseuse, blême, surmontée d'un front superbe, éclairée par des yeux ardents, enfouis dans des orbites profondes, sous des sourcils très noirs, qui se rejoignaient au-dessus du nez... cette face aux lèvres minces, blanches,... au menton rond — dénotait une nature enthousiaste,

(1). Paroles en quelque sorte prophétiques, car Charles de Valois, après la mort de Philippe IV, fut, par devant le successeur de celui-ci : Louis X,... le principal instigateur, par désir de vengeance, de l'injuste condamnation d'Enguerrand de Marigny.

passionnée, énergique, farouche... un être supérieurement intelligent, et doué d'une volonté sans égale.

— Vénérable Maître... dit-il, en proie à une surexcitation extraordinaire... Arrête-toi!... Le Très-Haut, qui nous voit, m'a exhorté à parler... Écoute sa voix!...

— Parle?... fit le Comte de Saint-Pol.

Lors, de sa voix vibrante... le Religieux, transfiguré, grandi, superbe... pareil à ces grands moines illuminés, ou fanatiques, qui avaient prêché, jadis, la Croisade, et entraîné, à leur suite, en Terre Sainte, des milliers de guerriers :

— Que Charles de Valois vive!... Soit!... s'écria-t-il... Mais nous avons le devoir de le retenir, céans, ne fut-ce que pendant une heure... c'est-à-dire tout juste le temps qu'il nous faut pour accomplir notre œuvre sans qu'il puisse l'entraver!... Du reste, étant donné les intérêts qui sont en jeu, j'estime, que, avec lui, nous faisons trop de générosité!... Qu'importe la vie d'un homme, si grand qu'il soit, quand il s'agit de la Cause, Sacrée, du Très-Haut?... Vénérable Maître... Messires, songez, que nous nous sommes réunis, à grand peine... au prix d'innombrables efforts, d'immenses dangers... Des hommes d'armes, dévoués, sont aux alentours, et n'attendent, de vous, qu'un ordre pour agir... Agissons!... Cette occasion, que nous tenons,... ne la laissons pas échapper!... La retrouverions-nous, jamais?... Vénérable Maître... Messires... le Devoir commande!... Je vous adjure de le remplir... au nom de Notre Sainte Mère l'Église... Donnez l'ordre qu'on attend de vous... Nous n'avons que trop perdu de temps, déjà!... Allez au Logis Royal... Abattez l'infâme!... Que Philippe meure!... Frappez, aussi, ses fils!... Détruisez, à jamais, cette race trois fois maudite!... Que des ordres soient donnés, d'autre part, à Paris... puisque tout est prêt pour cela... afin qu'on arrête les valets du Monarque honni!... Cette œuvre faite... Dieu, triomphant, vous donnera un Roi capable de servir sa Sainte Cause... Ce que Dieu veut, avant tout, c'est que l'assassin de Boniface VIII, et de Benoît XI... le proscripteur des Templiers, soit frappé!... Dieu le veut!... Entendez-vous!... Honte à qui hésiterait à répondre à l'appel de Dieu!... Il serait flétri, à jamais... ainsi que tous ses descendants... Chevaliers, Haut les Cœurs!... Montjoie!... Dieu le veut!... L'œuvre qui doit être accomplie est sainte, et glorieuse... Honneur à qui frappera celui que Dieu a marqué de son doigt!...

Il avait parlé avec tant de puissance... avec une conviction si ardente... il avait l'air si inspiré, que tous les assistants, enthousiasmés, l'acclamèrent.

... Quelques Dignitaires Ecclésiastiques... et le Comte de Saint-Pol, seuls, le connaissaient.

C'était un Religieux de l'Abbaye de Jumièges... déjà renommé, depuis

une année, pour ses qualités oratoires, pour son ardente Foi... pour l'amour, intense, qu'il professait pour l'Église.

On le nommait le Révérend Père Siméon...

... En un clin d'œil, il avait pu soulever l'assistance.

— Il a raison !... clama, de sa voix sonore, le colosse qui avait harangué Charles de Valois... Montjoie !... Abattons l'infâme !... Dieu le veut !... Chevaliers, Haut les cœurs !...

— Montjoie !... s'écrièrent les Hauts Seigneurs.

— Dieu le veut !... firent les Dignitaires Ecclésiastiques.

Et un immense cri retentit, ensuite, poussé, unanimement, par les guerriers et les clers :

— Haut les cœurs !... Haut les cœurs !...

*
* *

... Nicolas de Garlande, frémissant... plus épouvanté que jamais — attendit... se demandant, plein d'angoisses, ce qui allait arriver !...

XXV

OU L'ON VERRA COMMENT LE ROI DE FRANCE ÉCHAPPA A UN TRÈS GRAND DANGER, DE PAR LA PRUDENCE DE SON PREMIER MINISTRE

— Vénérable Maître... fit le colosse, après avoir acclamé le Moine de l'Abbaye de Jumièges... tu as entendu ce que ce Religieux a dit ?

— J'ai entendu !... répliqua le Comte de Saint-Pol.

— L'idée, qu'il a émise, est approuvée par nous tous... poursuivit le colosse.

Et, s'adressant aux assistants :

— N'est-ce pas, Frères ?... demanda-t-il.

— Oui !... Oui !... Oui !... répondirent, dans un transport d'enthousiasme, Hauts Seigneurs, Dignitaires Ecclésiastiques, et, même, simples moines.

En même temps, cinquante épées nues s'élevèrent, et brillèrent.

— Montjoie !... s'écrièrent les Hauts Seigneurs !

— Montjoie !... clama Aymard de Poitiers, Comte de Valentinois.

— Montjoie !... répéta le colosse, en levant, lui aussi, très haut, à bout de bras, sa formidable épée.

Il poursuivit, parlant au Comte de Saint-Pol :

— Nous n'attendons qu'un signe de toi pour agir !... fit-il... Dis un mot, et, avant une heure, Philippe IV, et ses trois fils seront morts !... Selon

l'expression de ce Religieux — que j'admire — nous aurons détruit, à jamais, cette race trois fois maudite, qui, commencée par Hugues Capet, eut Saint-Louis, et — ô honte! — après eux : Philippe le Bel,... le Faux Monnayeur!...

Le révérend Père Richard, Evêque de Saint-Georges... et le Révérend Père Ludovic — les seconds du Grand Maître — s'étaient rapprochés de lui... se tenaient à ses côtés... prêts à lui prêter leur appui, si cela était nécessaire.

Charles de Valois, tranquille, attendait.

On eut dit qu'il ne redoutait pas le danger qui menaçait son frère.

Le Grand Maître, tout à coup, redressa sa très haute taille...

Son regard, brillant, se fixa sur les assistants.

Par un geste, large, il fit comprendre qu'il voulait parler.

Immédiatement, tous les bruits cessèrent.

— Mes Frères... dit-il, de sa voix vibrante... j'approuve le projet du Religieux qui vous a parlé, tout à l'heure...

— Montjoie!... Montjoie!

— Je l'approuve, d'autant plus, que je l'ai formé avant lui.

— Montjoie!...

— Je l'aurais mis à exécution, certes, il y a plus d'une heure, déjà, si cela avait été possible...

Ces paroles stupéfièrent, et déconcertèrent, les assistants.

— Pourquoi ne pourrions-nous pas mettre ce projet à exécution ?... demanda le colosse.

Le Grand Maître répliqua :

— Parce que nos ennemis sont bien, et fidèlement servis, Messires!...

— Explique-toi mieux?

— Parce que Philippe IV, et ses fils, prévenus du danger qu'ils pouvaient courir, cette nuit, dans Fontainebleau, ont quitté, il y a deux heures, le Logis Royal...

Un formidable cri, de rage,... retentit sous les voûtes de la grotte.

— Comment sais-tu cela?... demanda le colosse au Comte de Saint-Pol.

— J'en ai reçu la nouvelle, il y a une heure, par un de nos Religieux... un de ceux que nous avons chargés de surveiller le Logis Royal, et de nous informer de tout ce qui s'y passerait... répondit le Grand Maître.

Lors, il montra le parchemin que lui avait remis un moine — une heure auparavant — au moment, même, où Charles de Valois répondait: « Je refuse! »... à l'offre qu'on lui adressait de le faire Roi de France.

Il le déplia, et, à haute voix, il lut ce qui suit :

« Un courrier est arrivé, au Logis Royal, tout à l'heure.

« Il venait de Paris, à franc étrier.

« Je crois savoir qu'il a été envoyé, au Roi, par Enguerrand de Marigny.

« Philippe IV a reçu le courrier.

« Il veillait, alors, avec ses fils, et quelques Seigneurs, dans la Grand'Salle.

« Aussitôt après avoir lu la missive à lui apportée, il se leva, s'entretint, un moment, avec ses fils, à qui il montra la susdite missive ; puis, il donna l'ordre qu'on sellât les chevaux...

« Moins d'un quart d'heure après, le Roi, ses fils, et quelques Seigneurs leur faisant escorte, partirent, à fond de train.

« On m'assure qu'ils se rendent à Vincennes, et non à Paris, comme on l'avait cru, tout d'abord.

« Tenez le renseignement pour certain : j'ai vu, moi-même, le Roi, et ses Fils, chevauchant, sous bois, à une demi-lieue du Logis Royal.

« De toutes parts, nos Frères, cachés sous bois, ou appostés sur les routes,... au détour des chemins, aux alentours des habitations, dans les hôtelleries — me signalent, par des envoyés, le passage des cavaliers. »

— Oui, oui, tenez le renseignement pour certain !... fit Charles de Valois, triomphant... En venant au rendez-vous que vous m'aviez fixé, céans, j'ai rencontré, sous bois, un Ecuyer de mon neveu : Louis, qui, parti après son Maître, le rejoignait... Il m'a donné la nouvelle du départ du Roi... Philippe IV, prévenu, en effet, par Marigny, du danger qu'il courait, cette nuit, de par votre fait, en le Logis Royal, s'est mis à l'abri de vos criminelles atteintes... Il vous échappe donc !... J'espère que vous ne lui échapperez pas !...

Le colosse leva son épée.

— Je ne sais à quoi tient, Charles de Valois, que je te fasse payer pour lui !... s'écria-t-il, terrible.

Mais le Grand Maître, une fois encore, couvrit le Prince.

Les dernières paroles du Frère du Roi avaient été soulignées par une clameur formidable, où s'étaient exhalées les déceptions, les désespérances, les fureurs des assistants !

Le Grand Maître reprit :

— Nous avons perdu la partie, cette nuit !... dit-il, très calme... Nous ne pouvons même plus atteindre Marigny, puisque nos mesures étaient prises pour nous emparer, de lui, à Paris, et, puisque, prudent, bien avisé, et bien informé, comme toujours, il s'est retiré à Vincennes, où il attendra son Maître... Mais notre long conciliabule n'aura pas été inutile... Il portera ses fruits... Philippe IV, je le répète, saura que nous sommes décidés à agir contre lui... Il saura que la lutte, entre nous et lui, est engagée, et qu'elle se poursuivra, terrible, farouche, implacable !... Qu'il se garde !... Nous nous garderons !... Dieu choisira entre nous ! Il fera triompher ceux qui le serviront le mieux !...

Puis, il ajouta :

— Charles de Valois, on va te remettre le bandeau qui couvrait tes yeux quand tu es entré ici... Le Moine qui t'a guidé, déjà, te guidera encore... Il te reconduira à l'endroit même où tu l'as attendu,... Je réponds de toi... Ta vie sera sauvegardée, d'abord parce qu'elle doit nous être sacrée puisque tu es notre hôte... et, aussi, parce qu'il importe — je veux insister sur ce point — que ton Frère sache bien, de par toi, qui nous sommes... ce que nous avons osé tenter... ce que nous pouvons, par suite... et ce que nous voulons!... Tu regretteras, un jour, de n'avoir pas accepté nos offres... Va!... Et que Dieu te garde!...

— Dieu te garde, vieillard!... répliqua le Prince.

Il se remit aux mains d'un Religieux, qui s'apprêtait à nouer, sur son visage, le bandeau qui devait couvrir ses yeux.

Puis, guidé par le même Religieux, il marcha vers l'issue de la grotte.

Tous les assistants s'écartèrent pour le laisser passer...

XXVI

OU L'ON SAURA COMMENT SE COMPORTÈRENT, APRÈS L'ASSEMBLÉE, LES DIFFÉRENTS PERSONNAGES QUI Y AVAIENT ASSISTÉ

... Or, Nicolas de Garlande, de plus en plus attentif à tout ce qui se passait... depuis un moment, déjà — vit les Hauts Seigneurs... Dignitaires Ecclésiastiques, tournés du côté par lequel s'opérait la sortie du Prince.

L'attention générale était portée, uniquement, sur ce point de la grotte.

— Hubert... fit le Sénéchal... viens?... Fuyons!... Vite!

— Fuyons!... repliqua Hubert.

Il avait écouté, bouche bée, sous son capuchon, — et non sans effroi, du reste, à diverses reprises — les longues harangues des principaux acteurs de la scène qui s'était jouée, en sa présence.

Lestement, les deux hommes se dirigèrent vers l'entrée du souterrain qu'ils avaient parcouru pour venir dans la grotte.

Ils l'atteignirent sans coup férir.

Personne ne s'était aperçu de leur fuite... tant les assistants étaient occupés, ailleurs.

— Montjoie!... fit Nicolas de Garlande, plaisamment, lorsqu'il se trouva, avec son compagnon, dans la galerie souterraine... Montjoie!... comme disait, là bas, ce gros homme, qui s'agitait si fort, et si inutilement!... Il s'agit de ne pas s'attarder, céans, mon amé Hubert!... Il y ferait mauvais, pour nous, tout à l'heure... Fuyons, et fuyons aussi vite que si nous étions

poursuivis par une bande de loups, affamés, au cours d'une froide nuit d'hiver!...

Il paya d'exemple, et se mit à détaler.

Hubert le suivit, non sans peine.

Moins d'un quart d'heure après, le Sénéchal, et son compagnon, arrivèrent devant le mur qu'ils avaient éventré pour pouvoir le franchir.

— Passons!... fit Nicolas de Garlande.

— Passons, Monseigneur!... répliqua Humbert... En vérité, j'aime mieux que nous allions dans ce sens que dans l'autre!... J'aime mieux revenir qu'aller!...

— Surtout étant donné que nous revenons sains et saufs!... Et sans compter que j'ai conscience d'avoir bien servi Monseigneur Enguerrand de Marigny... comme il a bien servi, lui-même, le Roi, notre Sire!...

Il pensait :

— Monseigneur de Marigny a dû se décider à prévenir le Roi peu après que je l'ai eu quitté, à Paris, hier... Seulement, son courrier n'a pas fait la route aussi vite que moi!... Il est arrivé assez tôt, c'est l'important!... Un moment, j'ai eu peur!... Ce Religieux, fanatique, a de l'audace, du courage... Sans Monseigneur de Marigny, notre Sire était perdu, peut-être!... Quelle déception, pour tous, quand ils ont connu le départ du Roi!...

Les deux hommes, cependant, avaient franchi la muraille.

— Débarrassons-nous de ces frocs, maintenant inutiles!... dit Nicolas Garlande.

— Avec plaisir!... répliqua Hubert... Ils sont gênants, et tiennent chaud!...

— Ils nous ont grandement servi!...

— Oui!

— Porte-les!... Tu les jetteras, là-bas, dans le puits de mon beau-père... Il vaut mieux qu'on ne les retrouve pas... Cependant, il importe que nous ne tombions pas, nous-mêmes, dans le puits... et, pour cela, je pense que je ferai bien de rallumer la cire de mon falot...

— N'est-il pas utile, Monseigneur, que je remette, en place, les pierres de cette muraille?

— Cela nous prendrait un temps précieux!... Et puis, nous pourrions être surpris... Laissons cette muraille telle qu'elle est... Le Grand Maître, et ses acolytes, se rendront compte que quelqu'un a passé là... Ils se douteront bien que c'est moi... Tant pis!... J'ai hâte d'être remonté là-haut... hâte de revoir ma bien-aimée Paule, et de la rassurer, sur mon sort,... hâte, aussi, d'accomplir la besogne, d'importance, qu'il me reste à faire... Maintenant, je n'ai rempli que la moitié de ma tâche... La plus difficile, la plus périlleuse, il est vrai!... Va... marche devant... je te rejoindrai...

Hubert obéit.

— Ange!... murmura le Sénéchal, ému, charmé... Elle prie pour moi ! (P. 994.)

Le Sénéchal, ayant rallumé la cire de son falot, rejoignit, bientôt, son second.

Ils arrivèrent, enfin, au bout de la galerie souterraine.

Hubert prit la corde du puits, que Nicolas, — on s'en souvient, sans doute, — avait attachée aux broussailles du buisson croissant aux interstices du mur.

— Monte !... dit le Sénéchal.

Hubert saisit la corde, et, lestement, en moins d'un instant, il se hissa jusqu'à la margelle du puits.

Nicolas de Garlande, s'étant rendu compte que son compagnon avait mis pied à terre... saisit la corde, à son tour, et se hissa, jusqu'à l'orifice du puits, non moins lestement que lui...

*
* *

... Une lueur brillait derrière la croisée de la chambre de Paule.

— Ange!... murmura le Sénéchal, ému, charmé... Elle prie pour moi!

Il se laissa tomber sur le siège de pierre qui s'étendait autour de la margelle.

C'est que, bien qu'il fut très robuste, bien qu'il fut habitué à courir, sous bois, pendant des journées entières, et, même, à passer des nuits pour reconnaître les traces du gibier qu'il devait poursuivre ensuite... il se sentait las, — après tout ce qu'il avait fait, depuis la veille... après sa longue, et rapide, chevauchée, de Fontainebleau à Paris, et de Paris à Fontainebleau... après cette nuit, si pleine de péripéties... d'émotions... et de périls!

Maintenant, hors d'atteinte,... heureux du très important résultat, obtenu non sans peine... il respirait, avec délices, l'air, pur, et frais, de la nuit... sous la voûte étoilée, qui, du côté du Levant, commençait à blanchir devant l'aube nouvelle.

Il se trouvait bien, là, au sortir de ce souterrain où il était resté si longtemps.

Quel calme!... Quel silence!

Comme tout était doux, en cette belle matinée!

Déjà, on pressentait le prochain réveil de la nature.

On percevait de vagues frissons d'ailes, sous les feuillages des buissons, humides des pleurs de la rosée... et des murmures, lointains, d'une incomparable harmonie.

Quel contraste, entre ce spectacle, si simple, et si impressionnant... et celui auquel le Sénéchal avait assisté, là-bas, dans cette grotte... où, pour des intérêts... mesquins, en somme... il avait vu s'agiter ces hommes, qui n'avaient qu'un jour à vivre, sur cette terre, et qui le vivaient dans les douleurs, ce, pendant que la nature, sereine, poursuivait son œuvre éternelle, dont il eut été plus sage de jouir, paisiblement, dans la contemplation et l'admiration de sa sublimité!

. . . . . .

— J'accomplirai mon œuvre, jusqu'au bout — pensa Nicolas de Garlande... Après quoi, je reviendrai à mon foyer, près de ma Paule, près de mes serviteurs... et je reprendrai ma vie paisible, douce, familiale, sans ambition démesurée : Le peu que j'ai, suffit à mon bonheur!... Foin de la gloire, des titres, et des richesses inutiles!... Remplir son devoir... aimer, et être aimé... être bon... être juste... voilà qui fait vivre en paix, et qui

donne le vrai bonheur!... Hors de là, tout est faux.... tout est vain!... Ces hommes, que j'ai vus, tout à l'heure, me font pitié!... Leur ambition les mène... Ils s'imaginent qu'ils dirigent le monde!... Point!... En réalité, les Conducteurs d'Êtres, les meilleurs, sont ceux qui ne prétendent pas à diriger, selon leur vouloir propre, les destinées des hommes vivant au-dessous d'eux; mais, bien, ceux qui se laissent diriger par les besoins, nouveaux, des êtres, nouveaux, qui surgissent, sur la terre: besoins nés des progrès que réalisent ces êtres, de par leur travail, et de par leurs efforts... Philippe IV, et ses ministres, sont grands... et seront plus grands, encore, devant l'avenir, parce que, sagement, ils pensent ainsi... parce qu'ils agissent en ce sens... La force d'une nation ne lui vient pas de celui qui la conduit; mais de l'effort, continu, incessant, de son peuple qui œuvre... Tout Roi qui sert cet effort, et qui l'augmente, même, est grand... Celui qui le contrarie est mauvais, et ne dure guère : Il est brisé!... Oui, oui, ces hommes, qui étaient là-bas, tout à l'heure, et qui, les yeux fixés sur le passé, ne savent pas voir le présent, et, encore moins, entrevoir l'avenir, sont des fous!... Qu'ils abattent Philippe, et ses ministres, ils n'entraveront pas le progrès en marche!... Ils ne survivront pas, ni eux, ni leurs descendants, à une époque disparue!... On n'éteint pas le flambeau de lumière qui éclaire l'humanité... On peut ralentir la marche de la vérité... on ne l'arrête pas!...

. . . . . .

... Cette haite, que Nicolas de Garlande avait faite, près du puits,... au grand air... dans la fraîcheur, reposante, de ce lever d'aube, l'avait rasséréné.

Ses nerfs s'étaient détendus; l'air, pur, qu'il avait respiré, avait rafraîchi son sang : Il se sentait dispos, à présent.

— Hubert?... fit-il.

— Monseigneur?... répondit le dévoué serviteur.

Pendant que son Maître réfléchissait, il était resté appuyé à un arbre, à quelque distance... et, comme Nicolas de Garlande, il avait goûté les charmes de cette matinée, parfumée par les arômes sylvains...

Il avait pensé, de son côté, — et revu les scènes auxquelles il avait assisté, dans la grotte.

En se les remémorant, il s'était dit, narquoisement, avec le gros bon sens des gens de son espèce :

« — Du bruit!... Du vent!... Rien!... Mauvaise besogne!... »

Toujours comme son Maître, il avait revu, par la pensée, la tranquille maison de Fontainebleau... ruche sur laquelle régnaient le Sénéchal et Paule... et où, selon lui, on faisait œuvre utile, pour le bonheur de tous... puis, il avait conclu :

« — Que ces Grands se battent, et se mangent, entre eux!... Ce, pendant, ils nous laisseront en paix!... »

... Nicolas de Garlande reprit :

— Quand il fera jour, tu remettras les chevaux au char...

— Bien !

— Et tu reconduiras Paule au logis.

— Bien !

— Tu veilleras sur ta Dame, mon amé Hubert!

— Comptez-y, Monseigneur!...

— Tu mèneras tes chevaux très vite, et tu ne t'arrêteras pas, en route...

— Bien !

— Tous ces Hauts Seigneurs... ces Dignitaires Ecclésiastiques... et les frocards qui se sont réunis, là-bas, vont se disperser... Ils seront déjà loin, c'est probable, quand le soleil luira... Ils doivent avoir hâte de se mettre à l'abri des poursuites, probables, qui seront, tôt, exercées contre eux... Néanmoins, vous pourriez faire, en route, de mauvaises rencontres... et il importe d'être prudent.

— Comptez sur moi, Monseigneur!

— Quand tu seras de retour, au Logis, à Fontainebleau... tu veilleras, encore...

— Oui.

— Tu garderas, autour de Paule, tous les hommes... et, surtout, ceux qui ont guerroyé avec nous... Il faut que, en mon absence, on puisse résister à une attaque quelconque... Elle ne se produira pas; mais il faut tout prévoir.

— Bien, Monseigneur!

— Ai-je besoin d'ajouter, mon amé Hubert, que nul ne saura rien de ce qui s'est passé, cette nuit?

— Certes!

— Rien de ce que nous avons fait?...

— Certes!

— Et rien de ce que nous avons vu ?

— Rien !

— Bien!... Tu as quelques heures devant toi : Il faut en profiter pour aller te reposer...

— Mais, vous,... Monseigneur... qu'est-ce que vous comptez faire?

— Je vais embrasser Paule... l'informer que tu te tiendras prêt à la reconduire, à Fontainebleeu, dès que le soleil luira... Après quoi, j'irai chez nous. .

— A pied?

— Oui!... En une heure, en passant sous bois, par des chemins que je connais... je serai là-bas... Je ferai seller ce cheval que j'ai ramené, de

Paris, hier... Il est reposé, et frais, c'est sûr, maintenant... Et j'irai à Vincennes... puisque les conjurés ont pris soin de m'informer, même, de l'endroit où je trouverai Monseigneur de Marigny, et Notre Sire, le Roi... Je serai de retour avant la nuit... C'est dit!... Tu exécuteras mes ordres point par point?...

— Point par point!.

— Du reste, je préviendrai, d'autre part, mes gens, là-bas... Ils sauront qu'ils devront t'obéir... Et, maintenant, va te reposer... Va, mon amé compagnon... Je suis content de toi... Tu m'as bien servi, cette nuit, comme toujours... Dieu te garde!

— Dieu vous garde, Monseigneur!... répliqua Hubert, satisfait.

Il était, à son gré, suffisamment payé de sa peine, par les cordiales paroles de son Seigneur, et Maître...

Le Sénéchal s'éloigna, dans la direction de la maison de Maître Guillaume Lehurier.

Hubert, resté seul,... fit un paquet des frocs qu'il portait; il les attacha, avec leurs cordelières, auxquelles il avait fixé une grosse pierre; puis, obéissant aux ordres qu'il avait reçus, il les porta dans le puits...

Après quoi, il alla jusqu'à la grange; il se fit un lit, douillet, avec deux bottes de paille, sur lesquelles il s'étendit... et, cinq minutes après, il s'endormit, profondément...

*
* *

. . . . . .

... Comme Nicolas de Garlande, arrivé au bout de l'allée qu'il avait suivie, après avoir quitté Hubert, tournait, à sa gauche, n'ayant plus que quelques pas à faire pour se trouver devant la maison de son beau-père, il entendit un léger bruit de pas... un harmonieux frou-frou d'étoffes; puis, il vit se dessiner, devant lui, une forme féminine... et une voix bien-aimée dit :

— Nicolas!...

— Paule!... répliqua le Sénéchal... en étreignant, amoureusement, sa femme.

Ils demeurèrent, un moment, aux bras l'un de l'autre, tendrement enlacés... et bienheureux.

Ah! que cette étreinte fut douce?

Des larmes, de joie, coulaient des yeux de la Dame de Garlande.

Son époux, adoré,... son « tout », lui était rendu!

Il était sorti, sain et sauf, de cette aventure, en laquelle, pour son honneur, il s'était engagé... de cette aventure où il avait couru tant de dangers!

Elle avait craint de ne plus le revoir... jamais!

Que d'angoisses, pour la pauvre femme, au cours de cette nuit, qui lui avait paru si longue!

Là-haut, dans sa chambre, après avoir prié le Tout-Puissant, avec ferveur, pour qu'il protégeât celui à qui elle avait donné son âme... et comme Dame Alloyse, lasse, s'était endormie, sur une chaise à bras... Paule, frissonnante, s'était accoudée à la croisée donnant sur le jardin; elle avait fouillé, des yeux, les profondeurs, enténébrées, des allées, se disant : « Oh! s'il allait reparaître! » — Elle avait prêté l'oreille, attentivement, aux bruits... espérant, toujours, que Nicolas surgirait, tout à coup, de l'ombre... ou tremblant d'entendre, dans le silence, morne, qui planait sur la campagne, un cri d'appel... une plainte... un gémissement... poussés par son époux, en détresse,... blessé, mourant, peut-être!

Cet inconnu... d'autant plus terrible, qu'il était plus mystérieux, — dans lequel il était entré... rendrait-il sa proie?

Parfois, et quand elle percevait, dans la nuit, la chute d'une branche morte... le vol, alourdi, de quelque hibou,... le cri d'un oiseau, qui se réveillait sous la feuillée, — bruits qui prenaient, alors, à ses oreilles, des proportions formidables... elle était toute secouée par des frissons; elle voyait Nicolas, sanglant, râlant... et, par la force de l'imagination, surexcitée jusqu'à l'hallucination, elle apercevait la silhouette, de noir vêtue, d'une femme, qui passait, devant elle, pâle, morne, désespérée... et en qui elle se reconnaissait!

Au fur à mesure que l'heure passait, son angoisse avait grandi.

La prière, qui l'avait reconfortée, longtemps... ne lui apportait plus un vrai soulagement.

Elle s'était approchée de la croisée... de laquelle, dès lors, elle n'avait pu s'éloigner.

Même, elle avait voulu, dix fois, descendre dans le jardin... afin de marcher, de se mouvoir, au grand air... afin de tromper les affres de son impatiente attente par une action quelconque... afin, aussi, de se trouver plus près de l'endroit où elle présumait que son époux reparaîtrait à ses yeux... afin de pouvoir l'étreindre plus tôt... afin de lui dire, plus tôt, aussi, la joie qu'elle éprouvait de son retour; mais elle avait craint que sa mère, en se réveillant, tout à coup, ne s'inquiétât de ne plus la voir, là... et, elle était restée dans la chambre: fait qui avait aggravé son énervement!

Oh! comme elle avait attendu, avec impatience, que l'aube parut.

Le jour, sans doute, chasserait les fantômes, terrifiants, qu'elle sentait flotter tout autour d'elle... et dont les frôlements la faisaient tressaillir... dont les murmures l'épouvantaient.

Pourtant, elle se disait d'autre part :

— Je désire que la clarté du matin illumine le ciel!... Qui sait si l'aube

nouvelle ne me verra pas désespérée... privée, à jamais, de l'amour de celui qui fait ma vie?... Je regretterai, peut-être, bientôt, cette heure, où je suis soutenue, encore, par l'espoir!...

Or, là-bas, du côté du Levant, elle avait vu pâlir la lueur des étoiles, devant l'aurore, qui montait, lentement, dans l'espace.

Triste, plus morne, et plus désespérée que jamais... brisée, aussi, elle s'était assise; vaincue par la fatigue, par l'angoisse, elle s'était assoupie... et les fantômes, qui la hantaient, à l'état de veille, l'avaient poursuivie, encore, jusque dans son sommeil, en de hideux cauchemars!

Et voilà que, tout à coup, elle s'était réveillée... comme si elle avait été avertie, par un instinct secret... par quelque puissance mystérieuse, veillant sur elle, pendant qu'elle dormait, — qu'un événement, grave, se produisait, tout près d'elle.

Brusquement, elle s'était levée... les yeux grands ouverts, — et toute heureuse, rassérénée, sans savoir pourquoi.

Combien de temps avait-elle dormi?

Quelques minutes à peine...

Elle s'en rendit compte, aussitôt, fort exactement.

Que se passait-il?

Elle regarda tout autour d'elle.

Dame Alloyse dormait toujours

Puis, Paule se tourna vers le jardin.

La lueur de l'aube avait monté : Elle se dégageait des voiles bleus qui l'enveloppaient, tout à l'heure, et, maintenant, radieuse, elle illuminait, déjà, l'horizon... faisant flotter, au-desssus des champs, un brouillard léger, d'une exquise finesse de tons.

Puis, encore, la Dame de Garlande entendit marcher, dans le jardin.

Et, enfin... ô joie!... elle vit Nicolas, se dirigeant, à grands pas, vers la maison.

Éperdue,... transfigurée... enthousiasmée, elle jeta un cri...

Vivant!...

Nicolas était vivant!

Il revenait, triomphant!

Le Ciel avait exaucé les ferventes prières de l'épouse, affolée.

Paule quitta la place où elle avait gémi pendant plusieurs mortelles heures.

Elle traversa la chambre... ouvrit la porte... se jeta dans l'escalier... se trouva dans le jardin, en quelques secondes... et courut au devant du bien-aimé...

. . . . . .

... Maintenant, tout était joie, pour elle, dans la nature.

Le petit jour éclairait ce décor, si noir... si morne... si lugubre, encore, un moment auparavant...

La clarté grandissait, de minute en minute...

La brise, matinale, éparpillait, sur la campagne, tous les parfums des fleurs et des arbres...

Au loin, des coqs poussaient leur sonore salut à l'aurore, et les alouettes, frileuses, voltigeaient au-dessus des buissons, couverts de rosée, d'où sortirait, bientôt, l'harmonieuse chanson des chardonnerets...

— Je te revois!... Je te serre sur mon cœur!... dit la Dame de Garlande, doucement émue.

— Ma chère Paule!... répliqua Nicolas, charmé.

— J'ai eu si grand peur que tu ne reviennes pas!

— Ange!

— Oh! comme j'ai souffert!

— Ma bien-aimée!

— Je te revois!.., Je te revois!... Je t'entends!...

— Ma femme adorée!

— Tu ne me quitteras plus?... Jamais?...

— Jamais!

— Vois-tu... j'ai été torturée!... Embrasse-moi!

— Je t'aime!

Délicieux duo d'amour, scandé par des bruits de baisers, le murmure de la brise, et le chant des oiseaux,... dans l'infinie douceur d'un radieux matin!...

Puis, ils se turent.

Ému, troublé, en extase, il la serrait sur son cœur.

Elle,... ayant oublié ses angoisses... câline, se laissait bercer dans les bras de son époux...

Et, soudain, elle l'interrogea; elle le pressa de questions : Elle avait hâte de tout savoir.

Le péril passé, elle voulait que son héros... de qui elle était fière, à présent, lui dit ce qu'il avait fait... quels dangers il avait affronté, pour le Roi, pour la France.

Il répondit brièvement.

Elle l'écouta, frissonnante, terrifiée... et son admiration, pour lui, s'accrut.

— Bien!... Bien!... disait-elle, de temps à autre...

Ah! comme il avait été vaillant... adroit... et fort!

Comme elle avait raison d'aimer un pareil homme!

Et comme, aussi, ce brave Hubert s'était conduit en fidèle serviteur!...

Jamais on n'oublierait le dévouement qu'il avait montré, en cette circonstance...

Un jeune homme tenait, par la bride, tout sellé, harnaché,... très fringant... le magnifique cheval que Enguerrand de Marigny avait donné, la veille, à son féal serviteur. (P. 1006.)

Puis, elle dit comment elle avait passé la nuit... combien elle avait été torturée !

Mais, grâce au Tout-Puissant... qu'il fallait remercier de son aide... tout était fini !...

Pourtant, Paule tressaillit, soudain.

L'expression de son visage se modifia.

— Non !... Tout n'est pas fini !... dit-elle, avec inquiétude... Il faut... maintenant...

— Il faut, maintenant, que je voie Monseigneur de Marigny... Il faut qu'il sache ce qui s'est passé, cette nuit, dans la grotte.

— C'est vrai !... Dieu !... Tu vas me quitter encore !

— Il le faut !

— Mais, ces hommes... ces assassins, qui veulent attenter aux jours du Roi... ils vont se disperser...

— Eh ! bien ?

— Tu peux les rencontrer, en route...

— Rien à redouter d'eux !...

— C'est vrai !... Ils ne t'ont pas vu, là-bas...

— Du reste, je prendrai toutes les précautions nécessaires pour ne croiser personne, en route.

Nicolas se dégagea, doucement, de l'étreinte de sa femme.

— Tu es rassurée, à présent... fit-il... Tu sais que nous n'avons plus rien à craindre de personne... Encore un peu de patience, ma chère Paule... Ce soir, nous nous reverrons... Il faut que je parte.

— Déjà !...

— Les mesures sont prises pour que tu retournes, chez nous, avec Hubert.... Il est prévenu... Il attellera les chevaux au char... Il te ramènera à Fontainebleau.. Moi, je dois poursuivre mon œuvre... Encore un baiser... Oui, oui, ce soir, nous nous reverrons.

Paule soupira.

Elle rendit, tendrement, son baiser à son époux.

— Pars donc !... fit-elle, à regret,

— Adieu !

Paule garda, dans la sienne, la main de Nicolas.

— A ce soir !... fit-elle.

— Pas un mot imprudent à qui ce soit... reprit le Sénéchal... Dis, à ta mère, ce que tu sais... si tu veux...

— Oui.

— Mais rien à maître Guillaume.

— Rien !...

— A ce soir !...

— Va !... Pars !... Reviens vite !..! Oh ! t'avoir revu, un moment, et, si-tôt, me séparer de toi !...

— Adieu !...

Nicolas de Garlande s'éloigna, rapidement...

Un moment après, il marchait, à grands pas, dans les sentiers de la forêt, au plus épais des fourrés.

Paule était rentrée dans sa chambre...

. . . . . .

... A diverses reprises, pendant la traversée de la forêt, le Sénéchal avait dû faire halte, perdu sous les branchages, épais, des buissons, afin de n'être pas vu par des groupes de moines, errant, eux aussi, au plus profond du bois... et marchant, tous, maintenant, dans la même direction, c'est-à-dire vers le Nord.

— Ils fuient !... pensa Nicolas de Garlande... Le mot d'ordre leur a été donné, déjà, sans doute... Ils se retirent... Il est probable que, avant quelques heures, on n'apercevra plus un seul frocard aux alentours !... Tant mieux !... Plaise au Ciel qu'on ne revoie plus cette engeance, en si grand nombre, dans le pays !...

Les moines s'étant éloignés, le Sénéchal reprit sa route... évitant, toujours, les routes tracées.

Personne, à dix lieues à la ronde, on le sait, ne connaissait, mieux que lui, la sauvage forêt, qu'il avait, tant de fois, parcourue, en tous sens, dès sa plus tendre enfance... et que, devenu homme, il avait battue, encore, inlassable, comme chasseur.

Il pouvait donc s'y guider, à coup sûr, car pas un fourré, pas une broussaille, pas une sente... n'avait échappé à ses investigations.

Même, la nuit, dans les ténèbres, il eut pu retrouver sa route... il ne se fut point égaré, sous bois.

Au beau milieu de la forêt, il était dans son élément.

Il y vivait heureux...

Elle le charmait.

Tous les bruits qui s'y produisaient lui étaient familiers, et l'enthousiasmaient.

Son oreille de chasseur, habitué à poursuivre le gibier, percevait, nettement, même à de très longues distances : le pas d'un cheval galopant, sur la route prochaine, ou traînant quelque char... le pas d'un homme, à travers les fourrés... le piétinement d'un cerf, allant boire à l'étang voisin,... ou le passage d'un sanglier regagnant sa bauge... le frou-frou d'ailes des oiseaux, volant en compagnie... bruits qui se produisaient accompagnés, selon les saisons, par le murmure de la brise, ou le hululement du vent de tempête... soufflant, sur les grands arbres, dont les feuillages chantaient, ou gémissaient...

Enfin,il arriva proche d'un sentier qui devait le conduire, en quelques minutes, à un trait de flèche du Logis Royal, c'est-à-dire proche de son habitation.

Il parcourut ce sentier sans voir personne.

Quand il sortit du bois, il faisait grand jour.

Le soleil, lentement,... majestueusement, surgissait de l'horizon, jetant sa lumière sur la campage... et dorant les toits de sa demeure, autour desquels il y avait un vol de pigeons, dont les blanches ailes s'agitaient, mettant une sorte de nuage, floconneux, dans l'espace.

Un moment après, Nicolas de Garlande se trouva chez lui.

Sur le seuil de la porte, il rencontra Charles, le Fauconnier... son fidèle serviteur, préposé, pendant la nuit précédente, par son Seigneur, à la garde du logis.

En voyant son Maître, seul, Charles parut surpris.

Inquiet, il s'informa de la Dame de Garlande.

Nicolas le rassura.

Il dit que Paule reviendrait bientôt, à Fontainebleau, avec Hubert Huguet.

— Il ne s'est rien passé, céans, en mon absence?... demanda le Sénéchal...

— Rien, Monseigneur! reprit le Fauconnier... Hier soir, seulement,... deux heures après votre départ, une courrier a apporté une missive, pous vous... Il me l'a laissée... Je comptais vous l'envoyer, tout à l'heure, à Arbonne, par l'un de mes fils... Le courrier a dit, de la part de celui qui l'avait envoyé, qu'il suffisait que vous ayez cette missive, ce matin.

— Donne la moi?... fit Nicolas.

— La voici!... répliqua Charles.

Il tira, de son escarcelle, un parchemin, qu'il remit à son Seigneur.

Celui-ci se doutait bien que la missive, en question, devait lui venir de Monseigneur de Marigny.

Le même courrier qui était venu, au Logis Royal, de la part du diligent, et fort avisé, ministre, s'était chargé, sans doute, d'une autre missive pour le Sénéchal.

Nicolas déplia le parchemin, et lut ce qui suit:

« Venez me voir, à Vincennes, sitôt votre retour, après l'assemblée.

« M... »

Il sourit.

Monseigneur Enguerrand de Marigny avait grande confiance en son courage,... en sa prudence,... en son habileté, puisqu'il ne doutait pas que son dévoué serviteur dut sortir, sain et sauf,... et victorieux, à son profit,... de l'aventure, pleine de dangers, en laquelle il s'était engagé.

Cette constatation satisfit Nicolas.

Il mit le parchemin dans son escarcelle.

— Fais-moi servir des vivres,... dit-il à Charles, gaiement... Je meurs de faim... J'ai besoin de réparer mes forces avant de me remettre en route... Qu'on me serve, dans la grand'salle, pendant que je changerai de vêtements.

— Bien, Monseigneur.

Un moment après, Nicolas, ayant endossé le costume — plus commode pour chevaucher — qu'il portait, la veille... s'assit, en la grand'salle, devant une table bien servie

Il mangea, et but... en chasseur.

Certes, le gibier qu'il avait pourchassé, la nuit précédente, était d'importance!

Jamais il n'avait couru plus grand danger; mais jamais, aussi, chasse ne lui avait donné plus d'émotion... et, par suite... plus de plaisir!

— Fais seller le cheval que je montais, hier... dit-il à Charles.

Le Fauconnier s'éloigna.

Le Sénéchal but un dernier coup, et, repu,... dispos autant que s'il avait dormi, toute la nuit, dans son lit,... il passa dans la cour,... où ses serviteurs, empressés, étaient à l'œuvre, chacun selon sa charge.

Un jeune homme tenait, par la bride, tout sellé, harnaché,... très fringant,... le magnifique cheval que Enguerrand de Marigny avait donné, la veille, à son féal serviteur.

Nicolas de Garlande enfourcha la bête.

— Je serai de retour, céans, ce soir,... dit-il à Charles, le Fauconnier.

Il piqua des deux, et disparut.

...Toujours prudent, il s'éloigna dans la direction de Moret,... afin de donner le change à ceux qui auraient eu intérêt à s'occuper de ses faits et gestes.

Il se disait que, de là, il prendrait une route, sous bois, qui le ramènerait vers le Nord.

Trois quarts d'heure après, comme il allait sortir de la forêt, il s'arrêta, net.

Il avait entendu, au loin, le bruit des pas de plusieurs chevaux.

Il mit pied à terre, attacha sa monture dans un fourré, et se rapprocha de la route,... que suivaient, à coup sûr, les cavaliers chevauchant, là-bas.

Dissimulé sous le feuillage, bien placé pour voir, sans être vu, il attendit.

Cinq minutes après, les cavaliers apparurent.

Nicolas de Garlande en compta onze.

— Ils viennent de... là-bas, c'est évident!... murmura-t-il... Ils se sont séparés après le départ de Charles de Valois, et ils rentrent chez eux...

Il constata, avec joie, que les cavaliers — soldats et clercs... Hauts Seigneurs et Dignitaires ecclésiastiques — avaient, tous, le visage découvert.

— Je connaîtrai, toujours, ceux-ci, peut-être !... pensa-t-il, heureux de l'inattendue rencontre.

La troupe des cavaliers avançait, lentement.

Evidemment, ils ménageaient leurs montures...

Enfin, ils passèrent devant le Sénéchal.

— Jean, Sire de Château-Villain... dit Nicolas de Garlande, au fur et à mesure qu'il reconnaissait les cavaliers... Jourdain, Sire de l'Isle... le Connétable Raoul de Clermont,... Etienne, Comte de Sancerre,... Renaud, Comte de Montbéliard,... Galerand, Comte de Périgord,... Robert, Comte de Boulogne,... Jean, Comte de Forez,... Aymard de Poitiers, Comte de Valentinois...

Les deux autres,... Dignitaires Ecclésiastiques, n'étaient pas connus de Nicolas de Garlande.

— Tous les Nobles qui ont signé la lettre adressée, aux Cardinaux, contre Boniface VIII !... murmura le Sénéchal... Tous, traîtres à leur Roi !... Je me souviendrai de leurs noms... Il faut que Monseigneur de Marigny puisse compter ses ennemis...

...Les cavaliers s'étaient éloignés.

Nicolas de Garlande regagna le fourré où il avait laissé son cheval... et s'éloigna, à son tour.

Il fit un crochet pour dépasser les cavaliers qu'il avait rencontrés tout à l'heure...

Bientôt, il courut, à fond de train, sur la route de Paris.

* * *

. . . . . .

Cependant, Monseigneur Charles de Valois, au sortir de la grotte, avait été conduit — par le Moine, qui, déjà, lui avait servi de guide — dans la forêt, à l'endroit, même, où les deux hommes s'étaient rencontrés, avant l'assemblée.

Là, le Moine ôta le bandeau qui couvrait les yeux du Prince.

— Dieu vous garde, Monseigneur !... lui dit-il.

— Dieu vous garde, mon Révérend !... répliqua Charles.

Le Moine quitta le Prince, sans ajouter un seul mot.

Charles de Valois avait attaché son cheval, par la bride, à un arbre, non loin de là, quelques heures auparavant.

Il le détacha... l'enfourcha, tout aussitôt, et s'éloigna, rapidement.

Quoiqu'il ne connut pas les sentiers de la forêt aussi bien que Nicolas de Garlande... et quoique sa course, sous bois, fut ralentie parce qu'il avançait presque dans l'obscurité — le petit jour n'ayant pas percé, encore, les

feuillages, épais, des grands arbres — il arriva, au Logis Royal, à Fontainebleau, après une demi-heure, environ, de chevauchée.

Il pénétra, immédiatement, dans la partie du logis qui lui était particulièrement réservée... après avoir confié son cheval à un valet.

Chez lui, il trouva le serviteur affecté à sa personne.

Ce serviteur avait passé la nuit, debout, attendant le retour de son Maître.

Il l'aida à se dévêtir.

Le Prince, las, avait besoin de se restaurer : Après avoir fait ses ablutions, il se mit à table, et mangea, copieusement.

Tout en mangeant, il interrogea son serviteur sur ce qui s'était passé, la veille, relativement au départ du Roi.

Il sut que Philippe IV l'avait fait appeler, et que, ayant appris que son frère était absent, il avait donné l'ordre qu'on le priât de le rejoindre, à Vincennes, le plus tôt possible.

Le départ du Roi, de ses fils, et de la plupart de leurs gens, s'était effectué vers dix heures.

Repu... réconforté... Charles de Valois se fit habiller.

Il endossa des vêtements commodes, pour le voyage; puis, il demanda un cheval.

Il donna l'ordre, à son serviteur, de venir le retrouver à Paris...

Dans la cour du Logis-Royal, il monta à cheval, et, bien armé, se mit en route, accompagné par deux Écuyers... comme leur Seigneur armés jusqu'aux dents : Il fallait pouvoir se défendre, en route, en cas d'attaque.

Tout comme Nicolas de Garlande, le Prince se rendait à Vincennes.

Il avait grande hâte de voir le Roi, afin de lui raconter, fidèlement, tout ce qui s'était passé, pendant la nuit, entre lui et les Hauts Seigneurs... les Dignitaires Ecclésiastiques... tous Chevaliers de l'Ordre du Temple, qu'il avait rencontrés dans la grotte.

Seulement, et quelque diligence qu'il fît... le Sénéchal de Fontainebleau, mieux monté, et, du reste, plus souple, plus agile, plus robuste, meilleur cavalier que le Prince... devait arriver, à Vincennes, — à moins d'accident — plusieurs heures avant lui...

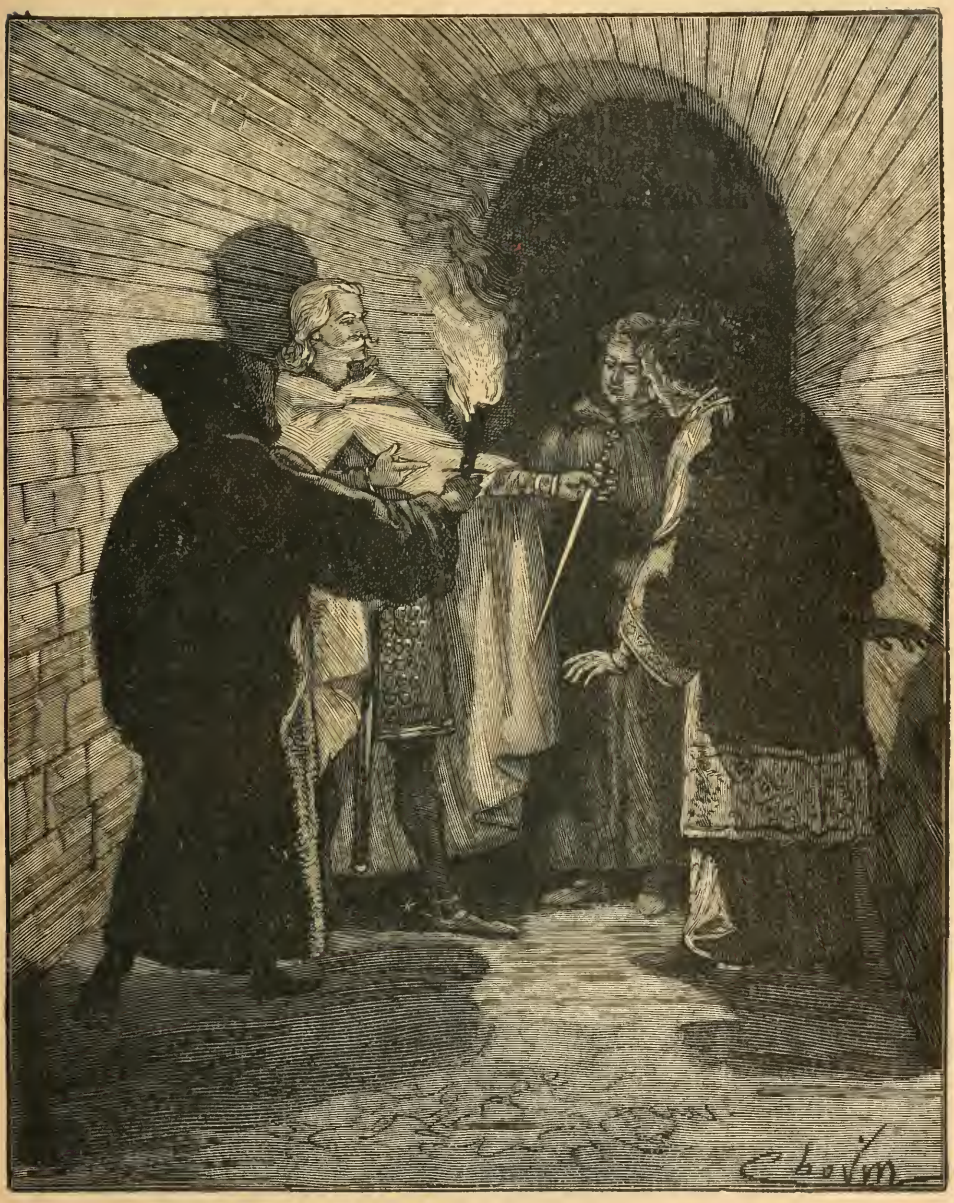
*
* *

. . . . . .

Après la fuite de Nicolas de Garlande, et de Hubert Huguet... après la sortie de Charles de Valois — le Grand Maître : le Comte de Saint-Pol, était remonté sur son trône.

Le Père Richard, le Père Ludovic, demeurèrent près de lui.

— Écoutez-moi, mes Frères, dit le vieillard.



Le Grand Maître leur presenta l'arme, que le moine éclaira, avec la torche. (P. 1013.)

Hauts Seigneurs... Dignitaires Ecclésiastiques, Moines, qui discouraient entre eux, avec animation, vinrent se grouper autour du trône occupé par le Grand Maître.

Maintenant, tous avaient le visage découvert...

Enguerrand de Marigny eut reconnu, là, les plus grands Seigneurs... les Cardinaux, Archevèques, et Évèques, les plus puissants de France.

— Parlez!... Parlez!... s'écrièrent les assistants.

Le Grand Maître reprit :

— Mes Frères... contre toute attente, notre entreprise vient d'échouer!... Nous avions prévu, même l'impossible, et si, comme tout le faisait supposer, Charles de Valois avait accepté nos offres, nous aurions renversé, cette nuit, Philippe IV, et ses Ministres... Philippe, averti par Marigny, a fui... Mais nous aurions pu, néanmoins, nous emparer de lui... et l'abattre!... Notre œuvre n'eut été retardée que de quelques heures!... Cette œuvre est-elle compromise par notre échec?... Non!

— Non!... Non!

— Nous avons perdu la première partie... Nous gagnerons la seconde... poursuivit, énergiquement, le Grand Maître.

— Oui!... Oui!... clama-t-on, de toutes parts.

— Quand nous entamerons la seconde partie, nous serons sûrs de notre fait!... Je vous le jure : Philippe tombera!...

— Il faut qu'il tombe!... firent, unanimement, tous les assistants.

— Il tombera!... répéta le Grand Maître... Il tombera, vous dis-je!... Question de temps!... Comment nous y prendrons-nous pour en arriver à nos fins?... Je puis vous l'indiquer, d'ores et déjà?

— Parlez!... Parlez!...

— Quand on tente une entreprise de l'importance de celle qui nous occupe... quand les destinées d'une grande nation, comme la France, sont en jeu... quand on sert la Cause, Sacrée, de notre Sainte Mère l'Église, — on doit s'efforcer d'être gardé contre toute éventualité...

— Oui!... Oui!...

— Nous croyions être sûrs que Charles de Valois accepterait nos offres... Encore une fois, tout le faisait supposer... tout : Son passé, ses actes, ses paroles... Hier, encore, nous avions le droit de nous dire que son ambition... toujours déçue, jusqu'ici... serait exaltée à l'idée qu'il pourrait ceindre la première couronne du monde... Nous avions le droit de nous dire, aussi, qu'il serait fier de jouer, devant la Postérité, le magnifique rôle que nous comptions lui attribuer... Mais, si certains que nous fussions, à tant de titres, de son acceptation... nous avions prévu le cas, — absolument improbable... et qui s'est produit, pourtant — où nous serions obligés de nous passer de lui... Secrètement, fort habilement, nous avons fait adresser, d'autre part, des offres... à une autre personne... qui peut nous servir tout aussi bien que Charles de Valois... et qui nous servira.

— Son nom?... demandèrent les conjurés.

— Vous le connaîtrez!... répliqua le Grand Maître... Sachez, seulement, que cette personne sera liée, à nous, bientôt, par un acte, signé... qui la mettra, entièrement, absolument, dans notre main... Sachez que cette personne vit sur la première marche du Trône de France, plus près du Roi, même, que Charles de Valois...

Cette déclaration fut saluée par des acclamations enthousiastes.

Le Grand Maître ajouta :

— Que Philippe IV soit frappé... et ses ministres seront, tôt, abattus!... Nous triompherons!... Nous triompherons, parce que le Roi, nouveau, que nous aurons fait, sera tout à notre dévotion... ne pourra rien contre nous, qui, au contraire, pourrons tout contre lui!... Ce Roi ne régnera que de par nous!... Nous, qui l'aurons fait, nous saurions, au besoin, briser son sceptre, et sa couronne.

De nouvelles acclamations éclatèrent.

Et le Comte de Saint-Pol conclut ainsi :

— Cette fois, nous n'agirons pas par la violence; mais par la ruse... Je ne veux pas exposer des existences aussi précieuses que les vôtres... Elles nous seront utiles, plus tard... Il suffira que l'on vous trouve, au pied du Trône du nouveau Roi de France, quand le moment sera venu, prêts à lui prêter l'appui de votre puissance, dont il ne se servira que pour régner selon vos vues... En cas de nouvel échec, il serait toujours temps de se lever, en masse, contre l'Infâme Philippe IV, et de l'abattre, enfin... Mes Frères, le moment, pour nous, est dangereux... Charles de Valois sera, à Vincennes, dans quelques heures... Comme il nous l'a déclaré, il préviendra son frère de tout ce qu'il a vu, et entendu, céans, cette nuit... Marigny agira... Il est donc urgent que nous nous dispersions... Cela est nécessaire... Je le répète : Il importe qu'aucun de vous ne soit compromis... Il importe que nous réservions nos forces... Dispersez-vous donc, en toute hâte... Rentrez en vos demeures... Et attendez, patiemment!... L'heure approche... Elle sonnera bientôt!... Du reste, et comme par le passé, des courriers, spéciaux, vous informeront de nos actes, quand cela sera utile, dans l'intérêt de notre Cause... Au besoin, vous seriez convoqués en une assemblée, dont on vous fixera la date, l'heure, et le lieu... Encore une fois, ayez confiance en nous, qui avons confiance en vous... De par le Christ, qui versa son Sang pour le Salut des hommes, je vous jure que, dans un temps peu éloigné, la Cause de Dieu triomphera!... Séparons-nous... Éloignons-nous d'ici, le plus vite possible, et avec toute la prudence nécessaire... Mes Frères, je prie le Tout-Puissant qu'il vous ait en sa Très Sainte Garde!...

Puis d'une voix plus grave, pieusement, il dit :

— Marie... Étoile des Mers... Conduis-nous au Port du Salut!

Les assistants répétèrent :

— Marie... Étoile des Mers... Conduis-nous au Port du Salut!

Enfin le Grand Maître s'écria :

— *Non nobis, Domine, sed nomini tuo da gloriam!*

— *Non nobis, Domine, sed nomini tuo da gloriam*!... répétèrent, encore, les assistants...

. . . . . .

Le Grand Maître descendit de son trône.

On l'entoura ; on le félicita...

Les Hauts Seigneurs... les Dignitaires Ecclésiastiques, lui adressèrent leurs adieux.

Dans la grotte, où, plusieurs fois, un silence, profond, avait plané sur tous ces hommes assemblés, il y avait un brouhaha confus, que l'écho répercutait, et grossissait.

Au bruit des voix se mêlait un cliquetis d'armes.

Les assistants s'éloignèrent, par groupes... en commentant, avec animation, les scènes auxquelles ils avaient pris part... les propos qui avaient été échangés, — se disant leurs espérances, blâmant Charles de Valois, se répandant en malédictions contre Philippe IV, et ses ministres... tous, vantant l'énergie du Comte de Saint-Pol, qui, avec l'aide du Tout-Puissant, ferait triompher la Cause de l'Église, la cause du Droit, et du Juste...

Bientôt, il n'y eut plus, dans la grotte, que quelques Moines... attachés à la personne du Grand Maître, pendant son séjour en la maison d'Arbonne.

Ils étaient chargés de fermer la porte de la grotte, du côté de la forêt,... et d'éteindre les torches.

— Retirons-nous... dit le Comte de Saint-Pol aux Révérends Pères Richard et Ludovic.

Il fit un signe à l'un des moines servants, qui prit une torche, et qui, marchant devant le Grand Maître, et ses seconds... les éclaira, dans la galerie que Nicolas de Garlande, avec Hubert Huguet, avait parcourue, si rapidement, un moment auparavant.

Les quatre hommes s'enfoncèrent dans le souterrain.

Ils le suivirent sans prononcer une parole.

Chacun, de son côté, songeait.

Soudain,... et comme ils n'étaient plus guère qu'à quelques toises de l'endroit ou la galerie, faisant un coude, bifurquait... allant, d'une part, à « la maison mystérieuse », et, d'autre part, jusqu'en le puits de Maître Guillaume Lehurier... le moine, porteur de torche, vit briller, sur le sol crayeux, à quelques pas devant lui, un objet.

Avant parcouru les quelques pas qui le séparaient de cet objet... il se baissa pour le ramasser.

Or, c'était le stylet du Sénéchal de Fontainebleau.

Pendant qu'il parcourait cette galerie, avec son amé Hubert,... en courant, — dans la hâte d'échapper aux conjurés... d'atteindre le mur en lequel ils avaient pratiqué une brèche, et au delà duquel ils devaient se trouver en sûreté, — l'arme de Nicolas de Garlande s'était détachée de sa ceinture, et, sans qu'il s'en aperçut, était tombée sur le sol.

— Qu'est-ce donc?... demanda le Comte de Saint-Pol, qui marchait, immédiatement, derrière le moine... et qui avait vu son mouvement.

Le moine montra sa trouvaille au Grand Maître.

— Regardez, Monseigneur!... dit-il.

Le Comte de Saint-Pol examina le stylet.

— Qu'est-ce donc?... firent, à leur tour, les Pères Richard, et Ludovic, surpris de cette halte inattendue.

Le Grand Maître leur présenta l'arme, que le moine éclaira, avec la torche.

— Ce stylet appartient-il à l'un de vous?... interrogea-t-il.

— Cette arme n'est pas mienne!... répondit le Père Richard.

— Elle n'est pas mienne davantage!... ajouta le Père Ludovic.

— Alors... reprit le Grand Maître... voilà qui est étrange!... Seuls, cette nuit, nous avons parcouru cette galerie... pour aller, de la maison, à la grotte... Or, puisque cette arme n'appartient à aucun de nous, il faut, donc, supposer qu'elle a été perdue, céans, par quelqu'un qui a traversé la galerie, à notre insu.

— C'est clair!... fit l'Évêque de Saint-Georges.

— Et inquiétant!... ajouta le Père Ludovic.

— Qui a pu parcourir cette galerie?... dit, encore, le Père Richard.

Le Grand Maître, ayant réfléchi, un moment, répliqua :

— Nous allons le savoir!...

— Comment?... demanda l'Évêque.

Le Comte de Saint-Pol prit, des mains du moine, la torche que celui-ci portait.

— Suivez-moi?... dit-il à ses seconds.

— Où?... demandèrent ceux-ci.

— Venez?... reprit le Grand Maître.

Lors, tournant, à sa gauche, il s'engagea dans la galerie qui aboutissait à la muraille que le Père Ludovic avait fait construire, pendant la journée précédente... cette muraille devant laquelle les trois hommes s'étaient arrêtés, quelques heures auparavant... et, ce, au moment, même, où Nicolas de Garlande, avec Hubert Huguet, arrêtés, dans leur marche, par cet obstacle imprévu... se trouvaient derrière, prêts à rebrousser chemin.

Quand il ne fut plus qu'à quelques pas de ce mur, le Grand Maître leva sa torche, à bout de bras, et éclaira la place.

Or, il vit la brèche, béante, que le Sénéchal de Fontainebleau, et Hubert, y avaient pratiquée.

— Regardez... s'écria-t-il, — s'adressant à ses seconds.

Puis, parlant, plus particulièrement, au Père Ludovic.

— N'avais-je pas raison, tout à l'heure,... ajouta-t-il... quand je vous disais que cette galerie, allant jusque dans le puits du possesseur de la maison voisine, constituait, pour nous, un danger permanent?... Vous demandiez à qui a appartenu l'arme que nous avons trouvée, là-bas, par grand hasard...

et, aussi, qui a pu s'introduire, céans, à notre insu?... Ce n'est que trop clair, pour nous, à présent!...

— Oui, ce n'est que trop clair, en effet... fit l'Évêque de Saint-Georges... Un seul homme, au monde, a pu pressentir que cette galerie existait... Cet homme, c'est le Sénéchal de Fontainebleau : Messire Nicolas de Garlande, gendre de Maître Guillaume Lehurier, ancien hôtelier du Chapeau-Rouge, à Paris... Nicolas de Garlande, tout dévoué à Enguerrand de Marigny, — qui, après avoir fait son mariage... le protége, et l'enrichit... Lui, seul, a pu descendre dans le puits... s'introduire dans la galerie... pratiquer cette brèche, en cette muraille... Lui, seul, a pu être assez hardi, enfin, pour poursuivre sa route en avant, — jusqu'en la grotte, sans doute, — où il a dû assister à notre assemblée, au profit de son protecteur : le Marigny déjà nommé!...

Le Père Ludovic secoua la tête, en signe de doute.

— Est-il venu jusqu'à la grotte.... fit-il.

— N'en doutez pas!... répliqua le Père Richard.

— Comment aurait-il pu s'y introduire, sans être reconnu?... dit, encore, le Père Ludovic.

— Rien de plus simple... expliqua l'Évêque de Saint-Georges... Comme tous les conjurés, il portait un manteau, muni d'un capuchon, qu'il a tenu, rabattu, sur son visage... Il a pu entendre tout ce qui s'est dit, là-bas, mêlé à l'un des groupes qui nous entouraient... Certes, il lui eût été impossible de pénétrer, dans la grotte, par l'entrée qui donne sur la forêt : Celle-ci ayant été gardée, et bien gardée, par nos moines... Mais, de ce côté, l'entrée n'était point défendue... Nul de nous ne pouvait supposer que quelqu'un passerait par là...

— Ce fut une faute?... dit le Grand Maître...

— Certes!... ajouta le Père Richard... Une faute grave!... Mais on ne saurait penser à tout... Encore une fois, nous ne devons pas en douter : le Sénéchal de Fontainebleau est entré dans la grotte, — et, je le répète... au profit de Marigny, il a écouté tout ce que nous avons dit... Puis, après l'assemblée, et tandis que nous prenions congé les uns des autres, il a fui... A coup sûr, les choses se sont passées ainsi... Il est certain que Nicolas de Garlande nous a précédés, en cette galerie, il y a fort peu de temps!...

— Il a risqué gros jeu!... reprit le Père Ludovic.

— Oui!... fit l'Évêque de Saint-Georges.

— S'il avait été reconnu, il eut payé, de sa vie, son audacieuse tentative!.,. ajouta le Père Ludovic.

— Il le savait... Cela ne l'a pas empêché de se mettre à l'œuvre!... répliqua le père Richard.

— Cet homme est courageux!... conclut le Grand Maître.

Et, gravement, après un temps de silence, il ajouta, non sans amertume :

— Enguerrand de Marigny est heureux d'avoir, à son service, des hommes capables d'un pareil dévouement!... Autour de moi, en trouverais-je un seul, prêt à risquer, ainsi, sa vie, pour ma cause?... J'en doute!... De pareils faits démontrent que Marigny est un homme de haute valeur : Car, seul, un homme vraiment grand peut créer, à ses côtés, des êtres qui lui restent dévoués jusqu'à la mort!...

Après avoir soupiré, profondément, le Comte de Saint-Pol poursuivit :

— Donc, Marigny saura, — grâce à Nicolas de Garlande, — tout ce qui s'est passé, là-bas, cette nuit!... Que nous importe?... De par le Roi, qui le tiendra de son frère : Charles de Valois... Marigny devait être informé, déjà, de tout ce que lui révèlera le Sénéchal de Fontainebleau... Cette découverte, que nous venons de faire, ne complique, donc, en aucune façon, notre situation... Néanmoins, il est bon que nous l'ayions faite,... quand ce ne serait que pour nous donner une leçon, et pour nous engager à être plus prudents, à l'avenir...

Depuis un moment, déjà, le Père Richard, très attentif, regardait le sol, autour de lui... tout en écoutant parler le Grand Maître.

— Nicolas de Garlande n'a pas pénétré, seul, dans cette galerie... dit-il, enfin.

— Expliquez-vous, Richard?... fit le Comte de Saint-Pol.

— Regardez!... répliqua l'Évêque de Saint-Georges.

Il montra le terrain de la galerie.

En cet endroit... on le sait, l'eau suintait, des murailles, coulait sur le sol, transformé, par suite, en une boue épaisse, dans laquelle on ne marchait que difficilement, en glissant, quasiment, à chaque pas.

— Regardez... poursuivit le Père Richard... à cette place, tout près de la muraille, où, ni l'un, ni l'autre de nous, n'a posé le pied, encore,... on distingue, très nettement, dans la boue, l'empreinte des pas de deux hommes... Et, voyez, plus loin, là-bas, la même empreinte, des deux pas, est distincte, tout autant... bien que, en certains endroits, ces empreintes aient été effacées par celles de nos pieds...

Le Grand Maître, et le Père Ludovic, regardèrent les empreintes indiquées par le Père Richard.

— C'est flagrant!... dit le Comte de Saint-Pol... Richard a raison... Évidemment, le Sénéchal de Fontainebleau ne s'est pas introduit, seul, dans la galerie... Quelqu'un l'accompagnait... Un de ses serviteurs, c'est probable... En vérité, ces gens-là sont audacieux jusqu'à la témérité... Leur audace leur vient de leur foi, ardente, en celui qu'ils servent!... La foi, en pareille circonstance, crée le dévouement, et le dévouement donne, à celui qui le porte, une force incomparable, — lui valant, à l'avance, le triomphe, presque assuré, de son entreprise!... Oui, oui, ce Marigny est bien heureux d'avoir de pareils hommes à son service!

Puis, après un nouveau temps de silence, il ajouta ?

— Rentrons!... Nous n'avons plus rien à faire ici... Du reste, il est temps que nous prenions les mesures nécessaires pour nous éloigner de ce pays... Venez...

Le moine, ayant repris sa torche, rebroussa chemin, pour éclairer la marche du Grand Maître, et de ses seconds...

Les quatre hommes s'enfoncèrent dans la galerie, qui, de ce côté, aboutissait dans la « Maison ensorcelée », voisine du logis de Maître Guillaume Lehurier.

Tout au bout de cette galerie, ils se trouvèrent devant un escalier, étroit, en lequel un seul homme pouvait s'engager de front... et qui tournait, en vis.

Ils gravirent les vingt-deux marches de cet escalier,... et ils arrivèrent dans l'une des salles du rez-de-chaussée.

L'entrée de cet escalier, dans la salle, était dissimulée par une sorte de trappe, sur laquelle on faisait glisser, pour la cacher mieux, un gros meuble : un coffre, sculpté, et barré de larges ferrures.

Quand le Comte de Saint-Pol, et ses seconds, furent dans la salle, le moine, qui les avait accompagnés, rabattit la trappe, et, avec l'aide du Père Ludovic, il fit glisser, dessus, le coffre, très pesant.

Ce coffre, ainsi placé, il était impossible, absolument, de voir la trappe.

D'autre part,... tant ce coffre était lourd,... il aurait été impossible, également, de soulever la trappe, quelque pesée que l'on fit, sur elle, dans le souterrain.

Plusieurs moines se trouvaient dans la salle, où ils avaient passé la nuit, en attendant le retour du Grand Maître.

Maintenant, elle était éclairée par la lueur, déjà vive, du jour.

Les moines s'étaient levés, à l'aspect de leurs chefs.

— Nous quitterons cette maison dans un quart d'heure,... dit le Grand Maître, à l'un des moines... Faites fermer toutes les portes, toutes les croisées,... et préparez tout pour notre prochain départ...

— Bien!... répliqua le Moine.

— Il ne s'est rien passé, céans, pendant notre absence?... demanda, encore, le comte de Saint Pol.

— Si, Vénérable Maître,... répondit le Moine... Il s'est produit un fait, qui, à ce qu'il me semble, à une certaine importance... Il est bon, dans tous les cas, que vous le connaissiez.

— Parlez?

— Il y a un quart d'heure, environ, l'un de nos Frères est arrivé, ici... Il avait passé la nuit, en observation, aux environs, au poste qui lui avait été assigné... Si cela avait été nécessaire, il devait se rabattre, sur notre maison, pour nous fournir tous les renseignements ressortant de ses observations... Or, il paraît que trois moines, chargés de demeurer en l'hôtellerie du Paon

...Muets, et graves, comme des statues de pierre... éclairés par la lueur rouge des torches... (P. 1024.)

Blanc, située proche d'ici, et tenue par un nommé Lelandy,... homme suspect pour toutes sortes de raisons — ont été victimes d'un inconnu, qui, avec l'aide du susdit Lelandy, leur a joué, la nuit dernière, un tour pendable.

— Quel? interrogea le Grand Maître.

De même que les Pères Richard, et Ludovic, il attendit, avec curiosité, la réponse de son interlocuteur.

— Cet inconnu,... dit celui-ci,... venu, hier soir, à l'hôtellerie du Paon

Blanc, au moment où les trois moines achevaient leur repas,... a conversé, mystérieusement, paraît-il, pendant assez longtemps, avec le très louche hôtelier... Comme les moines allaient se retirer, l'hôtelier leur offrit de boire un verre de vin de Bourgogne avec lui, et son compagnon... Les moines acceptèrent... Ils eurent tort, sans doute... Ils burent, donc, et se grisèrent.

— Après?

— Deux d'entre eux roulèrent, ivres-morts, sur le sol de l'hôtellerie.

— Et le troisième?

— Meilleur buveur que les autres, il but plus longtemps; mais il se grisa, à son tour, tout comme ses compagnons.

— Après?

— Or, ce matin, quand les deux premiers moines, ayant cuvé leur ivresse, se réveillèrent...

— Achevez?

— Ils constatèrent qu'ils étaient quasiment nus.

— Nus?

— Pendant leur sommeil, on leur avait dérobé leur robe.

— Mais... le troisième moine?

— Celui-ci portait encore son froc... mais il avait été enfermé dans la cave de l'hôtellerie, où il avait trouvé du vin en quantité suffisante pour achever de s'enivrer.

— Et l'hôtelier?

— L'hôtelier, ayant bu, lui aussi, était tombé, ivre, à côté des deux premiers moines.

— C'est donc le troisième moine qui est resté debout le plus longtemps?

— Oui.

— Par conséquent, il lui a été loisible d'observer ce qui se passait autour de lui... Or, que dit-il?... Il peut fournir un renseignement capable de nous servir?

— Il n'a rien vu de plus que les autres; il ne dit rien... et, du reste, dans le cas où il saurait quelque chose, on n'obtiendrait, de lui, aucun renseignement...

— Pourquoi donc?

— Il est sourd et muet!

— Ah!... dit le Grand Maître.

— Mais, il peut écrire?... demanda le Père Richard, qui pensait à tout.

— Nous avons eu cette idée, répliqua le moine...

— Eh! bien?

— Hélas!... Ce moine ne sait ni lire ni écrire!... Je dois ajouter que, selon toute apparence, le coup a été fait — dans un intérêt,... dans un but qui nous échappent — par cet inconnu, venu, hier soir, à l'hôtellerie, après le repas des moines... et qui a conversé, assez longtemps, et mystérieuse-

ment, avec l'hôtelier... Celui-ci, c'est évident, était d'accord avec lui... L'un des trois moines, dégrisé, ce matin... et qui est plus clairvoyant que les deux autres... l'a compris... Aussi, fort adroitement — ce qui rachète sa faute, en partie — a-t-il interrogé, à ce sujet, l'hôtelier, dégrisé, lui aussi... Même, il l'a menacé de la colère, et des représailles, de ses supérieurs... L'hôtelier a eu peur... Et, dans son émoi, il a parlé.

— Qu'a-t-il dit?

— Il a déclaré que l'homme qui a bu, hier, avec lui, et les moines, est l'un des serviteurs de Messire Nicolas de Garlande, Sénéchal de Fontainebleau... Il a ajouté, confidentiellement, qu'il supposait que le serviteur du Sénéchal avait dû faire le coup : c'est-à-dire, s'emparer des frocs !

A ces mots, le Grand Maître, les Pères Richard, et Ludovic, s'entreregardèrent.

— Je m'en doutais !... fit le Comte de Saint Pol, parlant, bas, à ses deux seconds... Oui, je m'en doutais !... Certes, le renseignement a sa valeur... Il nous fournit l'explication d'un fait que nous n'avions pu élucider... Nous nous demandions comment Nicolas de Garlande, et l'homme qui l'accompagnait, avaient pu, sans coup férir, s'introduire, par la galerie souterraine, jusque dans la grotte... Nous le savons, à présent... Ce serviteur, qui a dérobé les robes des lamentables frocards qui se sont laissés enivrer à l'hôtellerie voisine, a agi, c'est évident, sur l'ordre de Nicolas de Garlande... Il fallait que le Sénéchal possédât ces robes... Il a su se les procurer... Grâce à ces frocs, son serviteur, et lui, ont pu, sans peine, arriver jusqu'à la grotte, et y demeurer, sans que personne, de nous, se doutât que, sous ces robes monacales, se cachaient de redoutables ennemis... En vérité, si Enguerrand de Marigny est bien servi par Nicolas de Garlande, Nicolas de Garlande est non moins bien servi par les siens... Ces gens-là sont aussi adroits qu'audacieux !... Que n'ai-je, à ma disposition, de pareils serviteurs ?... Nos gens, à nous ?... Quelle différence !... Les grands n'obéissent qu'aux poussées de leur orgueil froissé ou de leur intérêt lésé !... Quant aux petits, ils se conduisent, tous, ou presque tous, comme ces piteux moines, de qui le premier venu peut triompher, rien qu'en servant leurs vices !...

Ayant ainsi parlé, il secoua la tête,... tristement.

Puis, s'adressant au moine qui lui avait fourni les renseignements relatifs à l'aventure des frocards ivrognes en l'hôtellerie du Paon Blanc :

— Je vous remercie, mon Révérend... fit-il... Votre renseignement m'a intéressé... Un mot encore ?... Que sont devenus ces moines,... défroqués malgré eux ?

— On leur a fourni d'autres robes... Pour le moment, ils attendent mes ordres... Il sont restés à ma disposition... J'ai pensé que, peut-être, il vous plairait de les voir, de les interroger...

— Point !... Je sais ce que je voulais savoir... Cela suffit... Que ces moi-

nes partent !... Qu'ils s'éloignent !... Qu'ils quittent la contrée ! Donnez-leur un guide... J'entends un guide de qui vous soyez sûr... Il importe qu'ils ne disent, à personne, ce qui s'est passé, cette nuit... Vous m'en répondez ?... Qu'ils aillent dans l'Ouest de la France, le plus loin possible d'ici... Ils devront entrer dans une Abbaye quelconque... Qu'on les recommande à l'Abbé... Et qu'ils restent, en cellule, pendant quelques mois... Dans la sollitude, ils se recueilleront.

— Vos ordres seront exécutés.

— Bien !... Nous allons partir d'ici, tous... ainsi que je vous l'ai dit... Il faut clore les portes, et les croisées... Occupez-vous de nos chevaux... Qu'ils nous attendent près de la porte de sortie de la grotte, dans la forêt... C'est là que nous les monterons...

— Les chevaux seront, dans la forêt, avant un quart d'heure.

— Bien !... Vous recevrez de nouveaux ordres, ultérieurement... En attendant, faites veiller, adroitement, sur cette maison, par plusieurs de vos moines les plus intelligents... Il est certain qu'elle sera surveillée, d'autre part, par les gens du Roi... Je veux savoir tout ce qui se passera, céans, et aux alentours.

— Vous le saurez.

— J'y compte !... Dieu vous garde, mon Révérend.

— Dieu vous garde, Vénérable Maître !... Dieu vous garde, Messeigneurs !...

Le Comte de Saint Pol, et ses seconds, passèrent dans le jardin, qu'ils parcoururent rapidement...

Quand ils furent à l'autre extrémité de ce jardin, ils s'approchèrent du mur, très élevé, qui le clôturait, de ce côté.

Le Père Ludovic écarta les branches d'une broussaille formant fourré, derrière laquelle, il y avait une porte, basse, perdue dans l'épaisseur du mur et presque invisible, tant la teinte de cette porte, patinée par les intempéries, était devenue de la même couleur que celle de la muraille.

Il tira une clé de sa poche.

Il l'introduisit dans la serrure, qu'il fit jouer...

La porte s'ouvrit.

Les trois hommes en franchirent le seuil.

Le Père Ludovic referma la porte.

Le Comte de Saint-Pol, et ses seconds... se trouvèrent, alors, en pleine forêt, dans un endroit particulièrement touffu, sauvage... quasiment inaccessible.

Non sans peine, ils se frayèrent un chemin à travers les broussailles.

Après cinq minutes de marche, assez pénible, ils arrivèrent proche d'un sentier, qu'ils suivirent, sans mot dire.

Maintenant, il faisait grand jour.

C'était l'heure où Nicolas de Garlande montait à cheval, à Fontainebleau, pour se rendre à Vincennes.

Enfin, le Grand Maître, l'Évêque de Saint-Georges et le Prieur de l'Abbaye du Lec, aperçurent, au loin, sous les arbres, deux moines, qui tenaient, en mains, trois chevaux.

La porte, secrète, par laquelle on pénétrait dans la grotte où s'était tenue l'assemblée des conjurés était non loin de là... dissimulée derrière un massif d'arbres entouré de broussailles... et taillée dans le roc.

Le Comte de Saint-Pol s'arrêta.

— Ecoutez!... dit-il à ses seconds... Nous ne pouvions demeurer, plus longtemps, céans, sans risques... Il était urgent que nous nous éloignions... Il est certain, même, que nous ne pourrons revenir, ici, de longtemps... Marigny aura, tout aux alentours, des espions qui l'avertiraient de notre présence en cette maison... Nous chercherons un autre lieu de réunion, si cela est nécessaire... En attendant, il faut que nous avisions, tôt, aux mesures nouvelles qu'il nous faut prendre, désormais... Je vous donne rendez-vous, pour après-demain, à l'Abbaye Royale de Maubuisson... Richard pourra nous y recevoir sans risques, ni pour lui, ni pour nous... Là nous tiendrons conseil...

— Après-demain, à l'Abbaye Royale de Maubuisson?... J'y serai!... répondit le Père Ludovic...

— C'est convenu!... fit le Père Richard.

— Bien!... Séparons-nous... Que chacun de nous tire de son côté... Il vaut mieux que nous ne chevauchions pas de compagnie.

Les seconds du Comte approuvèrent.

Un moment après, ils enfourchèrent leurs chevaux... Ils se serrèrent la main... et chacun d'eux s'éloigna : le Comte, au Nord... le Père Ludovic, à l'Est... et l'Évêque de Saint-Georges, à l'Ouest...

Les moines qui avaient amené les chevaux, à cette place, regagnèrent la « maison ensorcelée »...

Une heure après, cette maison était close, hermétiquement...

Le silence, le plus morne, régnait sur tout ce coin du pays.

Et les habitants, stupéfaits, constatèrent que l'innombrable séquelle des frocards, mendiants, qui avaient erré, pendant les jours précédents, tout aux alentours, avait disparu,... comme par enchantement!...

CINQUIÈME PARTIE

I

AU CHATEAU DE VINCENNES

Le bois de Vincennes (1) est connu, dès l'an 847, par un titre de l'Abbaye de Saint-Maur-des-Fossés, qui le désigne sous le nom de *Vilcenna*, et comme faisant partie de la terre, ou paroisse, de Fontenay.

Mentionné, ensuite, sous le même nom, dans une bulle du Pape Benoît VII, donnée l'an 980, on le retrouve, encore, en 1037, nommé « Vilcenna », dans un acte de Henri Ier.

Philippe Ier, en 1075, fit don, à l'Abbaye de Saint-Magloire, près de Vilcenna, de charges de fagots, ou de bûches, « tant que pourraient en porter deux ânes ».

Ces témoignages suffisent pour établir l'ancienneté, et le nom, de la forêt.

De Vilcenna, on fit Vicenne,... enfin Vincennes.

On ne sait pas, positivement, l'époque de la construction du premier château de Vincennes.

Il est certain que Louis VII y établit, en 1164, des Religieux du Grand-Mont, qui y furent remplacés par les Minimes... et que Philippe-Auguste, en 1183, fit entourer le bois de murailles, afin d'y renfermer beaucoup de daims, de cerfs et de chevreuils.

Henri, Roi d'Angleterre, instruit de ce projet, fit prendre, dans ses Duchés de Normandie, et d'Aquitaine, un grand nombre de ces bêtes fauves, et les envoya, par la Seine, au monarque.

Louis IX, ou saint Louis, y séjourna, souvent.

On connaît le récit de Joinville, montrant le Roi de France, « vêtu d'une cotte de camelot, d'un surcot de tiretaine sans manches, d'un mantel de taf-

(1) Dulaure.

fetas noir autour du cou, moult bien peigné, et sans coiffe, et un chapel de paon blanc sur la tête » rendant la justice sous le chêne de Vincennes (1).

C'est dans ce château que le même Louis IX, à son arrivée de Sens, en 1239, fit mettre, en dépôt, la Couronne d'Épines...

Accompagné de ses frères, il la transporta, pieds nus, de Vincennes à Notre-Dame-de-Paris.

Philippe-le-Hardi, fils de Saint Louis, père de Philippe-le-Bel, augmenta, par diverses acquisitions, l'étendue du parc de Vincennes, en 1274... Il fit une nouvelle clôture, près de Saint-Mandé, et acheta différentes sources, qui furent conduites dans les viviers du château.

Ce même roi, devenu veuf, épousa, en secondes noces, Marie, fille du Duc de Brabant (2), en ce château de Vincennes, où il se plaisait tout particulièrement.

Cinquante ans plus tard, le château étant en mauvais état, Philippe de Valois le fit raser; puis, il jeta les fondements du donjon qui existe encore aujourd'hui, et dont les premières assises furent construites en 1337... (3).

* * *

...Or, le roi de France, Philippe IV, le Bel,... parti, de Fontainebleau, dans la soirée, avec ses fils, et une escorte de Seigneurs... peu de temps avant que se tint l'assemblée des conjurés, dans la grotte, aux environs d'Arbonne — arriva, au château de Vincennes, à une heure assez avancée de la nuit, après une chevauchée très longue, et fatigante.

Un veilleur, placé, en observation, dans l'une des tourelles flanquant le pont-levis du château, avait signalé, par une sonnerie de cor, l'arrivée des cavaliers.

Aussitôt, le pont-levis s'abaissa; plusieurs hommes d'armes, munis de torches, et sous la conduite d'un jeune et brillant capitaine de la garde ordinaire du Roi, se portèrent au devant du cortège.

Les nobles cavaliers, Philippe en tête, passèrent le pont-levis, et pénétrèrent dans la cour du château.

Eclairés par la lueur des torches, ils vinrent jusqu'au pied d'un large perron, de pierre, précédant le bâtiment constituant le Logis du Roi.

Là, ils mirent pied à terre.

---

(1) « Maintes fois avint que, en esté, il alloit seoir au bois de Vincennes, après sa messe, et se accostoyoit à un chesne, et nous fesoit seoir entour li; et tous ceulz qui avoient à faire venoient parler à li, sans destourbier, de huissier ne d'autre. » — Chroniques de Joinville. — Sauval dit que, de son temps, on montrait, encore, le vieux chêne sous lequel Saint Louis rendait la justice.

(2) Dulaure.

(3) Ce fait fut consigné dans une inscription gravée sur une table de marbre placée à l'entrée du pont-levis de la tour du donjon. — Au commencement de ce siècle, le brave Daumesnil fit rechercher cette table de marbre; il ne put la retrouver.

Un homme s'était approché, respectueusement, pour tenir la bride du cheval que montait Philippe IV.

C'était Jehan de Saintray, le second de Monseigneur Enguerrand de Marigny.

Plusieurs serviteurs de la maison du Roi, portant des flambeaux garnis de cires... debout, sur les marches du perron... attendaient les hôtes royaux.

Six écuyers emmenèrent les chevaux, couverts de sueur... et à demi-fourbus, tant les cavaliers les avaient menés, vite, depuis Fontainebleau.

. . . . . .

L'entrée, du Roi de France, dans son château de Vincennes, avait eu quelque chose de lugubre !

Cette sonnerie de cor, qui avait annoncé l'arrivée des cavaliers — avait vibré, sinistrement, dans la plaine... réveillant les échos du bois prochain, qui l'avaient répétée, lamentablement... ce, pendant que grinçaient, avec un bruit strident, les lourdes chaînes du pont-levis...

Puis, le Roi, ses fils, et leur escorte, las, pâles, transis, tout droits sur leur selle, tant leurs muscles étaient raidis par la fatigue de ce voyage nocturne,... enveloppés dans leur manteau, qui retombait sur la croupe de leurs montures... muets, et graves, comme des statues de pierre... éclairés par la lueur rouge des torches — avaient franchi, dans un cliquetis de fer, le pont-levis, branlant, et résonnant, sourdement, sous le pas des chevaux...

Puis, ils avaient passé sous la voûte de la porte, et les bruits de leur chevauchée s'étaient fait sonores... pour un moment... enfin, ils s'étaient retrouvés, au grand air, dans la cour, au fond de laquelle se dressait la blanche silhouette du château, éclairée, de biais, par la bleuâtre et molle lueur de la lune.

Philippe, en pénétrant dans cette cour... en voyant ce château... avait frissonné...

. . . . . .

— Je souhaite la bienvenue à Votre Majesté !... dit Jehan de Saintray.

Le Roi inclina la tête, sans mot dire.

Puis, lentement, il gravit les marches du perron, précédé par Jehan.

Ses fils : Louis, Charles, et Philippe... le suivirent.

Ces trois jeunes hommes étaient mâles, et beaux — Charles, surtout, qui ressemblait, trait pour trait, à son père.

Derrière eux, marchaient les Seigneurs de leur suite.

Au-dessus des marches du perron, devant la porte d'entrée du bâtiment royal... cintrée, et entourée de fines sculptures... le Roi s'arrêta.

— Marigny est céans ?... demanda-t-il à Jehan de Saintray.

Elle était là, à ses côtés, écoutant les douces choses qu'il lui disait. Il avait vingt ans; elle en avait seize... (P. 1031.)

— Monseigneur de Marigny n'est pas au château, Sire... répondit Jehan...

— Ah !... fit le Roi, surpris.

— Au dernier moment... reprit Jehan... il a dû rester à Paris, pour prendre des dispositions relatives aux faits, très graves, dont il a eu connaissance, hier, et qui ont nécessité l'envoi, immédiat, du courrier qui fut expédié, sur son ordre, à Votre Majesté... Mais il est certain que Monsei-

gneur de Marigny sera, à Vincennes, avant le jour... Il comptait bien que Votre Majesté y arriverait avant lui... Et il m'a envoyé, céans, Sire, pour faire préparer votre Logis, et pour vous recevoir, en son absence...

Le Roi réfléchit, un moment.

— Bien !... fit-il... Je vais donc me retirer dans ma chambre... J'attendrai Marigny, chez moi... Qu'il vienne me voir dès son arrivée.

Il se dirigea vers la porte d'entrée du château.

Jehan reprit :

— Sire, j'ai pensé que Votre Majesté voudrait prendre quelque nourriture, avant de se retirer chez Elle... et j'ai fait préparer...

Philippe l'interrompit.

— Je ne prendrai rien !... dit-il... brèvement.

Il fit signe aux serviteurs, porteurs de flambeaux, de le précéder, en éclairant sa marche.

Jehan de Saintray intervint, encore, après avoir hésité, tout d'abord, à parler :

— Dans le cas où il n'agréerait pas, au Roi, d'occuper la chambre du premier étage... dit-il... dans l'aile droite du château, j'ai fait préparer — sur l'avis de Monseigneur de Marigny — celle qui se trouve dans l'aile gauche, et qui, peut-être, conviendra mieux à Votre Majesté?

Philippe regarda Jehan.

Puis, ayant secoué la tête, il reprit, non sans une vague émotion :

— Je sais gré, à Marigny, de sa bonne et très délicate pensée !... Je l'en remercierai !... Mais... non... mon amé Jehan, j'occuperai la chambre qui se trouve dans l'aile droite... Vous m'y conduirez... Marchons.

Et, se tournant vers ses fils.

— A demain !... leur dit-il affectueusement.

— A demain, Sire !... répliquèrent les trois jeunes gens.

Le Roi fit un signe d'adieu aux Seigneurs de sa suite; puis, conduit par Jehan de Saintray, et précédé par les serviteurs munis de flambeaux, il pénétra dans le château...

Ses fils, très graves, impressionnés, eux aussi, — et pour cause : on saura, bientôt, pourquoi — le regardèrent s'éloigner; puis, guidés par le capitaine de la garde royale, ils passèrent dans la salle basse, où Jehan avait fait servir un repas, devant lequel les trois princes s'attablèrent : Ils avaient grand besoin de réparer leurs forces avant de se retirer, chacun, dans son logis... préparé, par les soins de Jehan de Saintray... dans l'aile gauche du château.

II

LA CHAMBRE ROYALE

Philippe, précédé, par Jehan de Saintray... précédé, lui-même, de quatre serviteurs portant les flambeaux, monta, au premier étage, par un escalier, assez large, en pierre, flanqué d'une balustrade, ou rampe, en pierre ouvrée.

Au premier étage, ils se trouvèrent sur une sorte de palier, dont les murs étaient percés de niches, contenant, chacune, une statue, représentant les quatre Evangélistes, en pierre peinte, rehaussée d'or.

Là, de chaque côté de l'escalier, on voyait deux grandes portes, peintes en rouge,... toutes barrées de ferrures superbes, noires, imitant le feuillage du lierre.

Jehan de Saintray ouvrit la porte de droite.

Les Serviteurs en franchirent le seuil, pour éclairer la pièce.

Le Roi y pénétra, après eux, suivi par Jehan.

Il était très pâle... et, visiblement, fort ému.

Quand il fut au milieu de la chambre, il frissonna... et, brusquement, il s'assit.

Jehan, qui avait observé tous ses mouvements, s'approcha de lui, et, à demi-voix, il dit :

— Votre Majesté souhaite-t-elle qu'on lui serve quelque cordial?

— Merci!... répliqua Philippe... Je veux qu'on me laisse... Faites mettre deux flambeaux sur cette table... Un de ces hommes restera, au dehors, ici près... Je l'appellerai si j'ai besoin de quelque chose... Allez!...

Le second d'Enguerrand de Marigny fit exécuter les ordres du Roi.

On déposa deux flambeaux, chargés, chacun, de trois cires, sur une table... et, sur un signe de Jehan, les serviteurs se retirèrent.

Philippe était tombé dans une profonde rêverie.

Jehan s'en aperçut, et hésita, un moment, à lui parler encore.

— Sire... fit-il... j'ai un mot à dire à Votre Majesté?

Le Roi tressaillit.

— Parlez?... répliqua-t-il.

— Une heure avant mon départ de Paris, hier soir, on a apporté, au Palais... de l'Abbaye Royale de Maubuisson... une missive, pour Votre Majesté...

— Une missive?

— Oui, Sire.

— Qui l'a envoyée?

— La Très Révérende Mère Marie des Anges, Abbesse de Maubuisson... Comme je comptais voir Votre Majesté, cette nuit, je me suis chargé de la missive... La voici...

Jehan remit, au Roi, un parchemin, plié, volumineux, chargé de sceaux, aux armes de la Révérende Mère Marie des Anges, Abbesse de Maubuisson.

Philippe prit ce parchemin, distraitement...

Il le déposa, sur la table, à portée de sa main.

Puis, il dit :

— Merci !... Laissez-moi... Que Marigny vienne me voir dès son arrivée au château.

Jehan s'inclina, respectueusement, devant le Roi... et sortit...

*
* *

...Cette « grande chambre », où se trouvait le Roi, faisait partie d'un appartement composé : d'une autre grande salle... d'une chambre de parade, et d'une chapelle... Elle était longue de huit toises (1), et large de sept... Le jour, elle était éclairée par quatre croisées, hautes de treize pieds et larges de cinq... fermées en fil d'archal, avec un treillis de fer percé... Deux donnaient sur la cour du château, et les deux autres sur le bois de Vincennes.

Elle était toute tendue de satin bleu, brodé de fleurs de lys... et meublée : d'un grand lit entouré d'une tapisserie de haute lisse, représentant l'histoire de Charlemagne... d'un prie-Dieu, en bois sculpté... d'une « chaise de chambre de quatre membrures peintes fin vermeil, dont le siège, et les accoudoirs, étaient garnis de cuir de Cordoue vermeil, ouvré et broché à soleil, oiseaux et autres devises, garnis de franges de soie et cloués de clous de laiton... » de plusieurs autres sièges couverts de coussins de drap d'or ; des carreaux étaient jetés, çà et là, sur la pierre dure recouverte en cuir d'Aragon « *à mettre en chambre, par terre, en esté* » — comme il est écrit dans les chroniques.

Les lambris, et plafonds, étaient faits de bois d'Irlande.

Sur une table, qui se trouvait entre les deux fenêtres donnant sur le bois, il y avait : Un grand vase d'argent massif, poli et assis sur quatre satyres, aussi d'argent... un bel écrin de bois, couvert de cuir de Cordoue, ferré de clous, et bandés de fin laiton doré, fermant à clé... et un tableau d'or, à image de Saint-Jean, garni de neuf rubis-balais, d'un saphir et de vingt et une perles.

(1) La toise valait environ deux mètres.

En cette chambre, Jeanne de Navarre, femme de Philippe IV, était morte, neuf années auparavant, le 2 avril 1305, dans sa trente-deuxième année...

Or, après la mort de sa femme, le Roi de France n'était revenu qu'une seule fois au château de Vincennes.

Il avait désiré revoir, quelques mois après le décès de la Reine, la chambre où elle avait rendu l'âme.

Il s'y était enfermé, longtemps... seul, et il avait pleuré celle qui avait été la chère compagne de ses jeunes années... celle qui avait exercé, sur lui, au début de son règne, une influence particulièrement heureuse... celle qui lui avait donné les héritiers de son trône... et qui, femme d'esprit supérieur, avait favorisé, tout autour d'elle, le développement des lettres et des arts, en fondant des collèges, en comblant de munificences les monastères et les églises du royaume.

Depuis, jamais Philippe IV n'avait voulu remettre les pieds dans cette chambre, qui lui rappelait trop de douloureux souvenirs... jamais il n'avait voulu, même, franchir le pont-levis de ce château, où sa douce Jeanne s'était tant plue, jadis,... où, avec elle, il avait passé — aux temps déjà lointains, de leur prime jeunesse — débarrassés des grandeurs et des soucis du trône... tant d'heures délicieuses... tout à la joie d'être seuls, d'être jeunes, d'être beaux, de s'aimer, et de pouvoir se le dire sans que des oreilles indiscrètes vous épient... sans que des yeux jaloux vous regardent!...

Ah! oui... il l'avait adorée sa Jeanne... fille de Henri de Navarre, comte de Champagne et de Brie, et de Blanche d'Artois... qui, d'abord fiancée à Henri, fils d'Édouard Ier, Roi d'Angleterre, était devenue la femme de Philippe.

Elle n'était encore qu'une enfant, quand, vers 1284, elle avait mis, sa main dans la main de celui qui, à peine adolescent, devait ceindre, peu après, la couronne de France; mais, bientôt, jeune fille... son époux, le Roi, Philippe « le Biau » avait su faire battre son cœur.

Reine à peine âgée de seize ans, elle avait chéri son noble époux qui n'avait guère plus de vingt ans.

Ce couple royal avait vécu ses premières années d'union, dans l'ivresse, adorable, d'un amour passionné.

Plus tard, cette passion, toute juvénile, s'était transformée en cette affection, toujours pleine de tendresse, et faite de reconnaissance, que les époux, sincèrement épris, gardent, l'un pour l'autre... ce dernier sentiment n'étant pas moins doux, certes, que le premier... car, si le printemps, ensoleillé, parfumé des aromes de la floraison nouvelle, est une saison enchanteresse, l'été, verdoyant, embaumé par les fleurs largement épanouies, éclatantes de couleur, est non moins admirable: Les premières ivresses du

cœur, sont, surtout, pleines de promesses... qui sont tenues, seulement, dans l'été de l'amour!

Jeanne de Navarre était morte, à trente-deux ans... en pleine jeunesse, avant la maturité, longtemps, encore, avant que paraisse l'automne de sa vie!

Philippe, l'âme en deuil, avait, dès lors, vécu, pour sa tâche royale, et par le souvenir, qui le charmait, des ineffables et inoubliables joies que lui avait données celle qui n'était plus!

Il avait voulu que l'on entretînt, pieusement, ce château de Vincennes, où il n'était pas revenu, quelque désir qu'il en eût, — et, surtout, qu'on laissât, intacte... telle qu'elle était, jadis... c'est-à-dire parée des ornements choisis par la morte — la chambre où elle avait passé de vie à trépas... trop tôt... hélas!...

. . . . . .

... Et, maintenant, le Roi... immobile, les yeux demi-clos... assis sur sa chaise à bras, près de la table, chargée de flambeaux, qui éclairaient, mal, la vaste pièce, dont les coins restaient dans une pénombre — songeait, profondément.

On a beau être tout puissant... être l'un des hommes les plus grands de son époque... voir, au-dessous de soi, les plus hautes têtes, émergeant d'un flot d'êtres, qui grouillent, masse confuse, dans l'abîme que l'on domine... dicter ses volontés à des millions de créatures, sur qui l'on a droit de vie et de mort... on est, tout comme le dernier manant du village le plus perdu d'un vaste royaume... à son tour dominé, quelque jour, par cette force, triomphale, à laquelle aucun être qui vive ne résiste, et qui se nomme : l'amour!

On aime plus ou moins passionnément, suivant que l'on a une âme plus tendre... que l'on est plus impressionnable, plus rêveur, plus imaginatif... et suivant que l'on a le bonheur de trouver, en une femme du plus haut rang, ou même, en une humble fille des champs, l'être, d'élection, qui attire, irrésistiblement, qui charme et émeut, étreint et subjugue, prend et garde, sans qu'il soit permis, du reste, de s'expliquer les raisons, mystérieuses, occultes, de cette attraction, dont on subit les effets avec ivresse, et dont une vie, tout entière, reste magnifiquement illuminée.

Philippe avait eu cette fortune — très rare pour un souverain, qui s'unit, le plus souvent, dans un but politique — de joindre sa destinée à celle de l'être d'élection qu'il eut choisi, même s'il n'avait été qu'un manant, et Jeanne une simple villageoise.

Elle, morte, il vivait, encore, par elle... de par le souvenir des ivresses du passé.

Quelle émotion, pour lui, lorsqu'il était entré dans ce château... quand il avait franchi le seuil de cette chambre, où le plus terrible coup

que le Sort lui eût porté, dans toute sa vie, l'avait atteint, meurtri, et laissé gémissant!

Il se préoccupait bien, à présent, de sa couronne royale, de son trône, de son peuple, de ses ministres!

Il n'était plus qu'un homme, torturé, et charmé, tout à la fois, par les visions, effrayantes, ou charmeresses, que son esprit évoquait, tour à tour.

Il ne pensait plus aux mille sujets d'angoisses qui pouvaient agiter le souverain... il ne se souvenait plus des raisons qui avaient nécessité son exode de Fontainebleau... ni de Marigny, ni des Templiers, ni du pape Clément V.

Non!... Il ne songeait qu'à Jeanne!

Il la contemplait... Il lui parlait... Il lui souriait.

Elle était là, à ses côtés, écoutant les douces choses qu'il lui disait.

Il avait vingt ans; elle en avait seize...

Il admirait sa démarche... sa parure; il lui pressait les mains; il la serrait sur son cœur, il écoutait sa voix, qui l'enchantait; il passait ses doigts dans les tresses de sa chevelure; il baisait son col... se grisait du parfum qui se dégageait de toute sa personne.

Et, en elle, il ne voyait pas la très haute princesse... qui était devenue reine, de par lui... mais la femme!... Non l'héritière du comte de Champagne, du Roi de Navarre; mais Jeanne... sa Jeanne : tout son cœur!

Que de joies il lui devait!

Par elle, seulement, il avait été complètement heureux!

— Jeanne!... Jeanne!... Ma Jeanne bien aimée!... murmura-t-il.

Sa face, à l'expression si triste, ordinairement... et, tout à l'heure — quand il était entré dans cette chambre — plus triste, encore, que de coutume... s'était transfigurée...

Mais elle se rembrunit, soudain.

Philippe avait revu la reine, souffrante, atteinte d'un mal mystérieux (1), quittant Paris, son Palais... venant s'installer en ce château de Vincennes, dans cette chambre... où son mal s'était aggravé, subitement... et d'où elle ne devait plus sortir.

Il l'avait revue, morte... sur ce lit — si belle, encore, dans la mort!

Et il s'était revu, lui-même, Philippe... à ce chevet funèbre, veillant, seul, la chère morte, qui semblait dormir, parmi les fleurs qui entouraient son cadavre, tenant, en ses mains plus blanches que la cire vierge, le grand Christ d'or, dont les pierreries étincelaient sous la lueur, très vive, des flambeaux.

(1) Jeanne de Navarre mourut, peut-être, empoisonnée : On accusa, de sa mort, Guichard, évêque de Troyes.

— Ma pauvre Jeanne !... dit le Roi.

Il se leva, se rapprocha du lit... le contempla, longtemps, tout attendri... comme si, en une hallucination, il avait revu, dans toute sa douloureuse réalité, la scène qu'il avait évoquée.

. . . . . .

Philippe tressaillit.

Il avait entendu vibrer, au dehors, sur le rempart prochain, dans le silence profond de la nuit, le cri d'une sentinelle... cri qu'une autre sentinelle avait répété, au loin...

Il marcha, dans la chambre, à pas lents, profondément attristé.

Puis, il ouvrit l'une des croisées, donnant sur le bois... et, s'accoudant aux montants de pierre sculptée, il regarda l'espace.

L'air frais, du matin, baigna son front, et cela lui fit du bien.

Tout était tranquille, et doux; tout dormait... aux alentours — hormis les hommes d'armes, dont le Roi apercevait les silhouettes, et voyait briller les hauberts, là-bas, sous la clarté des étoiles.

Comme cette nuit était longue!

Quelque souffrance qu'il éprouvât, Philippe trouvait bonne cette halte dans les soucis de sa vie tourmentée... cette halte qui lui avait permis de revivre, par la pensée, un moment, et si puissamment... en un passé bien cher!

Et, tout à coup, il fut tout secoué par un long frisson.

Pourquoi donc?

Il rentre dans la chambre.

Il vient reprendre place sur cette chaise où il était assis, tout à l'heure.

Et, entr'ouvrant son habit, il saisit une chaîne d'or, à laquelle un bijou, très précieux, chef-d œuvre d'orfèvrerie, est suspendu.

Ce bijou s'ouvre par un mécanisme secret.

Philippe le fait jouer.

Lors, il voit, dans un cercle d'étincelants diamants, un buste de femme... de très jeune femme : une adorable créature.

« Elle n'a pas plus de vingt ans; elle est toute blanche, et blonde, d'un « beau blond clair, de la couleur des boutons d'or; sa gorge, haute, forte, « et ferme, s'attache, à merveille, à sa taille, cambrée, dont la sveltesse a une « grâce exquise; son beau visage, aux traits fins, et bien dessinés, est en- « touré de ses cheveux, nattés, et éclairé par la flamme de ses yeux, noirs, « surmontés de sourcils d'un noir velouté, très épais, dont l'arc se rejoint, « au-dessus de son nez busqué, aux narines roses, qui projette une ombre, « légère, sur sa bouche, petite, aux lèvres rouges comme une fleur de gre- « nade. »

Or, cette femme .. fut, jadis, une maîtresse du Roi.

. . . . . .

Saint-Louis... alors enfant, avait dû rester enfermé, — avec sa mère : Blanche de Castille... régente du royaume — dans la tour de Montlhéry... (P. 1038.)

... Une maîtresse?

Philippe... tant épris de sa femme... avait eu une maîtresse?

Oui!

Nature commande : et l'être est son esclave!

L'amour, très sincère, que le Roi avait éprouvé pour cette maîtresse, n'avait, en rien, diminué, amoindri, celui qu'il ressentait pour sa femme.

Il avait aimé sa maîtresse autrement que la Reine... voilà tout.

Il avait été séduit par la grâce, adorable, quasi enfantine, de cette blonde jeune fille, devant lui si naïvement troublée... et qui s'était donnée, tout entière — comme poussée par une force inconnue en les bras de son amant — dans la joie d'appartenir à celui qui la fascinait rien qu'en abaissant, sur elle, ses regards.

En se livrant à lui, elle n'avait eu, certes, aucune visée ambitieuse : Elle ignorait que son amant fut Roi.

Elle l'avait aimé parce qu'il était beau, et parce que, dès qu'elle l'avait vu, la pauvrette avait été sienne.

Lui, charmé, s'en était rendu compte.

Il l'avait prise, comme on cueille une fleur... pour l'admirer, pour effeuiller sa corolle, et se griser de l'arome qui s'en dégage.

Et puis, il l'avait gardée pour les joies qu'elle lui donnait...

Elle était si simple, si candide... si dissemblable des très hautes, très nobles, et très corrompues dames, que, Roi, il trouvait, devant lui, sans cesse, provocantes, prêtes à donner, à Sa Majesté souveraine, des ivresses que Philippe estimait par trop banales, et dédaignait.

Il l'avait aimée comme on aime un joyau précieux, un oiseau rare, une plante introuvable, pour le bonheur — inestimable au sens des êtres d'élite — de posséder quelque chose d'unique...

Jaloux de l'avoir toute à lui... à lui seul, il avait caché son trésor à tous les yeux, loin de sa cour...

Il l'avait cachée, aussi, afin que Jeanne, sa femme, ne put avoir connaissance de cette aventure, en laquelle se plaisait son époux... car Philippe n'eut voulu, pour rien au monde, que la Reine en souffrit.

Pendant plus d'une année, il avait oublié, près de sa maîtresse, qu'il était Roi... et les soucis, accablants, que porte, toujours, avec soi, un Conducteur d'Êtres.

L'homme — qu'il soit prince ou simple mortel — est ingrat! Bientôt las de ce qu'il possède, il le rejette, dédaigneusement, oublieux, pour un nouveau caprice à satisfaire, de l'objet qui l'enivrait la veille... Aussi, peut-être, un jour, Philippe se fut-il détaché de sa jeune et naïve maîtresse... peut-être eut-il brisé ce jouet dont s'était amusée sa royale main ; mais une circonstance fortuite — et terrible — avait séparé les amants brusquement... tragiquement!...

Lors, le Roi avait gardé, rivé, à jamais, en son cœur, le souvenir, toujours bien cher, de celle, qui, pendant quelques jours, avait mêlé sa vie à la sienne... de celle qui avait mis un sourire, une chanson, un parfum, une couleur, dans son existence semée d'embûches... de celle qui avait distrait sa pensée, enchanté son regard, charmé ses oreilles — et qui avait disparu, tout à coup... comme un superbe paysage, entr'aperçu, par une nuit de tem-

pête, sous la lueur d'un éclair, et que les ténèbres reprennent et enveloppent.

Sa maîtresse était morte, dans une catastrophe.

Quelques jours auparavant, il l'avait vue... il avait passé quelques instants avec elle... elle lui était apparue — en la demeure secrète où elle vivait, très retirée — toujours adorable, toujours troublante, et si câline, si fortement éprise!...

Or, ç'avait été pour la dernière fois!...

Sa mort, pitoyable, avait constitué un coup affreux pour Philippe!

Il avait voulu voir... il avait vu, dans ce fait — superstitieusement — un châtiment de la double faute qu'il avait commise, en trompant, à la fois, et cette timide jouvencelle et la Reine.

Longtemps, il en avait été très affecté... sans que personne au monde, — sauf, peut-être, le confident, très sûr, qu'il s'était alors donné — put se douter des motifs de la peine, secrète, qui l'accablait.

Et, depuis, il pensait, souvent, à cette blonde enfant, qui avait été sa maîtresse; il gardait, toujours, sur lui, pieusement, son portrait; il le regardait, pour sourire, encore, par elle, aux heures de souffrance, comme il avait souri, naguère, en la voyant, aux temps, déjà si lointains, où il allait chercher, près d'elle, un délassement... l'oubli de sa grandeur et de ses tracas royaux.

Si puissant que soit un homme... si haute que soit son œuvre... si forte que soit sa pensée, il garde, en soi, pour lui seul, des joies très intimes, très sentimentales, très tendres, très naïves... dans le souvenir desquelles il se complaît, et qu'il n'oserait avouer, craignant... étant donné son rang, moral et social... qu'elles ne paraissent puériles aux autres hommes, — qui, pourtant, si sceptiques qu'ils veuillent se montrer, gardent, aussi, en eux, d'autre part, de pareilles joies... non moins naïves, non moins sentimentales... non moins humaines, en somme!

. . . . . .

— Hélas!... fit le Roi, en soupirant... Pauvre...

Il s'interrompit, net.

Il allait prononcer le nom de sa maîtresse.

Mais ce nom... ce nom très doux, qu'il répétait, souvent, au cours des longues heures des solitaires rêveries où il se complaisait, aussi bien en son Palais, à Paris, qu'au fond des retraites, champêtres, qu'il habitait, durant la belle saison... il n'avait point osé l'articuler dans cette chambre, si pleine, encore, du souvenir de Jeanne.

C'eût été, pour lui, comme un sacrilège.

Dans l'au delà, la Reine, défunte, en eût été jalouse, sans doute.

Il contempla la chère image, évoquant celle qu'elle lui représentait, très fidèlement... et souriant aux souvenirs que son évocation ravivait, multiples, en son esprit.

Une fois, encore, il fut troublé, dans sa rêverie, par l'appel, vibrant, des sentinelles... qu'il entendait mieux, à présent,... depuis qu'il avait ouvert l'une des croisées de la chambre.

Il referma, soudain, le joyau contenant le portrait, et le remit sous son habit.

Puis, de rechef, il marcha vers la croisée, devant laquelle il demeura... les yeux perdus dans l'espace, où montaient, lentement, les premières clartés de l'aube.

Il resta, là, pendant plus d'une demi-heure, toujours absorbé en une profonde rêverie.

Les pensées les plus diverses se pressaient en son esprit... où elles se succédaient avec une extrême rapidité, sans qu'il lui fût possible de s'arrêter, longtemps, sur aucune... sans qu'il lui fut possible de la creuser — et cela lui causait une intense fatigue cérébrale.

La clarté avait monté, au dehors...

Maintenant, Philippe apercevait, nettement, tous les points du paysage, encore enténébrés un moment auparavant.

Il voyait, au premier plan, les remparts, crénelés, qui entouraient les cours du château..., et, au delà, le bois, très touffu, dont les feuillages, mordorés, palpitaient, sous la brise matinale... et plus loin encore, les toits de l'Abbaye voisine.

Toutes sortes de bruits se dégageaient de ce coin de nature... tous les bruits, très harmonieux, qui chantent, dans la campagne, à cette heure matinale...

— C'est étrange!... murmura le Roi, tout à coup... Pourquoi Marigny n'est-il pas, céans, encore?

Il avait été ressaisi, brusquement, au milieu de sa mélancolique rêverie, par les très graves soucis de l'heure présente... qu'il avait secoués en mettant le pied dans ce château de Vincennes, où, malgré lui, la destinée, le hasard, les nécessités de la politique, l'avaient ramené, au moment où il songeait, le moins, à y revenir.

Pour la deuxième fois, il rentra dans la chambre... et reprit place sur la chaise à bras.

Puis, tirant, d'une de ses poches, le parchemin que son ministre lui avait envoyé, par un courrier, à Fontainebleau, la veille... il le relut, attentivement...

III

LA MISSIVE D'ENGUERRAND DE MARIGNY

La missive d'Enguerrand de Marigny était ainsi conçue :

« Sire...

« Vous êtes en grand danger, ainsi que les héritiers de votre trône.

« Au reçu du présent avis, fuyez... fuyez au plus vite, bien armé, et « accompagné par vos plus fidèles serviteurs.

« Retirez-vous au château de Vincennes.

« Tout sera prêt pour vous recevoir, vous, et votre suite.

« Je m'y trouverai, moi-même, et vous informerai de ce qui se passe.

« Vous me connaissez assez pour savoir, que, si je prends pareille « mesure, c'est parce que j'y suis absolument contraint par la nécessité la « plus impérieuse.

« N'hésitez donc pas une minute à fuir, immédiatement.

« Il le faut.

« Sachez, du reste, d'ores et déjà, que ceux qui me forcent à vous « supplier d'agir ainsi, le paieront cher!

« J'aurai mon tour... avant peu, je l'espère.

« Encore une fois, fuyez, Sire...

« Le moindre retard apporté, par Votre Majesté, à suivre mes avis, « pourrait avoir de très graves conséquences.

« Je vous envoie cette missive par un homme sûr, autant que brave, et « qui m'a juré, solennement, qu'elle vous parviendrait.

« Du reste, et pour plus de sûreté, j'envoie, en même temps, trois « autres courriers, par des voies différentes, à Votre Majesté, tous les trois « porteurs du même avis : Par ainsi, je crois pouvoir être certain que l'un « des trois, au moins, arrivera jusqu'à Fontainebleau.

« Enguerrand de Marigny. »

...Le Roi, après avoir relu, par deux fois, cette missive, la jeta, sur la table, devant lui.

Et il répéta ce qu'il avait dit déjà :

— Pourquoi Marigny n'est-il pas, céans, encore?

Que s'était-il donc passé?

En quoi consistait ce « grand danger qui menaçait le Roi de France et ses héritiers » ?

...La veille, quand il avait reçu l'avis de son féal ministre, Philippe, un moment, avait senti gronder, en lui, une colère violente.

Fuir !...

Il lui fallait fuir... lui... le Roi !

Honte !

C'est que Philippe IV avait conscience de sa force, à présent, par devant les Hauts Seigneurs, qu'il avait abaissés et courbés devant sa souveraineté.

Le temps était loin, déjà, où son aïeul : Saint-Louis... alors enfant, avait dû rester enfermé, — avec sa mère : Blanche de Castille... régente du royaume — dans la tour de Montlhéry... n'osant revenir à Paris, parce que les barons de France, ayant fait, du Comte de Boulogne, leur capitaine, tenaient la campagne, en armes, exigeant que la Reine leur « donnât grandes terres » (1).

— Oui, oui... s'était écrié Philippe, en relisant la missive de Marigny... ceux qui me forcent à fuir... le paieront cher !

Et il s'était mis en route, car, ainsi que le lui avait mandé son fidèle ministre « il n'avait pris pareille mesure... assurément... que parce qu'il y avait été contraint par la nécessité la plus impérieuse ».

Il valait mieux fuir que de rester exposé, en ce Logis de Fontainebleau, mal gardé, en somme... aux graves dangers qui menaçaient le Trône.

Quitte à tirer vengeance, ensuite,... une vengeance terrible !... de ceux qui étaient causes de l'affront qu'ils imposaient à leur Roi... à leur Maître !

Qui étaient-ils ?

Marigny le savait, probablement.

Ou, tout au moins, il le saurait,... il n'en fallait pas douter.

En route, Philippe IV, ses fils, et les Seigneurs de leur suite, n'avaient rien vu de suspect.

Ils avaient bien rencontré quelques moines, sous bois, aux alentours de Fontainebleau ; mais ces moines, à leur aspect, s'étaient enfoncés dans les fourrés.

Hors de la forêt, le cortège royal n'avait croisé âme qui vive, sur les routes qu'il avait parcourues.

Sans coup férir, il avait atteint le château de Vincennes.

. . . . . .

Philippe se leva.

(1) Chroniques de Joinville.

Il avait eu l'idée d'appeler le serviteur qui devait veiller, au dehors, selon l'ordre qu'il avait reçu, et de l'envoyer quérir Jehan de Saintray, afin de savoir si l'on avait des nouvelles de Marigny.

Mais il se ravisa.

— A quoi bon !... fit-il... Si Marigny était arrivé au château, il se serait rendu, ici, tout aussitôt...

Il se rassit.

Depuis qu'il était dans la chambre royale, son esprit avait été tout occupé, uniquement par les ressouvenirs du passé, et cela avait établi, dans le cours de ses idées, une diversion fort utile... en ce sens que cela avait apaisé, momentanément, son ressentiment ; mais, depuis qu'il avait relu la missive de son féal ministre, il avait grand hâte de le voir,... hâte d'apprendre, par lui, les raisons qui l'avaient fait agir,... hâte, enfin, de prendre, énergiquement, d'accord avec lui, toutes les mesures, nécessaires, pour sévir, avec toute la rigueur possible, contre les ennemis de son Trône, quels qu'ils fussent.

IV

ANGOISSES ROYALES

— Je suis le Roi... le Maître !... Je suis tout puissant !... dit-il, avec une infinie noblesse... Par l'effort de ma volonté, j'ai pu établir, en partie, la Souveraineté Royale... Les résultats que j'ai obtenus sont grands... Ma couronne domine les plus hautes couronnes des Seigneurs français les plus nobles,... les plus arrogants, il y a six ans encore... Mon sceptre est affermi, définitivement, dans ma main... Le Pape, lui-même, me rend hommage, et n'est qu'un instrument dont je me sers à mon gré... Et tout cela satisfait mon orgueil, certes !... Jamais homme, jusqu'à présent, n'a eu pareille force !... Ni Charlemagne... ni le plus puissant des Papes !... Je suis maître, à la fois, du Spirituel et du Temporel... Si je vis, encore, vingt années — vingt années seulement... mon œuvre sera accomplie !... Rien ne pourra la détruire... J'aurai créé la France... et la Monarchie Française... Mes successeurs n'auront qu'à régner... de par les Lois... qui régiront le pays... Ils seront les Maîtres chez eux... Du haut de leur Trône, ils dicteront leurs ordres aux Seigneurs, et aux Clercs... Tout leur obéira !... Œuvre superbe, accomplie par moi, et qui fera, très grand, mon nom dans l'avenir !...

Il ajouta, avec amertume :

— Hélas !... Tant de grandeur se paie !... Et je la paie... chèrement !... Oui, chèrement... trop chèrement !...

Il courba la tête, tristement, et regarda, devant lui... dans le vide, sans voir.

— On me hait!... reprit-il... On me craint, on me flatte... Tout ce qui m'entoure a peur de moi, ou recherche ma faveur... On convoite la fortune, les titres, les honneurs, que ma main, seule, peut laisser tomber... On ne me sert que par ambition, ou par cupidité... Et je suis trahi par tous ceux qui n'obtiennent rien de moi!... Les humbles, même .. les petites gens, que mes barons oppriment à leur profit : Les manants, les vilains, des campagnes et des villes... que j'ai tant servis... de qui je me suis tant préoccupé, pour les défendre, contre leurs oppresseurs... pour établir leur droit au travail, à l'existence, au bonheur — car ce sont des créatures humaines — me haïssent!... Aucun roi n'a fait, pour son peuple, ce que j'ai fait pour le mien... Je l'ai affranchi, autant que cela fut en mon pouvoir... Il ne sait pas le reconnaître... Ah! si j'avais eu l'appoint de la force qu'il représente, j'aurais pu conquérir le monde... J'aurais fait, de l'Europe, la France!... Et le Monde, entier, aurait été illuminé par elle!... Quel rôle à jouer!... Etre le grand bienfaiteur d'une Nation... Féconder le bonheur, pour tous... par le travail... et par la justice!... Payer, chacun, selon son œuvre... Admettre, à l'honneur, tout ce qui le mérite... sans distinction de droits, iniques... Quel rêve!... Il faudra des ans, et des ans, encore... pour atteindre un pareil résultat... Que de souffrances, d'ici là, pour les faibles, pour les petits!... Ah! ce peuple... ce peuple de France... peuple admirable... si patient, si laborieux, si économe, si gai, si spirituel, même dans l'état précaire où il vit, actuellement!... Oui, oui, il représente une force, sans pareille... Celui qui saura, et qui pourra l'utiliser, réalisera de très grandes choses, au profit de l'humanité tout entière!...

Enthousiasmé, il s'était laissé entraîner par sa pensée, qui s'était complue, une fois encore, à évoquer ce rêve, généreux, qui avait hanté, si souvent, son esprit : Régner, sur la France, pour, et par le Peuple!

— Oui... oui... on me hait!... poursuivit-il... Les Seigneurs, parce que je les ai abaissés, parce qu'ils ont été contraints de reconnaître ma suzeraineté... Les gens d'Eglise, parce que j'ai mis un frein à leurs démesurées ambitions, et parce que je les ai cantonnés dans l'exercice de leurs droits, quant au Spirituel, uniquement... Les Templiers, et leurs adeptes innombrables, parce que j'ai abattu leur formidable puissance, qui devenait un danger pour la Monarchie, et pour la Société, même... Ce que j'ai fait, il fallait le faire!... Il était temps d'agir... Dans cinquante ans, il eût été trop tard... La postérité me jugera... Elle pèsera mon œuvre, sa grandeur, et son indiscutable utilité... Ceux qui viendront après moi l'apprécieront mal,... avec mauvaise foi, et pour cause... car ils seront contraints de la montrer sous l'œil des Hauts Seigneurs, des Religieux, qui resteront puissants, longtemps encore, et qui auront intérêt, par esprit de vengeance, à flétrir ma

Il prit le parchemin... Il lut la suscription... Il examina les sceaux. (P. 1045.)

mémoire !... Mais quand sonnera l'heure du Peuple... quand l'œuvre, que j'ai commencée, pour le bien de la masse, des humbles, de l'humanité — — portera, enfin, ses fruits... la vérité éclatera... et j'apparaitrai, alors, tel que je suis...

Philippe soupira.

— On me hait !... On me hait !... ajouta-t-il .. Moi qui ai tant fait pour le Droit, et pour la Justice !...

Tout bas, il dit, encore :

— Moi... qui ai tant besoin d'être aimé !

Après un temps de silence, il reprit :

— Mes ministres... Marigny, surtout... me sont dévoués, certes... je dois le reconnaître; mais ils poursuivent, avec moi, de par moi, une œuvre qui les passionne... qui les fait grands, et riches... Ils sont ambitieux de gloire, et de puissance... Ils ne m'aiment pas !...

Il haussa les épaules, et dit :

— Mes fils ?... Ah ! mes fils !... Enfants égoïstes, au cœur dur !... Ils ne m'aiment pas !... Ils ont trouvé le rang, dans le berceau... Ils sont puissants, de par leur père... Cela leur suffit !... Ils sont heureux de ce qu'ils ont, et ne chercheront rien de plus... Pas un d'eux en qui je puisse mettre une espérance... Pas un d'eux qui soit capable de poursuivre mon œuvre, après moi... Quand je n'y serai plus,... ils se laisseront reconquérir, et dominer, par les Grands, par l'Eglise... Ils sont trop veules pour agir !... Riches, ils veulent jouir... Puissants, ils n'ont que de l'orgueil... Ils ne se préoccupent que d'eux... Peu leur importe le bien de l'humanité... la grandeur de la tâche qu'ils pourraient accomplir... le renom de leur race !... Pourvu qu'ils s'amusent... qu'ils organisent des fêtes superbes... des chasses... ou des parties amoureuses... ils sont contents !... Le sang de nos ancêtres coule en leurs veines ; mais, en les voyant, on se demande, avec inquiétude, et chagrin, si les plus hautes tiges ne s'épuisent pas, après avoir donné, pendant quelques étés, une riche moisson de fruits très savoureux !...

Puis, souriant :

— Un seul être, ici-bas, m'aima !... fit-il... Jeanne !... Ma femme !...

Il baissa la tête, et poursuivit :

— Son amour me soutint !... Son amour me grandit !... Un homme qui est aimé, aidé, encouragé, consolé, par une femme d'élite, au grand cœur, et à l'esprit vaste... peut accomplir de sublimes choses !.., Qu'il soit aigri, découragé, meurtri, blessé, elle relève son courage... panse ses plaies... et lui rend la force dont il a besoin pour de nouveaux combats !... Elle l'exalte, l'enthousiasme, élève sa pensée, décuple son ambition... Elle sait que, plus il sera grand, plus elle sera illuminée par le reflet de sa gloire... Et puis, elle le veut heureux, pour être heureuse, elle aussi, puisque sa joie

fait sa joie, puisqu'elle ne vit que pour lui, qui vit par elle!... O Jeanne! . Ma douce Jeanne!... Ma Jeanne bien-aimée!... Pourquoi Dieu l' l rappelée, à lui, sitôt, pour mon malheur, hélas?... Qu ' tu m'as , ô ma Jeanne chérie, j'étais jeune, encore, et vaillant!... J'étais plein sions!... Ces illusions me soutenaient!... Mais, depuis... Ah! si tu étais . Si quelque affection, vraie, me consolait, aux heures de désespérance!

Et, plus bas que jamais, il conclut :

— Ah! si j'avais seulement... près de moi... cette tendre enfant qui m'aima tant, jadis... et qui disparut...

Il avait songé à cette maîtresse, de qui, tout attendri, il avait évoqué le souvenir, tout à l'heure.

. . . . . .

— Je me déciderai à frapper un grand coup!... dit-il, farouche... Je toucherai les plus hautes têtes!... Il faut que l'autorité royale s'affermisse!... On ne l'affermira que par un acte hardi, qui stupéfiera, et épouvantera!... Quand j'aurai abattu, sans hésiter, d'une main ferme, ceux qui osent attenter à ma puissance souveraine, les autres... ceux qui resteront: trembleront!... Je les verrai, soumis, devant mon Trône...

Il eut effrayé ses ennemis, certes, s'ils avaient pu l'entendre prononcer ces paroles, d'une voix vibrante.

C'était bien le Roi de France, qui avait parlé ainsi... le Roi plein de courage et d'énergie... le Roi dont l'esprit, large, était plein de grands projets, de hautes conceptions,... qu'il avait mises en œuvre, déjà,... pour le bien de son royaume, pour la gloire de son nom, et pour celle de son règne.

Ce n'était plus le même homme qui avait évoqué, tout à l'heure, attendri, charmé, les scènes, tant aimées, d'un passé bien cher.

L'époux épris, l'amant ému, qui était tendre, sentimental,... impressionnable... qui se laissait toucher par ces mille riens qui enthousiasment, seulement, les âmes d'élite... était, d'autre part, quand il le fallait, le Chef, le Maître, le Roi.

Roi, Chef, il ne l'était pas, uniquement, par droit de naissance... Il était digne, à tous égards, par la tête, autant que par le cœur, de porter la couronne, et le sceptre... de commander aux hommes... de les conduire, de les guider.

— Oui, oui... reprit-il... je montrerai que je suis... que je veux être le Maître... le Maître absolu!...

Il ajouta, avec un fin sourire :

— Vouloir être le Maître... et le vouloir, fermement... c'est l'être!...

Il dit, encore :

— La volonté est toute puissante!... Elle est plus forte que le Droit, même!... De par la toute-puissance de ma volonté, je me constituerai les

Droits qui me manquent encore !... Quand je les aurai conquis, ils appartiendront, légitimement, à mes successeurs... Personne ne les leur discutera plus, jamais !... Voilà le but vers lequel je dois tendre... Je l'atteindrai !... Oui, oui, je l'atteindrai... Il le faut... Je le veux !

En prononçant ce mot : — « Je le veux !... » il mit sa main sur la table... et il toucha ce parchemin qu'il y avait jeté quelques heures auparavant, peu après son entrée dans la chambre royale... ce parchemin, chargé de sceaux, que Jehan de Saintray lui avait remis... et qui venait de la Révérende Mère Marie des Anges, Abbesse de Maubuisson.

Il regarda cet objet qu'avait touché sa main... cet objet, auquel, jusque-là, trop préoccupé, d'autre part, il n'avait prêté aucune attention.

Il se souvint, alors, de ce que Jehan de Saintray lui avait dit.

Il prit le parchemin... Il lut la suscription... Il examina les sceaux.

— J'avais oublié ce détail !... murmura-t-il... Que peut me vouloir la Révérende Mère Abbesse de Maubuisson ?...

Ce fait troubla Philippe...

* * *

Selon lui, la Révérende Abbesse devait lui adresser, secrètement, et, sans doute, à la demande d'Enguerrand de Marigny, des renseignements sur les faits et gestes de ses belles-filles : Marguerite, Blanche, et Jeanne..., qui s'étaient retirées à l'Abbaye Royale, où, d'après Marigny, elles menaient une existence scandaleuse.

Mais Marigny était par trop sévère.

Il haïssait les princesses, c'était connu.

Il se plaisait à exagérer leurs peccadilles par-devant son Maître...

Marguerite, Blanche, et Jeanne, étaient par trop légères, il fallait en convenir... et imprudentes, même...

Leur coquetterie, toute juvénile, et fort excusable, selon le Roi... étant donnée leur excessive jeunesse... favorisait les méchants propos des médisants ; mais, en réalité, elles n'étaient pas si coupables !...

Elles se compromettaient... oui, et c'était un mal ; mais ces filles de race... dont l'aînée devait être Reine, et dont les autres prendraient place, un jour, près de leur sœur, sur les marches du Trône... n'avaient pas joué le rôle, odieux, que leurs calomniateurs leur attribuaient.

Le Roi l'avait dit, plusieurs fois, déjà, depuis peu, à Marigny :

« — On affirme que mes belles-filles ont des amants... eh ! bien, qu'on m'en fournisse la preuve... et je sévirai, contre elles !... Tant qu'on ne fera qu'accuser, sans prouver, on ne me touchera point ! »

Certes, les mœurs des jeunes princesses, et de toutes les dames du temps, étaient loin d'être aussi sévères que celles des femmes d'autrefois ; mais — selon le Roi — l'époque avait changé : On vivait moins en famille ;

on avait de plus grands besoins de luxe à satisfaire; ces besoins étaient créés par les industries nouvelles, par le développement des arts, par la diffusion de l'enseignement, — et tout le mal venait de là.

Ce mal, du reste — toujours selon Philippe IV — était moindre que le prétendaient des esprits trop moroses, trop pessimistes.

Et puis, en somme, il venait d'un bien, puisqu'il était le résultat d'un progrès : or, tout progrès se payait... avait son contre-coup mauvais.

Le Roi avait ainsi conclu :

« — Pesez le bonheur général, produit par le progrès mis en œuvre, et le mal que ce progrès amène, inévitablement... Si le bonheur l'emporte, il y a bénéfice... Telle est la situation où nous sommes... Ne nous en plaignons pas. »

Enfin, Philippe IV aimait beaucoup ses belles-filles, qui l'enveloppaient de séduisantes câlineries,... qui savaient l'enjôler, lui plaire, le charmer,... et qui faisaient de lui, — Marguerite, surtout, — tout ce qu'elles voulaient.

Aussi, lui,... le clairvoyant par excellence... qui, après examen, savait, bientôt, à quoi s'en tenir, fort exactement, sur les hommes, et sur les choses... avait été aveuglé par sa tendresse pour ces exquises créatures, dont la présence mettait, à ses côtés, une joie... des murmures harmonieux, des rires éperdus... la splendeur des lèvres roses... l'épanouissement de la jeunesse...

*
* *

Le Roi brisa les sceaux de la missive à lui adressée par la Révérende Abbesse de Maubuisson...

Or, à sa très grande surprise... de cette missive, dépliée, s'en dégagea une autre... comme la première fermée de plusieurs sceaux...

Celle-ci portait cette suscription :

A très illustre et très excellent prince Philippe IV,
par la grâce de Dieu, Roi des Français.

Le premier parchemin, qui enfermait cette dernière pièce, était couvert d'une grosse et belle écriture, dont chaque majuscule était ornée, enjolivée, par une main artiste.

— Qu'est-ce que tout cela signifie?... murmura le Roi, de plus en plus étonné... Lisons...

Et il lut ce qui suit...

V

LA MISSIVE DE LA RÉVÉRENDE MÈRE MARIE DES ANGES, ABBESSE DE MAUBUISSON

Écrit à l'Abbaye Royale de Maubuisson,
« l'an de Notre Seigneur mil trois cent treize,
« l'avant-veille du jour Sacré de
« l'Exaltation de la Très Sainte Croix.

« A Notre Sire le Roi !

« Dans un peu moins d'un mois, c'est-à-dire, exactement, le jour de la « Fête des Saints Anges Gardiens, la très humble servante, soussignée, de « votre Royale Majesté, atteindra sa soixante-dix-neuvième année.

« C'est un grand âge, Sire... et, plus que jamais, il sied que je me « prépare à comparaître, bientôt, par devant Celui qui doit nous juger, « tous.

« Or, après une longue existence tout entière consacrée : au culte du « Seigneur,... à la prière... au soulagement des misères humaines par la « benoîte charité... je veux arriver, comme une juste que je crois être, « devant le tribunal du Très-Haut, et, ce, afin qu'il me mette à sa droite, « parmi ses Élus, en son Paradis, but de toute vie chrétiennement rem- « plie.

« Pour cela, je dois accomplir, ici-bas, avant que mon heure arrive, « une œuvre que je juge indispensable pour obtenir, en toute sûreté, mon « Salut Eternel.

« Sire,

« Ma conscience est troublée; l'apaisement ne me viendra que quand « j'aurai fait, à Votre Royale Majesté, une confession, suprême, qu'elle, « seule, peut recevoir.

« Il est temps que je la fasse.

« Je sens que ma santé chancelle; j'éprouve une grande faiblesse; « souvent, je suffoque : il me semble que mon cœur va cesser de battre, « tout à coup... Ces signes indiquent que ma fin est proche... Ma Sainte « Mère, — de qui l'âme est en les mains de Dieu, — éprouva les mêmes « souffrances quelques mois avant sa mort.

« Sire,

« Il y a seize années, environ, sur un ordre, formel, d'une très puis- « sante, très haute, et très noble dame, qui vous toucha de très près,... qui « est morte, aujourd'hui, et que Votre Royale Majesté pleure encore... j'ai

« prêté les mains à un acte, non coupable, en soi, dans l'apparence... au « contraire; mais qui, *peut-être*, a causé, à une, ou, même, à plusieurs per- « sonnes, un dommage... moral, tout au moins.

« J'ai écrit ce mot « *peut-être* », car je ne suis sûre de rien.

« Relativement à ce fait, j'en suis réduite aux conjectures.

« L'acte dont il s'agit s'est accompli sans que la très noble dame, de « qui il a été question plus haut, m'ait fourni aucun renseignement capable « de m'éclairer sur les événements qui s'étaient produits antérieurement, « pas plus que sur le passé de deux des personnes impliquées dans l'aventure, « ni sur les motifs qui, aux yeux de la dame, rendaient l'acte nécessaire.

« Elle était si haut placée que je ne pouvais l'interroger... ni tenter de « lui désobéir.

« J'ai fait, strictement, ce qu'elle m'a ordonné.

« Par devers Dieu, — si elle fut coupable — elle demeure donc, plus « que moi, responsable de l'acte auquel j'ai prêté les mains.

« Toutefois, depuis seize années, souvent j'ai frissonné en songeant à « tout ce qui s'est passé, jadis; souvent — et, surtout, depuis la mort de « celle à qui j'ai dû obéir — je me suis demandé si je ne devrais pas... pour « la paix de ma conscience... profondément troublée, je le répète, Sire... « vous révéler ce secret, que je porte... et qui me pèse!

« Je ne l'ai point osé.

« Jusqu'ici, j'ai gardé ce secret... pour moi seule... au plus profond « de mon âme.

« Je ne m'en suis jamais ouverte,... même à mon confesseur,... dans « le silence de ma cellule.

« Mais je ne veux pas emporter, avec moi, dans l'au delà, ce secret... « en laissant, peut-être, ici-bas, par suite, des êtres infortunés, qui souffrent, « se désespèrent, languissent... et à qui la révélation que je dois faire « rendrait le bonheur perdu.

« Donc, après y avoir très longuement réfléchi... après avoir, mûre- « ment, pesé le pour et le contre, en mon âme et conscience — je me suis « dit, enfin, que, étant donné le très haut rang de la dame qui me dicta ses « volontés, jadis... étant donné qu'elle touchait, de près, votre Royale « Majesté... je me suis dit, Sire, que c'est à vous, à vous seul, qu'il con- « vient que je révèle le susdit secret.

« Du reste, n'êtes-vous pas le Roi, le Maître?

« N'est-ce au pied de votre Trône que votre très humble servante doit « porter l'aveu de sa faute... si faute il y eut, comme je le crains?

« N'êtes-vous pas, sur cette Terre, notre souverain juge?

« Et puis, si le dommage causé est réparable... n'êtes-vous pas mieux « placé que personne, vous, tout puissant, pour le réparer, dans la mesure « du possible, si vous estimez que cela est nécessaire?

— Près d'elles... isolé, tranquille... loin des grandeurs royales... débarrassé, pour un moment, des soucis du Trône... je vivrais heureux !... (P. 1056.)

« Quand vous connaîtrez mon secret, vous comprendrez, mieux, le sens, « obscur, sans doute, de prime abord, des dernières phrases que je viens « de tracer.

« Sire,

« Ma confession est écrite, toute entière de ma main, dans la pièce, « scellée de mon sceau, que je joins à cette missive.

« Vous y trouverez le récit, très fidèlement relaté, de l'acte qui s'est « accompli, et auquel j'ai dû prêter les mains... pour mon remords!

« J'ai fourni tous les détails y relatifs, en toute conscience, sans rien « omettre de ce qui pourra concourir... si votre Royale Majesté le juge bon... « à la découverte de la vérité.

. . . . . .

« Et, maintenant que j'ai rempli ce que je considère comme mon devoir « de Chrétienne, il me reste à adresser, très humblement, une supplique à « mon Roi, à mon Juge.

« Il décidera s'il lui plaît d'accorder sa demande à sa très fidèle ser- « vante...

« Sire,

« Ma confession, ci-jointe, vous révélera tout.

« De vive voix, je ne saurais m'expliquer davantage : Je le jure, sur ce « Dieu devant qui je comparaîtrai, bientôt.

« Or, je souhaite que vous daigniez m'accorder cette grâce de ne pas « m'interroger sur les faits que j'ai nettement exposés.

« Bien mieux, je souhaite que Votre Royale Majesté, daignant considérer « ma confession, écrite, comme un testament, consente à n'en prendre con- « naissance qu'après ma mort.

« Vous n'attendrez pas longtemps, Sire... car, je le répète, ma fin est « proche... Je le sais; je le sens; j'en suis sûre!

« Ma supplique sera-t-elle accueillie?...

« J'ose l'espérer.

« La Roi décidera : Je reste sa très obéissante servante, et m'inclinerai, « respectueusement, devant sa souveraine volonté.

« Un mot encore :

« Je crois devoir ajouter que, si le Roi veut avoir des renseignements « sur les faits qui se sont accomplis antérieurement à l'acte auquel j'ai été « mêlée, de par le vouloir de la très noble dame qui m'a fait agir,... il se « pourrait qu'il les trouvât en interrogeant, à ce sujet, son frère, Monseigneur « Charles de Valois : Je ne crois pas me tromper en avançant que Mon- « seigneur de Valois connaît, tout, ou partie, des faits en question.

« Ses déclarations complèteraient les miennes, et éclaireraient, certai- « nement, le mystérieux drame qui s'est joué jadis.

« En effet, si j'ignore tout des événements antérieurs à l'acte en lequel « j'ai joué un rôle, et si Monseigneur de Valois, au contraire, les connaît... « d'autre part, il ne sait rien de tout ce que Votre Majesté apprendra en « lisant ma confession : La personne qui m'a fait agir ayant pris toutes les « mesures nécessaires pour que votre royal frère ne puisse, jamais, savoir la « suite et la fin, de l'aventure, dont les premiers actes avaient été devinés, « ou surpris, par lui, soit qu'il ait été servi par le hasard, soit qu'il ait « usé d'adresse, malveillamment, en cette circonstance.

« J'ai écrit ce mot « *malveillamment* », parce que la dame qui m'a

« dicté ses ordres, jadis, croyait, fermement, que le Prince, alors,... avait usé « de ruse pour se rendre maître d'un important secret, qu'il comptait exploi- « ter, contre elle, à son profit.

. . . . . .

« J'ai fini, Sire.

« Quand Votre Royale Majesté aura pris connaissance de ma confession, « soit immédiatement, soit après ma mort... selon sa volonté — elle con- « naîtra que je ne pouvais agir autrement que je l'ai fait.

« Si, sans le savoir,... ayant obéi aux ordres que j'ai reçus, et que je ne « pouvais éluder,... j'ai prêté les mains à un acte coupable, je supplie le « Roi d'avoir égard à la situation où l'humble Religieuse, que je suis, se « trouvait, par devant la très haute Dame dont il connaîtra le nom, le rang, « et la puissance... et de me pardonner.

« Dans l'autre vie, Dieu me pardonnera, de même, j'espère, en faveur « de ma contrition sincère, et parce que j'aurai racheté ma faute autant que « cela était en mon pouvoir.

« Sire,

« Je prie le Tout Puissant, avec ferveur, qu'il vous ait en sa Très Sainte « Garde, et qu'il lui plaise de protéger, toujours, et longtemps, pour le « bonheur de son Peuple, et la grandeur de la France,... Votre Royale Majesté.

« Marie des Anges.

« *Abbesse de Maubuisson.* »

VI

SUGGESTIVES DÉDUCTIONS

Philippe avait lu, fort attentivement, cette longue missive de la Révérende Mère Abbesse.

Il la relut, encore, afin de mieux se pénétrer de certains passages de cet écrit, qui l'avaient plus particulièrement touché, notamment celui-ci :

« Il y a seize années, environ, sur un ordre, formel, d'une très puissante, « très haute, et très noble dame, qui vous toucha de très près... qui est « morte, aujourd'hui, et que Votre Royale Majesté pleure encore... j'ai prêté « les mains à un acte, non coupable, en soi, dans l'apparence, au contraire; « mais qui, peut-être, a causé, à une, ou, même, à plusieurs personnes, un « dommage... moral, tout au moins. »

— Seize années?... murmura Philippe... C'était donc en douze cent quatre-vingt dix-sept...

Il demeura pensif.

— Douze cent quatre-vingt dix sept!... répéta-t-il, en hochant la tête...

Cette date lui rappelait un triste souvenir: La mort, tragique, de cette maîtresse, de qui le cher souvenir avait hanté son esprit, peu auparavant, et de qui il avait contemplé le portrait, enfermé dans ce bijou, précieux, qu'il portait, sous son habit.

Puis, ayant repris, encore, la missive de l'Abbesse, il relut, pour la troisième fois, ces lignes:

« Sur un ordre, formel, d'une très puissante, très haute, et très noble « dame, qui vous toucha de très près... qui est morte, aujourd'hui, et que « Votre Royale Majesté pleure encore... »

— De qui la Révérende Mère Marie des Anges veut-elle parler ?... se demanda-t-il...

Et, étonné, il dit, bientôt:

— De la Reine, semble-t-il!...

Il réfléchit.

Peu à peu, une lumière, vague, d'abord, éclairait, pour lui, ce mystère; peu à peu, il entrevoyait des choses qu'il n'avait pas vues, tout d'abord...

— L'Abbesse de Maubuisson aurait donc accompli cet acte « non coupable, en soi, dans l'apparence... au contraire; mais qui, peut-être, a causé, à une, ou, même, à plusieurs personnes, un dommage... moral, tout au moins »... sur l'ordre, formel, de la Reine?...

Il ajouta:

— C'est étrange!...

Quel mobile avait poussé la Reine en cette circonstance?...

Jeanne n'avait pas de secrets pour son Royal époux; elle lui disait tout.

Pourquoi donc, alors, avait-elle agi sans lui rien dire?

Il réfléchit, encore.

Il fut effrayé, bientôt, de l'idée qui lui était venue, tout à l'heure.

— Cet acte s'est accompli, en 1297... fit-il... En 1297... date de la mort, terrible, de...

Il n'acheva pas.

Cette fois, encore, il n'avait point osé prononcer le nom de sa maîtresse, dans cette chambre, où sa femme avait exhalé son dernier soupir.

— C'est étrange!... dit-il, pour la seconde fois.

Il était profondément troublé.

Il se leva... fit quelques pas... et s'arrêta, enfin, devant la croisée.

Il avait besoin de revoir le paysage ambiant, la grande clarté du jour... besoin de respirer l'air du dehors.

Il éprouvait un malaise inexprimable.

Ce brusque départ de Fontainebleau... accompli, de manière tout à fait

inattendue, dans de si pénibles circonstances,... ce long voyage nocturne cette chevauchée, rapide, exténuante, dans les ténèbres... l'émotion, bien naturelle, qu'il avait éprouvée en pénétrant dans le château de Vincennes, dans cette chambre, pleine, encore, de funèbres souvenirs... et puis, sa rêverie, l'évocation qu'il avait faite de scènes attristantes, ou lugubres... la lecture de la missive de l'Abbesse, les pensées qu'elle lui avait inspirées — tou, cela l'avait énervé, brisé.

Il avait besoin de se ressaisir...

Maintenant, il désirait voir quelqu'un,... afin de n'être plus seul... afin de pouvoir échapper à ces pensées, qui le hantaient, et qui, de minute en minute, augmentaient son trouble, jusqu'à lui causer plus, même, qu'une souffrance.

Malgré lui,... et comme s'il avait obéi, machinalement, à une force, secrète, qui le dominait... il revint vers la table, se rassit, et pensa.

Un assez long temps se passa.

Torturé, il en arriva à se persuader que l'acte, qui s'était accompli, en 1297, sur l'ordre de sa femme, avait touché sa maîtresse?

Oui, oui, Jeanne avait eu connaissance, sans doute, de ses relations, amoureuses...

Jalouse, alors... elle avait agi, secrètement, contre sa rivale.

— C'est sûr!... s'écria le Roi.

Cette découverte l'avait atterré.

Il se remit à marcher, à grands pas, dans la chambre.

Puis, tout à coup, comme un homme qui souffre, et qui vient d'entrevoir sa prochaine délivrance, il s'écria :

— Du reste... à quoi bon tout cela?... A quoi bon tant s'interroger? A quoi bon s'agiter dans ce doute angoissant?... Rien de plus aisé que de savoir, à ce sujet, toute la vérité...

Il saisit, sur la table, la seconde pièce envoyée par l'Abbesse.

— Je vais... fit-il, déjà prêt à rompre les sceaux.

Mais il n'acheva pas son geste commencé.

Il s'était souvenu, soudain, de la demande de la Révérende Mère Marie des Anges... demande ainsi formulée :

« Je souhaite que Votre Royale Majesté, daignant considérer ma confes-
« sion, écrite, comme un testament, consente à n'en prendre connaissance
« qu'après ma mort... »

Avait-il le droit de ne pas se conformer, strictement, au vœu de l'Abbesse?...

Il s'interrogea... Il hésitait, dans sa loyauté, à satisfaire l'ardent désir qu'il ressentait de prendre connaissance, immédiatement, de la confession de la Révérende Mère Marie des Anges.

Enfin, il haussa les épaules.

— Je suis le Roi!... fit-il... Je suis le Maître !... J'ai tous les droits... Pour moi, il ne peut y avoir d'autre loi que mon bon plaisir... Je veux savoir ce que cache toute cette mystérieuse aventure... Je le saurai...

De nouveau, il se disposa à briser les sceaux.

Mais, encore une fois, il ne mit pas son projet à exécution.

On eut dit qu'une force invisible, toute puissante, le paralysait.

Il demeura debout, — de plus en plus hésitant... de plus en plus angoissé — le parchemin en ses mains, qui tremblaient.

— Comment n'ai-je pas pensé, plus tôt, à cela?... fit-il... J'aurais dû deviner... ou, tout au moins, pressentir, que la mort, tragique, de ma maîtresse, avait pu être voulue par la Reine, jalouse d'une rivale !... Non !... Jamais cette idée ne m'était venue... jamais!... Et, maintenant, plus j'y songe, et plus je me dis que c'est Jeanne qui a agi, jadis...

Il tomba sur sa chaise, et, regardant droit devant lui, fixement, il reprit :

— Est-ce possible?... Son acte eut été par trop cruel... par trop abominable!... Jeanne avait tant d'autres moyens d'atteindre une rivale... quelle qu'elle fut...

Mais il ajouta, bientôt :

— Une femme jalouse, passionnée... est capable de tout, pour se venger... surtout quand elle est toute puissante, surtout quand elle est Reine!...

Ses yeux étincelèrent.

— Ouvrir ce parchemin... pour tout savoir... chose facile!... murmura-t-il, après un temps de silence...

Il hocha la tête, et sourit, sarcastiquement.

— Je n'ose pas!... reprit-il... Non!... Je n'ose pas!... Je suis lâche, et niais!... J'ai peur d'apprendre que Jeanne a pu commettre cet acte odieux...

Il s'interrompit, un moment... et poursuivit, bientôt :

— C'est que cela aurait été une vengeance terrible!... Jeanne aurait fait, du même coup, deux victimes... deux!... La mère, et l'enfant!... Oui, oui, terrible... terrible vengeance!... Qu'elle ait voulu atteindre la mère... Soit!... Mais l'enfant!... L'enfant... créature innocente!...

Il soupira, profondément, et dit :

— Chose extraordinaire!... Hasard prodigieux!... Cette missive de l'Abbesse de Maubuisson m'arrive, ici... dans cette chambre où Jeanne est morte!...

Il frissonna...

— Il y a, dans ce fait, reprit-il, quelque chose de quasi surnaturel... N'est-ce pas la morte — que j'ai revue, tout à l'heure, par la pensée,... tout près de moi, vivante, belle, comme naguère, et me souriant — oui, n'est-ce pas la morte qui m'a suggéré ces idées qui m'accablent?...

Tout à coup, l'expression de sa physionomie se modifia.

Le Roi parut plus calme.

Une idée avait traversé son esprit, et le rassérénait.

— C'est la concordance de ces dates : celle indiquée par l'Abbesse... et celle de la mort, tragique, de ma jeune maîtresse... 1297 — qui a fait naître, en moi, ces chimères!... Je suis las, moralement et physiquement... Mon imagination, surexcitée, par la fatigue, nerveuse, que j'éprouve, après tant d'émotions, m'a fait divaguer... Jeanne n'a rien su... Elle n'est pas coupable de l'acte que je lui ai attribué... Non! Non!... Mille fois non!... La mort, lamentable, de ma maîtresse, fut l'œuvre de la Fatalité!... Cette puissante dame, de qui il s'agit, dans la missive de l'Abbesse, ne peut être la Reine... Et puis, l'Abbesse ne spécifie-t-elle pas, dans son écrit, que cet acte, auquel elle a prêté les mains, « ne fut pas un acte coupable »? La Révérende Mère Marie des Anges est une sainte... Même sur l'ordre de la Reine, elle n'eut point...

Philippe n'acheva pas.

Sa face, pâle, devint livide.

Ses yeux s'ouvrirent, démesurément.

Sa physionomie, qui avait repris son expression habituelle, apparut toute bouleversée.

— J'y suis!... s'écria-t-il, comme éclairé, soudain... J'y suis!... Je comprends tout!... Oui, tout!...

Et, rapidement, en hachant ses mots, qu'il scandait de gestes secs, il dit :

— Je ne m'étais pas trompé!... Jeanne a connu l'aventure!... J'ai été trahi par quelqu'un... Par qui?... Par Charles, peut-être... Je le saurai... Cette trahison me sera payée cher... quel que soit le félon!... Oui, oui, pour moi, tout s'éclaire... Je vois... Je vois... On a détruit la maison du faubourg... sur l'ordre de Jeanne : Elle avait pour but de faire croire que sa rivale avait été ensevelie sous les décombres... Jeanne voulait que sa rivale disparut... Cela lui suffisait... En effet, à quoi bon la tuer?... Jeanne, encore une fois, n'eût point été si cruelle!... Elle a fait enlever la jeune femme, et son enfant... On a incendié la maison après l'enlèvement... C'est clair... c'est bien clair... Et Jeanne a confié les deux créatures à l'Abbesse de Maubuisson... Oui, oui, c'est ainsi que les choses se sont passées...

Le Roi relut, encore, ce passage de la missive de la Révérende Mère Marie des Anges :

« J'ai prêté les mains à un acte, non coupable, en soi, dans l'apparence, au contraire... »

— En effet,... reprit Philippe, en proie à une agitation extraordinaire... sur l'ordre de la Reine, recueillir une femme, et un petit enfant, cela ne constitue pas un acte coupable.

Il poursuivit sa lecture :

«... Coupable, en soi, dans l'apparence, au contraire; mais qui, peut-être,

a causé, à une, ou, même, à plusieurs personnes, un dommage... moral, tout au moins. »

— C'est bien cela... poursuivit le Roi... ce dommage, moral, que l'acte de la Reine, et de sa complice, l'Abbesse : a causé... a atteint l'enfant, la mère, et l'amant de celle-ci... Je crois que je tiens la vérité, toute la vérité... L'Abbesse ne sait rien des événements qui se sont produits antérieurement à l'acte auquel elle a prêté les mains... et qui n'a consisté qu'en ceci : Recevoir la jeune femme, et son enfant... les cacher, aux yeux de tous... Mais, toujours d'après elle, Charles connaîtrait ces événements... Il faudra que mon frère s'explique, avec moi, sur ces faits... Nous verrons cela plus tard... Voyons... Récapitulons... Rassemblons nos idées... Toutes ces découvertes, si inattendues, me troublent à un degré excessif:.. Oui, oui, c'est cela... je m'y retrouve... La Reine a confié les deux créatures à l'Abbesse.

Et, plus agité que jamais... joyeux en même temps, Philippe reprit :

— Mais, alors.., si je ne me trompe pas... si toutes ces conjectures, si vraisemblables, sont justes... la mère, et l'enfant, seraient donc, encore, à l'Abbaye de Maubuisson?... Oh! Par le Dieu Puissant, voilà qui serait extraordinaire... prodigieux... admirable... et bienheureux pour moi!...

Son exaltation augmentait, au fur et à mesure que son esprit lui suggérait, davantage, une espérance, que jamais il n'aurait osé concevoir, et qui le charmait, à présent, à un degré indicible.

Il sourit.

Ce sourire, radieux, illumina son beau visage, soudainement transfiguré...

VII

ROI... MAIS HOMME!

— Elles vivraient!... murmura-t-il, dans l'enthousiasme... La mère... et l'enfant !... O joie!... Les voir!... Ivresse!... Consolation suprême !... Peut-être le bonheur des jours qui me restent !... Une force... pour accomplir mon œuvre!... L'amour de deux êtres chéris — à côté de la haine de tous ceux qui m'entourent! — Elles m'aimeraient, certes !... Elles m'aimeraient pour moi-même... qui sait? — Oh! si cela était possible!... Avoir, près de soi, une affection, vraie... dans les affres où je vis!... Troublante... délicieuse espérance! — Près d'elles... isolé, tranquille... loin des grandeurs royales... débarrassé, pour un moment, des soucis du Trône... je vivrais heureux! — O Dieu puissant... quelle reconnaissance je te garderais, si tu avais fait, pour moi, ce miracle... si tu me rendais ces deux créatures que je

Oh! qu'elle était jolie, la jeune et douce créature, qui, jadis, entourait son cou de ses deux bras, si blancs,... (P. 1039.)

pleurais! — Vivantes!... Elles seraient vivantes! — Il faut que je m'en assure... Je ne puis attendre... Je veux savoir la vérité, sur ce point — toute la vérité... immédiatement!

Sans hésiter, cette fois, il prit le parchemin, encore scellé, envoyé par l'Abbesse de Maubuisson.

— La Révérende Mère Marie des Anges saura que j'ai lu sa confession... fit-il... Je le lui dirai... Si, grâce à elle, je retrouve ces êtres, de qui la

vue consistera l'une des plus grandes joies de ma vie... je veux que l'Abbesse sache, que son acte est béni, par moi !... Oh ! oui... béni !...

D'une main tremblante, il brisa les sceaux.

— Lisons !... s'écria-t-il, éperdu... Lisons vite !

Mais, les sceaux rompus... le parchemin, déroulé... Philippe n'osa pas lire les lignes qui y étaient tracées.

Au dernier moment, il avait éprouvé une inexprimable angoisse.

— Oh ! Si je m'étais trompé !..... dit-il, frissonnant... Si mon espoir était déçu !... Ce serait terrible !... Alors que je me plaignais de mon sort... de l'abandon où je vis... de ma grandeur royale, de la toute puissance qui me charme, et me pèse... grandeur et toute puissance auxquelles ne s'ajoute pas, pour moi, hélas !... cette réelle toute puissance que constitue, pour l'homme, l'affection sincère de cœurs qui le comprennent, l'apprécient, le chérissent... Oh ! Dieu, dans un pareil moment, alors que je ne sens que haine, autour de moi, et après avoir entrevu le bonheur d'être aimé — ce bonheur m'échapperait... oui, oui, oui, ce serait terrible... terrible !...

L'homme énergique... le Roi qui avait abattu le Pape Boniface VIII... dompté l'Eglise... abaissé la Puissance Féodale... frappé les Templiers — était plus faible, plus timoré qu'un enfant... devant ce parchemin, rédigé par une humble Religieuse !

... Mais, tout à coup, il reprend la pièce qui l'intéresse à un si haut degré.

Il y jette les yeux...

Et il lit...

Il lit, tout tremblant... tout frémissant... vite... très vite...

Et, au fur à mesure qu'il lit, sa physionomie s'éclaire.

Sa face, blémie, se recolore.

Ses yeux étincellent.

— Vivantes !... clame-t-il, soudain, d'une voix vibrante... Vivantes !... Oui, vivantes !

Il est transporté d'allégresse.

Son cœur bat, à coups précipités.

Par moments, il est secoué par des frissons qui agitent tout son être.

Et, triomphant, il répète :

— Vivantes !.. Vivantes !... Vivantes !...

Il lève les bras au Ciel, comme pour le remercier du bonheur qu'il lui donne !...

Son âme déborde de reconnaissance.

Une pareille joie — à lui donnée,... de manière si inattendue — en une heure si pleine de découragement, d'amertume, et de désespérance !...

Quel bienfait !

Il est fort, à présent, contre ses ennemis.

Il pourra poursuivre, et achever son œuvre.

Il n'a plus peur de rien... ni de personne...

Bientôt, deux cœurs, attendris, délicieusement émus, battront, à l'unisson du sien.

Il a retrouvé cette maîtresse, qui l'aimait tant, naguère... et qui l'aimait pour lui — certes,... puisqu'elle ignorait qu'il fut le Roi de France !...

Et l'enfant de celle-ci ?...

Une jeune fille, à cette heure.

Comme elle doit être grande... et belle — si elle ressemble à sa mère !

Oh ! qu'elle était jolie, la jeune et douce créature, qui, jadis, entourait son cou de ses deux bras, si blancs,... dont elle lui faisait un collier... et, qui, le regardant, les yeux dans les yeux, follement éprise, lui disait, d'une voix si harmonieuse :

— Je t'aime !... Je t'aime !... Je t'aime !

Oh ! les voir...

La mère et l'enfant...

Les serrer contre sa poitrine...

Les tenir, longtemps... toutes les deux... sur son cœur !...

Ivresse ineffable !

Oui... oui, il aura cette ivresse — avant longtemps, même... puisqu'elles sont vivantes...

Il lit.

Il lit toujours...

La mère, et l'enfant, ont bien été protégées, selon le vœu de la Reine, par l'Abbesse de Maubuisson.

Grâce à la sainte fille, elles n'ont manqué de rien.

Oui, la confession de la Mère Marie des Anges, est complète, détaillée.

Elle dit tout...

Elle expose, nettement, les choses qui se sont passées.

Grâce au récit de la Religieuse, le Roi voit se dérouler, peu à peu, la vie de ces êtres qu'il chérit... qu'il retrouve, par si grand hasard !

Elles ont vécu près de deux hommes du peuple, qui les ont enveloppées de soins et de tendresses... qui les ont protégées... et qui les chérissent.

Par la confession de l'Abbesse, Philippe apprend à les connaître, ces deux hommes.

Il les admire.

— Oh ! les braves gens !... Les braves gens !... Les braves gens !... s'écrie-t-il, dans un transport.

Il les voit, poursuivant leur œuvre généreuse,... n'ayant d'autre but, et d'autre désir, en ce monde... d'autre ivresse, même, que de rendre heureux, les deux êtres auxquels ils ont voué leur vie.

Il les voit, installés, modestement — heureux dans leur simplicité — l'un, à Maubuisson, en sa maison ensoleillée et fleurie... où il crée, en grand artiste épris de son art, ces belles pages d'enluminure que la Révérende Mère Abbesse apprécie et admire — et l'autre, à Conflans, au pied du Donjon du Seigneur, en sa demeure du bord de l'eau, dressant des faucons, et rentrant, au logis, pour couvrir de sa protection les êtres, chéris, de qui il s'est constitué le défenseur, le guide.

— Oh ! les braves gens !... Les braves gens !... répète le Roi.

Il a grande hâte de les voir, eux aussi... de les féliciter... de les remercier, de tout son cœur — pour tant d'abnégation... pour tant d'amour !...

— Apollon !... Remi !... dit Philippe, enivré de joie.

Des simples !... Des humbles !... Si grands !

— Remi !... Apollon !... Mes amis !... Mes bons amis !... s'écrie le Roi, extasié...

Et, il ajoute, avec fierté, plein d'enthousiasme... très haut, très grand, transfiguré :

— Mon peuple !... Ce peuple de France que j'aime, de toutes mes forces, et que j'admire !... Ce peuple, pour qui j'ai travaillé... Ce peuple, magnanime, superbe, sublime... que j'accusais, tout à l'heure, d'indifférence, et, même, d'ingratitude !... — J'étais injuste !... Il me le fait bien voir ! — Apollon !... Remi !... Vous me payez, chèrement, en un clin d'œil, de tout ce que j'ai fait pour vos frères. — Tout mon peuple est béni, pour l'acte de Remi, et d'Apollon !... Oh ! les braves gens !... Les braves gens !... — Espoir de la France !... C'est par vous... par vous seuls... ô humbles !... ô manants !... que ce pays sera grand, parmi les plus grands ! — Vous êtes nobles, et superbes, dans votre humble condition !... Vous travaillez... Votre œuvre, lente, ininterrompue... fait la richesse, et la force du Royaume !... Votre gaîté le pare !... Votre générosité le grandit !... Oui, oui, vive, à jamais, le peuple de France... le plus beau peuple du monde !...

. . . . . .

Après cette crise... l'exaltation du Roi tombe.

Il redevient calme.

Il rêve, tout attendri... profondément ému.

Maintenant, il ne bouge plus.

Ses yeux, fixes, regardent la splendeur du paysage, radieusement illuminé, qui se déroule, au dehors.

Comme tout a changé, en quelques heures, en lui... hors lui !

Comme ce décor, entr'aperçu, lors de son arrivée à Vincennes, était lugubre à voir !

La nuit... les ténèbres... ce château, tout noir, éclairé, seulement, par la blafarde et bleuâtre clarté de la lune... ces murailles, fortifiées, sur lesquelles la haute silhouette des archers se dessinait, en ombres portées gigantesques,

sous la lumière rouge des torches... cette sonnerie de cor, retentissant dans l'obscurité... vibrant, mélancolieuse, dans l'air frais, emportée par le vent nocturne, et répétée par les échos sylvains... ce cliquetis de fer, ce bruit sourd du pas des chevaux sur le pont-levis, sous la voûte de la porte d'entrée... puis, cette entrée, dans la chambre mortuaire... et, enfin, ces appels sonores, prolongés, des sentinelles, bardées de fer, veillant sur les remparts crénelés... oh ! que tout cela était triste... plus que triste : poignant !

Moins encore, pourtant... cent fois moins, que les pensées du Roi de France !

Quelque puissant qu'il fût, n'avait-il pas dû fuir ?... Oui, fuir !... O honte !...

Ne sentait-il pas planer, sur sa tête couronnée, la haine des Grands, des gens d'Église; et, même, de son Peuple ?

Autour de lui, pas d'amis !...

Pas d'affection !

Plus d'amour !

Ah ! comme son cœur était plein d'amertume !... Il était moins fortuné que le dernier de ses sujets... Le moindre manant avait, près de lui, une femme, des enfants, des amis, qui l'aimaient.

Comme Philippe se sentait las du fardeau qu'il portait !

Comme il était découragé !

Jamais... à aucun moment de sa vie, de son règne... il ne s'était senti si seul !

Jamais il n'avait si cruellement souffert... par le cœur !

Et, un moment, après avoir évoqué le souvenir de sa femme, Jeanne — la Reine — il s'était dit :

— La mort, après tout... la mort, tant redoutée par toutes les créatures, — constitue, vraiment, une délivrance !

Mais, tout à coup — et comme si le Très-Haut avait eu pitié de lui — voilà que, par suite d'une circonstance inattendue... providentielle — oui, oui, providentielle ! — voilà que son état d'âme s'était transformé, radicalement.

En moins d'une heure, il avait passé de l'extrême désespérance à la joie la plus indicible; il avait recouvré toute sa force, toute son énergie; il avait repris goût à l'existence; il avait été reconquis par le désir, passionnant, qui avait, toujours, dominé sa vie : Poursuivre son Œuvre Royale, et l'achever, pour la grandeur de la France, le bonheur de son Peuple, et la gloire de son nom.

Tout cela... parce qu'il avait acquis l'espoir que, bientôt, lui seraient rendus deux êtres qui lui étaient chers... deux êtres, qu'il croyait à jamais disparus... deux êtres qui lui donneraient cette tendresse sincère dont il

ne pouvait se passer... cet amour pur, complet, désintéressé, que tout homme qui œuvre — fut-il Roi... et surtout, peut-être, quand il est Roi — a besoin de sentir, autour de lui,... parce que l'être qui œuvre dépense, sans cesse, des forces... parce qu'il lui faut récupérer, journellement, ces forces perdues, et parce que l'amour est essentiellement générateur, par excellence, des plus sublimes énergies humaines!

Chassées par l'espérance, bénie, qui avait surgi en son âme, ses lugubres pensées s'étaient évanouies...

En même temps, les ténèbres, affolantes, créatrices de l'épouvante, des soucis, et des désespoirs, s'étaient dissipées.

L'espoir, radieux, avait pénétré son âme, tout à l'heure si remplie d'amertume... et, ce, au moment, même, où le jour, bienfaisant, avait lui... au moment où le soleil, resplendissant, avait brillé sur la campagne, ramenant, avec lui, dans sa gloire, la lumière, la chaleur, la vie, la couleur, le chant des oiseaux, la joie des créatures!

Oui, oui, tout avait changé, en quelques heures... en lui... hors lui!

Philippe IV, à présent, n'était plus le même homme.

Il avait reconquis la foi en l'excellence de son œuvre... de laquelle il avait douté, un moment.

Quel génie n'a pas connu ces heures, sombres... ces heures de profonde et morne tristesse — où il est prêt à renoncer par écœurement, dégoût, lassitude, et de soi et des autres... à poursuivre une entreprise, hardiment entamée, et qui doit féconder du bonheur pour l'humanité tout entière?... Mais une pareille entreprise ne s'abandonne pas : Elle soulève et pousse celui qui la porte!... L'effort des méchants, des coquins et des sots, peut la paralyser, pour une heure, un jour, une semaine, des années... Elle est reprise, tôt ou tard, par son initiateur... Il suffit, souvent, pour cela, de l'aide d'une des forces latentes de la vie, représentées par un rien, souvent; il suffit d'un baiser de femme: amante ou mère... de la caresse, très tendre, d'un tout petit enfant... ou d'un hommage, très simplement rendu — au grand bienfaiteur découragé par la tourbe humaine — par un homme de cœur : que cet homme soit de très haute race ou de très vulgaire extraction!

. . . . . .

— Clotilde!... murmura le Roi de France, tout attendri.

Par trois fois, il prononça ce nom... qui lui était plus cher que jamais, à cette heure :

— Clotilde!... Clotilde!...

Appel, très doux, d'une âme réconfortée... et reconnaissante!

Clotilde — c'était le nom de cette maîtresse qu'il avait eue, jadis... et qui avait disparu, tout à coup, de sa vie... tragiquement — de cette maîtresse qu'il avait cru morte... avec son tout petit enfant... dans l'incendie de la Maison à la Madone Dorée...: de cette maîtresse qui vivait, encore

— ainsi que sa fille — et qu'il pourrait revoir, bientôt... oh! oui, bientôt!

Maintenant, il ne redoutait plus — comme tout à l'heure — de prononcer le nom de cette femme, dans la chambre royale... dans cette chambre où Jeanne avait rendu le dernier soupir...

Il ne considérait plus cela comme un sacrilège...

Au contraire!

Au contraire?... Oui!...

Superstitieusement — car, à cette époque, dominée par les Sciences Occultes, personne n'échappait, à un moment donné, à leur domination, pas même les esprits les plus supérieurs — superstitieusement, donc, Philippe était convaincu que le Très-Haut, ou la Force, Inconnue, régissant l'Univers — sans qu'on sache pourquoi, ni comment — avait suscité, pour l'apaisement de son âme, cet événement qui lui avait rendu son courage.

Il était convaincu que Jeanne, sa femme, de qui il avait évoqué le souvenir, avait contribué... de « l'au delà » où elle était... à lui donner cette consolation que devait lui apporter la présence de sa maîtresse et de sa fille...

Dans cet « au delà », où tout était pur... Jeanne, débarrassée des passions terrestres, et devenue tout amour — avait voulu, sans doute, que celui qu'elle avait tant aimé, fut aidé, encore... et soulagé, par elle, dans sa peine profonde et dans son désespoir.

C'était elle qui avait voulu qu'il fut éclairé — sur le sort de Clotilde — par l'Abbesse de Maubuisson... au moment, même, encore une fois, où il avait plus que jamais besoin d'être rasséréné,... d'être armé pour la lutte à soutenir — et, cela, précisément, en ce château de Vincennes où ses ennemis l'avaient ramené, malgré lui... bien mieux : en cette chambre, funèbre, où Jeanne avait rendu l'âme.

Oui, oui... superstitieusement,... Philippe se disait que tout cela avait été voulu, arrangé, combiné, organisé, par une volonté mystérieuse, surnaturelle, qui avait tout mené, fort habilement... pour son bien!

Ces coïncidences, certes, n'avaient pu être l'œuvre, seulement, du hasard.

Il fallait y voir mieux... et davantage.

Et, conséquemment, la mémoire de Jeanne ne pouvait plus être outragée parce que son époux éprouvait de la joie à la pensée qu'il reverrait, bientôt, sa rivale, puisque c'était elle : la défunte... qui, manifestement, avait remis cette rivale sur le chemin terrestre de Philippe... et, cela, pour lui reconstituer une force, par la tendresse, et par l'amour!

. . . . . .

Le Roi se lève.

Il marche vers le lit où Jeanne a fermé les yeux pour jamais.

Il s'agenouille devant ce lit funèbre.

Il demeure, là, longtemps... enfoncé dans une rêverie profonde... si

profonde qu'il n'entend pas retentir, au dehors — d'abord, le galop, éperdu, d'un cheval, sous le rempart prochain... puis, ensuite, à moins d'un quart d'heure d'intervalle, le bruit d'une cavalcade, un cliquetis d'armes, dans la cour du château.

Or, Nicolas de Garlande, Sénéchal de Fontainebleau... harassé, s'était présenté, cependant, au château de Vincennes — où Messire Enguerrand de Marigny, « Coadjuteur et Gouverneur de tout le royaume de France »... premier ministre de Sa Majesté Philippe IV... était arrivé, peu après, accompagné d'une suite, nombreuse, de Seigneurs et d'hommes d'armes...

* * *

... Or, quand Jehan de Saintray — envoyé, par Enguerrand de Marigny, au Logis du Roi, pour l'informer de son arrivée au Château, et pour lui faire savoir qu'il se présenterait, devant lui, immédiatement après la conversation, évidemment fort intéressante, qu'il allait avoir, d'abord, avec Nicolas de Garlande — pénétra dans la Chambre Royale, il vit Philippe, assis près de la table chargée des deux missives de l'Abbesse de Maubuisson... et dormant, profondément.

Après sa rêverie devant le lit de Jeanne... le Roi était revenu s'asseoir, sur la chaise à bras.

Il avait relu les missives de la Mère Marie des Anges.

Puis, las... brisé, par la fatigue, par les émotions, multiples, de la nuit précédente — il s'était assoupi.

Et, bientôt,... quelque effort qu'il eut tenté pour demeurer éveillé... le sommeil l'avait vaincu, enfin.

. . . . . .

Marigny, cependant, s'était enfermé, avec Nicolas de Garlande, dès son arrivée à Vincennes.

Jehan de Saintray le rejoignit, bientôt.

Jehan informa son Maître de ce fait, à savoir que le Roi dormait.

— Le Roi, Notre Sire, se repose!... dit le Ministre... Tant mieux!... Qu'il reprenne des forces : A son réveil, il en aura besoin... pour sévir, énergiquement, contre les ennemis de son Trône,... de son Peuple... et de la France!...

Et il ajouta, s'adressant à l'un des serviteurs qui accompagnaient Jehan :

— Qu'on guette le réveil de Sa Majesté... et qu'on me prévienne, sitôt qu'Elle sera debout !...

Le serviteur s'inclina et sortit.

Alors, Marigny reprit son entretien — un moment interrompu — avec Nicolas de Garlande... entretien auquel Jehan de Saintray assista...

— Écris, Jehan!... clama Enguerrand de Marigny, éminemment satisfait... Écris les noms de tous ces félons!... (P. 1066.)

VIII

AVANT LE CONSEIL

— C'est prodigieux!... s'écria Marigny, enthousiasmé — quand le Sénéchal de Fontainebleau eut terminé son récit,... que le Premier Ministre du Roi de France avait écouté avec une attention soutenue...

Vraiment, il admirait Nicolas de Garlande : Il avait mené cette aventure avec autant d'adresse que d'énergie... de sang-froid que de courage.

Quel dévoué serviteur !...

— Oui !... Oui !... C'est prodigieux !... répéta Enguerrand.

Jehan de Saintray, qui avait assisté à cet entretien, n'admirait, pas moins que son Maître, le hardi Sénéchal.

— J'ai fait mon devoir, Monseigneur !... déclara Nicolas, modestement...

Il était heureux d'avoir reçu les félicitations de celui qu'il avait si fidèlement servi...

— Du reste... ajouta-t-il... ainsi que vous avez pu le constater, par mon récit... le Sort m'a aidé, très puissamment... Sans la complicité, propice, du hasard... j'eusse échoué dans mon entreprise ! — Mais je ne vous ai pas tout dit, encore, Monseigneur... Ce qu'il me reste à vous apprendre n'est pas sans importance.

— Poursuivez donc, mon féal ami... dit Marigny.

Le Sénéchal, en effet, avait interrompu le récit de ses aventures de la précédente nuit après avoir raconté comment il s'était retrouvé, avec Hubert Huguet, dans le jardin de Maître Guillaume Lehurier, au sortir du puits.

Il expliqua donc comment, ayant pris toutes les mesures, nécessaires, pour que la Dame de Garlande fût ramenée à Fontainebleau, il était revenu, chez lui, au petit jour.

Enfin — et c'était à cela qu'il voulait en venir — il fit connaître, au Ministre, les noms des cavaliers rencontrés, par lui, sous bois, tandis qu'il chevauchait, se rendant, à Vincennes, pour obéir à l'appel qu'il avait trouvé, peu auparavant, en son logis.

— Écris, Jehan !... clama Enguerrand de Marigny, éminemment satisfait... Écris les noms de tous ces félons !... Avant quinze jours, j'espère, je serai débarrassé d'eux à tout jamais !... Les uns fuiront... Les autres seront chassés du royaume... Le plus grand nombre sera accroché à Montfaucon... (1)

Et le Ministre dit :

— Si j'étais le seul Maître,... tous... oui, tous — ils serviraient d'ornement au gibet !... Hélas ! Le Roi est, parfois, trop clément, et, même, souvent, trop pusillanime !... Il hésitera à frapper certaines têtes, qu'il faudrait, pourtant, abattre les premières !... Oui, oui, écris, Jehan !... Nicolas, répétez les noms de ces traîtres... Surtout, n'en omettez aucun...

Le Sénéchal de Fontainebleau n'hésita pas : Il était sûr... il avait la conviction, profonde, que son acte serait utile à son Roi, à la France.

(1) Gibet de Montfaucon. — Fourches patibulaires qui s'élevaient au delà du faubourg Saint-Martin, à peu près à l'endroit où se trouve, aujourd'hui, l'hôpital Saint-Louis.

D'une voix claire, sonore, il dicta donc, à Jehan,... les noms suivants :

— Jean, Sire de Château-Villain... Jourdain, Sire de l'Isle... le Connétable Raoul de Clermont...

— Le Connétable!... s'écria Marigny, avec indignation... Clermont parmi ces traîtres à leur Roi, à leur Pays!... Ah! De par Dieu, voilà qui me contriste!...

Puis il ajouta :

— Mais, poursuivez,... Nicolas... Ecris, Jehan...

— Étienne, Comte de Sancerre... reprit le Sénéchal... Renaud, Comte de Montbéliard... Galcrand, Comte de Périgord... Robert, Comte de Boulogne... (1)

— J'aurais été surpris que celui-ci ne se trouvât point parmi les félons!... interrompit, encore, Marigny... Il chasse de race!... Traîtres furent ses aïeux : Traître il est lui-même... Il mourra!... Lui, mort, aucun traître, de son nom, ne gênera nos successeurs!... Les autres noms, Nicolas?... Écris, écris, Jehan!...

— Jean, comte de Forez... ajouta le Sénéchal... Aymard de Poitiers, comte de Valentinois...

— Un fol!... murmura Marigny... On l'exilera!... J'aurai pitié de lui... Oui, un fol!... Il lui reste quelques jours à vivre : il les vit en déshonorant son passé et son nom glorieux!... Est-ce tout?...

— C'est tout, Monseigneur!... répondit Nicolas... Il y avait, avec les cavaliers, quelques Dignitaires Ecclésiastiques... mais je ne les ai jamais vus... Je ne les connais pas...

— Dommage!... Dommage!... fit le Ministre... Quelques robes rouges, ou violettes... auraient mis une note colorée dans le cortège des condamnés, que je ferai voir, pour l'exemple, dans la bonne ville de Paris,... aux plus hauts Seigneurs et au Populaire!... Les Manants se plaignent que l'on accroche les leurs, surtout, au gibet... Ils sauront que la Justice du Roi de France est égale pour tous... Oui, vraiment, je rêve d'ennoblir Montfaucon!... Dans ses charniers, les ossements des félons Chevaliers, et des traîtres d'Église, blanchiront à côté de ceux des malfaiteurs vulgaires, qui furent moins coupables, certes, que les autres!...

Farouche, terrible, le Ministre — étrangement surexcité — marchait, à grands pas, dans la pièce où s'était tenu le colloque avec Nicolas de Garlande... une grande pièce, située, dans l'aile droite du château, au rez-de-chaussée, précisément au-dessous du Logis Royal.

(1) Ce comte de Boulogne était le petit-fils de celui qui avait contraint Blanche de Castille, et son fils : Saint Louis, à demeurer, enfermés, dans la Tour de Montlhéry, en exigeant que la Régente du Royaume leur « donnât grandes terres ». — Voir notre note page 1038, liv. 130.

Elle servait, jadis, de salle de réception ; elle était ornée de fresques, représentant des chasses... de bas-reliefs, curieusement fouillés par un habile « tailleur de pierres » du temps, et montrant le Jugement Dernier : Dieu, mettant, à sa droite, les Élus... et livrant — à des diables, aux masques hideux, formidablement armés de fourches aiguës — les Damnés,... que d'autres diables précipitaient dans des chaudières... L'artiste « imaigier » avait dépensé dans l'exécution de ces bas-reliefs, une originalité, une débauche d'imagination, vraiment incroyable, et tout à fait géniale... Cela constituait une œuvre d'art merveilleuse... obtenue par des moyens d'une simplicité — d'une naïveté, même... qui leur donnait une puissance saisissante...

Par les six croisées, immenses, qui éclairaient cette salle, et qui étaient garnies de verrières, superbes de couleur,... on voyait, dans la cour du château, toute illuminée par le soleil... les hommes d'armes, de la suite du Ministre, aller, et venir... causant, entre eux.

— Tu as écris tous les noms que Nicolas t'a dictés... Jehan ?... poursuivit Enguerrand.

— Oui, Monseigneur !...

— Bien !...

Puis, s'adressant au Sénéchal, Marigny reprit :

— Vous m'avez rendu un signalé service, Nicolas !... Je ne l'oublierai pas !... Vous en serez récompensé.

— Monseigneur...

— Il faut que chacun soit payé selon ses actes !... Les justes auront, aussi, leur part !... S'il est nécessaire de punir... il est doux de récompenser !... Les services, dévoués, d'un seul homme pur, tel que vous, compensent les méfaits de trois cents félons !...

Le Ministre s'assit.

— Je les tiens !... fit-il, joyeusement, avec un sourire qui eût effrayé ses ennemis s'ils avaient pu le voir... Oui, oui, je les tiens !... Je les tiens, tous... ou presque tous !... Le moment est venu de porter un grand coup... le coup décisif... Et, si le Roi le veut, je le porterai, certes, sans hésitation, comme sans crainte !... Jamais on ne retrouverait meilleure occasion !...

Il soupira.

— Charles de Valois m'échappe !... dit-il, avec regret... C'est grand dommage !...

De lui, plus que de tous les autres, Marigny aurait voulu pouvoir se défaire !...

Charles de Valois, aux yeux du Ministre, avait exercé, sur son frère, depuis dix ans — et, notamment, depuis la mort de la Reine — une fâcheuse et très déplorable influence...

Il contrecarrait, devant le Roi, en l'absence d'Enguerrand, les entreprises que celui-ci préparait, et pour lesquelles il lui fallait, absolument, l'appui du Souverain...

Finalement, Marigny parvenait, toujours, à convaincre le Roi de la nécessité d'agir ; mais au prix de quels efforts!... Et, souvent, trop tard, pour que le Ministre put bénéficier, complètement, de l'œuvre accomplie... qui, tentée plus tôt, eût donné, parfois, d'inappréciables résultats!...

Oui, ce Charles de Valois était un homme néfaste!...

— Dommage... dommage, qu'il m'échappe, cette fois encore !... répéta Marigny... Contre lui, le hasard me servira, peut-être... Je l'espère... tout au moins... Du reste, je saurai bien aider le hasard!...

Entre Charles de Valois, et lui, la lutte était engagée depuis longtemps, déjà...

— Il veut me perdre,... et moi, je compte l'abattre : Nous sommes donc à deux de jeu... pensa Enguerrand... Il est le frère du Roi ; mais je suis Premier Ministre : Ma puissance est supérieure à la sienne... Tant que Philippe IV sera là, je n'aurai rien à redouter de Charles de Valois... Entre nous, même haine!... Tôt ou tard, il faudra que l'un de nous deux disparaisse. . Et, à coup sûr, l'un de nous ne disparaîtra que par le triomphe, momentané, ou définitif, de l'autre!... C'est égal : Bonne, très bonne journée... qui fera avancer notre œuvre!...

Il se leva,... mit sa main sur l'épaule de Nicolas, et dit :

— Encore merci!... Vous devez avoir grand besoin de repos?... Vous êtes notre hôte... mon amé compagnon... Je vais vous faire donner un logement, en ce château... Vous y serez chez vous... Mangez, buvez, dormez... réparez vos forces — et, ce soir, quand vous serez dispos, vous recevrez les remerciements du Roi, que vous avez si adroitement, si courageusement servi...

— Excusez-moi, Monseigneur... répondit le Sénéchal... oui, excusez-moi de ne pas accepter vos offres bienveillantes... Je prendrai de la nourriture avec plaisir, certes, car j'en ai grand besoin, en effet; mais, quoique las, je compte remonter à cheval quand je serai repu, et retourner, immédiatement, chez moi, à Fontainebleau : Paule m'attend... Elle est inquiète... Je lui ai promis, formellement, que je rentrerais, ce soir, en notre logis... et...

— A votre gré, mon amé Nicolas... Faites à votre gré... dit Marigny... Partez donc... Je ne voulais vous retenir que pour le soin de votre santé, qui m'est chère ; mais je comprends vos raisons... Je conçois que vous ayiez grande hâte de vous retrouver, chez vous, avec votre Paule... Dites-lui bien que je saurai me souvenir des éminents, et très dévoués services de son noble époux... Jehan, fais conduire Nicolas par devant mon Majordome... Recommande, en mon nom, qu'on le serve, et qu'on se tienne à ses ordres jusqu'au moment de son départ...

Puis, il ajouta, très affectueusement :

— Allez!... Que Dieu garde, à la France, un de ses plus courageux enfants !

Le Sénéchal de Fontainebleau s'inclina devant Enguerrand de Marigny ; puis, il sortit, avec Jehan de Saintray... à qui son Maître avait donné l'ordre de venir le rejoindre après avoir pris soin de Nicolas de Garlande...

*
* *

Resté seul, le Premier Ministre du Roi de France s'assit, près d'une table, encombrée d'objets divers, déposés, là, par Jehan de Saintray.

— Oui, oui, bonne journée!... fit-il... Je les tiens!... Si je m'y prends bien, et si le Roi est dans un de ces moments où l'on peut lui arracher un ordre d'agir immédiatement — avant ce soir, la plupart de ceux qui paralysent nos efforts, depuis si longtemps, seront abattus!... Enfin!...

Oh ! il avait attendu ce jour avec une indicible impatience!...

Vraiment, il ne croyait pas que ce jour arriverait si tôt...

— La lutte était engagée ; mais je ne supposais pas que ces Hauts Seigneurs insolents, qui nous haïssent et nous bravent... de loin ! — ces Dignitaires Ecclésiastiques qui nous tendent, lâchement, tant de pièges, tant d'embûches scélérates — pour la plus grande gloire de Dieu, disent-ils; mais, en réalité, pour la leur — oseraient agir!... reprit-il... Ils me semblaient trop aveulis pour cela!... Je savais bien qu'ils étaient capables de toutes les félonies; mais à la condition expresse de n'avoir jamais à payer, ouvertement, de leur personne!... Je voyais bien leurs manœuvres ; mais je n'avais pu, jusqu'ici, les trouver derrière leurs actes... et mettre la main sur eux!... Je désespérais, presque, de les atteindre... Ils se sont donc montrés!... Je les tiens!... Je les tiens !... Jour fortuné !...

Il reprit, après un temps de silence :

— Le coup était adroitement monté !... Il pouvait aboutir... Quel danger nous avons couru!... Heureusement, et grâce à l'aide de mes serviteurs dévoués, j'ai pu l'éviter... Mais il ne faut pas que nos ennemis, cette fois vaincus, se relèvent, et fomentent, contre nous, un nouveau complot... Il faut profiter de la situation pour les abattre, tous, d'un seul coup, résolûment, définitivement. — Hélas!... Le Roi est indécis... Il n'ose pas contraindre le Pape à l'obéissance... Quelle faute!... Oh ! si le Roi hésitait encore; s'il refusait d'agir; s'il n'osait pas frapper!... Non!... Non!... Loin de moi cette pensée!... Le Roi me comprendra... Je lui exposerai, nettement, la situation... Il y verra clair, enfin... Je le convaincrai qu'il n'y a plus à hésiter... qu'il est temps d'agir... qu'il faut oser frapper... s'il ne veut pas être frappé, lui-même; s'il veut, au contraire — et il le veut, certes — que l'œuvre, immense, surhumaine, accomplie par nos

efforts, et qui sera féconde pour le bonheur des êtres qui viendront après nous... ne soit pas détruite !...

Puis, il se remémora le récit du Sénéchal de Fontainebleau.

— Ce Comte de Saint-Pol... poursuivit-il... je le connais... Je l'ai vu, jadis... C'est bien vrai : ce fut un Preux !... Je le croyais mort depuis longtemps, déjà !... L'idée d'offrir le Trône de France à Charles de Valois était, vraiment, une idée admirable... Elle devait toucher le Prince.. Pourquoi donc ne l'a-t-il pas acceptée ?

Le ministre sourit.

— « Loyauté vaut Royauté !... » a-t-il dit, pompeusement... Des mots !... fit-il, sceptique... « Sa couronne de Comte brille, à son front, autant qu'une Couronne Royale !... » a-t-il dit, encore, avec orgueil... Il le pense, certes !... Mais il envie, pourtant, la Couronne Royale et le Trône... Il voudrait voir toutes les têtes courbées devant lui... Il doit rêver d'être le premier dans le Royaume...

Puis, il ajouta :

— Non !... Je ne crois pas qu'il ait refusé par grandeur d'âme, par générosité, les offres des conjurés... Certes, il se vantera, par-devant le Roi, tout à l'heure, de son acte, et Philippe, j'en suis sûr, sera touché, profondément, par tant de loyauté !... Le Roi est trop faible, dès que sa famille est en jeu... Fils, belles-filles, frère, obtiennent tout, de lui, pour une caresse, pour un mot tendre !... Charles de Valois abusera, il faut s'y attendre, de son acte de cette nuit, pour circonvenir son frère... Mais je parerai le coup, à l'avance !...

Il réfléchit, un moment et, reprit :

— En réalité, Charles n'a pas agi par générosité, ni par grandeur d'âme, ni par loyauté... Il a dû avoir ses raisons pour ne pas accepter les propositions des Hauts Seigneurs, des Dignitaires Ecclésiastiques, des Chevaliers du Temple... Ils lui ont offert la Couronne Royale; mais pouvaient-ils la lui donner ?... Toute la question était là !... Charles n'a pas eu confiance... Les conjurés ne lui ont point paru suffisamment forts... Il a eu peur qu'ils n'échouent... Il s'est dit que sa Couronne de Comte est d'aplomb, sur sa tête..., et qu'il vaut mieux, pour lui, garder celle-ci, — qui est d importance, et qu'il tient, en somme — que de courir les risques, pour ceindre la Couronne Royale, de faire choir, du même coup, sa couronne comtale et la tête qui la porte !... Il s'est dit que son refus — qui ne lui coûtait guère, après tout — lui vaudrait, de la part du Roi, cent faveurs : titres nouveaux, présents de toutes sortes; il s'est dit que son action, sur son frère, et, par suite, sa puissance, en seraient grandies... Il a joué son rôle avec habileté, je dois en convenir; mais je ne suis pas dupe de ses grands sentiments... Néanmoins, je m'efforcerai, adroitement, de diminuer, devant Philippe, l'importance qu'il tentera d'attribuer à son

acte : Il ne faut pas que ce « vaillant capitaine », à l'esprit faux — et qui nous fit tant de mal, déjà... nous en fasse, plus encore, en entravant, plus longtemps, notre œuvre... C'est dit : j'agirai dans ce sens.

Après un nouveau temps de silence, Marigny reprit :

— Il est avéré que les conjurés avaient deux cordes à leur arc... Ils se sont dit que, si leur entreprise échouait, du côté de Charles de Valois, ils la reprendraient avec Marguerite de Bourgogne... Idée de Religieux !... Oui, c'est un Religieux qui a conçu cette idée-là... Mettre une femme dans son jeu, c'est bien une idée de Religieux !... Sans doute celui qui, selon moi — ainsi que je compte le démontrer, tout à l'heure, au Roi — a tout organisé, contre nous, à son profit... Mettre une femme dans son jeu... ceci est très fort !... Et quelle femme?... Marguerite de Bourgogne !... C'est-à-dire l'être le plus pervers, le plus rusé et le plus adorable qu'il y ait au monde !... Un ange, et un démon, tout à la fois ! Une femme décidée à tout, pour jouir, sans entraves, des biens que la puissance... les richesses... la jeunesse... la beauté... peuvent donner à la créature humaine... Ah ! Comme elle sait jouer, adroitement, de son beau-père !... Il l'admire... et l'adore... Il ne voit que sa grâce... Par une câlinerie, elle le conquiert ; par un mot, elle le charme !... Celle-ci est dangereuse cent fois plus encore que Charles de Valois. — Jusqu'ici, je n'ai rien pu contre cette ennemie, qui me hait, personnellement, et qui m'aurait abattu, depuis longtemps, si Philippe n'avait pas tant besoin de moi, s'il n'avait conscience des services que je lui rends... Mais, cette fois, je la tiens... comme les autres !... J'ai les preuves : elles sont là... sur cette table... — Il faut, donc, en finir dès aujourd'hui...

Et Marigny conclut ainsi :

— Il faut que je démontre, au Roi, que nous devons contraindre Clément V à tenir ses promesses, c'est-à-dire à condamner l'Ordre du Temple, définitivement... Le Grand Maître reconnu : Jacques de Molay, notre prisonnier, sera envoyé au bûcher !... Ce coup épouvantera : les Templiers non arrêtés trembleront et se tiendront cois... — D'autre part, le Pontife, au moins pendant un temps, ne nous suscitera aucun souci... Il faut, aussi, que j'obtienne, du Roi, l'arrestation des félons qui se sont réunis, cette nuit, dans la grotte, aux environs d'Arbonne, et qui avaient formé le projet d'enlever le Roi et ses fils... On fera pendre, haut et court, une douzaine de barons... Les autres, effrayés, ne bougeront plus... Enfin, il faut que j'obtienne, de Philippe, l'ordre d'arrêter Marguerite, et son Frezzini maudit... Nous serons, par ainsi, débarrassés — au moins pour un temps — de tous nos ennemis !... Mais cet acte de rigueur, cet acte, énergique, asseoira notre puissance, et nous fera faire un grand pas vers notre but... Si j'obtiens cela, le résultat sera magnifique... Je l'obtiendrai... Il faudra bien que je l'obtienne : Cela est absolument nécessaire... Je n'aurai plus, dès lors,

— Excusez-moi, Monseigneur... si je vous ai fait attendre... expliqua Jehan... (P. 1074.)

devant moi, que Charles de Valois... Mais, lui, seul, ne me gênera guère... Du reste, qui sait ?... avant longtemps, je serai, peut-être, armé contre lui.

. . . . . .

Enguerrand de Marigny regarda les objets qui se trouvaient sur la table, près de lui, savoir : la figurine de cire représentant Philippe IV, envoûtée par Frère Tristan ; le livre de prières de l'Evêque de Saint-Georges ;

le parchemin envoyé, à l'Évêque, par le Grand Maître : le comte de Saint-Pol — et, enfin, la traduction des chiffres couvrant le parchemin,... traduction, écrite, par le Père Richard, sur ses tablettes — toutes pièces, dérobées, dans la cellule de l'évêque de Saint-Georges, à l'Abbaye Royale de Maubuisson, par sœur Dorothée... ou Gisèle, femme de notre ami Apollon, mère de Roland, et maîtresse du poète Jean de Meung.

— Oui, oui, je les tiens !... Je les tiens tous !... répéta le Ministre du Roi de France, farouche.

Et il ajouta :

— Nicolas de Garlande avait une très grande avance sur Charles de Valois... Celui-ci, d'après les affirmations du Sénéchal, ne peut arriver, céans, avant deux heures... C'est plus de temps qu'il ne me faut pour obtenir, du Roi, tout ce que je veux obtenir, avant son arrivée...

Puis, il dit encore :

— Que fait donc Jehan ?... Pourquoi n'est-il pas revenu ?...

Il se leva :

— Nogaret... Plasian... Dubois sont ici... reprit-il... Ils assisteront, tout à l'heure, avec moi, au Conseil... Avec leur aide, je réussirai, je l'espère, à convaincre le Roi... Qu'il signe l'ordre... ici tout préparé — et les hommes d'armes que j'ai amenés, en nombre, au château — tout exprès, à cet effet — partiront, immédiatement, dans toutes les directions, pour faire exécuter les Ordres Royaux... Marguerite sera jetée au Louvre... Frezzini sera pendu, immédiatement... Jacques de Molay brûlé... Les Hauts Seigneurs seront arrêtés, et exécutés avant trois jours... Clément V arrivera, à Paris, juste à point pour voir notre triomphe, et devra s'incliner, avec tous les Dignitaires Ecclésiastiques, devant notre toute puissance, dès lors formidablement assise... Quel beau coup à jouer !...

Impatient d'agir, il répéta :

— Que fait donc Jehan ?... Je vai ..

Il n'acheva pas...

La porte s'ouvrit...

Jehan parut...

— C'est toi !... Enfin !... dit le Ministre.

— Excusez-moi, Monseigneur... si je vous ai fait attendre... expliqua Jehan... Je me suis occupé, d'abord, de Messire Nicolas de Garlande : Dans cinq minutes, il sera prêt à repartir pour Fontainebleau... Puis, j'ai dû faire porter, au Logis Royal, par les serviteurs, venus, sur votre ordre, ici, de Paris, les vêtements qu'ils ont pris, au Palais, pour Notre Sire, le Roi... Vous aviez prévu que Sa Majesté, arrivée, de Fontainebleau, en toute hâte, aurait besoin de changer d'habits... On a donc porté ces vêtements dans la Chambre Royale, où l'on a trouvé le Roi réveillé, depuis peu, et demandant à vous voir, Monseigneur... Je lui ai fait savoir que vous étiez céans...

que vous alliez vous rendre, très incessamment, à son appel... En attendant, j'ai fait servir, au Roi, un repas, dans la pièce voisine de celle où il a passé la nuit... Je l'ai laissé à table, et impatient de vous voir...

— Bien !... fit Marigny... Je vais, donc, monter chez le Roi... Toi, mon amé Jehan, préviens Nogaret... Plasian... et Pierre Dubois... Dis leur, de ma part, que je désire qu'ils assistent au Conseil qui va se tenir, là-haut...

— Ce sera fait, Monseigneur.

— Va !

Jehan sortit.

Enguerrand de Marigny prit, sur la table, les pièces qui s'y trouvaient; il les enferma dans le sac, en cuir, à fermoir d'or ciselé, qui les avait contenues ; puis, non sans émotion, il dit :

— Jamais je n'ai joué partie plus importante, plus décisive !...

Et, après un temps de silence, il ajouta :

— Encore une fois, il faut que je la gagne !... Cela importe, fort, au salut de l'Etat !... Si je la perdais, notre œuvre serait, pour longtemps, compromise... Je la gagnerai donc... Oui, oui, je la gagnerai !... Allons !..

Il sortit de la pièce, à son tour, et monta au Logis Royal...

IX

OU, PAR L'EFFORT DE LA RÉFLEXION, LE ROI DE FRANCE FAIT DE NOUVELLES ET TRÈS INTÉRESSANTES DÉCOUVERTES.

Avec l'aide du serviteur, attaché, spécialement, à sa personne, à Paris, au Palais... et qui, sur l'ordre de Marigny, était arrivé, dès le matin, à Vincennes, — Philippe avait changé de vêtements; puis, ainsi que Jehan l'avait dit à son Maître, il s'était mis à table... et il avait mangé avec appétit.

Maintenant... reposé, repu, dispos... il attendait son Ministre, dans la Chambre Royale, — où il avait passé la nuit... tour à tour angoissé, gémissant, farouche... et, enfin, bien heureux.

Sans doute, il était préoccupé relativement aux faits... assurément très graves... qui avaient déterminé Marigny à conseiller l'exode de Fontainebleau ; mais une pensée, unique, dominait toutes les autres, en son esprit, — si importantes qu'elles fussent — et cette pensée se rapportait à la découverte qu'il avait faite, au cours de la nuit précédente, après la lecture de la confession de l'Abbesse de Maubuisson, ainsi qu'aux réflexions — trou-

blantes, et rassérénantes, en même temps — que cette lecture lui avait suggérées.

Clotilde !

Il ne pensait qu'à Clotilde.

Il n'avait plus qu'un désir : En finir, le plus tôt possible, avec les Affaires de l'État... et, ce, dans le but de pouvoir s'occuper, ensuite, librement... uniquement... de Clotilde.

Plusieurs fois, il s'était posé cette question :

— Comment la retrouver ?... Comment la revoir ?

Il avait formé vingt projets différents, tendant à ce but, tant désiré.

Aucun ne l'avait satisfait.

C'est que, en cette occurrence, il voulait agir avec la plus excessive prudence.

Il ne fallait exciter les soupçons de personne : Il importait que pas un être, au monde, ne connût l'aventure...

Philippe entendait bien la garder secrète : Il avait peur, déjà, que ceux qui l'entouraient, jaloux de son bonheur, ne le lui enlevassent.

Il tremblait que ceux qui attendaient, de lui, faveurs ou richesses, ne tentassent de le séparer de celle qu'il avait retrouvée, par grand hasard... de celle de qui il espérait tant de joies... de celle qui devait être le soutien dont il avait besoin pour poursuivre son œuvre.

Ne lui donnerait-elle pas, par sa tendresse, sincère, par sa véritable affection, la force nécessaire pour braver ses ennemis?

Ces craintes, que le Roi éprouvait, n'étaient pas vaines, certes.

En effet, tous ceux qui vivaient autour de lui : Fils... belles-filles... ministres... et, même, les Seigneurs de sa suite... ne devaient-ils pas voir, avec chagrin, près du Roi... une ancienne maîtresse — belle, et jeune, encore, sans doute... un enfant... une fille, une toute jeune fille, belle, aussi — deux créatures qui règneraient, en souveraines, à côté du Trône, et attireraient, à elles, assurément, toutes les faveurs royales !

C'est pour cela que Philippe, fort sagement, s'était dit que personne ne connaîtrait son secret.

Il fallait écarter, de Clotilde, et de sa fille, tout nouveau motif de souffrance.

Elles avaient assez souffert, déjà... certes !

D'autre part, — il faut insister sur ce point — le Roi voulait jouir, en paix, du bonheur reconquis.

Or, il ne pouvait en jouir que dans le mystère.

Il s'en était, bientôt, rendu compte.

Par conséquent, il était résolu à s'occuper, lui-même, de retrouver Clotilde, et sa fille... et résolu, de même, quand il les aurait retrouvées, à

cacher sa bien-aimée maîtresse à tous les yeux jaloux... à s'enivrer, secrètement, de son bonheur.

Il espérait atteindre ce résultat.

Cela serait difficile... très difficile, probablement, — car un Roi, si puissant qu'il soit, ne peut pas, toujours, faire ce que réalise, aisément, le moindre de ses sujets — mais, avec de la prudence, de l'adresse, il parviendrait à mettre son projet à exécution.

Il enviait le sort de l'Abbesse.

Ne connaissait-elle pas Clotilde, et sa fille ?

Elle les voyait souvent... puisqu'elle vivait tout près de la demeure qu'elles habitaient... puisqu'elle avait veillé sur elles, depuis seize années, avec sollicitude.

Quelle ivresse, pour lui, quand elle lui parlerait d'elles.

Par la confession de l'Abbesse, il savait qu'elles avaient été heureuses, grâce à Remi, à Apollon — ces braves gens qu'il récompenserait, certes, comme ils le méritaient.

Il savait qu'elles n'avaient manqué de rien... et, même, que leur existence, pour modeste qu'elle eût été, s'était écoulée dans la douceur de l'humble foyer familial de leurs protecteurs.

Mais un point, resté obscur, en son esprit — et que les explications, impatiemment attendues... de l'Abbesse, éclaireraient, pour lui, probablement — l'inquiétait.

Puisqu'il était seul... puisque, dans cette solitude, il pouvait rêver, librement, il en profita pour étudier la question qui le préoccupait.

Quelle question ?

Voici :

Clotilde, et son enfant, enlevées de la maison à la Madone Dorée, avaient été conduites, sur l'ordre de Jeanne, à l'Abbaye de Maubuisson, et confiées aux soins de l'Abbesse ; mais comment Jeanne s'y était-elle prise pour décider Clotilde à sortir de sa maison... et à se rendre à l'Abbaye ?...

On pouvait répondre, à cette question :

Jeanne n'était-elle pas toute-puissante ?... Elle avait fait enlever sa rivale par des gens, à elle, qui avaient agi de ruse, ou usé de violence...

Puis, pendant un temps, Clotilde avait été enfermée dans l'Abbaye, d'où il lui avait été impossible de sortir...

Mais après ?...

Clotilde, ayant reconquis sa liberté, avait vécu, bientôt — selon les révélations de l'Abbesse — près de ce Remi, qui, depuis longtemps, veillait sur elle...

Or, comment se faisait-il que, libre, elle ne se fût point efforcée de retrouver son amant ?...

Voilà qui était étrange !...

Elle ne savait pas que son amant occupait un très haut rang, puisqu'elle ne le connaissait que sous le nom de Raymond; mais elle savait, pourtant, que ce Raymond, capitaine, vivait dans l'entourage du Roi de France...

Encore une fois, pourquoi ne l'avait-elle pas recherché?...

Cela troublait Philippe.

— Certes,... pensa-t-il... on peut se dire que la Reine a dû prendre toutes les mesures nécessaires pour que sa rivale ne retrouvât pas Raymond; mais, depuis la mort de Jeanne, Clotilde a vécu plus libre, puisque l'action de Jeanne ne s'exerçait plus sur elle... Pourquoi donc, alors, Clotilde... au moins dans l'intérêt de son enfant — n'a-t-elle pas tout tenté pour me revoir?...

Un moment, Philippe se sentit jaloux...

Un moment, il se dit, avec angoisse... soudain, mordu, au cœur, par un torturant soupçon :

— Peut-être aimait-elle un autre homme!

Mais, bientôt, il repoussa cette idée... et, même, en se raillant de l'avoir eue.

— Cette enfant était l'innocence même!... se dit-il... Elle s'est donnée, à moi, sans se rendre compte de sa chute... Elle a vécu, c'est sûr, depuis seize ans, par le souvenir, et pour sa fille, uniquement... Non!... Je ne dois pas craindre qu'elle ait aimé quelque autre homme... Il est plus vraisemblable que Jeanne avait donné l'ordre qu'on la surveillât, étroitement, pour l'empêcher de tenter aucune démarche capable de lui faire retrouver son amant... ou que, par un de ces moyens qu'une femme, jalouse, et toute-puissante, sait trouver pour en arriver à ses fins, elle l'a mise dans l'impossibilité, absolue, de me revoir jamais... Je serai fixé, sur ce point, avant longtemps... par l'Abbesse de Maubuisson... Peut-être, du reste, que Clotilde m'a cherché, et que toutes ses recherches sont restées vaines!... Attendons!... Demain, au plus tard, je saurai à quoi m'en tenir, exactement, là-dessus...

*
* *

Tout à l'heure, Philippe avait trouvé que Marigny tardait bien à le rejoindre; mais, maintenant, il était heureux de cet instant de répit que lui laissait son Ministre...

Cela lui permettait de penser à toutes ces choses, relatives à la découverte qu'il avait faite, et auxquelles, enivré d'espérance, il n'avait point songé d'abord.

Enguerrand de Marigny — d'après le dire de Jehan de Saintray — était, alors, en conversation, avec un serviteur, dévoué, du Trône... un serviteur qui lui fournissait les derniers renseignements dont il avait besoin pour instruire l'affaire, très grave, qu'il soumettrait, bientôt, dans tous ses détails, au Roi de France.

— Si grave que soit cette affaire... pensa Philippe... elle est, pour moi, en ce moment, moins importante que l'autre!...

Que pouvait lui dire Marigny?

Il pouvait lui montrer de nouvelles manœuvres, scélérates, des ennemis de la Couronne, et de la France!

Or, le Roi, qui connaissait sa puissance, et qui avait triomphé, tant de fois, déjà, de ses ennemis... savait bien qu'il triompherait, d'eux, une fois encore!

Les manœuvres, susdites, des ennemis du Trône, lui suggéreraient quelques soucis... retarderaient l'accomplissement de son œuvre; mais ne l'enrayeraient point.

Debout... vivant... il n'avait rien à craindre, de personne, pour son œuvre.

Donc, les préoccupations relatives aux faits et gestes de ses adversaires politiques,... qui l'eussent passionné, en un autre moment, n'avaient plus, à ses yeux, alors — il faut le répéter — qu'une importance secondaire.

Clotilde!

Encore une fois, il ne pensait... il ne pouvait penser qu'à Clotilde...

C'est pour cela qu'il ne s'impatientait pas du retard de Marigny...

Quand son Ministre paraîtrait devant lui, il serait toujours temps qu'il s'occupât des affaires de l'État...

. . . . . .

Il s'était assis près de l'une des croisées, sur laquelle le soleil dardait de chauds et éblouissants rayons.

De cette place, il voyait, au loin, les frondaisons des arbres du bois prochain.

Il était bien, là, pour rêver.

Tout à son rêve, il n'entendait pas le bruit des voix des hommes d'armes, amenés, au château, par Marigny... et qui causaient, entre eux, dans la cour.

Son masque, aux traits réguliers, à l'expression pleine d'énergie, d'intelligence et de noblesse, était plus beau que jamais... car la joie qu'il éprouvait le parait, et le rendait plus expressif, encore, que de coutume.

Clotilde!

Oh! Quand la verrait-il?...

Il en revenait toujours là.

Soudain, il tressaillit.

Pourquoi donc?

Il s'était souvenu de ce preux chevalier, ami du défunt duc Robert II, de Bourgogne : Antoine de Ruffey, baron de Musigny, le père de Clotilde..., qui avait comparu, par devant lui, pendant le Conseil, en son Palais, à Paris, au lendemain de l'incendie de la maison à la Madone Dorée, — de ce vieil-

lard qui lui avait demandé justice contre le séducteur de sa fille — sans se douter... le malheureux !... que ce séducteur c'était celui-là, même, à qui il s'adressait — et qui était mort, subitement, en sa présence... en présence, aussi, de ses conseillers, et de la Reine.

Souvent, depuis cette scène tragique, le Roi de France avait revu la grande figure de ce vieillard au désespoir !

Il n'y avait jamais songé sans éprouver un remords cuisant !

Il s'était senti responsable de cette mort !

Il s'était répété qu'il avait fait cette victime !

Maintenant, il se disait que Jeanne avait dû éprouver les mêmes remords que lui,... et endurer les mêmes tortures !

Son acte : l'enlèvement de Clotilde et l'incendie de la maison à la Madone Dorée... n'avaient-ils pas contribué à désespérer le vieillard, le père infortuné ?

— Pauvre Jeanne !... dit le Roi... Elle a dû bien souffrir !

Or, Philippe se rendait compte que tout ce mal venait de lui...

— Oui, oui... de moi... de moi, seul !... murmura-t-il.

Cette idée troubla la joie qu'il éprouvait depuis quelques heures.

Jamais, plus qu'à cette minute, le remords ne l'avait tenaillé !

Comme il avait été égoïste !

D'abord, il n'avait vu que lui... il n'avait vu que son bonheur

Maintenant, autre affaire !

Que de victimes il avait faites !

— Oh !... s'écria-t-il... Je rachèterai mes fautes !... Je donnerai, à Clotilde, les réparations auxquelles elle a droit... Par ainsi, j'apaiserai l'ombre de ce vieillard... de ce Preux... qui est mort en me demandant justice !... L'Abbesse ne se doute guère, certes, que c'est à moi, surtout, qu'il appartient de réparer le dommage qui fut causé...

. . . . . .

Puis, une autre pensée traversa l'esprit de Philippe.

Depuis qu'il avait lu la missive de la Révérende Mère Marie des Anges... il se rappelait toutes sortes de détails, relatifs à Clotilde, à son père, et auxquels il ne songeait plus, depuis longtemps déjà.

— Oui... dit-il... je me souviens, fort bien, de cela... J'ai dû m'en occuper, jadis... Le vieux baron de Musigny, père de Clotilde, était riche... Il possédait de grands biens, en son pays de Bourgogne... biens qui devaient, un jour, revenir à Clotilde... Oui, oui, je me souviens... Toutes ces choses remontent, peu à peu, et très nettement, à ma mémoire... — Le baron, et Clotilde, étant morts... les biens du vieux baron furent réclamés par un sien neveu, fils de son jeune frère,... cousin de Clotilde... un Religieux, je crois ?...

Il fit effort pour recueillir ses souvenirs à ce sujet.

... Même, il me fut présenté par Jeanne... (P. 1083.)

— C'était bien un Religieux... reprit-il... J'en suis sûr... Un Moine... Je l'ai vu, alors... Même, il me fut présenté par Jeanne...

Il s'interrompit.

Ses sourcils se froncèrent.

— En vérité... poursuivit-il... depuis que je sais que Clotilde est vivante... depuis que je sais que Jeanne, jalouse, fit disparaître sa rivale... tout ce passé m'est suspect!...

Après un nouveau temps de silence, il ajouta :

— Je me souviens que Jeanne s'intéressait, très vivement, à ce Religieux .. et même, qu'elle me demanda, pour lui, la mitre... C'est cela... C'est bien cela...

Philippe était sûr de son fait, à présent :

Il reprit :

— De par moi, sur la demande de la Reine, je fis, jadis, de ce Moine, un Evêque... Je ne l'ai jamais revu, me semble-t-il ?... Jamais !... Ce fut ce Religieux qui hérita des biens du défunt baron... c'est-à-dire des biens qui revenaient à Clotilde... C'est étrange !...

Et Philippe ajouta :

— J'en arrive à me demander s'il n'y eut pas, là-dessous, quelque trame... monstrueuse, criminelle — organisée, à son profit, par ce Religieux!...

Il réfléchit, un moment.

— Quand je me rendais chez Clotilde, en la maison du Faubourg de Saint Germain des Prés, je prenais toutes les précautions nécessaires pour n'être vu par personne... Tout à l'heure, je me demandais qui avait pu instruire la Reine de mes secrètes amours !... De par tous les Saints du Paradis, si c'était ce Religieux?... Ces Moines sont adroits... patients ; ils opèrent, quand il le faut, sans scrupules, soit qu'ils veulent servir leur Ordre ou leur ambition personnelle... Il a fort bien pu, par hasard, me voir, allant à la maison à la Madone Dorée... Il a observé... Il a connu mon secret... Il a dû le vendre à la Reine...

Les yeux de Philippe étincelèrent.

— Dieu, tout ce que je découvre m'épouvante !... s'écria-t-il... C'est effrayant, en effet !... En agissant ainsi, ce misérable avait un double but : Mériter la faveur de Jeanne, qui l'a payé, de son forfait, en lui faisant donner la mitre... et faire disparaître une femme possédant de grands biens, qui devaient lui revenir, en son lieu et place... Tout cela est clair... flagrant...

Le Roi se leva, et, farouche, il reprit :

— Oh ! je retrouverai ce Religieux... Il faudra qu'il me rende compte de son passé...

Après un nouveau et assez long temps de silence, Philippe poursuivit :

— Voyons!... Récapitulons?... Que dois-je faire?... D'abord, expédier les Affaires de l'Etat, avec Marigny... Je lui dicterai mes ordres, quand je

l'aurai entendu... Il les exécutera... Il est énergique : Il sévira contre les coupables... Moi, je m'occuperai de la Révérende Mère Marie des Anges... Elle viendra me voir, au Palais, à Paris, secrètement... c'est à Paris que je pourrai agir le plus sûrement, sans crainte des indiscrets... Puis, j'appellerai Apollon, Remi — ces braves gens !... Ah ! Quand on voit les actes de tous ces grands, qui m'entourent... et quand on en est écœuré, c'est un bienfait, vraiment, que de penser qu'il existe des êtres pareils à ce Remi... Puis — et je frémis de joie, à cette pensée — je verrai Clotilde, et notre fille !... Enfin, je rechercherai le Moine... le Religieux... que j'ai fait Evêque... et qui est rentré en possession des biens du baron de Musigny... Voilà de la besogne !... Je l'accomplirai... pour mon bonheur !...

Comme Enguerrand de Marigny avait dit, d'autre part... et pour d'autres motifs... le Roi ajouta :

— Jour fortuné !...

* * *

A ce moment-là, même, la porte de la Chambre Royale s'ouvrit.

Le Premier Ministre entra dans la pièce.

Philippe tressaillit.

— Il arrive à point nommé !... se dit-il.

Et, à haute voix :

— Vous êtes le bienvenu, céans... fit-il.

Les deux hommes se regardèrent, comme se regardent deux combattants, de même force, afin de s'étudier, avant l'action... dans le but de tirer profit, chacun pour soi, de l'état d'esprit de son adversaire.

Mais l'examen auquel se livrèrent le Roi, et son Ministre, ne leur fournit, à l'un, ni à l'autre, aucun indice utile.

De part et d'autre, ils s'étaient fait un masque impassible, où rien ne se lisait des passions qui les agitaient...

X

LE CONSEIL

Enguerrand de Marigny approcha un siège tout près de la chaise, à bras, sur laquelle le Roi était assis, non loin de la table.

Il avait déposé, sur cette table, le sac, apporté par lui, et qui contenait les pièces, décisives, dont il comptait, bientôt, se servir.

Philippe avait mis, dans sa poche, les deux missives de la Révérende Mère Marie des Anges.

— Je suis aise, Sire,... dit le Ministre... de trouver Votre Majesté en bonne santé, après le voyage, fatigant, qu'elle a dû faire, de Fontainebleau à Vincennes... la nuit dernière...

Il s'assit, ce disant.

— Je remercie le Roi... poursuivit-il... d'avoir suivi mes avis... et d'avoir quitté son logis de chasse, à mon premier appel.

— N'était-ce pas urgent?... dit Philippe.

— Urgent!... Oui, Sire... Plus qu'urgent, même... ainsi que vous en conviendrez, tout à l'heure.

— En mon Logis de Fontainebleau, j'étais en danger?...

— En grand danger!...

— Vous avez découvert un complot tramé contre ma personne?

— Non pas seulement contre la personne de Votre Majesté...

— Contre qui donc, encore?...

— Contre les héritiers de votre Trône!

— Mes fils!

— Oui, Sire!...

— Ah!

— Il s'en est fallu de peu que ce complot aboutit.

— Vous en connaissez les auteurs?

— Je les connais.

— Tous?

— Ou presque tous.

— Expliquez-vous?...

Marigny regarda le Roi.

— Sire... reprit-il, il ne s'agit plus, cette fois, d'un de ces actes, maladroitement préparés par un de ces Seigneurs, mécontents, qui nous ont attaqués, maintes fois... et que nous avons pu réduire, fort aisément; mais bien d'un véritable complot, savamment et audacieusement ourdi, par des hommes considérables, disposant de forces énormes, et pouvant mettre, au service de leur entreprise, scélérate, d'inestimables trésors... En un cas si grave, je ne voudrais pas prendre, seul, devant Votre Majesté, la responsabilité, tout entière, des actes qu'il faut accomplir... Je souhaite, donc, Sire, que les principaux serviteurs du Trône assistent à notre entretien... Ils entendront mes déclarations, et donneront, ensuite, sur la question, un avis utile... Après quoi, le Roi décidera, dans sa sagesse, et selon sa volonté... Nogaret, Plasian, Dubois, sont au château... Vous plaît-il que je les fasse appeler?... Autrement, je suis prêt à parler devant Votre Majesté, seule, si cela lui convient mieux, ainsi...

Philippe réfléchit, un moment.

— Il suffit que Nogaret assiste à cet entretien... dit-il enfin.

Marigny se leva.

Il sortit.

Jehan de Saintray, qui se tenait derrière la porte de la Chambre Royale, à la disposition de son Maître,... reçut, de lui, l'ordre d'appeler, près du Roi, le Chancelier de France.

Un moment après, Guillaume de Nogaret... pénétra dans la chambre, où Philippe IV, et Enguerrand de Marigny, l'attendaient.

* * *

Guillaume de Nogaret (1) avait, alors, cinquante-trois ans.

Jeune, il avait été professeur de droit à Montpellier ; puis, Juge-Mage (2) à Nîmes.

Appelé à la cour, et nommé chevalier de l'hôtel du Roi... il avait été fait capitaine, et avait commandé deux cents hommes d'armes.

C'était un homme fort instruit, doué d'une très haute intelligence et d'une grande bravoure, en même temps.

En une seule personne, il réunissait — qualité assez rare, appréciée, de bonne heure, par Philippe IV, qui savait choisir ses serviteurs — toute l'habileté du juriste le plus subtil, le plus retors, même, et l'énergique audace de l'homme de guerre.

Ainsi que nous l'avons indiqué, plus haut, Nogaret, envoyé par le Roi de France, avait arrêté le Pape Boniface VIII, dans Anagni, avec Sciarra-Colonna.

Lui, seul, juriste, et homme d'armes, avait pu, alors, jouer, avec assez d'énergie, et, en même temps, d'adresse, le rôle, difficile, dont il avait été chargé par Philippe IV.

Nogaret, en effet, avait été le hardi promoteur de l'attaque contre le Pontife ; mais Sciarra-Colonna, poussé par lui, avait, seul, attaqué... souffleté Boniface, de son gantelet de fer.

Après cet acte, Nogaret, ayant obtenu ce qu'il désirait, c'est-à-dire l'abaissement de l'orgueilleux Pape, s'était posé en défenseur de l'octogénaire porteur de tiare.

---

(1) Nogaret fut comblé de biens par le Roi de France ; il fut la tige des Ducs d'Épernon.

(2) On appelait ainsi, en Languedoc, et en Provence, le fonctionnaire chargé d'administrer la justice, soit en première instance, soit en premier appel, aux nom et place du Sénéchal. Ce dernier étant, généralement, un homme d'épée, on lui adjoignit, de bonne heure, un juriste, qu'on appela, tantôt *judex senescalli*, tantôt *judex major*, d'où l'expression de *juge-mage*. L'institution des juges-mages, qui apparut au XIII^e^ siècle, a persisté jusqu'à la Révolution. — A. Molinier.

Il avait dit au Pontife :

« — O toi, chétif Pape, considère et regarde la bonté de mon Seigneur le Roi de France, qui, si loin que soit, de toi, son royaume, par moi te garde et te défend ! »

De vrai, il avait empêché Sciarra-Colonna de tuer le Pontife.

A quoi bon tuer ce vieillard ?

Il suffisait qu'il eut été abaissé.

Du reste, Boniface VIII, devait mourir, peu après cette scène superbe et éminemment tragique.

Certes, dans cette scène — qui donne bien une idée des mœurs, farouches, de ce temps — le Pape eut une grande attitude... Sciarra-Colonna, qui agissait par vengeance, fut lâche,... et Nogaret rien moins que chevaleresque.

Il ne fut pas chevaleresque, non qu'il ne fut pas homme loyal, et courageux.

Seulement, s'il importait — aux intérêts souverains de Philippe IV, de la France, et du Monde — que Boniface fut abattu, en tant que Pontife se prétendant Maître, absolu, du Temporel autant que du Spirituel, dictant ses volontés aux plus puissants Rois, à l'Empereur, même.., *et ayant eu l'audace de vouloir déposséder Philippe de son Trône* — il importait, aussi, d'autre part, que l'envoyé du Roi de cette France, — *fille aînée de l'Église,* ne portât pas la main sur le successeur de Pierre.

Au point de vue politique, Nogaret avait donc dû se montrer, en cette circonstance, adroit, et non chevaleresque.

La politique a de ces exigences !

Son acte était nécessaire.

Il eut cette importance, considérable, que l'abaissement de Boniface VIII détruisit, à jamais, la puissance de la Papauté, qui rêvait de devenir maîtresse du Monde.

Elle avait pris son essor ; elle dominait tout.

Philippe IV vit le danger.

Il résista au Pontife.

Celui-ci lutta contre l'énergique Roi de France, qui avait conscience de sa force, et qui voyait, avec effroi, le Monde près d'être gouverné par une Théocratie.

Boniface, irrité, tenta un grand coup.

Après avoir excommunié Philippe IV, il voulut — il faut insister sur ce point — il voulut le déposséder de son Trône : Il donna la couronne de France à un prince étranger.

C'était trop !

Philippe IV dut agir.

Le Pape ne croyait pas que le petit-fils de Saint Louis oserait le braver.

Philippe osa le faire... pour sa plus grande gloire.

Après le drame d'Anagni, la Papauté n'eut plus d'action, effective, que sur le Spirituel, quoi que les successeurs de Boniface, — d'ailleurs dans la main de Philippe IV — aient tenté d'inutiles efforts pour reconquérir la puissance d'antan.

Ce drame d'Anagni est mal connu, en France... bien qu'il ait eu une capitale importance.

Il est regrettable que les Français ne sachent pas, mieux, ce qu'ils doivent à des hommes comme Nogaret.

La faute en est aux Religieux qui, les premiers, ont écrit notre Histoire, et qui ne pouvaient exalter l'homme coupable d'un « attentat » contre la Papauté !

Ils flétrirent Philippe IV — le plus grand de nos Rois, en ces temps reculés... celui qui créa la France, et dont l'œuvre, gigantesque, ne porta ses fruits qu'à la fin du XVIII^e^ siècle, — parce qu'il eut le malheur de n'avoir pas deux ou trois successeurs capables de l'achever.

« Faux-Monnayeur... voilà le titre qu'ils donnèrent, pour le déshonorer, à ce Roi, qui, mieux, ou tout autant que Charlemagne, méritait d'être appelé : Le Grand ! »

Mais la Postérité marche, flanquée de la Justice, et de la Vérité.

Celle-ci porte le flambeau de lumière, celle-là le glaive et les balances — elles font leur œuvre.

De par elles, enfin, ces hommes, superbes, du Moyen-Age, nous apparaissent tels qu'ils furent.

Il faut que les enfants du noble pays de France sachent ce qu'ils doivent à ceux qui ont jeté les premières asssies des libertés dont ils jouissent, au point de vue moral et matériel — et il faut qu'ils les honorent.

L'humble romancier que nous sommes est heureux de penser qu'il aura contribué, un peu, à les faire honorer, comme il convient.

. . . . . .

Guillaume de Nogaret avait été nommé Chancelier en 1307.

Avec Enguerrand de Marigny, et sous les ordres du Roi, il gouvernait la France.

Pas un acte, important, ne s'était accompli, depuis dix ans, dans l'Etat, sans qu'il en eut pris sa part.

Philippe IV avait, en lui, grande confiance.

Il écoutait ses avis, en toute occasion.

Marigny, et Nogaret, étaient les deux appuis, les meilleurs, du Trône.

Ces deux hommes, puissants, parce qu'ils étaient soutenus par le Roi, étaient haïs, honnis, méprisés... par les Hauts Seigneurs et par les Dignitaires Ecclésiastiques.

— Ce serviteur lui donna la nouvelle du départ, précipité, de Votre Majesté. (P. 1094).

Ils poursuivaient leur œuvre, cependant, sans crainte, et avec une égale conviction, un égal dévouement à leur Roi...

Nogaret était grand, robuste, musculeux... un colosse.

Sa face, aux traits accentués, dominée par un front, très haut, entouré d'une épaisse chevelure rousse, était belle... c'était une face de soldat.

Ses fortes lèvres, son nez busqué et long, son menton rond puissamment dessiné, lui donnaient une expression souverainement énergique...

Mais quand on étudiait, plus attentivement, ce masque tourmenté, rougeaud, sillonné de rides,... quand on examinait ces petits yeux, très brillants, on entrevoyait le juriste patient, et rusé, sous le mâle soldat.

Il portait un costume en drap violet foncé, qui recouvrait tout son buste, et tombait, au-dessous de sa taille, à la hauteur de ses genoux.

Une lourde épée, à poignée de fer, était suspendue à une large ceinture, en cuir jaune, qui dessinait sa taille, encore svelte, et cambrée.

Ses jambes, nerveuses, fines, étaient enveloppées d'un haubert, en maillons d'acier... et l'on voyait, à ses talons, des éperons, longs, droits, pointus comme des dagues.

Un collier d'or, auquel pendait une médaille, était attaché à son cou.

Il avait, vraiment, grande mine, et, même, fière allure...

*
* *

— Prenez place, Messires... fit le Roi.

Il indiqua des sièges à Marigny, et à Nogaret, qui s'assirent à ses côtés.

Jehan de Saintray resta debout, derrière la chaise de Marigny.

Philippe IV exposa, en quelques mots, à Nogaret, pour quels motifs on l'avait appelé.

— Maintenant... parlez, Marigny?... fit-il.

Le premier Ministre commença ainsi :

— J'irai droit au but, Sire... Aussi bien, comme vous en tomberez d'accord avec moi, nous n'avons pas une minute à perdre... Je vous ai dit tout à l'heure, que des hommes, résolus, ont tramé un audacieux complot contre Votre Majesté, et contre ses fils.

— Quel était le but vers lequel tendaient ces hommes?... demanda Philippe... Le savez-vous?

— Ils se sont réunis, la nuit dernière, dans une grotte, qui se trouve en la forêt de Fontainebleau, aux environs d'Arbonne... Il y avait, là, de Hauts Seigneurs, des Dignitaires Ecclésiastiques... des Chevaliers du Temple... Les Hauts Seigneurs avaient amené, avec eux, un assez gros parti d'hommes d'armes, choisis, dévoués, vaillants et décidés... Ceux-ci, cachés sous bois, n'attendaient, pour agir, qu'un signe de leurs chefs.

— Pour agir?

— Oui, Sire.

— Comment?

— Ces hommes d'armes, sur un signe de leurs chefs, je le répète, devaient se jeter sur le Logis Royal, où vous étiez, Sire, à Fontainebleau... et s'emparer de la personne du Roi et de celle de ses Fils.

Philippe tressaillit.

— Un coup hardi!... fit-il, très pâle.

Cette tentative audacieuse... ce crime de lèse-majesté, constituait, à ses yeux, un outrage... et cela le troublait, plus en raison de l'offense à lui faite, qu'à cause du danger, très grand, pourtant, qu'il avait couru.

— Oui, Sire, un coup hardi!... répéta Marigny... Mais qui a échoué, fort heureusement!

— Vous êtes sûr de ce que vous avancez?... interrogea le Roi.

— Sûr!... répliqua le Ministre.

— Vous en avez la preuve?

— Je l'ai.

— Vous me la fournirez?

— Oui, Sire.

— Poursuivez?

— Les conjurés, d'autre part, avaient pris toutes les mesures, nécessaires, pour s'emparer, à Paris, de Nogaret, et de moi-même... S'ils avaient réussi — et il s'en est fallu de peu, qu'ils réussissent — ils eussent tenu, du même coup : le Roi de France, les héritiers de son Trône, et ses principaux serviteurs, du moins, ceux qui sont le plus dévoués à la Couronne, ceux que l'on hait... ceux que l'on craint le plus!

Pour la deuxième fois, le Roi tressaillit.

— Oui, oui, coup hardi!... répéta-t-il.

Il demeura pensif, un moment; puis, il demanda :

— Mais... tenant le Roi, les Princes, les Ministres... qu'est-ce donc que les conjurés comptaient faire?

— Ils comptaient offrir la Couronne... à...

Marigny s'interrompit, sentant bien que cette interruption aguicherait, davantage encore, la curiosité du Roi... et que l'effet qu'il produirait, sur lui, ensuite, serait plus grand... partant plus décisif...

— A qui?... demanda Philippe.

— A celui qui se rapproche, le plus, du Trône... à celui, qui, depuis vingt ans, s'est constitué, contre Votre Majesté, le défenseur, acharné, des Hauts Seigneurs, et des Dignitaires Ecclésiastiques...

— A qui donc, encore une fois?... répéta le Roi.

— A Monseigneur Charles de Valois...

Un éclair jaillit des yeux du Roi de France.

Marigny, qui l'observait, s'en aperçut.

Or, cela le satisfit.

— Il a été touché!... pensa-t-il... Poursuivons...

On le sait, il avait formé le projet de préparer le Roi à connaître l'acte de Charles de Valois, par devant les conjurés, dans la grotte d'Arbonne... et d'enlever, à celui-ci, le bénéfice qu'il pourrait tirer, de son frère, en exaltant, à son profit, sa loyale et vaillante attitude.

Marigny, en son âme et conscience, estimait que cela était nécessaire pour les besoins de sa politique.

Il lui importait, fort, que, en un pareil moment, Charles de Valois n'exerçât point, sur le Roi, — toujours trop enclin à se laisser engluer par les siens — aucune action de nature à gêner l'entreprise qu'il voulait accomplir.

Seule, en cette circonstance, il lui fallait agir avec toute la prudence, et toute l'adresse possibles, car Philippe s'irritait, facilement, dès qu'on attaquait, trop vivement, devant lui, quelque membre de sa famille...

— Ainsi... reprit le Roi... les conjurés qui voulaient m'abattre, Moi... mes Fils... et mes Ministres... comptaient offrir la Couronne Royale à mon frère?

— Oui, Sire... Monseigneur de Valois les a défendus, souvent, contre Votre Majesté; il croit, fermement, que le Trône de France doit s'appuyer sur la Croix, et sur l'Épée... Or, les conjurés se disaient qu'il leur rendrait les prérogatives que Philippe IV, et ses Ministres, leur ont enlevées, pour le bien de l'État... et qu'il régnerait, de par eux, pour leur plus grand profit.

Visiblement, le Roi était troublé; mais, sachant que Marigny haïssait Charles de Valois et ne perdait aucune occasion de l'attaquer, il l'écoutait avec une attention soutenue, essayant de se rendre compte, exactement, de la part de responsabilité de son frère, en toute cette affaire.

— Mais, au préalable... interrogea-t-il... les conjurés s'étaient assurés de l'acquiescement de mon frère à leurs offres?... Les aurait-il acceptées?... Voilà ce qu'il importe que je sache?

Il attendit, non sans anxiété, la réponse de son Ministre.

Celui-ci répliqua :

— Non, Sire!... Monseigneur de Valois n'a pas accepté les offres des félons...

— A la bonne heure!... dit le Roi, éminemment satisfait.

— Ces offres, d'ailleurs,... reprit, aussitôt, Marigny... n'ont pas été adressées, au Prince, par les conjurés, à l'avance... ainsi que Votre Majesté l'a supposé...

— Expliquez-vous?... Je ne comprends pas très bien ce que vous voulez dire?

— Les conjurés se sont occupés, d'abord, de préparer l'enlèvement du Roi, de ses Fils, et de ses Ministres...

— Après?

— Puis, quand ils ont cru qu'ils pouvaient être sûrs de leur fait...

— Eh! bien?...

— Leurs chefs se sont réunis, secrètement.

— Dans la forêt de Fontainebleau, aux environs d'Arbonne... près de mon Logis de chasse?...

— Oui, Sire.

— Après?

— Ils ont convoqué Monseigneur de Valois à cette réunion...

Philippe redevint soucieux.

— Quand les conjurés ont-ils convoqué le Prince?... demanda-t-il.

— Il y a deux jours... répliqua Marigny.

Le Roi réfléchit.

— Charles savait donc, hier... reprit-il... qu'il devait assister, la nuit dernière, à cette réunion?...

Après un temps de silence, le Roi, tout pensif, murmura :

— Pourquoi donc ne m'en a-t-il rien dit?

— Monseigneur de Valois a eu ses raisons, sans doute, pour n'en rien dire à Votre Majesté... fit Marigny... heureux de ce premier succès, qu'il venait de remporter contre le Prince.

— Quelles raisons?... interrogea Philippe, en regardant le Ministre, fixement.

— Je l'ignore, Sire!

Le Roi reprit, nerveusement :

— Que voulez-vous insinuer?... En vérité, depuis le commencement de cet entretien, vos explications sont pleines d'ambiguités... Vous voulez dire quelque chose, et vous ne le dites pas .. Par Saint Georges, je vous en prie... allez droit au but... Cela vaudra mieux...

Marigny ne se déconcerta point.

— Je veux dire, tout simplement, Sire, qu'il est regrettable, jusqu'à un certain point, — ainsi que Votre Majesté, du reste, a semblé l'indiquer, tout à l'heure — que Monseigneur de Valois ne vous ait pas informé de ce qui se passait.

— Exposez votre pensée tout entière?

— Si le prince avait parlé, Sire, nous aurions pu nous garder, contre les conjurés, dans le cas où ma vigilance aurait été mise en défaut, — ce qui n'est pas arrivé, fort heureusement!

Philippe ne dit mot.

Il estimait que Marigny avait raison.

Il lui fit signe de continuer.

— Fort heureusement,... ai-je dit — reprit le Ministre... En effet, mes renseignements, venus de sources sûres, étaient précis... J'ai pris, immédiatement, les mesures nécessaires pour mettre Votre Majesté à l'abri du très grand danger qui la menaçait... Le Roi a quitté Fontainebleau, sur mon avis... Tout péril, par suite, se trouvait écarté... Les conjurés ne pouvaient plus atteindre Votre Majesté...

Philippe répliqua :

— Vous faites donc un grief, à mon frère, de ne nous avoir pas informé qu'il avait été convoqué à cette réunion...

— Mais, Sire, vous avez semblé, vous-même, tout à l'heure, lui en faire ce grief... et...

— Au premier abord, j'ai été étonné, je l'avoue... fit le Roi... que Charles ne m'ait rien dit de ces choses ; mais, en y réfléchissant, on doit lui trouver une excuse...

— Quelle ?

— Charles ne savait pas qu'il était convié, à cette réunion, par des conjurés... Allons, Marigny, vous avez exagéré, les choses... Il faut que vous en conveniez...

Le Ministre voulut répondre ; mais le Roi poursuivit :

— Du reste, l'attitude de mon frère, devant les conjurés, qui lui ont offert ma couronne... fut digne, et de moi, et de lui...

Philippe indiqua, par un geste, que, pour lui, la question était élucidée, suffisamment.

— Poursuivez? dit-il...

Marigny ne se tint pas pour battu.

Il reprit :

— Je dois vous faire connaître, Sire, un détail qui me paraît intéressant, en ce sens que, quand Votre Majesté le connaîtra, son opinion, sur l'affaire qui nous occupe, s'en trouvera mieux assise.

— Dites?... fit le Roi, comprenant que le Ministre revenait à la charge, contre Charles de Valois.

— Quand Monseigneur de Valois se rendit à la réunion à laquelle il avait été convoqué... reprit le Ministre... il rencontra, sous bois, un de ses serviteurs.

— Après ?

— Ce serviteur lui donna la nouvelle du départ, précipité, de Votre Majesté.

— Quel rapport ?

— Votre Majesté va comprendre.

— Voyons ?

— Dans la grotte d'Arbonne, les conjurés offrirent, au Prince, la couronne Royale... C'est un homme prudent, et avisé, que Monseigneur de Valois... Il ne repoussa pas, tout d'abord, l'offre à lui adressée... Il demanda aux conjurés quels moyens d'action ils comptaient utiliser pour justifier leurs offres... On lui déclara que, dans la forêt prochaine, des hommes d'armes n'attendaient qu'un signal pour s'emparer du Roi... Or...

— Achevez donc ?

— La conclusion s'impose, Sire !... Monseigneur de Valois savait, alors, que le Roi était à l'abri des tentatives des conjurés; il savait que ceux-ci ne

pourraient tenir leurs promesses ; il savait que le premier ministre de Sa Majesté Philippe IV tenait tous les fils d'un complot dont les auteurs seraient, le lendemain, envoyés au gibet, sur l'ordre même, du Monarque — plus puissant qu'eux... et mieux servi — que, très témérairement, ils avaient voulu abattre !...

Le Roi demanda, pour la deuxième fois :

— Vous êtes sûr de ce que vous avancez ?

— Oui, Sire !... répliqua Marigny.

— Vous en avez la preuve ?

— Oui, Sire !

— Vous me la fournirez !

— Je fournirai, à Votre Majesté, toutes les preuves, nécesaires, pour appuyer mes dires.

— Quand ?

— Dans un instant !... Je dois ajouter, auparavant, pour tout dire avec conscience, que le refus de Monseigneur de Valois... pour trop tardivement qu'il soit venu, peut-être, constitua un acte de courage.

— Pourquoi donc ?... interrompit le Roi.

— Parce que les conjurés, craignant — non sans raison — que le Prince, au sortir de la grotte, n'allât informer le Roi de France de ce qui s'était passé... le menacèrent... Plusieurs d'entre eux s'armèrent... Vingt épées nues se levèrent, sur lui, à un moment donné... Certes, jamais Monseigneur de Valois ne courut plus grand danger... même dans les combats les plus meurtriers où il prit part, et se distingua... Il ne dut la vie — on me l'a affirmé — qu'à l'intervention, fort opportune, de l'homme qui présidait la réunion... Encore une fois, il fallait que Votre Majesté sût cela... Elle connaît, à présent, le pour, et le contre... Elle appréciera...

Philippe, troublé, irrité, dit :

— Il vous sied d'autant mieux, Marigny, de faire... par devant moi,... si chaudement, l'éloge de mon frère... que vous le haïssez fort !

Le Ministre, blessé, répliqua, très dignement :

— Sire... je ne vous ai rien dit que la vérité... Il fallait que vous la connussiez, afin que vous ayiez une opinion, exacte, sur la question... Je dois ajouter que je ne hais personne, hormis les ennemis de Votre Majesté !

— Je le sais ! dit le Roi.

— Je l'ai démontré, je crois, depuis longtemps, à mon Maître.

— J'en conviens !... répliqua Philippe, se rendant compte qu'il avait été injuste.

Marigny reprit, non sans émotion :

— Ce seul mot, Sire, me paierait de tout mon dévouement, si Votre Majesté, trop généreuse, ne m'avait, toujours, comblé de ses bienfaits...

Sire, vous avez cru — à tort, permettez-moi de vous le dire — que j'attaquais Monseigneur de Valois... Non... Je n'ai pas rusé en vous exposant les faits... La franchise, toujours, vaut mieux que l'adresse... Qui est franc est adroit... La vérité porte celui qui la sert... Un conducteur d'Êtres, en toutes circonstances, doit connaître toute la vérité... Que la sagacité du Roi soit mise en défaut,... que, pour une cause quelconque, il ne puisse faire la part des choses... reconstituer la vérité dans son intégralité, et le voilà exposé à commettre de cruelles injustices !... Or, toute injustice se paie : Nous l'avons éprouvé... Si habile qu'il soit, si habiles que soient ses serviteurs, un Roi ne peut gouverner que si ceux qui l'entourent ne lui cèlent, jamais, la vérité... Nogaret, et moi, Sire, nous nous sommes efforcés, toujours, de ne pas vous la taire... Nous vous avons, toujours, fourni, loyalement, notre avis, sur toutes choses, selon notre conviction, même quand ces avis étaient, notoirement, contraires à votre opinion... Pourquoi attaquerais-je Monseigneur de Valois?... Il ne peut rien contre moi... Je suis aussi puissant que lui, sinon plus... S'il m'attaquait, Sire, par devant vous, c'est Votre Majesté que le Prince attaquerait, en somme, puisque je ne suis que votre serviteur et n'agis que d'après vos ordres... Que d'autres rusent, pour se défendre, ou pour se faire valoir... je l'admets !... Mais, moi, Sire... je n'ai rien à y gagner, en aucune façon... et notre œuvre pourrait y perdre...

On ne vous trompe guère, Sire... Votre Majesté y voit clair, et juge chacun à son aune... Elle sait à quoi s'en tenir, exactement, sur le caractère des hommes qui l'entourent, et la servent... Elle sait ce qu'elle doit attendre et de l'un et de l'autre... Elle prend la peine de tout voir, autour d'elle, de tout examiner... Puis, elle décide... Et nous exécutons... Rien ne se fait que par son vouloir... Pour que vous puissiez accomplir votre œuvre, Sire, vous avez besoin d'aide... Cette aide, vous l'attendez de nous, que vous avez choisis, à cet effet, entre cent... Nous ne pouvons vous être utile que si nous vous apportons la vérité, tout entière... que si nous éclairons, pour vous, mille choses que vous ne pouvez approfondir en personne... Après des efforts acharnés, nous touchons au but... Nous n'avons plus qu'à étendre la main pour le saisir... Nous nous ferions scrupule de compromettre, pour des intérêts mesquins, pour des rancunes personnelles, sans importance réelle, une œuvre pareille à celle que nous avons menée à bien, au milieu d'embûches et de difficultés sans nombre... Plus que jamais, nous avons besoin d'être unis... d'avoir même pensée... Un seul, en trois personnes... Par cela, nous triompherons... Notre triomphe constituera le triomphe de la cause que nous servons... la cause de cet admirable pays de France... que nous aimons de toutes les forces de notre être... de ce pays que nous voulons voir grand, libre, affranchi de honteuses servitudes... marchant, à la tête des Nations, en portant, haut, et ferme, l'éblouissant flambeau dont la lumière éclairera le Monde, par la Justice, et par la Vérité!...

...Cet homme, inconnu, avait passé... avait donné le parchemin à un homme d'armes, qui se tenait sur le seuil, devant mon logis... (P. 1099.)

En prononçant ces dernières paroles, simplement, sans déclamation... mais d'une voix chaude, sonore, vibrante... Marigny était apparu superbe d'intelligence, d'énergie, de conviction et de noblesse.

Il avait été, vraiment, grand.

— J'avais besoin de vous dire tout cela, Sire!... ajouta-t-il... Je vous supplie de vouloir bien vous en souvenir... Soyez certain que, au cours des explications qu'il me reste à vous fournir, je me garderai, soigneusement,

de toute articulation capable de fausser votre jugement... Au point où nous en sommes, la moindre faute, en effet, aurait de terribles conséquences !...

Le Roi sourit.

— Par Saint Georges, Marigny, vous avez noblement parlé !... dit-il, satisfait... Il est regrettable que le bon peuple de France n'ait point entendu vos paroles... J'ai été injuste, tout à l'heure, je le reconnais... Je sais que j'ai en vous deux, Messires, de très féaux serviteurs... Et j'en rends grâce à Dieu !... Poursuivez, Marigny, poursuivez?... Je demeure convaincu que vous ne défendrez, par devant moi, que les intérêts de la France...

Marigny, et Nogaret, s'inclinèrent devant leur Roi.

Le ministre exultait.

Il avait agi loyalement... mais avec une incomparable adresse.

D'abord, il avait atteint le résultat qu'il s'était promis d'atteindre : En effet, n'avait-il pas enlevé, à Charles de Valois — qui pouvait venir, maintenant — tout le bénéfice que le Prince pouvait tirer, du Roi, de par son acte de la nuit précédente?... De plus, il avait préparé Philippe IV à entendre ce qu'il lui restait à dire... et, même, il avait conquis sa confiance, plus que jamais,... toute sa confiance.

Marigny se disposa, donc, à obtenir, du Roi, qu'il ordonnât les actes nécessaires pour frapper, énergiquement, les ennemis du Trône, et, ce, dans l'intérêt de l'œuvre à laquelle ces trois très grands hommes avaient voué leur vie.

XI

MARIGNY A L'ŒUVRE

Lors, le ministre raconta, au Roi, ce qui s'était passé, la veille, entre lui et Nicolas de Garlande, Sénéchal de Fontainebleau.

Philippe écouta, avec une attention soutenue, le très intéressant récit d'Enguerrand.

— Voilà, certes, un habile homme !... dit-il... Et un de nos plus dévoués sujets !...

— Vous le verrez à l'œuvre, bientôt, Sire... et vous vous convaincrez qu'il mérite vos éloges, plus, encore, que vous ne le croyez... répliqua Marigny... Oui, Nicolas de Garlande a risqué sa vie, courageusement, pour Votre Majesté... Je demanderai, au Roi, pour ce fidèle serviteur du Trône, une récompense qu'il a bien méritée.

— Il l'aura ! reprit Philippe... Par le Sénéchal, vous saviez donc, hier, qu'il y aurait, la nuit prochaine, une assemblée de Hauts Seigneurs et de Dignitaires Ecclésiastiques, aux environs de Fontainebleau, et que mon

frère : Charles de Valois, avait été convoqué à cette assemblée, à laquelle il avait promis d'assister?

— Oui, Sire... Mais j'ignorais où cette assemblée devait se tenir... et j'étais loin de penser qu'elle aurait le but que nous connaissons, à présent...

— Comment avez-vous appris le reste?

— Voici : Après le départ de Nicolas de Garlande, qui m'avait promis de tenter tout pour assister à l'assemblée,... j'étais resté perplexe, en mon logis, me demandant ce que je devais faire, de mon côté, pour aider le Sénéchal dans son entreprise, difficile, et dangereuse... Il importait que je connusse les faits qui pouvaient se produire au cours de l'assemblée. Je tremblais que le Sénéchal n'échouât, là-bas... si adroit, si courageux, si hardi qu'il fut... J'eus l'idée d'envoyer, à Fontainebleau, quelques-uns de nos plus braves capitaines, avec l'ordre de se tenir, au besoin, à la disposition de Nicolas de Garlande... Je regrettais de l'avoir laissé partir seul... J'eus l'idée, encore, de faire partir, en toute hâte, une compagnie d'hommes d'armes, à cheval, pour renforcer, autour du Logis Royal, la garde de Votre Majesté... car je commençais à craindre qu'elle ne fut pas en sûreté ; j'en avais le pressentiment : Les événements ont démontré, du reste, que je ne m'étais pas trompé !...

Mais, il y avait lieu de craindre que leur présence, là-bas, ne donnât l'éveil aux Seigneurs qui allaient se réunir, dans la forêt... il y avait lieu de craindre qu'ils ne redoublassent de précautions pour se garder, et par suite, que le Sénéchal, pour s'approcher d'eux, ne trouvât, devant lui, de plus grands obstacles, encore... Je formai vingt projets différents... sur le même objet... tendant au même but... Aucun ne me satisfit pleinement... Et j'étais prêt, enfin, à partir, en personne, pour Fontainebleau, me disant que, sur place, et d'accord avec vous, Sire, je prendrais, mieux... plus utilement... les mesures nécessaires pour sauvegarder nos intérêts, et, au besoin, votre Royale personne... quand Jehan de Saintray m'avertit qu'un homme avait apporté, pour moi, un écrit, qu'il me remit, aussitôt... Cet homme, inconnu, avait passé... avait donné le parchemin à un homme d'armes, qui se tenait sur le seuil, devant mon logis... « Pour Monseigneur Enguerrand de Marigny »,... avait-il dit... Et, immédiatement, il s'était enfui... Voici ce parchemin, Sire.

Le Ministre tira, du sac qu'il avait déposé, sur la table, lors de son entrée dans la Chambre Royale, le parchemin, qu'il déplia.

— Je ne connais pas cette écriture... ajouta-t-il... Ce document m'a été envoyé par un de ces amis, ignorés, qui nous servent, parfois.... Sire, je vais donner lecture de cette pièce, à Votre Majesté...

Marigny lut ce qui suit :

« Monseigneur Enguerrand de Marigny est prévenu que sa personne est « en grand danger.

« S'il sort de son logis, qu'il ne le fasse que suivi d'une escorte, nom- « breuse, d'hommes bien armés.

« S'il reste chez lui... qu'il fasse doubler le nombre des archers qui « le gardent.

« Avant le milieu de la nuit prochaine on doit tenter de s'emparer « de lui. »

— Or... que fîtes-vous ?... demanda le Roi.

— Je résolus d'envoyer quérir Nogaret... répliqua le Ministre... Je voulais lui exposer la situation, et prendre son avis...

— Eh ! bien ?

— Comme Jehan de Saintray allait sortir, de mon logis, pour se rendre en celui de Nogaret... celui-ci se présenta chez moi.

— J'avais reçu, d'autre part... expliqua Nogaret — et, fort probablement, par ce même ami, inconnu, de qui il a été question, déjà — un avis, remis, par lui, à l'un de mes gens, de la même manière que celle dont il avait usé pour faire tenir, à Marigny, le parchemin dont il vous a donné lecture, Sire...

— Voici cet écrit... poursuivit Enguerrand... Nogaret me l'a confié... Il faut que Votre Majesté en connaisse les termes.

Il lut les lignes suivantes :

« O toi, Guillaume de Nogaret, fils d'hérétique... qui osas, dans Ana- « gni, porter ta main, sacrilège, sur le Pontife Boniface VIII... et qui, le « poursuivant, encore, de ta haine, par delà la tombe, rêves de faire hon- « nir sa mémoire par son successeur : Clément V... sache, que, si tu ne te « gardes... avant le milieu de la nuit prochaine, tu iras rendre compte de « tes crimes par devant Dieu le Père.

« Tu es prévenu.

« Sois prudent.

« Reste en ton logis... et entoure-toi d'hommes dévoués. »

— Oui... même avis !... fit le Roi... Envoyé, c'est probable, par le même individu... Est-il de la même écriture que l'autre?

— Non, Sire.

— Poursuivez, Marigny?

— De même que j'avais eu l'idée de faire prévenir Nogaret... reprit le Ministre... de même, Nogaret s'était dit qu'il devait me prévenir... C'est pour cela qu'il s'était rendu, chez moi, en toute hâte... Que fallait-il faire?... Nous tînmes conseil... L'heure passait... Il était urgent que nous prissions

une décision... Il était flagrant que toutes ces choses se tenaient... et que, si nos personnes étaient menacées, celle de Votre Majesté devait l'être plus encore... Nogaret, et moi, nous tombâmes d'accord sur ce point... Du reste, j'avais d'autres raisons, encore, pour craindre que votre Majesté ne fût en danger autant que nous-mêmes... Ces raisons, Sire, je les exposerai, tout à l'heure... Nous décidâmes, donc, de réunir un important groupe d'hommes d'armes, et, à leur tête, de nous mettre en route, aussitôt, pour Fontainebleau... Nous devions partir, à fond de train, afin d'arriver, le plus vite possible, à votre Logis de chasse, Sire.

— Mais,... fit le roi... n'était-il pas trop tard pour mettre, utilement, un pareil projet à exécution?

— Il était tard, sans doute, Sire! répliqua Marigny... Mais, en ce péril urgent, nous n'avions rien de mieux à faire que de tenter l'impossible pour rejoindre Votre Majesté... dans le but de la protéger, ou, tout au moins, de mourir, auprès d'elle, à notre poste!

Philippe approuva.

— Pourtant, un événement, fort inattendu, se produisit... qui nous empêcha de partir... poursuivit Enguerrand...

— Quel?... demanda le Roi.

— Un troisième écrit, plus explicatif que les deux premiers, me fut remis.

— Qui l'avait apporté?

— Un Moine... Comme le porteur des autres avis, il avait remis le sien, et il s'était enfui... Ce troisième avis a été écrit par une autre main que celle qui a tracé les deux autres...

Marigny ayant déplié un troisième parchemin, lut ce qui suit :

« A Monseigneur Enguerrand de Marigny,
« que Dieu veuille protéger...

« Monseigneur,

« Remerciez le Ciel qui, de par moi, va vous aider à vaincre vos ennemis
« On m'a offensé...
« Je me venge!
« Comment... et par qui ai-je été offensé?...
« Peu importe!...
« Il suffit que vous bénéficiiez de mon acte, est-ce pas?
« Profitez-en, Monseigneur.
« Seulement, hâtez-vous.
« Peut-être est-il trop tard, déjà!
« Il m'a été impossible de vous avertir plus tôt.
« Voici les faits...

« Ne cherchez pas à contrôler leur exactitude : Encore une fois, vous « n'en avez pas le temps...

« Tenez-les pour certains... et agissez comme si vous connaissiez, de « longue date, celui qui vous les donne... comme si vous aviez éprouvé son « dévouement.

« Toutes les mesures sont prises — et bien prises... pour que, cette « nuit, vous tombiez au pouvoir des ennemis du Trône, vous, Monseigneur... « d'abord — et les principaux serviteurs de Notre Sire : Le Roi.

« A l'heure indiquée, c'est-à-dire dans la soirée, avant le milieu de la « nuit, vous serez enlevé, de votre logis, par un groupe, très important, « d'hommes armés, prêts à tout pour que n'échoue pas l'entreprise, hardie, « dont ils ont assumé la charge.

« Ce n'est pas tout.

« Cette nuit, doit avoir lieu, dans une grotte qui se trouve, en la « forêt de Fontainebleau, aux environs d'Arbonne... une réunion de Hauts « Seigneurs, de Dignitaires Ecclésiastiques, et de Chevaliers de l'Ordre du « Temple...

« Au cours de cette réunion, la Couronne, Royale, de France, sera offerte, « par les Conjurés, au frère de Sa Majesté Philippe IV... Monseigneur Charles « de Valois.

« S'il l'accepte — et il l'acceptera, c'est probable... car il est ambitieux, « il désire régner — les Conjurés le proclameront Roi de France sous le nom « de Charles IV.

« Puis, les Hauts Seigneurs se mettront en campagne.

« Voici comment :

« Sachez qu'ils auront réuni, sous bois, un très important parti « d'hommes d'armes, qui leur sont dévoués... qu'ils ont choisis, tout exprès, « pour les servir en cette circonstance.

« Ils se mettront à leur tête.

« Et, tous, ils se rendront, à Fontainebleau, au Logis Royal, ou, de vive « force, ils s'empareront de Sa Majesté Philippe IV, et de ses fils.

« Ils tiendront, donc, là-bas, Notre Sire : le Roi, et les héritiers de son « Trône... ce, pendant qu'à Paris, leurs compagnons tiendront, d'autre part, « les plus fermes appuis du Roi de France.

« Sans moi, ce coup, hardi, pourrait réussir.

« Il réussirait, car, je le répète, toutes les mesures, à cet effet, ont été « prises, adroitement.

« Vous ne saviez rien de tout cela, j'en suis bien sûr... ou vous n'aviez « que des renseignements vagues sur tous ces faits, qui n'ont été révélés, « dans leur ensemble, qu'à des hommes sûrs.

« J'ai pu me les procurer, pourtant.

« Je vous les livre, Monseigneur.

« L'œuvre des Conjurés échouera, de par moi... et cela me constituera « la vengeance que je rêve !

« Je me réjouis, à l'avance, en pensant que, moi, chétif... j'aurai pu « empêcher un acte capable de bouleverser le monde. »

Le Ministre montra le parchemin, au Roi, qui l'examina, et le lui rendit.

— Ai-je besoin de dire, à Votre Majesté... fit Marigny... que, tout d'abord, Nogaret, et moi, après que nous eûmes pris connaissance de cette déclaration... nous demeurâmes épouvantés ?...

— Épouvantés, oui !... interrompit Nogaret... Tant le danger qui menaçait notre Sire : le Roi, était grand, et imminent !

— Cependant... reprit Enguerrand... il fallait agir... Il n'y avait pas une minute à perdre... Il était urgent de prendre une décision quelconque... Nous ne devions plus songer à nous rendre à Fontainebleau... Et, ce, pour plusieurs raisons... D'abord, nous ne pouvions nous mettre en route qu'avec une escorte... car il ne fallait pas nous faire prendre, imprudemment, et sans profit pour Votre Majesté... Or, que de temps pour réunir cette escorte !... Et puis, avec une escorte, notre marche eut été forcément ralentie : On va moins vite, en groupe, que seul !... Or, il importait, pourtant, qu'on allât vite... D'autre part, étant donné les faits qui se passaient, notre présence, à Paris, était indispensable... Nous, à Paris, nous pouvions, tout au moins, rester maîtres de cette ville... et cela constituait une force, considérable, à opposer, à nos ennemis, dans le cas, où, malgré les efforts que nous comptions tenter, d'autre part, en toute hâte, nous n'aurions pu empêcher les Conjurés de s'emparer de la personne du Roi... Maîtres de Paris, nous avions une ressource formidable, que nous gardions pour secourir Votre Majesté, prisonnière de Charles IV et des conjurés... Nous résolûmes donc, Nogaret, et moi, de rester à Paris... de réunir tous les hommes d'armes dont nous pouvions disposer : Trois mille, environ... c'est-à-dire, une petite armée... sans compter les Seigneurs que nous pouvions grouper, autour de nous, et en qui nous avions confiance... Mais, auparavant, nous décidâmes que nous enverrions, à Fontainebleau, plusieurs courriers, portant, chacun, le même avis, adressé à Votre Majesté... et l'engageant à quitter, immédiatement, son Logis de chasse, et à se retirer à Vincennes... sous Paris, où nous comptions envoyer une garde, suffisante, pour tenir le Château à l'abri d'un coup de main... Nos courriers devaient suivre, chacun, une route différente... et arriver, coûte que coûte, à Fontainebleau, avant la tombée de la nuit... Nous choisîmes, à cet effet, d'excellents cavaliers,... jeunes... agiles... braves, et dévoués... Ils partirent... L'un d'eux arriva... et Dieu en soit loué !... Les autres sont morts, sans doute... Nous le saurons bientôt...

— Morts?... dit Philippe.

— Il faut que le roi sache... expliqua Marigny... que l'on a tué, avant-hier, près de Villeneuve-Saint-Georges, un courrier expédié, par moi, à Fontainebleau, à Nicolas de Garlande... et, ce, afin de s'emparer du parchemin qu'il portait... Quels furent les assassins?... Je crois le savoir, Sire; mais je ne les nommerai pas parce que je n'ai pas de preuves, certaines, à fournir à l'appui de mes dires, et parce que, comme je suis décidé à demander, au Roi, qu'il châtie, énergiquement, des coupables... je ne veux remettre, à sa Justice Souveraine, que ceux que je connais... que je désignerai, avec toutes preuves en main... A présent, Sire, vous savez tout ce qu'il était indispensable que vous connussiez, d'abord... Peu à peu, d'après les explications que nous allons vous fournir, encore, Votre Majesté pourra asseoir, définitivement, son jugement, sur toute cette affaire...

— J'écoute?... dit le Roi.

— Les courriers partis... reprit le Ministre... Nogaret, et moi, nous prîmes, donc, toutes les mesures, nécessaires, pour réunir nos hommes d'armes... Cela fut fait en quelques heures... Apparemment, les conjurés qui devaient s'emparer de nous, eurent avis que nous étions en force... A Paris, ils ne tentèrent rien contre nous... Le Palais fut occupé par mille soldats, sous les ordres du Sire de Coucy... La Tour du Louvre abrita mille autres soldats, sous les ordres de Nogaret... Nous envoyâmes cent hommes renforcer la garde des portes... Enfin, j'expédiai deux cents cavaliers à Vincennes... et deux cents sur les routes, aux environs de Villeneuve-Saint-Georges... Ces derniers devaient tenter de se porter au devant de Votre Majesté, et l'escorter jusqu'à Vincennes...

— Après?... fit le Roi.

— La nuit se passa... Nogaret, et moi, nous attendîmes... dans les affres... le courrier qui devait nous être envoyé, de Vincennes, par Jehan de Saintray, pour nous annoncer votre arrivée au Château... Cette attente nous parut longue, Sire... Enfin, le courrier se présenta au Palais... Votre Majesté, et ses fils, étaient, en sûreté, à Vincennes... Le courrier, que nous lui avions envoyé, avait pu la joindre; elle avait suivi nos avis; elle avait quitté son Logis de chasse... L'entreprise des conjurés avait avorté... Nous triomphions!... Je n'ai pas besoin de vous dire, Sire, que nous en éprouvâmes une très grande joie!...

— Je vous sais gré de tout ce que vous avez fait, Messires! dit Philippe.

Marigny, et Nogaret, s'inclinèrent.

Le Ministre poursuivit :

— Alors,... nous laissâmes le Palais, et la Tour du Louvre, à la garde du Sire de Coucy... Nous montâmes à cheval, et nous nous empressâmes de nous rendre, céans, pour renseigner, exactement, Votre Majesté, sur tout ce

... Mon fidèle serviteur : Nicolas de Garlande... m'avait précédé... Il était arrivé, en ce Château, presque en même temps que vous... (P. 1105.)

qui s'était passé... et pour la féliciter d'avoir échappé au plus grand danger, certes, qu'elle ait couru, depuis qu'elle a ceint la Royale Couronne de France...

Et, après un temps de silence, il ajouta :

— Ici, mon fidèle serviteur : Nicolas de Garlande... m'avait précédé... Il était arrivé, en ce Château, presque en même temps que vous, Sire... Et, ce, après avoir accompli, pour son Roi, avec un courage, une habileté sans pareils, un acte, d'une hardiesse extraordinaire, grâce auquel il m'est permis

de raconter, à Votre Majesté, dans ses moindres détails, tous les faits qui se sont produits, la nuit passée, dans la grotte d'Arbonne...

— De par Dieu, Messires, nous n'avons pas le droit de nous plaindre !... fit le Roi... En vérité, les dévouements, les plus admirables, nous entourent !... Cela fait du bien de le savoir !...

— Que Votre Majesté, dans son allégresse, justifiée... n'oublie pas, cependant, que tant de dévouements étaient mis en œuvre contre des félons, de qui nous demanderons le châtiment !... répliqua Marigny.

— Je saurai punir et récompenser !... dit le Roi...

— Je supplierai Votre Majesté, tout à l'heure, de se souvenir qu'elle a promis de punir !... s'empressa de dire Enguerrand.

Il raconta, alors, tout ce qu'il avait appris par le Sénéchal de Fontainebleau.

A diverses reprises, son récit fit grande impression sur l'esprit du Roi.

Tantôt, Philippe admira la hardiesse, l'ingéniosité, le courage de Nicolas de Garlande... et, tantôt, il s'indigna contre les Conjurés.

Nogaret, d'autre part, qui ne connaissait pas encore l'acte du Sénéchal — du moins en ce qui se rapportait aux scènes qui s'étaient jouées, pendant la nuit précédente, dans la grotte d'Arbonne — avait écouté, comme le Roi, tour à tour avec admiration, et colère, le récit de Marigny.

— Oui... oui, dit Philippe... voilà, certes, un homme de cœur !... Du reste, je connais, et j'ai apprécié, dès longtemps, Messire Nicolas de Garlande... Je l'ai toujours tenu pour l'un de mes meilleurs serviteurs... Tout ce que vous me racontez, de lui, Marigny... ne me surprend pas...

Puis, il ajouta :

— Ah ! si nous avions, seulement, cent hommes, pareils à lui !...

Marigny reprit :

— Donc... grâce à ce brave Sénéchal... nous savons tout ce qui s'est passé, dans la grotte d'Arbonne... et nous connaissons les noms de quelques-uns des Conjurés... Grâce aux avis qui nous ont été envoyés, dans la journée d'hier, nous avons pu échapper à nos ennemis... Il ne nous reste plus qu'à tirer parti de la situation... pour notre plus grand profit... Est-ce votre avis, Sire ?

— Que comptez-vous faire ?... demanda Philippe, prudemment... ne voulant pas s'engager sans connaître les projets du Ministre.

— Je le dirai, tout à l'heure, à Votre Majesté... répliqua Marigny... D'abord, il faut qu'elle sache que l'acte des Conjurés qui se sont réunis, la nuit passée, dans la grotte d'Arbonne, n'est pas le seul crime organisé, contre le Trône, par ceux qui rêvent de l'abattre, à leur profit.

— Que voulez-vous dire ?... fit le roi, stupéfait.

— Je vais m'expliquer, Sire.

— Parlez !...

XII

AGGRAVATION

Marigny reprit :

— Sire... par le fait du hasard, bien plus, encore, que par nos efforts — ceux-ci n'ayant été mis en œuvre que par celui-là, en somme — nous avons pu échapper au très grand danger qui nous menaçait, hier, à pareille heure... Mais nous ne sommes pas, encore, à l'abri de toute atteinte, du fait de nos ennemis... ainsi que vous allez vous en rendre compte...

— Voyons ?

— Manifestement, il se trame, dans l'ombre, contre Votre Majesté, un deuxième complot.

— Un deuxième complot ?

— Oui, Sire.

— Parlez ?...

— Je n'en tiens pas tous les fils... mais je suis sûr qu'il existe... Je dois ajouter que, très vraisemblablement, celui-ci faisait corps avec le premier, dans le plan des Conjurés.

— Je ne comprends pas.

— Les Conjurés devaient avoir deux cordes à leur arc... Ils se sont dit, sans doute, que, si l'une des deux leur manquait... ils utiliseraient l'autre... Ils croyaient bien que Monseigneur Charles de Valois accepterait leurs offres... Toutefois, en gens avisés, ils s'étaient ménagé, à tout hasard, des accointances avec une autre personne, qui touche, de plus près, encore, Votre Majesté,... et avec qui, en cas de refus de Monseigneur de Valois, ils ont compté qu'ils pourraient en arriver à leurs fins, c'est-à-dire à vous abattre, Sire... vous, et vos Ministres.

— Qui donc est cette personne ?

— L'une de vos belles-filles, Sire.

— Laquelle ?

— Ne le pressentez-vous pas ?

— Son nom ?

— La Reine de Navarre.

— Marguerite ?

— Oui, Sire... La femme de l'héritier de votre Trône... du futur Louis, le Dixième.

Philippe se troubla, visiblement.

— Vous avez dit, Marigny, au début de cet entretien, que vous n'avanceriez rien que vous ne pourriez prouver ?... fit-il.

— Je fournirai mes preuves, Sire !... répliqua, gravement, le Ministre...

— Montrez-les donc...

— Attendez, Sire... Il faut, encore, que je vous fournisse quelques explications...

Et Marigny raconta au Roi, en détail, tout ce qu'il avait appris, par Sœur Dorothée, relativement à ce qui s'était passé, à l'Abbaye Royale de Maubuisson, entre Marguerite de Bourgogne et l'Évêque de Saint-Georges.

Au cours de cette conversation, Philippe, pour un moment, avait oublié Clotilde,... tout absorbé qu'il avait été par le récit des graves événements qui s'étaient joués autour de sa personne ; mais, en entendant parler de l'Abbaye de Maubuisson,... le souvenir lui était revenu de sa maîtresse... et son visage en avait pris une expression joyeuse, au grand étonnement de Marigny, qui observait son Maître, et qui ne pouvait supposer, certes, que les pensées du Roi de France, alors, se portaient, toutes, vers une humble créature, de qui le Ministre ignorait l'existence.

Maintenant, Philippe n'écoutait plus son interlocuteur que d'une oreille distraite... et, pourtant, Marigny tentait des efforts inouïs pour persuader le Roi.

Ayant achevé son récit, il montra, à Philippe, les pièces, probantes, qu'il tenait de Sœur Dorothée, et qu'il avait apportées dans la Chambre Royale.

D'abord la missive, chiffrée, du Grand-Maître.

Puis, le livre de prières du Révérend Père Richard.

Puis, encore, ses tablettes... sur lesquelles il avait écrit la traduction de la missive chiffrée.

Enfin, la figurine de cire représentant le Roi de France, et envoûtée par frère Tristan.

Bientôt, le Roi, intéressé, de nouveau, par les explications d'Enguerrand, examina, curieusement, ces différentes pièces.

Il regarda, d'abord, la figurine de cire, portant, à la place du cœur, une épingle d'or.

Il sourit, et haussa les épaules.

Puis, il prit les tablettes du Père Richard.

— *Marie, Étoile des Mers, conduis-nous au Port du Salut!...* dit-il... lisant les mots tracés par l'Évêque de Saint-Georges... *L'heure est venue, mon Fils ; il est urgent d'agir... Avez-vous réussi dans l'œuvre que vous avez entreprise?... Êtes-vous prêt?... Sinon, agissez tout de suite... Demain, assemblée décisive, où vous savez... Heure habituelle... Apportez acquiescement de Marguerite...*

Philippe sourit.

— Vous êtes bien servi, Marigny !... dit-il, satisfait...

— C'est Votre Majesté que l'on sert, ainsi, Sire !... répliqua le Ministre.

Il prit les tablettes.

— *Marie, Etoile des Mers, conduis-nous au Port du Salut...* fit-il... C'est la formule, employée, par les Chevaliers de l'Ordre du Temple, en guise de prière, et qu'ils écrivent au commencement de tous leurs actes, ou qu'ils prononcent au début de toutes leurs réunions... Elle indique, donc, ici, que la missive, envoyée, à l'Évêque de Saint-Gerges, lui a été adressée par les Templiers... Par conséquent, Sire, le susdit Évêque, confesseur de Votre belle-fille : Marguerite de Bourgogne, Reine de Navarre, est inféodé aux Templiers... Le fait est flagrant...

— Après ?... dit Philippe.

— *L'heure est venue, mon Fils; il est urgent d'agir...* Nouvelle preuve que l'Évêque travaille pour les Templiers... poursuivit Marigny... *Avez-vous réussi dans l'Œuvre que vous avez entreprise ?...* Ceci est clair... Surtout, quand on lit ce qui suit : *Etes-vous prêt ?... Sinon, agissez tout de suite... Demain, assemblée définitive, où vous savez... Heure habituelle...* Cette assemblée, décisive, c'était celle qui eut lieu, dans la grotte d'Arbonne, et à laquelle, c'est certain, l'Évêque de Saint-Georges a assisté... Du reste, nous saurons s'il s'est éloigné, en ces deux derniers jours, de l'Abbaye de Maubuisson... Il faudra qu'il nous donne l'emploi de son temps, ailleurs, si, la nuit dernière, il n'était pas à l'Abbaye...

— Après ?

— Il est clair, de plus, que cette assemblée, qui s'est tenue, hier, à Arbonne, ne fut pas la première... et que les précédentes eurent lieu nuitamment... *Apportez acquiescement de Marguerite...* Cette phrase explique toutes les autres... L'Évêque de Saint-Georges, vivant près de la Reine de Navarre, a été chargé, par les Conjurés, de l'endoctriner, à leur profit... Telle était l'œuvre qu'il devait entreprendre... Ainsi que je l'ai expliqué, tout à l'heure, à Votre Majesté, les Conjurés se sont dit, que, dans le cas où Monseigneur Charles de Valois n'accepterait pas leurs offres, il était bon qu'ils eussent, d'autre part, l'assurance de pouvoir mettre leurs projets à exécution... Ils se sont dit que la princesse Marguerite de Bourgogne, femme énergique, décidée, éprise de tout ce qui constitue une jouissance, désireuse, à coup sûr, d'être Reine, c'est-à-dire toute puissante... n'hésiterait pas à les servir, à la condition qu'ils la servissent...

— Après ?

— De même qu'ils comptaient régner, de par Monseigneur de Valois, qui devait régner de par eux... de même, ils ont pensé qu'ils régneraient d'autant mieux, encore, de par Sa Majesté Louis, le Dixième, votre fils, Sire... homme plus maniable, plus jeune, moins énergique, moins expéri-

menté que Monseigneur de Valois... et, du reste, dominé, à leur profit, par la jeune Reine, qu'ils auraient élevée au Trône...

— Mais... fit le Roi.

Marigny reprit, sans souci de l'interruption :

— Réfléchissez, Sire... Voyez cette jeune femme, assoiffée de plaisirs... pleine d'ardeurs... désireuse de tout ce qui peut la grandir, la faire libre, puissante... maîtresse d'un peuple — voyez-la aux mains de ce Religieux, ambitieux, à qui l'on a promis, sans doute, la Crosse Archiépiscopale... peut-être, même, la Pourpre Cardinalice !... Quel instrument, qu'une pareille femme, aux mains d'un homme sans scrupules, d'une adresse infinie, et qui, patient, rusé, apte à exploiter toutes ses faiblesses, habile à caresser toutes ses vanités, toutes ses coquetteries féminines... agit, sur elle, lentement, pour gagner sa confiance, pour exalter ses convoitises... et pour lui démontrer, avec l'astuce, à la fois audacieuse, et réfléchie, du Moine... que le Crime qu'il lui conseille, et qui l'a indignée, d'abord, — je veux le croire — est voulu par le Très-Haut...

Pour la deuxième fois, Philippe voulut interrompre Marigny, qui poursuivit, pourtant :

— Depuis combien de temps l'Évêque de Saint-Georges agit-il sur la Princesse Marguerite ?... Nul ne le peut savoir... Mais soyez sûr, Sire, qu'il en est arrivé à ses fins... Soyez sûr qu'il a tout obtenu d'elle... Soyez sûr qu'il a pu apporter, aux Conjurés, cet « acquiescement » de la Princesse, à leurs propositions... cet acquiescement que le correspondant du confesseur de la future Reine de France s'était chargé d'obtenir, pour eux... Soyez sûr, enfin, que, désormais, nos ennemis : les Hauts Seigneurs... les Dignitaires Ecclésiastiques... les Chevaliers de l'Ordre du Temple... ayant échoué dans leur entreprise, basée sur l'acceptation de la Couronne Royale par Monseigneur de Valois... vont poursuivre leur œuvre avec l'appui de la Reine de Navarre, qui les servira, contre nous, à leur profit, comme au sien propre... Voilà, Sire, ce que je voulais démontrer à Votre Majesté...

Le Roi avait écouté Marigny, attentivement, tout en s'efforçant de demeurer impassible...

Le Ministre, qui l'observait, avec non moins d'attention, n'avait donc pu, jusque-là, se rendre compte de ce qui se passait en lui.

Mais, soudain, Philippe, eut un geste d'impatience, plus accentué que les précédents.

Marigny comprit le danger.

Habilement, il reprit :

— Avant de prononcer, à ce sujet, je souhaite qu'il vous plaise... ô mon Roi, ô mon Maître... de prendre, sur la question, l'avis de Nogaret...

Le Ministre attendit, anxieusement, la réplique du Roi.

Celui-ci hésita, un moment, à parler.
Enfin, il dit .
— Parlez donc, Nogaret?...

XIII

NOGARET A LA RESCOUSSE

Le Chancelier de France s'expliqua ainsi :

— Je partage, absolument, l'opinion de Marigny... Et, comme lui, Sire, je supplie Votre Majesté de croire que jamais, plus qu'en ce moment, elle n'a eu besoin d'écouter ses plus dévoués serviteurs... Jamais, autant qu'aujourd'hui, nous n'avons eu conscience d'un danger plus imminent que celui que nous vous signalons, Sire, en toute franchise, en toute vérité — et, ainsi que l'a dit, si nettement, si noblement, Marigny... sans souci d'ambitions personnelles... sans désir de satisfaire des rancunes mesquines... Pour Marigny, comme pour moi, Sire, il n'y a plus, en ce moment, devant nous, que des ennemis du Trône... Que dis-je... du Trône?... Je vois mieux, et plus haut que le Trône !... Je vois l'œuvre que Votre Majesté a entreprise, avec notre aide... Œuvre gigantesque, qu'il faut poursuivre, et achever... pour votre plus grande gloire !... Cette œuvre est nécessaire... Elle s'impose... Il faut qu'elle s'accomplisse... Aussi, je le déclare, hautement, à Votre Majesté... en présence de cette œuvre, il importe que le Roi ne cède à aucune considération de quelque ordre que ce soit... Pour le triomphe, définitif, de cette œuvre, le Roi ne doit voir que cette œuvre elle-même... Il n'y a plus, il ne doit plus y avoir, pour lui, ni Fils, ni Frère, ni Famille, ni amis... ni vieux serviteurs, ni fils de Prince, ni Pape, ni Dignitaires Ecclésiastiques, ni Chevaliers d'un Ordre jadis illustre... rien...rien, Sire... rien que son œuvre !... Tout ce qui gêne cette œuvre doit disparaître... Tout ce qui l'entrave doit être frappé... Tout ce qui se dresse contre elle doit être abattu, sans peur, sans faiblesse, sans pitié !... On n'érige rien de grand, sans se meurtrir, sans laisser du sang aux pierres de l'édifice !... Qu'importe?... S'il grandit, s'il monte, s'il domine !...

Votre Majesté doit donc, à mon avis, et je le proclame, dans toute ma loyauté, avec ma conviction ardente, avec le désir fougueux que le Roi m'entende... en finir, d'un seul coup, hardiment, avec tous les fomenteurs de complots et d'intrigues, qui, depuis six ans, nous bernent, nous trompent, nous créent mille soucis renaissants, paralysent notre action, et auraient pu empêcher cette œuvre à laquelle nous avons donné notre vie, si Marigny, et moi, nous avions été moins vigilants, moins patients, moins énergiques devant Votre Majestê, parfois trop... pusillanime !...

Le Roi ayant fait un mouvement, Nogaret reprit :

— Excusez-moi, Sire, de vous parler ainsi, avec ma rudesse de soldat... Votre Majesté sait que je la respecte comme doit la respecter chacun de ses sujets, si haut placé qu'il soit... Je n'ai parlé ainsi que dans l'intérêt du Trône, et de la France... Que le Roi se rappelle l'acte d'Anagni... Sire, à cette époque, vous fûtes énergique... Redevenez-le, en la circonstance où nous sommes... Cela est nécessaire... Les temps, alors, étaient plus difficiles... Mais le péril, pourtant plus grand, était moins immédiat... Il s'agissait d'abattre la puissance, archi-centenaire, et extra-formidable, des Papes... C'était autre chose à vaincre que les Hauts Seigneurs aveulis, ou les Moines et les Templiers qui nous menacent !... Pour abattre ceux-ci, Votre Majesté n'a qu'un geste à faire... Ces hommes abattus, le Roi deviendra le Maître... le Maître incontesté... La Monarchie de France sera assise... Tout se courbera devant sa souveraineté... Libre, dès lors, grande, puissante, elle pourra, sans entraves, s'occuper, uniquement, de la grandeur de la France... organiser l'Etat, donner des Lois pour le guider... créer une armée pour le défendre...

Oui, oui, Sire, Marigny a raison... Il faut frapper... Il faut abattre... même les têtes les plus hautes... quelles qu'elles soient — sinon, à mon avis, l'œuvre commencée et poursuivie par vous... œuvre qui pouvait... et devait... être féconde, également par vous, s'accomplira, certes — car une œuvre de Justice et de Vérité arrive, toujours, à la grande Lumière — mais elle ne s'accomplira que dans l'avenir... dans un avenir très éloigné, peut-être... au prix de nouveaux efforts... par le sacrifice, inutile, d'innombrables victimes... et c'est un autre, Sire, qui récoltera ce que vous avez semé... c'est un autre qui aura la gloire que vous auriez dû cueillir...

... Le Roi demeura rêveur, un moment.

Il se consultait.

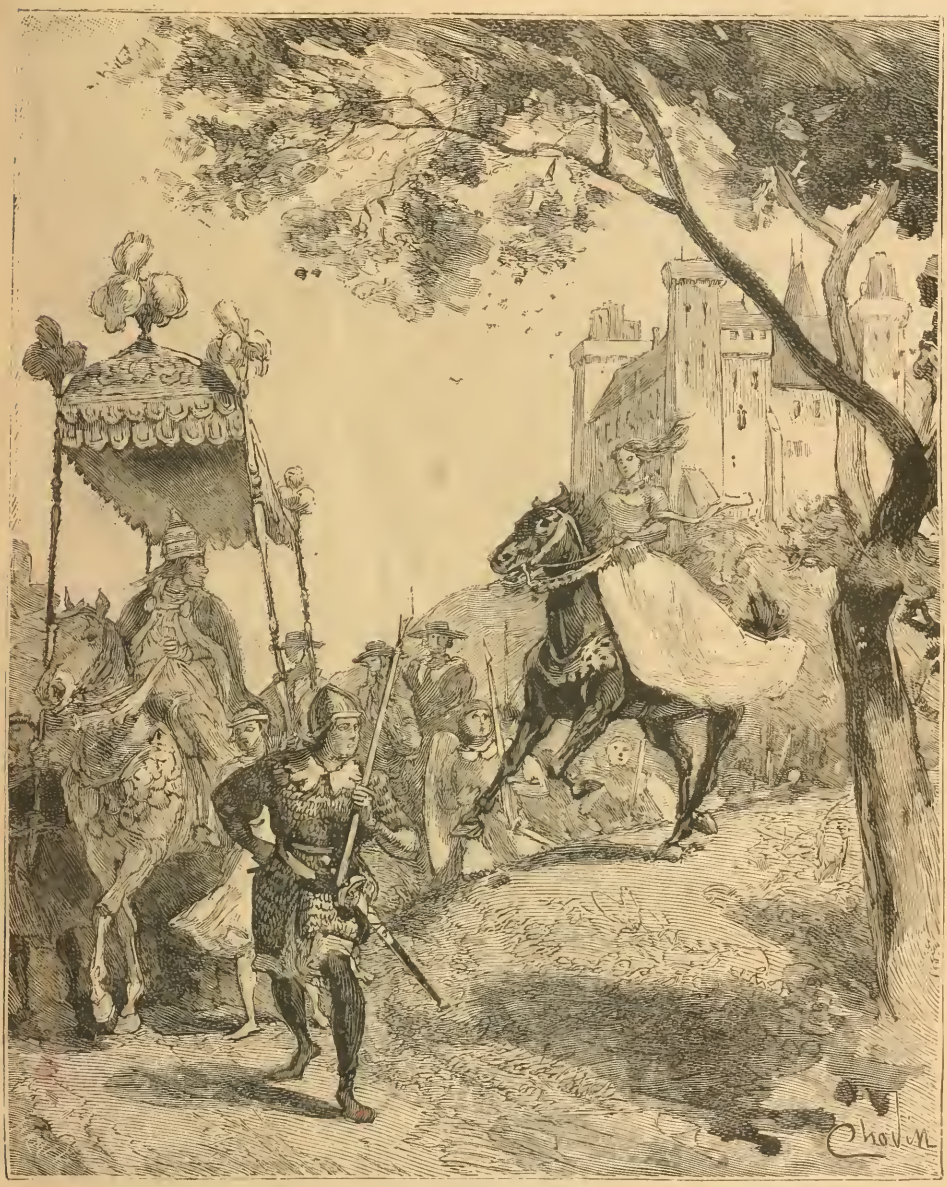
Ses Ministres, évidemment, s'étaient mis d'accord, avant de le voir, sur ce point, que, selon eux, il fallait profiter de cette occasion, qui leur était donnée, de décider le Maître à porter un dernier coup, qui abattrait, définitivement, tous leurs ennemis... tous les ennemis du Trône.

Souvent, depuis six mois, ils s'étaient efforcés de tirer, du Roi, un ordre d'agir.

Sans résultat !

Philippe avait ses raisons pour cela.

Au cours de sa rêverie, dans la Chambre Royale,... il avait paru résolu à frapper ses ennemis... à montrer qu'il était le Maître... et, ce, afin d'affermir, sa puissance ; mais, maintenant, plus calme... plus tranquille... apaisé par la découverte, très bienfaisante, qu'il avait faite, il était hésitant ; il ne partageait pas l'avis de ses Ministres — qui eussent tout obtenu, de lui, quelques heures auparavant...



... La belle Brunissende... qu'il traîne, scandaleusement, à sa suite, pendant ses excursions... (P. 1114.)

Bien mieux, sans se défier d'eux, certes — car ils lui étaient apparus pleins de loyauté autant que de sincère conviction — il s'efforçait de ne pas se laisser convaincre, par eux, en cette circonstance ; il s'efforçait de leur résister... estimant, — encore une fois,... pour des raisons qu'on connaîtra bientôt — qu'ils exagéraient la gravité de la situation.

Marigny, et Nogaret,... muets, maintenant... très graves... attendaient, impatiemment, qu'il parlât.

— Donc... fit-il, enfin... vous pensez, tous les deux, que ce complot, qui a avorté... a été fomenté, contre nous, par les Templiers ?

Les Ministres parurent dépités.

Philippe, au lieu de leur répondre... avait préféré les interroger encore !

— Non, Sire... répliqua Nogaret, après avoir fait comprendre, par un geste, à Marigny, qu'il fallait qu'il le laissât poursuivre l'entretien.

— Ah !... fit le Roi, surpris... Mais, pourtant, d'après les explications de Marigny... ce Grand-Maître, occulte, des Templiers... ce Comte de Saint-Pol... aurait agi, seul, et tout conduit ?

— J'ai connu le Comte de Saint-Pol... reprit Nogaret... Je l'ai perdu de vue depuis longtemps... Du reste, nous savons qu'il vit, caché, tout occupé de défendre son Ordre menacé... Il est hardi, intelligent, courageux ; c'est un homme de très haute envergure ; mais, j'en répondrais, Sire... le plan des conjurés n'a pas été conçu par lui.

— Expliquez-vous mieux ?... dit le Roi.

— J'ai reconnu, Sire, dans toute cette aventure, la main d'un Religieux.

— D'un Religieux ?

— Oui, Sire, d'un Religieux... Les Religieux, voilà nos véritables ennemis !... On viendrait à bout, assez aisément, en somme, des Hauts Seigneurs ; mais il faudra lutter, longtemps encore, contre les gens d'Église !... Triomphera-t-on d'eux ?... Ils sont opiniâtres, rusés, patients... Ils n'agissent, en toute occasion, qu'avec une excessive prudence... Ils sont experts en l'art de se constituer, par mille moyens, des ressources, admirables, qu'ils mettent en œuvre avec une infinie adresse... Ils exploitent la crédulité, l'ignorance humaines... à leur profit, pour en tirer richesses et puissance...

— Mais... quel Religieux aurait agi, en cette circonstance ?... Et dans quel but ?

— Sire, en tout cela, je vois la main du Pape... Plus que personne il a intérêt à se défaire de nous... S'il pouvait nous abattre, il serait libre !...

Philippe sourit.

— Bah !... dit-il... Clément n'est occupé que de sa belle maîtresse !

Nogaret répliqua :

— En apparence, Clément V ne vit que pour donner des fêtes, splendides, à ses familiers, ou pour faire une vie de plaisirs à sa maîtresse : la belle Brunissende... qu'il traîne, scandaleusement, à sa suite, pendant ses excursions, incessantes, sur tous les points de la terre française ; mais tout cela n'est que pour mieux tromper ceux qu'il veut atteindre... Je ne suis pas dupe de ses manœuvres... En réalité, et tandis qu'on le croit tout occupé de jouissances imbéciles, il travaille, dans l'ombre, activement... il

semble jeter l'or, à pleines mains, devant son éhontée maîtresse ; mais il en attire à lui plus encore, de par l'œuvre secrète, adroite, incessante, de ses moines... et il le garde, pour l'utiliser contre nous... Je sais qu'il dispose de richesses inouïes, exorbitantes... Les moines drainent, par très menues sommes, extorquées au populaire, des sommes considérables, pendant que les coffres de l'État sont vides !... C'est à la Papauté que va la fortune publique habilement canalisée... C'est pour le Pontife que le Peuple de France travaille, peine, et succombe !...

Philippe fit un mouvement.

Mais Nogaret poursuivit :

— Clément V regarde derrière lui... Il voit ses omnipotents prédécesseurs, qui dictaient leurs ordres, du haut du Trône de Pierre, aux plus grands Monarques... Il envie cette puissance dont les Papes disposaient, naguère... Il n'a qu'un but, lui, qui a ceint la Tiare ; mais qui est obligé de la courber, humblement, devant la Couronne du Roi de France — un seul but : s'affranchir, d'abord... et dominer, bientôt... Tous ses actes, c'est clair, tendent vers ce but : Reconquérir l'Omnipotence perdue... Redevenir maître, ici-bas, au nom de Dieu, non seulement du Spirituel... qui n'est, pour le Pape, qu'un moyen ; mais, encore, et surtout, du Temporel... Il ne pourrait atteindre ce but, que si nous disparaissions... Il sait bien qu'il n'a rien à attendre de ceux qui ont voulu,... et osé — pour leur plus grande gloire — abattre la puissance de la Papauté... Il pense — non sans raison, hélas ! — que vos successeurs, Sire, seront, moins que vous, énergiques... qu'ils verront, moins que vous, l'intérêt du Trône et du Peuple de France...

C'est pour cela qu'il a fait offrir la Couronne à Monseigneur de Valois, défenseur des Hauts Seigneurs et de l'Église... et qui l'aurait servi mieux que personne... Monseigneur de Valois nous l'a répété à satiété : « La Croix, et l'Épée, sont les appuis du Trône de France ! »... Jadis !... Peut-être !... Aujourd'hui, non !... L'appui du Trône, à présent, c'est... ce doit être le Peuple !... Le Peuple... « muet »... qui œuvre... qui fait la richesse et la gloire de la France...

Oui, oui, Sire, n'en doutez pas, c'est Clément V qui a conçu le plan du complot... Lui, seul, pouvait bénéficier, magnifiquement, de sa réussite... Il a fait des promesses, jadis, quand vous lui donnâtes la Tiare... Les a-t-il tenues ?... Non !... Depuis longtemps, pourtant, il aurait dû les tenir... Il les eut tenues, certes, si cela n'avait dépendu que de moi...

Grâce à l'acte d'Anagni, où Boniface VIII — qui s'était vanté qu'il vous déposerait, Sire, « *sicut unum garcionem* »,... COMME UN SIMPLE GARS — fut abattu, par nous, la Papauté était morte !... Grand acte accompli !... Nous n'en avons pas profité !... La Papauté, courbée devant le Trône de France, le Pape n'était plus qu'un serviteur de la Monarchie française...

et, d'autre part, cette autre force : l'Ordre du Temple... brisée, détruite, anéantie... le Roi de France tenait tout dans sa main... Nous n'avons pas réalisé cela... Sire permettez à vos humbles sujets de vous le déclarer — en cette circonstance solennelle — ce fut une grande faute !...

Nous tenions Clément V... N'avait-il pas juré, pour obtenir la Tiare, qu'il vous donnerait les satisfactions que vous lui avez demandées ?... Or, Sire, il faut que vous en conveniez, il ne vous a donné satisfaction qu'en partie... Il a créé douze cardinaux français qui mettent le Conclave dans votre main... Il a révoqué le Bulle *Clericis laïcos*, qui fermait, à la France, la bourse de Clergé... Il a sacrifié la Bulle *Unam sanctam* qui contenait l'expression de la Suprématie Pontificale... Mais que de peines pour obtenir, de lui, d'abord, la confiscation des Biens des Templiers... Nous l'obtînmes, enfin... Ce n'est pas assez... Il nous doit l'abolition, la destruction de l'Ordre... Il faut qu'il la décrète... Puis, il nous faut la fin du procès de Boniface VIII, qui, dénoué selon nos vues, constituera le suicide, définitif, de la Papauté...

Les Templiers abattus, la Papauté réduite... nous serons les Maîtres, enfin... Craignez, Sire, que Clément V, ayant échoué, dans son entreprise, avec Monseigneur de Valois, ne réussisse avec la Princesse Marguerite de Bourgogne... Craignez que, pour n'être pas abattu, par vous, il ne nous abatte !... C'est à cela qu'il tend, soyez-en convaincu !...

Il faut que le complot qui a échoué — et qui pouvait aboutir — soit le dernier qu'on fomente contre nous, trop faibles encore, parce que nous hésitons à agir... Il faut que nous utilisions, à notre profit, l'avortement de cette hardie tentative... Il faut que nous nous servions de cette arme que nos ennemis ont forgée — et qui devait nous abattre — pour les abattre eux-mêmes !

De par Dieu, Sire, servons-nous en... Oui, oui, c'est le Pape qui a tout fait... Le Grand Maître, occulte, de l'Ordre du Temple, sert le Pape, pour que le Pape le serve... Pour le moment, il a intérêt à se servir des Templiers, et il s'en sert ; mais, après la victoire, il saurait bien les empêcher d'être plus puissants que lui... Ce Pontife, gascon, est adroit, retors... C'est un maître homme... Un tel ennemi, certes, nous fait honneur !...

Je conclus, Sire : Que vous le vouliez, et, demain, nous serons forts... nous serons triomphants, et, désormais, invincibles !... Pontife, Clercs, Hauts Seigneurs, Templiers, seront, à jamais, domptés !...

Après cette virulente sortie, que Nogaret avait articulée avec une grande force, il ajouta :

— Marigny, et moi, Sire, nous supplions Votre Majesté, dans l'intérêt du Trône, dans l'intérêt de la France, et, nous le répétons : pour Notre Gloire — de nous donner la satisfaction que nous lui demandons, humblement.

— Nous vous en supplions, Sire ! dit Marigny.

Le Roi, toujours pensif, regardait droit devant lui, fixement.

Il ne répondit pas.

— Sire... reprit Marigny... il faut agir !

— Sire... dit Nogaret... il faut que vous nous donniez des ordres !

— Nous attendons !... ajouta Marigny.

— Impatiemment !... osa dire Nogaret.

Philippe fixa son regard sur ses Ministres.

— Que comptez-vous faire ?... demanda-t-il.

— Sire... s'écria, Nogaret exaspéré,... au lieu de nous répondre, vous nous interrogez, toujours !... Répondez-nous, enfin ?... Cette fois, pourtant, votre interrogation fera avancer, enfin, notre entretien, vers le but que nous entrevoyons... Ce que nous comptons faire... avez-vous demandé ?... Marigny va l'exposer, nettement, devant Votre Majesté... Nous avons tout prévu, Sire... Les ordres sont prêts... Vous n'aurez qu'à les signer... Après tout ce que nous vous avons dit, nous espérons que vous les signerez...

XIV

LES ORDRES

Marigny, sans mot dire, mit, sous les yeux du Roi, plusieurs parchemins.

Philippe put lire ce qui suit :

*
* *

« *Ordre, à Enguerrand de Marigny, de faire conduire Sa Sainteté Clément V, Pape, en Notre Château de Vincennes, où Sa Sainteté restera à Notre disposition.* »

*
* *

« *Ordre, à Guillaume de Nogaret, de faire arrêter, partout où il le trou-*
« *vera, le Comte de Saint-Pol, se disant Grand Maître de l'Ordre des Cheva-*
« *liers du Temple.*

« *Le Comte de Saint-Pol sera enfermé dans la Tour du Louvre, en attea-*
« *dant qu'il soit jugé, comme Templier, par les Juges de droit.* »

*
* *

« *Ordre, au Sire de Coucy, de faire arrêter les félons dont les noms sui-*
« *vent : Jean, Sire de Château-Villain... Jourdain, Sire de l'Isle... le Con-*

« *nétable Raoul de Clermont... Étienne, Comte de Sancerre... Renaud,*
« *Comte de Montbéliard... Galerand, Comte de Périgord... Robert, Comte*
« *de Boulogne... Jean, Comte de Forez... Aymard de Poitiers, Comte de*
« *Valentinois...*

« *et de les faire emprisonner dans la Tour du Louvre.*

« *Ils seront, ensuite, jugés... sommairement — car leur crime est fla-*
« *grant — et envoyés à Montfaucon.* »

*
* *

« *Ordre, à Guillaume de Plasian, d'arrêter, à l'Abbaye Royale de Mau-*
« *buisson :*

« *1° Frezzini, Majordome de Sa Majesté la Reine de Navarre : Margue-*
« *rite de Bourgogne,*

« *2° Messire Gautier d'Aulnay, écuyer de Sa Majesté la Reine de Na-*
« *varre,*

« *3° Messire Philippe d'Aulnay, écuyer de Très Haute et Très Noble*
« *Dame Blanche de Bourgogne,*

« *4° Jean de Meung,*

« *5° Le Révérend Père Richard de Musigny, Évêque de Saint-Georges,*
« *confesseur de Sa Majesté la Reine de Navarre,*

« *tous inculpés du crime de Haute Trahison.*

« *Le premier sera pendu, dès aujourd'hui...*

« *Les autres seront détenus, provisoirement, dans un des bâtiments de*
« *l'Abbaye Royale... et, bientôt, jugés, pour être punis selon leur crime.* »

*
* *

« *Ordre, à Enguerrand de Marigny, de se saisir des personnes de :*

« *Marguerite de Bourgogne,*

« *Jeanne de Bourgogne,*

« *Blanche de Bourgogne,*

« *et de les enfermer au Château-Gaillard..,*

« *où elles attendront que nous ayions pris une décision à leur sujet.* »

XV

LES RAISONS DU ROI DE FRANCE

Après avoir lu ces ordres, Philippe les rendit à Marigny.

— Cela constituerait une exécution en règle !... dit-il.

— Une exécution nécessaire !... fit Marigny.

— Une exécution qui s'impose!... ajouta Nogaret.

— Signez ces Ordres, Sire... reprit Enguerrand.

— Les individus désignés, là, seront arrêtés aujourd'hui même... poursuivit le Chancelier de France... Toutes nos mesures, Sire, sont prises à cet effet...

— Différer serait nous perdre!... dit, encore, Marigny.

— Jamais nous ne retrouverons pareille occasion!... ajouta Nogaret... Signez, Sire...

— Signez!... fit Enguerrand... Signez, de grâce?... Nous ne demandons, en somme, à Votre Majesté, qu'un acte de justice...

Il offrit, ce disant, une plume, au Roi de France...

Philippe la prit... et, après avoir hésité, un moment... pendant lequel Marigny, et Nogaret, anxieux, avaient observé ses gestes... il la déposa, sur la table, près des pièces dont elle était encombrée.

Marigny, alors, se leva... brusquement.

Il était très pâle.

Ses yeux brillaient.

— Sire... dit-il, d'une voix vibrante... je crois devoir adresser un suprême appel à Votre Majesté...

— Parlez?...

— Oui, ou non, refuse-t-elle, définitivement, de signer ces ordres?

— Je refuse!... répliqua Philippe, très délibérément.

Marigny, et Nogaret, ne s'attendaient guère à entendre une réponse si catégorique.

Ils croyaient que le Roi allait discuter, encore, avec eux... qu'il leur faudrait combattre, de nouveau, en faveur de leurs radicales propositions; mais ils étaient convaincus, que, enfin, ils triompheraient de la résistance royale, et qu'ils gagneraient la très importante partie engagée par eux.

Consternés, ils regardèrent Philippe.

Vainement, ils se demandaient quelles raisons lui avaient dicté sa réponse formelle.

A ce sujet, ils semblaient interroger le Roi.

— C'est dire que Votre Majesté ne veut plus marcher en avant pour mener, à son but, l'œuvre qui a occupé sa vie, et à laquelle, aussi, nous avons voué la nôtre?... dit Nogaret.

— En aucune façon!... répliqua Philippe... Nous poursuivrons notre œuvre, et nous l'achèverons.

— Le seul moyen que nous ayons de la poursuivre, et de l'achever, cette œuvre, Sire... fit Marigny... c'est de sévir, avec toute la rigueur possible, contre ceux qui nous attaquent!...

— Je dirai plus!... ajouta Nogaret... Ainsi que nous avons tenté de le

démontrer au Roi, tout à l'heure, le seul moyen que nous ayions d'atteindre notre but, c'est de vivre... Or, je le prédis à Votre Majesté, si nous ne frappons pas, aujourd'hui,... nous serons frappés, demain!... Qui donc, alors, achèvera notre œuvre, quand nous aurons disparu?...

Il sourit, très sarcastiquement, et, avec une expression extra-dédaigneuse, il reprit :

— Qui donc?... Sa Majesté Louis X... ou Monseigneur Charles de Valois?

— Nogaret a raison, Sire!... poursuivit Marigny... La question que nous traitons est des plus graves... Il ne s'agit rien moins que de notre vie, ou de notre mort... et, par suite, du triomphe, ou de l'avortement de notre œuvre!... Il faut que Votre Majesté en soit bien convaincue...

Philippe, impassible, répliqua :

— Je ne partage pas votre avis!

Nogaret, en proie à une surexcitation excessive, se leva.

Il allait parler, énergiquement, sans doute... dire tout ce qu'il pensait... brutalement, oublieux de toute prudence.

Marigny, plus maître de lui, plus patient,... plus adroit, aussi — comprit le danger.

Il passa près de Nogaret...

Il le regarda, fixement, sans que le Roi pût voir son jeu, et il mit un doigt sur sa bouche.

Puis, calme, il insinua :

— Votre Majesté, peut-être, n'est pas suffisamment éclairée, encore?...

L'habile ministre se disait que, en cette occurrence, il valait mieux atermoyer... gagner du temps... trouver un moyen plus opportun pour décider le Roi à agir — que de le contraindre à opposer, immédiatement, un refus, absolument définitif, dont les conséquences seraient irrémédiables, aux propositions de ses ministres.

Ce refus, ayant été formulé, Philippe, en effet, reviendrait-il sur sa décision?

Qui pouvait le savoir?

Donc, il importait de rompre l'entretien sans qu'aucune résolution, pour ou contre le projet énoncé, eût été prise.

Marigny reprit :

— Votre Majesté a été consultée, par nous, à l'improviste!... Elle est lasse, sans doute... après le voyage de la nuit dernière, et, aussi, après tant de secousses, d'émotions?... Cela se comprend... Las, on est en mauvaise disposition pour penser... Le Roi préfère réfléchir encore... Nous devons lui donner tout le loisir nécessaire pour cela...

Et, regardant, derechef, Nogaret, pour lui indiquer, cette fois, qu'il lui fallait abonder dans son sens :

... — Pour drainer, dans le peuple, par très menues oboles, des sommes considérables... (P. 1128.)

— Du reste... ajouta-t-il... si la chose est urgente... elle peut être retardée, cependant, de quelques heures, sans trop d'inconvénients... et, même, au besoin, de quelques jours... Nous allons laisser le Roi... Il pensera, en paix, à tout ce que nous lui avons dit... Il examinera la question, avec soin... Certes, il verra quels dangers nous courons... Et, finalement, — j'en suis sûr, pour ma part, — il tombera d'accord, avec nous, que tout ce que nous lui avons demandé est rigoureusement nécessaire...

Après un temps de silence, le ministre, qui s'était fait très respectueux... qui avait parlé avec une grande douceur, poursuivit :

— Je dois ajouter que, si le Roi veut avoir de nouveaux éclaircissements sur les faits qui se sont produits, nous resterons tout à sa disposition... S'il plaît au Roi de modifier, tout, ou partie, de nos projets... et, ce, pour des raisons qu'il fera valoir, nous discuterons ces raisons... Le Roi est le Maître !... Nous ne sommes que ses Serviteurs très humbles... les exécuteurs, vigilants, et très dévoués, de ses volontés Souveraines !... Si, après réflexion, il nous ordonne de sévir contre ses ennemis, nous sévirons... S'il nous ordonne de demeurer cois, nous lui obéirons...

Nogaret ajouta, d'une voix sonore :

— Et, si nous tombons... si nous sommes frappés... si nous devons périr... nous périrons près de Notre Roi... à notre poste d'honneur... heureux, et fiers, de verser notre sang pour Lui, pour sa Cause... et pour la France !

Puis, se tournant vers Marigny... il ajouta :

— Sortons !... Laissons le Roi à ses réflexions... Il n'aura qu'un signe à faire pour nous dicter ses ordres, quels qu'ils soient... lorsqu'il aura pris une résolution définitive, après mûr examen de la question...

— Toutes les pièces du débat... toutes les pièces que j'ai communiquées à Votre Majesté... sont sur cette table... dit Enguerrand... Vous pourrez, Sire, les étudier, plus fructueusement, dans la solitude, et le silence...

Les deux ministres s'inclinèrent, respectueusement, devant Philippe IV.

Après quoi, ils se dirigèrent vers la porte de la Chambre Royale... suivis, dans leur retraite, par Jehan de Saintray.

Philippe leva la tête, au moment, même, où Marigny et Nogaret, allaient sortir.

— Restez ! leur ordonna-t-il.

Il avait donné cet ordre impérieusement.

Les ministres obéirent...

*
* *

...Tous les deux, ils étaient perplexes... Marigny surtout.

Il tremblait que le Roi ne l'eût rappelé pour lui donner une réponse définitive et négative.

Il tremblait que la feinte, qu'il avait employée, ultimement... et qui devait lui donner le temps de chercher un autre moyen de convaincre le Roi de la nécessité d'agir... n'eût été éventée par lui.

Il connaissait bien Philippe...

Il savait qu'il était difficile de le jouer... difficile de le décider à faire quelque chose qui n'était pas dans ses idées.

Que pensait-il, en cette circonstance ?

Qu'allait-il ordonner?

Certes, le moment était solennel !

Marigny, autant que Nogaret, était convaincu que l'acte, qu'il voulait accomplir... acte énergique, — était absolument nécessaire.

Il était convaincu que si le Roi ne profitait pas de l'occasion, qui lui était offerte, d'abattre ses ennemis... il serait abattu, par eux — avant longtemps !...

Pour lui, comme pour Nogaret... le salut du Trône, du Roi, et de la France, tenait dans cette minute, pendant laquelle Philippe allait se prononcer, pour, ou contre la proposition de ses Ministres.

Habitué qu'il était à lire sur le visage de son Maître pour y voir ce qui se passait en son âme, il s'efforça de deviner ce que le Roi pensait.

Vains efforts !

Le masque du Roi de France était impassible.

Personne ne pouvait pressentir la vérité, à cet instant décisif.

Personne ne pouvait savoir que Philippe, impressionnable, — comme tous les hommes vraiment supérieurs — était en pleine allégresse... parce que la découverte, inattendue, qu'il avait faite... lui avait donné du bonheur !

Du bonheur !

Quelle ivresse pour ce Monarque, tout-puissant... et si écœuré, si découragé, peu auparavant !

Or, cette ivresse avait transformé son être.

Depuis qu'il avait la certitude qu'il reverrait Clotilde, et sa fille... il s'était senti devenir meilleur.

Sa joie l'avait fait indulgent, doux, clément.

Il croyait qu'il valait mieux pardonner que punir.

Il ne voyait plus... il ne voulait plus voir le mal, autour de lui.

Du reste — et il faut l'indiquer — même en tout autre moment, Philippe n'eût point admis, dans son ensemble, la très radicale exécution proposée par Marigny.

En général, le Roi était, toujours, optimiste... Il croyait que le temps est un aide souverain, qui arrange bien des choses, ici-bas, et il ne se décidait, jamais, à frapper, énergiquement, que lorsqu'il était, absolument, convaincu, que cela était rigoureusement indispensable...

*
* *

— Écoutez-moi !... dit le Roi, avec le plus grand calme.

Marigny, et Nogaret, reprirent place, près de leur Maître.

Jehan de Saintray revint s'appuyer au dossier de la chaise d'Enguerrand.

— Il importe que la situation soit réglée dès aujourd'hui... reprit Philippe... Réglons-la donc... Je vous dois des explications... Je suis prêt à vous les fournir... Je vous ai écoutés, tous les deux, avec une grande attention,... avec un esprit, reposé, très lucide,... et j'ai parfaitement compris, et pesé, tout ce que vous m'avez dit... Je peux, donc, vous répondre en toute connaissance de cause, et sans qu'il soit besoin que j'étudie, de plus près, et davantage, la question qui nous occupe...

Puis, le Roi poursuivit, avec une vague émotion :

— D'abord, Messires, il convient que je vous exprime toute ma gratitude pour votre dévouement à ma personne, et à ma cause... Pendant que vous parliez, tout à l'heure, j'ai lu jusqu'au plus profond de votre cœur, et je n'y ai vu que noblesse, grandes idées, convictions souveraines !... Du reste, en toute occasion, et je me plais à le déclarer, j'ai trouvé, toujours, en vous, des conseillers éclairés, tout occupés, uniquement, de cette œuvre dont vous avez parlé si puissamment, et qui est nôtre, comme vous l'avez indiqué.

Les Ministres s'inclinèrent.

Philippe reprit :

— Oui, cette œuvre, que nous avons créée, poursuivie... et que nous accomplirons, en commun — sera grande, bonne, et féconde... Tous les trois, Messires, nous aurons le droit, par devant l'avenir, de revendiquer l'insigne honneur de l'avoir accomplie... Oui, oui, certes, je rends pleine justice aux qualités qui vous distinguent... Je vous considère, vous, les précieux coadjuteurs du Roi de France, comme des amis, sûrs... Vous avez fait la grandeur de mon règne... Par mon affection, sincère, profonde, inaltérable,... plus encore que par mes faveurs, sans cesse renouvelées, je vous

ai témoigné toute ma reconnaissance... Je vous la témoignerai toujours... Cela dit, je suis plus à l'aise pour m'expliquer avec vous.

Philippe se tut un moment.

— Que va-t-il dire?... se demandait Nogaret, plus calme, à présent.

Il avait été touché, d'ailleurs, par les paroles du Roi...

Philippe était un charmeur...

Quand il le voulait, il savait se faire irrésistible.

Personne, mieux que lui, ne s'entendait à prendre les hommes

Marigny, plus rusé, plus sceptique que Nogaret, pensait :

— Nous sommes perdus!

Et cela attristait, au plus profond de l'âme, ce très subtil politique, cet ardent patriote.

Le Roi reprit,... de sa voix harmonieuse, aux inflexions tour à tour graves et caressantes :

— Plus d'une fois, Messires... veuillez vous en souvenir — nous n'avons pas été d'accord... J'entends quant aux moyens à employer pour en arriver à nos fins... car, en vérité, sur le fond des choses qui nous ont occupées, et qui constituent, précisément, dans leur ensemble, cette œuvre dont Marigny nous a parlé avec une si ardente foi... nous avons eu, toujours, mêmes pensées.

— C'est vrai!... dit Marigny.

— Une fois de plus, nous différons d'opinion... poursuivit le Roi... Ce n'est pas une raison pour que nous soyons moins unis... j'imagine?...

— Non, certes!... fit encore Marigny.

— Vous voulez sévir contre nos ennemis avec toute la rigueur possible?... reprit Philippe... Moi, j'estime, que, au point où nous en sommes, c'est inutile... et, même, dangereux!... J'espère vous convaincre que je ne me trompe pas... Je vous parlerai avec la même franchise que vous m'avez montrée... Et, si je ne parviens pas à vous faire partager mes avis, en cette circonstance, je demeure persuadé que vous me servirez, cependant, toujours, avec le même dévouement...

— Certes!... dit Marigny... Votre Majesté peut en être sûre!

— N'ai-je pas déclaré... fit Nogaret... que je suis prêt à suivre le Roi partout où il lui plaira de me conduire... même si sa politique doit nous abattre tous!...

— Bien!... reprit le Roi.

Philippe ramassa les « ordres », préparés par les soins de Marigny, et qu'il avait déposés, sur la table, après en avoir pris connaissance.

Puis, il les relut, à haute voix.

— Je m'occuperai, d'abord,... dit-il... du premier de ces ordres, celui qui concerne le Pontife : Sa Sainteté Clément V... Voyons, Messires, réfléchissez... Vous voulez que nous arrêtions le Pape, et que nous l'enfermions en ce

Château de Vincennes, où nous sommes ?... A quoi bon?... Nogaret assure que c'est lui qui a fomenté le complot d'hier... C'est possible... Disons, même, que c'est sûr... Nous ferions donc arrêter le Pontife en châtiment de sa faute?... Permettez-moi de vous dire, d'abord, que nous n'avons aucune preuve, formelle, contre lui... Or, comment accuser sans preuves?... Ce serait commettre une exaction... Des preuves morales ne suffisent pas, si graves qu'elles soient... Seules, comptent, les preuves matérielles... Nous n'en avons aucune!... Et puis, le complot n'a-t-il pas échoué?... Par suite, Clément V n'est-il pas assez puni par son échec?... Du reste, il ne faut s'obstiner à vouloir punir que lorsqu'il est urgent d'obéir aux Lois que nous avons faites... lorsqu'il faut abattre un criminel, avéré,... et lorsque l'on doit bénéficier du châtiment qu'on lui a imposé...

Bénéficierions-nous du châtiment imposé au Pontife?... Non!... Au contraire...

Je dis : « Au contraire », Messires, parce que, si nous arrêtions Clément V, nous ferions, de lui, un martyr... et parce que le martyre crée des prosélytes... Le Pontife arrêté,... demain, toute la séquelle, innombrable, de ses moines, s'en ira, partout, en France, protester contre l'acte royal... Les moines seront habiles à en tirer tous les profits possibles... On nous hait, même dans le populaire, qu'on trompe, sur notre compte... on nous haïra plus encore!... On rappellera l'attentat d'Anagni, — qui était nécessaire, — et qu'on nous a tant reproché!... (1) On dira que, après avoir persécuté Boniface VIII, après l'avoir tué... après avoir empoisonné Benoît XI, — vous savez bien qu'on m'a accusé de ce crime?(2) — je médite, encore, de faire disparaître Clément V...

Ce n'est pas que l'on aime le Pontife... Non, de par Dieu!... On l'exècre, au contraire!... Seulement, tout prétexte est bon, pour nos ennemis, pour nous accuser, pour nous faire honnir...

Longtemps, encore, croyez-le, la France sera victime des manœuvres des intrigants de toutes sortes, qui opéreront, surtout, en exploitant, par la Religion, au nom de Dieu, la crédulité, la naïveté populaires!... Vous le

1. Quand Nogaret s'était rendu, en Italie, dans le but, secret, d'abattre Boniface VIII, Philippe lui avait donné, pour agir, des pouvoirs illimités, un véritable blanc-seing, et pour *faire tout ce qui serait à propos.* — Michelet...

Voici l'acte, d'après Dupuy : « Philippus, Dei gratia..., Guillelmo de Nogareto... plenam et liberam tenore præsentium commitimus potestatem, ratum habituri et gratum, quidquid factum fuerit in præmissis, *et ea tangentibus, seu dependentibus ex eisdem...* »

2. Benoît XI, successeur de Boniface VIII, mourut le 4 juillet 1304, après avoir lancé, le 7 juin, une bulle d'excommunication contre Philippe IV. — On dit qu'une jeune femme voilée, qui se donnait pour converse de Sainte-Pétronille, à Pérouse, vint lui présenter, à table, une corbeille de *figues-fleurs*, c'est-à-dire de la première récolte... Le Pape en mangea, sans défiance, se trouva mal, et mourut, en quelques jours.

savez bien, Messires... Et je prêche des convertis... L'arrestation, inutile, du Pape, nous créerait des embarras énormes sans profit pour nous.

Sans profit?... Je dirai plus...

Elle nous serait préjudiciable, non pas, seulement, parce qu'elle servirait nos ennemis pour les raisons que j'ai indiquées ; mais, encore, parce que les Moines en profiteraient, — ainsi que Nogaret l'a indiqué, du reste, — pour drainer, dans le peuple, par très menues oboles, des sommes, considérables, dont nous avons grand besoin, et qu'il vaut mieux garder pour nous...

Voilà pour le passé, et le présent, Messires... Quant à l'avenir... eh! bien, examinons-le...

Vous avez dit, Nogaret, que le Pontife après avoir échoué, dans son entreprise, parce qu'il avait trop compté que ses offres, tentantes, seraient acceptées par mon Frère : Charles de Valois... poursuivrait son œuvre, en essayant de se servir, contre nous, de ma belle-fille : Marguerite de Bourgogne, Reine de Navarre?...

C'est possible... Admettons, encore, que cela soit sûr...

Vous avez, là, une pièce, qui établit, de manière certaine, que les conjurés ont eu l'idée de s'adresser à Marguerite... L'Évêque de Saint-Georges a-t-il agi, près d'elle, comme on le lui demandait?... Rien ne le prouve... A-t-il obtenu, d'elle, cet « acquiescement » dont il est question, dans le parchemin?... Et cet « acquiescement » a-t-il quelque rapport, comme vous le supposez, — sans preuves, notez-le, — avec un complot quelconque à tramer, dans l'avenir, contre nous?...

Non!...

Marguerite n'aurait à y gagner que de règner plus tôt...

A quoi bon?...

Ne règne-t-elle pas, d'ores et déjà, par sa seule grâce, si enveloppante?... Cela suffit à cette très jeune femme, tout occupée, uniquement, de vivre dans les plaisirs... d'être jolie, et de plaire .. Je ne la crois pas si perverse qu'on le dit...

Mais, enfin, admettons le pire : Admettons que l'Évêque de Saint-Georges l'ait conquise, et qu'elle soit décidée à servir, à son profit, les conjurés!... Que pourrait-elle contre nous?... Nous avons failli, une fois, être atteints par les félons?... Nous nous garderons mieux, désormais : Les susdits conjurés, il faut l'espérer, du moins, ne retrouveront plus une occasion pareille à celle qu'ils ont perdue, hier... Dans tous les cas, l'arrestation de Clément V n'empêcherait pas ses créatures d'agir... au contraire!...

Pour toutes ces raisons, Messires, je conclus que nous aurions tout à perdre, et rien à gagner, à mettre la main sur le Pontife...

Faites-le seulement surveiller, étroitement... par des gens sûrs et dévoués... Payez ceux-ci largement... Promettez-leur toutes les faveurs royales en récompense de leurs services... Qu'on épie ses moindres actes...

Un homme parut dans la Chambre Royale. (P. 1134.)

Qu'on sache tout ce qu'il fait, tout ce qu'il dit, et, même, si possible, ou autant que possible, tout ce qu'il pense... Et cela suffira... Nous le tiendrons, mieux, à mon avis... plus sûrement, plus fructueusement, aussi, — en ne le tenant pas!...

Du reste, ne vient-il pas à Paris, appelé par notre ordre?... Par ainsi, il sera plus près de nous... et l'on pourra, plus aisément, connaître ses moindres faits et gestes... S'il nous résistait, nous pourrions l'abattre, adroite-

ment... Il sait bien que son successeur serait à nous, puisque nous avons, dans notre main, la plupart des Cardinaux du Conclave... Aucun Pontife, — grâce à notre habileté, — ne pourra coiffer la Tiare qu'après avoir été accepté par le Roi de France....

Nous sommes donc loin du temps où Boniface VIII, se croyant, déjà, maître du monde, parut, lors de son jubilé, en l'an 1300, — c'est-à-dire il y a seulement treize années, — devant le peuple assemblé, avec les insignes impériaux!...

Furieux que Albert d'Autriche se fut fait Empereur, après la mort d'Adolphe de Nassau, il mit, vous le savez, la couronne Impériale sur sa tête, saisit l'épée et s'écria (1) :

— « C'est moi qui suis César, c'est moi qui suis l'Empereur, c'est moi qui défendrai les droits de l'Empire. »

Puis, vous vous en souvenez, Nogaret?... il fit porter, devant lui, l'épée et le sceptre sur la boule du Monde pendant qu'un héraut, le précédant, allait, criant :

— « Il y a, ici, deux épées; Pierre, tu vois, ici, ton successeur; et vous, ô Christ!... regardez votre vicaire. »

Ce qui ne l'empêcha pas de tomber!... Et de tomber de telle façon que le mot prononcé, à son sujet, par son prédécesseur : Célestin... se trouva justifié :

— « Tu as monté comme un renard; tu règneras comme un lion; tu mourras comme un chien (2)! »...

Oui, oui, Messires, le Pontife est à nous... Il ne peut nous abattre... Croyez qu'il tremble devant nous... Il nous a donné tout ce que nous lui avons demandé, quoique vous en disiez... tout!...

C'est de par lui, de par lui seul, que nous en sommes au point culminant de notre œuvre... à ce point d'où l'on peut voir, tout à la fois, le chemin parcouru, et l'avenir... Pour le tenir, nous avions, contre lui, cette force : le procès de Boniface VIII... que nous lui demandions de terminer... Nous exigions qu'il condamnât la mémoire de ce Pontife... qu'il le déclarât Hérétique, et Faux Pape... Messires, en lui demandant cela, nous lui demandions, tout simplement, et vous le savez bien, l'impossible... en ce sens que nos exigences étant satisfaites, cela eut constitué le suicide de la Papauté!... En effet, s'il avait proclamé que Boniface était Hérétique et Faux Pape, les Cardinaux qu'il avait faits étaient de faux Cardinaux... Benoît XI et Clément, élus par eux, étaient, à leur tour, Faux Papes et sans droit... et non seulement eux; mais tous ceux qu'ils avaient choisis, ou confirmés, dans les Dignités Ecclésiastiques, non seulement leurs choix... mais leurs actes de

1. Michelet.
2. Dupuy.

toute espèce!... L'Église se trouverait enlacée dans une illégalité sans fin (1)... Or, Messires, nous avons besoin de l'Église!...

En réalité, nous savions que Clément ne pouvait nous accorder cela... C'eut été contraire, du reste, à nos propres intérêts... Et nous n'avons agité, devant lui, cet épouvantail, que pour tirer, de lui, tout ce dont nous avions besoin...

Et, surtout, l'abolition de l'Ordre du Temple!... N'est-il pas aboli, cet Ordre?... Clément V n'a-t-il pas déclaré, dans sa bulle explicative, que — « au sujet des Templiers, les informations ne sont pas assez sûres, qu'il n'a pas droit de juger; mais que l'Ordre est suspect (2)? » Cela suffit (3)...

Nous tenons les principaux Chefs de l'Ordre... Ils disparaîtront quand nous le voudrons... Gardons-les, comme otages... Je consens qu'il faudra les abattre, si cela est nécessaire, pour effrayer ceux qui restent, et qui se cachent...

J'en arrive aux Hauts Seigneurs que vous voulez arrêter — Messires, ces mécontents sont peu nombreux, en somme... Soyons plutôt cléments, avec eux... Faites-les comparaître, par devant moi... Je leur reprocherai leur crime... Je leur dirai, ensuite, que je le leur pardonne... Ils sauront, pas ainsi, que je ne les crains pas... C'est de bonne politique, car qui sait ?... ma clémence, d'une part, et, d'autre part, quelques promesses, habilement faites, me les ramèneraient, peut-être... Ils me seront d'autant plus soumis, alors... Double profit, pour moi, puisque j'aurai fait montre d'une générosité que l'on admirera, et puisque j'aurai su me faire des amis avec des ennemis...

Ces Hauts Seigneurs sont de grande race... Ils ont servi mon père, et moi-même, comme leurs pères avaient servi, avec dévouement, mon aïeul... il faut les ménager... Nous avons eu des torts envers quelques-uns d'entre eux... je serais aise qu'il vous plût d'en convenir, car c'est la vérité...

Les emprisonner... les juger... les condamner... les pendre ?... Je n'y gagnerais rien... Je causerais un scandale inutile... Le populaire serait heureux de voir ces chevaliers accrochés au gibet, et cela diminuerait le respect que les manants doivent avoir, et garder... pour les gens qui les dominent... J'aime mieux pardonner... et m'efforcer de reconquérir — pour qu'ils restent autour de moi, et me servent — ces hommes, courageux, hardis, énergiques, un moment dévoyés... et qui seront aises, après avoir reconnu ma

1. Michelet : L'or. — Le Fisc.

2. *Ordinem valdæ suspectum.*

3. Il faut avouer, — dit Michelet, — que le procès des Templiers n'était pas de ceux qu'on peut juger. Il embrassait l'Europe entière; les dépositions étaient par milliers; les pièces innombrables; la procédure avait différé dans les différents États. La seule chose certaine, c'est que l'Ordre était, désormais, inutile, *et, de plus, dangereux...*

puissance,... éprouvé ma générosité, de me témoigner leur reconnaissance — au moins pour obtenir mes faveurs !...

Messires, on ne peut recevoir de faveurs que de qui l'on dépend... Que ces Hauts Seigneurs, si fiers, si arrogants, hier, encore, et qui traitaient, de pair à égal, avec moi, se courbent devant la Souveraineté Royale... C'est tout ce que je veux obtenir d'eux... Je les y contraindrai plus en les caressant, qu'en les menaçant... Et, par ce seul fait que je leur aurai aussi leur grâce, et qu'ils l'auront acceptée, ils auront reconnu ma souveraineté...

Je n'insiste pas sur votre projet d'arrêter mes belles-filles... J'ai démontré que ces femmes ne sont pas coupables...

Je pendrais volontiers Frezzini... Mais Marguerite tient à ce Florentin... Laissons-le lui... Au besoin, on saurait bien, si cela était absolument utile, se défaire de cet homme, n'est-ce pas ?...

Quant à l'Évêque de Saint-Georges,... j'aviserai !... Dans quelques jours... avant, peut-être — nous reparlerons de lui...

Telles sont les raisons, Messires, pour lesquelles je ne suis pas de votre avis... au moins pour le moment... Qui sait si, plus tard, je n'aurai pas une autre opinion ?... Il faudra, pour cela, que j'aie des raisons plus graves que celles que vous avez énoncées...

J'estime que nous sommes plus forts que jamais, et que, jamais, nous n'avons été plus près d'atteindre le but que nous avons poursuivi ensemble... Seulement, il ne faut pas agir trop vite... Ce qu'on fait en hâte ne vaut rien... Le fruit n'est pas mûr... Laissons-le mûrir encore. Et, même, mieux que de le cueillir, laissons-le tomber, de lui-même... Cela vaudra mieux, je le crois, fermement... L'Évêque Bernard de Saisset a prédit que ma race périrait avec moi... Croyez, Messires, que cette prédiction ne se réalisera pas !... (1)

Le Roi, ayant ainsi parlé, se rassit.

— Je conclus... reprit-il... Selon moi, donc, Messires, nous devons attendre la venue de Clément V, et, en attendant, le faire surveiller, atten-

1. Ce Bernard de Saisset, Évêque de Pamiers, appartenait à la famille des anciens Vicomtes de Toulouse ; il avait rêvé la fondation d'un Royaume de Languedoc au profit du Comte de Foix, ou du Comte de Comminges, qui descendait des Raimond de Toulouse, tant regrettés de leurs anciens sujets. On lui attribuait des mots piquants contre le Roi de France : « Votre Roi, disait-il, est un faux-monnayeur. Son argent n'est que de l'ordure... Ce Philippe *le Bel* n'est ni un homme, ni même, une bête ; c'est une image, et rien de plus... Les oiseaux, dit la fable, se donnèrent, pour roi, le *Duc*, grand et bel oiseau, il est vrai ; mais le plus vil de tous. La pie vint, un jour, se plaindre au roi de l'épervier, et le roi ne répondit rien (*nisi quod flevit*). Voilà votre roi de France ; c'est le plus bel homme qu'on puisse voir ; mais il ne sait que regarder les gens... Le monde est, aujourd'hui, comme mort, et détruit, à cause de la malice de cette cour... Mais Saint-Louis m'a dit, plus d'une fois, que la royauté de France périrait en celui qui est le dixième roi, à partir d'Hugues Capet. » — Michelet.

tivement, lui, et ses familiers... Nous devons, d'autre part, entreprendre de ramener, à nous, les Hauts-Seigneurs mécontents... Enfin, et par mesure de prudence, il faut savoir jusqu'à quel point ma belle-fille : Marguerite, s'est engagée avec l'Évêque de Saint-Georges... En agissant adroitement, on le saura... certes... Et, si, dans l'avenir, nous sommes par trop menacés, s'il nous faut, absolument, agir... Alors, nous agirons !...

— Trop tard, peut-être, Sire !... dit Nogaret.

— Oui, trop tard !... fit, aussi, Marigny.

— Je vois que je ne vous ai pas convaincus ?... reprit Philippe.

— Pour ma part, je trouve que Votre Majesté est trop optimiste... répliqua Enguerrand, prudemment.

— Je dirai plus... déclara Nogaret... j'estime que le Roi, Notre Sire, que Dieu garde !... se repentira, avant longtemps, de n'avoir pas suivi nos avis !...

Puis, après avoir soupiré, profondément, il ajouta :

— Quoi qu'il en soit, du reste, j'obéirai !... J'ai fait connaître ma pensée, nettement, loyalement — c'était mon devoir... je l'ai rempli... je n'ai rien à me reprocher... Maintenant, mon devoir est d'obéir... j'obéirai, je le répète... et m'efforcerai de détourner, même au péril de ma vie, les dangers, qui, selon moi, planent sur notre tête — et qu'un acte, énergique, eût écartés, dès aujourd'hui, définitivement.

— Je n'ajouterai pas un mot, Sire... fit Marigny... Je considère que Nogaret a parlé pour nous deux : Il a dit, à Votre Majesté, tout ce que je lui eusse dit moi-même.

— Je vous sais gré de votre inébranlable attachement à ma personne, Messires!... répliqua Philippe.

Il réfléchit, un moment, et reprit :

— Dans une heure, je quitterai Vincennes, et retournerai à Paris, où je me réinstallerai, au Palais... Demain, nous nous reverrons... D'un commun accord, nous chercherons le moyen de mettre à exécution, au mieux de nos intérêts, les projets que j'ai énoncés, devant vous, tout à l'heure...

Marigny, et Nogaret,... comprirent que le Roi leur donnait congé.

Ils se levèrent.

Tous les deux, ils étaient, également, découragés, déçus, dépités.

On eut dit qu'ils avaient conscience que la scène qui venait de se jouer, par devant leur Maître, aurait de très funestes conséquences.

Sans mot dire, ils s'inclinèrent devant le Roi... et se disposèrent à se retirer.

Jehan de Saintray allait ouvrir la porte, quand il se passa un événement inattendu.

La tapisserie qui recouvrait la porte de l'Oratoire de la Reine, défunte, se souleva.

Un homme parut dans la Chambre Royale.

Le Roi, Marigny, et Nogaret, le virent, presque en même temps...

Tous les trois éprouvèrent, à un égal degré, une surprise indicible.

Cet homme, qui s'était dressé devant eux, à l'improviste, c'était Charles de Valois.

XVI

ROI. — PRINCE. — MINISTRES.

— Ne vous éloignez pas encore, Messires !... dit le Prince... Je voudrais que vous entendissiez — vous, surtout, Messire Enguerrand de Marigny — ce que je vais dire au Roi.

Nogaret, et Marigny, vraiment stupéfaits, regardèrent Philippe... comme pour lui demander ce qu'il souhaitait qu'ils fissent.

— Restez, Messires... fit le Roi... Restez, puisque mon Frère vous en prie.

Les Ministres s'inclinèrent.

Philippe, alors, s'adressant à Charles de Valois, reprit :

— Comment donc étiez-vous là, Charles?... demanda-t-il, avec plus de hauteur que de bienveillance.

Charles de Valois était très pâle, et tout frémissant.

Son regard restait fixé sur Marigny... qui parut vaguement troublé.

C'est que le Ministre se demandait, non sans inquiétude, depuis combien de temps le Prince se trouvait là.

Pour venir de Fontainebleau, Charles avait fait diligence.

Il était arrivé, au Château de Vincennes, plus tôt que Nicolas de Garlande ne l'avait prévu.

Ses vêtements étaient gris de poussière, et ses longs cheveux, mouillés de sueur, étaient encore collés à ses tempes.

— Je suis descendu de cheval, il y a une heure, environ, dans la cour du Château... dit-il, répondant à la question que lui avait adressée son frère... J'avais grande hâte,... très grande hâte, même, de vous voir, Sire — et pour cause !... Mon neveu, Louis, m'a appris que vous étiez, céans, avec Messire de Marigny... J'y suis monté par l'escalier de l'Oratoire, afin de n'être pas obligé de faire un détour pour passer par l'autre escalier...

— Après ?

— Quand je suis arrivé là... et comme j'allais pénétrer dans cette

pièce... j'ai entendu prononcer mon nom... Je me suis arrêté... Messire de Marigny parlait... Il parlait, de moi, à Votre Majesté...

— Poursuivez?

— Il en parlait en de tels termes que je n'ai pas voulu l'interrompre!... C'eût été dommage, vraiment!... J'ai entendu, de même, Sire, ce que Votre Majesté lui a répondu... J'en remercie le Roi, du plus profond de mon âme...

— Après? répéta le Roi.

— Puis, j'ai assisté à l'entretien que vous avez eu, ensuite, Sire, avec Messire de Marigny, d'abord, et, plus tard, avec lui et Messire de Nogaret... Enfin, je me suis montré... Voilà toute la vérité, mon frère...

— Vous auriez pu... vous auriez dû, même, vous montrer tout de suite, Charles!... fit le Roi.

— J'aurais craint, Sire... répliqua le Prince... j'aurais craint que Messire Enguerrand de Marigny ne m'accusât, par devant Votre Majesté, de peser sur la décision qu'elle prendrait, en la situation où elle se trouvait... en «exploitant», au profit de mes convictions politiques, l'attitude que j'ai cru devoir garder, la nuit dernière, dans la grotte d'Arbonne, en présence des Conjurés qui m'ont proposé de me faire Roi de France!

Marigny, blême, se rapprocha du Roi, et parut prêt à répondre à cette attaque; mais Philippe lui fit signe de se taire...

Le Ministre garda le silence, non sans avoir fait un grand effort pour obéir à l'ordre de son Maître.

Charles de Valois poursuivit :

— Sire... jusqu'ici, on s'était contenté de m'accuser de vous haïr... de vous combattre, dans les Conseils, par jalousie, par ambition — que sais-je?... On m'avait accusé de chercher, par tous les moyens possibles, à vous mécontenter, à vous créer des soucis... On m'avait accusé de payer des espions pour surveiller vos faits et gestes, afin de pouvoir utiliser, comme armes, contre vous, les révélations que ces espions pouvaient me faire, touchant des détails, secrets, de votre existence...

— Eh! bien?

— On m'avait accusé de mille vilenies, indignes, certes, d'un homme tel que moi... Mais, jamais, encore, on n'avait osé insinuer, devant Votre Majesté, que votre propre frère — comme vous, Sire, petit-fils de Saint-Louis... pourrait, au besoin, et s'il y trouvait la satisfaction de son ambition, devenir félon... trahir, pour l'appât d'une Couronne Royale, son Roi, et son frère, à la fois : double crime!... C'est fait, maintenant!... De quoi Messire Enguerrand de Marigny pourra-t-il m'accuser, désormais?... D'imiter Judas, et de vendre mon Dieu?... Il y viendra, qui sait?

Au fur et à mesure qu'il parlait, le Prince, — homme bouillant, violent, au tempérament sanguin — s'exaltait davantage.

— Il est bien vrai, mon frère... poursuivit-il... que, plus jeune, par fois, je vous ai combattu avec trop de fougue; il est bien vrai que j'ai critiqué vos actes avec trop d'ironie ; il est bien vrai que je vous ai raillé, parce que les opinions que vous exprimiez n'étaient pas en rapport avec les miennes... Je m'accuse de ces peccadilles, que vous avez excusées, depuis longtemps... Ces peccadilles, Sire, ont servi de prétextes, aux esprits malveillants, pour insinuer que je vous haïssais... que je vous jalousais!... En réalité, satisfait de ma très haute situation, qui me met, à côté de vous, Sire, sur la première marche de votre trône... et qui fait, de moi, le premier homme, de France, après Votre Majesté... j'ai toujours respecté, honoré, mon Roi, comme doivent le faire tous ses sujets, depuis le plus grand, jusqu'au plus infime!... Ce n'est pas tout : Si j'ai respecté mon Souverain... j'ai toujours aimé, sincèrement, profondément, en lui, mon frère... J'ai toujours été prêt à lui sacrifier ma vie, même... si ce sacrifice avait pu lui être utile... Plus que jamais, à présent, cette affection qui unit des frères est devenue un besoin, pour moi...

Charles, en proie à une réelle émotion, dit :

— Jeune, Sire, on a les joies que donne le printemps de la vie... Tout vous enchante, vous passionne, vous enivre... Les illusions, les enthousiasmes, les folies amoureuses, les plaisirs dominent et occupent la vie... Mais, à mon âge, lassé, déçu, blasé, désillusionné, on se rattache, pour l'apaisement de son âme, aux doux souvenirs du passé; on revoit, avec une réelle ivresse, les êtres qui ont vécu; près de soi, pendant les jours si délicieux de l'enfance, de la prime jeunesse, alors que l'on ne savait rien de la vie, alors que l'on était pur, et que tout, autour de soi, paraissait également pur!... Et cela rassérène, réconforte... et l'on sent que l'on aime, mieux, ceux qui restent de ces temps passés... Oui, mon frère, ce m'est une joie de vous dire ces choses, en ce moment où je suis encore meurtri après l'attaque dont j'ai été l'objet de la part de votre Premier Ministre!...

Le Roi fit un mouvement d'impatience; mais Charles s'écria :

— Oh! Laissez-moi parler, de grâce... laissez-moi m'expliquer jusqu'au bout... Il faut que je dise tout ce que j'ai à dire, non pour me défendre — d'abord, Sire, parce que vous avez pris la peine de me défendre, vous-même, — ce dont je vous suis reconnaissant, je le répète, au delà de toute expression — et puis, parce que l'attaque, en somme, ne m'a touché qu'à demi!... seulement en raison de l'effet qu'elle pouvait produire sur votre esprit...

Philippe prit l'attitude résignée d'un homme décidé à laisser son interlocuteur s'expliquer jusqu'au bout.

— Oui, j'ai combattu votre politique; elle me semblait mauvaise!... reprit le Prince... J'ai soutenu, toujours, par devant vous, énergiquement, mon opinion; mais, toujours, aussi, je l'ai défendue avec une conviction

— J'aurai mon tour!... murmura-t-il, en descendant les degrés de l'escalier secret... Ce Marigny, tôt ou tard, me le paiera!... (P. 1144.)

ardente, sans souci de mes intérêts : Je n'avais en vue que les vôtres... Selon moi, l'Église, les Hauts Seigneurs — la Croix et l'Épée... comme on le dit en me raillant — constituent l'appui le plus solide du Trône... J'ai cru cela, parce que, lorsque je regarde la France d'autrefois, je la trouve plus grande, plus noble que celle d'aujourd'hui... C'est que les Hauts Seigneurs d'autrefois, c'est que les plus puissants représentants de l'Église étaient plus grands, et plus nobles... Hélas! Je conviens, à présent, que ceux d'aujour-

d'hui ne leur ressemblent pas!... Ceux-ci n'ont plus ce qui exaltait les autres : la Foi!... Ceux-là mouraient, superbement, pour Dieu, et pour leur Prince!... Ceux d'aujourd'hui ne sont plus occupés que de vaines jouissances... pour lesquelles ils ont besoin de puissances et de richesses, qu'ils veulent se procurer par n'importe quels moyens...

Il faut une Elite à la tête d'une nation... Les Dignitaires Ecclésiastiques, et les Seigneurs, constituaient cette élite... Tous mes efforts ont tendu à exalter, en eux, les vertus de leurs aïeux, afin de les rendre, comme eux, désintéressés, vaillants et loyaux... On y pouvait parvenir, je le crois...

Me suis-je trompé?... Peut-être!... Je n'en suis pas encore convaincu...

Vous, Sire, vous avez cru que, à des temps nouveaux, il fallait un nouveau régime, et vous l'avez appliqué... Or, il y a des moments où je me demande si vous n'avez pas mieux vu que moi, si vous n'avez pas eu raison d'agir comme vous l'avez fait... Vous voyez que je vous parle avec franchise?... Seulement, si vous avez eu raison de vouloir créer cette digue : la Loi... nécessaire pour contenir la société nouvelle, et qui doit remplacer cette autre digue, plus haute, plus noble, plus sainte : la Foi,.. qui régna sur la société passée, et qui la dirigea — vous avez eu tort, à mon avis, et je le dis nettement, comme toujours, vous avez eu tort de l'appliquer avec l'aide des hommes qui vous entourent... de ce Marigny, surtout!...

Le Prince, après un temps de silence, poursuivit, d'une voix vibrante :

— Issu de basse extraction... élevé, par vous, au premier rang, il voudrait faire payer, à tous les Hauts Seigneurs de race, le mépris, que, fort justement, ils professent pour lui!... Plus haut, plus puissant, plus riche que le plus haut, le plus puissant, et le plus riche Seigneur, il les jalouse, et il leur rend haine pour mépris... Il a entrepris, bassement, par rage envieuse, de les abattre, et de les ruiner... Tout ce qu'il entreprend ne tend que vers ce but unique : Se venger, par tous les moyens possibles, des dédains dont on le couvre... Il ne peut pardonner, aux Hauts Seigneurs, d'agir avec la magnanimité de Preux... Les actes les plus nobles, des plus nobles chevaliers, sont mal jugés par ce Légiste... dont la main, aux doigts crochus, ne sait opérer que par la ruse, l'intrigue, le dol, les manœuvres traîtresses, et dont les armes sont les textes, les arguties, les grimoires... Il rit de ceux qui respectent la Croix et qui admirent l'Épée... Lui, il vénère l'Argent,... et son grand moyen d'action, c'est le Gibet!

— Sire... fit Marigny... Sire... je supplie Votre Majesté de...

Le Roi leva la main, regarda Marigny, fit un geste pour lui indiquer qu'il fallait laisser le Prince parler sans l'interrompre; puis, s'adressant à Charles :

— Poursuivez, mon Frère? dit-il.

— Il ne s'attaque pas, seulement, aux plus Hauts Seigneurs; mais à tous les membres de votre famille, Sire... reprit Charles... Je le savais... Mais,

tout à l'heure, je l'ai entendu... Il a insinué que je vous aurais trahi, mon Frère, si j'y avais trouvé mon compte!... Ah! quand j'ai entendu ces paroles, il m'a fallu faire effort, sur moi, un très grand effort, pour contenir mon indignation... pour m'empêcher d'apparaître, devant cet indigne et lâche insulteur... et pour le châtier, séance tenante, terriblement, de son incommensurable audace!...

Après m'avoir insulté, il a tenté, encore, de vous démontrer, Sire, que votre belle-fille: Marguerite... est d'accord avec les Conjurés... Il rêve de faire prononcer le divorce de la fille du duc Robert II et de mon neveu: Louis... à qui, pour des intérêts secrets, il espère pouvoir donner, un jour, pour femme, Clémence de Hongrie(1)...

Sire, cet homme, ce Marigny,... est votre mauvais génie... le mauvais génie de la France en les temps où nous sommes!... Il cherche à désunir notre famille... à éloigner, de vous, vos plus fidèles serviteurs... à vous détacher de vos meilleurs soldats... et, ce, par orgueil, ambition, et cupidité!... Il veut rester seul, près de vous, avec ses créatures... Il est presque Roi!... Il veut l'être tout à fait!... Il le deviendra, certes, si Votre Majesté lui laisse tendre, mieux encore, les fils de la toile en laquelle, davantage, chaque jour, il vous enserre, à son profit...

Oui, oui, le jour est proche, Sire, où, sous votre nom, on verra régner, sur la France, Enguerrand de Marigny, né Le Portier, ancien panetier de la Reine, notre Mère!...

En vérité, mon Frère, il était urgent que ces choses vous fussent dites... Tout le monde, autour de vous, pense comme moi, à ce sujet; mais cet homme est puissant, l'on a peur de lui... et l'on se tait!... Moi, j'attendais une occasion pour m'en expliquer avec vous... Cette occasion s'est offerte à moi... Je l'ai saisie...

Attaqué, je ne me suis pas défendu... j'ai dévoilé les manœuvres d'un traître... J'espère, Sire, que j'aurai dessillé vos yeux... qui regardent cet homme avec trop de complaisance...

Du reste, on dirait que vous y voyez plus clair, puisque vous n'avez pas accueilli ses propositions... puisque vous avez refusé de vous faire, vous, le Roi de cette France, fille aînée de l'Eglise, le geôlier du Pape... puisque vous n'avez pas voulu faire arrêter, juger, condamner, et pendre, — pour la plus grande joie de Messire Le Portier — le Connétable et les plus hauts Barons de France, félons, j'en conviens — et je le leur ai dit — mais aigris, parce qu'ils ont vu le Légiste triompher du Chevalier — et qui vous reviendraient, Sire, pour votre plus grande gloire, respectueux, et dévoués, sur un seul signe de votre Royale main...

1. Clémence de Hongrie fut la deuxième femme du fils aîné de Philippe-le-Bel: Louis X... le Hutin.

Oui... vous vous défiez de lui... Et vous avez raison...

Faites plus, et mieux... Chassez-le!... Et vous verrez, mon Frère, quel changement, radical, et bienheureux, s'accomplira, en ce royaume, livré aux factions!... Oui, oui, chassez-le... lui, et ses Légistes!... Appelez, près de vous, vos Preux... ceux qui tiennent l'Epée... ceux de qui les Pères ont fait la gloire de nos aïeux... Régnez, désormais, en Chevalier, que vous êtes,... avec, et de par l'aide des Chevaliers... La France redeviendra, du même coup, la grande France d'autrefois...

Oui, oui, chassez ces hommes qui ont fait tant de mal!...

Sire, la Papauté, insolente, avait besoin d'être abaissée... On pouvait l'abaisser autrement qu'en faisant agir un Sciarra-Colonna... On pouvait l'abaisser en lui parlant de haut, en Roi...

Les Templiers, trop riches, trop hautains, devenaient dangereux?... On pouvait les réduire autrement que par les procédures, les tortures et les bûchers... Moyens de Légistes!... Moyens indignes du petit-fils de Saint Louis...

Ces hommes: Marigny, Nogaret, furent les artisans de ces œuvres détestables... On le sait... Et ils en portent tout le poids... La honte de ces actes les couvre... Ils sont au pilori... Ils y resteront, devant l'Avenir, qui les flétrira — comme devant le Présent, qui les honnit!...

Sire, il est temps de vous reprendre... Il est temps de frapper un grand coup... Frappez-le... Séparez-vous de ces traîtres, dont la honte, à la longue, rejaillirait sur vous et flétrirait votre règne, votre nom...

Chassez-les!... Sire!... Chassez-les!... Chassez-les!...

Dieu puissant, si je tenais le sceptre, ils ne pèseraient pas lourd!... Avant la fin de cette journée, je les aurais accrochés au gibet!... J'ai dit, mon Frère... Et, de par tous les saints, je suis satisfait d'avoir pu, enfin, extravaser toute la haine, tout le mépris dont mon cœur était plein!... Philippe, vous agirez comme vous voudrez... Moi, j'ai conscience d'avoir, en cette occasion, comme toujours, accompli mon devoir... tout mon devoir!...

Le Prince, ayant ainsi parlé, releva la tête.

Fièrement appuyé sur la garde de son épée, il regarda, de ses yeux flamboyants, Marigny, et Nogaret.

Ceux-ci, pâles, avaient écouté, frissonnants, la longue harangue de Charles de Valois...

Plusieurs fois, ils avaient été prêts à l'interrompre; mais, chaque fois, ils avaient été arrêtés par un geste, impérieux, du Roi, qui leur avait imposé le silence.

— Monseigneur... dit, enfin, Marigny, s'adressant au Prince... il y a lâcheté, de votre part, à m'insulter, car vous savez que je ne puis tirer, de vous, vengeance!

— Pourquoi donc?... demanda Charles, ironiquement.

— Parce que je ne puis châtier le frère du Roi!

— Vous prendrez votre revanche, Messire!... fit, insolemment, Charles... Si mon Frère ne vous chasse pas, comme je le lui demande encore, vous agirez, contre moi, par devant lui, ténébreusement!... Ce moyen vous conviendra mieux... Il vous réussira davantage, et sera moins dangereux!

— Monseigneur... reprit Marigny,... votre vaillance, bien connue, n'est pas pour effrayer un homme tel que moi... Je vous le prouverais en champ clos, si cela était possible!...

— Mais ce n'est pas possible, Messire!... Un Chevalier ne combat pas contre un Légiste!

— Monseigneur... le hasard vous a fait naître sur les marches d'un Trône... Vos qualités vous y font tenir votre place avec honneur... Mais, moi, né Le Portier, debout sur les mêmes marches du Trône, j'y suis monté par mon seul travail, par mon seul mérite, et j'y tiens ma place, autant que vous,... plus que vous, avec honneur,... et, cela, par ma seule valeur!... J'estime donc, moi qui ne dois rien au hasard d'une naissance princière, que je suis plus grand que vous!... Les insultes, Monseigneur, pareilles aux corps pesants, lancés dans l'espace, ne montent pas; elles tombent!... Les vôtres, par suite, ne m'ont pas atteint!...

Les deux hommes, face à face, très hautains, l'un et l'autre, se regardèrent, et se défièrent.

Nogaret, terrible, se rapprocha de Charles, à son tour.

— Monseigneur... lui dit-il... au cours de mon existence, déjà longue, tout entière dévouée au service de mon Roi, et de la France, jamais homme n'eut osé parler, de moi, en ma présence, comme vous en avez parlé, tout à l'heure... Je lui eusse fait mordre la poussière... Il ne se fut point relevé vivant, je le jure, de par Dieu!... Je ne vous touche point parce que le Sang Royal coule dans vos veines!... Vous ne devez de vivre qu'à votre titre de petit-fils de Saint-Louis, de frère de Philippe IV... Vous pourrez vous vanter, Monseigneur, que Nogaret vous a fait grâce!

Charles de Valois sourit, et haussa les épaules; mais il ne dit mot.

Marigny, alors, s'adressa au Roi, — qui, pendant toute cette scène était resté assis sur sa chaise, impassible, muet.

— Sire... dit le Ministre, en proie à une émotion très vive... il m'en coûterait, je l'avoue, de me séparer de Votre Majesté... J'estime que je peux la servir, encore, utilement... J'estime qu'il est de mon devoir, — et comme sujet du Roi, et comme Français, — de poursuivre, et d'achever, l'œuvre commencée, dont nous parlions, tout à l'heure... Toutefois, après ce qui vient de se passer,... après les paroles que Monseigneur Charles de Valois a articulées, par devant Votre Majesté... ma conscience m'ordonne, impérieusement, de vous demander, Sire, avec tout le respect que je dois à mon

Souverain, s'il approuve les propos de son Frère?... En ce cas, je croirais devoir me retirer dans mes terres, et laisser ma charge à des mains plus dignes...

— Sire... fit, à son tour, Guillaume de Nogaret... veuillez considérer que Marigny vient de parler pour nous deux... Ce qu'il a dit, à Votre Majesté, j'allais le lui dire...

Et les deux Ministres, debout près du Roi de France, très dignes... très calmes, maintenant, — au moins en apparence, — attendirent la réponse de leur Maître.

Philippe IV regarda, tour à tour, Charles de Valois, Marigny, et Nogaret.

Puis, très gravement, il dit :

— Mon frère... la nuit dernière, par devant les conjurés qui se sont réunis dans la grotte d'Arbonne, et qui ont voulu vous donner la couronne de France, vous avez eu une tenue qui convenait à l'homme que vous êtes, c'est-à-dire au petit-fils de Saint Louis, et au valeureux chevalier qui a porté, haut, son cimier dans les batailles... Je ne crois pas qu'il faille vous en féliciter : Vous avez fait votre devoir !... Du reste, la couronne n'eut pas tenu, un jour, sur votre chef de félon, si vous aviez été assez aveuglé, par l'ambition, pour déshonorer votre nom en acceptant les offres des conjurés... Par droit divin, par droit de naissance, je détiens le sceptre... et crois qu'il tient bien dans ma main royale !... Si le Sort avait fait, de vous, au lieu de moi, le Roi de France, vous eussiez dirigé l'État comme il vous aurait plu de le diriger... Vous eussiez donné, à votre règne, l'orientation qui vous eut convenu... C'eut été votre droit... Je l'eusse respecté... Respectez donc le mien... Dans les conseils, où votre rang vous appelle... je ne vous ai jamais empêché de donner vos avis ; mais je vous ai trop souvent, peut-être, laissé contrecarrer les miens... Vous en avez, parfois, abusé... Vous en avez abusé, plus que jamais, aujourd'hui... Vous avez dépassé la mesure, il faut que je vous le déclare... Pendant que vous parliez, tout à l'heure, je n'ai pas voulu vous interrompre : Il m'a plu de voir jusqu'à quels excès vous pourriez vous laisser emporter... Vous avez fait, avec une sans pareille rigueur, la critique des actes principaux de mon règne... Vous avez blâmé ma conduite.

Ce fut trop, mon Frère...

Vous avez oublié que je suis votre Roi... Je suis, et veux rester, seu juge, souverain, de mes actes, dont je porte, seul, toute la responsabilité... Marigny, et Nogaret, n'ont agi, jamais, n'agissent, et n'agiront que de par ma volonté royale... Ce qu'ils font, je l'ordonne... Ils ne sont que les bras... Je suis la tête... Je veux qu'on le sache... et vous tout le premier...

Charles, vous êtes un vaillant capitaine ; mais on n'est pas vaillant seulement parce qu'on fait étinceler la lame de son épée dans les combats... parce qu'on sait conduire son étendard au plus dangereux point des san-

glantes mêlées... Il faut une autre vaillance, — et qui n'est pas moindre que celle de soldat, — pour conduire un État... On n'est pas chevaleresque, seulement parce qu'on porte des éperons d'or de chevalier... Et tels Légistes, que je connais, que j'apprécie, que j'estime, et que j'aime, ont rendu tout autant... sinon plus de services, à leur pays, par leurs travaux, que tel ou tel chevalier.

Un soldat, est, certes, fort utile; mais le penseur, mon frère, n'est pas à dédaigner... loin de là!... Le temps est venu, déjà, où la valeur n'est rien sans la pensée... Un jour viendra où, seule, la pensée comptera... La vaillance, en somme, n'est que la mise en œuvre de la force brutale... La pensée c'est la mise en œuvre de la force morale... Et la force morale prévaut sur l'autre... La tête dominera, toujours, le bras...

Marigny, et Nogaret, donc, hommes de pensée, et d'action, tout à la fois, me servent parce qu'ils m'apportent, d'une part, leur pensée, qui est d'essence supérieure, et parce que, quand, après avoir étudié les questions qui nous occupent, j'ai pris, enfin, une décision formelle, quelle qu'elle soit, ils en sont les exécuteurs, hardis, et très fidèles.

Le Roi se leva, et, s'adressant, avec une bienveillance indicible, à Nogaret et à Marigny :

— Messires... dit-il, vous avez assisté à une scène de famille au cours de laquelle mon frère : Charles de Valois, emporté par sa fougue de soldat, et, aussi, par sa conviction politique, a parlé, de mon œuvre, — à laquelle il m'a plu de vous associer, à cause de vos mérites, reconnus et dès longtemps appréciés, par moi, — avec une rigueur excessive... Toutes les attaques qu'il a formulées, contre vous, n'ont donc pu vous atteindre... Elles n'ont atteint... elles n'ont pu blesser que moi... Et je les lui pardonne, en faveur de son acte de la nuit passée !

Philippe avait parlé sans colère; mais d'une voix parfois très vibrante.

Tour à tour, il avait été très noble, très majestueux, très ironique... et très doux, enfin.

Il s'était exprimé en Roi, en homme de supérieur esprit, et en frère.

Marigny, et Nogaret, s'inclinèrent devant leur Maître, respectueusement.

Ils estimaient suffisante la réparation qui leur avait été donnée.

Charles de Valois, livide, tout frémissant... parut disposé à reprendre la parole pour répondre à son frère; mais celui-ci s'était, déjà, tourné vers ses Ministres; il poursuivit :

— Messires... veuillez donner des ordres pour que l'on prépare tout pour mon prochain départ... Je désire que, avant un quart-d'heure, mon escorte soit à cheval dans la cour du Château... Il me tarde de rentrer dans Paris... Nous nous y reverrons, Messires, dès ce soir.

Puis, s'adressant à Charles, le Roi ajouta :

— Je compte vous voir, aussi, au Palais, ce soir, mon Frère...

Le Prince s'inclina.

Philippe se rassit, devant la table, et, sans se préoccuper, désormais, ni de son frère, ni des ministres, il se mit à écrire.

Marigny, et Nogaret, précédés par Jehan de Saintray, sortirent, de la Chambre Royale, par la porte qui donnait sur l'escalier d'honneur.

Ils n'avaient pas regardé Charles de Valois.

Celui-ci, d'autre part, sortit par l'Oratoire de la défunte Reine...

*
* *

— J'aurai mon tour!... murmura-t-il, en descendant les degrés de l'escalier secret... Ce Marigny, tôt ou tard, me le paiera!...

Un moment après, il se retrouva avec ses neveux, les fils du Roi de France : Louis, Charles et Philippe.

Il fit part, à ces jeunes hommes, — qui, tous les trois, haïssaient Marigny, — de tout ce qui s'était passé dans la Chambre Royale...

*
* *

Quand ils se trouvèrent seuls, dans la grande salle du rez-de-chaussée du Château, — et pendant que Jehan de Saintray donnait des ordres pour assurer le départ du Roi de France, — Marigny, et Nogaret, se regardèrent.

— Quel est votre avis sur la situation?... demanda Nogaret :

— Mon avis... répliqua Marigny... est que nous nous sommes fait, — et moi surtout, — en la personne de Charles de Valois, un ennemi à tout jamais irréconciliable!...

— Bah!... Tant que le Roi sera là, il nous protègera...

— Oui!... Mais, si, pour notre malheur, Philippe venait à disparaître, — ainsi que le Prince l'a dit : nous ne pèserions pas lourd entre ses mains!... Il nous haïssait, certes, hier; — aujourd'hui, il nous hait plus encore... Il nous haïra, demain, davantage... Cet homme là tentera tout pour nous abattre... Il n'importe!... je remplirai mon devoir, tout mon devoir, jusqu'au bout... quoiqu'il doive arriver!

— Moi de même!... répliqua Nogaret, gravement.

— Nous nous soutiendrons, mutuellement!... reprit Marigny.

— Comme toujours!... Et plus, encore, que jamais!

Les deux hommes se serrèrent la main.

Puis, Nogaret poursuivit :

— L'occasion qui nous était fournie, — par les Conjurés de la grotte d'Arbonne, — saisie, par nous, aujourd'hui, devait nous faire faire un grand pas dans la voie que nous suivons!... Il est dommage que Philippe n'ait pas voulu le comprendre!...

— Nous avons fait tout ce que nous avons pu pour le convaincre : Nous n'avons donc rien à nous reprocher!...

Puis, se tournant vers Marigny, Nogaret, Plasian, et Pierre Dubois, — il leur fit un signe d'adieu très amical. (P. 1148.)

— Que va-t-il arriver, selon vous?
— Les Conjurés, effrayés... se tiendront cois, d'abord.
— C'est clair!
— Puis, ils seront stupéfaits qu'on ne les poursuive pas.
— Pardieu!
— Ils se réuniront de nouveau..
— Espérons-le!

— L'impunité leur donnera de l'assurance... Ils organiseront un nouveau complot...

— J'y compte bien... Ils ne sont pas gens à se tenir les bras croisés... Ils ont trop intérêt à reconquérir les prérogatives qui leur ont été enlevées...

— Parviendrons-nous, cette fois encore, à déjouer le nouveau complot qu'ils ourdiront!... Peut-être!...

— Souhaitons-le, tout au moins...

— Nous prendrons, du reste, — selon notre devoir, — toutes les précautions nécessaires pour cela...

— Après?

— Le Roi se décidera, alors, qui sait?... à frapper, enfin,... à sévir!...

— Tout est donc à recommencer?

— Hélas?

— Nous nous retrouvons au même point où nous étions, hier?

— Oui!

— Avoir une si belle occasion et ne pas s'en servir, c'est pitoyable!... Le Roi est trop faible!

— Nous n'y pouvons rien!

Cette conversation fut interrompue.

Jehan de Saintray avait rejoint son Maître.

— Monseigneur... fit-il... les cavaliers qui composent l'escorte de Notre Sire : le Roi, seront à cheval dans un instant... Le Roi pourra partir quand il voudra.

— Fais-le prévenir... dit Marigny... Les Princes partiront-ils avec le Roi?

— Oui, Monseigneur...

— Et Charles de Valois?

— Monseigneur de Valois les accompagnera.

Jehan demanda :

— Et vous, Monseigneur, comptez-vous demeurer au Château?

— Je n'ai rien à y faire !... répondit Marigny... Non!... Non!... Nous retournerons, aussi, à Paris, Nogaret et moi... Nous partirons, à notre tour, peu après le Roi... Tu prendras toutes les dispositions nécessaires pour cela.

— Bien, Monseigneur.

Jehan de Saintray s'éloigna.

Marigny, et Nogaret, sortirent de la salle du rez-de-chaussée; ils passèrent dans la cour du Château... où ils comptaient prendre congé du Roi... et où ils retrouvèrent les autres conseillers de Philippe IV : Guillaume de Plasian, et Pierre Dubois, — qui les interrogèrent relativement à la conversation qu'ils avaient eue, avec le Roi, et qui apprirent, avec dépit, que Philippe avait refusé d'agir...

XVII

MISSION SECRÈTE

..... Un moment après, on vit apparaître, — dans la Cour d'Honneur, — une nombreuse escorte de cavaliers... dont les armes... les armures,... étincelaient, sous le soleil, radieux, de cette après-midi d'automne.

Des Seigneurs, richement vêtus de costumes aux vives couleurs... montés sur de superbes et fringants chevaux, caparaçonnés, qui piaffaient d'impatience... se mirent à la tête du cortège.

Quelques-uns portaient des bannières... des étendards brodés de scintillantes armoiries... où la pourpre, l'azur, l'hermine, chatoyaient.

Plusieurs écuyers tenaient, en main, les chevaux du Roi, et des Princes.

Charles de Valois, et les trois fils de Philippe IV, parurent.

Ils se mirent en selle.

Philippe se montra le dernier.

Il était très beau, très majestueux...

Il souriait...

Il paraissait joyeux.

Dans sa main droite, il tenait un parchemin.

Dès son entrée dans la cour, il jeta un rapide coup d'œil, tout autour de lui.

Il vit l'escorte, les Seigneurs, ses fils, son frère, ses Ministres

Enfin, il fit un signe à l'un des Seigneurs, — le meilleur de ses amis, son favori, son confident : Messire Enguerrand de Coucy, — celui qui s'était occupé, sur son ordre... seize années auparavant... de prendre, pour lui, des renseignements, sur place, relativement à l'incendie de la maison à la Madone Dorée, dans le Faubourg de Saint-Germain-des-Prés... celui de qui il avait attendu le retour, alors, — on s'en souvient, sans doute? — avec une grande impatience.

Enguerrand de Coucy mit pied à terre, lestement, — il était du même âge que le Roi, et jeune encore, par conséquent.

Il se rapprocha de Philippe.

Le Roi lui remit le parchemin qu'il portait, et se mit à lui parler, bas, avec animation... Ce, à la très grande surprise de tous les assistants, et, plus particulièrement, encore, des Ministres.

— Tu vas partir, sur le champ... dit le Roi.

— Oui, Sire!... répliqua Enguerrand de Coucy.

— Tu te rendras à l'Abbaye Royale de Maubuisson.

— Bien, Sire.

— Tu pénétreras dans l'Abbaye en prenant soin que de ni les Princesses... qui s'y trouvent — ni le Frezzini de la Princesse Marguerite... ni son confesseur : l'Evêque de Saint-Georges... ni ses écuyers : les frères d'Aulnay... ni Jean de Meung... ne te voient.

— Après, Sire?

— Tu verras la Révérende Mère Abbesse, Marie des Anges... et tu lui remettras ce parchemin, de ma part.

— Bien, Sire.

— Elle lira ce que je lui mande, et te donnera, verbalement, une réponse aux questions que je lui adresse... Alors, tu sortiras de l'Abbaye en prenant les mêmes précautions que tu auras prises, en y entrant, pour n'être pas vu des personnes que j'ai indiquées — j'attache, à cela, une capitale importance...

— Comptez sur moi, Sire.

— J'y compte, mon amé Enguerrand, c'est parce que je suis sûr de toi que je te charge de cette mission de confiance. Tu sauras, bientôt, de quoi il est question... Je n'ai rien de caché pour toi... Enfin, tu reviendras, à Paris, à franc étrier... Tu me trouveras, au Palais... Va... J'ai hâte de te revoir...

Le Sire de Coucy remonta à cheval, et s'éloigna, tout aussitôt.

Philippe IV le suivit des yeux, tant qu'il put le voir.

XVIII

MARIGNY SUR UNE PISTE

Quand Enguerrand de Coucy eut disparu, le Roi se dirigea vers le groupe où se trouvait l'écuyer qui tenait, en main, sa monture.

Très lestement, il se mit en selle, à son tour.

Puis, se tournant vers Marigny, Nogaret, Plasian, et Pierre Dubois — il leur fit un signe d'adieu très amical.

— A bientôt!... A Paris!... Dieu vous garde, Messires!... dit-il, de sa voix bien timbrée.

Les Ministres s'inclinèrent, et dirent, d'une même voix :

— Dieu vous garde, Sire!

Le Roi rendit les rênes à son cheval.

Derrière lui, les Princes suivirent.

Charles de Valois, en passant, regarda, fièrement, Marigny, et Nogaret — qui demeurèrent impassibles.

Les Seigneurs, et les cavaliers de l'escorte, passèrent, à leur tour.

Cette brillante cavalcade défila, dans la cour, sous le soleil ardent... jetant mille éclairs — au milieu d'un harmonieux cliquetis de fer.

Elle traversa le pont-levis...

Cette sortie, du Roi de France, de son Château de Vincennes... dans la lumière... avec sa brillante et très forte escorte, avait quelque chose de gai, de triomphal — et cela contrastait, certes, étrangement, avec son entrée, dans ce même Château, pendant la nuit précédente, dans les ténèbres... après la fuite de Fontainebleau.

Bientôt, tout redevint silencieux.

— De quelle mission, secrète, le Roi a-t-il pu charger le Sire de Coucy?... dit Nogaret, à Marigny... Ordinairement, Enguerrand de Coucy, favori de notre Sire : le Roi... est un messager de courriers amoureux... Philippe est-il donc tout occupé d'amour pendant que nous ne pensons qu'aux graves faits de la situation présente?

Marigny, tout pensif, ne répondit qu'après un moment de réflexion :

— Voyez-vous... fit-il... il s'est passé, céans, cette nuit — j'en répondrais — quelque chose, qui a transformé le Roi, et qui l'a occupé — comme vous l'avez dit, fort justement, — plus que tout ce qui touchait aux plus graves intérêts de l'Etat...

— C'est probable!

— C'est sûr!

Et Marigny ajouta, bientôt :

— Nous avons, par suite, comparu, devant le Roi, en un mauvais moment... C'est pour cela qu'il a refusé de mettre en œuvre nos projets... Si ce quelque chose qui s'est produit, cette nuit, dans sa vie, et qui l'a transformé n'était pas arrivé... il eût signé, sans discuter, les ordres que nous avions préparés...

— Vous devez avoir raison!

— Malechance!... fit Marigny, plein de dépit.

— Mais, dans ce cas... reprit Nogaret... nous pourrions ne pas désespérer, encore, de voir aboutir, un jour ou l'autre, nos projets?

— Peut-être!

— Ce « quelque chose » — selon votre expression — qui s'est produit, la nuit dernière, et qui a impressionné le Roi... si impressionnable... peut se modifier... en faveur de nos projets?

— Je ne dis pas non.

— Nous retrouverons le Roi, prochainement, — qui sait? — mieux disposé à nous entendre, et à approuver nos actes?

— C'est possible!...

Marigny reprit, après un silence :

— Ah! si je pouvais savoir en quoi consiste cet inconnu qui a fait échouer, tout à l'heure, notre entreprise...

— Comment le savoir?

— J'y arriverai.

— Par quel moyen?

— A ce sujet, j'ai une idée...

— Quelle?

— Je vous en ferai part, ce soir, à Paris.

— Bien!

— En attendant, préparons-nous à partir, nous aussi... Maintenant, j'ai hâte de me retrouver là-bas...

— Nous y serons avant une heure.

— Oui!... Je vous quitte, Nogaret... J'ai quelques ordres à donner... avant de m'éloigner d'ici... A tout à l'heure...

— A tout à l'heure!

Marigny rentra, dans le château, avec Jehan de Saintray.

*
* *

Avec son fidèle second : Jehan de Saintray... Marigny pénétra dans la Chambre Royale.

Il s'assit, tout pensif, sur la chaise, à bras, où Philippe IV était resté, au cours de son colloque avec ses Ministres.

Jehan de Saintray, muet... debout, à quelques pas de lui... attendait que son Maître lui donnât des ordres.

Un assez long instant se passa.

Soudain, Marigny s'adressant à Jehan.

— Dis-moi, fit-il... rappelle tes souvenirs... Les questions que je vais t'adresser, ont, à mes yeux, une grande importance... Réponds-moi donc en t'efforçant de n'omettre, au cours de tes réponses, aucun détail — même le plus futile, en apparence — et qui pourrait éclairer, pour moi, un fait que j'ai besoin d'élucider.

— Interrogez, Monseigneur... répliqua Jehan.

— Quand notre Sire : le Roi... est arrivé, céans, la nuit dernière, c'est toi qui l'as reçu, ainsi que je t'avais donné mission de le faire?

— Oui, Monseigneur.

— Dis-moi tout ce qui s'est passé, alors?

Jehan de Saintray obéit.

Il raconta, en détail, à Marigny... comment il avait reçu le Roi... et comment il l'avait conduit jusqu'à la Chambre Royale... où il l'avait laissé, enfin.

— Donc... reprit Enguerrand... Sa Majesté était triste, morne, accablée?

— Oui, Monseigneur.

— Est-ce tout?... Encore une fois, rappelle tes souvenirs, mon amé Jehan?... Tu n'as omis aucun détail?

— Attendez, Monseigneur... Si fait... J'ai oublié de vous dire...

— Parle?

— Ce détail, en effet, — auquel je n'ai ajouté aucune importance, tout d'abord — doit en avoir une... Du reste, vous apprécierez, Monseigneur.

— Ce détail...

— Voici : Hier, à Paris, comme j'allais sortir, du Palais, pour me rendre ici, selon vos ordres, et après avoir reçu vos dernières instructions... je reçus, pour le Roi, un volumineux parchemin, scellé... Vous étiez parti, alors, Monseigneur... Je ne devais plus vous revoir que ce matin... Comme, au contraire, il était probable que je verrais Sa Majesté, au cours de la nuit — nous l'espérions, du moins — je crus bien faire en me chargeant de la missive, scellée, qu'on avait apportée, au Palais... Je l'emportai donc...

— Et, cette nuit, tu l'as remise au Roi?

— Oui, Monseigneur.

Marigny, déjà intéressé par le récit de son second, poursuivit :

— A quel moment as-tu remis cette missive à Sa Majesté?

— Après l'avoir installée, céans.

— Et tu laissas le Roi, seul?

— Oui, Monseigneur.

— D'où venait cette missive?... Le sais-tu?

— Oui, Monseigneur... Elle venait de l'Abbaye Royale de Maubuisson.

— De l'Abbaye Royale de Maubuisson!... fit Marigny... de plus en plus intéressé... Ce détail est fort important, en vérité... Comment, mon amé Jehan, as-tu omis de me le révéler, d'abord? — Mais, sais-tu, aussi, de qui venait cette missive?... De Marguerite, sans doute?... Ceci expliquerait bien des choses!

— Non, Monseigneur... La missive avait été envoyée, au Palais, pour le Roi, par l'Abbesse de Maubuisson, la Révérende Mère Marie des Anges.

— Par la Révérende Mère Marie des Anges?... répéta le Ministre, stupéfait.

Il demeura pensif.

Un moment... satisfait — il avait cru qu'il était sur une piste.

Maintenant, il paraissait tout déçu.

Il connaissait l'Abbesse de Maubuisson.

Selon lui, la Sainte Fille ne pouvait être, en rien, mêlée à la moindre intrigue politique.

— Allons... pensa-t-il... je me suis trop tôt réjoui!... J'ai fait fausse

route : La Mère Marie des Anges a écrit, au Roi, pour quelque pieuse cause, qui ne peut, en aucune façon, se rapporter au sujet de mes préoccupations.

Mais, ayant, encore, réfléchi, il se dit :

— Pourtant... si tout venait de là !... Qui sait ?...

Il reprit, bientôt :

— Dis-moi, Jehan... ce matin, quand tu es entré dans cette chambre... le Roi...

— Le Roi dormait... ainsi que je vous l'ai dit, Monseigneur.

— Avait-il lu la missive de la Révérende Mère Marie des Anges ?... Voilà ce que je voudrais savoir...

— Il l'avait lue, certes... car les parchemins que je lui avais remis étaient sur la table, épars...

— Bien !... fit le Ministre... Et, quand tu revis le Roi, réveillé, il te parut très gai ?

— Très gai !... Oui, Monseigneur... D'une gaîté qui contrastait, fort, avec sa morne attitude de la veille.

Marigny se tut.

De plus en plus, ce détail retenait son attention.

On eut dit que l'habile homme pressentait, que, dans ce fait, gisait le pourquoi des choses qu'il ne s'était point expliquées.

— C'est singulier !... dit-il.

Puis, après un temps de silence, il ajouta :

— Comment savoir...

Il s'enfonça dans une profonde rêverie.

Tout à coup, il releva la tête.

— Oui, oui, c'est cela !... murmura-t-il...

L'idée qui lui était venue le satisfaisait fort.

— Ecoute, Jehan... dit-il.

— Parlez, Monseigneur ?

— Parmi les hommes d'armes qui sont, encore, en ce moment, au Château... choisis un cavalier, jeune, agile... robuste, et capable de fournir, avec rapidité, une longue course à cheval...

— Après, Monseigneur ?

— Amène-le ici... Je lui donnerai, moi-même, mes instructions...

— Bien, Monseigneur !

— Attends !... Un mot encore...

— Dites, Monseigneur !

— Il faut que cet homme, que tu vas choisir, — entre dix, si c'est nécessaire, — soit, non seulement bon cavalier et robuste ; mais, de plus... intelligent, adroit, — fûté, en un mot... Tu m'entends ?... Tu comprends ce que je veux dire ?

— Oui, Monseigneur.

... Qui avait fait, de lui, à peine adolescent, frêle, et délicat, comme une jouvencelle, un homme d'armes accompli. (P. 1154.)

— Va donc !... Va !... Et reviens vite : Pour mettre, utilement, mon projet à exécution, il n'y a pas une minute à perdre...

Jehan sortit, aussitôt, pour exécuter l'ordre de son Maître.

Marigny, resté seul, réfléchit, encore ; puis, il répéta :

— C'est cela !... C'est cela !... Il n'y a pas autre chose à faire... Par ce moyen, je me procurerai, tout au moins, un renseignement utile... Après, j'aviserai...

Cependant, Jehan de Saintray reparut, dans la Chambre Royale.

Il précédait un homme de vingt-cinq ans, environ... de taille moyenne ; mais exceptionnellement bien prise... fine, svelte, élégante, gracieuse...

Sous son apparence d'éphèbe, qui semblait devoir plier sous le poids de son haubert, et de ses armes... il était, pourtant, particulièrement robuste, vigoureux, et, surtout, agile.

De plus, c'était un excellent et inlassable cavalier... — capable de faire manœuvrer un cheval, dans un tournoi, avec une incomparable adresse, ou de fournir, sur les routes, une chevauchée extra rapide.

Son beau visage, aux traits bien dessinés, à la peau très blanche, avait une expression d'intelligence,... et, même, de finesse, tout à fait caractéristique.

Il se nommait Ogier d'Argental.

Fils du Sire Pépin d'Argental, mort, bravement, à la bataille de Mons-en-Puelle, il avait été élevé, près de sa mère, dans une seigneurie de Bourgogne, par l'ancien écuyer de son père : un archer valeureux... qui lui avait appris à monter à cheval, à brandir une lance, à jouer de l'épée, à tirer l'arc... et qui avait fait, de lui, à peine adolescent, frêle, et délicat, comme une jouvencelle, un homme d'armes accompli.

D'abord page de la Reine de Navarre : Marguerite de Bourgogne... il était devenu Ecuyer de Messire Enguerrand de Marigny, en attendant une occasion de montrer sa valeur, et de gagner les éperons d'or...

En le voyant, Marigny pensa :

— Ogier d'Argental!... C'est bien l'homme qu'il me faut pour la mission que je compte lui donner!... J'aurais dû le désigner à Jehan... Il l'a choisi selon mes vues ; je n'attendais pas moins d'un serviteur aussi adroit... C'est bien!

Par un geste, il remercia Jehan, et lui fit comprendre qu'il approuvait, pleinement, son choix.

— Approchez, Messire d'Argental... dit Marigny.

Le jeune écuyer fit quelques pas, et s'arrêta devant le Ministre.

— Vous connaissez l'Abbaye Royale de Maubuisson? demanda-t-il.

— Oui, Monseigneur... répondit Ogier.

— Fort bien!... Vous allez donc, immédiatement, prendre le cheval le meilleur, et le plus rapide, que vous puissiez trouver...

— Après, Monseigneur?

— Vous vous rendrez, par le plus court chemin, à Maubuisson...

— C'est facile.

— Sachez que la mission dont je vais vous charger est une mission de confiance.

— Je suis fier que vous me la donniez, Monseigneur.

— Une mission secrète!... Nul ne devra savoir, jamais, ce que vous aurez fait, là-bas!

— Nul ne le saura, Monseigneur.

— La mission sera remplie, par vous, adroitement?

— Elle le sera, Monseigneur.

— Bien!... Écoutez-moi, donc, attentivement : Le sire de Coucy est parti, de Vincennes, il y a une heure, environ... peu de temps avant le départ de Notre Sire : le Roi... Pour des raisons... importantes — j'ai besoin de savoir si le sire de Coucy s'est rendu à l'Abbaye Royale... Il s'agit, pour vous, par conséquent : 1° — De rattraper l'avance d'une heure que Enguerrand de Coucy a sur vous... 2° — D'arriver, avant lui, à Maubuisson... 3° — De le voir, là-bas... et... 4° — enfin, de revenir, en grande hâte, à Paris, pour me faire part de vos observations... Il va de soi que, ni le sire de Coucy, ni les hôtes, royaux, qui vivent, présentement, à l'Abbaye de Maubuisson, ne vous verront, ne vous reconnaîtront... Ceci, surtout, est important.

L'écuyer répondit, avec la superbe assurance qui appartient aux jeunes gens :

— J'arriverai, à Maubuisson, Monseigneur... avant le sire de Coucy.

— Bien!... fit Marigny.

— Si le sire de Coucy pénètre dans l'Abbaye, je le verrai... Et il ne me verra pas, non plus qu'aucun des hôtes, royaux, qui vivent, présentement, à l'Abbaye.

— Bien!... dit, encore, le Ministre... J'ai foi en vous... Partez donc... Faites diligence...

Et il ajouta :

— Vous savez, messire Ogier d'Argental, que je récompense, toujours, ceux qui me servent fidèlement.

Le jeune écuyer s'inclina, respectueusement, devant Marigny.

— Allez!... reprit celui-ci... Que Dieu vous garde!

Ogier d'Argental s'éloigna. .

— Mes chevaux... fit Marigny, s'adressant à Jehan de Saintray... Préviens Nogaret, Plasian, et Dubois, que je vais retourner à Paris... Nous y retournerons tous ensemble... Va!... Je descends à l'instant.

Jehan de Saintray sortit.

Un moment après, le Ministre, qui s'était rapproché de l'une des fenêtres de la Chambre Royale, vit Ogier d'Argental monter à cheval, dans la cour du Château, et partir, à fond de train.

Alors, il sourit.

— Allons... murmura-t-il, finaudement... la partie n'est peut-être pas perdue, encore!...

Puis, il descendit. Dans la cour, il retrouva Guillaume de Nogaret, Guillaume de Plasian, Pierre Dubois, et Jehan de Saintray... Tous, ils montèrent à cheval... et sortirent du Château de Vincennes...

Ils devaient arriver à Paris, au Palais, moins d'une heure après...

SIXIÈME PARTIE

I

RETOUR A CONFLANS-SAINTE-HONORINE

Le soleil déclinait, à l'horizon, et éclairait, obliquement, le très pittoresque paysage du bord de la rivière que nous avons esquissé en montrant le Père Richard, et Jean de Meung, prêts à s'embarquer, sur le bac, pour passer la Seine, auprès de Conflans-Sainte-Honorine.

Il pouvait être, alors, cinq heures et demie.

Après une journée d'accablante chaleur, l'air s'attiédissait, près des rives.

Une légère brise... qui moirait la surface de l'eau, et faisait bruire le feuillage des saules accroupis sur les herbes, fleuries, que l'eau baignait... soufflait — éparpillant, dans l'atmosphère, tous les aromes que la chaleur avait arrachés aux plantes sauvages et aux arbres de la forêt.

Il y avait, sur la rivière, comme une poussière d'un gris opalin, qui flottait, légère, vaporeuse, d'une rive à l'autre... traversée par le vol, rapide, des hirondelles... par l'envolée, plus capricieuse, des mésanges... et où les piverts mettaient la tache, émeraude, de leur plumage... ce, pendant que les frêles, et sveltes, libellules, filaient... comme une flèche lourdement empennée... pour aller se reposer, un moment, dans le jaune calice des nénuphars, larges ouverts au fil de l'eau.

Pas d'autre bruit, sur tout ce radieux décor champêtre, que les chants des oiseaux... chants plaintifs, empreints de cette mélancolie — distinctement perçue par les oreilles attentives — qui gagne toutes les créatures, au déclin d'un beau jour, lorsque la nuit est proche.

Entrapercu à cette heure, ce paysage n'était plus enveloppé de cette gloire, triomphale, que donne, à la nature, la splendeur du midi, mais il était non moins beau à contempler, dans la douceur, apaisante,... la fraîcheur, exquise, de la tombée du jour.

Là-bas, on entrevoyait, au premier plan, au pied de la côte, entre les branchages, jaunis, des arbres, les bâtiments de la Fauconnerie du Seigneur de Conflans... et, plus loin, sur le flanc de la colline, le jardin, fleuri, s'étendant au-dessous de la maisonnette de Remi — qui s'élevait, au sommet de la colline... dominée par la Tour Seigneuriale, dont les murailles, massives, se dessinaient, avec des contours irradiés d'une très vive lumière, sur le fond, incendié, du ciel.

Sur la rive, du côté de Conflans, le passeur du bac était assis, non loin de sa cahute, et, rêveur, immobile... les yeux fixés devant lui, dans l'espace, qu'il regardait sans le voir, il pensait.

Il y a, au fond des prunelles de ces êtres qui vivent solitaires, en plein air, en perpétuelle contemplation, comme un reflet de l'Infini!...

Leur âme est en communication, incessante, avec le génie créateur.

Ils savent le voir, très nettement, à travers la sublimité de son œuvre, dans la majesté des levers du soleil... dans la paix des crépuscules... dans le profond silence des nuits d'été étoilées... dans la tristesse des journées pluvieuses de l'hiver... et entendre sa voix... soit lorsqu'ils écoutent toutes les vibrantes et ineffables harmonies des champs et des bois... soit quand la bise de décembre emporte les tourbillons de neige... fait craquer les branches des chênes, et gémit, sinistrement, sur la campagne désolée !

Depuis qu'il avait passé, la veille, le Père Richard et Jean de Meung... il n'avait vu âme qui vive !

Il n'en souffrait pas, car ce solitaire, très taciturne, se suffisait à lui-même.

Le soleil, maintenant, était tout à fait sur l'horizon.

La Tour, Seigneuriale, se dressait sur un fond rouge pourpre.

Du côté du Levant, le jour baissait, de plus en plus.

A cette époque de l'année, la nuit tombe vite, quand le soleil a disparu.

Instinctivement, le passeur se rendit compte de l'approche des ténèbres.

Il releva la tête... regarda tout autour de lui... et murmura :

— Nuit!... Souper!... Personne !

Il pensait, ainsi, tout haut, souvent... traduisant ses pensées seulement par des mots brefs.

Il se disposa à rentrer dans sa cahute.

Debout, il s'étira et bâilla.

Il était las de sa sempiternelle flânerie de l'après-midi, à l'ombre.

Il avait besoin d'étendre ses muscles, alourdis par sa longue immobilité.

Il fit quelques pas, avec cette démarche veule, traînante, particulière aux gens des campagnes, aux enfants de la glèbe, qui, même alors qu'ils

marchent les mains vides, semblent, toujours, porter un faix, qui les écrase.

Soudain, dans le grand silence qui planait sur les environs... un vibrant appel retentit.

Le passeur se retourna.

Il aperçut, sur l autre rive, du côté de la forêt de Saint-Germain... un cavalier.

C'était lui qui avait jeté l'appel entendu par le passeur.

Maintenant, par gestes, ce cavalier invitait l'homme du bac à le venir chercher.

— C'est ce Religieux que j'ai passé, hier, en même temps que le Seigneur qui a dû franchir la rivière, plus haut, sur mes avis... dit le batelier.

Il était satisfait de l'aubaine qui lui venait après tout un jour sans profit.

Le cavalier, en effet, c'était le Révérend Père Richard, Évêque de Saint-Georges.

Le passeur l'avait reconnu, bien que l'ombre se fut étendue, déjà, sur l'autre rive : Cet homme, habitué à fouiller, des yeux, les vastes espaces, avait une vue très étendue, et perçante.

Il répondit, à l'appel du Religieux, par un cri... le cri qu'il poussait, en pareil cas, pour faire savoir, aux voyageurs, qu'il allait se mettre à leur disposition.

Ce cri, sonore, prolongé, vibra... s'étendit, porté, sur l'eau, — qui transmet, si nettement, les sons... même les moindres murmures.

Un moment après, le passeur, s'étant muni de sa longue perche, ferrée d'un solide harpon, monta sur le bac.

La lourde embarcation, s'éloigna, lentement, de la rive.

A présent, la Tour du Seigneur de Conflans, n'apparaissait plus que vaguement, au sommet de la côte, sur le ciel, envahi par cette teinte, d'un beau violet-mauve, qui précède l'heure bleue du crépuscule.

Enfin, le bac atteignit la rive, sur laquelle se tenait le père Richard.

Le passeur mit pied à terre pour aider le voyageur à s'embarquer.

L'Évêque de Saint-Georges paraissait las.

Quoiqu'il fut robuste, vigoureux, la chevauchée, qu'il avait fournie, l'avait exténué.

Ses vêtements étaient, littéralement, poudrés, à blanc, par la poussière des routes.

Si las qu'il fut, cependant, il l'était moins, encore, pourtant, que sa monture.

La pauvre bête paraissait avoir grand peine à se tenir debout.

L'Évêque, à cheval, s'embarqua.

Le bac, plus lentement, encore, que tout à l'heure, fut dirigé vers la rive opposée.

La nuit, cependant, était tombée, tout à fait.

C'était l'heure, si triste, si impressionnante, où, le jour ayant disparu, la terre est perdue dans la plus épaisse obscurité, avant le lever des étoiles.

On n'entendait aucun autre bruit que celui de la perche du passeur, plongeant, dans l'eau,... le murmure des vaguelettes léchant les flancs de bois du bac... le grincement de la corde sur laquelle filait l'embarcation... et, au loin, les aboiements, furieux, sinistres, des chiens de la fauconnerie, surpris par la brusque chute du jour.

Pendant la traversée, le Père Richard se remémora ce qui s'était passé, la veille, à la même place, entre lui et Jean de Meung.

Il revit la scène qui s'était jouée, devant la maisonnette du Grand Fauconnier du Seigneur de Conflans : Notre amé Remi, le Bourguignon.

Il se rappela la conversation qu'il avait eue avec l'auteur du « *Roman de la Rose* »... ex-amant de la Gisèle du pauvre Apollon... amant de la princesse Jeanne... et amoureux de la gente Juliette, — plus, encore, certes, par perversité... et pour se venger de ses protecteurs, qui l'avaient si énergiquement houspillé — que séduit par sa grâce, si chaste, et par son angélique beauté.

Pour le moment, il ne songeait plus aux scènes auxquelles il avait été mêlé, pendant la précédente nuit, dans la maisonnette, et dans la grotte d'Arbonne.

Il n'était plus préoccupé que de cette Juliette, qu'il avait vue, chez Apollon, au cours de la visite que Marguerite de Bourgogne avait faite au Maître Enlumineur... de sa mère, entr'aperçue, par lui, sur la terrasse de la maison de Remi, lors de sa chevauchée de la veille en compagnie de Jean de Meung.

Du reste, dans son esprit, les scènes, diverses, auxquelles il avait pris part, depuis trois jours, aussi bien à Maubuisson qu'à Conflans-Sainte-Honorine et à Arbonne, constituaient, pour lui, un tout,... qui se rapportait à ses projets, à ses ambitions.

— Plus que jamais... se dit-il... il est urgent d'agir... Ce qui n'était, pour moi, hier, encore, quand j'ai passé, ici, — qu'une mesure de prudence à prendre pour ma sauvegarde... est devenu, à cette heure, une nécessité impérieuse... Certes, Charles de Valois dira, au Roi, tout ce qui s'est passé dans la grotte d'Arbonne... Marigny, d'autre part, le saura... par le Sénéchal de Fontainebleau — ce très hardi Nicolas de Garlande qui a assisté, audacieusement, à notre entrevue avec le frère de Philippe... Roi, et Ministre, séviront... Ils sont aussi intéressés, l'un que l'autre, à nous atteindre, à nous abattre... Ils saisiront, c'est clair, avec empressement, l'occasion qui leur est donnée de nous porter un coup terrible... capable de nous abattre, ou, tout

au moins, de paralyser, pour longtemps, nos entreprises... Ai-je été vu, et reconnu, soit par Charles de Valois,... soit par Nicolas de Garlande?... Tout est là!... Si, oui, je suis perdu!... J'ai pris toutes les mesures nécessaires, il est vrai, pour cacher mon visage, sous le capuchon de mon froc; mais, qui sait?— le Prince, ou le Sénéchal, ont pu me reconnaître, néanmoins... Il importe, donc, que je me garde... Je me garderai... Pour cela, encore une fois, il faut agir... Il faut agir vite... Même, il faut agir immédiatement...

Un moment, les regards du Religieux s'étaient portés sur le coteau où s'élevait la maison de Remi ; mais tout ce coteau était perdu dans le noir; aucune lueur ne brillait, encore, derrière les croisées de l'habitation.

Soudain, le Père Richard ressentit une secousse.

Le bac avait touché la berge, sur laquelle le cavalier aborda... avec l'aide du passeur.

L'Évêque donna, à celui-ci, une pièce blanche; puis, il se remit en route...

II

LES SURPRISES DU RÉVÉREND PÈRE RICHARD

Le Religieux dut mettre pied à terre pour monter le raidillon, qui, de la rivière, s'élevait jusqu'au tournant de la route conduisant au village.

Son cheval, très las, butait, à chaque pas, sur les pierres, et les mottes de terre.

Il se guidait difficilement, tant les ténèbres étaient épaisses.

Cet inconvénient avait ceci de bon : que le Père Richard ne courait pas le risque d'être reconnu par Remi, dans le cas où le hasard les mettrait face à face.

Il arriva, enfin, au sommet de la côte, et, tenant, toujours, son cheval par la bride, il longea le mur, au delà duquel s'élevait cette terrasse, où, la veille, il avait aperçu Clotilde, et Juliette.

A cette minute, par la pensée, il revit, très nettement, les deux femmes... telles qu'elles lui étaient apparues.

Il frissonna.

Puis, il murmura :

— Pas de sensiblerie niaise!... je ferai ce qu'il faut que je fasse... Cela importe à ma sécurité... d'une part, et, d'autre part, à la réussite de mes projets, dans l'avenir...

Il avançait lentement... prudemment... fouillant, des yeux, les ténèbres.

— Diable... se dit le Père Richard, en ralentissant, davantage, l'allure de son cheval... il y a foule, à ce qu'il me semble... (P. 1163.)

Il se trouva, bientôt, au dessous de la maisonnette de Remi.

Maintenant, une faible lueur brillait derrière l'une des croisées du premier étage de cette habitation.

— Bon!... se dit le Religieux... ILS sont encore là!... Je craignais qu'ils n'eussent déguerpi!

Il fit quelques pas, encore, à pied.

Puis, il remonta à cheval.

Lors, il poussa sa monture... qui, bien qu'à demi fourbue, put fournir un temps de galop.

Le Religieux passa proche de ce Calvaire de pierre, devant lequel il s'était arrêté, un instant, la veille, avec Jean de Meung... et il s'engagea dans la grand'rue du village.

Il la traversa vite, pour se soustraire à la curiosité des gens du pays, qui prenaient le frais, devant l'huis de leurs cahutes.

Les étoiles, à présent, rutilaient, dans un ciel très pur... et leur molle clarté éclairait, vaguement, le paysage.

Au bout de la rue, la route tournait, brusquement.

La dernière maison du village s'élevait un peu avant le coude du chemin.

Au delà, l'Évêque devait se retrouver, à travers champs, à un jet de flèche, environ, de l'hôtellerie de la Croix-Blanche.

Quand il fut là, il ralentit l'allure de son cheval,... qui, époumonné, soufflait... hennissait... et butait, de plus en plus.

De loin, il aperçut les bâtiments de l'hôtellerie.

Cette hôtellerie était florissante... et renommée, fort justement, à plus de vingt lieues, à la ronde.

Là, se logeaient tous les voyageurs qui venaient, en grand nombre, d'un bout de l'année à l'autre, en pèlerinage, aux reliques, vénérées, de Sainte Honorine.

On y trouvait, toujours, bon souper, arrosé de vins de choix — ce qui n'était point à dédaigner, même pour de pieux pèlerins, — et bon gîte.

— Diable... se dit le Père Richard, en ralentissant, davantage, l'allure de son cheval... il y a foule, à ce qu'il me semble, et plus, encore, que de coutume, ce soir, chez Maître Noël Lelong!

L'Évêque de Saint-Georges devait s'arrêter à l'hôtellerie de la Croix-Blanche, — on saura, bientôt, pour quelle cause, — or, il ne se souciait pas de se fourvoyer parmi les hôtes, très divers, sans doute, qui la hantaient, alors.

Il avait vu, en effet, là-bas, plusieurs chars, attelés, les uns de chevaux... les autres de bœufs... stationnant, sur la route, en face du vaste bâtiment constituant l'hôtellerie... et, d'autre part, des chevaux, des mules, des ânes, attachés près des mangeoires installées au long des murs de la façade... dont les portes, les croisées, grandes ouvertes, béantes, flamboyaient, dans la nuit.

Même, il se dégageait, de ce bâtiment, un brouhaha, confus, de voix avinées, qui chantaient... des heurts de vaisselles : écuelles, pots et gobelets — et des odeurs de rôtisseries, ou des aromes culinaires, fort appétissants.

— Eh ! mais... pensa le Père Richard... que se passe-t-il donc, là-dedans ?... D'ordinaire, l'hôtellerie de la Croix-Blanche est plus tranquille... On dirait que, ce soir, elle est hantée par le populaire en ripaille... Mauvais moment pour y pénétrer !... Et pourtant, il faut...

Il n'acheva pas.

A sa très grande surprise, il avait aperçu, à cinquante pas devant lui, sur la route, la silhouette d'un Religieux... silhouette de lui bien connue — celle de son dévoué servant : Frère Tristan...

Celui-ci s'était comme détaché, soudain, des nombreux chars... du groupe des quadrupèdes, — de tout poil, et de toutes races, — arrêtés devant l'hôtellerie.

— Frère Tristan... là... à pareille heure !... murmura le Père Richard.

Pourquoi s'y trouvait-il ?

C'était étrange !... Plus qu'étrange : Inexplicable.

L'Évêque... convaincu, un moment auparavant, encore — que son servant, était, alors, à l'Abbaye Royale de Maubuisson... attendant son retour — se demandait, vainement, et, même, non sans une secrète inquiétude, les raisons de la présence du Frère, à cette place.

Manifestement, Tristan se dirigeait vers son Seigneur, et Maître.

Il marchait à grands pas... faisant des enjambées aussi étendues que sa robe monacale le lui permettait.

On eut dit qu'il voulait s'efforcer de joindre le Père Richard, avant que celui-ci fut en vue de la porte principale de l'hôtellerie.

Sa longue forme maigre, perdue en son froc... aperçue, ainsi, de loin, sous la pâle lueur qui tombait du ciel... avait quelque chose de fantômatique.

Elle était effrayante... et comique, tout à la fois.

Il avançait en élevant, parfois, ses bras, immenses, terminés par des poings énormes, qui se dressaient, au-dessus de sa tête, comme deux masses.

Tout en marchant, il parlait... ou, du moins, il articulait, d'une voix gutturale, des sons : prières ou menaces — incompréhensibles.

L'Évêque de Saint-Georges arrêta son cheval.

Un moment après, Frère Tristan se trouva devant lui.

— Que le Dieu Tout Puissant soit avec vous, Monseigneur !... dit-il, en s'inclinant, très bas, devant le Père Richard.

On sait qu'il saluait, toujours, ainsi, son Maître.

— Ainsi soit-il !... répliqua l'Évêque, selon la formule habituelle.

Frère Tristan paraissait tout joyeux.

Ses yeux luisaient comme des braises, ardentes, au fond d'un four.

— Ah ! çà... dit le Père Richard... comment te trouvé-je ici ?...

— Je vous le dirai... répliqua le Frère .. En attendant, Monseigneur, je souhaiterais qu'il vous plût de mettre pied à terre...

— Pourquoi ?

— Il ne convient pas que les manants, qui sont, là, en grand nombre, ivres... ignoblement gorgés de victuailles, tels des pourceaux immondes ! — vous voient...

— C'est juste !

— Comme il faut que je vous parle... et comme je ne puis vous parler sur cette route,... nous entrerons dans l'hôtellerie ; mais nous y entrerons, sans être vus, — j'ai pris toutes les mesures, nécessaires, à cet effet — par une porte dérobée, qui s'ouvre, là-bas, à travers champs, sur le potager attenant au jardin de l'hôtelier...

— Bien !

— Par ce jardin, nous pénétrerons dans le bâtiment intérieur, où j'ai retenu une salle.

— Très bien !

— Là, il nous sera loisible de nous entretenir, librement, sans crainte d'être dérangés... vus... ni entendus par personne.

Le Père Richard descendit de cheval.

— Je vais le conduire à l'écurie... reprit Frère Tristan... Il y trouvera litière épaisse, et bon picotin, dont il a grand besoin, ce me semble !...

Il empoigna, ce disant, la bride du cheval.

Puis, il poursuivit :

— Vous, Monseigneur... suivez ce sentier, qui est, là, à votre gauche...

— Après ?

— Suivez-le jusqu'au bouquet d'arbres qu'on aperçoit, d'ici... Le voyez-vous, là-bas, après le puits ?...

— Je le vois...

— Quand vous serez près du bouquet d'arbres, vous vous arrêterez... La porte du potager est à deux pas de là... Demeurez à cette place... Je viendrai vous y chercher, Monseigneur, avant cinq minutes...

— Bien !... répliqua l'Évêque, décidé à laisser faire son servant... C'est convenu !... Va !...

Du reste, il était certain, à l'avance, que Tristan agissait, ainsi, dans un but utile aux intérêts de son Seigneur.

— Je ferai diligence, Monseigneur... dit le Frère... Je vous retrouverai, là-bas, le plus tôt possible... Vous, n'allez pas trop vite... Vous serez arrivé avant moi... Ne vous impatientez pas. .

— Va !

Tristan s'éloigna, conduisant, en main, le cheval du Père Richard.

Celui-ci suivit, des yeux, son servant... qui, pour s'en retourner, marchant encore plus vite que lorsqu'il était venu... ne tarda pas à se retrouver devant l'hôtellerie.

Habilement, il se faufila à travers les chars... manœuvrant de façon à n'attirer l'attention de personne... et, soudain, il disparut.

On pénétrait, dans l'hôtellerie, par deux entrées, l'une, petite, relativement... précédée de quatre degrés de pierre, donnant sur la grand' salle... où se trouvaient, alors, les manants qui festoyaient — et l'autre, large, immense... de plain pied avec la route, donnant sur une vaste cour, bordée d'écuries, d'étables, surmontées de greniers.

— Allons !... fit le Père Richard...

Il s'engagea, à gauche, dans le sentier que son servant lui avait indiqué.

Il le suivit, lentement,... tout pensif.

— Que s'est-il donc passé ?... se demandait-il... Pourquoi Tristan est-il ici, où je ne m'attendais guère à le voir ?... Et pourquoi Jean de Meung n'y est-il pas, alors que je comptais l'y rencontrer... puisque je lui avais donné rendez-vous, céans ?... Étrange !... Étrange !...

Bientôt, il atteignit le bouquet d'arbres que son servant lui avait montré, de la route... et il vit la porte du potager attenant au jardin de Maître Noël Lelong, hôtelier de la Croix-Blanche.

Il s'arrêta...

Il attendit.

De cette place où il était, le Père Richard voyait tout le pays environnant.

Derrière lui, au premier plan, le village : Conflans-Sainte-Honorine... dont les chaumières, groupées autour du Moustier, étaient dominées par le Donjon Seigneurial ; plus loin, en contre-bas, la rivière, dont les eaux coulaient, entre des rives boisées, éclairées par la lune en son plein — puis, à sa droite, les bâtiments de l'hôtellerie, et, enfin, devant lui, se déroulant, comme un immense ruban, à perte de vue,... la route conduisant à Maubuisson...

Or, tout à coup, il se passa un fait qui attira l'attention de l'Évêque de Saint-Georges.

Il ne percevait plus que très confusément, depuis qu'il s'était éloigné, les chants des manants attablés en la grand' salle de l'hôtellerie... aussi, dans le grand silence de la nuit, avait-il pu entendre, distinctement, au loin, le galop, saccadé, d'un cheval, évidemment lancé à une très vive allure.

Le bruit se rapprocha.

Bientôt, même, le Père Richard put voir le cavalier — mais loin... très loin.

Il venait du côté de Maubuisson.

Ce devait être un homme d'armes... car on voyait briller, de temps à autre, sous la lueur des étoiles,... les maillons d'acier de son armure...

L'Evêque observa.

Ce fait n'avait rien de surprenant, en soi : En effet, la route était, sans cesse, sillonnée de courriers allant de Paris à l'Abbaye Royale... portant des ordres à l'Abbesse, ou des missives à ses hôtes royaux.

Mais, dans la situation où il se trouvait, après l'affaire d'Arbonne, le Père Richard, naturellement prudent, et, par nature, curieux de tout ce qu'il voyait,... se croyait obligé — non sans raisons — d'être plus curieux, et plus prudent, encore, que de coutume.

Le cavalier se rapprochait de plus en plus.

Il allait comme le vent.

— Voilà, certes, un maître écuyer!... murmura le Père Richard.

Il ne quittait pas, des yeux, ce cavalier, dont la monture, comme soulevée par lui, semblait ne pas toucher le sol.

— Quel ouragan!... dit, encore, l'Évêque... Sur ma foi, je ne connais pas un écuyer capable de chevaucher à cette allure!...

Il était occupé, par ce spectacle, à ce point, qu'il n'avait pas entendu le pas de Frère Tristan, qui était entré dans le potager,... et qui, ayant marché, très rapidement, vers lui... ouvrit la porte de la haie, et dit :

— Venez, Monseigneur !

L'Évêque tressaillit.

— Ah ! c'est toi!... s'écria-t-il... Déjà !... Je ne t'attendais pas si tôt...

— Ainsi que je vous l'ai promis, Monseigneur, j'ai fait diligence... répliqua le Frère.

A ce moment-là, même, le cavalier avait passé, comme une trombe, sur la route,... et avait disparu, derrière les bâtiments de l'hôtellerie.

— Venez, Monseigneur,... reprit le servant.

— Marche... fit le Père Richard... Je te suis...

Il entra dans le potager et suivit Tristan.

Mais, tout en marchant derrière le Frère, il fixa son regard sur la route, afin de revoir, encore, le cavalier,... lorsqu'il reparaîtrait, au loin, après avoir passé devant l'hôtellerie.

Le cavalier reparut, bientôt.

— Comme il file!... se dit encore l'Évêque.

Déjà, l'écuyer était loin.

On le voyait, très nettement, s'éloigner,... dans une course éperdue, vertigineuse.

Il allait atteindre le tournant de la route,... et s'engager dans la grand'-rue du village.

Le Père Richard, et Tristan, d'autre part, se trouvèrent devant une porte qu'il fallait franchir pour pénétrer dans une écurie, et, de là, passer dans la cour intérieure de l'hôtellerie.

— Attention, Monseigneur... dit le Frère... Baissez-vous... La porte est basse... Il faut...

Tristan n'acheva pas.

Un cri, vibrant, avait résonné, sinistrement, dans la nuit, au loin.

— Qu'est-ce que cela?... dit le Frère, effaré.

— Il est tombé!... fit l'Évêque, répondant à sa pensée.

— Qui?... demanda Tristan, stupéfait.

— Le cavalier.

— Quel cavalier?

Le Père Richard fouilla, des yeux, l'horizon; il prêta l'oreille aux bruits; mais il ne vit rien... il n'entendit rien.

Lors, s'adressant à son servant:

— Il n'importe!... fit-il... Cela ne saurait nous intéresser... Entrons... Occupons-nous de nos affaires... Marche... Je te suis...

Tristan entra dans l'écurie...

Il prit la main de l'Évêque, pour le guider, dans l'obscurité.

Bientôt, les deux hommes se trouvèrent dans la cour, intérieure, de l'hôtellerie.

III

A L'HÔTELLERIE DE LA CROIX BLANCHE

Ils se dirigèrent vers un escalier, tournant... menant, au premier étage, au-dessus de la grand' salle, toujours occupée par les manants qui continuaient à festoyer, joyeusement, et bruyamment.

A ce premier étage, il y avait quatre petites salles, réservées, par l'habile hôtelier de la Croix Blanche, aux voyageurs de marque.

C'est dans l'une de ces salles que Tristan fit entrer l'Évêque de Saint-Georges...

Elle était éclairée par un flambeau, portant quatre cires, placé au milieu d'une table, parée d'un éblouissant napperon, et chargée de mets, fort appétissants: un poulet bien doré à point... un pâté... un beau rôti de bœuf saignant — des fruits, des pâtisseries...

Le cavalier a été projeté sur un arbre... Il a jeté un cri, en tombant... (P. 1171.)

Un vin blanc, clairet, miroitait, dans un pot rempli jusqu'aux bords.

— J'ai pensé que vous auriez besoin de vous sustenter, Monseigneur,... dit Tristan... et j'ai fait préparer, pour vous, cette collation.

— Collation?... fit l'Évêque... Tu veux dire un repas complet... J'y ferai honneur... Tu as eu, là, vraiment, une excellente idée...

Il se mit à table.

— Double besogne à faire, en même temps!... reprit-il... Pendant que

je souperai, tu me fourniras les explications que tu m'as promises, et que j'ai hâte d'entendre...

Tristan découpa le poulet ; puis, il servit le Père Richard, qui commença à manger avec grand appétit.

— Ferme cette croisée !... dit-il, entre deux bouchées... Ces ivrognes qui boivent, et chantent, font un tel tapage que nous ne pourrions causer, librement...

Le Frère obéit.

Il ferma la croisée de la salle, donnant sur la route, et d'où l'on pouvait voir tout ce qui se passait au dehors.

Mais, cette croisée close, on entendait, davantage, encore, les chants des buveurs... Le bruit qu'ils faisaient, dans la salle basse, était plus assourdissant.

Le Père Richard eut un geste d'impatience.

— C'est que nous sommes, ici, précisément au-dessus de la grand' salle, de l'hôtellerie, où sont installés les buveurs... expliqua Tristan... Leur voix monte... Je crois, Monseigneur, qu'il vaut mieux, pour nous, que la croisée soit ouverte...

— Rouvre-la donc... Mais que le Diable emporte ces ivrognes !

— Que Belzébuth les confonde !... Oui, Monseigneur... Mais pas avant demain !... répliqua, très mystérieusement, le Frère.

— Et pourquoi demain plutôt qu'aujourd'hui ?... demanda l'Évêque, surpris.

— Parce que Messire Jean de Meung... et vous, Monseigneur... vous aurez besoin, cette nuit, de ces ivrognes...

Le Père Richard regarda son servant.

— Que veux-tu dire ?... demanda-t-il.

Tristan, cependant, s'était rapproché de la croisée.

Il la rouvrit.

A ce moment-là, même, les chants des ivrognes cessèrent, brusquement, dans la salle basse.

Et, en même temps, on entendit, au dehors, une clameur.

Le Frère regarda sur la route.

— Qu'y a-t-il ?... demanda le Père Richard.

Frère Tristan, se retourna, à demi, et répliqua :

— Un accident a dû se produire... fit-il.

— Un accident ?

— Oui !... Il y a, là, quatre paysans qui portent un jeune homme... évanoui, sans doute... et blessé...

— Blessé ?

— Son sang coule, abondamment, d'une blessure au front... Les paysans l'ont amené, ici, pour qu'on lui donne des soins, probablement...

Tristan se pencha, davantage, sur le ferrement de la croisée ; puis, il reprit :

— Ce doit être un homme d'armes... Il a une cotte de mailles et des éperons... L'un des paysans qui marche derrière ceux qui le portent, tient une coiffure de fer... qui lui appartient, sans doute.

Il revint vers l'Évêque de Saint-Georges.

— Le groupe d'hommes est entré dans l'hôtellerie... expliqua-t-il... Il ne reste plus, sur la route, que les curieux — des gens de Conflans-Sainte-Honorine... apparemment — qui ont suivi le cortège... Vous plaît-il, Monseigneur, que j'aille m'enquérir de ce qui est arrivé?... C'est que, voyez-vous, tout ce qui se produit, autour de moi, m'intéresse!... Je me dis, toujours, que le moindre fait peut avoir une utilité, pour la cause que je sers... Ce blessé, cet homme d'armes venait, à coup sûr, de l'Abbaye... Un renseignement... ramassé, par hasard, nous servira — qui sait?... Ce sera, pour moi, l'affaire d'un moment...

Le Père Richard, s'étant consulté, répliqua :

— Va!... Mais reviens vite...

— Comptez sur moi, Monseigneur.

Frère Tristan sortit.

L'Évêque, qui s'était levé pour regarder, lui aussi, au dehors, se remit à table.

— C'est ce cavalier que j'ai vu filer, si vite, sur la route... se dit-il... Son cheval aura fait un faux pas... L'homme, et sa monture, sont tombés... Ce cri que j'ai entendu, tout à l'heure, a été poussé par le cavalier... au moment de sa chute...

Quelques minutes se passèrent.

Soudain, les clameurs des ivrognes retentirent, de nouveau, au rez-de-chaussée.

En même temps, Tristan reparut, dans la salle.

— Eh ! bien?... demanda le Père Richard.

Le Frère répondit :

— C'est bien un homme d'armes... fit-il... Il était à cheval... Sa monture a buté, sur une pierre, là-bas, au tournant de la route, un peu en avant des premières maisons de Conflans... Le cavalier a été projeté sur un arbre... Il a jeté un cri, en tombant... Des paysans, qui avaient entendu son cri, sont venus à son secours... Le cheval s'est cassé l'une des pattes de devant... L'homme s'est blessé à la tête... Il a demandé qu'on le menât à l'hôtellerie... Puis, il s'est évanoui... Les paysans l'ont apporté, céans, suivant son désir... L'hôtelier : Maître Noël Lelong, est en train d'installer le blessé, là-haut, dans une chambre... Et l'un des paysans est allé chercher un chirurgien...

— Un chirurgien?... Dans le pays?

— Oui, Monseigneur... Que vous disais-je?... En interrogeant, adroitement, les gens... on apprend, toujours, quelque chose d'intéressant.

— Qu'est-ce que tu as appris?

— D'abord, que ce chirurgien, qu'on est allé quérir, se nomme Maître Gaucher Faber...

— Maître Gaucher Faber?... Le chirurgien du Roi de France?

— Lui-même, Monseigneur!

— Il est en ce pays?

— Il paraît!... Chez un sien ami, qui loge ici près, et qui se nomme Remi... C'est le Grand Fauconnier du Seigneur de Conflans...

Cette nouvelle, certes, devait intéresser le Père Richard.

Gaucher Faber, l'ami de Messire Jacques... le Maître Enlumineur de Maubuisson... était, à Conflans, chez Remi, le Bourguignon...

Il y était venu, sans doute, avec son ami... avec cet Apollon que le Père Richard avait vu, l'avant-veille... en son logis, lors de la visite que Marguerite de Bourgogne lui avait faite.

Or, si Apollon, et Gaucher Faber, étaient venus à Conflans, ils y avaient été appelés, — il n'en fallait pas douter — par Remi, que l'aventure de Jean de Meung avait affolé, et qui avait voulu prendre, à ce sujet, l'avis de ses deux amis.

— Diable!... pensa le Père Richard... Pourvu qu'ils ne soient pas tentés de quitter le pays... et d'aller se cacher en une retraite où je ne pourrais plus les atteindre...

Et il se dit:

— Il faut que je voie Jean de Meung!... Pourquoi n'est-il pas ici?... Tristan va me l'apprendre... j'espère?... Ecoutons!...

— Ce renseignement, en effet, a sa valeur,... certes... reprit-il, à haute voix.

— Ce n'est pas tout... poursuivit le Frère.

— Voyons le reste?

— Le cavalier, blessé, est un écuyer...

Et Tristan, qui s'était interrompu, à dessein,... pour donner plus de valeur à ce qu'il lui restait à dire .. ajouta:

— Un écuyer que j'ai parfaitement reconnu...

Le Père Richard fit un mouvement.

— Tu le connais donc?... demanda-t-il.

— Oui, Monseigneur...

— Ah!... Et... qui est-ce?

— Il est au service de ce Suppôt de l'Enfer qui se nomme Enguerrand de Marigny...

— Bah!

— Oui, Monseigneur... et on l'appelle Ogier d'Argental...

— Qui fut page au service de la Princesse Marguerite?

— Oui, Monseigneur...

*
* *

Le masque de Tristan, masque hideux — pareil à la face de l'orfraie — avait, alors, une expression de joie effrayante à voir.

Le Frère avait conscience qu'il servait, fort utilement, son Supérieur... au profit de la cause qui lui était chère — c'est-à-dire le triomphe de l'Église... et la perte de ceux qui avaient osé l'attaquer... savoir : le Roi sacrilège, ses damnés ministres... les luxurieuses femmes, êtres de perdition, qui vivaient, auprès d'eux, ignoblement, dans, et par le vice, la débauche, les orgies... transformant, de plus en plus, la France religieuse en une nouvelle Gomorrhe, que le feu du Ciel, seul, pourrait purifier!

Le Père Richard était très satisfait, d'autre part.

En vérité, la haine du fanatique Tristan pour ceux qu'il combattait, d'autre part, pour servir son ambition... lui constituait un très précieux concours.

Chaque jour, cet exalté, — que sa furieuse manie religieuse rendait adroit, subtil, avisé, — lui rendait un nouveau, et, parfois, très important service.

En cette occasion, encore, les découvertes que le Frère avait faites devaient être fort utiles à l'Évêque.

Mais ce n'était rien...

Tristan avait rendu, à son Supérieur, en cette même journée, de plus éminents services... ainsi qu'on le constatera bientôt.

*
* *

Le Frère reprit :

— Cet écuyer... Monseigneur... venait de l'Abbaye Royale de Maubuisson... il n'en faut pas douter.

— Certes!

— Il s'y est rendu,.. c'est évident,... sur l'ordre de son Maître : le Marigny exécré?

— Oui.

— Ce renseignement, qui s'ajoutera à ceux que je vais vous fournir, Monseigneur, relativement aux faits qui se sont produits, aujourd'hui, à l'Abbaye... vous sera utile, sans doute : Je suis donc bien aise de vous l'avoir procuré.

Et Tristan poursuivit, avec exaltation :

— Monseigneur... la nuit passée, vous avez échoué dans votre entreprise contre le trois fois maudit persécuteur de Notre Très Sainte Mère l'Église...

Surpris, l'Évêque regarda son suivant, qui reprit :

— Vous vous disposez à recommencer l'entreprise... Et vous avez raison, Monseigneur... Cette fois, avec l'aide de Dieu, vous triompherez... Je le sais!... J'en suis sûr!...

— Bah!

— Oui... oui... Travaillez... Travaillons... Pas de trêve... Pas de répit... A l'œuvre!... Du plus grand au plus petit, unissons nos efforts... Tous, à l'œuvre!... A l'œuvre!... Dieu est avec nous!... Dieu est pour nous!...

Le Frère faisait de grands gestes, dans le vide, et semblait porter des coups à d'invisibles ennemis.

— Il faut abattre!... Il faut frapper!... clamait-il... d'une voix sonore... Il faut que le feu du Ciel descende sur ce fumier, et le détruise!... La plaie est purulente... Il ne s'agit pas de couper... il faut plus : Détruire!... Purifier... Le mal gagne... La gangrène s'étend... Le feu, Monseigneur... Le feu... Brûlons!... Qu'on me donne l'ordre... Je suis prêt... J'irai, torche en main, porter l'incendie... pour la plus grande gloire du Tout-Puissant!...

Il avait levé ses deux longs bras... joint ses mains, suppliantes, au-dessus de sa tête — comme pour faire appel au Très-Haut.

Sa face, ricanante... était illuminée par les flammes, ardentes, de ses yeux, aux reflets verdâtres.

Il s'agitait, hagard... se démenait comme un de ces possédés que l'on exorcisait, alors, en solennelle pompe.

Ce dément, atteint de folie religieuse... était secoué par des frissons qui faisaient trembler tous ses muscles, sous l'effort de ses nerfs vibrant, comme les cordes d'une harpe.

— Quel parti je pourrais tirer, au besoin, de la folie de cet homme!... se dit le Père Richard, qui observait, attentivement, Frère Tristan... Qui sait?... Je me servirai de lui, peut-être!... On ferait, de lui, tout ce qu'on voudrait!... De pareils hommes sont précieux!...

Il dit, à haute voix :

— Patience!... Patience!... L'heure viendra!...

— Qu'elle vienne!... Qu'elle vienne!

— Ton zèle est méritoire, mon Frère!... Il te sera compté, là-haut!...

— Je l'espère!

— Seulement, sois prudent!... La prudence est indispensable... Elle constitue la moitié de la force de ceux qui entreprennent l'œuvre de purification que ta piété réclame!...

— Œuvre méritoire!... dit Tristan...

— Oui!... Patience!... Patience, encore une fois!

Puis, toujours très calme, le Père Richard poursuivit, quand il vit Tristan plus maître de lui.

— J'ai deux questions à t'adresser.

— Parlez, Monseigneur?... fit le servant.

— D'abord, comment sais-tu que mon entreprise, de la nuit passée — contre le trois fois maudit persécuteur de Notre Sainte Mère l'Église — a échoué ?...

— Je vais vous le dire.

— Et puis, quels faits — qui doivent m'intéresser, as-tu dit — se sont produits, aujourd'hui, à l'Abbaye de Maubuisson ?

— Je vais vous le dire, Monseigneur... Oui, je vais vous dire tout cela... Ecoutez...

Le Frère allait commencer son récit; mais le Père Richard l'interrompit.

— Attends !... fit-il.

— Quoi donc ?... demanda Tristan, non sans surprise.

— Parle bas... Parle bas... Soyons prudents... Plus que jamais cela est rigoureusement nécessaire.

— Oui, Monseigneur !

— Ce n'est pas tout... Si bas que tu parles, dis-toi que les murs peuvent entendre tes paroles... Prudence !... Patience !... Deux forces : je ne saurais trop te le répéter... Es-tu sûr que personne ne puisse nous entendre ?...

— J'ai prévu cela, Monseigneur...

— Ah !

— Oui.

— Comment ?

— J'ai étudié la place... Soyez rassuré... Au-dessous de nous, il y a la grand'salle... où boivent ces hommes, qui, — je vous l'ai dit déjà, — vous serviront, bientôt...

— Mais,... autour de nous ?...

— Autour de nous s'étendent des salles...

— Eh ! bien ?... Ces salles...

— Ces salles sont vides...

— Et au-dessus de nous ?

— Au-dessus de nous, il y a des chambres...

— Vides, également ?

— Oui, Monseigneur.

— Tu en es sûr ?...

— Sûr !

— N'as-tu pas dit que ce blessé : Ogier d'Argental,... l'ancien page de Marguerite... l'écuyer de Marigny, a été transporté là-haut ?

— Oui...

Le Père Richard regarda Tristan.

— Cela ne constitue-t-il pas un danger pour nous ?

Tristan secoua la tête, négativement.

— Cet homme est hors d'état de nous nuire !... fit-il.

Pourtant, le Père Richard insista.

— Il doit y avoir des gens, autour de lui?... demanda-t-il.

— Oui.

— Qui ?

— Des serviteurs... tout occupés de lui donner des soins.

— Mais... Gaucher Faber ne doit-il pas venir à son chevet?

— Il ne peut y être encore... Du reste, viendra-t-il?... Et puis, le plancher est épais....

— La voix monte... Nous l'avons constaté, tout-à-l'heure...

Tristan, à bout de répliques, reprit, après avoir cherché, vainement, un moyen, quelconque, de parer aux objections, judicieuses, de son Seigneur :

— C'est juste.... Vous avez raison, Monseigneur... Parlons bas... très bas... Il n'y a pas autre chose à faire pour notre sécurité.

— Bien... dit le Père Richard, en opinant, de la mine et du geste... Parle donc... J'écoute...

Suffisamment repu, il repoussa les mets auxquels il avait fait honneur... et il s'assit, commodément, afin d'écouter, avec toute l'attention désirable, le récit de son servant...

IV

LE SONGE DE FRÈRE TRISTAN

Tristan s'exprima ainsi :

— Vous avez dit, d'abord, Monseigneur : Comment sais-tu que mon entreprise, de la nuit passée, contre le trois fois maudit persécuteur de Notre Très Sainte Mère l'Eglise a échoué?

— Oui...

— Voici : Ce matin, j'ai eu un songe...

L'expression de la physionomie du Frère était, alors, si grave,... il paraissait si pénétré de son sujet,... que le Père Richard résolut de l'écouter, le plus sérieusement du monde, malgré l'étrangeté du début de son récit,... persuadé, que, en fin de compte, il sortirait, de tout cela, peut-être, un profit pour lui.

— Après?... dit-il.

— Au cours de ce songe. Monseigneur, reprit Tristan... je vous ai vu, distinctement...

— Où étais-je?

— Dans un bois très épais... Là, la lueur du jour pénétrait à peine... Tout autour de vous, les branchages des arbres se resserraient, et, comme si ces branchages avaient été des bras, on eût dit qu'ils tendaient à vous enlacer, à vous étreindre, Monseigneur...

— Elles avançaient vers vous... Leurs pieds ne touchaient pas la terre... (P. 1179.)

— Poursuis, mon amé Tristan,... Poursuis ?...

— Au loin,... reprit Tristan, toujours avec une conviction profonde,... on apercevait, dans une clairière, à travers une percée du bois, la grande lumière du soleil... C'est là que vous vouliez aller... C'est vers cette lumière, éblouissante, que vous dirigiez vos pas...

— Après ?

— Hélas !... Vous tentiez d'inutiles efforts pour vous dégager du fourré...

— Pourquoi ?

— Les branchages se resserraient, autour de vous, de plus en plus...

— Ah !...

— Vainement, vous les écartiez, de la main, ils retombaient avant que vous ayiez passé... Et, de plus, vos pieds s'enchevêtraient dans les racines des arbres, émergeant de la terre, cependant que des lierres, courant à fleur de sol.... des herbes, folles, s'enroulaient autour de vos chevilles, paralysant les mouvements de vos membres inférieurs...

— Après ?

— Vous épuisiez vos forces, Monseigneur, en cette lutte, qui durait depuis longtemps, déjà... Vous gémissiez... Vous appeliez à l'aide... Mais personne — hormis moi seul — personne n'entendait vos gémissements,... vos appels...

— Pourquoi ne venais-tu pas à mon aide ?

— Je ne pouvais bouger... J'étais comme cloué au sol... Impossible de m'approcher de vous, de vous porter secours... Inimaginable torture !... Ce n'est pas tout...

— Explique-toi ?

— Dans les taillis, je voyais luire la prunelle des fauves, qui rôdaient autour de vous,... et, en regardant les herbes, qui se courbaient, se relevaient, avaient d'inquiétantes et suspectes ondulations... je pressentais le passage de dangereux reptiles... rampant à vos pieds...

L'expression de la physionomie du Frère se modifia, radicalement.

Un instant auparavant, son masque avait exprimé l'effroi, comme si Tristan avait vu, dans la réalité, le terrible spectacle entrevu, par lui, pendant son cauchemar ; mais, maintenant, le Frère, transfiguré, semblait voir, comme en extase,... les yeux noyés,... un radieux spectacle.

— Soudain. . dit-il,... il se passa quelque chose d'inattendu...

— Quoi ?... demanda le Père Richard, qui observait son étrange servant avec une curiosité de plus en plus grandissante.

— On entendit le murmure, surnaturellement harmonieux, de deux voix de femmes, qui chantaient... dit Tristan... Rien de plus doux, de plus ineffable, de plus délicieux que ce chant !...

On eut dit qu'il l'entendait encore.

— Cela semblait être une cantilène de la brise... poursuivit-il... scandée par les roulades du rossignol, éperdu chanteur des nuits sereines... et brodée de modulations d'une infinie variété de sons, qui se succédaient, avec une vertigineuse rapidité, emplissant les oreilles d'incomparables mélodies... mettant, en l'âme, un trouble, une ivresse... qui tenait de l'extase !... Les anges, les séraphins, qui volent, autour du trône du Très Haut — dont le Saint Nom soit à jamais béni dans les siècles des siècles — seuls, peuvent chanter ainsi...

— Or, que se passa-t-il, mon amé Tristan ?

— Les arbres, les plantes, les fauves, les reptiles, durent subir le charme de ces voix...

— Ah !

— Oui !... Je vis les branchages, rebelles, s'écarter, d'eux-mêmes, devant vous; les lierres, les herbes, se courbèrent, sur le sol, pour constituer un tapis vert, et doux, à vos pieds.... Les prunelles, resplendissantes, des fauves, resplendirent, plus encore, comme pour illuminer les ténèbres, épaisses, du fourré... Enfin...

— Enfin ?

— Enfin... deux créatures — les chanteuses qu'on n'avait pas vues, encore — se montrèrent...

— Après ?

— Deux êtres... beaux comme l'aurore d'un jour de mai... tout blancs, vêtus d'une robe qui semblait faite de lumière,... et dont le superbe profil était entouré de longs cheveux d'or, légers, flottant, autour de leur tête, et l'auréolant, pour ainsi dire...

— Après ?... Après ?...

— Elles avançaient vers vous... Leurs pieds ne touchaient pas la terre... Les branches, sur leur front, se penchaient, comme pour les saluer... Elles vous appelèrent, Monseigneur...

— Et que fis-je ?

— Vous les suivîtes... Et moi, charmé, je vous vis vous éloigner, avec elles, dans la direction de la clairière, radieusement ensoleillée, où vous arrivâtes, enfin... et où vous m'apparûtes, tout à coup, superbement paré, coiffé d'une sorte de tiare, portant, dans votre dextre, la boule du Monde... et démesurément grandi...

Ces derniers mots, articulés, par le Frère, d'une voix vibrante,... troublèrent le Père Richard, si sceptique qu'il fut.

*
* *

Bien qu'il fût habitué à voir, souvent, son servant, en proie à des surexcitations où s'affirmait sa dangereuse manie religieuse... bien qu'il l'eût observé, parfois, avec une curiosité mêlée d'une certaine épouvante, au cours de ses crises d'exaltation... pendant lesquelles, hagard, halluciné, il lui était apparu frémissant, et terrible — il l'avait écouté parler, cette fois, en se sentant, lui-même, vaguement ému,... tant le Frère, en racontant son rêve de la nuit précédente, s'était montré, plus que jamais, éloquent et convaincu.

Ce visionnaire, en parlant devant son Supérieur, avait revu, nettement, les fantômes qui l'avaient, à la fois, effrayé et charmé.

— La folie l'étreint, chaque jour, davantage !... pensa l'Evêque de Saint-Georges, lorsque, après un moment, il eut secoué l'émotion, passagère, qu'il avait éprouvée...

Il examinait, attentivement, le Frère, parce que ce déséquilibré était intéressant à observer, certes, au double point de vue psychologique et physiologique... et, aussi, parce que, avec une indicible et secrète joie... le Père Richard se répétait, maintenant, avec l'absolue assurance qu'il ne se trompait pas :

— Oui, oui... au besoin — et si l'on savait, habilement, surexciter, jusqu'au paroxysme, son fanatisme... un pareil homme constituerait un instrument redoutable en une main ferme !

Pour l'Évêque, en effet, — et il voyait juste — Frère Tristan était fou... absolument fou — d'autant plus dangereusement, que, en toute autre occasion, il se conduisait comme un individu normal : sa folie ne se traduisant, de manière flagrante, que au cours de ses crises d'exaltation religieuse.

Seul, du reste, le Père Richard avait pu faire cette constatation... parce que le Frère ne s'exaltait, jamais, que dans la solitude... au cours de ses extatiques supplications au Très-Haut... ou par devant son Supérieur, qui, selon lui, était marqué, par Dieu, pour accomplir ses souverains desseins.

*
* *

— Et... selon toi... fit, bientôt, le Père Richard... ce songe, que tu as eu, constitue, sans doute, une sorte de symbole, cachant un sens, secret, que tu t'es efforcé de pénétrer ?

— Oui, Monseigneur !... répliqua Tristan, avec une absolue conviction...

— Et... demanda le Père Richard... ce sens secret...

— Je l'ai pénétré... dit le Frère, dont les yeux brillaient comme des escarboucles.

— Voyons ?

Tristan s'expliqua :

— J'ai compris, d'abord... fit-il... que votre entreprise de la nuit passée avait échoué... Trop d'embûches vous environnaient !... Tous ces feuillages, que vous écartiez, en vain... ces herbes, qui enlaçaient vos chevilles... ces fauves, qui rôdaient autour de vous... ces reptiles, qui rampaient à vos pieds — ne symbolisaient-ils pas, de manière saisissante, les ennemis, innombrables, qui se sont dressés, de toutes parts — c'est sûr — entre votre personne et l'œuvre en laquelle vous vous êtes engagé, pour la plus grande gloire de Notre Sainte Mère l'Eglise,... représentée — dans mon rêve — par cette clairière... que j'ai vue, sous bois, majestueusement illuminée par le grand soleil de la Foi ?...

— C'est vrai !... dit le Père Richard, très gravement — pour flatter.., et pour entretenir — à son profit — la manie de son interlocuteur... Après, mon amé Tristan, après?... Tout ce que tu me dis m'intéresse à un degré indicible... bien mieux : m'émeut — et, même, me passionne !... J'y veux voir un encouragement, à moi donné, grâce à toi, par le Ciel... un encouragement dont j'ai grand besoin, certes, pour poursuivre l'œuvre, pie, que j'ai entreprise !...

Ces paroles, articulées avec une onction toute monacale, plurent à Tristan.

Ses yeux brillèrent, de rechef.

Un sourire fit grimacer son masque.

Il reprit, d'une voix vibrante :

— Hosannah !... Hosannah !... Hosannah, Monseigneur !... Dieu soit loué !... Il veut que vous daigniez comprendre votre féal serviteur !...

— Poursuis ?

Et Tristan, enthousiasmé, reprit :

— Donc, Monseigneur, je savais que vous reviendriez, à Maubuisson... vaincu, — et, par suite, découragé... Mais je savais, aussi, que, tôt, vous reprendriez confiance... Je savais que vous ne tarderiez pas à vous remettre à l'œuvre... Celui qui sert une cause glorieuse ne se laisse pas abattre par une première défaite... La noblesse de sa cause ranime son énergie... Vaincu, il se relève... Sa Foi, en son œuvre, lui rend des forces nouvelles, et l'arme, invinciblement, pour d'autres luttes... Et il triomphe, enfin... La cause que vous servez, Monseigneur... la cause de Dieu, en somme — est la plus noble, la plus glorieuse à laquelle un homme puisse dévouer sa vie !... L'heure vient où paraîtront les deux angéliques créatures, auréolées, vêtues de robes dégageant de la lumière... les deux créatures, entrevues dans mon rêve, de qui la voix, paradisiaque, frappera votre oreille... les deux femmes, belles comme de célestes séraphins — devant qui s'abaisseront les branches, les herbes entravant votre marche... devant qui s'enfuiront les fauves et les reptiles... et que vous suivrez lentement, sans dangers, dans la lumière, vers le Triomphe final... Triomphe qui vous vaudra toutes les grandeurs humaines, en attendant la Couronne de l'Elu, que le Dieu, Puissant, mettra, sur votre tête, en vous faisant asseoir, à sa droite, dans la Gloire qu'il réserve à ceux qui l'ont, ici-bas, servi selon sa volonté !...

— Ainsi soit-il !... dit, dévotement, le Père Richard, en se signant.

Frère Tristan, alors, mit un genou en terre, leva les yeux au Ciel, et se signa, à son tour.

— Au nom du Père, du Fils, et du Saint-Esprit !... clama-t-il, de sa voix gutturale.

Il y eut, ensuite, entre les deux hommes, un assez long temps de silence...

V

LA MISSIVE DU ROI

... Ce fut le Père Richard qui le rompit...

— Maintenant que je suis fixé,... de la manière la plus probante... sur le premier point qui m'occupait, mon amé Tristan... reprit-il... j'attends, de toi, des explications, complémentaires, — ces explications que tu m'as promises... et relatives aux faits qui se sont produits, aujourd'hui, à l'Abbaye de Maubuisson, en mon absence...

— Je suis prêt à vous les fournir, Monseigneur... répondit le Frère.

— Bien !... J'espère que, en même temps, je saurai comment il s'est fait que je t'ai trouvé, à Conflans, près de cette hôtellerie... aux lieu, et place, de celui que je comptais y rencontrer.

— Oui, Monseigneur... Vous saurez tout cela...

— Parle donc?... J'écoute?...

Cependant, les chants des ivrognes, au rez-de-chaussée de l'hôtellerie, avaient repris, de plus belle, dans la salle située juste au-dessous de celle où se tenait cet important colloque, entre le Révérend Père Richard, Évêque de Saint-Georges, et Frère Tristan.

— Vous savez... Monseigneur... commença le Frère... que, chaque jour, selon la règle de notre Ordre, je vais, à la Chapelle, à l'heure de Vêpres, pour dire mon oraison?...

— Eh ! bien ?

— J'avais prié, avec plus de ferveur que jamais, le Tout Puissant; je lui avais demandé qu'il lui plût de répandre, sur votre tête, toutes ses bénédictions...

— Après ?

— Or, sachez, Monseigneur, que le Très-Haut exauça ma prière, immédiatement... et daigna en fournir, à son très humble serviteur, une manifestation éclatante.

Le Père Richard dressa l'oreille.

Dores et déjà, sa curiosité était éveillée.

Il y avait de quoi, certes : le préambule de Frère Tristan était gros de promesses.

Qu'est-ce que l'Évêque allait apprendre, encore, de par son féal servant?

— Une manifestation éclatante?... fit-il... en se demandant si Tristan ne s'exagérait pas, inconsciemment, l'importance de sa révélation.

— Oui, Monseigneur...

— Quelle?

— J'ai dit : « Éclatante... » et je le répète... Croyez, Monseigneur, que je n'exagère rien... Du reste, vous allez en juger...

— Parle?

Tristan s'expliqua...

— Au sortir de la Chapelle... reprit-il... je me disposais à regagner ma cellule... Je m'étais engagé dans le Cloître... et je marchais, tout pensif, sous les voûtes de pierre — où l'on était bien, à l'ombre, alors qu'il faisait, au dehors, une chaleur torride... Soudain...

— Soudain?...

— Soudain, j'aperçus... tout au bout de la galerie...

— Qui ?

— La sinistre silhouette de Frezzini... le Majordome de la Princesse Marguerite de Bourgogne...

— Poursuis?

— Il rôdait... épiant quelque chose, sans doute...

— Certes!

— Vous savez, Monseigneur, que ce Florentin maudit — que Dieu damne! — est, toujours, aux écoutes... ou à guetter ce qui se passe, à l'Abbaye... pour le service de l'éhontée Princesse?...

— Oui!

— Je tournai court, subitement, afin de ne pas rencontrer cet oiseau de mauvais augure...

— Après?

— A l'endroit où je me trouvais, alors,... la galerie, à colonnettes, du Cloître, était interrompue par quelques marches, conduisant au jardin... Je descendis ces marches, et m'engageai dans le jardin, où je me perdis, bientôt... et où, repris par ma rêverie, j'errai, sans savoir où j'allais...

— Après?... dit le Père Richard.

— Tout à coup... poursuivit le Frère... je m'arrêtai...

— Pourquoi?

Et l'Évêque de Saint-Georges attendit, impatiemment, la réplique de son servant.

— J'avais entendu parler, tout près de moi...

— Ah!

— Oui, Monseigneur.

— Qui donc était là?

— Vous le saurez bientôt...

— Poursuis?

— Je me dissimulai derrière une charmille, autant que possible...

— Bien...

— Je me rendis compte que je me trouvais dans le petit bois qui est réservé à l'Abbesse...

— Alors...

— La charmille était épaisse... Je tentai de m'y glisser, en m'efforçant de ne faire aucun bruit...

— Parfait !

— J'y parvins...

— Après?

— L'idée que j'avais eue de m'introduire dans la charmille était excellente, car je n'étais séparé, des personnes qui parlaient, là, que par un rideau de feuilles.

— De sorte que tu entendis leurs paroles?

— Oui, Monseigneur.

— Ce qu'elles disaient avait un intérêt pour nous?

— Vous en jugerez, tout à l'heure... Il faut que vous sachiez, d'abord, qui étaient ces personnes.

— Nomme-les?

— D'abord, Monseigneur, la Révérende Mére Abbesse Marie des Anges.

— Et puis?

— Un très haut personnage.

— Ah?

— Un des favoris de Notre Sire : le Roi.

— Qui?

— Messire Enguerrand de Coucy.

— Messire Enguerrand de Coucy?... répéta le Père Richard, stupéfait.

— En personne.

L'Évêque, charmé, regarda son servant.

— Tu disais vrai, mon amé Tristan... fit-il... ceci, sur ma foi, est fort intéressant...

— Moins, encore, Monseigneur, que ce qu'il me reste à vous dire.

— Achève donc?

— J'écoutai... Or, voici ce que j'appris...

— J'attends?

— Le Roi avait quitté, la veille, au soir, son Logis de Chasse, de Fontainebleau, pour se rendre au Château de Vincennes...

— Bien !

— Au moment de sortir du Château de Vincennes pour rentrer à Paris, au Palais... il avait appelé le Sire Enguerrand de Coucy, son favori... Il l'avait chargé de porter une missive, à l'Abbaye de Maubuisson, à la Révérende Mère Marie des Anges...

— Après?

— Le Sire de Coucy était arrivé, à l'Abbaye, un instant auparavant...

— ... saisit le parchemin, et lut, rapidement, les lignes que le Roi, lui-même, y avait écrites ... (P. 1187).

L'Abbesse était, alors, avec plusieurs Nonnes, dans le bois, où elles avaient cherché un frais abri contre la chaleur...

— Après?... Après?...

— Là, on était venu la prévenir qu'un cavalier, porteur d'une missive, pour elle, demandait à la voir... Elle avait donné l'ordre qu'on amenât le cavalier dans le bois... En reconnaissant le Sire de Coucy, elle avait deviné

qu'il était envoyé par le Roi... Elle avait congédié les Nonnes... Elle était restée en tête à tête avec le favori de Sa Majesté Philippe IV...

— Poursuis?

— Le Frezzini, que j'avais aperçu, dans le Cloître, avait vu venir le cavalier, sans doute... Il l'avait reconnu... Et, si je l'avais aperçu, aux aguets, c'est qu'il cherchait à savoir le pourquoi de la venue, à l'Abbaye, du Sire de Coucy...

— Bien déduit, mon amé Tristan... dit le Père Richard, éminemment satisfait.

Puis, il reprit :

— Revenons à l'Abbesse... Tu as donc entendu sa conversation avec l'envoyé du Roi?

— Oui, Monseigneur.

— Que se dirent-ils?. . Parle, parle vite?... J'ai hâte de savoir...

Frère Tristan poursuivit son récit :

— J'étais arrivé, là, Monseigneur... dit-il... presque en même temps que le Sire de Coucy, — et c'est dans ce fait, si heureux, qu'il faut voir... ainsi que je l'ai indiqué, tout à l'heure... cette manifestation, éclatante, de la protection que le Très Haut accordait à celui qui venait de le prier avec tant de ferveur. — Oui, j'étais arrivé, là, presque en même temps que le Sire de Coucy... de telle sorte qu'il m'est possible de vous révéler tout ce qui se passa, alors, entre la Révérende Mère Marie des Anges, et l'envoyé du Roi de France...

— Parle?... Parle?...

— J'étais placé si bien, dans la charmille, que, non seulement je pouvais entendre, à merveille, tout ce que disaient la Religieuse et le cavalier, mais que, de plus, — et sans qu'ils pussent me voir, — je les voyais, moi, rien qu'en écartant les feuillages...

— Après?

— L'Abbesse me parut fort troublée...

— Ah!

— Oui... Même, elle tremblait...

— Pourquoi?

— Le Sire de Coucy lui avait remis la missive Royale, et elle gardait, dans sa main, le parchemin... On eut dit qu'elle hésitait à en briser le sceau... La Révérende Mère Marie des Anges devait avoir ses raisons, pour cela... car n'est-elle pas accoutumée à recevoir, souvent, des messages du Roi?... Or, pourquoi celui-ci lui causait-il une si visible émotion, avant même qu'elle en connut la teneur?... Toutes ces réflexions traversèrent mon esprit en un clin d'œil...

— Eh! bien?

— Cependant, j'observais toujours...

— Que se passa-t-il?

— L'Abbesse, très pâle... de plus en plus troublée... rompit, enfin, le sceau... et déplia le parchemin... Elle lut les premières lignes qui y étaient tracées... et, tout de suite, son émotion s'accrut...

— Après?... Après, mon amé Tristan?...

— Le parchemin tremblait, dans ses doigts, plus que jamais... Elle était devenue plus blanche que sa coiffe... Enfin, elle releva la tête... regarda le Sire de Coucy, et lui dit :

« — Messire... je suis la servante, bien humble, et toute dévouée, de Notre Sire : le Roi... Je lui obéirai... Je prendrai, dès ce soir, mes dispositions pour cela... Demain, je me rendrai à Paris, au Palais, avec les personnes que Sa Majesté désire voir... »

« — Est-ce tout que je devrai dire, au Roi, de votre part, ma Mère? »... demanda le Sire de Coucy.

« — C'est tout, Messire! »... répondit l'Abbesse.

« Le Sire de Coucy s'inclina devant la Mère Marie des Anges... Il se releva, et il allait s'éloigner, quand l'Abbesse, qui était restée pensive, accoudée à la table de pierre près de laquelle elle était assise... s'efforça de se mettre debout... Elle voulait accompagner le Sire de Coucy, et faire, ainsi, honneur à l'envoyé Royal... Elle se dégagea du massif d'arbres où s'était tenu le colloque... et elle s'éloigna avec Enguerrand de Coucy...

— Alors?... demanda le Père Richard, frémissant.

— Dans son trouble, elle avait oublié, sur la table de pierre, la missive du Roi... reprit le Frère... Du reste, pouvait-elle supposer que quelqu'un était là?... Quelqu'un, qui, tout aussitôt, sortit de la charmille...

— Bien !... Bien!...

— ... saisit le parchemin, et lut, rapidement, les lignes que le Roi, lui-même, y avait écrites...

— Très bien!... Très bien!...

— ... mais pas si rapidement, pourtant, qu'il ne put se les assimiler, de manière si parfaite, même — que, un moment après, rentré dans sa cellule, il les écrivit, de crainte de ne pouvoir, plus tard, s'en rappeler les termes assez fidèlement pour vous les répéter, Monseigneur...

Et le Frère, très grave, regarda son Supérieur, comme pour le prendre à témoin qu'il n'avait rien exagéré quand il avait affirmé, tout à l'heure, que le Très Haut lui avait fourni, par « manifestation éclatante », la preuve qu'il avait exaucé sa fervente prière.

— En vérité, tu avais raison, mon Frère!... dit le Père Richard, toujours pour flatter, à son profit, la manie de son servant... Oui, j'en conviens,... en tout ceci, tu as été, vraiment, l'instrument du Tout Puissant... Mais, poursuis?

Tristan, satisfait, continua son récit.

— Je remis le parchemin sur la table... Je regardai tout aux alentours... Personne ne m'avait vu... Personne n'avait pu me voir... Je pris la fuite...

— Prudent autant qu'adroit!... Bien!

— Je regagnai ma cellule, sans avoir vu âme qui vive...

Et, en manière de conclusion, Tristan ajouta :

— Maintenant, Monseigneur, voici la pièce que j'ai apportée, pour vous, et où se trouve reproduite, exactement, la missive adressée, par Notre Sire : le Roi, à la Révérende Mère Abbesse...

Tristan présenta, ce disant, triomphalement, au Père Richard, un parchemin...

L'Évêque de Saint-Georges le saisit... et put lire ce qui suit — écrit de la main de son fidèle servant :

« A la Très Révérende Mère Marie des Anges.

« *Abbesse de Maubuisson.*

« Venez dès demain, même, si possible, à Paris, — avec Remi, le Bour-« guignon... avec Apollon — et la femme, et la jeune fille sur les jours de « qui ils ont veillé, depuis seize années.

« J'ai grande hâte de vous voir tous.

« Dites à Messire Enguerrand de Coucy, de vive voix, si je dois compter, « pour demain, sur votre arrivée très impatiemment attendue.

« Je prie Dieu, ma Très Révérende Mère, qu'il vous ait en sa Sainte « Garde.

« PHILIPPE. »

VI

LES RÉFLEXIONS DU PÈRE RICHARD, ÉVÊQUE DE SAINT-GEORGES

Le Père Richard relut, plusieurs fois, ces lignes.

Il était en proie à une émotion poignante... et pour cause, certes !

Ah ! comme le Sort le servait!

Ce Tristan était, vraiment, pour son Supérieur, un très précieux auxiliaire.

Ce qu'il avait fait, là... constituait un tour d'adresse de première force.

Et comme, aussi, il avait été exécuté avec audace!

— Ainsi donc... pensa l'Évêque... tout frémissant... le Roi demande à voir l'Abbesse, « ainsi que Remi, le Bourguignon... ainsi que Apollon — et la femme, et la jeune fille sur les jours de qui ils ont veillé depuis seize années »... Il a « grande hâte de les voir »... C'est écrit... C'est signé : Philippe... Cette missive, rédigée par le Roi, lui-même .. a été portée, à son adresse, par le Sire Enguerrand de Coucy, le favori de Philippe... celui de ses amis en qui il a le plus confiance... Par conséquent, à ses yeux, l'affaire est d'importance... D'autre part, il est certain, que, si, pour cette mission, il a employé Enguerrand de Coucy, c'est qu'il a voulu que l'aventure restât secrète... Philippe sait donc que cette femme, et cette jeune fille, sur qui Remi, le Bourguignon... et Apollon, ont veillé, depuis seize années — sont, l'une, sa maîtresse : Clotilde... l'habitante de la maison à la Madone Dorée... et, l'autre, sa fille?... Comment a-t-il su cela?... Peu importe!... Il le sait!... Il n'en faut pas douter... « J'ai grande hâte de vous voir tous »... écrit-il .. Certes, il doit avoir grande hâte de les voir, en effet!... Il devait les croire mortes... Oui, oui, il les croyait mortes... disparues, dans l'incendie de la maison du Faubourg de Saint-Germain des Prés... Encore une fois, comment a-t-il découvert qu'elles existent?...

Il s'enfonça dans une profonde rêverie.

. . . . . .

Tristan exultait.

Il se rendait compte que sa révélation avait une capitale importance.

Il croyait devoir respecter la rêverie de son Supérieur.

Certainement, celui-ci échafaudait des plans pour poursuivre son œuvre... et ce, grâce à la découverte qu'il venait de faire, de par son servant...

— Hosannah!... se répétait, mentalement, le fanatique Religieux... J'ai servi la Très Sainte Cause du Tout Puissant... Nous triompherons!... Hosannah!... Hosannah!

. . . . . .

D'autre part, le Père Richard se disait :

— Donc, le Roi connaît la vérité... Demain, il verra Clotilde, et Juliette... sa maîtresse, et sa fille... puisque, d'après Tristan, l'Abbesse a dit, à Enguerrand de Coucy : « Je prendrai, dès ce soir, mes dispositions pour me rendre, à Paris, demain, au Palais, avec les personnes que Sa Majesté désire voir. »

L'Évêque fit un mouvement.

— Non, non... pensa-t-il... il ne faut pas que cela soit!... Cela ne sera pas!... En vérité, il est urgent d'agir, plus, encore, que je ne le pensais!... Il faut agir dès ce soir, ou, cette nuit, au plus tard... Si Charles de Valois, ou Nicolas de Garlande m'ont reconnu, dans la grotte d'Arbonne... demain, je pourrais être arrêté comme complice d'un crime de lèse-Majesté... Il

faut donc que, en prévision de ces choses, je sois armé, contre le Roi, lui-même!... Or, cette arme, que je me suis forgée, et qui, dans mes mains, serait terrible — m'échapperait?...

Il secoua la tête.

Une double flamme jaillit de ses prunelles.

— Allons donc!... se dit-il... Je n'ai pas tant fait, jusqu'à présent, pour que, au dernier moment... alors que je touche au but, presque — mon entreprise échoue!... Elle n'échouera pas!...

Plus calme, il réfléchit encore.

— Certes, si je n'avais pas eu cette arme — que le hasard a mise, entre mes mains, avant-hier, au cours de ma visite, avec Marguerite de Bourgogne, chez Apollon — j'eusse hésité à agir... j'eusse hésité à me rendre, à Arbonne,... à me mêler aux conjurés: Je me défiais de l'idée du Grand Maître, ou, plutôt, de l'idée de Clément V, car, j'en suis sûr, c'est Clément V qui a conseillé, au Comte de Saint-Pol, d'offrir, à Charles de Valois, la Couronne de France... Il me semblait que Charles de Valois n'accepterait pas nos offres... Je ne me suis pas trompé!... Oui, j'eusse hésité à me risquer, là-bas... comme, du reste, à oser demander, à Marguerite, son acquiescement, éventuel, à nos projets... Mais, avec cette arme, que le hasard m'a fournie, encore une fois... c'est-à-dire cette découverte que j'ai faite, chez Messire Jacques, de l'existence de cette Clotilde, que je croyais disparue... je me suis senti fort: Moi, seul — et pour cause — je connaissais le secret du passé... Clotilde, à moi... Clotilde, dans ma main, je pouvais agir... Je pouvais braver Philippe IV... Même, arrêté, compromis... convaincu du crime de lèse-Majesté... je devais échapper à la vengeance du Roi... Je pouvais lui dire :

« — Sire... il vous est loisible de me faire périr; mais, si vous donnez l'ordre de m'abattre... tel secret, que je porte, et qui intéresse, fort, Votre Majesté... périra avec moi »...

« Oui, oui, cette arme, entre mes mains, est terrible!... Elle ne doit pas m'échapper... Je ne sais comment,... et par qui... le Roi a connu l'existence de Clotilde... et de sa fille... Par l'Abbesse, peut-être?... C'est probable, même!... On dirait que la missive du Roi est écrite en réponse à une autre à lui adressée par la Mère Marie des Anges... Celle-ci connaîtrait donc mon secret?... Comment l'aurait-elle découvert?... Encore une fois, il n'importe!... Grâce à l'adresse de Tristan je sais que l'Abbesse doit prendre, dès ce soir, les mesures nécessaires pour conduire, demain, chez le Roi, Remi, Apollon, et leurs protégées. Pour le moment voilà le point important... L'Abbesse ne les conduira, pas les femmes, demain, à Paris... Tout est là!... Cette question, pour moi, est une question de vie, ou de mort... Je mettrai, donc, tout en œuvre pour la résoudre à mon profit... J'avais compté sur l'aide que pouvait me donner Jean de Meung; mais puisqu'elle me fait dé-

faut... j'agirai seul!... Heureusement, Tristan est avec moi... il pourra m'être utile. »

Une idée, qui traversa, soudain, l'esprit du Père Richard, l'enthousiasma.

— C'est cela!... pensa-t-il... Oui, oui, vraiment... idée superbe!... Le Sort est avec moi, toujours, décidément!... Tristan n'a-t-il pas vu, en songe, deux femmes... deux créatures, qui, selon lui, doivent me servir, me protéger, m'aider à triompher, pour la plus grande gloire de Notre Très Sainte Mère l'Église?...

Eh! bien, pourquoi n'exploiterai-je pas ce songe, à mon profit, sur l'esprit de mon fanatique servant?... Rien de plus aisé, certes, que de lui persuader que ces femmes, que je veux poursuivre, atteindre... ou mettre dans mon jeu... sont celles, précisément, qu'il a vues, dans son rêve...

Si je réussis à le persuader, en ce sens, et j'y arriverai, c'est plus que probable, il me servira, de la manière la plus utile, en toute cette affaire... Il peut, lui, seul, me suppléer... accomplir mes desseins, sans danger pour moi... Il m'est dévoué... Il me le sera plus encore si sa superstition est en jeu... Il me constituera un auxiliaire sûr...

Je n'aurai pas besoin de l'acheter, de lui fournir aucune explication compromettante, — comme je serais obligé de le faire avec un autre complice... J'y gagnerai du temps... et c'est fort important, étant donné la situation où je me trouve... étant donné que je suis forcé d'agir vite...

D'autre part, rien à craindre, de lui, dans l'avenir... Tristan ne me trahira pas... Et, quant au présent, il agira, j'en suis sûr, avec toute l'adresse, et l'audace, nécessaires... Oui, oui, idée superbe!... Je vais la mettre en œuvre, séance tenante... Il n'y a pas une minute à perdre... Et, d'abord, achevons de le confesser... Ce sera l'affaire d'un instant... Après, nous agirons...

L'expression de la physionomie du Père Richard s'était modifiée, plusieurs fois, au cours de sa longue rêverie.

Lorsqu'il avait eu, enfin, l'idée d'employer Tristan, pour la mise en œuvre de l'idée qui lui était venue, tout à coup, son masque s'était comme illuminé, par reflet de la joie, intérieure, qu'il avait éprouvée.

Et le Frère, qui observait son Supérieur... joyeux, lui aussi, s'était dit :

— Hosannah!... Hosannah!... Le Tout-Puissant l'inspire!... Gloire... gloire au Très Haut!...

Aussi, quand le Père Richard, ayant pris la résolution d'agir, par son servant, se tourna vers lui... Frère Tristan était, déjà, tout prêt à l'entendre... et, plus que jamais, tout prêt à le servir.

VII

SUITE DU RÉCIT DE FRÈRE TRISTAN

— Écoute, mon amé Tristan... fit, alors, l'Évêque, bien décidé à mettre en œuvre l'idée qu'il avait eue, c'est-à-dire à se servir, du fanatique Moine, pour servir ses abominables projets.

— Parlez, Monseigneur?... répliqua le Frère... Notre Père, qui est aux Cieux, vous inspire... Je l'ai bien vu, tout à l'heure... Saint Jean, dénommé la Bouche d'Or, ne parla pas mieux que vous allez parler.

— En agissant, comme tu l'as fait, aujourd'hui, à l'Abbaye... dit le Père Richard... tu n'as pas été, seulement, audacieux, adroit, à un degré excessif... De plus, tu m'as rendu... ou — pour mieux dire — tu as rendu, à notre Cause Sainte... un très éminent service, dont les conséquences peuvent être inappréciables.

— J'en ai eu le pressentiment, Monseigneur, dit Tristan, dans l'allégresse... En vérité, il faut voir, là-dedans, ainsi que je vous l'ai déclaré, une intervention Providentielle... J'ai été comme poussé, à agir, par une voix, mystérieuse, qui a parlé à mon oreille... C'est le Très Haut qui m'a conduit... Je n'ai été, en tout cela, que son humble instrument...

Le Père Richard approuva.

— Tu as raison, mon Frère... dit-il, avec onction... Oui, tu as raison... Le Très Haut a tout conduit...

— Il aide qui le sert!...

— Il nous servira de nouveau, je l'espère!

— N'en doutez pas, Monseigneur.

— Je n'en doute pas... Mais, vois-tu... notre œuvre n'est qu'ébauchée, encore!

— Nous la parachèverons!...

— Ainsi soit-il!...

L'Évêque observait son servant.

Il avançait, lentement, prudemment, vers son but.

— Mais, pour cela, mon amé Tristan... reprit-il... il faut nous mettre en campagne, incontinent.

Tristan, très décidé, répliqua :

— Je suis prêt!

Le Père Richard hocha la tête.

...Je me trouvai, à ma très grande surprise, en présence d'un jeune homme : un manant, que je ne connaissais pas... (P. 1196).

— Nous avons de la besogne !... fit-il... Et, je dois ajouter, même... une besogne difficile !

— Nous en viendrons à bout !

— Dangereuse !

— Qu'importe ?...

— Qui demandera une excessive dépense d'énergie...

— Le bras accomplit des merveilles, quand le Tout-Puissant le pousse... répliqua le Frère, avec une suprême conviction...

L'Évêque approuva.

En vérité, son servant paraissait, plus encore que lui-même, désireux d'agir vite...

Il reprit :

— La découverte que tu as faite constitue bien, à mes yeux ainsi qu'aux tiens, comme un avis,à nous donné, par le Tout-Puissant... Grâce à cette découverte, en effet, je me rends compte, que, demain, il serait trop tard pour agir utilement.

— Agissons donc ce soir!...

Le Père Richard répondit :

— Il le faut!...

— Encore une fois, je suis prêt!... fit Tristan, toujours avec la même énergie.

Quoique le Père Richard, dès lors, put considérer, avec raison, la partie comme gagnée, il éprouva le besoin de fournir, à son servant, des explications nouvelles, afin de le convaincre davantage.

— Je rapproche cet avis, du Très Haut... de ton songe, au cours duquel ces deux femmes te sont apparues... ces deux femmes qui m'ont protégé... et m'ont guidé vers la clairière... Pour que tu me comprennes mieux, il faut que je te révèle des choses que tu ne sais qu'incomplètement... Écoute-moi donc...

— Parlez, Monseigneur?

— Oui, mon aimé Tristan, sache que ces deux femmes, que tu as vues...

— Eh! bien?

— ... Sont celles, précisément, qui seront conduites, au Roi, demain, sur sa demande, par la Révérende Mère Abbesse de Maubuisson... Or ces deux femmes vivent, ici près, chez Remi, le Bourguignon... Grand Fauconnier du Seigneur de Conflans.

— Je m'en doutais!... Je dirai mieux, Monseigneur...

— Dis?

— J'en étais sûr...

Le Père Richard reprit :

— Sache que si ces deux femmes étaient conduites au Roi...

— Achevez, Monseigneur?

— Notre œuvre serait à jamais entravée

Tristan répliqua, d'une voix forte :

— Cela ne sera pas, Monseigneur!

L'Évêque ajouta :

— La Cause, Sacrée, que nous défendons, pour le Triomphe, final, de Notre Très Sainte Mère l'Église, serait perdue!

— Le Très Haut ne permettra pas cela !... fit Tristan.

— Le Roi, trois fois maudit, qui règne sur la France, pour son malheur... poursuivit le Père Richard, sur le même ton... et ses exécrés Ministres ; le Marigny, qui a frappé les Templiers... le Nogaret, qui a porté sa main, sacrilège, sur le Vicaire de Dieu, le Successeur de Pierre, le Trois fois Saint Pontife Boniface VIII — triompheraient... et, avec eux, Satan !

— Monseigneur... le Très Haut ne permettra pas cela !... répéta le Frère, de plus en plus surexcité.

— Ainsi soit-il !... dit le Père Richard...

Sûr de son fait, désormais, il poursuivit, pour conclure :

— Mais, pour que ces choses, effroyables, ne se réalisent pas, il faut, mon Frère, il faut...

— Parlez, Monseigneur ?... Parlez ?

— Il faut que nous nous empressions d'utiliser les renseignements que la Providence nous a apportés... de par toi — qui fus son très actif, très intelligent, et très audacieux instrument...

— Comment ?

— Il faut que ces femmes ne soient point menées par devant le Roi...

— Après ?

— Bien mieux...

— Expliquez-vous jusqu'au bout ?

— Il faut qu'elles soient dans notre main.

Après avoir parlé, le Père Richard regarda Tristan, et attendit sa réplique

— Ces femmes ne seront pas menées par devant le Roi, Monseigneur !... s'écria Tristan.

— Bien !... Bien !...

— Ces femmes seront dans notre main !... poursuivit le Frère.

— Ce soir, même ?... ajouta l'Evêque... Tu es d'accord, avec moi, que cela est rigoureusement indispensable ?

— Ce soir !...

— Bien !... dit le Père Richard... Je vois que je puis compter sur ton aide.

— Oui, Monseigneur !... Vous y pouvez compter !... Vous y pouvez compter absolument !... clama Tristan, farouche..

— Bien !... Fort bien !...

*
* *

Certes, l'Évêque de Saint-Georges avait mené l'entretien avec une adresse consommée.

Désormais, il ferait, de Tristan, tout ce qu'il voudrait... tout !

Mais encore fallait-il qu'il l'amenât jusqu'au point où il voulait le conduire... et, pour cela, il fallait qu'il poursuivit la conversation avec non moins d'adresse... avec non moins de prudence — lentement... et sûrement.

Il reprit :

— Maintenant... dis-moi — cela est nécessaire — troisième point que tu as à éclairer, pour moi — dis-moi comment je t'ai trouvé, ici, au lieu de celui qui devait m'y attendre?...

— C'est facile...

— Quand tu auras répondu à cette question... nous nous mettrons en campagne..

— Voici les faits... Monseigneur...

— J'écoute?

— Il y avait une demi-heure, environ, que j'étais rentré dans ma cellule, après l'aventure qui m'était arrivée — par intervention Providentielle, ainsi que cela a été démontré, tout à l'heure — lorsque j'entendis frapper à ma porte... Quand je l'eus ouverte, je me trouvai, à ma très grande surprise, en présence d'un jeune homme : un manant, que je ne connaissais pas...

— Que voulait-il?

— Je crus, d'abord, qu'il était mal adressé, et je me disposais à le congédier, quand il me déclara : que c'était bien à moi qu'il avait affaire... qu'il était au service de Maître Noël Lelong, hôtelier de la Croix-Blanche, près Conflans Sainte-Honorine... enfin, qu'il était venu, de l'hôtellerie, à franc étrier, pour m'apporter une missive, de la part d'un cavalier qui s'était arrêté à Conflans...

— Ah!

— Ce disant, il me remit un parchemin... portant cette suscription : *A Frère Tristan, servant de Monseigneur l'Évêque de Saint-Georges, à l'Abbaye Royale de Maubuisson*... Voici ce parchemin, Monseigneur...

Frère Tristan avait tiré, de l'une des poches de son froc, le parchemin en question; il le remit au Père Richard.

Celui-ci, l'ayant déplié, lut ce qui suit :

« Votre Supérieur, le Révérend Père Richard, Évêque de Saint-Georges,
« reviendra, de Paris, où il s'est rendu, hier — cette après-midi, ou, au
« plus tard, dans la soirée.

« Il s'arrêtera, proche des dernières maisons de Conflans Sainte-Hono-
« rine, à l'hôtellerie de la Croix-Blanche, tenue par Maître Noël Lelong.

« Là, il aura besoin de vos bons offices.

« Il m'a chargé de vous en informer, et de vous donner l'ordre, en
« son nom, de vous rendre, toute affaire cessante, au reçu du présent avis,
« à Conflans, à l'hôtellerie de la Croix-Blanche.

« Là, vous me trouverez.

« Je vous donnerai les dernières et formelles instructions de votre Supérieur.

« Aucun obstacle ne doit vous retenir à Maubuisson.

« Il est de la plus haute importance, pour le service de l'Évêque de Saint-Georges, que vous vous trouviez, le plus tôt possible, au rendez-vous que je vous donne, à sa prière.

« Sortez sans être vu.

« Il importe qu'on ne s'aperçoive pas de votre départ,... et, surtout, qu'on ne sache pas où vous vous rendrez, au sortir de l'Abbaye.

« JEAN DE MEUNG, CLOPINEL. »

Le Père Richard rendit le parchemin à Tristan.

— Et tu t'es rendu à l'appel de Messire Jean de Meung?... dit-il.

— Immédiatement, Monseigneur... répliqua le Frère.

— En prenant toutes les précautions, possibles, pour que personne, à l'Abbaye, ne s'aperçoive de ton départ... ainsi, du reste, qu'il te le recommandait?

— Bien entendu!

— Au sortir de l'Abbaye, tu as pris, de même, toutes les précautions, nécessaires, pour qu'on ne puisse te suivre... et savoir où tu allais?

— Certes!... Personne ne m'a suivi, Monseigneur... j'en suis sûr!... Personne ne peut savoir que je suis, présentement, avec vous, à l'hôtellerie de la Croix-Blanche, proche Conflans-Sainte-Honorine.

— Pas même le Florentin de Marguerite de Bourgogne, ce damné Frezzini?

— Pas même le Florentin!

— Il est adroit, ce Frezzini... rusé... homme de ressources?

— Moi, de même!

— Ainsi que tu l'as constaté, souvent, et, encore, lors de la visite, à l'Abbaye, du Sire Enguerrand de Coucy, ce Frezzini est, sans cesse, aux aguets... prêt à tout pour obtenir le moindre renseignement capable de servir Marguerite.

— Je vous répète, Monseigneur, que personne au monde — pas même Frezzini... de qui, pour les raisons que vous avez indiquées... je me défiais tout particulièrement... personne ne sait, même, que je me suis éloigné, aujourd'hui, de l'Abbaye... Encore une fois, j'ai pris, à cet effet, avec un soin infini, toutes les précautions imaginables...

— Comment es-tu venu, de l'Abbaye, ici?

— A pied, Monseigneur... C'était le meilleur moyen que je pouvais employer pour n'attirer l'attention de personne... Quand je me suis trouvé hors de l'Abbaye, — et comme je connais fort bien la contrée, parce que je l'ai

parcourue, longtemps, en tous sens, depuis que nous sommes ici — j'ai suivi les sentiers, choisissant, de préférence, les bouquets de bois, où je pouvais marcher, à travers les taillis... Pendant tout le trajet, de l'Abbaye, ici, je n'ai rencontré âme qui vive.

— Bien!... fit le Père Richard, convaincu, et satisfait.

Puis, il reprit :

— Mais... quand tu es arrivé ici?

— Quand je suis arrivé ici, Monseigneur... répliqua Tristan... il faisait, encore, une chaleur très lourde... et, par suite, le pays était désert... J'ai pu m'introduire, céans, sans être vu par aucun manant des environs...

— Après?... Tu as vu Messire Jean de Meung?

— Oui, Monseigneur... Il avait prévenu, de mon arrivée, prochaine, à l'hôtellerie, Maître Noël Lelong, à qui j'ai eu l'heureuse chance de m'adresser, par grand hasard, dès mon entrée ici... L'hôtelier, bien payé, et, par suite, tout à fait à nous, m'a conduit, lui-même, ici,... dans cette salle... où Messire Jean de Meung m'attendait...

— Et, que te dit Messire Jean de Meung?

— Voici, Monseigneur... veuillez m'écouter attentivement, car, en vérité, ce que je vais vous révéler est fort important.

— J'écoute?

— Messire Jean de Meung m'apprit que, à votre retour du voyage que vous avez entrepris, vous deviez vous retrouver, avec lui, à l'hôtellerie de la Croix-Blanche.

— Après?

— Il me dit, que, pour des raisons... graves — il se trouvait obligé de s'éloigner, de l'hôtellerie, momentanément...

— Après?

— Il fallait — me déclara-t-il — qu'il préparât, avec tout le soin désirable, la mise en œuvre, préalable, d'un acte, fort important pour vous et lui, qui devra être exécuté cette nuit même... Lui, seul, en votre absence, pouvait s'occuper, utilement, de cela... Seulement, il craignait, que, pendant qu'il serait loin de l'hôtellerie, vous n'y passiez, au retour de votre voyage... et que, ne le trouvant pas, céans, vous ne continuiiez votre route jusqu'à l'Abbaye de Maubuisson... ce qui aurait été préjudiciable à vos intérêts communs...

— Après?... Après?...

— En cette occurrence... et après avoir cherché le moyen de pouvoir s'éloigner, d'une part, et, d'autre part, de vous faire prévenir, Monseigneur, des raisons de son absence... il avait imaginé, enfin, de m'envoyer chercher, se disant que je resterais à l'hôtellerie... que je guetterais votre passage... que je vous recevrais, céans, en son lieu et place... que je vous donnerais les

raisons de son absence... et, enfin, que je vous prierais, en son nom, d'attendre son retour...

— Bien !

— Messire Jean de Meung s'était dit, Monseigneur, non sans raison... que, étant donné mon dévouement, bien connu, à votre personne... je le servirais, mieux que quiconque, en cette circonstance, où il fallait agir prudemment, adroitement... Il s'était dit, que, moi, seul, je pouvais être employé, utilement, par lui, — en ce sens que ma complicité, en cette affaire, ne constituerait, jamais, une gêne pour vous.

— Fort bien !... Jean de Meung a eu grand raison d'agir comme il l'a fait... Après, mon amé Tristan, après?...

— Alors, Monseigneur, Messire Jean de Meung s'est éloigné.

— Il y a longtemps de cela ?

— Il pouvait être, alors, cinq heures.

— Et il est, maintenant...

— Huit heures,... environ.

— Jean de Meung n'a pas reparu?

— Il ne saurait tarder, à présent... car il m'a prévenu qu'il serait de retour, céans, fort probablement peu après la tombée du jour... ou, au plus tard, vers la neuvième heure.

— Bien !... Attendons !

Il y eut, entre les interlocuteurs, un temps de silence.

. . . . . .

Le Père Richard était de plus en plus satisfait.

Il se disait, maintenant, grâce aux renseignements que Tristan lui avait donnés, que Jean de Meung avait travaillé, fort adroitement, au mieux de ses intérêts.

Ainsi donc, le Sort le servait, mieux encore qu'il ne l'avait espéré, d'abord.

Non seulement, il avait le droit de compter, absolument, sur l'appui, — très sûr — du fanatique Frère ; de plus, il aurait, aussi, l'aide,... l'aide fort utile, certes, en cette circonstance... de Jean de Meung.

Ils seraient à trois de jeu pour mettre son projet à exécution.

Qu'est-ce que Jean de Meung avait fait depuis qu'il s'était éloigné de l'hôtellerie de la Croix-Blanche?

On le saurait bientôt, sans doute... de par lui-même...

Oh! il devait avoir agi adroitement.

Peut être allait-il apporter un plan d'action complet... mieux encore, probablement, les moyens de l'exécuter.

Oui, oui, le Sort — ou Satan — avaient travaillé, pour l'Évêque de Saint-Georges... par l'intermédiaire de Jean de Meung!

Ce Jean de Meung, amoureux de Juliette, et, d'ailleurs, voulant se ven-

ger de Remi et d'Apollon... du reste, stylé, dûment, par le Père Richard, au cours de cette conversation qu'ils avaient eue, la veille, avait dû tout mettre en œuvre, scélératement, pour en arriver à ses fins...

Scélératement, car cet homme, vaniteux, pervers, sceptique, corrompu... et, par surcroît, puissant, riche, c'est-à-dire à peu près sûr de l'impunité — n'était pas scrupuleux sur le choix des moyens à employer pour satisfaire ses passions...

En cette aventure, certes, l'Évêque avait donc, sous la main — et il s'en rendait compte exactement — les deux hommes qui pouvaient, le mieux, servir ses projets, et son ambition.

Avec Jean de Meung, et Tristan, il réussirait.

Cependant, il n'était pas sans inquiétude.

Il se disait que, — le coup fait — Jean de Meung le gênerait.

— Bah!... pensa-t-il... Nous verrons plus tard... Servons-nous de lui... J'agirai, contre lui, quand le moment sera venu... les circonstances m'aideront, qui sait?

... Frère Tristan, qui avait, encore, quelque chose à apprendre à son Supérieur, attendait qu'il l'interrogeât de nouveau.

Il n'attendit pas longtemps.

L'Évêque de Saint-Georges, en effet, reprit, bientôt :

* * *

— Tout à l'heure, mon ami Tristan... en parlant de ces ivrognes, qui continuent à mener grand tapage, dans la salle de l'hôtellerie située au-dessous de celle où nous sommes... tu m'as dit, mystérieusement, et sans t'expliquer, alors, davantage, te réservant — as-tu dit encore — de le faire, plus utilement, un peu plus tard... tu m'as dit que ces hommes nous serviraient, cette nuit?

— Je l'ai dit, Monseigneur.

— Explique-toi, à ce sujet?... Tu le peux, maintenant?

— Oui, Monseigneur.

L'Évêque demanda :

— Messire Jean de Meung t'a donc touché deux mots de ses projets?

— Oui, Monseigneur.

— Tu sais pour quels motifs il s'est éloigné de l'hôtellerie?

— En partie.

Curieux et charmé, le Père Richard s'écria :

— Parle?... Parle?... J'attends?

— Vous allez tout savoir, Monseigneur... Je vous ai tout exposé, peu à peu, avec méthode, ce qui est le bon moyen de dire, clairement, et brièvement... sans perte de temps... tout ce qu'on a à dire.

... On entendait, toujours, le chant des ivrognes, au rez-de-chaussée de l'hôtellerie... (P. 1203.)

Le Père Richard, sentant bien que son servant allait entrer dans la partie la plus importante de ses révélations... crut devoir se montrer, plus que jamais, prudent.

— Personne ne peut nous entendre?... dit-il, avec une vague inquiétude.

En parlant ainsi, il regarda tout autour de lui.

Il prêta l'oreille aux bruits...

. . . . . .

.....On entendait, toujours, le chant des ivrognes, au rez-de-chaussée de l'hôtellerie... scandé par des heurts de vaisselles... par des cris, des rires — et, au-dehors, dans le silence de la campagne, endormie, l'aboiement, lointain, des chiens, hurlant à la lune... ou le hennissement des chevaux, stationnant sur la route... le braiment des ânes... ou le grincement des ferrailles des chars, tiré, inconsciemment, par leur attelage, impatient de se remettre en route.

Frère Tristan regarda par la croisée.

Il ne vit rien de suspect.

— Personne!... dit-il au Père Richard.

L'Évêque, inquiet, malgré tout, reprit :

— Mais... Ce blessé... qui est là-haut?...

— Ce blessé... eh! bien ?...

— Gaucher Faber est-il venu le voir?... Il faudrait s'en assurer...

Tristan, déjà prêt à sortir, pour s'informer de ce fait, s'arrêta.

— Il est à craindre, Monseigneur... fit-il... que ce Gaucher Faber ne me voie, s'il est venu ici... Si cela arrivait, nous perdrions plus, à avoir voulu nous informer... que nous n'y aurions gagné d'avoir la certitude de sa venue, céans... Qu'il y vienne, ou non, cela ne peut avoir, pour nous, qu'un intérêt très secondaire...

— C'est vrai!... dit l'Évêque de Saint-Georges.

— Le blessé, qui est là-haut, ne nous intéresse, d'autre part, que médiocrement.

— C'est vrai!... répéta le Père Richard...

Il ajouta, après un silence :

— Et, pourtant...

— Pourtant...

— Je ne sais pourquoi... sa présence, ici, m'inquiète.

Tristan secoua la tête.

— Bah!... fit-il... Ce blessé a-t-il seulement repris connaissance?... Je crois que vous vous alarmez à tort, Monseigneur... Reprenons, voulez-vous?... Je parlerai bas... très bas... Personne ne pourra m'entendre... même si les murs ont des oreilles...

Le Père Richard fit un signe approbatif.

— Parle donc?... dit-il... Parle?... Mais... bas... très bas... J'écoute...

Tristan se rapprocha de son Supérieur.

Il se mit à lui parler bas, à l'oreille.

— Monseigneur... dit-il... ces femmes. que j'ai vues, en songe... ces femmes qui doivent être dans votre main pour que triomphe la Cause, Sacrée, de Notre Très Sainte Mère l'Eglise... ces femmes, que l'Abbesse de Maubuisson : la Révérende Marie des Anges... doit conduire, demain, au trois fois maudit et sacrilège Roi Philippe IV, que Dieu damne... ces femmes...

Tristan s'interrompit.

— Ces femmes... fit le Père Richard... achève donc ?

— Ces femmes, qui vivent, près d'ici,... chez Maître Remi, le Bourguignon, Grand Fauconnier du Seigneur de Conflans.

— Après?...

— ... doivent quitter le pays, ce soir, sous la conduite de Maître Remi, ... de Messire Jacques, le Maître Enlumineur de Maubuisson... de son fils... et de Maître Gaucher Faber.

— En es-tu sûr?

— Messire Jean de Meung en est sûr.

— Après !

— Oui, elles doivent quitter le pays, ce soir,... ou, pour mieux dire, cette nuit.

— Après?... Après ?

— Les hommes qui sont avec elles les conduiront loin d'ici.

— Où?

— Messire Jean de Meung n'a pu le savoir.

— Elles quitteront donc le pays... voilà tout ce que tu sais?

— Oui.

— Après ?...

— Or, Messire Jean de Meung, Monseigneur, a résolu de s'emparer d'elles.

— Bien !... s'écria le Père Richard, ravi.

— A cette heure, il doit avoir tout préparé pour atteindre ce but.

— Fort bien !

— Et ces hommes,... ces ivrognes, qui boivent, dans la salle, au-dessous de nous...

— Achève ?

— Ces hommes — dont l'un... le chef... est dans la main de Messire Jean de Meung — vous aideront à mettre à exécution le hardi projet que Messire Jean de Meung a conçu... Du reste, il vous fournira de plus amples renseignements, lui-même, à ce sujet...

Ayant ainsi parlé, Tristan se redressa.

Son masque eut, encore, cette hideuse expression qu'il avait eue, déjà.

Il leva ses deux bras, ricana... et reprit :

— Voyez, Monseigneur, comme tout s'enchaîne... comme tout se tient, en cette affaire... comme tout nous sert... Le Très Haut est avec nous!... C'est visible... Il nous aide ; il nous conduit... Ah! certes, quand Messire Jean de Meung m'eut donné, rapidement, les explications que je viens de vous fournir... j'ai été en pleine allégresse!... J'ai compris que la Providence m'avait choisi pour être l'instrument de ses souveraines volontés... Corps et âme je me suis donné à Messire Jean de Meung... J'ai eu, en lui, une absolue confiance... Le Tout-Puissant Maître de ce monde... celui qui tient, dans sa main, les plus grands Rois de la Terre... celui qui abat, et châtie, ceux qui le méconnaissent et outragent son Saint Nom — m'avait prévenu de ce qu'il comptait faire, en m'envoyant, la nuit dernière, ce songe, qui fut un avertissement... C'est lui qui me conduisit dans le jardin de l'Abbesse, pour que j'entendisse la conversation de la Révérende Mère Marie des Anges et du Sire Enguerrand de Coucy... pour que je m'emparasse du parchemin royal... C'est lui qui suggéra, à Messire Jean de Meung, dans l'embarras où il se trouvait, céans, l'idée de m'envoyer quérir... afin que je pusse vous servir, ici. — C'est lui, enfin, Monseigneur, qui, tout à l'heure, prêtera un appui — contre lequel aucune force humaine ne pourra rien — à vous... à Messire Jean de Meung... à ces hommes qui boivent, en attendant l'heure d'agir... pour que les deux créatures de mon rêve — par lesquelles triomphera la Cause de l'Eglise — tombent entre vos mains...

— Et c'est lui,... ajouta le Père Richard, fort habilement,... lui, le Tout-Puissant Maître de ce Monde, qui te donnera la force nécessaire pour les garder, ces femmes!... Oui, toi, — qui es indiqué pour cela, nettement, par la Providence. — Oui, oui, c'est toi, Tristan, qui les garderas, ces créatures,... quand elles seront tombées entre nos mains!... Toi, seul, sauras veiller, sur elles, assez vigilamment pour qu'elles ne puissent plus nous échapper... Car — et tu l'as fort bien pensé — tant qu'elles seront entre nos mains, nul ne pourra rien contre nous... pas même le Roi... surtout le Roi... Et nous pourrons travailler, sans crainte... avec une force invincible, pour faire triompher la Cause pour laquelle tout bon chrétien est prêt à donner, sans regret, jusqu'à la dernière goutte de son sang!

* * *

En écoutant parler Tristan, l'Évêque de Saint-Georges, avait eu, soudain, cette idée, — idée superbe! — idée infernale! — de constituer son fanatique servant geôlier de Clotilde et de Juliette!

Avoir eu l'idée de s'emparer des deux femmes, c'était une idée merveilleuse, certes, pour assurer sa sécurité.

Mais avoir eu, par surcroît, l'idée de les faire garder par Tristan — dans

l'état d'âme où il se trouvait — c'était une idée admirable, que, seul, le Religieux avait pu concevoir.

Il ne se souciait pas de les laisser ès main de Jean de Meung!

Non!

Il voulait utiliser les services de l'ex-amant de Gisèle en cette circonstance ; mais il voulait, aussi, — ainsi que nous l'avons indiqué, déjà — le coup fait, s'affranchir de lui...

Or, — et le très habile Évêque de Saint-Georges y avait pensé tout de suite — lorsqu'il tiendrait Clotilde, et Juliette, de par l'adresse, et la scélératesse, de Jean de Meung... que ferait-il d'elles?

Les loger, les cacher... affaire peu difficile!

Mais qui les garderait?

En ce point gisait la question la plus importante.

Oui, oui, qui les garderait?... Qui serait assez sûr pour répondre d'elles?

Et, l'implacable Religieux... fort avisé, toujours ; mais, surtout, quand il s'agissait de servir sa prodigieuse ambition, s'était dit, soudain :

— Tristan!... Oui, Tristan!... Tristan est l'homme qu'il me faut pour cela.

Certes, le geôlier serait sûr... farouche, terrible, incorruptible!

En sa main, les prisonnières seraient en sûreté.

Et le Père Richard, avec son adresse habituelle, avait profité — ainsi qu'on l'a constaté — et sans perdre de temps, sans préambules, inutiles, avec un être tel que son servant — de l'exaltation où celui-ci avait été jeté, par son récit,... pour poser, à ce sujet, un jalon... qui le servirait, bientôt...

. . . . . .

Le Frère, d'abord interloqué par les paroles de son Supérieur, n'avait pas tardé à se reprendre.

Il avait compris l'insinuation.

Or, il s'était senti tout enorgueilli.

La confiance que l'Évêque lui témoignait le rehaussait à ses propres yeux.

Et, d'autre part, — comme il se considérait, au gré de son fanatisme, comme l'instrument de la Volonté du Très Haut — il était heureux, et fier, de penser qu'il contribuerait à servir ses desseins... ce qui lui vaudrait, ici-bas, la satisfaction de voir triompher ses idées... et, en l'autre monde, une place d'Élu, dans la Gloire des Bienheureux, assis, au le Saint Paradis, à la droite de Dieu.

Cependant, il voulait que le Père Richard s'expliquât davantage...

*
* *

— Je n'ai pas très bien compris ce que vous avez voulu dire, Monseigneur!... fit-il, hypocritement, en regardant, obliquement, son Supérieur.

L'Évêque fixa, sur lui, ses yeux ardents.

— Est-ce qu'il m'aurait compris... se demanda-t-il, anxieux... et est-ce qu'il me refuserait son concours en cette circonstance?

Mais, bientôt, il se rendit compte du jeu de son servant.

— J'ai dit que tu garderais les deux femmes... répliqua-t-il...

— Comment?

— Eh! oui... poursuivit le Père Richard... quand elles seront entre nos mains... ne faudra-t-il pas que nous restions maîtres d'elles?

— Certes!...

— Par suite, ne faudra-t-il pas les cacher aux yeux de tous?

— Oui!

— En un lieu sûr?

— Oui!

— Où personne ne pourra les approcher?

— Oui!

— Ni, même, les voir?

— Certes!

— Il faudra donc leur donner un gardien... qui devra exercer, non seulement sur elles; mais, de plus, sur les alentours de l'endroit où elles seront cachées, une surveillance incessante... intelligente, et dévouée, tout à la fois?

— Oui!

— Or, qui donc, mon amé Tristan... qui donc, mieux que toi, pourrait remplir le rôle de ce gardien attentif, intelligent, et dévoué?...

— C'est vrai!

— Ne tenterais-tu pas tout, au monde... même des choses surhumaines, pour que ces femmes ne puissent, jamais, tomber aux mains de nos ennemis?

— Tout au monde, oui, Monseigneur!... Pour que nos ennemis, ou, pour mieux dire, les ennemis du Très Haut, puissent s'emparer d'elles, il faudrait que, d'abord, ils m'eussent tué!

— Tu vois bien!... fit le Père Richard, en souriant.

Et Tristan, farouche, ajouta :

— Je les garderai, Monseigneur!

— A la bonne heure!... dit l'Évêque.

Tristan, ayant réfléchi, un moment, demanda :

— Où les cacherez-vous, Monseigneur?...

L'Évêque de Saint-Georges répondit, évasivement :

— Je ne sais encore... J'y penserai.

— C'est qu'il serait bon que vous fussiez fixé, à ce sujet... Monseigneur — veuillez le remarquer — car, puisqu'elles doivent être enlevées cette nuit, même, il faudrait...

— J'y penserai !... répéta le Père Richard... J'aurai pris une décision quand le moment sera venu.

— Bien !...

— Je te donnerai, alors, mes dernières instructions.

— Bien !

Après un nouveau temps de silence, le Père Richard... s'étant dit qu'il était d'accord, décidément, avec son servant — sauf sur un point, qui avait, à ses yeux, une réelle importance... regarda, de rechef, Tristan.

— Un mot, encore... fit-il...

— Parlez, Monseigneur?

— Il faut, pour que tu puisses mieux me servir... il faut que tu connaisses le fond de ma pensée... mon amé Tristan... avant l'arrivée, céans, de Messire Jean de Meung.

— Parlez ?... répéta le Frère.

— Je dois m'expliquer, avec toi, sans réserves... poursuivit l'Évêque, avec une vague affectuosité qu'il n'avait jamais montrée à son servant... Au point où nous en sommes, il importe que tu saches la vérité, la vérité tout entière... Sache donc... sache que je me défie de ce Jean de Meung !

— Et vous avez raison, Monseigneur ! .. dit le Frère, joyeux.

Ses prunelles s'allumèrent.

— Bien plus... reprit le Père Richard... je le méprise !

— Et vous avez raison !... répéta Tristan, plus énergiquement, encore

Son hideux sourire,... son sourire, qui montrait ses dents blanches... petites, aiguës, bien alignées... fit grimacer son masque.

— Oui, vous avez raison, Monseigneur,... cent fois raison, de vous défier, de cet homme, et de le mépriser !... poursuivit-il... On doit se défier, toujours, de ceux que l'on méprise !... Ce Jean de Meung est plus corrompu, plus pervers, plus débauché, plus immonde, encore, que ces immondes fils de Gomorrhe que le Très-Haut châtia!...

— Bien !... dit le Père Richard... éminemment satisfait... Je vois, avec une sans pareille joie, mon amé Tristan, que nous voyons avec les mêmes yeux.

— Les yeux des gens qui veulent voir le triomphe des saintes et pures doctrines divines !

L'Évêque poursuivit :

— J'utiliserai, donc, les services de Jean de Meung...

— Certes...

— A regret... je dois le dire !

Tristan ricana.

— Pourquoi ?... fit-il... Tous les moyens sont bons... Monseigneur... tous... quand le but qu'on veut atteindre est noble !

Puis, se retournant, il reprit : — Je serai tout à vous dans une minute, Monseigneur...
(P. 1214.)

— Sans doute... reprit le Père Richard... Mais... quand je n'aurai plus besoin de cet homme...

Il regarda Tristan, qui acheva, à son gré, la phrase commencée.

— Nous nous séparerons de lui !... dit le Frère... De par le Dieu Puissant, Monseigneur... il n'y aura pas autre chose à faire.

L'Évêque de Saint-Georges secoua la tête, approbativement.

— Bien!... Bien, mon amé Tristan... s'écria-t-il... nous sommes d'accord...

— Absolument, Monseigneur.

— Le Ciel en soit loué!...

En vérité, ce Tristan constituait, pour son Supérieur, le complice rêvé...

Le Père Richard n'eût pu, en cherchant longtemps, même, en trouver un pareil...

— Toutefois, réfléchis... reprit l'Evêque... si cet homme nous sert...

— Eh! bien?

— C'est qu'il a, de son côté, intérêt à nous servir...

— Je m'en doute!

— Quel intérêt a-t-il, à nous servir?... Le sais-tu:

— Non.

— Ne le pressens-tu pas?

— Non.

— Je vais te le dire...

— Quelque intérêt... impur?... insinua Tristan.

— Juste!... répliqua le Père Richard... Juste!... Tu es un clairvoyant, mon amé Tristan... Un intérêt impur, tu l'as bien dit!...

— Quel?...

— Sache qu'il aime l'une de ces femmes, de qui nous voulons nous emparer.

— Immonde fils de Gomorrhe!... s'écria le Frère, avec une indicible expression de dégoût...

L'Évêque poursuivit, avançant, toujours, vers son but, lentement, et avec une incomparable adresse :

— Or, quand ces femmes seront entre nos mains... il voudra...

— Je comprends!... interrompit Tristan... Je comprends... Il voudra recueillir le bénéfice de son acte... et jouir, en bête luxurieuse, de cette femme qu'il aime?...

— Oui!... C'est cela!... Eh! bien,... cela serait contraire à nos intérêts, à nous... à nos intérêts les plus immédiats...

— Certes!...

— Il faudra donc... après l'enlèvement des femmes...

— Achevez?...

— ... les soustraire à ce Jean de Meung...

— Oui, Monseigneur!

— S'il pouvait s'approcher d'elles, cet homme deviendrait le plus dangereux de tous nos ennemis...

— Il ne s'approchera pas d'elles!...

— J'y compte!... Quand le moment sera venu, nous prendrons, donc,

d'un commun accord, toutes les mesures, désirables, pour nous séparer de Jean de Meung, et pour éviter qu'il puisse revoir les deux femmes?...

— C'est convenu!...

L'Évêque de Saint-Georges, très grave, en apparence,... exultait, en son for...

Il avait triomphé, sur tous les points.

Le Sort, l'avait servi de la manière la plus utile — il se le répétait avec une joie indicible...

Il reprit :

— Il fallait, au préalable, que tu connusses mes intentions, et que tu les eusses approuvées... C'est fait, maintenant...

— Et bien fait, Monseigneur!... On peut le dire!... répliqua Tristan, charmé.

— Vienne Jean de Meung... nous sommes prêts à nous servir des moyens qu'il aura préparés... et prêts, également, à nous défendre, contre lui, quand nous n'aurons plus besoin de ses services...

— Oui!

L'Évêque de Saint-Georges se leva.

— Bonne besogne, mon amé Tristan!... dit-il, en se frottant les mains... Excellente besogne!...

— Dont le Très Haut, qui nous voit, et nous juge, puisse bénéficier!... s'écria le Frère, dans un transport.

— Ainsi soit-il!... murmura le Père Richard.

Tristan s'agenouilla, se signa, et dit... très dévotement... de sa voix de basse profonde:

— Au Nom du Père, du Fils, et du Saint Esprit!...

. . . . . .

Il était temps que cette conversation prit fin.

On entendit, soudain, au dehors, le pas d'un cheval, lancé au galop.

Le bruit se rapprocha.

Tristan, qui avait entendu ce bruit, et prêté l'oreille... marcha vers la croisée; il jeta un coup d'œil, rapide, sur la route.

Puis, il revint vers l'Évêque de Saint-Georges, qui avait suivi, des yeux, tous ses mouvements.

— C'est lui!... dit-il...

— Jean de Meung?

— En personne!... Oui, Monseigneur... Je l'ai vu descendre de cheval devant l'hôtellerie... Il a remis sa monture aux mains d'un des serviteurs de Maître Noël Lelong... Puis, il est entré... Le voici!...

En effet, on percevait, assez nettement — malgré le tapage, assourdissant, que faisaient, toujours, les ivrognes, dans la salle basse — le clique-

tis, argentin, des éperons d'un cavalier, montant les degrés qui conduisaient à l'étage où se trouvaient le Père Richard et son servant.

A cette minute, décisive, l'Évêque de Saint-Georges se sentit frissonner.

— Allons !... murmura-t-il... De l'aplomb !... De l'énergie !... De la décision !... Je vais jouer une grosse partie... dont le gain aura, certes, une décisive influence sur mon avenir... Qui sait ?... Pendant l'instant qui vient, je vais jouer la Tiare Pontificale, peut-être !... Si je gagne cette partie... je serai Pape... avant un an d'ici !

Puis, vaguement inquiet, encore, il pensa :

— Je sais pour quels motifs le Roi a envoyé le Sire de Coucy chez la Révérande Mère Marie des Anges ; mais qui me dira pourquoi Enguerrand de Marigny a envoyé, d'autre part, à Maubuisson, son écuyer : Ogier d'Argental ?... Il faudra que je le sache... Quelque chose me dit que j'ai grand intérêt à le savoir !...

Cependant, la porte de la salle s'ouvrit, largement...

Jean de Meung... Clopinel... parut...

VIII

OU L'ON FERA PLUS AMPLE CONNAISSANCE AVEC LA PERSONNALITÉ DE JEAN DE MEUNG, CLOPINEL

Clopinel ôta le large manteau, fait d'une étoffe légère, qui l'enveloppait tout entier ; il ôta, de même, l'espèce de capuchon qui recouvrait son chef — et il se montra vêtu d'un costume de couleur sombre, un costume très simple, qui lui permettait de se mouvoir, fort aisément, soit à pied, soit à cheval... et, surtout, de passer inaperçu — ce qui était indispensable pour l'action en laquelle il s'était engagé.

Il ne portait, comme arme, qu'un couteau, à poignée de corne noire, à garde de fer,... une arme très solide, à lame large, enfermée dans une gaine de cuir noir, et suspendue, à sa taille, par une ceinture faite de maillons d'acier bruni.

Il était chaussé de bottes, mi-partie en cuir et mi-partie en étoffe,... qui enserraient ses mollets, jusqu'aux genoux, et au talon desquelles étaient adaptés des éperons d'acier, courts, pointus, sans molettes.

Ce fils de manants,... né sur le sol, durci, d'une masure,... qui avait vécu son enfance, en haillons, près des siens, courbés, miséreux, sur la glèbe, et qui s'était instruit aux leçons, bienveillantes, d'un vieux Clerc, brave homme, fort érudit, qui, le voyant doué, s'était intéressé à lui — avait gardé, de son

origine, une gaucherie, une lourdeur, que les riches vêtements, les étoffes précieuses, accentuaient encore.

Il n'était vraiment beau, par l'expression hautement intelligente de son masque, aux traits rudes,... vraiment mâle, et paré de la force physique qu'il tenait des vigoureux gars de sa race — que lorsqu'on le voyait... tout à son avantage... sans l'accoutrement, très brillant, qu'il portait, habituellement.

Avec des plumes à sa toque,... des bijoux de prix au col,... des armes rares à sa ceinture,... sous les velours chatoyants et sous les soies aux vives couleurs, il avait l'air d'un laboureur ridiculement affublé de la défroque de son Seigneur.

Au contraire, le musculeux enfant des laboureurs, affiné par l'étude, avait un aspect fier, et, même, imposant, sous des vêtements simples.

Il paraissait plus grand... plus noble.

On se disait, d'abord, en le voyant, que c'était un être d'élite.

Comme l'œil de l'observateur n'était pas attiré, et retenu, par sa parure, inutile,... on apercevait mieux, autour de son front, ce nimbe qui semble rayonner autour du front de tout individu qui pense — et qui, par la culture intellectuelle, servie par un don de nature, est devenu très supérieur aux autres hommes.

Le Père Richard n'avait jamais vu Jean de Meung qu'en costume d'apparat... et, toujours, il lui avait fait l'effet d'un bellâtre fanfaron, ridicule,... que son audace, son manque, absolu, de scrupules, mis en œuvre, adroitement, par lui, au service de ses passions ardentes... avaient poussé jusqu'au rang qu'il occupait à la cour de Philippe IV.

Et, maintenant, l'Évêque de Saint-Georges, qui se connaissait en hommes, fut frappé de voir apparaître, pour la première fois, en Clopinel, le poète... l'artiste... le savant... qui étaient, vraiment, en lui.

Le Religieux éclairé comprit l'homme de qui le hasard avait fait son complice.

Ce fut, pour le Père Richard, comme une révélation.

Tout de suite, il entra en défiance... et se dit qu'il lui faudrait se garder, contre Clopinel, plus vigilamment qu'il ne l'avait cru, tout d'abord.

Ce poète... cet artiste... ce savant... pensait-il... fort judicieusement.... avait une âme éprise du beau; mais enfermée dans un corps robuste, dominé par les rudes instincts de sa race... latents en lui.

Son corps, seul, se plaisait à se vautrer dans les luxures...

Le mal qu'il faisait était suscité, en lui, quasi inconsciemment, par un invincible besoin de revanche... Fils de serfs, toujours courbés sous le joug des Seigneurs... de par son intelligence, il était devenu l'égal des fils de ceux qui avaient pesé, lourdement, sur ses pères,... il était aussi puissant qu'eux...

Or, en lui, toutes les forces, vives, et domptées... toutes les passions,

farouches, et étouffées... toutes les fureurs, terribles, et comprimées... toutes les haines... formidables, et accumulées .. des êtres de sa race, à demi sauvages, et qui avaient tant souffert, injustement,... s'étaient incarnées... et, par lui, tout puissant,... par lui, riche... se donnaient carrière à son insu, même.

Et, lors, l'Évêque de Saint-Georges... homme d'un esprit de très large envergure... apte à voir loin, et de haut... apte à prévoir, même, et à lire, dans l'avenir, la destinée de l'humanité en marche, — se dit :

— Dans notre société actuelle, en ce XIVe siècle, où nous sommes... celui ci : Jean de Meung, — qui s'est élevé, des rangs.. pressés, et gémissants.. de la foule humaine, jusqu'aux plus hautes sphères .. et, cela, par sa seule force intellectuelle, par son mérite, par son génie... n'est qu'une exception... et ne constitue, par suite, qu'un danger relatif; mais un jour viendra où ses pareils seront innombrables, et où leur masse créera une force capable de tout renverser... Cette masse d'hommes, quand ces temps seront arrivés, dominera tout! — Oui, la souffrance crée le besoin des revanches!... Les revanches, alors, sont d'autant plus terribles que les souffrances ont été plus longtemps comprimées et plus effroyables.. Malheur aux fils de ceux qui créent la souffrance!... Tout le mystère des évolutions humaines gît en ceci : Il n'y a, ici-bas, que victimes et bourreaux!... Qui fut, longtemps, bourreau, devient, à son tour, victime... Hélas!... Perpétuel recommencement!...

IX

AVANT L'ACCORD

— Je vous ai fait attendre, Monseigneur... dit Jean de Meung... Vous m'excuserez quand vous saurez que, depuis quelques heures, j'ai eu de la besogne... une rude besogne, même... dont je me suis acquitté, du reste — et, je peux bien le dire — avec assez d'habileté... ainsi que vous pourrez le constater tout à l'heure...

Ayant ainsi parlé, et sans attendre la réponse du Père Richard, il se dirigea vers la croisée, ouverte, et il regarda, au dehors, très attentivement, pendant quelques instants.

Puis, se retournant, il reprit :

— Je serai tout à vous dans une minute, Monseigneur... Auparavant, il faut que je m'assure que mes ordres sont bien exécutés... Cela est fort important...

Appuyé aux ferrements de la croisée, il suivit, des yeux, une manœuvre, qui s'opérait, sur la route, devant l'hôtellerie.

L'Évêque de Saint-Georges et Frère Tristan,... attendirent, impatiemment.

Impatiemment... car ils avaient hâte de savoir de quelle besogne Clopinel avait été occupé.

Or, peu après l'entrée de Jean de Meung dans la salle du premier étage de l'hôtellerie où se tenaient le Père Richard et son servant... les chants des ivrognes, en la salle basse, avaient cessé, tout à coup.

Maintenant — et c'était ce spectacle,... qui l'intéressait fort... que Clopinel suivait, des yeux, du haut de la croisée — on voyait s'agiter, sur la route, dans l'ombre, cinq ou six hommes, autour d'un char, stationnant devant l'hôtellerie, et attelé de deux très robustes chevaux de race normande.

Ces hommes étaient-ils donc les ivrognes dont les chants avaient brusquement cessé, peu de temps auparavant?

C'était probable.

Tous des gaillards, ces hommes... de haute taille, et de large carrure.

L'un d'eux, surtout, — celui qui paraissait être le chef des autres — était une sorte de colosse.

Ils opéraient, dans le plus grand silence, et avec une agilité relative.

Relative,... car ils titubaient un peu — étant ivres, à demi.

A demi... c'est-à-dire en cet état d'ébriété qui n'entrave pas l'action de l'ivrogne; et qui lui donne, jusqu'à l'heure de dépression, vive, qui suit l'ivresse,... une force double, une audace inaccoutumée.

Ces hommes — et Jean de Meung avait voulu qu'ils fussent en cet état — étaient dans ce « juste à point » nécessaire pour commettre, sans scrupule, et sans remords... comme sans crainte et sans hésitation — un mauvais coup.

Ils eurent, en un clin d'œil, rattaché les harnais des chevaux...

Ils se hissèrent dans le char.

Le colosse... le chef, qui avait pris place en avant du véhicule, rassembla les rênes... et les chevaux partirent, dans la direction de Conflans-Sainte-Honorine.

Les bêtes, reposées, repues, et, par suite, vigoureuses s'éloignèrent à une allure régulière, assez rapide.

Le départ du char n'avait attiré l'attention d'aucun curieux: Jean de Meung le constata avec satisfaction.

Ce char était solidement construit, monté sur quatre grosses roues, et recouvert d'un abri, de forme demi-circulaire, d'où pendaient d'épais rideaux, de cuir, s'ouvrant, et se fermant, selon les saisons, au gré de ceux qui s'en servaient.

Clopinel suivit, des yeux, cet équipage, tant qu'il put le voir.

Bientôt, il disparut, au tournant de la route, en avant des premières masures de Conflans-Sainte-Honorine.

Maintenant, tout était silencieux, sur la campagne, aux alentours.

Dans l'hôtellerie de la Croix-Blanche, il ne restait plus que des hôtes de passage, venus, là, le matin, de très loin, pour vénérer les reliques de la Sainte du Monastère voisin... et qui soupaient, tranquilles, avant de se remettre en route, tout heureux du départ des turbulents et tapageurs ivrognes.

Il y avait, encore, devant l'hôtellerie, trois chars, à peu près pareils à celui que Jean de Meung avait vu s'éloigner... et des chevaux, des ânes, le tout appartenant aux pèlerins, qui, bientôt, s'éloigneraient, de Conflans, pour retourner chez eux.

— Tout va bien !... dit Chopinel.

Lors, il revint vers le Père Richard, et, s'assit, devant la table, couverte des mets que Tristan avait fait servir, pour son Supérieur.

— Ces reliefs, constituent, encore, un festin de Balthazar pour un ventre affamé !... s'écria-t-il... en souriant... Je meurs de faim, et de soif... Je tombe d'inanition !... Nous avons une grande heure devant nous... Je vais en profiter pour souper... Tout en mangeant, Monseigneur, je vous mettrai au courant, fidèlement, de ce qui s'est passé, céans, en votre absence... et je vous dirai comment j'ai employé mon temps, dans notre intérêt commun : Double besogne, qui me sera fort agréable, et qui sera, aussi, fort utile...

Il emplit, de vin, son gobelet, et il le porta à ses lèvres.

— A votre santé !... dit-il.

Il vida le gobelet, d'un trait.

— Breuvage exquis ! s'écria-t-il.

Puis, tout en se servant une énorme tranche de pâté, il reprit :

— Frère Tristan vous a expliqué, sans doute, pourquoi, et comment... vous l'avez trouvé, ici, en mon lieu et place ?

— Oui, répliqua le Père Richard... Votre combinaison fut ingénieuse, Messire... Personne, mieux que Tristan, ne pouvait vous servir, en cette circonstance.

— Certes !... fit Jean de Meung, la bouche pleine...

Il dévorait, littéralement... Il but, encore, et poursuivit :

— C'est que, depuis hier, la situation s'est compliquée... Les événements se sont précipités... J'ai compris qu'il était urgent d'agir... Je tremblais que vous ne vous fussiez attardé, en route... et que, par suite, vous ne revinssiez pas, ici, cette nuit... Ma foi, j'ai pris, sur moi, de me mettre en campagne, seul... me réservant de vous informer, ultérieurement, de mes faits et gestes... Je pense que vous ne désapprouverez pas ma conduite ?

— Non !... Bien au contraire...

— J'en suis aise...

— Parce que vous serez pendu, Messire, avant que le jour se soit levé, pour la troisième fois, après l'enlèvement... (P. 1221.)

Jean de Meung découpa, prestement, un pilon de poulet; puis, regardant le Révérend Père Richard, il dit :

— A présent, nous n'avons plus besoin des services de frère Tristan... Il doit être las... Il doit avoir besoin de repos... Il pourrait, ce me semble, retourner à l'Abbaye... Qu'en pensez-vous, Monseigneur?

L'Évêque de Saint-Georges se rendit compte que Clopinel voulait lui parler sans témoin.

Il résolut de se prêter au désir de son interlocuteur ; mais, bien entendu, sans renvoyer Tristan, définitivement,... et pour cause !

— Tristan est las, c'est certain... fit-il... Mais, quand il s'agit de mon service, il sait surmonter la fatigue avec une énergie souveraine... Est-ce pas, mon Frère ?

— Oui, Monseigneur !... répliqua Tristan.

Il avait compris le jeu de son Supérieur.

Le Père Richard poursuivit :

— Il restera, donc, avec nous... Qui sait ?... Il pourra nous être utile... Seulement, nous n'avons pas besoin, de lui, en ce moment... Je vais en profiter pour le prier de s'occuper de mon cheval, qui était harassé lorsque lorsque je suis arrivé céans, et de s'assurer qu'il sera en état, tout à l'heure, de se remettre en route.

— A vos ordres, Monseigneur, répondit le Frère.

— Tu nous attendras dans la cour de l'hôtellerie, reprit le Père Richard... Je t'appellerais si tes services nous étaient indispensables.

— Fort bien, Monseigneur... dit, encore, Tristan.

Il sortit...

X

TACTIQUE

...Clopinel, ayant englouti le pilon du poulet aussi faméliquement qu'il avait englouti, déjà, la tranche de pâté, se versa un troisième gobelet de vin, qu'il but,... à petites gorgées, cette fois ; puis, il dit :

— Ma foi, je suis bien aise que vous ayez congédié votre servant...

— Vous vous défiez de lui ?... demanda le Père Richard.

— Non !... Je ne me défie pas de lui, certes, et je le tiens pour un simple, incapable de nous nuire — au contraire... Toutefois, pour ce que j'ai à vous dire, je préfère que nous soyions en tête à tête...

Il remit, sur la table, son gobelet, vide.

Il se sentait mieux, maintenant.

Lors, tout en pelant une magnifique poire, dorée à point, il poursuivit ... entrant, ainsi, en matières, très nettement,... sachant bien qu'il n'avait pas le temps de s'attarder en des préambules compliqués, et, du reste, selon lui, inutiles :

— Il est résulté, pour moi, Monseigneur, de la conversation que nous avons eue, ensemble, hier, après notre rencontre sur la route de Mau-

buisson, et quand nous eûmes passé la rivière, au-dessous de Conflans-Sainte-Honorine — que, si je suis amoureux de la gente Juliette, nièce du Grand Fauconnier du Seigneur de ce pays, et si j'ai résolu de m'emparer de cette colombe... de votre côté, vous avez intérêt à voir disparaître... à tenir, dans votre main, non pas seulement la jouvencelle; mais, aussi, et par surcroît, sa mère...

L'Évêque de Saint-Georges ne sourçilla pas.

Jean de Meung sourit, et reprit, plaisamment :

— En cette affaire, il est évident que ce n'est pas l'amour qui vous guide!... Alors, quel intérêt est le vôtre?... Il n'importe!... Cela ne me regarde pas, et je ne commettrai pas l'indiscrétion de vous interroger à ce sujet... Seulement, vous me permettrez bien, j'imagine, de me préoccuper, d'ores et déjà, c'est-à-dire avant que je me mette en campagne, avec vous, des suites que pourra avoir notre commune entreprise?...

Il mangea la poire, lentement, en savourant les morceaux de ce fruit exquis; puis, sans attacher plus d'importance qu'il voulait en accorder au silence, plein de réserves, de son interlocuteur, il ajouta :

— Les deux femmes : la mère, et la fille... étant entre nos mains — et, je puis bien le dire : grâce aux soins que j'ai pris, à ce sujet, il nous est permis de considérer qu'elles y sont — les deux femmes étant entre nos mains, disais-je, que comptez-vous faire d'elles, et quels seront, dans l'avenir, nos droits, réciproques, sur ces deux créatures?... Je souhaiterais qu'il vous plût, Monseigneur, de me renseigner là-dessus?...

Il se versa à boire... et, tout en tenant son gobelet à la hauteur de ses lèvres, sans les y tremper, il reprit :

— Notez, je vous prie, que je ne me défie pas plus de vous que je ne me suis défié de Tristan... Mais notez, aussi, que, à cette heure, — et je ne parle pas ainsi pour vous adresser un reproche, certes, ni pour faire valoir mon apport en notre association — à cette heure, c'est moi, seul, qui ai tout tenté pour la réussite d'une entreprise dont le gain doit vous être utile autant qu'à moi... Notez, de plus, que, sans moi, et si habile, si hardi que vous soyez, vous ne pourriez rien faire... Bien mieux, — vous en serez convaincu, tout à l'heure — les deux femmes vous échapperaient... Sans moi, en effet, avant la fin de cette nuit, elles seraient pour longtemps... pour toujours, même — c'est probable — hors de votre atteinte...

Il s'était interrompu, fréquemment, pour lamper quelques gorgées de vin... laissant, ainsi, un intervalle entre chacune de ses phrases, sans doute afin que le Père Richard eut le temps de les écouter mieux,... d'y réfléchir, un moment, et, par suite, d'en apprécier la valeur plus complètement...

Il se tut, enfin, attendant la réplique de l'Évêque de Saint-Georges.

Celui-ci l'avait écouté tête basse... le regard perdu dans le vide... le masque impassible.

Il releva la tête, fixa ses yeux, brillants, sur Jean de Meung.. et dit, très simplement :

— Vous avez besoin de moi, Messire, en toute cette aventure... sachez-le... autant que j'ai besoin de vous — sinon plus !...

Ces paroles, articulées, avec un calme excessif, par un homme sûr de lui, devant un adversaire qu'il avait affecté, avec intention, de ne pas considérer comme étant de sa force — produisirent, aussitôt, tout l'effet qu'il en avait attendu.

Clopinel, qui croyait tenir le Religieux, et qui comptait bien lui imposer ses exigences... parut stupéfait, tout d'abord.

Il vida son gobelet... le posa sur la table, et dit :

— Bah !

— Oui, Messire !... reprit le Père Richard, sur le même ton que tout à l'heure.

Cependant, Jean de Meung s'était remis de sa première surprise.

Il se disait, à présent, que l'Évêque, se sentant dans sa main, avait voulu lui imposer... Tactique habile, sans doute !... Mais il se disait, aussi, d'autre part, qu'il ne se laisserait pas si facilement circonvenir : Il faudrait bien que le Religieux lui démontrât, nettement, qu'il n'avait rien avancé qu'il ne put prouver, de la manière la plus précise, la plus décisive.

Et, pourtant, Clopinel avait perdu, beaucoup, de son assurance première.

Par une seule phrase, jetée, dans la conversation, au bon moment, le Père Richard avait établi sa supériorité, sa force... ou,. tout au moins, il s'était placé, en face de son interlocuteur qui avait étalé, trop complaisamment,... avec trop de morgue, les avantages de la situation — sur un plan de parfaite égalité.

— J'ai besoin de vous... autant — sinon plus — que vous avez besoin de moi, avez-vous dit, Monseigneur?... fit Jean de Meung

— Oui.

— Voilà qui m'étonne !

— Cela est, pourtant, Messire... croyez-le bien.

— Comment?

— Je vais vous le dire.

— Voyons?

— C'est simple: Je ne peux rien faire, sans vous, présentement, prétendez-vous, contre les deux femmes de qui il s'agit?

— C'est vrai...

— Je vous crois, puisque vous l'affirmez.

— Je fournirai les preuves, à l'appui de mes affirmations.

— Bien !... poursuivit l'Évêque... Mais, sachez, d'autre part, que, sans

moi, quand vous aurez enlevé les deux femmes... vous ne pourrez jouir de votre conquête.

— Pourquoi?

Le Père Richard, toujours très calme, répliqua :

— Parce que vous serez pendu, Messire, avant que le jour se soit levé, pour la troisième fois, après l'enlèvement!...

Jean de Meung pâlit.

Le Religieux avait des façons qui n'appartenaient qu'à lui de vous mater un homme!

— Pendu?... répéta-t-il.

— Oui!... Haut et court, Messire!... fit l'Évêque, imperturbablement.

— Je comprends... Vous seriez capable, pour vous venger de moi, d'aller déclarer que j'ai enlevé les femmes?

Et, profondément troublé, Clopinel ajouta, naïvement, malgré les gestes de dénégation de son interlocuteur :

— Je n'avais pas prévu cela!... Suis-je niais!... En vérité, j'ai agi, en tout ceci, comme un enfant!... Je le confesse... Je devrais savoir, pourtant, que, lorsqu'on s'engage, en une aventure quelconque, avec un homme d'Église, il faut prendre toutes ses précautions!...

— Messire...

— Tout Religieux, à quelque Ordre qu'il appartienne, ne voit que ce qu'il veut... et s'efforce de l'atteindre par quelque moyen que ce soit... même par la plus indigne félonie si cela est absolument nécessaire!... De vous, surtout, Monseigneur, j'aurais dû me garder... et pour cause!...

L'Évêque ne sourcilla pas, cette fois encore.

Il avait résolu de laisser parler son interlocuteur, quitte à s'expliquer, avec lui, quand il serait plus calme.

Clopinel, ayant réfléchi un moment, se leva.

Il avait trouvé, lui semblait-il, un moyen de reprendre, sur le Religieux, l'avantage perdu.

— Eh! bien... fit-il, triomphant... puisqu'il en est ainsi, nous en resterons là, Monseigneur.

— Qu'entendez-vous dire?... demanda le Père Richard, soudain inquiet.

Il n'avait pas prévu cet ultimatum.

— Je veux dire, tout simplement... répliqua Jean de Meung... que, épris de la gente nièce du Grand Fauconnier du Seigneur de Conflans... par un de ces caprices qui hantent, parfois, l'esprit des poètes, je m'étais embarqué dans cette entreprise — qui me divertissait, du reste — et qui devait mettre la jouvencelle entre mes mains... A cette heure, tout est prêt pour l'enlèvement... La belle Juliette, et sa mère, pourraient être à moi — à nous — avant que sonne la douzième heure de cette journée...

— Eh! bien?

— Mais, quoi?... Je n'ai préparé tout cela que parce que vous m'y avez poussé... Sans vous, j'eusse hésité à agir, probablement...

— Bah!... Croyez-vous?

— Oui!... Je suis un être d'imagination... un homme de rêve et non un homme d'action... En rêve, j'accomplis des prodiges... Je me transforme, à mon gré, en sublime héros ou en bandit ténébreux; je passe les mers... je franchis les espaces... je vais du Nord au Midi; je pourfends l'Infidèle et rachète le Saint Sépulcre... j'assiège Babylone où j'abats Annibal; je combattrais, si je le voulais, Messire Satanas, ou, même, Dieu le Père au milieu de ses sacrées phalanges célestes et ailées... Mais mon imagination, seule, se démène ainsi... Mon corps, nonchalant, refuse d'entrer en lice guerrière... Il se complaît dans la mollesse des habitations pleines de sièges où l'on se vautre à l'aise, dans la douceur du « rien faire » et dans les délices du « rêver »... Mon esprit, seul, chevauche les chimères... Les plus vives jouissances, voyez-vous, Monseigneur, ne valent pas la peine qu'il faut se donner pour les conquérir... Il m'a plu de me mettre, en votre compagnie, au pourchas de la gente jouvencelle... Caprice de poète, encore une fois!... Je n'irai pas plus loin... Du reste, je suis las, déjà... J'ai usé mon désir en mes actes d'aujourd'hui... Au diable la fille!... Je retourne à mon « rêvoir »...

— Mais...

— Les jolies femmes ne manquent pas... Elles foisonnent, à la Cour de Sa Majesté Philippe IV, que Dieu garde!... Et, tout de bon, je n'ai qu'à me pencher, sur ce parterre, où croissent ces jolies fleurs d'amour, pour cueillir les plus belles... et pour m'enivrer du parfum qu'elles dégagent...

— Permettez...

— A quoi bon courir des dangers?... Être pendu, avez-vous dit?... Vilaine posture!... L'attitude verticale ne me convient pas du tout... Je lui préfère, de beaucoup, l'horizontale... qui favorise l'envolement de l'esprit, et les contemplations dans cet au delà où ne voient plus les ordinaires yeux humains!...

— C'est que...

— Et puis, pour des raisons toutes personnelles, j'avais des remords de séduire cette chaste enfant... de la prendre à ce délicieux jouvenceau qui tant l'aime : le fils du Maître Enlumineur de Maubuisson, Messire Jacques... Bref, Monseigneur, restons-en là, encore une fois... La belle Juliette sera loin d'ici, demain... hors de votre atteinte et de la mienne... Vous y perdrez de n'avoir pas mis à exécution des projets que vous caressiez, sans doute, avec amour, pour le service d'intérêts, graves, assurément; mais vous y gagnerez de n'être pas obligé de vous transformer en félon envers un homme qui s'était fié à vous, naïvement — ce qu'il ne fera plus, désormais, sous quelque prétexte que ce soit... *Dixi*, Monseigneur!...

Ayant ainsi parlé, avec verve, fort ironiquement, car sa vanité était satisfaite,... Jean de Meung salua le Père Richard... puis, il ajouta :

— Que Dieu vous garde, Mon Père!... Nous nous reverrons, demain, à l'Abbaye Royale de Maubuisson...

Il se dirigea vers la porte de la salle...

Mais le Religieux fit un signe.

— Restez!... dit-il.

XI

OU LE RÉVÉREND PÈRE RICHARD REPREND L'AVANTAGE

Jean de Meung s'arrêta.

Sa face s'était épanouie.

Oh! Il avait joué son rôle avec une adresse infinie... pensait-il

— Allons donc... se dit-il... Il va capituler!... Je le tiens!

Sa vanité était flattée du résultat obtenu.

N'avait-il pas triomphé, haut la main, du Religieux... si habile, pourtant.

Cela constituait, pour lui, une réelle victoire, certes, dont il avait le droit d'être fier.

Puérilement, il résolut de jouir de cette victoire jusqu'au bout...

Le Père Richard avait besoin de lui, absolument : Or, Clopinel se dit qu'il ne lui prêterait son concours, désormais, en l'aventure où ils s'étaient engagés, que si l'Évêque l'en priait... instamment, très instamment, même.

Il trouvait que cela serait plaisant d'agir ainsi... de contraindre l'orgueilleux Prélat à s'abaisser devant lui.

Il atteindrait son but, il n'en fallait pas douter... et sa victoire, par suite, serait double, puisque, d'une part, il obtiendrait tout ce qu'il souhaitait... et puisque, d'autre part, il aurait joué son complice.

— Rester?... fit-il... A quoi bon?... Nous n'avons plus rien à nous dire.

— Restez!... répéta le père Richard, froidement.

— Mais...

— Asseyez-vous, de grâce...

L'Évêque indiqua, du doigt, à son interlocuteur, le siège qu'il avait occupé.

— Il faut que nous nous expliquions... poursuivit-il.

Si sûr qu'il fut de son fait, Jean de Meung parut tout interloqué.

L'assurance, excessive, du Religieux, lui imposait, vraiment.

— Nous nous sommes expliqués suffisamment... fit-il... Pour ma part, j'estime que tout colloque, nouveau, entre nous, est radicalement inutile...

— Tout à l'heure... dit l'Évêque de Saint-Georges... vous n'avez pas compris mes paroles... Vous les auriez comprises si vous m'aviez permis de m'expliquer... C'est pour vous les expliquer que je vous ai prié de rester, céans... Oui, oui, restez, croyez-moi... asseyez-vous, encore une fois .. et écoutez-moi...

Clopinel se rassit, donc...

Du reste, on sait qu'il ne demandait pas mieux.

Le Père Richard, toujours calme, toujours maître de lui, et paraissant non moins sûr de son fait que son interlocuteur, reprit :

— Je vous ai dit que, pour mener, à bonne fin, l'entreprise que vous savez, vous avez besoin, de moi, autant, sinon plus, que j'ai besoin de vous... Je vous ai expliqué pourquoi... Vous avez cru que, après coup, je ferais savoir que vous aviez été l'auteur du rapt, et que, par suite de ma dénonciation, vous seriez pendu... Or, Messire, laissez-moi vous le déclarer, vous vous êtes trompé...

— Ah !... fit Clopinel.

Et il pensa :

— Que va-t-il dire ?... Défions-nous !

— Oui, vous vous êtes trompé... fâcheusement trompé !... poursuivit l'Évêque.

— Comment ?

— Votre imagination de poète vous a emporté... Vous n'avez pas suffisamment réfléchi... Vous n'avez pas creusé la situation...

— Pourtant...

— Voyons... c'est bien simple : Les deux femmes ont résolu de fuir, cette nuit même, pour une destination inconnue, et sous la conduite de leurs protecteurs... Le fait est acquis... C'est vous-même qui l'avez indiqué...

— Après ?

— Or, pourquoi partent-elles ?... A cette question, la réponse est facile... Elle partent parce que leurs protecteurs se sont dit, non sans raison, qu'il y avait danger, pour elles, à ce qu'elles demeurassent en ce pays... Ils se sont inquiétés de vous voir rôder autour de la demeure où elles vivent... Ils savent que vous êtes un grand séducteur de femmes... Ils savent que vous êtes puissant... Ils ne veulent pas exposer leurs protégées à vos amoureuses convoitises... Ils ne veulent pas entrer en lutte avec vous... Et ils ont résolu, — ce qui démontre leur prudence — de mettre les deux créatures à l'abri de toute poursuite de votre part...

— Tout cela est clair, en effet !...

— Le reste, Messire, est non moins clair...

— J'écoute ?

.. Il paraît, même, que vous avez fait, sans le vouloir, un saut assez... (P. 1232.)

— Vous avez appris que, protecteurs, et protégées, se disposent à quitter le pays... Cela n'a pas fait votre compte... Or, vous avez résolu de les enlever... Ce qui est hardi; mais non impossible... Vous avez pris toutes les mesures nécessaires, à cet effet, et vous répondez du résultat... Vous l'atteindrez, j'en suis convaincu... Mais...

— Mais...

— Mais le coup fait...

— Eh ! bien !

— Qui accusera-t-on de l'avoir accompli ?

— C'est juste !

— Vous !... D'abord !

— C'est juste !....répéta Clopinel... Sur ma foi, je n'avais pas pensé à cela.

— Et ce fut là votre tort, Messire !... Il fallait y songer... Du reste, c'est fort simple, comme vous voyez... Oui, on vous accusera d'avoir enlevé les deux femmes... Par suite, et sans que j'aie dû intervenir, en tout ceci, vous serez arrêté, pour rapt... jugé... condamné, et pendu !... Voilà.

— Mais...

— Mais... achevez ?

— Vous l'avez dit, Monseigneur, je suis prudent...

— Après, Messire ?

— Je détournerai le coup qui pourrait m'atteindre.

— Vous croyez ?

— Qui se préoccupe de ces femmes ?... Qui s'intéresse à elles !... Qu'importe, au Roi, ou à ses Ministres, que l'on enlève deux créatures, parentes du Grand Fauconnier du Seigneur de Conflans ?... Est-ce que cela compte ?... Et puis, qui se plaindra !... Messire Jacques ?... Maître Remi ?... Que peuvent ces gens-là contre Jean de Meung, poète favori de Sa Majesté Philippe IV, et amant de la princesse Jeanne de Bourgogne ?...

— Vous oubliez, Messire, et laissez-moi vous le rappeler... que Messire Jacques, et Maître Remi, — gens de peu, il est vrai — sont les amis de Maître Gaucher Faber, Chirurgien du Roi de France.

Jean de Meung parut tout interloqué.

— C'est juste !... Vous avez raison... fit-il... Encore une chose à laquelle je n'avais pas songé.

— Poète !... Laissez-moi vous dire, encore, que le fiancé de la gente jouvencelle : Roland, fils de Messire Jacques, est l'élève de Maître Gaucher Faber... et que, par conséquent, il intéressera son Maître à sa cause... Maître Gaucher Faber, la plaidera, chaleureusement, et avec fruit, c'est sûr, contre vous, par devant le Roi...

— Oui, oui, vous avez raison !... répéta Clopinel... J'ai agi comme une linotte... Du reste, tout cela s'est fait si vite, et j'ai été si occupé !... En toute cette affaire, je ne me suis préoccupé que de l'action, non de ses suites... grâce à vous, je les entrevois... maintenant... Et j'avoue qu'elles pourraient être... bien mieux : qu'elles seraient déplorables pour moi !...

Le Père Richard poursuivit :

— Ce n'est pas tout... sachez, encore, que l'Abbesse de Maubuisson : la Révérende Mère Marie des Anges, s'intéresse, très vivement, — pour des raisons que j'ignore — à ces femmes, et à leurs protecteurs.

— L'Abbesse ?

— Oui, Messire...

Jean de Meung se secoua comme un chien mouillé.

Toutes ces révélations, qui tombaient, sur lui, dru comme grêle, l'avaient ahuri, littéralement.

— De par tous les Saints du Paradis... ou par les cornes de Lucifer, j'allais m'embarquer dans une jolie aventure !... En vérité, Monseigneur, vous me rendez, en m'éclairant, un signalé service ! ... Je vous en remercie... Est-il possible, que moi, qui suis plus avisé, d'ordinaire, je n'aie pas mieux vu tout cela ?... Un enfant eût été moins naïvement imprudent que moi, en pareille aventure... J'en reviens donc à ce que je disais, tout à l'heure... Laissons cela...

— Non pas... s'il vous plaît.

— Si !... Il y a trop de broussailles autour de ces deux femmes... Qu'elles aillent au diable !... Je renonce à la conquête de la jouvencelle... Pour le moment, je garde ma princesse... Il vaut mieux avoir, à soi, les grandes dames.... On court moins de risques... Elles ne se défendent guère, et ne sont pas du tout gardées... Sans compter qu'aux jeux d'amour elles sont savantes... plus que ces personnelles qui feraient des façons, sans doute, pour écouter mes chansons...

Clopinel parlait, maintenant, avec franchise.

Il était décidé à renoncer à Juliette...

Il reprit :

— La nuit est belle... l'air frais... partons, Monseigneur... Votre cheval doit être reposé... Nous retournerons, ensemble, à Maubuisson... Nous chevaucherons sans nous presser, en devisant... Venez... Je vais envoyer un des serviteurs de Maître Noël Lelong prévenir mes hommes que j'ai renoncé à mes projets... Je leur ai payé, d'avance, moitié de la somme qu'il m'ont demandée pour agir... Ils la garderont... Ils n'auront que la moitié du profit ; mais ils l'auront sans peine, sans danger, et ils y gagneront encore... Les deux femmes, et leurs protecteurs, fuiront en paix... Et cela vaudra mieux, pour tout le monde... Venez, Monseigneur, il me tarde de me retrouver à Maubuisson... Ma royale maîtresse doit se dire, avec grand raison, que je la délaisse par trop !... Venez ?...

Clopinel se leva.

Le Père Richard ne bougea pas.

Il regarda, fixement, son interlocuteur.

— Avant deux heures... dit-il, froidement... les femmes seront entre nos mains... Il le faut... Moi, je ne renonce pas à mes projets si facilement... J'ai intérêt, un très grand intérêt, à n'y pas renoncer...

Clopinel sourit.

— Je comprends cela, Monseigneur... fit-il... Vous ne courrez aucun risque, vous... Ce n'est pas vous que l'on accusera de l'attentat...

— Vous ne courrez pas plus de risque que moi!... reprit l'Évêque, en jouant le même jeu.

— Bah!... s'écria Clopinel, stupéfait.

— Je vous l'affirme!... déclara l'Évêque, gravement.

Clopinel poursuivit :

— C'est facile à dire... Pourtant, tout à l'heure, vous m'avez démontré, clairement... que...

— Je vous répète que vous ne courrez aucun risque!

— Mais... Gaucher Faber... l'Abbesse?

— Porteront plainte, c'est sûr.

— Devant le Roi?

— Oui...

— Ils m'accuseront?

— Oui...

— Vous me donnez le frisson...

— L'accusation, formulée, par devant le Roi, lui-même, on ne pourra rien contre vous!

— Pourtant...

— On ne pourra rien contre vous, je le répète... Et, cela, tout simplement parce que j'interviendrai.

— Vous?

— Moi!...

Clopinel n'en revenait pas.

En vérité, le Religieux était extraordinaire!..

— Mais... votre intervention, Monseigneur,... reprit Jean de Meung... votre intervention aura-t-elle assez de puissance pour...

L'Évêque répondit, froidement :

— Il me suffira de dire, au Roi, quand les deux femmes seront entre nos mains, dans un asile sûr, inaccessible à tous... Il me suffira de dire ce que je sais.

— Ah!...

— Et le Roi, lui-même, ne tentera rien, ni contre vous, ni contre moi... et pour cause.

— Quelle?

— Ceci est mon secret.

— Vous êtes sorcier!...

— Non... Je suis instruit, voilà tout — et bien instruit, croyez-le — sur des choses qui se sont produites, dans le passé... La connaissance du secret dont il s'agit me donne une force contre laquelle, je le répète, Sa Majesté Philippe IV, lui-même, ne pourra rien...

— Mais...

— Seulement, cette force, je ne l'aurai, réelle, durable, que lorsque les femmes seront dans ma main... Bien plus, et ainsi que je vous l'ai dit, déjà, — je ne saurais trop insister sur ce point, — je ne l'aurai que si ces deux femmes sont cachées dans un asile absolument inaccessible... C'est pour cela que je vous ai dit, tout à l'heure, que nous avons besoin l'un de l'autre; mais que vous avez besoin de moi plus encore que je n'ai besoin de vous... Pour agir, présentement, je ne pourrais guère me passer de vous; mais pour garder, sans danger, la proie conquise, vous ne pourriez vous passer de moi... Est-ce clair?

— C'est très clair, en effet...

Clopinel avait ainsi répondu, uniquement pour dire quelque chose, car, en somme, les choses lui paraissaient moins claires que jamais...

Il ne s'était pas préparé à cet entretien.

Et puis, il se rendait compte, fort exactement, que, avec l'Évêque, il n'était pas de force.

Tout cela le rendait très perplexe.

Il ne savait plus que faire.

Il se disait qu'il était entré dans un guêpier, d'où il avait hâte de sortir.

Le Père Richard reprit :

— Etes-vous décidé, maintenant, à me prêter votre aide parce que je vous prêterai la mienne?

Jean de Meung prit, tout à coup, une résolution définitive.

— Je vous répondrai avec franchise... répliqua-t-il.

— J'attends?

— En cette affaire, Monseigneur, j'ai plus à perdre qu'à gagner...

— Comment?

— Oui... Je cours des risques... graves...

— Aucun!

— Vous voulez dire que je ne courrai aucun danger si vous me couvrez de votre protection, quand le coup sera fait?

— N'est-ce pas convenu?

Jean de Meung secoua la tête, et poursuivit :

— Monseigneur... quand les femmes seront entre vos mains...

— Achevez?

— Quand, par suite, vous n'aurez plus besoin de moi...

— Eh! bien?

— Vous vous garderez, soigneusement, de me protéger contre ceux qui m'attaqueront...

— Messire...

— Votre intérêt vous conseillera, plutôt, de me laisser prendre... afin

de vous débarrasser d'un complice, gênant, capable de vous disputer sa part de la proie conquise, et sur laquelle vous aurez basé des droits qui ne seront pas ceux que je compterais exercer, pour ma part.

— Vous vous défiez toujours de moi?

— Certes!... Et pour cause!... En pareil cas, il faut être prudent... La leçon que j'ai reçue, de vous, tout à l'heure, me sert, voilà tout.

Le Père Richard reprit, vivement :

— J'avais prévu votre objection.

— Ah!... fit Clopinel, de plus en plus stupéfait, et dominé par son adroit interlocuteur.

— Oui... poursuivit l'Évêque... J'avais prévu l'objection, et je suis prêt à y répondre.

— Voyons?

— Je consens à vous donner une arme, contre moi...

— Une arme?

— Oui... Une arme dont vous pourriez vous servir, si je vous trahissais, après coup.

Clopinel, ayant réfléchi, répliqua :

— Voilà, certes, qui mérite qu'on étudie la question.

— N'est-ce pas?... fit le Père Richard, qui jouait, avec le poète, comme un chat avec une souris.

— Sans doute!... Mais dites-moi en quoi consiste cette arme?...

— Je vais vous le dire.

— J'écoute?

— D'abord, le coup fait... vous disparaîtrez — pour un temps.

Clopinel hocha la tête.

— Ceci est un conseil, Monseigneur... fit-il, déçu... un conseil dont j'apprécie l'importance, croyez-le; mais cela ne constitue pas une arme.

— J'ai donné le conseil, par surcroît, et avant d'indiquer de quelle pièce je compte vous armer contre moi... répliqua l'Évêque.

— Et cette pièce... demanda Jean de Meung.

XII

L'ACCORD

Le Révérend Père Richard tira, de son habit, ses tablettes, et se mit à écrire.

Puis, il passa les tablettes à Jean de Meung, qui lut ce qui suit :

« *Le Révérend Père Richard, Évêque de Saint-Georges, déclare, par les* « *présentes, que c'est d'accord avec lui, et par ses conseils, avec son aide,* « *que Messire Jean de Meung, Clopinel, a fait enlever, ce jourd'hui, les deux* « *femmes qui vivent avec Maître Remi, le Bourguignon, à Conflans-Sainte-* « *Honorine...*

« *C'est lui, Richard, qui garde les deux femmes, en un asile sûr, que* « *Messire Jean de Meung connaît, d'autre part...*

« *Et c'est pour l'affirmer, solennellement, que le susdit Évêque a signé* « *cette pièce, en l'hôtellerie de la Croix-Blanche, près Conflans-Sainte-Hono-* « *rine, le dixième du mois de septembre mil trois cent-treize, jour de la* « *Pulchérie.*

« *RICHARD, Évêque de Saint-Georges.* »

— Cela constitue-t-il, à vos yeux, une arme, suffisante, pour que vous puissiez avoir confiance en moi?... demanda le Religieux.

— Jusqu'à un certain point!... répliqua Clopinel.

— Expliquez-vous mieux?... Je n'entends pas ce que vous voulez insinuer?

— Cela constitue bien une arme suffisante...

— Bien.

— A la condition, pourtant...

Jean de Meung s'interrompit.

— Achevez donc?... fit l'Évêque...

— C'est que...

— Au point où nous en sommes, nous pouvons tout dire...

— C'est que tout ce qui s'est passé, entre nous, jusqu'ici, excite ma défiance à un degré excessif... et que, en vérité, j'aimerais mieux, ainsi que je vous l'ai dit,... j'aimerais mieux que nous en restions là.

— Non... Non... Parlez?... Expliquez-vous nettement?... Vous disiez que la pièce que j'ai écrite, et signée, constitue bien une arme, suffisante, à la condition que...

— A la condition que, le coup fait, vous ne me fassiez point occire... d'abord pour reprendre cette pièce, extra-compromettante, que vous m'offrez... et, ainsi que je l'ai indiqué, déjà, afin de vous débarrasser, à jamais, de votre complice...

L'Évêque, marchant toujours vers son but, répliqua :

— Messire... qui ne risque rien, n'a rien, c'est connu!... Vous aimez la jouvencelle, d'une part, et, d'autre part, vous ne serez pas fâché — vous pouvez l'avouer, devant moi — de jouer un tour de votre façon à ses protecteurs, Messire Jacques, le Maître Enlumineur, et, surtout, Maître Remi.

Jean Meung, surpris, demanda :

— Pourquoi donc?...

Le Père Richard répondit :

— Il vous a assez fortement houspillé, avant-hier... Maître Remi?

— Moi?

— Vous!

— Houspillé?...

— Oui-dà, dans le chemin creux...

— Dans le chemin creux?

— Derrière le jardin de Messire Jacques... Il paraît, même, que vous avez fait, sans le vouloir, un saut assez...

— Comment savez-vous cela?... fit Jean de Meung, tout confus.

— N'est-ce point exact?... répliqua le Père Richard.

— Pas tout à fait!... dit Clopinel, avec embarras.

— Mais il y a du vrai, dans mon dire... beaucoup de vrai?... poursuivit le Religieux, goguenard.

Jean de Meung regarda, fixement, son interlocuteur, et, prenant son parti de l'aventure, il s'écria, gaiement :

— Monseigneur, vous êtes le Diable, en personne!... Vous êtes sorcier... j'en répondrais?

— Non... fit l'Évêque, redevenu grave... Mais je sais, toujours, tout ce que j'ai intérêt à savoir...

Il reprit :

— Je disais donc que vous ne seriez pas fâché, tout en vous efforçant de séduire la gente Juliette... de jouer un mauvais tour à ses protecteurs?

— Je l'avoue.

— Allons donc...

— De par tous les Saints du Paradis, Monseigneur, vous jouez de moi avec une habileté sans égale... Tour à tour vous excitez, pour me faire agir, ma passion pour la jouvencelle et mon amour-propre — que ce manant de Grand Fauconnier a froissé, avant-hier, autant que mes côtes!... Tantôt je veux vous suivre, et, tantôt, je ne le veux plus... Vous verrez que vous me convaincrez, finalement, de la nécessité d'agir.

— Je l'espère... Et je résume notre entretien : Nous avons intérêt, tous les deux, à des degrés différents, et pour des raisons tout opposées, de nous emparer des deux femmes... Ce fait est acquis?

— Oui.

— En second lieu, il est constant que, pour opérer, utilement, comme sans dangers, nous avons besoin l'un de l'autre?

— D'accord!

— Il est constant que vous avez besoin de moi plus, encore, que je n'ai besoin de vous?

— J'en conviens!

... Je m'engageai à travers champs... Je cheminais, lentement... allant au hasard, cherchant aventure... (P. 1240.)

— Toutefois, vous hésitez à agir parce que vous craignez que, le coup fait, je ne vous abandonne à la colère de ceux qui voudront punir les metteurs en œuvre de l'enlèvement des deux femmes... Or, je vous ai remis cet engagement, que vous tenez, et qui vous donne, contre moi, une garantie dont vous ne nierez pas la valeur?... Mais vous craignez, par surcroît, que je ne vous fasse occire lorsque je n'aurai plus besoin de vous... et vous me l'avez déclaré avec une franchise que j'ai appréciée, croyez-le, comme il convient...

— Entre gens tels que nous, il vaut toujours mieux s'entendre...

— Oui... Je pourrais, Messire, vous faire des protestations qui ne vous convaincraient pas...

— Mon Dieu...

— Je ne l'essaierai pas... Je vous répondrai, seulement : Vous ne me gênerez en rien, et, par conséquent, je n'aurai, aucunement, le désir de me débarrasser de vous...

— Bien !

— Tout au contraire, je m'efforcerai de vous protéger, de vous défendre, afin de me conserver un complice tel que vous... Qui sait?... Votre aide me sera utile, encore, plus tard...

— C'est possible.

— Et puis, je vous le répète, qui ne risque rien, n'a rien... Or, vous pouvez risquer de me trouver, un jour, devant vous, en ennemi... pour avoir la joie de posséder la jouvencelle...

— Une joie... c'est vrai...

— ... et le plaisir de vous venger de ceux qui vous ont fait sentir la vigueur de leur bras.

— Les gueux !

— Du reste, puisque vous conserverez le droit de vous défier de moi, vous vous garderez, Messire... Si je vous menace, vous vous défendrez... Vous êtes assez adroit, assez puissant, assez bien en cour, assez riche, pour résister, utilement, à l'effort, même, d'un homme tel que moi... Êtes-vous convaincu, maintenant ?

— Ma foi... Que vous dirai-je?... Je... Enfin...

— C'est que nous sommes pressés... Il faut agir.

— Oui !...

— Je ne puis vous donner le temps de réfléchir.

— C'est que...

— Il faut que vous vous décidiez... sur l'heure.

— Oui... Dans deux heures, il sera trop tard.

— Vous voyez bien !

Jean de Meung, ayant réfléchi, une seconde, s'écria :

— Allons, c'est dit... J'agirai... Mon aide vous est acquise...

— A la bonne heure !... fit l'Évêque, non sans satisfaction... Qu'on a de peine, grand Dieu, à faire le bonheur des gens!... Croyez que vous ne regretterez pas d'avoir consenti à me suivre... Je savais bien que nous parviendrions à nous entendre... Le tout est de s'expliquer... Donc, nous sommes d'accord sur tous les points?...

Jean de Meung, non sans embarras, répondit :

— Sur tous les points... ou à peu près...

— Vous avez, encore, quelque objection à me faire?

— Une seule.

— Parlez?

— Voilà... Nous tenterons donc, le coup, ce soir... tout à l'heure..

— Après?

— Les femmes tomberont entre nos mains... j'en réponds...

— Bien... Après?

— Mais, où les conduira-t-on?... La question est importante... J'avoue que j'ai compté, sur vous, pour la résoudre...

Et Jean de Meung attendit, curieusement, la réplique de l'Évêque.

— Je la résoudrai... fit celui-ci.

Tristan, on se le rappelle, lui avait avait adressé, déjà, cette question, et l'Évêque avait dit, à son servant : « J'aviserai. »

Or, il avait avisé, sans doute.

— Voyons?... demanda Clopinel.

— Je possède, à Paris .. dit l'Évêque... aux alentours de Notre-Dame, à quelques pas du Palais, dans une ruelle peu fréquentée, une maison, où je me retire, parfois, pour vivre, pendant quelques jours, en paix, loin du bruit, loin des fêtes de la cour, et pour travailler, rêver, ou me reposer, librement...

— Après?

— Cette maison se compose d'un bâtiment, en pierre, très solidement construit, en façade sur la ruelle... Derrière ce bâtiment, il y a un jardinet — un de ces pauvres jardinets parisiens, où l'on ne voit que ces plantes, chétives, qui croissent à la ville, et qui n'ont ni assez de lumière, ni assez d'air... Au milieu du jardin, il y a un autre bâtiment, plus petit, bien clos, où les femmes seraient suffisamment logées... Personne ne soupçonnera leur présence, là... Elles ne verront, et ne pourront voir personne... Les maisons environnantes sont éloignées — donc, pas de voisins indiscrets... Les murs, très hauts, sont inaccessibles... et, par conséquent, les appels des femmes ne seraient point entendus...

Clopinel ricana.

— On dirait, Monseigneur... fit-il... on dirait que vous avez pris possession de cette maison, à l'avance, dans le but de vous en servir pour enfermer nos futures prisonnières.

Le père Richard répliqua :

— Non !... Car, je vous le déclare, — et vous me croirez si vous voulez, il n'importe — je vous déclare, que, avant-hier, je ne soupçonnais pas... je ne pouvais pas soupçonner, même, ce qui se passe aujourd'hui... Oui, la maison dont je vous parle constituerait un asile, sûr, pour les deux femmes... C'est donc là qu'elles seront conduites — si vous n'y voyez aucun inconvénient?

— Je n'y vois aucun inconvénient... tout au contraire — et pour cause...

car, par ma foi, je ne saurais, pour ma part, où les loger, n'ayant pas eu le temps de songer à cela, et de me pourvoir en conséquence... On conduira donc les femmes dans votre maison-prison, aux alentours de Notre-Dame, à quelques pas du Palais...

— Voilà qui est dit... Est-ce tout?

— Pas encore!

— Vous êtes un homme de précaution... Achevez?

— Il va de soi que j'aurai mes grandes entrées dans la maison, et le droit de visiter les deux femmes... Il faut que je puisse faire ma cour à la jouvencelle.

— N'ai-je pas indiqué cela dans mon engagement?... Relisez-le, Messire... J'ai écrit : « C'est lui, Richard, qui garde les deux femmes, en un asile, sûr, que Messire Jean de Meung connaît, d'autre part ».

— Bien!...

— Est-ce tout cette fois?

— Non!... Dernier point, qu'il nous reste à fixer : Qui conduira les femmes dans votre maison, et qui les y gardera?...

L'Evêque répliqua, sans hésiter :

— Tristan.

— Votre servant?... fit Jean de Meung, avec une vague défiance.

— En personne!... répondit l'Évêque.

— Vous êtes sûr de lui?

— Comme de moi-même!... Il conduira les deux femmes en mon logis secret... Il les y gardera... Et, croyez-le, Messire, jamais prisonnières n'auront été gardées par un geôlier plus incorruptible...

Clopinel, à demi convaincu, dit, encore :

— Il faudra informer Tristan, avant l'action, de vos vues sur lui... Cela va nous prendre du temps...

— C'est fait!

Jean de Meung regarda le Religieux.

— Vous aviez donc tout prévu?... fit-il, toujours défiant.

— Tout!

— Quel homme!

A cette minute, ultime, Clopinel se demanda, encore, s'il ne ferait pas mieux de renoncer à suivre l'Évêque... Aussi, ne répondit-il pas, tout de suite, à la question suivante que lui adressa le Père Richard.

— Sommes nous d'accord, cette fois?. .

Jean de Meung répliqua, après un temps de silence :

— Oui!... Décidément, je vous suivrai... Que Messire Satanas me protège!

— Enfin!... dit le Père Richard...

Puis il ajouta :

— Tristan conduira les deux femmes... Vous vous êtes procuré un char, j'ai cru le deviner, tout à l'heure?...

— Oui!

— Fort bien!... N'avez-vous pas dit que les femmes seront à nous dans deux heures?

— Oui!

— C'est dire que l'enlèvement pourra avoir lieu avant la douzième heure?

— A moins d'événement inattendu — et, d'ailleurs plus qu'improbable .. pour ne pas dire impossible.

— Est-ce loin d'ici que l'action aura lieu?

— Pas très loin d'ici.

— Bien!... Le coup fait, on hissera, dans le char, les deux femmes... On aura pris soin, au préalable, de leur lier les pieds, et les mains, de les bâillonner, même : Il importe qu'elles ne puissent appeler à l'aide, et qu'elles soient dans l'impossibilité, absolue, de nous échapper.

— Certes!

— En cet état, elles seront confiées à Tristan, qui conduira le char à Paris.

— Seul?... demanda Jean de Meung.

L'Évêque répondit, pour ne pas exciter, davantage, la défiance de son interlocuteur :

— Vous l'accompagnerez, si vous voulez; mais, laissez-moi vous dire qu'il vaudrait mieux que Tristan partît seul...

— Pourquoi?

— Votre présence, à ses côtés, pourrait éveiller la curiosité, indiscrète, des gens qui vous verraient...

— Peut-être !

— Et puis, il vaudrait mieux que... le coup fait — vous revinssiez, avec nous, à l'Abbaye Royale, quand ce ne serait que pour pouvoir nier, plus tard, au besoin, toute complicité dans le rapt des femmes...

— Nous verrons... Je réfléchirai... Peut-être vaut-il mieux, en effet, que Tristan parte seul... J'aurais été aise, pourtant, de procéder, avec lui, à l'installation des femmes dans votre logis secret ..

— Pourquoi ?

— Eh ! parce que, par ainsi, je l'aurais connu, ce logis... Il est vrai que cet engagement, écrit, et signé, par vous, sur ces tablettes, vous met, dans ma main, jusqu'à un certain point... Grâce à cette pièce, je saurais bien vous contraindre, si cela était nécessaire, à me donner accès auprès des prisonnières... Poursuivez?... Tristan, disiez-vous, conduira les deux femmes à Paris ?...

— Oui... Tristan conduira le char... Il s'arrangera de façon à n'arriver,

à Paris, que lorsque les portes de l'enceinte seront ouvertes... c'est-à-dire au petit jour... Il entrera, dans la ville, sans coup férir...

— Après ?

— Et, moins d'une demi-heure après, nos deux prisonnières seront enfermées dans mon logis, d'où elles ne sortiront que lorsque nous le voudrons...

Clopinel approuva, de la mine, et du geste.

— C'est parfait !... conclut-il... Tout cela me paraît combiné à merveille... Tout cela peut, et doit, aboutir... Monseigneur, nous sommes d'accord... Je suis votre homme...

— A la bonne heure !

— Nous agirons quand vous voudrez...

Le Père Richard regarda son interlocuteur, et répliqua :

— Nous partirons aussitôt que vous m'aurez dit tout ce que vous avez fait, aujourd'hui... tout ce que vous avez découvert... pour quelles raisons vous vous êtes mis en campagne immédiatement — choses que j'ignore encore, et qu'il est indispensable que je sache; nous partirons, enfin, quand vous m'aurez dit quelles mesures vous avez prises pour assurer le succès de l'action que nous allons engager...

— C'est juste... Je suis prêt à vous dire tout cela.

— Parlez donc?...

— Je vous exposerai le tout, clairement; mais brièvement... car le temps passe — et il faut, de toute nécessité,... que nous nous mettions en route avant une demi-heure.

— J'écoute?...

— Voici les faits...

XIII

OU L'ON SAURA COMMENT JEAN DE MEUNG, CLOPINEL, AVAIT EMPLOYÉ SON TEMPS DEPUIS SON DÉPART DE L'HOTELLERIE DE LA CROIX-BLANCHE

Clopinel raconta, d'abord, au Père Richard, tout ce qu'il avait fait depuis le moment où il l'avait quitté, dans la forêt de Saint-Germain, la veille, après leur chevauchée sur la route de Maubuisson, et leur halte devant la maison de Remi.

Il raconta comment, tandis qu'il revenait à l'Abbaye Royale, il avait rencontré Messire Jacques... son fils, Roland... et leur ami, Gaucher Faber... tous se rendant, manifestement, à Conflans-Sainte-Honorine...

— Ce fauconnier, que nous avons croisé, sur la route, — il vous en souvient, probablement ? — chevauchait avec les trois hommes .. poursuivit

Jean de Meung... Or, il était évident que ce Fauconnier... ainsi que vous l'avez indiqué, du reste, fort judicieusement — avait été envoyé, à Maubuisson, chez Messire Jacques, par Remi, le Bourguignon...

— C'est évident.

— Remi, effaré, en me voyant rôder autour de sa demeure... avait envoyé chercher ses amis, pour leur exposer l'objet de ses craintes, et pour leur demander leur avis sur la situation... Tout le mal, et je m'en rendis compte, alors — trop tard ! — venait, donc, de mon imprudence...

— Certes !

— Je poursuivis ma route...

— Après ?

— Je rentrai à l'Abbaye... Et je passai une partie de la nuit à réfléchir à tout cela... Que devais-je faire ?... Il était évident que les protecteurs de la gente Juliette, et de sa mère, avaient tenu conseil, et pris, à leur sujet, une décision quelconque... Quelle ?... Et je me dis qu'ils estimeraient, sans doute, que ce qu'ils avaient de mieux à faire, en cette occurrence — et plutôt que de chercher à lutter contre moi — c'était de soustraire les deux femmes à mes convoitises, en les éloignant du pays, momentanément...

— Après ?... Après ?...

— Quant à eux, personnellement, ils n'avaient rien à redouter de moi, ou, du moins, ils se trouvaient assez forts pour se défendre contre mes veilléités de représailles relatives à l'affaire du chemin creux... Ils savaient que je n'étais, à Maubuisson, que pour quelques jours encore... que je retournerais à Paris, avec les princesses, bien avant la venue des jours brumeux ou froids... Après mon départ, de ce pays, les deux femmes y reviendraient... Et, par suite, tout le danger qu'elles couraient du fait de ma présence, en la contrée, serait conjuré...

— Cela est très judicieusement déduit, Messire.

— Il fallait s'assurer, cependant, que je ne me trompais pas...

— Or, que fîtes-vous, pour atteindre ce résultat ?

— Je résolus de me mettre en campagne, aussitôt... De bonne heure, je montai à cheval, et je revins à Conflans.

— Grave imprudence !

— Oh ! J'étais servi, cette fois, par l'expérience, acquise à mes dépens !... Je pris toutes les mesures, nécessaires, pour que, ni Remi, le Bourguignon... ni ses amis... ni, même, ses serviteurs... n'eussent connaissance de ma présence, aux environs.

— Bien !

— J'avais revêtu un costume moins éclatant que celui que je porte, habituellement... et, ce, afin de ne point attirer les regards.

— Sage précaution !

— J'avais cherché à me donner la mine d'un voyageur, parcourant le pays pour son agrément.

— Après?

— Je m'arrêtai ici... Je demandai une chambre... Et, dans le silence, je pensai... Qu'allais-je faire?

— Fort bien!...

— Je n'avais pas encore de projet définitif... J'étais hésitant... En somme, je n'étais venu, là, que par curiosité, pour me distraire, pour tuer le temps, qui passe, trop lentement, dans cette Abbaye de Maubuisson, si froide avec ses hautes murailles de pierre, et sur laquelle semble planer le lugubre spectre de la Tristesse!

— Les amis de Remi, le Bourguignon... c'est-à-dire : Messire Jacques, son fils, et Maître Gaucher Faber, étaient-ils retournés à Maubuisson?

— Non... Avant de m'éloigner de Maubuisson, je m'étais informé, de ce fait, adroitement.

— Bien!

— Messire Jacques... son fils... et Gaucher Faber, n'étaient pas revenus en la maison que vous avez visitée, avant-hier, avec la Princesse Marguerite... Ils avaient donc passé la nuit chez Remi...

— Bien!

— Après longues réflexions, je décidai que je m'assurerais que mes gens n'avaient pas déguerpi...

— Que fîtes-vous?

— Je sortis de la chambre où j'avais rêvé pendant plus d'une heure; je vis Maître Noël Lelong; je lui déclarai que je reviendrais prendre mon repas à l'hôtellerie, et je m'éloignai... Je me gardai bien de me diriger du côté du village... Je m'engageai à travers champs... Je cheminais, lentement... allant au hasard, cherchant aventure... tantôt revoyant, par la pensée, la gente jouvencelle, me disant qu'elle valait la peine, certes, qu'on courut quelques dangers pour s'assurer sa conquête, et, alors, décidé à me mettre en campagne... et, tantôt, déjà las, rien qu'en envisageant les pas et démarches qu'il fallait entreprendre pour atteindre mon but, me répétant que, pour ma tranquillité, il vaudrait mieux en rester là...

Depuis un moment, déjà, je suivais un sentier, ombreux, bordé d'une haie, vive, où s'ébattaient les chardonnerets; ce sentier tourna, soudain, brusquement... et, un moment après, je me trouvai au bord de la rivière, à une demi-lieue, environ, de l'endroit où est installé le bac que nous avons utilisé, hier... J'étais aux confins de l'enclos qui constitue la Fauconnerie du Seigneur de Conflans... J'entendais, nettement, dans le silence qui s'étendait sur ce délicieux coin champêtre, les aboiements des chiens... et, caché derrière le tronc énorme d'un vieux chêne, je pouvais voir, là-bas, sur les pelouses de la Fauconnerie, les serviteurs de Maître Remi dresser leurs

« Nous nous reverrons, » lui dis-je, sans attacher d'importance à ces paroles... (P. 1244.)

oiseaux... Même, j'apercevais, fort bien, au sommet de la côte, la maison où vivait celle qui m'avait attiré là...

— Poursuivez, Messire?

— Il faisait déjà chaud, et, après la marche que j'avais fournie, je me trouvai bien, à cette place, au bord de l'eau... Je m'assis, sur la rive, dans l'herbe fraîche, parsemée de boutons d'or... Je demeurai, à cette place, pendant plus d'une heure... rêvassant... toujours hésitant — du reste, amolli par le bien-être que je ressentais... regardant filer les hirondelles qui passaient, à fleur d'eau,... écoutant les bruits, à peine distincts, qui retentissaient autour de moi... charmé, transformé en personnage d'idylle...

Parfois, je me tournais du côté de la maison de Remi, dont la façade, ornée de verdures, s'élevait tout ensoleillée... J'espérais voir apparaître la blanche silhouette de Juliette... Et, parfois, mes regards se portaient de l'autre côté du sentier que j'avais descendu, tout à l'heure, et où, sur le flanc du coteau, s'étageait, à perte de vue, une vigne... Je voyais errer, dans cette vigne, depuis un instant, plusieurs hommes, coiffés de chapeaux à larges ailes, et portant des paniers...

— Des vendangeurs, sans doute?

— Juste... L'un d'eux se rapprocha... Il vint, tout en faisant la cueillette du raisin, presque jusqu'au bord du chemin qui longe la rivière... Cet homme était de très haute taille... Il souleva son chapeau, soudain... Je pus voir son visage... Or, je le reconnus.

— Ah!

— Oui... Je l'avais rencontré, il y a quelques années... Il était, alors, au service d'un hôtelier des environs de Paris, chez qui j'allais, parfois, l'été, en joyeuse compagnie, manger des carpes et boire du vin suret... C'était un ivrogne fieffé... Chargé, par son maître, du service de la cave — une cave bien garnie — il buvait, sans vergogne, le vin de l'hôtelier, tant, et si bien, qu'il fut chassé... L'hôtelier avait patienté, longtemps, avant de le mettre dehors, car l'ivrogne, intelligent, et qui était aimé de ses hôtes habituels, lui rendait de vrais services... Cet homme m'aperçut... Il vint à moi...

— Diable!

— Rassurez-vous, il ignore mon nom...

— Bien!

— Nous causâmes... J'appris qu'il avait vécu, tant bien que mal, et plutôt mal que bien, depuis son départ de l'hôtellerie... faisant mille métiers, pas toujours des plus avouables,... et qu'il avait failli, plusieurs fois, être pendu... Il m'amusa... Il était toujours gai, malgré sa misère... et plus ivrogne que jamais, m'avoua-t-il... joyeusement...

La vigne qu'il vendangeait, avec quelques gaillards de sa trempe, appartient au Seigneur de Conflans... Il avait été engagé, pour la vendange... On le nourrissait, pour sa peine, et on lui donnait, chaque soir, un sou, d'ar-

gent, qu'il allait boire, avec ses compagnons, à l'hôtellerie de la Croix Blanche, chez Maître Noël Lelong, scandalisant... me dit-il... les pèlerins venus, dans le pays, pour vénérer les reliques de Sainte Honorine, et qui, à la tombée de la nuit, se restaurent, à l'hôtellerie, avant de retourner chez eux... « Nous nous reverrons, » lui dis-je, sans attacher d'importance à ces paroles... Je le revis, pourtant... comme vous le saurez, bientôt... Cette rencontre, en effet, suscitée par le hasard, devait me servir fort... Mon ivrogne se remit à vendanger, et, moi, je m'éloignai...

— Au fait!... dit le Père Richard, impatient que son interlocuteur en arrivât, enfin, à ce qui l'intéressait le plus, en cette affaire.

— Je vous donne tous ces détails, qui vous paraissent, sans doute, superflus... expliqua Clopinel... parce que cela est nécessaire : Il faut que vous sachiez comment s'est nouée la partie que nous allons engager... Par ainsi, vous connaîtrez — mieux — que je suis sûr de moi, et que notre entreprise n'échouera pas.

— Poursuivez?

— Après avoir quitté le vigneron, je m'éloignai, ainsi que je vous l'ai dit... Je longeai la rivière, sur les confins de la Fauconnerie de la Seigneurie de Conflans, et me dirigeai, machinalement, vers le bac, que — en m'approchant de la rivière — je voyais, là-bas, tout au fond du paysage... Je marchai, ainsi, pendant un quart d'heure, environ... La rive, à cet endroit, est boisée, plus encore que du côté de la vigne... Les arbres forment un petit bois, très touffu... Les bords sont plantés de saules, accroupis sur l'eau, en laquelle ils trempent leur feuillage... et de hauts peupliers, au pied desquels croît, très vivace, la haie, d'aubépines, qui enclôt la Fauconnerie... Exquise promenade à faire pour des amoureux... à l'abri de tout indiscret regard!...

J'errais, là, toujours rêveur, évoquant, encore, la gracieuse et troublante silhouette de la belle Juliette... du reste, moins que jamais décidé à tenter quoi que ce fut pour m'assurer sa possession... me disant que le jour était beau, l'air pur,... qu'il était doux de vivre... et enchanté, tout de bon, de m'être égaré, par là... Or, voyez, Monseigneur, comme Messire Cupido, aveugle, ainsi que la déesse Fortune, sert ceux qui ont coutume de l'honorer; mais, surtout, à l'heure où les prêtres, habituels, de son culte, semblent s'éloigner de ses autels...

— J'écoute?

— Comme je vous l'ai dit, je me trouvais, alors, perdu; littéralement, dans la verdure... Même, à cette place, les herbes étaient si hautes, que j'y étais enfoui, quasiment jusqu'à la ceinture... Depuis un moment, déjà, je n'avançais que difficilement... Soudain, je vis, devant moi, à quelques pas, une sorte de clairière... Là, l'herbe avait été fauchée, sur une surface de quelques toises... Je compris, bientôt, pourquoi cette place était nette...

— Dites?

— A droite, la haie d'aubépines, constituant l'enclos de la Fauconnerie, était percée par une porte, faite de planches légères... et, ce, pour permettre aux gens de la Fauconnerie, d'arriver jusqu'à la rivière... La place avait été fauchée, élaguée, tout exprès, pour que les herbes, les broussailles, ne gênent point le passage... A gauche, au bord de l'eau, il y avait comme un petit port... Plusieurs marches, de bois, étaient encastrées dans le terrain de la rive... et, au dessous, une barque, lourde, massive, était attachée, par une chaîne de fer, au tronc d'un vieux saule... Je me dis que cette barque appartenait à Maître Remi, et qu'il s'en servait, sans doute, pour pêcher... ou pour faire des promenades, sur l'eau, avec la gente Juliette... Et, tout aussitôt, par l'imagination, je me vis, dans cette barque, conduite, lentement, au fil de l'eau... je me vis, près de la jouvencelle, échangeant, avec elle, des propos amoureux!...

— Poète!

— Doux rêve!... Mais rêve, seulement, hélas!... Rêve irréalisable!... Oh! cette promenade, matinale, m'avait rempli d'allégresse!... Tout mon être était dans la joie!... J'étais charmé, ravi, en extase... Tout à coup...

— Tout à coup ?

— J'entendis parler, non loin de moi...

— Ah !

— Mon rêve s'envola...

— Certes!...

— Je fus repris par la réalité...

— Après ?

— Je fis, brusquement, quelques pas en arrière.

— Et puis...

— Je me dissimulai, autant que possible, derrière les broussailles.

— Mesure de précaution fort utile !...

— Mais, je m'efforçai, pourtant, de me placer de telle sorte que je pusse voir, aux alentours, sans être vu.

— Bien.

— J'attendis... Le bruit des voix se rapprocha.

— Les gens qui parlaient étaient, sans doute, dans la Fauconnerie?

— Oui... Bientôt, la porte, pratiquée dans la haie, s'ouvrit... et je vis apparaître, successivement, dans la clairière...

— Qui?

— Maître Remi, le Bourguignon... Messire Jacques, le Maître Enlumineur de Maubuisson...

— Et puis?

— Maître Gaucher Faber... et son élève.

— Après ?

— Ils traversèrent la clairière, tout en causant... et se dirigèrent du côté de la rive, vers le petit port où la barque était amarrée.

— Hasard merveilleux !

— Ils ne se doutaient guère, certes, que Jean de Meung, Clopinel... qu'ils considéraient, assurément, comme leur plus dangereux ennemi, était à quelques pas d'eux, qu'il les voyait, distinctement... et, même, qu'il pouvait entendre, très nettement, leurs paroles, bien qu'ils parlassent à demi-voix, prudemment...

— Or, que dirent-ils ?

— Des choses éminemment intéressantes pour nous, Monseigneur.

— Quelles ?

— Ils demeurèrent, là, pendant plus d'une demi-heure... discutant... Pendant cette demi-heure, je ne perdis aucun de leurs gestes, aucune de leurs paroles... Or, voici ce qui résulte de leur entretien... Ainsi que je l'avais pressenti, ils avaient bien formé le projet de fuir, de s'éloigner, pour un temps, de la contrée, avec les deux femmes... Messire Jacques devait les conduire, en Normandie, dans son pays, où il possède une terre, paraît-il, près Brionne, non loin de la célèbre Abbaye du Bec.

— Après, Messire ?... Après ?... Les découvertes que vous avez faites sont extraordinaires...

— Oui, oui, extraordinaires !

— Le hasard vous a servi, vraiment, de manière prodigieuse !

— Prodigieuse n'est pas de trop !... En effet, à présent encore, l'aventure ne me paraît pas croyable... J'en douterais si on me la racontait... Pourtant, rien de plus réel... Ce n'est pas tout.

— Achevez ?

— Maître Remi... Messire Jacques... Maître Gaucher Faber, et son élève... avaient décidé, d'abord, que le voyage, qu'ils comptaient entreprendre, — pour ne pas entrer en lutte avec moi, et pour soustraire, pourtant, la gente Juliette à mes convoitises amoureuses, — s'effectuerait, ce soir, même, après la tombée de la nuit... Un char, attelé de deux robustes chevaux, devait les attendre, à une demi-lieue de Conflans... Ce char serait conduit par Maître Remi... Les femmes y prendraient place... Messire Jacques les accompagnerait... Gaucher Faber, et son élève, retourneraient à Maubuisson... Mais ils avaient craint qu'on n'observât leurs allées et venues... que l'on ne découvrit leurs traces... ou que, même, des espions, payés, par moi, à l'effet de surveiller leurs manœuvres, ne m'informassent de leur départ, et que je ne me misse à leur pourchas... Or, ils avaient cherché un moyen d'échapper à ces dangers... Et Maître Remi l'avait trouvé... Ce moyen, fort simple, était, en effet, excellent...

— En quoi consistait-il ?

— Ne l'avez-vous pas deviné ?

— J'y suis !... s'écria l'Évêque de Saint-Georges... Ils avaient décidé de s'éloigner par la rivière?...

— Juste !...

— Excellente idée, vous avez raison !... Et ils étaient venus, sur place, au bord de l'eau, à l'endroit, même, où Remi avait estimé que l'embarquement serait possible?

— C'est cela.

— Eh ! bien?... Les amis de Remi se sont-ils ralliés à son idée?

— Oui-dà.

— Fort bien...

— Voici ce qu'ils ont décidé, d'un commun accord... après avoir constaté que la barque était assez solide pour porter quatre personnes, et le menu bagage dont elles auront besoin, en route.

— Dites?

— Ce soir, vers la dixième heure... quand tous les gens de la Fauconnerie seront rentrés chez eux... Remi... Messire Jacques... Gaucher Faber... son élève... et les deux femmes... descendront, au bord de l'eau.

— Bien !

— Là, les femmes feront leurs adieux à Gaucher, et au jeune homme... Puis, elles s'embarqueront, avec Remi, et Messire Jacques...

— Fort bien !

— Remi conduira la barque... qui descendra la rivière...

— Et puis?

— Les voyageurs descendront, ainsi, jusqu'à Mantes.

— Après?

— Remi a estimé que les voyageurs y arriveront avant le jour... Là, ils mettront pied à terre... Ils pensent que personne n'aura pu les suivre... Et, conséquemment, qu'ils pourront, dès lors, agir, librement, et sans crainte...

— C'est fort judicieusement déduit !... Et, que feront-ils?

— Je puis vous le dire, Monseigneur, bien que cela n'ait qu'un médiocre intérêt pour nous, ainsi que vous le constaterez, bientôt...

— Voyons?

— Ils chercheront à louer un char, dans le pays — ce qui leur sera facile... Maître Remi reviendra, sur sa barque, à Conflans-Sainte-Honorine, ce, pendant que Messire Jacques poursuivra sa route, seul, désormais, avec les deux femmes, vers la Normandie, où ils s'arrêteront, enfin, dans la terre de leur protecteur, aux environs de Brionne, ainsi que je l'ai indiqué, déjà.

— Bien !... Voilà donc ce que nos gens comptent faire !... Nous le savons, et — j'insiste sur ce point — cela est, vraiment, merveilleux... Mais, nous, de notre côté, que ferons-nous?

— C'est ce que je vais vous dire, à présent, Monseigneur.

— Je vous écoute, Messire, avec un intérêt qui grandit au fur à mesure que vous parlez.

— Voici : Lorsque les quatre hommes furent d'accord, après avoir tenu, sur la rive, cet important conciliabule, dont je n'avais pas perdu un seul mot... ils traversèrent la clairière, passèrent la porte de la haie d'aubépines, et s'éloignèrent, dans la Fauconnerie... Moi, stupéfait, comme vous pensez... las, — car j'étais resté, longtemps, immobile, debout, à la même place, et, de plus, j'avais dû prêter une attention, soutenue, aux propos des quatre hommes, autant qu'à leurs gestes — je m'assis, sur un tertre, dans le fourré,... et je pensai, longuement, à tout ce qui s'était passé...

— Vous aviez besoin de réfléchir à la situation ?

— Oui... Et de la creuser, afin de savoir ce que je ferais, décidément.

— Vous hésitiez donc, toujours, à agir?

— Certes !... J'étais seul... Vous étiez loin d'ici... Vous ne deviez revenir, dans le pays, que ce soir... Même, reviendriez-vous à l'heure dite?...

— Je vous l'avais presque assuré.

— Presque !... Mais vous pouviez être retenu, à Paris, par une circonstance fortuite... Quand il ne nous sert pas de la manière la plus propice, le hasard contrecarre, toujours, les plans les mieux combinés, c'est connu !... Or, en cette circonstance, il m'avait magnifiquement servi... Me servirait-il de rechef?... La chance tourne, vous le savez... Oui, oui, j'étais plus hésitant que jamais !... Encore une fois, j'étais seul... et j'avais, devant moi, quatre hommes... quatre hommes résolus... quatre hommes exaspérés... quatre hommes dévoués aux deux créatures que je voulais atteindre... et certainement prêts, à tout, pour les défendre... Avouez qu'il y avait de quoi me rendre hésitant?...

— Je l'avoue.

— Tout à coup, je me dis : « On pense mal quand on a le ventre vide !... Je prendrai une décision plus sage, plus nette, quand j'aurai reconstitué mes forces... Allons nous restaurer... Et nous verrons après. »

— Bonne idée !

— Je m'éloignai... Je parcourus, en sens contraire, la route que j'avais suivie, déjà... Et je me trouvai, au détour du sentier, nez à nez avec mon vendangeur.

— L'ivrogne que vous aviez vu, déjà?

— Oui !... En le voyant, il me vint une idée.

— Vous songeâtes à utiliser son bras pour...

— Précisément... Je devais me constituer, de par lui, un auxiliaire précieux... en ce sens que le gars, solide, musculeux...

— ... Pouvait, au besoin, tenir tête à cet autre colosse : Remi, le Bourguignon.

... Nous étudiâmes la place... Tout le plan d'attaque fut combiné, par nous, longuement, et savamment... (P. 1253.)

— C'est bien cela... Nous causâmes, de nouveau... Je l'interrogeai, adroitement... Et je me rendis compte que ses services me seraient acquis, complètement, si je le payais bien... J'appris qu'il resterait, là, jusqu'à la tombée du jour, avec ses compagnons, et que je le retrouverais, sûrement, si cela était nécesssaire, dans la soirée, à l'hôtellerie de la Croix Blanche... Alors, je m'éloignai... satisfait... Un moment après, j'étais de retour ici... où je me fis servir un repas plantureux, que je dévorai avec un appétit creusé par ma promenade, matinale, au grand air, et par les émotions que j'avais éprou-

vées... Quand je fus repu, ainsi que je l'avais pressenti, je me sentis plus audacieux... plus disposé à organiser mon plan d'attaque... L'aventure m'amusait... Or, depuis que nous sommes à Maubuisson, je me suis tant ennuyé, que, vraiment, cette compensation, qui m'était donnée, enfin, m'était bien due, par le Sort... Je n'étais pas décidé, encore, à enlever les femmes... Mais, du moins, et pour tuer le temps en occupant, à la fois, mon corps et mon esprit, j'étais prêt à étudier les moyens d'en arriver, si possible, à mes fins... c'est-à-dire à tenter la conquête de Juliette, et à jouer un mauvais tour à ses protecteurs — ce deuxième point de mon programme, me séduisant plus, encore, que le premier, je dois le dire...

Certes, le projet que Remi, et ses compagnons, avaient arrêté, à savoir la fuite, par la rivière, me servait... En effet, s'ils avaient décidé de s'éloigner, de Conflans, par les routes, en char, l'enlèvement eut constitué une entreprise plus difficile, plus dangereuse... Sur une route, on a tout à craindre : des passants qui peuvent surgir, à l'improviste... des secours, possibles, venant de quelque masure prochaine... Au lieu que, sur l'eau, loin des routes, loin des habitations... il est possible d'agir plus aisément...

Après avoir longtemps réfléchi à ces choses, je conclus que je pouvais risquer l'aventure avec chance de réussir... J'avais, pour moi, le vendangeur, ou du moins, je l'aurais... J'aurais, de même, par lui, ses compagnons, comme lui, gens de sac et de corde, tout disposés, certes, à me servir, pour l'appât de quelques pièces d'or... De plus, je vous reverrais, peut-être, avant l'action... Par suite, quand l'heure serait venue, nous serions en nombre, et comme têtes, et comme bras...

Enfin, j'avais, dans mes poches, de l'or... en quantité suffisante : je ne m'embarque jamais sans cette arme, toute puissante,... avec laquelle on vient à bout de tout, ou de presque tout !... Voyons, me dis-je... Mon vendangeur, et ses compagnons, se trouveront, à l'heure dite, au bord de la rivière... Quand Remi, et ses amis, arriveront, là-bas, avec les femmes... mon vendangeur, et ses compagnons, pourraient assommer nos adversaires... et les jeter à l'eau... Nous nous emparerions, ensuite, des femmes... Et nous fuirions...

Le Père Richard secoua la tête.

— Mauvais moyen !... fit-il... Il ne faut pas que l'action ait lieu si près de la demeure de Remi.

Clopinel approuva.

— Oui... répliqua-t-il... Et je m'en rendis compte, aussitôt... L'action ne pouvait s'accomplir sans bruit... Il fallait craindre que les gens de la Fauconnerie n'accourussent aux appels de Remi.

— Bien !... Vous avez, donc, cherché, et trouvé autre chose?

— Certes !

— A la bonne heure !... Du reste, le coup fait, il importait que l'on sût comment emmener les femmes...

— C'est juste...

— Poursuivez?

— Je me levai... Je descendis... Je passai dans la cour... Je montai à cheval... Et je m'éloignai de l'hôtellerie, non sans faire un long détour pour ne pas traverser Conflans, et afin de ne pas passer devant la maison de Remi.

— Vous étiez devenu aussi prudent qu'avisé.

— N'était-ce pas nécessaire?...

— Mais quels étaient vos projets?...

— Voici...

— J'écoute?...

— Je fis un long détour pour arriver jusqu'au bac sur lequel j'avais traversé l'eau, hier, après vous avoir quitté... bac qui se trouve au confluent des deux rivières... Vous vous souvenez que vous m'avez conseillé, pour retourner à l'Abbaye Royale, de ne pas revenir par Conflans?... Vous vous souvenez que le passeur du bac de Conflans m'avait indiqué l'autre bac, situé plus haut?...

— Après?

— Je passai, donc, la rivière, au même endroit... Puis, je me jetai à travers champs, en ligne droite... J'arrivai, bientôt, c'est-à-dire en moins d'une demi-heure, en vue d'un village dénommé Triel... assis au bord de l'eau... et qui, par la voie de terre, n'est guère situé qu'à une demi-lieue de Conflans... Là, je me rendis compte de ceci : à savoir que, à cet endroit, la rivière, — qui coule, du reste, depuis Paris, en faisant de perpétuels détours, — fait une boucle... et que, si l'on peut arriver, de Conflans, à Triel, en moins d'une demi-heure par voie de terre... il faut, au moins, deux grandes heures, pour aller d'un village, à l'autre, par eau... la distance, d'un point à l'autre, par la rivière étant, à cause de la boucle, de trois à quatre lieues, à vol d'oiseau... Au surplus, pour que vous compreniez mieux ce que je veux vous dire, je vais vous dessiner un plan du pays...

Jean de Meung traça, rapidement, sur ses tablettes, le plan de la contrée.

Il le montra à l'Évêque de Saint-Georges.

Le Père Richard examina ce plan, et Clopinel, debout derrière lui, poursuivit ses explications.

— Nos gens, s'embarqueront, donc, au-dessous de Conflans, au point que j'ai marqué d'une + ... Ils descendront la rivière, jusqu'à Poissy : point extrême de la boucle formée par la rivière... A l'heure qu'il est, ils s'embarquent... Ils ne seront pas, à Poissy, avant la onzième

heure, et à Triel, avant minuit... car, je vous le répète, par eau, de Conflans à Poissy, il y a plus de deux lieues, et une, au moins, de Poissy à Triel... De Conflans à Triel, au contraire, par voie de terre, après avoir franchi le bac qui est au confluent des deux rivières : une lieue, à peine, que des cavaliers, bien montés, peuvent parcourir, ainsi que je vous l'ai dit, déjà, en une demi-heure...

— Bien !...

— Quand je fus sûr de mon fait... je combinai mon plan d'action... Et je ne tardai pas à l'arrêter, définitivement.

— Voyons ?

— J'étais sûr de pouvoir compter sur l'aide de mon vendangeur, et sur celle de ses compagnons... J'étais sûr de les trouver, ce soir, à l'hôtellerie... Lors, je me dis : Remi... ses amis... et les deux femmes... s'embarqueront, au-dessous de Conflans... Mon vendangeur, et ses compagnons, partiront, de Conflans, par terre... Ils s'arrêteront, au bord de la rivière, au-dessus de Poissy, avant Triel, au point que j'ai marqué, sur mon plan, d'une autre + ...

— Fort bien !

— Ce point, comme vous pouvez le constater, est situé à distance égale, de Poissy, et de Triel, c'est-à-dire suffisamment loin, des deux villages... pour qu'aucun secours ne puisse arriver à ceux que nous attaquerons...

— Fort bien !...

— Mon vendangeur attendra, là, le passage de la barque.

— Parfait !...

— Et, quand elle passera... il l'attaquera, avec ses hommes.

— Après ?...

— Je remontai la rive, droite, de la rivière, à cheval, de Triel, à Poissy, et de Poissy au bac, qui se trouve au confluent des deux rivières, — et, ce, afin de faire, en sens contraire, par voie de terre, le chemin que nos gens suivront, en barque, par eau, cette nuit... Il fallait que je m'assure que mes calculs, approximatifs, des distances, étaient exacts... et, aussi, qu'il n'y avait aucun autre gué, aucun bac, aucune habitation aux environs de l'endroit où je comptais apposter mon vendangeur et ses compagnons.

— Eh ! bien ?

— Je ne découvris rien de suspect... De Triel, à Poissy, les rives sont bordées de champs, de vignes, de bouquets de bois... Elles sont plus boisées de Poissy à Conflans... Il y a quelques maisons, çà et là, sur la rive gauche, un peu au-dessous de Poissy... Ceux qui les habitent ne pourront, donc, nous gêner, en aucune façon...

— Parfait !

— Je revins à l'hôtellerie... J'y laissai mon cheval, las... Et, à pied, je retournai au bord de la rivière, au bout du sentier, près duquel se trouve la vigne où j'avais rencontré mon vendangeur... Je le revis... Je lui exposai mon projet... Je lui promis, pour lui, et ses hommes, six marcs d'or... dont j'étais prêt à lui verser la moitié, immédiatement... lui déclarant que je lui verserais le reste après l'action... Nous tombâmes d'accord... Il fut convenu que nous nous reverrions, une heure après, à l'hôtellerie de la Croix Blanche... où je retournai... Il avait été convenu, entre nous, que nous irions, ensemble, sur place, entre Triel et Poissy, pour étudier les meilleurs moyens d'attaque... C'est alors que j'eus l'idée d'envoyer chercher Tristan, à l'Abbaye Royale, afin qu'il se trouvât, à l'hôtellerie, pour vous recevoir, dans le cas où, selon vos prévisions, vous y passeriez à l'heure indiquée, et en mon absence...

Tristan arriva... Brièvement, je lui expliquai la situation, assez pour que vous connussiez que je travaillais dans notre intérêt commun, pas assez pour qu'il fut, absolument, au courant de la situation... Mon vendangeur était arrivé, céans, d'autre part... Je remontai à cheval, et m'éloignai, toujours en prenant toutes les précautions nécessaires pour n'éveiller l'attention de personne... Mon homme me suivait, à pied... Nous passâmes le bac, au confluent des deux rivières... Nous arrivâmes au-dessous de Triel... Nous étudiâmes la place... Tout le plan d'attaque fut combiné, par nous, longuement, et savamment...

Puis, nous nous séparâmes... L'homme revint à l'hôtellerie, d'un côté; moi, d'un autre... J'avais pris le plus long, afin de remonter, encore, la rive droite, pour m'assurer, une fois de plus, que rien ne viendrait, à la dernière minute, entraver notre action... Mon vendangeur arriva, ici, bien avant moi... Il y retrouva ses compagnons... J'arrivai, céans, à mon tour, et j'eus la joie de vous y rencontrer...

Le Père Richard secoua la tête, approbativement.

Il était très satisfait.

— C'est fort bien, dit-il... Vous avez tout combiné, Messire, avec une sans pareille habileté... Je crois que nous atteindrons le résultat que nous poursuivons

— Soyez-en sûr... L'attaque sera soudaine, rapide, inattendue... Tout a été réglé, par mon vendangeur, et par moi, à l'avance, et sur place... Nous avons bien choisi l'endroit... Nos adversaires seront mis hors d'action en un clin d'œil, avant, même, qu'ils aient pu se préparer à la défense... Cinq hommes, avec mon principal acolyte : un colosse, comme vous savez, viendront à bout, fort aisément, de Remi... Messire Jacques est sans forces... Il ne compte pas... Quant aux femmes, si énergiques qu'elles soient, que voulez-vous qu'elles tentent, contre nous, utilement?... Rien!... Donc, n'en doutez pas, elles sont à nous...

— C'est probable!... fit l'Évêque... Mais j'ai pour habitude — et je tiens, par expérience, qu'elle est bonne — de ne considérer, jamais, une partie comme gagnée... que quand elle l'est, définitivement... C'est le meilleur moyen de s'épargner tout mécompte... toute déception!... Du reste, il faut, toujours, en toute circonstance, faire la part du hasard... Il peut susciter, au dernier moment, — et quoi qu'on ait tout prévu, en apparence — un obstacle... un rien, parfois... — qui compromet les entreprises les mieux organisées... Disons donc, si vous voulez, que les femmes sont à nous, fort probablement...

— D'accord!

— Ainsi, vos hommes sont partis?

— Oui... Peu de temps après mon arrivée, céans... Du haut de cette croisée, je les ai vus se mettre en route.

— Avec un char?

— Bien entendu... Un char attelé de deux vigoureuses bêtes normandes... Un char, vaste, solide, muni de rideaux de cuir, qui ont été rabattus, soigneusement...

— Comment vous l'êtes-vous procuré?... Ce point est important...

— Mon principal acolyte l'a loué, moyennant un marc d'or, que j'ai payé, à un homme qui cultive une terre, à deux lieues d'ici, pour le compte du Seigneur de Poissy... Le char devra lui être ramené, demain, dans l'après-midi...

— Ceci est dangereux!... dit le Père Richard.

— Comment l'entendez-vous?

— N'y a-t-il pas à craindre que cet homme, à qui le char appartient...

— Ne prévienne Remi?

— Oui... N'a-t-il pas demandé ce qu'on comptait faire de son char?

— On lui a dit qu'il s'agissait de conduire, à Paris, un blessé.

— Il l'a cru?

— Du moins, très satisfait d'empocher le marc d'or, il n'a fait aucune observation.

— Il aurait mieux valu acheter le char.

— J'ai pensé à tout cela... J'ai eu l'idée d'acheter l'équipage... Mais je me suis dit que la curiosité du manant n'eut pas été moins excitée... et je me suis borné de faire louer le véhicule... Il eut mieux valu, certes, acheter un char ailleurs que en cette contrée... Mais le temps pressait... J'ai dû agir vite... Je me suis contenté de ce que j'ai trouvé...

L'argument était péremptoire.

— C'est juste!... dit l'Évêque.

Clopinel poursuivit :

— Sans doute, ce fait est regrettable — en ce sens qu'il peut être dan-

gereux, relativement... Mais, encore une fois, je ne pouvais faire autrement... Le manant qui nous a loué le char nous trahira-t-il?... C'est improbable... Dans quel intérêt?... Tout au moins, nous sommes forcés d'en courir la chance...

— Vous avez raison!

— Du reste, une fois le coup fait... les femmes étant à nous, nous n'aurons plus rien à craindre du possesseur du char.

— Oui.

— Demain, il dira ce qu'il voudra... puisque, selon vous, quand nos prisonnières seront dans votre maison, nous n'aurons rien à redouter de personne, pas même de Notre Sire : le Roi!

L'Évêque de Saint-Georges se tut.

Il réfléchit.

Puis, il reprit :

— Oui, plus j'y pense, et plus je me dis que tout est organisé de la manière la plus parfaite... Le coup doit aboutir... Je résume notre entretien : Les hommes sont partis, avec le char... Vous êtes sûr de ces hommes... Bien!... Ils doivent se trouver, entre Triel, et Poissy, à l'endroit que vous avez indiqué à votre principal acolyte... Celui-ci sait quelle besogne il aura à accomplir... Cette besogne a été réglée, entre vous, à l'avance, et sur place... Il indiquera, à chacun de ses hommes, le rôle qu'il aura à jouer, là-bas... Rien de mieux... Le char stationnera, aux environs... Les deux femmes — le coup fait — seront garrottées, bâillonnées, et portées dans le char, qui partira, pour Paris, conduit par Tristan... Demain, dans la matinée, les femmes seront enfermées dans ma maison... Oui, oui, tout cela me paraît combiné à merveille... Voyons?... Réfléchissons?... Nous avons tout prévu?... Nous n'avons rien oublié?...

— Non!...

— Rien?...

— Rien!...

— Eh! bien, Messire, nous n'avons plus qu'à partir, ce me semble?... Le temps de prévenir Tristan... de lui indiquer quel chemin il devra suivre, derrière nous... et nous nous mettrons en route... Mon servant nous rejoindra, là-bas... Est-ce votre avis?

— Oui.

— Alors... partons!

Le Père Richard, déjà prêt à sortir, s'arrêta.

— Je savais bien que nous oubliions quelque chose!... fit-il.

— Quoi?... demanda Clopinel.

— Une chose fort importante!

— Quelle?

— Il aurait fallu — point qui me paraît indispensable — s'assurer que

Remi,... Messire Jacques... et les deux femmes... se sont bien embarqués, à l'heure dite... au-dessous de la Fauconnerie.

Jean de Meung sourit.

— J'ai prévu cela!... fit-il.

— Comment?

— L'un des hommes de mon principal acolyte est allé au bord de la rivière... près de la porte ouverte dans la haie qui enclôt la Fauconnerie... à l'endroit, même, où, ce matin, je me suis arrêté, longuement, pour écouter la conversation de nos gens... Caché, comme moi, dans le fourré où je m'étais blotti, — du reste, mieux dissimulé, encore, que je l'étais, puisqu'il a dû s'y trouver il y a quelques instants, c'est-à-dire dans les ténèbres — il a guetté le passage des deux femmes, et de leurs protecteurs... Il s'est assuré que l'embarquement a eu lieu...

— Encore un danger, pour nous!... dit l'Évêque.

— Comment?

— Qui me dit que cet homme ne préviendra pas Remi, de tout ce qui se passe?

Clopinel leva les deux bras.

— Monseigneur, vous êtes par trop prudent... par trop défiant, aussi!... fit-il, gaîment... Il faut subir ce qu'on ne peut empêcher!... En cette occasion, encore, je ne pouvais faire autrement, convenez-en?...

— C'est vrai!... répondit, de rechef, le Père Richard,... convaincu... Mais, comment saurons nous que nos gens se sont embarqués... et qu'ils sont en route?...

— De la manière la plus simple.

— Quelle?

— Aussitôt que l'embarquement aura eu lieu... aussitôt que notre homme aura vu s'éloigner la barque, descendant la rivière, du côté de Poissy... il reviendra, tout courant, à l'hôtellerie... Il demandera à me voir... Il me dira ce qu'il aura vu.

— Bien!... Mais l'heure de l'embarquement est passée, depuis un moment, déjà...

— Achevez?

— Si cet embarquement a eu lieu... si Remi, Messire Jacques, et les femmes, sont en route, votre homme devrait être céans...

— Il ne peut tarder à venir.

— A moins que nos gens aient décidé qu'ils ne partiraient pas,... ou à moins qu'ils aient formé, au dernier moment, quelque autre projet, meilleur, pour couvrir leur fuite... Dans tous les cas, nous ne nous éloignerons, d'ici, que quand nous aurons vu votre homme...

— D'accord... Mais...

Jean de Meung s'interrompit.

« Adieu! »... dit la plus jeune des femmes, aux hommes restés sur la rive... « Dieu vous garde! »... répondirent ceux-ci... (P. 1259.

Sa face s'épanouit.

Il avait entendu marcher, au dehors, dans l'escalier qui conduisait au premier étage.

On distinguait, nettement, dans l'escalier, le pas de deux hommes.

— Ou je me trompe fort... dit Clopinel... gaîment... ou voici venir le gars que nous attendons...

XIV

BLOQUÉS

... La porte de la salle s'ouvrit.

Frère Tristan parut, sur le seuil.

Il fixa son regard sur Jean de Meung, et dit :

— Messire... il y a, là, un homme qui a demandé à voir un voyageur à l'hôtellerie... Au signalement qu'il a donné, j'ai reconnu que ce voyageur, c'était vous... Et j'ai amené l'homme, céans.

On entrevoyait, derrière lui, la silhouette d'un des manants qui avaient vendangé, pendant le jour, la vigne du Seigneur de Conflans.

— Je l'attendais !... fit Clopinel...

Tristan s'effaça pour laisser passer l'homme : un miséreux, en haillons... dont la face, brûlée par le soleil, hâlée par le grand air, était couleur de brique.

Il regarda, obliquement, l'Évêque, comme pour demander à Jean de Meung s'il pouvait s'expliquer devant le Religieux.

— Parle?... lui dit Clopinel...

— Eh ! bien, Messire... répliqua l'homme — intimidé par la présence du Père Richard, qui fixait, sur lui, ses yeux interrogateurs — les gens sont venus, à l'heure dite... Il y avait quatre hommes et deux femmes...

— Après?

— L'un des hommes était très grand,... une sorte de géant,... un autre était tout petit..,

— Après?... Après?...

— Les deux autres étaient de taille moyenne... Quand ils eurent franchi la porte de la haie... ils regardèrent tout autour d'eux... Même, un moment, j'eus peur...

— Pourquoi?

— Le colosse s'était mis à battre les buissons... et je craignis qu'il ne me vit, à l'endroit où je m'étais blotti...

— Il ne te vit pas?

— Non, Messire... par miracle... car il s'approcha, de moi, si près, qu'il aurait pu me toucher!... Enfin, il retourna près de ses compagnons, qui, d'autre part, avaient parcouru tous les fourrés environnants — et il dit, assez haut : « Personne!... » Le petit homme était monté, cependant, dans la barque amarrée au-dessous de la clairière... Il avait regardé, très atten-

tivement, sur l'eau, à sa droite, et à sa gauche, aussi loin que sa vue pouvait s'étendre... La rivière était toute éclairée par la lune... Il dit, à son tour, à demi voix, et je l'entendis très distinctement : « Personne !... Embarquez !»... On lui passa deux paquets de hardes, qu'il plaça, dans la barque, sous les bancs... Alors, les deux femmes embrassèrent deux des hommes, longuement... Puis, le colosse monta sur le bateau... Il aida les deux femmes à y prendre place... Le petit homme était assis à l'avant de la barque... les deux femmes au milieu, côte à côte... et le colosse, à l'arrière, debout, une perche aux mains... « Adieu ! »... dit la plus jeune des femmes, aux hommes restés sur la rive... « Dieu vous garde ! »... répondirent ceux-ci... Le colosse enfonça sa perche dans l'eau, et la barque, vigoureusement poussée, s'éloigna...

— Descendant la rivière?... demanda Clopinel.

— Oui, Messire.

— Bien !... Après?

— Un moment, on entendit le bruit de la perche s'enfonçant dans la rivière... et le clapotement de l'eau, coupée par l'avant du bateau... Les voyageurs disparurent...

— Mais, les hommes qui étaient restés sur la rive ?

— Ils demeurèrent, là, pendant quelques minutes... appuyés sur le tronc d'un saule... Ils suivirent, des yeux, le bateau, tant qu'ils purent le voir... La plus jeune fit des signes d'adieu aux voyageurs... Enfin, sans mot dire, ils traversèrent la clairière... franchirent la porte de la haie... et disparurent, à leur tour... Alors, Messire, je sortis du fourré ou j'étais resté blotti... et, en toute hâte, je revins ici...

— Bien !

Clopinel regarda l'Évêque comme pour lui dire qu'ils avaient lieu d'être satisfaits : Tout s'était passé, là-bas, selon leurs prévisions, et à leur gré.

— Que dois-je faire, à présent, Messire, pour le service de votre Seigneurie?... reprit l'homme.

— Tu vas rejoindre tes compagnons... qui auront besoin, de toi, tout à l'heure... répliqua Jean de Meung.

— Au-dessous de Triel ?

— Oui.

— Au bord de la rivière ?

— Oui... Tu connais le chemin que tu devras suivre pour te rendre là-bas?

— Oui, Messire.

— Va !... Ne t'arrête pas en route...

— Soyez tranquille, Messire.

L'homme salua, et se retira.

Jean de Meung se mit à la croisée pour le voir sortir de l'hôtellerie, et surveiller ses faits et gestes...

Il constata qu'il s'éloignait, rapidement, du côté opposé à Conflans, et qu'il se dirigeait vers le sentier qu'il fallait prendre, à travers champs, pour arriver près du bac, situé, plus haut, au confluent des deux rivières.

— Fais seller nos chevaux, mon amé Tristan... dit, cependant, l'Évêque, à son servant... Nous allons partir...

— Nous retournons à l'Abbaye ?

— Non...

— Où allons-nous donc?

— Tu le sauras.

— Est-ce que je vous accompagnerai, Monseigneur?

— Certes !... J'ai grand besoin de toi... En route, je t'expliquerai pourquoi.

— Je suis tout à votre disposition, Monseigneur.

— Va.

Jean de Meung était, toujours, à la croisée.

Il regardait, au dehors, quelque chose qui semblait l'intéresser fort.

Tristan se rapprocha du Père Richard, et, tout bas, il lui dit :

— Nous allons nous mettre en campagne ?

— Oui !

— A la conquête des femmes de mon rêve?

— Oui !

— Hosannah !... murmura le Frère, dans un transport.

L'Évêque mit un doigt sur sa bouche.

— Chut !... fit-il.

Et il montra Jean de Meung.

— Chut !... fit, à son tour, Tristan, en jouant le même jeu que son Supérieur.

Il était en allégresse.

— Dehors... reprit l'Évêque... tu nous laisseras prendre de l'avant... Tu nous suivras... Tu nous rejoindras, seulement, aux environs du bac.

— Bien, Monseigneur.

— Tu observeras tout, aux alentours... Tu t'assureras que personne ne nous suit.

— Comptez sur moi, Monseigneur.

— Va... Nous descendrons dans un moment...

Tristan se dirigea vers la porte de la salle...

Soudain, et comme il allait l'ouvrir... Jean de Meung se retourna, brusquement.

— Attendez !... s'écria-t-il... Pour Dieu, ne sortez pas !

Il paraissait profondément troublé.

— Qu'est-ce donc ?... demanda l'Évêque, non sans inquiétude.

— Gaucher Faber !... dit Clopinel.

— Gaucher Faber?... répéta le Père Richard.

— Oui !... En personne !

— Où est-il ?

— Sur la route.

— Diable !...

Jean de Meung s'était éloigné de la croisée.

— Je l'ai vu venir, de loin... expliqua-t-il... quand il eut repris place, sur sa chaise, à côté du Père Richard... Je n'étais pas sûr que ce fut lui, d'abord... Bientôt, pourtant, je l'ai reconnu... Maintenant, il doit être, tout près de l'hôtellerie... C'est ici qu'il se rend, c'est sûr...

— A-t-il pu vous voir, à cette croisée... et vous reconnaître?... demanda l'Évêque, perplexe.

— Non !...

— En êtes vous sûr?

— Oui !... Je me suis retiré à temps.

Et Clopinel, de plus en plus troublé, reprit :

— Que vient-il faire, céans?... Est-ce que nous avons été trahis ?... Il faut le croire !... Par qui ?... Peu importe, du reste !... Gaucher Faber sait que nous sommes ici... Nous ne pouvons en douter... Autrement, pour quelle raison se rendrait-il, en cette hôtellerie, à pareille heure ?...

« Pourquoi se rendrait-il, en cette hôtellerie, à pareille heure »... avait dit Jean de Meung.

Ce propos frappa le Père Richard.

Certes, Gaucher Faber avait une raison pour venir, si tard, à la Croix-Blanche.

Cette raison était bien simple.

Il s'était rendu, chez Maître Noël Lelong, parce qu'on était allé le chercher, en la maison du Grand Fauconnier du Seigneur de Conflans.

La question de Clopinel avait ravivé, soudain, en l'esprit du Père Richard, le souvenir de ce fait, dont Frère Tristan avait informé son Supérieur, une heure auparavant.

— Comment n'ai-je pas songé, à cela, plus tôt ?... se dit l'Évêque, rassuré, dès lors, en partie.

En partie : Car la présence de Gaucher Faber, à l'hôtellerie, ne constituait pas moins, pour le Père Richard... et pour Jean de Meung... un danger relatif.

— C'est clair... pensa, encore, le Religieux... quand l'envoyé de Maître Noël Lelong s'est présenté, en la demeure de Remi, le Bourguignon,... pour appeler, céans, près de l'écuyer, blessé, qui gît, là-haut... le chirurgien, de qui la présence, en ce pays, était connue... Gaucher Faber, alors, se disposait à accompagner, au bord de la rivière, ses amis, et les fugitives... Il n'a pas pu répondre, par suite, immédiatement, — comme il y eut répondu

sans doute, en toute autre occasion — à l'appel de l'hôtelier... Il avait autre chose à faire... Mais, ces hommes savants, en l'art de guérir, exercent leur profession comme un sacerdoce ; ils sont dévoués à leurs pareils, souffrants... Aussi, Gaucher Faber, libre de lui, après l'embarquement, et le départ, des deux femmes, s'est-il hâté de venir donner ses soins au blessé... Voilà tout... Nous n'avons aucune raison de nous alarmer au sujet de sa visite, ici, qui s'explique tout naturellement... Il faut, seulement, que nous nous efforcions de sortir, de cette maison, sans qu'il puisse nous voir... Chose facile, après tout... On va le conduire près du blessé, qui est là-haut... Laissons-le monter... Après, nous nous éloignerons...

Tristan, d'autre part, et en même temps que son Supérieur, s'était dit les mêmes choses.

Le Père Richard, et Frère Tristan, étaient, donc, fort tranquilles... ce, pendant que Clopinel, entrevoyant — de par son imagination de poète, qui lui suggérait de folles chimères, des complications horrifiques. . considérait, d'ores et déjà, la partie comme perdue, définitivement...

L'Évêque de Saint-Georges, se rendant compte de ce qui se passait, en l'esprit de son complice, allait tenter de le rassurer, lui aussi, quand, tout à coup, dans le silence, on entendit monter la voix de Gaucher Faber, parlant, au dehors,... à Maître Noël Lelong, l'hôtelier de la Croix-Blanche, qui se trouvait, alors, sur le seuil de la porte de la grand'salle... prenant l'air du soir.

— N'est-ce pas, céans, Maître, qu'il y a un blessé?... dit Gaucher Faber.

— Si fait, Messire... répliqua l'hôtelier.

Le Père Richard... Jean de Meung, et Frère Tristan... muets, immobiles, avaient entendu, très nettement, la demande, et la réponse.

— Un blessé?... dit Jean de Meung, surpris, en regardant le Père Richard.

— Oui!... Je vous expliquerai tout cela... répliqua l'Évêque... Écoutons.

— C'est moi que vous avez envoyé chercher, tout à l'heure, Maître, chez mon ami, Remi, le Bourguignon, Grand Fauconnier de la Seigneurie de Conflans... reprit Gaucher.

L'hôtelier de la Croix-Blanche poussa une exclamation.

Il dut faire des manifestations, très démonstratives, de l'honneur qui lui était réservé, en cette circonstance.

L'Évêque de Saint-Georges sourit.

Il avait entrevu, sans doute, la silhouette, obèse, de Maître Noël Lelong... levant les bras... extasié.

— Vous êtes, donc, Maître Gaucher Faber ?... dit l'hôtelier.

— En personne !

— Le Chirurgien de Notre Sire, le Roi.. que Dieu garde ?

— Oui !

— Soyez le bienvenu chez moi, Maître !... Oui, il y a, céans, un blessé... un tout jeune homme... un écuyer... Il a fait une chute de cheval tou l'heure en avant des premières maisons de Conflans.

- Conduisez-moi vers lui.

- A l'instant, Maître, à l'instant !...

— Je vous suis.

— Venez... venez... Maître

Et l'hôtelier clama :

— Quel honneur, pour mon hôtellerie !... Maître Gaucher Faber, Chirurgien de Sa Majesté le Roi de France, chez moi !... Venez, venez, Maître !...

On n'entendit plus rien.

Sans doute, les deux interlocuteurs étaient entrés dans l'hôtellerie.

— L'imbécile ! murmura l'Évêque de Saint-Georges.

— Qu'est-ce que tout cela signifie ?... demanda Jean de Meung, à demi voix.

— Je vous le dirai... répondit le Père Richard.

— Vous savez donc...

— Tout !... Rassurez-vous... Nous n'avons rien à craindre...

Cependant, on entendit, de nouveau, la voix de l'hôtelier,... dans l'escalier, cette fois.

— Par ici, Maître !... dit-il... Par ici !... L'escalier est un peu rude... Le blessé est dans une chambre, au deuxième étage... L'une de mes servantes est restée avec lui...

— Bien !... Bien !... Montez... Je vous suis.

On percevait, nettement, le pas, lourd, de Maître Noël Lelong, qui faisait gémir, sous son poids, les marches de bois... et le pas, léger, de Gaucher Faber.

Le Père Richard... Clopinel... et Frère Tristan, attendirent.

L'hôtelier, et Gaucher, arrivèrent sur le palier du premier étage.

— Le blessé ne se doute guère, certes, qu'il aura l'heureuse chance, et l'honneur, d'être soigné, céans, par le Chirurgien de son Roi... reprit l'hôtelier, bavard, et obséquieux... Encore un étage, Messire... Prenez garde... Deux marches à monter... Là, vous y êtes...

Gaucher Faber ne répondit pas.

Il était préoccupé, sans doute...

Ou bien, le verbiage de son interlocuteur le fatiguait...

Un moment, encore, on entendit le bruit de leurs pas, dans l'escalier; puis, ces mêmes pas retentirent, à l'étage supérieur, précisément au-dessus de la salle où se tenaient Jean de Meung... l'Évêque de Saint-Georges, et Tristan.

— Il n'y a pas une minute à perdre !... fit le Père Richard... Partons !

— Partons !... répéta le Frère.

— Mais... fit Clopinel...

— Nous avons été bloqués, céans, l'espace d'un instant... poursuivit le Religieux... Mais, à présent, la route est libre... Profitons-en... Venez...

Tristan avait ouvert la porte, et s'était engagé dans l'escalier, qu'il descendait, très rapidement.

— Venez ?... répéta l'Évêque, s'adressant à Jean de Meung.

Celui-ci se leva, enfin.

— Allons, donc !... fit-il...

Le Père Richard, et Clopinel, descendirent, à leur tour.

Ils arrivèrent, bientôt, dans la cour de l'hôtellerie, sans avoir rencontré âme qui vive.

Frère Tristan avait compris qu'il fallait s'éloigner, en toute hâte ; il était entré dans l'écurie... et, déjà, il avait sellé, harnaché, la monture... alors repue, et reposée... de son Supérieur.

Il aida Jean de Meung, avec une incroyable dextérité, à seller, à harnacher la sienne.

— Las !... dit le Frère... Partez, Monseigneur !... Partez, Messire... Je vais vous suivre... Je couvrirai votre retraite.

— Bien !... répliqua le Père Richard, satisfait...

Il monta à cheval, ainsi que Clopinel...

— Nous nous retrouverons près du bac... fit, encore, l'Évêque...

— Oui, Monseigneur... c'est convenu... Allez !... répondit le Frère.

Le Père Richard, et Jean de Meung, sortirent de l'hôtellerie.

Ils poussèrent leurs chevaux... par mesure de prudence... jusqu'à ce qu'ils fussent, en pleine campagne, loin de toute habitation.

Tristan était sorti, de l'hôtellerie, derrière eux.

Il les suivit, de loin.

La soirée était magnifique, étoilée, fraîche, et parfumée...

Du haut de la côte, les cavaliers apercevaient tout le paysage, radieusement éclairé par la lune : le village... l'hôtellerie de la Croix-Blanche... la maison de Remi... la Fauconnerie... la rivière... et, tout au fond de l'horizon, la forêt de Saint-Germain.

Le Père Richard vit briller, au deuxième étage de l'hôtellerie, la lumière qui éclairait la chambre où se trouvait l'écuyer d'Enguerrand de Marigny : Ogier d'Argental, à qui Gaucher Faber donnait, alors, des soins,

De même, il vit briller, une autre lueur, derrière la croisée d'une des pièces de la maison de Remi.

— L'amoureux de la petite Juliette... le jeune Roland, est, maintenant, seul, là... pensa-t-il... Il songe à sa fiancée, sans doute !...

...Le père Richard se retourna... Il vit, derrière lui, Tristan, qui, marchant à grands pas, venait de sortir du bois... (P. 1266.)

Les cavaliers se trouvaient, alors, à l'entrée d'un petit bois, qu'ils devaient traverser, et après lequel ils ne seraient plus qu'à une faible distance du bac installé au confluent des deux rivières.

— Ralentissons notre allure, dit l'Évêque à son compagnon... il faut que Tristan puisse nous rejoindre.

Jean de Meung mit son cheval au pas.

Il était tout préoccupé, vaguement inquiet...

A cette minute ultime, il se demandait, encore, s'il ne ferait pas mieux de rebrousser chemin...

Maintenant, les deux hommes chevauchaient dans les ténèbres, car les feuillages des arbres, très épais, constituaient une sorte de voûte, sur leur tête, et interceptaient la lumière des étoiles.

— Qui est ce blessé, que Gaucher Faber est venu soigner, à l'hôtellerie?... interrogea Clopinel.

Le Père Richard lui raconta ce qui s'était passé, à la Croix-Blanche, peu avant son arrivée.

Il dit comment on avait amené, chez Maître Noël Lelong, un cavalier, qui était tombé de cheval, près de Conflans-Sainte-Honorine... comment les paysans, qui connaissaient la présence de Gaucher Faber, dans le pays, en la maisonnette de Remi, étaient allés chercher le Chirurgien du Roi de France pour soigner le blessé ; mais il se garda bien de lui apprendre que cet écuyer, venant de l'Abbaye Royale, était Ogier d'Argental.

Ces explications rassurèrent, en partie, Clopinel.

— Est-ce qu'on sait quelque chose sur ce cavalier?... demanda-t-il.

— Rien!...

— Il venait de l'Abbaye, c'est probable?

— Oui!... Peu nous importe, d'ailleurs!

— C'est juste!

Les deux hommes sortirent du petit bois.

Quand ils eurent parcouru, à découvert, un quart de lieue, environ, le Père Richard se retourna...

Il vit, derrière lui, Tristan, qui, marchant à grands pas, venait de sortir du bois, à son tour.

Moins de cinq minutes après les cavaliers arrivèrent près du bac, où Tristan les rejoignit.

Le Père Richard appela le passeur... qui flânait, sur le seuil de sa cahute... prenant l'air avant le coucher prochain.

Les deux cavaliers et Tristan s'embarquèrent.

Bientôt, ils se trouvèrent sur l'autre rive... et, pendant que l'homme du bac repassait la rivière... ils se perdirent, dans la nuit, allant vers Triel...

XV

LES FUGITIFS

... Certes — et comme il l'avait dit, fort judicieusement, à l'Évêque de Saint-Georges — Jean de Meung, avait été servi, puissamment, par le Sort... au cours de ses pérégrinations, dans Conflans-Sainte-Honorine, pour

savoir ce que comptaient faire les protecteurs de Clotilde, et de Juliette. . afin de soustraire les deux femmes aux entreprises, louches, que l'auteur du « Roman de la Rose » avait semblé vouloir tenter contre elles; mais, en vérité, il avait agi, aussi, avec une remarquable adresse, pour en arriver à ses fins.

Tout ce qu'il avait appris, relativement aux projets des hôtes de la maison de Remi... était exact.

Pendant toute la soirée de la veillé, et, même, pendant une partie de la nuit précédente... nos amis : Apollon, Gaucher Faber, Remi, et Roland, avaient tenu conseil.

La situation paraissait des plus graves... surtout à Remi.

Jean de Meung — il n'en fallait pas douter — chercherait à tirer vengeance de ceux qui lui avaient fait un mauvais parti, après la scène qui s'était jouée, entre lui, et Juliette, à Maubuisson, près du chemin creux.

Ses promenades, à Conflans-Sainte-Honorine, autour de la Fauconnerie... et, même, ses manifestations, insultantes, indiquaient, suffisamment, qu'il avait de mauvaises intentions.

Sans doute, les protecteurs de Clotilde, et de sa fille, avaient une puissance, relative... matérielle, et morale — qui leur permettait de se défendre... non sans avantage... contre les tentatives de Jean de Meung, quelles qu'elles fussent.

D'abord, l'Abbesse de Maubuisson, la Révérende Mère Marie des Anges, pouvait, au besoin, leur venir en aide.

Jamais sa bienveillante protection — basée, il est vrai, sur des motifs, très mystérieux, que, ni Apollon — pourtant subtil — ni Remi, n'avaient pu approfondir — ne leur avait fait défaut.

Or, en ce cas, certes, particulièrement, cette protection, de la très vénérée Religieuse, devait leur être accordée.

De plus, Gaucher Faber, Chirurgien de Sa Majesté Philippe IV, — qui l'estimait fort, autant à cause de sa science qu'à cause de son caractère, — était homme d'importance... et son appui constituait une réelle force.

Enfin, Remi, Grand Fauconnier de la Seigneurie de Conflans, aimé de son Seigneur : chasseur passionné, qui ne pouvait se passer de son Maître en art de Vénerie... jouissant, par surcroît, dans toute la contrée, de l'estime générale — eut vu, au besoin, son Seigneur, d'une part... ses seconds de la Fauconnerie, ses élèves, ses serviteurs... et tout les manants habitant à cinq lieues, à la ronde, se lever, d'autre part, pour le défendre, lui, ou les siens.

Contre de pareils protecteurs, unissant leurs efforts, si cela était nécessaire, que pouvait un Jean de Meung?

Rien!

Ou, du moins, peu de chose!

Voilà ce que Gaucher Faber avait dit, tout d'abord, à ses amis.

Et il avait été d'avis que, si Remi avait eu raison de s'alarmer, et d'appeler Apollon à la rescousse... du moins, et après avoir examiné, de près, la situation, elle n'était pas trop dangereuse, en somme... à la condition, pourtant, que l'on redoublât de surveillance à l'entour de Clotilde, et de Juliette... à la condition, aussi, qu'elles ne s'exposassent point, imprudemment, dehors.

Jean de Meung ne resterait pas, éternellement, à l'Abbaye Royale de Maubuisson.

Avec les Princesses, il retournerait à Paris, avant l'heure, d'ailleurs prochaine, de la chute des feuilles.

Lui, parti, on n'aurait plus rien à craindre.

Et Gaucher avait conclu qu'il fallait que Clotilde, et Juliette, restassent à Conflans...

A quoi bon s'éloigner de ce pays, où elles avaient leurs aises, leurs habitudes?

Pourquoi les exposer aux fatigues d'un long voyage... aux ennuis d'une installation, nouvelle, dans une contrée, où tous les visages leur seraient inconnus?

Pourquoi quitter leurs amis?

Uniquement, parce que Messire Jean de Meung avait proféré des menaces contre ceux qui l'avaient, fort justement, châtié, de son outrecuidance, et de sa lâcheté... parce qu'il avait chevauché, dans Conflans, autour de la maison de Remi... et parce que, ayant vu Juliette, il l'avait saluée, impertinemment?

Allons donc!

Il ne fallait pas que cette aventure tournât au tragique.

Remi, encore une fois, lui avait attribué, dans son affectueuse sollicitude pour les deux femmes, une importance qu'elle n'avait pas... ou, tout au moins, plus d'importance qu'elle n'en avait, en réalité.

Et, tout d'abord, Apollon — qui, pourtant, était assez pusillanime, d'ordinaire — avait approuvé, absolument, les dires de Gaucher.

Roland, d'autre part, les avait appuyés, certes — et pour cause.

Pour cause?...

Sans doute!...

Après une longue, et très impatiente attente, il avait revu, enfin, la veille, sa bien-aimée Juliette...

Or, on le sait, c'avait été une joie, pour le jouvenceau!...

Plus qu'une joie!...

Une ivresse!...

Il avait été dans l'extase!...

Et voilà que, si tôt, il lui faudrait se séparer de celle qu'il chérissait...

après avoir caressé l'espérance, délicieuse, de vivre, tout près d'elle, pendant de longs jours !

Jamais !

Il eût préféré s'en aller provoquer, et pourfendre le Jean de Meung !

Pour se défaire de cet homme, qui avait osé insulter Juliette : cet ange de pureté, il n'était pas besoin de si hauts protecteurs !...

Lui, seul, suffirait !

Il se chargerait de Clopinel...

On n'avait qu'à le laisser agir.

La très véhémente, et très fière, déclaration du jeune homme, amoureux, avait charmé Apollon, autant que Gaucher, et Remi.

Mais, bientôt... Apollon, ayant envoyé Roland tenir compagnie à Clotilde, et à Juliette... les trois amis s'étant trouvés seuls, et, par suite, ayant pu parler, entre eux, plus librement qu'ils ne l'avaient fait, devant le jeune homme, qui ignorait — on le sait — bien des choses relativement au passé de son père, de Remi, et des deux femmes... Remi avait pris la parole pour combattre l'avis de Gaucher... pour affirmer que le danger, que couraient leurs protégées, était plus grand qu'on ne le croyait... et pour déclarer que, selon lui, il était urgent, autant que nécessaire, qu'elles s'éloignassent, de Conflans,... au moins pour un temps.

Et, pour le démontrer, il s'était empressé de faire part, à ses amis, de la découverte qu'il avait faite... découverte qui avait une importance capitale : A savoir que Jean de Meung paraissait avoir — pour les entreprises qu'il méditait, assurément, contre Juliette, et ses protecteurs — l'appui du Révérend Père Richard, Évêque de Saint-Georges, confesseur de la Princesse Marguerite de Bourgogne.

Puis, il avait ajouté — et cela avait épouvanté Apollon — que, en ce Père Richard, il avait reconnu le Moine... ce Moine qui, seize années auparavant, avait été le metteur en œuvre, scélérat, de l'aventure de la Maison à la Madone Dorée... aventure à la suite de laquelle Clotilde, jeune, alors, et Juliette, toute petite, étaient tombées entre leurs mains.

Cette révélation — comme on le conçoit — avait donné à réfléchir, même à Gaucher.

Certes, cette révélation, inattendue, décevante, était importante.

Mais Remi était-il bien sûr que l'Évêque de Saint-Georges, et le Moine de jadis, n'étaient qu'un seul, et même individu.

Et Remi avait affirmé son dire, si catégoriquement, que Gaucher, et Apollon, s'en étaient émus.

Si Remi avait reconnu le Moine, de jadis, en le Père Richard... d'autre part, sans doute, celui-ci avait reconnu, l'avant-veille — lors de la visite de la Princesse Marguerite, et de ses Familiers, chez le Maître Enlumineur de Maubuisson — Apollon, et Remi.

En voyant Juliette, qui ressemblait tant à sa mère, il avait dû se dire que cette jouvencelle était l'enfant qu'il avait voulu faire enlever, seize années auparavant, par ceux qu'il avait envoyés en la Maison à la Madone Dorée... cet enfant que Apollon, et Remi, devaient lui porter à la Tour de Nesle.

Par suite, n'avait-il pas intérêt, plus encore que Jean de Meung, à tenter, contre la jeune fille, et sa mère, une entreprise quelconque?

Quel intérêt?

Nul ne pouvait le savoir!

Pas plus, du reste, qu'on ne savait quels mobiles l'avaient fait agir, jadis... et pour qui il avait agi.

Dans tous les cas — et le fait n'était pas douteux — il paraissait s'être ligué, contre les deux femmes, et ses protecteurs, avec Jean de Meung... ayant appris, évidemment, que Clopinel voulait les atteindre, d'autre part.

Or, si Jean de Meung, seul, ne constituait, à l'égard de Clotilde, et de Juliette, qu'un danger relatif... ce danger s'augmentait, considérablement — il fallait bien en convenir — de ce fait que l'Évêque de Saint-Georges... maintenant tout puissant, et, probablement, plus scélérat, encore, qu'autrefois... pouvait vouloir poursuivre, dans un intérêt inconnu, le même but que Clopinel...

Dès lors, Apollon, et Gaucher, avaient été à peu près convaincus que Remi voyait juste.

Gaucher, même, était tombé d'accord, avec lui, qu'il ne s'était point exagéré — comme il l'avait cru, tout d'abord — le péril, très grand, que couraient, en réalité, les deux femmes.

Et Remi avait poursuivi sa démonstration en fournissant une foule d'autres raisons, non moins péremptoires.

Ne s'était-il pas engagé, devant la Révérende Abbesse, — et, ce, pour obtenir sa protection, qui, il fallait le répéter, ne leur avait jamais fait défaut — à ne pas faire revivre le passé, c'est-à-dire, à ne révéler rien de ce qui se rapportait aux événements qui avaient précédé leur installation à Maubuisson?

Certes, s'ils avaient vécu dans des conditions normales... comme tout le monde... c'est-à-dire s'ils avaient été libres d'eux, ou, pour mieux dire, s'ils n'avaient rien eu à cacher, à personne, pas plus de leur passé que de leur présent... ils eussent pu, dans leur situation actuelle, braver un Jean de Meung, si puissant, si pervers qu'il fut; ils eussent pu porter, au moins, leurs plaintes, jusques aux pieds du Roi, lui-même,... du Roi, qui — tout le monde le savait — était juste, et protégeait les justes.

Mais, étant donné leur passé, qui s'était dressé, devant eux, depuis seize années, si souvent, comme un obstacle... ils n'avaient pas le droit de lutter, ouvertement, contre des ennemis pareils à ceux qui les menaçaient.

Ces ennemis, ce n'étaient pas, seulement, Jean de Meung, et le Père Richard.

Il fallait se dire que, peut-être, la Princesse Marguerite de Bourgogne marcherait avec eux.

Même, ne pouvait-on pas craindre que Clopinel, et l'Évêque, n'agissent que pour son compte ?

Et Remi avait rappelé la scène qui s'était jouée, dans la maison d'Apollon, entre la Princesse, et Juliette, au moment où Marguerite avait offert son collier à la jouvencelle... ce collier que Juliette avait hésité à accepter.

Le bon Remi, effaré, — et, d'autre part, Apollon, tout frissonnant, avaient revu l'altière Princesse, debout, frémissante, terrible, même, devant la jeune fille, très pâle, qui semblait prête à lui faire injure.

Oui, oui, il n'en fallait pas douter, Juliette, à cette heure-là, s'était fait, de Marguerite, une ennemie.

Or, tout le monde le savait, on n'était pas, impunément, l'ennemie de la Princesse Marguerite de Bourgogne !

Et Remi 'avait conclu :

Plutôt que de lutter... plutôt que de courir des risques, dont on ne pouvait mesurer toute l'étendue... il valait mieux fuir.

Par la fuite, on paralyserait les entreprises, quelconques, de Jean de Meung... de l'Évêque de Saint-Georges... le Moine de jadis... et de Marguerite, peut-être !

Les protecteurs de Clotilde, et de Juliette, ne s'exposeraient pas à un scandale possible... au cours duquel, à leur grand dam, leur passé ressusciterait, sans doute, terrible, et gros de périls.

Depuis seize années, la pauvre Clotilde vivait tranquille, dans sa médiocrité : Or, il importait, pour toutes sortes de raisons, que son existence, si calme, ne fut pas troublée ; il importait que, ni elle, ni sa fille, ne fussent séparées de leurs protecteurs.

Et le digne Remi, envisageant, aussi, pour son propre compte, la possibilité d'une séparation... avait déclaré, avec une profonde émotion : qu'il aimerait mieux mourir que de ne plus voir, à côté de lui, ces deux êtres... à qui il avait voué sa vie !

Il avait besoin de leur présence... besoin de les regarder, de les admirer, de les entendre... besoin de leur affectueuse tendresse... besoin de les chérir...

Il avait vécu, jusque-là... il voulait vivre, encore,... et mourir, pour elles,... près d'elles !...

L'honnête Fauconnier... ce simple... qui devenait esprit supérieur, dès que sa bonté, native,.. avait à s'exercer pour le service, pour le bonheur de ceux qu'il aimait — avait accumulé les raisons qui militaient, en faveur de ses assertions... avec une clairvoyance, un bon sens excessifs.

Ému, il avait été presque éloquent, même.

Et il avait convaincu ses amis, définitivement.

Gaucher s'était écrié, quand Remi avait cessé de parler.

— Il a raison !... La fuite vaut mieux que la lutte... Fuyez donc, mes amés compagnons... Oui, oui, fuyez... Du reste, votre exil ne sera que momentané... Pendant que vous serez loin d'ici... dans une retraite sûre... moi, j'agirai, à Paris... Ultérieurement, je vous ferai savoir ce que je compte faire.

*
* *

... Lors, les trois amis, d'accord sur ce point qu'il fallait fuir... et le plus tôt possible — c'est-à-dire dès le lendemain, même... avaient creusé les questions suivantes :

1° — Comment quitterait-on Conflans-Sainte-Honorine ?

2° — Où se réfugierait-on ?

Sur la première question, Remi, Apollon, et Gaucher étaient tombés d'accord, tout de suite, et unanimement.

Il fallait quitter Conflans, la nuit... la nuit seulement.

On préviendrait Clotilde, et Juliette, de bonne heure, dès le lendemain, de la décision qui avait été prise.

Elles feraient, dans la journée, en secret, tous leurs préparatifs de départ.

Et, le soir, quand tout dormirait, aux alentours, on se mettrait en route, dans un des véhicules de la Fauconnerie...

On serait déjà loin, et hors de toute atteinte, quand paraîtrait l'aube du jour suivant.

Sur la seconde question, les avis avaient été partagés.

Gaucher avait déclaré que les deux femmes devaient chercher un refuge dans Paris.

Selon lui, tous ceux qui voulaient se cacher, se cachaient, mieux, dans une grande ville, au milieu d'une agglomération, considérable, de gens, parmi lesquels on passait, toujours, inaperçu.

— Clotilde, et Juliette, viendront chez moi... avait-il dit... Dans ma maison, elles seront en sûreté... Personne n'aura l'idée de les y venir chercher...

Remi, tout en remerciant, cordialement, Gaucher, de son offre généreuse, avait combattu son projet.

On savait que le Chirurgien du Roi de France était l'ami des protecteurs des deux femmes...

Or, ceux qui auraient intérêt à retrouver leurs traces, après la fuite de Conflans, les chercheraient, d'abord, chez les amis, et les commensaux, des susdits protecteurs.

Pendant toute la journée, il ne quitta pas Juliette, qui avait dû s'occuper des préparatifs du départ. (P. 1277.)

Apollon, ayant approuvé Remi, avait déclaré, alors, qu'il emmènerait Clotilde, et sa fille, en Normandie... à Brionne, près de la fameuse Abbaye du Bec... en un pays magnifique, d'une grande salubrité, où les deux femmes vivraient en pleine nature, ce qui vaudrait mieux, pour elles, habituées à respirer l'air, pur, et vivifiant, des champs... que d'habiter ce cloaque : Paris.

Là-bas, elles seraient chez elles... dans la vieille maison de chasse des

comtes de Brionne, où Apollon avait passé tant de jours de son enfance bienheureuse, de sa prime jeunesse — dans la vieille maison qui lui avait été rendue... ainsi que Messire Jacques Adam, de Brionne, l'avait raconté, à son ami Remi — on s'en souvient, sans doute? — au cours de cet entretien qui avait eu lieu, entre eux, à Maubuisson, peu avant que se jouât, près du chemin creux, entre Juliette, et Jean de Meung, cette terrible scène : point de départ de tant de maux !

On avait vendu le Donjon, la Tour, le Castel, des comtes de Brionne, après la mort de l'oncle d'Apollon... celui qui l'avait spolié; mais il restait, au descendant de cette famille : Messire Jacques... la maison de chasse de ses pères — une bicoque... perdue dans la verdure, superbement vivace, des vieux arbres normands.

Les deux femmes y seraient bien cachées.

Elles y vivraient en paix.

— Je les conduirai, chez moi... avait dit Apollon... Un voyage de deux jours, à peine... Je séjournerai, là-bas, avec elles... pendant quelques semaines... Et vous viendrez nous rejoindre, en Normandie, quand tout danger aura été écarté, de nous, définitivement.

Depuis qu'il était si préoccupé, relativement à la pauvre Clotilde, Apollon avait oublié sa propre peine, relative à sa tant aimée Gisèle, qu'il avait cru voir passer, la veille, au petit jour, devant sa maison de Maubuisson... sa Gisèle, que Gaucher avait montrée si déchue — ce qui avait meurtri l'âme, impressionnable, et tendre, du Maître Enlumineur.

Or, en parlant de son logis de Brionne, il avait revu, par la pensée, tout son passé... ses premières ivresses d'amoureux... ses extases... et Gisèle... marchant, avec lui, sous les voûtes, ombreuses, des grands bois d'alentour.

Hélas !

Il reverrait, sans Gisèle, cette maison, vers laquelle, tant de fois, depuis seize années, son esprit s'était envolé.

Et, ô malheur!... il la reverrait dans l'angoisse... poursuivi par les craintes qu'il laisserait, derrière lui, à Conflans, et à Maubuisson, au sujet de Clotilde, et de Juliette.

Cependant, la proposition d'Apollon avait plu à Remi.

Oui, oui, en Normandie... à Brionne... dans la maison d'Apollon, les deux femmes seraient mieux que partout ailleurs.

Gaucher, convaincu, cette fois encore, s'était rallié à l'avis de ses amis compagnons...

*
* *

... Les trois hommes, las, après ce long colloque, s'étaient séparés.

Du reste, il était tard : Plus de deux heures du matin.

Et, cependant, Clotilde, Juliette, et Roland, avaient veillé, jusque-là, attendant la fin de l'entretien entamé entre Remi, Apollon, et Gaucher.

Juliette avait voulu connaître, immédiatement, la décision que prendraient ses protecteurs.

Lorsqu'elle la connut, elle ne la discuta même pas.

A quoi bon ?

Ne savait-elle pas que ses amis ne voulaient que son bonheur?...

Alors, chacun se retira chez soi.

Il est superflu d'indiquer, que, malgré leur excessive lassitude, aucun des hôtes de Remi, pas plus que lui-même, ne fermèrent les yeux, cette nuit-là.

Tous furent debout, de très bonne heure.

Remi réunit ses amis, dès le matin.

Dans la solitude, il avait réfléchi.

Une idée, qui lui semblait meilleure que celles exprimées, par lui, la veille... lui était venue.

Il avait pensé que la fuite s'opèrerait mieux, plus sûrement, plus secrètement, aussi... par la rivière.

A ce sujet, il fournit toutes les explications, nécessaires, pour éclairer ses amis.

Il connaissait, à merveille, — cela va sans dire — cette contrée où il vivait depuis si longtemps... cette contrée qu'il avait battue, parcourue, en tous sens, au pourchas du gibier.

Cette rivière, il l'avait remontée, et descendue, deux ou trois fois, chaque semaine, depuis dix ans, soit en se promenant, seul, ou avec Clotilde, et Juliette, soit en pèchant, avec un de ses élèves de la Fauconnerie.

Le moindre tournant des rives, les arbres, les bouquets de bois, les habitations, les bacs... tout lui était familier.

Sur cette rivière, il eut conduit sa barque les yeux fermés.

Il démontra que l'on descendrait la rivière, fort aisément, sans coup férir, jusqu'à Mantes.

Là, on trouverait un char... sur lequel les deux femmes, avec Apollon, poursuivraient leur route vers la Normandie.

Par ainsi, tout se passerait sans exciter la curiosité de personne.

On ne laisserait, derrière soi, aucune trace.

Oh! Quand il s'agissait de « ses deux aimées » — comme disait, très tendrement, le doux colosse — il devenait tout particulièrement imaginatif.

Il montrait des ressources d'esprit tout à fait insoupçonnées.

Enfin, il offrit, à Gaucher, et à Apollon, de leur faire traverser la Fauconnerie, jusqu'à la rivière... et de leur montrer où l'embarquement pourrait avoir lieu.

Justement, l'avant-veille, et comme il avait projeté, alors, une partie de

pêche, il avait fait faucher la clairière, près de la porte de la haie, donnant, sur la rive, en face du petit port où il amarrait son bateau.

Apollon, Gaucher, Roland, avaient donc suivi Remi, jusqu'au bord de l'eau.

Ils étaient arrivés, là, peu de temps après le moment où Jean de Meung, se promenant, rêveur, vers ces parages, s'y était arrêté, comme conduit, à cette place, par le hasard, pour entendre la conversation des protecteurs de celles qu'il voulait atteindre.

Enfin, les quatre hommes, ayant adopté, définitivement, la proposition de Remi, fort satisfaisante à tous égards... avaient regagné la maisonnette...

* * *

... La journée s'était passée, pour les hôtes de Remi, lentement, et tristement!

Tous, ils étaient émus, profondément, à la pensée de la prochaine et indispensable séparation.

Oh! Ils avaient été trop heureux!

Un pareil bonheur ne pouvait pas durer!

L'avant-veille, certes, Remi, et Apollon, l'avaient bien pressenti.

Le Bourguignon se répétait, avec une peine indicible, que, le lendemain, sa maison, que les deux femmes remplissaient... où leur silhouette, adorée, passait, et repassait, sans cesse, autour de lui... cette maison où elles mettaient leur grâce, leur beauté... qu'elles égayaient de leurs rires... où retentissait l'harmonie de leur voix... serait vide!

Hélas!

Vide!

Et pour longtemps, peut-être!

Apollon, d'autre part, regardait l'avenir.

Or, cet avenir lui apparaissait tout noir... gros de dangers... et cela le troublait à un point excessif.

Gaucher réfléchissait... échafaudait des plans... se disait que, peut-être, il se déciderait à frapper un grand coup : c'est-à-dire à user de l'estime, de la sympathie que lui accordait le Roi, pour lui faire connaître, nettement, loyalement, toute la vérité, tout le passé de ses amis, et pour lui demander de couvrir, de sa protection, souveraine, ces hommes, qui avaient tant souffert, injustement... ces femmes, qui méritaient, tant, d'être heureuses enfin.

Roland, éperdu, affolé, rêvait, toujours, d'aller provoquer Jean de Meung.

Pendant toute la journée, il ne quitta pas Juliette, qui avait dû s'occuper des préparatifs du départ.

Clotilde, enfin, était restée immobile, assise près de la croisée de sa chambre... regardant dans le vide... les membres las...

La pauvre femme !

La pauvre mère !...

*
* *

Elle était, toujours, dans le même état de prostration morale... tout comme seize années auparavant.

Enveloppée de tendresse, choyée, câlinée, par Remi, par Juliette, par tous ceux qui l'approchaient, elle se portait bien, physiquement; même, sa santé était florissante : elle vivait, de si calme manière, dans la paix intime de ce foyer que chacun lui rendait très doux... au grand air... en un site admirable... parmi les fleurs et les verdures.

Mais, hélas !... son esprit était resté troublé !

Elle entendait, et comprenait tout ce qu'on lui disait; mais elle ne pouvait penser... raisonner... prendre une décision...

Elle connaissait, elle aimait, tous ceux qui l'approchaient; elle leur était reconnaissante de leurs soins, de leurs attentions; elle le leur témoignait, avec beaucoup de grâce, beaucoup de bonté.

Elle vivait dans l'admiration, perpétuelle, de sa fille; elle la regardait, aller, venir... elle l'écoutait parler... chanter... rire... et cela la charmait...

En elle, le sentiment de la maternité, seul, subsistait, entier, profond, immuable...

Pour tout ce qui ne touchait pas la mère, en la pauvre Clotilde, sa pensée restait comme voilée !...

Le lendemain, elle ne se souvenait plus de ce qu'elle avait fait, la veille... elle ne se souvenait plus de ce qui s'était produit autour d'elle...

A plus forte raison — il est presque inutile de l'indiquer — ne se souvenait-elle plus du passé lointain...

Un seul nom demeurait gravé, en sa mémoire : Raymond.

Parfois, quand elle était restée, longtemps, immobile, le regard fixe, muette... elle prononçait ce nom, d'une voix plaintive.

Et ceux qui l'entendaient, alors, ne pouvaient se défendre d'une émotion, pénétrante, qui les secouait... tant la pauvre femme mettait d'amour, de tendresse, et de regrets, dans l'articulation de ce nom bien-aimé.

Parfois, aussi, la nuit, elle se réveillait, brusquement, en jetant un grand cri... un cri terrifiant.

C'est que son sommeil avait été hanté par un hideux cauchemar — toujours le même ! — au cours duquel elle se voyait, tout à coup, environnée de flammes.

Et, pourtant, Gaucher... le fidèle ami de ses protecteurs... le très savant Chirurgien de Sa Majesté Philippe IV... n'avait jamais perdu l'espoir de lui rendre la raison...

Au contraire, même, en ces derniers temps... et après de longues études, d'attentives observations, il avait été convaincu que l'heure, par lui attendue, impatiemment, arriverait, bientôt, où il pourrait tenter, sur la malade, une expérience qu'il considérait comme devant être décisive.

Hélas!... Cette circonstance, imprévue, qui nécessitait le départ de Clotilde, pour un temps indéfini, retarderait le moment où il serait permis, au savant, de tenter cette expérience

Pour qu'elle réussît, selon Gaucher, il était indispensable que la malade fut tranquille, sous tous les rapports...

Or — et c'était en cela, surtout, que la situation était déplorable — le changement, qui devait se produire, par suite de son départ, dans les habitudes de Clotilde... les fatigues qui résulteraient du voyage... le trouble que mettrait, en son esprit, la diversité des nouveaux horizons à contempler, des visages inconnus qui passeraient devant ses yeux — tout cela serait fort préjudiciable à la santé, morale, de la pauvre femme...

Pour la soigner, utilement, il aurait fallu qu'elle restât, en paix, dans son milieu habituel... sans secousses d'aucunes sortes... qu'on la préparât à subir l'épreuve que Gaucher comptait lui imposer... avant la fin de la belle saison... et au sujet de laquelle il ne s'était pas encore expliqué, même avec Roland...

C'est pour cela que, tout d'abord, la veille, lorsqu'il avait été question de quitter Conflans... au cours du conciliabule tenu par les trois amis... Gaucher avait émis cet avis que le départ proposé par Remi ne s'imposait pas...

Il avait dû convenir, ensuite — on se le rappelle — que la fuite était nécessaire... et pour cause!

Et cela l'avait désespéré... parce qu'il se demandait, maintenant, avec angoisse, si, par suite de ce départ, forcé, Clotilde se retrouverait, jamais, dans la condition où elle se trouvait, alors, et qui la mettait en état de subir, avec chance de succès, l'épreuve dont il a été question...

*
* *

... Tous les préparatifs, pour le départ, ayant été faits, par Juliette... et par Remi — les quatre hommes, et les deux femmes,... tous mornes, graves, inquiets, s'étaient réunis, pour le repas du soir.

Ils étaient restés, ensemble, jusqu'après la tombée de la nuit... tout heureux de se trouver réunis.

Apollon l'avait dit, fort justement, l'avant-veille :

— Le malheur est sur nous!

Sa prédiction n'avait pas tardé à se réaliser!

Oui, oui, le malheur avait fondu sur ces infortunés!

Ils avaient vécu, tranquilles, pendant plusieurs années, espérant qu'ils achèveraient en paix, leur existence, si troublée!

Vain rêve!

Le Sort avait été jaloux de la joie, d'une heure, de ses victimes!

Il avait remis, sur eux, sa hideuse patte!

Il les tenait.

Les lâcherait-il, à présent?

Ils étaient ensemble, dans la maison fleurie, où, par l'industrie de Remi, par son travail, par son honnêteté, rien ne manquait de ce qui fait la vie douce dans une condition relativement humble, sans doute; mais on n'a pas besoin de richesses, de somptuosité, de puissance, pour être heureux... au contraire! — Dans cette maison, ils pouvaient être en joie, fêter leur réunion, s'enivrer de la vue de ces deux enfants, si beaux, si purs: Roland, et Juliette,... qui s'aimaient, — ils pouvaient jouir de leur ivresse, de leurs extases amoureuses; ils pouvaient espérer, que, grâce aux très doctes soins de Gaucher, Clotilde, bientôt, serait en état de s'associer au bonheur de sa fille, — et voilà que tous ces braves gens, prêts à toucher le bonheur rêvé, et entrevu, le voyaient fuir... loin... bien loin — voilà que cette soirée, qui aurait pu être, pour eux, si délicieusement rassérénante... s'écoulait dans la plus morne tristesse, dans l'attente de l'heure, prochaine, qui devait les séparer!

Même, chacun d'eux se répétait, à part soi, sans en rien dire aux autres, afin de ne pas les alarmer... que cette heure, qui allait sonner, ne sonnerait pas seulement, peut-être, l'heure de la séparation; mais, celle de leurs premiers pas dans un inconnu qui pouvait être plein de dangers!

Chacun d'eux se demandait... vaguement anxieux, — et non sans raison, comme on sait — s'il n'y avait pas, quelque part, dans l'ombre... autour de leurs personnes... des ennemis qui les guettaient... et qui se disposaient à s'abattre, traîtreusement, sur la proie convoitée.

Ces ennemis ne les suivraient-ils pas... et ne les atteindraient-ils pas, jusque dans leur retraite?

Ils étaient puissants, habiles, et scélérats... assez pour ne reculer devant aucun moyen d'en arriver à leurs fins.

Or, cette peine qu'ils éprouvaient, de la prochaine séparation n'était rien, peut-être, en comparaison des douleurs qui les accableraient, par la suite...

* * *

... Tout à coup, on entendit frapper à la porte qui ouvrait sur la route.

Remi, et ses amis s'entre-regardèrent.

Qui pouvait venir, à pareille heure, chez le Grand Fauconnier de la Seigneurie de Conflans?

Dans l'état d'esprit où ils se trouvaient, un pareil fait devait troubler les protecteurs de Clotilde et de Juliette.

Ils s'attendaient à voir surgir, par devant eux, à l'improviste, l'un de ces ennemis, qu'ils pressentaient, aux alentours.

Qu'est-ce qu'il allait se produire, qui contrecarrerait leurs projets?

Ils se rassurèrent, bientôt.

L'homme qui avait frappé, à l'huis de Remi, venait de l'hôtellerie de la Croix Blanche, appeler, près d'un blessé, Maître Gaucher Faber, de qui la présence, en le pays, chez le Grand Fauconnier du Seigneur de Conflans, avait été signalée.

On connaissait bien, à Conflans, le Chirurgien du Roi de France : Il venait, chaque an, l'été, passer quelques jours, au moins, à la Fauconnerie.

Il avait rendu maint service, aux habitants.

Les gens qui avaient relevé Ogier d'Argental, sur la route, avaient dit : « Il a de la chance!... Maître Gaucher Faber est, présentement, chez son ami : Maître Remi, le Bourguignon... Allons le quérir... Il soignera le blessé... »

— Bien!... répliqua Gaucher... j'irai, à l'hôtellerie, tout à l'heure...

Mais il n'avait pu se décider à se séparer de ses amis, en pareille circonstance.

Il fallait qu'il fut bien préoccupé, bien inquiet, pour ne se rendre pas, immédiatement, au chevet d'un blessé.

D'ordinaire, en pareil cas, il quittait tout, pour remplir son devoir.

Un moment après, Gaucher ne pensait plus à ce blessé.

En son esprit, il n'y avait plus qu'une préoccupation : Le prochain départ de ses amis...

*
* *

Ah! Comme tout était doux, autour d'eux, dans ce superbe décor champêtre que leurs yeux ne se lassaient pas d'admirer... sous cette voûte étoilée... au milieu de ce silence, plein d'harmonies, vagues, indéfinies, et si mélodieuses!

Comme ils étaient bien, côte à côte, tous ces êtres purs... nobles, et bons!

Hélas!...

Bientôt, il faudrait se séparer!...

Bientôt, il faudrait quitter cette maison bénie!...

Juliette ne répondit pas, mais elle serra, plus fortement, la main du jouvenceau... qui l'attira vers lui, doucement... (P. 1284.)

Peu à peu, tous les feux qui brillaient, çà et là, aux alentours, dans les maisons avoisinantes, sur la colline, et dans la plaine, s'étaient éteints, l'un après l'autre.

Dans la Fauconnerie, les bruits avaient cessé... avec les allées et venues des seconds de Remi.

Maintenant, tous les gens des environs... tous les aides du Grand Fauconnier de la Seigneurie de Conflans... dormaient.

Depuis un moment, déjà, les quatre hommes, et les deux femmes, se taisaient...

Ils étaient de plus en plus attristés... de plus en plus troublés... de plus en plus inquiets, au fur à mesure que la soirée s'avançait.

Une légère brise soufflait, sur le coteau, venant du Sud, et éparpillait, dans l'air rafraîchi du soir, d'odorants parfums de bruyères sauvages.

On n'entendait que la chanson, lointaine, d'un homme, attardé, sur la route, regagnant son logis, et chantant, pour scander sa marche...

*
* *

... Soudain, Remi se leva.

— C'est l'heure!... fit-il.

Juliette soupira.

— Déjà!... dit Roland.

— Oui!... reprit le Bourguignon... Il faut que nous nous mettions en route...

— Allons!... murmura Messire Jacques.

Remi, qui était entré dans la maison, reparut, portant les deux paquets de hardes que Juliette avait préparés.

— Allons!... répéta-t-il.

— Viens... mère?... fit Juliette, de sa plus douce voix... Appuie-toi sur moi...

La jeune fille avait jeté une mante sur les épaules de Clotilde... et un voile sur sa tête.

Le groupe se mit en marche, descendant la côte, à travers le jardin, et se dirigeant vers l'enclos de la Fauconnerie.

Remi allait en avant, portant les hardes.

Derrière lui, Clotilde, appuyée, d'une part, au bras de Juliette, et, de l'autre, au bras de Roland... avançait, lentement.

Enfin, Gaucher Faber, et Apollon, fermaient la marche.

Pendant tout le parcours, de la maison de Remi au bord de la rivière, ils n'échangèrent pas une parole.

Quand ils furent dans la clairière, au delà de la porte de la haie, Apollon dit :

— Assurons-nous, avant de nous embarquer, qu'il n'y a rien de sus-

pect, aux alentours... Cela nous fera perdre quelques minutes; mais cette mesure de précaution s'impose, me semble-t-il?

— Oui!... répondit Remi.

Celui-ci, ayant déposé, sur la rive, les hardes qu'il portait, battit les buissons, du côté du bac de Conflans.

Apollon, et Gaucher, l'imitèrent, ce, pendant que Roland était resté près des deux femmes, qui se serraient, l'une contre l'autre, car les ténèbres les effrayaient.

On entendait les clapotements de l'eau qui léchait les rives, et le frou-frou d'ailes de quelque oiseau, réveillé, qui s'envolait, effaré.

La lune jetait des lueurs blanches sur les arbres touffus, mettant, çà et là, des taches, sur les herbes, sur les taillis, et sur la rivière, qui reflétait la clarté du ciel, et dont les vaguelettes, secouées par la brise, étincelaient.

La silhouette des saules, tors, à demi pourris, entr'aperçue, difforme, au bord de la rivière, était terrifiante.

On eut dit qu'il y avait, là, des gnomes, horribles, accroupis, baignant leur longue chevelure hirsute, et étendant leurs bras pour saisir les passants.

Frissonnante, Juliette prit la main de Roland.

— J'ai peur!... dit-elle.

Elle tremblait, la mignonne... si énergique en présence d'un danger réel, et glacée d'épouvante parce qu'elle était impressionnée, nerveusement, dans cette demi-obscurité, pleine d'ombres effarantes.

— Ma bien aimée Juliette!... murmura Roland.

Il soupira, et reprit :

— Quand nous reverrons-nous?

— Bientôt!... Dieu le veuille!... répliqua Juliette.

— Nous étions si heureux!

— Espérons!

Tout bas, Roland murmura, à l'oreille de la jeune fille.

— Je t'adore!

Juliette ne répondit pas; mais elle serra, plus fortement, la main du jouvenceau... qui l'attira vers lui, doucement, et qui put effleurer, de ses lèvres, les boucles qui frissonnaient sur le front de celle qu'il chérissait.

Cette scène n'avait duré qu'une seconde; mais, pendant cette seconde, les deux enfants avaient vécu dans une extase.

De pareils moments, si courts qu'ils soient, donnent, aux amants, de l'ivresse pour de très longs jours... pour toute la vie, même — qui, par le souvenir, radieux, en demeure toute éclairée.

Nous n'existons que pour éprouver les joies incommensurables, délicieusement troublantes, divines, de ces moments-là...

Quiconque ne les a pas éprouvées, ne fût-ce qu'une fois, au cours de sa vie... fut-il Roi... eut-il toute la puissance, toute la richesse de l'Univers... fut-il Conquérant du Monde Entier, et tout couvert de Gloire, — n'a pas vécu!

. . . . . .

Remi, Gaucher, et Apollon... cependant, se retrouvèrent près de Clotilde, Juliette, et Roland.

— Personne!... dit le Bourguignon.

— Personne!... fit Gaucher.

— Personne!... ajouta, enfin, Apollon.

— Bien!... Alors, embarquons!... reprit Remi.

Gaucher, et Roland, embrassèrent Clotilde, et Juliette.

— Dieu vous garde!... dit Gaucher.

— Adieu!... murmura Roland, en proie à une émotion indicible.

— Adieu!... répliquèrent les deux femmes.

Remi aida Clotilde, d'abord, à prendre place dans le bateau; puis, Juliette y descendit, et s'installa à côté de sa mère...

Enfin, Apollon s'embarqua.

Le colosse, debout à l'arrière, sa perche ferrée en main, jeta un dernier coup d'œil, tout autour de lui.

Il ne vit rien de suspect.

Tout semblait désert, aux alentours.

Il se baissa, détacha la chaîne qui retenait le bateau amarré.

Puis, se tournant vers Gaucher, et Roland, restés sur la rive :

— A bientôt!... fit-il.

— Dieu vous garde!... répétèrent le Chirurgien du Roi de France et son élève.

Remi enfonça sa perche dans l'eau, et, sous sa poussée vigoureuse, la barque s'éloigna du bord.

Un moment après, elle fut au milieu de la rivière.

Gaucher, et Roland, la suivirent, des yeux.

Elle allait assez vite, car elle était fort habilement menée par le très musculeux Remi.

Comme la nuit était exceptionnellement lumineuse, Gaucher, et son élève, purent la voir jusqu'au delà du bac de Conflans.

Longtemps, Roland, tout éperdu, put faire des signes d'adieu aux fugitifs... signes auxquels Juliette, d'autre part, répondait.

La barque devint, bientôt, toute petite...

A peine si le jouvenceau distinguait, encore, ceux qui la montaient.

Peu à peu, on ne la vit plus que comme un point noir, dans l'espace.

Et, enfin, ce point, même, disparut!...

Alors, Roland se tourna vers son Maître; il lui prit les deux mains...

— Ma Juliette bien-aimée!

— Espère!... répondit Gaucher Faber, avec émotion.

Un moment après, ils franchirent la haie... traversèrent la Fauconnerie... et revinrent à la maison de Remi.

Roland s'enferma dans sa chambre...

Gaucher se rendit, en toute hâte, à l'hôtellerie de la Croix-Blanche, chez Maître Noël Lelong...

XVI

SOUVENIR

Tout en enlevant, par un mouvement régulier, sa longue perche, ferrée, qu'il enfonçait, ensuite, dans l'eau, et sur laquelle il pesait, vigoureusement, ce qui donnait, à la barque, une poussée qui la faisait avancer, doucement, de plusieurs toises... Remi examinait les alentours, attentivement.

Ses yeux de chasseur, habitués à voir, au loin,... à deviner, presque, les choses qui eussent échappé aux regards d'un homme moins que lui exercé — fouillaient l'ombre des rives... et il ne continuait sa manœuvre que lorsqu'il avait acquis l'assurance, absolue, que, derrière chaque arbre, chaque buisson, chaque masure, il n'y avait rien de suspect.

Et la barque filait toujours, sur l'eau, tranquille, et scintillante... sous un ciel tout rutilant d'étoiles.

La nuit était si lumineuse que l'on apercevait, très nettement, tout le paysage...

On distinguait les moindres objets... les filets qui séchaient, accrochés à la façade d'une cahute... une barque, amarrée au bord de la rivière... les ferrures d'un puits, s'enlevant, sur l'horizon, dans un jardinet... la niche d'un chien, au milieu d'une cour... le mannequin, haillonneux, érigé, près d'une treille, pour effrayer les oiseaux.

A peine si l'on percevait le bruit de la perche s'enfonçant dans la rivière,... tant Remi la manœuvrait avec dextérité... pas plus que celui de la barque, fendant l'eau, sous la poussée du batelier.

Parfois, on entendait, sur la rive, l'aboiement d'un chien, à l'oreille attentive, réveillé par le passage des fugitifs.

Puis, la barque passée, l'aboiement cessait... et tout retombait au silence, qui berçait les voyageurs.

Apollon, la tête appuyée sur ses deux mains, les coudes sur les genoux, regardait droit devant lui, fixement.

Rêveur, il se taisait.

Clotilde, à demi penchée sur Juliette, sommeillait.

La jeune fille, comme Remi attentive, observait les rives, devant elle, à droite, et à gauche.

Depuis trois quarts d'heure, environ, qu'ils s'étaient mis en route, les fugitifs n'avaient vu personne, dans tout le rayon, avoisinant, où leurs regards avaient pu s'étendre.

Ils avaient passé devant le bac de Conflans... et devant deux autres bacs, installés au-dessous — sans apercevoir même la silhouette du passeur... déjà rentré dans sa cahute, et endormi, sans doute.

Au loin... très loin, la vue, perçante, de Remi, distinguait les premières maisons de Poissy, accroupies sur la rive, et dominées par le clocher, pointu, de l'Église.

Il manœuvrait toujours sa perche sans la moindre fatigue, et avec la même habileté.

Il paraissait inlassable.

Sa colossale forme, debout à l'arrière du bateau, se découpait, en vigueur, pour Apollon, placé à l'avant,... sur le fond lumineux du Ciel.

Les deux amis, en même temps, pensaient aux mêmes choses.

Ainsi, très souvent, deux êtres fortement attachés l'un à l'autre, ont, côte à côte, à la même minute, et sans qu'ils aient échangé la moindre parole, un même motif de rêverie.

Il semble que la pensée, qui, tout à coup, a traversé l'esprit de l'un, s'est communiquée, à l'autre, par une influence inconnue, une force inexplicable... agissant à l'insu de ceux qui la subissent.

Oui, tous les deux, Apollon et Remi, avaient eu, soudain, la même vision.

Ils avaient revu cette scène, qui s'était jouée seize années auparavant : leur fuite, éperdue, avec Clotilde, évanouie, et Juliette, alors toute petite... dans cette barque appartenant au batelier qu'ils avaient trouvé au pied de la Tour de Nesle... au sortir de la Maison à la Madone Dorée, qui, derrière eux, allait s'effondrer dans les flammes.

Ils avaient revu cette barque, descendant, rapidement, la rivière, enflée par les neiges des jours précédents.

Même... ou presque même situation!

Derechef, ils fuyaient.

Et, sans doute, devant les mêmes ennemis.

Devant l'un d'eux, tout au moins... c'est-à-dire : le Révérend Père Richard, Évêque de Saint-Georges... le Moine de jadis.

De même que, à cette époque, ils ignoraient pour qui ce Religieux agissait.

Même mystère!

Même épouvantement!

Après seize années... protecteurs et protégées, se retrouvaient comme devant !

La nuit était tiède, et radieuse... au lieu que l'autre était glacée et noire... Clotilde était en bonne santé, rétablie, au lieu qu'autrefois, elle était brisée... Juliette grande, énergique, pleine de courage et de résolution, constituait, à présent, un auxiliaire qui pouvait être précieux ; mais, encore une fois, la situation était pareille... en ce sens que l'avenir des fugitifs était gros de dangers inconnus... et imminents, peut-être.

Elle était plus lamentable, encore... car, jadis, Remi, Apollon, plus jeunes, avaient plus de force... pouvaient opposer, aux attaques du Sort, une résistance plus opiniâtre...

Et puis, leur condition étant, alors, des plus misérables, celle qui les attendait ne pouvait l'être davantage.

Au lieu que, maintenant, après seize années de labeur et d'efforts, ils avaient conquis, pour eux et pour leurs protégées, une large aisance, en laquelle ils vivaient, modestement; mais, somme toute, heureux, tranquilles... à l'abri, pour le reste de leurs jours, de tout souci matériel — et, par suite, ils ne pouvaient que perdre à abandonner tout cela.

Qui pouvait savoir s'ils n'y seraient pas contraints, avant peu, par une très impérieuse nécessité ?

Après avoir, un instant, entrevu le bonheur, qu'ils avaient tant mérité... auraient-ils assez de courage, désormais... aigris, vieillis... pour se remettre à l'œuvre, afin de reconstituer, ailleurs, — au prix de nouveaux efforts, qui seraient, sans doute, tout aussi infructueux, — leur existence, dès lors, brisée définitivement... leur semblait-il ?

Non !... Non !... se dirent, d'abord, les deux hommes, en proie au plus angoissant désespoir !

Puis, ils pensèrent, encore.

Et, bientôt, en même temps, ils se sentirent réconfortés, soudain... parce que, tous les deux, au même moment, ils avaient regardé Clotilde, et Juliette.

A présent, la mère dormait, paisiblement, aux bras de sa fille.

Adorable spectacle... qui charma Apollon et Remi.

Clotilde, fort belle, encore, était restée svelte, gracieuse, comme à vingt ans...

Son visage, entouré de cheveux blonds, qui se dégageaient du voile, noué, par Juliette, autour du front de sa mère, apparaissait, éclairé, en plein, par la lumière du ciel.

Il était superbe à voir, dans le calme du tranquille sommeil de la pauvre femme... qui s'était endormie, bercée par le mouvement régulier, et doux, du bateau... et rafraîchie par la brise, pleine d'aromes, qui flottait, caressante, sur la rivière.

Puis, tirant le bout de la corde, il s'était jeté à l'eau, entraînant Remi, avec lui...
(P. 1296.)

On voyait, nettement, l'impeccable dessin de son corsage, moulé par l'étoffe de sa robe blanche.

La blonde tête de Clotilde était appuyée sur l'épaule de Juliette.

La jeune fille soutenait sa mère, de qui elle avait enlacé la taille.

Ses grands yeux, rêveurs, regardaient le décor ambiant, et reflétaient la clarté des étoiles, qui mettait, dans ses prunelles, par moments, comme une flamme, très vive, aussitôt éteinte.

— Oui !... Oui !... pensa Remi, profondément ému... Pour ma bien-aimée Clotilde... pour ma petite Juliette... j'aurai tous les courages... Je recommencerai ma vie, pour elles !... Je poursuivrai ma tâche !... Il faut... je veux... qu'elles soient heureuses, enfin !

— Oui !... Oui !... se dit Apollon, d'autre part, à la même minute, et avec non moins d'émotion que son amé compagnon... Je serai fort !... Ces deux êtres, si chers, auront, peut-être, besoin de moi... encore... Toute l'énergie qui me reste est à vous, ô mes adorées !...

Leurs yeux se fixèrent, de nouveau, sur le visage de Clotilde, et, à ce moment-là même... ce visage, aux traits si purs, fut éclairé, tout à coup, par un ineffable sourire, — comme si la pauvre femme avait voulu payer Apollon, et Remi, de leur dévouement, inlassable, et quasi-surhumain...

XVII

L'ENLÈVEMENT

..... Pendant quelques minutes, et alors que Remi songeait, la barque s'était ralentie : On eut dit que le Bourguignon se lassait.

Mais, soudain, le colosse, réconforté, s'était senti plus vigoureux que jamais... et le bateau s'était remis à filer, léger, sous la poussée de ses robustes bras.

Il avait contourné la boucle de la rivière, en avant de Poissy, dont on voyait les maisons, maintenant, très distinctement.

Quelques rares lumières brillaient, encore, çà et là, derrière les croisées des logis du village.

Remi observait, toujours, attentivement, les alentours.

Il avait hâte, que la barque se retrouvât, en rase campagne, au-dessus de Poissy.

Par mesure de prudence, il dirigea l'embarcation vers la rive opposée, qu'il longea, en se maintenant dans l'ombre, protectrice, projetée, là, par les hauts peupliers, alignés, sur les bords de la rivière.

Bientôt, le bateau eut dépassé la dernière maison du village.

Alors, Remi le ramena au milieu de la rivière.

Un quart d'heure, environ, se passa.

Apollon, toujours immobile, accoudé sur ses genoux, regardait... sans voir.

— Avant peu... se dit le Bourguignon... j'apercevrai les premières maisons de Triel.

Depuis un moment, déjà, il manœuvrait péniblement, car, à cet endroit, la rivière était envahie, de loin en loin, par des îlots de joncs, de roseaux, très touffus, autour desquels il lui fallait tourner, sans cesse.

La barque, alors, se trouvait comme perdue au milieu de ces végétations, très hautes, qui cachaient les rives aux fugitifs.

Remi avait grande hâte d'être hors de ce passage, qu'il connaissait bien, et qui était dangereux, en somme... parce que l'habile batelier ne pouvait plus exercer, sur les bords de la rivière, une surveillance aussi attentive, tout occupé qu'il était de diriger l'embarcation assez adroitement pour ne pas la mener dans les herbes, d'où il ne l'aurait pas sortie sans de grands efforts.

Plus loin, c'est-à-dire tout à fait en avant de Triel, la rivière redevenait libre, comme devant.

Soudain, le Bourguignon, qui allait enfoncer sa perche ferrée, dans l'eau... se redressa.

Le bateau s'arrêta.

Apollon, et Juliette, en même temps, tressaillirent.

Puis, ayant levé la tête, fixé leur regard sur Remi, ils dirent, d'une même voix :

— Qu'y a-t-il donc?

Messire Jacques n'était pas moins effaré que la jouvencelle.

Remi, cependant, prêtait l'oreille aux bruits.

— N'avez-vous rien entendu?... demanda-t-il, inquiet.

— Non!... fit Apollon.

— Non!... dit Juliette.

— J'ai perçu, dans le silence, comme un clapotement... là-bas...

Messire Jacques, qui s'était levé, regarda, à l'endroit que le Bourguignon avait indiqué.

— Je ne vois rien!... fit-il.

— Ni moi!... ajouta la jeune fille, sans bouger, de crainte de réveiller sa mère...

Celle-ci dormait, toujours, la tête appuyée sur l'épaule de Juliette.

— Du reste... poursuivit Apollon... nous ne pourrons rien voir tant que nous ne nous serons pas dégagés de ces herbes.

Le bateau ne bougeait plus.

Remi écoutait toujours.

— Est-ce que tu entends, encore, des bruits suspects?... lui demanda Apollon.

— Oui!

— Quels?

— Comme des craquements de roseaux.

— Il y aurait, donc, quelqu'un là?

Le Bourguignon répondit, pour ne pas effrayer Juliette :

— Un chien, peut-être... ou quelque rat d'eau.

Il se consultait, cependant.

Que devait-il faire?...

Rebrousser chemin... ou aller de l'avant?

Remi n'en savait rien.

N'était-ce pas un homme... un ennemi... qui rôdait, aux alentours?

Car il y avait, là, quelqu'un... le Bourguignon en était sûr...

Son oreille, très subtile, ne le trompait pas.

Il hésitait, d'autant plus, à aller de l'avant, que la rivière, était, là, plus que jamais, envahie par les herbes... et que, pour avancer, il fallait diriger le bateau vers une sorte de canal, naturel, ouvert, entre les joncs, tout près du bord.

Tout près du bord!...

Cela épouvantait Remi.

Il ne voulait pas se rapprocher de la rive...

Elle lui paraissait traîtresse.

Elle était couverte d'un bouquet de bois assez épais...

Les bords étaient presque perdus dans l'ombre portée des arbres.

Tant qu'il était sur l'eau, il semblait à Remi qu'il n'avait rien à craindre.

Ne verrait-il pas venir le,... ou les agresseurs?

Par suite, il pourrait se mettre en défense.

Sa longue perche, ferrée, devait constituer, entre ses mains, une arme redoutable.

Depuis un moment, déjà, les bruits, suspects, qui avaient frappé son oreille — si faibles, et si indistincts qu'ils eussent été — ne retentissaient plus.

— Avançons!... se dit-il... Avançons prudemment!...

Et, tout aussitôt, enfonçant sa perche dans l'eau, il poussa la barque en avant, vers le canal ouvert entre deux îlots d'herbes, tout près de la rive.

Bientôt, le bateau se trouva au milieu de ce canal... qui avait plusieurs toises de long.

Là, les herbes étaient si rapprochées que les fugitifs pouvaient les frôler, de la main... et si hautes que protecteurs et protégées ne voyaient plus, autour d'eux, que les tiges des joncs... devant, et derrière eux, la rivière,... le ciel, sur leurs têtes... le ciel, tout scintillant...

Ah! certes, Jean de Meung avait bien choisi l'endroit pour le coup de main qu'il avait voulu tenter.

Remi se rendit compte du danger qu'ils couraient, dans cette passe.

Il redoubla d'efforts pour en sortir.

Haletant, il dépensa une énergie surhumaine pour que le bateau avançât plus vite.

A chacune de ses poussées, l'embarcation parcourait une distance double de celle qu'elle parcourait, tout à l'heure.

Elle n'était éloignée de la rive que d'une toise et demie, environ (1).

Cette rive — il faut insister sur ce point — les fugitifs ne la voyaient pas, perdus qu'ils étaient au milieu des hautes herbes.

Remi, lui-même, si grand qu'il fut, et quoiqu'il se trouvât debout, à l'arrière du bateau... ne pouvait voir, par-dessus les herbes, que le haut du talus constituant le bord de la rivière... la partie basse de ce talus étant dans l'ombre, épaisse, portée par le feuillage des arbres.

Le colosse, de plus en plus inquiet, regrettait, maintenant, d'avoir engagé, là, la barque.

On eût dit qu'il avait conscience, instinctivement, de l'imminence, extrême, du terrible danger qui les menaçait.

Apollon, et Juliette, d'autre part, étaient profondément troublés.

La créature, claustrée, s'effare.

Qui ne l'a pas éprouvé?

On souffre, quand on traverse une gorge, étroite, dominée, à droite, et à gauche, par une haute muraille de roches ou de terres... ou quand on est perdu, dans une forêt, au plus profond des taillis, qui vous entourent, de toutes parts, et semblent vouloir vous retenir... On souffre, dans une grotte aux murs de pierre... et, malgré soi, on se rapproche de l'ouverture par laquelle on y a pénétré... au delà de laquelle on pressent la lumière, l'air, l'espace...

L'être vivant, homme ou bête, a besoin de savoir... qu'il peut, à son gré, prendre son essor...

Il est inquiet, d'instinct, dès qu'il voit se dresser, devant lui, ou autour de lui, l'entrave, le lien, la barrière...

Tout ce qui lui paraît devoir constituer une atteinte, quelconque, à sa liberté, l'épouvante.

De là, le trouble de Juliette, et d'Apollon.

Ils avaient hâte, comme Remi, de se retrouver au milieu de la rivière... d'être hors de ces herbes dont ils étaient environnés — hâte de se sentir libres... de revoir l'espace.

Ils étouffaient dans cette passe...

Et, de plus, — aggravation particulièrement affolante — tout comme le Bourguignon, ils avaient conscience, à présent, que le danger, qu'ils avaient senti planer, sur leur tête, depuis leur départ de Conflans... ils le verraient surgir, devant eux, à cette place.

(1) Rappelons que la toise valait à peu près 2 mètres.

— Hâte-toi !... cria Apollon à Remi.

Messire Jacques n'avait pu s'empêcher de jeter ce cri d'alarme, qui traduisait son état d'âme.

Remi, on le sait, n'avait pas besoin de cette exhortation.

Il déployait une énergie énorme... une force prodigieuse... pour pousser l'embarcation.

Il suait à grosses gouttes...

Il se baissait, et se relevait, tour à tour, avec une rapidité, et une précision, excessives...

On eût dit que sa vigueur était décuplée...

La barque, bien dirigée, filait... frôlant les herbes, qui se brisaient sur ses bords.

Le colosse, à chaque nouvelle poussée, faisait entendre un énergique « Han », qui s'échappait de sa large poitrine haletante.

Encore un effort, et l'embarcation allait se dégager de ces herbes.

Enfin !...

On reverrait le paysage ambiant.

On voguerait à découvert.

On respirerait !

Soudain, Apollon clama :

— On a parlé, ici près...

— Oui !... dit Juliette... Là !.. A droite !...

Messire Jacques, et la jouvencelle, ne s'étaient pas trompés : On avait bien parlé, tout près d'eux, sur la rive...

Remi avait entendu, d'autre part, distinctement, et avant ses amis, une voix, qui avait prononcé ce seul mot, à demi-voix :

— Allez !

Il ne dit mot.

Il redoubla d'efforts, plus encore...

Il s'arcbouta, solidement, sur ses jambes herculéennes, et, ce, afin d'être prêt à tout événement.

En sa posture, il était, vraiment, superbe à voir.

Il représentait comme une statue, colossale, de la force, de l'énergie... mises en œuvre par le dévouement.

L'avant de la barque dépassa le double îlot d'herbes flottantes.

Remi, très attentif, regardait droit devant lui.

— Enfin !... s'écria-t-il, joyeux...

Et, tout à coup, il reprit, s'adressant à Apollon...

— Prends garde !... Apollon... Apollon... Prends garde...

— Qu'est-ce donc ?... demanda Messire Jacques...

Juliette jeta un grand cri... un cri rauque... un cri déchirant... guttural...

Comme Remi, elle avait vu une forme humaine s'accrocher à la barque, au moment même où l'avant s'était dégagé du double îlot d'herbes.

Cette forme humaine s'était précipitée sur Apollon... avant que celui-ci ait pu se mettre en défense... l'avait pris au col... l'avait enlevé... et entraîné dans l'eau.

La barque, cependant, flottait, à présent, dégagée.

La rivière, libre, s'étendait, tout autour d'elle.

Juliette, terrifiée, avait jeté son cri, quand elle avait vu disparaître Apollon.

Cette attaque avait été si brusque, si rapide, si inattendue, que Remi n'avait pu porter secours à son ami.

Clotilde, réveillée, regardait... hagarde.

Elle ne pouvait articuler un mot... pousser une plainte...

Elle était épouvantée, elle aussi.

Tout d'abord, Remi, ayant retiré, de l'eau, sa perche, et l'ayant levée, à bout de bras, l'avait brandie, comme une massue, s'efforçant d'atteindre l'agresseur d'Apollon... pour le forcer à lâcher prise, au besoin en l'assommant; puis, et comme le pauvre Apollon avait disparu, le Bourguignon, un moment, avait paru prêt à plonger pour lui porter secours; mais, rapidement, il avait jugé la situation... et il s'était dit qu'il ne lui était pas possible d'abandonner Clotilde, et Juliette, dans le bateau.

— Abordons... lui cria la jeune fille.

Le premier instant d'effroi passé, l'énergique créature avait repris assez de sang-froid pour venir en aide à ses protecteurs.

Remi, déjà prêt à perdre la tête, en ce péril urgent, se sentit, aussitôt, réconforté.

« Elle a raison!... » pensa-t-il... « Oui, oui, il faut aborder... Quand nous serons à terre, nous serons plus libres de nous. »

Lors, il retourna sa perche ferrée; il l'enfonça dans l'eau... il s'efforça de diriger l'embarcation vers le bord.

Il vit Apollon reparaître... à une toise, environ, de la barque.

Son agresseur avait disparu...

Ce fait modifia le projet de Remi.

Il se dit que, si Apollon pouvait remonter sur le bateau, il valait mieux chercher à s'éloigner, en toute hâte... que d'aborder.

Plus que jamais, la rive semblait, au Bourguignon, traîtresse.

L'homme qui avait attaqué Messire Jacques n'était pas seul, c'était certain.

Ses compagnons devaient se cacher dans l'ombre, là-bas... derrière ces arbres... au milieu de ces taillis.

Apollon, cependant, nageait, vigoureusement, vers la barque.

— Courage!... lui cria Juliette.

Et, se penchant, elle étendit le bras, afin d'aider Messire Jacques à reprendre place dans l'embarcation.

Elle ne se préoccupait plus de Remi.

Toute son attention se portait sur Apollon...

Il allait toucher le bordage de la barque, quand, tout à coup elle pencha effroyablement...

Juliette, et Clotilde, en même temps, jetèrent un cri.

— Nous chavirons!... s'écria la jeune fille.

Elle se retourna, ce disant.

Or, voici ce qu'elle vit :

Un homme, un colosse — qui s'était approché de l'embarcation, sans doute, en nageant entre deux eaux, car personne ne l'avait vu — avait grimpé, avec une stupéfiante agilité, sur l'arrière du bateau...

Il portait une corde, solide, à nœud coulant.

Il avait passé le nœud coulant autour du col de Remi.

Puis, tirant le bout de la corde, il s'était jeté à l'eau, entraînant Remi, avec lui...

Le nœud de la corde s'était serré, étranglant le Bourguignon... que le colosse, maintenant, traînait, derrière lui, en nageant rapidement, vers le bord.

— Dieu!... Remi!... A l'aide! Au secours!.. clama Juliette, éperdue.

Sa voix, vibrante, devait s'entendre très loin, dans le silence de cette belle nuit, si tranquille, d'autant plus, que comme on sait, sur l'eau, la voix porte à des distances parfois stupéfiantes.

La barque avait été poussée, par l'agresseur de Remi, si violemment, qu'elle s'était éloignée d'Apollon... et que, maintenant, elle flottait à la dérive.

En même temps, Apollon avait été ressaisi par son agresseur, qui l'avait empoigné à la gorge, et qui, d'autre part, l'entraînait, aussi, vers la rive.

Enfin, Juliette, plus épouvantée que jamais... vit deux hommes nageant vers la barque.

Ils se rapprochèrent...

Tous les deux, il s'accrochèrent à l'arrière du bateau.

Ils le firent virer, dirigeant l'avant vers le bord de la rivière, où l'on voyait, distinctement, à présent, plusieurs hommes.

— Nous les tenons!... dit l'un de ces hommes.

Soudain, Juliette reconnut deux d'entre eux.

— Jean de Meung!... clama-t-elle... Le Religieux de l'Abbaye Royale!...

Et elle ajouta :

— Nous sommes perdus!...

Puis, d'une voix plus vibrante encore, elle répéta :

— Misérable !... clama Juliette, avec une énergie vraiment extraordinaire... Vous ne m'aurez pas vive. (P. 1299.)

— A l'aide!... A l'aide!... Au secours!...

La barque, cependant, très vigoureusement poussée par les deux hommes qui la dirigeaient, en nageant, à l'arrière,... se rapprochait de la rive.

L'homme qui avait ressaisi Apollon, et qui l'avait à demi étranglé, toucha terre le premier.

Il tira sa victime sur le bord.

Le Père Richard se pencha sur le corps inanimé de Messire Jacques.

— Est-il mort?... demanda-t-il.

— Il n'en vaut guère mieux!... répondit l'homme.

— Il est, dans tous les cas, présentement, hors d'état de nous nuire!... reprit l'Évêque... C'est tout ce qu'il nous faut...

Jean de Meung ne s'occupait que des fugitives.

Il allait, venait, sur la rive, attendant, impatiemment, que la barque touchât le bord.

Le Père Richard, et Tristan, maintenant, suivaient des yeux la manœuvre du colosse qui s'était attaqué à Remi.

Celui-ci, quoique maintenu par cette corde qui le serrait au col, et qui l'étouffait, avait fait des efforts, désespérés, pour saisir son agresseur.

Tout près de la rive, il allait l'atteindre...

L'homme sauta sur le bord.

Il tenait, toujours, la corde, dont le nœud, coulant, était fixé au cou du Bourguignon.

Celui-ci mit une main sur la rive... sur laquelle il essaya de se hisser.

— A nous deux!... s'écria-t-il... Scélérat!... Scélérat!...

Déjà, il croyait tenir cet homme... qui l'avait attaqué.

Il était farouche.

Certes, cet homme... ce colosse — si vigoureux qu'il fût — ne pèserait pas lourd aux mains du Bourguignon.

L'homme vit le danger qu'il courait.

— A l'aide!... clama-t-il, effrayé.

Et, ce disant, il tira, violemment, sur la corde qu'il tenait.

Alors, Remi, qui avait pu, non sans peine, grimper, à demi, sur la rive, glissa, et retomba à l'eau.

En même temps, Tristan, qui s'était muni d'une grosse branche coupée à un arbre... et qui, depuis un moment, déjà, farouche, terrible, hideux, s'agitait, son arme à la main... en criant : « Tue! Tue! A mort! » en avait porté un coup, formidable, sur la tête du Bourguignon, qui jeta un cri... auquel répondit, de la barque, à présent tout près du bord, un autre cri de Juliette.

L'homme, aidé par Tristan, hissa, sur la berge, le corps, gigantesque, de Remi.

Comme Apollon, le pauvre Bourguignon était inanimé.

Le sang coulait, à flots, sur sa face, de la large blessure que Tristan lui avait faite.

L'Évêque, et le Frère, examinèrent le corps, à la lueur d'un falot que portait l'un des assassins.

— Beau coup!... dit le bandit colosse... s'adressant à Tristan.

— Ainsi succomberont tous les ennemis du Très-Haut!... répliqua le Frère, de sa voix de basse profonde...

L'Évêque de Saint-Georges dit, à son servant :

— Tiens-toi prêt à partir.

— Oui, Monseigneur.

— En attendant, reste près de cet homme... reprit le Père Richard... montrant Remi.

— Oui, Monseigneur.

L'Évêque se rapprocha de la rive.

Clotilde, de plus en plus terrifiée... accrochée, des deux mains, au bordage du bateau... avait regardé, comme fascinée, toute cette scène effroyable.

L'embarcation, enfin, toucha le rivage.

Lors, Clopinel montra Juliette à deux des hommes qui se trouvaient à côté de lui.

La jeune fille fixait ses yeux, ardents, sur les assassins, et tremblante, épouvantée, cherchait, encore, pourtant, un moyen d'échapper à Jean de Meung, et au Père Richard.

Elle ne trouvait rien...

Que pouvait-elle faire, en effet?

— Occupez-vous d'elle, d'abord... ordonna Jean de Meung.

— Oui, Messire!... répliquèrent les hommes.

— Je vous l'avais bien dit... poursuivit Clopinel... sarcastiquement... que nous nous reverrions!... Je tiens parole!...

— Misérable!... clama Juliette, avec une énergie vraiment extraordinaire... Vous ne m'aurez pas vive...

— Bah!... Pourquoi donc?

— Parce que, si vous m'approchez, je me jetterai à l'eau.

— Que non pas, ma gente damoiselle!... répliqua Clopinel... Je conais trop que vous chérissez votre mère, pour croire que, même pour m'échapper, vous voudriez la priver de votre amour...

— Démon!... s'écria Juliette.

— Ange!... répondit Jean de Meung.

Et, s'adressant à ses hommes, qui étaient restés, hésitants, sur la berge :

— Allons!... ordonna-t-il, impérieusement... Faites!... Qu'attendez-vous?...

— Messire... Nous croyions...

— Faites, vous dis-je!... Emparez-vous d'elle!... Garrottez-la!... Bâillonnez-la!...

Les deux hommes se jetèrent dans le bateau, où, déjà, étaient montés leurs deux compagnons, ceux qui, tout en nageant, avaient poussé l'embarcation vers la rive.

Trois d'entre eux saisirent Juliette; le quatrième s'était assis près de Clotilde, et lui avait pris les poignets, qu'il serrait à les briser.

La pauvre femme, qui ne pouvait parler, fit entendre une plainte.

Cela exaspéra Juliette.

— A l'aide!... A l'aide!... Au secours!... clama-t-elle, d'une voix retentissante...

Elle s'efforçait de résister aux deux bandits qui la tenaient.

Elle se débattait, entre leurs mains, avec une force excessive, décuplée par la colère, et par l'indignation.

Elle ne cessait de crier :

— A l'aide!... A l'aide!...

Échevelée, livide, frémissante, elle se tournait vers sa mère, et vers ses agresseurs, tour à tour... et elle disait :

— Lâches!... Lâches!... Assassins!... Scélérats!...

— Vos cris sont inutiles!... fit Clopinel... Personne ne peut les entendre!...

— Qui sait?... répliqua Juliette... Lâche!... Lâche!... A moi!... A l'aide!...

Les échos du rivage répétaient, sinistrement, ses appels.

— Bâillonnez-la donc!... s'écria Jean de Meung... furieux, énervé, impatienté...

Puis, il ajouta, presque aussitôt, sur un ton tout différent, quasi suppliant, et d'une voix qui tremblait :

— Ne lui faites pas de mal!...

— A l'aide!... A l'aide!... A moi!... Au secours!... Au secours!... A l'aide!... A...

La jeune fille ne put achever...

Malgré sa résistance, désespérée, l'un des hommes avait pu appliquer, sur sa bouche, un bâillon, fait d'une étoffe de soie, dont Jean de Meung s'était muni, à cet effet...

— Enfin!... murmura le Père Richard, qui avait regardé cette scène, sans mot dire, se contentant de laisser agir Jean de Meung.

— Enfin!... dit, à son tour, Clopinel, triomphant.

Cela lui faisait du bien de n'entendre plus les cris de sa victime.

Pour la deuxième fois, Clotilde, toujours maintenue par l'un des hommes, fit entendre une plainte rauque.

Puis, tout retomba au profond silence que les appels de Juliette avaient, un instant, troublé.

Jean de Meung frissonnait.

Il était haletant...

Son front était tout baigné de sueur.

Sous le ciel, étoilé, on ne percevait plus, à présent, que la chanson, perçante, monotone, d'un grillon, tapi dans l'herbe, aux alentours.

Et, pourtant, Clopinel croyait entendre, encore, les lamentations de l'infortunée jeune fille.

Ses cris vibraient, toujours, à ses oreilles.

Comme les trois hommes lui liaient les poignets... selon les ordres qu'ils avaient reçus... Clopinel dit, pour la deuxième fois, et non sans émotion :

— Ne lui faites pas de mal !

En un clin d'œil, Juliette fut garrottée.

— C'est fait !... dit l'un des bandits, s'adressant à Jean de Meung.

— Bien !... répliqua celui-ci.

Il sauta dans le bateau, très légèrement.

Puis, saisissant la jeune fille, il se disposa à l'emporter.

Il la tenait avec précaution... comme une mère porte son petit enfant...

Il était tout heureux de porter ce frêle fardeau... qui constituait, pour lui, un inestimable trésor — tout heureux de respirer le subtil parfum qui se dégageait de sa chevelure dénouée — tout heureux de voir ce beau visage si près de ses lèvres — tout heureux, enfin, de sentir frissonner,... sous ses mains scélérates... ce corps, dont les formes, très pures, délicates, souples, se dessinaient, nettement, sous l'étoffe de la robe blanche étroitement serrée, par des cordes, à la hauteur des chevilles de la jouvencelle.

Il tremblait.

Ses yeux, démesurément ouverts, brillaient.

Ses lèvres, froides, frémissaient.

Son cœur battait à coups précipités... et, tout à coup, semblait s'arrêter... Alors il suffoquait — et cela lui causait un malaise angoissant.

Il avait hâte de mettre pied à terre, avec son cher fardeau.

Il avait peur, maintenant, que l'on ne le lui enlevât.

Il se disait que, tout à l'heure, il pourait mettre un baiser sur ce front si pur, parmi les boucles de ses cheveux.

— Bête luxurieuse !... murmura Tristan, qui l'observait... curieusement, et qui éprouvait un désir, fougueux, auquel il ne résistait que difficilement, d'abattre « cet éhonté fils de Gomorrhe » comme il avait abattu le pauvre Remi.

Il sourit, hideusement, et répéta, toujours à demi voix :

— Bête luxurieuse !

Clopinel mit pied à terre.

— Occupez-vous de la mère, Monseigneur... dit-il à l'Évêque de Saint-Georges.

Tout aussitôt, il s'éloigna, sous bois, avec sa victime.

Enfin, il la déposa sur un tertre, dans l'herbe épaisse... et s'assit auprès d'elle.

Il la regarda... sans mot dire — extasié.

Maintenant — et comme s'il avait été dominé, si pervers qu'il fut, par une force qui se dégageait de la personne de la chaste jeune fille, et qui lui commandait le respect,... il n'osait pas la toucher... pas même effleurer ses doigts — il n'osait plus lui parler.

Il demeurait là, immobile, muet... charmé — ne sachant plus ce qu'il avait fait... ni ce qu'il fallait faire encore... maintenant sans forces, sans pensée... brisé... aveuli!

Cependant, le Père Richard, qui avait gardé tout son sang froid... se rendant compte qu'il n'y avait plus rien à tirer de son complice, pour le moment, donnait des ordres, énergiquement.

Il ne restait plus qu'à s'emparer de Clotilde.

Besogne aisée!

La pauvre femme, à demi morte de frayeur, était incapable d'opposer la moindre résistance aux bandits.

De temps à autre, elle jetait une nouvelle plainte, inarticulée... lamentable... terrible — une sorte de râle, comme ceux que poussent, dans l'agonie, les mourants...

En un instant, sur l'ordre de l'Évêque, elle fut bâillonnée, garrottée, à son tour... et portée sur la berge.

— Nous les tenons!... murmura Tristan, enthousiasmé... Hosannah!...

Et il dit, encore, à l'oreille du Père Richard:

— Comme elles ressemblent aux deux femmes de mon rêve!... Hosannah!... Je vois notre triomphe prochain!... Hosannah, Monseigneur!

Le colosse, qui avait dirigé l'action, s'approcha de l'Évêque.

— Que faut-il faire, maintenant?... demanda-t-il.

— Il faut porter les femmes dans le char... répliqua le Père Richard.

— Bien!... Et la barque?

— Laissez là.

— Nous l'abandonnons?

— Oui!

— Elle s'en ira à la dérive.

— Qu'importe?

— Bien!

— Allez!... reprit l'Évêque... Portez les femmes dans le char... Quand ce sera fait, vous pourrez vous éloigner...

— On devra, auparavant, nous payer la somme promise, et que nous devons recevoir en or.

— Sans doute... On vous la paiera... Même, on y ajoutera quelque chose, car, en vérité, vous nous avez servis à merveille.

— Bien parlé, messire Moine!... fit le colosse, joyeux... Il est agréable de travailler pour des gens qui vous tiennent compte, et vous récompensent, de vos peines.

Il se tourna vers ses compagnons.

— Camarades,... fit-il... il s'agit de porter les femmes dans le char... A l'œuvre!... Faisons vite... Il importe que nous déguerpissions le plus tôt possible.

Les hommes se groupèrent autour autour de lui, et se mirent en devoir de se partager la besogne.

Deux d'entre eux saisirent Clotilde, et l'emportèrent.

Deux autres marchèrent vers le tertre où Juliette était étendue, près de Meung.

Ils voulurent saisir, à leur tour, la jeune fille.

Mais, soudain, Clopinel, qui avait tressailli, se dressa devant eux.

— N'y touchez pas!... fit-il, impérieusement...

Il la saisit... l'enleva... et se mit à suivre les hommes qui portaient Clotilde.

— Marchons !... dit, alors, le Père Richard, à Tristan.

Celui-ci s'était arrêté.

Il regardait les corps, inanimés, de Remi, et d'Apollon, qui gisaient, côte à côte.

— Nous laissons ces hommes là?... demanda-t-il.

— Sans doute!... repliqua l'Évêque.

— Je croyais... J'aurais cru...

— Quoi?

— Que vous ordonneriez, Monseigneur, qu'on les jetât à l'eau!... Cela vaudrait mieux... Nous serions débarrassés, d'eux, à tout jamais... Ils ne sont pas tout à fait morts, peut-être... Qui sait s'ils n'en reviendront pas?... Ils nous gèneront, alors...

L'Évêque de Saint-Georges se consulta, un moment.

— Oui, oui... reprit le Frère... il vaudrait mieux, croyez-moi, Monseigneur... qu'on les jetât à l'eau.

— Bah!... répondit le Père Richard... A quoi bon?... S'ils en reviennent... tant mieux!...

— Mais...

— Ces hommes ne pourront jamais nous nuire d'une façon bien effective.

— Pourtant...

— Il vaut mieux que nous ne chargions pas notre conscience de deux meurtres inutiles...

— Le meurtre de deux ennemis n'est jamais inutile...

— Laissons-les...

— Vous le regretterez, Monseigneur.

— Viens... Rejoignons nos gens.

— Encore une fois, Monseigneur...

— Viens, te dis-je...

— Je vous suis.

L'Évêque, et son servant, s'éloignèrent de la rive...

Devant eux, à cent pas, marchaient, d'abord, les deux hommes qui portaient Clotilde; puis, Jean de Meung, portant Juliette, et, enfin, les autres bandits.

Le Père Richard, et Tristan, purent voir, bientôt, le char... qui stationnait, sur la route, près d'un bouquet d'arbres.

Un instant après, tous se retrouvèrent près de l'équipage... dans lequel on déposa, sur de la paille, les deux femmes — étroitement garrottées.

— Payez ces hommes... dit l'Évêque, à demi voix, à Jean de Meung... Qu'ils s'éloignent, promptement... Je leur ai déclaré qu'on leur donnerait une somme supérieure à celle que vous leur avez promise... parce qu'ils nous ont bien servis : je compte que vous les dédommagerez largement...

— Oui!... répliqua Clopinel... tout pensif.

Il appela le colosse : le vendangeur de la vigne du Seigneur de Conflans... celui qui avait tout conduit, en cette affaire scélérate.

Il lui compta une somme double de celle qu'il s'était engagé à lui verser.

Puis, il ajouta :

— Vous allez vous éloigner, d'ici, tous, le plus tôt possible?

— Oui, Messire... répliqua l'homme...

— Il faut que, au petit jour, vous soyiez loin de cette contrée.

— C'est convenu, Messire.

— Il importe qu'on ne vous y revoie pas, de longtemps...

— C'est vrai.

— Je parle, surtout, dans votre intérêt.

— Je l'ai bien compris.

— Où comptez-vous aller?

— A Paris.

— Vous avez raison... Vous y serez mieux cachés que partout ailleurs.

— Et nous trouverons moyen, à Paris, de dépenser, à notre gré, en fêtes joyeuses, l'argent que nous avons reçu.

— Partez donc...

— A l'instant.

— Bien!...

— Dieu vous garde, Messire...

— Dieu... ou, plutôt, le Diable — car vous lui appartenez plutôt qu'à Dieu — vous tienne en joie!...

Puis, il se soulève, sur l'un de ses coudes. (P. 1311.)

Le colosse s'éloigna...

Il rassembla ses hommes...

Il leur parla, un moment; puis, tous, s'éloignèrent après avoir salué Jean de Meung, et l'Évêque.

Bientôt, ils eurent disparu...

*
* *

... L'Évêque de Saint-Georges avait expliqué, à Tristan, ce qu'il attendait de lui.

Est-il besoin d'indiquer que le Frère, avec enthousiasme, s'était déclaré prêt à servir ses projets?

Oui, oui, il conduirait les prisonnières, à Paris, dans la petite maison de son Supérieur... et il les garderait, là, jalousement.

Il suivrait, scrupuleusement, les avis que le Père Richard lui avait donnés, aussi bien pour tout ce qui se rapportait aux mesures de prudence à prendre relativement à l'entrée du char dans Paris, que pour ce qui touchait aux précautions qui s'imposaient, à l'égard des deux femmes, quand elles seraient enfermées dans le logis secret qui leur servirait de prison.

Il l'avait répété, à satiété : On pouvait compter, sur lui, absolument.

Personne, au monde, ne saurait, ne devinerait... ne pressentirait, même... que la maison de l'Évêque de Saint-Georges était habitée.

Les prisonnières ne constituaient-elles pas l'otage qu'il fallait garder pour la réussite, définitive, de l'entreprise à laquelle devaient se dévouer, jusqu'à la mort, ceux qui voulaient le Triomphe de la Sainte Église du Dieu Tout Puissant ?

— Cet homme t'accompagnera... dit le Père Richard, à demi voix, à son servant.

Tristan, stupéfait, regarda son Supérieur.

— Qui?... répliqua-t-il... Lui?... Ce Suppôt de Lucifer?...

— Oui !

— Ce fils de Gomorrhe?...

— Oui !

— Cette éhontée bête de luxure ?...

— Oui !

— Vous n'y pensez pas, Monseigneur !

— Il le faut.

— Pourquoi faire ?...

L'Évêque s'expliqua :

— Il peut survenir, en cours de route, tel fait qui te mettrait dans l'embarras...

— Quel ?

— Que sais-je ?...

— Mais...

— Oui !... Tu peux avoir besoin d'aide... Messire Jean de Meung t'en servirait... A deux, on se tire mieux d'affaire... En voyant un Religieux, seul, conduisant un char, les curieux n'auront-ils pas des soupçons, ne chercheront-ils pas à savoir ce que contient ce char?... Il faut que quelqu'un soit, avec toi, pour leur répondre... mieux, — je veux dire : plus énergiquement que ne le doit faire un Moine... tenu, de par son caractère, même... de se montrer pacifique en toute circonstance...

— C'est vrai !

— De plus, s'il arrivait un accident, pendant le voyage?... Il faut tout prévoir!... Il importe que quelqu'un soit là pour chercher le secours, nécessaire, ce, pendant qu'un autre gardera les prisonnières... Je sens bien que la présence, à tes côtés, de cet homme, excite ton dégoût...

— Oui!... Oui!...

— Je ne saurais t'en blâmer... Bien au contraire!... Mais il faut savoir vaincre ses répugnances, si légitimes qu'elles soient, quand il s'agit d'une œuvre, trois fois sainte, comme celle qui nous occupe!... Tout d'abord, j'avais décidé que tu partirais seul; mais, après réflexion, j'estime... pour les raisons que j'ai indiquées... qu'il vaut mieux que tu sois accompagné...

— Vous avez raison, Monseigneur!... fit le Frère, convaincu... Oui, oui, vous avez raison...

— Je suis aise que tu sois de mon avis... poursuivit l'Évêque... Messire Jean de Meung t'accompagnera, donc...

— Après ?

— Avec toi, il pénétrera dans la maison...

— Après, Monseigneur.

— Tu feras entrer le char dans la cour de cette maison... Messire Jean de Meung t'aidera à porter les deux femmes, toujours bâillonnées, et garrottées... dans l'une des pièces du premier étage... la grand'salle, qui donne sur le jardinet...

— Bien.

— Là, les prisonnières seront débarrassées de leurs liens, de leur bâillon... Dès lors, elles t'appartiendront...

— Bien.

— Tu t'occuperas d'elles... Tu veilleras à ce qu'elles ne manquent de rien... Tu leur donneras tout ce qu'elles demanderont, comme vêtements, nourriture,... soins de toutes sortes...

— C'est entendu.

— Mais tu ne les perdras pas de vue un seul instant...

— Certes!

— Ainsi que tu me l'as dit : Tu me réponds d'elles...

— J'en réponds... Messire Jean de Meung devra, donc, s'éloigner après avoir accompagné les prisonnières jusques en la maison ?

— Oui !

— Mais...

— Achève?

— S'il indiquait qu'il désire y rester?

— Il ne le fera pas.

— Il faut tout prévoir..

— Il ne faut pas prévoir l'impossible.

— Bien!... Du moins, Monseigneur... Messire Jean de Meung, connais-

sant le refuge des prisonnières, y reviendra... Il voudra revoir la jouvencelle...

— Oui.

— Devrai-je le laisser entrer dans la maison?

— Non.

— Fort bien!

— Messire Jean de Meung ne rentrera, dans la maison, qu'avec moi.

— Fort bien! .. Fort bien, Monseigneur...

Et le Frère dit, en manière de conclusion... dans le plus parfait accord avec son Supérieur :

— Je partirai quand il vous plaira.

— Tout de suite.

— Tout de suite...

— Il ne convient pas que nous demeurions, ici, plus longtemps...

*
* *

... Pendant tout ce colloque, Clopinel... comprenant que l'Évêque de Saint-Georges donnait, à son servant, ses dernières instructions, relatives au voyage qu'il allait entreprendre... était resté à l'écart, tout près de ce char où il avait porté Juliette.

Il était tout pensif... plus troublé que jamais... profondément ému.

Il lui semblait, toujours, entendre les appels, désespérés, que la jeune fille avait poussés, tout à l'heure.

Ah! Comme elle avait été belle... dans sa colère!

Il lui semblait qu'il tenait, encore, ce fardeau, qu'il avait porté, un moment auparavant, — avec une joie indicible ; il lui semblait que le beau corps, si souple, palpitait sous ses mains... qu'il respirait le parfum se dégageant de ses cheveux.

Plusieurs fois, déjà, il avait soupiré.

— Être jeune... être brave... être pur... et être aimé par elle!... pensait-il... Ivresse!... Bonheur!... Joie céleste!...

Et il se répétait :

— Elle me hait!... Elle m'abhore!... Elle me méprise!... Elle a raison!...

Il ricana :

— Je suis un niais!... ajouta-t-il... J'ai travaillé pour l'autre... pour le Religieux!... Je ne gagnerai rien à tout ce que j'ai fait... et j'y perdrai beaucoup, c'est clair!... Oui, oui, je suis un niais!...

Un moment, perplexe, il se dit :

— Si je la protégeais, maintenant, contre ce Moine?... Pourquoi pas?... Je le pourrais... ELLE m'en saurait gré... Au moins, elle me devrait quelque chose!... Par ainsi, je rachèterais mon crime... à ses yeux, — qui sait?

Mais, bientôt, il haussa les épaules.

— Girouette!... murmura-t-il... Je tourne à tous les vents... Je veux... Je ne veux plus... je ne sais plus ce que je fais... Voilà que je deviens timide, et stupide, autant qu'un jouvenceau marchant à son premier rendez-vous d'amour... et, cela, tout simplement, parce que j'ai tenu cette suave forme féminine, et parce que, une minute, je me suis grisé du parfum dont sa personne est imprégnée!... Allons donc!... Ces enfantillages, très doux à vingt ans... ne sont plus de mon âge!... Rêveries sentimentales ridicules pour l'homme mûr que je suis... Pour le Jean de Meung actuel, blasé sur les tendres effusions, tout duo d'amour doit être une lutte en laquelle s'assouvissent de brûlantes passions...

Il conclut :

— Je n'ai pas tant fait pour reculer... La proie m'appartient!... Elle ne peut m'échapper... Juliette sera à moi!... Si sa possession, même par le crime, constitue ma dernière folie... du moins sera-t-elle digne des autres!... Si j'expie, du moins pourrais-je me vanter, en succombant, d'avoir jeté mon dernier dévolu sur un objet de choix!... Oui, oui, Juliette sera à moi... Le Moine est habile; mais il ne saurait m'empêcher de réclamer ma part de la proie qu'il s'est assurée, de par moi!...

Clopinel en était là, de ses réflexions, quand le Père Richard l'appela.

Il tressaillit.

L'Évêque de Saint-Georges l'informa de la décision qu'il avait prise, en dernier lieu.

Il lui dit pour quelles raisons, fort judicieuses, il avait résolu d'agir ainsi.

Enfin, il lui répéta, par surcroît, ce qu'il avait dit, déjà, à Tristan... et il l'engagea à revenir, le plus tôt possible, à l'Abbaye Royale de Maubuisson, dès que les deux femmes seraient enfermées dans la maison secrète qui devait leur servir de prison, momentanément.

Jean de Mung approuva, absolument, le plan de son complice.

Il se réservait de faire valoir... ses droits, — comme il disait, à part lui — quand le moment serait venu.

— Partons donc!... fit-il.

Tristan était monté dans le char.

Clopinel y monta, à son tour...

Il ramassa les rênes.

— A demain!... dit-il au Père Richard...

— A demain!... répliqua celui-ci...

Et il ajouta :

— Soyez prudents...

— Certes!...

Jean de Meung poussa les chevaux, qui s'éloignèrent.

L'Évêque suivit, des yeux, le char, tant qu'il put le voir.

Lorsqu'il eut disparu, à l'horizon, dans la direction de Paris, le Père Richard dit :

— Encore quelques heures, et les deux femmes seront hors de toute atteinte... Alors, Sa Majesté Philippe IV ne pourra rien contre moi, au lieu que je pourrai, sans danger, m'attaquer à lui... Certes, il me ferait cardinal se je lui vendais mon secret... si je lui livrais les femmes... Mais je veux plus... je veux ce qu'il ne me donnerait pas... ce que me donnera Marguerite, — que je tiendrai, dans ma main... quand elle sera Reine de France !...

*
* *

... Il remonta à cheval, et s'éloigna, rapidement, parcourant, en sens contraire, le chemin qu'il avait parcouru, avec Jean de Meung, quelques heures auparavant.

Il mit son cheval au galop.

Il voulait arriver, à l'Abbaye Royale de Maubuisson, avant le lever du jour...

XVIII

GRAND VOULOIR DONNE GRANDES FORCES

... Une grande paix régnait, à présent, sur ce magnifique décor où s'était jouée cette scène, terrible, qui avait mis Clotilde, et Juliette, ès mains du Révérend Père Richard, et de Jean de Meung.

Il y avait plus de deux heures que le char, conduit par Clopinel, s'était éloigné, emmenant, vers Paris, les deux femmes, et leur futur geôlier : Tristan... deux heures que le Père Richard s'était remis en route, se dirigeant vers Maubuisson.

Maintenant, l'Évêque était revenu à l'Abbaye, sans doute, d'une part... et, d'autre part, le char que Jean de Meung conduisait ne devait plus être loin de Paris.

Il pouvait être, alors, près de trois heures, après minuit.

Avant deux heures, l'aube nouvelle luirait.

L'air de la nuit était frais... froid, même, — au bord de la rivière.

Une légère vapeur, grise, s'élevait de l'eau, à la surface de laquelle elle restait, flottante, un moment, et se répandait, bientôt, en rosée nocturne, sur les arbres, les broussailles, les herbes des alentours.

Une lueur, encore très vague; mais distincte... commençait à blanchir

l'horizon, du côté du Levant... faisant pâlir, là-bas, la rutilante clarté des étoiles.

Aucun bruit, sur tout ce paysage... que celui de la brise, caressant les branchages des hauts peupliers,... penchant, sur l'eau, les hautes tiges des joncs, qui s'entrechoquaient — ou bien, encore, les clapotements des vaguelettes, se brisant au terrain des rives.

Tout dormait, aux alentours.

La campagne était absolument déserte.

A l'endroit où s'était engagée cette lutte, traîtresse, au cours de laquelle Remi, et Apollon, avaient succombé, sous l'effort de leurs agresseurs... les terres, au bord de l'eau, avaient été éventrées par l'avant de la barque, vigoureusement poussée, vers la rive, par les hommes de Jean de Meung.

Là, les herbes avaient été à demi arrachées par les combattants aux abois; elles pendaient, lamentablement...

Les broussailles avaient été brisées...

On voyait, sur l'herbe, foulée, au pied d'un buisson, l'énorme bâton, noueux, tout ensanglanté... arme terrible, sorte de massue, très pesante, dont s'était servi l'horrible Tristan pour porter, à Remi, le coup qui l'avait abattu...

Et l'on voyait, enfin, à quelque distance l'un de l'autre, les corps, toujours inanimés, du pauvre Apollon, et de l'infortuné Bourguignon.

Apollon, évanoui, à demi étranglé, gisait près de la rive — et Remi, tout couvert de sang... assommé! — était étendu sous un arbre, non loin de son amé compagnon.

. . . . . .

Soudain, Apollon rouvre les yeux.

L'air, froid, de la nuit, l'a ranimé.

Il soupire, profondément.

Puis, il se soulève, sur l'un de ses coudes.

Il regarde, tout autour de lui.

Que s'est-il donc passé?

En son corps, brisé, la flamme de son esprit vacille.

Tout d'abord, il ne se rend pas compte de ce fait, à savoir comment, et pourquoi, il est là.

Brusquement, il se souvient.

Il revoit tout : Le départ de la maison de Conflans-Sainte-Honorine .. la descente de la rivière, en bateau... les îlots de joncs... et, enfin, l'attaque... l'attaque inattendue, terrifiante... sa lutte contre ses agresseurs; il entend les appels de Juliette, épouvantée; il voit la chute de Remi; puis... plus rien!

Qu'est-ce qui s'est produit, dans l'intervalle?

Juliette?...

Clotilde?

Où sont-elles?

— Enlevées!... se répond-il... Ces hommes les ont enlevées!

Quand?...

Comment ?

Y a-t-il longtemps que cet enlèvement a eu lieu?

Impossible de le savoir.

Impossible de s'en rendre compte!

Et qu'importe, au surplus ?

Maintenant, c'est certain, elles sont loin...

En admettant, même, qu'on pourrait les rejoindre... comment les reconquérir?

Ceux qui les ont emmenées n'abandonneraient pas leur proie... Ils la défendraient.

Enlevées!... Juliette, Clotilde... enlevées!...

Fait terrible!... Fait contre lequel on ne peut rien,...rien... momentanément!

Apollon se lève.

Hélas!... Il ne se tient debout que difficilement.

Il titube, comme un homme ivre; ses jambes fléchissent : Il n'a pas de force...

Il s'appuie à un arbre, et réfléchit.

Que va-t-il faire?

Il s'efforce de coordonner ses idées — non sans peine... car, s'il est brisé, physiquement... moralement, il est tout à fait déprimé.

— Retourner à Conflans... se dit-il... Voilà ce qu'il faut que je fasse, le plus tôt possible!... Là-bas, je retrouverai mes amis... Oui!... Mais... pourrai-je aller jusque-là?... Essayons...

Il fait quelques pas...

Et, soudain, il trébuche.

Ses jambes, de plus en plus molles, le soutiennent à peine; sa tête, vide... l'entraîne en avant; tout tourne, autour de lui; il lui faut, encore une fois, s'accrocher à un arbre pour ne pas tomber.

Il se rend compte de sa faiblesse, et cela le désespère.

— Oh!... murmure-t-il... Si je pouvais, seulement, aller jusqu'à la plus prochaine masure!... J'appellerais... On me secourrait... Tout au moins, sur ma demande, on enverrait quelqu'un, à Conflans... Remi, Roland, Gaucher accourraient, à mon appel.

Il fait encore quelques pas... et tombe — cette fois tout près de la rivière.

Un moment, il croit qu'il va s'évanouir, de rechef.

Ces derniers efforts, qu'il a tentés, l'on épuisé, définitivement.

Et, soudain, après tant d'affres... tant d'angoisses... de tortures... Apollon, charmé, sourit, à la gente et hospitalière vilaine. (P. 1317.)

Il attend.

Quelques instants se passent.

Dans l'immobilité, il se trouve mieux; il aspire, avec force, l'air frais, et cela lui fait du bien...

Bientôt, il se penche, vers l'eau; il mouille ses mains... puis, ses tempes — et, peu à peu, cela le ranime; il boit... pour humecter sa gorge desséchée — et il se sent plus fort.

Alors, il en revient à cette idée qu'il a eue, déjà.

Oui, oui, il lui faut atteindre la plus proche masure... appeler l'habitant de ce logis, quel qu'il soit... et l'envoyer, à Conflans, chercher ses amis.

Et, tout à coup, il sé demande :

— Remi?... Qu'est-ce que Remi est devenu?...

Il n'avait pas songé, encore, à son amé compagnon.

Ces hommes... ces misérables... Jean de Meung, l'Évêque de Saint-Georges, et leurs complices... ceux qui se sont emparés de Clotilde, et de Juliette, ont-ils donc tué Remi?

Cette idée épouvante Apollon.

Ou bien — autre hypothèse — le Bourguignon leur a-t-il échappé?

— Non!... murmure Messire Jacques, désespéré... Remi a succombé!... Autrement, il serait ici!... Vivant, Remi serait près de moi!... Vivant, Remi ne m'eut point abandonné!...

Apollon s'efforce de se relever.

Ces pensées lui ont donné de l'énergie.

Remi n'est pas mort, peut-être!... S'il n'était que blessé... gisant aux alentours?... S'il avait besoin de secours, lui aussi?...

— S'il avait besoin de secours plus encore que moi-même?... s'écrie Apollon, dans un transport.

Faible, quand il ne s'agissait que de lui, Apollon se sent, tout à coup, fort, parce qu'il s'est préoccupé de Remi.

Remi en danger!... Cette idée a suffi pour remettre Apollon debout, définitivement.

— Grand vouloir donne grandes forces!... s'écrie-t-il.

De nouveau, il trempe ses mains dans la rivière... il mouille sa tête... il boit — et, titubant, encore; mais décidé, maintenant, à atteindre la prochaine masure... fut-ce, même, en rampant, sur ses genoux... il marche; il s'efforce de remonter la pente de la rive.

Tout à coup, il s'arrête, terrifié.

Là, devant lui,... gisant, dans l'herbe... tout ensanglanté, il a vu le corps de Remi.

Oui, oui, il est fort, à présent.

Il s'agenouille près du corps, inerte, de son vieux compagnon de misères et de joies.

Angoissé, il le regarde.

— Remi?... s'écrie-t-il... Remi?... Mon amé Remi...

Il ne peut voir les traits du Bourguignon, car sa face est couverte de sang coagulé...

Vite, il défait son vêtement... met à nu la large poitrine du colosse... applique son oreille sur le cœur de Remi... et écoute.

Joyeux, il se relève.

Le cœur bat.

Remi n'est pas mort!

Apollon se relève... court vers la rivière... puise de l'eau dans ses deux mains jointes... revient vers Remi... et lave son visage.

Lors, il voit la large blessure... béante... que Tristan lui a faite.

Le sang a coulé, longtemps, de cette blessure; puis, un caillot s'est formé... qui a arrêté l'hémorragie.

Remi vit!

Point important.

Messire Jacques regarde tout autour de lui.

La clarté grandit, là-bas, du côté du Levant

Le petit jour va poindre.

Apollon aperçoit, à une demi-lieue, du côté de Poissy, une maison...

Les gens qui l'habitent sont debout... car une lueur brille derrière l'une des croisées du premier étage.

Sans doute, ils se disposent à se mettre à l'œuvre matinale, à travers champs.

Là, Messire Jacques trouvera du secours.

Résolûment, il se dirige de ce côté.

Haletant... titubant... il marche — il court; puis, brisé, il s'arrête!... Il se repose, un moment...

Il se remet en route, bientôt... Il fait cent pas, encore... Il s'arrête, de nouveau...

Oh! Pourra-t-il arriver jusqu'à cette maison : but de ses efforts?

Il déploie un courage surhumain... une énergie farouche.

Il marche... il marche!... A chaque pas qu'il fait, il lui semble qu'il va s'évanouir... Mais il marche toujours !

De temps à autre, il s'arrête, pour reprendre haleine... et, sitôt qu'il se sent la force de marcher, encore, il se remet en route.

Depuis plus d'un quart d'heure, il erre, à travers champs... gémissant... soupirant... couvert de sueur — et glacé, pourtant!

— Oh!... murmure-t-il, suppliant... Pourvu que je ne tombe pas avant d'avoir atteint cette maison !

L'aube nait.

La rivière est couverte de brouillards, légers, qui s'élèvent, et recouvrent, en partie, les rives, enveloppant les hauts peupliers, dont les feuillages palpitent, sous la brise.

Des alouettes, matinales, volent, dans l'air frais, jetant leur appel si doux... ce, pendant, que, au loin, les coqs, de leur voix vibrante, saluent le jour nouveau.

Apollon marche toujours, dans le crépuscule...

Oh! comme il est faible!

Maintenant, il est forcé de s'arrêter de vingt pas en vingt pas...

La maison est tout près de lui.

Un homme robuste l'atteindrait en quelques minutes, à peine.

Encore un effort !

Messire Jacques le tente.

Plus que jamais, il titube... Plus que jamais ses jambes flageolent, sous lui...

Et, soudain, il jette un cri... un cri de désespoir et de colère...

Puis, il tombe... épuisé.

Il essaie de se relever...

Vainement !

Pourtant, il veut... il veut, fermement — arriver jusqu'à la maison.

Il se traîne, sur le sol, à genoux; il rampe... en s'aidant, de ses mains, de ses coudes... et, par ainsi, il avance vers son but.

Enfin, il parvient à se remettre debout.

Et, dès lors, tant sa volonté, exaspérée, le soutient... il peut faire encore cent pas : Une victoire !... Un triomphe !...

A présent, il voit la porte d'entrée de l'habitation.

Cette porte est grande ouverte.

Un moment, Apollon a aperçu le maître de ce logis, debout, sur le seuil, à demi vêtu, achevant de s'habiller, et regardant, sans doute, la montée du jour, à l'horizon.

Messire Jacques a voulu l'appeler; mais il a compris que ses appels ne porteraient point jusque là... tant il est épuisé : C'est à peine s'il peut proférer quelques paroles, indistinctes.

Le terrain monte, jusqu'à la maisonnette, élevée à la hauteur de la route, qui domine la rive.

Or, cette montée est rude pour le pauvre Apollon... si las ! — mais il la gravit, pourtant, toujours poussé par sa volonté.

Enfin, il n'est plus qu'à dix pas du seuil.

Il va l'atteindre.

Il va pouvoir s'abattre sur le banc de pierre placé au long de la porte, devant la maisonnette à la façade enguirlandée de verdures.

Il se raidit... et, dans un suprême effort, il arrive tout près du banc...

Il étend la main... Il touche le seuil... et se laisse tomber sur la pierre — en murmurant, d'une voix éteinte :

— A l'aide !... A l'aide !... A l'aide !

Il était temps, certes.

Apollon, cette fois, est à bout de forces.

Il a dépensé toute son énergie en cette dernière lutte.

Mais ses appels ont été entendus par l'habitant de la maisonnette, qui accourt.

C'est un jeune homme... à la physionomie franche... un simple, qui cultive des terres pour le Seigneur de Poissy; il vit, tranquille, en son logis, avec sa femme, qui n'a pas encore vingt ans.

Ils se sont mariés trois mois auparavant... Ils s'adorent...

Or, les jeunes amoureux... heureux, sont bons, par suite.

Ce vilain a vu Apollon... pâle, défait... les vêtements en désordre, et tout souillés de boue.

— Le pauvre homme!... dit-il, apitoyé.

Un autre... un homme mûr — aurait eu peur... ou se fut défié — égoïstement; mais un homme jeune, heureux, ne s'effraie pas... ne se défie pas : Il a le cœur sur la main — surtout quand, après une nuit de repos, la resplendissante clarté de l'aube nouvelle illumine ses prunelles... quand tout est joie dans la splendeur du matin... quand les oiseaux chantent pour fêter l'aurore.

Il s'approche de Messire Jacques...

— Le pauvre homme!... répète-t-il.

Et il appelle sa femme.

— Qu'est-ce donc?... dit une voix, très douce, dans le logis hospitalier.

— Viens ?... reprend l'homme.

Il sait bien qu'elle est plus affinée... plus fûtée que lui — et qu'elle sera plus adroite pour interroger l'inconnu... plus experte, aussi, pour donner, à cet infortuné, tous les soins que son état réclame.

Elle est femme... Or, les femmes, cela s'entend à tout... cela tire parti de tout... cela fait, en pareil cas, des merveilles... Leur esprit combine, en même temps que leur mains, si douces, œuvrent, avec une infinie adresse.

Et l'épouse du vilain apparaît, sur le seuil, dans la vive clarté du grand jour.

Sa jolie silhouette de blonde grassouillette... au minois éveillé, très frais, très reposé... se détache sur le fond de verdure de la maisonnette.

Son corsage est à peine noué; il laisse voir les exquises rondeurs de son col et de sa jeune poitrine, à la peau rosée... sur laquelle s'enroulent les boucles dorées de sa chevelure éparse.

Elle voit Apollon, à son tour.

Elle lève ses beaux bras blancs, ronds, troués de fossettes, aux coudes.

Et, comme son époux, elle s'écrie :

— Le pauvre homme !

Elle s'empresse... parle... interroge... d'une voix émue, caressante, harmonieuse; puis, elle va, vient, entre dans sa maison, apporte des cordiaux...

Et, soudain, après tant d'affres... tant d'angoisses... de tortures... Apollon, charmé, sourit, à la gente et hospitalière vilaine.

Puis, au même moment, le soleil surgit, au-dessus de l'horison...

majestueux... superbe... darde ses rayons, incandescents, sur le paysage, resplendissant de lumière... où les oiseaux chantent, à gorge déployée...

*
* *

Une heure après, par les soins du charitable vilain, Remi, le Bourguignon... toujours inanimé — reposait, sur des bottes de pailles, dans la grand'salle de la maisonnette.

Apollon, assis près de son amé compagnon, rêvait... réconforté, reconnaissant.

La jeune femme allait, et venait, près de lui, empressée.

Tous les deux, ils attendaient, impatiemment, le retour du jeune laboureur, qui, sur les avis de Messire Jacques, était allé, jusqu'à Conflans-Sainte-Honorine... en cette demeure du Grand Fauconnier qu'il connaissait bien — chercher Maître Gaucher Faber, Chirurgien de Sa Majesté Philippe IV, dit le Bel...

. . . . . .

On entend, soudain, au loin, grincer la roue d'un chariot... et le pas de deux mules.

La jeune femme sort, précipitamment

Et, du seuil, s'adressant à Apollon :

— Les voici !... s'écrie-t-elle, joyeuse.

— Allons !... murmure Apollon... Tout n'est pas perdu, encore, peut-être !...

XIX

LES RÊVASSERIES DE JEAN DE MEUNG, CLOPINEL

... A l'heure, même, où Apollon attendait, impatiemment, dans l'hospitalière maison du jeune couple qui l'avait si cordialement accueilli, l'arrivée de son ami : Gaucher Faber... le char, conduit par Jean de Meung, Clopinel, et Frère Tristan — ce char qui portait Clotilde, et Juliette, garrottées, bâillonnées... s'engageait dans l'une des rues situées proche de la Maison-Dieu de Paris (1).

Ce char, traîné, comme on sait, par deux robustes chevaux, avait parcouru, plus vite que ses conducteurs ne l'avaient supposé, la distance de Triel aux environs de Paris.

(1) C'est ainsi que l'on appela, d'abord, l'Hôtel-Dieu.

Par mesure de prudence, Jean de Meung, et Tristan, avaient dû faire halte, et stationner, sous bois, à une demi-lieue, environ, de l'enceinte de la ville... afin de n'être pas en butte à la curiosité, indiscrète, des gens, de toutes sortes, qui se pressaient, chaque matin, aux portes de la cité, en attendant qu'on en abaissât les ponts-levis : Habitants des campagnes avoisinantes, venant vendre, sur les marchés de Paris, leurs légumes, leurs fruits, leurs œufs et leurs volailles.

Même, pour passer la poterne, ils avaient attendu que se fut écoulé le premier flot des allants et venants... ne se souciant pas plus d'être vus — et épiés... peut-être — par les gens qui sortaient de la ville, à pareille heure, pour aller travailler hors les murs... que par les manants qui entraient dans Paris

Enfin, ils avaient franchi, sans coup férir, l'enceinte fortifiée, par la porte du Faubourg de Saint-Germain-des-Prés, au-dessus de la Tour de Nesle.

Lors, Jean de Meung avait dirigé le char — sur les indications de Frère Tristan — vers la maison secrète du Révérend Père Richard, Évêque de Saint-Georges.

Toujours par mesure de prudence, ils avaient fait un détour, à droite... choisissant, de préférence, les chemins, écartés, s'étendant à travers les solitudes de ce coin du Paris du XIV^e^ siècle, alors couvert d'Abbayes, de Maisons Religieuses, très vastes, érigées au milieu d'immenses jardins, pleins de vieux arbres.

La maison secrète de l'Évêque de Saint-Georges était perdue dans le dédale, quasi inextricable, des petites ruelles, étroites, mal aérées, qui serpentaient, sur la rive gauche de la rivière, au-dessus de Notre-Dame, entre le Collège de Navarre et la Maison-Dieu... proche l'Église dédiée à Saint-Julien le Pauvre.

Depuis qu'ils étaient entrés en ville, Jean de Meung, et Tristan, n'avaient croisé que de rares passants : quelques moines, ou quelques nonnes, marchant, frileusement, dans l'air frais du matin, se rendant à quelque Église voisine... ou des manants allant à leur travail.

Près de la rivière, ils avaient aperçu des Escholiers — sortant de quelque taverne, où, malgré les ordonnances, ils avaient passé la nuit, gaiement, buvant, chantant, et devisant, en compagnie de gentes filles folles — et marchant, bras dessus, bras dessous, ou tendrement enlacés ; mais dans cette attitude, lasse, des gens qui se sont, gaudis au grand dam de leur repos.

Le char, ainsi prudemment mené, n'avait, donc, excité la curiosité de personne... ni hors les murs, ni en ville.

— A droite... dit Tristan...

Jean de Meung fit évoluer les chevaux habilement, à sa dextre, toujours selon les indications du Frère.

— C'est moins qu'une ruelle!... fit-il... Un boyau!... Où diable allons-nous ?

Le char, en effet, touchait, quasiment, à droite, et à gauche, les murailles des maisons.

— A gauche, maintenant... reprit Tristan, qui n'avait pas répondu à son interlocuteur.

— Bien !... répliqua Clopinel.

L'équipage tourna, à gauche, et passa devant le portail de l'Église Saint Julien le Pauvre.

Là, la voie était un peu plus large.

Aucune maison autour de l'Église... seulement de hauts murs, défendant les jardins d'un Monastère voisin.

— Serons-nous bientôt arrivés?... demanda Jean de Meung.

— Oui, Messire...

— Enfin !

— On aperçoit, d'ici, la maison de Monseigneur... Là-bas, à vingt pas de cette croix de pierre... Regardez : cette porte entourée de sculptures.

— Bien !

Clopinel jeta un coup d'œil, rapide, aux alentours.

— Personne !... reprit-il... Nous pourrons entrer, dans la maison, sans être vus... Tout va bien !

*
* *

Il avait grande hâte de se trouver dans le logis du Père Richard.

Il avait hâte de pouvoir détacher les liens qui garrottaient Juliette... de lui ôter le bâillon qui l'étouffait.

Il avait hâte, aussi, de la revoir !

Depuis une heure, il s'était retourné, vingt fois, pour essayer d'apercevoir ses victimes... qui gisaient, toujours, étendues, au fond du char, sur une épaisse jonchée de paille...

Dormaient-elles?...

Ou bien, étaient-elles évanouies ?

Que diraient-elles... que feraient-elles lorsqu'elles pourraient parler... se plaindre... agir ?

Cela préoccupait beaucoup Jean de Meung, et Tristan.

Pendant le voyage, les deux hommes — qui se défiaient l'un de l'autre — s'étaient observés, mutuellement... presque sans mot dire.

Par suite, ils avaient eu tout le loisir de penser... de réfléchir — chacun de son côté.

Puis, ayant tiré, de son froc, une clé,... véritable bijou, chef-d'œuvre de ferronnerie — il l'introduisit dans la serrure de la porte... (P. 1326.)

Frère Tristan était bien décidé à suivre, à la lettre, les instructions qu'il avait reçues de son Supérieur... savoir : à exiger, de Clopinel, qu'il sortit, de la maison secrète, aussitôt après l'installation des deux prisonnières.

C'est cette idée qui avait occupé, surtout, l'esprit du Servant de l'Évêque de Saint-Georges.

A aucun prix, il ne fallait que ce Jean de Meung... ce « fils de Gomorrhe »... cette « éhontée bête de luxure » demeurât près des prisonnières...

... Quant à Clopinel, il s'était laissé emporter, en rêveur qu'il était, par les folles suggestions de son imagination.

Au sujet de Juliette il avait formé vingt projets différents.

C'est qu'il y avait deux hommes, en lui, ainsi qu'on a pu le constater, déjà : Le poète, et l'homme de cour...

Le poète, c'est-à-dire l'homme inspiré, l'homme du rêve, l'être d'imagination... Celui-ci était doux, tendre, sentimental... naïf, même, souvent... capable de s'exalter, de s'émouvoir, puérilement, pour des fadaises... ou, généreusement, pour de nobles actes ou de sublimes choses, qui avaient jeté l'enthousiasme en son âme.

L'homme de cour, blasé, sceptique, tout occupé, uniquement, de jouir, par tous les moyens possibles... l'homme déjà mûr, connaissant, expérimentalement, le faible et le fort, en toutes choses... habitué à mépriser la créature humaine, la sachant égoïste, cruelle, lâche.

Ces deux êtres, qui vivaient en lui, étaient en lutte perpétuelle, se contrariaient, se contredisaient, l'un l'autre, — celui-ci raillant, sans cesse, celui-là... le premier s'appliquant à détruire ce que l'imagination du second avait enfanté.

Donc, en pensant à Juliette, tantôt, il s'était dit :

— Si elle me résiste... je la prendrai, de force !

Et, tantôt, le poète avait entrevu la possibilité de la séduire... de se faire aimer d'elle !

Ah ! S'il avait eu seulement une dizaine d'années de moins !

Dix ans auparavant... n'avait-il pas été, toujours, irrésistible ?

Aucune femme n'avait su lui résister... aucune !

Mais... quoi ?... Bien qu'il eut vingt ans de plus que la jouvencelle... était-ce à dire qu'il lui était impossible de lui plaire ?...

Ne valait-il pas un de ces béjaunes, diseurs de riens, si niais, généralement, auprès des femmes ?

N'était-il pas ardent, encore... et, de plus, plein d'expérience, d'adresse ?

N'était-il pas Jean de Meung, enfin... le poète acclamé — unique, en son genre, près de Sa Majesté Philippe IV, en le beau Royaume de France ?

Il y avait de quoi éblouir une jeune fille !

Quand Juliette le connaîtrait... quand elle l'apprécierait à sa juste valeur... elle jaugerait la distance qu'il y avait entre lui : Clopinel... et son timide amoureux... Roland.

— Oui, oui... c'est cela... avait pensé Clopinel, poète... aujourd'hui, je ne lui dirai rien... Bien mieux, je la quitterai dès que nous serons arrivés dans la maison du Père Richard... Il faut qu'elle se repose... qu'elle se remette de ses émotions... qu'elle s'habitue à sa nouvelle situation... Tristan, seul, écoutera ses premières plaintes... entendra ses reproches... Je retournerai à Maubuisson... ainsi que je l'ai promis à mon complice : l'Evêque de Saint-Georges... Mais, dans quelques jours, je reviendrai voir la gente damoiselle... Alors, je la trouverai plus calme, et peut-être, résignée, déjà... Je m'apitoierai sur son sort... je m'engagerai à adoucir la monotonie, la tristesse de sa captivité... je serai doux, tendre, sentimental, avec elle... tout comme un jouvenceau... Ce sera charmant !...

Courtiser cette enfantelette, cela me rajeunira de vingt années !... Et quel changement pour moi !... Ne suis-je pas habitué à voir les femmes — les plus grandes, les plus riches, les plus belles !... tomber, dans mes bras, dès les premiers mots que je leur adresse !... O joie !... Il me faudra conquérir la délicieuse Juliette !... Si je la séduis... quelle victoire !... J'y parviendrai... J'userai, pour cela, de tous les artifices... Je jouerai, à merveille, mon rôle d'amoureux... Je veux, que la jeune fiancée de Roland soit éprise, follement, de Jean de Meung !... Certes, jamais conquête plus glorieuse ne m'aura été réservée... J'aurai le droit d'en être fier... Qui sait ?... S'il le faut, absolument, pour qu'elle soit à moi, j'épouserai cette exquise créature...

Par ainsi, la victoire serait complète !... Je la vois en ses blancs atours, svelte, adorable, — toute troublée... marchant vers l'autel fleuri et illuminé... s'asseyant, à la gauche de son époux, superbement paré... Je vois la cérémonie nuptiale, extra-solennelle... brillante, présidée par les plus hauts Dignitaires Ecclésiastiques... L'Eglise est pleine de Seigneurs et de Dames en richissimes toilettes... Le Roi, les Princes, tout ce qu'il y a de grand, à la Cour de sa Majesté Philippe IV, nous entoure, et me jalouse !...

Les chants éclatent... Les musiques retentissent... Les ors resplendissent ; les pierres chatoient... Superbe spectacle !... Quelle fin galante pour Jean de Meung — de qui tant de beautés raffolèrent !... Et, après la fête donnée, par moi, à l'occasion de notre mariage — une fête magnifique, dont on gardera longtemps, le souvenir — je me retirerai, avec ma chaste épousée, dans quelque coin de verdure... parmi les fleurs... en pleine nature — pour jouir, au moins pendant quelques mois, de mon ivresse amoureuse !... En vérité, cela m'enchante !... Foin des femmes folles qui se livrent aisément, et qui appartiennent, pour une heure à tous ceux que leur caprice appelle !... Vive l'épouse... la chaste épouse... la vierge... qui reste, toute, corps et âme, à celui qu'elle a élu !... Juliette !... Ma douce Juliette !... Ma femme !...

Tels étaient les rêves, fous, qui avaient occupé l'esprit de Clopinel.

— Je l'ai arrachée, violemment, à ses protecteurs, s'était-il dit, encore... Mais elle me le pardonnera... Au fond, les femmes sont heureuses qu'on leur témoigne de l'amour... même, — et surtout, souvent, — par des moyens énergiques... Plus on commet d'extravagances... plus on court de dangers, pour s'assurer leur conquête, et plus on leur témoigne, par cela même, quel prix, inestimable, on attache au bonheur de les posséder... Elles vous en restent toujours reconnaissantes... Avec Juliette, j'exploiterai, à mon profit, en ce sens, les violences qu'elle a subies par mon fait... Je lui en demanderai pardon, d'abord, humblement... Puis, je lui promettrai de réparer mes fautes... Tout un rôle à jouer... un rôle difficile; mais je le jouerai bien... Cela me divertira fort... du reste, dans tous les cas, et quel que doive en être le profit... Voilà, certes, une tentative intéressante, et, vraiment digne de moi... Oh! Je réussirai... je le veux... Avant six mois, — il me faut ce délai, au moins, pour en arriver à mes fins, — Juliette raffolera de son ravisseur!... Avec une pareille perspective, la vie devient, pour moi, follement amusante... L'existence, depuis quelque temps, m'était à charge... je voyais tout en gris... en noir, même! Rien ne m'intéressait plus, ni personne!.., Tout change, soudain!... Tout s'éclaire!... J'ai une œuvre à accomplir... un but à atteindre... Tout est joie, en moi... hors moi!... Je vis!... Je vais vivre, encore, avec les espérances, les enthousiasmes, les illusions... et, peut-être, aussi, les joies, ineffables, de la prime jeunesse!... Sort enviable!

De vrai, ce voyage... dans le char, avec le taciturne Tristan... avait constitué, pour le poète, un réel, et troublant enchantement.

Privilège, admirable, réservé aux seuls artistes... aux êtres d'imagination, qui, pour leur plus grande joie, peuvent créer de pareilles chimères... et, par elles, se jeter en la plus délicieuse extase!

Ce rêveur... ce fol — avait joui, de manière indicible, pendant quelques heures... par l'adorable hantise des visions, charmeresses, qu'il avait évoquées...

Pas une seule minute, il n'avait songé à cette Gisèle, qu'il avait tant aimée... pas plus qu'à sa royale maîtresse : la Princesse Jeanne, de Bourgogne... qu'il avait laissée, à l'Abbaye Royale de Maubuisson, sans nouvelles de lui, depuis plus de vingt-quatre heures.

Pas une minute, même, il n'avait songé aux dangers qu'il pouvait courir par suite de l'acte qu'il avait scélératement perpétré.

Son complice : le Père Richard... ne lui avait-il pas déclaré, formellement, que, tant que les deux femmes seraient entre leurs mains, il n'auraient rien à craindre de personne — pas même... et surtout — du Roi!

Pas même... et surtout — du Roi?

Pourquoi?

Jean de Meung ayant compris qu'il lui était impossible de s'expliquer ces choses mystérieuses, avait pris le parti de s'en rapporter, absolument, sur ce point, à l'Évêque de Saint-Georges... aussi intéressé que lui, certes, à ce que l'affaire n'eut, pour eux, aucune fâcheuse suite...

XX

LA MAISON SECRÈTE DU RÉVÉREND PÈRE RICHARD

... Le char, cependant, s'arrêta devant la porte, entourée de fines et délicates sculptures, que Tristan avait montrée, de loin, à Jean de Meung.

— Hâtons-nous !... dit le Frère... Il importe que ce véhicule ne stationne pas, longtemps, céans... Je vais ouvrir la porte... Puis, pour vous aider à faire tourner les chevaux, je les prendrai par la bride... Par ainsi, nous irons plus vite en besogne... Je refermerai l'huis, aussitôt que le char sera dans la cour.

— Bien !... Agissez ?

Tristan sauta à terre.

Il s'assura, d'abord, que la rue était toujours déserte.

Puis, ayant tiré, de son froc, une clé,... véritable bijou, chef-d'œuvre de ferronnerie — il l'introduisit dans la serrure de la porte, dont les deux vantaux s'ouvrirent, en grinçant.

Après quoi, et ainsi qu'il l'avait indiqué, il prit la bride des chevaux, qu'il tira, vigoureusement, et adroitement, pour les attirer, sous le porche, ce, pendant que Clopinel, d'autre part, les guidait, dans le même sens.

Il se fit, sous la voûte du porche, un grand bruit de roues, un cliquetis de fer, dominé par la note, plus sonore, produite par les sabots des chevaux battant les dalles de pierre... et, bientôt, le char se trouva dans la cour.

Le Frère disparut, un moment.

On entendit, de rechef, grincer les ferrures de la porte, qui se refermait.

Tristan reparut.

Sa face rayonnait.

— Nous y sommes !... s'écria-t-il, triomphant.

Pour lui, le plus fort de la besogne était fait...

. . . . . .

Jean de Meung, cependant... était resté dans le char.

Il regardait, curieusement, le décor qui l'entourait.

Certes, la maison, secrète, de l'Évêque de Saint-Georges, lui semblait si

bien appropriée à la destination qu'elle allait avoir, qu'on eut dit qu'elle avait été choisie, tout exprès, à cet effet.

C'était un « rêvoir » — ou une prison.

Un « rêvoir »... très favorable au travail, acharné, de quelque savant... de quelque érudit... volontairement enfoncé dans une œuvre longue, demandant une patiente, et très attentive étude — et ne voulant pas en être distrait par quoi que ce fut des choses ambiantes.

Dans la cour, étroite... flanquée d'un jardinet, où croissaient — ainsi que l'avait indiqué le Père Richard — quelques plantes anémiques... jamais, en les plus chaudes journées du torride juillet, le soleil ne mettait le moindre rayon.

Là, pas de lumière... pas de chaleur — car les hautes murailles, voisines, de l'Église Saint-Julien le Pauvre, projetaient leur ombre sur la maison, sur la cour et sur le jardinet...

Aucun bruit du dehors ne pénétrait dans cette retraite.

On n'y entendait que les vibrations des cloches de l'Église, appelant les fidèles à quelque Office Saint... et les cris, rauques, stridents, des martinets, logés dans les tours, et voltigeant, très haut, dans la lumière, au pourchas d'une proie.

La maison était composée d'un bâtiment, principal, haut de deux étages, flanqué de deux ailes, en retour, se rattachant au bâtiment en façade sur la rue...

De toutes parts, donc, la cour était entourée de murailles, qui l'enfermaient, étroitement.

Les murs, gris... noirs, et, même, lépreux, par place, car ils étaient rongés par l'humidité... étaient ornés de sculptures, brodées autour des portes, des croisées... et représentant des feuillages, des fruits... une flore inconnue, créée par la fantaisie du « tailleur de pierre ymaigier » qui les avait pétrifiées, là — et des figures, grimaçantes, d'animaux, ou de monstres.

Il se dégageait, de cette habitation, une tristesse morne...

Jean de Meung après avoir embrassé tout cela d'un coup d'œil, frissonna.

— Vivre, céans... avec ce Frocard pour geôlier... se dit-il, en regardant la face, hideuse, de Tristan — quel sort pour l'adorable Juliette!

L'impressionable Clopinel avait été frappé du contraste qu'il y avait entre la belle jeune fille, née pour vivre dans un décor fait de splendeurs, de clartés, de verdures et de fleurs... et cette habitation, où son imagination voyait errer la longue figure, à barbe blanche, de quelque vieillard, sans cesse courbé, laborieusement, sur des parchemins poussiéreux... ou, mieux encore, tout occupé d'œuvres occultes, cherchant l'élixir de vie ou la pierre philosophale, et accroupi devant des fourneaux... ou penché, nuit et jour, sur des appareils aux formes étranges et effrayantes...

Dans l'angle, septentrional, de la cour... du côté de l'Église Saint-Julien le Pauvre... on voyait un puits, surmonté de ferrures ouvragées... et, derrière ce puits, à la margelle de pierre à demi recouverte de mousses... une sorte de couloir, pratiqué dans la muraille, et qui, s'enfonçant dans le bâtiment, semblait pénétrer jusque dans l'Église.

Cela éveilla la curiosité de Jean de Meung.

Il se promit d'interroger, à ce sujet, Tristan... qui était venu, souvent, dans cette retraite — où il se complaisait, parce qu'elle convenait à ses instincts... et dont tous les aîtres, à coup sûr, lui étaient bien connus.

— Que diable le Père Richard peut-il faire dans cette demeure?... pensa Clopinel, défiant... Comment y peut-il vivre, fût-ce pendant une heure seulement?

Puis, de rechef occupé de Juliette, il se dit, bientôt :

— Elle restera, céans, pendant quelques jours, parce que cela est nécessaire pour notre sécurité... En effet, nulle part, elle ne pourrait être mieux cachée qu'en cette habitation... Mais je ne l'y laisserai pas, certes... La pauvrette y mourrait de chagrin, de tristesse et d'ennui !... Son impeccable beauté, sa jeunesse, tout ce qui fait son charme, s'y flétrirait en quelques mois!... Et puis, pour mes projets amoureux, il importe qu'elle vive ailleurs... L'Archange Gabriel, lui-même, ne triompherait pas d'une femme, quelle qu'elle fut, en un pareil décor!...

XXI

LUTTE ENTRE LES DEUX NATURES, BIEN DISTINCTES, DE JEAN DE MEUNG, POÈTE, ET DE JEAN DE MEUNG, HOMME DE COUR

... Clopinel, enfin, mit pied à terre, à son tour.

— Brrr!... fit-il... La vue de cette maison me glace !

— On y vit très tranquille !... répliqua Tristan... On y vit dans le recueillement, qui, par la prière, vous rapproche du Très-Haut — loin des clameurs, inutiles, et impies, des hommes... loin des spectacles étalés par les créatures, éhontées, de cette époque sans Foi!...

— Où mène ce couloir, qui s'ouvre, derrière ce puits, là-bas, et qui semble s'enfoncer jusque dans l'Église voisine?... reprit Jean de Meung, en montrant, à Tristan, cette voûte de pierres qu'il avait vue, un moment auparavant, et qui avait excité sa curiosité.

— Je l'ignore!... fit le Frère.

Il avait répondu, à la question de son interlocuteur, de manière telle, que Jean de Meung demeura persuadé qu'il en savait plus qu'il ne voulait dire...

Un moment, les deux hommes se mesurent du regard... sans mot dire. (P. 1333.)

Pour lui, ce couloir constituait, certainement, une issue, dont le Servant du Père Richard entendait, par ordre de son Supérieur, sans doute, se réserver le secret.

Clopinel reprit :

— Où logerez-vous les prisonnières ?

Tristan montra le premier étage du bâtiment principal.

— Là !... répliqua-t-il.

Tout en parlant ainsi, le Frère... pour ne pas perdre de temps, et afin de se débarrasser, plus tôt, de Jean de Meung — s'était mis en devoir de détacher les lanières, et courroies, qui retenaient les rideaux de cuir du char.

— Nous allons porter les femmes dans le logis qu'elles doivent occuper... Là, nous les délivrerons de leurs liens... reprit-il, tout en poursuivant, très adroitement, et très activement, sa besogne... Il ne faut pas que vous perdiez trop de temps, céans, Messire... L'homme qui doit reconduire le char, à ce manant qui vous l'a loué, vous attend, à Conflans, à l'hôtellerie de la Croix Blanche.

Clopinel n'écoutait pas... n'entendait pas les propos du Frère.

Impassible, sans la moindre curiosité... tout comme s'il n'y avait pas eu, dans le char, des créatures, vivantes, et torturées — Tristan avait relevé, déjà, l'un des rideaux qui entouraient le char.

Or, Jean de Meung, anxieux, impatient, attendait.

Il allait revoir Juliette !...

Il ne se préoccupait que d'elle ; il ne songeait pas, du tout, à Clotilde.

Oui, oui, il allait revoir Juliette !

Dans quel état ?

Brisée, à coup sûr !...

Sans forces, la pauvrette !

Le Frère ayant relevé, encore, l'un des rideaux, Clopinel aperçut, sur a paille, une silhouette de femme.

Maintenant, ému à un point indicible... il n'osait plus parler... ni faire un mouvement.

Haletant... frissonnant... il regardait.

Tristan, toujours impassible, poursuivait sa besogne.

Il était tranquille, satisfait : Il tenait, dans la maison bien close, les créatures par qui la Cause, Sacrée, qu'il servait, devait triompher, à la condition qu'il les gardât, soigneusement, ces créatures... à la condition qu'elles ne s'échappassent point de ses mains !...

* * *

... Soudain, Jean de Meung — ayant entendu un soupir se dégager de la poitrine de Juliette — se hisse, précipitamment, dans le char.

Il se penche sur la jeune fille.

Il se relève, effaré.

Les yeux de Juliette, grands ouverts, fixes, le regardent.

Mais, bientôt, de nouveau, il se penche vers elle.

Il s'agenouille.

Il semble l'implorer... lui demander pardon de la violence qui lui a été faite...

La frêle jouvencelle fixe, toujours, sur lui, ses yeux ardents...

Jean de Meung, alors, l'étreint... la soulève... et, chargé de ce fardeau, qui lui est bien cher, il met pied à terre.

Sans rien dire à Tristan, il traverse la cour, le jardin... pénètre dans la maison... voit, devant lui, un escalier, dans lequel il s'engage.

Il arrive au premier étage... se trouve en face d'une porte, grande ouverte... qu'il passe — il s'arrête dans une vaste salle, éclairée par deux croisées, donnant sur le jardin... une salle meublée de sièges, de coffres... et où il y a un lit, très large, dans un coin, près d'une monumentale cheminée de pierre.

Il dépose la jeune fille sur le lit.

Puis, il va détacher ces liens qui la garrottent... ce bâillon qui recouvre sa bouche.

Mais il s'arrête.

Le regard de Juliette... regard chargé de haine — est, toujours, fixé sur lui.

Maintenant, il n'ose plus toucher la jeune fille.

Il ne veut plus lui enlever son bâillon : il a peur de l'entendre se plaindre... articuler les paroles qu'elle se dispose à prononcer, sans doute, et par lesquelles elle est prête à dire, à son ravisseur honni, tout le mépris qu'elle ressent pour lui.

Ciopinel, poète, frissonne.

— Pardonnez-moi !... dit-il... tout à coup, suppliant, comme en extase... Oui, oui, pardonnez-moi tout le mal que je vous ai fait !...

Il est profondément ému... troublé à un point indicible... tout bouleversé.

Jamais il n'a éprouvé ce qu'il éprouve.

— Seulement à présent, je me rends compte de mes fautes !... reprend-il... Encore une fois, pardonnez-moi !... J'ai voulu me venger de vos dédains... Je suis pris à mon propre piège !... Maintenant, je vous adore !... Je vous aime comme je n'ai jamais aimé aucune femme : Je veux dire que mon amour, pour vous, est fait de respect !... Je n'oserais, à présent, toucher le bout de votre doigt... J'ai peur de votre colère !... J'ai peur de vos reproches... peur de votre mépris !...

Il est en proie à une surexcitation extraordinaire.

Il poursuit, avec véhémence :

— Ces fautes, que j'ai commises, je veux les réparer... Je ne veux pas que vous restiez, céans, sous la garde de cet homme, que je comptais vous donner pour geôlier !... Je vous rendrai votre liberté, à laquelle j'ai attenté, scélératement... Je vais vous débarrasser de vos liens... Mais, de grâce... ne me regardez pas avec ces yeux, où je lis, trop, votre haine, votre mépris pour moi !... Je vous demande pardon... Je ferai tout ce que vous voudrez...

tout!... Mais, par grand merci pour mon sincère repentir, ne me haïssez pas... ne me méprisez pas!... Dieu, je me rends compte, à cette heure, de la douleur qu'on éprouve, à se sentir haï, et méprisé, par ceux pour qui l'on donnerait, avec joie, sa vie!...

Clopinel est haletant.

Est-ce une hallucination?...

Il lui semble que le regard de sa victime s'est fait plus doux, soudainement?

Est-ce que la jeune fille a été touchée par ses paroles?

Jean de Meung a perdu, tout à fait, conscience, de la situation.

Il ne se rappelle rien du passé.

Il ne se rend compte, aucunement, de ce que l'avenir lui réserve... de ce qui résultera de son acte.

Il ne sait qu'une chose... c'est que Juliette ne le regarde plus de manière haineuse, et méprisante... c'est qu'elle est prête, peut-être, à lui pardonner son crime, en faveur de son repentir.

Cette idée l'affole.

Il fera tout pour obtenir le pardon de la belle jeune fille.

Même s'il doit la perdre à jamais.

Et, heureux, en allégresse, enthousiasmé, il étend les mains pour détacher ces cordes, qui meurtrissent les poignets de sa victime.

Encore un moment,... et Juliette sera libre!

Oui, libre,... et non pas seulement libre de ses mouvements; mais de ses faits et gestes,... libre d'aller où bon lui semblera... car Clopinel tiendra sa promesse.

Il ouvrira, à Juliette, les portes de sa prison...

Il l'arrachera des mains de son odieux geôlier!

Mais, tout à coup, il tressaille...

Un pas, lourd, a retenti, derrière lui.

Stupéfait,... car — il faut y insister — il a perdu conscience des choses ambiantes... il se retourne.

Il voit Tristan, qui a pénétré dans la salle, portant Clotilde.

Celle-ci est évanouie.

Le Frère la dépose, sur le lit, à côté de Juliette.

Puis, il jette, sur les dalles, les paquets de hardes qui ont été débarqués, sur la rive, là-bas, par les assassins... et que Tristan a emportés, soigneusement, se disant qu'ils seraient indispensables aux prisonnières...

XXII

TRIOMPHE DE JEAN DE MEUNG, HOMME DE COUR, SUR JEAN DE MEUNG, POÈTE

... Défiant, le Frère regarde Jean de Meung.

Il trouve singulière l'expression de sa physionomie, radieusement illuminée — car le visage s'ennoblit, et rayonne, quand des pensées, généreuses, hantent l'esprit de la créature humaine!

Clopinel hésite, à présent.

On dirait que la présence de Tristan le trouble.

Certainement, il se demande, anxieux, s'il ne va pas, pour délivrer les deux femmes — sans lutte, et sans discours — se défaire, brutalement, du Frocard.

Hagard, il porte la main à la poignée du couteau qui pend à sa ceinture.

Tristan a deviné son projet — c'est sûr... car, aussitôt, il passe sa main, sous son froc — où il cache une arme, il n'en faut pas douter.

Un moment, les deux hommes se mesurent du regard... sans mot dire.

Que va-t-il se passer?

La minute est tragique... et solennelle, aussi.

Une sonnerie, vibrante, éclate, au clocher de l'Église prochaine.

Puis, tout retombe au silence, morne, qui planait, tout à l'heure, sur cette scène.

Alors, Clopinel se sent rappelé, brusquement, à la réalité... Il est redevenu le Jean de Meung homme de cour, qui triomphe, toujours, finalement, de Jean de Meung, poète... Il se rend compte de sa folie...

Qu'allait-il faire?... Délivrer Juliette?... La perdre, à jamais!...

Alors qu'elle est dans sa main!

Allons donc!...

Elle lui appartient!... Elle sera à lui, tôt ou tard... de gré, ou de force...

Que lui importe sa haine?...

Que lui importe son mépris?...

Ce qu'il veut, c'est posséder la belle créature!

Qui la trouvera dans cette maison?

Qui l'arrachera des mains de son farouche geôlier?

Personne!...

Personne au monde!

Et Clopinel, hideux, ricane... en regardant les deux femmes.

Puis, terrible, farouche... sans se préoccuper de ses victimes — qu'il reverra avant longtemps... domptées à demi, déjà, — se dit-il, — par

l'horreur de leur captivité... sans regarder Tristan — il sort de la salle; il marche à pas précipités; il se jette dans l'escalier; il se retrouve dans la cour, en plein air.

Le Frère, stupéfait, vaguement effrayé, l'a suivi.

Il se rassure, car il le voit remonter dans le char.

Jean de Meung s'aperçoit, alors, que Tristan est près de lui.

— Ouvrez la porte!... lui dit-il, impérieusement.

Le Frère ne se le fait pas répéter.

Il ouvre la porte, largement.

— Veillez bien sur les prisonnières!... s'écrie Jean de Meung

— Comme sur ma vie!... répond Tristan, avec un sourire.

— Ayez soin d'elles!... ajoute Clopinel.

— Comme j'aurais soin de mon ami le plus cher!... réplique le Frère.

— Dieu vous garde!

— Dieu vous garde, Messire!...

Clopinel pousse les chevaux...

Le char traverse le porche... roule, sous la voûte, avec le même cliquetis de fer... et se trouve dehors.

Tristan referme la porte... adapte les pesantes barres de fer... pousse les verrous qui la défendent...

Il est seul, maintenant, dans la maison close... seul, avec les prisonnières, dont il a la garde!...

— J'ai eu peur!... murmure-t-il, encore tout frémissant... Oui, j'ai eu peur!... Un moment, j'ai cru que cet éhonté fils de Gomorrhe allait tenter de me tuer pour pouvoir assouvir, librement, sa passion luxurieuse!...

Une nouvelle sonnerie, claire, carillonnante, très gaie, chante, au clocher voisin.

Lors, Tristan s'agenouille, dans la cour... joint les mains... lève les yeux au ciel, et clame :

— Hosannah!... Hosannah!... Le Très-Haut triomphe!... Hosannah!...

Enfin, il se relève... radieux — et retourne, précipitamment, vers les prisonniers, qu'il a laissées, là-haut...

XXIII

LES BLESSÉS

... Il était, environ, sept heures du matin.

Déjà, le soleil était haut dans le ciel, et dardait ses chauds rayons sur la route poudreuse, toute blanche, aveuglante.

Au-dessus du raidillon de Conflans, roulait, allègrement, malgré la chaleur, déjà pesante, de ce matin d'automne torride... un char, attelé de deux mules, empanachées, dont les colliers étaient couverts de grelots qui tintinnabulaient gaîment.

Un homme conduisait, à la main, par la bride, les deux mules : deux belles bêtes, vigoureuses, au poil luisant.

Derrière le char, marchaient : Gaucher Faber, Roland, et trois maîtres-Fauconniers de la Fauconnerie du Seigneur de Conflans.

Dans le char, recouvert d'une toile — un des chars de la Fauconnerie — il y avait nos amés Remi, et Apollon.

On apercevait, à cent pas de là, en avant du Calvaire de pierre érigé à l'entrée du village, proche de la maison du Grand Fauconnier.

Encore un effort, et, bientôt, le Bourguignon, et Messire Jacques, se trouveraient, enfin, dans un logis où ils recevraient les soins que réclamait leur état...

... Gaucher Faber, réveillé, ce matin-là, par le manant de Poissy, avait appris, par lui, ce qui était arrivé, pendant la nuit précédente...

Il avait appelé Roland.

Il lui avait annoncé, avec toutes les précautions nécessaires, la terrible nouvelle... au grand émoi du jouvenceau... il est presque inutile de l'indiquer !

Puis, il avait dû, d'abord, s'efforcer de calmer la profonde douleur, et la rage, de Roland... qui, en un clin d'œil, avait formé vingt projets de vengeance pour atteindre les agresseurs de son père, et de Remi... les ravisseurs de sa gente fiancée !...

Il y était parvenu, non sans peine...

Enfin, il avait fait atteler un char... et, accompagné de son élève, ainsi que de quatre des plus dévoués serviteurs de Remi, il avait suivi le laboureur, de Poissy, jusques en son hospitalière maison.

Là, le Chirurgien du Roi de France, avait donné les premiers soins à ses amis.

Après quoi, on avait hissé ceux-ci dans le char... et on était revenu, aussi rapidement que possible, à Conflans...

N'était-ce pas ce qu'il y avait de mieux à faire, d'abord ?

— Pour le reste... avait déclaré Gaucher... on verra plus tard !

Depuis qu'ils s'étaient éloignés de la maison, de Poissy... Gaucher, et Roland, tout en suivant le char portant Apollon, et Remi — avaient pensé... cela va sans dire.

Pendant que Roland rêvait, plus que jamais, avec toute l'impétueuse fougue de la jeunesse, de se jeter en les aventures les plus extravagantes pour retrouver Clotilde, et Juliette... et pour châtier, de la manière la plus terrible, les misérables qui les avaient enlevées, après avoir « navré » leurs

protecteurs... Gaucher Faber avait échafaudé tout un plan de conduite à suivre, dans le but d'obtenir, plus pratiquement, — et promptement, — le même résultat.

On connaîtra ce plan, en temps et lieu — c'est-à-dire bientôt.

Le char, cependant, s'était arrêté devant la maison de Remi... dont la porte s'ouvrit, aussitôt.

Bien entendu, la nouvelle de l'agression dont le Grand Fauconnier, Clotilde, Juliette, et Messire Jacques, avaient été victimes, pendant la précédente nuit, au cours d'une promenade, en bateau, organisée par Remi... s'était répandue dans la Fauconnerie...

« Au cours d'une promenade, en bateau, organisée par Remi » — telle était la version que Gaucher avait répandue, par mesure de prudence.

Aussi, tous les gens du Bourguignon, délaissant leur quotidienne besogne, avaient-ils attendu, impatiemment, le retour de leurs compagnons : ceux que Maître Gaucher Faber avait choisis pour aller quérir les blessés.

Une douzaine d'hommes... tous les plus vieux serviteurs de Remi... avaient guetté l'arrivée du char, qu'ils entouraient, maintenant.

Il va de soi, que, tous, depuis qu'ils avaient appris la nouvelle, s'étaient répandus en imprécations, et en menaces, contre les scélérats qui avaient fait le coup !

Ils savaient, vaguement, que l'agression, le rapt, avaient eu, pour metteurs en œuvre, des gens de la suite de la Princesse Marguerite de Bourgogne, qui vivait, depuis quelque temps, à l'Abbaye, Royale, de Maubuisson.

— La gueuse !... avait dit un vieux Fauconnier, qui avait ses raisons pour haïr les grands : sa fille étant morte, à vingt ans, après avoir été violentée par le fils du Seigneur qu'il servait, alors, en Guyenne... Oui, oui, la gueuse !... Les gens de sa suite lui ressemblent !... Les loups sont moins à craindre... Ils sont aussi farouches; mais on peut les tuer sans courir le risque d'être branché ! (1)

— Un jour viendra, peut-être, où nous aurons notre tour !... s'était écrié un autre — qui, ayant été accusé, faussement, en Bourgogne, du vol d'un faucon, avait été condamné... par jugement de l'Abbé d'un Monastère voisin, à qui le faucon appartenait... à être lié, sur un banc, poings et chevilles joints... le torse nu — ce, jusqu'à ce qu'un faucon, attaché, près de son flanc, eut dévoré quatre onces de sa chair, au préalable entamée par un coup de couteau, et pantelante (2).

— Nous vengerons notre Maître !... avaient déclaré des élèves de Remi.

— Ils nous le paieront !... avaient encore dit, menaçants, plusieurs varlets des chenils et des écuries...

1. Pendu.
2. Authentique.

— Grave imprudence, Messire!... Il eut mieux valu que vous prissiez du repos... (P. 1342.)

Ç'avait été un cri général, chacun fournissant son mot, au sujet de l'aventure :

— S'attaquer au Maître!... Le meilleur des hommes!...

— Le Bourguignon n'a jamais fait que du bien!...

— Il faudra qu'on retrouve notre gente damoiselle, et sa mère...

— La nièce du Maître, c'était la joie de la maisonnée... Elle était si bonne, si douce!... Enlevée!... Les gueux!...

— Qu'est-ce qu'ils ont fait d'elle, et de sa mère !...

— Ils pourraient bien se contenter de leurs filles de joie... et des femmes de leur entourage, qui sont perverses, et corrompues, à souhait... sans nous prendre nos femmes, et nos filles, dans le but d'en faire, pour leurs ignobles passions, de la chair à plaisir !...

Certes, avant la fin de la journée, la nouvelle se répandrait, de la Fauconnerie, au village, et aux environs, à cinq ou six lieues à la ronde — et, de toutes parts, monterait, dans les cahutes des manants, qui, tous, peu ou prou, vivaient, gémissants... un même concert de malédictions... un même cri de colère contre tous ces Grands, qui considéraient, par trop, comme un bétail, la « gent taillable et corvéable à merci ! »

. . . . . .

D'abord, on avait aidé Apollon à descendre du char.

Ses vêtements, noirs, encore mouillés, et souillés de boue, se collaient sur son corps, qui paraissait plus chétif encore.

Il était effroyablement pâle.

Ses yeux étincelaient, car il était brûlé par une fièvre ardente.

Il se soutenait à peine.

Appuyé au bras de deux robustes fauconniers, il pénétra dans la maison.

— C'est pitié !... murmurèrent les assistants à la vue de l'ami du Grand Fauconnier.

Mais quel frémissement, parmi les compagnons, les serviteurs de Remi, quand on le vit apparaître, inanimé, tout couvert de sang... porté par six varlets, qui, l'ayant pris, dans le char, soutenaient son gigantesque corps, deux par les pieds, deux par les épaules, un à droite, et un à gauche.

L'émotion, la fureur de tous ces braves gens s'exhalèrent, à l'envi...

De rechef, chacun dit son mot, selon son caractère... selon son tempérament... selon son âge :

— Ils l'ont tué !...

— Quel coup il a reçu à la tête !... Un coup capable d'assommer un bœuf !

— Il n'en reviendra pas !

— Heureusement, Maître Gaucher Faber est avec nous !... Il est savant... Il le sauvera !

— Pauvre Remi !

— Cela crie vengeance !

— La gueuse... et ses amants, nous le paieront !...

Maîtres Fauconniers, élèves, et varlets... levant les bras... courroucés... indignés — suivirent le cortège.

— Allez doucement !... dit Gaucher aux hommes qui portaient Remi.

— Oui, oui, Maître !... Soyez tranquille !... répliquèrent les porteurs.

Ah ! Certes... ils le portaient avec précaution, leur Remi !...

Pas un, parmi les gens de la Fauconnerie, qui ne fut prêt à donner, au besoin... même une pinte de son sang pour le salut du Bourguignon.

Tous le respectaient !

Tous le chérissaient !

Et ce n'était que justice !...

Les deux blessés étant dans la maison, Gaucher dit à Roland :

— Suis-les !... Qu'on porte Remi dans sa chambre... On installera Apollon dans la pièce voisine... Je vais vous rejoindre...

Roland entra dans la maison pour faire exécuter les ordres de son Maître.

Lors, Gaucher, s'adressant à l'homme qui avait conduit les mules :

— Reconduisez les bêtes à l'écurie !... fit-il... Rentrez le char !...

— Oui, Messire... répliqua l'homme.

Il tourna bride... et remonta la route pour gagner le sentier sur lequel s'ouvrait la porte par laquelle on pénétrait dans la partie de la Fauconnerie réservée aux écuries.

Or, comme Gaucher allait pénétrer, à son tour, dans la maison, son attention fut attirée, soudain, par le bruit, saccadé, des pas d'un cheval, lancé au galop.

Le Chirurgien du Roi s'arrêta...

XXIV

OU IL SE PRODUIT UN FAIT QUI DONNE A PENSER A GAUCHER FABER

...Il aperçut, alors, à sa droite, à la hauteur du Calvaire de pierre érigé à l'entrée de Conflans, un cavalier.

Tout de suite, il le reconnut.

— Eh !... s'écria-t-il... Voilà qui est souverainement imprudent, sur ma foi !

Ce cavalier, c'était cet écuyer que Maître Gaucher Faber avait soigné, la veille, à l'hôtellerie de la Croix-Blanche, après le départ de Remi, Apollon, Clotilde, et Juliette.

C'était Ogier d'Argental, Ecuyer de Monseigneur Enguerrand de Marigny, Premier Ministre du Roi de France.

Gaucher attendit.

L'Ecuyer avançait si vite qu'il ne devait pas tarder à passer devant la maison de Remi, sur le seuil de laquelle se tenait le Chirurgien de Philippe IV.

De loin, Ogier d'Argental avait vu Gaucher.

— S'arrêtera-t-il?... se demanda l'ami du Grand Fauconnier de la Seigneurie de Conflans... Il m'a vu, c'est sûr!

L'Ecuyer, certes, n'avait pas prévu qu'il se trouverait, ainsi, face à face avec Gaucher Faber, dès sa sortie de l'hôtellerie de la Croix-Blanche.

Il fut, d'abord, tout marri de l'aventure.

Cette rencontre, inopinée, le troubla...

Il lui était impossible de ne pas s'arrêter pour saluer cet homme, et pour le remercier de lui avoir donné des soins.

Or, cela le gênait... non pas, seulement, parce que cela devait lui faire perdre du temps; mais, aussi — et surtout — parce qu'il serait obligé, certainement, de fournir, à Gaucher, des explications, pour motiver son brusque départ de Conflans.

Ce fait ne donnerait-il pas à penser au Chirurgien du Roi de France, et, par suite, cela ne nuirait-il pas à Enguerrand de Marigny, en ce sens qu'une indiscrétion, involontairement commise, par la suite, à la Cour, par Gaucher, pouvait mettre les ennemis du Ministre sur une piste où il ne fallait pas qu'ils s'engageassent, afin qu'ils ne fussent pas tentés de rechercher les motifs d'une manœuvre que Marigny avait commandée, et qu'il entendait, certainement, tenir secrète?

La veille, Gaucher avait fort bien reconnu Ogier d'Argental.

Il l'avait vu, souvent, à la cour de Philippe IV.

Il savait qu'il était au service d'Enguerrand de Marigny.

Gaucher, très préoccupé, encore, la veille, relativement à ses amis, qu'il venait de quitter, ne s'était pas demandé pour quel motif Ogier d'Argental s'était trouvé sur la route de Conflans.

Il s'était contenté de donner des soins au blessé.

Puis il était revenu au logis du Grand Fauconnier.

Pendant toute la nuit, il avait suivi, par la pensée, les voyageurs.

Et, depuis le matin, il avait eu autre chose à faire, malheureusement, que de songer à cet autre blessé de l'hôtellerie de la Croix-Blanche.

Mais, en voyant ce blessé, surgir, tout à coup, en selle, et galopant, alors qu'il eût dû être, encore, dans son lit, à recevoir les soins dont il avait besoin, Gaucher s'était dit:

— Eh! mais... comme il est pressé!... L'accident qui l'a abattu, hier, et qui l'a contraint de s'arrêter, ici, cette nuit, l'a mis en retard, c'est clair, pour accomplir une mission... très urgente à coup sûr...: Une mission dont Marigny l'a chargé, il n'en faut pas douter... D'où venait-il, quand il est

tombé de cheval, ici près?... De l'Abbaye Royale de Maubuisson, évidemment... Qu'est-ce qu'il est allé faire, à l'Abbaye, de la part de Marigny?... Impossible de le savoir!... Ce qui est certain, c'est qu'il a grande hâte de rendre compte, au Ministre, de la mission dont il a été chargé... Ce jeune homme est, vraiment, courageux!... C'est à peine si, dans l'état où il est, après sa chute, terrible, et qui pouvait être mortelle, il aura la force d'aller, à cheval, à pareille allure, jusqu'à Paris!... Ah! quel ressort on a, quand on est jeune... et quand on a, bien ancré dans l'âme, le sentiment du devoir!...

Puis, il avait pensé, encore, se rendant compte, fort exactement, en homme d'expérience qu'il était, des réflexions que faisait, effectivement, à la même minute, Ogier d'Argental :

— Il aurait mieux aimé ne pas me rencontrer!... Je le gêne...

Et il s'était demandé, pour la deuxième fois :

— S'arrêtera-t-il?

Voyant le cavalier poursuivre sa route à la même allure, il se dit :

— Non!... il ne s'arrêtera pas... Il se contentera de me saluer.

Mais, soudain, il vit Ogier d'Argental retenir sa monture.

— Bien!... murmura-t-il, joyeusement... Il s'arrêtera!... Voilà, certes, un brave jeune homme!... C'est une joie, toujours, pour moi, quand je rencontre des gens de cœur... Celui-ci a hésité à faire son devoir — et c'est humain... Mais, en fin de compte, et quelque intérêt qu'il ait à m'éviter, pour toutes sortes de raisons... il a estimé qu'il ne pouvait passer sans m'adresser les remerciements qu'il me doit... C'est bien!... Oui, oui, voilà un brave jeune homme!...

Gaucher avait été touché par l'acte d'Ogier d'Argental... et n'avait pas pensé, une minute, qu'il pouvait en tirer parti.

Il ne s'était pas trompé, du reste : Ogier d'Argental, en effet, quelque ennui qu'il éprouvât à s'arrêter, en pareille circonstance, avait estimé qu'il ne pouvait pas, sans ingratitude... sans que sa nature noble, généreuse, fière, éprouvât du remords d'un pareil acte... passer, devant Gaucher, sans mot dire, après le service, éminent, qu'il lui avait rendu.

Le jeune écuyer, cependant, arrêta, tout net, son cheval à quelques pas de Gaucher.

— Salut à vous, Maître Faber!... dit-il, de sa voix bien timbrée.

Il était très pâle, et ses yeux brillaient, tout comme ceux d'Apollon, car, comme celui-ci, le jeune homme avait une fièvre ardente.

Sa blessure, béante encore, était cachée sous sa coiffure.

Il s'efforçait, en présence du chirurgien, de faire bonne contenance... quoique, en réalité, il souffrit beaucoup... et se sentit très faible.

— De par Dieu... fit Gaucher... je ne m'attendais guère à vous voir, ce matin, à cheval, sur les routes, Messire!

Ogier sourit.

— En vérité, Maître... répliqua-t-il, gaiement... j'avoue que, hier soir, après ma chute maladroite, je ne comptais guère, moi-même, que je pourrais, si tôt, enfourcher ma monture... Heureusement pour moi, je vous ai trouvé à mon chevet, et, grâce à vos bons soins, je me suis senti assez vaillant, ce matin, pour poursuivre ma route.

— Grave imprudence, Messire !... Il eut mieux valu que vous prissiez du repos... Vous en avez grand besoin !... Vous seriez mieux, à l'hôtellerie, dans un bon lit, qu'à cheval !...

— Bah !... Il ne faut pas être par trop dolent !... A mon âge, on a le diable au corps !... Moi, particulièrement, il faut que je m'agite... J'ai soif de mouvement...

— Grave imprudence, je vous le répète !...

Le chirurgien secoua la tête.

— Enfin !... reprit-il... Il est bien vrai qu'il y a des grâces d'état pour les jeunes gens !... Vous allez à Paris ?

— Oui, Messire !

— La route est longue !... Pourrez-vous aller jusque-là ?

— Certes !

— Certes !... Oui, je sais, vous ne doutez de rien, vous autres !... Craignez que la fatigue, la chaleur, ne vous abattent avant que vous ayez atteint le but de votre course... J'avoue que j'ai peur pour vous !... Tout de bon... Est-il donc si urgent que vous arriviez, aujourd'hui même, à Paris ?... Vous feriez mieux, je vous assure, de retourner à l'hôtellerie, et d'y rester, bien tranquille, pendant plusieurs jours, uniquement occupé de manger, de boire et de dormir !...

Ogier sourit encore.

— Maître... répondit-il, toujours sur le même ton badin... j'ai quitté Paris, hier, pour aller, jusqu'à Pontoise, embrasser mon frère, qui vient de prendre la robe monacale... J'avais promis, à ma maîtresse : Une blonde, adorable... aux yeux d'un bleu près duquel l'azur du ciel est pâle, et où je mire les miens, avec amour — d'être de retour, près d'elle, vers le milieu de la nuit passée... Hélas !... Ce sot accident m'est arrivé, et m'a retenu en cette hôtellerie, à l'heure où j'aurais pu jouer avec les boucles, dorées, de la chevelure de mon amie, ce, pendant que, de ses beaux bras blancs, elle m'eût fait un collier !...

Gaucher sourit.

— Je sais bien que c'est ma faute : J'allais trop vite !... reprit Ogier d'Argental... J'avais poussé mon cheval à une allure excessive... C'est que j'avais hâte d'être à Paris, chez ma blonde maîtresse !... Un mien ami, de garde à l'une des poternes, devait me faire entrer en ville, par faveur spéciale... Que de bon temps perdu pour moi, Maître !... Et voilà, justement, ce que je me suis dit, ce matin... Je suis encore endolori, c'est vrai !... Mais l'amour me

pousse... Il va me donner des ailes... L'amour : Dictame merveilleux... grâce auquel on accomplit des prodiges !...

Que ne ferais-je pas pour revoir la belle enfant qui m'adore, et que j'adore ?... Donc, ne me grondez plus, Maître... En vous voyant, tout à l'heure, de loin, à cette place, je me suis dit que vous alliez me sermonner... oh ! dans mon intérêt, certes !... Je vous en remercie — comme je vous remercie, encore, de la sollicitude que vous m'avez témoignée, cette nuit... C'est pour vous exprimer toute la reconnaissance que je vous garde, à ce sujet, que je me suis arrêté, céans... Je suis aise de n'avoir pas quitté cette contrée, hospitalière, sans vous avoir revu... Du reste, dans tous les cas, je vous eusse rendu visite, à Paris, ultérieurement, pour vous témoigner ma gratitude... Allons, Maître, ne me morigénez plus, maintenant que vous savez toute la vérité... Les amoureux sont fous, c'est connu !... Mais que leur folie est douce !...

Puis, par un geste très gracieux, Ogier tendit la main à Gaucher.

— Votre main... Maître... dit-il... Je ne veux pas vous retenir, plus longtemps, sous ce soleil, qui arde, déjà, quasiment comme en plein midi !

Gaucher fit quelques pas, et donna, très cordialement, la main au gentil cavalier.

— Partez donc !... s'écria-t-il... Mais, soyez prudent !

— Certes !... Je suis payé pour l'être !

— N'allez pas trop vite... Ménagez-vous... quand ce ne serait que pour l'amour de votre très amée blonde aux yeux bleus.

— Je suivrai vos recommandations... Dieu vous garde, Maître Gaucher Faber !

— Dieu vous garde, Messire Ogier d'Argental !

L'Ecuyer rendit les rênes à sa monture, qui, depuis un moment, déjà, piaffait, d'impatience, et qui partit comme un trait.

— Je lui ai dit : « N'allez pas trop vite !... » et il détale tout ainsi que s'il avait Belzébuth à ses trousses !... murmura Gaucher.

Puis, il suivit, des yeux, le cavalier, jusqu'à ce qu'il eût disparu, au-dessous du raidillon qui menait au bac, au bord de la rivière.

— Voilà un jouvenceau qui fera un « homme », dans toute la grande et très virile acception du mot !... pensa le Chirurgien du Roi de France. — Un gentil garçon... un très fidèle, très habile, et très courageux serviteur !... Il sert son Maître : Marigny... avec autant d'intelligence que d'énergie... Sous son apparence de femmelette, il est — de par l'empire de sa volonté... et parce que son devoir le pousse — vraiment fort !... Il m'a bien joliment conté, de verve, avec une gaîté de bon aloi, l'histoire de sa blonde maîtresse, aux yeux bleus... pour me donner le change et détourner mes soupçons !... Oui, oui, très gentil garçon !...

Gaucher soupira... et poursuivit :

— On est aise, à de certains moments... quand l'âme est en détresse — et je suis dans un de ces moments-là, certes, pour cause! — on est aise de rencontrer des gens pareils : des gens de cœur... tout dévoués à la cause qu'ils servent!... Cela réconforte!... Cela rassérène!... Avoir la foi... croire en ce que l'on fait... est, vraiment, le seul moyen d'être fort... d'être grand... d'être victorieux!...

Enfin, Gaucher conclut :

— Il est évident que Marigny attend, impatiemment, à Paris, le retour de son Ecuyer... Celui-ci a grande hâte de lui apporter le résultat de la mission dont il a été chargé... C'est pour cela qu'il s'est mis en route, si vite... dans l'état, pitoyable, où il est!... C'est égal, pourquoi diable Marigny a-t-il envoyé ce jeune homme à l'Abbaye, Royale, de Maubuisson?... Je ne peux m'expliquer pourquoi ; mais il me semble que j'aurais intérêt à le savoir!...

Tout pensif, il entra dans la maison... où Roland, et les amis du Grand Fauconnier, l'attendaient, impatiemment...

XXV

LES RAISONS DE MESSIRE JACQUES

... Une heure après, Gaucher vint s'asseoir au chevet d'Apollon...

Il avait laissé Roland près du lit de Remi, toujours évanoui... et lui avait recommandé de l'appeler si le colosse reprenait connaissance.

Deux des Fauconniers, les meilleurs amis du Bourguignon... et les deux femmes, à son service, qui, la veille, encore, étaient dirigées par Juliette, faisant office de maîtresse de maison — étaient restés à la disposition de Roland.

Les autres serviteurs de la Fauconnerie, étaient retournés, chacun, à sa besogne.

Messire Jacques, qui s'était alité, sur l'ordre de Gaucher, avait pris des boissons réconfortantes... et, par suite, se trouvait plus fort... plus calme, aussi — non moins profondément meurtri, moralement, cela va sans dire.

— Eh! bien?... Demanda Apollon... Remi?...

— Il est toujours dans le même état... Tous les moyens que j'ai employés pour le tirer de son évanouissement ont été inutiles... Sois sans inquiétude, à ce sujet... Il reviendra à lui d'un moment à l'autre... Roland me préviendra, si cela arrive pendant que je suis ici... Notre amé Remi repose sur un bon lit... J'ai lavé, soigneusement, et pansé sa blessure... Pour le moment, il n'y a rien à faire qu'une chose: Attendre.

— Au moins, dis-moi... mon bon Gaucher, il n'est pas en danger?

...Je m'écriai, joyeux, soudain réconforté : « Tout n'est pas perdu, encore, peut-être ! »
(P. 1352.)

— Non... On meurt, sur le coup, d'une blessure à la tête, autrement, on en revient, presque toujours... Remi est jeune, encore... Il est exceptionnellement vigoureux... Grâce aux soins qu'il recevra... avant un mois, — j'en réponds, — il sera debout... complètement rétabli.

Gaucher ajouta, après un temps de silence :

— Ah! je voudrais être, — relativement aux suites que comportera toute cette aventure, — aussi tranquille que je le suis à l'égard de Remi.

Apollon soupira.

Gaucher reprit, bientô :

— Or çà, mon amé compagnon... puisque tu te sens plus fort, causons, veux-tu?

— Causons!

— Il importe que nous prenions, le plus promptement possible, les mesures que la situation comporte...

— Oui!

— Il faut que nous agissions... et, d'abord, bien entendu, que nous cherchions, ensemble, les moyens d'action à employer pour retrouver Clotilde, et Juliette...

Messire Jacques secoua la tête.

— Dieu ne s'occupe pas de pareilles vétilles!... dit-il, tristement... Et, pourtant, Dieu, seul, pourrait nous venir en aide, en cette circonstance!

— Qui sait?... fit Gaucher, non sans assurance... La victoire appartient, en toute circonstance, à qui veut fermement et longtemps...

— Tu as un projet?... demanda Apollon.

— Peut-être!

— Quel?

— Tu le sauras... Auparavant, dis-moi... ainsi que tu l'as indiqué, déjà, brièvement, pendant cette conversation, très courte, que nous avons eue, à Poissy, chez ce brave garçon qui t'a si cordialement accueilli... es-tu sûr, — absolument sûr... que le coup a été fait par Jean de Meung, et par le Père Richard?

— Sûr!... Je les ai vus, tous les deux, sur la rive, donnant des ordres aux hommes qui les accompagnaient.

— Bien!... Mais, selon toi, qui des deux fut le metteur en œuvre, principal, du guet-apens?... Jean de Meung, ou le Père Richard?

— Le Père Richard... ou, tout au moins, c'est lui qui avait, le plus, intérêt à ce qu'il s'accomplît.

— Explique-toi mieux?

Apollon s'accouda, sur son lit, regarda Gaucher, et dit :

— Jean de Meung, c'est certain, a voulu se venger de nous... et voilà tout... Après la scène qui s'est jouée, l'autre jour, chez moi, près du chemin creux, lors de ton arrivée à Maubuisson... nous devions nous attendre — et nous nous attendions, du reste — à ce que cet homme usât de représailles, envers nous... Comment ces deux scélérats : Clopinel, et l'Evêque, se sont-ils unis pour agir, d'un commun accord, la nuit dernière, contre nous?... Je n'en sais rien... Peu importe, d'ailleurs!... Oui, Jean de Meung ne fut qu'un instrument aux mains du Père Richard, qui s'est servi, de lui, habilement, et qui bénéficiera, surtout, selon moi, de tout le mal qui nous a été fait...

— Mais...

— Oh! tu connaîtras toute ma pensée, à ce sujet, et, quand tu la connaîtras, tu seras de mon avis.

— Parle donc?

— Tu n'as pas oublié que ce Richard, maintenant Évêque... et ce Moine, qui nous paya, jadis, Remi, et moi, pour enlever l'enfant de Clotilde de la Maison à la Madone Dorée... ne font qu'une seule et même personne?

— Poursuis?

— Vois-tu, depuis hier — et depuis quelques heures, surtout — ces choses occupent mon esprit... J'y ai longuement réfléchi, si abattu que j'aie été... Voici le résultat de mes réflexions...

— J'écoute?

— Après l'affaire de la Maison à la Madone Dorée, comme nous avions fui, Remi, et moi... en emportant Clotilde, et sa fille... le Moine nous attendit, comme tu sais, à la Tour de Nesle, où nous devions le rejoindre, et lui apporter l'enfant...

— Oui.

— Il ne nous revit pas... Il dut supposer... ainsi, du reste, que ceux qui avaient des raisons de s'intéresser à cet événement... que nous avions disparu, tous, sous les ruines de la maison incendiée...

— C'est probable.

— Peut-être, le Moine soupçonna-t-il la vérité?... C'est douteux; mais, enfin, supposons-le... Dans ce cas, le Moine nous fit rechercher... ou pour son propre compte... ou pour le compte de l'être, quel qu'il soit, sur l'ordre, et au profit de qui il avait agi... Mais nous avions pris nos précautions avec une extrême prudence, une grande habileté... On ne nous retrouva point... Ou, du moins — et comment?... je l'ignore — on ne nous retrouva que plus tard... C'est-à-dire alors que l'Abbesse de Maubuisson: la Révérende Mère Marie des Anges, ayant fait appeler Remi... lui dit ce que tu sais : qu'elle nous protégerait, toujours, en toute occasion, efficacement; mais à la condition, expresse, que nous consentirions à vivre, désormais, et toujours, dans notre obscurité... sans chercher, jamais, à pénétrer le secret du passé, mystérieux... notamment en ce qui se rattachait au vrai nom... à la vraie condition de ce Raymond, le père de Juliette... de ce Raymond, qui, d'après Clotilde, n'était qu'un simple capitaine, et qui, selon nous, devait être... était — il n'en faut pas douter — quelque très grand, très haut, et très puissant Seigneur...

— Après?

— Or, le jour où se joua la scène entre Jean de Meung, et Juliette... le jour de ton arrivée, avec Roland, à Maubuisson... ce Moine, de jadis, devenu Évêque, Confesseur de Marguerite de Bourgogne, vint, en ma maison, avec la

Princesse, la belle-sœur de celle-ci, et quelques gens de leur suite... J'ai tout fait, ce jour-là — averti par je ne sais quel instinct secret qu'il me fallait agir ainsi — j'ai tout fait pour que les visiteurs royaux ne se trouvassent point en présence de Juliette... Malheureusement, mes efforts, en ce sens, furent inutiles... Tu sais comment la Princesse, et le Père Richard, virent notre petite Juliette — dans la salle où les jouvenceaux s'étaient réfugiés pour deviser de choses amoureuses.

— Oui.

— Comme cet Évêque : le Moine de jadis — regardait Juliette!... Je le vois, encore, fixant, sur elle, ses yeux ardents... Elle ressemble, à sa mère, de manière prodigieuse, tu le sais?... En elle, il reconnut cette Clotilde, qu'il avait poursuivie, autrefois, — comme il avait reconnu, un moment auparavant, Remi, et moi-même... Ce Religieux nous avait donc retrouvés, par grand hasard, — et, de plus, il avait retrouvé, du même coup, cette enfant, devenue jeune fille, que nous devions lui porter à la Tour de Nesle... Tout cela est clair, net, précis, saisissant... et terrible!...

— Oui!... Oui!...

— Ajoute à cela, je t'en prie, que, pendant un assez long temps, et tandis que je montrais mes enluminures au Prieur, à l'autre Princesse, et aux gens de la suite de Marguerite, celle-ci, s'étant retirée, en la compagnie du Père Richard, dans un coin de la salle, causa, assez longtemps, avec lui... Que se dirent-ils, alors?... Qui le saura, jamais?... Ils regardaient, cependant, à la dérobée, tout en causant, Remi, et moi... Juliette, et Roland, tour à tour... C'est à la suite de cette conversation, louche, que Marguerite offrit, à Juliette, le riche collier d'or qu'elle portait... ce collier que Juliette, hautaine, presque méprisante, faillit refuser : fait, qui, manifestement, blessa la Princesse... et qui l'indisposa, contre nous, au profit du Père Richard...

— Je me souviens de tout cela.

— Que te dirai-je de plus?... Avec cette clairvoyance qui est la caractéristique de ta nature, n'as-tu pas, déjà, tiré, de l'énoncé, très net, de ces faits, les conclusions qui en découlent, tout naturellement?...

— Poursuis?... Poursuis?

— Le Père Richard, au sortir de ma maison de Maubuisson, apprit, fort aisément : que Remi vivait, à Conflans, avec la mère de la jeune fille qu'il avait vue chez moi... c'est-à-dire avec la jeune femme de la Maison à la Madone Dorée... Cette femme, d'ailleurs : Clotilde... ne la vit-il pas, et ne la reconnut-il pas... dès le lendemain, quand elle lui apparut, avec Juliette, sur la terrasse du jardin de Remi, à Conflans... lorsqu'il passa, là, à cheval, avec Jean de Meung... fait qui effraya Remi, à ce point, qu'il nous envoya quérir, à Maubuisson, parce que, en l'Évêque de Saint-Georges, à ce moment-là même, il avait reconnu, enfin, le Moine de jadis?... Ajoute, enfin, que, par

Jean de Meung, — qui a fort bien, aussi, reconnu, en moi, le mari de cette tant aimée Gisèle, qu'il m'enleva, naguère — tout mon passé lui a été révélé.

— Tout cela est fort judicieusement déduit... Poursuis?

— Et dis-toi, ces choses étant données, que Jean de Meung, en cette aventure, ne fut bien qu'un instrument au service du Religieux... dis-toi que Jean de Meung n'a agi que pour se venger de nous, au lieu que le Père Richard, ainsi que je l'ai indiqué, déjà, avait le plus grand intérêt à utiliser, à son profit, le bras de Jean de Meung, pour nous enlever Clotilde, et sa fille... Quel intérêt?... Je n'en sais rien... Mais, à ce sujet, on peut faire des suppositions qui me paraissent vraisemblables...

— Quelles?

— Ce Moine, devenu Évêque, connaît-il l'amant de Clotilde?... C'est possible... Nous avons établi, tout à l'heure, que cet homme devait être un Seigneur tout puissant!... Depuis seize années, il est devenu plus puissant, encore, qui sait?... Il est certain qu'il aimait Clotilde, et qu'il a dû la rechercher... L'Évêque, l'ayant retrouvée, ne s'est-il pas dit que cet amant, ce père... tout puissant — paierait, de toute sa faveur, celui qui lui rendrait deux êtres bien chers?

— C'est possible.

— Cet amant, ce père, ne peut-il pas faire donner le chapeau de Cardinal à l'Évêque de Saint-Georges — ambitieux, c'est certain — pour prix de sa découverte?...

— Oui.

— Telle est la première supposition qu'on est en droit de faire... tout en se disant que l'on en peut trouver une autre, plus vraisemblable encore...

— Achève?

— Vois-tu... j'en reviens à ce que je t'ai dit, souvent, au cours de nos entretiens, quand nous nous occupions du passé, mystérieux, de Clotilde... Pour moi, elle fut, bien, la maîtresse d'un très haut Seigneur... de qui elle ignorait le vrai nom... Celui-ci, j'en répondrais, était marié... Sa femme, avertie — je le crois fermement — par le Moine, qui avait intérêt à la servir... connut le secret des amours clandestines de son mari... et ce fût elle, qui, poussée par la jalousie, fit agir le Moine, pour l'enlèvement de l'enfant de la maîtresse de son mari... Je dirai plus...

— Dis?

— Cette femme, offensée... désireuse de se venger, terriblement, de celle qui lui avait pris son mari, avait donné l'ordre, assurément, au Moine, de faire disparaître sa rivale, dans l'incendie de la maison, après l'enlèvement de l'enfant.

— Vengeance effroyable!

— Une femme est capable de tout, dans sa colère, pour tirer vengeance de ceux qui l'ont offensée.

— C'est vrai!...

— Le Moine, n'ayant réussi qu'à demi, dans sa tâche scélérate, dût dire à cette femme, pour la satisfaire et conserver sa faveur, que nous avions tous disparu dans l'incendie... Elle le crût, c'est probable... Elle put le croire avec d'autant plus de raison que nous nous étions mieux cachés... qu'il lui était moins possible de retrouver nos traces... Plus tard, cependant, elle les retrouva... Comment, encore une fois?... Par quel jeu mystérieux du hasard? Je l'ignore!... Mais elle les retrouva... Naturellement, elle se garda bien de faire part de sa découverte au Moine : son premier complice... Du reste, il n'était plus, alors, sans doute, près d'elle... Cette femme était assez puissante, assez riche, à coup sûr, pour nous faire disparaître... Mais elle avait eu des remords de son acte, peut-être... Elle se reprochait d'avoir frappé, si férocement, la maîtresse de son mari... d'avoir fait tant de victimes, dont les fantômes, c'est probable, depuis le drame de la Maison à la Madone Dorée, hantaient ses nuits sans sommeil... Elle avait appris, avec une satisfaction indicible, que ces êtres, qu'elle croyait disparus, par son fait, vivaient! Quel poids de moins, sur elle!... Quel soulagement pour sa conscience troublée!... Quel calme cette découverte avait dû mettre dans sa vie tourmentée!... Que bénit dût être, pour elle, le jour où elle connut que nous existions!

Apollon avait prononcé ces paroles avec émotion.

Ses yeux brillaient d'un éclat très vif.

La fièvre le brûlait de plus en plus.

— Cette conversation t'accable?... dit Gaucher.

— Elle est nécessaire!... répliqua Messire Jacques.

— Repose-toi, un moment...

— Non!... Non!... Poursuivons... Seulement, donne-moi à boire... J'ai soif... Une soif ardente!

Gaucher donna, a son amé compagnon, un gobelet plein d'une potion rafraîchissante.

Apollon le vida, d'un trait.

Puis, il s'appuya, commodément, sur sa couche, et reprit :

— C'est alors que la très puissante dame... bien décidée, pour son repos, par hasard reconquis, à ne plus poursuivre ceux qu'elle avait haïs, farouchement, jusqu'à vouloir les faire disparaître; mais, désireuse, encore, pourtant, de ne pas les voir surgir, devant elle, pour troubler son bonheur conjugal — se disant qu'ils étaient suffisamment loin d'elle, et cachés, pour qu'elle n'ait rien à redouter d'eux... a fait agir — comme tu sais — à son profit, par devers nous, l'Abbesse de Maubuisson : la Révérende Mère Marie des Anges... Or, conviens-en : Pour que cette femme, inconnue, ait pu faire

agir, avec tant d'obéissance, la haute et puissante Abbesse... il a fallu que cette inconnue fut plus haute, et plus puissante, encore, que nous ne l'avions jamais supposé... il a fallu qu'elle touchât, quasiment, au Trône...

— J'en conviens !... Et j'admire, vraiment, mon amé Apollon, la puissance de ton imagination, qui a reconstitué, ainsi, ce ténébreux passé, avec tant de vraisemblance.

Messire Jacques poursuivit :

— Cela étant, dûment, établi... ne peut-on pas supposer que le Père Richard, ayant retrouvé Clotilde, et Juliette, ne les a enlevées que pour aller dire à cette femme : « — La maîtresse, et la fille, de votre mari... que nous croyions mortes, vivent !... Elles sont entre mes mains... Quand je le voudrai, je les mettrai en présence de votre mari... Ou bien, je vous les livrerai, quand vous le souhaiterez. »

— C'est possible !

— Il va de soi que l'Évêque, ambitieux, compte se faire payer son service... Voilà, mon amé Gaucher, ce que l'on peut croire...

Apollon ajouta, après un temps de silence :

— On peut imaginer bien d'autres choses encore... Qui sait ?... Marguerite de Bourgogne, elle aussi, n'est-elle pas mêlée à tout cela ?... N'est-ce pas elle qui a fait agir le Père Richard ?... La politique, par surcroît, n'est-elle pas en jeu, en toute cette aventure ?... Le champ est vaste aux conjectures... Nous sommes dans l'inconnu, hélas !...

Et Messire Jacques conclut, ainsi :

— Il s'agissait, seulement, de démontrer que c'est l'Évêque de Saint-Georges qui a agi... C'est lui, seul, qui doit être rendu responsable, par nous, du guet-apens de la nuit dernière... C'est lui... lui, seul, — qui devra nous en rendre compte...

— Je suis de cet avis !... dit Gaucher, définitivement convaincu.

Apollon reprit :

— Hélas !... Comment pourrons-nous agir contre lui ?... Nous ne sommes pas de force !... Que faire, moi, pauvre enlumineur... et Remi, humble Fauconnier — contre un Dignitaire Ecclésiastique, Confesseur d'une très haute et très Puissante Princesse, déjà Majesté Souveraine, et qui sera, un jour, Reine de France ?...

Gaucher, préoccupé, ne répondit pas.

Messire Jacques estima que, comme lui, son amé compagnon se rendait compte, exactement, de leur impuissance à agir contre de si hauts personnages.

En proie à une morne tristesse, il ajouta :

— Ah ! mon bon Gaucher, quand le mauvais Sort a touché des êtres, il s'acharne sur eux !... Puis-je dire qu'il ne s'acharne, ainsi, que sur les meilleurs ?... Pourquoi pas ?... Remi, et moi, nous avons fait le bien autant

que cela a été en notre pouvoir... Nous n'en sommes guère récompensés !... Je crois, décidément, que c'est le mal qui domine, et triomphe !... L'être malfaisant est un fort... l'être vertueux une dupe !... Décevante constatation !...

Puis, il dit, encore... et, cette fois, avec accablement :

— Ma vie... tout entière — ainsi, du reste, que celle de mon pauvre Remi... a été rempli de souffrances !... Je n'ai plus la force, même, de me révolter contre la Destinée !... Roland, maintenant, n'a plus besoin de moi... Son avenir est assuré, de par toi, qui ne lui manqueras jamais... Je ne peux plus être utile à rien, ni à personne : je n'ai plus de courage, plus de foi !... Ma vie est finie !... Vraiment — vraiment, je regrette que ces misérables ne m'aient pas tué, la nuit dernière !...

Il soupira...

Sa tête retomba sur sa couche.

Et il ferma les yeux.

Gaucher, ému, lui serra la main, affectueusement.

— Repose-toi !... dit-il... Tu es las !... Repose-toi, mon amé compagnon !

Après un très long temps de silence... pendant lequel les deux hommes avaient pensé, chacun de son côté... Apollon reprit, d'une voix très douce :

— Vois comme la créature humaine se reprend, vite, à l'espoir, quand elle entrevoit, dans la situation la plus difficile... la plus terrible, même, la moindre issue favorable... quand elle est touchée par une preuve de sympathie... quand elle voit s'agiter, autour d'elle, des êtres bons, loyaux, simples, doux... qui s'intéressent à elle !... Ce matin, lorsque j'étais chez ces braves gens, de Poissy, chez qui je m'étais traîné, si péniblement... quand, par la femme du laboureur, qui était restée, près de moi, abattu, brisé, désespéré — j'appris que le char, qui venait nous chercher, pour nous ramener ici, approchait... quand je sus que j'allais te voir — je m'écriai, joyeux, soudain réconforté : « Tout n'est pas perdu, encore, peut-être ! »

Au souvenir de la joie qu'il avait éprouvée, alors... Messire Jacques sourit.

L'expression de sa physionomie s'était modifiée, radicalement.

— A la bonne heure !... s'écria Gaucher... A la bonne heure !... Je te retrouve !... Tu as dit juste : « Tout n'est pas perdu, encore !... » Non, certes !... Je te connais : Tu es courageux parmi les plus courageux !... Tu es un être de dévouement par excellence... J'étais sûr, que, bientôt, je te reverrais prêt à tout entreprendre pour poursuivre ton œuvre... Tes ennemis — nos ennemis... car je suis des vôtres depuis près de vingt ans ; j'ai toujours partagé vos peines et vos joies et je compte les partager toujours — nos ennemis sont puissants ?... Eh ! bien, pour les atteindre, nous agirons avec plus d'énergie, voilà tout... Nous en sommes capables, certes... Et nous le montrerons !...

— Mon bon Gaucher !... fit Apollon, touché.

Il s'était soulevé sur sa couche... et il attendait, anxieusement, la suite des explications de son interlocuteur. (P. 1356.)

— Que parlais-tu de mourir?... poursuivit le Chirurgien du Roi de France... Roland, as-tu dit, n'a plus besoin de toi; tu ne peux plus être utile à personne?... Allons donc!... Ta tâche n'est pas accomplie... Il s'en faut de beaucoup!... Tu te dois, plus que jamais, en ce péril urgent, à Remi, à Clotilde, à Juliette... à ton fils... et à mon amitié!... Du reste, tu connais tes devoirs, et tu les rempliras, comme tu l'as toujours fait... Dans quelques jours, quand tu seras debout, tu te retrouveras prêt à agir avec

la patience, l'énergie, l'habileté, que tu as mises, en toute occasion, au service de ceux que tu as aimés, défendus, protégés, et servis...

Gaucher poursuivit, avec véhémence :

— Non, tu ne crois pas... tu ne peux pas croire que c'est le mal qui domine, et triomphe... ni que l'être malfaisant est un fort et l'être vertueux une dupe!... Tu as, sans cesse, proclamé le contraire, et tu as eu raison... Quiconque fait le mal, est, au fond, inhabile, et prépare sa perte!... La vertu est la seule force, humaine, vraiment toute puissante... Seule, elle peut donner le bonheur... C'est grâce à elle, seulement, qu'on a des joies durables... solidement étayées... Il peut advenir que l'homme vertueux soit atteint par l'adversité : Contre elle, alors, sa vertu le protège... Elle l'aide à se relever... Tout au moins, elle lui donne la force nécessaire pour subir ses maux avec courage...

— C'est vrai!... dit Apollon.

— Sans compter — car, il ne faut pas être égoïste... il faut voir plus haut, plus loin, ici-bas, que son humble personnalité — sans compter, disais-je... que tout être vertueux qui souffre s'efforce de sortir de peine : Or, cet effort, honnêtement tenté par un honnête homme — et qui lui assure la victoire, presque toujours, quand il s'est manifesté virilement — est utile à l'humanité... qui profite, pour le bonheur général, du résultat obtenu par tout acte, courageusement exécuté, même par l'être le plus infime... Nos ennemis, qui représentent le mal, triomphent, momentanément; mais, pour que leur triomphe dure, il faudra qu'ils fassent le mal, encore... toujours!... Tout être malfaisant est condamné à la lutte, perpétuelle, pour garder le bénéfice de ses actes détestables... et, même, souvent, pour accroître, encore, ce bénéfice... C'est ce qui le perd!... Un jour vient où il est pris dans ses propres rêts... Ou bien, il se heurte à un autre être, plus malfaisant, et plus fort que lui, qui l'abat... Il succombe...

— Tu as raison!... dit Messire Jacques, avec une grande douceur... Nous poursuivrons notre œuvre!... Nous ferons notre devoir!... Cela nous donnera, du moins, la paix de la conscience : Souverain réconfort pour des hommes tels que nous!... Peut-être vaincrons-nous, du reste?... Souhaitons-le!... Dans tous les cas, et comme tu l'as fort bien dit, mon amé Gaucher, les efforts que nous tenterons, au pourchas du mal, seront utiles, à d'autres, s'ils ne nous ont point été utiles à nous-mêmes!...

Il y eut, entre ces deux hommes, au grand cœur, un nouveau, et très long temps de silence.

Ce fut Apollon qui le rompit.

— Comme je disais, tout à l'heure... fit-il... que Dieu, seul — qui ne s'occupe pas de pareilles vétilles! — pourrait nous venir en aide, en cette circonstance, tu t'es écrié : « Qui sait?... »

— Je le répète... dit Gaucher.

— Tu as ajouté que tu avais formé un projet d'action, pour atteindre, et abattre, nos ennemis?...

— C'est vrai...

— Et, comme je t'interrogeais, à ce sujet, tu m'as répondu : « Tu sauras tout, bientôt... » Peux-tu, et veux-tu, t'expliquer, à présent?

— Oui!...

— Parle?

XXVI

LE PROJET DE MAITRE GAUCHER FABER

— Je crois... fit Gaucher... et il faut que je te le dise, d'abord... je crois que nous devons agir vite... C'est ton avis, je pense?

— Oui !

— Il importe que nous ne laissions pas, à nos ennemis, le temps de se fortifier dans leur triomphe...

— Oui... C'est bien ce qu'il faudrait faire... Mais...

— Pour cela... reprit Gaucher, sans se soucier de l'interruption... il faut que nous mettions nos susdits ennemis dans la nécessité de se défendre, dès aujourd'hui, si possible, contre nous... Il faut que nous les attaquions de manière soudaine... et terrible... Il faut, de plus, que cette attaque soit opérée, par nous, avec l'appui d'une force souveraine, capable d'effrayer le Père Richard... et, devant laquelle, peut-être, il sera contraint de capituler, immédiatement...

Le chirurgien du Roi avait parlé avec une grande assurance, comme un homme qui a, longuement, mûri un projet, et qui a foi en sa réussite.

Messire Jacques, stupéfait, regarda son compagnon.

— Pour que tu parles ainsi... dit-il... il faut que tu aies la certitude que cette force, que tu comptes utiliser, à notre profit, nous est acquise, d'ores et déjà?

— J'en ai la certitude...

— Ah !

— Ou... pour être plus vrai... la quasi certitude...

— Explique-toi?

Gaucher reprit :

— Je dois te dire, encore, que, selon moi, nous n'avons pas d'autre moyen à employer pour obtenir justice... Ni toi... ni Remi, vous ne pouvez agir, momentanément... Que feriez-vous, du reste?... C'est donc moi qui me mettrai en campagne... tout à l'heure — du moins, si tu approuves mon projet, comme je l'espère...

— Où iras-tu?

— A Paris.

— Et que feras-tu?

— C'est simple : Dès mon arrivée à Paris, je me présenterai, immédiatement, au Palais...

— Au Palais?... répéta Apollon.

— Je verrai le Roi...

— Après?... demanda Messire Jacques.

Il s'était soulevé sur sa couche... et il attendait, anxieusement, la suite des explications de son interlocuteur.

— Tu te troubles!... fit celui-ci.

— C'est vrai!

— Pourquoi?

— C'est que je crois comprendre que tu veux...

— Eh! bien?... Achève?

— Non!... Poursuis?... Poursuis?...

Gaucher reprit :

— J'ai quelque crédit, comme tu sais, sur l'esprit de Philippe, qui a de l'estime pour moi.

— Après?... Après?...

— Quand je me trouverai par devant celui qui détient, dans sa Royale main, le souverain droit de Justice — de celui qui, à tous égards, est digne de le détenir, ce droit... le plus bel apanage de sa couronne... je lui dirai toute la vérité... et je lui demanderai son appui, pour nous tous.

— Je ne m'étais pas trompé... murmura Apollon, frémissant... j'avais deviné que tu comptais...

Gaucher, surpris, regarda Messire Jacques, à son tour.

— Tu as une objection à faire?... interrogea-t-il.

— Certes...

— Quelle?

Sans répondre à cette question, Apollon s'écria :

— Gaucher... tu m'épouvantes!

— Pour quoi?

— Tu ne tenteras pas cette démarche...

— Elle te paraît dangereuse?

— Oui.

— Pour quelles raisons?

— Cette démarche — dangereuse... serait, de plus, inutile.

— Inutile?

— Oui!... Elle ne donnerait pas les résultats que tu en attends.

— Philippe IV est un juste... Il...

— Ecoute-moi.

— Parle?

Apollon reprit :

— Raisonnons... Le Père Richard est un coquin déterminé, c'est certain : Nous ne sommes que trop payés pour le savoir, hélas!... Mais c'est, aussi, un habile homme... Il faut que tu en conviennes?

— Eh! bien?

— Quand il a organisé le guet-apens de la nuit dernière... il savait bien — c'est évident — que, s'il triomphait de nous — et son triomphe ne faisait pas de doute possible — nous l'accuserions du rapt de Clotilde, et de Juliette.

— Après?

— Il savait bien que tu étais notre ami... toi qui, de par ta situation, as accès près du Roi...

— Poursuis ?

— Il savait bien que, après le guet-apens, après le rapt... ta première pensée serait d'aller porter plainte aux pieds de Philippe.

— C'est possible.

— C'est sûr... Un homme tel que le Père Richard ne tente rien sans avoir longuement, patiemment, pesé toutes choses... Oui, n'en doute pas, il a prévu que nous irions demander, contre lui, Justice au Roi de France... Et, pourtant, il a agi... Sais-tu pourquoi?...

— Dis ?

— Il a pensé que nous n'oserions pas nous plaindre de l'agression, ni du rapt, retenus que nous serions par la crainte d'être forcés de confesser, en même temps, le secret des choses passées... qui nous seraient attribuées à crime...

Gaucher fit un mouvement, et dit :

— C'est précisément parce que le Père Richard est un fort habile homme, que cette considération n'a pas pu constituer, à ses yeux, une arme contre nous... Le passé, mon amé Apollon, pouvait vous être attribué à crime, il est vrai... jusqu'à un certain point... jadis... Aujourd'hui, et après ce que vous avez fait, depuis seize années... point!.... Je te l'ai dit, je te le répète : Philippe sait voir, comprendre, et juger... Quand il connaîtra toute la vérité, il vous estimera, comme vous méritez de l'être... Et, de par lui, justice sera faite, bientôt!

Apollon répliqua :

— À moins que Philippe, par raison d'Etat, pour protéger l'Evêque de Saint-Georges, ou les gens que ce Religieux a servis, peut-être... en cette circonstance : soit l'amant de Clotilde... soit la femme de celui-ci — n'ait intérêt à ne pas écouter la juste plainte d'humbles sujets tels que nous,... quoi qu'ils soient soutenus, devant Sa Majesté, par Maître Gaucher Faber, son chirurgien, qu'il estime, et qu'il aime...

Gaucher voulut faire une objection ; mais Messire Jacques poursuivit :

— Sois sûr que le Père Richard est armé, en cette affaire, contre le Roi lui-même... Autrement... je le répète... il n'eut pas osé agir, contre nous, comme il l'a fait, avec tant d'audace... en personne... et à visage découvert... Quelle arme ce Religieux possède-t-il... qui le met à l'abri de la justice du Roi ?... Je l'ignore !... Mais il l'a, cette arme, n'en doute pas... La Justice, ici-bas... tu en es convaincu comme moi... n'est qu'une chose très relative, hélas !... Mais quand elle doit s'exercer à l'encontre des grands de ce monde, elle est plus que jamais illusoire !... Tout ce qui touche au passé, en ce qui regarde Clotilde, est environné de ténèbres épaisses... De très hauts personnages s'y trouvent mêlés... La Justice ne les atteindrait pas... même — et surtout, peut-être... la Justice du Roi !... La raison d'Etat... tu ne l'ignores pas, domine tout, pour des Conducteurs d'Êtres !... Je désapprouve donc ton généreux projet... mon amé Gaucher... Si le Roi savait, par toi, la vérité, nous y perdrions — je le crois fermement — plus que nous n'y gagnerions... Bien plus, nous pourrions tout y perdre..

Après un moment de silence, Apollon reprit :

— Pourtant, je suis de ton avis en ce sens qu'il est indispensable, en effet, que nous agissions vite, et, ce, ainsi que tu l'as indiqué, afin de ne pas donner, à nos ennemis, le temps de se fortifier dans leur triomphe... Je suis d'avis, également, qu'il nous faudrait, pour agir, un appui...

— Nous n'en trouverons pas de plus puissant que celui que peut nous donner le Roi !... répliqua Gaucher.

Les raisons d'Apollon ne l'avaient pas convaincu.

Il reprit :

— J'ai pesé comme il convient, les raisons — jusqu'à un certain point valables — que la prudence t'a suggérées... Je conçois que mon projet, hardi, t'effraie... Mais... tout est là : En as-tu un autre, meilleur, à mettre en œuvre ?... Certes, et j'en conviens, — pour les causes que tu as indiquées, nous nous exposons à des dangers en mettant le Roi au fait de ce qui s'est passé... Mais conviens, aussi, que nous pouvons — je dirai mieux : que nous devons, courir des risques... puisque, après tout, nous avons bien quelque chance pour nous.., et puisque, d'autre part, nous n'avons rien de mieux à faire, en l'état où nous sommes ?

Apollon secoua la tête.

— Nous n'avons rien de mieux à faire... murmura-t-il... pensif... Peut-être !

XXVII

L'IDÉE D'APOLLON

Gaucher s'écria :

— Que veux-tu dire?... Est-ce que cette conversation a fait naître, en ton esprit, une idée que nous pourrions, fructueusement, utiliser?

— Je l'espère... répliqua Messire Jacques... Du moins, on peut, toujours, s'y arrêter, afin de l'examiner plus attentivement.

— Certes!

— Du reste... poursuivit Apollon... comme s'il se parlait à lui-même — je m'étonne que nous n'ayions pas songé, à cela, plus tôt... car, en vérité, autant dans notre intérêt que par scrupule de conscience... il ne nous est pas possible d'agir autrement.

— Explique-toi?

Apollon dit :

— Voici : Jusqu'à présent, nous avons trouvé : Remi, Clotilde, Juliette, et moi... tout près de nous... un appui, très puissant, qui, jamais, ne nous a fait défaut...

— Je comprends!... Tu veux parler de l'appui que vous a donné, en toute occasion, l'Abbesse de Maubuisson?

— Oui!

— Tu estimes que c'est elle, d'abord, qui doit être informée de ce qui s'est passé, la nuit dernière?

— Oui!... Qu'en penses-tu?

— J'approuve!... En vérité, je m'étonne, moi aussi, maintenant, de n'avoir pas songé, tout d'abord, à l'Abbesse... Tu as raison : Etant donné la situation où vous vous trouvez, Remi, et toi, par devers elle, et autant dans votre intérêt que par scrupule de conscience — ainsi que tu l'as fort bien dit — c'est elle, avant tout, qui doit savoir que vous avez été victimes d'un guet-apens au cours duquel vous avez failli périr, ce, pendant qu'on enlevait vos protégées — et les siennes!... Oui, oui, excellente idée, mon amé Apollon!... Ton honnêteté devait te la suggérer... Effectivement, vous vous êtes engagés, par serment, à ne tenter aucune démarche en faveur de Clotilde, et de Juliette... Vous ne pouvez vous considérer comme déliés de votre serment, même par ce fait que vos protégées ont disparu... Dans cette circonstance, vous devez prévenir l'Abbesse.

— Bien.

— Elle, seule, — qui connaît, assurément, le secret du passé... du

moins en partie — peut vous donner, aujourd'hui, un conseil utile... que, d'ailleurs, encore une fois, à cause des engagements qui vous attachent à elle, vous ne pouvez pas ne pas lui demander...

— Bien.

— Sans compter que la Révérende Mère Marie des Anges: puissante Dame, peut, mieux que moi, encore, porter, elle même... ou faire porter, par les très hauts personnages qu'elle représente par devers vous, sa plainte, aux pieds de notre Sire, le Roi... si elle juge que cela est nécessaire.

— Oui... C'est cela.

— Dans tous les cas, quand elle saura que ses protégées ne sont plus sous votre garde, il est clair qu'elle devra prendre des mesures, quelconques, pour retrouver leurs traces... Elle vous fera connaître ses volontés... Vous aurez rempli votre devoir... et vous vous serez constitué, peut-être, cet appui dont vous avez absolument besoin pour agir contre vos ennemis... Je répète, donc, que ton idée est excellente, sous tous les rapports... Cela dit, me voici tout à fait à mon aise pour conclure.

— J'écoute?

XXVIII

D'ACCORD

— Il faut tout prévoir...

— Oui.

— Supposons que ceux qui ont fait agir l'Abbesse, vis-à-vis de vous, jadis, lui déclarent, aujourd'hui, que tout est bien dans la situation présente, et qu'elle doit vous intimer l'ordre de demeurer cois... de ne pas chercher à retrouver vos protégées — sous peine de vous exposer à la colère de hauts Seigneurs ayant intérêt, pour quelque raison que ce soit, à ce que les choses restent en l'état...

— Mais...

— Laisse-moi achever... Quand la Révérende Mère Marie des Anges, ayant consulté, au sujet de Clotilde, et de Juliette, ceux qu'elle sert depuis seize années, — vous aura signifié cet ultimatum, que ferez-vous?...

— Il faut...

— Vous inclinerez-vous devant sa volonté, formellement exprimée?... Renoncerez-vous, à jamais, à revoir celles que vous aimez, qui vous aiment, et de qui vous avez été séparés, scélératement?...

— Non, certes!

— A la bonne heure... Remarque, mon amé Apollon, que tout est possible... Qui sait si ces mêmes personnages, qui ont surveillé vos faits et gestes, depuis seize années, et qui ont trouvé bon que vous viviez près de Clotilde,

— Est-ce que tout ce que m'a dit Messire Roland, tout à l'heure, relativement aux faits, abominables, qui se sont passés, la nuit dernière, est exact!... demanda-t-elle. (P. 1368.)

et de Juliette, pendant ce temps, n'ont pas des raisons, nouvelles, pour vous éloigner d'elles?...

— Après?

— Qui sait si ce n'est pas à leur profit que le Père Richard a agi?...

— Après?... Après?

— Dans ces conditions, il est clair qu'ils diront, à l'Abbesse, de vous engager à vous tenir tranquilles... Or, je suis aise que tu m'aies déclaré, si nettement, que tu passeras outre à une pareille injonction... Vous êtes liés, ndissolublement, par les services rendus, par l'affection née de votre existence en commun... De pareils liens ne peuvent se rompre... Remi, et toi, vous avez protégé Juliette... Vous l'avez entourée de soins, de tendresse... Remi, et toi, vous avez servi de pères à Juliette... Toi, surtout, tu as fait, d'elle, l'adorable créature qu'elle est, au moral... A l'heure présente, ces deux êtres ne peuvent pas plus vivre sans vous, que vous ne pouvez vivre sans elles... Tout vous unit, tout vous attache les uns aux autres... Cela étant nettement établi, je dis : que, votre devoir, et votre intérêt, vous ordonnent de prévenir l'Abbesse... Il se peut que cela donne des résultats satisfaisants... Voilà pourquoi j'ai approuvé ton idée... Mais je dis, aussi, que : dans le cas où vous ne trouveriez pas, en la personne de l'Abbesse, cet appui, qu'elle vous a toujours accordé, jusqu'ici, et dont vous avez plus que jamais besoin, à cette heure... bien mieux, dans le cas, où, pour des raisons que nous n'aurons pas à rechercher, elle vous intimerait l'ordre, formel, — ce qui peut arriver, et il faut insister sur ce point — de vous abstenir de toute démarche ayant pour but de retrouver vos protégées, — je dis que vous auriez le droit, et le devoir, même, d'agir, malgré l'Abbesse, et ceux qu'elle représente.

— Oui!... Oui!... Oui!...

— Je dis que, dans ce cas, il vous faudrait vous empresser de chercher, ailleurs, un appui souverain... grâce auquel vous obtiendriez justice...

— Tu as raison!

— Je dis qu'il faudrait, sans hésiter, en revenir, alors, à mon projet... courir les risques qu'il offre, j'en conviens encore... et demander, au Roi, qu'il vous protège.

— Tu as raison!

— Je dis, enfin, que, si, par grand hasard, le Roi, retenu par la raison d'État, ne vous donnait pas satisfaction... il faudrait, seuls, et sans autre secours que celui que peut donner, à d'honnêtes gens, la certitude de remplir un devoir sacré, s'efforcer de tenter, même l'impossible, pour reconquérir, de haute lutte, ces deux créatures auxquelles vous avez, jusqu'ici, dévoué votre existence.

— Tu as raison!... dit Apollon, pour la troisième fois.

Les paroles de Gaucher l'avaient enthousiasmé.

Il serra, cordialement, la main de son vieux compagnon.

— Merci!... fit-il, tendrement... Merci!... Tu es de bon conseil... Tu vois juste, et loin... Que de services tu m'as rendu, déjà!... Un ami tel que toi constitue l'un des plus précieux biens qu'il y ait en ce monde!... Je t'ai rendu service, autrefois : Tu m'en as payé au centuple... Et, pourtant, je ne suis pas ton redevable, car mon affection, profonde, pour toi, est égale à celle que tu m'as vouée!... Tu m'as réconforté... Je me reprends à espérer... Je me sens plein de courage pour agir — moralement, tout au moins... car, pour le moment, je suis hors d'état de me mouvoir, physiquement... Je crois, fermement, que, à nous trois : Remi, toi, et moi... unis comme nous le sommes... prêts à tout pour une lutte où nous combattrons, comme tu l'as dit, avec la force que donne la certitude qu'on remplit un devoir sacré... nous pourrons, enfin, triompher de nos ennemis!...

Les deux amis se turent, un moment.

Ils étaient, tous les deux, fort émus.

Très satisfaits, aussi.

Certes, ils avaient lieu de l'être : leur longue conversation avait été fort utile.

Patiemment, attentivement, avec une logique très serrée, une habileté excessive, ils avaient examiné, creusé la situation... et ils étaient convaincus, tous les deux, à présent, qu'ils avaient pris les seules mesures que des êtres, à la fois très dévoués, très loyaux, et très prudents, pouvaient prendre, humainement, en pareille circonstance.

— Mon bon Gaucher!... reprit Apollon, de sa voix très harmonieuse.

— Mon vieil ami!... répliqua Gaucher... Espère!... Espère!... J'ai foi en l'avenir!

Puis, il poursuivit, bientôt :

— Nous sommes d'accord, sur tous les points?

— Absolument!

— J'en suis aise!... Eh bien, il ne faut pas perdre de temps! Cet entretien t'a fatigué?... Tu es las?... Repose-toi... Roland restera au chevet de Remi... Je lui donnerai mes instructions... Il me suppléera près du malade... Moi, je vais, immédiatement, me rendre à Maubuisson... Je verrai l'Abbesse..

— Bien!

— Je...

Gaucher s'interrompit.

Il avait entendu vibrer, dans le silence qui planait sur la maison de Remi, et sur les environs, brûlés par le soleil... une sonnerie, argentine, de grelots .. une sonnerie dont l'harmonieux timbre, d'abord lointain, s'était rapproché, peu à peu... s'était fait, bientôt, plus sonore... plus tintinnabu-

lant... et chantait, maintenant, comme un carillon à la voix grêle, perçante, joyeuse.

— Qu'est-ce que cela?... fit le Chirurgien du Roi de France.

— Un char, attelé de chevaux dont les harnais sont couverts de grelots et de clochettes, et qui passe, sur la route, devant la maison... fit Apollon...

Il demeura pensif.

— C'est singulier!... reprit-il... Pas un habitant des environs ne possède un attelage pareil... sauf, peut-être, le Seigneur de Conflans... Ce doit être sa femme, la Châtelaine du Donjon voisin, qui va se promener...

Puis, il dit, encore :

— Ou bien, le Seigneur de Conflans a-t-il appris que son Grand Fauconnier a été « navré », la nuit dernière... et envoie-t-il aux informations?... C'est un bon homme que ce Seigneur de Conflans... Il aime, beaucoup, notre pauvre Remi.

— Ce char semble s'être arrêté devant la maison... murmura Gaucher.. aux écoutes.

— Oui!... on n'entend plus, maintenant, les grelots vibrer que sous les mouvements, impatients, des chevaux.

— Je ferais bien, peut-être, d'aller voir ce qui se passe?... proposa le Chirurgien du Roi... Qu'en dis-tu?

— Oui.

— J'y vais.

Gaucher, tout aussitôt, ouvrit la porte de la chambre.

A sa grande surprise, il se trouva face à face avec Roland...

XXIX

L'ABBESSE DE MAUBUISSON

... Le jeune homme était tout troublé.

— Qu'y a-t-il donc?... demanda Gaucher.

— Remi... s'écria Apollon, plein d'inquiétude...

Il avait songé, tout d'abord, à son vieil ami.

— Remi n'est pas plus mal?... ajouta-t-il.

— Remi est toujours évanoui... répliqua Roland... Il ne s'agit pas de lui...

— Alors...

— Père, sais-tu qui est là?

— Non!... Comment veux-tu que je sache...

— Devine...

— Le Seigneur de Conflans, peut-être ?

— Non... c'est quelqu'un qui demande à te voir, sur l'heure.

— Moi ?

— Oui.

— Qui ?

— L'Abbesse de Maubuisson...

— L'Abbesse de Maubuisson !... répétèrent, en même temps, Gaucher, et Apollon... non moins stupéfaits l'un que l'autre.

— En personne !

— Voilà qui est prodigieux !... s'écria Apollon.

— Et inattendu !... ajouta Gaucher.

Il reprit :

— Ce char qui s'est arrêté, devant la maison... c'est...

— C'est ce char qui a amené, céans, la Révérende Mère Marie des Anges... répondit Roland... L'un de nos serviteurs, qui se trouvait devant la porte, a été interrogé par elle, d'abord... Elle a demandé si Messire Jacques était là... Elle a appris, par notre serviteur, que Remi, et toi, Père, vous avez été, cette nuit, blessés, grièvement... Cependant, et comme, de la chambre de Remi, j'avais entendu la colloque... j'étais sorti pour recevoir la haute, puissante et très vénérée Dame... Elle me vit... Elle me reconnut, tout aussitôt... Elle m'apparut très émue... bouleversée, même... Elle me fit répéter ce que notre serviteur lui avait dit, déjà... L'émoi de la Révérende Mère s'accrut, encore, lorsqu'elle sut, par moi, que Clotilde, et Juliette, avaient été enlevées... Enfin, elle s'écria : « Je veux voir Messire Jacques... Il faut, absolument, que je le voie... S'il est hors d'état de s'entretenir avec moi, je causerai avec Maître Gaucher Faber... Prévenez-le de ma visite... Faites vite, Messire, et revenez me chercher... » Je me suis éloigné, en hâte, pour venir vous avertir, tous les deux, de ce qui se passe...

— C'est prodigieux !... répéta Gaucher.

— Et singulier !... ajouta Apollon.

— Que peut-elle nous vouloir ? ajouta Gaucher... Pourquoi s'est-elle donné la peine de venir jusqu'ici ?...

— Cela m'inquiète !... murmura Apollon, pensif... Oui, oui, cela m'inquiète : Les Grands ne s'occupent des faits et gestes des gens de notre sorte que lorsque leur intérêt les y oblige... Souhaitons que, dans ce cas, l'intérêt de l'Abbesse — ou de ceux qu'elle sert — soit, en même temps, le nôtre !...

Puis, s'adressant à Gaucher, Messire Jacques poursuivit :

— Il y a, pour moi, évidente corrélation entre ce qui s'est produit, la nuit dernière, et ce qui nous arrive, présentement... Oui, tout cela se tient, c'est clair !... Comment ?... Nous ne pouvons le deviner... C'est grave !... Voilà tout ce que nous pouvons dire... Chose étrange ! Tu devais aller voir

l'Abbesse... Tu allais partir pour Maubuisson... Et, tout à coup, l'Abbesse arrive, céans... Cela devrait nous satisfaire... Au contraire, cela nous inquiète... C'est que cette démarche, bien inattendue, de la puissante Dame, est stupéfiante !... Elle est fort âgée... Elle ne se déplace que difficilement... Très rarement, du reste... Or, pour qu'elle soit venue jusqu'ici... pour qu'elle ait demandé à nous voir avec une pareille insistance... pour qu'elle ait paru si troublée en apprenant que Remi, et moi, nous avons été blessés... pour qu'elle ait paru plus troublée, encore, quand elle a su que Clotilde, et Juliette, ont été enlevées,... il faut qu'il se passe des choses exceptionnellement importantes... Mais, bien entendu, nous ne pouvons pas ne pas voir la Révérende Mère... Seulement, mon amé Gaucher, soyons plus attentifs, plus prudents que jamais... Nous allons avoir à jouer, peut-être, une partie qui aura, sur notre avenir, une importance capitale... Jouons serré... J'avais besoin de te dire cela.

— Sois tranquille !... répliqua le Chirurgien du Roi... Sois tranquille !...

Puis, il ajouta :

— Je vais aller chercher l'Abbesse?...

— Va !... répliqua Apollon.

— Je la ferai entrer ici?

— Oui !... Va !... Va !...

Et, se tournant vers Roland, Messire Jacques reprit :

— Toi,... retourne vers Remi... Va, mon fils...

Gaucher, et Roland, sortirent...

*
* *

... Un moment après, Gaucher se trouva, sur la route, devant la maison de Remi, près du char où l'Abbesse de Maubuisson était assise, attendant, impatiemment, le retour de Roland.

Ce char, de la très haute Abbesse, était magnifique.

Les roues étaient peintes en rouge rehaussé de filets dorés...

La caisse de ce riche véhicule était ornée de figurines finement sculptées et dorées...

Il était surmonté d'une sorte de dais, en bois, reproduisant les sculptures de la caisse, et flanqué de quatre grands panaches de plumes blanches...

De ce dais pendaient des rideaux, très légers, en soie cramoisie, qui préservaient les voyageurs de la poussière des routes, et qui les garantissaient contre les ardents rayons du soleil.

Il était attelé de quatre chevaux — quatre bêtes bien appareillées, blanches... superbement caparaconnées de filets faits de soie rouge, striée de fils d'or, et garnis de pompons flottants...

Ils portaient un harnais couvert d'une broderie d'or, et de pierres

scintillantes... auxquels étaient attachés une multitude de grelots, et de clochettes, en argent doré.

Des panaches de plumes blanches, semblables à ceux qui ornaient le dais du char, étaient piqués sur la tête de chacun des chevaux.

Enfin, les deux hommes qui conduisaient l'équipage, et qui montaient les deux bêtes attelées à droite, étaient vêtus d'un costume blanc, rehaussé de galons et de broderies d'or.

Cet attelage, entrevu sous la resplendissante illumination du soleil, par cette belle matinée d'un automne vraiment estival, était superbe, de forme, de couleur... et d'une richesse inouïe.

. . . . . .

L'Abbesse de Maubuisson : la Révérende Mère Marie des Anges, était assise, commodément, sur le siège d'arrière.

A côté d'elle, se tenait une jeune Nonne,... une frêle blondinette, aux yeux noirs, à la bouche rouge... adorablement jolie sous son froc blanc et noir.

Elle était attachée, spécialement, à la personne de la très haute Religieuse; elle lui tenait compagnie... l'amusant par son babil, par ses reparties, par sa gaîté, par ses éclats de rire; elle lui lisait les précieux manuscrits que possédait, en assez grand nombre, la riche Abbaye; elle la suivait dans ses promenades à travers les jardins du Monastère; elle chantait de vieux airs, dont la Révérende Mère Marie des Anges raffolait, en s'accompagnant d'une viole, dont ses doigts, fuselés, touchaient les cordes avec un exquis sentiment de l'harmonie; aux offices, elle priait, agenouillée près du siège Abbatial; elle prenait ses repas en tête à tête avec sa Supérieure... qui l'aimait tendrement, et ne pouvait se passer de la voir, sans cesse, aller et venir autour d'elle...

*
* *

— Veuillez accepter mes hommages les plus respectueux... ma très Révérende Mère... dit le Chirurgien du Roi, en s'inclinant, très bas, devant la haute Religieuse.

— Je suis aise de vous voir, Maître Gaucher Faber... répondit l'Abbesse.

Certes, Roland n'avait pas exagéré ses dires : La Mère Marie des Anges paraissait toute troublée...

Son visage, placide, habituellement, avait, alors, une expression de tristesse, et d'inquiétude indicibles.

— Est-ce que tout ce que m'a dit Messire Roland, tout à l'heure, relativement aux faits, abominables, qui se sont passés, la nuit dernière, est exact?... demanda-t-elle.

— Hélas!... Oui, ma révérende Mère!

La Mère Marie des Anges descendit de son char... avec l'aide de Gaucher... (P. 1371.)

— Remi a été presque assommé ?
— Oui !
— Messire Jacques à demi étranglé ?
— Oui !
— Clotilde, et ma pauvre petite Juliette ont été enlevées ?
— Oui !
— C'est effrayant !... s'écria l'Abbesse.

— Effrayant !... Oui, ma Révérende Mère !...

— Plus encore que vous ne le supposez, Maître Gaucher Faber !

— Que voulez-vous dire ?...

— Vous le saurez... Dites-moi, d'abord... puis-je voir Messire Jacques ?

— Pour cela, ma Révérende Mère, il faudrait qu'il vous plût de nous faire la grâce d'entrer dans la maison : Votre serviteur, très humble, Messire Jacques, est hors d'état de se tenir debout, présentement... Il a usé ses dernières forces, avec une énergie que j'ai admirée, à soutenir, avec moi, un long entretien relatif aux mesures qu'il importait que nous prissions dans la situation, terrible, où le Sort nous a jetés... Il est de mon devoir de vous informer, ma très Révérende Mère, que, au moment où Roland nous a annoncé votre arrivée, céans, j'allais partir, pour Maubuisson, sur l'avis de mon amé Apollon, pour vous informer de tout ce qui est arrivé, au cours de la nuit dernière.

— Bien !... répliqua la Mère Marie des Anges... J'entrerai dans la maison, Maître Gaucher Faber... Il faut, absolument, que je voie Messire Jacques... Il faut qu'il me dise tout !...

Son émotion s'était encore accrue.

— Qui pouvait prévoir cela ?... ajouta-t-elle... quelle aventure !... Hélas !... En un pareil moment !... Que va-t-il arriver ?... Que dira le Roi ?... Mon Dieu... Dieu bon... Dieu fort... Dieu Tout Puissant... protégez, soutenez votre dévouée servante !...

. . . . . .

« Que dira le Roi ? »

L'Abbesse avait bien prononcé ces mots.

Gaucher en demeura tout interdit.

Pourquoi la Révérende Mère Marie des Anges avait-elle parlé du Roi ?

« Que dira le Roi ? »

Gaucher se répétait cette phrase, de l'Abbesse, sans pouvoir s'en expliquer le sens mystérieux.

Le Roi s'intéressait donc à Remi, à Apollon, à Clotilde, à Juliette ?

Le Roi était-il donc capable de se préoccuper de ce qui les avait touchés ?

Pourquoi ?

En vérité, pour Gaucher Faber... l'aventure se compliquait étrangement, et devenait, de plus en plus, obscure...

Cette nouvelle complication, qui venait de surgir, devant Gaucher — conséquence immédiate du propos, incompréhensible, de la Mère Marie des Anges — constituerait-elle un danger de plus pour les victimes du Père Richard, ou une aide... inespérée !

Oui, oui, tout ce qui arrivait était étrange... et stupéfiant !

— Tout à l'heure... pensa Gaucher... je voulais aller porter plainte,

par devant le Roi, au nom de mes infortunés amis, et lui demander justice... et voilà que le Roi, semble-t-il, les connait... bien mieux : qu'il s'intéresse à leurs faits et gestes !... Qu'est-ce que tout cela signifie ?... Je ne tarderai pas, sans doute, à avoir, par l'Abbesse, à ce sujet, des explications qui éclaireront ces ténèbres où ma raison se perd ?...

. . . . . .

— Venez... venez... Maître Gaucher Faber... reprit la haute Religieuse... conduisez-moi près de Messire Jacques... Faisons vite... je suis attendue, à Paris... et, probablement, avec une très grande impatience... par notre Sire, le Roi...

Cette nouvelle articulation de l'Abbesse, acheva de troubler, profondément, le bon Gaucher.

L'Abbesse allait à Paris... pour rendre visite au Roi... qui l'attendait impatiemment ?

Et — chose extraordinaire, invraisemblable, prodigieuse ! — avant de se mettre en route, la Révérende Marie des Anges voulait voir Apollon !... Même — avait-elle dit — il fallait, absolument, qu'elle le vît !

— Je suis tout à vos ordres, ma Mère !... répliqua Gaucher.

— Restez dans le char, ma Sœur... et attendez mon retour... dit l'Abbesse à la Nonne.

— Bien, ma Révérende Mère !... répliqua la jeune Religieuse

*
* *

La Mère Marie des Anges descendit de son char... avec l'aide de Gaucher, qui avait offert offert son bras, fort galamment, à la puissante Dame.

Malgré son âge vénérable, elle se tenait très droite... et, sous son froc blanc, à demi recouvert d'un ample manteau noir... elle avait grand air.

Cette robe monacale, sans plis, dessinait les lignes, encore très pures, quasi sculpturales, de son corps, qui avait dû être superbe.

Son front, creusé de rides, entouré de cheveux blancs, sur lesquels s'appuyait sa coiffe religieuse, était lumineux... Ses yeux, noirs, brillaient comme des yeux de jeune fille...

Le visage de cette vieille femme — qui, dans sa jeunesse, avait été remarquablement belle, assurément, — était agréable à voir... parce que, en le regardant, on y découvrait, immédiatement, le reflet de sa belle âme.

Une croix, d'or, chef-d'œuvre d'orfèvrerie, d'une inestimable valeur, chargée d'émaux et de pierres précieuses... était suspendue, à son cou, par une chaîne d'or, non moins richement, et non moins artistiquement superbe.

Cette croix Abbatiale, insigne de la dignité de la Révérende Mère Marie

des Anges, contenait une précieuse, et très sainte, relique: Un morceau de la Vraie Croix de Notre Seigneur Jésus.

Elle avait été offerte, par la Reine Blanche — arrière grand'mère de Sa Majesté Philippe IV, Roi de France — fondatrice de l'Abbaye de Maubuisson, à la première Abbesse de ce Monastère.

Depuis, ce bijou avait été porté par toutes les Abbesses de la renommée Communauté.

*
* *

... La haute Religieuse, guidée par Gaucher Faber, pénétra, bientôt, dans la salle où se trouvait notre amé Apollon.

A son aspect, le nain se souleva, sur son lit, et s'inclina, respectueusement, pour saluer sa bienfaitrice.

Celle-ci s'approcha du lit du malade, et lui dit, avec une grande bonté:

— Je suis, vraiment, désespérée, Messire, de vous voir en cet état!...

— Je vous remercie, Madame et très Révérende Mère, de votre bienveillante sollicitude... répliqua Apollon... Qui, je suis accablé... Mais je dois être satisfait, encore, de m'être tiré, vivant, de cette aventure.

— Le Dieu Tout Puissant, qui vous a tant éprouvé, déjà, vous a envoyé une nouvelle épreuve !... Vous la supporterez plus vaillamment, Messire, quand je vous aurai dit que ce sera, peut-être, la dernière!

— La dernière ?... répéta Apollon, frémissant... Que voulez-vous dire, ma Mère?

Maître Gaucher Faber, cependant, avait approché une chaise, à bras, garnie de moelleux carreaux, sur laquelle l'Abbesse s'assit, au chevet, même, d'Apollon...

XXX

LUEUR D'ESPOIR

... L'Abbesse reprit:

— Avant tout, racontez-moi, en détail, tout ce qui vous est arrivé la nuit dernière?...

— Si vous le permettez, ma Révérende Mère, c'est moi qui vous ferai le récit demandé?... proposa Gaucher... Messire Jacques ne l'entreprendrait pas sans qu'il en résultât, pour lui, une fatigue très préjudiciable à son état...

— Parlez donc, Maître Gaucher Faber?... répliqua l'Abbesse... Je vous écoute?...

Lors, Gaucher raconta, à la Mère Marie des Anges, tous les événements

qui s'étaient produits, pendant le cours des trois précédentes journées, depuis le moment où s'était jouée la scène entre Jean de Meung, et Juliette... jusqu'à l'heure où il avait retrouvé ses amis : Remi, et Apollon... chez l'hospitalier manant de Poissy — sans oublier, bien entendu, ce qui se rapportait à la visite de Marguerite de Bourgogne chez Messire Jacques.

Il est superflu d'indiquer que Gaucher, par mesure de prudence, évita de dire, à l'Abbesse, que les protecteurs de Clotilde, et de Juliette, avaient reconnu, en le Père Richard, le Moine qui les avait fait agir, jadis, à la Maison à la Madone Dorée.

Il ne souffla pas mot, davantage, de toutes les réflexions que la conversation qu'il avait eue, avec Apollon, avant l'arrivée de la Mère Marie des Anges, à Conflans, leur avait suggérées...

Il se borna à narrer les faits, très exactement, et en détail; mais sans commentaires d'aucune sorte... sans explications complémentaires.

Même, il ne dit pas, à la haute Religieuse, que ses amis, effrayés par les étranges allées et venues de Jean de Meung, et de l'Évêque de Saint-Georges... pressentant qu'un danger les menaçait... avaient décidé de fuir, de s'éloigner de la contrée, momentanément, pour échapper à ce danger : Il déclara que les deux hommes, et les deux femmes, avaient été attaqués... par les complices de l'Évêque et de Clopinel... au cours d'une promenade, en bateau, organisée par Remi... d'une promenade agréable à faire, le soir, à la fraîche, après une journée de torride chaleur.

Il ne fallait pas que l'Abbesse put reprocher, à ses protégés, d'avoir pris une décision aussi importante que celle qui se rattachait à leur projet de fuite, sans lui avoir demandé son avis, au préalable.

De vrai, ce reproche, que la Mère Marie des Anges aurait pu leur adresser, eut porté à faux : Leur bonne foi, en toute cette affaire, est établie : On le sait, nos amés Remi, et Apollon..., pas plus que Gaucher, n'avaient pensé, la veille, — en leur affolement — qu'ils ne devaient pas quitter le pays sans avoir averti l'Abbesse...

Ils n'avaient eu que cette préoccupation, qui, en leur esprit, avait dominé toute autre considération : Soustraire Clotilde, et Juliette, aux entreprises, quelconques, de Jean de Meung, et du Moine instigateur de l'affaire de la Maison à la Madone Dorée, devenu Évêque de Saint-Georges, et Confesseur de Marguerite de Bourgogne...

... L'Abbesse avait écouté, avec une attention soutenue, le long récit du Chirurgien du Roi... non sans frissonner, à diverses reprises... non sans donner, souvent, des signes, très manifestes, de son indignation.

— Ce Jean de Meung est un fieffé gueux!... s'écria-t-elle... quand Gaucher eut cessé de parler.

Et elle ajouta, presque aussitôt :

— Il répondra, de son crime, avant peu... je le crois, fermement — et pour cause!

C'était une très bonne personne, certes, que la Révérende Mère Marie des Anges; elle était, en toute occasion, bienveillante aux humbles... douce, charitable, généreuse; elle était très pieuse : Un modèle de vertu... mais cela ne l'empêchait pas d'être, d'autre part, fine, adroite, prudente — parce que vieille, et, par suite, expérimentée... parce que, aussi, femme... et, de plus, Religieuse.

La très clairvoyante Abbesse s'était rendu compte, fort exactement... grâce au récit de Gaucher... que le rôle de Jean de Meung, en l'affaire de la précédente nuit, n'avait été qu'un rôle de comparse; il avait été guidé par l'Évêque de Saint-Georges, qui avait tout conduit, assurément, dans un but qu'elle ne pouvait entrevoir — et, pourtant, encore que l'acte du Père Richard la révoltât... lui fit horreur, même... elle s'était abstenue, par mesure de prudence, comme on l'a constaté, de porter, sur l'Évêque, par devant ses protégés, un jugement quelconque; elle s'était contentée de flétrir Clopinel... ce qui, en aucun cas, ne pourrait, jamais, lui être attribué à crime : Ce Jean de Meung, en somme, malgré son crédit à la Cour, n'étant qu'un très mince personnage, à ses yeux.

Elle avait entrevu, dans toute cette aventure, des dessous qui l'avaient effrayée.

Et, pleine de circonspection, elle s'était dit :

— J'ai une mission à remplir... Je la remplirai... De plus puissants, et de plus avisés que moi, feront justice!...

Pieusement, elle avait pensé, ensuite :

— Dieu dénouera ce qu'il a noué s'il juge bon de le faire!...

Et cela avait mis, définitivement, à ce sujet, sa conscience en repos.

Elle reprit, s'adressant à Apollon :

— Il faut avoir foi en l'infinie mansuétude de Notre Père, Tout Puissant, qui règne dans les Cieux!... Il vous fera triompher de vos ennemis... Vous êtes un juste... Maître Jacques... Tôt ou tard, votre heure viendra... Qui sait, même, si elle ne sonnera pas avant que finisse cette journée?...

Le nain secoua la tête, tristement.

— Hélas!... s'écria-t-il... Notre Père, qui règne dans les Cieux, comme vous dites, ma Mère, s'occupe-t-il d'êtres aussi chétifs que nous?

Ainsi que Gaucher, il avait compris que l'Abbesse avait eu intérêt à appeler Dieu à la rescousse, plutôt que de s'engager elle-même.

La haute Religieuse répondit, avec onction :

— Vous blasphémez, Messire!... Mais le Dieu Tout Puissant vous pardonne votre blasphème, j'en suis sûre, parce que vous souffrez!... Dans son inépuisable bonté, le Grand Juste a pitié de sa créature accablée!... N'oubliez pas que rien n'arrive, ici-bas, que de par sa volonté... Il a voulu que

se produisent les faits qui vous sont dommageables... Sans doute est-ce parce que ces faits doivent concourir à vous tirer de peine, enfin... vous, et celles que vous aimez tendrement?... Les voies du Très Haut sont impénétrables!... D'un mal, ordonné par lui, sort un bien, souvent!... Espérez donc!... Priez!... Et, quoiqu'il advienne, inclinez-vous... inclinons-nous, tous, respectueusement, si haut placés que nous soyions, ici-bas, devant les décisions, souveraines, du Maître, absolu, de nos terrestres destinées!...

Apollon s'inclina, en signe d'acquiescement.

Puis, il dit :

— Très Révérende Mère, vous savez tout, à présent... Le récit que vous a fait mon amé Gaucher des événements qui se sont produits, la nuit dernière, a dû vous éclairer complètement?

— Oui, Messire.

— Il n'y a qu'un moment, ma Mère, je m'en souviens fort bien, et je peux répéter, textuellement, vos paroles, vous avez dit : « D'un mal, ordonné par Dieu, sort un bien, souvent... » Vous avez dit, encore : « Vous êtes un juste, Messire Jacques... Tôt ou tard, votre heure viendra... Qui sait, même, si elle ne sonnera pas avant que finisse cette journée?

— J'ai dit cela, Messire... Poursuivez?

— En vous entendant parler ainsi, une lueur d'espoir a brillé devant mes yeux, ma Mère... L'avenir, qui m'apparaissait tout enténébré, s'est éclairci, soudain... Répondez?... Ai-je eu tort de m'imaginer que vous êtes venue, céans — à l'heure même où Gaucher se disposait à vous aller voir, de ma part, pour vous mettre au courant du malheur qui a frappé vos protégées — en messagère d'une nouvelle aussi heureuse qu'inattendue?... Nous apportez-vous cette aide, toute puissante, que nous comptions demander à la Très Haute, et très Vénérée Dame que vous êtes?... Ce Dieu, qui a voulu le mal dont nous souffrons, « pour notre bien, peut-être »... selon votre pieuse expression — vous envoie-t-il vers nous?... Êtes-vous l'instrument dont il compte se servir pour nous secourir?... Ah! Dans ce cas, ma Révérende Mère, parlez... parlez vite — je vous en conjure?... Hâtez-vous de nous donner le réconfort dont nous avons tant besoin pour apaiser la peine qui nous torture!

Messire Jacques avait articulé ces paroles avec une émotion très sincère, qui fit impression, manifestement, sur la Mère Marie des Anges.

On le sait : Elle était bonne, et compatissante...

Du reste, elle estimait fort — avec grand raison, certes — Apollon, et Remi... De plus, elle aimait Juliette, qu'elle avait vu grandir... se parer, adorablement, de toutes les grâces de la jeune fille... devenir, en tous points, au moral, et au physique, une créature absolument exceptionnelle, et qui, reconnaissante des bienfaits dont l'avait toujours comblée la haute Religieuse, l'avait payée, de sa tendresse, quasi maternelle, en soins de toutes

sortes, en lui prodiguant — non par raison cupide, cela va sans dire; mais par affectuosité vraie, ces exquises câlineries auxquelles sont si sensibles tous les vieillards, surtout quand ils n'ont pas de famille à chérir, et qui les chérisse.

L'Abbesse de Maubuisson ne demandait, par conséquent, qu'à servir ses protégés, de tout son pouvoir.

L'exhortation, suppliante, d'Apollon, l'avait donc émue, touchée... et avait, pour un moment, fait prévaloir, en son esprit, et en son cœur, l'influence de sa bonté native, sur les préoccupations que sa prudence, toute monastique, lui avait suggérées, d'abord.

Messire Jacques, et Maître Gaucher Faber, cependant, attendaient, anxieusement, sa réponse.

La Révérende Mère Marie des Anges s'étant recueillie, un moment, dit :

— Hier soir, Messire, j'ai envoyé, chez vous, à Maubuisson, l'une de mes Sœurs... Elle était chargée de vous prier, de ma part, de me venir voir, immédiatement, à l'Abbaye... Il était urgent que je vous parle... Un fait... absolument inattendu... un fait d'une exceptionnelle gravité, et d'une importance considérable, — comme vous vous en convaincrez bientôt, — s'était produit, dans la journée, à ma très grande surprise... La Sœur revint, bientôt, à l'Abbaye... Elle m'apprit que vous étiez parti, avec votre fils : Roland... et votre ami : Maître Gaucher Faber... pour Conflans-Sainte-Honorine... afin de passer quelques heures, chez Maître Remi, le Bourguignon... Tout d'abord, très marrie de ce contre-temps, qui gênait mes projets, j'eus dessein de vous envoyer quérir, à Conflans... J'eusse bien fait, certes... puisque, si j'avais agi ainsi, vous eûtes répondu à mon appel, et, par suite, vous n'eussiez point entrepris, avec vos amis, cette promenade, nocturne, sur l'eau, qui devait vous être si dommageable !... C'est en cela, Messire, qu'il faut voir, surtout, l'influence, très manifeste, du Dieu Puissant, qui a voulu, sans doute — on ne saurait trop le répéter — et, cela, peut-être, dans votre intérêt même, que ce qui est arrivé arrivât... Bref, comme vos serviteurs avaient répondu, à la Sœur, envoyée, chez vous, par moi, que vous seriez de retour, à Maubuisson, en votre maison, dans la nuit... je me dis qu'il serait encore temps de vous appeler, à l'Abbaye, ce matin... Je décidai donc que je vous laisserais finir, en paix, votre journée, chez votre ami : Maître Remi, et que, ce matin, je renverrais la Sœur, à votre logis, pour vous appeler, de nouveau, à l'Abbaye...

— Après, ma Mère... après?... fit Apollon, qui écoutait, avec une curiosité indicible, le récit de la haute Religieuse.

— Ce matin, donc... poursuivit l'Abbesse... je renvoyai la Sœur chez vous... Elle m'apporta, bientôt, la nouvelle, que vous n'étiez pas revenu à Maubuisson... D'abord, je fus inquiète... Oui, un moment, j'eus le pressenti-

... Ce courrier m'a apporté une missive, écrite de la main, même, de Sa Majesté Philippe IV...
(P. 1378.)

ment qu'un malheur était arrivé... Puis, j'éloignai, de mon esprit, ces pensers fâcheux... J'étais, pourtant, fort embarrassée... En effet, j'avais pris l'engagement, formel, la veille, de vous conduire, aujourd'hui même, vous, Maître Remi, Clotilde, et ma pauvre petite et tant aimée Juliette, à Paris...

Apollon se souleva, sur sa couche.

Il était profondément troublé.

Gaucher, d'autre part, n'était guère moins troublé que son amé compagnon.

— A Paris?... demanda Apollon... Vous deviez nous conduire à Paris?

— Oui!... répliqua l'Abbesse.

— Aujourd'hui même?

— Oui.

— Remi... Clotilde... Juliette... et moi?...

— Oui.

— Dans quel but?

— Je vous le dirai.

— Chez qui?

— Vous le saurez...

— Voilà qui est stupéfiant!... Continuez, ma Mère, continuez?... s'écria Maître Jacques.

— Je réfléchis... poursuivit la Révérende Mère Marie des Anges... Puisque vous étiez, vous, à Conflans-Saint-Honorine... et puisque, pour aller à Paris, il me fallait passer par Conflans... je me dis que je n'avais rien de mieux à faire que de me mettre en route... de m'arrêter, à Conflans, chez Maître Remi, le Bourguignon... là, de vous exposer, brièvement, les motifs de notre voyage... et de vous emmener, ensuite, à Paris, avec moi... Ainsi, fis-je... J'ordonnai qu'on attelât mon char... Et je partis... Vous savez le reste...

— Ce que nous ne savons pas, ma Révérende Mère... reprit Apollon, de plus troublé... et ce que nous avons grande hâte de savoir, c'est le pourquoi de tout ce qui se passe... Pour que la Très Haute Dame que vous êtes ait pris tant de soins, alors qu'il ne s'agissait que de gens aussi humbles que nous, il a fallu...

— Achevez, Messire?... Dites toute votre pensée?...

— Il a fallu qu'elle y fût poussée par...

— Par?...

— Par la nécessité d'obéir, ponctuellement, à une volonté toute puissante?...

— C'est vrai!...

— Mais...

— Ne vous ai-je pas dit, Messire, qu'il s'est produit, hier, un fait, absolument inattendu... un fait d'une exceptionnelle gravité, et d'une importance considérable?...

— Oui!... Mais, ce fait, en quoi consiste-t-il donc, ma Mère?

— Je vais vous le dire...

— Parlez?

— J'ai reçu, hier, un courrier du Roi.

— Du Roi?

— Oui, Messire... Ce courrier m'a apporté une missive, écrite de la main, même, de Sa Majesté Philippe IV, — que Dieu ait en sa Très Sainte

Garde, — et dans laquelle il m'ordonnait de conduire, aujourd'hui, à Paris, au Palais, par devers lui : Le Maître Enlumineur Messire Jacques... le Grand Fauconnier du Seigneur de Conflans, Maître Remi, le Bourguignon... et leurs protégées : Clotilde, et sa fille, Juliette...

— Nous !... Au Palais !... Chez le Roi !... s'écria Apollon, tout frissonnant.

— Oui... répliqua l'Abbesse... Vous !... Au Palais... chez notre Sire : le Roi.

— Le fait, comme vous le disiez, fort justement, ma Révérende Mère, a, vraiment, une exceptionnelle gravité, et une importance considérable !... murmura Gaucher.

Les événements les plus divers, les plus inattendus, se succédaient, avec une telle rapidité, depuis quelques heures, autour de Messire Jacques, que, étant donné, surtout, l'état de dépression, physique et morale, où il se trouvait, il y avait de quoi lui « tournebouler l'entendement ».

Voilà que, maintenant, le Roi voulait voir Clotilde, Juliette, et leurs protecteurs !...

Pourquoi ?...

Dans quel but... ou pour quel intérêt ?...

Et pareil événement, — combien extraordinaire ! — se produisait au lendemain, même, de l'enlèvement des deux femmes, par le Père Richard et Clopinel...

Il y avait, entre tous ces faits, c'était sûr, une étroite corrélation.

Celui-là avait été suscité par celui-ci.

Le Moine... l'Évêque de Saint-Georges, avait su, probablement, que le Roi appellerait à Paris, en son Palais, les deux femmes, et leurs protecteurs, — ce, pour des raisons qu'on ne pouvait deviner, — et, pour d'autres raisons, que l'on n'approfondirait jamais, sans doute, il avait fait enlever les femmes.

Oui, oui... tous ces faits se tenaient, il n'en fallait pas douter.

Vainement, Apollon, affolé... frémissant... angoissé, cherchait à voir clair en toute cette aventure.

Il se tourna vers l'Abbesse.

Peut-être pourrait-elle lui fournir d'autres renseignements, grâce auxquels il se retrouverait en ce chaos ou sa raison se perdait.

Elle devait connaître, le secret du passé de Clotilde... le nom de son amant... peut-être ?...

Tout au moins, elle connaissait ceux, quels qu'ils fussent, qui l'avaient fait agir, depuis seize ans, à l'égard de ses protégés...

Par suite, elle ne s'était point étonnée, probablement, de l'appel du Roi...

Si elle voulait parler, elle ferait, assurément, des révélations qui permet-

traient de s'expliquer, jusqu'à un certain point, tant de choses inexplicables !

— Mais... fit-il... le Roi nous connaît donc?... Répondez, ma Révérende Mère... répondez, de grâce?

— Je l'ignore !... répliqua la prudente Religieuse.

— Elle sait tout... et elle ne dira rien !... pensèrent, en même temps, Apollon et Maître Gaucher Faber.

Messire Jacques reprit, cependant :

— Est-il possible que le Roi, notre Sire, s'intéresse à nous : les plus humbles de ses sujets?

— Il s'y intéresse, Messire, puisqu'il a souhaité de vous voir, vous, et vos protégées.

— Nous savons tout ce que nous devons à votre inépuisable bonté, ma Révérende Mère : Depuis seize années, vous nous avez comblés... La dette de reconnaissance, si considérable, déjà, que nous avons contractée, envers vous, s'accroîtra de ce nouveau bienfait qui nous vient de vous, c'est clair... C'est vous — ce ne peut être que vous, en effet, qui avez attiré, sur nous, l'attention du Roi...

La Mère Marie des Anges se troubla.

Apollon, et Gaucher, qui l'observaient, attentivement, s'en aperçurent.

La question de Messire Jacques, habilement posée, avait embarrassé l'Abbesse.

Elle ne pouvait y répondre, sans se compromettre, que par un mensonge : Or, elle se fut fait un scrupule de conscience de céler la vérité, non pas seulement par souci de sa foi religieuse; mais, aussi, parce que le mensonge avait toujours répugné à sa nature très droite.

— Messire, le Roi a agi de son plein gré en vous appelant à lui... répliqua, enfin, la Mère Marie des Anges... Et, ce, pour des raisons qu'il vous révélera, s'il le juge convenable.

— Bon !... pensèrent Gaucher, et Apollon... C'est bien elle qui a agi sur l'esprit du Roi, il n'en faut pas douter... Sa réplique constitue un faux-fuyant... Elle n'a pas voulu mentir; mais, d'autre part, elle a tenu à ne pas nous fournir un renseignement qu'elle a intérêt à cacher...

Messire Jacques, satisfait de cette victoire, relative, qu'il avait remportée, sur son interlocutrice, poursuivit :

— Dans tous les cas, ma Mère, si la nouvelle, bien inattendue, que vous nous avez apportée, nous a surpris — et il y avait de quoi nous surprendre, certes — elle nous réconforte, aussi, surtout quand nous nous rappelons ce propos que vous avez tenu, tout à l'heure, et que je vous ai rappelé, déjà... « Tôt ou tard — avez-vous dit — votre heure viendra... Qui sait, même, si elle ne sonnera pas avant que finisse cette journée?... » En

effet, si vous avez parlé ainsi, c'est que vous espériez que le Roi, qui nous a appelés à lui, nous accueillerait sympathiquement ?

Cette fois, la Mère Marie des Anges s'en tira plus aisément, plus adroitement, aussi, que tout à l'heure.

— Il ne faut pas vous exagérer le sens de mes paroles, Messire... fit-elle... Vous pourriez vous préparer une amère déception... J'ai voulu dire, tout simplement — et cette pensée, du reste, est suffisamment réconfortante — que notre Sire, le Roi, qui est un prince très fortement épris de l'idée de justice, tout le monde le sait... connaissant l'aventure de la nuit passée, vous prêtera, sûrement, son souverain appui, grâce auquel vous triompherez de vos ennemis, si haut placés qu'ils soient...

Gaucher sourit.

— Ceci n'est pas mal trouvé !... pensa-t-il.

Puis, regardant, fixement, son amé Apollon, il s'efforça de lui faire comprendre qu'il n'y avait rien à tirer, décidément, de la haute Religieuse, quelque habileté qu'on déployât dans le but de la faire parler... qu'il valait mieux, par conséquent, ne pas l'interroger davantage... et, enfin, qu'il était préférable de conclure.

Messire Jacques comprit le jeu de son vieux compagnon.

D'ailleurs, en même temps que lui, il avait eu la même pensée.

— Bref, ma Mère... reprit Apollon... vous avez reçu pour mission de nous conduire, aujourd'hui même, par devant le Roi ?

— Oui, Messire...

— Remi, Clotilde, Juliette, et moi ?

— Oui... Ainsi que je vous l'ai fait connaître, cet ordre, Royal, m'est arrivé, hier.

— Hélas !... Clotilde, et Juliette, ont disparu !... Remi est encore sans connaissance, et moi, je suis sans forces !... Pourtant, le Roi vous attend, ma Mère... Or, je vous le demande, qu'est-ce que vous allez faire ?

L'Abbesse répliqua :

— Je vais vous le dire.

— Parlez ?

— Maître Gaucher Faber peut s'éloigner, d'ici... expliqua la Mère Marie des Anges... sans que son absence soit trop dommageable, puisqu'il laissera, céans, son élève : Messire Roland... qui donnera ses soins, momentanément, au lieu et place de son Maître, à Remi, le Bourguignon... Il montera dans mon char, avec moi... Tous les deux, nous nous rendrons à Paris... Tous les deux, nous verrons Notre Sire, le Roi... Devant Sa Majesté, Maître Gaucher Faber recommencera le récit qu'il m'a fait, relativement aux événements de la dernière nuit... Par ainsi, le Roi saura pourquoi ceux qu'il attendait ne se sont pas rendus à son appel... Et il prendra, dès lors, les mesures qu'il croira bonnes, dans sa haute sagesse, pour que Justice vous soit rendue... Je

pense que nous ne pouvons mieux agir, dans la situation où nous sommes ?.. Est-ce votre avis, Messires?...

Apollon interrogea Gaucher, du regard.

Gaucher lui fit un signe approbatif.

— Vous avez raison, ma Révérende Mère... répliqua, alors, Messire Jacques... Il n'y a pas autre chose à faire, en effet, pour le moment...

— Je partirai quand vous voudrez, ma Mère... dit Gaucher à son tour.

— Le plus tôt possible !... insinua l'Abbesse.

Elle avait hâte d'échapper aux nouvelles interrogations d'Apollon.

Elle se disait que le projet qu'elle avait conçu était bon... que, en le mettant à exécution, elle remplirait, de son mieux, la mission qu'elle avait reçue du Roi... et que celui-ci, avec l'aide de Dieu, ferait le reste, sans qu'elle fut compromise, en rien, dans toute cette aventure, si tragiquement commencée et qui s'était dénouée si tragiquement aussi..

— Le temps, seulement, de donner des instructions, précises, et détaillées, à Roland, relativement à Remi, et je serai prêt à vous suivre, ma Mère... répliqua Gaucher.

L'Abbesse se leva.

— Espérez !... fit-elle, très bienveillamment, à Apollon.

— J'espère !... répliqua Messire Jacques.

Il disait vrai.

Certes, on ne pouvait guère pressentir quel serait le résultat de cette démarche que la Révérende Marie des Anges, et Gaucher, allaient tenter, à Paris, chez le Roi : on avait des données trop incomplètes pour pouvoir formuler, à cet égard, un pronostic quelconque...

D'autre part, Apollon redoutait les Grands, et pour cause : il avait toujours pensé qu'ils lui faisaient assez de bien en ne lui faisant pas de mal, et il était, plus que jamais, convaincu qu'ils ne s'occupaient guère, en aucune occasion, et pour quelle cause que ce fût, de ce qui ne les touchait pas, directement, au point de vue de leurs intérêts immédiats.

Aussi, très pessimiste, par nature, quand il s'agissait de rechercher l'aide des Puissants, avait-il repoussé l'idée de Gaucher, qui, — on se le rappelle, sans doute, — lui avait proposé, tout d'abord, d'aller porter une plainte, aux pieds du Roi, contre les ravisseurs de Clotilde et de Juliette...

Mais, après la visite de l'Abbesse, après les explications qu'elle avait fournies, il avait pensé, d'une part : qu'on ne pouvait se soustraire à l'appel de Philippe IV... et, d'autre part : que si le Roi n'avait pas intérêt, par raison d'État, à étouffer l'affaire... que si ce Prince, — vraiment Juste... il fallait en convenir, — s'intéressait, personnellement... par le fait de l'Abbesse, ainsi que cela paraissait démontré... aux victimes de l'Évêque de Saint-Georges et de Clopinel, — il constituerait, mieux que personne, cette force, souverainement irrésistible, nécessaire, pour atteindre, frapper, et

abattre, un ennemi aussi redoutable que le metteur en œuvre, scélérat, du guet-apens de la nuit précédente... quelle que fut, d'ailleurs, la puissance de ceux au profit de qui il avait opéré, peut-être... et qui devaient le couvrir de leur protection.

Apollon reprit, s'adressant à la Haute Religieuse :

— Oh ! Je voudrais que mon amé Gaucher fut de retour, déjà !... J'ai grande hâte de savoir ce qui nous a valu cet appel du Roi... hâte de savoir pour quels motifs il a souhaité de nous voir... hâte, enfin, d'apprendre que sa Justice fera respecter les droits de ses plus humbles et plus féaux sujets... Oui, oui, j'espère, ma Mère !... Et j'ai foi, en vous, pour défendre notre cause, par devant celui qui peut tout, en ce beau pays de France...

— Ayez foi, aussi, et surtout, Messire... fit l'Abbesse, avec onction... en Celui qui est le Souverain Juge... le Souverain Maître de tout ce qui vit, ici-bas...

Elle se signa, dévotement.

Puis, elle dit, encore :

— Je le prierai, pour vous, pendant tout le voyage !... Priez-le, Messire, d'autre part !

Elle avait pensé, que, durant le trajet, de Conflans, à Paris... Gaucher pourrait tenter de l'interroger, encore, relativement au mystérieux but de leur voyage, — et elle s'était dit que le Chirurgien du Roi, dûment averti, à l'avance, qu'elle comptait prier le Ciel, pour ses protégés... ne troublerait pas, par une conversation intéressée, les supplications de sa très pieuse compagne de route.

— Partons, Maître Gaucher Faber... reprit-elle.

— Je suis tout à vos ordres, ma Révérende Mère... répliqua Gaucher.

— Courage !... fit, encore, l'Abbesse, parlant à Apollon... Espérez... Messire Jacques !... Espérez... et priez !... Dieu vous garde !

— Dieu vous garde, ma Mère !... répondit Apollon.

Il se souleva, de nouveau, sur sa couche... non sans peine... car il était brisé, — et il s'inclina, avec respect, devant la haute Religieuse.

Gaucher lui serra les deux mains, très affectueusement, et lui dit :

— Je serai de retour le plus tôt possible !... En attendant, repose-toi, mon amé compagnon... Sois sûr que, par devant Notre Sire, le Roi, je tenterai tout ce qu'on peut tenter, humainement, pour bien servir votre cause... qui est mienne, en somme, puisque je vous aime de tout mon cœur, et puisque, par suite, tout ce qui vous touche, m'atteint, par contre-coup !...

— Va... Va !... J'ai foi en toi, mon Gaucher !... Va !...

Le Chirurgien du Roi sortit de la salle, avec la Révérende Mère Marie des Anges.

Ils retrouvèrent, bientôt, Roland.

Le fiancé de Juliette avait erré, anxieux, dans les salles voisines, atten-

dant la fin du colloque entamé entre son Maître, son père, et l'Abbesse... se disant qu'il en sortirait, assurément, quelque chose d'utile aux intérêts de ceux qui lui étaient chers.

— Eh ! bien ? lui demanda Gaucher... Remi...

— Il est toujours sans connaissance... répliqua le jeune homme... Le pouls est plus régulier, cependant... et la respiration se fait mieux...

— Pauvre Remi, dit la Mère Marie des Anges... apitoyée...

Elle ajouta :

— Je le verrai, ce soir, lors de notre retour... Il sera revenu à lui, sans doute ?... Le digne garçon !... Oh ! je l'aiderai à sortir de peine, certes, et de tout mon pouvoir !

« Je le verrai lors de notre retour... » avait dit la haute Religieuse.

Ce propos n'avait pas échappé à Roland.

— Vous partez ?... demanda-t-il à son Maître.

— Oui !... Nous allons à Paris... la Révérende Mère, et moi... répliqua Gaucher... Viens... Accompagne-nous... Il faut que je te dise ce que tu devras faire, en mon absence, — pour Remi, quand il sortira de son évanouissement... et pour ton père... Ils ont grand besoin, autant l'un que l'autre, qu'on leur prodigue les soins les plus dévoués... Du reste, je serai de retour, céans, avant ce soir, j'espère...

Ce disant, le Chirurgien du Roi prit son bonnet, et sa cape, qu'il jeta sur son bras ; puis, suivi par Gaucher, il guida la Mère Marie des Anges vers la porte de la maisonnette, devant laquelle, sous un soleil ardent, stationnait le char, où, depuis une grande heure, se morfondait la jeune Nonne compagne ordinaire de la Très Révérende Abbesse.

Pendant que la Puissante Dame s'installait dans le char... pendant que la jeune Nonne disposait, tout autour de sa Supérieure, des carreaux, faits de précieuses étoffes, afin qu'elle ne sentit point les cahots, et qu'elle arrivât, sans trop de fatigue, au but de son voyage.. Gaucher s'entretint avec son Élève.

Puis, il prit place, à son tour, en face de l'Abbesse.

— Suis bien mes instructions... dit Gaucher, à Roland, une dernière fois.

— Comptez-y.

— J'y compte !... A ce soir !...

— A ce soir, Maître !... Dieu vous garde !...

Les chevaux, brûlés par l'ardent soleil... piqués par les taons... piaffaient, d'impatience... agitaient leur queue, secouaient leur crinière, et faisaient tinter, harmonieusement, les grelots, et sonnettes, de leur richissime harnais.

La Mère Marie des Anges donna le signal du départ.

— A Paris !... dit-elle à ses gens.

... S'arrêtant, souvent, devant le panorama de la Cité, par lui chérie. (P. 1391.)

Le char démarra, tout aussitôt...

Grelots, et sonnettes, tintinabulèrent, de nouveau, dominant le bruit, régulier, des sabots des quatre chevaux, battant le sol, en cadence...

Roland, debout devant la maison de Remi, regarda s'éloigner le brillant équipage, qui jetait mille éclairs, sous l'illumination du soleil... et qui disparut, bientôt, au loin, dans un nuage de poussière.

Le lourd véhicule se dirigeait vers la route menant à Poissy; les voyageurs devaient traverser la rivière, au-dessous de ce village, sur un pont de bois.

Roland demeura, un moment, immobile, à la même place, les yeux fixés sur la route incendiée par les rayons qui la frappaient d'aplomb; puis, pensif, angoissé, il revint s'installer au chevet de notre amé Remi, le Bourguignon...

XXXI

TOLLE MORAS, SEMPER NOCUIT DIFFERRE PARATIS

... La salle où travaillait Messire Enguerrand de Marigny, Coadjuteur de Sa Majesté Philippe IV, Roi de France — en son logis particulier... était située au deuxième étage d'une haute tourelle de cette maison où nous avons vu venir, après sa conversation avec le Ministre, au Palais, le Sénéchal de Fontainebleau : Nicolas de Garlande.

Là, le grand homme d'État s'enfermait, chaque jour, pendant quelques heures, avec son très féal serviteur : Jehan de Saintray.

Au Palais, le matin, il recevait tous ceux qui avaient à lui parler, dans l'intérêt du Roi, ou des Affaires Publiques : Hauts Seigneurs... Dignitaires Ecclésiastiques... Savants... Ouvriers d'Art, et, même, manants... Il lisait les missives, les actes... qui lui arrivaient de toutes parts; puis, il assistait au Conseil, qui avait lieu, quotidiennement — par devant le Roi, lorsqu'il était à Paris...

L'après-midi, chez lui, Marigny dictait des ordres à Jehan de Saintray, qui était chargé de les faire exécuter, par les Agents Royaux, dans toutes les Provinces...

... Or, après avoir pris un repas très frugal, au sortir du Palais, où il avait passé toute sa matinée, le Ministre était monté à cette salle du deuxième étage de la tourelle qui flanquait l'aile droite de son vaste logis.

Il était bien, là, pour travailler, fructueusement, à la grandeur, et à la richesse, de cette Terre Française à laquelle il avait voué toute sa vie.

Cette salle, circulaire, immense... était éclairée par de larges croisées, par lesquelles la lumière, et l'air, pénétraient à flots... et d'où l'on découvrait un admirable panorama : Au premier plan, les lourdes Tours du Louvre; puis la rivière, et ses bords... Au delà : la campagne, verdoyante... les buttes, au sommet desquelles tournaient les ailes des moulins à vent... A gauche, de l'autre côté de la rivière : la Tour de Nesle... les bâtiments de l'Abbaye de Saint-Germain-des-Prés, et, plus loin, les Ecoles... Plus à gauche, encore, l'île aux Vaches... le Palais du Roi, dont les jardins s'étendaient jusqu'à la pointe de l'île qui avait été le berceau de Paris... le Palais, hérissé de tourelles, pointues, dominées par la très fine flèche de la Sainte Chapelle — puis, enfin, là-bas, les deux hautes Tours de Notre-Dame, se dressant,

majestueusement, à l'horizon... étalant la jeune magnificence de leurs atours de pierre, ajourés comme une dentelle, et brodés comme une chasuble...

Le très grand Ministre de ce très grand Roi que fut Philippe IV, pouvait voir s'étager, devant lui, des croisées de cette salle, où il se complaisait... la partie la plus importante d'une Cité qui était, déjà, la Tête et le Cœur de la France.

Ce splendide décor constituait, pour un pareil homme, un passionnant et très troublant motif à rêverie.

Il y voyait, en germe, l'Avenir.

Il y voyait la France future.

Son regard contemplait, successivement, les Tours, massives, de la Forteresse du Louvre, qui représentait, pour lui, la force militaire du Royaume — la rivière, où, déjà, des barques s'amarraient, apportant, du Centre, et du Nord-Ouest du pays, des marchandises de toutes sortes... les moulins, qui broyaient le blé, pour la subsistance, quotidienne, des Parisiens... et il entrevoyait la richesse commerciale de la ville démesurément agrandie — les Tours de Notre-Dame, apanage des représentants de l'Eglise, contraints de ne s'occuper plus que du Spirituel, et répandant, parmi le Peuple, de saines doctrines de haute moralité — les Ecoles, véritables ruches, où vivaient d'innombrables Escholiers, dirigés par les plus Doctes Maîtres de l'Université naissante... et, par ces Escholiers surtout... par tous ces jeunes hommes, devenus très doctes, à leur tour, et qui essaimeraient dans les provinces d'où ils étaient venus et où ils retourneraient, leurs études achevées... il voyait le développement, magnifique, de la Puissance Intellectuelle Française — le Palais, enfin, où régnait un Roi, dont l'aïeul, et le père, même, inclinaient leur front devant la Tiare Pontificale, ou, seulement, devant la Couronne de quelque Haut Baron... et qui, ayant cessé d'être « le Premier parmi ses Pairs », était devenu le Premier parmi ses Vassaux, le Suzerain incontesté, le Souverain, le Maître, — devant le Sceptre de qui, maintenant, la Tiare s'inclinait...

Que de chemin parcouru depuis moins d'un Siècle!

Que de chemin on parcourrait, encore, en moins d'un autre Siècle, si l'on savait... et si l'on pouvait, poursuivre l'Œuvre heureusement commencée.

La France, alors, serait la première Nation de l'Europe.

Selon le mot que le Ministre se plaisait à répéter : Elle tiendrait le Flambeau de Lumière qui éclairerait le Monde, par la Science, et par la Vérité.

En songeant au Passé, qui datait d'hier... en examinant le Présent... et en entrevoyant l'Avenir — Enguerrand de Marigny... lorsqu'il rêvait, devant le panorama de la Cité de Paris... se sentait tout enorgueilli, car il se disait, non sans raison, que toutes les conquêtes accomplies, toutes les conquêtes futures dont l'accomplissement était préparé, et qui grandiraient la France...

étaient l'Œuvre du Roi, et de ceux qui dirigeaient, avec lui, le Royaume.

Aussi, le très Grand Ministre revenait s'installer, dans la salle de travail de la tourelle, en face de cet incomparable décor, dont la vue l'enthousiasmait... chaque fois qu'il se sentait découragé, pour un moment, parce qu'un obstacle, quelconque, qu'il ne pouvait abattre, s'était dressé, devant lui, barrant la route à ses projets, lesquels avaient pour but, constant, unique, de constituer une force, nouvelle, au Trône.

Son regard d'aigle se perdait jusqu'au plus profond de l'horizon... fouillait les moindres points de l'espace... se fixait, surtout, sur ce coin de la Cité qui s'étendait, là-bas, sur la colline, entre l'Abbaye de Saint-Germain-des-Prés et Notre-Dame... parce que, là, étaient installées les Ecoles: son plus grand espoir — et, la Ville, bientôt, devenait, pour lui, comme une personne: Il lui parlait, l'adjurait, l'exhortait, l'injuriait... Parfois, il s'indignait, contre elle... Ou bien, il la cajolait, pour la charmer, pour la séduire... pour la prendre...

Il l'aimait, cette Ville, comme on aime une femme... Il était jaloux d'elle... Il la voulait à lui, toute à lui, rien qu'à lui... Il la voulait belle, parée... et grande, et noble, parmi les plus grandes et les plus nobles...

Par moments, il lui semblait qu'elle lui répondait... qu'elle faisait sa partie, avec lui, dans ce duo, formidable, qu'il avait entamé... Il lui semblait qu'elle se plaignait, qu'elle gémissait — et la souffrance de son adorée le navrait... ou bien il l'entendait jeter des hosannahs joyeux, et l'amant, très épris, de la Ville Superbe, exultait...

Ah! qu'elle était belle, avec sa merveilleuse parure de Tours, massives, de Flèches, aiguës, qui piquaient le Ciel... avec cette ceinture bleue que lui constituait sa rivière... et dans son cadre de collines verdoyantes — qu'elle était belle quand le soleil, dardant, sur elle, ses étincelants rayons, faisait briller, dans la clarté d'un beau jour, tous les inestimables joyaux dont elle était couverte.

Toujours, lorsqu'il la contemplait, il tombait en de délicieuses extases.

Et, de ces extases, il sortait, toujours, rasséréné, vaillant, prêt à se jeter dans de nouvelles luttes, où il entrait avec l'impétuosité d'un jeune amant, au bras fort, qui va combattre, audacieusement, pour l'amour de sa Dame... ou avec l'infinie adresse d'un homme expérimenté, épris d'une belle fille qu'il lui faut conquérir par des soins assidus, à défaut d'ardente fougue.

Or, depuis la veille, le Ministre, découragé, avait, plus que jamais, besoin de reconquérir la Foi en son œuvre...

Un moment, il l'avait perdue, cette Foi... qui constitue l'unique, la souveraine, et l'indispensable, force, capable de porter, de soutenir, d'armer un homme hanté par de hautes conceptions.

Il l'avait perdue parce que le Roi avait refusé, définitivement, au Château de Vincennes, de signer les « Ordres » qu'il lui avait présentés...

Selon lui, et selon Guillaume de Nogaret, il était urgent d'agir.

Jamais on ne retrouverait une occasion, pareille, de se défaire, du même coup, de tous ceux qui constituaient les derniers obstacles s'opposant à la réalisation, complète, définitive, des très grands projets de Marigny.

Selon lui, ces obstacles, abattus, la puissance de la Monarchie Française serait, à jamais, établie.

Le Roi resterait le seul Maître... le Maître absolu, incontesté.

Jadis, Pierre Flotte, le Chancelier de Philippe IV — ce « chevalier ès lois » que les Hauts Seigneurs méprisaient tant, et qui était mort, bravement, sur le champ de bataille — avait répété, souventes fois, à Marigny, — alors fort jeune, et qui allait entrer dans la carrière où il devait s'illustrer... un propos que le Roi de France avait articulé, en ce Conseil dont nous avons reproduit les péripéties dans l'un des premiers chapitres de cette histoire... en ce Conseil par devant lequel avait comparu, pour demander Justice, le vieux Baron Antoine de Musigny, après l'incendie de la Maison à la Madone Dorée.

Sa Majesté Philippe IV, alors, indiquant, devant ses Conseillers, les lignes, principales, de l'Œuvre, Royale, qu'il comptait accomplir, avait dit, entre autres choses :

« — Il ne doit pas y avoir, en un État, d'autre autorité que celle du Roi !... Les Hauts Seigneurs, et les Évêques, auront leur rang, certes; mais au-dessous du Trône : Ils brilleront; mais, uniquement, par reflet de la Majesté Royale. »

Tous les efforts des Ministres du Roi... de ceux qui l'avaient servi, avec un inlassable dévouement... se rendant compte que la politique du Règne devait tendre vers ce but — s'étaient, toujours, souvenus de ce propos, qui avait constitué comme le mot d'ordre auquel s'étaient ralliés les hommes d'État de cette époque, décisive, dans l'histoire de notre pays.

Or, on l'avait presque atteint, ce but... après une lutte acharnée, au milieu de dangers, innombrables, et sans cesse renaissants... malgré les embûches dressées par la quadruple faction des Hauts Seigneurs, de la Papauté, des Dignitaires Ecclésiastiques, et des Chevaliers du Temple.

Il ne fallait plus que frapper un dernier coup pour en finir avec ces ennemis du Trône.

Et, chose inespérée : ces ennemis, eux-mêmes, avaient fourni, au Roi, une occasion de les abattre.

Une occasion merveilleuse, en ce sens que le Roi pouvait les frapper par des moyens basés, uniquement, sur la Loi.

Pas d'arbitraire !

Pas d'Injustice !

En cette occasion, la Loi n'armait-elle Philippe IV contre des conspirateurs.

En les frappant, il ne devait pas frapper ses ennemis personnels; mais les ennemis du Trône.

Leur crime pouvait n'être pas considéré comme un crime de lèse-Majesté; mais comme un crime contre l'État.

Oui, oui, une occasion, unique, qu'il eut fallu saisir, avec empressement — le moyen de porter un coup, formidable, qui donnerait des résultats inappréciables!

L'Avenir à tout jamais assuré!...

La Royauté à tout jamais assise!...

Hélas!... Le Roi avait refusé d'agir!

Il avait souhaité qu'on atermoyât... — lui — si audacieux, d'ordinaire!

Cette hésitation de Philippe IV pouvait être très gravement préjudiciable aux intérêts de la France!

Elle pouvait être très préjudiciable, aussi, à ses propres intérêts.

En politique, surtout, il faut frapper, si l'on ne veut pas être frappé : Le succès appartient seulement à qui ose...

Philippe, abattu, sans avoir achevé son Œuvre — qu'il lui était, pourtant, loisible d'achever, d'un seul coup, en agissant, immédiatement... combien faudrait-il de siècles, pour que cette œuvre, recommencée par ses Successeurs... cent fois détruite, et reprise, donnât, enfin, des résultats?

Combien de victimes succomberaient, dans l'intervalle?...

C'est à tout cela que Marigny songeait, depuis la veille... tantôt avec rage, tantôt avec désespoir, tantôt avec amertume.

Avoir la possibilité de féconder du bonheur pour tout un peuple... de parachever une entreprise capable de faire la grandeur d'un pays... de laisser, jusqu'à la postérité la plus reculée, un nom impérissable et béni — et s'arrêter devant une pareille œuvre à accomplir, alors que l'on n'avait plus qu'un signe à faire pour la voir surgir, triomphante... quelle faute!

Et pourquoi le Roi commettait-il cette faute?

Uniquement, c'était probable, parce qu'il était retenu par des considérations d'ordre sentimental!

Oh! Vraiment, il y avait de quoi être découragé, et, certes, Marigny l'était, depuis la veille!

Vingt fois, il s'était dit :

— Je devrais agir, peut-être... malgré le Roi!... Et j'agirai, qui sait? — quand j'aurai acquis la certitude que Philippe refuse, décidément, d'abattre nos derniers ennemis... quand je serai sûr qu'il refuse d'achever l'Œuvre commencée... J'assumerai, sur ma tête, toute la responsabilité de mes actes... Le Roi se souviendra des services que je lui ai rendus... Il me pardonnera d'avoir transgressé ses ordres... Je le convaincrai que le Salut de

l'Etat dépendait de l'action que Nogaret, et moi, nous lui avons proposée, hier...

Puis, il avait pensé, encore :

— Oh!... Y a-t-il donc, au-dessus de nous, une Puissance qui régit nos destinées... qui donne, à chacun de nous, un rôle à jouer en ce monde, un rôle dans lequel il est tenu de se renfermer, étroitement, sans pouvoir lui prêter plus d'envergure?... Cette Puissance régit-elle, également, la destinée des Etats?... Peut-être assigne-t-elle, aussi, à chaque Époque, son Œuvre!... L'Œuvre qui devait s'accomplir, en le Temps où nous sommes — et dont nous avons été les acteurs principaux — est-elle donc érigée?... Dieu nous dit-il : « Vous n'irez pas plus loin!... Vous allez disparaître... Votre mission est achevée... D'autres hommes surgiront, qui joueront, à leur tour, leur rôle, ici-bas, en les nouveaux temps qui arrivent, selon mes volontés. »

Et, superbe d'audace, d'énergie, de courage, il s'était écrié :

— Non!... Non!... Aucune Puissance Surnaturelle n'agit sur nous!... Aucune!... Nous sommes maîtres de nous, maîtres de nos actes... L'effort, constant, de l'homme, ne peut être enrayé que par l'effort, plus adroit, ou plus patient, ou plus vigoureux d'un autre homme... Pour triompher, il faut donc être, et rester, le plus adroit, le plus patient, et le plus vigoureux, à la fois... Malgré tous les obstacles qui se dressent, contre moi, je m'obstinerai à poursuivre ma tâche... Je lutterai, jusqu'au bout... Je lutterai jusqu'à ma dernière heure... Je redoublerai d'énergie... La Mort, seule, me vaincra!... Mais je ne mourrai pas : Mon œuvre me survivra... puisqu'elle aura été bonne, utile, et, par suite, féconde!...

. . . . . .

Depuis une heure, le Grand Ministre errait, dans la salle de travail de la tourelle... s'arrêtant, souvent, devant le panorama de la Cité, par lui chérie.

Plus que jamais il l'admirait.

Elle lui paraissait, plus que jamais, superbe... sous l'ardent soleil qui faisait briller les flèches, dorées, de ses monuments... mettait sa radieuse lumière sur ses Tours, massives... se mirait dans les flots de sa rivière... illuminait, jusqu'au fond de l'horizon, ses verdoyants coteaux.

Elle lui paraissait, plus que jamais, grande — et, plus que jamais, elle l'enthousiasmait...

Las d'être resté debout, longtemps, devant la large croisée, il revint s'asseoir près de la table, sculptée, devant laquelle s'asseyait Jehan de Saintray, et qui était encombrée de parchemins, de manuscrits, de rouleaux de pièces diverses, d'où pendaient, attachés par des rubans, des sceaux de cire rouge.

Jehan s'était assis, là, le matin même, avant d'aller, au Palais, retrouver son Maître.

Là, il avait travaillé... et rêvé — hanté, bien entendu, par les mêmes pensées que celles qui hantaient, d'autre part, l'esprit de Marigny.

Comme lui, il s'était senti découragé... en se rendant compte du découragement, très justifié, de son Maître, et Seigneur.

— Que fait donc Jehan?... dit Marigny, tout à coup... Il devrait être, ici, depuis longtemps, déjà?... Nous avons de la besogne!...

En parlant ainsi, il avait touché l'un des parchemins qui se trouvaient, devant lui, sur la table.

Il le prit... Il le regarda, et remarqua qu'il portait quelques lignes écrites de la main de Jehan.

Il lut ces lignes :

Principiis obsta, sero medicina paratur
Quum mala per longas invaluêre moras (1).

Puis, au-dessous :

Tolle moras, semper nocuit differre paratis (2).

Le très érudit Jehan de Saintray avait tracé ces lignes, le matin même, de sa belle écriture aux lettres longues, enjolivées de traits, pointes, panaches linéaires, et autres fioritures élégantes.

Il les avait écrites, machinalement.

Elles correspondaient, si bien, à ses pensées... à son état d'âme — depuis que s'était jouée, entre son Maître, et le Roi de France, au Château de Vincennes, cette scène à la suite de laquelle Philippe IV avait refusé de signer les ordres apportés par Marigny.

A cette époque, où la presque totalité des édits royaux, chartes, ordres, bulles, titres de tous genres, étaient rédigés en latin... à cette époque, où le Légiste, très docte, très érudit, régnait... le Roi, les Princes, les Dignitaires Ecclésiastiques, écrivaient, couramment, en langue latine; ils traduisaient, sans peine, les pièces, écrites en cette langue, et les plus difficiles à déchiffrer... aussi, Marigny, quoiqu'il fut moins lettré que son second : Jehan de Saintray... quoiqu'il ne fût pas capable de soutenir, comme lui, très éloquemment, une longue conversation en latin... comprit-il, à première vue, le sens des deux pensées tracées par Jehan.

1. Combattez les débuts du mal; quand il est invétéré, le remède vient trop tard.
2. Point de délais. Retarder est toujours dangereux quand on est prêt.

— De toutes parts, on nous signale le retour, en leur Donjon, des Hauts Seigneurs... (P. 1398.)

— *Tolle moras, semper nocuit differre paratis!...* répéta-t-il... Oui, oui, il est toujours dangereux de retarder l'accomplissement d'une entreprise, quelconque, alors que tout est prêt pour sa mise en œuvre!... Voilà ce qu'il faudrait répéter, encore, à Notre Sire, le Roi!... Je le lui répéterai, certes... et puissé-je le convaincre!...

Le Ministre remit le parchemin sur la table; il se leva, et revint vers la croisée... à laquelle il s'appuya; bientôt, il retomba dans sa rêverie, un moment interrompue.

Soudain, il fit un mouvement.

Il avait entendu du bruit, derrière lui.

Il se retourna, et poussa une exclamation joyeuse.

Jehan de Saintray était entré dans la salle.

XXXII

OU L'ON AURA DES NOUVELLES DE MESSIRE OGIER D'ARGENTAL

Il déposa, sur la table, son bonnet... ainsi que les pièces qu'il portait — dans un volumineux étui de cuir, doré, gaufré, fermé par un riche fermoir en vermeil ciselé.

— Tu es en retard!... dit le Ministre... Je t'attends depuis une grande heure, avec impatience.

— Excusez-moi, Monseigneur... J'ai eu de la besogne!...

— D'où viens-tu?

— Du Louvre.

— Qu'est-ce que tu es allé faire, au Louvre?

— J'ai voulu voir notre espionne : Sœur Dorothée.

— C'est vrai!... Je suis préoccupé, à ce point, depuis vingt-quatre heures, que j'avais oublié, absolument, cette femme... Eh! bien... que dit-elle, à présent?... Est-elle plus calme?... Me poursuit-elle, toujours, de ses malédictions?... Demande-t-elle, encore, à grands cris, la grâce de ce bellâtre fanfaron, et stupide : Jean de Meung, Clopinel... qui l'a si fort malmenée?

— Son exaltation est tombée... répliqua Jehan... Elle se rend compte, maintenant, que vous ne pouviez agir, avec elle, autrement que vous avez agi... Elle comprend qu'elle constituait, pour vous, un danger... et que vous avez dû vous assurer de sa personne.

— A la bonne heure!

— Elle hait, plus que jamais, son amant : Clopinel... parce qu'il a brisé sa vie, parce que tous ses maux lui viennent de lui... Et, pourtant, elle ne rêve plus de le poursuivre de sa haine?...

— Fragilité féminine!

— Elle m'a dit : « J'ai été folle!... Comment ai-je pu, un seul moment, avoir l'idée de le ramener, à moi, par une nouvelle preuve de dévouement, et d'amour?... Je n'ai, pour lui, que mépris, et horreur!... Je ne pourrais plus le revoir... sans souffrir atrocement!... Oui, oui, j'ai été folle!... Hélas!... Je l'ai tant aimé, cet homme!... Mais, je vous jure, Messire — et redites-le à Monseigneur Enguerrand de Marigny : Mon délire est passé...

« Dans la solitude où je vis, depuis que vous m'avez conduite ici, j'ai beaucoup réfléchi... J'ai songé, avec une indicible émotion, aux beaux jours de ma prime jeunesse... en notre verte Normandie... dans l'humble maisonnette où j'ai grandi... J'ai revu, près de moi, jeune fille, cet homme, au cœur si tendre, qui, le premier, me parla d'amour... cet homme qui m'adorait, qui n'avait qu'un rêve : me rendre heureuse... cet homme que j'ai odieusement trahi!... Ah! J'ai passé à côté du bonheur qui m'était promis, dans la paix d'un foyer modeste, près d'un honnête homme!... »

— Poursuis?

— Puis, elle me parla de son fils, qui doit être grand, à présent... Et elle s'écria : « Je voudrais revoir le père, et le fils... sans qu'ils me reconnussent : ils ne me reconnaîtraient pas, certes : La douleur m'a transformée, à ce point, que je suis méconnaissable!... Et, quand je les aurais vus — comme je ne peux pas espérer qu'ils me pardonneraient mes fautes — je voudrais me retirer au fond d'un Cloître, pour y finir mes tristes jours, dans le recueillement, et la prière... Voilà tout ce que je désire, Messire...

« Dites cela, encore, à Monseigneur de Marigny... Hélas!... Mon premier vœu ne sera pas satisfait... car, où vivent, à cette heure, mon époux et mon fils?... Mais Monseigneur de Marigny peut, du moins, satisfaire mon second vœu... Il peut m'envoyer dans un Monastère quelconque... Qu'il le fasse, et je le bénirai! »

— Toute femme en désespérance d'amour se donne à Dieu : C'est fatal!...

— J'ai promis, à la pauvre femme, que je vous répéterais, fidèlement, ses paroles, Monseigneur... et, même, que j'intercéderais, pour elle, auprès de vous... Je dois ajouter que cette créature, vraiment digne de pitié, est fort affaissée, physiquement... Elle a besoin de soins immédiats... C'est à peine si elle peut se tenir debout... Elle ne dort pas, et se nourrit à peine... J'ai donné des ordres pour qu'elle soit bien traitée... J'ai envoyé, près d'elle, l'un des élèves de Maître Gaucher Faber... Je l'eusse prié de la visiter, lui-même; mais il est absent de Paris, en ce moment...

— Tu as fort bien fait.

— Il me semble que nous n'avons plus rien à redouter d'elle, maintenant... J'estime qu'il serait inhumain de la tenir, plus longtemps, enfermée... Quand vous le voudrez, Monseigneur, je m'efforcerai, en votre nom, de satisfaire son désir, c'est-à-dire de la faire entrer dans une Abbaye, soit près de Paris, soit au loin, à votre gré...

— Nous reparlerons de ces choses... répliqua Marigny... Je m'intéresse à cette femme... Je l'ai vue toute enfant... Et puis, elle m'a servi fidèlement, en somme... Même, elle m'a rendu un signalé service en m'apportant le résultat de ses très intelligentes observations à l'Abbaye de Maubuisson... Je ne l'oublierai pas... Nous ferons, pour elle, tout ce que nous pourrons

faire d'utile... Qu'elle reste au Louvre, pendant quelques jours... Surveillons-la, par mesure de prudence... Et nous agirons, ensuite, dans son intérêt; mais quand nous serons sûrs, d'elle, définitivement...

— Bien, Monseigneur!

Le Ministre reprit :

— Tu es retourné au Palais?

— Oui, Monseigneur.

— Eh! bien... le Roi...

— Personne ne l'a vu, et il n'a vu... il n'a voulu voir personne — si ce n'est Messire Enguerrand de Coucy...

— Encore?

— Oui, Monseigneur...

— Il est resté, hier, déjà, plus de deux heures avec le sire de Coucy, lorsque celui-ci est revenu, au Palais, harassé, tout couvert de poussière, après avoir accompli la mission dont il avait été chargé.

— Sa Majesté l'a fait appeler, de rechef, aujourd'hui, et leur nouvel entretien n'a pas duré moins de deux heures.

— Il faut croire que Notre Sire, le Roi... est occupé, uniquement, de ce qui se rapporte à la mission qu'il a confiée à son féal ami, et confident, Enguerrand de Coucy.

— C'est évident.

Marigny se leva.

— Ah! je donnerais gros pour savoir la vérité, toute la vérité, relativement à cette mystérieuse mission... dit-il... Je demeure persuadé que tout ce qui s'est passé, hier, au Château de Vincennes, ne serait pas arrivé, si le fait, inconnu, qui retient, encore aujourd'hui, toute l'attention du Roi, ne s'était pas produit... Je demeure persuadé que c'est cette missive de l'Abbesse de Maubuisson, cette missive que tu as reçue, à Paris, et emportée à Vincennes... qui est la cause, directe, des inexplicables préoccupations du Roi...

— Je le crois aussi, Monseigneur!

— Dire que la réalisation de très grandes choses... de choses éminemment utiles, dépend, souvent, d'un incident sans la moindre importance!

— Hélas!

— Le destin d'un puissant royaume peut tenir dans le sourire d'une femme, ou dans la plainte d'un enfant!...

— C'est vrai!

— Vois-tu, Jehan... c'est une femme qui est en cause, en toute cette affaire!

— Je l'ai pensé, Monseigneur.

— Et la preuve... poursuivit le Ministre... c'est que le Roi, qui se cache à nos yeux, ne voit... ne veut voir que le Sire de Coucy... Il l'appelle, même...

Il s'enferme avec lui... Or, chacun sait que Messire Enguerrand de Coucy, fut, de tout temps, le confident, très intime, des entreprises, amoureuses, de Sa Majesté Philippe-le-Bel...

Jehan de Saintray approuva, de la mine, et du geste.

Marigny reprit :

— Tu as vu Nogaret ?

— Oui, Monseigneur... Je l'ai vu avant de me rendre au Louvre.

— Que t'a-t-il dit ?

— Quoique souffrant... très souffrant, même — car l'algarade d'hier, avec Monseigneur de Valois, l'a mis à mal, assez gravement — Messire de Nogaret s'est rendu, au Palais, selon votre désir.

— Eh ! bien ?

— Comme vous, Monseigneur, il a demandé à voir Notre Sire, le Roi...

— Après ?

— Malgré sa très vive insistance, le Roi a refusé de le recevoir, en s'excusant par ce fait qu'il était las, et désirait demeurer en repos.

— Ce, pendant que le Roi recevait, d'autre part, le Sire de Coucy ?

— Oui, Monseigneur !

— Tout cela est étrange, en vérité !... Plus qu'étrange !... C'est pitoyable !...

Un moment, le Ministre, énervé, se promena, dans la salle, à grands pas.

Puis, s'arrêtant, tout à coup :

— Aucune nouvelle de Messire Ogier d'Argental !... s'écria-t-il... C'est ce qui m'étonne le plus, en toute cette aventure... Il n'a pas pu me trahir... On n'est pas encore traître, à son âge !... Il a dû lui arriver malheur !... Si je l'avais revu, j'aurais su si le Sire de Coucy s'est bien rendu, comme je le crois, à l'Abbaye de Maubuisson... Ce renseignement m'aurait servi...

Et il ajouta, après un temps de silence :

— On le reverra, ce jeune homme... On le reverra, mort ou vif... Il faudra bien que j'aie de ses nouvelles... Il ne disparaîtra pas sans que je sache ce qu'il est devenu... Peut-être a-t-il été retardé, par une cause quelconque... Peut-être va-t-il arriver, céans, tout à l'heure...

— Espérons-le !...

— Oui !

Marigny reprit place en face de Jehan de Saintray.

— Travaillons !... dit-il.

Jehan ouvrit son étui de cuir, d'où il tira des pièces, qu'il étala sur la table.

— A vos ordres, Monseigneur... répliqua-t-il...

Il montra l'une des pièces.

— Voici une missive de Messire Nicolas de Garlande... fit-il... Il vous informe que les innombrables Moines, qui infestaient le pays, à dix lieues à la

ronde, ont disparu... Depuis l'affaire de la grotte d'Arbonne, on n'a vu aucun frocard aux environs de Fontainebleau...

— Bien !

— La maison qui touche à la grotte est redevenue déserte, au moins en apparence.

— Bien !... Ecris à Nicolas de Garlande... Dis-lui que je le remercie, encore, du service qu'il m'a rendu... Recommande-lui de faire surveiller la maison, et les environs de la grotte, par un homme sûr, et adroit... Et, surtout, qu'il me prévienne si l'on signalait quoi que ce fut de suspect.

— Ce sera fait, Monseigneur.

— Après?

— De toutes parts, on nous signale le retour, en leur Donjon, des Hauts Seigneurs, dont vous connaissez les noms par notre très féal, et très amé Sénéchal de Fontainebleau, et qui ont assisté à la scène qui s'est jouée, par devant Monseigneur Charles de Valois, dans la grotte d'Arbonne.

— J'aurais voulu leur donner un asile d'où ils n'eussent jamais pu sortir pour entraver mes entreprises !... Après?

— On a vu entrer, dans Paris, avec un Religieux qui appartient, assure-t-on, à l'Abbaye du Bec, en Normandie... le Comte de Saint-Pol.

— Sait-on où il s'est logé?... Il faut que je le sache !... Au besoin, je veux pouvoir m'emparer de lui.

— On a perdu sa trace !.

— Je veux qu'on la retrouve.

— On la retrouvera, Monseigneur.

— Après?

— Il paraît que Sa Sainteté Clément V, venant à Paris, sur l'ordre du Roi, Notre Sire... est arrivée à Sens.

— Donne l'ordre à nos agents, qui vivent dans l'intimité du Pontife, de m'envoyer, quotidiennement, des notes, aussi détaillées que possible, sur les moindres faits et gestes de Clément... Cela est important plus que jamais.

— Oui, Monseigneur.

— Après ?

— Monseigneur Louis, fils aîné de Notre Sire, le Roi, a soupé, hier, chez son oncle : Monseigneur Charles de Valois... On m'assure que, au cours du souper, on a parlé, longtemps, et à demi voix, de la scène qui s'est jouée au Château de Vincennes... Votre nom, Monseigneur, et celui de Messire Guillaume de Nogaret sont revenus, souvent, dans la conversation.

Marigny hocha la tête.

— Ces gens là me haïssent !... dit-il... Je ne pèserais pas lourd, entre leurs mains, si le Roi disparaissait, ou si, pour une cause quelconque, il me retirait sa faveur !... Heureusement, pour moi, je suis encore, à présent, plus

puissant qu'eux !... Ce n'est rien que cela !... Passons, mon amé Jehan, passons !...

Jehan de Saintray remit de l'ordre dans les pièces, éparses devant lui.

Le Ministre, qui s'était levé, de rechef, et qui avait recommencé sa promenade, impatiente, dans la salle, s'écria :

— Pourquoi ce petit d'Argental n'est-il pas revenu ?

Toutes ses préoccupations se rapportaient à ce fait, manifestement.

Les autres choses, dont l'entretenait Jehan, ne l'intéressaient qu'à demi.

— Monseigneur... reprit le second du Ministre... voici le texte de l'Ordonnance sur les monnaies... Je l'ai rédigé selon vos indications... Je tiens à le soumettre à votre approbation.

— Lis?... dit Marigny, distraitement.

Jehan de Saintray lut ce qui suit :

« *Les monnaies étrangères n'auront point cours dans le Royaume.*

« *Toutes les monnaies d'or françaises sont démonétisées, à l'exception du* « *denier à l'agneau, dont la valeur légale est abaissée de vingt sous à quinze* « *sous.*

« *Le numéraire de billon est réduit aux bourgeois forts et aux bourgeois* « *simples, aux tournois doubles et aux parisis doubles, aux petits tournois et* « *aux petits parisis. La valeur légale de ces espèces est réglée proportionnelle-* « *ment à leur titre et à leur poids.*

« *L'exportation des métaux précieux est interdite. Les prélats et les ba-* « *rons pourront seuls avoir de la vaisselle d'or et d'argent ; ils n'en auront* « *que ce qui leur sera nécessaire.*

« *Il est interdit de vendre et d'acheter autrement que par sous et par* « *livres, sous peine de confiscation des marchandises et de la monnaie.* »

Jehan s'interrompit :

— J'appelle votre attention, tout particulièrement, Monseigneur, sur le paragraphe suivant : Celui auquel vous attacherez le plus d'importance.

— J'écoute?... fit Marigny, redevenant très attentif.

Cette Ordonnance, relative au système monétaire du Royaume, avait constitué, avant que se soient produits les graves événements des jours précédents, l'une des plus sérieuses préoccupations du Ministre.

Jehan lut :

« *Il demeure licite aux Seigneurs de frapper monnaie, à la condition expresse qu'elles diffèrent des monnaies Royales.* »

— Ce n'est pas suffisant... dit Marigny... Il importe que l'accusation, portée, contre le Roi, par les manants, de fabriquer de la monnaie de mauvais aloi, tombe sur ceux qui la méritent, véritablement, c'est-à-dire sur les Seigneurs, qui, tous, sont, peu ou prou, Faux-Monnayeurs... Même, il faut s'efforcer de les empêcher, par tous les moyens possibles, de jeter, dans la circulation, des monnaies dont ils diminuent, pour leur plus grand profit, et le titre, et le poids... Voici comment je veux que l'article soit rédigé... Écris.

— Dictez, Monseigneur?

— *Les Seigneurs ne pourront diminuer ni le titre, ni le poids de leurs espèces...*

— Après, Monseigneur?

— *Et ils ne pourront en frapper de semblables à celles du Roi...* (1)

— Fort bien!

— C'est clair... précis... et net... Cela donnera des résultats, je l'espère... Relis-moi le tout, mon amé Jehan... Je suis si préoccupé que je t'ai écouté, tout à l'heure, d'une oreille distraite, je l'avoue... Oui, oui, relis-moi le tout... Nous étudierons, ensemble, ta rédaction, article par article... Certains m'ont paru trop courts, insuffisamment explicatifs, sujets à être interprétés de façon ambiguë... Nous les modifierons... Relis... J'écoute...

Or, comme Jehan de Saintray, obéissant aux ordres de son Maître, et Seigneur, allait relire l'Ordonnance, l'un des serviteurs de Marigny entra dans la salle.

— Qu'y a-t-il?... demanda le Ministre, surpris.

— Monseigneur.. répondit le varlet... Messire Ogier d'Argental vient d'arriver céans.

Marigny, joyeux, se leva.

— Messire Ogier d'Argental!... s'écria-t-il... Qu'il vienne!... Qu'il vienne!... Faites-le entrer, ici, sur-le-champ!

Le serviteur ne bougea pas.

— Allez donc!... lui dit le Ministre.

— C'est que Messire Ogier d'Argental s'est évanoui, Monseigneur, au moment où il descendait de son cheval, qui s'est abattu, d'autre part, dans la cour, comme on relevait le cavalier qu'il avait porté. Lorsqu'il a perdu

(1) Cette ordonnance devait réformer et réorganiser tout le système monétaire. — On a conservé quelques-unes des instructions qui furent données pour la mettre à exécution; elles attestent les préoccupations du gouvernement. Deux trésoriers du Roi : Guy Florent et Paul Dubois, furent envoyés dans la vicomté de Paris. Ils furent chargés de se transporter, personnellement, dans les cités, les châteaux, les lieux nobles et autres, pour faire connaître et bien expliquer les intentions du Roi, les motifs qui l'ont déterminé, les avantages des mesure qu'il a prises. — Vuitry. — *Étude sur le régime financier de la France sous Philippe-le-Bel.*

La vieille servante lui expliqua ce qu'elle avait fait. (P. 1404.)

connaissance, Messire d'Argental a dit qu'il fallait vous informer, immédiatement, de son retour, assurant que cette nouvelle vous agréerait... C'est pour cette raison que j'ai cru devoir vous prévenir, Monseigneur... L'homme, et la bête, étaient brisés... Messire d'Argental, de plus, est blessé à la tête... Son chaperon étant tombé, on a vu son front entouré de bandes de toile ensanglantées... On a étendu l'Écuyer dans la salle basse, sur des carreaux de cuir.

— Viens... viens... Jehan... s'écria Marigny... Allons voir Messire Ogier d'Argental...

Il sortit, précipitamment, suivi par Jehan... à la grande stupéfaction du varlet, peu habitué à voir son très puissant Maître s'intéresser, si fort, à l'état de santé d'un simple Écuyer.

Un moment après, le Ministre, et son second, se trouvèrent, dans la salle basse, en présence du jeune Écuyer que nous avons vu partir de Conflans-Sainte-Honorine, après sa halte devant la maison de Remi, le Bourguignon, et sa conversation avec Maître Gaucher Faber...

XXXIII

LES RÉVÉLATIONS DE MESSIRE OGIER D'ARGENTAL

Les deux serviteurs de Marigny qui avaient relevé Ogier d'Argental, et qui l'avaient porté dans la salle basse, se tenaient près de lui, ainsi que trois hommes d'armes, de garde chez le Ministre : ceux qui avaient aidé le jeune Écuyer à entrer dans la cour... et, aussi, deux servantes, appelées par l'un des hommes d'armes.

Celles-ci avaient été fort utiles.

Tandis que les hommes, effarés, discutaient sur les moyens à employer pour soigner le blessé, les femmes s'étaient mises à l'œuvre.

Les femmes sont, toujours, plus que les hommes, habiles, expertes, décidées, intelligentes, en pareille circonstance.

L'une des deux femmes était jeune, et fort jolie... L'autre, vieille; mais très accorte, douce, et pleine d'expérience.

Sur l'avis de la vieille, la jeune était allée chercher de l'eau, des toiles, du vin.

Elle était revenue dare dare... tant elle avait hâte de porter secours au bel Écuyer.

Lors, la vieille, avec une adresse infinie, avait défait les bandes de toile, savamment posées, la veille, à Conflans-Sainte-Honorine, à l'Hôtel-

lerie de la Croix-Blanche, par Gaucher Faber ; elle avait lavé la blessure, — qui s'était rouverte, — avec de l'eau fraîche... puis avec du vin, — et elle avait posé, fort dextrement, de nouvelles bandes de toile sur le front du blessé.

Tout cela avait été fait, en un clin d'œil, avant l'arrivée de Marigny, et de Jehan, dans la salle basse.

— Vous êtes une fée!... s'était écrié l'un des hommes d'armes, s'adressant à la vieille servante.

— Un chirurgien n'eut pas mieux fait!... dit un autre.

— Oh!... Vous autres, hommes, vous vous étonnez de rien!... avait répliqué la brave femme... Vous ne savez pas vous servir de vos dix doigts, et vous êtes surpris que tout le monde ne vous ressemble pas... Le pauvre jeune homme!... Il est brisé!... Bah! A son âge, on se remet vite... Un jour, ou deux, de repos, et il sera sur pied, prêt à courir chez sa mie!...

— Qu'il est mignon!... murmura la jeune servante, extasiée.

De vrai, le jouvenceau était si joli, si svelte, si gracieux, que pas une jeune femme ne l'eut regardé sans plaisir, et sans apitoiement.

— Vous voudriez bien être la mie chez qui il courra, quand il sera debout, n'est-ce pas, ma fille?... dit, goguenardement, l'un des hommes d'armes... un grand gaillard, au muffle écarlate.

La petite servante rougit.

— Il est certain qu'il est, plus que vous, joliet!... répliqua la fine mouche.

— Mauvaise!... dit l'homme d'armes, mal content de la riposte aiguë, qui l'avait piqué.

Cet échange de propos avait mis en gaîté les assistants, quand le Ministre, et son second, parurent.

— Le brave garçon!... Dans quel état il est!... dit Marigny.

La vieille servante lui expliqua ce qu'elle avait fait.

Jehan... le savant Jehan, approuva, de la mine et du geste.

— Fort bien!... murmura le Ministre...

Puis, il ajouta, s'adressant aux hommes d'armes, et aux valets :

— Éloignez-vous...

Mais il retint les deux servantes :

— Demeurez ici près... leur dit-il... Il faut que vous puissiez accourir à mon premier appel.

— Bien, Monseigneur!... répliqua, respectueusement, la vieille femme.

Tous les hommes sortirent...

Les servantes passèrent dans la salle voisine.

* * *

— Il a dû chevaucher, longtemps, après que sa blessure a été pansée... dit Marigny... Regarde, mon amé Jehan, ces bandes de toile, que la vieille servante a enlevées, sont couvertes d'une épaisse couche de poussière.

— Oui !... répliqua Jehan... Il est courageux... C'est merveille qu'il ait pu fournir une longue route, dans l'état de faiblesse où il était...

— Qu'est-ce qui lui est arrivé?

Jehan, cependant, tâtait le pouls du blessé.

— Il a la fièvre!... dit-il... Une fièvre ardente!

— Rouvrira-t-il bientôt les yeux?... J'ai hâte de savoir ce qu'il a fait!... reprit Marigny... Puisque Maître Gaucher Faber est absent, de Paris, présentement, ainsi que tu me l'as appris, tout à l'heure, quand tu m'as parlé de Sœur Dorothée, on pourrait appeler, céans, un de ses élèves.

— Plus tard, Monseigneur... fit Jehan... Ce jeune homme n'est pas en danger... Il s'est évanoui, en arrivant ici, parce que, faible, fiévreux, il était exténué par la course, très rapide, assurément, qu'il a fournie... Son cheval, à demi-fourbu, ne s'est-il pas abattu, dans la cour?... Pour que ce brave garçon se soit mis en route, afin de revenir, ici, en toute hâte, blessé comme il l'est, il a fallu qu'il ait des raisons, graves, d'agir...

— C'est juste!...

— N'appelons, donc, personne, près de lui... avant de savoir ce qu'il a à nous dire... Qui sait?... Une indiscrétion est tôt commise, sans mauvais vouloir, même du fait de celui qui la commet... L'élève de Maître Gaucher Faber pourrait parler... Or, il importe que nul ne sache que vous avez envoyé l'un de vos Ecuyers en mission...

— Tu as raison!...

Un moment se passa.

Marigny, et Jehan, pensaient, chacun de son côté.

Soudain, Ogier d'Argental fit un mouvement.

- Monseigneur... murmura Jehan... Il a bougé... Observons...

Très attentifs, les deux hommes regardaient le jeune Écuyer.

Celui-ci soupira, profondément.

Puis, il ouvrit les yeux.

Lors, il fixa son regard droit devant lui, cherchant à reconnaître l'endroit où il était, et à se rendre compte de ce qui s'était passé.

Il aperçut Marigny, et Jehan.

Sa face, blême, s'éclaira.

— Tout est bien!... Je vous vois, Monseigneur!... s'écria-t-il...

Il essaya de se mettre debout.

— Restez étendu, Messire... lui dit le Ministre.

— A boire!... demanda Ogier, après avoir remercié Marigny de sa bienveillance.

Jehan versa du vin, dans un gobelet, qu'il offrit au jouvenceau.

Celui-ci le prit, et but, avidement.

Il soupira, derechef, et reprit :

— Ah ! J'ai eu peur de demeurer en route !...

Et, souriant, il répéta ce qu'il avait dit, un moment auparavant :

— Tout est bien... puisque je suis ici !... Oh ! je n'ai pas perdu mon temps, croyez-le, Monseigneur !... Je vous apporte des nouvelles qui vous intéresseront, j'en suis sûr...

Ces paroles augmentèrent, encore, la curiosité du Ministre, qui était surexcitée, déjà, à un très haut degré.

Quelles nouvelles le jeune Ecuyer apportait-il ?

— Ah ! Si le Sort me venait en aide !... pensa Marigny... Il me devrait bien cette compensation !

Il demanda à Ogier d'Argental :

— N'êtes-vous point trop las... trop faible, en ce moment, pour me donner ces nouvelles, qui, selon vous, doivent m'intéresser fort ?

— Non !... Non !... répliqua le jouvenceau... J'avais hâte de vous voir, Monseigneur... Il faut que vous sachiez, sur l'heure, tout ce que j'ai appris, en route... Ah ! certes, je ne suis pas revenu si vite, pour me taire, à présent... Quant vous saurez tout, je me reposerai...

— Bien !... Bien !... dit Marigny, satisfait... Seulement, ménagez-vous... Parlez ?... J'écoute ?

— Monseigneur... reprit Ogier... j'ai commis une grave imprudence, hier soir... et je m'en accuse !... De là mon retard... En effet, je devrais être de retour, à Paris, depuis plus de dix huit heures... Mais je ne regrette rien, et pour cause... Cette cause, vous allez la connaître... Blessé, très faible, je me suis contraint à monter à cheval ; j'ai fourni, à franc étrier, une très longue course, sous un soleil ardent... et, vingt fois, j'ai craint de rouler, évanoui, au fond de quelque fossé ; mais la volonté me soutenait... je me cramponnais à la crinière de ma monture, à ma selle — et j'ai pu, ainsi, atteindre mon but...

— Vous êtes un serviteur dévoué, Messire... Poursuivez ?

— J'avais à cœur de vous satisfaire, Monseigneur... et, aussi, de réparer ma faute : Pour me punir d'avoir été imprudent, j'ai voulu remplir mon devoir en déployant une énergie surhumaine... Vous aviez eu confiance en moi ; vous m'aviez donné une mission ; vous attendiez mon retour impatiemment... et je ne suis pas revenu en temps utile !... Grave faute, encore une fois !... Tout homme, choisi, pour agir, par un Maître tel que vous, doit réussir dans son entreprise... n'être arrêté par rien... arriver à l'heure dite... Son insuccès équivaut à une félonie !... Je me considérerais comme un félon, si je n'avais pas tenté l'impossible pour vous prouver que je suis, à tous égards, digne de la haute confiance qu'il vous a plu de me témoigner.

Le blessé avait parlé très gravement... avec une réelle émotion — et cela avait fait impression sur Marigny... qui sourit.

Si impatient qu'il fut de savoir ce que son féal Ecuyer allait lui apprendre... et malgré ses angoissantes préoccupations... la gentillesse, la délicieuse naïveté du très courageux jouvenceau le charmaient.

Ce grand homme d'Etat, qui avait tant besoin d'avoir des dévouements autour de sa personne, savait jauger la valeur des individus qui l'approchaient.

Or, en écoutant parler Ogier d'Argental... joyeux, il s'était dit:

— Encore un qui me donnera sa vie, si je la lui demande!... C'est un enfant; mais et il est loyal, et brave, parmi les plus loyaux et les plus braves!... Il y a, en lui, l'étoffe d'un héros!... Gentil fils de la noble Terre Française!

Et le Ministre reprit:

— Vous parlez noblement, Messire, comme eussent parlé les Preux, vos pères, qui combattirent sous la bannière de l'aïeul de Notre Sire, le Roi.

— Il ajouta :

— Dites-nous, à présent, ce que vous avez fait pour notre service?

Ogier d'Argental, alors, raconta, à Marigny, comment il était arrivé, à Maubuisson, une demi-heure avant l'envoyé du Roi : Enguerrand de Coucy... bien qu'il fût parti, du Château de Vincennes, plus d'une heure après lui.

— Je vous avais promis, Monseigneur... dit le jeune homme... que j'arriverais, là-bas, avant Messire de Coucy : J'ai tenu parole... Je dois dire que je n'ai pas eu grand mérite à cela, car j'étais mieux monté que lui...

Le Ministre n'entendit pas ce dernier propos de son Ecuyer : Il n'avait retenu, de ses paroles, que ce fait... à savoir que l'envoyé du Roi... son confident intime... Enguerrand de Coucy — était bien allé à Maubuisson... ainsi qu'il l'avait supposé.

Ce renseignement avait sa valeur, aux yeux de Marigny.

Il regarda Jehan de Saintray.

— Je ne m'étais pas trompé, comme tu vois?... sembla-t-il lui dire.

Donc, Enguerrand de Coucy était allé à Maubuisson...

Par conséquent — on n'en pouvait douter, maintenant — l'objet qui retenait l'attention du Roi de France, jusqu'à l'oubli, complet, de toute autre préoccupation, de quelque importance qu'elle fût... se rapportait bien — ainsi que Marigny l'avait pressenti — à cette missive que l'Abbesse de Maubuisson lui avait envoyée.

— Je suis sur la bonne piste!... pensa le Ministre, éminemment satisfait...

Il avait hâte, à présent, de savoir tout ce que le jeune Écuyer devait lui révéler, encore.

Peut-être allait-il lui fournir d'autres renseignements utiles.

— Donc... interrogea Marigny... Messire Enguerrand de Coucy est allé à Maubuisson?

— Oui, Monseigneur.

— A l'Abbaye Royale?

— Oui, Monseigneur.

— Est-ce qu'il y est resté longtemps?

— Tout près de deux heures.

— Avez-vous pu savoir qui il a vu, à l'Abbaye?

Ogier d'Argental sourit.

— Je le sais, Monseigneur... fit-il, triomphant... Et je sais bien autre chose, encore!...

— Parlez?... Parlez?... s'écria le Ministre.

Le jeune écuyer raconta comment, après avoir vu le Sire Enguerrand de Coucy s'éloigner de l'Abbaye de Maubuisson... sa mission étant, dès lors, terminée... il s'était remis en route, lui-même, pour revenir à Paris, en faisant un détour, afin de ne pas rencontrer celui de qui il avait dû observer les faits et gestes; puis, il dit comment, à Conflans-Sainte-Honorine, son cheval, trop rapidement mené, avait buté... était tombé — comment, par suite de son imprudence, il avait été projeté, la tête la première, sur un arbre... et comment, enfin, il avait été relevé, évanoui, par des bonnes gens, du pays, qui l'avaient porté à l'Hôtellerie de la Croix Blanche.

— En vérité, Monseigneur... ajouta-t-il... Vous avez été servi, en toute cette affaire — comme vous le constaterez bientôt — par un hasard merveilleux!...

— Dites?... fit Marigny.

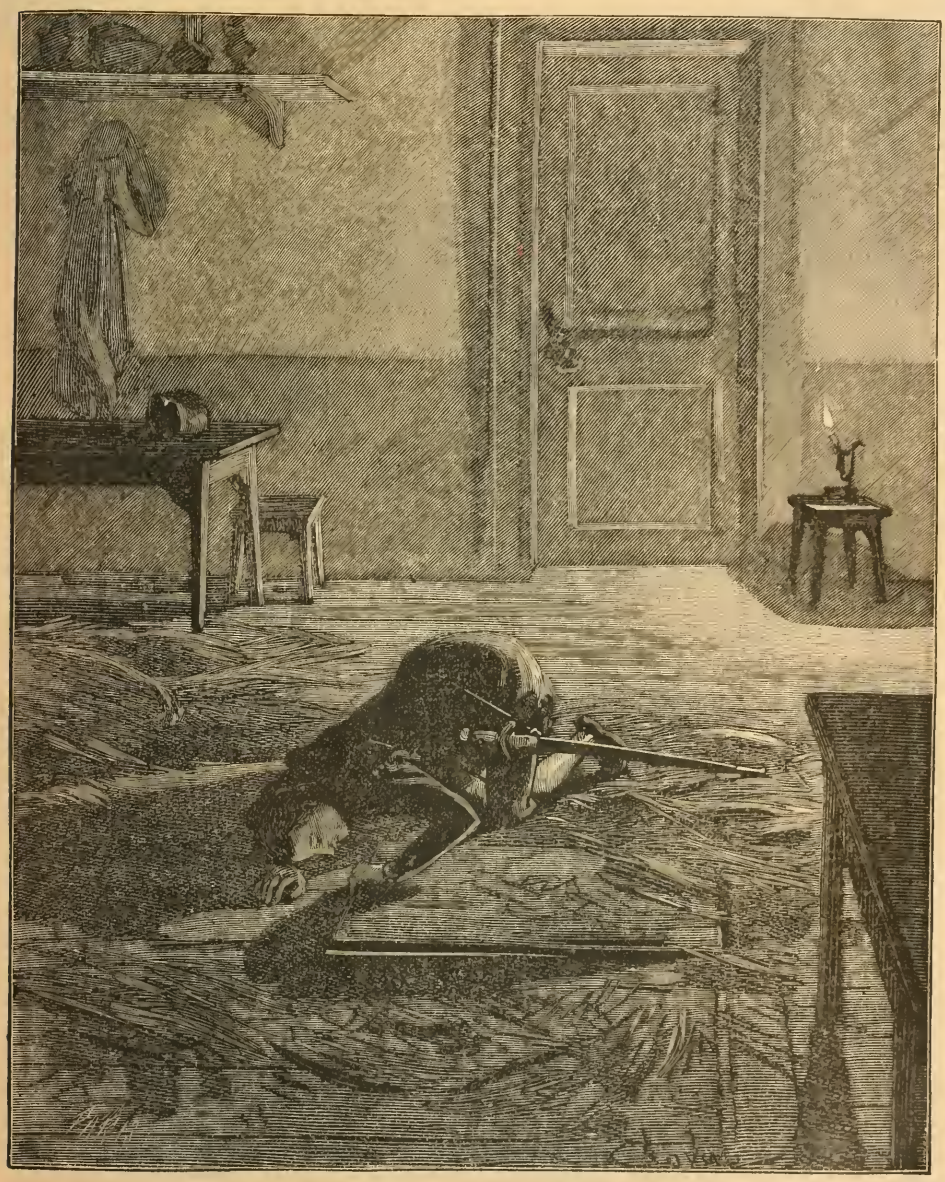
— Cette aventure devait me mettre en retard de près d'un jour pour vous apporter le résultat de mes observations à Maubuisson; mais elle m'a fourni ces renseignements dont je vous ai parlé, Monseigneur... ces renseignements que je n'aurais pu me procurer, autrement, par quelque moyen que ce fut... et qui, j'en suis sûr, vous seront éminemment utiles...

— Voyons?... dit le Ministre.

Ogier d'Argental but, encore, une gorgée de vin; puis, il poursuivit :

— Les gens de service de l'hôtellerie de la Croix-Blanche furent chargés, par l'hôtelier, de me porter au deuxième étage de l'hôtellerie, dans une salle, assez vaste, où je fus étendu sur des bottes de paille, qu'on avait jetées au beau milieu du plancher... Deux servantes me donnèrent des soins — ce, pendant qu'on était allé chercher Maître Gaucher Faber, le savant Chirurgien de Notre Sire, le Roi, qui, par grand'chance pour moi, était, alors, dans le pays.

— Maître Gaucher Faber était dans le pays?... fit Marigny, surpris... A Conflans-Sainte-Honorine?



— Alors, je m'agenouillai sur la paille ; puis, j'entr'ouvris la trappe, doucement... tout doucement... (P. 1412.)

— Oui, Monseigneur... Chez un sien ami : Maître Remi, Grand Fauconnier du Seigneur de Conflans.

— Voilà qui est extraordinaire !... Poursuivez, Messire, poursuivez ?

— Grâce aux soins que me donnèrent les femmes, je ne tardai guère à sortir de mon évanouissement... J'avais été étourdi, lors de ma chute de cheval, par la violence du coup que j'avais reçu ; mais, quoique blessé à la tête, quoique j'eusse perdu beaucoup de sang... je n'avais aucun mal... J'étais, seulement, très faible... On me donna à boire, et à manger... Boisson,

et nourriture, me firent du bien, me rendirent des forces... L'hôtellerie était pleine de voyageurs... Les serviteurs de l'hôtelier étaient sur les dents, littéralement... Aussi, et comme je me trouvais mieux... comme j'avais déclaré, aux femmes qui s'étaient occupées, de moi, jusque-là, avec une grande sollicitude, que je n'avais plus besoin que de repos, elles en profitèrent pour me laisser seul, ayant hâte de reprendre leur service, pour soulager, par suite, les autres servantes, qui, réduites à trois pour contenter trente voyageurs : soupeurs et buveurs... ne savaient plus auquel entendre... En attendant l'arrivée de Maître Gaucher Faber, qui devait me venir voir — m'avait-on dit — je m'étendis sur mon lit de paille, commodément, et je pensai... Oh! J'étais, vraiment, désolé de me voir, là, incapable, momentanément... de remonter à cheval, alors que j'aurais dû galoper, à toute bride, sur la route de Paris... Insensiblement, je m'assoupis; mais je me réveillai, brusquement.

— Pourquoi donc?... demanda Marigny... déjà fort intéressé par le récit de son féal Écuyer.

— J'avais entendu parler, tout près de moi... répliqua Ogier d'Argental.

— Dans la salle où vous étiez étendu?

— Je le crus, d'abord... tant le bruit des voix avait vibré distinctement, à mes oreilles.

— Poursuivez?

— Les servantes avaient laissé, sur une table, une chandelle, qui éclairait, vaguement, la salle... Je regardai tout autour de moi... Il n'y avait personne... Je pensai que Maître Gaucher Faber était venu à l'hôtellerie... et que c'était lui qui parlait, au dehors, sur le palier, avec l'hôtelier de la Croix-Blanche...

— Eh! bien?

— Je me trompais... Je ne tardai pas à m'en rendre compte.

— Entendiez-vous toujours les voix?

— Toujours...

— Après?

— Bientôt, je constatai que j'entendais, mieux, de mon oreille droite, les paroles qui étaient articulées... surtout lorsque cette oreille était appliquée sur ma couche de paille... et j'en déduisis que le bruit des voix partait de la salle sise, au premier étage de l'hôtellerie, au dessous de celle où je me trouvais...

— Fort bien!...

— J'écartai la paille... et je m'aperçus que le plancher... immédiatement au-dessous de l'endroit où ma tête s'était appuyée, était coupé...

— Coupé?

— Oui, Monseigneur... Le plancher était coupé en forme de carré long... Il y avait, là, une trappe.

— Mais cette trappe... à quel usage servait-elle?

— C'est ce que je me demandai...

— Et vous trouvâtes l'explication de ce fait?

— Oui, Monseigneur...

— Voyons?

— Ayant levé la tête, j'aperçus, au plafond de la salle, juste au dessus de la trappe...

— Quoi?

— Une poulie... Alors, je m'expliquai le pourquoi de ces choses, qui, tout d'abord, m'avaient paru tout à fait singulières.

— Je ne comprends pas!... dit Marigny.

— Vous allez comprendre, Monseigneur.

— J'écoute?

— Aux jours de grande fête... les Pèlerins viennent, de tous les points du pays, à Conflans, pour vénérer les reliques de Sainte-Honorine... Lorsqu'ils ont fait leurs dévotions, ils affluent à l'hôtellerie de la Croix-Blanche... Les serviteurs, habituels, de l'hôtelier, sont, alors, en trop petit nombre pour répondre, comme il conviendrait, aux demandes des Pèlerins, affamés, qui s'entassent, dans toutes les salles de la renommée hôtellerie, du rez-de-chaussée aux combles... L'hôtelier, me dis-je, après avoir fait ces réflexions, est un homme avisé... Il a imaginé de percer une ouverture à travers les planchers des différentes salles de la maison... d'adapter une poulie au plafond du deuxième étage... d'attacher, à cette poulie, une corde, à laquelle est suspendue une sorte de tablette... Grâce à cette invention, l'un de ses serviteurs, se tenant au rez-de-chaussée, met, sur la tablette, les vivres, les liquides, demandés par les Pèlerins installés au deuxième étage... un autre, qui reste à l'étage supérieur, fait jouer la corde et monter la tablette chargée de victuailles : par ainsi, deux serviteurs font, sans fatigue, la besogne de six, qui perdraient un temps précieux à monter, et à descendre, sans cesse, les étages... Et voilà pourquoi il y avait, là, une trappe, et une poulie...

Marigny sourit.

— La combinaison de votre hôtelier est, certes, d'un homme ingénieux... fût-il... Mais vous n'êtes pas moins ingénieux que lui, Messire, vous qui avez su vous rendre compte, exactement, des motifs qui l'ont déterminé à percer cette trappe, et à poser cette poulie... Bien d'autres, à votre place, n'eussent pu se les expliquer... Or, que fîtes-vous, quand vous eûtes acquis la certitude que le colloque, qui avait attiré votre attention, avait lieu dans la salle sise au-dessous de celle où vous vous trouviez?

— Que vous dirai-je, Monseigneur... poursuivit, très gaîment, Ogier

d'Argental... je suis jeune, et curieux, par conséquent — curieux jusqu'à l'indiscrétion; j'aime à m'instruire : Or, le meilleur moyen qu'on ait de s'instruire est, dit-on, d'écouter... Le dicton est juste : je l'ai expérimenté souvent... J'écoutai donc, pour m'instruire... me disant qu'il serait toujours temps de n'être plus indiscret, si la conversation, qui se tenait au-dessous de moi, n'était pas intéressante...

— Fort bien!... fit le Ministre, charmé par l'esprit de son très fidèle et très intelligent serviteur... Et, vous fûtes... « indiscret » — longtemps?

— Pendant plus d'une heure, Monseigneur.

— La conversation était donc intéressante?

— Plus qu'intéressante!

— Ah!

— Elle avait une importance considérable.

— Considérable?

— Oui, Monseigneur...

— A quel point de vue?

— Vous allez le savoir.

— Parlez?

— Je me levai... Je portai, dans un coin de la salle, la chandelle qui m'éclairait... le plus loin possible de la trappe... J'avais mon projet.

— Quel?

— Il importait que les voyageurs, quels qu'ils fussent, qui se trouvaient à l'étage inférieur, ne pussent voir filtrer de la lumière à travers les fentes du plancher...

— Bien !... Je devine...

— Alors, je m'agenouillai sur la paille; puis, j'entr'ouvris la trappe, doucement... tout doucement... Je me penchai... J'entendis, alors, la voix des voyageurs, aussi nettement que si j'avais été tout près d'eux... Bientôt, même, je pus les voir... et les reconnaître.

— Les reconnaître?

— Oui, Monseigneur.

— Vous les connaissiez ?

— Je les connaissais.

— Je les connais aussi?

— Oui, Monseigneur.

— Leur nom?

— Le Révérend Père Richard, Évêque de Saint-Georges... Confesseur de la Princesse Marguerite, Reine de Navarre... et son Servant : Frère Tristan, dont les yeux d'orfraie se fixent, hideux, à la Cour, sur tout ce qui est jeune et beau... sur tout ce qui rit et chante... sur tout ce qui est heureux de vivre en regardant les fleurs et les belles filles!

Marigny exultait.

— De par Notre Seigneur Jésus, vous êtes un habile homme, Messire!... répéta-t-il...

Il reprit :

— Que pouvaient faire, à Conflans-Sainte-Honorine, en l'hôtellerie de la Croix-Blanche, à pareille heure, le Révérend Père Richard et son Servant : Frère Tristan?

— Une méchante besogne, Monseigneur.

— Je m'en doute!... Mais, quelle?

— Je vais vous le dire... Sachez, d'abord, que, bientôt, un troisième personnage... de qui j'attendais la venue, du reste, car elle avait été annoncée, par Tristan, au Père Richard — entra dans la salle.

— Vous le connaissiez aussi ?

— Oui, Monseigneur...

— Je le connais, de même?

— Vous le connaissez !

— Son nom?

— Jean de Meung... Clopinel.

Marigny, enthousiasmé, se leva, et, se rapprochant de Jehan de Saintray, qui avait écouté, avec non moins d'attention que son Maître, le très intéressant récit d'Ogier d'Argental.

— De par Dieu, mon amé Jehan... tout s'explique!... dit-il, à voix basse... Cette conversation, que le Père Richard, et Jean de Meung, ont eue, à l'hôtellerie de la Croix-Blanche, a constitué, évidemment, l'épilogue de l'affaire à laquelle assista notre féal Nicolas de Garlande dans la grotte d'Arbonne... et dont les premiers actes se jouèrent, à l'Abbaye, Royale, de Maubuisson, ainsi que nous le savons par Sœur Dorothée...

Après un moment de silence, pendant lequel Ogier d'Argental avait repris haleine, il poursuivit son récit.

Marigny l'écouta sans l'interrompre.

Au fur et à mesure que son Ecuyer lui fournissait les très importants détails des faits qui s'étaient produits, en l'hôtellerie de la Croix-Blanche, au cours de la précédente nuit, le Ministre voyait s'éclairer, insensiblement, les ténèbres qui enveloppaient, encore, pour lui, une heure auparavant, les menées de tous les êtres qui s'étaient agités dans les aventures des derniers jours.

Il en éprouvait une joie indicible.

Il se rendait compte qu'il pouvait redevenir maître de la situation.

Il estimait que, avec ces armes que ses serviteurs lui apportaient, l'un après l'autre... il vaincrait.

— C'est merveilleux!... murmura-t-il.

Puis, il demanda :

— Donc... Maître Gaucher Faber, Chirurgien de Notre Sire, le Roi... vous a donné des soins, Messire?

— Avec une sollicitude dont je lui serai toujours reconnaissant.

— Vous a-t-il reconnu?

— Oui, Monseigneur.

— Tant pis!... fit le Ministre...

Ogier sourit.

— Je comprends ce que vous voulez dire, Monseigneur... reprit-il... Rassurez-vous!... J'ai tout fait pour détourner les soupçons de Maître Gaucher Faber...

Il raconta comment il avait rencontré, malencontreusement, Gaucher, devant la maison du Grand Fauconnier de la Seigneurie de Conflans... et comment il lui avait fourni des raisons capables d'expliquer, avec une certaine vraisemblance, son voyage dans le pays.

Marigny hocha la tête.

— Maître Gaucher Faber est très fin... dit-il... Evidemment, il n'a pas cru un mot du conte — ingénieux, pourtant — que vous lui avez fait!... Bah! il n'importe!... Dans tous les cas, et puisque le Chirurgien du Roi est l'ami de ceux que le Père Richard, et Jean de Meung, ont voulu atteindre... il serait avec nous, qui sommes contre leurs ennemis...

Il dit, encore :

— Quel intérêt l'Évêque de Saint-Georges a-t-il eu à l'enlèvement de ces deux femmes?

Enfin, il résuma l'entretien, avec une netteté parfaite.

— Ainsi... dit-il... il résulte de tous ces faits — prends des notes, mon amé Jehan — 1° — que le Révérend Père Richard, revenait à l'Abbaye, Royale, de Maubuisson, après un voyage au cours duquel il avait pris part à une entreprise qui n'avait pas réussi : c'est-à-dire... à l'affaire de la grotte d'Arbonne... 2° — que le Sire Enguerrand de Coucy a porté, à l'Abbesse, une missive par laquelle le Roi lui enjoignait de lui amener, aujourd'hui, à Paris, au Palais, ce Messire Jacques, ce Remi, protecteurs des deux femmes, près de qui Maître Gaucher Faber se trouvait hier soir... 3° — que tout a été préparé, par Jean de Meung, pour enlever les deux femmes... 4° — (et ce point étant particulièrement important, je te prie, Jehan, de le noter à part) que le Père Richard a la certitude absolue, pour des raisons inconnues, que, lorsque les deux femmes — protégées par l'Abbesse de Maubuisson depuis de longues années, — seront, entre ses mains, « dans un asile, sûr, impénétrable, inaccessible à tous »... personne — pas même le Roi... ne pourra rien contre lui... et 5°, enfin — que, après l'enlèvement, les deux femmes devront être enfermées, dans Paris, en la maison secrète de l'Évêque de Saint-Georges... Est-ce bien cela, Messire Ogier d'Argental?

— Oui, Monseigneur!

— Savez-vous si l'enlèvement a eu lieu?

— Il a eu lieu... Je l'ai entendu dire par des gens de l'hôtellerie... Même, on savait que le coup avait été fait par le Père Richard, et par Jean de Meung, et les manants se répandaient en malédictions contre les Grands... contre les Favoris de Notre Sire, le Roi...

Marigny soupira.

Puis, il reprit :

— Vous n'avez rien omis, rien oublié?... Vous m'avez tout dit?

— Oui, Monseigneur!

— Fort bien!... Je vous sais gré de vos efforts, et je vous félicite, pour votre adresse, votre courage, Messire... Je n'oublierai pas ce que vous avez fait, en cette circonstance... Vous en aurez la preuve avant longtemps.

Ogier d'Argental remercia, respectueusement, le Ministre, de sa bienveillance excessive.

— Nous allons vous laisser... reprit Marigny... Reposez-vous... On vous donnera tous les soins nécessaires... J'ai hâte de revoir sur pied un homme de qui les services peuvent m'être si utiles!

Et, s'adressant à Jehan :

— Je retourne là-haut, à la salle de la tourelle... Rappelle les servantes qui se sont occupées, déjà, de Messire d'Argental... après quoi, tu viendras rejoindre...

— Bien, Monseigneur!... répondit Jehan.

Marigny fit, encore, un signe affectueux à Ogier, et il sortit de la salle...

Un moment après, il se retrouva dans la salle de travail, où, désespéré, il avait rêvé, longuement, une heure auparavant, en contemplant l'admirable me panorama de la Bonne Ville de Paris...

XXXIV

OPTIMISTE ET PESSIMISTE

... Elle apparut, au Puissant Ministre, plus admirable que jamais, la Ville par lui tant aimée!

Plus que jamais elle resplendissait, dans son verdoyant décor de collines... avec sa rivière roulant ses flots qui miroitaient... avec ses Tours, massives... ses flèches qui piquaient le ciel.

Plus que jamais elle se montrait, à lui, grande, parée, superbe, triomphante, sous la lueur des rayons du soleil, maintenant sur l'horizon, et qui

l'éclairaient obliquement... faisant étinceler les plombs des toits en poivrière, les girouettes aux reflets métalliques... jetant, sur elle, une poussière légère, qui l'enveloppait comme d'un radieux et éblouissant nimbe.

Ses yeux se fixèrent sur le Palais, demeure de Sa Majesté Philippe IV.

Alors, cette phrase qu'il avait articulée, tout à l'heure, pendant son entretien avec Jehan de Saintray, remonta à sa mémoire :

— « Oui, oui... répéta-t-il, rêveur.... le destin d'un puissant royaume peut tenir dans le sourire d'une femme, ou dans la plainte d'un petit enfant !... »

Il ajouta, bientôt :

— Certes, la partie n'est pas gagnée, il s'en faut !... Mais si le Sort m'aide, encore... et si je m'y prends adroitement, — avant la fin de cette journée je tiendrai, peut-être, ce Père Richard : c'est-à-dire l'un des hommes qui me gênent le plus, en ce moment, — cela est flagrant, pour moi, maintenant !... Si je tiens ce Religieux.... demain, j'aurai les autres !... Le Roi a refusé de nous suivre, hier !... Qui sait si, demain, il ne nous ordonnera pas d'agir ?... Si cela arrivait, nous n'aurions perdu qu'un jour pour faire acte utile, indispensable... Pourvu que ce retard, d'un jour, ne nous soit pas trop dommageable.

Il soupira, et reprit :

— Dans certains cas... un retard d'un jour... d'une heure, même, suffit pour créer l'irréparable !

Et il répéta ces mots, écrits, par Jehan, sur ce parchemin resté sur la table devant laquelle Marigny avait repris place.

— *Tolle moras, semper nocuit differre paratis* !

Il s'assit, et pensa à toutes ces choses que son Ecuyer lui avait apprises.

Il parut, bientôt, enfoncé dans une rêverie de laquelle rien n'eût pu le distraire... pas même la contemplation de la Cité, sur laquelle flottait, depuis un moment, déjà, une nuée, grisâtre, poussée par le vent d'Ouest.

Parfois, il hochait la tête.

Peu à peu, l'expression de son visage se modifiait.

— Non, certes... murmura-t-il... la partie n'est pas gagnée !...

Il se leva... marcha vers la croisée... regarda la Ville... vit le nuage qui s'étendait, sur elle... tout noir, à présent — et qui avait éteint, brusquement, les scintillements qui la nimbaient, radieusement, tout à l'heure.

Or, ce changement, radical, qui s'était opéré, si rapidement, dans l'état de l'atmosphère, lui causa une impression très pénible.

Plus de lumière... plus de clarté... partant : plus de joie... plus d'espérance !

Sous ce ciel, assombri, le Ministre se sentait tout attristé.

... Et quand je tiendrai ce Religieux... quand je l'aurai désarmé... Ah!... il me paiera cher... (P. 1423.)

Ce Fort.. cet homme d'action, qui était, aussi, parfois, un être de rêve... subissait, alors, à un degré excessif, l'influence de l'ambiance.

Elle était en rapport avec son état d'âme...

En lui... hors lui... tout était comme voilé... vague, gris!

— Ce religieux nous tient!... murmura-t-il... répondant à sa pensée... Par devant le Roi, j'échouerai!

Soudain, il tressaillit.

La porte de la salle de travail s'était ouverte, et Jehan de Saintray avait reparu.

Il paraissait joyeux.

Il ne remarqua pas, tout d'abord, que Marigny, au contraire, était soucieux et morne.

— Bonne journée, Monseigneur !... dit-il... Une journée en laquelle on peut voir triompher une cause qui semblait compromise, il y a une heure, encore !

Le Ministre hocha la tête.

— Qui sait ?... repliqua-t-il... Je suis moins optimiste que toi !

Jehan regarda son Maître, non sans surprise.

— Que s'est-il donc passé ?... se demanda-t-il.

Marigny reprit, cependant :

— Tu vois juste, Jehan, habituellement... Eh ! bien... dis-moi... en pareille occurrence, que ferais-tu ?...

Il indiqua, près de lui, un siège, à son second.

— Sieds-toi... fit-il... Et parle ?...

Jehan de Saintray s'assit, en face de son Maître.

Il se recueillit, un moment, et dit :

— Monseigneur, il est démontré que vous avez été, en toute cette affaire, très clairvoyant, comme vous l'êtes toujours... Il est évident, comme vous l'avez pressenti, que Notre Sire, le Roi a l'esprit tout occupé, exclusivement, depuis l'autre nuit, de faits qui priment, pour lui, toute autre considération, si importante qu'elle soit... Il est évident que ces faits lui ont été révélés, au cours de l'autre nuit, par la missive que je lui ai apportée, au Château de Vincennes, et qui lui avait été envoyée par l'Abbesse de Maubuisson : la Révérende Mère Marie des Anges ; il est évident, enfin, que ces faits se rapportent à ces deux femmes, qui vivaient, hier encore, chez Maître Remi : Grand Fauconnier de la Seigneurie de Conflans.

— Après ?

— L'Abbesse de Maubuisson, ayant reçu l'ordre, du Roi, de lui amener, aujourd'hui, au Palais, à Paris, ces femmes, que... pour une cause qui nous échappe... il paraît très désireux de voir, le plus tôt possible — ne pourra pas le satisfaire, puisque... raison péremptoire... les susdites femmes, enlevées par le Père Richard, et par Jean de Meung, sont, à coup sûr, présentement, cachées... bien cachées — à Paris, dans la maison secrète de l'Évêque de Saint-Georges...

— Après ?

— L'Abbesse, cependant, viendra voir le Roi, aujourd'hui...

— Certes !

— Elle aura eu hâte d'informer le Roi de ce qui s'est passé à Conflans-Sainte-Honorine.

— Il n'en faut pas douter !

— Elle a dû faire appeler, hier, les protecteurs des femmes : Messire Jacques, et Maître Remi... Comme ils ne se sont pas rendus à son appel, et pour cause... elle les a cherchés... et elle les a trouvés, à Conflans.

— C'est clair !

— Maître Gaucher Faber, qui était chez son ami : Maître Remi, lui a raconté, en détail, comment les femmes ont été enlevées... Il est fort probable que l'Abbesse aura décidé le Chirurgien du Roi à venir, avec elle, à Paris, afin de faire connaître, à Sa Majesté Philippe IV, l'aventure de la nuit dernière.

— Je n'avais pas pensé à cela... dit Marigny... pensif... Oui, Maître Gaucher Faber est en route, avec l'Abbesse, à cette heure, pour venir voir le Roi... si, même, ils ne sont pas, déjà, présentement, au Palais... Après, mon amé Jehan... après ?

— Le Roi sait donc, à cette heure... ou il saura, bientôt... que ces femmes — qu'il attend, impatiemment, sans doute, depuis hier — il ne les verra pas... Il sait — ou saura — que ces femmes sont ès mains de l'Évêque de Saint-Georges.

— C'est net, précis... clairement déduit !... Conclus ?

— Or, je conclus, Monseigneur, que, si vous présentez, tout à l'heure... à Notre Sire, le Roi... cet ordre d'arrêter le Révérend Père Richard qu'il a refusé de signer, hier...

— Eh ! bien ?

— Il le signera aujourd'hui !

— Après ?

— Et que, si, aujourd'hui, le Roi — comme c'est probable — signe l'ordre d'arrêter le Père Richard...

— Achève?

— Demain, il consentira, de même, à mettre, entre vos mains, tous ces félons qu'il eût fallu abattre, dès hier, pour la plus grande gloire de Sa Majesté le Roi de France, et pour le plus grand bien de l'Etat.

Marigny regarda Jehan, et dit :

— Malheureusement, le Roi ne donnera pas l'ordre d'arrêter le Père Richard !

— Pourquoi donc ?...

— N'oublie pas que le Père Richard, — d'après le récit d'Ogier d'Argental — a déclaré, nettement, à Jean de Meung, qui — et je cite la phrase, textuellement, comme Ogier nous l'a répétée — « lorsque les femmes seront, entre ses mains, dans un asile sûr, impénétrable, inaccessible à tous... personne — *pas même le Roi*... ne pourra rien contre lui... » Donc, si l'Evêque de Saint-Georges a dit juste — et il est trop habile pour s'être engagé, en cette aventure, sans être sûr de son fait — il considère, donc, que les femmes,

lui appartenant, constituent, pour lui, un otage, capable de le garantir contre la colère... même du Roi... surtout du Roi : puisque le Roi, surtout, s'intéresse, puissamment, à ces femmes — pour un motif qui nous échappe, comme tu l'as fort bien dit... Je le répète, donc : Le Roi ne donnera pas l'ordre d'arrêter le Père Richard, alors que celui-ci ne s'est emparé, si juste à point, de ces créatures, que pour s'en faire — et il l'a déclaré, j'insiste sur ce point — une arme contre le Roi lui-même?...

Jehan s'écria :

— Le Roi de France est trop noble de cœur pour capituler devant l'Évêque de Saint-Georges!... Refuser de faire arrêter le Père Richard constituerait une reculade, indigne de Sa Majesté Philippe IV!

— Mon amé Jehan... répliqua Marigny, froidement... ceci est de la sentimentalité!... Le Père Richard doit savoir... il sait, nous ne pouvons pas en douter, quel lien attache le Roi à ces femmes... Il sait, par conséquent, que l'arme qu'il s'est forgée — dans un but que nous n'entrevoyons pas — est de très bonne trempe... Il en usera... Il bravera Philippe... Il le menacera, au besoin, de faire disparaître, pour toujours, les otages qu'il s'est constitués, scélératement... Et il effraiera le Roi, par suite... d'autant plus que le Roi paraît tenir plus à ces femmes... Cela étant donné, Philippe, si hardi qu'il soit, si furieux qu'il puisse être de se voir braver, lui, Roi Tout-Puissant, par l'Évêque de Saint-Georges — qu'il supprimerait d'un seul geste, s'il le voulait fermement — capitulera, finalement... devant ce Religieux!... Voilà ce qui est à craindre...

— C'est juste!... fit Jehan, rêveur... Je n'avais pas songé à cela...

Puis, après un temps de silence, il reprit :

— N'importe, Monseigneur... Puisque vous avez bien voulu me demander ce que je tenterais en la situation où nous nous trouvons, présentement, je vous ferai connaître, jusqu'au bout, ma pensée... si vous le voulez bien?

— Parle?... dit Marigny.

— A votre place, et sachant ce que vous savez, j'irais voir, immédiatement, Notre Sire, le Roi.

— Poursuis?

— Je l'informerais de tout ce que vous venez d'apprendre, afin qu'il n'ignore pas que rien ne se passe, dans le Royaume, sans que, Ministre vigilant, j'en sois informé... avant lui même... ou, tout au moins, en même temps que lui — s'il a reçu, déjà, la visite de l'Abbesse de Maubuisson et de Maître Gaucher Faber.

— Après?

— Puis, je lui demanderais de signer l'ordre d'arrestation du Père Richard, ainsi que de Jean de Meung, Clopinel...

— Après?

— Je lui dirais que sa Justice doit être égale pour tous... qu'elle doit

atteindre, et frapper, même ceux qui vivent tout près de son Trône — surtout ceux-là !... Je lui dirais, enfin, que cet acte donnerait satisfaction aux manants, qui, d'après les dires d'Ogier d'Argental, maudissent, avec raison, tous ces Grands, qu'ils exècrent... tous ces Favoris de la Couronne — dont les innombrables, et criminelles, exactions, ne sont pas assez souvent réprimées... Et, si le Roi — craignant, comme vous l'avez indiqué, que le Père Richard, par représailles, pour se venger de celui qui aura signé l'ordre de l'arrêter... ne fasse disparaître, pour toujours, ces femmes, de qui l'Évêque de Saint-Georges s'est emparé, — si le Roi, disais-je, se laisse braver par le ravisseur, audacieux, des créatures auxquelles il s'intéresse.... s'il refuse d'intervenir... eh ! bien...

—Achève?

— J'aurais, du moins, la satisfaction d'avoir tout tenté pour voir aboutir mon projet... et, surtout, Monseigneur, d'avoir rempli, jusqu'au bout, mon devoir !

— Satisfaction très platonique!... dit Marigny.

Il se leva, et se mit à marcher, dans la salle, à grands pas...

— En vérité... dit-il... comme se parlant à lui-même... je devrais me décider à envoyer un de mes Capitaines à l'Abbaye, Royale, de Maubuisson, avec un ordre d'arrêt, signé par moi, et dirigé contre l'Évêque!... Ce serait un coup hardi, certes!... Il réussirait, peut-être, à cause de sa hardiesse même!... Le Roi pourrait-il me désavouer?... L'oserait-il?... En agissant ainsi, j'userais de mon droit strict... Ne suis-je pas Coadjuteur de Sa Majesté Philippe IV, à l'administration du Royaume?... Ce titre, il me l'a donné lui-même... Un crime a été commis... J'en connais l'auteur... Je l'arrête... Quoi de plus naturel?... Oui, je pourrais agir ainsi... Bien mieux : Je le devrais...

Marigny se rassit.

— Hélas!... reprit-il... C'est impossible!... Oui, oui, c'est impossible!... En effet, si ce Père Richard, furieux d'avoir vu échouer ses projets, donnait l'ordre, à ses complices, de tuer ces femmes — il en est capable, certes — et si le Roi, comme c'est démontré, tient à elles de manière toute particulière... il ne me pardonnerait jamais mon acte, qui aurait eu de si terribles effets!... En agissant, sans ordre, contre l'Évêque de Saint-Georges, j'encourrais une responsabilité écrasante, et j'irais, qui sait?... à l'encontre des résultats que je veux obtenir!...

Puis, il dit, encore :

— Que faire?... C'est que le temps presse... Il faut agir!... Oh! qui m'éclairera?

Il se leva, de rechef, et recommença à marcher, dans la salle.

— D'abord... s'écria-t-il... il faut aller au Palais... Il faut que je voie Philippe... Il faut qu'il sache que je connais l'aventure de la nuit dernière...

Il faut que je tente tout, même l'impossible, pour le décider à agir... Bien!... Voilà qui est décidé... J'irai, donc, au Palais, tout à l'heure... Mais, après?... Réfléchissons... Le Roi a fait agir, à mon insu, le Sire Enguerrand de Coucy, son confident intime... C'est, donc, qu'il s'agit, en tout ceci, d'une affaire qui ne touche, en rien, aux intérêts de l'État... Autrement, c'est moi qui aurais été chargé d'intervenir... Il est évident, ces choses étant données, que le Roi m'écoutera, tout à l'heure... qu'il réfléchira; puis, qu'il m'ordonnera de demeurer en repos... Il me dira qu'il prendra, lui-même, les mesures nécessaires pour que Justice soit faite...

Et, toujours à mon insu, il chargera, de nouveau, Enguerrand de Coucy — pour les mêmes raisons d'ordre intime qui l'ont poussé à le charger, déjà, de la première démarche à l'Abbaye de Maubuisson — d'exécuter ses ordres... Par ainsi, la proie que je convoite, c'est-à-dire le Père Richard — m'échappera!... Or, il faut que je tienne ce Religieux... C'est lui qui mène tout, j'en suis sûr, à présent, contre le Roi, contre l'État, contre moi, contre tous ceux qui ont abaissé l'Église et abattu les Hauts Seigneurs... C'est lui qui a préparé l'affaire de la grotte d'Arbonne... appelé les conjurés qui s'y sont réunis... amené Charles de Valois par devant les Dignitaires Ecclésiastiques, les Templiers et les Hauts Seigneurs!... En vérité, cet homme est audacieux!... Agit-il pour son propre compte?... Qui le sait?... Dans quel but?... Il n'importe!... Oh! Si je tenais cet homme!... Il est là, menaçant, terrible, dans l'ombre... Je n'ai qu'à étendre la main pour le saisir, et je ne puis le toucher!... Quelque chose me dit, pourtant, que, si cet homme disparaissait, je serais maître de la situation!...

Il secoua la tête, et, après un temps de silence, il reprit :

— Philippe ne signera pas l'ordre d'arrestation!... C'est certain!... Il tremblera pour la vie de ces femmes.. Oh! qui me dira par quel lien il leur est attaché?...

Il se rapprocha de la croisée

Il regarda au dehors.

A cette heure, le nuage ayant été balayé par le vent, toute la Cité flamboyait... baignée, comme une heure auparavant, par les rayons du soleil qui l'illuminait, de biais.

Elle était, tout entière, enveloppée dans une poussière d'or.

Elle apparut, dans sa gloire, à Marigny, charmé...

. . . . . .

... Soudain, il paraît plus calme.

Le sang-froid lui est revenu.

Comme toujours, la contemplation de la Ville aimée — Tête, et Cœur, de la Terre Française — a produit ce très bienfaisant effet

— Écoute!... dit-il... Écoute, Jehan!

— Parlez, Monseigneur?...

— Pour vaincre, il n'est qu'un seul moyen...

— Lequel?

— Tout ce que nous tenterons, en dehors de ce moyen, sera inutile...

— Mais...

— Il faut que nous arrachions, au Père Richard, cette arme, qu'il s'est forgée, si adroitement, et grâce à laquelle il triomphera, même du Roi... Il faut que nous sachions où se trouve, dans Paris, sa maison secrète... Il faut que nous lui prenions ces femmes... Quand nous les tiendrons... alors — mais alors seulement — nous pourrons agir, contre lui...

— Mais.., comment...

— Nous opérerons par la ruse, ou par la force... On sèmera l'or, à pleines mains s'il le faut, pour acheter, corrompre, et enchaîner ceux qui pourront nous servir... Découvrir le refuge — « cet asile sûr, impénétrable, inaccessible à tous » selon l'expression, même, du Religieux — où il a caché les femmes... n'est pas, en somme, chose impossible!... Nous mettrons en campagne nos agents les meilleurs, les plus fins, les plus adroits... Ils battront les moindres ruelles de la Cité... Ils se glisseront partout... On surveillera, étroitement, les allées et venues de l'Évêque de Saint-Georges, de Jean de Meung, de leurs familiers... L'un, ou l'autre, commettra bien, un jour, quelque imprudence... Il ne se peut pas que l'un, ou l'autre, ne cherche pas, à un moment donné, à voir les prisonnières...

Avec de la patience, de l'activité, du sang-froid, de l'habileté — et de l'or... on arrive à tout... On vainc tout!... Nous vaincrons par ce moyen, te dis-je... Il faudra bien que nous vainquions... Il n'y a pas autre chose à faire!... Et quand je tiendrai ce Religieux... quand je l'aurai désarmé... Ah!... il me paiera cher... bien cher... très cher... toutes les angoisses que j'ai éprouvées, de par lui!... C'est cela... Oui, oui, c'est cela!... C'est ainsi qu'il faut agir... Si le Roi, tout à l'heure, refuse d'ordonner l'arrestation du Père Richard nous nous mettrons à l'œuvre immédiatement... Pendant mon absence, prépare tout à cet effet... Dresse une liste des meilleurs limiers que nous avons employés, déjà... Convoque-les, ici... Je les verrai à mon retour... Voilà ce qu'il faut faire, d'abord...

— Ce sera fait, Monseigneur.

— Bien!...

Marigny réfléchit, un moment encore.

Puis, il reprend :

— Je vais au Palais... Il importe que j'y arrive, si possible, avant l'Abbesse de Maubuisson... En revenant, je passerai chez Nogaret... Je veux qu'il sache tout ce que nous avons appris depuis quelques heures... Il est de bon conseil... Il peut nous être utile... A bientôt, j'espère!

— A bientôt, Monseigneur...

***

... Le Ministre sortit de la salle.

Il arriva, au Palais, moins d'un quart d'heure après...

XXXV

OU IL SERA QUESTION DU MOINE DE L'ABBAYE DE SAINT-JEAN-DES-VIGNES, PRÈS SOISSONS

... Jehan de Saintray, resté seul dans la salle de travail de la tourelle, exécuta, sans délai, les ordres de Marigny.

Il écrivit plusieurs missives, adressées à ces hommes qui avaient servi le Premier Ministre, en mainte occasion, et de qui il fallait utiliser l'habileté pour rechercher l'asile « sûr, impénétrable, inaccessible à tous » où l'Évêque de Saint-Georges avait caché les protégées de Maître Remi, le Bourguignon, et de Messire Jacques.

Puis, il fit appeler le Capitaine commandant les hommes d'armes de service en le logis de Marigny; il lui remit les missives, scellées... et il lui donna l'ordre de les faire porter, immédiatement, à leur adresse, par des cavaliers.

Cette besogne accomplie, le Second du Grand Homme d'État, se remit à l'œuvre : Il était inlassable; il se reposait d'une besogne par une autre besogne.

Il examina les diverses pièces qu'il avait apportées pour les soumettre à Marigny.

Il donna, à chacune, la solution qu'elle comportait.

Ce travail fait, il reprit l'une des pièces, qu'il avait mise de côté pour l'étudier à loisir.

Il relut ce qui suit :

« *Abbaye de Saint-Jean-des-Vignes, près Soissons*
« *ce neuvième jour du mois de septembre l'An de l'Incarnation*
« *de Notre Seigneur 1313*

« *à Très Haut et Très Puissant Seigneur*
« *ENGUERRAND DE MARIGNY*
« *à PARIS.*

« Monseigneur,

« Je vous ai adressé, il y a quelques jours, une relation, fidèle, des « actes qui se sont accomplis, sous mes yeux, à l'Abbaye de Saint-Jean-des- « Vignes... actes, étranges, surnaturels, effrayants, même, d'un Moine, « Franciscain, à demi sorcier, qui nous avait demandé, il y a quelques « semaines, une hospitalité que nous ne refusons jamais.

...Tôt levé, Philippe avait erré, à travers ses jardins... (P. 1432.)

« Ce Franciscain... ainsi que je vous l'ai écrit... a endormi, devant « nous, une jeune Nonne, en étendant les mains, sur son front, en une « sorte d'imposition...

« Il lui ordonna d'aller s'agenouiller, lorsqu'elle serait réveillée, devant « l'autel, dans la chapelle, et de réciter, à haute voix, trois prières, indi- « quées par lui — ce qu'elle fit, aussitôt qu'elle fut tirée de son som- « meil...

« Ce Moine a fait, devant nous, depuis que vous avez reçu ma missive,

« plusieurs autres expériences, non moins mystérieuses, et non moins « effrayantes que les premières.

« 1° — Je l'ai vu, piquer, à diverses reprises, — je crois vous l'avoir « écrit, déjà — avec une pointe très acérée, le bras de la Nonne, sans « qu'elle en éprouvât la moindre douleur.

« 2° — J'ai vu la Nonne, endormie par les Pratiques, Occultes, du Fran- « ciscain, étendue, horizontalement, la tête et les pieds appuyés sur les « barres, étroites, de deux courtes échelles, demeurer, toute raidie, les « bras joints, en cette posture, pendant un grand quart d'heure.

« 3° — J'ai vu la Nonne, toujours endormie, donner des signes d'ef- « froi terrifiants, avec une mimique éminemment expressive, parce que le « Moine lui avait déclaré que des serpents venimeux s'approchaient d'elle... « et, l'instant d'après, j'ai vu la jeune Religieuse tomber en extase parce « que le Franciscain lui avait ordonné, impérieusement, d'écouter une « harmonieuse mélodie, que la Nonne, aussitôt, avait semblé entendre, et « qui n'avait retenti, pourtant, que pour elle seule.

« Dans l'effroi, ou dans l'extase, l'expression de la physionomie de la « Religieuse était superbe.

« Elle est belle, cette Nonne, certes... c'est une adorable créature; « mais sa beauté, au cours de l'expérience, s'était accrue au delà de toute « expression : Elle était devenue, semblait-il, quasiment surhumaine!

« Réveillée, nous la vîmes regarder tous ceux qui avaient assisté à ces « étranges scènes; elle se sentait très lasse ; mais n'avait gardé, assura-t-elle, « aucun souvenir de ce qui s'était passé... des actes dont elle avait été « l'inconsciente héroïne... pas même ce souvenir, vague, qui demeure en « l'esprit d'un être dont le sommeil a été hanté par quelque torturant « cauchemar.

« Monseigneur,

« D'accord avec le Révérendissime Abbé de Saint-Jean-des-Vignes, mon « Très-Vénéré Supérieur, je crois devoir vous informer, à nouveau, de ces « choses.

« Nos moines sont convaincus que le Franciscain, notre Hôte, est un « suppôt de Lucifer, de qui il tient, selon eux, le pouvoir dont il dispose, « et qui leur semble Satanique... bien qu'il soit très pieux et qu'il accom- « plisse ses devoirs religieux avec une ferveur particulièrement édifiante.

« Le bruit de ses exploits s'est répandu dans le pays, aux alentours.

« Depuis, nos Moines, et les manants des environs, se détournent de « lui, et, quand ils n'ont pu l'éviter, ils se signent, dévotement, à son « aspect.

« Nous l'avons interrogé, plusieurs fois, et nous devons à la vérité de « dire qu'il a toujours répondu, à nos interrogations, avec une très grande

« franchise, et une sûreté qui dénote un esprit d'ordre tout à fait su-
« périeur...

« Il est certain, Monseigneur, que cet homme... qui a beaucoup vu...
« qui a longtemps voyagé, dans les Pays Infidèles... et qui a beaucoup ap-
« pris, fructueusement... beaucoup retenu — est fort instruit...

« Il nous a étonné par l'étendue, vraiment extraordinaire, de ses
« connaissances en tous genres...

« Il sait la vertu de certaines herbes de nos jardins, des simples de la
« forêt, de toutes les plantes, en général... dont il fait des boissons, des
« mixtures, des onguents, qui ont des propriétés, souveraines, pour la gué-
« rison des maladies : Il a guéri, en quelques heures, un de nos Moines,
« brûlé par une fièvre ardente, et trois habitants d'une bourgade, voisine
« de l'Abbaye, qui souffraient de maux divers...

« De même, il a remis sur pied des bœufs, des vaches, des moutons et
« des chiens... qui paraissaient tout près de trépasser.

« Avec du salpêtre, du soufre, et du charbon, pilés, ensemble, dans un
« mortier, il fait une poudre très inflammable, qui, comprimée, a une force
« explosible absolument stupéfiante...

« Cette substance nous a paru fort dangereuse...

« Le Franciscain affirme, que, avec quelques livres de cette composi-
« tion, on détruirait, aisément, une maison tout entière...

« Il rêve d'en faire des applications qui seraient utiles, pour détacher,
« des carrières, d'énormes blocs de pierre... ou pour envoyer, à distance,
« un projectile quelconque.

« Sa Science, au point de vue de tout ce qui se rapporte aux Lettres,
« n'est pas moins grande.

« Nous possédons un certain nombre de manuscrits qui ont été rap-
« portés, de la Croisade, et offerts, à notre Monastère, par le Comte Roger,
« de Picardie...

« Ces manuscrits, très précieux, ont été conservés, avec soin, dans nos
« Archives...

« Le Franciscain les a examinés...

« Il affirme qu'il lui serait possible de les traduire s'il pouvait consa-
« crer quelques mois à cette besogne...

« Je n'en finirais pas, Monseigneur, si j'énumérais, plus longuement,
« tout ce que nous savons sur ce Moine, qui nous a fait passer, depuis quel-
« ques semaines, de longues heures fort agréables, à écouter ses propos
« éminemment instructifs et toujours intéressants...

« Je vous en ai dit assez pour que vous connaissiez l'homme.

« C'est un de ces êtres que le Dieu Tout Puissant, dans sa miséricorde
« infinie, a créés pour être utiles à leurs semblables...

« Il est merveilleusement doué pour regarder, voir, observer, apprendre,
« et retenir.

« Il a une patience à toute épreuve... une endurance que je n'ai jamais
« constatée en personne... et qui lui permet de braver le froid le plus
« intense, la chaleur la plus torride... la fatigue la plus déprimante... la
« faim, la soif — sans la moindre souffrance.

« Cet homme là est de fer...

« Grand, très maigre, il a une force prodigieuse...

« A de certains moments, l'œil supporte, difficilement, la contemplation de ses yeux étincelants.

« Sa parole est vive, abondante, colorée ; il s'exprime facilement, briè-
« vement, clairement, et avec un charme qui séduit et enchante.

« D'où venait-il quand il est arrivé céans ?

« Des Indes, nous a-t-il dit.

« Où va-t-il ?

« A Paris, assure-t-il.

« Nous avons estimé qu'il serait utile que vous le connussiez... Monsei-
« gneur — et c'est pour cela que nous vous avons signalé sa présence à
« l'Abbaye.

. . . . . .

« Ce onzième jour du mois de septembre 1313.

« Monseigneur

« Nous avons reçu, à la tombée du jour, le courrier que vous nous
« avez envoyé, nous apportant l'Ordre, Royal, de diriger, immédiatement, sur
« Paris, le Révérend Père Eloi, ce Franciscain de qui il a été question dans
« ma première missive à vous adressée... et de qui il est question, encore,
« ci-dessus, de façon plus détaillée.

« Je devais achever de vous écrire la missive plus haut commencée
« quand l'Ordre nous est parvenu,

« Nous avons fait appeler le Révérend Père Eloi.

« Nous l'avons informé du désir que vous exprimez de le voir.

« Il s'est incliné devant la Volonté, Souveraine, de Notre Sire, le Roi...
« formulée par vous, Monseigneur.

« Notre Hôte, à notre très grand regret, quittera, demain, l'Abbaye de
« Saint-Jean-des-Vignes, à l'aube, pour se rendre à Paris.

« Il voyagera à petites journées.

« Vous le verrez, vraisemblablement, dans quelques jours.

« C'est lui qui vous remettra cette missive — que je fermerai, et scelle-
« rai, demain.

« Nous prions le Dieu Tout Puissant, Monseigneur, qu'il vous ait en sa « Très Sainte Garde. »

« DOM THÉOPHILE LECOURT

« *Prieur de l'Abbaye de Saint-Jean-des-Vignes.*

. . . . . .

« *Ce douzième jour du mois de septembre 1313.*

« Monseigneur,

« Nous sommes stupéfaits, et profondément troublés!

« Le Révérend Père Eloi a disparu!

« Hier soir, il a soupé avec nous.

« Il paraissait tout aise de se remettre en route, et, surtout, de penser « que, bientôt, il serait accueilli par vous.

« Il devait, ce matin, prendre congé de nous, au petit jour.

« Je l'attendais, dans mon logis, pour le conduire, ainsi que cela avait « été convenu, entre nous, chez Notre Révérendissime Abbé.

« Inquiet de ne pas le voir, je me suis rendu à sa cellule.

« Personne!

« Je m'informai.

« Aucun de nos Frères n'avait de nouvelle, du Franciscain.

« Il a dû quitter l'Abbaye pendant la nuit... et, probablement, peu de « temps après que nous nous fûmes séparés de lui.

« Ni notre Révérendissime Abbé, ni moi, nous ne pouvons nous expli- « quer les raisons du départ, inopiné, du Père Eloi.

« Nous estimons que cela cache quelque chose de louche.

« Il nous semble que, pour des motifs graves, le Franciscain a craint « de se rendre à Paris, et de se trouver en votre présence... ou bien qu'il a « été appelé, ailleurs — sans vouloir nous le faire connaître.

« Mais pourquoi sa fuite?

« Il lui était loisible de prendre congé de nous... de s'éloigner, et de « ne pas répondre à votre appel.

« Peut-être a-t-il redouté que nous ne lui proposions de le faire accom- « pagner... et, par suite, de n'être plus libre, à son gré, de ses actes?

« On ne saurait, autrement, s'expliquer son étrange, et très blâmable « conduite, à notre égard.

« Dans tous les cas, Monseigneur, nous avons cru devoir vous informer « de tout cela, au plus tôt.

« Je vous envoie, donc, cette missive, par un courrier spécial, qui par- « tira, tout à l'heure, de l'Abbaye, avec l'ordre, formel, de brûler la route, « et de ne s'arrêter que lorsqu'il aura atteint le but de son voyage.

« Vous prendrez toutes les mesures que vous croirez utiles, en cette « circonstance.

« Nous sommes à votre disposition pour vous fournir, au besoin, des « renseignements, complémentaires, sur le Franciscain.

« Si vous le souhaitez, Notre Révérendissime Abbé ira, à Paris, pour « vous donner, de vive voix, des détails plus caractérisques, relativement aux « actes dont nous avons été, céans, les témoins stupéfaits.

« En attendant, nous allons dépêcher, sur toutes les routes avoisinantes, « des Frères de notre Communauté, avec mission de s'enquérir, partout, dans « le but de retrouver, si possible, les traces du fuyard.

« Vous serez tenu au courant, très fidèlement, Monseigneur, de nos dé- « couvertes à son sujet. »

*
* *

... Jehan de Saintray relut, plusieurs fois, avec une attention soutenue, la missive du Prieur.

— Dommage qu'ils aient laissé fuir ce Moine!... dit-il... Un pareil homme — qui a eu ses raisons pour s'éloigner, ainsi, de l'Abbaye — saura se mettre à l'abri de toute recherche... Quoi qu'il en soit, je donnerai des ordres, pourtant, pour qu'on essaie de le retrouver.

Il pensa, encore :

— L'Abbé de Saint-Jean-des-Vignes est à nous : Il doit tout à Monseigneur de Marigny — par conséquent, il n'a pas hésité à nous avertir des faits qui se sont produits par devant lui... Mais un autre, certes, eut gardé le silence, afin de se réserver les services d'un savant tel que ce Franciscain... ou bien, il en eut fait bénéficier son Suzerain : Un de nos ennemis, peut-être... Là, est le danger!... Puisque ce Père Eloi a préféré fuir que de se rendre, à Paris, à l'appel du Très Puissant Ministre de Sa Majesté le Roi de France, c'est qu'il a intérêt à servir ceux qui nous combattent... Quelle arme, entre leurs mains, que ce Religieux !... Pourvu qu'ils ne l'exploitent pas à notre très grand dam!...

Les réflexions de Jehan, à ce sujet, furent troublées par l'entrée, dans la salle, d'un des varlets du logis.

Il venait lui annoncer que l'un des limiers qu'il avait envoyé chercher, sur l'ordre de Marigny, demandait à le voir.

— Faites-le entrer dans la grand'salle du rez-de-chaussée... dit-il... Vous y introduirez, de même, tous les hommes que j'ai convoqués, céans, et qui se présenteront, successivement, d'ici à une heure... Ils attendront, là, le retour de Monseigneur.

Le varlet salua, et sortit.

Jehan se remit à sa besogne...

XXXVI

OU SE JUSTIFIENT LES PRÉVISIONS DU PREMIER MINISTRE DU ROI DE FRANCE

L'Ecuyer d'Enguerrand de Marigny : Messire Ogier d'Argental, s'était éloigné, de Conflans-Sainte-Honorine — on se le rappelle, sans doute — bien avant l'arrivée, dans la maison de Remi, du char qui portait l'Abbesse de Maubuisson : la Révérende Mère Marie des Anges — et, par conséquent... étant donné, d'autre part, que la Haute Religieuse était restée plus d'une demi-heure, après son arrivée à Conflans, en conversation avec Apollon et Gaucher Faber... le cavalier, qui avait eu une grande avance sur le char de l'Abbesse, aurait dû entrer, dans Paris, avant la Mère Marie des Anges et le Chirurgien du Roi — or, il y était entré après eux.

C'est que, blessé, brûlé par la fièvre... craignant, à chaque instant, de rouler, à bas de son cheval, évanoui... il avait été contraint de s'arrêter, souventes fois, en cours de route... pour reprendre des forces — et, par ainsi, il avait perdu beaucoup de temps.

Au contraire, le char de l'Abbesse, traîné par son vigoureux attelage, avait dévalé, très rapidement... d'autant plus que la Mère Marie des Anges, ayant hâte de se trouver par devant le Roi, avait excité ses gens, et que ceux-ci, pour lui obéir, avaient poussé leurs bêtes à toute allure.

Et puis, après son arrivée en la maison d'Enguerrand de Marigny, Ogier d'Argental avait raconté, à son Seigneur, tous les faits qui s'étaient produits, à Conflans, à l'hôtellerie de la Croix-Blanche... après quoi le Ministre avait eu un long entretien avec Jehan de Saintray — et tout cela avait pris du temps... beaucoup de temps — si bien que, lorsque Marigny, au sortir de la salle de travail de la tourelle, se présenta au Palais... il apprit, avec dépit, que l'Abbesse de Maubuisson, et Maître Gaucher Faber... étaient enfermés, avec Philippe IV, depuis plus d'une grande heure...

*
* *

... Le Roi avait attendu, avec une indicible impatience, l'arrivée de la Mère Marie des Anges — et, surtout... comme on le conçoit aisément... des deux femmes qu'elle devait lui présenter, c'est-à-dire : Clotilde et Juliette.

Clotilde !... Sa bien aimée Clotilde !

Juliette !... Sa fille !

Ah! Quelle joie il éprouvait à la pensée qu'il allait voir ces deux êtres, qui lui étaient si chers... et qu'il avait retrouvés, par miracle!

Pendant toute la précédente nuit, il n'avait pas dormi...

Il s'était complu dans une longue évocation du passé, lui montrant ses premières rencontres avec la timide Clotilde...

Par la pensée, il avait revécu les heures, délicieuses, qu'il avait passées, près de la blonde jouvencelle tant aimée, en la maison à la Madone Dorée.

Puis il s'était efforcé de s'habituer à cette idée, troublante, qu'il la reverrait le lendemain.

Elle devait être belle, encore...

Il avait compté qu'elle n'avait guère plus de trente-cinq ans.

A cet âge, une femme était dans tout le magnifique éclat de sa beauté, définitivement épanouie.

Hélas!... Elle avait beaucoup souffert!

Son beau visage, à l'expression mélancolique — qu'il revoyait, très nettement — et qui se parait, souvent, d'un si doux sourire... portait-il les stigmates des souffrances qu'elle avait éprouvées?

Pauvre... pauvre Clotilde!

Tout le printemps de sa vie... perdu!...

Perdu... après quelques jours d'ivresse!

Des années d'angoisses, pour quelques heures de joies!

Elle avait expié, elle, la pauvre créature... elle avait expié, seule, la faute commise!...

Encore, avait-elle commis une faute?...

Elle s'était donnée, ivre d'amour, à celui qu'elle chérissait... Aucune pensée cupide ne l'avait jetée aux bras de son amant... Non!... Non, elle n'avait pas été coupable...

Le seul coupable, en cette aventure qui s'était dénouée tragiquement, c'avait été celui des deux amants que le mauvais sort n'avait point atteint!

Oh! mais... tout cela allait changer, certes!

Clotilde vivrait dans l'allégresse les ans que lui réservait l'avenir.

Elle serait enveloppée de tendresse, de soins affectueux...

Il importait qu'elle eût cette satisfaction, en remerciement du bonheur qu'elle avait donné, naguère, et pour la payer du bonheur qu'elle donnerait encore.

Honneurs, richesses, — et, ce qui valait mieux : respect, amour... elle aurait tout cela!... Bien mieux, elle aurait tout ce qu'elle souhaiterait!

La chère... l'adorée Clotilde!...

... Tôt levé, Philippe avait erré, à travers ses jardins, dans la splendeur de l'aube de ce jour où une grande joie lui était promise... une joie qui mettrait un rayon de lumière dans sa vie tourmentée!

Suivi par son serviteur, chargé de sa moisson parfumée, il était entré dans le pavillon du bord de l'eau. (P. 1436.)

De bonne heure, il avait fait appeler Enguerrand de Coucy.

Le seul homme... au monde... avec qui il pouvait — librement — s'entretenir d'ELLES !

— Te souviens-tu... te souviens-tu... lui avait-il répété... de ce temps, déjà lointain, où tu m'accompagnais, hors la ville, quand j'allais voir Clotilde, à la maison à la Madone Dorée... où tu veillais, aux alentours, afin de me prévenir si quelqu'un de suspect apparaissait ?...

Et le Sire de Coucy, qui aimait Philippe tendrement, comme un frère... heureux de voir heureux son Royal ami, s'était efforcé, avec une joie très sincère, de l'aider à revivre le cher passé d'amour, et à évoquer l'avenir.

Certes, Marigny avait vu juste : Le Roi avait oublié toutes les charges d'Etat... tous les soucis du Trône... le Pape, les Dignitaires Ecclésiastiques, les Hauts Seigneurs, les Templiers — ligués contre lui... pour ne penser, uniquement, qu'à Clotilde !

Ce Roi... ce très grand Roi — était homme... et il subissait, charmé, les suggestions de son cœur, tout comme le dernier des manants de son Royaume !

Après deux longues heures de conversation avec son confident le plus intime... son ami le plus sûr... celui de tous les hommes qui l'approchaient qui se trouvait le plus près de son cœur... Philippe était revenu chez lui — non sans avoir fait promettre, au Sire de Coucy, de revenir, au Palais, le plus tôt possible.

— Je veux que tu les voies, mon amé compagnon !... avait-il dit. : Je veux que tu voies Clotilde, et notre fille... Je veux que tu aies ta part de mon bonheur... Va, va !... Et reviens vite !...

Le Roi, resté seul, avait senti, plus que jamais, croître son impatience.

Comme l'Abbesse tardait à se présenter, devant lui, avec ses protégées !

Depuis longtemps, elle aurait dû être là.

Elle avait pu, la veille, après la visite d'Enguerrand de Coucy à Maubuisson, mettre tout en œuvre pour partir, le lendemain, de bon matin, avec Clotilde, et Juliette.

Pourquoi donc n'était-elle pas arrivée, encore ?

— Pourvu qu'il ne leur soit rien arrivé de fâcheux !... s'était-il dit, à diverses reprises, et non sans inquiétude.

Quand on attend, impatiemment, quelqu'un, qu'on désire ardemment voir, on craint, toujours... à mesure que l'heure de sa venue approche, davantage... on craint qu'il ne vienne pas — et cette idée, que l'attente, où l'on s'énerve, sera vaine... trouble, déconcerte, affole !

Pour tuer le temps, qui ne s'écoulait pas assez vite, à son gré, il se para — aussi par coquetterie : Il voulait que la première impression qu'il ferait, sur Clotilde, et sur sa fille, leur fut agréable... qu'elles en gardassent un bon souvenir.

Puis, une idée traversa son esprit.

Où recevrait-il l'Abbesse, et ses protégées ?

Dans quelle partie de son Palais ?

— J'aurais dû m'occuper, de cela, plus tôt !... se dit-il.

Il ne voulait pas que les visiteuses fussent exposées à la curiosité des gens de service : hommes d'armes, et varlets.

Il ne lui plaisait pas, davantage, que ses fils, ou quelque autre membre de sa famille, se trouvassent en leur présence.

Il ne fallait pas, non plus, que ses Conseillers, ordinaires — pas même Marigny... et pour cause !... pussent savoir qu'il avait reçu Clotilde, et Juliette.

Il réfléchit... et cela lui procura une distraction, très salutaire, parce qu'elle apaisa, momentanément, sa fièvre.

— Je les ferai conduire dans mon pavillon du bord de l'eau... se dit-il... Là, je pourrai m'entretenir, avec elles, longuement, sans courir le risque d'être dérangé, gêné, épié...

Lors, il s'occupa, tout aussitôt, de faire aménager, à cet effet, selon son gré, ce pavillon.

C'était son « rêvoir », comme il disait...

Il se plaisait à s'y enfermer, parfois, pour lire, pour jouer de la viole, pour oublier sa grandeur, ses soucis... pour n'être plus Roi !...

Il avait fait meubler ce « rêvoir » splendidement...

Il y avait entassé des œuvres d'art richissimes, des armes précieuses, des étoffes rares, venues des Pays Orientaux, des sièges bas, commodes... où il pouvait s'étendre, à l'aise, pour mieux songer... et cent objets qui charmaient ses yeux.

Ce pavillon s'élevait tout au bout de l'île de la Cité... au fond des jardins Royaux... au bord de la rivière.

La grand'salle du rez-de-chaussée... celle où il séjournait habituellement... celle où il avait résolu de recevoir l'Abbesse de Maubuisson et ses protégées... était éclairée par deux croisées, très larges... donnant, l'une : sur la rivière... et l'autre : sur les jardins.

De la première, précédée d'une vaste terrasse, on voyait, au premier plan : l'Eglise des Frères Ermites de Saint-Augustin... au delà de l'eau : l'île aux Vaches ; à droite, les Tours du Louvre... et, à gauche, l'Abbaye de Saint-Germain des Prés, et la Tour de Nesle.

De la seconde, on voyait : les jardins... bien entretenus, plantés de grands arbres... et dominés par les toits du Palais, que dominait la fine flèche de la Sainte Chapelle.

Certes, l'endroit était bien choisi pour une première entrevue avec ces êtres de qui Philippe attendait tant de joies.

Il était fort agréablement situé...

Il constituerait, autour de Clotilde, et de sa fille, un décor digne d'elles.

Là, Philippe leur apparaîtrait en homme... et en Roi, tout à la fois ; mais en homme, surtout — mieux qu'en son Palais, très vaste, trop froid, trop solennel.

Dans ce coin, isolé, ils pourraient se serrer, l'un contre l'autre, plus intimement... plus tendrement.

Ils pourraient entendre, mieux,... plus distinctement, les battements de leur cœur...

Et les baisers qu'ils échangeraient... de doux baisers!... n'éveilleraient point d'échos!

— Je veux que cette salle où je recevrai mes aimées soit pleine de fleurs!... avait dit le Roi.

Lors, avec l'un de ses serviteurs... celui qui était attaché, plus spécialement, à sa personne... il était descendu, de son logis, au Palais... il s'était rendu en ses jardins... il les avait saccagés, littéralement...

Suivi par son serviteur, chargé de sa moisson parfumée, il était entré dans le pavillon du bord de l'eau.

Lui-même, avec un soin jaloux, il avait disposé les fleurs, sur les meubles, avec art.

Il en avait mis partout... et la salle, déjà parée par les merveilles qu'elle contenait : armes brillantes, étoffes chatoyantes, joyaux de toutes sortes... la salle, illuminée par le soleil de cette belle journée d'automne... avait pris, soudain, un air de fête.

Cela charma Philippe.

Clotilde pouvait venir.

Tout était prêt pour la recevoir.

Ah! comme elle tardait!

Pourquoi donc n'était-elle pas arrivée, encore?

C'est à ce moment-là que l'un des hommes d'armes, qui avait cherché le Roi, vainement, dans le Palais, depuis un quart d'heure, le trouva, enfin, extasié, d'une part, et, d'autre part, plus énervé que jamais... il l'informa que Guillaume de Nogaret souhaitait de le voir.

Ah! oui, certes, l'instant était bien choisi!

Philippe avait autre chose à faire que de voir son Ministre!

Il était, tout entier, à son rêve.

Rien ne pouvait l'en détacher... rien!

Tout ce qui ne se rapportait pas, directement, à Clotilde, et à Juliette, ne comptait pas, alors, pour le Roi de France.

Il fit dire, à Nogaret, que, las, il désirait demeurer en repos.

N'avait-il donc pas le droit de vivre, pour lui-même... pour lui seul, un jour, une heure?

Quand l'homme d'armes se fut éloigné, Philippe congédia, même, son serviteur, qui était resté, avec lui, jusque-là.

Il avait besoin d'être seul, pour rêver, encore...

Il donna l'ordre, à ce serviteur, de guetter l'arrivée, au Palais, de ceux qu'il attendait, et de les amener, immédiatement, au Pavillon du bord de l'eau.

— Hormis eux... dit-il... je ne veux voir personne!... Tu entends?... Personne!...

Pourtant, il se ravisa.

— Personne!... ajouta-t-il... Hormis, aussi, le Sire de Coucy... Qu'il vienne me rejoindre, céans, s'il se présente au Palais.

Enguerrand de Coucy ne le gênerait pas, au contraire...

Avec lui, il pourraït parler d'ELLES... encore... toujours!

Le Roi demeura, seul, pendant deux longues... deux sempiternelles heures!

Son impatience était à son paroxysme, et, aussi, son inquiétude.

Un malheur était arrivé... ce n'était pas douteux.

On ne pouvait s'expliquer, autrement, le retard de la Mère Marie des Anges.

Depuis longtemps l'heure était passée, où, selon toute probabilité, elle aurait dû se présenter, au Palais, avec Clotilde, Juliette, Remi, et Apollon.

Plusieurs fois, Philippe se dit qu'il allait envoyer un courrier au-devant de ceux qu'il attendait.

Il ne donna pas suite à cette idée.

Sur quelle route envoyer ce courrier?

Il ne savait pas quel itinéraire l'Abbesse devait suivre.

D'ailleurs, il ne voulait pas tenter une démarche imprudente, capable de surexciter la curiosité des indiscrets, relativement à ses faits et gestes.

Evidemment... du reste... Clotilde allait arriver, au Palais... d'un moment à l'autre...

Philippe s'exhorta à la patience.

Il se leva, sortit... erra, autour du pavillon... au bord de la rivière... dans les jardins.

Puis, il rentra dans le pavillon... se rassit — car il était las — et il se releva, encore... sortit, de rechef: Il ne pouvait tenir en place!...

Oh! que cette attente était cruelle, angoissante!

Un moment, il s'imagina que, parce qu'il avait attendu, trop longtemps, Clotilde, il aurait moins de plaisir à la revoir!

Et, pourtant, il tressaillait, au moindre bruit.

Il dressait l'oreille... écoutait... croyait entendre un bruit de pas, au dehors, dans le jardin.

— Si c'était elle!... murmurait-il.

Et il demeurait immobile, tout frémissant, très pâle... les mains glacées... et son cœur battait, alors, à coups précipités!

Une heure, encore, se passa dans ces affres!

Une heure... une éternité!...

. . . . . .

... Maintenant, Philippe est à bout de forces!...

La solitude lui pèse!

Il a besoin de voir quelqu'un... besoin d'entendre le son d'une voix humaine.

Ses nerfs sont surexcités à un degré excessif, et cela lui cause un indicible malaise... Ses tempes battent... Il lui semble qu'il va devenir fou.

Une fois, encore, il sort du pavillon.

Il va appeler.

Il va donner l'ordre, à l'un de ses serviteurs, de courir au logis du Sire de Coucy, avec mission de le ramener, au Palais, immédiatement.

Pourquoi Enguerrand n'a-t-il pas deviné que sa présence était nécessaire, à pareille heure... en pareille circonstance... près de son Royal ami?

Le Sire de Coucy, par discrétion, s'est abstenu de revenir — c'est certain; mais, dans l'état de souffrance où est Philippe, il devient injuste.

Il se plaint que tout le monde l'abandonne!...

Auprès de lui, pas un ami pour le consoler, quand il gémit!...

Personne!...

Tel est le sort des Rois!...

Aucun être ne les aime!...

On mendie leurs faveurs, et on ne leur rend rien, en échange de ce qu'ils donnent!...

Ah! que le sort du moindre manant est enviable!

Lui, du moins, a des satisfactions intimes, très douces — les meilleures qui soient données à l'homme!

Cela vaut mieux que la Puissance... mieux que la Grandeur... et mieux que le Trône, le Sceptre, la Couronne: Autant d'entraves!

. . . . . .

Soudain, Philippe s'arrête...

Il pâlit...

Il est ému, à ce point, qu'il est obligé de s'appuyer aux montants de la porte du pavillon, dont il allait passer le seuil.

Oui, oui, il a entendu marcher, dans le jardin.

Il ne se trompe pas...

Il est sûr de son fait...

Il y a, là, quelqu'un... plusieurs personnes.

Il distingue, très nettement... ce bruit de pas qui a frappé ses oreilles.

C'est vers le pavillon qu'on se dirige... ce ne peut être que vers le pavillon.

Etant donné ses ordres, personne ne peut être dans cette partie du jardin, sans avoir, pour but, le pavillon.

Et, de plus, personne, si ce n'est Clotilde... ne peut venir là.

— Clotilde !... murmure le Roi, ivre de joie... Clotilde !... C'est elle !... Enfin !

Il va la voir apparaître...

La reconnaîtra-t-il, dès le premier coup d'œil ?

Elle va tourner, là-bas, au bord de cette allée... vers ce bouquet d'arbres, qui la cache, encore, aux regards de son royal amant.

Philippe attend...

Et ce moment d'attente, pendant lequel il est ému à ce point que c'est à peine s'il peut respirer... lui semble plus long, encore, que les simpiternelles heures qu'il a déjà passées, dans l'angoisse !...

— Seigneur Jésus !... clame-t-il.

Et, pour ne pas tomber, il s'appuie aux fines ferronneries de la porte.

C'est qu'il a vu, là-bas, au tournant de l'allée, apparaître son serviteur... celui qu'il a chargé de lui annoncer les visiteurs si impatiemment attendus.

Or, derrière cet homme, Philippe a vu... et reconnu... la Révérende Mère Marie des Anges, Abbesse de Maubuisson... et Maître Gaucher Faber.

De leur côté, la Haute Religieuse, et le Chirurgien ont vu... et reconnu Philippe.

Ils marchent vers lui.

Que vient faire, à cette heure, près du Roi, Maître Gaucher Faber ?

Mais... l'Abbesse — l'Abbesse est donc seule ?

Et Clotilde ?... Et Juliette ?...

Pourquoi ne sont-elles pas avec l'Abbesse ?

Et Remi ?... Et Apollon ?

Où sont-ils ?

Philippe a reçu un coup terrible.

— Je l'avais pressenti... murmure-t-il... Un malheur est arrivé !... Quel ?...

Un éclair illumine ses yeux, et il pense :

— Malheur à ceux qui se sont placés, peut-être, entre Clotilde et moi !...

Pourtant, il ne désespère pas encore.

— Qui sait si Clotilde, et notre fille, ne sont pas restées, en arrière, à dessein... ? se dit-il... L'Abbesse est venue, la première, sans doute pour me préparer à recevoir, à serrer dans mes bras, ses protégées... Elles n'attendent qu'un signe de la Mère Marie des Anges pour apparaître, à leur tour.

Mais, encore une fois, pourquoi Maître Gaucher Faber est-il avec l'Abbesse de Maubuisson ?

Visite inattendue... certes, et tout à fait inopportune !...

Pour que Gaucher Faber l'ait faite, cette visite, en un pareil moment, lui qui est si réservé, d'ordinaire, il a fallu qu'il ait une raison bien grave.

Quelle ?

— Je vais le savoir... se dit Philippe, tout bas.

La Révérende Mère Marie des Anges, cependant, et Maître Gaucher Faber, précédés par le serviteur qui les a guidés, jusque là, sont arrivés devant le Roi.

La Haute Religieuse, et le Chirurgien, s'inclinent, respectuensement, devant lui.

— Je vous attends, depuis longtemps, très impatiemment, ma Très Révérende Mère !... dit Philippe, d'une voix entrecoupée.

— Votre Majesté daignera excuser le retard de sa très humble servante, quand elle saura tout ce qui est arrivé, depuis hier !... réplique l'Abbesse.

— Qu'est-il donc arrivé, ma Mère ?

— Des événements très graves, Sire.

— Vous êtes seule ?

— Oui, Sire.

— Mais... vos protégées !

La Mère Marie des Anges baisse la tête, et ne dit mot.

Philippe est atterré.

— Oh ! Que s'est-il donc passé ?... se demande-t-il, en proie à une mortelle inquiétude.

Il comprend que la conversation, au cours de laquelle il recevra les explications de l'Abbesse, ne peut avoir lieu dehors...

— Entrez, ma Révérende Mère !... dit-il...

Et, s'adressant à Gaucher Faber, qui n'a dit mot, encore :

— Entrez, Maître !... ajoute-t-il.

Il a deviné que son Chirurgien doit jouer un rôle, important, en toute cette mystérieuse, et ténébreuse, aventure.

Il s'efface pour laisser passer la Religieuse, et Gaucher.

Puis, il congédie, par un geste, le serviteur qui a guidé les visiteurs.

Il est préoccupé... angoissé... à ce point qu'il oublie de lui recommander de ne le venir déranger au nom de qui que soit au monde.

Le serviteur s'éloigne.

Le Roi, à son tour, pénètre dans la grand'salle du pavillon, où l'Abbesse, et le Chirurgien, sont entrés.

Elle est, plus que jamais, illuminée, radieusement, par le soleil, cette salle, toute embaumée par les fleurs qui se sont épanouies... et elle apparaît, lugubre, au Roi, à cette heure, dans sa splendeur de fête !

Tout ce qu'il dit émeut, trouble, secoue, profondément, le Roi. (P. 1443.)

Lors, Philippe indique un siège à la Mère Marie des Anges.

Gaucher s'appuie au dossier de la chaise occupée par la Religieuse.

— Parlez, ma Mère... dit Philippe... j'ai hâte de savoir ce que vous avez à m'apprendre.

— Sire... réplique l'Abbesse... Si Votre Majesté le permet, c'est Maître Faber qui vous fournira, mieux que moi, et pour cause, les renseignements que vous attendez... C'est pour qu'il vous les donne que j'ai pris la liberté de l'amener, céans.

— Parlez donc, Maître?... dit le Roi.

Gaucher commence le récit des événements qu'on connaît... savoir: Tout ce qui s'est passé, depuis trois jours, à Maubuisson, d'abord, et, plus tard, à Conflans.

Il dit tout...

Il n'a rien à cacher... rien à taire!...

Il peut tout dire, certes...

Ne parle-t-il pas à celui qui détient, dans sa main, le Souverain droit de Justice?

Le Roi l'écoute avec une attention soutenue...

Gaucher avait, déjà, toute la faveur de Philippe; mais cette faveur s'augmentera, certes, de ce fait que le Savant a prodigué ses soins aux protégées de Remi, et d'Apollon.

Tout ce qu'il dit émeut, trouble, secoue, profondément, le Roi.

Gaucher s'applaudit d'avoir suivi l'Abbesse... puisque Clotilde, Juliette, Remi, et Apollon, vont avoir, pour protecteur — c'est probable... le Roi de France!

Oui, oui, pour protecteur!

Il n'en faut pas douter, le Roi a été touché, personnellement, par l'acte de l'Évêque, et de Clopinel.

Gaucher a terminé son récit.

Philippe l'a écouté sans l'interrompre une seule fois.

Que va-t-il dire?

Que va-t-il ordonner?

Gaucher, et l'Abbesse, attendent, impatiemment, qu'il parle...

Tout à coup, à la grande surprise des trois interlocuteurs, ils entendent marcher dans le jardin.

Philippe se lève.

Ses sourcils se sont froncés.

Certes, celui qui est là, quel qu'il soit, arrive de manière très inopportune.

Le Roi ne se souvient pas, que, en son émoi, lors de l'entrée, dans le pavillon, de la Mère Marie des Anges, et de Gaucher, il a oublié de dire, au varlet qui les avait accompagnés, qu'il ne voulait pas être dérangé, sous

aucun prétexte, et par qui que ce fut, au cours de l'entretien qui allait s'engager, entre les visiteurs et lui.

Cependant, le varlet a paru sur le seuil de la porte.

Derrière lui, Philippe, Gaucher, et l'Abbesse aperçoivent la silhouette de Marigny — que nous avons montré, plus haut, arrivant au Palais, et apprenant... avec chagrin... que la Mère Marie des Anges, et Gaucher, sont, depuis deux heures, en conférence avec Philippe...

Le Roi congédiera-t-il son Premier Ministre?

Visiblement, Philippe se consulte...

Il paraît hésitant...

Il étend la main, comme pour renvoyer l'importun.

Puis, soudain, se ravisant:

— Entrez, Messire de Marigny... dit-il... En vérité, vous arrivez, céans, à point nommé!

Il fait un geste pour congédier le varlet.

Pâle, Marigny a pénétré dans la salle..

***

... Le grand homme d'État, d'un seul coup d'œil, avait tout vu.

Il avait deviné tout ce qui s'était passé.

— Non, Sire... dit-il... je n'arrive pas, céans, à point nommé... ou, pour m'exprimer mieux : J'arrive deux heures trop tard!... Et, pourtant, j'ai fait diligence : Je supplie, humblement, Votre Majesté de le croire!... J'aurais voulu être le premier à vous apporter la nouvelle des faits qui se sont produits, la nuit dernière, à Conflans... faits qui vous ont été révélés, déjà, c'est certain, par la Révérende Abbesse de Maubuisson, et par Maître Faber...

— Il sait tout, par son Écuyer... se dit Gaucher... Le brave jouvenceau est arrivé à son but... Il a dû déployer, pour cela, un courage extraordinaire!... Ce Marigny est bien servi!... Sera-t-il contre nous?... Pourvu que les paroles, qu'il va prononcer, n'incitent pas le Roi à nous retirer sa protection, qui nous était acquise!...

Le Ministre, cependant, poursuivit:

— Oui, Sire, j'aurais voulu être le premier à annoncer, à Votre Majesté: qu'elle ne verrait pas, aujourd'hui, les protégées de Maître Remi et de Messire Jacques. J'aurais voulu vous nommer, le premier, les individus qui ont enlevé ces femmes... dans un but que l'on peut entrevoir. Du moins je n'arrive pas trop tard pour vous demander de faire justice.... Le crime est flagrant!... Vous connaissez les coupables... Voici l'ordre de les arrêter... Signez cet ordre, Sire, et, avant deux heures, le Père Richard, et Jean de Meung, seront nos prisonniers!...

Marigny mit, sur la table, devant Philippe IV, un parchemin qu'il avait

rempli, à l'avance; puis, il tendit une plume, au Roi... qui la prit, la tourna, entre ses doigts, un moment... sembla hésiter à s'en servir... se consulta... et, finalement, la posa, sur la table, à côté du manuscrit.

Le Ministre fit un geste d'impatience; mais il redevint calme, aussitôt... et il parut prêt à tenter un effort, nouveau, pour en arriver à ses fins.

— Vous avez dit, Messire... répliqua le Roi, après un temps de silence... que vous avez entrevu le but vers lequel ont tendu le Père Richard, et Jean de Meung, lorsqu'ils ont enlevé les protégées de Maître Remi, et de Messire Jacques... Expliquez-moi ces paroles?

— Sire, je m'expliquerai... dit Marigny... Les circonstances l'ordonnent... Je m'expliquerai — même en présence de la Révérende Mère Abbesse, et de Maître Faber... bien que, pour fournir les explications nécessaires, je sois obligé de parler de choses qui intéressent la sûreté de l'État, et qui, par conséquent, devraient demeurer secrètes... Mais la Révérende Abbesse et votre Chirurgien, Sire, sont dévoués à Votre Majesté : ils comprendront que rien de ce qu'ils auront entendu, céans, ne pourra sourdre au dehors... Ils oublieront, en sortant d'ici, tout ce qu'ils auront retenu des propos que je vais articuler.

La Mère Marie des Anges, et Gaucher, s'étaient levés, par un même mouvement, prêts à s'éloigner au moindre signe du Roi; mais celui-ci, par un geste, leur ordonna de demeurer; puis, il dit à son Ministre :

— Parlez, Messire?... Vous pouvez le faire, sans inconvénient, devant la Révérende Abbesse, et devant Maître Faber... Comme vous l'avez déclaré, fort justement, ils sont dévoués à ma cause, et se garderont de toute imprudence.

La Religieuse, et Gaucher, s'inclinèrent, en signe d'assentiment.

— Sire... reprit Marigny... vous n'avez pas oublié ce qui s'est passé, l'autre nuit, dans la grotte d'Arbonne?... Le Père Richard ne s'est éloigné, de l'Abbaye de Maubuisson, que pour se rendre là-bas, ainsi que je l'ai démontré, hier, par des preuves irrécusables, à Votre Majesté... Vous savez que ce Religieux assistait le comte de Saint-Pol, lors de la scène qui s'est jouée, dans la grotte, en présence de Monseigneur Charles de Valois. Il a craint que vous ne le fassiez arrêter... Or, il a le plus grand intérêt à rester libre, afin de pouvoir reprendre, demain, l'œuvre qui a échoué, hier... Pour cela, il lui fallait être armé contre Votre Majesté... J'ai la preuve, Sire, qu'il savait, dès hier, que vous aviez envoyé un courrier à Maubuisson... pour appeler, au Palais, ces femmes, à qui vous vous intéressez... J'ai la preuve qu'il connaît les raisons de l'intérêt que vous leur portez... Il les a enlevées... Elles constituent, entre ses mains, l'arme avec laquelle il bravera le Roi... Il s'est donc posé en adversaire de Votre Majesté... Philippe IV capitulera-t-il devant l'Évêque de Saint-Georges?... Que le Roi décide... Il y

va, peut-être, du salut du Royaume... Sire : L'Évêque de Saint-Georges, avant-hier, fut coupable du crime de lèse-Majesté... Hier, il a commis un autre crime... Il appartient au bourreau !... J'eusse donné — j'en avais le droit, certes — l'ordre de l'arrêter, sans vous consulter, Sire, si je n'avais été retenu, en cette circonstance, par des considérations dont vous apprécierez la valeur. Mais j'ai confiance... Je suis sûr que Votre Majesté va signer, maintenant, l'ordre que voici... Sire, j'ai tout dit, selon mon devoir... Et j'attends...

Le Ministre se croisa les bras, et regarda le Roi.

— Messire, vous qui êtes si bien renseigné, toujours, en toutes choses... répliqua Philippe... et qui devinez ce que l'on cherche à vous cacher... pouvez-vous me fournir un dernier renseignement ?

— Je l'espère !... fit Marigny, non sans inquiétude...

Il pensait :

— Que va-t-il me demander ?

— Tous ici, nous connaissons l'Évêque de Saint-Georges sous ce nom : le Père Richard... reprit le Roi.

— Eh ! bien ?

— Il doit avoir un autre nom ?

— Oui.

— Dites-le ?

— L'Évêque de Saint-Georges, Sire, est issu d'une des meilleures maisons de Bourgogne...

— Après ?

— Son père était le cadet de sa famille... Il a guerroyé sous la bannière du défunt Roi, le très vénéré Père de Votre Majesté... Il était sans fortune... C'est pour cela qu'il destina son fils à l'État Religieux... Le Père Richard fut Moine, d'abord... Il était fort intelligent, instruit, et, plus encore, ambitieux à un degré excessif... Il devait faire... il fit son chemin... C'est vous, Sire, qui lui avez donné la mître... à la requête de Sa Majesté la Reine défunte, à qui il avait eu l'heur de plaire... à qui, même, assure-t-on, il eut le bonheur de rendre des services...

— Son nom ?...

— L'Évêque de Saint-Georges se nomme Richard de Musigny...

— Richard de Musigny !... murmura Gaucher...

— Richard de Musigny !... répéta Philippe.

Alors, il se passa quelque chose qui stupéfia Marigny.

Le Roi se leva.

Il était pâle...

Ses yeux étincelaient.

Il se rapprocha de la table sur laquelle Marigny avait laissé l'ordre d'arrêter le Père Richard; il prit la plume... et, d'un seul trait, il mit sa signature sur le parchemin.

L'Abbesse, et Gaucher, frémissants, n'osaient bouger, faire un geste, dire un mot.

Le Roi tendit le parchemin à Marigny... qui le saisit, brusquement — comme s'il avait craint que Philippe ne le lui reprit...

Il était stupéfait de sa victoire...

Pourquoi Philippe s'était-il décidé, soudainement, à signer l'ordre, après avoir entendu le nom de l'Évêque de Saint-Georges ?...

— Peu importe !... pensa-t-il... J'éclaircirai tout cela plus tard... Pour le moment, il faut agir...

— Je n'ai jamais douté de la justice du Roi !... dit-il... Sire, j'irai, moi-même, arrêter l'Évêque de Saint-Georges... Il sera, à la Tour du Louvre, avant ce soir... j'espère.

Il s'inclina devant le Roi; il salua l'Abbesse, et Gaucher... après quoi, il se dirigea vers la porte...

Il allait sortir.

Il se trouva en face du varlet qui l'avait accompagné jusqu'au pavillon...

Cet homme lui remit un parchemin, scellé... et dit :

— Un cavalier, venant de l'Abbaye de Maubuisson... a déposé, entre mes mains, ce parchemin, Monseigneur... en me chargeant de vous le remettre...

Le Ministre prit le parchemin, et congédia le varlet.

— Tout est perdu !... pensa-t-il.

Il avait reconnu l'écriture du Père Richard en lisant la suscription suivante :

« *A Monseigneur Enguerrand de Marigny,*
« *pour Sa Majesté Philippe IV, Roi de France.*

— Je suis arrivé, céans, deux heures trop tard !... murmura-t-il... Ou ce parchemin est venu cinq minutes trop tôt !...

Il remit le parchemin au Roi.

Celui-ci rompit les sceaux, s'assit, et lut ce qui suit :

« *Fait à l'Abbaye Royale de Maubuisson,*
« *en l'an de grâce mil trois cent et treize,*
« *ce treizième du mois de septembre.*

« *A Sa Majesté PHILIPPE IV,*
« *ROI DE FRANCE.*

« Sire,

« La démarche que je tente, présentement, est imprudente; mais elle « est audacieuse... et je crois, fermement, que, dans la situation où je me « trouve, il vaut mieux, pour moi, être audacieux que prudent.

« A cette heure, vous avez donné... ou vous allez donner l'ordre de me « traquer.

« Je vous écris donc, Sire... non pour vous braver; mais, seulement, « pour que vous sachiez à quoi vous en tenir, sur mes intentions.

« Il faut que je sois libre.

« Pour garder cette liberté, qui m'est indispensable, il importait, non « seulement que je misse une barrière, entre moi et les gens qui me traque- « ront, sur votre ordre; mais, encore, que, dans le cas où l'on m'arrêterait, « je fusse armé, contre vous, de telle sorte que vous ne puissiez m'attein- « dre, sans exposer des êtres qui vous sont chers à de terribles représailles.

« C'est pour cela que j'ai enlevé Clotilde, et sa fille.

« Elles sont, maintenant, sous ma main, dans un asile *d'où elles ne sor-* « *tiront que quand mon œuvre sera accomplie*, c'est-à-dire : *alors que je n'aurai* « *plus rien à redouter de personne au monde!*

« A l'heure où vous recevrez cette missive j'aurai su me mettre à l'abri « de vos recherches.

« Il me paraît impossible que vos limiers trouvent ma trace.

« Il me paraît impossible que l'on parvienne à s'emparer de moi.

« Cependant, il faut tout prévoir.

« Supposons, donc... l'impossible.

« Oui, supposons, que l'on m'arrête.

« Je l'ai indiqué, Sire : Il faut que je reste libre.

« Or, sachez, que, si l'on attentait à ma liberté... des gens, à moi, qui « ont le plus grand intérêt à me servir — en seraient informés avant que « soit passée la journée où je serais tombé entre vos mains.

« Et, si, cette journée étant passée, ils ne m'avaient pas revu, libre.... « les deux femmes... qui m'appartiennent, à cette heure... auraient cessé de « vivre avant que luise l'aube du jour suivant!

« Croyez, Sire, que ceci ne constitue pas une vaine menace.

« Croyez que, moi... et ceux qui me prêtent leur appui, nous sommes « très fermement décidés à tout... pour nous défendre, et pour vaincre!

« RICHARD DE MUSIGNY,

« *Évêque de Saint-Georges.* »

Marigny, l'Abbesse, et Gaucher, tous les trois anxieux, angoissés, pour des raisons différentes... avaient observé le Roi, pendant qu'il lisait la missive du Père Richard.

Dans sa face, blêmie, ses yeux brillaient d'un éclat inaccoutumé.

L'audace du Religieux l'avait exaspéré.

Il jeta la missive sur la table.

Il était accoudé à une table, couverte de manuscrits. (P. 1454.)

Et, s'adressant à Marigny, il dit :

— Messire... Vous ne trouverez pas l'Évêque de Saint-Georges à Maubuisson... Il a pris la fuite... Et, de la retraite où il s'est claustré, il me brave... Il fait plus : Il ose me menacer !... Mettez-vous en campagne... Cherchez cet homme... Il faut qu'il tombe entre mes mains... Quand je le tiendrai, il me paiera, cher, son insolence !...

Le Roi avait prononcé ces paroles, impérieusement.

Il était apparu, superbe, terrible, farouche, aux assistants.

Marigny, joyeux, triomphant... demanda :

— Le Roi me donne-t-il l'ordre, aussi, d'arrêter Jean de Meung ?

Philippe fit un geste dédaigneux.

— Cet homme ne compte pas!... dit-il... Emparez-vous de lui, ou laissez-le... Il n'importe !

Et il ajouta :

— Celui que je veux tenir... c'est l'Évêque !... Je n'aurai de repos que lorsque je l'aurai vu, soumis, courbé, tremblant, et blême, devant moi... me suppliant de lui faire grâce — et quand, enfin, vous l'aurez accroché au gibet de Montfaucon !...

— Je vais exécuter, à l'instant même, les ordres de Votre Majesté !... dit le Ministre.

Oui, oui, il allait les exécuter, ces ordres.

Avec quelle joie !

Après tant d'angoisses, il triomphait donc !

Enfin !

Rien n'était perdu, encore.

Il se dirigea vers la porte du pavillon.

Il n'était pas vraisemblable que Philippe le rappellerait... qu'il se raviserait... qu'il retirerait l'ordre qu'il avait donné — et, pourtant, Marigny souhaitait, fort, d'être hors du Palais.

Il avait raison, certes.

La volonté humaine est si fragile !...

Tout à coup — et comme il allait franchir le seuil de la porte du pavillon... Philippe — qui l'avait suivi des yeux, s'écria :

— Marigny !...

Le Ministre s'arrêta, net.

Philippe, soudainement, s'était rappelé les menaces du Père Richard.

« Sachez... avait écrit le Moine... que, si l'on attentait à ma liberté... des gens, à moi, qui ont le plus grand intérêt à me servir — en seraient informés avant que soit passée la journée où je serais tombé entre vos mains.

« Et, si, cette journée étant passée, ils ne m'avaient pas revu, libre... les deux femmes... qui m'appartiennent, à cette heure... auraient cessé de vivre avant que luise l'aube du jour suivant !

« Croyez, Sire, que ceci ne constitue pas une vaine menace.

« Croyez que, moi... et ceux qui me prêtent leur appui, nous sommes très fermement décidés à tout... pour nous défendre, et pour vaincre ! »

Non, certes, l'Évêque de Saint-Georges n'avait pas fait une menace vaine.

Cette menace serait mise à exécution, il n'en fallait pas douter...

L'homme qui avait organisé, jadis, le guet-apens de la maison à la Madone Dorée, n'était-il pas capable de tout?

Or, au dernier moment, Philippe s'était dit :

— Je ne veux pas sacrifier ces deux pauvres créatures !...

Elles avaient tant souffert, injustement !

Il fallait qu'elles eussent une compensation à leurs maux... cette compensation qui leur serait constituée par la tendresse dont le Roi avait compté les envelopper.

Et puis, il ne voulait pas se priver des ivresses qui lui seraient dévolues, par sa présence, à ses côtés, de ces deux êtres, par miracle retrouvés.

— Attendez !... dit-il, à Marigny...

L'expression de son visage s'était transformée, radicalement.

Sa colère était tombée.

— Rentrez chez vous, Messire... dit-il... Ne tenez pas compte des ordres que je vous ai donnés... J'ai d'autres projets... Je vous les ferai connaître ultérieurement.

Il avait parlé sur un ton tel que Marigny comprit que toute tentative faite pour que Philippe IV revint sur sa décision serait inutile.

— Allons... se dit-il... c'était prévu! Le Roi ne veut pas heurter, de front, l'obstacle qui le gêne... Il va faire appeler le Sire de Coucy, et il lui ordonnera d'agir, en secret, afin de retrouver les deux femmes... Que le Sire de Coucy se mette donc à l'œuvre, puisque, en cette affaire, il a, plus que moi, la confiance de son Maître... Moi, j'agirai de mon côté... dans le même but... Pourvu que l'un de nous arrive assez tôt, encore, pour que l'œuvre qui occupe le Père Richard n'ait pas donné des résultats irréparables !...

Il s'inclina devant Philippe, sans mot dire... et il sortit.

Alors, le Roi, s'adressant à l'Abbesse :

— Je vous sais gré de ce que vous avez fait pour moi, ma Révérende Mère... dit-il, avec une grande bienveillance... Je ne l'oublierai pas, soyez-en sûre... Vous en aurez la preuve... Il n'arrivera rien qui intéresse vos protégées sans que vous en soyiez aussitôt informée... J'espère que je pourrai, avant longtemps, vous donner de leurs nouvelles... Jusque-là, ne dites, à personne, rien de ce que vous savez.

— Je vous obéirai, Sire ! répliqua l'Abbesse.

Le Roi, s'adressant, ensuite, à Gaucher, dit :

— Je vous fais les mêmes recommandations, Maître... Retournez à Conflans... Ayez soin de vos amis, qui me sont chers... Je veux qu'ils ne commettent aucune imprudence, capable de nuire à mes actes... Ils reverront celles à qui ils ont montré un si rare dévouement... Je vous en donne l'assurance formelle...

— Mes amis, et moi, Sire,... nous obéirons à Votre Majesté... répondit Gaucher...

La Religieuse, et le Chirurgien, s'étaient levés.

Ils saluèrent le Roi... et sortirent.

Comme ils traversaient les jardins pour regagner la Cour du Palais où stationnait le char de l'Abbesse, ils aperçurent le Sire de Coucy, qui, par une allée transversale, se dirigeait vers le pavillon où Philippe IV était resté...

* * *

... La Mère Marie des Anges, et Gaucher, montèrent dans le char qui les avaient amenés.

Ils sortirent, de Paris, par la porte de Saint-Germain des Prés, moins d'un quart d'heure après.

— Le Roi fut bien l'amant de Clotilde,... pensait Gaucher... Par conséquent, il est avec nous... contre nos ennemis... Sans lui nous serions sans force contrê de pareils adversaires... Avec lui, nous triompherons, peut-être... Espérons-le, tout au moins... Dans tous les cas, la journée, si mal commencée. finit de manière plus satisfaisante... Le résultat obtenu est heureux, relativement... Il me tarde d'en informer Apollon.

L'Abbesse se disait, d'autre part :

— Que le Dieu Tout Puissant, dont la miséricorde est infinie, daigne aider Notre Sire, le Roi!... Pour moi, j'ai rempli mon devoir!... J'ai écarté, de ma vie, le Remords qui m'accablait!... Je pourrai mourir avec la paix de la conscience!...

Elle pria, avec ferveur, pour la Reine défunte... pour le Roi, et, aussi, pour Clotilde, et pour sa « petite Juliette ».

* * *

... Le Roi de France, cependant, racontait, à son confident intime : Enguerrand de Coucy... tout ce qui s'était passé depuis qu'il l'avait quitté... et, ainsi que Marigny l'avait pressenti, il lui faisait connaître les projets qu'il avait formés pour reconquérir... sur l'Évêque de Saint-Georges... et Clotilde, et Juliette...

SEPTIÈME PARTIE

I

EN MARCHE VERS LE DÉNOUEMENT

... On était au mois de février 1314.

Cinq mois s'étaient écoulés depuis que le Père Richard avait enlevé Clotilde, et Juliette.

Depuis cinq mois, l'Évêque de Saint-Georges vivait, claquemuré, dans sa maison secrète... habitée, aussi, par ses prisonnières... par Tristan, et par Jean de Meung.

Le Père Richard, et Clopinel, s'étaient éloignés, en même temps, de l'Abbaye de Maubuisson, c'est-à-dire le jour même où l'Abbesse, et Gaucher, avaient vu Philippe, au Palais — et, ce... comme on sait... pour se soustraire aux représailles du Roi.

L'Évêque de Saint-Georges s'était dit qu'il lui fallait garder Jean de Meung, sous sa main... afin de pouvoir veiller sur lui, dans la crainte qu'il ne commît quelque imprudence, qu'il ne se fît prendre par les limiers de Marigny, qu'il ne livrât son complice, et les otages qui constituaient leur sécurité.

Jean de Meung, et le Père Richard, étaient claustrés, depuis cinq mois, dans cette maison, qui servait de prison à Clotilde, et à Juliette.

Pas une seule fois, depuis cinq mois, ils ne s'étaient montrés au dehors.

Cette claustration, qui convenait au tempéramment, nerveux, de l'Évêque : homme de réflexion, de pensée, et d'étude... avait constitué une torture pour le sanguin Clopinel : homme d'action, ayant besoin de dépenser ses forces dans les fêtes, les plaisirs, les luttes de la vie.

Encore, Clopinel, avait-il pu subir cette torture parce qu'il avait été occupé, sans cesse, par cette idée : qu'il vivait tout près de Juliette.

Son amour, pour elle, avait grandi, davantage, de jour en jour.

Et, de jour en jour, il s'était répété :

— Demain, elle m'appartiendra !

Du reste, il avait constitué, pour son complice, une gêne, perpétuelle... exaspérante, même, parfois... surtout depuis une quinzaine de jours.

Pendant ces longs mois, le Père Richard n'était pas resté inactif...

Il avait travaillé, sans relâche.

A son œuvre... bien entendu.

Tristan lui avait été fort utile.

Il l'avait servi avec autant d'intelligence que de dévouement.

Le Père Richard s'était efforcé de développer, encore, son fanatisme, sa haine pour « l'Infâme ». — On sait que le Frère désignait, ainsi, Philippe IV.

Chaque jour, il sortait afin de s'aboucher avec les hommes qui travaillaient pour son Supérieur, au dehors.

Deux Religieuses, choisies, avec soin, par le Père Richard, s'occupaient, dans la maison, des soins du ménage.

Ces Filles, robustes paysannes, simples, naïves, crédules... pliées, de très bonne heure, à l'obéissance passive... préparaient les repas, servaient les captives, sans mot dire.

Depuis cinq mois, elle n'avaient pas mis les pieds hors du logis secret de l'Évêque.

On n'avait donc aucune indiscrétion à redouter de leur part.

Clotilde, et Juliette, vivaient dans les chambres du premier étage...

Jean de Meung, et le Père Richard, s'étaient installés, au rez-de-chaussée, dans les salles situées immédiatement au dessous de celles occupées par les prisonnières.

Là, l'Évêque, et Clopinel, avaient, chacun, une très vaste chambre.

Ces deux pièces étaient séparées, l'une de l'autre, par une salle où ils prenaient leurs repas en commun, servis par l'une des Religieuses, l'autre étant, plus spécialement, affectée au service de Clotilde et de Juliette.

Or, par une après-midi d'un des derniers jours du mois de février 1314, qui avait été glacial, le Père Richard était assis, dans sa chambre, près d'une haute cheminée de pierre, ou flambait un gros feu de bûches.

Il était accoudé à une table, couverte de manuscrits.

Il songeait, profondément.

Pendant trois jours, il avait neigé, sans interruption... et la pièce était plus éclairée qu'à l'ordinaire par le reflet, blanc, de la neige, qui recouvrait le jardinet, à une hauteur d'un pied.

Le masque de l'Évêque, entrevu, de trois quarts, sous cette lumière crue, paraissait, plus que jamais, dur et anguleux.

Par moments, une flamme jaillissait de ses prunelles.

Ses lèvres remuaient, et il prononçait des paroles incompréhensibles.

Il était chaudement vêtu d'une longue robe, aux manches larges, doublée de fourrures, qui l'enveloppait des pieds au col.

Le vent soufflait, furieusement, au dehors.

La bise sifflait, et mugissait, en passant à travers les fines découpures de la flèche de l'Église voisine, ou en se brisant aux angles des tours.

Dans la chambre, le feu chantait, harmonieusement, dans l'âtre.

Parfois, entre deux rafales, le Père Richard entendait marcher, dans les pièces du premier étage, et un sourire, alors, passait sur ses lèvres minces et pâles.

Pauvre Clotilde!... Pauvre Juliette!

Maintenant, la jouvencelle était « domptée » — selon le mot de Frère Tristan.

Oui, oui, domptée!

Ah! Ce n'avait pas été sans peine qu'on avait atteint ce résultat!

Le sang de Philippe IV, et celui des fiers et valeureux Musigny, ne coulait-il pas dans les veines de la belle créature?

Pendant les premières heures de sa captivité, elle avait été farouche!

Quand Tristan l'avait débarrassée de ses liens, cinq mois auparavant, après le départ de Jean de Meung, elle avait effrayé le Frère.

Il avait dû user de violence pour l'empêcher de sortir de la maison... pour étouffer les cris, terribles, qu'elle poussait en appelant à l'aide... et, même, pour qu'elle n'attentât pas à sa vie dans un moment de désespoir.

Il avait été contraint de lui lier les bras, de nouveau... de la bâillonner; puis, pendant plusieurs heures, il ne l'avait pas quittée...

Le lendemain, nouvelle scène... non moins violente... plus terrible, encore, quand Juliette avait revu le père Richard.

Cependant, elle avait usé ses forces dans l'excès, même, de ses révoltes.

Le lendemain, brisée, elle avait dû s'aliter.

Plusieurs jours durant, brûlée par une fièvre ardente, elle avait déliré...

Au grand émoi de l'Évêque de Saint-Georges, qui avait redouté, pendant trois jours, qu'elle ne trépassât!

Mais elle s'était remise, grâce aux soins, très tendres, de Clotilde... et grâce au dévouement des deux religieuses...

Trois semaines après, elle s'était retrouvée debout.

Elle avait pu faire quelques pas dans sa chambre.

Puis, elle avait eu une longue conversation avec le père Richard, qui lui avait démontré l'inutilité de ses révoltes...

Elle avait appris, par lui... qu'il ne lui serait fait aucun mal... aucune violence... qu'elle resterait captive aussi longtemps que cela serait néces-

saire aux intérêts de ceux qui l'avaient enlevée, pour des raisons d'ordre politique d'une capitale importance — qu'elle constituait, ainsi que sa mère, pour eux, un otage... et, enfin, qu'il valait mieux, pour sa tranquillité, qu'elle supportât sa captivité, momentanée, avec patience et résignation.

Dès lors, la jeune fille, était devenue, pour ses gêôliers, plus dangereuse encore...

La violence ne lui ayant pas réussi, elle s'était efforcée d'employer la ruse, contre ses ennemis.

Elle avait tenté de corrompre les Religieuses qui la servaient... de s'en faire des alliées... d'acheter, par des caresses et des promesses, leur aide, dans le but de correspondre, secrètement, avec Apollon, Remi, Gaucher, et, même, l'Abbesse de Maubuisson...

Bien mieux, elle avait essayé de fuir, la nuit, en escaladant une croisée, au risque de se tuer!...

Chaque semaine, elle avait inventé, avec une prodigieuse, et inlassable ingéniosité... un moyen, nouveau, de reconquérir sa liberté.

Toutes ses tentatives avaient été déjouées, grâce à la fidélité, incorruptible, des Religieuses, et à la vigilance, extra-attentive, de Tristan.

Depuis un mois, Juliette semblait s'être résignée, enfin, à subir son sort.

Du reste, elle avait été toute occupée de soigner sa mère, qui souffrait d'être, ainsi, recluse, dans cette maison dont les murs l'étouffaient, elle, habituée, depuis plus de quinze ans, à vivre au grand air, à contempler de vastes espaces, à voir resplendir la rassérénante lumière du soleil.

Au point de vue matériel, elles n'avaient manqué de rien.

Les Religieuses avaient reçu l'ordre, du Père Richard, de leur donner tout ce qu'elles demanderaient.

Même, elles avaient, à leur disposition, des manuscrits, des instruments de musique.

Depuis trois semaines, Juliette pour complaire à sa mère, avait joué de la viole, plusieurs fois.

Elle avait chanté des refrains bourguignons, que Remi lui avait appris, quand elle était toute petite... et qui charmaient Clotilde.

En entendant chanter ces vieux airs, la pauvre femme avait été heureuse.

Un sourire avait passé sur ses lèvres, — et cela avait réjoui Juliette.

Ah! Comme elle était triste, la douce jouvencelle!

Par moment, elle se sentait, encore, au cœur, des révoltes, qui la secouaient pendant des journées entières.

Elle s'indignait de se voir résignée.

Elle se disait qu'elle devrait chercher, toujours... sans cesse... un moyen d'échapper à ces misérables qui la retenaient captive.

Devant la croisée, rêveuse... regardant les murs tout noirs de sa prison... pendant que gemissait la bise, et que la neige tombait... (P. 1458.)

Elle s'étonnait qu'Apollon, Remi, Gaucher, Roland, l'Abbesse de Maubuisson n'eussent pas remué ciel et terre pour retrouver leurs protégées.

Depuis cinq mois, ils auraient dû tout tenter pour cela.

Ah! si elle avait été libre, elle... et, eux, prisonniers, elle les eût retrouvés, certes!

Puis, elle se reprochait ces pensées.

Elle se répétait que ses protecteurs avaient tout fait, assurément, pour les revoir.

Elle était certaine qu'ils étaient en campagne, encore, à cet effet.

Mais le Père Richard avait pris toutes ses mesures pour garder sa proie!...

Il fallait attendre...

Il fallait espérer... se dire que les efforts de ses protecteurs aboutiraient, peut-être, avant longtemps...

Dieu... que la jeune fille priait avec ferveur... leur viendrait en aide!

Ah! la chère maison de Conflans, où Juliette avait vécu si heureuse, si tranquille... toute enveloppée de tendresse!

Comme elle était loin!

Quand la reverrait-on?

Quand reverrait-on le bon Remi, et Apollon... et Roland?

Roland!...

Le cœur de Juliette battait à coups précipités quand elle prononçait ce nom, qui lui était si cher!

Roland!...

Elle avait été séparée de lui, au lendemain, même, de ce jour, si impatiemment attendu, où elle l'avait revu... où elle avait reçu ses caresses... où elle avait entendu ses premiers aveux d'amour!

Oh! ces misérables... qui les avaient séparés... leur avaient volé des jours qui eussent été pleins de délicieuses ivresses!...

Devant la croisée, rêveuse... regardant les murs tout noirs de sa prison... pendant que gémissait la bise, et que la neige tombait... elle revoyait le jardin fleuri, tout ensoleillé, de la maison d'Apollon; Maubuisson...

Elle se revoyait, marchant, sous les ombrages, à côté de Roland, qui la tenait pas la taille, et murmurait de très douces choses à ses oreilles charmées!

Oh! quand serait-elle libre?...

Quand échapperait-elle à ses persécuteurs?

Quand serait-elle hors de cette odieuse prison?

Et, surtout, quand reverrait-elle Roland?

En attendant, elle s'efforçait de réconforter Clotilde, au moral, et au physique.

Sa vie se passait à soigner la pauvre malade... à évoquer les souvenirs du passé... et à songer à celui qu'elle chérissait : Roland.

Et... pour Tristan, qui la voyait calme, mélancolique, — elle était « domptée ».

. . . . . .

*
* *

Une sonnerie de cloches carillonna, soudain, rompant le silence qui planait sur ce coin de la Ville.

C'était l'appel de l'Église, pour les Vêpres.

Il devait être trois heures.

Le Père Richard prit, sur la table, un parchemin, qu'il déplia, pour la troisième fois, depuis que cette pièce lui était parvenue... Il relut ce qui suit :

« Il ne m'a pas été possible, hier, encore, d'aller vous voir.

« Cet homme, qui s'est attaché à mes pas, l'autre jour, et qui a perdu « ma trace, fort heureusement, au moment, même, où je rentrais en mon « logis, rôde aux alentours de ma maison.

« Je l'ai vu, plusieurs fois, passer, et repasser, sous mes croisées.

« La nuit prochaine, je quitterai ce logis, où je vis depuis quatre mois, « et je m'installerai, selon vos conseils, dans le Couvent qui touche votre « demeure.

« Je prendrai l'habit laïque, et couperai ma barbe.

« Je serai, ainsi, méconnaissable.

« Il est certain que ces hommes, qui me traquent, depuis mon départ « de l'Abbaye de Saint-Jean-des-Vignes, près Soissons... opèrent sur l'ordre « du Roi, ou de Marigny... ce qui est tout un!

« Il est urgent que je leur échappe.

« Je vous suis tout acquis, vous le savez.

« Je veux rester vôtre.

« En attendant, je réponds aux deux questions que m'avez posées.

« J'y répondrai, de manière plus détaillée, quand je pourrai vous « voir, c'est-à-dire demain, probablement, ou après-demain, au plus « tard.

***

« PREMIÈREMENT :

« *Oui, je puis vous donner une liqueur que j'ai dénommée ACQUETTA,* « *qui ne foudroie pas; mais qui agit, lentement, et peut se mêler, sans qu'on* « *s'en aperçoive, à tous les aliments, et à toutes les boissons* (1).

(1). Ce fut à cette liqueur, que le Pape Alexandre VI eut recours pour empoisonner le Prince Djem, frère du Sultan Zizim, détenu, en otage, à Rome, avant de le livrer à Charles VIII. — Les anciens avaient découvert, que, pour exalter la virulence d'un poison, il suffit de le faire passer à travers un corps organique : C'est ainsi qu'ils saupoudraient d'arsenic un porc égorgé, et, après avoir laissé se produire la putréfaction de l'animal, recueillaient les liquides qui en découlaient. C'est cette liqueur que les Princes de l'Eglise, qui eurent tant de fois l'occasion de l'expérimenter, sur eux-mêmes et entre eux, désignaient sous le nom « d'Acquetta ». On a souvent parlé, jadis, des poisons « à échéance », dont beaucoup de savants, aujourd'hui, nient l'existence. La découverte des arsines, ignorées longtemps, et dont l'extrême virulence a été

« Quiconque a ingéré cette liqueur, succombe, en un temps plus ou « moins long, suivant la dose absorbée.

« J'ai fait, à ce sujet, des expériences nombreuses, et concluantes, sur « des animaux de toutes tailles.

« Il n'y a pas d'antidote contre cette mixture.

« Il me faudrait quelques jours pour la préparer.

*
* *

« DEUXIÈMEMENT :

« Vous avez été fort étonné des expériences que j'ai faites, jadis, en « Italie, en votre présence, sur ce jeune Moine, qui, réveillé, a exécuté, à « la lettre, les ordres que je lui avais donnés après l'avoir endormi par la « simple imposition des mains sur son front, et vous m'avez dit, alors : « — « Avec un pareil pouvoir, on obtiendrait, au besoin, des résultats « terribles ! »

« Et ces jours derniers, lors d'une de nos conversations, vous m'avez « interrogé, de rechef, à ce sujet.

« Enfin, vous m'avez posé, hier, cette question :

« — Un individu endormi, par vous, et à qui vous ordonneriez de « donner, lorsqu'il serait réveillé, à un autre individu, un breuvage, une « mixture, une poudre quelconque, — un poison, le lui donnerait-il?

« Oui!...

« *Réveillé, et, même à quelques jours de date, il donnerait le breuvage...* « *sans que sa volonté puisse réagir contre l'ordre à lui intimé, par moi,* « *pendant son sommeil — et, même, si ce breuvage était mon* « *ACQUETTA* », « *qui, je le répète, ne foudroie pas; mais agit, lentement, et peut se mêler,* « *sans qu'on s'en aperçoive, à tous les aliments, et à toutes les boissons.*

« Il verserait le breuvage, poussé par une force dont il ne pourrait « analyser les effets, et, bien entendu, sans pouvoir dénoncer ceux qui l'au- « raient fait agir, ainsi, inconsciemment, puisque — il faut insister sur ce « point — l'ordre d'action lui aurait été donné pendant son sommeil.

---

démontrée par Selmi, doit, tout au moins, nous rendre circonspects en la matière. Aussi bien, croyons-nous que, quelque part, en France, on travaille, dans le silence d'un laboratoire, à résoudre ce redoutable problème. Des cobayes, empoisonnés « à échéance » — la date de leur mort avait été, préalablement, fixée à deux mois — seraient tombés, foudroyés, exactement à l'époque désignée par l'expérimentateur. Ajoutons que, du jour de l'ingestion du poison jusqu'à celui de leur mort, aucun trouble morbide ne s'était manifesté dans leur santé. L'autopsie, d'ailleurs, n'aurait pu révéler à quelle nature de poison ils auraient succombé. Voilà, certes, de quoi troubler les plus sceptiques ; mais, s'il est vrai que de tels procédés puissent, un jour, sortir du mystère qui les enveloppe et devenir familiers à quelques savants, espérons, néanmoins, qu'ils demeureront, à jamais, cachés à la foule des profanes — car l'homme est ainsi fait qu'il semble n'avoir découvert les secrets de la nature que dans un but de destruction contre les êtres créés. — Docteur G. Legué.

« Je suis absolument sûr de ce que j'avance.

« Encore une fois, je vous fournirai, de vive voix, des explications plus « complètes.

« Ces renseignements, que vous m'avez demandés de vous envoyer « promptement, vous suffiront, j'espère, pour le moment.

« Je n'hésite pas à confier cette missive, encore qu'elle soit très « compromettante, à votre servant : Frère Tristan...

« Je sais qu'il vous est dévoué, et que la missive est en bonnes « mains.

« Toutefois, et par mesure de prudence, brûlez-la, quand vous en aurez « pris connaissance. »

R. P... E.

F.

Cette missive avait été écrite — on l'a deviné, sans doute — pour l'Évêque de Saint-Georges, par le Révérend Père Eloi... ce Franciscain qui s'était enfui de l'Abbaye de Saïnt-Jean-des-Vignes, après avoir reçu communication, par l'Abbé de ce Monastère, et par le Prieur : Dom Théophile Lecourt, de la missive, envoyée, à l'Abbaye, par Marigny, au nom du Roi, et ordonnant, à l'Abbé, de diriger le Franciscain, sur Paris, le plus tôt possible.

Le Père Richard relut, encore, à demi voix, ce passage de la missive... celui qui, à ses yeux, avait le plus d'importance :

« Il verserait le breuvage, poussé par une force dont il ne pourrait ana- « lyser les effets, et, bien entendu, sans pouvoir dénoncer ceux qui l'auraient « fait agir, ainsi, inconsciemment, puisque — il faut insister sur ce point « — l'ordre d'action lui aurait été donné pendant son sommeil. »

— Résultats merveilleux!... murmura l'Évêque.

Il réfléchit.

Puis, reprenant la missive :

— Je suis sûr... absolument sûr de ce que j'avance... écrit le Père Éloi!... répéta-t-il... On obtiendrait, donc, ainsi, le résultat souhaité sans coup férir!... Aucune trace de l'acte!... Aucun complice!...

Il sourit :

— On pourrait dire que la Providence, enfin lasse, a abattu celui qui la gênait!... fit-il.

Après un nouveau temps de silence, il murmura :

— Est-ce que je tiendrais, enfin, ce « moyen » d'action, sûr, rapide, terrible, et ténébreux, que je cherche, vainement, depuis cinq mois?... Oui, oui, je le tiens!...

Il hocha la tête, et ajouta :

— Je le tiens... si Marguerite veut agir...

Souriant, de rechef, il conclut :

— Elle agira, certes!... Elle ne demandera pas mieux!... Du reste, au besoin, je me passerais d'elle... Seulement, je préfère qu'elle soit ma complice pour mettre en œuvre mon « moyen »... Le coup fait, elle n'en serait que plus sûrement dans ma main!

Il se leva, se rapprocha de la cheminée, et il étendit, vers les flammes, le parchemin qu'il tenait.

Il allait brûler cette pièce, dangereuse, compromettante... selon la recommandation du Franciscain; mais il se ravisa : Il voulait la relire, encore; il se complaisait dans cette lecture; il lui semblait qu'il ne s'était pas, suffisamment, à son gré, imprégné de tout ce qu'elle lui avait appris.

Il la glissa dans l'une des poches de son vêtement.

Et, ayant repris place près de la table, il relut une autre missive, qui lui était arrivée dans la matinée.

Celle-ci était ainsi conçue :

« Je vous fais savoir que l'Évêque d'Albano, et deux autres Cardinaux « Légats, sur l'ordre du Pape, doivent assigner à comparaître, par devant « l'Archevêque de Sens, et une Assemblée d'autres Prélats et Docteurs en « droit divin et en droit canon, convoqués, spécialement, dans ce but, à « Paris : Jacques de Molay, Grand Maître de l'Ordre du Temple, et trois « autres Templiers : le Visitateur de France, les Maîtres de Normandie et « d'Aquitaine — détenus, comme vous savez, depuis plusieurs années, et « sur lesquels le Pape s'était réservé de prononcer, définitivement (1).

« Je tiens le renseignement de l'un des Cardinaux Légats, qui est à « nous.

« L'Assemblée aura lieu sur la place du parvis Notre-Dame, le lundi « après la Saint-Grégoire.

« Il paraît certain que nos F.*.* seront condamnés à l'emprisonnement « perpétuel.

« Telle est la volonté du Pape.

« Il a refusé de les laisser condamner à mort... comme l'exigeait le Roi.

« Mais nous avons tout à craindre de l'Archevêque de Sens.

« Ce Prélat, frère de Marigny (2), a été tout exprès choisi pour pré- « sider l'Assemblée, et pour obtenir des juges, par des menaces ou par « des moyens de corruption... au nom de Philippe — une condamnation à « mort.

« Il importe au Roi, et à Marigny, que ces *derniers survivants con-*

(1). Chroniqne de Guillaume de Nangis.

(2). Philippe de Marigny, Évêque de Cambrai, avait été nommé Archevêque de Sens, en 1310, pour servir le Roi contre le Pape et les Templiers.

« *nus* (1), du « CI-DEVANT ORDRE DU TEMPLE » — comme ils disent — « disparaissent.

« Leur condamnation à mort constituerait, pour nous, un échec.

« Cela nous serait très gravement préjudiciable, ici — par contre « coup.

« Agissez donc, par tous les moyens qui sont en votre pouvoir, sur les « membres de l'Assemblée qui se prépare... et, notamment, sur le Car- « dinal B... qui nous appartient, je vous le répète.

« Il faut tout prévoir.

« Dans le cas, où, pour complaire au Roi, l'Archevêque de Sens obtien- « drait, des juges, une condamnation à mort contre nos F.*., mettez-vous « en mesure d'obtenir, de Jacques de Molay, qu'il rende, au moment de « mourir, à notre Ordre, un très éminent service.

« Si « *navré* » qu'il soit, à son âge, après une si longue, et si cruelle, « détention, il faut qu'il se souvienne qu'il fut, jadis, en Palestine, un de « nos Chevaliers les plus valeureux... il faut qu'il retrouve, au dernier « moment, un peu de cette vaillance qu'il montra, naguère — et, ce, pour « servir ses F.*., son Ordre, dans lequel il eut l'honneur d'entrer il y a près « de cinquante années, et dont il est le Grand Maître depuis quinze ans (2).

« Voici ce que nous attendons de lui :

« S'il est condamné à mort, nous souhaitons que, à l'heure du Sup- « plice, il se dresse, devant le Populaire — car il est certain que Marigny « aura intérêt à rassembler, sur le lieu de l'Exécution, une grande foule de « manants — et que, après avoir proclamé son innocence,... après avoir « protesté contre l'inique abolition de l'Ordre, contre sa condamnation... « il assigne, solennellement, *le Pape, et le Roi, à comparaître, devant Dieu,* « *l'un au bout de quarante jours, l'autre au bout de l'année.*

« *NOUS NOUS CHARGERONS DE FAIRE EXÉCUTER LA SEN-* « *TENCE DANS LES DÉLAIS INDIQUÉS.*

« Or, cela impressionnera le Monde entier, pour notre plus grand « profit, et cela compensera, très largement, l'échec que nous aurons « éprouvé du fait de la condamnation.

« Nous comptons sur vous pour obtenir ce résultat.

« Nous espérons que Notre F.*., Jacques de Molay, se prêtera à nos « vues.

« Notre F.*. Louis, qui vous remettra cette missive, vous comptera,

(1). Ces mots seront expliqués plus loin.

(2). Jacques de Molay était entré, dans l'Ordre du Temple, en 1265; il s'était distingué en Palestine, et avait été nommé Grand Maître, en 1298, à la mort de Guillaume de Beaujeu.

« en or, la somme que vous avez demandée, et dont vous avez besoin, pour « l'œuvre que vous poursuivez — œuvre que Dieu veuille faire aboutir « promptement.

« Tenez-nous au courant de vos actes.

« Fait à Londres, au Temple, le dix-neuvième Jour du mois « de Février 1314.

« COMTE DE SAINT-POL. »

L'Évêque de Saint-Georges murmura :

— L'Assemblée n'osera pas condamner à mort Jacques de Molay... malgré les efforts de l'Archevêque de Sens... Néanmoins, Notre Frère connaîtra les volontés du Grand Maître.

Il se leva.

Il marcha dans la salle, tout en réfléchissant.

— Nos Chefs sont maladroits... dit-il, d'une voix sifflante, en précipitant les mots qui passaient sur ses lèvres... Que de temps perdu !... Il fallait agir dès 1307, lors du premier, et terrible coup, que nous porta, en France, l'audacieux Philippe!... Il fallait le frapper immédiatement... Ou, tout au moins, il fallait l'abattre après la décision du Concile de Vienne, rendue en octobre 1311, et qui détruisit l'Ordre du Temple... Oui, oui, nos Chefs sont maladroits!... Ils ont atermoyé... Quand on a, devant soi, un adversaire de l'envergure de Philippe IV, on doit agir avec la rapidité de la foudre... Cette combinaison, que l'on a voulu mettre en œuvre, et qui avait pour but de donner la couronne de France à Charles de Valois, était absurde!...

Le Religieux haussa les épaules.

Et, farouche, il reprit :

— La France est terre de résistance... Il faut, pour les destinées de notre Ordre, pour qu'il continue à prendre son essor, pour qu'il domine, par cette force — la seule qui soit, vraiment, souveraine : l'Or... il faut que la France disparaisse!... Il faut que ses enfants soient courbés, gémissants, sous le joug!... Il faut que leur race soit étouffée sous la pression d'une autre race... C'est l'Angleterre qui doit régner sur l'Europe... C'est elle qui régnera... Il le faut, pour que nous triomphions... Tous les efforts de Philippe, et de ses Ministres, seront vains... Ils tomberont... Un moment, j'ai eu peur qu'ils ne réussissent!... L'or leur a manqué!... Heureusement pour nous!... Ils ne pouvaient accomplir leur œuvre qu'avec notre concours... Mais il leur eût fallu subir notre omnipotence, et ils ne l'ont pas voulu... Oui, oui, ils tomberont!... Philippe se débat dans nos rêts!... Dès maintenant, il est pris... Il le sait... Il gémit... Il sent son impuissance... Il pressent que tout ce qu'il a voulu ériger s'effondrera avec lui... Il pressent que son heure est proche!...

... C'est aux environs de la Maison-Dieu que je me suis aperçu qu'il était sur mes pas...
(P. 1468.)

Rayonnant, l'Évêque ajouta :

— Oui, oui, son heure est proche !... Quand Philippe aura disparu... je serai Pape !... Maître de la Chrétienté, j'abattrai les fils de Philippe... Je ferai Édouard II, qui est notre homme, Roi d'Angleterre et de France... Tous nos efforts doivent tendre vers ce but !

Il ricana, et reprit :

— Ils croient nous avoir abattus, parce que le Temple de Paris a rendu

gorge... parce qu'ils se sont emparés de nos richesses en terre française!... Les niais!... (1) Ils ne se sont pas encore rendu compte du rôle que notre Ordre a déjà joué, et du rôle qu'il jouera, plus important que jamais, dans l'Avenir... (2) Qu'ils regardent les estampilles des monnaies frappées, jadis, par Jean Sans Terre, dans son Comté du Poitou... Elles sont significatives : Une faucille, suspendue, comme couperet, au-dessus de la fleur de lys... (3) Jean Sans Terre fut un de nos hommes... Il combattit, pour nous, contre son Suzerain... Oui, oui, le Temple est la faucille qui doit trancher les lys... Oui, oui, cette terre de France, trop indépendante... doit disparaître!... Le Temple aura le Monde, par l'Or!... (4)

Il revint s'asseoir devant sa table.

Les yeux fixes, il regardait dans l'âtre.

Le vent gémissait, au dehors.

La neige, depuis un moment, déjà, recommençait à tomber, en flocons épais, qui flottaient, dans l'air, emportés, comme dans une ronde, par le souffle glacé de la bise.

— Pape!... murmura-t-il... Pape!... Et Grand Maître du Temple!... La Toute-Puissance, absolue!... Le Monde, à moi, par l'Or!...

Puis, après un assez long temps de silence, il ajouta :

— L'ordre du Temple ne disparaîtra pas!... (5)... Il règnera dans les Siècles!... (6) Il règnera, par l'Or!... L'Or!... Il n'y a que l'Or!... C'est la Force Universelle!

---

(1) ... Beaucoup de chevaliers restaient vivants, leurs trésors ne furent pas anéantis. Le Temple de Londres capitalisa ses richesses afin de préparer, silencieusement, sa vengeance... Ne pouvant plus opérer, ostensiblement, par la finance, ils jetèrent les immenses capitaux qui leur restaient, dans l'industrie. En Flandre, dans les populeuses cités de Bruges, et de Gand, ils établirent le quartier général de leurs opérations nouvelles. Là, ils conçurent le projet, habile, de transformer leurs banques en usines. — *La Vérité sur Jeanne d'Arc*, par Francis André.

(2) Les Templiers, créés, en apparence, pour assurer la sécurité des routes suivies par les pèlerins se rendant au tombeau du Christ, opérèrent, en moins de cinquante ans, dans toute l'Europe, une des plus formidables razzias financières dont les annales historiques nous aient transmis le souvenir. Établis pour être, en Orient, les hommes d'armes de la Chrétienté, ils sont devenus, dès le milieu du XII^e^ siècle, ses seuls banquiers en Occident. — Francis André.

(3) Francis André.

(4) Aux Templiers, les Papes confiaient, presque toujours, le soin de recevoir, de garder, et de délivrer, aux porteurs de chèques, les sommes levées au profit de Saint-Pierre, ou pour les préparatifs des Croisades. Le Temple de Paris, fut, depuis Philippe-Auguste jusqu'à Philippe le Bel, le centre de l'administration des finances françaises. *Procès des Templiers*. — Langlois (*Revue des Deux-Mondes*).

(5) L'Ordre des Templiers, que l'on croyait aboli, paraît, au contraire, s'être conservé jusqu'à nos jours, sans que ses réunions, conventuelles, aient cessé, sans que la succession, légitime, et légale, des Grands Maîtres, depuis Jacques de Molay, ait été interrompue. — *Gaule et France*, Alexandre Dumas père.

(6) En 1883, eut lieu, solennellement, à Philadelphie, pour célébrer le centenaire de l'émancipation des États-Unis, la grande procession des chevaliers du Temple. Cette

Il se leva, encore, et recommença sa promenade, interrompue.

— Un dernier effort!... murmura-t-il... debout, les yeux fixés droit devant lui, et vraiment majestueux... Oui, oui, un dernier effort, et le Monde est à moi!... L'heure est venue... Je les tiens, tous... Avant la fin de la présente année, Clément V, et Philippe IV, auront vécu... Louis X, et Charles de Valois, abattront Marigny... Je m'en charge... La route sera ouverte... alors... Louis X règnera tout juste assez longtemps pour que la Reine de France, et de Navarre, me fasse Pape... Puis, il disparaîtra, à son tour... Une œuvre pareille, accomplie par moi, me vaudra grand renom, et nos F $_{\star}^{\star}{}_{\star}$. m'en sauront gré, certes, en me nommant Grand Maître de notre Ordre, plus riche, et plus puissant que jamais... Je dicterai mes volontés, alors, au Roi d'Angleterre, et de France, fait, par moi... Ce Prince tiendra l'Europe, en tenant l'Angleterre, et la France... Et, comme je le tiendrai, je serai Maître, du Monde, au profit de notre Ordre!... J'aurai reconquis, pour le Temple, la souveraineté que la Papauté s'était constituée sous le Pape Innocent III, et qu'elle a perdue, avec Boniface VIII, de par l'audace de Philippe IV... Le Temple aura la Toute-Puissance au Spirituel comme au Temporel... Toute-Puissance qu'il gardera, et qui sera, à tout jamais, inattaquable, parce qu'elle s'appuiera sur les immenses richesses que nous possédons, déjà, et qui grossiront, formidablement, en quelques années...

Quel rôle à jouer!... Je le jouerai... Tout est prêt pour cela!...

Cette fois, je réussirai... La tentative d'Arbonne ne devait donner aucun résultat... Je n'y ai jamais cru... Il n'y a rien à faire avec les Hauts Seigneurs... Ils sont aveulis ou stupides!... Pour triompher, quand on rêve ce que je rêve, il faut avoir l'aide d'une femme passionnée... Je triompherai, par Marguerite de Bourgogne!... Si je dois succomber, mon œuvre sera reprise par Nos F $_{\star}^{\star}{}_{\star}$... Je veux qu'ils soient convaincus que la Terre de France est l'Ennemie... C'est la France qu'il faut combattre, et détruire... La Terre de France est un sol où germera, toujours, l'Indépendance!... Terre de Foi, de Générosité, d'Amour, de Liberté... Étouffons la Race Française... Elle veut des Êtres Libres... Il ne nous faut que des Esclaves!...

. . . . . .

Les dernières paroles de l'Évêque de Saint-Georges furent scandées par un furieux hululement de la bise, qui emporta, au loin, les sonneries, carillonnantes, de l'Église voisine, annonçant la fin des Vêpres.

Il était, alors, accoudé aux montants de la croisée de sa chambre, et il regardait, au dehors, dans le jardinet, où la neige tombait, toujours, en épais flocons.

---

reviviscence prouve qu'une chaîne, secrète, rattache, à travers les siècles, les puritains de Cromwell, premiers fondateurs des Yankees protestants, aux disciples de Wickleff et ceux-ci aux Templiers, argentiers des Plantagenet, et des Lancastre, dans leurs luttes, politiques et militaires, contre les landlords, détenteurs fonciers du sol d'Albion. — Francis André.

De cette place, il voyait, juste en face de lui, ce couloir, voûté, qui semblait s'ouvrir dans le flanc de l'Église : Saint-Julien-le-Pauvre... ce couloir que Jean de Meung avait remarqué, lorsqu'il était venu, pour la première fois, dans la maison secrète du Père Richard, le jour où il avait amené, là, Clotilde, et Juliette, avec l'aide de Frère Tristan, après l'acte de Poissy.

On se souvient, sans doute, que Clopinel avait demandé, ce jour-là, à Tristan, où menait ce couloir, et que celui-ci n'avait pas répondu à cette question, soit qu'il n'eût pu y répondre, soit qu'il eût eu des raisons pour se taire.

L'Évêque de Saint-Georges avait acheté la maison, quelques années auparavant, surtout pour ce motif : qu'il lui serait possible d'utiliser, au besoin, cette entrée secrète.

Or, depuis cinq mois, ce couloir, qui mettait le logis du Religieux en communication avec l'Église voisine, avait été traversé, presque chaque jour, par Tristan, sans danger pour personne.

Qui pouvait s'étonner de voir le Frère entrer dans l'Église?

Qui pouvait s'étonner de le voir sortir du Saint-Lieu?

Bien entendu, personne ne connaissait l'entrée secrète du logis du Père Richard, hormis le Clerc qui administrait l'Église, et qui était, à l'insu de tous, Chevalier de l'Ordre du Temple.

Le Père Richard aperçut, tout à coup, Tristan, sortant du couloir voûté.

Il était enveloppé d'un large manteau noir.

Sa silhouette, haute, anguleuse, se détachait, en vigueur, sur le fond du jardinet couvert de neige immaculée.

— Enfin!... dit l'Évêque.

Il revint s'asseoir devant le foyer, plein de braises incandescentes.

Un sourire avait passé sur ses lèvres minces.

Un moment après, Tristan, qui s'était débarrassé de son ample manteau, pénètra dans la pièce...

II

NOUVELLES DE MARGUERITE DE BOURGOGNE

— Je t'attendais impatiemment... dit l'Évêque à son servant.

— J'ai fait diligence, Monseigneur... répliqua le Frère... Mais, cette fois, encore, j'ai été suivi...

— Toujours par ces mêmes hommes que tu as vu, déjà, avant-hier?

— Non, Monseigneur... J'ai été suivi, cette fois, par un plus gênant personnage... C'est aux environs de la Maison-Dieu que je me suis aperçu

qu'il était sur mes pas... Je m'en suis aperçu d'autant plus aisément, que, par ce temps abominable, les ruelles, aux alentours, sont désertes... Du reste, j'ai reconnu l'homme qui était à mes trousses, et, par suite, mieux encore que jamais, j'ai pris mes précautions pour lui échapper.

— Qui est-ce?

— Le petit Jehan de Saintray.

Le Père Richard fit un mouvement : La nouvelle le troublait, vaguement.

Le Frère ajouta :

— Un moment, j'ai eu l'idée de l'attendre, au détour d'une ruelle... et de lui faire, de ces dix doigts, un collier si serré qu'il en eût rendu son âme à Messire Lucifer!... Mais c'eût été par trop dangereux... J'attendrai une meilleure occasion... Je la trouverai, peut-être!...

— Tu lui as échappé?

— Non sans peine!... Je n'aurais pu le faire, certes, s'il m'avait fallu rentrer, céans, par la porte de la rue... Il me suivait de trop près... Alors, je me suis introduit dans l'Église... Il y a pénétré, derrière moi... Mais je me suis trouvé, tout de suite, au milieu d'une centaine de fidèles, et de Religieux, qui se retiraient, après avoir assisté aux Vêpres... Je me suis faufilé parmi ces fidèles, et, sans être vu par le suppôt de Marigny, j'ai pu gagner la galerie au bout de laquelle se trouve la porte — dont j'avais la clé, sur moi, comme toujours — qui s'ouvre sur le couloir donnant, céans... A cette heure, Jehan de Saintray me cherche, encore, dans l'Église, c'est sûr... Il est probable qu'il rôdera, aux alentours, pendant quelque temps... Puis, il se retirera... furieux d'avoir perdu ma trace... Seulement, Monseigneur, le limier, cette fois, est sur la bonne piste... L'aventure constitue, pour nous, un danger très réel... A cause de cela... et, aussi, pour l'autre cause, que vous savez... je pense que nous ferons bien, le plus tôt possible, de nous éloigner d'ici, tous — ainsi, du reste, que vous en avez formé le projet, il y a quelques jours...

L'Évêque de Saint-Georges dit :

— Nous prendrons, dès ce soir, les mesures nécessaires pour quitter cette maison...

Cette nouvelle sembla complaire à Tristan.

Il avait dit :

« A cause de cela, et, aussi, pour l'autre cause que vous savez... je pense que nous ferons bien, le plus tôt possible, de nous éloigner d'ici. »

* * *

C'est que, depuis une quinzaine de jours, la présence de Jean de Meung, dans la maison secrète du Père Richard, constituait, pour celui-ci, et pour Tristan, une gêne considérable.

Il leur fallait le surveiller sans cesse.

Deux fois, déjà, il avait tenté de s'introduire, à l'étage supérieur, chez Clotilde, et Juliette.

Il vivait, toujours, aux aguets... épiant les moindres faits et gestes de ses complices... tout occupé de tromper leur surveillance inlassable... et cherchant — du matin au soir — un moyen de correspondre avec les captives.

Même, Tristan avait pu s'assurer que Clopinel s'était efforcé de s'éloigner de la maison, la nuit, afin... sans doute... de se procurer... au dehors... quelque aide, capable de servir les projets qu'il avait formés... projets hostiles, certainement, à ses complices.

Depuis six jours, il avait refusé de voir le Père Richard.

On lui avait servi ses repas dans sa chambre, dont il n'était pas sorti.

Que comptait-il faire?

Lui-même n'eût pu le dire.

Depuis cinq mois, toujours hésitant entre deux projets, diamétralement opposés, il avait voulu, tantôt : que son complice lui abandonnât Juliette... de qui il était amoureux, plus que jamais, éperdûment — et, tantôt... indigné d'être l'un des bourreaux des deux femmes, il avait rêvé de les délivrer, se disant — ce qu'il s'était dit, cent fois, déjà — que Juliette... qui le haïssait, qui le méprisait... justement!... ne le haïrait plus, ne le mépriserait plus, quand, de par lui, elle aurait recouvré la liberté.

Il se répétait, que, à défaut de l'amour de la belle jeune fille, il pourrait se contenter de savoir qu'elle lui était reconnaissante de l'éminent service rendu.

Il n'avait pu se trouver, en présence de Juliette, que trois fois, depuis qu'ils vivaient dans la maison du Père Richard.

La jeune fille avait refusé, formellement, de recevoir cet homme.

Elle savait bien, du reste — elle avait deviné que Clopinel n'avait joué qu'un rôle très secondaire dans l'affaire de Poissy.

Elle savait que sa liberté dépendait, uniquement, de la volonté de l'Évêque de Saint-Georges...

Et, quand elle avait quelque chose à dire à ses geôliers, elle s'adressait à Tristan, ou au Père Richard... jamais à Jean de Meung.

Elle avait compris... la chaste créature... que, pour elle, celui-ci était, plus que les autres, redoutable.

Même, — et comme si elle avait été avertie, par un instinct secret, de ce qui se passait en l'esprit de Jean de Meung — elle avait craint, plusieurs fois, d'être obligée d'appeler l'Évêque, ou le Frère, à l'aide, contre leur complice : Clopinel.

Elle était sûre, que, aux mains du Père Richard, elle ne constituait qu'un otage — ainsi que le Religieux le lui avait déclaré.

Elle se rendait compte, au contraire, que Jean de Meung en voulait à sa personne!

Son masque, que la luxure rendait hideux, l'avait épouvantée, à diverses reprises.

Elle éprouvait, à son aspect, une indicible impression de dégoût.

Elle haïssait l'Évêque... certes!

Mais Jean de Meung lui faisait horreur!

L'ex-amant de Gisèle savait fort exactement à quoi s'en tenir sur les sentiments de Juliette à son égard...

Or, les diverses alternatives, où il passait, depuis cinq mois, sans pouvoir prendre, au sujet de la jeune fille, une décision quelconque... d'une part — d'autre part, l'ennui, mortel, qu'il éprouvait, claustré dans cette maison si triste, par ce froid hiver... aussi, la crainte, perpétuelle, où il vivait, que le Roi, ou Marigny, ne découvrissent leur retraite, et ne leur fissent expier le crime qu'ils avaient commis... lui causaient un énervement qui augmentait de jour en jour davantage.

L'avenir l'effrayait.

Ah! comme il avait eu tort de se prêter, sans profit... hélas!... aux entreprises du Moine!

Il avait perdu sa liberté... la joie de vivre à la Cour, au milieu des fêtes et des plaisirs dont il prenait sa part, chaque année; il avait perdu la faveur du Roi... tout ce qui constituait sa force, son bonheur, son orgueil!

Oui, oui, il avait été stupide, de servir l'Évêque.

Il le lui avait dit, d'ailleurs, quelques jours auparavant... lors de leur dernière entrevue.

Il le lui avait dit en lui adressant de terribles menaces.

Or, il était à craindre qu'il ne les mit à exécution, avant longtemps.

Tristan, et l'Évêque, le surveillaient, donc, avec plus de vigilance que jamais.

Et, la veille, encore, le Père Richard avait dit :

— Il est urgent que nous nous débarrassions de cet homme!...

— C'est urgent... oui, Monseigneur!... avait répliqué Tristan.

Et, terrible, il avait ajouté, à voix basse, en faisant un geste expressif :

— Si le Très-Haut l'ordonne... cet éhonté Fils de Gomorrhe disparaîtra la nuit prochaine!

Et l'Évêque, après réflexion, avait répliqué :

— L'heure n'est pas venue!... Le secours d'en haut nous sera donné en temps et lieu!...

— Ainsi soit-il!... avait murmuré le Frère, en se signant.

. . . . . .

* * *

— Oui... répéta le Père Richard... nous quitterons cette maison, bientôt...

Puis, il demanda :

— Tu as vu le Franciscain?

— Oui, Monseigneur...

— Eh! bien?

— Il sera installé, ce soir, dans le Couvent voisin, ainsi qu'il vous l'a écrit, hier...

— Il sera, donc, sous ma main...

— Du reste, si vous aviez besoin de le voir, vous n'auriez qu'à le faire appeler...

L'Évêque reprit, après un nouveau temps de silence :

— Et Frezzini?

— Je l'ai vu, Monseigneur... Ainsi que vous me l'avez ordonné, je lui ai remis une clé de la porte qui met l'Église, voisine, en communication avec cette maison... La Princesse Marguerite... avec son Majordome, viendra, céans, en passant par l'Église.

— Quand?

— Aujourd'hui, peut-être... Du moins, s'il lui est possible de s'éloigner, du Palais, sans exciter l'indiscrète curiosité des gens de Marigny, qui épient, toujours, ses moindres actes...

— Bien!... fit le Père Richard.

La nouvelle, apportée par Tristan, lui était fort agréable.

— Tu as recommandé, à Frezzini, d'agir avec la plus excessive prudence?... interrogea-t-il.

— Frezzini, Monseigneur, n'est plus l'homme, hardi, que vous avez connu... Il est hanté, c'est visible, par une idée fixe, qui le mine... Quelle?... Je l'ignore... On dirait qu'il redoute quelque danger qu'il sent planer sur lui... Est-ce la peur de la mort qui le hante?... Il est âgé... Et j'ai vu, souvent, des vieillards tout affectés de cette idée que leur fin est prochaine... Quoi qu'il en soit, je l'ai trouvé timoré et tremblant... Au physique, même, il a changé... Il est débile... Sa haute taille s'est courbée... Son visage est blême... C'est un spectre vivant!... Croyez qu'il sera, par crainte, plus prudent que jamais...

L'Évêque, depuis un moment, déjà, n'écoutait plus son servant.

Il réfléchissait, profondément.

Tristan, debout près de la croisée, attendit, muet, immobile, qu'il l'interrogeât, de nouveau, ou qu'il lui donnât des ordres.

Le Moine avait jeté deux grosses bûches dans le foyer, sur un épais lit de braises. (P. 1475.)

Soudain, le Frère, qui regardait au dehors, poussa une exclamation.

Brusquement, il se rapprocha de son Supérieur, qui, toujours rêveur, n'avait pas entendu son cri de surprise.

— Monseigneur!... s'écria-t-il... très agité... Monseigneur...

— Qu'y a-t-il?

— Frezzini...

— Frezzini?...

L'Évêque s'était levé.

Ses yeux s'étaient allumés.

Le Frère reprit :

— Oui!... Là!... Regardez... Il sort du couloir...

Le Père Richard avait vu, en effet, le Majordome de Marguerite de Bourgogne, dans le jardinet.

— Va!... Va!... dit-il... Va!... Marguerite le suit, c'est certain... Va au devant d'elle... Amène-la, céans... Et veille à ce que Jean de Meung, s'il a vu, et reconnu Frezzini... ne pénètre pas, ici, lorsque la Princesse y sera... Va!... Va!...

Tristan sortit, précipitamment.

Et l'Évêque, resté seul, murmura :

— Elle a hâte de me voir, autant que j'avais hâte de me trouver en sa présence!...

Et, farouche, il ajouta :

— Si elle le veut... et elle le voudra, c'est clair... avant quinze jours, elle peut être Reine de France!... Cette fois, j'en suis sûr!...

Debout, près de la croisée, il vit Tristan joindre Frezzini, au dehors, dans le jardinet.

Les deux hommes échangèrent quelques mots...

Frezzini rebroussa chemin, précédé par le Frère, qui marchait à grands pas.

Ils disparurent, un moment, dans le couloir.

Enfin, le Père Richard les revit, tous les deux.

Derrière eux, une femme marchait... une femme dont on ne pouvait voir le visage, car sa tête était couverte d'un voile épais.

Elle était enveloppée d'un manteau orné de fourrures, et qui se drapait sur son corps élancé, aux formes élégantes.

— C'est elle!... dit le Père Richard, joyeusement... C'est elle!... Enfin!...

C'était, en effet, Marguerite de Bourgogne.

Elle traversa, vite, le jardinet, précédée, et guidée par Tristan.

Un moment après, la porte s'ouvrit, et la Princesse entra dans la chambre de l'Évêque de Saint-Georges...

— Soyez la très bien venue, Madame... dit l'Évêque, qui s'était avancé au devant d'elle...

Puis, s'adressant au Majordome et au Frère :

— Tenez-vous dans la pièce voisine... leur dit-il... Et veillez!...

Frezzini, et Tristan s'inclinèrent...

La Princesse, et le Père Richard, restèrent en tête à tête...

III

JEU DE FEMME CONTRE JEU DE MOINE

... En un tour de main, Marguerite eut ôté le voile, épais, qui entourait sa tête, et le manteau qui l'enveloppait.

Elle apparut, alors, vêtue d'une robe en soie rose tendre, toute brodée, qui moulait, splendidement, son admirable corps.

Transformation rapide... inattendue... adorable!

Telle, celle de la chrysalide, devenue papillon... et ouvrant ses ailes, diaprées, pour s'envoler dans l'espace!

Un parfum, très subtil, s'était, aussitôt, répandu dans la pièce... sévère, obscure, et dont les murs, humides, exhalaient une odeur, affadissante, de Cloître.

Les tresses, dorées, de la chevelure de la Princesse, s'étaient dénouées, et flottaient, légères, sur son col, à la peau fine, veloutée, toute rose et blanche... exquisement fraîche, jeune, embaumée.

A la vue de cette troublante créature, le Moine frissonna.

La jeunesse, la beauté, la grâce — le charme infini qui se dégageait de Marguerite... constituaient un contraste saisissant avec ce Religieux, enveloppé de sa longue robe faite d'une étoffe de couleur sombre, et dont la face, blémie, amaigrie, anguleuse — profil d'oiseau nocturne — était comme illuminée par la lueur qui flambait dans ses prunelles.

Marguerite s'assit devant le foyer, frileuse... et se chauffa.

— Je suis transie!... dit-elle... en étendant, vers l'âtre, ses mains potelées, aux doigts fuselés, aux ongles longs, mignons, et roses.

On put voir, par transparence, à travers ces doigts, faits pour des caresses amoureuses, couler le sang, riche, rouge, de la jeune Princesse.

Le Moine avait jeté deux grosses bûches dans le foyer, sur un épais lit de braises.

Une gaie flamme brilla, bientôt... mettant, par surcroît, de la lumière, et de la chaleur, dans cette triste demeure de prêtre, si transformée, déjà, par la présence d'une femme.

Le Père Richard regardait Marguerite...

Tout à l'heure, et pour la première fois de sa vie, un frisson avait secoué sa chair, à son aspect, et l'avait fait frémir jusques en ses moëlles.

Oui, oui, cette femme était de plus en plus troublante!...

Elle devait pouvoir exercer son empire, à son gre, sur tous les hommes, quels qu'ils fussent, qui l'approchaient.

Mais le Père Richard redevint maître de lui, absolument...

En lui, l'ambition dominait tout!...

Les ivresses de la chair... qui peuvent faire, des hommes les plus éminents, des esclaves prostrés... n'étaient rien, pour lui!

Et, au cours de sa carrière, cela lui avait constitué une force souveraine...

*
* *

— Quel temps!... fit la Princesse... Un froid glacial!... La bise vous souffle la neige au visage!... De ma vie je n'avais vu plus rigoureux hiver!

Elle rit, gaîment, et montra, derrière ses lèvres rouges, entr'ouvertes, des petites dents, fines, acérées, très blanches.

. . . . . .

L'Évêque de Saint-Georges, qui avait vécu, pendant plus d'une année, dans l'intimité de Marguerite... la connaissait bien.

— Elle s'est parée, pour venir céans... pensait-il... Elle a voulu m'apparaître dans tout l'éclat de sa beauté... Depuis qu'elle est ici, elle s'efforce de se montrer rieuse... Le tout, pour me donner le change... En réalité, elle est torturée — et pour cause!... Elle a besoin de moi, certes, plus encore que je n'ai besoin d'elle... à cause des derniers événements qui se sont joués, à la Cour, et qui la menacent, dans son avenir... dans sa vie, même, peut-être... Elle ne vient pas, à moi, comme vers quelqu'un qu'il faut seconder dans une pensée d'ambition; mais pour chercher l'homme capable de la défendre, contre ses ennemis... Seul, en effet, — et elle le sait, je puis parer le coup qu'on s'apprête à lui porter... Je le parerai, certes... puisque j'y trouverai mon compte!... Seulement, il faudra qu'elle me serve!... Entre nous, les rôles, à cette heure, sont intervertis... Jadis, à Maubuisson, j'ai demandé, humblement, à la future Reine de France, qu'elle daignât m'aider dans mes entreprises... pour son plus grand profit... Aujourd'hui, c'est elle qui va me prier de la secourir... Elle ne sait comment entamer la partie... qui est grosse, pour elle... Elle se donne des airs indifférents... Mais ce pli qui ride son front, jadis si pur... indique, assez, qu'elle est troublée, profondément... Observons...

Le Père Richard ne se trompait pas.

Marguerite, en effet, avait de très graves motifs d'inquiétude, et, ce, pour des raisons fort importantes — qu'on connaîtra bientôt.

Dans son inquiétude, chaque jour grandissante, elle s'était dit, de plus en plus, que, seul, l'Évêque de Saint-Georges pouvait lui constituer l'appui, capable de la sauver du péril, imminent, qu'elle courait.

Cinq mois auparavant, elle était toute puissante.

Elle n'avait rien à redouter de personne... elle, femme du futur Roi de France, belle-fille, idolâtrée, de Philippe IV.

Mais, en ces temps tourmentés, quiconque était à l'apogée de la toute puissance, hier, — pouvait, demain, être sacrifié aux exigences de la politique, aux nécessités de la Raison d'État.

C'est ce qui était arrivé, pour Marguerite.

Impatiente, elle avait attendu le moment de voir l'Évêque de Saint-Georges.

Et quand elle avait su qu'elle allait se trouver face à face avec lui, elle s'était tracé, à l'avance, un rôle, qu'elle comptait jouer, avec toute l'habileté, et la prudence, dont elle était capable — et d'autant mieux qu'elle savait qu'elle aurait affaire à plus forte partie.

Elle voulait avoir l'appui du Moine; mais elle souhaitait de ne pas le lui payer trop cher.

Avant d'en venir au fait, qui l'intéressait fort, elle avait résolu de « peloter en attendant partie », comme disait un proverbe de l'époque.

C'est pour cela qu'elle se faisait rieuse, mutine, insouciante... afin de « voir venir » le Moine.

Les deux interlocuteurs, qui avaient hâte, pourtant, de s'occuper des questions, capitales, qui les intéressaient... s'observèrent... jouèrent, d'abord, le même jeu, de part et d'autre... tout en devisant de choses relativement indifférentes. .

. . . . . .

— C'est très amusant!... reprit la Princesse... Tout de bon, il me semblait, en venant ici, que j'allais à un rendez-vous d'amour!...

— Vous n'étiez jamais venue dans ce quartier?...

— Jamais!... Il est affreux!...

— C'est vrai!

— Nous avons parcouru des ruelles abominables!... Comment des êtres humains peuvent-ils vivre là?...

— Ils y vivent, et n'en sont pas plus malheureux!... Question d'habitude!

— Cependant, non loin de la Maison-Dieu, j'ai vu un spectacle charmant.

— Quel?

— Un tout jeune homme, fort joliet, sur ma foi, et une jouvencelle, qui n'avait pas dix-sept ans... marchant, à peine vêtus, sous la neige, tendrement enlacés... En cette journée d'hiver, ils avaient le Mai sur le front... Leur amour leur tenait chaud... Ils formaient, avec le décor ambiant, un contraste ravissant... Je les enviais!...

— Bah!

— Oui... J'aurais voulu être la jouvencelle... Ah! qu'elle paraissait heureuse, sous ses haillons!... Cupido la parait... Ses boucles, blondes, lui met-

taient une collerette dorée aux épaules, et tout l'azur d'un ciel d'été était dans son regard, fixé sur son bel amoureux!...

La vive flamme du foyer avait fait monter du rose aux joues de la Princesse, auparavant blêmies par le froid.

— Vous vous réchauffez?... demanda l'Évêque.

— Oui!... répliqua Marguerite.

Elle poursuivit :

— Et puis, Frezzini tremblait que nous n'eussions été suivis... Il prenait des précautions, infinies, pour dépister les gens qui pouvaient être sur nos traces... Il avait fini par m'effrayer...

— Vous?

— Oui!... Mais cela me donnait un frisson très agréable!... Cette idée que nous courions de vagues dangers m'aguichait... Cependant, nous arrivâmes dans l'Église... Elle était déserte... Nous la traversâmes... Je suivais Frezzini... Nous passâmes par cette galerie, froide, obscure, conduisant à cette porte... dissimulée derrière une Chaire à Confession... qui s'ouvre sur le couloir aboutissant à votre jardinet... Quelles complications!...

— Dans notre situation, la prudence la plus excessive s'impose.

— C'est vrai!... Pendant que je traversais ces galeries... il me semblait que j'étais l'héroïne d'un de ces récits que nous contaient, le soir, dans mon enfance, les trouvères qui passaient par le château de mon père... ces récits, merveilleux, qui me charmaient, et me faisaient frémir... Il me semblait que j'allais voir, enfin, au delà de cette porte, des jardins enchantés... pleins de fleurs... tout ensoleillés... et que, au milieu d'un brillant cortège de femmes, superbement vêtues, allait apparaître un Chevalier, beau comme le jour, couvert d'une armure éclatante, et marchant à ma rencontre, tandis que retentissaient des fanfares, sonnées par des êtres invisibles...

La jeune femme éclata de rire; puis, elle dit :

— Hélas!... Au lieu du Chevalier beau comme le jour, je n'aperçus que votre horrible Tristan!... Pas de jardins enchantés; mais un coin de terre couvert de neige, où l'on ne voit que deux arbres chétifs, dressant, dans l'air glacé, leurs branches, noires comme des bras de pendus!... Et comme décor, cette maison silencieuse, aux murs lépreux, qui semblèrent, dès mon entrée céans, se resserrer sur moi... cette maison qui a l'air d'une prison!... — et qui en est une, du reste?

— Oui!... répondit, froidement, l'Évêque, à l'insinuation de la Princesse.

Elle reprit :

— C'est égal... J'avais eu la radieuse vision!... C'est quelque chose!... Depuis notre retour à Paris, c'est la première fois que je m'amuse!.. Ah! la vie est triste!... Nous passons des journées désolantes!... Le Palais est plus ennuyeux qu'un Cloître, à présent!... Les Nonnes de Maubuisson ont plus de

divertissements que nous!... Plus de fêtes!... Plus de festins!... On languit!... L'ennui nous accable!... Qui nous rendra la gaie existence des hivers passés?

Peu à peu, Marguerite était devenue mélancolique.

Cela était utile à ses projets.

Cela constituait la deuxième nuance du rôle qu'elle avait voulu interpréter.

— Oui... reprit-elle... on vit dans l'attente de quelque grave événement!

— Qui se produira, certes!... fit l'Évêque.

— D'où cela vient-il?... Poursuivit la Princesse... Nul ne saurait le dire... Chacun semble craindre quelque vague danger, qu'on sent planer, sur sa tête, sans que personne puisse l'entrevoir, ou indiquer de quelle part il viendra... Et ce n'est pas, seulement, au Palais, que ce malaise — qui nous fait tant souffrir — pèse sur les créatures!... Les manants, eux-mêmes, le subissent...

— C'est que l'hiver a été rude!... La misère, par suite, est grande... Les pauvres gémissent... On ne fait rien pour les soulager... Ils s'aigrissent... Ils deviennent mauvais...

— A ce point que nous ne sortons guère, de peur d'être menacées, par le populaire, ou insultées, tout au moins... Tenez, l'autre jour, je suis allée, avec ma sœur : Blanche, à Vincennes, en char... Nous avons été reconnues, comme nous traversions le faubourg, près de la poterne... Notre char a été entouré, tout à coup, d'une foule de gens déguenillés, aux visages hâves, qui ont failli nous faire un mauvais parti... Il y avait, dans cette foule, de pauvres femmes, maigres, pâles, affamées, portant, dans leurs bras, de tout petits enfants!...

— Spectacle lamentable!...

— Sans Gautier, et Philippe d'Aulnay, qui nous accompagnaient, à cheval, et qui dispersèrent la foule, l'épée à la main, nous aurions été en danger... Blanche, et moi, nous vidâmes notre bourse ès-mains de ces miséreux!... Oh! je reverrai, longtemps, une femme, qui se trouvait tout près de moi, les mamelles nues... de pauvres mamelles pendantes, vides, flasques... qu'un enfant de trois mois, à peine, suçait, avidement, et inutilement!... Cette femme, jeune, et qui avait été belle, certainement, n'était plus qu'un squelette vivant!... Hagarde, appuyée au mur, étalant sa nudité sous les morsures de la bise, elle ne se mêlait pas au groupe de nos agresseurs... Elle restait muette, immobile... Ses grands yeux, noirs, ardents, effrayants, nous regardaient — nous, chaudement vêtues... nous, qui étions parées de riches bijoux... Et ce regard me fascinait!... Enfin, il nous fut possible de nous éloigner... poursuivies par les huées... On nous jeta des pierres... Gautier fut atteint, à la tête, et blessé, assez grièvement... Il n'est pas encore rétabli!... Triste temps!...

La Princesse se tut, un moment.

Elle regarda les flammes qui dansaient, dans l'âtre.

Elle écouta la chanson du foyer... scandée, de minute en minute, par la rafale, qui hurlait, au dehors

Ce fut le Père Richard qui rompit, le premier, le silence.

— Le Roi est, toujours, claquemuré dans son logis?... demanda-t-il.

— Oui... Je ne l'ai pas vu depuis plus d'un mois... Personne ne le voit, d'ailleurs... Il est triste... assure-t-on... On dit qu'il travaille, beaucoup, avec Marigny, qui — depuis la mort de Guillaume de Nogaret... est plus puissant que jamais... Ou bien, il s'enferme, dans son pavillon du bord de l'eau, avec son vieil ami : Enguerrand de Coucy... le seul Haut Seigneur de la Cour avec qui mon beau-père aime, encore, à s'entretenir.

— Votre mari...

Marguerite tressaillit : Fait qui n'échappa point à l'attentif Moine.

— Mon... mari?... fit-elle... Il a de très longs conciliabules avec son oncle : Charles de Valois... Ou bien, il va chez ses maîtresses... Il s'amuse, lui!... Avec ses frères : Charles, et Philippe... il organise des fêtes — qui sont très brillantes, dit-on — chez des filles de joie... venues, à Paris, avec les gens du Pape... et qui sont fort jolies, affirme-t-on.

Le Père Richard secoua la tête.

— Vos sœurs?... reprit-il.

— Elles gémissent, comme moi, de la tristesse des temps!... reprit Marguerite.

— Mais... il vous reste...

— Qui?

— Gautier d'Aulnay.

La Princesse soupira, pour la deuxième fois.

— Gautier!... Gautier!... fit-elle.

Puis, elle sourit,... et, après un temps de silence, elle reprit :

— Certes, je l'aime encore!... Il est si tendre, le mignon!... Je ne pourrais me séparer de lui... Il me manquerait... Et lui, si je l'éloignais de moi, il en mourrait!... Il y a un mois, j'ai passé, seule, quinze jours, à Maubuisson...

— On me l'a dit!... insinua l'Évêque.

Marguerite le regarda.

— On vous dit donc tout?... interrogea-t-elle.

— Tout ce que j'ai intérêt à savoir... répliqua le Moine.

Et il ajouta :

— On m'a dit, même, pour quel motif vous êtes allée à Maubuisson.

— J'y suis allée pour une raison bien facile à expliquer... dit la Princesse... J'avais voulu revoir ce pays, où nous avons passé de si doux instants,

— Il me regarda, fixement... On eut dit qu'il voulait me parler: mais qu'il n'osait pas entamer l'entretien... Je dois avouer que je souhaitais qu'il s'enhardit... (P. 1486.)

l'automne dernier!... Or, ce pauvre Gautier, qui était resté à Paris, dépérissait de ne plus me voir... Ah! quelle adorable missive il m'a envoyée, là-bas... Je l'ai gardée... J'aime à la relire... Enfantillage, n'est-ce pas?... Je la porte sur moi, depuis que je l'ai reçue... Elle me protège...

— Bah!

— Oui... Je vous dirai tout.

— Voyons?

— Une sorcière, que j'ai vue, à Maubuisson, pendant mon séjour à l'Abbaye, le jour, même, où la missive de Gautier m'est arrivée, m'a dit : « Vous êtes joyeuse, aujourd'hui... Vous avez reçu des nouvelles de quelqu'un que vous aimez... Le malheur, qui vous menace, ne s'abattra pas, sur vous, tant que vous serez armée, contre le Mauvais Sort, par le talisman, d'amour, qui vous est parvenu, ce matin. » Or, j'ai fait faire un sachet... J'y ai enfermé la missive de Gautier... Elle est toujours sur moi... Pourtant, l'autre jour, quand nous avons été attaquées, par le populaire... je n'avais pas le sachet... Nous étions à peine hors du Palais, que je m'aperçus que je l'avais laissé dans ma chambre... J'ai voulu retourner, chez moi, pour le prendre; mais Blanche m'a raillée... et nous avons poursuivi notre route!... Eh! bien... voyez : ainsi que je vous l'ai raconté, tout à l'heure, nous avons failli périr!...

Marguerite tira, de sa poche, un riche sachet, fait de velours cramoisi, et muni d'un fermoir d'or ciselé.

Elle en tira un parchemin, qu'elle déplia.

— Écoutez!... fit-elle... Écoutez, comment il dit, gentiment, de douces choses d'amour!

De sa voix très harmonieuse, elle lut les lignes suivantes :

« Je ne peux vivre loin de toi : Je me meurs d'amour pour ma douce « et gente amie!

« Marguerite, je t'en supplie, reviens.

« On m'a dit que je cours des dangers, très grands, parce que mon « amour, pour la plus belle des Reines, et la plus adorée des femmes, me « sera fatal...

« Peu me fait!

« Je suis prêt à braver la mort... même, les tortures les plus cruelles, « pour la joie de te revoir, seulement durant un seul jour!

« Ne mourrai-je pas, si je ne te revois pas?...

« Et quel supplice est comparable, pour un amant, que celui de ne « plus voir celle qui fait sa lumière, sa vie, son ivresse, l'extase de son « cœur.

« Gautier d'Aulnay. »

— Est-ce pas que voilà un tendre message d'un amant tout féru de passion?... dit la Princesse, en réintégrant le parchemin dans le sachet de velours.

— Certes!... répondit le Père Richard.

— Mon Gautier... mon cher Gautier!... poursuivit Marguerite... J'ai besoin de le voir... d'entendre sa voix, qui me dit de si belles choses!... Vraiment, je suis très attachée à lui!... Ne lui dois-je pas les meilleures joies de ma vie?... Et, pourtant, je peux l'avouer, à vous : Il y a des moments où il me lasse!... Encore une fois, je ne saurais me passer de lui, mais... comment expliquer cela?... Mon Dieu, c'est simple : l'accoutumance nous attache aux êtres, comme aux choses... et, pourtant, on éprouve, parfois, n'est-il pas vrai, un désir ardent, de s'affranchir de tout ce qui vous retient le plus?...

Elle se tut.

Il y eut, entre les interlocuteurs, un long temps de silence.

Tous les deux, ils avaient compris que le moment était venu de parler de ces choses qui les intéressaient à un très haut degré...

... Le Père Richard se rapprocha de Marguerite.

Il s'adossa aux montants de la cheminée, et, regardant, fixement, la jeune femme, il dit :

— Tenez... fit-il... jouons franc jeu — voulez vous?... Nous y gagnerons, tous les deux.

Marguerite devint, aussitôt, très sérieuse.

Ses yeux s'allumèrent.

— Vous n'êtes pas venue, ici... poursuivit le Moine, très gravement... pour me dire, et me démontrer, que vous vous ennuyez!... Vous avez été poussée, céans, par un tout autre motif... d'un plus poignant intérêt, pour vous?...

— Lequel?... demanda la princesse.

— Vous êtes torturée!... Vous avez, pour cela, du reste, des raisons d'importance... Ces raisons, je les connais... Vous devez vous en douter?... Est-ce que je ne sais pas tout ce qu'il importe que je sache?... Depuis cinq mois, depuis que vous avez signé le pacte qui vous lie à moi, je n'ai jamais renoncé à poursuivre l'exécution des projets que je vous ai communiqués, alors... et qui devaient vous donner la couronne de France... Fidèlement, je vous ai mise au courant de tout ce qui s'est passé... Je ne vous ai rien caché... De votre côté, vous m'avez servie... Vous m'avez fait savoir tout ce qui s'est produit, à la Cour, dans l'entourage du Roi, et de ses Ministres... Cela m'a été, souvent, fort utile... J'ai agi, d'autre part... Et, — il faut que vous le sachiez, tout d'abord — il se pourrait que, bientôt, j'aboutisse, enfin... Cela dépend de vous!...

— Ah!...

— Ceci posé, je reprends : Oui, vous êtes torturée!... Et, si j'ai besoin de vous, vous avez besoin de moi : je suis le seul homme, au monde, qui puisse détourner, de votre tête, le danger, terrible, qui vous menace!... A cause du pacte, qui nous lie, la moitié du chemin que vous devriez faire, pour obtenir, d'un autre, l'aide, qui vous est nécessaire... est fait!... De plus, dans la situation, nouvelle, où vous êtes, vous ne trouveriez pas, sans vous exposer à de plus grands dangers encore, l'aide dont il s'agit... Oui, un grand danger vous menace!... Quiconque vit exposé aux fluctuations de la politique, ou dépend de ce qu'on appelle la Raison d'Etat... tout puissant, aujourd'hui, peut être vaincu demain!... C'est votre cas !... Ce n'est pas pour chercher un dictame contre l'ennui que vous êtes venue à moi; mais, bien, pour trouver, peut-être, le protecteur qui vous sauvera!... A ce sujet, vous n'avez pas voulu aborder la question... C'est pour cela que je l'ai abordée, enfin... Et je vous répète ce que je vous ai dit, déjà : Jouons franc jeu... Nous y gagnerons tous les deux...

Marguerite avait écouté, très attentivement, le Moine.

Soudain, et après une minute de réflexion, elle s'écria :

— Jouons franc jeu!... J'y consens!

Et, elle ajouta, comme si la proposition, qui lui avait été faite, lui avait apporté un indicible soulagement :

— Ah! Dieu, oui... cela m'ira mieux!... Voyons, parlez?... J'attends!

Le Moine parut satisfait.

— Allons donc!... pensa-t-il... Par cet acquiescement, elle s'est mise en état de dépendance... La hautaine Princesse a cédé devant le Religieux : Je la tiens... Elle m'obéira, désormais, aveuglement!...

IV

OU LE PACTE DE MAUBUISSON SE SCELLE DÉFINITIVEMENT

Il reprit :

— Il faudra que vous répondiez, avec la plus absolue franchise, aux questions que je compte vous adresser?

— C'est convenu!

— Bien!... Vous êtes donc allée à Maubuisson?... Je vous ai dit que je sais pour quel motif, vrai, vous vous êtes rendue à l'Abbaye Royale... Vous n'avez pas donné suite au projet qui vous a conduite là-bas... Nous revien-

drons, sur ces faits, tout à l'heure. — Mais, dites-moi... pendant votre séjour à Maubuisson, vous avez revu Roland, le fils de Messire Jacques?...

— J'ai revu ce Roland, oui!... Je ne m'attendais guère à ce que vous me parliez de ces choses.

— Vous vous rendrez compte, bientôt, du motif qui me fait agir ainsi... Donc vous avez vu Roland?... Racontez-moi ce qui s'est passé entre vous?

— Mais...

— Croyez que je ne vous interroge pas, à ce sujet, poussé par une curiosité banale... Du reste, vous avez promis de répondre à mes questions...

— Mon Dieu!... C'est simple... Voyons... En vérité... Vous me forcez à entrer dans des détails...

— Vous pouvez tout me dire : Ne suis-je pas votre confesseur?...

— Eh! bien... j'étais, donc, à Maubuisson... pour les raisons que vous connaissez, m'avez-vous dit... Et, pour ces raisons, je ne cherchais pas un plaisir, une distraction, quelconques... qui m'eussent amusée, en toute autre occasion, quand je n'étais pas « torturée » — en songeant à ce danger, dont vous avez parlé... danger qui me menace — et que vous connaissez... puisque vous connaissez tout... avez-vous dit encore!...

— Je vous le prouverai... Après?

— Je vivais recueillie... hésitante... me demandant si je mettrais à exécution le projet que j'avais formé.

— Après?

— Par une belle journée de janvier, froide; mais ensoleillée — comme je me promenais, aux environs de l'Abbaye, seule... je passai non loin de la maison de Messire Jacques... C'était au long d'un chemin creux... Tout à coup, j'aperçus, sur une sorte de terrasse qui surplombait le chemin, la silhouette, fort gracieuse, d'un jeune homme... Il était appuyé à un arbre, et rêvait... Au bruit que j'avais fait, en passant, il tourna la tête... Nos yeux se rencontrèrent... C'était Roland... Certes, il ne s'attendait guère à me voir... pas plus que je ne m'attendais à le trouver là... Il me reconnut... Il esquissa, tout aussitôt, un mouvement de retraite.

— Après?

— Je m'étais arrêtée... Je le vis faire quelques pas en arrière... Et, brusquement, il revint vers la haie qui nous séparait.

— Après?

— Il me regarda, fixement... On eut dit qu'il voulait me parler; mais qu'il n'osait pas entamer l'entretien... Je dois avouer que je souhaitais qu'il s'enhardit... et, ce, pour diverses raisons...

— Lesquelles?

— D'abord, parce que j'espérais pouvoir, en l'interrogeant, adroitement, avoir, par lui, des détails capables de vous être utiles relativement aux entreprises que tentent, avec l'aide du Roi, les protecteurs de ces femmes

qui sont ici, et qui constituent, pour vous, contre mon beau-père, l'otage qui vous répondrait, au besoin, de votre sécurité.

— Et puis...

— Et puis, j'étais aise de revoir le beau jouvenceau !.. Un moment auparavant, j'étais triste... angoissée... La vue de ce jeune homme m'avait, soudain, réjouie... Un frémissement me secouait... Il me semblait que, par lui, je pourrais, un instant, oublier mes soucis.

— Est-ce tout?

— Oui.

— Vous avez promis d'être franche?

— Je le suis.

— Non.

— Mais...

— Vous ne dites pas tout.

— Je vous assure...

— Faudra-t-il que j'indique ce que vous refuser d'avouer?...

— Peut-être me révèlerez-vous quelque chose qui s'est produit, en moi, à mon insu... Parlez donc?

— Vous savez que Roland est l'élève préféré de Gaucher Faber... Vous vous êtes dit que, s'il devenait votre amant... vous pourriez tout obtenir de lui... je dis tout !

— Expliquez-vous mieux?

— Il y a des poisons qui font leur œuvre lentement, et qui ne laissent pas de traces... Un homme de science doit les connaître, ces poisons... et savoir les administrer habilement... Roland, de par ses fonctions, approche Philippe IV... Eh! bien, un amant passionné n'est-il pas capable, pour prouver son amour à sa maîtresse, de lui donner une couronne? — Vous avez tressailli !... Vos yeux ont brillé !.. J'ai touché juste... — Et, la preuve, c'est que vous avez su vous y prendre de telle sorte que Roland, qui, tout d'abord, avait tenté de vous fuir, est revenu vers vous... la preuve c'est qu'il vous a parlé? — N'est-ce pas qu'il vous a parlé?

— Oui.

— Près de ce chemin creux ?

— D'abord.

— Vous avez été assez adroite pour l'attirer à l'Abbaye ?

— Il y est venu, en effet.

— La nuit?

— Oui.

— Comment?

— Guidé par Frezzini, il est entré, dans l'Abbaye, par une porte, secrète, qui donne sur le campagne.

— Vous l'avez reçu dans votre chambre de la Tour?

— Oui.

— Alors, il est votre amant... déjà?

— Non !

— Est-ce sûr?

— Oui.

— Ce jouvenceau vous aurait résisté?

— Il est féru d'amour pour sa Juliette !... Il n'est venu, à mon rendez-vous, que parce qu'il a cru que je lui prêterais mon appui pour la retrouver...

— Ah !... C'est possible !... Un tout jeune homme, tel que lui, a de ces scrupules, de ces délicatesses, de ces sentimentalités naïves ! Cette aide, qu'il vous a demandée, pour retrouver sa Juliette, vous la lui avez-vous promise?

— Oui.

— Bien !... Il fallait vous ménager un moyen de le revoir. Il pouvait vous être utile !... Un mot encore?

— Dites?

— Les renseignements qu'on m'a fournis, sur lui, et sur les siens, sont-ils exacts?... Roland, et son maître : Gaucher Faber, ont passé quelques jours à Maubuisson, pour se reposer?...

— C'est exact.

— Messire Jacques s'est remis au travail ?

— Oui.

— Et Remi, le Bourguignon, rétabli, grâce aux soins de son ami Gaucher, vit, de nouveau, en sa maison de Conflans, pleurant sa Clotilde, et sa Juliette?

— Oui.

— Alors, ils ne tentent rien pour les retrouver?

— Rien !.. Ils doivent obéir, à ce sujet, à quelque ordre, secret, du Roi !

— Bien !...

Le Père Richard réfléchit, une minute.

— Roland est de retour à Paris, maintenant?... demanda-t-il.

— Oui !...

— Vous l'avez revu?

— Je l'ai vu, hier, encore, marchant, triste, rêveur, dans le jardin du Palais.

— Vous lui avez parlé?

— Non.

— Bien sûr?

— Oui !

— C'est tout ce que je voulais savoir...

*
* *

Marguerite se leva. — Vous êtes un habil homme !... dit-elle... Elle remit son manteau...
(P. 1494.)

... L'Evêque, alors, s'assit, à côté de Marguerite, à l'autre coin de la cheminée.

— Maintenant... reprit-il... revenons sur les points que nous avons effleurés, tout à l'heure, et qui doivent nous ramener à l'objet de nos préoccupations...

— Parlez?

— Vous êtes allée, à Maubuisson, après avoir fait réunir, à Paris, secrè-

tement, par des serviteurs en qui vous avez une absolue confiance, tous les objets précieux, tous les bijoux, de grande valeur, que vous possédez... Vous aviez, à votre disposition, alors, une somme considérable... Frezzini l'a emportée, à l'Abbaye de Maubuisson, la nuit... Cette somme constituait la charge de deux mulets... Tout cela avait été fait sur l'avis, d'après les conseils, de votre majordome... Il vous avait dit : « Vous deviez être Reine de France... Vous ne le serez pas... De plus, votre vie... ou, tout au moins, votre liberté sont menacées... Il faut fuir. » Il vous a effrayée... Vous avez eu peur... Vous êtes partie... De Maubuisson, vous pouviez quitter la France plus aisément... passer en Angleterre, où vous auriez été à l'abri des atteintes de ceux qui vous menacent... Chaque jour, Frezzini vous suppliait de fixer le jour de votre départ... Vous avez hésité... Vingt fois, vous avez été décidée à suivre les conseils de votre Majordome... Mais vous êtes courageuse... La lutte vous plaît... Et puis, à votre âge, on a l'espoir... Vous vous êtes dit qu'on peut courir le risque de tout perdre, même la vie, pour la joie de ceindre la Couronne de France... Vous vous êtes dit que vous lutteriez... Vous vous êtes dit que vous triompheriez, peut-être... Et, malgré Frezzini, vous êtes revenue à Paris... Depuis quinze jours, vous vous défendez, avec une habileté prodigieuse... Mais vous avez compris que, seule, vous seriez vaincue... Et vous vous êtes décidée, enfin, à me demander mon aide... Vous avez bien fait... Je le démontrerai... Tout cela est-il exact ?

— C'est exact...

— Bien!... Examinons, maintenant, la situation, au point de vue de ces dangers qui vous menacent...

— Je vous écoute...

— Vous êtes étroitement surveillée, au Palais?

— Oui.

— Par les gens de Marigny?

— Oui.

— Vous n'avez qu'un enfant, une fille... Or il faut, au futur Roi de France, un héritier mâle... Seul, Gautier d'Aulnay pourrait vous le donner, puisque votre mari n'est occupé que des filles de joie venues, à Paris, avec les gens du Pape, ainsi que vous me l'avez dit, tout à l'heure... Ce n'est pas tout.

— Achevez ?

— Quand vous devîntes la femme de l'héritier du Trône de France, votre père : le Duc Robert II, de Bourgogne, vivait... Il était prodigieusement riche... Philippe IV était pauvre... Votre magnifique dot devait servir le Roi...

— Après?

— Tout ce que vous possédiez est entré dans les caisses Royales.

— Après ?

— Ces caisses sont vides, présentement... Or, il s'agit de les remplir, de nouveau...

— Par quel moyen ?

— Par un riche mariage... Si votre mari : Louis, vous répudiait... il pourrait contracter une autre union... On a cherché, pour lui, une riche héritière, dont la famille aurait un intérêt, politique, à s'allier à celui qui ceindra la Couronne de France... On l'a trouvée... Elle se nomme Clémence de Hongrie... Secrètement, les pourparlers continuent, en vue de cette alliance, de votre rivale, avec votre mari, qui règnera sous le nom de Louis X... Au sujet de cette union, projetée, on a sondé les intentions de Clément V... On a besoin de son aide... Sans son acquiescement, le mariage de Louis, et de Clémence de Hongrie, serait impossible... Lui, seul, peut rompre votre hymen... Mais le Pape est dans la main du Roi... Il ne saurait résister à ses volontés souveraines... Clément V n'a aucun intérêt à vous protéger... Il a cédé... Louis pourra répudier Marguerite de Bourgogne... Alors, vous serez arrêtée, sous un prétexte quelconque... On démontrera, aisément, que vous fûtes adultère... Vous serez condamnée... Emprisonnée, vous disparaîtrez, un jour... Telle est votre situation actuelle... Est-ce toujours exact ?

— Oui.

— Situation terrible !

— Terrible !

— Nous sommes donc d'accord... Maintenant, voyons, ensemble, par quels moyens nous pourrions entraver l'œuvre qui se prépare...

— Voyons?

— Il est évident que votre mari n'aime pas plus Clémence de Hongrie, qu'il ne vous aime. .. Il est évident que Louis ne vous reprochera, jamais, d'avoir eu, et d'avoir, encore, des amants... Il veut vivre à sa guise... Il vous a laissé, il vous laisserait vivre à la vôtre... Il n'est préoccupé que de jouissances... Il ne se pique pas de sentiment... Il ne ressemble guère à son père... Il sait que les porteurs de sceptres ne se marient pas pour eux... Il sait que leur union constitue, toujours, un acte politique... Il sait qu'elles sont rares les unions royales pareilles à celle qui a mis la main de la défunte Reine : Jeanne de Navarre, sa mère, dans la main de Philippe IV... Une union basée, uniquement, celle-là, sur l'amour réciproque des deux époux... Philippe, veuf depuis près de dix ans, est resté fidèle à la mémoire de celle qu'il pleure encore... Il aurait pu se remarier... Il y eût trouvé profit... Il ne l'a pas fait... On ne lui connut, jamais, d'autre amourette que celle en laquelle il se complût, il y a seize ans, avec cette Clotilde... qu'il ne reverra pas, — ce qui le fait gémir !.. Oui, le futur Louis X, votre mari, épouserait Clémence de Hongrie par nécessité... c'est-à-dire pour empocher son héritage... Après l'union, il retournerait à ses

maîtresses... Donc, il lui est égal que vous restiez sa femme... Avec un mari tel que lui, Clémence de Hongrie ne serait pas plus pure, sans doute, que Marguerite de Bourgogne... Seulement, il n'est pas le maître... Philippe règne, et commande... Marigny exécute... Clément V approuve... Il faut, à Philippe, de l'argent... Marigny lui a démontré qu'on en aurait en favorisant l'union de Louis avec Clémence de Hongrie... Le roi a hésité, et il hésite encore... Il ne veut pas vous frapper : Vous avez été assez adroite pour vous faire, de lui, un allié... Il vous aime... Marigny est revenu à la charge... Il a montré ce qu'on pourrait accomplir si les coffres de l'Etat, vides, se remplissaient par l'union projetée. Il a fait valoir cette raison, très importante aux yeux de Philippe — qui veut asseoir sa dynastie — que vous n'avez pas donné, à Louis, d'héritier mâle... Philippe IV hésite toujours... Cependant, Louis s'amuse, sans s'occuper, le moins du monde, de ce qui se passe autour de lui... Le moment venu, il fera ce qu'on lui ordonnera de faire... Et Marigny vous surveille... Ah! s'il pouvait vous prendre en faute, flagrammment!... Quelle arme, entre ses mains, contre vous!.. Est-ce toujours exact. ?

— Toujours!.. Poursuivez ?

— Eh! bien...

— Eh! bien?...

— Si Philippe disparaissait...

— Si Philippe disparaissait?

— Marigny ne durerait guère!

— Après ?

— Il serait, tôt, abattu... par Charles de Valois, d'abord, qui le hait, et qui a juré sa perte, — par les Hauts Seigneurs, qu'il a abaissés... par les Dignitaires Ecclésiastiques... qu'il a ruinés...

— Après?

— Par suite, votre ennemi le plus acharné, celui qui est l'instigateur du projet d'union de Louis avec Clémence, serait supprimé... Point très important!...

— Après?

— Louis règnerait... Vous seriez Reine... Et, par suite, plus puissante que vous ne l'êtes, simple héritière du Trône... surtout dans votre situation actuelle, très menacée... Vous trouveriez, autour de vous, des alliés, des défenseurs... N'aurait-on pas intérêt à vous servir?... Clément V oserait-il frapper la Reine? Du reste, Clément V pourrait disparaître, lui aussi... Il disparaîtrait, certes ! Et son successeur deviendrait votre appui le plus sûr, — surtout si vous lui aviez fait donner la Tiare...

— Poursuivez?... Poursuivez!...

— Reine, vous sauriez reconquérir votre mari... ne fût-ce que pour une nuit!... Il vous donnerait un enfant mâle... Cet enfant serait de lui... ou d'un autre, qu'importe?... Même, au besoin, il serait d'une autre femme?..

Simple substitution à opérer... Chose facile!.. Il suffirait que Louis acceptât l'enfant comme son héritier... Or, quand vous seriez mère d'un fils, héritier du Trône de France... tenu, par le nouveau Pape, sur les fonts baptismaux... qui oserait toucher à votre personne?

— Concluez?...

— La conclusion ne s'impose-t-elle pas?

— Si fait... Mais, pour cela, il faudrait que Philippe, et Marigny, disparussent...

— Ils disparaîtront.

Marguerite hocha la tête.

— Il y a cinq mois que vous devez agir, dans ce but... dit-elle,.. Pourquoi n'avez-vous pas abouti?

— Les moyens qui ont été employés, jusqu'ici, à cet effet, par d'autres, à qui j'obéissais, étaient mauvais.

— Vous en avez de meilleurs?

— Oui.

— Quels?

— On a voulu agir par la force... Il fallait employer la ruse...

— Oui.

— C'est moins dangereux, et plus sûr!

— C'est mon avis!.. Mais êtes-vous prêt à employer ces moyens... moins dangereux, et plus sûrs?

— Oui.

— Vous avez besoin, pour cela, de mon aide?

— J'en ai besoin.

— Elle vous est acquise... Quand agirons-nous?

— Tout de suite.

— Comment?

— Je vais vous le dire...

— Parlez donc?

Le Père Richard, après un temps de silence, reprit:

— N'est-ce pas que, lors de votre dernier séjour à l'Abbaye de Maubuisson... prête à suivre les conseils de Frezzini, c'est-à-dire à passer en Angleterre... vous vous êtes décidée, enfin, brusquement, à revenir à Paris... à lutter contre vos ennemis... à tenter de vaincre — résolue, du reste, à mourir, en cas de défaite... et, ce, après avoir revu Roland?... N'est-ce pas que vous vous êtes dit que ce Roland, qui, de par ses fonctions, encore une fois, approche le Roi, pourrait vous servir?... N'est-ce pas que vous avez résolu de tout entreprendre pour faire, de lui, votre amant... un amant soumis — et prêt à tout pour l'amour de sa maîtresse?

— Poursuivez?

— Vous ne dites pas : non — je considère votre réponse comme un acquiescement... Oui, vous vous êtes dit cela... Bien mieux...

— Voyons?

— Il y a cinq mois que vous avez songé à ces choses... Vous y avez songé quand, pour la première fois, vous avez vu Roland... Alors, le péril, pour vous, n'existait pas... Il ne s'agissait, pour Marguerite de Bourgogne, Reine de Navarre, que de devenir Reine de France... Vous pensiez, déjà, à supprimer Philippe IV, et son ministre... C'est à ce moment-là que je vous ai fait des propositions qui concordaient avec vos projets secrets... Vous les avez acceptées... Mais, souvent, vous vous êtes dit, que, si j'échouais, dans mon œuvre, vous la reprendriez, avec l'aide de Roland?... Avouez-le?...

— Au fait?

— J'y arrive... Vous avez tenté de la reprendre, cette œuvre... Vous avez tout fait pour fasciner le jouvenceau... Vous n'avez pas réussi... C'est alors que vous vous êtes tournée vers moi...

— Eh! bien?

— Eh! bien, votre projet... projet de femme... œuvre infernale, œuvre de ruse, est, selon moi, la meilleure qu'on puisse utiliser pour aboutir... Roland vous a résisté... uniquement parce qu'il est, toujours, féru de sa Juliette, et que, niaisement sentimental, il s'est privé, sottement, des caresses qu'il pouvait trouver entre vos bras... Il faut, pourtant, qu'il y tombe... Il y tombera, de par moi, avant trois jours.

— Mais...

— Voici comment...

— J'écoute...

... Alors, le Père Richard exposa son plan, en détail, à Marguerite, qui l'écouta, avec une attention soutenue...

Quand le moine eut tout dit, la Princesse rayonnait.

Enfin, le Père Richard demanda :

— Le plan vous paraît bien construit?

— Excellemment!

— Il vous convient de le mettre en œuvre?

— Oui.

— Quand?

— Tout à l'heure... Je vais rentrer au Palais... Je verrai Roland... Et, ce soir...

— Ce soir... tout sera prêt!

— Bien!...

Marguerite se leva.

— Vous êtes un habile homme!... dit-elle...

Elle remit son manteau... jeta son épais voile sur son visage — et ajouta :

— Je suis venue, céans, toute troublée... et je pars pleine d'espoir... Je n'oublierai pas ce que je vous dois... La Reine, défunte, vous a fait Évêque... La future Reine, qui vous devra la Couronne... saura vous récompenser magnifiquement.

— Si Dieu m'élève, avec vous, Madame, je pourrai, mieux encore, servir ses souverains desseins... répliqua le Père Richard.

Il avait ouvert la porte.

Marguerite retrouva Frezzini, dans la pièce voisine.

Précédés par Tristan, ils passèrent dans le jardin...

Ils le traversèrent, et disparurent, bientôt, dans le couloir.

Un moment après, la Princesse, et son Majordome, sortirent de l'Église voisine...

*
* *

... Quand Tristan reparut dans la chambre du Père Richard, celui-ci lui dit :

— Va chez le Franciscain... à l'instant...

— Bien, Monseigneur.

— Agis avec prudence.

— Soyez tranquille.

— Dis au Père Éloi qu'il faut, absolument, que je le voie, tout à l'heure — et, ce, pour des raisons d'une capitale importance.

— Ce sera fait.

— Ramène-le, céans, avec toi... Vous passerez par l'Église, bien entendu...

— C'est entendu.

— Moi, pendant ce temps, je prierai le Tout-Puissant, Maître du Monde, afin qu'il lui plaise d'aider, plus que jamais, ses humbles serviteurs... L'heure approche, Tristan!... Si Dieu nous sert, le Triomphe de notre Cause sonnera avant longtemps!

— Ainsi-soit-il!

— Va!...

. . . . . .

Resté seul, le Père Richard s'assit, à la place que Marguerite avait occupée.

Et il songea..

V

OU L'ON VERRA MARGUERITE DE BOURGOGNE A L'ŒUVRE POUR RÉALISER LE PLAN DU PÈRE RICHARD

... Marguerite, au sortir de la maison, secrète, de l'Évêque de Saint-Georges, revint, très vite, au Palais.

Avec Frezzini, elle traversa, sans incident, les ruelles qui serpentaient autour de la Maison-Dieu.

Ils ne croisèrent que de rares passants, qui se hâtaient de rentrer au logis.

La bise ne soufflait plus.

Mais la neige tombait à gros flocons, serrés, zébrant la nuit très noire.

Non loin du Palais, la Princesse, et son Majordome, se trouvèrent, tout à coup, face à face avec Jehan de Saintray, qui passa, sans avoir l'air de les reconnaître.

Cela effraya Frezzini.

Marguerite le rassura.

— J'aime mieux avoir trouvé, devant moi, ce serviteur, dévoué, de Marigny... que d'avoir à craindre qu'il n'ait été à mes trousses!... dit-elle.

— C'est juste!... murmura le Florentin.

La Princesse fit un détour pour ne pas rentrer, au Palais, par la porte d'honneur, gardée par des hommes d'armes et des gens de service.

Un moment après, elle arriva devant une petite porte, ouverte dans la muraille crénelée des bâtiments qui touchaient aux tourelles du bord de l'eau.

Frezzini ouvrit cette porte.

Il s'engagea, avec Marguerite, sous une voûte de pierre, étroite, humide, qu'ils suivirent à tâtons.

Enfin, ils gravirent, toujours dans les ténèbres, un escalier, à vis, qui les conduisit au premier étage du logis autrefois réservé à la Reine défunte, et qui, depuis sa mort, était inhabité.

De là, Marguerite regagna son appartement.

Quand elle fut chez elle, dans sa chambre bien close... débarrassée, par les soins de sa servante, de son ample manteau, elle s'assit, devant un feu ardent, et se chauffa...

Frezzini, qui l'avait accompagnée jusque-là, attendit qu'elle lui parlât.

Marguerite se leva, frémissante. — Va!... dit-elle... Va chercher Roland!... Tu m'exaspères!...
(P. 1500.)

Cette chambre, de la Princesse, était meublée avec un luxe inouï... toute tendue d'une étoffe de soie, blanche, rehaussée de féeriques broderies d'or et d'argent, représentant des marguerites... Elle était encombrée de sièges, en bois sculpté, chargés de carreaux faits de la même étoffe que celle des tentures... On voyait, sur les tables, des coffrets, chefs-d'œuvre d'orfèvrerie, ajourés, et des vases, en cristal de roche, d'une valeur incomparable; des manuscrits, enrichis d'artistiques enluminures, et splendidement enfer-

més dans des reliures en cuir de Cordoue, doré, gaufré, avec fermoirs d'or étincelants de pierres rares; des violes... dont la Princesse jouait avec un art véritable... On marchait sur des fourrures, soyeuses, épaisses, où les petits pieds de Marguerite s'enfonçaient jusqu'aux chevilles... Au fond de la vaste pièce, se dressait, dissimulé sous des rideaux également en soie blanche, le large lit où dormait la jeune femme... Dans l'angle de la muraille, sur une table à dessus de vermeil ouvragé, étaient rangés : des coupes et des plateaux d'argent, tous les instruments, ainsi que les pots à essences, les brûle-parfums, les aiguières, qui servaient à la toilette de la coquette Princesse ..

Un parfum, subtil, flottait dans ce logis... — fait de l'odeur des essences rares, venues de l'Orient, à grands frais, et de l'odeur qui se dégageait de la personne de cette femme, élégante, raffinée, — parfum délicieux, et troublant, qui grisait ses amants jusqu'au délire...

— Écoute... dit Marguerite à Frezzini... tu vas te rendre, immédiatement, au logis de Roland... près du pavillon du bord de l'eau... Assurément, le jouvenceau est chez lui, en ce moment... Tu l'informeras que je désire le voir, tout de suite... Tu ajouteras que je lui parlerai de Juliette... Il te suivra, certes, aussitôt... Va...

Le Majordome ne bougea pas.

— Mais... fit-il... je...

Marguerite l'interrompit.

— Oui... reprit-elle... tu voudrais savoir ce qui s'est passé, là-bas, entre l'Évêque de Saint-Georges et moi?... Tu voudrais savoir pourquoi je désire voir Roland?... Tu le sauras... Je ne peux pas m'expliquer, maintenant, là-dessus... Cela me prendrait trop de temps... Il faut agir, d'abord... Sache, seulement, que l'Évêque est plus habile homme, encore, que tu ne l'imagines...

— Trop habile, peut-être!... murmura Frezzini... Et trop hardi, surtout!

— Sache.... poursuivit la Princesse, non sans avoir fait un mouvement d'impatience... car l'interruption du Florentin l'avait contrariée... Sache que, avant un mois, nous serons hors de tout danger!

Frezzini secoua la tête, et soupira, profondément.

— Je ne cesserai de vous répéter que tout ce que l'on tentera avortera!... dit-il, tristement... Nous sommes condamnés!... Notre fin est proche!... Croyez-le!... Encore une fois, en vous parlant ainsi, je ne me préoccupe pas, du tout, de ma personne... J'ai fait le sacrifice de mon existence!... Je ne pense qu'à vous, à vous seule... Je voudrais vous sauver... L'idée que vous périrez, vous, si jeune, si belle... me fait gémir!... Vous avez tant de raisons de tenir à la vie!... Elle s'ouvre, devant vous, et vous promet d'incomparables ivresses!... Or, selon moi, vous ne pouvez vous soustraire, que par la fuite, aux dangers, effroyables, qui vous menacent!... Chaque jour de retard

diminue vos chances de salut... Hélas !... Tout était prêt pour notre exode de cette terre de France trois fois maudite !... Vous aviez de l'or, beaucoup d'or... Nous étions à Maubuisson... c'est-à-dire, loin des ennemis qui travaillent, dans l'ombre, contre vous, et qui vous abattront, tôt ou tard, par Raison d'État, si habile, et si osée que vous soyiez... Quel dommage que vous n'en ayiez pas profité!... Quel dommage que, après avoir suivi, résolûment, enfin, mes salutaires conseils, vous ayiez changé d'avis !... A cette heure, nous serions hors de toute atteinte... Vous seriez libre... En la contrée, quelconque, où vous vous seriez réfugiée, vous auriez retrouvé les honneurs dus à la fille du Duc Robert II, de Bourgogne... Grâce à l'or que vous auriez emporté, vous auriez vécu, partout, dans la splendeur... Et, je le répète : Libre !... Sans entraves d'aucune sorte... Gautier d'Aulnay vous aurait suivie, puisque vous ne pouvez vous passer de lui... Ah ! Laissez-moi vous le dire : Jamais nous ne retrouverons l'occasion que nous avons perdue !...

Marguerite, impatiente, murmura :

— Oiseau de mauvais augure !

— Les navigateurs, imprudents, qui voguent, sur les mers lointaines, ne prennent pas garde aux avertissements des oiseaux qui passent, au-dessus de leur mâture, fuyant l'orage, qui s'approche, et qui engloutira leur embarcation !... répliqua Frezzini.

La Princesse haussa les épaules.

— Nous ne voyons pas les choses avec les mêmes yeux !... fit-elle.

— Vous devriez voir le danger qui vous menace !

— Eh ! De par ma patronne, je le vois, ce danger.

— Fuyez-le donc!... Au lieu de marcher, tête baissée, à sa rencontre !

— J'ai voulu dire que tu vois l'avenir avec des yeux de vieillard, et moi, avec des yeux de jeune femme.

— Moi, par conséquent, en homme d'expérience, assagi par l'âge, et vous, avec imprudence, et témérité !

— Non !... Toi, en homme qui a vécu, qui est blasé, n'espère plus, n'envie rien... en homme à qui la vie ne peut plus offrir aucune jouissance, et qui aspire au repos... Moi, en être jeune, ardent, passionné, ambitieux, qui a soif de plaisir... qui veut tout obtenir, tout conquérir, tout oser... et qui, pour avoir cela, est décidée à tout braver !... Que me parles-tu de fuir ?... Moi ?... Fuir ?... Moi, Marguerite de Bourgogne ?... Allons donc !... Pour aller vivre, à l'étranger, dans cette brumeuse Angleterre, avec des ressources précaires, relativement... avec un rang très inférieur à celui que j'ai, et, surtout, à celui qui m'est promis !... Non !... Non !... Quand j'ai suivi tes conseils, trop prudents, il y a un mois... quand je suis allée à Maubuisson... quand j'étais prête à m'expatrier — j'ai été lâche !... Je me suis reconquise.. Et j'en suis aise — surtout à cette heure... c'est-à-dire maintenant que j'ai

vu le Père Richard, et parce que je crois, fermement, à la réussite de son entreprise... Je serai Reine de France, toute puissante, par suite... et libre !... J'aurai, à ma disposition, d'incomparables richesses... Je serai la première femme du Monde entier par le rang... Tout s'inclinera devant moi .. Tout cédera devant ma volonté... Tous mes rêves, même les plus magnifiques, seront réalisés... Toutes mes fantaisies, même les plus extravagantes, prendront corps... Non, non, je ne renoncerai pas, par pusillanimité, par crainte de dangers — très réels, j'en conviens — qui me menacent, et que, du reste, je peux éviter... je ne renoncerai pas à la joie d'avoir tout ce qui m'est promis, si je triomphe.

— Si vous triomphez !

— Eh ! bien, si j'échoue... je te l'ai dit, déjà... je tomberai, du moins, de haut !...

— Vous ne vous en briserez que mieux !

Marguerite se leva, frémissante.

— Va !... dit-elle... Va chercher Roland !... Tu m'exaspères !... Tu me ferais douter de moi-même... Tu serais capable de me communiquer la frayeur qui te hante, et qui te met, en ma présence, livide et tout tremblant !...

— Plût au Ciel que j'atteigne ce résultat !...

La Princesse ricana :

— Tu attirerais, sur moi, le mauvais Sort !... Il invoque le Ciel !... Frezzini !... Lui, qui, jamais, n'a marché que par Messire Lucifer !... Tu baisses, décidément !... Tu sues la peur !... Je te l'ai proposé déjà : Retire-toi en Italie... Tu y vivras, en paix, les jours qui te restent... A l'abri des dangers qui te menacent, dans mon orbe, tu me laisseras suivre ma destinée, quelle qu'elle doive être... Ou bien, reste avec moi, si cela te convient mieux ; mais exécute mes ordres, sans me troubler dans mes résolutions... Va, te dis-je... va chercher Roland... Le temps presse... Je n'en ai perdu que trop, déjà, en cet inutile et décevant colloque !...

— J'y vais !... répliqua Frezzini, soumis, résigné...,

— Enfin !

— J'ai dit ce que je devais dire !... Je ne me reproche rien !... Je vous obéirai, désormais, aveuglément !

— Bien !

— Si vous tombez, je tomberai avec vous !... Moi aussi, je vous l'ai déclaré, déjà, et je vous le répète : Je ne vis plus que par vous, et pour vous... Si vous disparaissiez, je disparaîtrais, puisque je vis dans votre orbe, comme vous l'avez dit, tout à l'heure, puisque je serais privé de la lumière qui m'éclaire et du foyer qui me réchauffe...

Le Florentin avait articulé ces paroles d'une voix douce, aux caressantes intonations... et avec une émotion très vive, où s'était traduit, plus parti-

culièrement que jamais, tout le dévouement, tendre, vaguement respectueux, qu'il avait, toujours, témoigné à Marguerite.

Elle en fut touchée.

— Nous ne disparaîtrons pas!... fit-elle, radoucie... et souriant avec cette grâce qui la rendait irrésistible... J'espère!... Avant longtemps, je serai à l'apogée de mes désirs... Reine, je n'aurai plus rien à redouter de personne au monde... Et tu vivras, heureux, près de moi, triomphante, les dernières années d'une existence qui m'est chère, parce qu'elle a été consacrée, depuis vingt ans, à mon service!... Va!... Va!... Ramène, ici, Roland... Fais vite... Il importe que je regagne le temps perdu...

Frezzini sortit.

Marguerite, alors, appela sa servante.

Elle ôta, avec l'aide de celle-ci, la robe qu'elle avait revêtue pour aller chez le Père Richard.

Dans sa chambre, bien close, chaude, elle fit peigner, parfumer, son admirable chevelure.

Elle passa une robe légère, en soie blanche, qui laissait deviner la forme, adorable, de son jeune corps, si svelte, aux contours impeccables.

Elle se para, coquettement.

Elle voulait apparaître, superbe, devant l'amoureux de Juliette.

Elle prit, dans une coupe de cristal, montée sur un pied d'or, ciselé, représentant une guivre, accroupie, une fleur, qu'elle piqua dans sa gorgerette.

Puis, enfin, elle se regarda dans un miroir fait d'une plaque d'argent étincelant.

Elle se trouva jolie à souhait.

Elle était, vraiment, belle... à damner un saint, même!

— Quand je serai, seule, avec l'élève de Maître Gaucher Faber... dit-elle à sa servante... tu veilleras, au dehors,... avec Frezzini... Je ne veux être dérangée par personne...

— Bien, Madame.

La Princesse donna l'ordre d'allumer plusieurs cires, qui éclairèrent, bientôt, la vaste pièce, magnifiquement... faisant resplendir les cristaux, les bijoux d'art, les broderies d'or des riches tentures.

Dans ce cadre superbe, créé, par elle, avec soin, pour mieux rehausser sa beauté, elle apparut pareille à une prêtresse du Dieu de l'Amour, prête à se consacrer à son culte.

Elle pensa :

— Si Gautier... mon Gautier me voyait, ainsi!

Mais Gautier d'Aulnay, blessé — comme on sait — au cours de l'aventure qui s'était produite, quelques jours auparavant... alors qu'il protégeait

sa Royale maîtresse — gisait, encore, sur son lit de douleur, incapable de se mouvoir, soigné par Gaucher Faber, gémissant de ne pouvoir vivre, comme toujours, près de Marguerite, et heureux, fier, pourtant, d'avoir risqué sa vie pour elle.

— Le Sort m'aide!... se dit, encore, la Princesse... Aujourd'hui, Gautier me gênerait!...

Elle sourit, et murmura :

— Le mignon!... Il est si jaloux!...

Elle s'assit, dans une pose gracieuse, devant l'ardent foyer.

Au dehors, la neige tombait plus drue encore, et mettait, sur les verrières de la chambre bien close, des taches blanches, qui constituaient de féeriques dessins, admirables et fragiles.

— Oui... oui... fit Marguerite... ce Moine est aussi habile qu'audacieux!...

Elle s'enfonça dans une profonde rêverie.

Sa servante, ce pendant, se tenait dans la pièce voisine, guettant la venue de Frezzini, et de Roland...

. . . . . .

... Soudain, un grincement se produisit, qui fit tressaillir la Princesse.

Elle se retourna.

— Madame... lui dit la servante, qui était entrée, brusquement, dans la chambre... voici celui que vous attendez.

— Fais-le entrer, ma bonne!... Va!... Va vite!... répliqua Marguerite.

Elle s'était sentie émue, tout à coup, à un degré excessif.

Elle avait ses raisons pour cela, certes!

C'est que jamais elle n'avait joué plus importante partie, de laquelle tout son avenir dépendait.

L'adversaire qu'elle allait affronter n'avait, pour soi, que ces seules armes : sa droiture, son honnêteté natives.

Or, Marguerite, fort jeune, pourtant, avait une grande science de la vie.

Elle savait que la droiture, et l'honnêteté, constituent, à qui les possède, une force quasi invincible.

Et, plutôt que de lutter contre le jouvenceau naïf, qu'elle considérait, avec raison, comme un très redoutable adversaire, elle eût mieux aimé se mesurer avec un homme pervers, qu'elle eût réduit, plus aisément, à coup sûr — pensait-elle — en combattant, contre lui, avec des armes semblables aux siennes.

Roland pénètra dans la chambre.

Frezzini, qui l'avait accompagné, jusque-là, se retira, aussitôt, sur un signe de la Princesse.

Il passa dans la pièce voisine, où il se tint, avec la servante, pour l'aider à écarter les importuns, s'il s'en présentait...

VI

LA TOILE D'ARAIGNÉE

... Roland était pâle.

Son beau visage avait une expression d'indicible tristesse.

Il se tint debout, à quelques pas de Marguerite, fixant, sur elle, ses yeux ardents...

Il était, assurément, fort ému.

Pour cause, certes!

Jamais la Princesse ne lui avait paru plus belle... — même lorsqu'il l'avait vue, tout récemment, dans sa chambre, en la Tour de la Reine Blanche, à l'Abbaye Royale de Maubuisson : Souvenir qui, depuis, hantait ses nuits sans sommeil!

Elle était, fine, élancée... et si gracieuse, si splendidement faite... Lui, très beau, plein de jeunesse, d'élégance, et tout frémissant.

A côté l'un de l'autre, ils constituaient un couple admirable!

Roland n'était pas seulement ému, il était, de plus, troublé, inquiet.

Pourquoi Marguerite l'avait-elle appelé?

Que voulait-elle lui dire?

Après l'entrevue de Maubuisson, il s'était promis de ne jamais la revoir.

Elle l'effrayait!

Elle le charmait!

Tout à la fois!

Pourquoi avait-il été satisfait, enthousiasmé, même, quand il avait su, par Frezzini, qu'elle l'attendait?

Pourquoi n'avait-il pas eu la force de ne pas répondre à son appel?

Marguerite le regarda, sourit, et dit :

— Je vous sais un gré infini, Messire, d'être venu, céans, tout de suite.

Elle montra, à Roland, un escabeau, tout près de sa chaise, devant l'âtre.

— Asseyez-vous!... poursuivit-elle... Je veux vous révéler des choses qui vous intéresseront, j'en suis sûre!

Le jouvenceau s'assit.

Ses yeux flamboyaient.

Marguerite s'était pelotonnée, comme une chatte, sur son siège.

Sa robe dessinait sa taille souple, cambrée... ses hanches rebondies... ses jambes fines, bien prises, et sa gorge, ferme, ronde, qui piquait l'étoffe, légère, dont elle était couverte.

— D'abord... fit la Princesse... donnez-moi des nouvelles de Messire Gautier d'Aulnay !... Vous l'avez vu, aujourd'hui, sans doute?

— Je l'ai vu... répliqua Roland... Mon Maître : Gaucher Faber, l'a vu, également... Messire Gautier d'Aulnay est hors de danger... Il sera sur pied, absolument rétabli, avant quinze jours.

— Bien !... Voilà une bonne nouvelle !... Je m'intéresse, d'autant plus, à la situation de Messire Gautier d'Aulnay, qu'il a été blessé à mon service... N'a-t-il pas risqué sa vie, très courageusement, pour protéger la mienne?

Il y eut un temps de silence.

— Vous êtes, toujours, tout attristé?... reprit, bientôt, Marguerite.

Roland soupira ; mais il ne répondit pas à la question de son interlocutrice.

Elle poursuivit :

— L'autre jour, à Maubuisson, il vous a plus de me prendre pour confidente de vos peines... Est-ce que vous n'avez plus assez confiance en moi, aujourd'hui, pour que nous en causions encore?... J'avoue que vos confidences m'ont intéressée à un degré excessif... Je suis faite, ainsi, que tous les chagrins qui proviennent de désespérances amoureuses me touchent profondément... Depuis notre dernière entrevue, à l'Abbaye, j'ai, souvent, pensé à tout ce que vous m'avez dit, alors... Je puis ajouter, que, même, je me suis occupée de vous...

Le jouvenceau regarda Marguerite, fixement.

— Vous vous êtes occupée de moi?... fit-il.

— Oui !... répliqua la Princesse.

— Comment?

— Plusieurs fois, du haut de cette croisée, qui donne sur les jardins du Palais, je vous ai vu passer, si triste, si morne, si accablé, que j'en ai été tout émue !

— Ah !

— Est-ce que cela vous étonne?

— Non !... Mais...

— Je comprends ce que vous ne dites pas...

— Je...

— Écoutez : Le jour où je vous ai vu, pour la première fois, à Maubuisson, chez votre père, au cours de cette visite que je lui ai faite avec Dom Radbert, le Prieur, pour voir les enluminures de ce merveilleux ouvrage

Le jouvenceau, pâle, les yeux étincelants, tout tremblant, s'était dégagé de l'étreinte de Marguerite. (P. 1510.)

qu'il me destinait... vous m'êtes apparu, vous, et votre fiancée : Juliette — comme l'un des plus jolis couples d'amants qu'il m'ait été donné, jusque-là, d'admirer... Ce spectacle, qui s'était offert à moi, à l'improviste, m'avait charmée, ravie, enthousiasmée... Souventes fois, depuis, je l'ai évoqué... et, toujours, avec un infini plaisir !... A quelques jours de là, se produisit cette terrible aventure qui vous sépara de celle qui faisait votre joie ! Vous revîntes à Maubuisson, où vous restâtes, pour donner des soins à votre père, lorsqu'il

eût quitté la maison de son amé Remi, à Conflans-Sainte-Honorine... Je vous rappelle ces choses parce que cela me semble nécessaire pour que vous compreniez mieux le reste...

Elle parlait à demi-voix... tout en regardant fixement Roland — qui, de plus en plus troublé, la regardait, de son côté, comme en extase.

Elle poursuivit :

— Je vivais, encore, à l'Abbaye... J'y demeurai pendant plus de trois semaines après l'enlèvement de votre fiancée... après la fuite, inattendue, du Père Richard — que les manants accusèrent d'être le ravisseur de la gente jouvencelle... Or, il arriva ceci : Il était rare que je sortisse de l'Abbaye, alors, sans que je vous trouvasse sur mon chemin... On eût dit que vous aviez guetté ma sortie, que vous m'aviez suivie... Vous m'apparaissiez, soudain, au détour d'un sentier... ou, derrière quelque haie... derrière un bouquet d'arbres... Vous fixiez, sur moi, des yeux ardents... et vous me regardiez, ainsi, — je m'en apercevais fort bien — jusqu'à ce que j'eusse disparu... Est-ce exact?

— Oui...

— Jamais vous ne m'avez parlé... Quand je m'approchais de vous... vous fuyiez, aussitôt!... Il semblait que vous preniez plaisir à contempler ma silhouette, de loin ; mais que vous ne vouliez pas que nous nous parlions... Est-ce toujours exact ?

— Oui !

— Je peux bien le dire : Vous m'admiriez, et je vous faisais peur...

Marguerite sourit.

— Peur?... expliqua-t-elle... Entendons-nous... Vous étiez amoureux de moi, c'était visible... Vous aviez constaté que je vous regardais avec plaisir... Vous pouviez croire que je serais aise de vous entendre me déclarer que vous me trouviez belle... Et, tout épris, en même temps, de Juliette, vous trembliez de devenir mon amant... Vous vouliez rester fidèle à celle de qui le Sort, jaloux de votre ivresse, vous avait séparé...

— Madame...

— Ne dites pas : « Non »...

— Mais...

— Messire, nous autres femmes, nous sommes faibles et fortes à la fois... Mais fortes, surtout, quand il s'agit de choses d'amour... A ce sujet, nous ne nous trompons guère, soyez-en sûr... Et nous savons qu'on nous aime... ou, seulement, qu'on nous désire, avant... bien avant qu'on ait osé nous le dire...

— Je...

— Vous ne m'aimiez pas, puisque tout votre cœur appartenait à votre fiancée... Mais, pourtant, vous me trouviez belle, autant, sinon plus qu'elle... Et vous me l'auriez déclaré, certes, si vous n'aviez pas considéré que c'eût été

une félonie à l'égard de Juliette... Vous voyez, Messire, que je vous parle, à la fois, avec une bienveillance, une franchise, dont vous devrez m'être reconnaissant... Vous le serez, plus encore, quand vous connaîtrez tout ce qu'il me reste à vous apprendre... toutefois, s'il vous plaît que nous poursuivions cet entretien?

L'habile princesse savait bien que, au point où elle avait amené la conversation, la réplique de Roland ne pouvait pas être négative.

— Poursuivez, Madame... répondit le jouvenceau, vraiment fasciné, par la beauté, souveraine, de son interlocutrice.

Satisfaite de cette première victoire, Marguerite changea de pose... se fit, très savamment, plus provocante, encore, et reprit :

— Je revins à Paris... avec mes sœurs : la nouvelle saison ayant ramené les frimas... Vous y revîntes, vous aussi, avec votre Maître : Gaucher Faber... De par votre charge, vous vivez au Palais... dans le même logis que votre Maître... Nous nous revîmes donc... Et, ici, comme là-bas, je vous retrouvai sur mes pas; mais, aussi, toujours muet, toujours prêt à me fuir dès que je tentais de m'approcher de vous... dès que je me disposais à vous parler... Plusieurs fois, je vous fis dire, par Frezzini, que je souhaitais de vous voir... Pour des motifs quelconques vous esquivâtes l'entretien... Enfin, il y a quelque temps, j'allai à l'Abbaye de Maubuisson... Et là, vous vous rappelez comment, et dans quelles conditions, je vous retrouvai... Vous y étiez venu, certes, parce que j'y étais allée... Vous m'aviez suivie en ce pays... C'était flagrant... Vous m'aimiez donc!... Ce jour-là, enfin, nous causâmes... Le soir même, vous vîntes me voir, à l'Abbaye... dans mon logis, en la Tour de la Reine Blanche... Frezzini vous y avait introduit par une porte secrète qui donne sur la campagne... Vous passâtes une partie de la nuit près de moi... Vous vous en souvenez?

— Je m'en souviens!... dit Roland...

Machinalement, inconsciemment, il s'était rapproché de la séduisante créature.

Il était si près d'elle, à présent, qu'il pouvait se griser du parfum, subtil, qui se dégageait de son corps.

— Comment ne m'en souviendrais-je pas?... ajouta le jouvenceau, déjà presque conquis.

Il était en extase.

A demi penché vers la Princesse, il voyait frémir sa jeune gorge.

Les blondes tresses, soyeuses, de sa chevelure, flottaient sur les mains de Roland, frissonnant.

Elle s'était rapprochée de lui, elle aussi.

Soudain, elle passa l'un de ses bras, nus... à la chair potelée, toute blanche — autour de son col.

Et elle murmura, de sa voix aux caressantes intonations :

— Fol !... Tu m'aimes !... Tu me l'as dit !... Moi aussi, je t'aime... Tu le sais bien... Alors, pourquoi me fuir ?

Il répondit, tout enivré de passion :

— Oui, oui, je t'aime !...

— Mon Roland !... soupira la Princesse.

— Tu es si belle !...

— Mon mignon !

— Ta voix m'enchante !

— Mauvais... tu peux l'entendre depuis si longtemps !...

— Ta voix m'enivre !

— Et tu me fuis toujours !

— J'ai passé des journées, entières, à guetter ton passage, pour t'entrevoir, une minute.

— Tu pouvais me voir face à face, comme tu me vois maintenant !

— Quand je t'avais entrevue, j'avais de la joie pour tout un jour !

— Méchant !... Tu m'as dérobé des jours de joie que tu devais me donner !

— J'eusse donné ma vie pour avoir l'ivresse de baiser tes mains !

— Baise-les, mon cher mignon !... Elles sont tiennes, comme tout mon être !

— J'eusse commis un crime pour avoir le droit d'enlacer ta taille si svelte !

— Enfant !

— J'eusse renoncé à ma part du Paradis pour te dire mon amour, lèvre contre lèvre !

— Le mignon !... Comme il dit de belles choses !... Ce m'est une joie que de t'entendre me parler ainsi !... Enlace ma taille, mon Roland... Et, dans un baiser, un long baiser, dis-moi que tu m'aimes... Moi... moi, je t'adore !

— Marguerite !

— Roland !...

— Je t'aime !... Oui, oui, je t'aime...

— Mon doux mignon !

— Enchanteresse !

— Fol !... Que d'ivresses nous avons perdues !

— Sirène !

— Nous ne nous en aimerons que mieux, peut-être !

— Ange !

— Que tu es beau, mon Roland bien aimé !

— Démon !...

— Ni ange, ni démon, je suis, seulement, une femme qui t'aime !

— Tu le disais, hier, à ton Gautier...

— Tu m'aimes!... Oui, tu m'aimes... puisque tu es jaloux!

— Tu en diras autant, demain, à quelque autre!...

— Que t'importe hier?... Que t'importe demain?... Aujourd'hui est, et aujourd'hui est à toi!

— Tu es une créature qui semble venue du Ciel... tu es si belle!... Et, pourtant, tu damnerais un saint!

— Je suis une femme, encore une fois.... qui sait, et veut aimer!

— Avec toi, on oublie tout ce qui n'est pas toi!

— Encore une preuve que tu m'aimes!... Enfant, un amant passionné oublie l'univers près de sa maîtresse... Tout ce qui n'est pas elle n'existe pas!...

— Comment peux-tu me fasciner ainsi?

— Par mon amour!

— Pourquoi, maintenant que tu es dans mes bras... que je sens ta chair palpiter sous mes mains... n'ai-je plus la force de te fuir, alors que le peu de raison qui me reste me crie : « Va-t-en! »

— Parce que je t'aime!. .

— Marguerite, que veux-tu faire de moi?

— Un amant qui gardera, jusqu'à sa dernière heure, douce souvenance des délices qu'il aura goûtées en ma présence!

— Tu as réplique à tout!...

— L'amour me fait éloquente!... L'amour donne la force, autant que la joie!... L'amour, c'est le grand tout des créatures!...

— Marguerite... je ne suis plus qu'un esclave prostré à tes pieds!

— Un amant n'est-il pas bien aise d'être asservi par celle qu'il aime?

— Toute résistance s'émousse!... Quand bien même je devrais expier cette heure de ma vie, je n'aurais plus la force de m'arracher de tes bras!

— Mon Roland adoré!

— Je le devrais, pourtant!... Oui, oui, je devrais fuir!

— Non!... Non!... Reste!.. Reste!... Redis-moi de douces choses d'amour, comme tout à l'heure!

— Tu m'épouvantes!

— Chasse de ton esprit ces pensées qui le hantent, et te troublent!... Ne sois occupé que de moi... Mon doux mignon... Serre-moi sur ton cœur... Mon Roland, appuie ta tête sur mon épaule... Dis-moi que je suis belle... et que tu m'adores!...

— Non!... Non!... Laisse-moi!... J'ai peur!...

— Roland!

— Laisse-moi!...

— Qu'as-tu donc?

— Laisse-moi, te dis-je!... Laisse-moi... enchanteresse!... Je te fuirai... Il le faut... Je le dois...

— Enfant!

— Laisse-moi!...

— Fol!

— Laisse-moi!... Je sens que je t'appartiendrais!...

— C'est moi qui suis tienne!

— Tes caresses me bouleversent... Ma chair frissonne!... Oui, oui, tes bras me brûlent!...

— Roland... Roland!...

— Ta gorge, frémissante, m'attire... Tes cheveux m'enlacent... Je deviens ta chose!... Ton souffle, parfumé, jette, en moi, une ivresse qui me rend fou!...

—Roland!

— Marguerite, je t'échapperai!...

— Écoute-moi...

— Sirène, je ne veux plus t'entendre!... Toutes tes paroles sont autant de mensonges!...

— Je t'aime!

— A ton contact, fille de l'enfer, je me perds...

— Je t'adore!

— Je suis félon à celle que je chéris... à l'ange de pureté qui m'a donné son âme, et à qui mon âme appartient!...

— Roland!

— Laisse-moi... Laisse-moi!... Le charme est rompu!... Marguerite, tu me fais horreur!..

Le jouvenceau, pâle, les yeux étincelants, tout tremblant, s'était dégagé de l'étreinte de Marguerite.

Vainement, elle avait essayé de le retenir.

Il était hors de ses bras.

Oui, oui, le charme était rompu.

— Juliette!... s'écria-t-il... Juliette!... Juliette!...

Il regarda la Princesse, et dit :

— Ah! Dieu!... Oui!... Vous me faites horreur!

Marguerite, frémissante, elle aussi... se redressa.

Elle apparut, un moment, terrible, et superbe.

Terrible... car elle était blessée, profondément.

Superbe, parce que, dans la lutte qu'elle avait engagée, avec Roland, pour le retenir, le vaincre, le subjuguer, le fasciner..., sa robe s'était défaite, et laissait voir, à présent, sous ses cheveux dénoués, son col, d'une impeccable pureté de forme... son admirable gorge, rigide, ronde, blanche, palpitante, et dont les pointes, roses : fleurs vivantes... s'épanouissaient.

Elle resta, un moment, debout... les yeux allumés... les narines battantes.

Puis, sa colère tomba, aussitôt.

Elle s'était dit qu'elle était belle... belle parmi les plus belles — et que son échec, en cette circonstance, était compensé, suffisamment, par bien d'autres triomphales victoires.

La femme, une minute humiliée... blessée, dans son orgueil — se reprit

La Princesse, ambitieuse... menacée dans tous ses apanages, dans sa vie, même... reparut, en elle, prête à poursuivre, par un autre moyen, l'œuvre commencée.

Elle se rassit.

Elle était très calme, maintenant.

— Niais!... fit-elle, dédaigneusement, avec une flagellante ironie.

Roland, immobile, vaguement effrayé, était resté appuyé au mur.

Il ne pouvait fuir, quelque désir qu'il en eût.

Il n'avait plus de force... plus de pensée!

— Niais!... répéta Marguerite, railleuse... Jamais homme, Messire, ne refusa présent plus magnifique que celui qui vous fut offert!... Et par deux fois!... A Maubuisson, en effet, il vous fut permis, déjà, de flairer la fleur que vous pouviez cueillir, aujourd'hui!... Oui, oui, niais!... Voyez-vous, les maux que l'amour suscite ne sont guéris que par l'amour!... Il est le poison et l'antidote, tout à la fois... Il tue et donne la vie... Il fait gémir et il enivre!... Votre Juliette ayant disparu, vous étiez meurtri... Je m'en suis aperçue... J'ai eu pitié de vous... Vous me plaisiez, du reste. . J'ai voulu vous aimer... Je me disais que vous goûteriez, par mon amour, des joies qui vous feraient oublier vos angoisses... Rien ne m'eût été plus facile que de vous enlever votre amour, pour « l'autre »... et de vous avoir tout à moi : Je le prouverai... Mais j'ai été bonne... Je n'ai pas voulu vous faire souffrir... J'ai voulu vous épargner des révélations qui vous eussent meurtri... Et puis, je voulais vous conquérir sans que ma victoire résultât de l'œuvre du dépit... Je suis assez belle, certes, pour que l'on m'aime uniquement pour s'enivrer de ma beauté... Cela étant donné, je vous ai tu ce que je comptais vous dire, tout d'abord... et ce que je vais vous dire, à présent.

Maintenant, Marguerite jouait, avec Roland, comme un fauve avec sa proie, blessée, agonisante.

Elle avait rajusté sa robe... s'était pelotonnée, sur son siège, dans la pose, troublante, qu'elle avait eue au début de cet entretien...

Le jouvenceau, de plus en plus épouvanté... la regardait.

Il se rendait compte qu'il était, désormais, victime... aux mains d'un bourreau, implacable, farouche, qui se complairait à torturer son patient avec d'inouis raffinements de cruauté.

Il pressentait que la Princesse allait lui parler de sa fiancée.

Quel instrument infernal cette perverse créature avait-elle inventé pour le tenailler?

N'était-elle pas prête à frapper Juliette, elle-même?

A cette pensée, Roland, frissonna.

Un nuage rouge passa devant ses yeux.

Il se sentait capable de tout... oui, oui, de tout, absolument — pour châtier ceux, quels qu'ils fussent, qui s'attaqueraient à l'objet de son culte amoureux.

Marguerite reprit :

— A Maubuisson, à la fin de notre entretien, vous m'avez implorée, moi, toute puissante... Vous m'avez suppliée, afin que je daignasse m'intéresser à votre fiancée... J'y ai consenti... Je me suis intéressée à elle...

Roland tressaillit.

Il ne s'était pas trompé.

La Princesse, pour le torturer, avait bien eu l'idée de se servir de ce moyen : le plus cruel qu'elle pouvait employer à son égard.

Ses doigts se crispèrent.

Il attendit.

— Oui, je me suis intéressée à cette gente jouvencelle que vous aimez!... poursuivit Marguerite... Dès mon retour à Paris, j'ai mis des gens en campagne, tout aussitôt, pour la retrouver... des gens adroits, que j'ai payés, royalement, pour faire leur besogne... Oh! Ils m'ont servie comme je les ai payés, c'est-à-dire, royalement... Aujourd'hui : Messire, sachez-le, j'ai eu des nouvelles de votre Juliette.

Elle sourit.

Roland avait tressailli.

Le coup l'avait donc touché.

Premier résultat dont la Princesse parut très satisfaite.

Elle poursuivit :

— Vraiment, vous l'aimez fort cette jeune fille!... Il m'a suffi d'articuler son nom pour que vos yeux s'allument!... Je vous l'avais bien dit, au début de cet entretien, que je vous révèlerais des choses intéressantes... Vous verrez que je n'ai rien exagéré!

Elle se fit plus sarcastique, encore, et reprit :

— Ah! Vous avez raison de l'aimer, certes!... Vous avez raison d'être tout occupé d'elle!... Vous avez raison de vouloir lui rester fidèle jusqu'à dédaigner l'amour... même d'une des plus belles, des plus hautes Dames du Royaume!...

Elle regarda, fixement, sa victime, haletante... et continua, toujours sur le même ton de cinglante ironie :

— Eh! quoi... vous ne m'interrogez pas?... Vous ne me pressez pas de vous donner des nouvelles de votre bien-aimée?...

... Amant trop empressé, vous ne quittiez plus la jouvencelle !... (P. 1515.

Roland, tout angoissé, n'osait dire un seul mot, afin de ne pas prononcer une parole imprudente, et de ne pas fournir, par suite, une arme, contre lui, à son bourreau.

Il souffrait atrocement.

— Je comprends !... reprit Marguerite... Vous avez peur d'apprendre, par moi, la vérité !... Vous avez raison, certes, cette fois encore !... Les nouvelles que je dois vous donner ne feront pas que vous intéresser, elles vous feront gémir !...

Elle ricana.

— Ah ! Quelle adorable créature que cette Juliette !... poursuivit-elle, implacablement... Un ange de pureté !... Ces très grandes Dames, qui vivent à la Cour du Roi de France : Philippe, le quatrième... ne sont, toutes, que des courtisanes éhontées !... C'est connu !... Parmi elles, Marguerite, de Bourgogne, la future Reine, est l'une des plus perverses, des plus corrompues !... Ses caresses sont jouissances banales !... Elle les a trop prodiguées... Qui pourrait indiquer, exactement, le nombre de ses amants, de toutes castes ?... Personne !... Pas même elle !... Mais Juliette... la douce fiancée — un lys !... Un être de rêve !... Les Séraphins, qui vivent autour du Trône du Dieu Tout-Puissant, seuls, sont aussi purs qu'elle !... Or, on cherche... on s'enquiert... on trouve... on voit... on sait !... Et l'on en apprend de belles... sur l'ange !...

La Princesse, après un temps de silence, poursuivit, d'une voix sifflante :

— Messire... sachez que l'on n'a pas enlevé votre Juliette...

— Que voulez-vous dire ? demanda, enfin, Roland.

— La vérité !...

— Parlez...

— Je parlerai... et je prouverai...

— J'attends.

— Je vous répète que l'on n'a pas enlevé votre Juliette... Ce prétendu guet-apens, dont elle aurait été victime... a été organisé, préparé, mis en œuvre, dans un but qui se devine, par celui qui voulait servir votre fiancée, et, ce, avec son assentiment.

— Je ne comprends pas.

— Quand — au mois de septembre dernier, lors de votre arrivée, à Maubuisson, avec votre Maître : Gaucher Faber — vous avez surpris la jouvencelle, en tête-à-tête avec Jean de Meung, Clopinel... près de ce même chemin creux où nous nous retrouvâmes, récemment, derrière la maison de votre père... elle vous dit qu'elle avait été outragée par le poète, des mains de qui vous l'enlevâtes, alors ?... Répondez ?... Elle vous dit cela ?

— Après ?

— Elle mentit !...

Roland sourit, dédaigneusement.

— Oui, oui, elle mentit !... répéta Marguerite... Je vous ai dit : Je vous fournirai des preuves de tout ce que j'avancerai... Soyez tranquille... je les fournirai, en temps et lieu... ces preuves... En réalité, Messire, Juliette se joua de vous !... Elle avait donné rendez-vous, à cette place, en cet endroit, écarté, à son amant !

Roland, maintenant, était redevenu très calme.

Les assertions de Marguerite, loin de le troubler, l'avaient rasséréné, en quelque sorte.

Il se disait :

— Je la croyais plus adroite !... Je tremblais qu'elle ne fut armée, contre moi, et, surtout, contre Juliette !... Il n'en est rien !... Je me suis alarmé à tort !... Le jeu qu'elle joue, présentement, est enfantin !...

Il répliqua, très désinvolte, sans se douter que la Princesse le tenait, tout entier, dans sa petite main :

— Et cet amant... dit-il... c'était Jean de Meung ?

— Oui...

— Poursuivez, Madame ?... Vos révélations m'intéressent à un degré excessif.

— J'abrègerai, Messire ! ... J'ai hâte d'en arriver à la partie la plus intéressante de mes révélations... Je pourrais vous démontrer, d'abord, par des indices, probants pour des gens clairvoyants, que, bien avant votre arrivée à Maubuisson, Juliette vit Clopinel avec plaisir... A quoi bon ?... Ce qui est certain, c'est que votre présence, là-bas, gênait les effusions des amoureux... Amant trop empressé, vous ne quittiez plus la jouvencelle !... Par conséquent, elle ne pouvait plus se rencontrer assez souvent, à son gré, avec Jean de Meung... Cette situation devint, tout de suite, pour elle, intolérable !... Elle chercha un moyen de s'en dégager... Or, quand une fille, fermement, veut se débarrasser de ceux qui la gênent, au profit de ceux qui lui plaisent, elle en arrive, très vite, à ses fins... Tous les moyens lui sont bons pour se soustraire à la tyrannie qui lui pèse !... Juliette, avec une ingéniosité que j'admire, organisa, donc, ainsi que je vous l'ai dit, toute l'aventure, dont elle fut la victime, en apparence — cette aventure qui fit tant de bruit, et qui parut, à tous, si tragique !... Tous les vôtres, et vous-même, Messire, vous fûtes ses dupes... Jusqu'au Roi, lui-même, qui s'en émut, dit-on !... On profita de ce que le Père Richard, Évêque de Saint-Georges, mon Confesseur, avait disparu, vers la même époque, pour l'accuser d'avoir été l'un des complices de Clopinel !... Or, en réalité, l'Évêque s'est enfui parce qu'il s'était compromis par de fausses manœuvres politiques, et parce qu'il redoutait la colère du Roi... Cela dit, Messire, sachez ce que l'on m'a appris, aujourd'hui même.

— Dites ?... fit Roland, avec sang-froid.

— Juliette vit, présentement, dans Paris.

— Où ?

— Dans une maison retirée, située dans un quartier habité par le populaire.

— Après ?

— Je sais où est cette maison.

— Poursuivez ?

— La jouvencelle est là, depuis cinq mois, avec sa mère.

— Après ?

— Mais elle n'y est pas seule, ai-je besoin de vous le dire ?

— Qui donc est avec elle, encore ?

— Ne le devinez vous pas ?

Roland sourit, pour la deuxième fois, et, toujours calme, toujours railleur, il dit :

— Son amant, peut-être ?...

— Oui !... Oui !... Son amant... répliqua Marguerite.

— Jean de Meung ?

— Lui-même.

— Il est certain que vos espions ont fait des découvertes surprenantes, je dois en convenir... Mais... est-ce tout ce qu'ils vous ont fait connaître ?

— Vous raillez ?...

— Pourquoi non ?

— Vous doutez de mes affirmations ?

— Certes !

— Je devais m'y attendre...

— Je vous le demande encore : Est-ce tout ce que vous aviez à m'apprendre ?

— Vous ne raillerez plus, et vous serez moins calme, assurément, quand je vous aurais dit, que, si vous le voulez, je puis...

— Achevez ?

— Vous fournir les preuves de tout ce que j'ai avancé.

— Comment ?

— C'est bien simple...

— Mais encore...

— En vous faisant voir ce que j'ai vu moi-même.

— Quoi ?

— Juliette, et Jean de Meung, ensemble, dans le nid d'amour où ils se cachent, à tous les yeux, et où ils ont vécu, heureux, depuis cinq mois.

Roland se troubla, visiblemnet.

Puis, ayant réfléchi, il répliqua :

— Vous ne pourriez pas me montrer pareil spectacle...

— Si fait.

— Quand ?

— Tout de suite... Le temps, seulement, de vous conduire jusqu'à la maison qui abrite les amants.

— Vous y pouvez pénétrer ?

— Tout au moins, je puis vous en faciliter l'entrée.

— Et me faire voir Juliette ?...

— En tête à tête avec son amant...

Les répliques de Marguerite étaient nettes, précises... Elle paraissait absolument sûre de son fait.

Le trouble de Roland augmenta.

Est-ce que tout ce qu'elle affirmait, était vrai? Non !... Non !... Pourtant n'offrait-elle pas de le prouver?

Le jouvenceau haussa les épaules... Juliette... maîtresse de Jean de Meung?... Allons donc !... Est-ce que c'était possible ?

— Est-ce vous qui me conduirez à la maison où vivent Clopinel et Juliette ?... demanda Roland.

— Non !... Je ne veux pas sortir, du Palais, à cette heure.

— Alors...

— Je vous ferai conduire, là-bas, par Frezzini.

— A l'instant ?

— Si vous le souhaitez !... Dites un mot, Messire, un seul mot... et mon Majordome sera tout à votre disposition... Avant une heure, vous ne douterez plus !...

Roland garda le silence, un moment.

Soudain, il regarda, fixement, Marguerite.

— Vous rêvez de me faire occire !... dit-il, très froidement...

La Princesse répliqua, avec un sourire :

— Fol !... Quelle idée !...

— Oui... poursuivit Roland... vous voulez vous défaire de moi !... On assure que vous avez coutume de vous débarrasser, à jamais, de ceux qui furent, une heure, des jouets d'amour entre vos mains... Il importe que vous ne revoyiez, jamais, l'être, quel qu'il soit, à qui vous avez appartenu !... Il s'est enivré de vous, et il emporte son ivresse dans la mort, que vous avez pris soin d'apposter à la porte du logis où l'enchanteresse, que vous êtes, avait su l'attirer... Moi, j'ai pu — le premier, sans doute — vous résister !... Je n'en suis que plus dangereux, à vos yeux, c'est probable !... Et vous avez résolu de me faire tuer... Du reste, ce n'est pas, seulement, par prudence, que vous rêvez d'agir, contre moi ; mais, aussi, j'imagine, pour vous venger de cet imbécile jouvenceau, à qui l'ivresse que vous versez était promise, offerte, même... et qui a détourné, de lui, la coupe pleine, du breuvage que tant d'autres ont bu avant lui !... Allons, avouez que les assassins sont prêts?... Avouez, que, pour tirer leurs couteaux, ils attendent l'ordre que Frezzini, votre Majordome, leur donnera, si je suis assez simple pour le suivre, en cette maison, où, selon vous, je dois voir Juliette avec Jean de Meung... et, où, en réalité, je tomberai dans le guet-apens que vous avez organisé pour m'abattre?...

Je suis jeune, naïf, certes; mais, en vérité, je ne suis pas assez niais, pour donner, tête baissée, dans une aventure aussi invraisemblable... Vous auriez dû trouver mieux !... Comment avez vous pu supposer, un seul instant,

que je croirais que ma Juliette est la maîtresse d'un Jean de Meung?... J'ai vécu, près d'elle, toujours!... Je l'ai vue, à mes côtés, depuis ma plus tendre enfance... Elle a grandi près de moi... Son âme, très noble, très pure, a été formée par celui qui a pris soin de former la mienne... Tous les deux, nous avons horreur du vice, et du mal, en toutes choses; nous abhorrons tout ce qui est vil, tout ce qui est laid... matériellement, et moralement — nous abhorrons tout ce qui souille, tout ce qui abaisse!... Je réponds de Juliette comme de moi-même... Je la verrais, de mes yeux, aux bras de Jean de Meung que je dirais: « Je suis dupe d'une hallucination! »... Douter de Juliette!... Je douterais, plutôt, de Dieu, même!... La corolle du lys ne sera plus immaculée... les roses n'exhaleront plus le parfum que les ardeurs de juin versent dans leur calice... les oiseaux ne construiront plus leur nid dans la radieuse clarté des aubes de mai... le soleil, lui-même, n'aura plus son nimbe triomphal et éblouissant... tout ce qui est noble et beau, magnifique et sublime, absolument pur, et divinement généreux, dans la nature, aura cessé d'être, avant que je doute de la pureté du Juliette!...

Il est donc inutile que je suive votre Majordome..Du reste, si vous êtes résolue à me faire occire, pourquoi plutôt là-bas qu'ici?... Les assassins, qui m'attendent, aujourd'hui, me frapperont demain, n'est-il pas vrai?... Qu'ils viennent donc, dès maintenant!... Qu'ils m'attaquent!... Qu'ils me tuent!... Ah! Dieu, ils me délivreront!... Je ne veux vivre que par Juliette, et que pour elle!... Hélas!... Elle m'a été ravie!... Depuis cinq mois, cinq longs mois, je l'attends!... Je l'appelle!... Est-elle encore vivante?... Il y a des moments où j'en doute!... Si j'étais sûre qu'elle n'existât plus, je mourrais, tout de suite, avec joie!... Je puis dire que je suis désespéré, à ce point, que, je le répète, la mort serait, pour moi, une délivrance!... Revoir Juliette, ou mourir!... Tel est mon unique vœu... Dites-moi que je ne la reverrai jamais; puis, ordonnez que je meure... et je vous bénirai!...

. . . . . .

Oui, oui, Roland, constituait bien, pour Marguerite, un redoutable adversaire... n'ayant, pour soi, comme armes, pourtant — par devant l'astucieuse et perverse princesse, — que sa droiture, son honnêteté, son ardente conviction, son amour, passionné, pour Juliette.

Il avait parlé avec une force, une énergie, qui l'avaient rendu tout à fait éloquent.

Il était apparu, superbe, aux yeux de Marguerite — et si vibrant, que la Princesse en fut, un moment, tout interloquée.

D'abord, vaguement émue, — car elle enviait le sort de la jouvencelle, tant adorée — elle ne sut que répondre.

Mais elle se remit vite, et reprit l'offensive.

— Vous vous êtes montré très cruel envers moi, Messire!... dit-elle, gravement, comme si les propos de son interlocuteur l'avaient profondément

attristée... Et doublement cruel, en ce sens que vous m'avez outragée, moi, femme... qui n'ai jamais fait de mal ni à vous, ni aux vôtres, au contraire!...

Ce reproche toucha le généreux Roland.

Maintenant, et après avoir, nettement, exprimé sa pensée, il était plus calme, tout rasséréné.

— Madame... fit-il, comme pour s'excuser...

Marguerite poursuivit :

— Oui, vous m'avez outragée... et, de plus, vous m'avez meurtrie, en exaltant ma rivale, par devant moi, qui vous aime, et qui vous l'avais avoué, un instant auparavant!...

— J'ai cru devoir vous parler, ainsi, pour que mon état d'âme vous fut connu, Madame... répliqua Roland... mais si ma rude franchise vous a blessée, croyez que...

La Princesse l'interrompit.

— Fol!... Comment pouvez-vous croire que j'ai organisé, contre vous, un guet-apens pour attenter à votre existence, qui m'est précieuse?... Oui, précieuse!... Elle me l'est plus que jamais, certes, à présent que je vous connais mieux encore!... Pendant que vous me parliez, tout à l'heure, avec tant de passion, de colère, et — je veux le répéter : de cruauté, je vous admirais... C'est que vous vous êtes montré, alors, à moi, tel que vous êtes... J'ai pu lire jusqu'au plus profond de votre âme... Je vous ai vu noble, fier, généreux, et épris de votre fiancée, comme peu d'hommes, en ce monde, sont capables d'être épris d'une femme!... Ah! oui, je l'envie, cette Juliette, qui a pu inspirer, à un être tel que vous, un pareil amour!... Hélas!... Jamais on ne m'aima, jamais on ne m'aimera si passionnément!... Je l'envie, vous dis-je, cette fille!... Encore, si elle était digne de tant d'amour!... Roland, croyez que je vous ai dit la vérité!... Moi aussi je serai franche... Je veux que vous lisiez, en mon âme, comme j'ai lu dans la vôtre... Vous connaîtrez que je vous aime à en perdre la raison!... Plus que jamais je rêve d'être aimée, par vous, autant que vous aimez Juliette, quand vous aurez constaté qu'elle est indigne de vous... Comme je serai fière, enivrée, d'être l'objet de tant d'amour!... Je veux guérir, en vous, la blessure que « l'autre » vous aura faite... Je la guérirai, certes!... Obéissez-moi... Sortez d'ici, avec Frezzini... Suivez-le où il vous conduira, sur mon ordre... Vous verrez ce qu'il vous montrera... Vous serez convaincu, alors, que je n'ai pas menti... Vous souffrirez... Vous souffrirez abominablement!... Une constatation pareille à celle qui vous sera réservée, là-bas, ne se fera pas sans que vous gémissiez... Revenez, céans... Revenez en toute hâte... Mes bras vous seront ouverts... Vous pleurerez sur mon sein... Je vous consolerai... Et, je le répète, mon amour vous guérira!...

*
* *

Roland avait écouté parler Marguerite avec une attention soutenue.

Il l'avait observée en s'efforçant de se rendre compte du jeu qu'elle jouait, et de l'intérêt qu'elle avait à le jouer.

Malgré les affirmations, réitérées, de la Princesse, elle n'avait pu parvenir à jeter même un soupçon, contre Juliette, en l'esprit de Roland.

Maintenant, il ne croyait plus, d'autre part... comme il l'avait supposé, d'abord... que Marguerite avait tenté de l'éloigner, du Palais, avec Frezzini, dans le but de le faire occire, afin de se débarrasser d'un homme qui pouvait constituer, pour elle, un danger.

Mais, alors, pourquoi voulait-elle, absolument, qu'il suivit Frezzini?

Quel projet avait-elle?

Quel bénéfice tirerait-elle, à son profit, de cette démarche qu'elle conseillait?

Etait-elle sincère?

Croyait-elle, vraiment, que Juliette était la maîtresse de Jean de Meung?

Avait-elle vu, réellement, la jouvencelle, dans une maison des faubourgs, où elle vivait près de Clopinel?

Comment avait-elle pu la voir?

Comment s'y prendrait-elle pour montrer Juliette, à son fiancé, avec l'aide de Frezzini?

Tout cela était louche!

Plus que louche!

Cela cachait, assurément, quelque embûche scélérate!

Quelle?

Impossible de le savoir.

Impossible de le deviner... de le pressentir, même!

Or, que faire?

Roland, très maître de lui, réfléchit.

Soudain, il parut avoir pris une résolution...

*
* *

— Il résulte de tout ce que vous m'avez dit... fit-il... que vous avez découvert l'asile, jusqu'ici ignoré, de Juliette?

— Oui!... répliqua la Princesse.

Elle tressaillit.

Elle avait deviné la pensée du jeune homme, lui semblait-il.

Elle en était toute joyeuse.

Car, si elle ne se trompait pas... la partie était gagnée, par elle!

Son masque, cependant, demeura impénétrable.

— Et... poursuivit Roland... vous m'offrez de me faire conduire, par votre Majordome : Frezzini... jusques en cet asile?

— Voir Juliette!... Je vais voir Juliette!... Ma Juliette!... Ma Juliette bien-aimée!.. (P. 1525.

— Oui !

— Ce soir, même ?

— A l'instant !

— Il me montrera Juliette?

— Il vous la montrera.

Lors, Roland, frémissant, s'écria :

— Je suis prêt à partir !

Les yeux de Marguerite étincelèrent... Elle tenait donc sa proie !... Oui, oui, elle avait gagné la partie !...

Puis, jalouse, encore, de Juliette, elle pensa :

— Comme il l'aime !... Il est prêt à risquer sa vie, même, pour la joie de la revoir, ne fût-ce qu'une minute !

Roland reprit :

— Oui, oui, je suis prêt à partir... Appelez Frezzini... Je le suivrai... Faites... Faites vite !...

Il vit passer un sourire sur les lèvres de la Princesse, et cela excita, de nouveau, sa défiance.

— Vous vous dites, sans doute... fit-il... que vous avez atteint le but, quel qu'il soit, que vous poursuivez depuis le commencement de cet entretien !... Vous triomphez !... Soit !... Je vous exprimerai ma pensée jusqu'au bout. Tenez, si j'ai hésité, d'abord, à accepter votre offre de suivre Frezzini, ce n'est pas, croyez-le, que j'aie eu peur du couteau des assassins qui m'attendent, peut-être... là-bas !... Non !... Seulement, j'ai été prudent parce que, tout à coup, mon père m'est apparu... Pour mon père, je suis tout... en ce monde !... Si je lui manquais, il mourrait... C'est de sa vie, non de la mienne, que je me suis soucié !... Et puis, j'ai pensé que vous étiez sincère, peut-être... J'ai pensé que vous croyiez, bien réellement — vous qui ne connaissez pas, comme moi, le caractère de ma Juliette — qu'elle était la maîtresse de ce Clopinel, chez qui vous affirmez l'avoir vue... aujourd'hui !... Cependant, vous avez affirmé, avec force, et insistance, que vous me montreriez ma fiancée... Maintenant, je crois que vous avez le pouvoir de me la montrer... Par suite, mon devoir n'est-il pas tout tracé?... Ne dois-je pas suivre Frezzini ?... Juliette vit près de Jean de Meung... Comment?... Pourquoi?... Quels moyens infernaux, occultes, ou, simplement : scélérats... a-t-on employés pour atteindre ce but?... Je ne puis le savoir... Cela est... Ou, du moins, cela paraît être... Vous me proposez de m'en assurer?... Dans quel but?... Je l'ignore... Il n'importe !... J'accepte !... Revoir Juliette... Lui parler, peut-être... Tenter de l'arracher des mains qui la retiennent, c'est mon devoir, encore une fois... Tout ce que l'on peut entreprendre, humainement, pour atteindre ce résultat, il m'appartient de l'entreprendre.., Mon père, lui-même, me le crierait, à cette heure... quand bien même il serait en droit de craindre que je ne trouvasse la mort, en cette nouvelle

aventure, où la Destinée me pousse... Je vous le répète donc : Appelez Frezzini... Donnez-lui vos instructions dernières... Je suis prêt à le suivre... Et, si vous m'envoyez, victime résignée, au trépas... que Dieu ait pitié de vous!... J'ai dit... J'attends !...

Marguerite se leva.

— Vous verrez Juliette... dit-elle, froidement... Vous sortirez, sain et sauf, de la maison où vous serez entré avec Frezzini... J'attendrai, céans, votre retour... Alors, vous serez convaincu que j'ai été sincère... Vous serez convaincu que je n'ai agi, en tout ceci, que poussée par l'amour que vous m'avez inspiré!...

Elle marcha vers la porte qui mettait sa chambre en communication avec la pièce voisine, où Frezzini avait attendu, avec la suivante de la Princesse, la fin de ce colloque.

Soudain, elle s'arrêta.

Elle revint vers Roland.

— Un mot, encore?... dit-elle.

— Parlez ?

— Vous sortirez, d'ici, avec mon Majordome... Dehors, vous marcherez, côte à côte avec lui, jusqu'à un endroit que je désignerai.

— Après ?

— Là, Frezzini vous mettra un bandeau sur les yeux...

Roland frissonna.

— Vous hésitez?... fit la Princesse.

— C'est que...

— Est-ce que vous avez peur?... demanda Marguerite.

— Non!... Poursuivez?... Frezzini me mettra un bandeau sur les yeux...

— J'ai des raisons pour que vous ne puissiez savoir, exactement, jusqu'à nouvel ordre, en quel point, précis, de la ville, se trouve l'asile de Juliette...

— Après?

— Frezzini, alors, vous guidera...

— Bien.

— Il vous ôtera le bandeau quand vous serez dans la maison...

— Est-ce tout?

— C'est tout!

— Je suis prêt!

— Vous ne tenterez rien pour chercher à voir où l'on vous conduira?

— Je le jure!

— On vous remettra le bandeau pour sortir de la maison, cela va sans dire ?

— C'est convenu!

— Fort bien!... Attendez... Je vais donner mes instructions à mon Majordome... L'affaire d'une minute... Je reviens dans l'instant.

— Allez!...

Marguerite passa dans la pièce voisine...

***

... Roland demeura seul.

Il pensa à tout ce que Marguerite lui avait dit depuis une heure.

Puis, dans un transport, il s'écria :

— Voir Juliette!... Je vais voir Juliette!... Ma Juliette!... Ma Juliette bien-aimée!...

***

... La Princesse, cependant, avait retrouvé Frezzini.

— Écoute... lui dit-elle.

Elle se rapprocha de lui, et reprit, à voix basse :

— Il a été convenu, aujourd'hui, entre le Père Richard, et moi, que je verrais Messire Roland, dès mon retour au Palais... Je devais tout tenter pour le retenir, près de moi, cette nuit... amoureux et soumis... Je n'ai pu atteindre ce résultat...

Frezzini fit un mouvement.

— Ne t'étonne pas!... poursuivit Marguerite, rapidement... Ne perdons pas de temps... Écoute-moi attentivement...

— J'écoute?

— Dans le cas où Roland aurait été retenu, céans, par moi, je devais en prévenir l'Évêque de Saint-Georges... par toi... Tu te serais rendu en la maison secrète, où nous sommes allés, aujourd'hui.

— Après?

— Tu aurais amené, ici, de là-bas, un Franciscain... homme très savant que l'Évêque a sous la main — et qui, par des moyens... naturels, selon le Père Richard... occultes, selon moi; mais il n'importe... aurait ensorcelé Roland, et lui aurait fait faire, à son insu, même, et pour notre plus grand profit, un acte... un acte d'une importance capitale, capable d'assurer notre sécurité dans l'avenir.

— Cet acte...

— Ne devines-tu pas ce que je n'ose te dire, tant j'ai peur que les murs ne m'entendent?

Frezzini frissonna.

— Il s'agirait... fit-il.

La Princesse, voyant que son Majordome l'avait comprise, répondit, affirmativement, par un signe.

— Vous pourriez mettre à exécution le projet que vous aviez formé, naguère?... reprit Frezzini.

— Oui!

— C'est effrayant!

Marguerite regarda son Majordome, et dit :

— Il faut frapper ou être frappé!...

— Mais...

— Aucun danger pour nous... du reste!

— Pourtant...

— Les moyens que le Franciscain emploiera pour faire agir Roland sont si prodigieux, que, le coup fait, le coupable, lui-même, ne pourra s'expliquer le pourquoi de son acte... Il ne nommera pas ses complices : Il ne les connaîtra pas.

— Etes-vous sûre ?

— Le Père Richard est sûr...

— Etes-vous sûre du Père Richard ?

— Il a intérêt, autant que nous, à ce que l'acte s'accomplisse.

— Mais... les moyens que le Franciscain emploiera...

— Cet homme dispose d'une puissance terrible, qu'il tient de l'Enfer, sans doute... Encore une fois, peu nous importe... pourvu que cet homme nous donne le triomphe...

— Cela m'épouvante!

— Est-ce à dire que tu refuses de me servir ?

— Non, certes!...

— Cela suffit...

— Mais, puisque vous n'avez pas réussi — ainsi que vous me l'avez déclaré, et, ce, à ma très grande surprise — à retenir ce Roland, céans... comment...

— Attends!... Avec le Père Richard, nous avons tout prévu.

— Dites ?

— Il a été convenu que, dans le cas où je ne saurais pas retenir, près de moi, le jouvenceau... je m'efforcerais d'exciter sa jalousie en lui offrant de lui montrer, cette nuit même, sa fiancée : Juliette... aux bras de Jean de Meung.

— Aux bras de Jean de Meung?

— Oui!... J'ai insinué que Jean de Meung est l'amant de Juliette.

— Il ne le croit pas?

— Non... Mais il est prêt à se rendre chez l'Évêque, uniquement pour voir Juliette, ne fût-ce qu'une minute et dût-il en mourir... C'est tout ce qu'il nous faut!

— Je comprends... En vérité ceci est habile!

— Allons donc!... Je te retrouve, enfin! Oui, Roland ira, donc, là-bas... On lui montrera Juliette, aux bras de Jean de Meung... et, ce, grâce au Franciscain, qui mettra la jouvencelle, agissant inconsciemment, par le pouvoir de sa volonté, sous les baisers de Clopinel...

— Est-ce possible ?

— Cela est.

— Je verrai cela ?

— Tu le verras !

— Prodige incroyable !... Poursuivez ?

— Quand Roland aura vu...

— Eh ! bien ?

— Que se passera-t-il ?... Personne ne saurait le dire... Mais ce que nous savons, c'est...

— C'est...

— C'est que Roland sera dans la main du Franciscain... qui opérera, sur lui, là-bas, ce qu'il eût opéré, céans, si j'avais pu garder le jouvenceau sous mes caresses amoureuses.

— En vérité, il me semble que je rêve !... Tout cela me paraît...

— J'ai douté, comme toi, quand le Père Richard m'a parlé de ces choses...

— Et vous ne doutez plus ?

— Non !... L'Évêque m'a convaincue !... Je te convaincrais, de même, si j'en avais le temps...

— Je le répète, pourtant : Cela m'épouvante !

— Quel danger y a-t-il à se prêter à l'expérience ?

— Qui sait ?

— Tentons-la... C'est notre seul moyen de salut...

— Je suis prêt.

— Bien !... J'attendais ce mot... Tu vas sortir du Palais, avec Roland, par la petite porte, dérobée, qui donne sur le bord de la rivière.

— Après ?

— Tu prendras toutes les mesures de prudence nécessaires pour que personne ne puisse vous voir...

— C'est dit... Après ?

— Tu suivras, pour aller chez le Père Richard, le même chemin que celui que nous avons suivi, aujourd'hui...

— Bien !

— Vous irez, ainsi, jusqu'aux environs de la Maison-Dieu.

— Et puis ?

— Là, tu banderas les yeux de Roland...

— Se laissera-t-il faire ?

— Oui... C'est convenu entre nous... Il importe qu'il ne puisse voir où tu le conduiras...

— Ne cherchera-t-il pas à voir malgré moi ?

— Il a promis qu'il ne ferait aucune tentative dans ce but...

— S'il en fait une, pourtant ?

— Tu t'y opposeras.

— Par n'importe quel moyen?

— Non pas!... De par Dieu, ne le tue pas!... Nous avons trop grand besoin de lui, en ce moment... Du reste, il tiendra sa promesse... j'en suis sûre... Tu le guideras vers l'Eglise... Vous y entrerez... Et, de là, vous pénétrerez dans la maison du Père Richard... Frère Tristan vous attend, sous la voûte du couloir qui met en communication l'Eglise avec la maison... Là, seulement, tu détacheras le voile qui aura couvert les yeux du jeune homme... Dès lors, le reste de la besogne sera accompli, par le Père Richard, en personne...

— Bien!... Tout cela sera fait, de point en point... Mais, après?

— Les circonstances t'inspireront... Tu agiras d'accord avec l'Évêque... Peut-être n'auras-tu qu'à reconduire Roland et à le ramener céans... après lui avoir bandé les yeux, de rechef, pour sortir de la maison secrète, toujours par l'église, si c'est possible, ou, autrement, par la porte de la maison qui donne sur la ruelle, proche le portail de l'Église... Tu lui ôteras son bandeau près de la Maison-Dieu, et vous reviendrez, au Palais, où vous rentrerez, toujours par la porte du bord de la rivière, et en prenant les mêmes précautions qu'au départ pour n'être vus par personne...

— Bien!

— Nous sommes d'accord?

— Absolument!

— Tu n'as aucune objection, nouvelle, à me faire?

— Aucune!

— Je vais donc chercher Roland et le mettre entre tes mains.

— Allez!

*
* *

...Marguerite entra dans la chambre, où Roland — toujours rêveur... toujours enthousiasmé à l'idée qu'il allait voir Juliette — attendait son retour.

La princesse lui toucha l'épaule, et il tressaillit.

— Venez, Messire... dit-elle.

— Je vous suis!

— Tout est convenu... Frezzini va vous conduire à la demeure, secrète, de Clopinel... Il a reçu mes instructions, à cet effet... Il est bien entendu que vous tiendrez, fidèlement, les promesses que vous m'avez faites, c'est-à-dire, que, dès que vous aurez les yeux bandés, vous ne chercherez pas à reconnaître l'endroit où vous vous trouverez?

— Je tiendrai mes promesses, fidèlement.

— Bien!... Venez donc...

Roland suivit Marguerite dans la pièce voisine, où ils retrouvèrent le Majordome.

— Oui!... Attendez... Je vais sortir... Il ne faut pas qu'il me voie... Vous me retrouverez derrière la porte de cette chambre. (P 1532.)

— Partez!... dit la Princesse...

Elle ajouta, à voix basse, s'adressant au jeune homme :

— J'attendrai votre retour avec impatience... Avant une heure, Messire, vous serez convaincu que je n'ai agi que dans votre intérêt...

Elle murmura, encore, tout près de lui, d'une voix câline :

— Reviens vite!... Je t'aime!...

. . . . . .

...Un moment après, Roland, et Frezzini, ayant parcouru les galeries, couloirs, et escaliers, que Marguerite, et son Majordome, avaient suivis, deux heures auparavant, au retour de la visite, de la Princesse, à la maison, secrète, de l'Évêque de Saint-Georges... se trouvèrent hors du Palais, près des tourelles du bord de l'eau.

La neige recouvrait le sol à une grande hauteur, et rendait la marche difficile, pénible...

Les flocons, épais, serrés, tourbillonnaient, sous le souffle de la rafale.

Il faisait très froid.

Les deux hommes, glacés, marchèrent, sans mot dire, allant du côté de la Maison-Dieu.

Ils disparurent, bientôt, dans la nuit...

*
* *

...Marguerite avait repris place devant l'âtre, dans sa chambre.

— Tout mon avenir dépend du gain de cette partie, suprême, qui va s'engager, là-bas !... murmura-t-elle... Ah ! Pourvu que le Père Richard ne se soit pas exagéré la puissance du Franciscain !

Elle était lasse, après une journée qui avait été, pour elle, pleine de fatigues et d'émotion.

La douce chaleur du foyer l'amollit.

Elle s'assoupit, insensiblement...

Et, bientôt, elle succomba au sommeil.

Elle dormait, profondément, à l'heure où Roland... conduit par Frezzini, entrait, les yeux bandés, dans l'Église Saint-Julien-le-Pauvre...

VII

ROLAND CHEZ LE RÉVÉREND PÈRE RICHARD

— Nous sommes arrivés ?... demanda Roland, à son guide, qui s'était arrêté, soudain.

— Oui !... répliqua Frezzini.

— Où sommes-nous ?

— Dans un couloir aboutissant à la maison où nous devons pénétrer.

— Est-ce que vous enlèverez, bientôt, ce bandeau qui serre mon front?

— Dans un instant...

Le Majordome qui tenait le jeune homme par le bras, reprit :

— Vous tremblez...

— Oui !... J'ai froid !... répliqua Roland.

— Vous êtes, aussi, fort ému, sans doute ?

Le jeune homme ne répondit pas.

Frezzini s'éloigna.

— Vous me quittez ?... fit Roland, non sans inquiétude.

— Pour un moment.

— Où allez-vous ?

— Il faut que j'ouvre une porte...

— Faites !

Le jeune homme demeura immobile, très attentif aux bruits.

Instinctivement, il passa sa main droite sous son manteau, et s'assura que le couteau, qu'il portait à sa ceinture, jouait, bien, dans sa gaîne.

Il entendit, tout à coup, dans le silence, le bruit d'une clé, grinçant dans une serrure.

En même temps, une bouffée d'air, glacé, passa sur son visage.

Et presque aussitôt, il sentit la main de Frezzini qui touchait son bras, de nouveau.

— Venez !... dit le Majordome.

— Marchons !... fit Roland.

Son poing serrait, toujours, fortement, la poignée de son arme.

Il voulait être prêt à tout événement.

Les deux hommes se trouvèrent dans le jardinet de la maison, secrète, du Père Richard.

Frezzini s'arrêta, encore.

Il avait vu surgir, devant lui, Frère Tristan.

Celui-ci, sur l'ordre de l'Évêque de Saint-Georges, avait attendu, dans le couloir, l'arrivée de Frezzini.

Roland entendit chuchoter le Majordome, et le Frère, à quelques pas de lui.

Ils ne put comprendre ce qu'ils disaient.

— Que le Très-Haut soit loué, trois fois !... murmura Tristan... Je craignais que vous ne vinssiez pas !... Enfin, j'ai entendu la clé grincer dans la serrure... J'ai tressailli... Hosannah !... Vous êtes là !... Vous avez amené le jeune homme !... C'est ce que Monseigneur désirait... Il comptait que ce moyen réussirait mieux, que... l'autre !... Tout est prêt... Venez !...

— Nous vous suivons !... répondit Frezzini.

Le Majordome, et Roland, précédés par Tristan, traversèrent le jardinet, et pénétrèrent dans la maison.

Le Frère les fit entrer, au rez-de-chaussée, dans la chambre du Père Richard... dans cette chambre où Marguerite de Bourgogne, quelques heures auparavant, s'était entretenue, longuement, avec l'Évêque de Saint-Georges.

Là, Tristan dit, à Frezzini, à voix basse :

— Laissons-le, là!... Vous viendrez le chercher, tout à l'heure... Avant tout, il faut que vous voyez Monseigneur...

— Mais...

— Parlez?

— On peut lui ôter son bandeau?

— Oui!... Attendez... Je vais sortir... Il ne faut pas qu'il me voie... Vous me retrouverez derrière la porte de cette chambre.

— Allez!

Le Frère sortit.

Lors, Frezzini se rapprocha de Roland.

Sans mot dire, il détacha le bandeau qui couvrait les yeux du jeune homme.

Celui-ci regarda tout autour de lui.

La vaste pièce était éclairée, faiblement, par la lueur, falotte, de deux cires, brûlant dans un chandelier de fer.

Roland ne vit rien de suspect.

— Où suis-je?... demanda-t-il, pour la deuxième fois.

— Dans la maison où je devais vous conduire.

— Verrai-je, bientôt, celle que je dois y voir?

— Bientôt?

— Vous êtes entré, céans, fort aisément!

— Tout a été préparé pour cela, à l'avance.

— C'est étrange!... dit Roland.

Après un temps de silence, il reprit :

— Vous n'étiez pas seul, tout à l'heure?

— Non.

— Qui donc était là?

— Un serviteur de la maison, gagné, par nous, à prix d'or, pour nous introduire jusqu'ici...

— Il s'est éloigné?

— Oui.

— Où est-il?

— Je vais le rejoindre...

— Où?...

— Hors de cette pièce... Je reviendrai vous chercher quand il en sera temps.

— Que de manœuvres mystérieuses!

— Nous devons être prudents!...

— Mais...

— Achevez?...

— Si l'on nous surprenait, céans?...

— Rien à craindre!...

— Allez donc!... Éloignez-vous!... Revenez vite...

— Le plus tôt possible... En attendant, demeurez calme... Ne sortez pas d'ici... Ne marchez pas...

— J'obéirai...

— Bien!... A tout à l'heure!...

Frezzini sortit...

Dehors, il rejoignit Tristan, qui le mena, devant le Père Richard, au premier étage de la maison...

* * *

...Roland demeura, seul, pendant une demi-heure, qui lui parut sempiternelle.

Son impatience grandissait de minute en minute.

Il prêtait l'oreille à tous les bruits extérieurs...

Il n'entendait que les mugissements du vent qui hululait, au dehors.

Par moments, il tressaillait.

Juliette était dans cette maison, tout près de lui!

Il allait la voir!...

Était-ce possible?

Ne rêvait-il pas?

Non!... Non!... Tout cela était réel... absolument réel... si invraisemblable que cela lui parut!

Quel intérêt avait guidé Marguerite?...

Pourquoi avait-elle agi, ainsi?

Quelle machination avait-elle ourdie... au profit de qui... et qui en serait la victime?

Il paraissait démontré, maintenant, qu'on ne l'avait pas attiré, là... comme il l'avait craint, d'abord... pour le faire occire.

En effet, si l'on avait eu de mauvais desseins, contre lui, on l'eût tué dès son entrée dans la maison.

Toutefois, il se tenait, encore, sur ses gardes, fort prudemment.

Il s'était assis, près de l'âtre, c'est-à-dire assez loin de la porte par laquelle on avait accès dans la chambre... assez loin de la croisée, qui donnait sur le jardin, et par laquelle on pouvait passer, à l'improviste, en brisant les verrières... assez loin, même, de la haute tapisserie qui recouvrait le mur, au fond de la pièce, et derrière laquelle il pouvait y avoir une porte dérobée.

Il avait, toujours, la main sur la poignée de son couteau...

Il était tout prêt à le tirer de sa gaine, et, au besoin, à défendre sa vie.

Ce Frezzini ne revenait pas!...

Que pouvait-il faire?

Cette longue attente énervait Roland à un degré excessif... Il avait hâte d'en finir, d'une manière quelconque!

Puis, il se raisonnait.

Il trouvait des excuses aux gens qui le laissaient, là, à se morfondre dans une angoissante solitude.

Il leur fallait s'assurer que tout danger serait écarté de lui.

Oh! Voir Juliette!...

Dire qu'elle était là, à ce qu'on lui avait affirmé... et qu'il ne pouvait l'appeler!...

— Qu'ils me la montrent!... pensait-il... Que je la voie!... Et je saurai bien...

Quoi?...

Quel projet avait-il?...

Que pouvait-il tenter pour avertir la jeune fille qu'il se trouvait près d'elle?

Même, pour essayer de l'arracher des mains — criminelles, assurément — qui la retenaient, là?

Rien!...

Rien, certes!

Car, comment... à quelle place... dans quelles circonstances, verrait-il sa fiancée?

C'était l'inconnu!

Et, par conséquent, comment échafauder, à l'avance, un plan de délivrance quelconque?

Il fallait s'en remettre au Hasard... au Sort... à Dieu — du soin de l'aider, quand le moment serait venu.

La situation l'inspirerait...

Oh! quand Frezzini reparaîtrait-il?

Roland, frémissant, torturé, au paroxysme de l'impatience, était obligé de faire effort pour ne pas obéir aux suggestions qui le poussaient à se lever, à sortir, à appeler Juliette...

Il y avait plus de trois quarts d'heure, à présent, que le Majordome était sorti de la chambre du Père Richard.

La tempête hululait, toujours, au dehors... et, par moments, faisait trembler la maison.

Le jeune homme, comme halluciné, croyait entendre : tantôt, des plaintes... qui vibraient, désolées, dans la nuit... et, tantôt, des éclats de rire, moqueurs, stridents, d'êtres invisibles — qui le frôlaient, lui semblait-il!

— Oh! Que ce Frezzini revienne!... murmura-t-il.

Il se leva.

D'instinct, il marcha avec précaution.

Il tressaillit en entendant craquer le meuble sur lequel il était resté assis.

Il se dirigea vers la croisée.

Il regarda dans le jardinet.

Une faible lueur l'éclairait... projetée, probablement, d'une des croisées de l'étage supérieur.

Cette lueur éclairait Juliette, peut-être!...

Le jeune homme demeura, là, un moment... de plus en plus énervé... de plus en plus angoissé.

Soudain, il perçut, nettement, un bruit de pas, qui se rapprochait.

Il regagna, en hâte, sa place, près du foyer.

La porte s'ouvrit.

Frezzini reparut.

Enfin!

Roland le regarda.

Le Majordome avait l'air tout effaré... Pourquoi donc?... que s'était-il passé!...

Est-ce que l'on ne tiendrait pas la promesse qu'on avait faite?...

Mais, non!... Le Majordome dit :

— Venez...

— Où me conduisez-vous?

— Là-haut!...

— Je vais voir Juliette?

— Oui!...

— Grand Dieu!... Marchons!...

Roland suivit Frezzini...

VIII

SŒUR CLÉMENCE

... Que s'était-il passé, dans la maison, secrète, du Père Richard, après le départ de Marguerite de Bourgogne... et, surtout, depuis que Roland y était arrivé, avec Frezzini?

Il faut qu'on le sache.

Pendant que Frère Tristan, sur l'ordre de l'Évêque de Saint-Georges, était allé chercher, chez lui, le Franciscain, le Père Éloi, qu'il devait ramener, avec lui... chez le Père Richard, celui-ci avait appelé l'une des

deux Religieuses qui servaient l'Évêque... Jean de Meung... et les deux captives : Clotilde et Juliette.

. . . . . .

Cette Religieuse : Sœur Clémence... était une femme de quarante ans, maigre, sèche, plate, de très haute taille...

Son masque, aux traits rudes, au cuir noiraud, avait une expression déplaisante...

Son nez, long, recourbé, projetait une ombre sur sa bouche, aux lèvres minces, surmontées d'un duvet épais et noir...

Cette maigre échine était robuste, vigoureuse — et comme momifiée dans sa virginité.

Enfant sans père ni mère... recueillie, en très bas âge, par une Religieuse d'une Abbaye de Touraine — elle avait été élevée... elle avait grandi, dans cette Abbaye.

Elle y était restée jusqu'à dix-sept ans, comme servante...

Puis, elle avait été novice.

Enfin, elle avait prononcé ses vœux.

C'était le type, accompli, de la Religieuse de cette époque tourmentée, où les femmes du menu peuple, dominées par la crainte, superstitieuse, d'un Dieu vindicatif et implacable... subjuguées, écrasées par le mâle... pâtissaient, humbles, passives, torturées, moralement, matériellement... et n'étaient guère considérées que comme un bétail, fait pour gémir, travailler, et engendrer!...

Elle haïssait, farouchement, tout ce qui ne vivait pas... par, et pour, le culte de Dieu.

Au contraire, elle vénérait les porteurs de robe ecclésiastique, quels qu'ils fussent.

Pour ses Supérieurs, elle eut passé par le feu... elle eut subi les plus effoyables tortures, sans proférer une plainte.

Elle était toujours prête, en toute occasion... à exécuter leurs ordres, passivement, sans les discuter, sans chercher à les comprendre.

Elle se considérait, entre leurs mains, comme un instrument, qu'ils pouvaient mettre en œuvre, licitement, à leur gré.

Certes, le Père Richard, qui la connaissait dès longtemps, n'eut pu trouver, pour le servir, être plus docile.

Aussi, l'avait-il choisie, tout exprès, pour vivre, à ses côtés, prête à exécuter ses moindres ordres, pendant sa réclusion dans sa maison secrète.

Sœur Clémence, et Frère Tristan, constituaient, pour l'Évêque de Saint-Georges, deux acolytes imcomparables — dignes, à la fois, de lui, et de son œuvre.

. . . . . .

— Eh! bien, ma Sœur, dit le Père Richard... Quelles nouvelles?

... Ainsi accoutré, il s'est regardé, pendant plusieurs heures, devant son miroir, dans toutes les poses... (P. 1538.)

— De qui, Monseigneur, souhaitez-vous que je vous parle?... demanda la Religieuse, d'une voix aiguë...

— D'abord, des deux femmes.

— La jeune fille, Monseigneur, est très calme, depuis hier... Calme trompeur!... Comme toujours!... C'est quand elle est tranquille, ainsi, que je la surveille le plus... Elle doit chercher un nouveau moyen de s'échapper d'ici!...

— La mère?

— Rien à redouter d'elle... Elle passe des journées, entières, assise près du foyer, à rêver... Elle regrette sa maison, aux champs, au soleil, et dans les fleurs...

— Et... l'autre?

— Messire Jean de Meung?

— Oui... Que fait-il?

— Il rêve, lui aussi!... Et, comme la jouvencelle, il est calme, depuis ce matin...

— Est-ce que, comme la jouvencelle, son calme cache, à votre sens, quelque danger pour nous?

— Peut-être!

— Expliquez-vous, ma Sœur?

— Hier, Monseigneur... Messire Jean de Meung a passé la soirée à essayer des costumes...

L'Évêque sourit.

— Étrange passe-temps!... murmura-t-il.

La Religieuse reprit :

— Il a revêtu ses habits les plus magnifiques... faits d'étoffes richissimes, aux couleurs éclatantes...

— Après?

— Il avait mis, sur ces habits, des joyaux du plus grand prix, tout couverts de scintillantes pierreries... Il s'était coiffé d'une toque chargée de plumes blanches... Et il avait accroché, à sa ceinture... d'où pendait une aumônière en velours rouge, à fermoir d'or... une lourde épée, dont la garde, en argent doré, ciselée, portait, sur le pommeau, un diamant qui jetait des feux étincelants... Ainsi accoutré, il s'est regardé, pendant plusieurs heures, devant son miroir, dans toutes les poses : debout, assis, accoudé, le poing sur la hanche, à genoux, les bras levés...

— Le niais!... fit le Père Richard, en souriant... Il s'admirait!

La Sœur répliqua, finaudement :

— Il rêvait, sans doute, Monseigneur, d'apparaître, ainsi paré, superbe, devant la jouvencelle!...

— C'est possible!... Après, ma Sœur, après?

— Enfin, il se dévêtit... Il remit l'habit qu'il porte ordinairement... Il s'assit, et rêva... J'allais cesser de l'observer, le voyant en repos... quand il m'appela.

— Ah!... Que vous dit-il?

— Il se montra très gracieux... contre son habitude... Il me déclara que, aujourd'hui, il me ferait une offre que j'accepterais, certainement.

— Et puis?...

Il me congédia.

— Eh! bien... cette offre?...

— Messire Jean de Meung me l'a adressée, il y a une heure... J'attendais que vous fussiez seul, céans, Monseigneur, pour venir vous entretenir à ce sujet...

— Parlez?

— Il m'a dit : « — Ma Sœur, vous avez admiré, souvent, le très magnifique diamant qui orne le pommeau de mon épée... Vous avez rêvé de le posséder, pour le donner à votre Communauté, qui le ferait monter, selon votre vœu, sur la Couronne, d'or, qui pare le front de la Madone, en votre Chapelle... Eh! bien, ma Sœur, je vous donnerai ce diamant... Oui, sur ma foi, il vous appartiendra... à une condition... » J'ai demandé : « — Laquelle, Messire?... » Et il m'a répondu : « — A la condition que, cette nuit, vous m'introduirez, secrètement, dans la chambre de Juliette... à qui, dans la soirée, vous aurez fait prendre une dose, assez forte, de cette potion que Tristan vous a remise, en ma présence, il y a huit jours, et qui sert à donner quelques heures de sommeil à Clotilde. »

— Or, qu'est-ce que vous avez répondu, ma Sœur?... interrogea le Père Richard.

Ses yeux avaient lancé un double éclair.

Sœur Clémence poursuivit :

— J'ai répondu, Monseigneur, à Messire Jean de Meung, que ce qu'il souhaitait était impossible... que son projet lui avait été soufflé, certainement, par Messire Lucifer... et que nous serions damnés, tous les deux, si je prêtais les mains à une semblable entreprise.

Le Père Richard se tut.

Il réfléchit.

Vraiment, ce qui se passait était invraisemblable, inouï!...

Cela tenait du merveilleux!

Oui, oui, le Sort le servait superbement!...

A ce point, même, que l'Évêque en était comme épouvanté!...

Sœur Clémence attendit, patiemment, qu'il lui plut de reprendre l'entretien, un moment interrompu.

Soudain, le Père Richard reprit :

— Écoutez-moi, ma Sœur!

— Parlez, Monseigneur?

Le visage de l'Évêque, éclairé par la flamme qui brillait dans son regard, était comme illuminé.

— Vous reverrez, tout à l'heure, Messire Jean de Meung... fit-il...

— Je suis à vos ordres, Monseigneur!... répliqua, humblement, la Religieuse.

— Vous lui direz que vous acceptez ses offres...

Sœur Clémence ne broncha pas... Elle ne manifesta aucune surprise...

Son Supérieur savait ce qu'il faisait, ce qu'il voulait... Elle n'avait qu'à lui obéir... Tout le reste ne comptait pas, pour elle...

— Fort bien, Monseigneur!... répliqua-t-elle, passive, comme toujours.

— Bien entendu... poursuivit l'Évêque... vous jouerez, adroitement — vous en êtes capable, certes — le rôle qui convient, en pareille circonstance, étant donné que vous avez opposé, hier, un refus, très catégorique, aux offres de Messire Jean de Meung... Vous lui expliquerez que vous avez réfléchi... que vous êtes tentée par les susdites offres... que ce magnifique diamant — qui vous appartiendra, pour prix de vos offices — parera, splendidement, la Couronne de votre Madone... et, enfin, que vous ne pouvez résister au désir, ardent, que vous éprouvez d'en enrichir votre Ordre... Bref, vous vous y prendrez de telle façon, que Messire Jean de Meung croira — il faudra qu'il le croie, fermement — que, par intérêt, vous êtes décidée à me trahir... à le servir, par conséquent.

Sœur Clémence s'inclina, et dit, très gravement :

— Il le croira, Monseigneur!

— J'y compte... fit l'Évêque.

La Religieuse reprit :

— Après, Monseigneur?... Devrai-je suivre vos instructions à la lettre?... Devrai-je verser, à la jeune fille, la potion qui l'endormira?

— Non!... Seulement, vous promettrez, à Messire Jean de Meung, que vous la verserez.

— Après?...

— Vous lui promettrez, également, que, la nuit prochaine, vous l'introduirez... non dans la chambre de Juliette; mais dans la pièce, voisine, qui donne sur l'Oratoire, et où il trouvera la jeune fille endormie... Vous ajouterez que, pour cela, vous choisirez votre heure... Il ne devra rien tenter, pour sortir de sa chambre, avant que vous ne l'appeliez... Vous l'engagerez à suivre vos avis, très ponctuellement, car, ajouterez-vous, la réussite de votre entreprise dépendra, surtout, de ce fait, qu'il tiendra, plus rigoureusement, ses promesses, en ne risquant aucune imprudente ou trop hâtive démarche... Jusqu'à ce soir, enfin, il devra se tenir coi, chez lui... Vous obtiendrez, assurément, son acquiescement à toutes ces obligations, que vous lui imposerez, si vous avez su lui persuader, avec assez d'adresse, que vous êtes bien décidée à servir son amoureuse passion... Il sera si joyeux de vous voir toute à lui, d'avoir la certitude que vous l'aiderez à s'introduire chez la jeune fille, qu'il acceptera, c'est sûr, toutes vos propositions...

— Il les acceptera.

— Bien!

— Mais... la nuit prochaine, Monseigneur...

— Achevez?

— Introduirai-je Messire Jean de Meung dans la pièce, voisine de l'Oratoire?

— Oui!

La Religieuse s'inclina, de nouveau.

Encore une fois, elle ne se permettait, jamais, de discuter... ou, même, de chercher à juger, à apprécier les ordres que lui donnaient ceux qu'elle servait.

— Quand le moment sera venu... reprit le Père Richard... je vous ferai appeler, ce soir... Je vous dirai : « Faites!... » Vous irez chez Messire Jean de Meung... Vous l'informerez que l'heure est venue de vous suivre... Il vous suivra... Vous le mènerez dans la chambre voisine de l'Oratoire... Et vous vous retirerez, aussitôt... sans vous préoccuper de ses actes...

— Bien, Monseigneur.

— Vous avez compris?... Nous sommes bien d'accord

— Oui, Monseigneur!

— Alors, retirez-vous, ma Sœur, et agissez...

— Tout de suite?

— Tout de suite!... Oui!...

— Fort bien!

— Faites-moi savoir, dès que vous aurez vu Messire Jean de Meung... dès que vous aurez conversé avec lui,... ce qui résultera de votre entretien.

— Oui, Monseigneur.

— Il faut que je sache si Messire Jean de Meung est toujours dans les mêmes dispositions, et si votre offre lui agrée.

— C'est convenu, Monseigneur.

— Allez, ma Sœur... allez!... Et, encore une fois, agissez avec toute l'adresse, toute la prudence dont vous êtes capable.

Sœur Clémence se retira...

. . . . . .

Une heure après, et pendant que l'Évêque de Saint-Georges s'entretenait avec le Père Éloi, qui s'était rendu à son appel... Sœur Clémence fit dire au Père Richard, par Tristan,... que Jean de Meung, enthousiasmé, était tombé d'accord, avec elle, sur tous les points.

— Que Marguerite envoie, céans, le jouvenceau Roland... dit l'Évêque au Franciscain... et, la nuit prochaine, la partie sera gagnée!...

IX

LE PÈRE ÉLOI

... Au premier étage de la maison, secrète, du Père Richard... dans la chambre voisine de l'Oratoire — une vaste pièce, dont les murs, nus, sont peints à la chaux.

Çà et là, de gros meubles : coffres... chaises et bancs, escabeaux.

Au milieu de la pièce, une lourde table.

Près de la vaste cheminée, en pierre fruste, où flambe un grand feu, un siège, long, en bois, garni de carreaux recouverts d'une étoffe de velours rouge.

Au fond de la pièce, une porte, dissimulée sous une tapisserie : cette porte s'ouvre sur l'Oratoire.

A droite de la cheminée, une autre porte, qui donne sur le palier de l'étage.

La chambre est éclairée par un flambeau qui porte quatre cires.

Au dehors, la tempête fait rage.

Le vent hulule... et emporte, au loin, les vibrations, de bronze, des cloches, qui tintent, de loin en loin, au clocher de l'Église Saint-Julien-le-Pauvre.

Il est dix heures.

Roland, amené, chez le Père Richard, par le Majordome de Marguerite de Bourgogne, est, toujours, dans la salle basse, attendant que son guide vienne le quérir.

L'Évêque de Saint-Georges, qui attendait, impatiemment, — en compagnie du Père Éloi, — des nouvelles de l'entreprise ourdie, contre le jouvenceau, par l'adroite et perverse Princesse... a été informé, par Tristan, tout aussitôt, de l'arrivée, à sa maison, de Roland, et de Frezzini.

Cette nouvelle l'a comblé de joie.

Immédiatement, il a tout mis en œuvre pour exécuter le plan qui a été tracé, par lui, à l'avance, très minutieusement.

Avec Tristan, le Père Éloi, et Frezzini, il est monté à la chambre du premier étage, voisine de l'Oratoire, où un grand feu a été allumé, sur l'ordre de Tristan.

Puis, il fait donner l'ordre, à Sœur Clémence, de venir le voir.

Sœur Clémence apparaît devant lui.

Il l'interroge :

— Messire Jean de Meung s'est tenu coi, chez lui?... demande-t-il.

— Oui, Monseigneur.

— Qu'a-t-il fait?

— Il a rêvé... Et puis...

— Et puis?...

— Comme hier, il a essayé des costumes...

— Après?

— Je l'ai vu, il y a une heure environ... Je lui ai déclaré que j'avais versé la potion à la jeune fille... Il a paru satisfait... Il est impatient que je l'appelle... Il a revêtu son plus magnifique habit... Il s'est paré de ses plus riches joyaux... Il s'est dit, sans doute, que, si la jeune fille, endormie quand il sera introduit près d'elle, se réveille, il faut qu'il lui apparaisse magnifique et superbe!...

— Tenez-vous prête à l'amener, céans, dès que je vous en donnerai l'ordre.

— Bien, Monseigneur!

— Et Juliette?

— Elle veille, près de sa mère, qui s'est endormie... Ainsi que vous m'en avez priée, Monseigneur, je lui ai annoncé que vous souhaitiez de l'entretenir, ce soir... que vous aviez à lui communiquer quelque chose qui l'intéressera fort, et que vous désiriez qu'elle ne se mît point au lit sans vous avoir vu... Elle est toute troublée... Elle se demande en quoi consiste cette communication, que vous comptez lui faire... Et elle attend, impatiemment, elle aussi, que vous l'appeliez...

L'Évêque, alors, se tourne vers le Père Éloi :

— Êtes-vous prêt à agir?... lui demande-t-il.

— Oui!... réplique le Franciscain.

Le Père Richard dit à Sœur Clémence :

— Amenez, céans, Juliette... Faites vite...

La Religieuse s'incline, et sort...

— Pourvu que vous ne vous soyiez pas exagéré votre puissance!... reprend le Père Richard, s'adressant au Franciscain.

L'Évêque a répété, mot pour mot, la phrase que Marguerite de Bourgogne a prononcée, au Palais, après le départ de Roland et de Frezzini...

Il est profondément troublé.

Tout le succès de « son œuvre » dépend de cette heure, qui vient de sonner.

Certes, il sait que le Père Éloi est un « savant »... que les forces dont il dispose sont formidables, quasi merveilleuses; il l'a vu à l'œuvre... il l'a vu accomplir des prodiges, — il ne peut douter de lui... rien ne l'autorise à

croire que, au dernier moment, sa Science, éprouvée, sera mise en défaut... et, pourtant, il a peur.

Si le Sort, qui l'a servi, jusque-là, si magnifiquement, s'était lassé!

Si, par quelque malechance, le pouvoir du Franciscain ne s'exerçait pas sur Juliette!

Muet, pâle, frémissant, anxieux, le Père Richard attend que Sœur Clémence reparaisse...

*
* *

... Frezzini, non moins troublé... curieux, cependant... se demande ce qui va se passer...

Il regarde l'Évêque de Saint Georges, tour à tour, et le Père Éloi.

*
* *

... Le Père Éloi... le Franciscain... — sur qui Jehan de Saintray a appelé, tout particulièrement, l'attention d'Enguerrand de Marigny, après avoir reçu, sur son compte, les renseignements, précis, envoyés, au Ministre, par le Prieur de l'Abbaye de Saint-Jean-des-Vignes, près Soissons, — est un homme de très haute stature... maigre, sec... d'aspect ascétique.

Il porte une longue robe de bure, qui tombe, droite, en plis étoffés, de son col à ses pieds nus... et serrée, lâche, à la taille, par une corde.

Cette robe, monacale, le grandit encore.

Il a une physionomie superbe, aux traits puissamment dessinés, et qui dénote une très haute intelligence, servie par une énergie sans seconde.

Son crâne, au front large, bombé, lumineux, est entouré d'un couronne de cheveux noirs; ses sourcils, très noirs, également, épais, broussailleux, se rejoignent au-dessus de son nez, fort, à l'arête large, aux narines très ouvertes.

Sa bouche, aux lèvres épaisses, rouges, est entourée d'une barbe noire, tombant en pointe, sur sa poitrine; mais qui est taillée très courte, autour du maxillaire inférieur, dont le contour, fortement accentué, est, par suite, visible.

Ce masque, souverainement expressif, est illuminé, — dans l'acception la plus absolue du mot, — par des yeux noirs, profonds... de grands yeux d'où jaillissent, par moments, des lueurs, si vives que l'on a peine à en supporter l'éclat... des yeux d'où se dégage quelque chose qui trouble, et qui fascine... des yeux qui causent, parfois, à qui les sent fixés sur soi, une impression de malaise...

*
* *

... Quand Sœur Clémence est sortie, pour aller chercher Juliette, le Père Richard a dit... s'adressant au Franciscain :

Accoudée... les yeux clos, maintenant... elle semblait reposer... (P. 1552.)

— Pourvu que vous ne vous soyiez pas exagéré votre puissance!...

Le Père Éloi a souri.

— Ne doutez pas, Monseigneur!... a répondu le Moine... Avant cinq minutes, la frêle jouvencelle m'obéira, comme un chien fidèle obéit à son maître...

Il paraît sûr de lui.

Mais l'Évêque de Saint-Georges reste perplexe, angoissé.

Il attend, de plus en plus impatiemment, que la Religieuse entre, dans la salle, avec Juliette.

Accoudé aux montants de pierre de la haute cheminée, il regarde la porte qui donne sur le palier de l'étage.

C'est de ce côté que la jeune fille doit apparaître... avec Sœur Clémence...

Soudain, un bruit de pas, légers, se fait entendre, derrière cette porte.

Le cœur du Père Richard bat à coups précipités.

La porte s'ouvre.

Sœur Clémence se montre sur le seuil.

Et, tout près d'elle, on aperçoit la silhouette, gracieuse, de Juliette...

X

L'ŒUVRE DU PÈRE ÉLOI

..... La jeune fille, ayant pénétré dans la pièce, Frère Tristan, exécute, prestement, l'ordre qu'il a reçu de son Supérieur, un moment auparavant : Il ferme la porte, au verrou, afin que la retraite de Juliette soit, désormais, impossible.

Sur l'ordre de l'Évêque, Sœur Clémence s'est retirée dans la pièce voisine.

Elle reviendra quand on la rappellera.

Tout de suite, la douce fiancée de Roland se rend compte qu'elle a été attirée, traîtreusement, dans un nouveau guet-apens.

Elle regarde tous ces hommes qui l'entourent.

Frezzini, et le Père Éloi, lui sont inconnus.

Que lui veulent-ils?...

Pourquoi sont-ils là?..

Elle s'attendait à ne trouver, dans cette pièce, que l'Évêque de Saint-Georges.

Oh! comme elle a été imprudente!...

Cependant, l'énergique créature ne perd pas son sang-froid... Elle a peur, certes; mais elle s'efforce de se montrer calme, tranquille.

Même, elle se fait hautaine... Elle apparaît dédaigneuse... comme si elle n'avait pas souci des dangers qui la menacent.

Le Père Richard est ému à ce point qu'il ne peut articuler un seul mot.

Par signes, il indique un siège à la jeune fille.

Mais celle-ci en a choisi un autre, adossé à la muraille, près de la cheminée : Elle ne veut pas qu'on puisse l'entourer... Elle veut voir ses ennemis face à face.

Puis, fixant, des yeux, l'Évêque de Saint-Georges, elle dit, d'une voix vibrante :

— Pourquoi m'avez-vous appelée ici ?... Pourquoi ne vous y trouvé-je pas seul ?... Que me veut-on ?... Parlez ?...

Le Père Éloi, à pas lents, s'est approché d'elle.

Déjà, Juliette, stupéfaite, troublée, ne voit plus que cet homme... Il a fixé, sur elle, ses yeux ardents...

Elle ne peut plus détourner la tête... Malgré elle, Juliette le regarde... Elle est comme fascinée...

Maintenant, il est tout près d'elle...

Elle veut se lever... fuir... Impossible !... Elle veut appeler... Mais les sons ne sortent pas de sa gorge serrée !...

De plus en plus, il exerce, sur elle... par ses yeux... une prodigieuse fascination (1).

Sans mot dire, il lui prend les deux mains...

Elle le laisse faire... Elle ne peut lui résister... Elle est tombée sous sa domination.

A présent, elle ne voit plus les choses, ambiantes, que comme à travers un brouillard, qui s'épaissit, davantage, de seconde en seconde.

Les hommes, qui sont là, ne lui apparaissent plus qu'à l'état de silhouettes, vagues, qui deviennent, bientôt, tout à fait indistinctes.

Même, un moment après, elle ne les aperçoit plus : Elles se sont fondues, pour elle, dans le décor qui les environne.

Elle a conscience, encore, qu'elle est éveillée, et, pourtant, il lui semble qu'elle rêve.

Elle est éblouie par la flamme qui se dégage de ces yeux... qui restent, toujours, fixés sur ses yeux, implacablement !

Plus vainement que jamais, elle veut tenter un effort pour essayer de se soustraire à cette influence qui s'exerce sur elle !

Elle sent bien, que tout à l'heure, elle sera vaincue, définitivement... qu'elle sera au pouvoir de ces hommes... qu'il leur sera loisible de faire, d'elle, tout ce qu'ils voudront.

Ce dernier, et vain effort qu'elle a tenté lui a coûté ses forces ultimes.

Elle est prise... absolument prise.

Elle ne peut plus agir... à peine penser !

Tout son corps est comme engourdi...

(1) Ce phénomène constitue ce qu'on appelle « la prise du regard ».

Elle serait incapable de lever le bras... de faire le moindre geste... et, peu à peu, elle perd conscience de ce qui se passe.

Elle est plongée dans une sorte d'assoupissement, qui lui cause une indicible sensation de bien-être.

Elle va s'endormir.

Sa pensée flotte, encore... quoique, déjà, quasi fugitive... dans son cerveau qu'une torpeur envahit.

Soudain, le Moine lâche les mains de la jeune fille, qu'il a tenues, jusque là, dans les siennes.

Ses bras se lèvent...

Ils met ses deux mains... deux mains magnifiques, très blanches, aux doigts longs, fuselés... sur le front de Juliette, en une sorte d'imposition.

Il demeure, un instant, dans cette posture.

La jeune fille ne bouge plus.

Ses yeux, grands ouverts, fixes, regardent, droit devant elle ; mais elle ne voit plus rien, c'est certain.

Son sein se soulève, sous l'effort de sa respiration, qui s'accomplit régulièrement.

Ses deux mains sont étendues sur ses genoux... et elle reste, ainsi, immobile... dans l'attitude, passive, rêveuse, mystérieusement impénétrable, des grands sphinx égyptiens... qui semblent garder, devant les passants, quelque redoutable et grandiose secret... se rapportant à un au delà où la pensée humaine n'atteint point !

Alors, le Franciscain, très calme, très grand, se tourne vers l'Évêque de Saint-Georges, et dit, gravement, avec cette simplicité, grandiloquente, qui est propre aux seuls êtres d'essence absolument supérieure :

— Vous pouvez faire, d'elle, à présent, tout ce que vous voudrez !... Elle dort !... Elle agira, désormais, à mon gré... Fut-ce — même... si je le lui ordonne... pour commettre un meurtre !... (1)

---

(1) Il est certain que les phénomènes, naturels, mis en œuvre, ici, par le Père Eloi, étaient connus, dès le Moyen Age, en France, par certains Adeptes... Relire, à ce sujet, ce que nous avons écrit, plus haut, livraison 78, page 622.

A notre époque, ces phénomènes sont catalogués, officiellement, par la Science...

Le Docteur Georges Lemoine dans son article sur le mot HYPNOTISME — *Grande Encyclopédie* — à écrit ce qui suit :

« On peut commander, à un sujet en somnambulisme, de faire un acte quelconque, à une heure, et dans des conditions déterminées, après son réveil.

« Presque toujours il l'exécute, exactement, comme on le lui a dit.

« J'en ai fait exécuter, ainsi, à quinze jours de distance de la suggestion.

« *A l'heure dite, le sujet, qui, auparavant, était dans son état normal, devient inquiet,*

*
* *

...Le Père Richard, qui a vu, plusieurs fois, le Moine à l'œuvre, demeure, pourtant, frappé d'étonnement, en présence de ce fait incroyable.

La mystérieuse puissance dont cette homme dispose, et qui jette, par devant lui, à sa merci, une créature humaine... excite, au plus haut degré, son admiration.

L'Évêque de Saint-Georges est un être d'élite... au point de vue intellectuel : Il sait que le Père Éloi n'a mis en œuvre que des moyens naturels... et il se dit, en pensant à l'Avenir, que les hommes qui vivront, dans les Siècles des Siècles, auront acquis, de par la Science — qui ira, toujours, en progressant — une force, souveraine... qu'il envie!...

... Frezzini est épouvanté.

Le Franciscain, selon lui, est un Damné...

Il tient son pouvoir, infernal... terrible... de Messire Lucifer, à qui, sans nul doute, il a vendu son âme.

Cet homme... si fort, jadis... si sceptique — et qui ne croyait ni en Dieu, ni au Diable... est, maintenant, crédule, timoré, comme un tout petit enfant.

Les croyances qui ont bercé sa prime jeunesse hantent l'esprit de ce vieillard, qui tremble à l'idée de sa fin prochaine, et qui est angoissé quand il songe à cet au delà de la vie, qu'il redoute, et qui l'effare!...

... Pour Tristan, de même, le pouvoir du Père Éloi ne peut être que l'effet de quelque diabolique pacte, conclu entre lui et Satan; mais qu'importe?

Le fanatique Frère ne voit... ne peut voir, et ne veut voir, en toute cette aventure, que le Triomphe, trois fois Saint, de la Cause, Sacrée, qu'il sert.

Il pense :

— Les Volontés du Très Haut sont impénétrables!... Il lui plaît d'employer les œuvres de Belzébuth pour faire triompher sa très Sainte Église, et pour abattre ses ennemis!... Que son Saint Nom soit béni!...

---

paraît sous le coup d'une obsession, et reste étranger à ce qui l'entoure; puis, brusquement, il fait l'acte commandé, en obéissant à une impulsion irrésistible.

« L'acte commis, il redevient conscient, et reste très surpris de ce qu'il a fait, sans réussir à comprendre pourquoi il a agi ainsi.

« Un individu hypnotisé devient, ainsi, la chose de l'hypnotiseur, et, *à la rigueur, peut devenir un instrument de crime d'autant plus terrible qu'il est inconscient.* »

Il a été tenté de se signer, pour se préserver, personnellement, des maléfices du Démon; mais il se garde de le faire, car il craint que ce Geste de la Rédemption, tracé, par lui... à pareille heure, et proche du Père Éloi... ne détruise — ou ne diminue — la force de ses œuvres infernales.

Messire Lucifer, appelé par le Franciscain, possède Juliette, c'est certain... Or, le Signe de la Croix ne constituerait-il pas un exorcisme, préjudiciable aux intérêts du Tout-Puissant?...

*
* *

... L'Evèque de Saint-Georges reprend, s'adressant au Père Éloi :

— Elle ne se réveillera pas?

— Elle ne se réveillera que quand je le lui aurai ordonné!... répliqua le Franciscain.

— Et... elle exécutera tous les ordres que vous lui donnerez, ainsi que vous me l'avez affirmé?

— Oui!... En voulez-vous une preuve?

— Voyons.

Lors, le Père Éloi se met à quelque distance de Juliette :

— Levez-vous... lui dit-il.

La jeune fille se lève, aussitôt.

— C'est prodigieux!... murmure l'Évêque de Saint-Georges.

— C'est effrayant!... bégaie Frezzini.

— C'est admirable!... pense Tristan.

— Agenouillez-vous!... ordonne le Père Êloi, en étendant, vers la jeune fille, ses deux mains, et en fixant, sur elle, son regard, d'où l'on voit jaillir un double éclair.

Juliette obéit... Lentement... elle s'agenouille.

— Priez!... poursuit le Franciscain, d'une voix vibrante, impérieusement... Priez, avec ferveur... dans l'extase!

La jouvencelle se signe, dévotement; puis, elle joint les mains... Ses yeux se lèvent vers le Ciel...

Son attitude est superbe.

Jamais Juliette n'a été plus belle.

Si Roland la voyait, il serait transporté d'enthousiasme.

Tous les assistants l'admirent.

Tristan est stupéfait... car la jeune fille, possédée par Messire Lucifer, a, pourtant, exécuté, par un geste magnifique, le Signe, Saint, de la Croix!

— Relevez-vous!... dit le Père Éloi... Regardez... Voici venir celui qui vous persécute : Jean de Meung!

La physionomie de Juliette se transforme, immédiatement, et radicalement.

Elle paraît épouvantée...

Son masque a une indicible expression d'horreur.

— Retournez, là-bas!... reprend le Franciscain.

La jeune fille retourne à la place qu'elle occupait, tout à l'heure, et s'assied.

Elle a repris son attitude rêveuse, méditative.

Elle paraît très calme, maintenant.

— C'est stupéfiant!... répète le Père Richard.

Puis, après un temps de silence, il dit, s'adressant, toujours, au Moine, qui semble attendre qu'il prenne une résolution quelconque.

— Donc... maintenant... nous pouvons faire entrer, céans, Jean de Meung?...

— Oui!... répond le Franciscain.

— Et... devant lui, la jeune fille...

— Exécutera les ordres que je lui donnerai... caché derrière cette tapisserie... avec vous — et sans que Jean de Meung nous voie.

— Vous en êtes sûr?

— Oui.

— Bien!...

L'Évêque de Saint-Georges réfléchit, encore, une minute...

— Au besoin... dit-il... nous pourrions accourir!...

Et, plus pâle que jamais... plus que jamais tremblant, il reprend :

— Je vais appeler Sœur Clémence... Elle ira chercher Jean de Meung... Elle l'amènera, céans... Nous... c'est-à-dire : Messire Frezzini — vous, mon Père — et toi, Tristan... nous serons cachés dans l'Oratoire, derrière cette tapisserie... Puis, Messire Frezzini descendra... Il ramènera Roland... Nous nous tiendrons à l'écart, moi, et Tristan, afin qu'il ne nous voie pas... Messire Frezzini, cependant, lui montrera Juliette dans les bras de Clopinel... Que se passera-t-il, alors?... Nous ne pouvons le prévoir... Les circonstances nous feront agir au mieux de nos intérêts... Dans tous les cas, mon Père, il est certain que vous avez la puissance nécessaire pour endormir Roland... comme vous avez endormi Juliette... et que, lorsqu'il dormira, vous pourrez lui dicter l'acte que vous savez... qu'il exécutera, inconsciemment, au jour, et à l'heure dits?

— Oui!

— Bien!... ajoute l'Évêque, froidement, résolûment... Agissons donc... Retirez-vous dans l'Oratoire... Moi, je vais donner l'ordre, à la Sœur, d'aller quérir Clopinel, et je vous rejoindrai, tout aussitôt...

... Frezzini, le père Eloi, et Tristan, passèrent dans l'Oratoire.

L'Évêque de Saint-Georges appela la Religieuse

Il lui parla bas, un moment...

Et, tandis que Sœur Clémence s'éloignait... le Père Richard rejoignit ses compagnons... les complices de son œuvre scélérate !...

XI

JEAN DE MEUNG DEVANT JULIETTE

... La jeune fille était restée assise sur la chaise à bras.

Accoudée... les yeux clos, maintenant... elle semblait reposer, là, très paisiblement.

Elle était, vraiment, fort belle... dans sa pose gracieuse... comme dans l'abandon, très doux, d'un calme sommeil.

De la cachette où ils s'étaient blottis, le Père Richard, le Franciscain, Frezzini, et Tristan, la voyaient de biais.

Son admirable profil... aux lignes magnifiques... était fortement éclairé par la lueur, assez vive, qui se dégageait des cires — et se découpait, très pur, sur le fond, sombre, de la salle.

Plus que jamais, l'Évêque de Saint-Georges fut frappé de la prodigieuse ressemblance de Juliette avec Sa Majesté Philippe IV.

Ce profil, de jeune fille, rappelait le profil du Roi — celui que l'on voyait sur les premières médailles créées au commencement du règne du petit-fils de Saint-Louis, et le représentant jeune... quelques années après son mariage avec la défunte Reine : Jeanne de Navarre.

Un moment se passa... qui parut très long aux assistants.

Chacun d'eux se rendait compte, instinctivement, que l'on touchait à l'un de ces moments, tragiques, qui marquent dans une vie humaine... et dont on garde le souvenir, troublant, jusqu'à sa dernière heure.

Aucun bruit ne retentissait dans cette maison... où allait se jouer une scène qui devait avoir des conséquences capables de faire choir la Couronne, Royale, de la tête de Philippe IV.

On n'entendait que les mugissements de la bise, qui grondait, au dehors... tantôt sourdement, tantôt avec furie, et tantôt semblait chanter, en se brisant aux arêtes des tours de l'Église voisine.

Soudain, Frère Tristan, qui avait perçu, le premier, une sorte de grincement, avertit l'Évêque de Saint-Georges.

Le Père Richard, le Franciscain, et Frezzini... s'enfoncèrent dans l'angle de la muraille, derrière les plis, larges, de la haute tapisserie.

Il était temps.

Puis, il se dirigea, à pas lents, vers la tapisserie qui masquait l'autre porte, celle qui donnait sur l'Oratoire... (P. 1560.)

La porte de la salle s'ouvrit.

Sœur Clémence parut, suivie par Jean de Meung..., qui s'arrêta... net, sur le seuil.

— Entrez, Messire... lui dit la Religieuse.

*
* *

... Clopinel était tout frémissant.

Pour deux raisons.

D'abord, il n'était pas sans inquiétude : Il avait eu des soupçons relativement à la bonne foi de Sœur Clémence.

Son acceptation, tardive, à ses offres, avaient excité sa défiance... ainsi, du reste, que le changement, tout à fait radical, qui s'était opéré dans l'attitude de la Religieuse à son égard.

Comment la pieuse créature avait-elle pu accéder à ses désirs... servir, en cette circonstance, et avec tant de soins, sa passion luxurieuse!...

Par cupidité?...

Pour l'ivresse de posséder ce diamant, qu'il lui avait promis, et qu'elle comptait offrir, dévotieusement, à la Madone de son Monastère ?

C'était possible, en somme... jusqu'à un certain point.

Ou bien, Sœur Clémence n'avait-elle pas obéi, plutôt, à des ordres, très précis, du Père Richard.

Celui-ci n'avait-il pas organisé quelque traquenard pour prendre son complice, devenu très gênant, et se défaire de lui?

Jean de Meung savait qu'il avait tout à craindre de l'Évêque de Saint-Georges, aussi bien que de son fanatique Servant.

Ces deux hommes, certes, étaient capables de tout, absolument, pour supprimer l'obstacle, quel qu'il fut, qui barrait leur route.

Toute réflexion faite, Clopinel, après avoir hésité, longtemps, au cours de cette journée, à se rendre, la nuit venue, à l'appel de la Religieuse, s'était dit, enfin :

— J'irai, cependant!... Mais je prendrai mes précautions... Je serai armé, bien armé... Je suis robuste, et je tiendrais tête, au besoin, au Père Richard, et à Tristan... Je viendrais à bout d'eux... même, si les deux Religieuses se mettaient de la partie, avec eux, contre moi... A coup sûr, ils se garderont d'introduire, céans — et pour cause — d'autres aides : Le Père Richard a le plus grand intérêt à ce que l'on ne découvre pas le refuge où il se cache... Il est défiant... Il aurait peur, avec raison, d'être trahi par les auxiliaires qu'il pourrait apposter, ici, pour m'abattre...

D'autre part, sa passion, pour Juliette, l'avait exaspéré à un point indicible.

Il en était arrivé à se dire :

— L'Évêque de Saint-Georges veut-il me faire occire... ou bien Sœur Clémence a-t-elle agi, selon mes vues, tout simplement par cupidité?... Je ne peux m'en assurer qu'en suivant, la nuit prochaine, la Religieuse, qui doit me mettre en présence de la jeune fille endormie... Dois-je hésiter, par crainte d'un guet-apens, organisé par le Père Richard, à courir la chance de posséder la jouvencelle?... Non !... Je veux risquer le tout pour le tout !... Il vaut mieux en finir!... La torture qui m'est imposée est terrible!... Je ne puis la subir plus longtemps!... Que Juliette m'appartienne, ou que je meure, frappé par l'Évêque!...

Or, au moment de pénétrer, avec Sœur Clémence, dans cette salle où il devait voir Juliette, il s'était arrêté — repris, soudain, par ces craintes qui avaient hanté son esprit pendant toute la journée précédente...

Il avait voulu agir avec prudence... se garder contre toute attaque, possible.

Il avait mis la main sur la garde de son épée... prêt à la tirer contre ses agresseurs, s'il surgissaient, tout à coup, devant lui.

Il regardait tout ce qui l'entourait avec une attention soutenue, afin de n'être pas surpris, à l'improviste, avant d'avoir pu se mettre en état de défense.

Enfin, il avait aperçu Juliette.

Et la vue de la jeune fille l'avait transporté d'allégresse... à ce point que, pour un momemt, et fort imprudemment, il avait cessé d'observer autour de lui.

Juliette était là!...

Sœur Clémence ne l'avait donc pas trompé!

Presque aussitôt, il se dit:

— Gardons-nous, toujours!... Qui sait si la jouvencelle n'est pas d'accord, avec le Père Richard, contre moi, en tout ceci?... Le Moine est si habile, si retors, qu'il sait exploiter, à son profit... même les passions de ses pires ennemis!... Oui, oui, gardons-nous!...

Il pénétra dans la pièce, cependant... en proie à deux sentiments très divers: Crainte de quelque embûche par le fait de l'Évêque — et joie, incomparable, à l'idée qu'il allait se trouver face à face avec l'idéale jeune fille, de qui, dans ses nuits sans sommeil, il ne pouvait, sans un frisson, évoquer la gracieuse silhouette...

*
* *

...Dès les premiers jours de son installation dans la maison, secrète, du Père Richard, Clopinel y avait fait apporter, par Tristan — qui était allé les chercher, en sa demeure, nuitamment — tous ses vêtements, ses objets de toilette, ses joyaux, et ses armes.

Ainsi que Sœur Clémence l'avait dit au Père Richard, Jean de Meung, pour venir dans la salle où il devait voir Juliette, s'était paré.

Il avait revêtu ses plus riches, ses plus somptueux, ses plus éclatants vêtements.

— Juliette dormira-t-elle, vraiment?... s'était-il dit, avec son incommensurable fatuité... En somme, j'ai redouté que le Père Richard n'ait eu l'idée scélérate, de m'attirer, chez Juliette, et, ce, dans le but de me faire occire: Il en est capable, certes... et, par suite, en songeant à cela, j'ai été seulement prudent!... Deuxièmement, j'ai craint que Sœur Clémence ne

m'ait trahi, au profit de l'Évêque... Ce fut, encore, de la circonspection... Un homme avisé doit tout prévoir...

Mais, de par Messire Cupido, Dieu de l'Amour, il peut y avoir autre chose... Cette Juliette n'est point sotte... Elle m'a vu... Pourquoi ne lui plairais-je point, à présent?... Les femmes sont êtres si capricieux!... Je vaux, certes, son Roland!... Un béjaune, très niais, comme tous ses pareils!... Il est jeune?... La belle affaire!... Les hommes de mon âge sont, plus que ces jouvenceaux, experts en les joyeux devis et doux tournois d'amour!...

Et puis, Juliette, bel oiseau captif, rêve, assurément, de reconquérir sa liberté... Elle a refléchi, qui sait?... Elle a pensé que je pouvais lui être secourable, en cette circonstance... Elle a eu raison... Je lui suis tout acquis, contre l'Évêque!... Pourvu, bien entendu, qu'elle me paie de mes services, de mon dévouement à sa personne...

Vraiment, après avoir entrevu ma situation sous des couleurs très noires... elle m'apparaît, maintenant, sous des couleurs roses... Pourquoi la jouvencelle n'aurait-elle pas soudoyé, pour son propre compte, la Religieuse?... Si je devais tomber, la nuit prochaine, dans un guet-apens; mais dans un guet-apens dressé, très amoureusement, par la fine Juliette, servie par Sœur Clémence?... Que ce serait doux!...

Pourquoi non?... Encore une fois, les filles, sont si adroites quand l'amour est en jeu!... Voilà qui me plairait fort... Aucune de mes conquêtes ne vaudrait celle-là!,.. Quelle revanche contre le Père Richard!... Ah! Juliette... Juliette, si tu avais imaginé cela!... A nous deux, nous serions forts... Avant huit jours, nous aurions trouvé le moyen de sortir de cette prison, où nous gémissons!...

L'hiver sévit parce qu'il agonise... Voici venir le clément avril, qui mettra des aubépines sur les haies, où s'égosilleront les chardonnerets... Il faut que le renouveau nous trouve libres!...

Libres!... Juiette, à moi, dans les printanières journées d'un mai que les premières roses embaumeront!... Quel rêve!... Il se réalisera!... Avec les femmes, il faut s'attendre à tout!...

Oui, oui, c'est Juliette, qui a tendu l'embûche où je vais me prendre!... Cette idée m'enivre, et m'enchante!... Il y a de quoi, certes!... Dénouement imprévu... et délicieusement troublant!...

Sœur Clémence me guidera... j'entrerai dans la pièce... Juliette feindra de dormir... Elle se réveillera, bientôt... Elle s'étonnera de me voir près d'elle...

Oh! je ne suis point en peine à son sujet : Elle jouera son rôle à merveille... Je l'entends me dire :

« — Eh! quoi, Messire... vous étiez là!... »

Et sa voix... ineffable musique!... me ravit... me jette en extase... Je tombe à ses pieds...

« — Je vous aime! » lui dis-je...

Elle m'écoute... Elle sourit... Elle m'appartient!... Je la prends dans mes bras... Elle se défend... Joie!... Ivresse!... Félicité!.. Le Paradis!... Oui, oui, tout cela est possible!... Mais il faut que je lui plaise... Il faut que je sois beau, paré, parfumé, calamistré, superbe, majestueux et vainqueur!...

... Le poète, auteur du *Roman de la Rose*... avait, donc, endossé un vêtement de soie écarlate, orné de broderies d'or, enrichies de rubis, et de diamants...

Il avait jeté, sur ses épaules, un manteau en velours noir, doublé d'une étoffe de soie cerise, et rehaussé d'une fourrure de martre-zibeline.

Il s'était coiffé d'un toquet, sur lequel frissonnaient des plumes d'autruche, retenues par une broche d'or, enchâssant une perle, grosse comme un œuf de pigeon, et d'un admirable orient.

Un collier d'or, chargé de pierres de couleur, scintillantes, était accroché autour de son cou, et portait une médaille, d'or, pendant sur sa poitrine.

A sa ceinture, faite d'une chaîne d'or ciselé, était suspendue son épée, dont le pommeau était chargé de ce magnifique diamant qui devait constituer le prix du service que Sœur Clémence lui avait rendu en l'introduisant près de Juliette.

Enfin, il était chaussé de souliers en velours rouge, brodés d'or, et ornés, sur le cou-de-pied, de trois beaux rubis balais...

... Tel quel, c'est-à-dire « magnifiquement ridicule »... expression dont les termes, contradictoires, sont, ici, parfaitement accouplés... il fit quelques pas, dans la pièce... regardant, et admirant, Juliette; mais sans cesser, pourtant, de tout observer, fort prudemment, autour de lui.

Il avait, toujours, la main sur la garde de son épée: Geste qui lui donnait de l'assurance, d'une part, puisque, en cas d'agression, soudaine, il se fût trouvé armé, immédiatement... et qui, d'autre part, croyait-il, lui faisait une attitude très noble, très majestueuse, convenant, à merveille, à son rôle d'amoureux vainqueur!

Il s'arrêta à quelque distance du siège où la jeune fille était assise.

Il la contempla, un moment.

Lentement, il se rapprocha plus encore d'elle.

— On dirait qu'elle dort, réellement!... pensa-t-il.

Est-ce que Sœur Clémence l'avait servi fidèlement?...

Avait-elle donc versé, vraiment, la potion narcotique à Juliette?

Avait-elle, par suite, trahi le Père Richard?

Cela paraissait vraisemblable.

Mais, bientôt, la défiance de Clopinel se réveilla.

Instinctivement, il pressentait, autour de lui, l'embûche.

Il était comme averti que jamais il n'avait couru plus grand danger... Il avait conscience, vaguement, que ses ennemis n'étaient pas loin... et que ce silence, qui planait sur la maison... cette solitude dans laquelle il évoluait, étaient éminemment trompeurs !

Il demeurait convaincu que Juliette constituait l'appât qu'on lui avait jeté pour le prendre... convaincu que la jeune fille était d'accord avec ceux qui l'avaient attiré, là, dans un but qu'il ne s'expliquait pas... convaincu, enfin, qu'elle feignait de dormir.

Qu'allait-il arriver?

Maintenant, Jean de Meung regrettait d'être venu dans cette salle.

Il avait été follement imprudent!

Encore cette fois, son imagination l'avait entraîné en cette aventure, où il avait donné, niaisement... poussé, aussi, par son outrecuidante vanité!

— Toute ma vie... pensa-t-il... je serai victime de mon orgueil et de mes sottes rêveries de poète!... Je suis pris!... Comment me tirer de ce mauvais pas?... Peut-être en est-il temps encore?... Essayons!...

Il constata, seulement alors, que Sœur Clémence avait disparu.

Hein!... Comme elle avait filé vite!

Elle avait déguerpi... comme un sylphe, effrayé par un bruit suspect!

— Si le danger vient... se dit Clopinel... de quel côté viendra-t-il?...

Il aperçut la haute tapisserie, tendue sur la porte de l'Oratoire, et il tressaillit, parce qu'il lui sembla qu'elle avait bougé.

— Il y a, là, quelqu'un!... murmura-t-il, angoissé.

Ah! Certes, il eut donné gros pour se retrouver, dans sa chambre bien close, tranquille, les pieds sur les landiers de son foyer.

Il était si près de Juliette, à présent, qu'il eût pu la toucher, rien qu'en étendant, vers elle, la main.

Obliquement, il regardait, toujours, la tapisserie.

Il observa qu'il n'était guère qu'à trois pas de la porte par laquelle la Religieuse l'avait introduit, là, et il se dit :

— Si je sortais?

Oui!... Mais Sœur Clémence avait fermé la porte, sans doute, pour lui couper la retraite.

Ou bien, les agresseurs ne l'attendaient-ils pas, au delà de cette porte, sur le palier?

Que faire?

La situation était embarrassante!

Soudain, Juliette soupira.

Cela fit frissonner Jean de Meung, qui se retourna, prestement.

La jeune fille dormait, toujours, dans sa pose gracieuse.

— Qu'elle est belle!... murmura-t-il...

Oublieux des dangers qu'il courait, il l'admira, de rechef.

— Ange!... s'écria-t-il, enthousiasmé.

Il demeura, un moment, immobile, rêveur.

Tout à coup, une double flamme jaillit de ses prunelles.

— Je suis lâche... ou niais!... se dit-il... Lâche, et niais, peut-être!... La peur... une peur inconsidérée... qui sait?... me fait perdre des instants précieux!... Si l'on avait voulu m'attaquer... l'attaque se serait produite, déjà!... Personne n'a surgi, céans!... Autour de moi, aucun bruit!... Allons, j'ai rêvé!... Cette tapisserie n'a pas bougé... La porte est ouverte... Il n'y a pas de meurtriers appostés sur le palier... Et, si la Religieuse s'est enfuie, c'est parce qu'elle a craint d'être troublée par la musique des baisers d'amour que je puis prodiguer à cette gente jouvencelle, qui est à moi, bien à moi... soit qu'elle dorme, soit qu'elle veille!...

Ces réflexions le rassurèrent.

Il s'enhardit, peu à peu.

Bientôt, même, il parut aussi tranquille, et confiant, qu'il avait été, tout à l'heure, défiant et effaré.

Son imagination, certes, le dominait — comme il l'avait constaté, lui-même, encore un moment auparavant.

Cet impressionnable passait, en un clin d'œil, suivant les circonstances, et sans transition, d'un état d'âme à un autre état d'âme aussi différends, que possible, l'un de l'autre.

Du reste, Juliette était si belle!

— Elle m'appartient!... répéta-t-il.

Sœur Clémence le lui avait affirmé : Le Père Richard sommeillait, dans sa chambre, au rez-de-chaussée... et Frère Tristan, las, un peu souffrant, s'était retiré en son logis, situé à l'étage supérieur de la maison.

— Oui, oui,... reprit Clopinel... j'ai été lâche et niais!... Je suis seul, bien seul, avec Juliette!... O doux moment, si longtemps attendu... si ardemment souhaité!...

Il ricana.

— Dire que j'allais fuir, sottement, par crainte d'imaginaires dangers!... poursuivit-il... Perdre une pareille occasion!... Une occasion que je ne retrouverai jamais... et qui m'est échue par si grand hasard!... Stupide Clopinel!...

Pourtant, il pensa :

— Il faut être prudent... On peut être prudent sans niaise pusillanimité!... Oui, oui, j'en suis sûr, je suis seul, céans... Mais, rien n'empêche que je ne m'en assure... Cela me mettra, définitivement, en état de quiétude absolue!...

Lors, bien résolu, il marcha vers la porte ouvrant sur le palier... celle par laquelle il était entré, dans la salle, avec Sœur Clémence.

Il avait tiré son épée, afin d'être prêt à tout événement.

Il ouvrit la porte, avec précaution... et non sans un tremblement.

Il passa sur le palier.

Personne!

Aucun bruit.

Cela le rassura davantage encore.

Oui, oui, il s'était alarmé à tort...

La Religieuse avait agi, de bonne foi, et pour le plus grand profit de sa Communauté, c'est-à-dire pour gagner le richissime diamant qui lui avait été promis.

Il s'était forgé des chimères.

Ah! Pourquoi Sœur Clémence, qui s'était laissée corrompre, enfin, n'avait-elle pas, plus tôt, accepté ses offres?

— Depuis longtemps... triomphant... j'aurais trouvé le moyen de m'échapper, avec Juliette, de cette odieuse, et très honnie, bicoque... où nous gémissons... où je mourrais d'ennui si j'y devais vivre, encore, pendant huit jours, seulement!...

Il rentra dans la salle, et referma la porte, soigneusement.

Puis, il se dirigea, à pas lents, vers la tapisserie qui masquait l'autre porte, celle qui donnait sur l'Oratoire... où se trouvaient, observant ses faits et gestes,... le Père Richard, le Franciscain, et Frère Tristan.

Il était de plus en plus confiant... de plus en plus sûr de sa prochaine victoire.

— Une victoire double... pensait-il... puisque j'aurai triomphé, du même coup, de Juliette, et de l'Évêque de Saint-Georges!

Cependant, il souleva la tapisserie.

Le Père Richard... le Père Éloi... et Frère Tristan, le voyant venir... s'étaient retirés, prestement, tout au fond de l'Oratoire... et cachés derrière un coffre épais, massif... dans l'ombre.

Un moment, ils purent craindre... ils craignirent que Clopinel ne les aperçut.

Vaine crainte!

Déjà, Jean de Meung, absolument convaincu qu'il s'était « forgé des chimères »... comme il avait dit, un moment auparavant... convaincu qu'il avait été bien servi par Sœur Clémence... convaincu qu'il était seul, bien seul, avec Juliette... ne se croyait plus obligé d'être aussi complètement attentif aux choses ambiantes... de se montrer circonspect, prudent, autant qu'il l'avait été, tout d'abord.

— Personne!... murmura-t-il.

Il exultait.

Revenu dans la salle, il remit son épée au fourreau.

Il s'arrêta... et regarda Juliette.

Ses yeux brillèrent.

— Ah ! s'écrie Clopinel... Il m'a tué !
Il tombe sur un genou. (P. 1564.)

— A moi, la belle fille!... s'écria-t-il.

Il vint s'asseoir, sur un escabeau, tout près de la fiancée de Roland.

Elle était toujours endormie, dans sa gracieuse pose.

— Adorable créature!... fit Clopinel.

Il baisa l'une de ses mains.

Il demeura à genoux... rêveur, regardant la jouvencelle... comme en extase... abîmé dans une muette et délicieuse contemplation.

De même que le jour, où, avec Tristan, après l'attentat de Poissy, Jean de Meung, ayant amené, dans cette maison, secrète, du Père Richard, Juliette, et Clotilde... s'était trouvé par devant la jeune fille, garrottée, et bâillonnée... il n'osait toucher même le bas de sa robe.

Il s'étonnait, à présent, d'avoir eu l'audace, tout à l'heure, de baiser sa blanche main.

Qu'est-ce qu'il allait faire?

Il n'en savait rien!

Bien mieux, il ne s'interrogeait pas, à ce sujet.

Un long instant se passa...

. . . . . .

Soudain, il se releva.

Il semblait avoir pris, enfin, une résolution.

Il était pâle.

Il tremblait.

Sa bouche ricanait.

— Juliette?... dit-il... Dors-tu?...

Son masque avait une expression hideuse...

— Elle dort, vraiment!... reprit-il... Le narcotique a produit, sur elle, son effet!... Elle m'appartient, donc!... Je vais l'emporter chez moi, dans ma chambre!... Demain, elle se réveillera en mon logis... Elle sera à moi pour jamais!... Personne ne me la disputera plus!...

Bien décidé, il étendit les bras.

Il saisit la jeune fille par la taille.

Mais, aussitôt, il l'abandonna.

Il tressaillit.

Juliette avait posé l'une de ses mains sur son épaule, sans mot dire.

Ce geste, inattendu, avait effaré Clopinel.

— Qu'est-ce que cela veut dire?... murmura-t-il.

Maintenant, il avait peur.

De nouveau, il se défiait.

Il regarda autour de lui.

Et, farouche, il reprit :

— Assez!... Je l'emporte!... Et malheur à celui qui tenterait de me barrer la route!

XII

COUP IMPRÉVU

... Jean de Meung a saisi Juliette, de nouveau.

Déjà, il la soulève.

Mais, tout à coup, il entend, derrière lui, un cri vibrant.

Il n'a que le temps de remettre la jeune fille sur sa chaise.

Il se retourne, brusquement.

Un homme est devant lui.

C'est Roland.

Frezzini est allé le chercher, au rez-de-chaussée, sur l'ordre du Père Richard.

Il est entré dans l'Oratoire, où Tristan, le Père Éloi, et l'Évêque de Saint-Georges sont restés cachés.

Il a vu Juliette... sa bien-aimée Juliette, par devant Jean de Meung.

Il a vu celui-ci saisir la jeune fille... et prêt à l'emporter.

Lors, surexcité à un degré excessif... affolé... il a jeté ce cri qui a épouvanté Clopinel.

Il a tiré son couteau... qu'il a brandi, à bout de bras...

Et il s'est précipité vers son ennemi, son arme haute.

Il est face à face avec lui.

Jean de Meung a été attaqué si brusquement qu'il n'a pas pu se mettre en défense.

Le couteau, menaçant, dont il a vu briller la lame, aiguë, sur sa tête, s'abat.

— Ah!... s'écrie Clopinel... Il m'a tué!

Il tombe sur un genou.

— Assassin!... dit-il.

Il porte la main à sa poitrine... sur sa large blessure, d'où s'échappe un flot de sang.

Il chancelle.

— Gisèle!... Roland!... murmure-t-il, d'une voix éteinte.

Sa bouche se couvre d'une écume ensanglantée.

— Le... châtiment!... clame-t-il.

Ses yeux s'ouvrent, démesurément.

Il peut, encore, articuler ces mots :

— Dieu... clément!... Dieu!... Pardon!...

Et il tombe, la face contre le sol.

Roland, effaré, regarde ce cadavre, qu'il a fait.

Il tient, toujours, en son poing crispé, son arme... dont la lame est empourprée.

Tout d'abord, il ne sait plus où il se trouve... Il n'a plus conscience des choses ambiantes... Il est comme fasciné par la vue de ce corps, qui gît, là... et qui lui paraît formidablement grandi.

Il ne voit plus Juliette...

Il entend, toujours, le cri, vibrant, que sa victime a poussé, tout à l'heure, lorsqu'elle s'est abattue... et, aussi, ses derniers râles.

Il est tout tremblant...

Sous lui, ses jambes flageolent

Il va tomber, à son tour.

Un siège est là.

D'instinct, il s'y accroche, et s'assied.

Soudain, une silhouette gigantesque se dresse, à sa gauche.

Un être, fantastique... une forme, effrayante... enveloppée d'un vêtement, blanc comme un suaire, se dessine devant ses yeux hagards.

Deux mains, glacées, se posent sur son front.

— Grâce!... dit-il, terrifié.

Malgré lui, il regarde cet être... ou, plutôt, ce spectre, dont les yeux, ardents, l'éblouissent.

— Grâce!... répète-t-il.

Il veut se lever... fuir...

Impossible!

Il n'a plus de force!

Le spectre est maître de lui.

Il se sent dominé par cette forme évidemment vengeresse.

Maintenant, il ne peut même plus faire un mouvement... Une torpeur, invincible, s'est emparée de lui... Il lui semble que tout son corps est paralysé...

Même, en lui, sa personnalité s'efface.

Il n'a plus aucunement conscience de son moi.

Un petit bruit, sec, se produit, dans le grand silence qui plane sur cette scène : Le couteau s'est échappé de la main de Roland, et a roulé sur les dalles.

Le jouvenceau ne bouge plus.

Ses yeux sont grands ouverts, fixes.

Et, pourtant, il dort...

Il dort, et son sommeil, étrange, est le même que celui qui a immobilisé Juliette...

Lors, celui qui est apparu — tel un spectre — au meurtrier de Jean de Meung... le Père Éloi... s'écarte, et dit :

— Venez!...

Le Père Richard, blême... le masque ricanant — Frère Tristan, de plus en plus enthousiasmé... et Frezzini, absolument terrifié... pénètrent dans la salle.

— Hosannah!... clame le Frère, en regardant le cadavre de Clopinel.

Ses yeux étincellent.

— Cette éhontée bête de luxure ne nous gênera plus, Monseigneur!... dit-il, triomphant... Elle a rejoint, au fond des Enfers, les fils de Gomorrhe!...

— Coup imprévu!... réplique l'Évêque.

— Le Très-Haut frappe à son heure!... reprend Tristan... Il frappera, de même, tous ceux qu'il a marqués de son doigt!

— Ainsi soit-il!... murmure le Père Richard.

Et le Franciscain, très calme, absolument maître de lui, ajoute :

— Maintenant... achevons l'Œuvre!...

XIII

L'ACQUETTA

— Et, d'abord... poursuivit le Père Éloi, s'adressant au Père Richard... donnez des ordres, Monseigneur, pour que l'on transporte cette jeune fille chez elle... Céans, elle ne peut plus nous être utile... Elle est lasse... brisée, même... Qu'on la mette sur sa couche, dans sa chambre...

— Mais... demanda l'Évêque... ne se réveillera-t-elle pas?

— Je lui donnerai l'ordre de ne se réveiller que dans un moment... dit le Franciscain.

— Bien!.. Tristan, appelle Sœur Clémence... poursuivit l'Évêque... Elle t'aidera à porter, en son logis, la jouvencelle.

— Inutile!... répliqua le Frère... Je m'en chargerai seul, Monseigneur... Il vaut mieux que la Sœur ne voie pas ce cadavre.

— Oui!... Va!... dit le Père Richard... Et reviens, ici, le plus tôt possible...

Tristan saisit Juliette, entre ses bras robustes, et sortit par la porte du palier.

Frezzini, comme hébété, s'était assis à l'écart, et regardait droit devant lui, fixement.

Lors, et sans se préoccuper, en aucune façon, du cadavre de Clopinel, le Père Éloi se rapprocha de l'Évêque... toujours blême, et toujours frissonnant.

— Eh ! quoi... lui dit-il... vous tremblez ?

— Je suis tout secoué, nerveusement !... répliqua le Père Richard... Cet événement...

— Ne comptiez-vous pas qu'il se produirait ?

— Si fait, certes !...

Les yeux de l'Évêque étincelèrent.

— Si fait... poursuivit-il... j'y comptais, fermement !...

— Alors ?

— Cela s'est accompli si vite !... Mais ce n'est rien !... Dans quelques minutes je serai remis de l'émotion que j'ai éprouvée... Vous l'avez bien dit : Poursuivons l'œuvre !... Roland est endormi... Il vous appartient... Agissez, donc, sur lui.

Le Franciscain sortit, de la poche de son froc, une sorte de tube, en étain, qu'il montra au Père Richard.

— Je vous ai écrit... dit-il... que je pouvais vous donner une liqueur que j'ai dénommée « Acquetta », qui ne foudroie pas; mais qui agit, lentement, et peut se mêler, sans qu'on s'en aperçoive, à tous les aliments, et à toutes les boissons ?

— Oui !

— Je vous ai écrit, également : 1° — Que, quiconque a ingéré cette liqueur, succombe, en un temps plus ou moins long, suivant la dose absorbée... 2° — Que j'ai fait, à ce sujet, des expériences nombreuses, et concluantes, sur des animaux de toutes tailles... 3° — Qu'il n'y a pas d'antidote contre cette mixture ?

— Oui !

— Eh ! bien, comme je supposais que nous ne tarderions pas à avoir besoin de cette liqueur... au moment, même, ou je vous écrivis cela, je m'occupais, déjà, de la préparer.

— Poursuivez ?

— La voici !... Ce tube d'étain contient quelques gouttes de mon « Acquetta »...

— Après ?

— La dose a été calculée, par moi, pour produire un effet lent; mais absolument sûr...

— Fort bien !

— La créature qui absorbera ces quelques gouttes de poison, mêlées, adroitement, à son breuvage, tombera en consomption... s'épuisera, de plus en plus, sans cause apparente... vieillira, en quelques mois, de dix ans... perdra la mémoire, insensiblement, l'intelligence... ne pourra plus penser, ni agir... ne sera plus qu'une loque humaine, un spectre vivant... et s'éteindra, en un délai qui n'excédera pas huit mois... Aucun médecin, si habile, et si

savant qu'il soit, ne pourra sauver son malade... ni deviner, ou pressentir, même, les causes de sa maladie.

— C'est effrayant !

— Et admirable !... Convenez-en ?

— J'en conviens !... Donc, ainsi que vous me l'avez affirmé, déjà — mais je serai aise de vous entendre me le redire, à cette heure, décisive — Roland, ici présent, versera, de par votre ordre... ce poison à...

— A Sa Majesté Philippe le Quatrième... oui, Monseigneur.

— Votre puissance, sur le jouvenceau, pourra s'exercer de telle sorte qu'il exécutera votre ordre... même demain ?

— Même dans huit jours... même dans un mois !

— Inconsciemment ?

— Oui !

— C'est terrible... et prodigieux !... Vous êtes bien sûr de ce que vous avancez ?

— Sûr !

— A l'heure dite, Roland deviendra inquiet ?... Il paraîtra sous le coup d'une obsession, et restera étranger à ce qui l'entourera ?... C'est bien ce que vous m'avez dit ?

— Oui !

— Puis, brusquement, il fera l'acte commandé ?

— Oui !

— En obéissant à une impulsion irrésistible ?

— Irrésistible !

— Enfin, l'acte commis, il redeviendra conscient, et restera très surpris de ce qu'il aura fait, sans réussir à comprendre pourquoi il aura agi ainsi ?

— J'en réponds !

— De telle sorte que c'est vous qui aurez empoisonné le Roi de France : Roland, en somme, n'aura été que votre instrument ?

— Absolument !

— Comment ces choses peuvent-elles s'accomplir ?

— Je n'en sais rien... Elles s'accomplissent, cela est certain... et c'est tout ce qu'il nous faut !

— Oui !... Quelle puissance, aux mains d'un homme !

— Ce n'est rien !... Au cours de mes voyages, j'ai vu accomplir — au Thibet, notamment — des choses cent fois plus stupéfiantes, encore, par des hommes qui sont en possession de secrets qui leur constituent des pouvoirs capables d'épouvanter, de déconcerter les esprits les plus sains... Rien de surnaturel, du reste, dans leur puissance... Elle est basée, uniquement, sur des découvertes faites, dans le passé le plus lointain, par des êtres qui avaient

Il mit, encore, l'une de ses mains sur le front de Roland... (P. 1572.)

voué leur vie à l'étude, à l'observation des phénomènes, des forces de la nature, et qui ont transmis, à des adeptes, leurs successeurs, la science, par eux acquise, et sans cesse augmentée... Ils peuvent, entre autres choses étonnantes, faire mouvoir des masses de fer, chargées de lourds matériaux, sur de vastes espaces, à l'aide d'une force inconnue, qui actionne un levier... Ils peuvent diriger une embarcation, sur mer, sans voiles, par le moyen d'une roue mise en mouvement par la même force... Ils peuvent maîtriser la foudre...

et, même, la produire, et, l'ayant produite, l'utiliser pour éclairer les ténèbres ou produire de la chaleur... Ils accomplissent, dans l'ordre physiologique, des miracles bien autrement surprenants... Je fus leur élève, pendant plusieurs années... Je retournerai, chez eux, quand j'aurai accompli, en Europe, la mission qu'il m'ont confiée... Vous pouvez m'aider à accomplir, cette mission, Monseigneur, et c'est pour cela que j'ai entrepris, avec vous, l'œuvre que nous allons parachever... Après quoi, je disparaîtrai... Vous n'aurez plus besoin de moi, ni moi de vous... Cela dit, agissons... Voulez-vous?

— Agissons !... répliqua le Père Richard...

Puis il ajouta :

— Je ne sais ni ce que vous attendez, de moi, dans l'avenir.. ni quel est le but, très mystérieux, très insondable, vers lequel vous tendez... Quoiqu'il en soit, je vous resterai tout acquis... Vous me retrouverez, toujours, en toute occasion, prêt à vous servir...

XIV

LA SUGGESTION

... Le Franciscain se rapprocha de Roland, qui n'avait fait aucun mouvement.

Frezzini, toujours assis à l'écart, rêveur, n'avait pris aucune part... n'avait prêté aucune attention au colloque qui s'était tenu entre le Père Éloi et l'Évêque de Saint-Georges.

Il paraissait anéanti.

Le Franciscain prit l'une des mains de Roland, qui tressaillit.

— Quand vous serez réveillé... dit le Père Éloi... je ne veux pas que vous gardiez souvenir de ce que vous avez fait, ici... Si, malgré l'ordre, formel, que je vous donne, maintenant, vous vous souveniez que vous avez entrapercu, céans, votre fiancée, Juliette... et que vous avez tué Jean de Meung... je veux que vous croyiez, fermement, que vous avez rêvé... Obéirez-vous?

Roland ne répondit pas.

— Répondez?... reprit le Moine, très impérieusement... Répondez?... je le veux!

Il mit l'une de ses mains sur le front du jouvenceau... qui parut souffrir atrocement.

— Oh!... clama-t-il... Vous me torturez!

— Répondez?... poursuivit le Franciscain, implacablement... Vous m'obéirez?... Je le veux!

— Oui!... répliqua, enfin, Roland.

Le père Richard... de plus en plus stupéfait... observait.

Cette scène l'effarait.

— Bien!... dit le Père Éloi, qui n'avait pas douté, un seul instant, de sa victoire, finale, sur son « sujet ».

Il présenta, au jeune homme, le tube, d'étain, qui contenait le poison.

— Prenez ceci... ordonna-t-il...

Roland prit l'objet.

— A partir de demain, vous porterez ceci, sans cesse, dans l'une de vos poches... fit-il... je le veux!

— Oui!

— Vous ne le montrerez à qui que ce soit?

— A qui que ce soit.

— De par vos fonctions, puisque vous êtes l'élève, favori, de Maître Gaucher Faber, Chirurgien du Roi de France, vous approchez, fréquemment, Sa Majesté Philippe IV?

— Oui.

— Eh! bien... au jour, prochain, où vous vous trouverez par devant le Roi... je veux que, si l'occasion s'offre à vous... et, si elle ne s'offre pas, je veux que vous la provoquiez par un moyen que je laisse à votre libre arbitre — je veux, disais-je, que vous versiez, dans un breuvage que Philippe IV devra boire, le contenu de ce tube d'étain... Vous obéirez?

— Mais...

— Parlez?

— Ce tube d'étain...

— Achevez?

— Contient...

— Dites?

Roland, très visiblement, paraissait épouvanté.

— Oh!... fit-il... Je lis dans votre pensée!... Vous avez formé un abominable projet!... Ce tube d'étain contient un poison redoutable!... Et... vous voulez...

— Je le veux!

— Moi!... Moi!.. Tuer le Roi!...

— Je le veux!...

— Oh!... Je vois, je vois!... Vos pensées m'apparaissent nettement, très nettement... Oh!... quelles vastes idées dans votre cerveau!... Vous êtes un homme surprenant... Quelles hautes visées, sur l'avenir!... Vous êtes convaincu que votre œuvre est bonne... qu'elle sera utile à l'humanité... Vous rêvez le bonheur des peuples... Vous souhaitez de diminuer les souffrances de ceux qui sont le nombre, et qui gémissent, ici-bas!... Vous êtes un être prodigieux!... Je vous admire... et vous me faites peur!... Que de victimes à faire

pour que vous triomphiez !... Quoi donc?... Vous êtes d'avis que Philippe IV fut un très grand Roi... ses Ministres, de très grands hommes — et, pourtant, vous êtes décidé à les abattre?... Dieu !... Je vois... Vous estimez qu'ils ont fait leur œuvre, et qu'ils doivent disparaître, parce que, maintenant, les actes qu'ils peuvent... qu'ils veulent accomplir, contrarieraient les plans de ceux que vous servez?... Oh! pourquoi m'avez-vous choisi pour être l'exécuteur de vos volontés?... Moi, moi... meurtrier!... Meurtrier de mon Roi?... Non !... Non !... Grâce !...

— Vous obéirez?

— Non !... Non !...

— Vous obéirez?

— Grâce !... Ayez pitié de moi !

— Vous obéirez !... dit le Père Éloi, pour la troisième fois, avec une force excessive.

Il était apparu, aux yeux de l'Évêque de Saint Georges, comme grandi... superbe d'audace, d'énergie — souverain... et, vraiment, majestueux.

Son front rayonnait.

Ses yeux lançaient des éclairs éblouissants.

Il mit, encore, l'une de ses mains sur le front de Roland... et le Père Richard vit — ou crut voir — une sorte de flamme, violette, se dégager, fluidique, de l'extrémité des doigts du Franciscain.

— Vous obéirez... répéta-t-il, plus impérieusement que jamais... Je le veux !

Il articula ces trois mots : « Je le veux... » d'une voix particulièrement vibrante.

— J'obéirai !... répondit, enfin, Roland... presque indistinctement — et après un dernier mouvement de révolte contre celui de qui il subissait la domination.

— Bien !... murmura le grand Moine, satisfait.

Il ôta sa main de dessus le front du jouvenceau, qui, instantanément, sembla souffrir moins.

Puis, il se tourna vers le Père Richard et dit :

— C'est fait !... Philippe IV est condamné !... L'ordre que j'ai donné, à cet enfant, sera exécuté, par lui, aveuglément, avant huit jours, peut-être... Monseigneur, vous n'avez plus besoin de moi !

A ce moment-là, même, Frère Tristan reparut dans la salle...

XV

RÉSOLUTION

— Eh ! bien?... lui demanda le Père Éloi... La jeune fille...

— Je l'ai portée en son logis... répondit Tristan... Je l'ai étendue sur son lit... Puis, je me suis retiré : Il importait qu'elle ne me trouvât point, chez elle, à son réveil... J'avais laissé Sœur Clémence auprès d'elle ; mais non sans avoir prié la Religieuse de venir m'informer des faits et gestes de Juliette... Celle-ci se réveilla... Elle s'étonna de se voir dans sa chambre... Elle se rappela le commencement de la scène qui s'est jouée, céans... Elle parla de cette grande figure, qui lui apparut, alors... et qui la fascina... Mais, enfin, elle en arriva à se demander si tout cela fut réel... Sœur Clémence, interrogée, par elle, ne lui répondit que par des paroles imprécises, qui ont encore, augmenté ses doutes... Il est certain que, bientôt, elle se persuadera qu'elle a eu un cauchemar... Ayant appris cela, et, dès lors rassuré, je suis revenu, ici, pour vous en faire part.

— Bien !... dit le Franciscain... J'ai voulu que cela se passât ainsi... A son réveil, Roland, d'autre part, croira, lui aussi, avoir rêvé.

Il poursuivit, s'adressant au Père Richard — qui restait effaré... tant les choses qui se produisaient, depuis une heure, autour de lui, l'avaient troublé...

— Maintenant... Monseigneur, tenons conseil... et voyons ce qu'il importe que vous fassiez, désormais, pour votre sécurité.

Frère Tristan admirait, de plus en plus, le moine.

Il ne voyait plus, en lui, un suppôt de Belzébuth ; mais, bien, au contraire, un envoyé du Très Haut... disposant, de par la volonté divine, pour le soutien de la Cause de la Sainte Église, d'un pouvoir prodigieux, mis en œuvre par une énergie absolument surhumaine.

L'Évêque de Saint Georges, cependant, fit effort pour recouvrer tout le calme, toute l'attention dont il avait besoin pour parachever l'œuvre commencée.

— Oui, oui... dit-il... vous avez raison, mon Père, examinons, ensemble, la situation qui nous est faite... Vos lumières peuvent nous être fort utiles... Voyons comment nous allons agir, à présent, pour mettre, mieux, à profit, vos actes...

— Ecoutez-moi donc... fit le Franciscain.

Il mit une main sur l'épaule du Majordome de Marguerite de Bourgogne.

— Holà !... Holà, Messire Frezzini !... s'écria-t-il.

Le Florentin, toujours enfoncé dans une profonde rêverie... et qui,

depuis longtemps, n'avait prêté aucune attention aux fait ambiants... tressaillit.

— Hein?... Quoi?... Qu'y a-t-il?... Que me veut-on?... murmura-t-il.

— Nous allons avoir besoin de vous, Messire... répliqua le Père Éloi... Veuillez écouter ce que nous dirons.

— J'écoute... fit Frezzini.

Le Franciscain poursuivit:

— D'abord... occupons-nous de Roland... A son sujet, voici ce que je propose... Si vous avez quelque objection à faire à mes propositions, nous les entendrons et les discuterons... Tous les avis peuvent être utiles... Frère Tristan, et Messire Frezzini, porteront, tout-à-l'heure, le jouvenceau, toujours endormi, dans la chambre du rez-de-chaussée de cette maison, où il a attendu, il y a une heure, que le moment soit venu, pour lui, de venir, céans... Là, il se réveillera... Et, ainsi que je le lui ai ordonné, il croira qu'il a rêvé... Messire Frezzini lui affirmera qu'il n'est pas sorti de la chambre... Il lui dira qu'on ne peut lui montrer sa fiancée... et ce, pour des motifs de prudence... Il lui dira que les gens de service qui avaient été gagnés pour le mettre en présence de Juliette, ont eu peur... et que, au dernier moment, ils ont considéré l'entreprise comme impossible... Il lui dira, enfin, qu'il importe, à sa sécurité, de sortir, le plus tôt possible, de la maison... Il lui remettra le bandeau dont ses yeux étaient couverts lorsqu'il a fait ses premiers pas, céans... Puis, avec les mêmes précautions qui ont été prises, contre lui, pour venir, du Palais, ici, il le reconduira, d'ici, au Palais... Cela vous convient-il?... Répondez?

— Si les choses peuvent se passer, ainsi... dit le Père Richard... il me semble que nous ne saurions mieux faire.

Tristan, et Frezzini, approuvèrent.

— Les choses peuvent se passer ainsi... fit le Franciscain... Il dépend, à présent, de Messire Frezzini, qu'elles s'accomplissent, telles...

— Vous pouvez compter sur moi... répliqua le Florentin... J'agirai dans ce sens... quand vous voudrez...

— Fort bien!... reprit le Père Éloi... Vous agirez, donc, tout à l'heure... Auparavant, examinons les autres choses qui doivent, encore, nous préoccuper, et qui n'ont pas moins d'importance, à mes yeux, que celle qui vient d'être réglée, d'un commun accord, par nous... Il est urgent que nous avisions, relativement à ce cadavre que Roland a fait, céans, selon nos prévisions... A ce sujet, voici ce que je propose: Quand Messire Frezzini sera hors d'ici, avec Roland... Frère Tristan, et moi, nous envelopperons le corps dans un manteau... Nous le porterons, à cinq cents pas de cette demeure, devant la Maison-Dieu... Nous l'étendrons sur la neige... Et nous fuirons... Demain, on trouvera le corps... On le reconnaîtra... Messire Enguerrand de Marigny fera le reste... Est-ce votre avis?... Selon moi, nous ne pouvons imaginer aucune disposition meilleure... Il importe que nous ne perdions

pas notre temps, car, à mon sens, le reste de la nuit doit être utilisé, par nous, pour des mesures à prendre qui s'imposent...

Le Père Richard objecta :

— Mais... Roland, demain, apprendra, comme tout le monde, que l'on a trouvé, devant la Maison-Dieu, le cadavre de Jean de Meung...

— Achevez?... fit le Père Éloi.

— Il y a, là, un danger... Il se souviendra que c'est lui, qui, cette nuit, a tué Clopinel...

— Non!... répliqua le Franciscain... Encore une fois, le jouvenceau, de par ma volonté, croira, demain, qu'il a rêvé... Certes, quand on lui apprendra la mort, tragique, de Jean de Meung, ce fait le troublera, fort, à cause de la corrélation, étrange, stupéfiante, qu'il constatera entre ce qu'il croira n'être qu'un rêve ayant hanté son sommeil, et la réalité... mais je vous l'assure, pas une minute, il ne se dira, avec certitude, qu'il peut être rendu responsable de la mort de Clopinel... Du reste, irait-il dire : « C'est moi qui ait tué Jean de Meung!... » même s'il pouvait garder conscience de ce qui s'est passé, ici, cette nuit?...

— Je n'ai plus rien à dire!... déclara le Père Richard... Je m'en rapporte, à vous, pleinement... On portera, donc, tout à l'heure, hors d'ici, et jusque devant la Maison-Dieu, le cadavre de Jean de Meung.

Le Franciscain parut satisfait.

— Ces deux points réglés... poursuivit-il... permettez-moi de vous adresser une question, Monseigneur?... Pouvez-vous, cette nuit même, vous éloigner, de cette maison, avec Frère Tristan, et vos deux prisonnières?

— Oui!... répliqua le Père Richard.

— Comment!...

L'Évêque de Saint-Georges s'expliqua.

— En homme prudent, et avisé, que je suis... et que je devais être, surtout étant donné la situation où je me trouve... je me suis occupé, depuis huit jours, d'avoir, céans, un char... et deux robustes chevaux — qui pouvaient m'être utiles, dans le cas, qu'il fallait prévoir, où, pour une cause ou pour une autre, je serais forcé de quitter cette maison, brusquement, dans le but de mettre mes prisonnières — otages précieux! — en sûreté.

— Fort bien!

— Tristan s'est occupé de ces choses... Et, au cours de ces trois dernières nuits, il a fait entrer, ici, deux chevaux... D'autre part, les pièces diverses, d'un char : caisse, roues, timons... ont été apportées, séparément... Elles sont, présentement, cachées, dans mon cellier... En une heure, Tristan peut avoir monté le char... Quant aux chevaux, ils sont à l'écurie...

— Fort bien!... répéta le Franciscain... Dans ce cas, Monseigneur, je crois que vous agirez, très prudemment, en fuyant, cette nuit même... Il faut

que votre char, portant vos prisonnières, soit, demain, prêt à sortir de Paris, dès l'ouverture des portes... Avez-vous un refuge, hors la ville?

— Oui.

— Où?

— Tristan pourrait conduire les deux femmes, momentanément, dans cette grotte qui est proche de ma maison d'Arbonne, dans la forêt de Fontainebleau, dont je vous ai parlé... cette grotte où s'est tenue, il y a près de six mois, l'assemblée des Conjurés, présidée par le Grand Maître de notre Ordre : le Comte de Saint-Pol... et par devant laquelle comparut Monseigneur Charles de Valois, à qui nous offrîmes la Couronne de France...

— Mais... cette maison n'a-t-elle pas été surveillée... n'est-elle pas surveillée, encore, par les gens de Messire Enguerrand de Marigny, et, notamment, par le Sénéchal de Fontainebleau, Messire Nicolas de Garlande?

— Ma maison d'Arbonne, suspecte, à Marigny, en effet, et pour cause... fut surveillée, par les gens du Roi... notamment par Nicolas de Garlande — pendant plusieurs mois... Mais, je sais que, depuis quelques temps, les espions, qui rôdaient, nuit et jour, aux alentours, se sont éloignés...

— Bien!

— Du reste, c'est dans la grotte, et non dans la maison, que j'ai dessein d'enfermer, momentanément, les prisonnières... je dis « momentanément », car si l'œuvre de Roland, ordonnée par vous, s'accomplit, promptement — et nous devons l'espérer — nous n'aurons bientôt plus rien à redouter de ceux qui peuvent, encore, aujourd'hui, nous atteindre et nous abattre... Dès lors, ces... otages, que je retiens, nous seront inutiles.

— Vos prisonnières vivront-elles, dans cette grotte, sans que leur santé en souffre?

— Oui... La grotte est très vaste, très aérée... et, même, éclairée, suffisamment, à certains endroits, par la lumière du jour... Au surplus, la nuit, elles pourront, au besoin, sortir, et se promener, à leur gré, dans le jardin qui entoure la maison... Tristan portera, jusques en la grotte, des meubles, qu'il prendra dans la maison... et grâce auxquels l'installation, provisoire, des prisonnières, sera assurée... Enfin, on pourrait, si cela était nécessaire, les loger dans la maison, même, en prenant des précautions pour qu'elles ne communiquent point au dehors...

— Bien!... Mais... vous, Monseigneur... que ferez-vous?

— Je resterai, céans, demain, encore... et, la nuit prochaine, au petit jour, je partirai, à mon tour... J'irai rejoindre Tristan, et les prisonnières, à Arbonne.

— Ceci est dangereux!... Si l'on vous reconnaît, aux portes, quand vous y passerez, ou en ville, quand vous vous rendrez aux portes...

Le Franciscain détacha la chaîne... (P. 1580.)

— On ne me reconnaîtra pas... Je revêtirai, pour m'éloigner d'ici, des habits qui me transformeront, radicalement... J'arriverai, aux environs d'Arbonne, nuitamment, et je pénétrerai, dans la grotte, par la forêt.

— Bien!... Si j'ai tenu à avoir tous ces renseignements, Monseigneur, c'est que je suis certain, depuis quelques heures, que le petit Jehan de Saintray, l'homme d'Enguerrand de Marigny, connaît, ou, tout au moins, est sur le point de connaître que vous vous cachez céans...

— Ah !

— Oui !... Ses agents — de très fins limiers, croyez-le — sont sur vos traces... Ils savent que votre demeure, secrète... où nous sommes... est très proche de l'Église Saint-Julien-le-Pauvre... Mais ils n'ont pu la découvrir, encore, parce qu'ils n'ont pu se rendre compte, jusqu'ici, de ce fait : à savoir que l'on pénètre, céans, par l'Église... Toutefois, ils veillent... Ils ont des soupçons... L'Église est surveillée... Craignez que, avant longtemps, ils ne vous dépistent... Vous seriez, tôt, arrêté... Et, par suite, votre Œuvre, dont l'importance est capitale, serait gravement compromise... Fuyez donc, fuyez... le plus tôt possible !... Il vaudrait mieux que vous partissiez, cette nuit même, avec Tristan... Qui sait si, déjà, il ne sera pas trop tard ?... Avez-vous encore, quelque chose à faire, ici, désormais ?

— Oui !... Il me reste à exécuter un ordre, formel, que j'ai reçu, aujourd'hui, de Londres... et relatif à notre Grand Maître : Jacques de Molay... Vous saurez de quoi il s'agit... Il faudra que je vous entretienne, à se sujet... car votre aide, en cette occurrence, me sera très éminemment précieuse...

— Ne puis-je pas, seul, exécuter l'ordre, Monseigneur, en votre lieu et place ?

— Non !... Pour agir, fructueusement, nous ne serons pas trop de deux, surtout étant donné que nous sommes entravés à cause de la surveillance dont nous sommes l'objet...

— Bien !... Nous en recauserons... Pour le moment, occupons-nous du plus pressé... D'abord, de reconduire Roland... Puis, nous porterons, hors d'ici, ce cadavre... et, enfin, nous préparerons tout pour le prochain départ de Tristan, et des prisonnières... Est-ce dit ?

— C'est dit !...

. . . . . .

... Une heure après, Frezzini, et Roland, rentrèrent au Palais...

Les choses s'étaient passées ainsi que le Franciscain l'avait annoncé.

Frezzini avait persuadé, à Roland, qu'il s'était endormi, dans la chambre où on l'avait introduit lors de son arrivée en la demeure, secrète, du Père Richard... et le jouvenceau, tout désappointé, avait suivi le Majordome, convaincu, que, en rêve, il avait vu Juliette, et frappé Jean de Meung...

*
* *

... Puis, Tristan, et le Père Eloi, ayant enveloppé, dans un manteau, le corps de Clopinel, le portèrent, à travers les ruelles, désertes, jusque devant la Maison-Dieu.

Ils déposèrent le cadavre, sur la neige... et s'enfuirent, perdus dans la nuit noire.

*
* *

... Enfin, grâce à Tristan, le char fut construit, en moins d'une demi-heure.

Le Frère y attela les deux chevaux.

Juliette, et Clotilde, endormies, profondément, par le Père Éloi, furent couchées dans le véhicule, dont les rideaux, de cuir, furent rabattus, soigneusement.

Tristan monta dans le char, avec les deux Religieuses.

Et l'équipage, conduit par le Frère, sortit de la maison secrète, de l'Évêque de Saint-Georges...

Tristan avait reçu l'ordre d'arriver, à la poterne, à l'heure, même, où l'on en abattrait le pont-levis ; puis, et dès qu'il serait hors les murs, de s'éloigner, de Paris, le plus rapidement possible...

*
* *

... Il était cinq heures du matin quand l'Évêque de Saint-Georges, et le Père Éloi, se trouvèrent, seuls, dans la maison qui avait servi de prison, pendant près de six mois, à Clotilde, Juliette... et Jean de Meung...

XVI

AVATAR

... Vers sept heures, il y avait foule de fidèles en l'Église Saint-Julien-le-Pauvre.

C'était un dimanche, et, dès le matin, à tous les autels, on disait des messes, de demi-heure en demi-heure.

Comme l'une des messes venait de finir, et comme ceux qui y avaient assisté sortaient, nombreux, de l'Église... le Père Éloi, qui avait attendu ce moment pour s'éloigner de la maison, secrète, de l'Évêque de Saint-Georges... se mêla à la foule, compacte, des fidèles ; et put, par ainsi, passer inaperçu.

Quand il fut dehors, il se dirigea, rapidement, vers une ruelle qui serpentait au flanc de l'Église...

Il fit cent pas dans cette ruelle ; puis, il se retourna afin de s'assurer qu'il n'avait pas été suivi.

Il ne vit personne derrière lui.

Alors, il se remit en route... obliqua à gauche... traversa deux autres ruelles, étroites, quasiment désertes... et, marchant très vite, bien que sa marche fut ralentie parce que ses pieds s'enfonçaient, jusqu'aux chevilles,

dans la neige, à chaque pas qu'il faisait — il arriva, bientôt, proche du parvis de Notre-Dame...

Il s'arrêta devant une maison qui s'élevait au bord du petit bras de la rivière.

Derechef, il s'assura que, derrière lui, il n'y avait rien de suspect.

— Allons !... murmura-t-il, absolument tranquille, désormais.

Ayant tiré, d'une des poches de son froc, une toute petite clé, il l'introduisit, dextrement, dans la serrure d'une des portes de la maison... qui s'ouvrit.

Il entra.

La porte, lourde, massive, barrée de larges et très solides ferrures, se referma sur lui.

Il était dans un couloir étroit, long, obscur... dans lequel il s'engagea, et qu'il suivit à tâtons.

Au bout d'un instant, il arriva dans une petite cour, pavée, et il vit, devant lui, un escalier, en pierre, dont il descendit les degrés, entre deux hautes murailles, lépreuses, lézardées, humides, tapissées de mousses.

Au bas des degrés, il se trouva au bord de la rivière... en cet endroit bordée de masures, ayant, toutes, une double issue, l'une sur les ruelles avoisinantes, l'autre du côté de l'eau.

Il y avait, là, un bateau, amarré, par une chaîne, à un pieu fiché en terre.

Le Franciscain détacha la chaîne... s'embarqua... prit, en main, la perche, ferrée, qui était dans le bateau... et, la manœuvrant habilement, il s'éloigna.

Il aborda, moins de cinq minutes après, devant une maison de pierre, bien construite, de belle apparence, et qui contrastait, fort, avec les masures qui la flanquaient.

Quelques marches de pierre, à demi baignées dans l'eau, servaient, de port... et portaient des anneaux de fer, servant à attacher les barques.

Le Père Eloi, ayant mis pied à terre et amarré son bateau, s'engagea dans un jardinet, fort bien entretenu, qui s'étendait à droite de la maison, élevée sous l'un des contreforts, même, de Notre-Dame.

Ce devait être la demeure de l'un des Dignitaires Ecclésiastiques, attaché, tout spécialement, au culte de la Basilique.

Un moment après, le Franciscain pénétra, dans la maison, par une porte basse, ouvrant sur le jardinet.

Il évoluait, là, tout comme s'il avait été chez lui... en homme qui connaît, à merveille, les aîtres d'une demeure.

Ayant gravi, lestement, vingt marches d'un escalier, de pierre, dont les murailles étaient ornées de fines et très délicates sculptures, il arriva, au

premier étage, sur un palier... et il vit, devant lui, une porte, qu'il ouvrit, rien qu'en faisant jouer un loquet.

Alors, il pénétra dans une pièce, très vaste, bien éclairée par une immense croisée, donnant sur le jardin et sur la rivière, et d'où l'on voyait, de loin, à gauche, les hautes tours, ajourées, de Notre-Dame.

Il ferma la porte, au verrou, très soigneusement.

Puis, comme il était las, il s'assit, sur une chaise à bras, sculptée, dont le siège était garni de carreaux faits de riches étoffes — et qui était tout proche de la croisée.

Il s'étendit sur ce siège, commodément, pour se reposer, et, les yeux perdus dans l'espace qui s'étendait devant lui, il pensa...

* * *

...La salle avait un aspect étrange.

Dans un coin, on voyait un immense fourneau, en briques, surmonté d'une sorte d'auvent, en forme d'éteignoir renversé.

Ce fourneau était encombré d'alambics, de cornues, et autres instruments employés, alors, par des milliers de savants, qui vivaient, en leur laboratoire, tout occupés d'études relatives à la chimie, et, en même temps, cherchaient, tous, peu ou prou, patiemment, la pierre philosophale.

Près de ce fourneau, sur une large table, en chêne, aux lourds pieds tors, il y avait d'autres instruments: verres, compas, outils tranchants de toutes sortes, pots contenant des mixtures diverses... et puis, çà et là, des pierres, des minerais, des herbes, des racines... une écritoire, des plumes, des parchemins — même, des pièces éparses, rouages en cuivre, dentés... aiguilles, poids... ressorts... d'un usage inconnu à cette époque.

Au fond, on voyait deux vastes coffres, aux flancs massifs, bardés de fer, et dont les formidables serrures s'ouvraient par un mécanisme secret très compliqué.

A gauche de la porte, il y avait une sorte de lit, bas, étroit... vraie couche d'anachorète... et, tout à côté du lit, un gong, de grande dimension, qui devait produire des sons tonitruants.

Les murs, blanchis à la chaux, étaient garnis de planches, supportant d'autres cornues, d'autres instruments... et, pêle-mêle, des manuscrits... des têtes de morts et autres ossements humains... des paquets de plantes sèches... des bandes de cuir sur lesquelles étaient piqués des insectes... et des métaux fondus, or, argent, bronze... ou en poussière très fine, dans des coquilles.

De cet intérieur bizarre — où tout était en désordre... où une viole était oubliée sur un escabeau, près d'un banc supportant un calice, en vermeil, orné de pierreries et flanqué d'un couteau oriental à lame recourbée, dont le

manche était enrichi de coraux et de perles — il se dégageait une forte odeur d'aromates... dominée par le parfum, très violent, du musc...

... Pendant tout près d'un heure, le Franciscain, enfoncé dans sa rêverie, ne bougea pas.

Son corps, las, se reposait... pendant que son esprit œuvrait.

Ses yeux étaient, toujours, fixés droit devant lui, sur le paysage ambiant.

La neige avait cessé de tomber.

La bise ne soufflait plus.

La tempête, qui faisait rage, sur la ville, depuis la veille, s'était apaisée.

Maintenant, les Tours de Notre-Dame, perdues dans une fine teinte grise apparaissaient comme emmitouflées d'une fourrure d'hermine, que leur faisait la neige, accrochée, légèrement, aux moindres saillies de la pierre ouvragée.

Soudain, le Père Éloi se leva.

— Agissons!... dit-il... Je ne trouverais rien de mieux, à cette heure... Il n'y a pas une minute à perdre!

Il s'assura, d'abord, que la porte de la chambre était bien verrouillée.

Puis, il ouvrit l'un des coffres.

Celui-ci contenait des vêtements de toutes sortes... depuis les costumes, richissimes, des Hauts Dignitaires Ecclésiastiques : Chapes, chasubles, mîtres... brodées d'or, chargées de pierres précieuses — jusqu'aux jaquettes en tiretaine, aux sayons et hauts-de-chausses des manants... en passant par les robes aux manches larges et longues, aux pelisses des nobles, et les habits des chevaliers : hauberts... brassarts... gantelets et cuissarts.

Parmi tous ces costumes divers, le Franciscain choisit un habit d'homme du peuple : une jaquette en étoffe commune, grise... avec haut-de-chausses, chaussure, et bonnet assortis.

Il étendit ces vêtements sur un escabeau.

Après quoi, il referma le coffre.

Rapidement, il ôta son froc.

Il prit, sur la table, des ciseaux — c'est-à-dire deux lames, taillées en biseau, opposées l'un à l'autre, et qui tranchaient, en se rapprochant, sous l'effort du poing qui étreignait l'extrémité, arrondie, et souple, des lames jumelles, faites d'une seule pièce.

Cet outil au poing, il se mit devant une plaque d'argent poli, formant miroir... et il abattit, adroitement, sa longue barbe, ses moustaches, voire ses épais sourcils, et la couronne de cheveux, monacale, qui entourait son crâne.

Il ajusta une perruque faite de cheveux plats, roux, qui s'adapta, sur son front, à merveille.

Cette besogne accomplie, le Franciscain était méconnaissable.

L'Évêque de Saint-Georges, lui-même, ne l'aurait pas reconnu.

Jamais avatar ne fut plus complet... transformation plus radicale!...

En un clin d'œil, le Père Éloi eut endossé le vêtement qu'il avait tiré du coffre, depuis les chaussures, jusqu'au bonnet.

Il boucla sa ceinture armée d'un coutelas à lame épaisse, à manche de corne.

Enfin, il fit quelques pas dans la pièce, en voûtant sa haute taille... en se donnant cette attitude lasse, exténuée... cette démarche d'être courbé sous le faix, qui était propre à l'homme du peuple de cette époque... bétail humain usé, avant l'âge, par les privations, par la fatigue, que laissaient des travaux très durs, et par les maladies, presque toujours inguérissables, dans les bouges, sans lumière, sans air, où végétait, alors, le populaire.

Il parut satisfait.

Lors, il s'assit devant la table.

Il prit une feuille de vélin...

Dans une coquille, il versa, tour-à-tour, plusieurs liquides... en les dosant savamment, soigneusement.

Il trempa une plume dans cette mixture, et il écrivit, quelques mots, sur le vélin.

Au fur et à mesure que les caractères, ainsi tracés, séchaient... ils s'effaçaient : La feuille redevenait blanche, immaculée.

Alors, le Père Éloi prit un flacon, contenant un liquide transparent, qu'il versa sur le vélin.

Puis, il attendit que la feuille, mouillée, fut sèche.

Et, cependant, il battit le briquet et il alluma une cire.

Enfin saisissant le vélin, sec, et, derechef, immaculé, il le présenta, légèrement, à la flamme.

Les caractères qu'il avait tracés, sur la feuille, reparurent, presque aussitôt, en noir, et, désormais, indélébiles.

Cette expérience faite, il brûla le vélin, dont il jeta les cendres sur le sol; puis, ayant pris une autre feuille, il se disposa à écrire... en se servant du liquide, qu'il avait expérimenté... et après avoir mouillé, avec l'autre liquide, la feuille de vélin dont il allait se servir.

Evidemment, la personne à qui la missive, qu'il comptait rédiger, parviendrait... devait connaître les moyens à employer pour faire reparaître les caractères tracés par son mystérieux correspondant...

XVII

OU L'ON SE RENDRA COMPTE DU ROLE QUE LE PÈRE ÉLOI AVAIT JOUÉ PRÈS DE L'ÉVÊQUE DE SAINT-GEORGES

... Il écrivit ce qui suit :

« *Fait, à Paris, le neuvième jour du mois de Mars,*
« *en l'an de Grâce 1314.*

« *A Monseigneur le Comte de SAINT-POL,*
« *Grand Maître de l'Ordre du Temple,*
« *à LONDRES.*

« Monseigneur,

« C'est fait !...

« J'ai quitté le Père Richard il y a deux heures.

« L'œuvre s'est accomplie, la nuit dernière, selon vos prescriptions... « et selon nos prévisions, qui se sont réalisées, de point en point.

« Avant huit jours... moins, peut-être, l'ACQUETTA sera versée à « Philippe IV.

« Il mourra avant la fin de cette année... en novembre, prochain, pro- « bablement.

« A ce sujet, je vous fournirai des détails, plus circonstanciés, de vive « voix, dans dix jours.

« Dans dix jours, en effet, la besogne qu'il me reste à faire, ici, étant « accomplie, j'aurai pu quitter la France, et vous rejoindre, en Angle- « terre... pour servir, encore, avec un dévouement absolu... notre Ordre, « auquel mon intelligence, mon énergie, ma science, ma vie, appar- « tiennent !...

« Vous ne vous êtes pas trompé...

« Oui, l'Évêque de Saint-Georges a opéré avec des visées d'ambition « personnelle.

« J'en ai la preuve, certaine.

« Il a rêvé de faire Reine Marguerite de Bourgogne, uniquement pour « qu'elle lui donne la Tiare.

« J'ai lu le pacte, conclu entre eux.

« Il a été rédigé, avec une grande habileté, par le Père Richard... en « ce sens que la possession de ce pacte mettrait la future Reine dans la « main de son complice.

— Vous ferez porter, à Londres, aujourd'hui même, mon Frère... cette missive... (P. 1588.)

« J'aurais pu m'emparer de cet acte.

« Je ne l'ai pas fait... et pour cause.

« Il reste dans la maison, secrète, de l'Évêque de Saint-Georges, où « il sera saisi, aujourd'hui — grâce aux manœuvres que j'entreprendrai, « tout à l'heure — par les gens d'Enguerrand de Marigny.

« Cette pièce sera mise ès mains du Roi.

« Elle établit, de la manière la plus complète, que le Père Richard, et « Marguerite de Bourgogne, s'étaient unis pour abattre Philippe IV.

« Le Roi, et Marigny... séviront, avec toute la vigueur, et la rigueur « nécessaires... contre l'Évêque et la Princesse.

« Nous serons débarrassés, du même coup, de Marguerite... et du « Père Richard, qui comptait bien, devenu Pape, mettre, par surcroît, la « main sur les richesses du Temple, pour gouverner le Monde.

« Je ne laisse, derrière moi, aucune trace.

« Soyez tranquille, à ce sujet.

« Le Père Éloi a disparu, depuis un moment, déjà.

« Personne ne pourra le retrouver, désormais.

« Oui, ce soir, l'Évêque de Saint-Georges sera ès-mains d'Enguerrand « de Marigny.

« Avant de quitter sa maison, tout à l'heure, j'ai eu une longue con- « versation avec lui.

« Il m'a remis les fonds que vous lui avez envoyés... ainsi que votre « missive, relative aux actes qu'il devait accomplir quant au procès de « Jacques de Molay, et aux instructions que vous avez données, à son sujet, « dans le cas où il serait condamné à mort.

« C'est moi, à défaut du Père Richard, qui exécuterai — à la lettre — « les susdites instructions.

« Je mettrai tout en œuvre pour servir nos F.·. — ou... s'ils doivent « périr... ils assigneront à comparaître — comme vous l'avez souhaité — « le Roi, et le Pape, par devant le Tribunal de Dieu, avant un an.

« La sentence, ainsi que je l'ai indiquée, sera exécutée... contre Phi- « lippe IV — puisqu'il doit périr, soit que nos F.·. meurent, soit qu'ils « soient seulement condamnés... selon le vœu du Pape... à la détention « perpétuelle.

« Je prendrai, dès demain, toutes les mesures nécessaires pour qu'elle « soit exécutée, également, contre Clément V.

« Sachez que le Pontife est effrayé de tout ce qui se passe.

« Il connaît notre puissance, et il a peur.

« Dominé par Philippe, et par les gens du Roi, il redoute qu'on ne lui « fasse subir le sort de Boniface VIII.

« Il voudrait nous servir ; mais il ne le peut plus.

« Cet homme, qui fut un fort, est abattu, brisé... ce n'est plus qu'une « loque humaine.

« Il vit dans la terreur... depuis quelques mois.

« Il se claustre, avec ses familiers...

« Aucune personne étrangère ne l'approche.

« Il ne dort plus... et — tant il a peur qu'on ne l'empoisonne — il se « nourrit à peine.

« S'il s'assoupit, un moment, au cours des longues nuits qu'il passe « dans l'insomnie, il est hanté par d'effroyables cauchemars.

« Récemment, en rêve, il aurait vu tout son palais en flammes (1).

« On viendra à bout, très aisément, de ce peu redoutable adversaire... « qui, jusqu'à sa dernière heure, restera le renard gascon que le tigre « Philippe IV a tenu sous sa patte.

« Il méritera bien cette épitaphe qu'un Clerc a rédigée, pour lui, à « l'avance :

Hic, jacet umbra, et pulvis, et nihil (2).

« Les deux femmes que le Père Richard retenait, dans sa maison se- « crète, sont en lieu sûr, momentanément, sous la garde de Frère Tristan, « qui nous est, maintenant, tout dévoué.

« Nous les garderons, j'espère.

« Dans ce cas, je les ferai passer en Angleterre, près de vous.

« Là-bas, elles seront, mieux, sous notre main.

« Elles constitueront, pour nous, au besoin, un moyen de défense, par « surcroît, contre Philippe.

« Je sais qu'il a tenté, et fait tenter l'impossible, même, pour les « retrouver.

« Comme vous le savez, déjà... ces femmes sont : l'une, son ancienne « maîtresse... et, l'autre, sa fille.

« Jour par jour, je vous tiendrai au courant de tout ce qui se passera, « ici, et de mes moindres actes.

« Comptez sur moi... absolument.

« Je vous le répète : Avant dix jours... tout sera fait... et je vous re- « joindrai là-bas.

« Marie .·. Étoile des Mers .·. conduis-nous au Port du Salut .·. »

F .·. ÉLOI DE VAUVRIGNEUSE.

... Le Franciscain plia le vélin.

Il le scella, soigneusement.

Puis, il marcha vers la porte dont il tira les verrous.

Lors, saisissant un bâton au bout duquel il y avait une sorte de pomme, faite d'étoupes bourrées dans une peau, il frappa un coup sur le gong qui se trouvait près du lit, dans la chambre.

L'instrument gronda, formidablement.

Les vibrations s'étendirent jusque dans les profondeurs de la maison.

Tout à coup, un homme parut.

Un petit homme, maigre, à mine chafouine, aux yeux ardents.

(1) Le détail est historique.

(2) Ci-gît une ombre; puis, de la poussière; puis, rien.

Il portait un froc noir... dont le capuchon, noir également, était rabattu sur son front, et cachait, en partie, son visage.

Il ne s'étonna pas de voir son hôte sous son accoutrement.

Il l'avait reconnu, tout aussitôt.

Il dit, d'une voix pointue :

— Eh! quoi... vous êtes, céans, mon Frère?... Je suis aise de vous voir... J'ai entendu votre appel, et me suis empressé d'accourir.

— Vous ferez porter, à Londres, aujourd'hui même, mon Frère... cette missive... répliqua le Père Éloi, sans autre préambule.

— Aujourd'hui, même.

— Par un de nos F.·. en qui vous avez le plus confiance.

— Ce sera fait!

— Ce soir, je vous en remettrai une autre... que vous enverrez, de même... Prenez toutes vos mesures, à cet effet.

— Comptez sur moi, mon Frère!

Le Franciscain demanda :

— Quelles nouvelles, ce matin?

— Il paraît... répliqua le petit homme... qu'on a trouvé, il y a une heure, environ, devant la Maison-Dieu... sous la neige, le cadavre d'un des favoris du Roi...

— Ah!... qui?

— L'auteur du *Roman de la Rose*... le poète Jean de Meung, surnommé Clopinel... Il avait disparu depuis près de six mois... On dit qu'il a été assassiné... On ne parlera que de cela, dans Paris, aujourd'hui.

— Est-ce tout ce que vous savez, mon Frère?

— Oui!... Demeurerez-vous, céans?

— Je vais sortir... Mais je reviendrai, dans la journée... peut-être — ou, ce soir, au plus tard.

— Je resterai au logis, mon Frère... afin de me tenir tout à votre disposition, si vous avez besoin de moi...

— Merci!... Dieu vous garde!

— Dieu vous garde, mon Frère!... Le Grand-Maître saura que le Chorévêque (1) de Paris est, toujours, tout dévoué à l'Ordre...

Le petit homme sortit, emportant la missive que le Père Éloi avait écrite, un moment auparavant.

*
* *

... Le Franciscain, alors, mit son bonnet.

(1) On appelait ainsi, au Moyen Age, les vicaires chargés de suppléer l'Évêque dans l'administration des Églises et Monastères du Diocèse, et dans la Ville Épiscopale, lorsqu'il était absent.

— A l'œuvre!... murmura-t-il.

Il sortit, à son tour.

Il traversa le jardinet... s'engagea dans une allée bordée de grands arbres, qui s'étendait sous le chevet, même, de Notre-Dame.

Enfin, sans avoir rencontré personne, il arriva devant une porte basse, entourée d'un portique sculpté.

Il ouvrit cette porte, qui n'était fermée que par un loquet... et il se trouva dehors, à quelques pas du Parvis.

Il s'enfonça dans les ruelles qui environnaient la Basilique.

Bientôt, il s'arrêta devant l'entrée du Palais, demeure de Sa Majesté le Roi de France.

XVIII

OU MARIGNY REÇOIT LE FAUX ETIENNE LE ROUX

... Ce matin-là, de très bonne heure, Enguerrand de Marigny était venu au Palais, où il retrouva son fidèle Jehan de Saintray, qui, depuis longtemps, déjà, était à la besogne.

C'était dans la grand' salle où nous avons vu le Premier Ministre... la salle du Conseil, où Marigny avait reçu, six mois auparavant, Sœur Dorothée, et Nicolas de Garlande, peu avant l'Assemblée des Conjurés dans la grotte d'Arbonne.

Quand le Ministre parut, dans la salle, Jehan, assis devant la table, encombrée de pièces, avait préparé, selon son habitude, toute la besogne... examiné, étudié, patiemment, soigneusement, toutes les affaires intéressant l'État, sur lesquelles il devait appeler l'attention de son Maître.

Marigny s'assit.

Comme toujours, depuis quelques mois, il était mélancolique... morne; mais son regard, brillant, indiquait que cet homme, énergique, quoique découragé, inquiet... angoissé, même — était bien décidé à poursuivre, jusqu'au bout, son œuvre, dans l'intérêt du Trône, et de la France... et malgré toutes les difficultés qui, chaque jour, surgissaient devant lui, rendant sa tâche plus difficile.

— Quelles nouvelles?... demanda-t-il à Jehan... entrant, tout aussitôt, en matière, sans oiseuses conversations.

— Votre frère, Monseigneur Philippe de Marigny, Archevêque de Sens, nous mande que le Pape s'obstine à refuser d'ordonner la condamnation à

mort du Grand-Maître de l'Ordre du Temple, du Visitateur de France, et des Maîtres de Normandie et d'Aquitaine...

— Il fallait s'y attendre!... Clément V ménage la chèvre et le chou... A trop ménager tout le monde, on se perd!... Seuls, ceux qui veulent et agissent sont des forts!... Fais savoir à mon frère qu'il devra passer outre, selon mes instructions, et selon l'expresse volonté du Roi...

— Ce sera fait, Monseigneur.

— A propos du Roi... quoi de nouveau?

— Il a passé la journée, hier, dans son pavillon du bord de l'eau... avec son favori : Messire Enguerrand de Coucy... Il a reçu, le matin, Maître Gaucher Faber, qui lui a amené, dans l'après-midi, ce nain, ce Messire Jacques, le Maître Enlumineur de Maubuisson, qui vécut, pendant de longues années, avec cette Clotilde, et cette Juliette, à qui Notre Sire le Roi s'intéresse... Cet homme est resté deux heures durant avec sa Majesté.

— Tes espions n'ont rien découvert de nouveau relativement au refuge où l'Évêque de Saint-Georges a caché ces deux créatures?

— Rien de précis, Monseigneur!

— Ils sont malhabiles!

— Non pas, Monseigneur... permettez-moi de vous le dire, et de les défendre, par devant vous...

— Pourtant... en six mois, ils auraient dû...

— L'Évêque de Saint-Georges est adroit... Il a pris, contre ceux qui pouvaient l'atteindre, des précautions infinies, c'est certain... Plusieurs fois, mes hommes — et moi-même, du reste... car vous savez, Monseigneur, quels efforts j'ai tentés, en personne, pour obtenir le résultat, tant souhaité, qui nous serait si utile — plusieurs fois, nous avons été sur le point de le découvrir, ce refuge... Avant-hier, encore, j'ai cru que je tenais le servant du Père Richard : Frère Tristan... comme, il y a quelques jours, l'un de mes espions a cru tenir le Père Éloi, ce Franciscain de qui le Prieur de l'Abbaye de Saint-Jean-des-Vignes, près Soissons, nous a parlé, jadis, et qui, selon moi, sert l'Évêque de Saint-Georges... Mais, hélas!... on dirait que ces gens-là ont le don de se soustraire, quand cela leur plaît, à la vue de ceux qui les pourchassent... Il semble qu'ils peuvent passer à travers les murailles!... J'ai suivi Tristan... Je l'ai vu entrer dans l'Église Saint-Julien-le-Pauvre... J'y suis entré derrière lui... Je l'ai fouillée de fond en comble... Le Frère n'y était plus... Ces gens-là ne sont pas des sorciers... Ils n'ont pas, à leur disposition, l'anneau de Gygès, qui rendait invisible celui qui le portait... Ainsi que les plus adroits de mes limiers, j'ai acquis la quasi certitude que le refuge de l'Évêque est proche l'Église Saint-Julien-le-Pauvre... et, même, qu'il y a, entre ce refuge, et l'Église, une communication, secrète... Ce doit être par là que les gens de l'Évêque entrent dans sa maison, et qu'ils peuvent en sortir sans exciter la curiosité de personne... sans que l'on puisse

se rendre compte, exactement, de leurs faits et gestes... Je dois vous dire, Monseigneur, que j'ai apposté l'un de mes hommes dans une Chaire à Confession de l'Église, où il est bien caché, et d'où il peut voir ce qui se passe, sans être vu... Si Tristan sort... il le verra... Que je m'assure que la communication dont il a été question existe, entre l'Église, et la maison où vit l'Évêque... et celui-ci ne tardera pas à tomber entre nos mains!

— Souhaitons-le!... Ah! si je le tenais... lui, et ses deux prisonnières!... Quelle revanche!... Tout pourrait s'arranger, encore!... Dans huit jours... peut-être qu'il sera trop tard!... En effet, chaque heure perdue, dans les circonstances où nous sommes, donne une force, à nos ennemis, contre nous!... Le Roi a peur que l'Évêque ne mette à exécution sa menace... qu'il ne tue ces deux femmes qui constituent, entre les mains du Moine, un otage à coup sûr bien précieux!... Philippe refuse d'agir... Il ne veut pas m'entendre... Il ne voit plus les dangers qui menacent, à la fois, le Trône, l'État... et nous-mêmes!... Terrible et abhorrée situation!... Nous vivons, pieds et poings liés, un bâillon sur la bouche... les yeux grands ouverts, pourtant, comme pour mieux voir grandir les périls qui grossissent, davantage, de jour en jour, autour de nous!... Indicible torture!... Ah! oui, oui, si je tenais ce Père Richard, et ces deux femmes!... Comme tout changerait!... Comme ce Moine me paierait, chèrement, toutes les angoisses que, de par lui, j'endure, depuis six longs mois!... Donne des ordres, Jehan, pour que tes limiers redoublent de zèle et d'adresse!... Qu'ils me livrent l'Évêque de Saint-Georges!... Oh! qui me le livrera?... Toi-même, qui m'es si dévoué, mets-toi en campagne, très résolument... Notre destinée, vois-tu... la destinée de la France, tient, à cette heure, dans ce fait imbécile!... Oui, oui, je n'exagère rien : Le succès de notre œuvre est subordonné à si peu de chose!... Nous sommes tenus en échec pour des choses d'une importance considérable, parce que la vie de ces deux femmes est en jeu!... Quelle misère!... La vie de deux femmes peut coûter, à un grand pays, la vie de milliers d'êtres... ou reculer, de plusieurs siècles — qui sait? — l'accomplissement d'actes qui féconderaient du bonheur, de la joie, de la richesse, de la grandeur, au profit de toute une nation!... C'est pitoyable, vraiment!...

Marigny, ayant ainsi parlé, en proie à une surexcitation excessive, s'assit, et soupira.

— Nous aboutirons, peut-être, avant longtemps, Monseigneur... reprit Jehan... Le hasard nous viendra en aide!... Tenez, hier, encore, j'ai cru que j'étais sur une piste... Frezzini, et Marguerite de Bourgogne, sont sortis du Palais... Je les ai suivis...

— Où sont-ils allés?

— Du côté de l'Église Saint-Julien-le-Pauvre.

— Eh! bien?

— Malheureusement, ils m'ont disputé près de la Maison-Dieu...

— Maladroit!

— Oui, maladroit!... Cent fois maladroit... Je ne les ai retrouvés que comme ils rentraient au Palais...

— Quelle occasion... perdue!

— Je la retrouverai!

— Souhaitons-le... je le répète!... Ah! si mon ami Nogaret était encore là, pour m'aider!... Il est mort assez tôt pour ne pas voir tomber ce que nous avons érigé avec tant de peines!... Il y a des moments où j'envie son sort!... Quand ses yeux se sont fermés, pour toujours, il a pu voir notre Œuvre à son apogée... et se dire que nous saurions, après lui, l'y maintenir!... Nous... quand nous disparaîtrons — nous ne verrons que ruines autour de nous!... N'importe, je ferai mon devoir jusqu'au bout... Passons!... Occupons-nous, maintenant, des affaires de l'État... Mon frère, l'Archevêque de Sens, est-il bien sûr de l'Évêque d'Albano et des deux Cardinaux-Légats qui doivent siéger, avec lui, sur la place du Parvis Notre-Dame, le lundi après la Saint-Grégoire, pour juger, Jacques de Molay, et le Visitateur de France, ainsi que les Maîtres de Normandie et d'Aquitaine?

— Oui, Monseigneur.

— J'insiste sur ce point: Il faut qu'ils sachent que les Templiers doivent être condamnés.

— Bien, Monseigneur!

— A mort!

— Ils le sauront.

— Malgré les vœux de Clément V!...

— C'est dit, Monseigneur!

— Telle est la volonté, expresse, formelle, du Roi!... J'ai eu assez de peine à lui arracher cet ordre!... Il faut que les Templiers de Londres, qui nous bravent, nous menacent, avec une audace incroyable... sachent que nous n'avons pas peur!... Après?

Jehan de Saintray prit, sur la table, un parchemin.

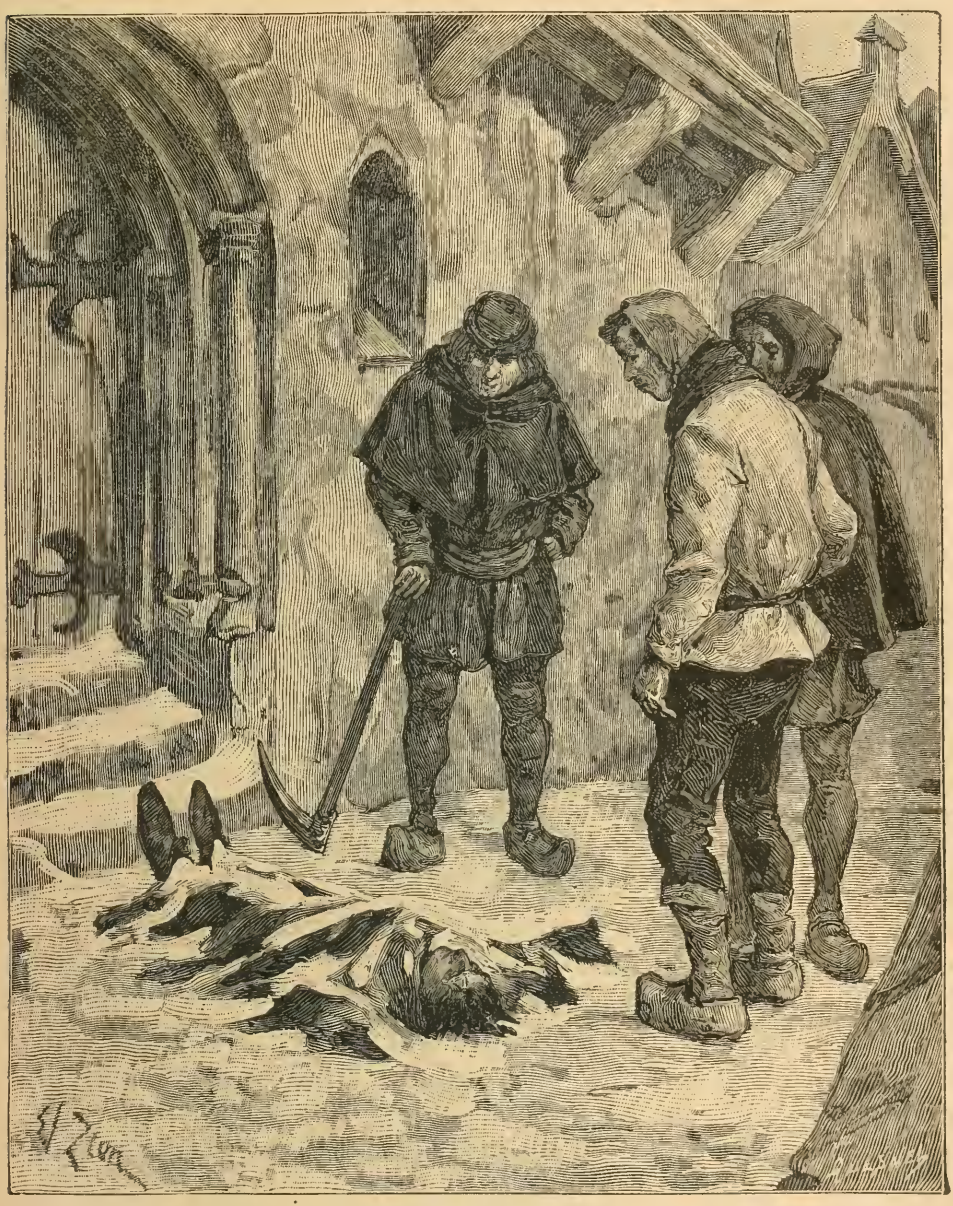
— Voici, Monseigneur... dit-il... une Charte, publiée par l'Association des Nobles de Champagne, constituée en vue de réagir contre l'absolutisme de la Royauté, et, particulièrement, contre les impositions qui ont été appliquées, cette année... Ce document à une certaine importance.

Marigny haussa les épaules.

— Lis-moi ce grimoire... fit-il.

Jehan de Saintray lut ce qui suit:

« A tous ceux qui verront, entendront ces présentes lettres, les Nobles et « les Communautés de Champagne: pour nous, pour les pays de Vermandois, « de Beauvaisis, de Ponthieu, de la Fère, de Corbie, et pour les Nobles et



— On a trouvé, tout à l'heure, devant la Maison-Dieu, sur la neige, le cadavre de Messire Jean de Meung... (P. 1595.)

« Communautés de Bourgogne, et pour tous nos alliés et adjoints étant dedans « les points du Royaume de France, Salut. Sachent tous que comme très « excellent et très puissant Prince, notre très cher et très redouté Sire, « Philippe, par la Grâce de Dieu, Roi de France, ait fait et relevé plusieurs « tailles, subventions, exactions non dues, changements de monnaie, et « plusieurs autres choses qui ont été faites : par quoi les nobles et les com- « munautés ont été moult grevés, et à moult grand méchef pour les choses

« dessus dites qui encore sont. Et il n'apert pas qu'ils soient tournés en « l'honneur et profit du Roi, ni du Royaume, ni en défense du profit « commun. Desquels griefs nous avons plusieurs fois requis et supplié, « humblement, et dévotement, le dit Sire, le Roi, que ces choses voulût « défaire et délaisser, de quoi rien n'a fait. Et, encore en cette présente « année courant pour l'an 1314, le dit Notre Sire le Roi a fait impositions « non dûment sur les Nobles et les Communs du Royaume, et subventions « lesquelles il s'est efforcé de lever; laquelle chose ne pouvons souffrir en « bonne conscience, car, ainsi, perdrions nos honneurs, franchises et li- « berté; et nous et ceux qui, après nous, seront. Par lesquelles choses, « dessus dites, nous les Nobles et Communautés dessus dits, et pour nous, « et pour nos parents et alliés, et autres dessus les points du Royaume de « France, en la manière que dessus est dit, avons juré et promis, par nos « sermens, loyalement et en bonne foi, par nous et nos héritiers, aux « Comtés d'Auxerre et Tonnerre, aux Nobles et Communautés des dits « Comtés, leurs alliés et adjoints, que nous, en la subvention de la pré- « sente année, et tous autres griefs et nouveautés non dûment faites et à « faire, en temps présent et à venir, que le Roi de France, Notre Sire, ou « autres, leur voudront faire, leur aiderons, et secourrons, à nos propres « frais, et dépens... Et à savoir qu'en cette chose faisant, avons retenu, et « retenons, voulu et voulons, que toutes les obéissantes, féautés, loyautés « et hommages, jurés et non jurés, et toutes autres droitures que nous « devons aux Rois de France, nos Seigneurs, et à nos autres Seigneurs, et « à leurs Successeurs, soient gardées, sauvées, et respectées... »

A diverses reprises, pendant qu'il écoutait la lecture de ce document, Marigny avait donné des signes, manifestes, d'impatience, de colère et d'indignation.

— Ils redressent la tête!... s'écria-t-il, enfin... courroucé... Il y a six mois, ils n'eussent point osé produire un pareil acte, où éclate leur insolence de jadis, si difficilement réduite!... Nous avons perdu, depuis plusieurs mois, tout le bénéfice de nos efforts de dix ans!... Oui, oui, c'est pitoyable!... Ils ne sentent plus peser, sur eux, la lourde main qui les a abaissés, et ils en abusent!... Ils savent que Charles de Valois règne, à présent, plus que le Roi lui-même!... Ils savent que leur ennemi — comme ils disent — c'est-à-dire cet Enguerrand de Marigny qui avait juré de donner toute la puissance, sur ce beau Royaume de France, à celui qui porte le sceptre... n'obtient plus rien de Sa Majesté Philippe IV!... Il faudrait sévir... sévir énergiquement, par les États, contre ces Nobles!... Excellente occasion, certes, de reconquérir tout le terrain perdu!... Hélas!... Quand je montrerai ce document à Notre Sire le Roi, il haussera les épaules... Il me dira de laisser faire... Il retournera s'enfermer dans le pavillon du bord de

l'eau où il passe ses journées dans la solitude... Et, le soir, il fera appeler Enguerrand de Coucy, à qui il parlera du passé, de sa maîtresse, et de sa fille!... Triste!... Triste!...

Il ajouta, après un temps de silence :

— Pourtant, je ferai mon devoir, tout mon devoir!... Mets cette pièce de côté, mon amé Jehan... Je la montrerai au Roi, et je lui indiquerai ce qu'il faudrait qu'il ordonnât, à mon sens, pour y répondre comme il convient...

Il dit, encore :

— Où est le temps, où, chaque jour, le Roi relisait un fragment du livre « *De Regimine principum* », écrit, pour lui, par ce Dominicain de la maison Colonna : Egidio, de Rome, qui fut son Maître, en son enfance, et qui lui inculqua le dogme du droit, illimité, des Rois!... Passons... Poursuis...

Jehan de Saintray, obéissant aux ordres de Marigny, ayant mis de côté l'acte qui avait excité la colère du Ministre, en prenait un autre, quand un des Capitaines de garde parut dans la salle.

— Monseigneur... dit-il... je vous apporte une nouvelle qui vous intéressera fort.

— Quelle?... demanda Marigny.

— On a trouvé, tout à l'heure, devant la Maison-Dieu, sur la neige, le cadavre de Messire Jean de Meung, Clopinel.

Le Ministre se leva, d'un bond.

— Le cadavre de Clopinel?... répéta-t-il.

— Oui, Monseigneur.

— La nouvelle m'intéresse, en effet, capitaine... s'écria Marigny.

Joyeux, il regarda Jehan.

— Est-ce que le Sort nous aiderait, enfin?... murmura-t-il.

Il reprit :

— Poursuivez?

Le Capitaine répondit :

— Il est certain que Messire Jean de Meung, Clopinel... qui a disparu, comme vous savez, Monseigneur, depuis plusieurs mois... a été assassiné.

— Assassiné?

— Oui, Monseigneur... Il a reçu un coup de couteau qui a dû l'abattre, net!... Messire Jean de Meung était vêtu magnifiquement, comme pour une fête... Il était enveloppé dans un manteau... La neige recouvrait le corps, en partie... Des manants, qui allaient à leur travail, l'ont vu... Ils ont écarté les plis du manteau... Ils ont mis à jour le cadavre... Un Moine, qui passait, là, a reconnu l'auteur du *Roman de la Rose*... On est venu au Palais, tout de suite, pour vous avertir de ces faits.

— Qui est venu?

— Le Moine qui a reconnu le mort.

— Où est-il?

— Il est là, Monseigneur... avec un manant — sans doute l'un de ceux qui ont trouvé le corps, devant la Maison-Dieu.

— Et le corps?...

— Il est resté là-bas... Les manants le gardent...

— Faites entrer le Moine, céans.

— Bien, Monseigneur.

— Donnez des ordres pour qu'on aille chercher le corps et pour qu'on l'apporte ici...

— Bien, Monseigneur.

— Et faites dire aux manants qui ont découvèrt le cadavre que je leur ordonne de se tenir à ma disposition...

— A l'instant, Monseigneur.

Le Capitaine sortit.

Un moment après, il reparut, précédant un Moine... accompagné d'un homme du peuple.

Or, cet homme du peuple n'était autre que le Père Éloi... le Franciscain...

* * *

... Interrogé par Marigny, le Moine répéta, au Ministre, ce que le Capitaine lui avait appris, déjà...

Il dit, comment, en passant devant la Maison-Dieu, il avait vu des manants occupés à retirer, de dessous la neige, qui le couvrait, le cadavre d'un homme... comment il s'était approché, pensant que son concours pourrait être utile... comment il avait reconnu Jean de Meung, qu'il avait vu, plusieurs fois, à Notre-Dame... comment, convaincu qu'il n'y avait plus rien à faire pour tenter de le rappeler à la vie, il avait prié, d'abord, pour le salut de son âme, et comment, enfin, il s'était empressé d'accourir, au Palais, pour donner la nouvelle aux gens de Justice.

— Le Capitaine, à qui j'ai parlé, m'a retenu... ajouta-t-il... désirant que je vous répète ce que je lui avais dit, Monseigneur... Et voilà comment j'ai eu l'honneur de me trouver en votre présence... puisque vous avez souhaité de me voir... pour entendre, de ma bouche, même, le récit de l'événement.

— Vous ne savez rien de plus?

— Rien, Mon seigneur.

Marigny, cependant, regarda le Père Éloi.

— Qui est cet homme?... demanda-t-il.

— Je ne le connais pas, Monseigneur.

Le Ministre parut surpris.

— Comment donc est-il entré céans?... demanda-t-il.

— Je suis prêt à vous l'expliquer, Monseigneur!... répondit le Franciscain.

— Parlez donc?

— Je parlerai devant vous, seul, Monseigneur... et, cela, pour des raisons dont vous apprécierez, bientôt, l'importance.

La surprise de Marigny augmenta.

Pourtant, il fit un signe à Jehan.

— Conduis ce Religieux dans la pièce voisine... dit-il... Et attendez que je vous rappelle.

Jehan parut inquiet.

Il lui déplaisait de laisser, seul, son maître, avec cet inconnu.

Il redoutait, toujours, pour Marigny, quelque embûche, de la part de de ses innombrables ennemis, prêts à tout, à coup sûr, pour se défaire de lui.

Il parut donc hésiter à se retirer.

Le Ministre le rassura, par un geste amical.

— Va!... Va!... lui dit-il, tout bas... Je serai prudent!...

Jehan sortit, avec le Moine...

XIX

LES RÉVÉLATIONS D'ÉTIENNE LE ROUX

— Parlez, maintenant?... fit, alors, Marigny, s'adressant au Père Éloi.

Celui-ci s'expliqua :

— Je suis entré, au Palais, Monseigneur, en même temps que ce Religieux, qui sort d'ici... En même temps que lui, je me suis trouvé par devant le Capitaine... Celui-ci put croire que je l'avais accompagné, céans... Le Religieux parla... Le Capitaine le retint — comme il allait se retirer — et s'éloigna... J'attendis... J'étais venu, au Palais, dans le but de vous voir... Il importait, même, que je vous visse promptement : Vous saurez pourquoi... Le Capitaine revint... Il dit, au Religieux, que vous l'appeliez... Je me levai, je suivis le Capitaine, et le Moine... C'était le moyen de me trouver, par devant vous, sans retard... Circonstance fortuite, qui me servait, et vous servait — vous comprendrez, bientôt, comment... Si j'avais agi différemment, il est certain que je n'aurais pu, en un pareil moment, vous joindre... moi, simple homme du peuple!... La nouvelle que le Religieux vous a apportée devait vous préoccuper à un très haut degré... Et, pourtant, Monseigneur, il est urgent que vous sachiez ce que je vais vous dire... Je pense que vous ne blâmerez pas mon acte, qui fut habile, en somme... Non, vous

ne me blâmerez pas d'avoir agi de ruse pour arriver, tôt, près de vous, et, ce, à cause de l'importance, encore une fois, de la révélation que j'ai à vous faire.

— Qui êtes-vous?

— Un Moine défroqué... chassé de son Monastère pour trop d'esprit d'indépendance... Jadis Frère Félibien... aujourd'hui, comme devant, Étienne Le Roux — vivant, tant bien que mal, et plutôt mal que bien, de toutes les aubaines que le Très-Haut m'envoie... mais libre, et joyeux, par tempérament, malgré la dureté des temps.

— Poursuivez?

— Monseigneur... un mien ami, homme de sac et de corde, dont l'escarcelle est vide aussi souvent que la mienne, a pu rendre, jadis, quelques services à votre très féal serviteur : Messire Jehan de Saintray.

— Quels?

— En qualité de limier pour guetter les faits et gestes de telle ou telle personne... Mon ami est adroit... Il le serait plus encore s'il était moins ivrogne... L'ivrognerie est son péché mignon... Cela lui ôte de ses moyens...

— Au fait!

— J'y arrive, Monseigneur... Croyez que je ne parle pas inutilement...

— Abrégez!

— Il y a quelques jours, mon ami eut, en poche, quelques sous parisis, qu'il tenait, me dit-il, des libéralités de Messire Jehan de Saintray... Nous les bûmes en une taverne que nous fréquentons, tous les deux... Et comme, n'ayant plus la moindre monnaie pour boire, encore, nous rêvions d'en avoir d'autre... mon ivrogne me confia dans quel but il travaillait pour Messire de Saintray... Il m'apprit qu'il s'agissait de retrouver un certain Évêque de Saint-Georges, que je connus, jadis... et deux femmes qu'il a enlevées... Ah! je vois, avec plaisir, Monseigneur, que mes propos commencent à vous intéresser...

Marigny, en effet, avait fait un mouvement, en écoutant parler son étrange interlocuteur...

— Poursuivez?... dit le Ministre.

Le Père Éloi continua, ainsi, son récit... qu'il inventait, de toutes pièces, comme on sait.

— Donc, mon ami, l'ivrogne, à moitié gris, déjà, me narrait tout cela, Monseigneur... au fond d'une taverne où nous buvions notre dernier pot de vin... quand, tout à coup, il se leva, précipitamment, me dit : « Viens!... Viens!... » et sortit, sans, même, vider son gobelet : fait indiquant, à coup sûr, qu'un événement de haute gravité préoccupait mon homme... jusqu'à l'oubli, complet, radical, de son vice le plus cher!... Il avait vu passer un Moine, un Franciscain... aux trousses de qui il se mit,

avec moi, incontinent — ce, je dois l'avouer, avec une adresse infinie, dénotant son habileté, et malgré son ivresse, qui paralysait, pourtant, en partie, ses moyens... Le Moine, suivi par nous, pénétra dans une maison écartée, touchant à un Monastère, non loin de l'Église Saint-Julien-le-Pauvre... Or, vous conviendrez, Monseigneur, que mon ami servait, avec dévouement, Messire Jehan de Saintray, quand je vous aurai dit, seulement, que ce Moine s'appelle le Père Éloi.

— Poursuivez?... Poursuivez?... dit Marigny... que le faux Étienne Le Roux intéressait fort, comme on le conçoit.

— Nous demeurâmes, mon ivrogne, et moi, pendant une heure, environ, proche de la maison où le Moine était entré... attendant qu'il sortît...

— Eh! bien?

— Vaine attente!... Nous constatâmes, enfin, que la maison devait avoir une double issue, et nous conclûmes que le Moine était sorti par l'autre, assurément...

— Après?...

— Nous nous remîmes en route... Mon ami était très dépité d'avoir perdu la trace du Moine... Nous errâmes, longtemps... brinqueballant... marchant au hasard... cherchant pâture... gîte... joie... oubli, quelconque, et par quelque moyen que ce fût — de notre détresse!... Cependant, j'avais interrogé mon ami, relativement aux entreprises qu'il tentait au profit de Messire Jehan de Saintray... Il m'apprit tout... Il me fournit tous les renseignements nécessaires pour agir, et me dit, enfin : « On a promis dix marcs d'or — c'est-à-dire une somme énorme : La possibilité d'être ivre jusqu'à sa dernière heure — à celui qui découvrira le refuge de l'Évêque de Saint-Georges et des deux femmes qu'il a enlevées... Part à deux, mon amé compagnon... Tu es adroit... Travaillons ensemble... A nous deux, nous ferons double besogne... Et, qui sait?... peut-être gagnerons-nous les dix marcs d'or, en unissant nos efforts ».

— Vous acceptâtes?

— Oui, Monseigneur!... Que ne ferait-on pas, pour avoir dix marcs d'or?...

— Poursuivez?

— Mon ami me dit que, à plusieurs reprises, il avait cru qu'il était sur la bonne piste... Selon lui, le refuge de l'Évêque de Saint-Georges devait se trouver aux alentours de l'Église Saint Julien-le-Pauvre...

— Sur quels indices cette idée était-elle basée?

— Voici : Trois fois, ayant suivi le Servant de l'Évêque : Frère Tristan... il l'avait vu rôder aux environs de l'Église... et, trois fois, le Frère lui avait échappé!... Une quatrième fois, il l'avait vu pénétrer dans l'Église, il y était entré, derrière lui... et il n'avait pu le retrouver.

— Après?

— Il en était arrivé à se dire qu'il y avait, certainement, entre la maison où se cachait l'Évêque, et l'Église, une communication, secrète, qu'il fallait découvrir...

Le récit du faux Étienne Le Roux intéressait, de plus en plus, Marigny... d'autant mieux que, à moins d'une heure d'intervalle, cet homme répétait, quasiment mot pour mot, au Ministre, ce que lui avait dit, déjà, d'autre part, Jehan de Saintray.

— Or, que fîtes-vous?... interrogea Marigny.

— Mon ami, et moi, nous nous quittâmes, Monseigneur... C'était il y a cinq jours... Depuis, je n'ai pas revu mon ivrogne, bien que j'aie parcouru, pour le retrouver, tous les bouges, toutes les tavernes qu'il hante... J'avais réfléchi, longuement, à la proposition qu'il m'avait faite... Je vous le répète, j'étais tenté par l'appât des dix mares d'or promis... Je voulais que nous opérions, d'un commun accord, pour gagner la forte prime que Messire Jehan de Saintray devait verser à celui qui lui indiquerait le refuge de l'Évêque... Mais, comme je ne pus joindre mon ivrogne, malgré toutes mes recherches...

— Eh! bien?

— Je me décidai à agir seul...

— Mais...

— Quitte à partager avec mon ami, en cas de réussite, car il faut agir honnêtement!... Après tout, il avait levé le gibier : Il me semble juste qu'il en ait sa part...

— Et vous vous engageâtes dans l'aventure?

— Oui, Monseigneur!

— Vous réussîtes?

— Oui, Monseigneur!

— Comment?

— Je vais vous le dire.

— Parlez donc!... De par Dieu, si vous dites vrai... si vous avez découvert, réellement, le refuge de l'Évêque... votre fortune est faite!

— Je m'installai, à demeure, dans l'Église Saint Julien-le-Pauvre... Pendant trois longs jours, je ne vis rien de suspect... Je commençais à désespérer... Cependant, et pour occuper mon temps... je visitai l'Église avec une attention soutenue... J'en examinai les moindres coins et recoins... les bancs, les Chaires à Confession, les autels, les pièces réservées aux prêtres... J'en arrivai à connaître l'Église à merveille... J'avais cherché à savoir où aboutissaient toutes les portes, petites et grandes, qui s'ouvraient dans l'Église...

— Fort bien!

— Or, j'avais constaté que l'une des portes, une toute petite porte...

— Voilà une découverte qui vous vaudra moisson, Messire!... (P. 1607.)

pratiquée dans la muraille, au fond de la Chapelle des Fonts Baptismaux, ne servait pas... ne pouvait pas servir aux prêtres de l'Église... en ce sens que, au delà, d'après mes observations, il n'y avait aucun bâtiment formant partie, intégrante, de la Paroisse... Je dois vous dire, Monseigneur, que j'avais parcouru tous les environs... que j'avais erré, longuement, aux alentours de l'Église... J'avais remarqué que, tout près de Saint Julien-le-Pauvre, du côté Occidental, s'élevait une maison, haute de deux étages, dans laquelle on peut pénétrer par l'une des ruelles avoisinantes... M'étant orienté, je m'assurai que la porte de la Chapelle des Fonts Baptismaux devait s'ouvrir du côté de cette maison... Et je me dis, enfin, que, si l'on pénétrait, comme je le supposais, de l'intérieur de l'Église dans la maison prochaine, ce ne pouvait être que par cette porte... Par ainsi, tout s'expliquait... Les gens que nous avions vus entrer dans l'Église, et que nous n'avions pas retrouvés, ne s'étaient pas évanouis, sans doute... Ils n'avaient pu disparaître... s'envoler... se dissoudre... Certainement, ils étaient entrés, dans la maison de la ruelle, par l'Église... Combinaison adroite, Monseigneur... En effet, qui s'étonnerait de voir quelqu'un entrer dans une Église?... On pénètre, dans la Maison de Dieu, sans exciter la curiosité, ni la défiance de personne... Au lieu que l'on peut observer, curieusement, les allées et venues des gens qui vont, et viennent, autour d'une maison particulière... Une pareille et si adroite combinaison avait été inventée, certes, par des individus ayant le plus grand intérêt, pour une cause quelconque, à se cacher... Et puis, pour avoir eu la possibilité de mettre à exécution une combinaison pareille, il fallait avoir des rapports avec les Prêtres du lieu... Il fallait qu'ils fussent au courant de ce qui se passait... qu'ils eussent donné l'autorisation d'agir... Or, le Père Richard, Évêque de Saint-Georges, mieux que tout autre, n'était-il pas placé pour obtenir, des Prêtres de Saint Julien-le-Pauvre, l'autorisation nécessaire?

— Tout cela est fort judicieusement déduit!... Poursuivez?... dit Marigny, tout à fait enthousiasmé.

Le faux Étienne le Roux reprit :

— Je décidai que je me tiendrais non loin de cette porte, dissimulé, comme en prières, dans le plus obscur recoin de l'Église... que je ne perdrais pas de vue cette porte... et que je verrais, par suite, quiconque l'ouvrirait, soit pour passer de l'Église dans la maison, soit pour sortir, de la maison, par l'Église...

— Qu'arriva-t-il?

— Rien!... Le premier jour.

— Mais le lendemain?

— C'était avant-hier.

— Eh! bien?...

— Attendez, Monseigneur... La nuit était venue... L'Église était déserte... Deux Religieux, qui avaient allumé des cires, quelques minutes au-

paravant, avait laissé tomber un encensoir, sur les dalles, non loin de moi, et n'avaient pas pris soin de relever les charbons, à demi carbonisés, et les cendres... Je ramassai les cendres... Et, sûr que personne ne pouvait me voir, je répandis ces cendres devant l'huis...

— Dans quel but?

— Ne le pressentez-vous pas?

— Non!

— Je m'étais dit que l'heure était venue où j'allais être contraint de sortir de l'Église... et que, par suite, il me serait impossible d'exercer, à cet endroit, la surveillance, continue, que j'avais exercée tout le jour... Je me dis que la porte serait ouverte, peut-être, pendant la nuit... Je me dis que, le lendemain, de très bonne heure, je reviendrais, à l'Église, dès l'ouverture des portes du Saint-Lieu, et que, si, au cours de la nuit, la porte secrète avait été ouverte, je m'en apercevrais en examinant la cendre, répandue, par moi, sur le seuil... cette cendre ayant été poussée, en quart de cercle, lors de l'ouverture de la porte...

— Vous êtes un habile homme!

— Un moment, j'avais eu l'idée de me cacher dans une Chaire à Confession... et d'y passer la nuit... Mais, réflexion faite, j'estimai que le moyen était dangereux... Je risquais d'être surpris... et de perdre, par conséquent, le bénéfice de mes opérations qui ne devait pas m'échapper, pourvu que je fusse, à la fois, patient, et prudent...

— Fort bien!

— Du reste... la porte pouvait s'ouvrir... les gens que j'épiais pouvaient passer... Comment voir, dans les ténèbres?... Comment les suivre... et comment sortir de l'Église, avec eux, sans me trahir?...

— Vous avez agi avec autant de prudence que d'adresse... Oui, oui, vous êtes un habile homme!... Donc, vous revîntes, le lendemain, à l'Église?

— Oui, Monseigneur!...

— Qu'observâtes-vous?

— La petite porte avait été ouverte...

— Ah!

— Oui!... La cendre était écartée, en quart de cercle... On était sorti, de la maison voisine, par l'Église.

— Ou on était entré dans cette maison, toujours par l'Église.

— Non, Monseigneur... On était bien sorti de la maison.

— Comment avez-vous pu le savoir?

— C'est bien simple!

— Voyons?

— Les pas de l'individu qui était sorti de la maison, par l'Église, s'étaient imprimés sur la cendre... et leur empreinte, très nette, était

tournée, les doigts du côté de l'Église, les talons du côté de la maison... Preuve que l'individu était sorti de la maison...

— Mais n'y avait-il pas des empreintes, en sens contraire?

— Non, Monseigneur... Preuve que l'individu était sorti; mais n'était pas rentré.

— Fort bien!...

— Ce n'est pas tout.

— Poursuivez?

— L'homme qui était sorti de la maison devait être un Moine.

— Expliquez-vous?

— L'empreinte du pied, marquée dans la cendre, permettait de voir le contour d'un talon, nu, et le dessin, très net, de l'extrême bout d'un orteil... Preuve que l'individu était chaussé seulement de sandales, préservant la partie charnue du pied; mais qui étaient, alors, mal ajustées, sans doute, puisque le talon, et l'orteil, avaient laissé une empreinte très visible... Or, les Moines portent de pareilles chaussures... Voilà pourquoi je demeurai certain que l'homme, qui était sorti de la maison, était... ne pouvait être qu'un Moine.

— C'est fort judicieusement déduit.

— J'eus la preuve, bientôt, que je ne m'était pas trompé.

— Dites?

— Je m'étais mis aux aguets, dans l'Église... non loin de la petite porte... à l'endroit, même, où, déjà, j'avais observé, la veille.

— Eh! bien?

— J'étais, là, depuis une demi-heure, environ... Il était tôt: le jour venait de poindre... lorsque...

— Lorsque...

— J'aperçus un Moine... ou, plutôt, un Frère... rôdant, près de la Chapelle des Fonts-Baptismaux... et regardant, tout autour de lui, attentivement...

— Or, ce Frère...

— Ce Frère, enfin, Monseigneur, sûr qu'il était seul, dans l'Église — car je m'étais si bien blotti dans le coin, le plus obscur, d'une Chapelle, qu'il n'avait pu me voir, — ce Frère se dirigea, rapidement, vers la petite porte...

— Après?

— Il l'ouvrit.

— Ah!...

— Et il disparut...

— C'est merveilleux!... J'admire votre adresse, et votre patience!...

— Je sortis de ma cachette, un moment après... c'est-à-dire quand je pus croire que le Frère ne reparaîtrait pas...

— Que fîtes-vous?...

— J'examinai les empreintes laissées, dans la cendre, par les pieds du Frère.

— Bien?

— Et je constatai que ces empreintes, tournées, cette fois, en sens contraire des autres, étaient absolument pareilles à celles-ci...

— Lors... de ce fait, vous conclûtes...

— Que le Frère qui venait de passer le seuil de cette porte... était le même que celui qui était sorti, de la maison, pendant la nuit précédente.

— Mais... ce Frère...

— Dites, Monseigneur?

— Vous ne le connaîtriez pas, malheureusement?

— J'avais vu le Frère pour la première fois; mais, en lui, et grâce au signalement, très détaillé, que m'avait tracé, de Frère Tristan, mon ami l'ivrogne... j'avais reconnu, de manière absolument certaine, le servant de l'Évêque de Saint-Georges.

— Admirable résultat!... Vous aviez, donc, acquis, dès lors, la certitude : 1° — que l'habitant de la maison voisine pouvait y pénétrer, directement... sans exciter la curiosité, indiscrète, de personnne... en passant par l'Église,.. et, 2° — que l'habitant de cette maison, en laquelle vous aviez vu revenir, au matin, l'homme qui en était sorti la nuit, c'est-à-dire Frère Tristan... ne pouvait être que l'Évêque de Saint-Georges?

— Oui, Monseigneur!

— Admirable résultat, je le répète!... Or, que fîtes-vous!... J'attends... avec une impatience, indicible... la suite de vos très intéressantes révélations, qui vous vaudront, soyez en sûr, toute ma gratitude...

— Je voulus en savoir davantage... Je résolus de demeurer, toute la journée, dans l'Église, aux aguets...

— Bien!

— Il me semblait que je serais récompensé, magnifiquement, de ma peine.

— En fûtes-vous récompensé, selon vos prévisions?

— Au delà de toutes mes espérances... ainsi que vous allez en juger, Monseigneur.

— Voyons?

— Au cours de cette journée... je vis entrer, dans l'Eglise, et passer par la petite porte... plusieurs fois : Frère Tristan... Puis, dans l'après-midi, le Florentin Frezzini et la Princesse Marguerite de Bourgogne...

— Le Florentin Frezzini et Marguerite de Bourgogne?

— En personne, Monseigneur!...

— Vous en êtes sûr?

— Je les ai vus comme je vous vois.

— Voilà une découverte qui vous vaudra moisson, Messire!... s'écria Marigny... dans un transport d'allégresse...

— Tant mieux, Monseigneur!

— Poursuivez?... Poursuivez?

— Le Florentin Frezzini et la Princesse Marguerite de Bourgogne demeurèrent longtemps... fort longtemps, dans la maison: Plus de deux heures... Je les vis sortir, enfin... Ah! pourquoi mon ami, l'ivrogne, avait-il disparu? A deux, nous eussions agi plus fructueusement!... Un moment, je fus prêt à me mettre au pourchas de la Princesse... Mais je décidai, après réflexion, que je demeurerais dans l'Église... J'étais persuadé que les découvertes que je ferais, en restant, aux aguets, dans la Chapelle, me serviraient davantage... Peu après le départ de la Princesse, et de son Majordome... je vis passer, par la petite porte, avec Frère Tristan... le Père Éloi... Ce fut tout... La nuit était tombée... Il me fallut sortir de l'Église... Mais je guettai, au dehors... Et bien m'en prit, Monseigneur, comme vous l'allez voir.

— Parlez?

— Le soir... assez tard — je vis entrer dans l'Église, par une porte qui était restée ouverte, tout exprès, sans doute, à cet effet, et sur des ordres donnés, assurément, par les Prêtres de l'Église... je vis entrer, disais-je — Frezzini, et un jeune homme que je ne reconnus pas, tout d'abord... Je l'avais vu, j'en étais certain... Mais, où?... Dans quelles circonstances?... Voilà ce que je n'aurais pu dire... Soudain, je me rappelai son nom...

— Dites-le?

— Roland.

— Roland?

— Oui, Monseigneur!... Je l'avais vu à la Maison-Dieu, où, souffrant, il y a six mois, je passai quinze jours...

— Mais...

— Ce jeune homme, ce Roland... Monseigneur... est l'élève de Maître Gaucher Faber, Chirurgien de notre Sire le Roi... Il me donna des soins, pendant ma maladie, à la Maison-Dieu, où il venait tous les jours...

— Je connais ce jeune homme... Mais, qu'est-ce que ce Roland a pu faire, chez l'Évêque de Saint-Georges, où Frezzini l'avait conduit?

— Je l'ignore, Monseigneur.

— C'est étrange!... Et... dites-moi, demeura-t-il longtemps, en la maison?

— Oui... Au moins pendant deux heures.

— Il en sortit, enfin?

— Oui.

— Toujours avec Frezzini?

— Toujours !... Et les yeux bandés...

— Les yeux bandés ?

— Oui... J'avais omis de vous fournir ce détail, qui a son importance... Lorsqu'il était arrivé, vers l'Église, et lorsqu'il en sortit, il avait les yeux bandés... Frezzini guidait ses pas... Enfin, ils s'éloignèrent.

— Et que fîtes-vous ?

— J'étais transi... affamé !... Et, pourtant, je résolus d'user mes dernières forces à suivre, jusqu'au bout, la piste sur laquelle je m'étais engagé... J'allai me remettre aux aguets, dans la ruelle prochaine, devant la porte par laquelle, selon moi, on devait pénétrer dans la maison de l'Évêque de Saint-Georges.

— Après !

— J'avais été bien avisé.

— Parlez ?...

— En effet... il y avait une heure, environ, que je grelottais, dans la neige, sous le vent... quand j'entendis, soudain, une sorte de grincement, qui vibra, dans la nuit... La porte s'ouvrit... Et je vis paraître...

— Qui ?

— Deux formes noires... portant un fardeau assez pesant.

— Ah ?

— Les hommes s'éloignèrent.

— Vous les suivîtes ?

— Certes !...

— Jusqu'où ?

— Jusque devant la Maison-Dieu.

— Après ?

— Ils déposèrent le fardeau sur la neige et s'enfuirent

— Mais... ces hommes...

— C'étaient... Frère Tristan et le Père Éloi.

— Alors... s'écria Marigny, de plus en plus enthousiasmé, et pour cause, certes — alors... ce fardeau, que Frère Tristan, et le Père Éloi, avaient déposé, sur la neige... devant la Maison-Dieu, c'était le cadavre de Jean de Meung, Clopinel.

— Oui, Monseigneur.

— Jean de Meung, Clopinel... a donc été tué, la nuit dernière, dans la maison de l'Évêque de Saint-Georges, sur l'ordre de celui-ci, c'est probable... et le corps de la victime a été porté, hors du logis, secret, de l'Évêque... par ses complices !... Messire, ces révélations vous vaudront moisson, je ne saurais trop vous le répéter... riche, très riche moisson !... Car, en vérité, vous êtes un homme habile... Je ne l'oublierai pas... Vous demeurerez attaché à mon service, si cela vous convient... J'aime les hommes de votre trempe,

— Capitaine... faites abattre cette porte!... (P. 1613.)

qui mettent un pareil dévouement, une pareille adresse, une pareille endurance au service d'une cause.

— Monseigneur... je suis tout joyeux, et, en même temps tout confus de tant d'éloges... tout heureux, tout fier, de vous voir, envers moi, si bienveillant!... dit le faux Étienne Le Roux — qui était plus habile, encore, cent fois, comme on sait... que ne le supposait Marigny.

Le Ministre reprit :

— Donc... les complices de l'Évêque Saint-Georges : Frère Tristan, et le Père Éloi, ayant déposé, sur la neige, devant la Maison-Dieu, le cadavre de leur victime : Jean de Meung... s'enfuirent.

— Oui, Monseigneur.

— Vous les suivîtes?

— Certes.

— Ils retournèrent à la maison, secrète, du Père Richard?

— Oui.

— Ils y rentrèrent par la porte de la ruelle?

— Oui.

— Or, que fîtes-vous?

— Je demeurai, là... Il me semblait que tout n'était pas fini... Il me semblait que, en attendant, en observant, j'apprendrais encore quelque chose d'intéressant.

— Et... cette fois encore, l'événement justifia-t-il vos prévisions?

— Oui, Monseigneur.

— Dites?

— Trois longues heures se passèrent... J'avoue que, plusieurs fois, perdant patience... du reste, plus que jamais affamé, et transi... je fus prêt à m'éloigner... Mais, comme j'allais m'éloigner, enfin...

— Eh ! bien?

— La porte de la maison se rouvrit... A ma grande surprise, je vis paraître un char...

— Un char?

— Auquel deux chevaux étaient attelés... Un char, très vaste, dont les rideaux, de cuir, étaient soigneusement tirés.

— Après ?

— Frère Tristan conduisait les chevaux, par la bride... Quand le char fut dans la ruelle, le Frère referma la porte... Il se hissa dans le véhicule... qui s'éloigna.

— Bien entendu, vous le suivîtes, encore ?

— Oui, Monseigneur.

— Où vous conduisit-il ?

— Le char, conduit par Tristan, parcourut les ruelles qui serpentent entre la Maison-Dieu, et Notre Dame... Il arriva, après une heure de marche, difficile, dans la neige, où les chevaux glissaient, à chaque pas... à un trait de flèche, environ, de la Tournelle.

— Et puis ?

— Là, il s'arrêta.

— Pourquoi ?

— Tristan voulait attendre, sans doute, l'heure de l'ouverture des portes.

— Elles s'ouvrirent.

— Oui, Monseigneur... Lors, le char s'éloigna.

— Il passa la poterne?

— Oui, Monseigneur.

— Sans coup férir?

— Sans coup férir !

— Personne, aux portes, parmi les hommes de garde, ne chercha à voir ce qu'il y avait dans le char ?

— Personne !

— Ville bien gardée !... s'écria Marigny, avec dépit.

Puis, il demanda :

— Présentement, donc... Frère Tristan court les routes, sur son char... et dans la direction du Sud?

— Oui, Monseigneur !

— Et, vous n'avez pu savoir ce qu'il y avait, dans son char, ni les raisons de l'exode du Frère ?

— Je suppose, Monseigneur, que le char contenait les deux prisonnières que le Père Richard détenait dans sa maison secrète... et que Frère Tristan a dû conduire dans quelque autre retraite, où elles seront plus à l'abri de vos poursuites, car l'Évêque de Saint-Georges se doutait, assurément, que vos limiers étaient sur la bonne piste...

— Vous avez raison !

Marigny réfléchit, un moment; puis, il dit :

— Il est regrettable que votre ami, l'ivrogne, n'eût point été, alors, avec vous... Pendant que l'un de vous serait venu me faire part de vos découvertes, l'autre aurait pu suivre le char, et je saurais, bientôt, où s'est réfugié le Frère... Je conçois, fort bien, que... las comme vous l'étiez — et, du reste, comprenant qu'il y avait plus d'intérêt, pour moi, à connaître, immédiatement, les faits que vous m'avez appris, qu'à savoir, exactement, le lieu de la nouvelle retraite des prisonnières du Père Richard — vous ayiez pris le parti de laisser Tristan s'enfuir, pour venir, au Palais, m'informer de vos découvertes... Résumons, donc, l'entretien... Il résulte, de tout ce que vous m'avez dit, que vous pouvez me guider jusqu'à la maison, secrète, de l'Évêque de Saint-Georges ?

— Oui, Monseigneur.

— Tout de suite ?

— Tout de suite...

— Il est certain que le Père Richard s'y trouve, encore?

— A moins, Monseigneur, qu'il n'ait pris la fuite, par l'Église, tandis que j'étais aux aguets du côté de la ruelle... ou, à moins qu'il ne soit sorti, de chez lui, après l'exode de Frère Tristan... que j'ai suivi, comme vous savez... Mais cela m'étonnerait... Certes, le Père Richard a eu des raisons pour ne

pas s'éloigner de Paris, en même temps que Tristan et les prisonnières... Il doit avoir encore quelque besogne à accomplir... Il fuira, à coup sûr; mais, selon moi, il ne fuira que quand sa besogne sera faite... et, fort probablement, la nuit prochaine...

— Si je lui en laisse le temps!

Marigny garda le silence.

Il réfléchissait.

Soudain, il se leva, et appela.

— Jehan?

Jehan de Saintray parut:

— A-t-on apporté, céans, le cadavre de Clopinel... demanda Marigny.

— Oui, Monseigneur.

— Où est-il?

— Dans la salle des gardes.

— Bien!... Que deux hommes restent près de ce cadavre... Et que personne ne puisse pénétrer dans la salle... Donne l'ordre à un des Capitaines de garde de se tenir prêt à m'accompagner avec vingt cavaliers... Tu viendras avec moi...

— Où donc, Monseigneur?...

— A la maison, secrète, de l'Évêque de Saint-Georges...

— Vous savez, Monseigneur, où elle est située?

— Oui!... Va!... Va!... mon amé Jehan!... Va!... répliqua le Ministre, joyeusement... Hâte-toi!... J'ai le nid!... Avant une heure, j'aurai la proie, j'espère!... Taïaut!... Taïaut!

Jehan de Saintray, stupéfait, et charmé... sortit pour exécuter les ordres de son Maître...

XX

OU MARIGNY SE REND COMPTE, TROP TARD, QU'IL A COMMIS UNE MALADRESSE INSIGNE

...Une demi-heure après, Enguerrand de Marigny, Jehan de Saintray, et le faux Étienne Le Roux arrivèrent devant la porte de la maison, secrète, du Père Richard... du côté de la ruelle.

Un Capitaine, et vingt hommes, les accompagnaient.

Marigny, alors, dit à Étienne Le Roux:

— Conduisez Messire Jehan de Saintray à l'Église Saint Julien-le-Pauvre, dans la Chapelle des Fonts Baptismaux... près de la porte qui met l'Église en communication avec la maison.

Étienne Le Roux s'inclina.

Marigny reprit, s'adressant à Jehan:

— Six hommes d'armes t'accompagneront... Tu garderas cette porte dans l'Église... Tu arrêteras quiconque tenterait de sortir par là...

— Bien, Monseigneur !... répondit Jehan.

— Va !

Jehan, avec Étienne Le Roux et six hommes d'armes, s'éloigna, aussitôt.

Lors, le Ministre, parlant au Capitaine, dit, en montrant l'huis de la maison du Père Richard.

— Capitaine... faites abattre cette porte !... Si solide qu'elle soit, il faut que, avant trois minutes, vos hommes aient pratiqué, là, une brèche suffisante pour que nous puissions passer.

Le Capitaine se mit en devoir d'exécuter cet ordre.

Bientôt, six hommes, armés de haches, attaquèrent, vigoureusement, la porte.

L'arrivée, inopinée, de ce groupe d'hommes, dans la ruelle, avait attiré, là, quelques rares curieux : les demeures voisines, on le sait, étant occupées, presque exclusivement, par des Religieux, de divers Ordres, qui vivaient, reclus, dans des Monastères, entourés de vastes jardins, cours et cloîtres.

La porte de la demeure, secrète, de l'Évêque de Saint-Georges, était solidement construite, en chêne, et garnie de fortes ferrures ; mais, sous les coups de hache, l'un des panneaux de cet huis vola, bientôt, en éclats.

Une brèche, suffisante pour laisser passer un homme, fut pratiquée dans la porte, massive.

Lors, Marigny, qui avait suivi des yeux, avec une indicible impatience, l'œuvre des hommes d'armes, dit :

— Qui de vous, mes braves... va franchir cette brèche, et, de l'intérieur, nous ouvrir cette porte ?

Tous les hommes d'armes répondirent, d'une seule voix :

— Moi !... Moi !...

Le Ministre les regarda, tous, et, parmi eux, il choisit un petit gars, tout fluet ; mais vigoureux et robuste, à la mine éveillée.

— Toi !... dit-il...

Le gars obéit.

Il passa par la brèche... lestement — et disparut comme un rat dans son trou.

Un moment, qui parut long au Ministre, s'écoula.

On entendit, au delà de la porte, une sorte de cliquetis de fer... des grincements... un sonore bruit de chaînes — et, soudain, la porte s'ouvrit, largement.

Le gars apparut, triomphant.

— Entrons !... dit Marigny, résolument... Faisons vite !

Il passa le premier.

Le Capitaine, et les hommes d'armes, le suivirent.

Comme ils arrivaient dans le jardinet de la maison, le Ministre vit, l'espace d'une seconde, une forme humaine, noire, filer au long de la muraille lépreuse, et disparaître, sous une voûte.

— Taïaut !... Taïaut !... s'écria Marigny... Par ici !...

Il se dirigea vers l'endroit où il avait vu disparaître l'homme noir.

Or, c'était le couloir qui mettait en communication la maison avec l'Église Saint Julien-le-Pauvre.

Bravement, le Ministre s'engagea dans ce couloir... suivi, de très près, par son escorte armée.

Le fugitif était arrivé, déjà, au tournant du couloir, de sorte que Marigny ne l'aperçut pas.

— Il va m'échapper !... clama-t-il...

Il pensait :

— Qui sait s'il n'y a pas, là, quelque issue pratiquée dans la muraille?

Il se mit à courir, en criant, encore :

— Taïaut !... Taïaut !... Nous le tenons !...

Le fugitif, d'autre part, sentant les limiers le presser, se hâtait, lui aussi.

Ce couloir, assez large à l'entrée, se resserrait, de plus en plus, en un boyau, étroit... jusqu'à ne plus laisser passer qu'un seul homme entre les murailles de pierre.

De plus, on évoluait, là, dans l'obscurité la plus épaisse.

Si brave qu'il fût, Marigny eut un moment d'hésitation.

Il ne savait qui était là... quels dangers il courait.

Or, il importait de ne pas risquer, niaisement, sa vie — qui était utile... en une aventure pareille.

Du reste, au même instant, le Capitaine, qui le suivait, mit une main sur l'épaule de Marigny.

— N'allez pas plus loin, Monseigneur !... dit-il... Il ne convient pas que vous vous exposiez, céans, plus avant... C'est moi, si vous le voulez bien, qui passerai le premier !... C'est mon devoir !...

Et, sans attendre la réplique du Ministre, il se plaça devant lui, le couvrant, ainsi, de son corps.

Ce fait n'avait guère arrêté le groupe des hommes d'armes que pendant quelques secondes; mais ce laps de temps avait suffi pour donner une nouvelle avance au fugitif.

Dans ce couloir aux flancs de pierre, les moindres bruits, répercutés par l'écho, prenaient des proportions formidables : les ondes sonores heurtant les murailles, qui les renvoyaient en les décuplant.

Cependant, un bruit, sec, retentit... dominant le cliquetis des armes qui s'entrechoquaient — le bruit d'une clé grinçant dans une serrure.

Marigny, angoissé, entendit ce bruit...

— Il va nous échapper!... dit-il, pour la deuxième fois... En avant !

— En avant!... s'écria le Capitaine.

— En avant!... répliquèrent les hommes d'armes.

Tous... précédés par le Capitaine, qui avait mis l'épée à la main... ils s'enfoncèrent dans le boyau noir... sur les traces du fugitif — en poussant des clameurs, en agitant leurs armes... excités par ce pourchas, comme des limiers devant un gibier aux abois, avant l'hallali.

Soudain, une clameur répondit à leur clameur.

— Qu'est-ce que cela?... se demanda le Ministre, de plus en plus inquiet.

La clameur qui avait répondu aux cris des hommes d'armes de l'escorte de Marigny, avait été entendue par ceux-ci.

Surpris, comme le Ministre... ils se turent... ce, pendant, que les cris qui avaient dominé les leurs, augmentaient, tout au bout du boyau de pierre.

On percevait, nettement, à présent, des appels, des plaintes, comme des râles.

On eut dit que des êtres, féroces, luttaient, là-bas, avec une énergie farouche... l'énergie du désespoir.

Subitement, Marigny comprit.

— C'est lui!... se dit-il, joyeux... Il a entendu les coups de hache qui abattaient la porte... Terrifié, il s'est levé... Il a voulu fuir, par l'entrée secrète... par l'Église... C'est par ce couloir que la maison communique avec l'Église... Ce bruit que j'ai perçu, tout à l'heure a été produit par lui. Il avait ouvert la porte qui donne sur la chapelle des Fonts Baptismaux... Il s'est trouvé, alors, devant Jehan, et les hommes d'armes, que, fort heureusement, j'ai pris soin d'apposter, là-bas... Il est tombé entre les mains de mes gens... C'est lui qui lutte, contre eux... Je le tiens!... Je le tions !...

Et, impatient de savoir si ses prévisions étaient justifiées, il clama :

— En avant, mes faucons!... La proie est à nous!... En avant!

Il aperçut, devant lui, à une distance de quelques toises, une vague clarté.

Maintenant, la clameur ne retentissait plus...

On n'entendait plus que le bruit des pas, lourds, des hommes de l'escorte, sur les dalles du couloir, et le heurt de leurs armes.

Enfin, le Capitaine, et, derrière lui, Marigny, débouchèrent dans la Chapelle des Fonts Baptismaux.

Là, le Ministre vit un homme, enveloppé d'un long froc noir, dont le capuchon, relevé, et rabattu sur son front, cachait, en partie, son visage.

Cet homme était assis, ou, plutôt, à demi couché sur une large stalle de bois.

Il portait un bâillon.

Ses poignets étaient liés, fortement, par des cordes solides.

Ses jambes étaient entourées de courroies.

Il ne pouvait ni faire un mouvement... ni articuler, même une plainte.

Le Ministre jeta un cri de triomphe.

Ses prunelles flamboyèrent.

En cet homme, il avait reconnu le Père Richard, Évêque de Saint-Georges.

Enfin !

Il le tenait donc!

Oui, oui, il tenait cet Ecclésiastique... ce démon, cause de tant d'angoisses !

La proie, si longtemps convoitée, était entre ses mains!

Victoire dont les résultats seraient inappréciables!

Pourvu qu'elle ne se soit pas produite trop tard!...

La joie que Marigny éprouvait était incommensurable!...

Jehan de Saintray, cependant, fournit... à son Maître — des explications que celui-ci ne songeait pas à demander, tant il était enthousiasmé...

Il avait la proie!... Peu lui importait comment elle se trouvait à sa merci !

— Nous attendions... dit Jehan... Nous avons entendu le bruit d'une clé grinçant dans la serrure de cette porte... qui s'est ouverte... Un homme parut... Je le reconnus, tout aussitôt... Nous nous jetâmes sur lui... Il lutta, contre nous, avec une énergie farouche... Nous eûmes peine à nous rendre maîtres de lui .. Mais, enfin, il succomba, sous le nombre... Il fut lié, garrotté, bâillonné... et jeté sur cette stalle!... C'est tout, Monseigneur... Maintenant, qu'ordonnez-vous?...

... Toute cette scène s'était jouée en fort peu de temps.

Cependant, quelques fidèles, dont la curiosité avait été excitée par la présence des hommes d'armes, et de Jehan de Saintray, en la Chapelle des Fonts Baptismaux... s'étaient rapprochés, curieusement... et avaient assisté à l'arrestation de l'Évêque de Saint-Georges.

Même, deux Moines, et un Prêtre de l'Église, avaient surgi, dans la Chapelle, au moment où les hommes d'armes, sur l'ordre de Jehan, avaient bâillonné le Père Richard.

Le Prêtre, déjà — avec l'arrogance que montraient, en toute occasion, les Ecclésiastiques à cette époque — avait osé protester contre l'acte... selon lui sacrilège... qui s'accomplissait dans l'Église.

Elle l'avait vu, pour la première fois, aux environs de la mi-Août, par une belle journée d'été, tout ensoleillée... (P. 1624.)

Mais, quand il vit... et reconnut le Premier Ministre du Roi de France : Très Haut, et Très Puissant Seigneur Enguerrand de Marigny, en personne... il se tint coi.

— Cet homme... à la Tour du Louvre!... ordonna Marigny... Capitaine, vous me répondez, de lui, sur votre tête!

— Oui, Monseigneur!... répondit le Capitaine.

Le Ministre, alors, s'adressant au Prêtre, reprit :

— Je considère que les Clercs de cette Église furent les complices de cet homme... Jehan, tu les feras arrêter, tous... Cette Église sera fermée, momentanément... Telle est la volonté, expresse, de Notre Sire le Roi!... Jehan, fais chercher les Clercs de cette paroisse... Qu'on leur lie les poignets... Le Capitaine les conduira, eux aussi, au Louvre...

— Bien, Monseigneur!

Les ordres de Marigny furent exécutés, incontinent.

L'un des Clercs de Saint Julien-le-Pauvre fut arrêté, couvert de la chasuble, au moment où, portant le calice, il descendait de l'autel, après avoir célébré le Saint Sacrifice de la Messe.

Les autres furent pris, soit dans la maison voisine où ils vivaient en commun... soit dans les salles où ils revêtaient les ornements sacerdotaux pour les Offices.

Ils furent garrottés... malgré leurs protestations... et leurs menaces — adressées à Marigny... qu'ils bravèrent — et qui demeura, par devant eux, hautain, impassible, implacable.

Enfin, quatre hommes d'armes emportèrent l'Évêque de Saint-Georges.

Ce cortège sortit de l'Église... conduit par le Capitaine.

Devant l'Église, il y avait foule de populaire... accouru pour voir le spectacle.

Le groupe des hommes d'armes... portant le père Richard... et conduisant les Clercs de l'Église, garrottés... fut hué, ou couvert de lazzis, par les manants, par les Escholiers, par les Clercs de la Basoche, qui déambulaient, en bandes joyeuses, avec de gentes filles, blondes ou brunes, dont les joues, très fraîches, étaient rosées par le froid.

Qui huait-on?

Les hommes d'armes... les Prêtres de Saint Julien-le-Pauvre... ou le Tout-Puissant Ministre de Sa Majesté Philippe IV : Enguerrand de Marigny?

Tous!

Le populaire les huait tous!

Car ils étaient haïs, tous, également!

Le peuple de France est spirituel, brave, et, parfois, farouche — quand son exaspération est à son comble...

Il rit, d'abord...

Gémissant... il se venge, par des lazzis.

Et puis, un jour... il brise!

Revanche suprême et terrible!...

*
* *

... Or, comme le cortège qui emmenait les Clercs de Saint Julien-le-Pauvre, et le Père Richard, venait de disparaître, Marigny, — qui avait gardé,

avec lui, quatre hommes d'armes de l'escorte, — se tourna, tout à coup, vers Jehan de Saintray, et lui dit :

— Mais... je ne vois plus cet homme qui nous a conduits céans!...

Il avait été occupé, à ce point, depuis un quart d'heure, qu'il n'avait plus pensé à cet homme — le faux Étienne Le Roux, *alias* le Père Éloi... qui lui avait rendu un si éminent service, en l'amenant, avec son cortège, jusqu'à la maison, secrète, du Père Richard.

Étienne Le Roux, en effet, avait disparu.

Jehan de Saintray, pas plus que son Seigneur, et Maître, ne s'était rendu compte de sa disparition.

— Je ne l'ai pas vu, depuis un moment, déjà!... fit-il... Depuis que nos hommes ont saisi, et garrotté, le Père Richard... Un instant auparavant, il était, encore, tout près de moi.

— C'est étrange!... dit Marigny.

Sa défiance s'était, aussitôt, éveillée.

Il reprit :

— Je lui avais promis que je le récompenserais, magnifiquement.

— Il va revenir, c'est certain!... répliqua Jehan.

— Peut-être!...

— Nous le reverrons, sans doute, au Palais.

— J'en doute... Pourquoi nous aurait-il quittés?

— Que voulez-vous dire, Monseigneur?

Marigny hocha la tête.

— Je veux dire, mon amé Jehan... répondit-il... que, selon toute probabilité, cet homme nous a joués.

— Bah!... Comment?

— Nous avions intérêt à nous emparer du Père Richard... il avait plus grand intérêt, encore, à nous le livrer.

— Dans quel but?

— Dans le but de débarrasser l'Ordre du Temple, — pour lequel il a agi, c'est clair, en nous servant — d'un homme tel que l'Évêque de Saint-Georges...

— Mais...

— Les Templiers, de Londres, se sont servis du Père Richard... Sans doute, ils n'ont plus besoin de lui... Bien plus, il les gêne — probablement par trop d'ambition... Ils l'ont supprimé, en nous le livrant.

Et le Grand Ministre ajouta :

— Nous attendrions, vainement, le retour de cet Étienne Le Roux... Il a disparu, pour toujours!... Un homme tel que celui qui m'échappe saura se mettre à l'abri de mes recherches... Ah! la proie que j'ai traquée, et prise... est d'importance, certes; mais, de par Dieu, je suis sûr que si j'avais pris,

également, celui qui m'a livré l'Évêque, j'aurais fait meilleure chasse, encore !...

Il ajouta, après un temps de silence :

— Poursuivons notre besogne... Il s'agit, maintenant, de visiter... et de fouiller, de fond en comble, la maison qui abrita l'Évêque de Saint-Georges et ses prisonnières... En cherchant bien, nous y trouverons, c'est évident, des documents... ou, tout au moins, des renseignements qui nous seront utiles... Viens.

— Je vous suis, Monseigneur...

Marigny, et Jehan, rentrèrent dans l'Église...

Le Ministre en fit fermer les portes par l'un des serviteurs des Clercs, qu'il congédia, après avoir remis, à Jehan, les clés des portes...

Puis, Marigny, et son dévoué serviteur, passèrent dans le logis du Père Richard...

Ils mirent, en sentinelle, devant la porte donnant sur la ruelle, les quatre hommes d'armes de l'escorte que le Ministre avait gardés, près de lui, à cet effet... et qui reçurent l'ordre de ne laisser pénétrer personne dans la maison.

Enfin, ils visitèrent, de fond en comble — selon le mot de Marigny — le refuge de l'Évêque; ils fouillèrent tous les meubles, ouvrirent tous les coffres... et retournèrent, au Palais, quelques heures après, chargés de trouvailles, précieuses, que le Ministre, tout joyeux, comptait bien utiliser, au plus tôt, au profit de son Œuvre... et dans l'intérêt du Trône, et de la France...

Les quatre hommes d'armes restèrent sur place... pour garder la maison — où Jehan de Saintray devait, bientôt, revenir encore... afin de se livrer, derechef, à de nouvelles... dernières, et plus minutieuses recherches !...

XXI

LES FAITS ET GESTES DU PÈRE ÉLOI, APRÈS L'ARRESTATION DE L'ÉVÊQUE DE SAINT-GEORGES

... Le faux Étienne Le Roux, ou le Père Éloi... ainsi que Jehan de Saintray l'avait constaté... était bien resté, à côté du second du Ministre, dans la Chapelle des Fonts-Baptismaux, en l'Église Saint Julien-le-Pauvre, jusqu'au moment où l'Évêque de Saint-Georges, — pourchassé, dans l'intérieur de sa maison, secrète, par les hommes d'armes de Marigny, — ayant cherché à fuir...

en passant par le couloir qui mettait la maison en communication avec l'Église... était tombé, d'autre part, ès mains des autres hommes d'armes restés avec Jehan.

Lorsque le susdit Étienne Le Roux avait vu l'Évêque bâillonné, garrotté... quand il avait été sûr qu'il n'échapperait pas à ceux qui avaient eu tant d'intérêt à le prendre... il s'était dit qu'il n'avait plus rien à faire avec les gens du Ministre... il s'était dit qu'il était plus qu'opportun, pour lui, qu'il prît le large... et, profitant, habilement, de ce que Jehan, et les hommes d'armes, étaient tout occupés, exclusivement, de leur prisonnier... il s'était éloigné, prestement...

En un clin d'œil, il s'était trouvé hors de l'Église.

Puis, il se perdit dans les ruelles avoisinantes.

Il marcha très vite... et se retrouva, moins d'un quart d'heure après, proche Notre-Dame, devant cette petite porte dont il avait franchi le seuil, déjà, le matin même, quelques heures auparavant, au sortir de la maison du Père Richard.

Comme le matin, il parcourut le couloir qui s'étendait au delà de la porte, et il arriva, enfin, au bord de la rivière.

Le bateau dont il s'était servi avait été ramené, là, dans l'intervalle.

Il monta dedans, après avoir détaché la chaîne qui le retenait... et il s'éloigna.

Il aborda, sous le chevet de la Basilique, au même endroit où il avait abordé déjà, le matin.

Et, un moment après, il pénétra dans la vaste pièce, encombrée d'objets bizarres, où il avait changé de costume... et s'était si radicalement transformé.

Il trouva, sur la table, un parchemin, à lui adressé.

Il en rompit les sceaux, et lut les lignes qui y étaient tracées.

— C'est fort bien!... murmura-t-il... L'heure approche!... Agissons!

En toute hâte, il dévêtit les habits sous lesquels il avait joué, avec tant d'habileté, le rôle, que, dans son esprit, il avait préparé pour comparaître par devant Marigny... et pour faire prendre l'Évêque de Saint-Georges.

Il remit ces vêtements dans le coffre d'où il les avait tirés.

Puis, ayant ouvert un autre coffre, il en sortit un habillement, complet, de Dignitaire Ecclésiastique... longue robe de Cardinal, surplis, manteau, souliers et chapeau rouges.

Il endossa cette robe.

Lorsqu'il eut mis une perruque faite de cheveux blancs... et lorsqu'il se fut coiffé du chapeau aux larges ailes, il se trouva, cette fois encore, transformé de manière surprenante.

En ce Cardinal... en ce Prince de l'Église... si hautain... si sûr de lui

— personne n'eut reconnu le Père Éloi, Moine à l'attitude humble, au geste plein d'onction — ni Étienne Le Roux, le manant, l'homme du peuple, courbé sous le faix de sa misère.

Cet homme — incomparable serviteur, à la fois prodigieusement habile, hardi, et dévoué... de ceux qui le faisaient agir — devait être habitué, de longue date, à jouer, à son gré, tous les rôles... à subir des avatars variés, selon les circonstances, et, toujours, avec une adresse merveilleuse, une audace à nulle autre pareille.

Il frappa trois coups, sur le gong.

Il mit, dans l'une des poches de sa robe, le parchemin qu'il avait trouvé, sur la table.

Enfin, il sortit.

Dans la cour, où il arriva quelques instants après, il trouva un char, dont les rideaux, de soie rouge, étaient abaissés.

Deux chevaux, blancs, richement caparaçonnés, étaient attelés à ce char... et tenus, en main, par un varlet portant un habit rouge galonné.

Près du char, attendait le petit homme, à mine chafouine, qui s'était présenté, le matin, dans la chambre du Père Éloi, répondant à l'appel, sonore, du gong.

Ce Religieux : le Chorévêque de Paris... salua, très bas, le Cardinal — en qui, cette fois encore, il avait reconnu le Père Éloi.

Il avait entendu le signal donné par son hôte, c'est-à-dire les trois coups de gong... et il avait donné l'ordre, immédiatement, d'atteler le char.

— Je serai revenu, céans, mon Frère, dans quelques heures... dit le faux Cardinal au Chorévêque, à voix basse... Je quitterai votre maison la nuit prochaine... Et, dans quatre jours, je serai en Angleterre... Je ne vous reverrai pas, avant mon départ... Je vous adresse, donc, mes adieux... et vous remercie de l'hospitalité que j'ai reçue en votre maison... Il vous sera tenu compte, croyez-le bien, de tout ce que vous avez fait pour notre Ordre !

Le Chorévêque s'inclina, respectueusement.

— A mon retour, quand j'aurai accompli l'œuvre que je vais entreprendre, j'écrirai une nouvelle missive... reprit le Père Éloi... Procurez-moi, d'ici-là, un nouvel émissaire, capable de partir, immédiatement, pour Londres... un homme sûr, robuste, intelligent — comme les autres.

— Comptez sur moi, mon Frère...

— J'appellerai cet homme, ainsi que je fais, d'ordinaire... Il recevra la missive, et partira, tout aussitôt.

— C'est dit !

— Fort bien !... Encore merci !... Dieu vous garde !

— Dieu vous garde, mon Frère !

Le faux Cardinal monta dans le char, qui s'éloigna...

. . . . . .

... Pendant que l'équipage roulait, lentement, dans les rues couvertes d'une épaisse couche de neige... le Père Éloi, ayant tiré, de sa poche, ce parchemin qu'il avait emporté... et l'ayant déplié, il lut, pour la deuxième fois, les lignes suivantes :

« Je me suis alarmé à tort.

« Je vous ai mandé, hier, que j'avais vu, et reconnu, avant-hier, non « sans effroi, aux environs de la maison d'Arbonne, le Chirurgien du Roi de « France : Maître Gaucher Faber.

« Je l'avais vu, rôdant, dans la forêt, proche l'entrée de la grotte... Or, « ce fait m'avait alarmé... et pour cause.

« Je me suis dit, tout d'abord, que Marigny — ayant, depuis deux « mois, rappelé ses espions, devenus inutiles puisque la maison paraissait, « toujours, absolument inhabitée... avait cru bon, pour des raisons ignorées « de nous, d'envoyer, de nouveau, dans la contrée, un autre espion ; mais, « cette fois, un espion de choix... intelligent et avisé... capable de nous « nuire, plus que les autres, en ce sens que celui-ci pouvait observer, « plus attentivement, et plus fructueusement, nos faits et gestes.

« Je vous ai informé que nous avions pris, immédiatement, toutes les « mesures de prudence nécessaires pour éviter que Maître Gaucher Faber « put soupçonner notre présence en la maison.

« Vaines alarmes, encore une fois.

« Je connais, enfin, les raisons de la venue, en ce pays, du Chirurgien « du Roi de France.

« Ces raisons sont tout à fait normales.

« Il paraît que notre voisin, Maître Guillaume Lehurier, l'ex-Hôtelier « du Chapeau-Rouge, à Paris, devant l'entrée de l'Abbaye de Saint Germain- « des-Prés,... beau-père du Sénéchal de Fontainebleau, Messire Nicolas de « Garlande... a été assez gravement malade.

« Maître Gaucher Faber est venu, à Arbonne, pour lui donner des « soins.

« Eh! quoi... direz-vous... le Chirurgien du Roi de France s'est dé- « placé pour donner des soins à cet ex-hôtelier?

« Oui-dà!

« Cela peut étonner, au premier abord... mais on s'explique ce fait « quand on connaît les détails qui m'ont été revélés, ce matin, et que je « vais vous fournir.

« Maître Gaucher Faber est tout dévoué à la famille Lehurier, depuis « longtemps... et voici comment :

« Au temps, déjà lointain... puisque cela remonte à l'an de Notre Sei-

« gneur Jésus 1297... au temps où Maître Guillaume Lehurier tenait l'Hôtellerie « du Château-Rouge... Maître Gaucher Faber — alors l'élève favori de Maître « Pitard, qui avait été Chirurgien du Roi défunt Philippe III, avant d'être « celui de Sa Majesté Philippe IV — venait, souvent, avec des Clercs de la « Basoche, des Escholiers du Collège de la rue du Fouarre, et autres jou- « venceaux... s'esbaudir, s'esbattre, joyeusement, en galante compagnie, à « l'hôtellerie, hors les murs de la Ville... où ils étaient plus libres, pour « boire, chanter, deviser, et rire.

« La fille de Maître Guillaume Lehurier... Paule Lehurier — mainte- « nant femme du Sénéchal de Fontainebleau — gente jouvencelle à cette « époque âgée, à peine, de dix-sept printemps... s'était mise à souffrir, « subitement, et éperdûment, de ce doux mal d'aimer qui est le mal des « filles dès que la puberbé a fait s'arrondir, si gentiment, leur corsage.

« Gaucher Faber était cause de tout le mal.

« La jouvencelle était férue d'amour pour l'Escholier... qui devait « devenir, avant longtemps, un Maître.

« Elle l'avait vu, pour la première fois, aux environs de la mi-Août, « par une belle journée d'été, tout ensoleillée, le lendemain de la fête de « l'Assomption.

« Il faut dire que l'Escholier, quoique grave, ordinairement... était « aimable et joliet, tout autant, comme jouvenceau, que la jouvencelle était « gente, accorte, svelte, frêle, souple et adorablement enjouée.

« L'Escholier regardait, souvent... et d'un œil très doux, la jouven- « celle — pour la plus grande joie d'icelle.

« Le bonhomme Lehurier, ne s'était oncques aperçu de rien... encore « que le fait crevât les yeux de tous; mais la commère Lehurier, une maî- « tresse femme s'il en fut jamais... ayant reconnu le danger que sa fille, « unique et fort aimée, eût couru si l'Escholier n'avait pas été aussi pru- « dent et honnête que la jouvencelle était sage et avisée — prit, à part, un « beau soir — c'était aux approches de la Noël — l'Escholier Gaucher, et le « mit en demeure, tout incontinent, de faire connaître s'il avait des inten- « tions matrimoniales... Elle l'informa, que, dans le cas contraire, l'entrée « de l'Hôtellerie lui serait, désormais, rigoureusement interdite — at- « tendu... ajouta la commère Lehurier... que les filles étaient plus inflam- « mables, encore, que le bois sec... et qu'il était dangereux, toujours, de « recevoir le loup dans la bergerie.

« Gaucher Faber, interloqué, demanda à réfléchir.

« La commère Lehurier trouva cela fort légitime.

« Or, l'Escholier, ayant réfléchi... fit savoir, à la commère Lehurier, « moins de huit jours après : Qu'il aimait, éperdûment, Paule... et qu'il « serait le plus fortuné des hommes s'il lui était permis de l'épouser; « mais, que, selon lui, tout être qui s'était donné à la Science, devait lui

De temps à autre, exaspéré, il semblait sortir de sa torpeur... il faisait appeler Marigny... (P. 1632.)

« appartenir exclusivement — la Science devant être exercée comme « un Sacerdoce, sans autre préoccupations que celles qui venaient, au « Savant, du fait de ceux qui souffrent, ici-bas, et qu'il importe de sou- « lager.

« Il ajouta qu'il ne prenait pas, sans peine, une pareille résolution... « qu'il en souffrait, cruellement; mais que sa décision, bien arrêtée, en « son esprit, après de longs combats avec lui-même, était irrévocable.

« Il garderait, toujours, doux souvenir de la très gente Paule... qui « avait fait battre son cœur, et de qui il resterait l'ami, très tendre, très « dévoué, par delà le Temps, jusqu'à sa dernière heure.

« Jamais il ne songerait à elle sans éprouver une douce émotion.

« Aucune autre femme ne serait unie, à lui, par le nœud du ma- « riage.

« Il appartiendrait, tout entier, à la Science... pour le soulagement des « souffrances humaines.

« Vous savez que Maître Gaucher Faber tint sa parole, religieusement.

« Depuis cette époque, on ne le revit plus à l'Hôtellerie du Chapeau- « Rouge.

« Paule Lehurier, cependant, faillit mourir, alors.

« Six mois durant, elle fut en danger.

« La pauvre petite ne pouvait se consoler de ne plus voir le bel Escho- « lier qui avait éveillé l'amour en son âme... et de savoir qu'elle ne lui « appartiendrait jamais!

« Maître Pitard la soigna, l'exhorta... la rassérena — en lui parlant de « son amoureux.

« Il l'envoya passer quelques semaines, hors la ville, au soleil, au « grand air, dans une habitation, modeste, qu'il occupait, lors des sé- « jours du Roi, et de la Cour, à Fontainebleau.

« Là, Paule Lehurier vit le Sénéchal : Messire Nicolas de Garlande... « qui avait, alors, vingt-trois ou vingt-quatre ans.

« Nicolas de Garlande, fils de vaillants hommes de guerre et de hardis « chasseurs... qui avait guerroyé, déjà, lui aussi, et qui passait toute « l'année, à cheval, sur ses terres, au pourchas du gibier... ne ressemblait, « guère, à l'Escholier, tout joliet, tout frêle, que la jouvencelle avait re- « marqué et adoré.

« Il était aussi lourd, aussi musculeux... aussi sauvage, quasiment — « que Gaucher était svelte, frêle, et élégant.

« Moins séduisant que l'Escholier, il était plus hardi, plus fort, plus vi- « goureux.

« Et puis, sous son apparence fruste, Nicolas de Garlande avait une « âme non moins tendre, non moins délicatement noble que celle de Gau- « cher.

« Nicolas aima Paule.

« Et Paule, qui revoyait, toujours... et cela la troublait fort... le visage « chéri du bien-aimé qui s'était éloigné d'elle — Paule consentit enfin, à « échanger après bien des combats, l'anneau avec Nicolas.

« Elle ne l'aimait pas ; mais elle avait été touchée de son profond « amour... des soins assidus qu'il lui rendait...

« Elle l'épousa, sachant comme il l'aimait... pour qu'il ne souffrit pas, « de son refus, comme elle avait souffert du refus de Gaucher.

« Nicolas, au comble de la félicité, fut l'époux le plus tendre, le plus « doux, le meilleur qu'on put voir.

« Il s'était juré, à lui-même, qu'il parviendrait à conquérir Paule — et « il la conquit, en effet.

« Moins d'une année après l'union, la jeune femme admirait, vénérait « son époux... qui lui faisait la vie heureuse.

« Elle éprouvait, pour lui, sinon l'ardente et juvénile passion amoureuse « qu'elle avait éprouvée pour Gaucher; mais une affection profonde, vivace, « faite, à la fois, de tendresse sereine, de reconnaissance, et de respect.

« Malheureusement, il n'eurent pas d'enfants.

« Ce fut un très grand chagrin pour Nicolas de Garlande.

« Il s'était dit que la venue d'un enfant eût attaché Paule, à lui, plus « encore.

« A quelques années de là, la jeune femme, un jour, revit Gaucher.

« Elle fut profondément troublée.

« Plus que jamais, Nicolas, alors, l'enveloppa de tendresse.

« Pendant longlemps, encore, au retour de certains anniversaires, rap- « pelant, à Paule Lehurier, le souvenir des faits qui s'étaient produits peu « avant son union, elle redevenait rêveuse, morne; mais Nicolas s'empressait « plus que jamais à ses côtés et parvenait, toujours, à lui rendre, sinon « l'oubli du passé mort, du moins sa gaîté, sa joie de vivre.

« Et, enfin, Paule put revoir, sans trouble, sans tristesse, plusieurs « fois par an, celui qui était resté son ami très tendre, très dévoué, très « respectueux.

« Quand le Roi vient occuper son Logis de Chasse, à Fontainebleau, « Maître Gaucher Faber s'installe chez ses amis : les époux de Gar- « lande.

« Il se plaît avec eux, qui se plaisent avec lui.

« Le Sénéchal considère le Chirurgien comme l'un de ses meilleurs « amis, sinon comme le meilleur... et Gaucher Faber aime Nicolas de Gar- « lande quasiment comme un frère.

« Le Chirurgien estime, fort, le Sénéchal... qui admire le Chirurgien.

« Et voilà comment l'ex-hôtelier du Chapeau-Rouge... Maître Guillaume « Lehurier — malade... eut l'honneur, insigne, d'être soigné tout comme un « Roi de France.

. . . . . .

« Je vous ai donné ces détails, qui vous intéresseront, certaine- « ment... puisque vous m'avez ordonné de recueillir, avec soin, tous les « renseignement se rattachant à la personnalité, intime, des gens qui vivent « dans l'entourage, immédiat, du Roi de France.

« Cela exposé, j'en reviens aux faits qui offrent, pour vous, un intérêt « plus pressant.

« Donc, Maître Gaucher Faber n'est pas venu, dans la contrée, comme « espion de Marigny.

« Depuis longtemps, déjà, ainsi que je vous l'ai mandé, nous n'avons « vu aucune personne suspecte rôdant autour de la maison, ou dans les bois « environnants.

« Par conséquent, Monseigneur l'Évêque de Saint-Georges peut venir « s'y réinstaller quand bon lui semblera.

« Il y vivra en paix, pourvu, bien entendu, qu'il prenne toutes « les précautions nécessaires pour que sa présence, en la maison, ne soit « pas constatée.

« Ainsi que Monseigneur de Saint-Georges me l'a recommandé, j'ai « fait aménager sa chambre, en prévision de sa prochaine arrivée, « céans.

« De plus, j'ai porté, dans la grotte, les meubles qu'il m'a indiqués.

« Je l'en informe, d'autre part.

« Soyez sûr qu'il ne saura, jamais, que nous avons correspondu « ensemble.

. . . . . .

« Comme j'allais clore cette missive, on m'informe :

« 1° — Que le Sénéchal de Fontainebleau vient de se rendre à Paris.

« 2° — Que son voyage a pour but de faire savoir à Notre Sire, le « Roi, qu'il a tout préparé, selon ses ordres, pour une grande chasse, à « Fontainebleau.

« 3° — Que cette chasse, à la poursuite d'un sanglier, aura lieu après- « demain.

« 4° — Enfin... que Sa Majesté Philippe IV... les Princes et les Prin- « cesses ses fils et belles-filles... Monseigneur Charles de Valois... Messire « Enguerrand de Marigny... ainsi que tous les Hauts Seigneurs et Nobles « Dames de la Cour y assisteront.

« C'est vous dire que le pays sera battu en tous sens, à cette occasion, « et que Monseigneur l'Évêque de Saint-Georges fera sagement, soit de venir, « ici, avant l'arrivée de la Cour... soit d'attendre, pour se réinstaller « dans la maison d'Arbonne, que les chasseurs aient repris le chemin de « Paris.

« Je continuerai à vous tenir au courant, jour par jour, suivant vos « recommandations... et très fidèlement... de tout ce qui se passera, « céans... et, surtout, selon le désir que vous avez exprimé, des faits et « gestes de Monseigneur l'Évêque de Saint-Georges, s'il se décide à revenir « à Arbonne.

« F.·. LOYS DE MOISSAC. »

... Le Père Éloi plia le parchemin et le remit dans la poche de sa robe.

Soudain, le char s'arrêta.

Le faux Cardinal mit pied à terre.

Il pénétra dans une maison de très somptueuse apparence, qui s'élevait proche la Porte Saint Honoré, tout à côté de la Forteresse du Louvre, non loin du bord de la rivière...

* * *

... Il resta, dans cette maison, durant plus de deux heures.

Lorsqu'il en sortit, il remonta dans son char et se fit reconduire chez le Chorévêque de Paris.

Il regagna la chambre où il avait opéré ses précédentes transformations.

Pour la troisième fois, il changea de costume.

Ayant ôté sa robe de Cardinal, il prit, dans l'un des coffres, un habit, très riche, de Seigneur.

Puis, s'étant assis devant la table... il écrivit, en se servant des mêmes encres, préparées, qu'il avait utilisées, déjà, pour sa missive au Comte de Saint-Pol, Grand Maître de l'Ordre du Temple.

Sa nouvelle missive était ainsi conçue :

« Ma besogne, en France, est achevée.

« Ce soir, je me mettrai en route.

« Je serai, près de vous, dans le courant de la prochaine semaine.

« Il est probable que, malgré les efforts de Marigny, et de ses créatures, « pour obtenir la condamnation à mort de Jacques de Molay, et de nos « autres F.·., qui gémissent, depuis si longtemps, dans les geôles du Roi, « la volonté, très expresse, de Clément V prévaudra.

« L'Évêque d'Albano, et les Cardinaux Légats, que j'ai vus, tout à « l'heure, me l'ont répété.

« Espérez, donc, tout comme j'espère moi-même.

« Jacques de Molay, et nos autres F.·. seront condamnés à la détention « perpétuelle.

« Si le jugement qui sera rendu, contre eux, est tel... nous les rever- « rons libres, avant longtemps.

« Il n'est pas de prison, si bien gardée qu'elle soit, qui ne puisse s'ou- « vrir, à un moment donné.

« Que Philippe IV disparaisse — or, il disparaîtra bientôt — et la « prison de nos F.·. s'ouvrira.

« Toutefois, nous pouvons craindre quelque manœuvre, ultime, de « Marigny... qui est implacable, et qui ne lâchera pas sa proie.

« Si le Ministre triomphait, malgré tous les efforts qui ont été tentés « pour soustraire nos F.·. à sa vindicte... vous pouvez compter, absolu- « ment, que vos ordres seront accomplis.

« Ainsi que vous l'avez souhaité, Jacques de Molay assignera à com- « paraître le Roi, et le Pape, par devant le Tribunal de Dieu, dans le délai « que vous avez indiqué.

« Dans la missive que je vous ai expédiée, ce matin, je vous ai annoncé « que les deux femmes que le Père Richard gardait, comme otages, contre « Philippe IV, avaient été transférées en un asile, sûr... où elles reste- « raient, momentanément — et que, bientôt, elles nous rejoindraient, en « Angleterre, où elles constitueraient, entre nos mains, une force que nous « utiliserions, au besoin.

« Je crains qu'elles ne nous échappent.

« Pour des causes que je vous révélerai de vive voix, j'ai dû — après « vous avoir envoyé ma missive de ce matin — tenter une démarche pour « faire prendre le Père Richard.

« Cette démarche a donné les résultats que j'en attendais.

« Le Père Richard est, présentement, aux mains de Marigny.

« Mais, pour cela, j'ai dû fournir des renseignements qui ont mis, à « coup sûr, ceux que j'ai vus, sur les traces des femmes.

« Marigny a acquis la certitude — il n'en faut pas douter — que ces « femmes sont cachées dans la grotte d'Arbonne.

« On ne peut accomplir un acte d'importance sans perdre quelques- « uns de ses avantages.

« Ne nous en plaignons pas, puisque, dans cette affaire, nous gagne- « rons plus que nous ne perdrons.

« En effet, au point où nous en sommes, ces otages, indispensables au « Père Richard, ne nous serviraient guère.

« Je m'expliquerai mieux, à ce sujet, avec vous, dans quelques jours.

« J'ai tenu, seulement, à vous informer, de ces faits, dès aujourd'hui... « ne voulant rien négliger de ce qui peut vous intéresser.

F.·. ÉLOI DE VAUVRIGNEUSE.

... Le Père Éloi plia sa missive... et la scella.

Il appela le courrier, qui devait se trouver prêt à partir... selon les recommandations que le Moine avait faites à son hôte, le Chorévêque de Paris.

Ce courrier apparut.

Il prit la missive.

— Partez à l'instant!... lui dit, seulement, le Père Éloi.

L'homme s'inclina et sortit...

*
* *

... L'habile auxiliaire du Comte de Saint-Pol, Grand Maître de l'Ordre du Temple... passa le reste de sa journée dans la maison du Chorévêque.

Le soir de ce même jour, il monta à cheval et sortit de Paris...

Ainsi qu'il l'avait écrit au Comte de Saint-Pol, son œuvre était faite.

Il allait rentrer dans l'ombre, d'où il était sorti pour accomplir une mission terrible, dont les conséquences devaient être si néfastes pour la France...

XXII

OU L'ON REVERRA L'UNE DES HÉROINES DE CETTE HISTOIRE

... Les alentours de la maison du Sénéchal de Fontainebleau étaient, alors, couverts de neige; mais, sous cette parure que leur constituait le rigoureux hiver de l'an 1314, ils n'étaient pas moins beaux à voir, certes, que sous l'éblouissante illumination du soleil d'automne, qui dorait les grands bois lorsque les conjurés s'étaient réunis, six mois auparavant, dans la grotte d'Arbonne.

Après la tempête qui avait sévi, pendant les jours précédents, sur toute la contrée, à plus de cinquante lieues à la ronde, cette journée du mois de mars, quoique froide, était superbe, radieuse.

Un beau soleil l'éclairait... faisant briller les stalactites de glace, et de neige, appendus aux branches des arbres.

A perte de vue, le paysage apparaissait, immaculé, dans son splendide décor.

Tout était calme et doux.

Aucun bruit ne troublait le silence, profond, majestueux, qui planait sur la campagne endormie dans la torpeur de la froide saison.

Parfois, on entendait retentir quelque sonnerie carillonnante au clocher des prochains Moustiers... et, parfois, au loin, le son, vibrant, de l'oliphant — car le Roi chassait, dans la forêt, avec les Seigneurs de la Cour... conduits par Nicolas de Garlande.

Ainsi que le correspondant du Père Éloi le lui avait mandé, par cette missive que le faux Cardinal avait lue, dans son char, pendant qu'il se rendait chez l'Évêque d'Albano, au sortir de la maison du Chorévêque de Paris — le Sénéchal de Fontainebleau avait organisé, selon le vœu de Sa Majesté Philippe IV, une grande chasse au sanglier.

*
* *

... Messire Enguerrand de Coucy, favori, confident du Roi, avait eu l'idée de faire organiser cette chasse... pour distraire son Maître, et Seigneur.

La douleur, secrète, de Philippe, s'était accrue, en ces dernières semaines.

Il désespérait de revoir, jamais, cette Clotilde... que le Père Richard lui avait enlevée!

Il désespérait de voir sa fille... cette gente Juliette — de qui Messire Jacques, notre amé Apollon, et la Révérende Mère Marie des Anges, l'Abbesse de Maubuisson, lui avaient si souvent parlé!

De plus en plus, le Roi avait voulu vivre solitaire... pour rêver!

Ses rêveries, ininterrompues, l'attristaient chaque jour davantage.

Il ne s'occupait plus des affaires de l'État... qui l'avaient passionné jusque-là... qu'avec mollesse, indifférence — dégoût, même.

Il ne voulait voir que son ami Enguerrand de Coucy... ou Maître Gaucher Faber... ainsi que ses « amés Apollon et Remi » comme il disait.

Il se complaisait, avec eux, dans son pavillon du bord de l'eau, où il vivait presque exclusivement.

De temps à autre, exaspéré, il semblait sortir de sa torpeur... il faisait appeler Marigny... et il lui reprochait, durement, injustement, amèrement, de ne savoir pas retrouver cet homme, ce Religieux, cet évêque de Saint-Georges, qui avait osé le braver!

L'idée fixe qui le poursuivait, et qui se rapportait à Clotilde, et à Juliette, l'obsédait.

De plus, ses sempiternelles rêveries, dans l'air, confiné, de son « rêvoir » du bord de l'eau, d'où il ne sortait guère, le déprimaient.

Cet homme, habitué à une vie très active, et qui s'était fait sédentaire, tout à coup, ne dormait plus, n'avait plus d'appétit... se consumait dans l'angoisse et dans les pensers stériles.

Il en était arrivé, lentement, à ce point de faiblesse, que le moindre effort constituait, pour lui, une fatigue.

Vainement, Gaucher Faber, et Messire Enguerrand de Coucy, s'efforçaient de lui créer des distractions...

Vainement, ils l'exhortaient à reprendre son existence active d'antan.

Il les écoutait, bienveillamment... leur savait gré de leurs amicales objurgations... les en remerciait, cordialement — et ne suivait pas leurs excellents conseils.

Enfin, trois jours auparavant... c'est-à-dire le jour, même, où Marguerite de Bourgogne s'était rendue, avec Frezzini, chez le Père Richard, en la maison, secrète, près de l'Église Saint Julien-le-Pauvre — Messire Enguerrand de Coucy était parvenu à décider le Roi à prier Nicolas de Garlande d'organiser une chasse au sanglier dans la forêt de Fontainebleau.

— Salut à vous, ma bonne Paule!... dit-il, très simplement. (P. 1635.)

Un courrier avait été envoyé, tout aussitôt, au Sénéchal, à cet effet.

Nicolas, habitué à chasser, chaque hiver, plusieurs fois, avec le Roi, et qui se morfondait, en son logis, parce que, cette année-là, Philippe semblait avoir renoncé à l'un de ses plaisirs jusque-là préférés : la chasse... Nicolas, ravi qu'on lui donnât, enfin, l'ordre d'agir — s'était mis en campagne incontinent.

Il avait débûché une magnifique laie, flanquée de deux marcassins, dont

le pourchas constituerait, à coup sûr, un divertissement tout plein de surprises, et d'émotions.

Il en avait averti le Roi...

Philippe avait semblé tout heureux de l'aventure... ce, à la grande joie de Messire Enguerrand de Coucy.

Il avait convié toute la Cour à cette chasse...

Et, dès le lendemain, il s'était mis en route, se rendant à son Logis de Chasse, où il n'était pas revenu depuis cette nuit où il avait dû fuir, précipitamment, sur l'avis de Marigny, et pour échapper au danger qu'il avait couru, par le fait des Conjurés, réunis, alors, dans la grotte d'Arbonne.

Philippe avait couché à Fontainebleau.

Il s'était levé, tôt, et, avec Enguerrand de Coucy, il avait fait une longue promenade à travers bois.

Revenu à son Logis, il avait déjeuné, de bon appétit, avec ses fils, ses belles-filles : Marguerite, Blanche, et Jeanne.

Il avait été très gai, très en train.

A peine s'il avait demandé des nouvelles de son Ministre, Enguerrand de Marigny, invité à la chasse, bien entendu, comme tous les Seigneurs de son entourage, et qui, au dernier moment, avait fait savoir, au Roi, que tout occupé d'une très grave affaire, il ne suivrait pas le cortège Royal; mais qu'il rejoindrait son Maître, en son Logis, avant la nuit, probablement...

Enfin, vers deux heures, Philippe était monté à cheval.

Guidé par Nicolas de Garlande... suivi de toute la Cour... il s'était mis au pourchas de la laie et de ses marcassins...

* * *

... Or, pendant que le Roi de France chassait, avec Nicolas de Garlande, Paule, en son logis, vaquait, comme d'habitude, à ses occupations.

Comme elle sortait, chaudement vêtue, de la salle où elle était venue surveiller le travail de ses fileuses... et comme elle traversait la cour pour rentrer dans l'habitation Seigneuriale... elle entendit, soudain, derrière elle, le bruit des pas d'un cheval.

Elle se retourna, prestement.

Alors, sa physionomie s'éclaira, tout aussitôt.

Elle avait reconnu Maître Gaucher Faber, Chirurgien du Roi de France.

Elle s'arrêta.

Gaucher, cependant, mit pied à terre.

Un des garçons d'écurie, qui l'avait vu venir, prit la bride de sa monture, et s'éloigna avec elle.

Il devait être un peu plus de trois heures.

Le soleil était sur l'horizon.

Ses derniers rayons éclairaient, de biais, les trois corps de bâtiments qui constituaient l'habitation du Sénéchal... et, au loin, au premier plan, les clochetons de l'Église prochaine... plus loin, sur la gauche, les toits du Logis de Chasse du Roi... et, plus loin encore, les grands arbres de la forêt, tout enveloppés de neige et de givre.

Paule de Garlande était vêtue d'une robe en laine de couleur bleu pâle, bordée d'une mince bande de fourrure blanche.

Son beau visage était entouré d'une sorte de coiffe, faite d'une étoffe légère, qui laissait voir sa chevelure.

Sa silhouette, gracieuse, se dessinait, en vigueur, sur le fond, très lumineux, du ciel, baigné de clartés, qui mettaient comme un nimbe tout autour de son corps, svelte, bien proportionné, aux formes impeccables.

Gaucher l'admira.

Il s'approcha d'elle.

— Salut à vous, ma bonne Paule!... dit-il, très simplement.

— Salut à vous, mon amé Gaucher!... répliqua la Dame de Garlande, affectueusement.

*
* *

Leurs regards se croisèrent...

Ils n'éprouvaient aucun trouble, en face l'un de l'autre, depuis plusieurs mois.

Ils étaient heureux d'être ensemble.

Ils s'estimaient, se respectaient et s'aimaient, profondément.

Ces deux créatures d'élite, à l'âme très noble, et qui s'étaient adorés; mais qui, n'ayant pu s'unir dans l'amour... s'étaient rapprochés, et liés, par et dans l'amitié... étaient incapables, même, d'une pensée qui ne fût pas pure.

Et l'amitié qu'ils s'étaient vouée était de supérieure essence... dans l'ordre psychique.

Ils se comprenaient, l'un, l'autre, sans se parler.

Paule devinait les pensées de Gaucher, qui devinait les pensées de Paule... rien qu'en la regardant.

Un bonheur qui arrivait à Gaucher réjouissait Paule...

Même lorsqu'il était loin d'elle, elle savait qu'il souffrait — et elle souffrait de sa souffrance.

L'affection que la Dame de Garlande avait vouée à Gaucher, était plus qu'une affection de sœur pour un frère bien-aimé... celle-ci étant basée, principalement, sur ce lien de la chair — lien ordinairement banal — qui unit des êtres d'un même sang, — c'était une affection où se mêlaient les folles extases de leur amoureuse passion d'antan, et les joies, incommensurables, que leur donnaient leurs accointances, tout idéales, en une communion, très douce, où leur âme, seule, avait part.

Rien de plus simple, de plus délicieusement doux, de plus adorablement pur, et, en même temps, rien de plus vraiment beau que le spectacle donné, par ces deux êtres, à quelqu'un qui eût connu leur passé... lorsqu'ils se trouvèrent, face à face, si tranquilles, si calmes, si heureux, si aimants, dans la cour de l'habitation Seigneuriale, par cette fin de journée d'hiver, ensoleillée, avec ce décor immaculé et étincelant de neige et de givre..

*
* *

— Comment va mon père?... demanda Paule.

— Bien!... répliqua Gaucher... Il est sur pied... Avant huit jours, il pourra recommencer à aller et venir, comme d'habitude.

Gaucher était parti, pour Arbonne, le matin, de bonne heure... pour donner des soins au bonhomme Lehurier, qui avait été assez gravement malade... comme on le sait par la missive, adressée, de Fontainebleau, au Père Éloi, par son correspondant.

— Votre mère, absolument tranquille, désormais, m'a chargé de vous assurer de son amour... reprit Gaucher.

— Merci!

— Elle compte vous voir demain?

— J'irai, certes... Je serais partie, pour Arbonne, avec vous, mon ami, ce matin, si je n'avais dû rester, céans, aujourd'hui, pour surveiller nos gens, en l'absence de Nicolas.

— La chasse est vigoureusement menée... En forêt, j'ai croisé, à diverses reprises, des groupes de cavaliers, qui suivaient le Roi... J'ai rencontré, notamment, les Princesses Marguerite, Jeanne et Blanche... chevauchant, suivies de Messires Gautier et Philippe d'Aulnay... Derrière eux, à une certaine distance, j'ai vu passer Monseigneur Charles de Valois... et Monseigneur Louis, fils aîné de Sa Majesté Philippe IV... Fasse Dieu que ce divertissement, qui, jadis, passionnait tant le Roi, lui rende sa gaieté et sa force perdues!

Après un temps de silence, Gaucher demanda :

— Mon élève... Roland... n'est pas arrivé?

— Pas encore!...

Et Paule ajouta :

— Étourdie que je suis!... J'oubliais de vous dire que, comme vous veniez de partir, on a apporté, de Paris, une missive, pour vous...

— Une missive, pour moi... de Paris?

— Oui!... Elle vient de Messire Roland... m'a dit l'homme d'armes qui l'a apportée, et qui devait rejoindre ses camarades au Logis du Roi...

— Cette missive...

— Elle est dans la maison... Venez, mon amé Gaucher... je vais vous la remettre...

— Allons!

Paule, et Gaucher, se dirigèrent vers l'habitation Seigneuriale, dans laquelle ils pénétrèrent ensemble.

Ils étaient entrés dans la grande salle, au rez-de-chaussée... dans la salle où les Garlande prenaient leurs repas.

Cette salle était encombrée de grands bahuts, de coffres, chargés de vaisseaux d'argent ou d'étain...

Les murs étaient ornés d'armes précieuses et de magnifiques trophées de chasse.

Là, Paule prit, dans un coffre, un parchemin, qu'elle remit à Gaucher.

Celui-ci s'assit devant la haute cheminée de pierre, dans l'âtre de laquelle brûlait un grand feu de bûches, et, pendant que Paule, d'autre part, avait pris place à côté de lui, et filait... il lut ce qui suit...

XXIII

LA MISSIVE DE ROLAND

« *A Maître GAUCHER FABER*

« *Chez Messire NICOLAS DE GARLANDE*

« *Sénéchal de Fontainebleau.* »

« Maître,

« J'ai reçu, ce matin, votre missive par laquelle vous m'invitez à aller « vous rejoindre à Fontainebleau.

« Or, je me disposais à vous obéir.

« Mais, auparavant, j'ai voulu faire mes adieux à mon père, et à notre « amé Remi.

« Je me suis donc rendu, à cet effet, à votre Logis privé, où vous leur « avez donné l'hospitalité.

« Je les ai trouvés tristes, comme toujours depuis six mois; mais bien « portants, physiquement.

« J'ai voulu souper et passer la soirée avec eux...

« Je comptais me mettre en route, demain matin, de bonne heure, afin « d'arriver, à Fontainebleau, dans l'après-midi, selon vos prescriptions.

« Mais je resterai à Paris, et je vous en informe, par cette missive, « qui vous sera expédiée, demain, par courrier spécial, et qui vous arrivera « à l'heure, ou à peu près, où vous deviez me voir.

« Oui, je resterai à Paris.

« Les circonstances l'exigent, impérieusement.

« Jugez-en.

« Tout à l'heure, comme nous devisions, mon père, le bon Remi, et « moi... comme nous étions tout occupés de notre heureux passé... et « comme nous envisagions l'avenir sous des couleurs moins noires — tout à « coup, l'un des Ecuyers de Monseigneur Enguerrand de Marigny, Messire « Ogier d'Argental... se présenta à votre logis.

« Il était porteur d'un ordre du Premier Ministre... ainsi conçu :

« *Ordre à Messire Jacques... et à Messire Remi, de se trouver,* « *demain matin, à sept heures, à la poterne de la Tournelle.*

« *Là, ils rencontreront le porteur du présent, Messire Ogier* « *d'Argental, et quatre hommes d'armes.*

« *L'un des hommes d'armes conduira, en main, deux chevaux.*

« *Messire Jacques, et Messire Remi, monteront ces chevaux.*

« *Ils suivront Messire Ogier d'Argental.*

« *Les hommes d'armes les escorteront.*

« *Signé : ENGUERRAND DE MARIGNY.*

« Qu'est-ce que cela voulait dire?

« Pourquoi cet ordre?

« Où Messire Ogier d'Argental devait-il conduire mon père et notre « amé Remi?

« Nous le lui demandâmes.

« Il ne put répondre à nos interrogations.

« Le Ministre l'avait chargé de porter l'Ordre... sans lui fournir aucun « renseignement complémentaire.

« Messire Ogier d'Argental s'étant retiré, après avoir reçu la promesse, « formelle, de mon père, et de Remi, qu'ils se trouveraient, le lendemain, « à l'heure et au rendez-vous dits — nous nous interrogeâmes.

« Quand on vit, comme nous, dans les angoisses, depuis de longs « mois, on redoute tout du Mauvais Sort qui vous poursuit, et s'acharne « sur ceux qu'il a touchés.

« Nous nous imaginâmes donc — d'où une impression d'indicible tristesse « — qu'un nouveau malheur nous menaçait.

« Quel?

« Impossible de le prévoir!

« Et vous n'étiez pas là, vous dont le clair esprit nous eut rassérénés, « certes!

« Il était trop tard pour sortir de la ville... pour vous faire appeler.

« Nous nous interrogeâmes.

« Mon père, que j'ai connu si sagace, jadis... si énergique... si ima- « ginatif... homme de ressources inventives... n'avait plus ni énergie, ni « force, ni pensée.

« Remi proposa de fuir... de se cacher... afin d'éviter tout nouveau « coup du Sort.

« Mon père n'était pas éloigné d'adopter ce projet.

« Je le combattis... et ce ne fut pas sans peine que je parvins à con- « vaincre mes interlocuteurs que leur projet serait éminemment contraire à « nos intérêts les plus immédiats.

« Même, je leur persuadai, bientôt, que l'appel, de Marigny, ne ferait « surgir, pour nous, que quelque heureux événement.

« Quel nouveau malheur pouvait nous atteindre?

« Aucun!

« N'avions-nous pas perdu tout ce que nous avions de plus cher?

« Il ne nous restait que la vie!

« C'est-à-dire bien peu de chose.

« Et je dis, que, pour ma part, la mort ne m'effrayait point!...

« Tout au contraire, que je la considérerais comme une délivrance, et « que je bénirais celui qui me la donnerait...

« Ces paroles, nettement articulées, produisirent un effet que je n'avais « pas attendu.

« Elle indignèrent Remi, et troublèrent, profondément, mon père — « et, du même coup, elles les rendirent, comme naguère, énergiques.

« Ils s'ingénièrent, avec une affectuosité touchante, à me réconforter.

« Ils dirent, après moi, que, en effet, l'appel de Marigny cachait quel- « que entreprise qui donnerait de bons résultat à notre profit... comme à « celui de ceux que nous aimons.

« Ils dirent, encore, que Notre Sire, le Roi, qui leur a témoigné tant de « bienveillance, ne cessera pas de les protéger.

« Enfin, ils conclurent... et décidèrent qu'ils se rendraient, résolument, « à l'Ordre du Ministre.

« Je serai, avec eux, demain, à la poterne de la Tournelle, à l'heure « indiquée.

« Voilà pourquoi, Maître, je ne partirai pas pour Fontainebleau.

« En attendant que le moment soit venu de me mettre en route — de « retour au Palais, je vous écris... pour que vous ne soyiez pas inquiet en ne « me voyant pas, demain, près de vous...

*
* *

« ... J'ai plusieurs heures devant moi — et, comme je ne pourrais dor-
« mir, quoique je sois fort las, je veux vous révéler des choses, stupéfiantes,
« qui me troublent à un point excessif.

« Au surplus, ces révélations compléteront celles que je vous ai faites
« dans ma précédente missive...

« Mon bon Maître,

« Depuis que je vous connais, vous vous êtes appliqué, toujours, à verser,
« en mon esprit, la très « substantifique mouëlle » du vôtre.

« Vous vous êtes appliqué, en toute occasion, à me persuader que les
« Sciences Occultes sont creuses — que rien ne se produit, dans la Nature,
« que sous la poussée de Forces inconnues; mais latentes... et qu'un esprit
« cultivé, ne doit être occupé que de chercher à s'expliquer le secret de ces
« Forces... en dédaignant toute croyance, — bonne seulement, pour des
« gens sans étude comme sans intelligence réfléchie — basée sur la possibi-
« lité de phénomènes dus à des puissances quelconques, d'ordre surnaturel,
« et qui n'existent pas.

« Longtemps, de par votre vouloir... qui m'avait persuadé — j'ai vécu
« en m'efforçant de repousser, loin de moi, ces croyances qui hantent l'es-
« prit de tant de gens, par moi coudoyés, chaque jour, dans tous les mondes,
« et, même, à la Cour.

« Encore à l'heure qu'il est, je lutte — par la raison — pour les re-
« pousser; mais, pourtant, je reste stupéfait de ce qui se passe, je dois en
« convenir.

« Quelle Force, inconnue; mais latente — comme vous dites — aurait
« pu produire les faits qui se produisent?

« Jugez :

« Je vous ai écrit pour vous faire connaître, de manière détaillée, tout
« ce qui est arrivé, ici, la nuit dernière... Savoir : comment je suis allé —
« guidé par Frezzini, après une longue conversation avec Marguerite de
« Bourgogne, — en un lieu inconnu, qu'on m'a dit être la maison, secrète,
« de l'Évêque de Saint-Georges, et où je devais voir Juliette aux bras de
« Jean de Meung — comment je me suis endormi, dans cette maison...
« quelque grande qu'ait été mon impatience de me trouver en présence
« de ma fiancée bien aimée — comment, en rêve, j'ai cru voir, Juliette,
« près de Clopinel — comment, alors, je me suis levé, terrible... et comment,
« enfin, j'ai frappé Jean de Meung, d'un coup de couteau, qui l'a abattu,
« blessé à mort, et râlant, à mes pieds.

« Or, Maître — sachez... que... chose stupéfiante !... l'on a trouvé, de-
« vant la Maison-Dieu, sous la neige, le cadavre de Jean de Meung, percé
« d'un coup de couteau...

...La Dame de Garlande, pensive, filait toujours. (P. 1645.)

« Ce n'est pas tout : Le corps de Clopinel était vêtu de ces vêtements, « magnifiques, — les mêmes, absolument — que je lui ai vu porter dans « mon rêve. »

. . . . . .

... Gaucher Faber interrompit sa lecture.

— Voilà qui est prodigieux!... s'écria-t-il, répondant à sa pensée... ayant perdu conscience, absolument, des choses ambiantes.

Paule de Garlande, interloquée, le regarda.

— Qu'avez-vous donc? demanda-t-elle, non sans inquiétude.

— Je vous le dirai!... répliqua Gaucher.

— Les nouvelles qui vous parviennent n'ont rien d'alarmant?

— Rien!

— Tant mieux!... Vous m'avez fait peur!...

Gaucher se remit à lire et la Dame de Garlande à filer.

. . . . . .

« Ce n'est pas tout, encore.

« Lorsque je me retrouvai en mon logis, au Palais, après ma visite, in- « fructueuse, à la maison, secrète, du Père Richard, en compagnie du ma- « jordome de la Princesse Marguerite de Bourgogne... j'ôtai les vêtements « que je portais, et je les jetai sur un coffre, dans ma chambre; puis, las, « brisé, même, après tant de fatigues, et d'émotions, je me couchai.

« Au matin, je vous écrivis, et je m'occupai de trouver le courrier qui « devait vous porter ma missive.

« Puis, je revins chez moi... tout bouleversé — car, dans l'intervalle, « j'avais appris la mort, tragique, de Clopinel.

« Or, en rangeant les habits que j'avais portés, la veille, je constatai, « avec épouvante — et il y avait de quoi, certes, être épouvanté — je consta- « tai que la manche, droite, de mon habit, était tachée de sang !

« De même, il y avait une autre tache, rouge, sur mes chausses.

« Enfin, sachez que, la veille, en rentrant au logis, j'avais constaté « que, en route, j'avais perdu mon couteau.

« Je n'avais attaché, tout d'abord, à ce fait, aucune importance.

« Je m'étais dit que, au cours de mes pérégrinations, l'arme avait dû « glisser hors de sa gaine.

« Mais après mes constatations relatives à ces taches qui souillaient « mes vêtements... après la nouvelle que l'on venait de me donner de la « mort de Clopinel... ce fait : la disparition, inexplicable, de mon couteau « — me troubla à un degré indicible.

« Souvenez-vous — je vous en ai parlé, hier — que, pendant que je « dormais, dans cette maison, mystérieuse, où Frezzini m'avait conduit... « j'ai rêvé... et que, en rêve, j'ai cru voir Clopinel et Juliette... souvenez- « vous que, toujours en rêve, je l'ai frappé, d'un coup de couteau.

« Or — et je me le demande, à cette heure, avec angoisse — ai-je « dormi... et rêvé?

« N'ai-je pas, plutôt, vu, et agi?

« Clopinel n'a-t-il pas été frappé, réellement, par moi?

« Comment?... Dans quelles circonstances?... Avec l'aide de quelle « puissance, occulte, ou naturelle?

« Je l'ignore... et je l'ignorerai toujours — c'est probable!

« Mon souvenir de la scène où Juliette m'est apparue et où j'ai tué Jean « de Meung... est très net.

« Je revois cette scène avec une précision étonnante, tout comme si elle « s'était produite dans la réalité.

« Je vois ma victime vêtue de ces mêmes habits dont le cadavre était « couvert, quand on l'a relevé devant la Maison-Dieu... vêtements magnifi- « ques, encore une fois...

« Je vois sa coiffure empanachée... Les bijoux de grand prix qui le pa- raient... son épée à la garde de laquelle étincelait un gros diamant.

« Je revois, aussi, la salle où la scène s'est jouée — oh! je la recon- « naîtrais si je pouvais y pénétrer encore... et je revois, de même, très net- « tement... Juliette.

« Elle semblait endormie.

« Jean de Meung l'avait saisie.

« Il allait l'emporter.

« C'est alors que je me suis armé... et que j'ai frappé.

« A partir de ce moment, je ne me souviens plus de rien.

« Ou, pour tout dire, j'aperçois... mais vaguement, très vaguement — « une silhouette... la silhouette, formidable, quasi fluidique, d'un être « géant... un Moine, peut-être... un Moine que je ne connais pas... se dressant « devant moi, les mains étendues vers mon front — et dont le regard de « flamme m'éblouissait... me causait un malaise indéfinissable, où s'abi- « maient, à la fois, mes forces et ma pensée, tout mon MOI... en quelque « sorte fasciné, dompté, subjugué par cet homme — ou, pour m'exprimer « mieux — par ce fantôme!

« Et, chose étrange... car tout est étrange, en cette affolante aventure « — j'ai souvenance que Frezzini est venu me chercher, dans cette chambre « où il m'avait introduit, d'abord, après notre entrée chez l'Evêque de Saint « Georges; j'ai souvenance que je l'ai suivi, jusques en cette salle où j'ai vu « Juliette, et frappé Clopinel... et, pourtant, c'est dans cette chambre, où « j'avais attendu le retour de Frezzini, que je me suis retrouvé... c'est dans « cette chambre que le Majordome m'apprit que je m'étais endormi, là... et « que je ne verrais pas Juliette.

« Je veux insister sur ce point, j'en suis bien sûr, absolument sûr, je « suis sorti de cette chambre, avec Frezzini.

« Qui donc m'y a rapporté, endormi?

« Comment m'y suis-je retrouvé, sans que je puisse m'expliquer ce fait « extraordinaire?

« Ah! comme j'étais las, lorsque mes yeux se furent rouverts!

« Pour revenir au Palais, Frezzini — un vieillard — dut m'aider à « marcher, à diverses reprises.

« Je ne me tenais debout que difficilement!

« Maître,

« Toutes ces choses m'affolent... me troublent à un degré excessif.

« J'y veux voir l'œuvre Occulte de puissances surnaturelles.

« Il y a, là-dessous, quelque sortilège.

« Quelle force, naturelle, pourrait faire agir, ainsi, une créature hu- « maine, à son insu?

« Car j'ai agi, j'en suis certain.

« Oui, oui, j'ai agi...

« Je ne suis pas fou!...

« Maître... n'en doutez pas : C'est moi qui ai tué Clopinel!

. . . . . .

... De rechef, Gaucher interrompit sa lecture.

— Tout cela est possible!... murmura-t-il... Et, tout cela s'expliquerait, par la mise en œuvre, adroite, de ces phénomènes, vraiment extraordinaires, que les Fakirs Indiens réalisent!

Et il pensa :

— Jean de Meung frappé par le fils d'Apollon et de Gisèle!... Si cela était.... quel coup du Sort!... Une revanche!...

* * *

... La Dame de Garlande, pensive, filait toujours.

Elle se rendait compte, vaguement, que son ami était en proie à de graves préoccupations.

Mais elle n'osait l'interroger.

Gaucher poursuivit la lecture, interrompue, de la missive de son Élève : Roland.

. . . . . .

« L'heure passe.

« Bientôt, je devrai me mettre en route pour aller retrouver à la Po- « terne de la Tournelle, mon père, et Remi.

« Je me hâte donc de vous faire une dernière révélation qui n'est pas « moins étrange... pas moins affolante et pas moins stupéfiante que les « autres.

« Voici.

« Je vous ai appris que j'avais constaté que mes vêtements étaient « tachés de sang... et, comme j'examinais attentivement, les taches... en « maniant, en tournant et retournant les susdits vêtements en tous sens... « voilà que, tout à coup, j'entendis, près de moi, un petit bruit sec.

« Et, à ma très grande surprise, je m'aperçus que quelque chose avait « roulé — de l'une de mes poches, sans doute — sur les dalles.

« Je ramassai l'objet.

« C'était un tube... un tube en étain.

« Comment ce tube se trouvait-il sur moi?

« Il n'en fallait pas douter : Ce tube, d'étain, avait été mis, dans l'une « de mes poches, la veille, en la maison, secrète, de l'Évêque de Saint-Georges.

« Mais... pourquoi?..

« Dans quel but?

« Ce tube était clos par un bouchon revêtu d'une capsule d'étain.

« J'ôtai le bouchon... et je constatai que le tube était plein d'un li- « quide très clair et sans odeur.

« J'en versai quelques gouttes dans le creux de ma main... et, fort « imprudemment, j'allais goûter ce liquide; mais je n'en fis rien.

« Qui sait si ce n'est pas du poison?

« Je refermai le tube... et le mis de côté, soigneusement.

« Je vous le donnerai quand je vous verrai.

« Ensemble, nous ferons des expériences avec le liquide qu'il contient.

« Convenez, Maître, que tout cela est prodigieux?...

« Il y a des moments où je me demande si je n'ai pas rêvé... et si je ne « rêve pas encore...

« Mais... non — tout cela est réel!

« Jean de Meung est mort!... Mes vêtements sont tachés de sang!... Le « tube d'étain est là, sur cette table où je vous écris... Je le vois... Je n'ai « qu'à étendre la main pour le saisir!

« En vérité, j'ai hâte... très grande hâte de m'entretenir, avec vous, « de ces choses.

« Quand j'aurai vu mon père, et Remi, tout à l'heure, à la Tournelle... « et quand je serai rassuré sur leur sort... c'est-à-dire quand je saurai que « l'appel de Marigny ne cache rien qui soit de nature à leur nuire... je « partirai, tout aussitôt, pour Fontainebleau — oui, oui, il me tarde de « savoir ce que vous pensez de tout cela.

« N'ai-je plus rien à vous confier?...

« Non!... Rien!...

« Je scelle donc cette missive... et vous dis : A bientôt.

« ROLAND. »

... Gaucher plia le parchemin, soigneusement, et le mit dans la poche de sa robe.

Puis, il demeura tout rêveur, pendant un assez long temps.

Paule ne l'interrogea point, quelque envie qu'elle en eut.

Elle l'observait, cependant, à la dérobée.

Soudain, le Chirurgien du Roi de France se leva.

— Vous sortez?... lui demanda la Dame de Garlande.

— Oui!... Je vais jusqu'à la Masure aux Aubépines... répliqua Gaucher... Je veux voir, avant le retour de la chasse Royale, cette pauvre femme à qui, sur ma demande, vous avez donné l'hospitalité... L'avez-vous visitée, aujourd'hui, Paule?

— Deux fois!... Ce matin... Et il y a une heure encore.

— Bien!... Je vous reconnais-là!... Vous êtes bonne, généreuse, parmi les plus généreuses!... Cette femme fut cause de beaucoup de maux, ainsi que je vous l'ai dit... Vous connaissez, par moi, toute son histoire!... Mais, si coupable qu'elle ait été, elle est digne d'intérêt, en ce sens qu'elle a beaucoup souffert!...

Gaucher ajouta :

— Hélas!... Elle n'est pas au bout de ses peines!... Toute faute se paie!... Elle expie, déjà!... Elle expiera plus encore, je le crains!...

Puis, il soupira, et reprit :

— Il faut que je lui parle... Je devais lui donner une joie, aujourd'hui...

— Elle me l'a dit... fit Paule... Elle attend avec impatience l'heure que vous lui avez annoncée.

— Son attente sera vaine... Celui qui devait venir, à Fontainebleau, aujourd'hui, pour elle, ne viendra pas!...

— Tant pis!... La pauvre femme aura une déception qui lui sera cruelle!

— C'est pour la réconforter que je me rends vers elle... Je vous quitte, donc, Paule... A ce soir...

— Allez, mon ami... Je ferai visite, encore, ce soir, à l'affligée... et je m'efforcerai de la réconforter, moi aussi.

Gaucher sortit...

Dehors, il traversa la cour...

Il s'engagea dans un sentier, bordé de haies, qui conduisait à une sorte de cahute, dénommée : la Masure aux Aubépines..

XXIV

LA MASURE AUX AUBÉPINES

... Elle devait être ravissante à voir, l'été, par un matin ensoleillé, car, alors, elle était, à coup sûr, toute perdue dans la verdure et les fleurs.

Haute d'un étage... construite en pierres étayées de pièces de bois croisées... elle était surmontée d'un toit de chaume à demi recouvert de mousses.

Sa façade, percée d'une baie, était tapissée de lierres, qui cachaient, sous leur feuillage épais, la lèpre des pierres, noircies et rongées par les intempéries.

Un escalier de bois, abrité sous un auvent, et appuyé à la muraille... conduisait, au premier étage, à la porte donnant accès dans l'unique et vaste pièce de cet étage.

Des plantes grimpantes : vigne folle, jasmin, clématites... s'enroulaient autour des balustres de bois de cet escalier.

Jadis, cette maisonnette avait été occupée par le Fauconnier qui dressait les faucons du Seigneur de Garlande, aïeul du Sénéchal de Fontainebleau.

Depuis plusieurs années, elle était inhabitée — et pour cause.

C'est qu'elle s'élevait à la lisière, même, de la terre de Garlande, et à vingt pas, seulement, du Logis de Chasse du Roi de France.

De la baie qui éclairait la pièce du premier étage de cette masure, on pouvait voir tout ce qui se passait dans la cour précédant l'habitation royale.

Or, Nicolas avait décidé que la Masure aux Aubépines resterait inhabitée, et, ce, afin qu'aucun regard curieux, ou, même, indiscret, ne put suivre les allées et venues du Roi, ou de ses familiers, dans les cours et jardins de son Logis, lorsqu'il y venait passer quelques jours, pour poursuivre quelque gibier traqué par le Sénéchal.

Elle était entourée d'une pièce de terre, qui avait constitué le jardinet du Fauconnier de Loys de Garlande... et qui était, alors, en friche.

Sa dénomination, si colorée, si fraîche, lui venait de ce fait que la terre de Garlande était séparée de la Maison du Roi... par des haies d'aubépines, vivaces, qui se couvraient de fleurs, au printemps, et embaumaient l'atmosphère, à la ronde, pendant toute la semaine de la blanche floraison.

Frissonnante elle s'assit. Elle n'avait plus de forces. (P. 1650.)

Sous son décor de neige, elle était fort pittoresque... surtout à cette heure, où le soleil, de plus en plus sur l'horizon, mettait une lumière dorée, et chaude, sur les lierres aux feuillages persistants... et sur le toit, dont les mousses avaient des reflets veloutés, d'une richesse de tons inouie.

Gaucher Faber arriva, bientôt, au pied de l'escalier dont il gravit, très lestement, les degrés.

Arrivé au premier étage, il frappa à la porte.

Une voix dit :

— Entrez...

Le Chirurgien du Roi de France poussa le loquet.

La porte s'ouvrit.

Gaucher entra dans la pièce.

A son aspect... une femme — l'habitante de la Masure aux Aubépines... se leva, précipitamment.

Elle était très pâle, et, visiblement, fort émue.

Elle était toute frémissante.

Elle fixa son regard sur le visiteur, et s'écria, d'une voix tremblante :

— Gaucher !... C'est vous, enfin !...

Puis, elle ajouta :

— Roland ?... Roland est là ?... Répondez ?

Elle attendit, impatiemment, la réplique de Gaucher.

— Pas encore !... fit le Chirurgien.

— Mais... il viendra ?

— Certes !

— Aujourd'hui ?

Gaucher hésita, un moment, à répondre.

— Oui !... dit-il, enfin.

Il avait vu son interlocutrice éperdue... or, il n'avait pas osé lui apprendre la vérité, à savoir que l'arrivée de Roland — si ardemment attendue par elle — était retardée.

— Dieu soit loué !... reprit l'habitante de la Masure aux Aubépines... Un moment, j'ai tremblé que vous ne veniez m'annoncer que je ne le verrais pas !

Frissonnante, elle s'assit.

Elle n'avait plus de forces.

L'émotion, très vive, qu'elle avait éprouvée, l'avait abattue.

Elle reprit :

— C'est que j'attends la journée où nous sommes avec une impatience inexprimable !... Ah ! comme vous avez été généreux, Gaucher !... Vous avez eu pitié de moi !... Je vous en garderai une reconaissance attendrie jusqu'à ma dernière heure !... Vous m'avez soutenue, réconfortée, encouragée... En moi, vous avez soigné le physique, et le moral... Mon âme souffrait plus encore que mon corps... C'est mon âme que vous avez sauvée de la désespérance !... Mon bon Gaucher !... Soyez béni !...

Elle avait prononcé ces paroles avec une douceur infinie... d'une voix entrecoupée de sanglots.

Gaucher en fut profondément touché.

— Espérez !... dit-il... Oui, vous verrez Roland, je vous l'ai promis... Vous savez que je tiens toujours mes promesses.

— Je tiendrai, de mon côté, religieusement, celle que je vous ai faite... répliqua l'habitante de la Masure aux Aubépines... Oui, oui, je serai forte!... Roland ne saura rien, par moi, je vous le jure... Je ne vous trahirai pas!... Il ne pourra deviner quel lien nous unit... Oh! le voir!... Tout près de moi!... Entendre le son de sa voix!... Toucher sa main!... Quelle ivresse!... Elle m'est promise!... Je l'aurai!... Encore une fois, soyez béni, Gaucher!...

— Vous le verrez!... Vous lui parlerez!... Et, qui sait?... plus tard — dans quelques années...

— Dans quelques années?...

— Dans quelques mois, peut-être...

— Eh! bien?... Achevez donc?...

— Mon amé Apollon vous permettra... peut-être... de lui révéler...

— Non!... Non!... Non!... Gaucher!... Je ne veux pas!... Je ne veux pas qu'il sache...

— Calmez-vous!...

— Non!... Non!... Non!... Il faut qu'il ignore mon passé... Il me croit morte... hélas!... Il vaut mieux qu'il le croie toujours!... S'il savait que je suis vivante, il demanderait pourquoi je ne suis pas restée près de son père et près de lui... Il apprendrait la vérité... Il me maudirait... Tout au moins il me mépriserait!... Je ne veux pas qu'il me méprise... Je ne veux pas qu'il me maudisse!... J'ai trop souffert déjà!... Une pareille souffrance serait au-dessus de mes forces!... Je suis morte pour lui!.. C'est le châtiment!... Châtiment terrible!... Châtiment mérité!... Jamais il ne prononcera ce doux nom que d'autres entendent, et qui les jettent dans l'allégresse!... Oh! quand je les vois, ces femmes... sourire à de tout petits enfants, qui les caressent, et qui leur disent ce mot, si tendre... ce mot que je ne dois pas entendre — je les envie!... Ce nom, béni, il me l'aurait donné si j'avais rempli mon devoir... Je ne l'entendrai pas!... Je me suis condamnée à ne jamais l'entendre!... Ah! Gaucher, dites à celui qui a tant souffert, par moi... que le sacrifice, que je m'impose, constitue — plus, encore, que tout le reste — l'expiation!... Dites-le lui : Cela me vaudra, peut-être, son pardon!...

— Il ne se souvient que du passé — qui lui est bien cher — quand il pense à vous!... Il ne se souvient que des joies qu'il a eues par vous!... Jacques n'a jamais pu haïr Gisèle!... répliqua Maître Gaucher Faber.

. . . . . .

L'habitante de la Masure aux Aubépines... c'était, en effet, Gisèle — ou la fausse Sœur Dorothée, la femme d'Apollon, la maîtresse de Jean de Meung, Clopinel.

XXV

OU L'ON SAURA COMMENT GISÈLE S'ÉTAIT INSTALLÉE A LA MASURE AUX AUBÉPINES

...En quelques mois, Gisèle avait vieilli de dix années !...

Lorsqu'elle évoluait, six mois auparavant, au service d'Enguerrand de Marigny, à l'Abbaye Royale de Maubuisson... observant les faits et gestes de la Princesse Marguerite de Bourgogne, et de ses familiers... elle était belle, encore...

Même sous l'humble habit de Religieuse, qui se drapait sur les formes superbes de son beau corps, elle apparaissait très troublante, car la maturité avait développé, en elle, une grâce féminine indicible, éminemment charmeresse.

La pauvre Gisèle n'était plus que l'ombre d'elle-même.

Son corps, amaigri, était enveloppé d'une robe noire, qui faisait mieux ressortir l'excessive pâleur de son visage, maintenant entouré de cheveux blancs.

Ses yeux, qui semblaient agrandis... étincelaient — allumés par la fièvre qui la brûlait...

Certes, Messire Jacques n'eut pu reconnaître, en cette femme, vieillie avant l'âge, sa toujours aimée Gisèle... qu'il avait vue, et reconnue, six mois auparavant, lorsqu'elle était passée devant sa maison, à Maubuisson, alors qu'elle s'éloignait de l'Abbaye, au petit jour, pour venir à Paris, au Palais, par devant Marigny ..

. . . . . .

...On sait dans quelles circonstances elle avait été enfermée, sur l'ordre du Premier Ministre du Roi de France, à la Tour du Louvre... après avoir révélé les faits qui s'étaient produits à l'Abbaye de Maubuisson.

Deux mois après, elle tomba malade.

Jehan de Saintray, qui la visitait, en sa prison, plusieurs fois par semaine, amena à son chevet un médecin... qui lui donna des soins.

Elle se rétablit.

Malgré les instances de Jehan, Marigny, à cette époque, refusa de la mettre en liberté, craignant qu'elle ne fit quelque démarche imprudente capable de nuire à son Œuvre.

Et, pourtant, de jour en jour davantage, la prisonnière s'était transformée.

Dans la solitude où elle vivait, elle avait longuement rêvé.

L'ardent amour qu'elle avait éprouvé pour Jean de Meung... même

après sa trahison, et malgré les tortures qu'elle avait subies de par lui... s'était évanoui, insensiblement.

Il lui semblait qu'il y avait en elle deux êtres bien distincts: la Gisèle, jeune fille... la fiancée adorée, la femme idolâtrée de Messire Jacques Adam, Comte de Brionne... et la Gisèle follement passionnée, maîtresse de Jean de Meung, Clopinel.

Elle haïssait et méprisait celle-ci.

Elle la voyait comme, réveillé, on voit les figures, grimaçantes, d'un abominable et effrayant cauchemar !

En elle revoyait, très pure, la jouvencelle qui allait, jadis, par les chemins ombreux, aux bras de Messire Jacques.

Si elle frissonnait d'épouvante quand elle songeait à l'éhontée créature qui avait abandonné son mari, et son fils, pour suivre son amant... d'autre part, elle s'exaltait en pensant aux jours, si lointains, de sa jeunesse et de ses épousailles.

Insensiblement, elle en arriva à ne plus évoquer que ces souvenirs qui la charmaient.

La Gisèle infidèle et coupable lui semblait morte.

Même, — réconfortée par son rêve, en lequel elle se complaisait, parce qu'il lui apportait l'oubli, — elle ne se rendait pas compte que la Gisèle, rachetée, jusqu'à un certain point, par l'expiation, demeurait, pourtant, et demeurerait, toujours, responsable des fautes de l'autre.

Son esprit, déséquilibré, lui suggérait des chimères.

Elle se disait que, bientôt, libre... elle retournerait à son foyer, près de son mari, et de son fils.

Ils devaient l'attendre, avec impatience... s'étonner, et s'inquiéter, même, de sa longue absence.

Le souvenir de Jean de Meung, ne lui restait que vaguement...

Elle l'apercevait, seulement, comme une forme imprécise... et qui se dissipait, de plus en plus.

Au contraire, elle revoyait, très nettement, messire Jacques... ainsi que tous les autres, qu'elle avait vus, autour d'elle, en Normandie, et, plus tard, à Paris, — notamment Gaucher Faber, ce jeune homme à qui son mari s'intéressait.

Elle revoyait la cérémonie de son mariage... son logis normand, dans la verdure et les fleurs... et le mignon berceau où dormait Roland enfantelet.

Bien mieux, elle voyait son fils, grandi... un très svelte et très joli jouvenceau, qui lui ressemblait...

Chaque fois qu'elle recevait la visite de Jehan de Saintray, elle lui disait :

— Mon mari, et mon fils, m'appellent... Je les entends, très distinctement, prononcer mon nom... Quand donc les reverrai-je ?

Jamais elle ne lui parlait de Jean de Meung... jamais !

Cependant, son esprit se détraquait chaque jour davantage... au grand émoi de Jehan de Saintray... qui redoutait, — non sans raison... un dénouement fatal.

Un jour... en effet, au cours d'une crise de larmes... Gisèle devint folle — subitement.

Marigny, averti, envoya, tout aussitôt, près d'elle, Maître Gaucher Faber.

Le Chirurgien du Roi de France reconnut Gisèle.

Jehan de Saintray lui avait appris, qu'elle était détenue, au Louvre, par raison d'Etat, — sans s'expliquer davantage.

Gaucher la soigna... comme ce grand charitable soignait tous les êtres qui souffraient, quels qu'ils fussent, c'est-à-dire avec un inlassable dévouement.

Puis, elle lui fit pitié.

Et, enfin, il lui rendit l'affection, sincère, vouée, par lui, jadis, à la femme, aimée, de son généreux protecteur, — de celui qui l'avait fait l'homme qu'il était.

Bien entendu, il ne parla pas d'elle à Apollon, — qu'il voyait chaque jour, pourtant... puisque Messire Jacques, et Remi, le Bourguignon, s'étaient installés, comme on sait, à Paris, dans le logis, privé, de Gaucher... et, ce, afin qu'ils fussent plus près de leur ami, pendant ces jours, douloureux, qu'ils vivaient, depuis le guet-apens de Poissy.

Grâce aux soins du savant Chirurgien de Sa Majesté Philippe IV, l'état de Gisèle s'améliora.

Il venait la voir tous les jours.

Il restait, avec elle, plusieurs heures.

Gisèle le reconnut, bientôt...

Il lui parla du passé... de son mari, de son fils, de son pays... et, par ainsi, il raviva la flamme, vacillante, de son esprit.

Puis... par l'espoir de jours moins tristes... il rendit le désir de vivre à cette infortunée, qui ne souhaitait plus que de mourir.

Il lui promit qu'elle verrait Roland, — et, par cette promesse, qu'il renouvelait chaque jour... il se fit, d'elle, une sorte d'esclave, toute prête à lui obéir... attentive à deviner ses moindres désirs... disposée à suivre, aveuglément, tous ses conseils, — car elle sentait bien qu'il ne ferait rien que ce qu'il faudrait faire, dans l'intérêt de ses amis, dans l'intérêt de la malade.

Deux mois après, Gisèle, conquise, dominée par Gaucher... jura, solennellement, que, jamais, elle ne tenterait, de revoir, Jean de Meung...

Elle promit, de même, que jamais, elle ne tenterait rien pour se faire reconnaître de Roland.

Elle s'engagea, formellement, à prendre le voile, à l'Abbaye Royale de Maubuisson, dès qu'elle serait libre.

Alors, Gaucher obtint, de Marigny, sous sa responsabilité, — car il avait dû répondre d'elle, par devant le Ministre — qu'elle serait mise en liberté.

Gaucher, d'autre part, obtint de Paule de Garlande — à qui il raconta l'histoire de Gisèle — qu'elle reçût, à Fontainebleau, la pauvre créature...

Le séjour aux champs, au grand air, dans une contrée éminemment salubre, devait la remettre complètement.

C'est ainsi que, quelques jours auparavant, Gisèle s'était installée, à la Masure aux Aubépines, sur la Terre de Garlande, proche le Logis de Chasse du Roi de France

***

..... Or, Maître Gaucher Faber, tenant la promesse faite à Gisèle, avait appelé Roland, à Fontainebleau...

Et, ce jour-là même, il devait présenter le jouvenceau à l'habitante de la Masure aux Aubépines.

Gisèle verrait Roland, sans que celui-ci se doutât qu'il se trouverait en présence de sa mère.

La visite du jeune homme serait expliquée, par ce fait : que son Maître avait voulu lui faire voir un cas intéressant de maladie mentale, guérie par ses soins — ce qui devait lui donner espoir que l'on pourrait guérir, de même, la pauvre Clotilde, si jamais on la retrouvait...

XXVI

ROLAND A FONTAINEBLEAU

..... Le grand silence qui planait sur la Masure aux Aubépines, où Maître Gaucher Faber, et Gisèle, causaient... n'était troublé, de temps à autre, que par le son, lointain, de l'oliphant, qui retentissait dans les profondeurs de la forêt.

La chasse, Royale, suivait la piste de la laie, lancée par les limiers de Nicolas de Garlande.

Maintenant, le soleil, qui avait illuminé, radieusement, cette belle journée de mars, était sur son déclin.

Il ne devait pas tarder à disparaître, là-bas, derrière les grands arbres.

Et la nuit tomberait, presque aussitôt... très froide.

Déjà, l'air était plus vif.

La bise recommençait à siffler.

Evidemment, les chasseurs étaient près d'atteindre la bête...

Avant longtemps, on entendrait vibrer les triomphales sonneries de l'hallali...

. . . . . .

— Oui... reprit Gisèle... je respecterai, religieusement, nos conventions, Gaucher... Je me retirerai à l'Abbaye, Royale, de Maubuisson... Je prendrai le voile... Là, je finirai ma triste vie!... Dire que j'aurais pu être si heureuse!... Bien heureuse, entre mon mari, et mon fils... Mais cette joie, du moins, me sera donnée — et c'est à vous que je la devrai : Je vivrai tout près de Jacques, et de Roland... Je les verrai... sans qu'ils me reconnaissent... Et ce sera, pour moi, une compensation... Je n'aurais jamais osé espérer qu'elle me serait donnée... Ils ne me reconnaîtront pas... Comment me reconnaîtraient-ils, sous mon habit de Religieuse?... Et puis, qui reconnaîtrait, en la femme meurtrie, brisée, vieillie, courbée, la Gisèle que je fus?... Du reste, je serai prudente!... Il me tarde d'avoir reçu la visite de Roland, céans... Et il me tarde d'être installée, là-bas, près de Jacques... Qui sait?... Cette jeune fille, qui a disparu, et que Roland aime... reviendra?... Roland l'épousera... Il sera heureux!... Quand je serai sûre que son bonheur sera assuré, je pourrai mourir!... Je mourrai tranquille!... Et... peut-être, avec le pardon de Jacques!... Encore grâce à vous, il aura pitié de moi, j'espère?...

— Espérez!... dit Gaucher... Espérez!...

Gisèle poursuivit :

— Dieu veuille que cet espoir, que vous faites luire, devant moi, ne soit pas déçu!... Dieu veuille estimer que j'ai assez expié mes fautes!... Gaucher, malgré vos réconfortants encouragements, je crains toujours que le sort ne me frappe encore!... Il me semble que des malheurs nouveaux m'atteindront!... Il me semble que l'avenir me réserve de nouvelles tortures!... Tenez, ce matin, j'étais toute angoissée!... J'étais sûre, absolument sûre, que je ne verrais pas Roland, aujourd'hui... Mes pressentiments se sont justifiés... Mon fils ne viendra pas... Vous n'osez pas me l'annoncer, de crainte de m'affliger?... Je serai forte... Dites qu'il ne viendra pas?...

L'infortunée créature attendit, impatiemment, la réplique de Gaucher.

— Il devait venir... expliqua-t-il... Mais il a été retenu, au dernier moment.

Le jouvenceau venait de mettre pied à terre. (P. 1663.)

— Ah! s'écria Gisèle... qui avait blémi... Vous voyez!... Oh! le Sort m'accable!... La main, vengeresse, du Tout-Puissant s'appesantit sur la mère coupable!

— Calmez-vous, Gisèle!... Roland peut venir, encore... Il a été retenu à Paris; mais il m'a mandé qu'il tenterait tout pour se rendre à mon appel...

— Est-ce vrai?... Ne parlez-vous pas, ainsi, pour me rasséréner?

— C'est vrai!... Je vous répète que Roland peut venir... Dans tous les cas...

— Dans tous les cas...

— Il viendra demain.

— Demain!... clama Gisèle, désespérée...

Et elle ajouta, en proie à une surexcitation excessive :

— Demain!... Que m'importe demain?... J'ai attendu cette journée où nous sommes avec impatience!... Cette journée est arrivée!... Le bonheur qui m'était promis m'échappe!... Demain!... Serai-je vivante, demain?

Elle se leva.

Elle fit quelques pas dans la pièce.

Puis, elle se rassit... Elle était sans forces!...

Elle tremblait...

— Demain!... répéta-t-elle... Demain!... Demain!... Toujours demain!... Oh! Je suis maudite!... Oui, oui, je suis maudite!... Malgré vous, Gaucher, malgré vos soins... malgré votre généreuse assistance... la pauvre Gisèle mourra sans avoir vu son enfant!... Dieu, implacable, le veut ainsi!... Il le veut!... On ne peut rien contre la volonté de Dieu!... Rien!... Rien!... Rien!... C'est l'expiation!... Je ne dois pas me plaindre!... J'ai mérité mon sort!... Gaucher, Gaucher, je voudrais mourir!... Je serais délivrée!...

Cette idée fixe qu'elle était maudite... l'obsédait.

Elle en revenait toujours là, aux heures de crise.

— Je suis maudite!... Je suis maudite!... répétait-elle... pendant de longues heures...

Puis, elle était prise d'un tremblement nerveux, qui la secouait tout entière... et qui la laissait prostrée, ensuite, durant plusieurs jours.

En cet état, elle pouvait redevenir folle... et, cette fois, incurablement, peut-être.

Gaucher estima qu'il lui fallait l'arracher, à tout prix, à ces pensées qui la hantaient et la troublaient.

Il se dit qu'il importait de la forcer — même brutalement — à songer à quelque autre chose.

Résolûment, donc, il reprit :

— Dieu, que vous blasphémez, en l'accusant d'être, contre vous, implacable... vient, pourtant, de vous servir...

L'effet, attendu, par l'éminent Chirurgien donna, immédiatement, des résultats.

Gisèle, accablée, se redressa... et devint, aussitôt, attentive.

Elle regarda Gaucher, stupéfaite, et, déjà, plus calme.

— Dieu m'a servie?... demanda-t-elle.

— Oui!

— Comment?

Gaucher, avançant vers son but, répondit :

— En frappant celui qui vous a meurtrie...

Gisèle, haletante, dit :

— Celui qui m'a meurtrie?...

— Oui!

— Qui donc?...

— Ne le devinez-vous pas?

— Jean de Meung?

— Oui!

— Mais...

— Dieu a frappé cet homme...

— J'ai peur!... Que vais-je apprendre?...

— Il ne pourra plus vous nuire.

— Jean ne pourra plus me nuire?

— Jamais...

— Parlez... Achevez...

— Il a expié, lui aussi...

— Expié?...

— Jean de Meung est mort!...

— Mort!... Jean... Mort!... Ah!...

L'effet était obtenu.

Le coup avait porté...

Maintenant, Gisèle ne songeait plus à Roland...

Elle se tut... Elle regarda droit devant elle, fixement... Elle ne versa pas une larme.

Ses mains tremblaient...

Elle ne voyait plus Gaucher...

Évidemment, toutes sortes de souvenirs passaient, et repassaient, dans sa pensée, se rapportant à celui de qui Gaucher lui avait annoncé la mort, brutalement, et pour cause...

Elle ne demanda aucune explication... Elle ne chercha pas à savoir comment son amant avait succombé.

La nouvelle l'avait stupéfaite, troublée, vaincue...

La crise que Gaucher avait redoutée, avait été évitée...

Il ne lui parla point.

Il ne voulut pas troubler sa profonde rêverie.

Il attendit qu'elle relevât la tête... et que, d'elle-même, elle renouât l'entretien interrompu — se disant, que, bientôt, tout occupée de Jean de de Meung, elle le questionnerait... et que, par ainsi, elle ne serait plus dominée par cette idée fixe, obsédante, qui se rapportait à Roland...

Le Chirurgien du Roi de France, cependant, était assis près de la large baie par laquelle la lumière pénétrait dans la pièce.

Sans cesser d'observer Gisèle, il regardait, au dehors, la splendeur du paysage, que les lueurs dernières du soleil couchant incendiaient.

Tout à coup, il poussa une exclamation de surprise...

Il se leva, brusquement.

Gisèle avait tressailli.

— Qu'est-ce donc?... interrogea-t-elle... soudain anxieuse, frissonnante, éperdue.

Gaucher était joyeux.

— J'avais grand' raison, tout à l'heure... fit-il... de vous dire : « Espérez! »

— Pourquoi?

— Je viens de voir passer, là-bas, sur le chemin qui mène à l'habitation de Nicolas de Garlande, un cavalier, lancé à fond de train.

— Eh! bien?

Gisèle commençait à pressentir que la nouvelle que son amé Gaucher allait lui donner lui causerait une grande joie.

— Je n'ai pu le voir que l'espace d'une seconde, ce cavalier... reprit le Chirurgien du Roi... Mais je l'ai reconnu, pourtant.

— Qui est-ce?

— Celui de qui vous attendez impatiemment la venue.

— Mon fils?

— Lui-même...

Gisèle jeta un cri de joie.

L'expression de sa physionomie se modifia, instantanément, de manière radicale.

Morne, abattue, désespérée, un instant auparavant... maintenant, elle était radieuse.

— Mon fils!... s'écria-t-elle... en proie à une émotion extraordinaire... Mon fils!... Enfin!... Je vais le voir!...

— Il a pu s'éloigner de Paris... poursuivit Gaucher...

Cette grande joie, inattendue, avait rendu des forces à Gisèle.

Le coup qu'elle avait reçu en apprenant la mort de Jean Meung était pallié par la nouvelle de l'arrivée de son fils à Fontainebleau.

Cette nouvelle mettait, en son âme meurtrie, une très bienfaisante allégresse.

Elle avait oublié, en un clin d'œil, tout ce qui l'affligeait, tout ce qui l'angoissait.

Elle allait voir son fils!

Pour elle, tout tenait en ces seuls mots.

Gaucher s'applaudissait de cette aide que le hasard lui avait donnée.

Il fallait que Gisèle connût que Jean de Meung était mort... et, certes,

on pouvait redouter que la pauvre femme, en recevant cette nouvelle — terrible, pour elle — ne fût atteinte très rudement.

Or, le coup lui avait été porté... et, grâce à la bienfaisante complicité du Sort, il ne l'avait point accablée.

Roland!... La pauvre Gisèle n'était plus occupée que de Roland.

— Allez le chercher... Gaucher... dit-elle... Allez chercher mon fils... Hâtez-vous de me l'amener...

— J'y vais!... fit le Chirurgien du Roi.

— Oh! J'attendrai votre retour dans les transes!... Quand on a désiré ardemment une chose, et quand on n'a plus qu'à étendre la main pour la prendre... on craint que, au dernier moment, il n'arrive quelque catastrophe, capable de vous empêcher de la saisir.

— Aucune catastrophe ne se produira, Gisèle...

— Qui sait?... Hâtez-vous, Gaucher!... Hâtez vous!... Mon fils est là... Tout près de moi... Le verrai-je?... Quelque chose me dit que je ne le verrai pas...

— Folle!

— J'ai peur!... Oui, oui, il me semble qu'il va arriver un malheur... Le plus grand, le plus irréparable de tous ceux qui m'ont atteinte et brisée!...

Gisèle était de plus en plus frémissante.

Elle avait prononcé ces dernières paroles d'une voix entrecoupée... et sur un ton de prophétie qui impressionna Gaucher.

— Folle!... répéta-t-il... Aucun malheur ne vous menace!... Au contraire, une joie immense vous est réservée... Préparez-vous à voir Roland... Je vous en conjure, soyez calme... N'oubliez pas ce que vous m'avez promis...

— Je suis calme!... Je n'ai rien oublié... Je tiendrai mes promesses... Allez, encore une fois... Amenez-moi mon fils... Oh! le voir... le voir seulement une minute — et mourir!... C'est tout ce que je demande au Ciel...

— Je serai, céans, avec lui, avant une demi-heure.

— Une demi-heure?... Un siècle!...

— Il faut que je prépare Roland à vous voir... Il faut que je lui dise pour quel motif je l'ai appelé à Fontainebleau...

— C'est vrai!...

— Il importe qu'il croie qu'il va se trouver en présence d'une malade, et, ce, dans un but d'étude.

— Oui!... Oui!... Allez!... Allez!... Et revenez le plus tôt possible!... Oh! dire que j'ai vécu, pendant de longs jours, à l'Abbaye Royale de Maubuisson, tout près de la demeure de Jacques... et que rien ne m'en a avertie... Dire que, le jour où je me suis éloignée de cette contrée, il y a six mois, j'ai passé, sans que mon cœur batte plus vite, devant la maison

où reposait mon fils!... Je pouvais le voir, alors... J'aurais pu le voir, la veille, puisque vous étiez arrivé, avec Roland, la veille, chez Jacques!... Rien ne m'a dit qu'il était là!... Rien!... Oh! Gaucher, hâtez-vous, je ne saurais trop vous le répéter... Le temps passe!... Le malheur attendu plane sur nous... On ne peut le détourner, peut-être, de nos têtes, qu'en allant vite... Hâtez-vous!... Hâtez-vous!...

— Je pars!... Je reviendrai le plus tôt possible... Une dernière fois, Gisèle, soyez calme!...

Gaucher sortit, précipitamment.

Gisèle, s'agenouillant... joignit les mains, suppliante... et dit :

— Dieu!... Dieu bon... Dieu clément... ayez pitié de votre humble servante!.. S'il vous plaît de me frapper encore, en expiation de mes fautes... ne me frappez pas avant que j'aie vu mon fils!...

XXVII

OU ROLAND DONNE A SON MAITRE DEUX NOUVELLES, L'UNE QUI LE SURPREND ET L'INQUIÈTE, L'AUTRE QUI L'ÉPOUVANTE.

... Au sortir de la Masure aux Aubépines, Maître Gaucher Faber marcha vite.

Il parcourut, en quelques secondes, le sentier qui menait, de la Masure à la cour d'honneur de l'habitation de Nicolas de Garlande.

Le soleil avait disparu, à l'horizon, laissant flotter, dans le ciel, une lumière rose.

Déjà, le Crépuscule avait envahi l'horizon opposé.

La bise soufflait plus fort... secouait les branches des arbres, faisant choir les flocons de neige, qui tombaient, légers, comme ces plumes qui s'envolent, au printemps, du nid des blanches tourterelles.

Tout à l'heure, à la fin de l'entretien de Gaucher et de Gisèle, le son de l'oliphant avait retenti, plus éclatant, plus sonore que jamais, dans la forêt.

La sonnerie de l'hallali vainqueur.

A une faible distance du Logis du Roi.

Maintenant on n'entendait plus rien... que les sifflements de la bise.

Tout était retombé au morne silence qui plane sur la campagne, l'hiver, à la chute du jour.

Assurément la chasse avait pris fin.

La laie, longtemps poursuivie, avait été abattue.

Le silence... la tristesse de cette fin d'un beau jour... impressionnait Gaucher... surtout après sa conversation avec Gisèle, au cours de laquelle, plusieurs fois, il avait été étreint par une très vive émotion.

Et puis, l'arrivée de Roland... qu'il n'attendait plus, ce jour-là, le troublait.

Il se sentait tout angoissé.

Malgré lui — et bien que sa raison s'efforçât de réagir contre cette préoccupation qui hantait son esprit et qu'il jugeait indigne de retenir son attention — il se répétait les propos de Gisèle :

— « Le malheur attendu plane sur nous ! »

Enfin, il arriva dans la cour d'honneur de l'habitation de Nicolas de Garalnde.

Il se trouva devant Roland.

Le jouvenceau venait de mettre pied à terre.

Un varlet tenait, par la bride, son cheval, couvert de sueur... et à demi fourbu.

Le fiancé de Juliette paraissait très las.

Il était venu, de Paris, à toute bride.

Sa physionomie était toute bouleversée.

Evidemment, il était ému à un degré excessif.

— Je suis bien aise de vous voir, Maître !... dit-il... Je tremblais que vous ne fussiez pas céans !...

— Que se passe-t-il donc ?... demanda Gaucher, plus que jamais troublé.

Cependant, Paule... qui avait entendu le bruit des pas du cheval de Roland, dans la cour... et qui, de la croisée de la grand'salle de son Logis, avait vu le jeune homme mettre pied à terre... était accourue pour le recevoir, se doutant bien que cet inconnu était l'hôte que son amé Gaucher attendait.

Roland, répondant à l'interrogation de son maître, dit :

— Il est arrivé un malheur !

— Un malheur ?... répétèrent, en même temps, et Gaucher, et Paule.

— Oui !...

— Explique-toi ?

— Le Roi est blessé...

— Le Roi ?... Blessé ?

— Oui.

— Où est-il ?...

— Dans la forêt.

— Comment...

— Je traversais la forêt... J'avais pris un chemin de traverse, sur les

indications d'un manant, que j'avais rencontré... un chemin qui devait abréger ma route, et me faire arriver, ici, un grand quart d'heure plus tôt... A diverses reprises, je croisai des cavaliers qui suivaient la Chasse Royale... Tout à coup, et comme j'allais arriver près d'un carrefour où cinq routes aboutissent... à une demi-lieue d'ici, environ... j'entendis, d'abord, une sorte de grognement rauque... puis, le bruit, d'une chevauchée précipitée... Quelques secondes se passèrent... Mon cheval avait accéléré son allure... Il avait été effrayé... J'eus grand peine à le retenir... Et j'arrivai au carrefour... En même temps, une laie, suivie de deux marcassins, déboucha devant moi... Mon cheval se cabra... et fit un écart; puis, terrifié, il s'arrêta, net... La laie, dont les soies étaient hérissées, dont les boutoirs étaient menaçants... dont les yeux étincelaient — s'était adossée au fût d'un gros chêne... et, flanquée de ses marcassins, s'apprêtait à faire tête aux chasseurs, qui la traquaient... Soudain, plusieurs chiens de forte taille sortirent d'un taillis, en poussant des aboiements furieux, et bondirent sur la bête, qui, en un clin d'œil put en découdre trois... Les autres s'étaient attachés au cou de la laie, qui, farouche, se défendait désespérément... portait, dans le vide, de furieux coups de boutoir, et grognait si fort que ses grognements, rauques, effrayants, pouvaient être entendus à plus d'une demi-lieue à la ronde... Deux hommes apparurent... Je reconnus Notre Sire le Roi... J'ai su, après, que l'autre était Messire Nicolas de Garlande...

— Mon Dieu !... s'écria Paule...

— Rassurez-vous... fit Roland... tout aussitôt, comprenant que l'inconnue était la Dame de Garlande... Votre mari est sauf !

— Poursuis ?... dit Gaucher.

— Le Roi et Messire Nicolas de Garbande montaient des chevaux qui écumaient... ils portaient, haut, un épieu... Tous les deux, excités par le pourchas, étaient superbes à voir... Leurs yeux brillaient... Ils criaient d'une voix vibrante : Taïaut !... Taïaut !... Au loin les oliphants sonnaient... Devant la laie, le cheval de Messire Nicolas de Garlande hennit, eut peur, fit un mouvement de côté, et détala à fond de train, dans l'une des allées... Son maître, surpris, fut impuissant à le retenir, tout d'abord... Le cheval entraîna son cavalier pendant plus d'une minute, et parcourut, ainsi, plus de trois cents toises... Enfin, Messire Nicolas de Garlande tourna bride, et revint, en toute hâte, vers le carrefour.

— Mais le Roi... le Roi... fit Gaucher haletant.

— Le Roi s'était trouvé, seul, devant la laie... Il leva son épieu... qui s'abattit... La laie avait été touchée, et blessée, à mort... Elle se redressa, fit un bond, atteignit le cheval du Roi, qui se cabra... Le coup avait été si rapide, si inattendu, qu'il fut désarçonné et projeté, violemment, la tête la première, sur le tronc du chêne auquel la bête était adossée... La laie, cependant, avait fait entendre un dernier grognement; elle était tombée,

Gaucher s'approcha du Roi. (P. 1670.)

morte, près de ses marcassins, qui s'étaient défendus, courageusement, contre les chiens... Tout cela s'était passé en un temps très court... Le Roi gisait, évanoui, ensanglanté, sur le sol... J'avais mis pied à terre... Messire Nicolas de Garlande arriva... Je me nommai à lui... Nous relevâmes le Roi... J'examinai la blessure... Elle est assez profonde... Il a perdu beaucoup de sang... Mais, s'il s'est évanoui sous la violence du choc, il ne me paraît pas qu'il soit en danger... Messire Nicolas de Garlande m'invita à remonter à cheval, et à venir, céans, en toute hâte, pour vous chercher, Maître... Je l'ai laissé,

là-bas, près du Roi, sonnant de l'oliphant, pour rallier les chasseurs et les varlets... Il doit construire une civière, avec des branches d'arbres, et rapporter le Roi en son Logis de Chasse... C'est là que nous retrouverons le blessé..

Gaucher, et Paule, avaient écouté le récit de Roland avec une anxiété croissante.

— Courons !... dit le Chirurgien... Viens, Roland... Allons au-devant du cortège qui rapporte le Roi... Vous, Paule, faites prendre, dans ma chambre, ma boîte à ingrédients, ainsi que mes instruments... et envoyez-moi le tout, au Logis du Roi, par l'un de vos serviteurs.

— A l'instant !... répliqua Paule, toute frissonnante.

Elle se dirigea vers l'habitation Seigneuriale, suivie de Hubert Huguet.

Avec d'autres serviteurs des Garlande, hommes et femmes, il s'était approché du groupe formé par Paule et ses deux interlocuteurs.

Tous, ils avaient écouté, avec une émotion indicible, le récit du jouvenceau.

Gaucher reprit :

— Viens... viens... Roland !... Courons, mon fils !...

Frémissants, le Chirurgien et son Élève s'éloignèrent... laissant les gens du Sénéchal, mornes, tout attristés... se répétant la nouvelle, et se signant, dévotement, pour attirer, sur le Roi de France, la miséricorde, infinie, du Tout-Puissant Roi du Ciel...

* * *

.....Tout en marchant, très vite, dans la direction du Logis de Chasse du Roi, les deux hommes causèrent.

Gaucher, si préoccupé qu'il fût, relativement à l'accident de chasse qui s'était produit, avait grande hâte de savoir ce qui s'était passé, à Paris, le matin, à la poterne de la Tournelle... au rendez-vous que Marigny avait assigné à Messire Jacques, et à notre ami, Remi, le Bourguignon.

Il interrogea, donc, Roland, à ce sujet.

Le jouvenceau s'expliqua ainsi :

— J'avais hâte, aussi, Maître, de vous révéler les faits, surprenants, qui se sont produits, là-bas, ce matin.

— Parle?... Parle?... J'écoute...

— Ainsi que je vous l'ai mandé, par cette missive que je vous ai expédiée, et que vous avez dû recevoir...

—...Oui ! Oui !... Je l'ai reçue... Poursuis?

— Je me suis rendu, le matin, à la poterne de la Tournelle, avec mon Père, et Remi... Nous y trouvâmes Messire Ogier d'Argental et quatre hommes d'armes... Tous étaient à cheval... Deux des hommes d'armes conduisaient, chacun, en main, un cheval... Messire Ogier d'Argental invita

mon père, et Remi, à monter les chevaux tenus en main... C'est alors que mon père, ayant interrogé Messire Ogier d'Argental dans le but de savoir où il avait mission de le conduire, ainsi que Remi, l'Ecuyer de Messire Enguerrand de Marigny répondit : « Je dois vous conduire, Messires, à la lisière de la forêt de Fontainebleau, proche d'un village dénommé Arbonne. »

— Voilà qui est stupéfiant !... s'écria Gaucher... Poursuis ?... Poursuis ?

— Je ne sais rien de plus !... répondit Roland... Mon père, et Remi, montèrent à cheval... Je leur fis mes adieux... Je demandai, à Messire Ogier d'Argental si ceux qu'il devait guider ne couraient aucun danger... « — Aucun ! » répliqua-t-il... « Ils sont sous la auvegarde de Messire Enguerrand de Marigny, qui a besoin d'eux... et qu'ils rejoindront, là-bas... Monseigneur de Marigny est en route, présentement, avec Messire Jehan de Saintray, et une escorte de six cavaliers, pour le même but : Arbonne... Nous y serons, tous, dans quelques heures... Il est probable, pour ne pas dire certain, que Messire Jacques, et Maître Remi, seront de retour, à Paris, demain, au plus tard. » Il ajouta, mystérieusement, en montrant mon père et Remi : « — Peut-être qu'une grande joie leur est réservée !... » Enfin, Messire Ogier d'Argental sourit, et me salua... Puis, il piqua des deux... La troupe le suivit... Elle disparut bientôt !...

— Oui, oui... voilà qui est stupéfiant !... répéta Maître Gaucher Faber.

— Alors, rassuré — car Messire Ogier d'Argental est un très loyal jeune homme... je l'apprécie, l'estime, et l'aime : Il n'eut point parlé comme il l'avait fait si sa conscience ne le lui avait point permis — rassuré, donc... disais-je, je rentrai dans la Ville... Et, comme vous m'aviez mandé, Maître, que vous comptiez me voir, aujourd'hui même, près de vous, à Fontainebleau, je décidai que je me mettrais en route, sur le champ... Je revins au Palais... Je me procurai un cheval, et je partis... me disant que je pourrais être de retour, à Paris, demain, en même temps que mon père, et Remi.

— Tu as bien fait !...

— Je dois vous apprendre, encore, que Messire Enguerrand de Marigny a découvert la maison où se cachait l'Évêque de Saint-Georges...

La surprise de Gaucher augmenta.

— Tu es sûr de cela ?... demanda-t-il.

— Sûr...

— Qui te l'a dit ?...

— On ne parlait que de cet événement, ce matin, au Palais... Il paraît que l'Évêque a été arrêté, par Monseigneur de Marigny, dans cette maison... et qu'il est détenu, présentement, à la Tour du Louvre...

— Dans cette maison, où, d'après ta missive, tu es allé, toi-même, avec Frezzini, le Majordome de Marguerite de Bourgogne ?

— Oui.

— Dans cette maison où, selon toute probabilité, Jean de Meung, Clopinel... complice de l'Évêque de Saint-Georges lors du guet-apens de Poissy... s'était caché, lui aussi ?

— Oui.

— Dans cette maison, enfin, où l'Évêque détenait Clotildé, et Juliette, ces otages qu'il s'était constitués, scélératement, et pour échapper, au besoin, aux représailles que le Roi pouvait exercer contre lui?

— Oui!... Dans cette maison où, selon Marguerite — ainsi que je vous l'ai mandé — je devais voir Juliette, aux bras de Clopinel... Dans cette maison où je suis allé — il faut insister sur ce point — dans cette maison où j'ai cru voir, en effet, Juliette... dans cette maison, enfin, où je suis sûr que j'ai frappé Clopinel à mort!

— Mais... si Marigny a découvert le refuge de l'Évêque... s'il a arrêté ce Religieux...

— Eh! bien?

— N'a-t-il pas trouvé, aussi, dans cette maison, Clotilde, et Juliette?

— Non!...

— Ah!

— La maison était vide... L'Évêque s'y trouvait, seul.

— Il a dû savoir que son refuge n'était plus assez sûr pour lui.

— Certes!

— Il a fait conduire ses prisonnières dans quelque autre asile.

— C'est ce que je me suis dit quand j'ai connu ces choses.

— Il comptait pouvoir fuir, à son tour.

— Il n'en faut pas douter.

— Et Marigny, c'est clair, est sur la piste des prisonnières.

— J'ai eu la même idée... Elle m'a mis en allégresse... Mais, de crainte d'une par déception qui m'eut été trop cruelle, je n'ai pas voulu m'y arrêter... Je suis aise, Maître, que nous nous trouvions d'accord sur ce point... Votre idée corrobore la mienne... Pourvu que cet espoir ne soit pas déçu!

— Oui, oui, Roland, sois en sûr, Marigny est sur la piste des prisonnières... Il a grand intérêt à les retrouver... pour complaire au Roi, et pour se ménager, par suite, sa faveur, afin d'obtenir, de lui, qu'il se décide à sévir, enfin, contre les ennemis du Trône... Philippe, tout attristé, végète, depuis six mois, plus qu'il ne règne... Au grand chagrin de Marigny, dont l'œuvre, audacieuse, et très grande, est entravée... Les Hauts Seigneurs, les Dignitaires Ecclésiastiques relèvent la tête, bravent le Ministre... Qu'il retrouve les prisonnières, et il obtiendra, du Roi, tout ce qu'il voudra... Or, encore une fois, crois qu'il est sur leur piste... Il ne les connaît pas, ces prisonnières... Vois-tu, si Marigny a appelé ton père, et Remi, c'est qu'il avait besoin, pour l'expédition qu'il tente, sans doute, en ce moment, de

ces deux hommes, qui, mieux que personne, reconnaîtront, au besoin, et Clotilde, et Juliette... Les nouvelles que tu m'apportes, de Paris, mon fils, sont, donc, très bonnes!... Aussi bonnes que celle que tu m'as apportée, relativement à l'accident arrivé au Roi, est affolante!... Mais, il ne faut pas désespérer!... La blessure du Roi — tu l'as constaté toi-même, n'est pas inquiétante... Philippe IV sera sur pied, demain, peut-être... Et, demain, qui sait?... Marigny nous aura rendu ta douce fiancée, et sa mère... Tous nos maux seraient finis!... Clotilde, Juliette... libres!... A jamais sous la très haute protection du Roi de France, qui — pour des raisons que nous ignorons... que nous ignorerons toujours — c'est probable; mais qu'importe?... s'intéresse à elles très vivement — c'est flagrant... Quel rêve!... Depuis six mois, je le caresse!... Il deviendrait réalité!... Cela nous donnerait, à tous, une grande joie!... Et, de par Dieu, vraiment, nous l'aurions bien méritée!...

Roland avait écouté parler son Maître sans l'interrompre.

Ses paroles l'enthousiasmèrent.

Il était dans le ravissement.

— Comme vous voyez vite, et juste, Maître, en toutes circonstances!... s'écria-t-il, dans un transport... En un clin d'œil, avec une netteté, une précision, une logique admirables, vous avez vu clair dans la situation... Tout ce que vous avez dit, je me le suis dit, d'autre part; mais après un long travail de réflexion... pendant que je chevauchais de Paris à Fontainebleau... Encore, je croyais rêver!... Je ne pouvais m'habituer à cette pensée que je reverrais Juliette avant longtemps, peut-être!... Non, je ne pouvais croire que tant de bonheur me serait réservé... Oh! voir Juliette!... La voir libre!... Et à moi!... Ineffable ivresse? Me sera-t-elle donnée?... C'est possible!... Non, je n'ai pas rêvé, puisque vous avez exprimé, devant moi, les mêmes espoirs!... Oh! que je suis aise d'être près de vous, mon bon Maître?... J'avais besoin de vous entendre me parler comme vous venez de le faire... J'avais besoin que vous me réconfortiez!... Depuis trois jours, tant de choses se sont produites, dans ma vie... tant de choses affolantes, inexplicables, mystérieuses, louches, et terribles!... que, par moments, ma raison se troublait!... Mais je suis sauvé!... Vous êtes là... près de moi!... J'ai votre aide!... Je puis tout braver... même le bonheur!

Il avait parlé avec l'admirable enthousiasme de la jeunesse... avec cette conviction sincère, profonde, qui vient du cœur, et qui, seule, donne l'éloquence.

Gaucher Faber, charmé, lui répondit :

— Tu m'enchantes, mon aimé Roland!... Tu es le digne fils de mon brave Apollon!... Tu as, comme lui, une nature tendre, ardente, impressionnable, généreuse!... Tu es tel que nous avons voulu que tu soies!... Tu reverras Juliette!... Elle sera ta femme... Vous serez heureux... Et, nous,

les vieux, nous jouirons de votre bonheur !... Espérons !... Espérons, mon fils !...

Puis, il ajouta :

— Oui !... Oui !... Toutes ces choses qui se sont produites, dans ta vie, depuis quelques jours, sont mystérieuses !... Elles s'expliqueront... Crois qu'elles n'ont été mises en œuvre que par des moyens naturels... Elles s'expliqueront, te dis-je... Nous en parlerons, longuement, et en détail... Occupons-nous, d'abord, du plus pressé, c'est-à-dire de donner des soins au Roi... Je...

Maître Gaucher Faber s'interrompit.

Comme il arrivait, avec Roland, devant la porte d'entrée, principale, du Logis du Roi, il aperçut, à une portée de flèche, sous bois, Messire Nicolas de Garlande, à cheval, précédant le groupe des varlets de chasse portant, sur une civière, Sa Majesté Philippe IV, toujours évanoui.

— Voici le cortège !... dit Gaucher... C'est convenu, Roland, nous recauserons de tout cela, ce soir... Viens, allons au devant des gens qui portent Notre Sire le Roi... Viens...

— Je vous suis, Maître...

Un instant après, ils eurent rejoint le Sénéchal de Fontainebleau...

— Le Ciel soit loué !... s'écria Nicolas... Votre élève vous a trouvé chez moi, Gaucher !... Je tremblais que vous ne fussiez pas revenu d'Arbonne... A tout hasard, j'ai dépêché un cavalier, chez mon beau-père, pour vous appeler, céans, en toute hâte...

Puis, il demanda :

— Vous savez ce qui est arrivé?

— Oui... Roland m'a tout dit.

— Voulez-vous que nous fassions halte, ici?... Ou bien, êtes-vous d'avis qu'il vaut mieux que nous allions jusqu'au Logis du Roi?...

— Allons jusqu'au Logis de Chasse... Nous en sommes très près, maintenant... Cela vaudra mieux... Là-bas, je trouverai tout ce qui peut m'être utile... Seulement, hâtons-nous !

Moins de cinq minutes après, le cortège s'arrêta dans la cour d'honneur de l'Habitation Royale.

Nicolas de Garlande avait mis pied à terre.

Les varlets, qui avaient rapporté le Roi de France, avaient déposé la civière au pied d'un gros arbre, sur la neige.

Gaucher s'approcha du Roi.

Nicolas, et Roland, se tenaient à côté de lui...

Les Seigneurs et les Dames, qui s'étaient ralliés aux appels du Sénéchal, et les varlets, debout, à l'écart, regardaient...

. . . . . .

...Or, à ce moment-là même... et comme si elle avait été amenée, à

cette place, par la Volonté de Dieu... par le fait du Hasard... ou par la force de l'inéluctable Destinée — Gisèle s'arrêta devant la baie qui éclairait la pièce du premier étage où elle se tenait, dans la Masure aux Aubépines...

De là — comme on sait — on pouvait voir, sans être vu, tout ce qui se passait dans la cour d'honneur de l'Habitation Royale.

Gisèle, qui attendait, impatiemment, Gaucher et Roland, s'était installée, là, pour voir plus tôt venir le Maître et son Élève.

Or, elle aperçut le Roi, blessé, étendu sur la civière....et Gaucher tout près de lui

Elle reconnut Philippe : Elle s'était trouvée en sa présence, plusieurs fois, jadis.

— Dieu!... s'écria-t-elle... Que s'est-il donc passé?

Elle demeura à cette place, effarée, frissonnante...

Fixement, elle regarda le jeune homme qui se tenait près de Gaucher...

Bientôt, elle ne vit plus que lui.

Elle était immobile, comme fascinée.

En pleine allégresse, du reste!

Car elle se répétait :

— C'est lui!... C'est lui!... C'est mon fils... C'est mon Roland!... Ce ne peut être que lui!...

XXVIII

LE BLESSÉ

... Le jour baissait...

Déjà, les profondeurs de la forêt étaient envahies par les ténèbres.

La prochaine tombée du soir mettait, sur le paysage, une grande mélancolie.

On entendait, au loin, des aboiements de chiens... que les valets de meute ramenaient aux chenils.

Une sonnerie, carillonnante, chanta au clocher de l'Église voisine — et cette sonnerie, claire, joyeuse, vibrante, contrasta, péniblement, avec la tristesse ambiante...

Cependant, des Seigneurs, des Dames, qui avaient suivi la Chasse revenaient, par groupes, au Logis du Roi.

Inquiets, ils se joignirent aux autres Seigneurs, et s'entretinrent de l'accident qui avait terminé, lamentablement, une journée de plaisir si heureusement commencée.

Depuis longtemps, à la Cour, on ne s'était autant diverti que ce jour-là.

Une pareille journée, certes, avait rappelé, à tous, les joies d'antan.

Hélas!... Le plaisir avait été de très courte durée!

On allait retomber, sans doute, à l'ennui qui avait pesé, lourdement, sur les familiers de Sa Majesté Philippe IV, pendant plus de six longs mois!

La blessure du Roi était-elle grave?

Serait-elle mortelle?

Et, toujours, de nouveaux Seigneurs... de nouvelles Dames arrivaient, à cheval, et demandaient des nouvelles.

Ni les Princes, fils du Roi... ni son frère, Monseigneur Charles de Valois... ni les Princesses : Marguerite, Jeanne, et Blanche... n'avaient reparu, encore.

Maître Gaucher Faber, et Roland, se tenaient près de Philippe IV.

Le Chirurgien, très attentif, examinait la blessure.

Il avait ordonné qu'on laissât le Roi en plein air, afin qu'il respirât mieux, et afin de profiter des dernières lueurs du jour, déclinant, pour laver, et sonder la plaie, béante.

La civière, sur laquelle était étendu le blessé, avait été improvisée avec des branches d'arbres, habilement entre-croisées... et couvertes de l'épais caparaçon, de velours bleu fleurdelysé, qui, pendant la chasse, avait habillé le cheval du Roi.

Philippe portait un vêtement en drap vert, orné de broderies d'or.

Son couteau, à la lame large, à poignée de corne noire, et à garde d'argent ciselé, représentant des têtes d'ours... était fixé, à sa ceinture, derrière son escarcelle.

Il était chaussé de souliers en cuir fauve, garnis d'éperons aigus.

Sa tête reposait sur la selle — en velours bleu, encore chargée de larges étriers d'argent — de sa monture de chasse.

Son front était tout ensanglanté.

Le sang qui s'était échappé de sa blessure avait coulé jusque sur son habit.

Son beau visage, aux yeux clos, était livide...

... Un varlet, sur l'ordre du Chirurgien, avait placé, près de la civière, une table chargée d'une aiguière d'argent, pleine d'eau, d'un bassin, de plusieurs gobelets et coupes à boire.

Roland étala, sur cette table, les instruments de son Maître, qu'on avait apportés du logis du Sénéchal, et les coffres contenant des linges effiloqués, des bandes de toile, ainsi que les ingrédients qui pouvaient servir à Gaucher.

... Du haut de la croisée de sa chambre, l'habitante de la Masure aux Aubépines, Gisèle...
(P. 1679.)

L'habile Chirurgien, ayant lavé la plaie, avec une habileté, une dextérité excessives... sonda la blessure...

... On entendit retentir, soudain, le pas, précipité, de plusieurs chevaux, lancés au galop.

Les trois Fils du Roi, et son Frère, venaient d'arriver au Logis de Chasse.

Sous bois, comme ils chevauchaient, ils avaient appris la nouvelle de l'accident arrivé à Philippe, et ils étaient accourus, en toute hâte.

Ils mirent pied à terre... et s'approchèrent de l'endroit où gisait le blessé.

Seuls, Gaucher, Roland et un varlet était près de la civière.

Le Chirurgien avait exigé que les Seigneurs, et les Dames, restassent à l'écart... et, ce, afin de n'être pas gêné, par eux, dans ses manœuvres.

Tout à son œuvre, il ne s'aperçut pas de la venue des Princes.

Il ne retourna pas la tête.

Cela déplut à l'impétueux Charles de Valois.

— Mon Frère est-il blessé dangereusement?... dit-il, hautain... et d'une voix retentissante... Répondez, Maître Gaucher Faber... vous qui ne paraissez pas vous apercevoir de notre présence, et qui ne bronchez pas — alors que vous devriez nous avoir rassurés, depuis un moment, sur les conséquences que pourra avoir ce fâcheux accident?

Le Prince était très pâle.

Ses yeux luisaient.

Un tremblement le secouait.

Était-il si agité parce qu'il tremblait que la vie de son Frère ne fut menacée... ou parce qu'il songeait à ce qui se produirait, dans le beau Royaume de France, en cas de mort du Roi?

Nul n'eût pu le dire!

Charles de Valois s'était toujours montré orgueilleux de son rang, certes; mais, déjà... et avant que l'on sut à quoi s'en tenir, exactement, sur le sort de Philippe IV... il prenait — un peu bien tôt — des allures de Souverain...

A son interrogation, trop impérieusement articulée, au gré de Gaucher... celui-ci répondit, d'une voix très douce, et en ne se détournant qu'à demi vers son Royal interlocuteur:

— Permettez-moi de vous dire, respectueusement, Monseigneur, que vous parlez trop haut, près d'un blessé, qui a besoin de calme, de silence, autour de lui!... Éloignez-vous, de grâce... Laissez-moi accomplir mon œuvre... Je vous donnerai des nouvelles de Notre Sire, le Roi, quand j'aurai fait de plus amples observations, et quand j'aurai donné les premiers soins à mon malade!

Cette réplique exaspéra le Prince.

— Je vous châtierai, Maître, pour votre insolence!... s'écria-t-il, courroucé... Répondez-moi?... Je vous somme de me répondre?

Gaucher, qui était agenouillé près du Roi, les genoux dans la neige, se leva.

Il regarda, fixement Charles de Valois.

— Monseigneur... dit-il, avec énergie... quand je suis au chevet d'un être

qui souffre... Roi, ou simple manant... je n'ai plus d'autre préoccupation que de sauver, si possible, une vie humaine... Je ne suis plus comptable de mes faits et gestes que par devant ma conscience... Je n'obéis plus qu'aux suggestions qu'elle m'impose... Et, non seulement, alors, je n'obéis plus à aucune puissance, si haute qu'elle soit ; mais je lui donne des ordres, au nom de mes droits de Médecin... Obéissez-moi donc, Monseigneur... Obéissez-moi d'autant mieux que, en ce moment, je défends la vie de votre Frère... Éloignez-vous, encore une fois !...

Il avait ainsi parlé sans colère ; mais avec une dignité qui imposa aux Fils de Philippe IV.

L'héritier du Trône de France, Louis le Hutin... époux de Marguerite de Bourgogne... dit :

— Éloignons-nous, mon Oncle !...

Et il entraîna Charles de Valois, qui s'éloigna en regardant, obliquement, le Chirurgien.

Gaucher comprit, que, en un instant, il s'était fait du Prince un irréconciliable ennemi.

Mais il avait conscience d'avoir agi dans la plénitude de son droit... conscience d'avoir fait son devoir... et cela lui suffisait !

Les trois Fils du Roi, et son Frère, rejoignirent le groupe des Seigneurs, et des Dames de la Cour, qui se tenaient à l'écart... groupe qui s'était grossi, dans l'intervalle : les Princesses Marguerite, Blanche, Jeanne... et leurs Écuyers, parmi lesquels on remarquait Gautier et Philippe d'Aulnay, magnifiquement vêtus — était entrés, peu auparavant, dans la cour d'honneur...

Cette nombreuse assistance d'hommes, de femmes... couverts d'armes de chasse et de bijoux précieux... tout empanachés de plumes, vêtus de costumes aux couleurs éclatantes, richement ornés de fourrures... entourés de gardes portant le lourd haubert aux mailles d'acier — constituait, dans ce décor formé par les bâtiments du Logis du Roi, avec, en perspective, la forêt aux feuillages enguirlandés de neige et de givre, un spectacle superbement coloré, sous la lumière, blafarde, du jour qui baissait...

...Maintenant, presque tous les Seigneurs, et les Dames qui avaient suivi la Chasse, étaient de retour au Logis du Roi.

De plus en plus anxieux, ils attendaient, impatiemment, que Maître Gaucher Faber eût fait connaître son opinion sur l'état de son Royal malade.

Ils causaient, entre eux... s'observant, mutuellement.

Les plus « habiles » se rapprochaient, déjà, de Louis, le Hutin... qui serait, peut-être, avant la fin de cette journée, Louis X.

D'autres, plus « habiles » encore, entouraient Monseigneur Charles de Valois... pressentant que, sous le règne de Louis X, l'Oncle du nouveau Roi serait plus Roi que lui-même.

Les Dames, d'autre part, faisaient leur cour à la Reine de Navarre, la Princesse Marguerite... qui, probablement, ceindrait, bientôt, la Couronne de France.

Marguerite était très pâle... frissonnante... profondément troublée.

Elle sentait bien que tout son avenir était en jeu.

Elle se disait que le Hasard était Souverain Maître du Monde... qu'il était plus puissant que le plus puissant des êtres humains — et que cet auxiliaire avait fait plus, pour elle, peut-être, que ses auxiliaires les plus résolus, les plus attentifs.

Selon elle, l'œuvre, occulte, du Père Richard, et de son complice, le Père Éloi, n'avait pu s'accomplir, encore...

Et, pourtant, Philippe IV avait été frappé... par le Hasard, qui l'avait abattu, au profit de la Princesse, et sans danger pour elle!

Tous ces Hauts Seigneurs, toutes ces Nobles Dames, tous ces Dignitaires Ecclésiastiques... assemblés, dans la Cour du Logis de Chasse, souhaitaient que Sa Majesté Philippe-le- « Biau »... rendit son âme à Messire Lucifer, qui l'attendait, certes... et qui la recevrait — Dieu le Père, assurément, devant refuser de l'accueillir.

Philippe IV disparu, Louis X serait proclamé Roi de France; mais monseigneur Charles de Valois règnerait, en fait, il n'en fallait pas douter...

Or, Monseigneur Charles de Valois s'appuierait, évidemment, sur la Noblesse et sur l'Église — sur la Croix et sur l'Épée... ces vrais appuis du Trône — selon lui.

Il rendrait aux Seigneurs, aux Dignitaires Ecclésiastiques, toutes leurs prérogatives... tous leurs droits... toutes leurs richesses — que la rude main de Philippe-le-Bel leur avait enlevées, au profit de la Couronne Royale.

On avait donc tout à gagner à la mort du Roi régnant.

Charles de Valois renverrait, à leur foyer, les « manants » que Philippe IV avait osé faire siéger, à ses États, à côté des Preux du Royaume, à côté des Princes de l'Église.

Il expulserait, de leurs emplois, tous ces Légistes abhorrés, qui, depuis quinze années, de par le vœu du Roi et de ses exécrés Ministres, avaient pris toute la puissance sur la belle terre de France!...

... Dans les groupes, les favoris d'Enguerrand de Marigny, si hautains, le matin encore, baissaient la tête, maintenant, et, navrés, se demandaient :

— Avez-vous vu Marigny?

— Où est-il?...

— Pourquoi n'est-il pas ici?...

— Que faire si le Roi trépassait?...

— Il faudrait chercher le Ministre, s'enquérir...

— Il faudrait qu'il fut informé, promptement, de ce qui se passe...

Personne n'avait de nouvelles du Tout Puissant Coadjuteur du Roi.

Personne ne l'avait vu, à Fontainebleau.

Même, personne ne l'avait vu, la veille, à Paris.

Les mieux renseignés savaient qu'il avait travaillé, longtemps, mystérieusement, avec Jehan de Saintray, au Palais, et en son Logis privé... où il n'avait voulu recevoir aucun de ses familiers.

On apprit, enfin, que le Ministre, invité, par le Roi, à prendre part à la chasse, avait décliné l'invitation, se disant très occupé des affaires de l'État; mais qu'il avait promis, formellement, d'arriver, à Fontainebleau, dans la soirée.

Il devait souper au Logis-de-Chasse... et s'asseoir, ensuite, au jeu du Roi[1].

Il était grand temps qu'il arrivât, certes.

Si Philippe devait trépasser, il était urgent que Marigny fut là, pour prendre, immédiatement... avec toute l'énergie dont il était capable... les mesures nécessaires pour sauvegarder ses intérêts, et ceux des gens qui l'avaient servi... de ceux qui pourraient être... qui seraient, évidemment, entraînés dans sa disgrâce!

On ne laisserait pas triompher Charles de Valois.

— Regardez-le... dit un des plus dévoués serviteurs du Premier Ministre, en montrant le Prince... Regardez-le... Il se croit, déjà, Roi de France!... C'est grande pitié, vraiment!

... Là-bas, dans les communs, derrière la haie qui séparait les écuries, et les chenils, du Logis-de-Chasse Royal, les varlets faisaient leur besogne...

La plupart d'entre eux ne se préoccupaient guère de savoir si Sa Majesté Philippe IV succomberait.

Ils se disaient, philosophiquement :

(1) Le jeu constituait l'un des divertissements préférés de Philippe IV. — Le fait est démontré par les extraits, suivants, des *Comptes sur Tablettes de Cire*, dans les *Historiens de France*, tome XXII, page 562 : le Seigneur Roi, pour le jeu (le 8 juillet 1308), le mardi après la translation de Saint Benoist, 40 florins, valeur de 22 livres (gagnés par le Seigneur Enguerrand de Marigny)... Le Seigneur Roi, pour le jeu, à Fontainebleau, le mardi avant la Saint André (26 novembre 1308) 30 sous (gagnés par Johannot, sommelier)... Le Seigneur Roi, pour le jeu, (le jour de Noël 1308), à Chateauneuf-sur-Loire, 30 florins de Paris, valeur 17 livres... Le même, le vendredi suivant, pour le jeu, 100 florins de Paris, valant 56 livres 13 sous 4 deniers (gagnés par P. de Varmes, le cadet).

— Si le Roi régnant meurt... nous changerons de Maître — et voilà tout !

Le silence qui planait sur ces êtres, de qui les ambitions, les passions, les haines, étaient surexcitées à un point excessif — n'était troublé que par le hennissement des chevaux... les aboiements des chiens... les appels des varlets.

Les ténèbres s'étendaient, de plus en plus, sur ce décor, où se jouait une partie dont le Sort était le Maître, et dont le gain pouvait précipiter, dans l'abîme, ceux qui étaient en haut, ou exhausser, jusqu'au faîte des grandeurs humaines, ceux qui étaient en bas.

Deux hommes seulement, — parmi tous ces Seigneurs ingrats, car, tous, peu ou prou, ils devaient quelque chose au Roi de France — attendaient, anxieusement, le cœur meurtri, que Maître Gaucher Faber parlât.

C'étaient le Sénéchal de Fontainebleau, Messire Nicolas de Garlande... et le très fidèle ami, le confident intime du Roi de France... Messire Enguerrand de Coucy — un être d'élite, une âme pure... un ami sincère, très attaché à Philippe, homme — et non à Sa Majesté Philippe IV...

... Et, cependant, le Chirurgien du Roi poursuivait son œuvre.

— Ce ne sera rien !... dit-il, enfin, à voix basse, à Roland... La blessure n'offre aucun danger... L'hémorrhagie a été considérable... D'où affaiblissement !... Dans quelques jours, Notre Sire, le Roi, sera rétabli...

Il était joyeux.

Cet honnête homme aimait le Roi de France, parce que Philippe avait aidé le Savant, de toute sa puissance, en mainte circonstance... et il le respectait, parce qu'il s'était rendu compte, dès longtemps, de la Grandeur de ce Prince, qui, le premier de tous les Rois qui avaient régné sur la France, s'était préoccupé de la faire resplendir autrement que par l'Épée... de développer tout ce qui pouvait la mettre à la tête des Nations, par la Loi, et par la Science, ces forces qui doivent, un jour, dominer le Monde !

Gaucher reprit :

— Prépare des bandes de toile, mon amé Roland... Je vais faire un pansement... Après quoi, tu prendras les mesures nécessaires pour faire transporter le roi dans sa chambre... Il fera nuit noire, bientôt... Et le froid devient vif... Fais vite... J'attends...

Roland obéit.

Il demeura seul, près du Roi... Gaucher s'était éloigné, un moment, pour porter des nouvelles, rassurantes, du blessé, à Monseigneur Louis, à ses Frères, aux Princesses, et à Monseigneur Charles de Valois...

*
* *

... Du haut de la croisée de sa chambre, l'habitante de la Masure aux Aubépines, Gisèle — qui, de plus enthousiasmée, n'avait pas cessé de regarder Roland... continuait à observer, attentivement, ses moindres faits et gestes...

XXIX

LE TUBE D'ÉTAIN

... Lorsqu'il se trouva seul, près du blessé, Roland se mit en devoir de suivre les instructions qu'il avaient reçues de son Maître; mais, tout à coup, il tressaillit...

. . . . . .

Il pâlit.

Il lui semble qu'une voix, mystérieuse, lui parle.

Il lui semble qu'elle lui donne l'ordre d'exécuter un ordre dont elle ne lui fait pas connaître les motifs.

Oui, oui... cette voix — il l'entend, très distinctement

Elle lui dit :

— Obéis!... Je le veux!...

Roland est stupéfait.

Quel acte attend-on de lui?

Il a conscience d'avoir reçu un ordre.

Il ne sait pas qui le lui a donné.

Mais il sent qu'il l'exécutera... malgré lui.

Il sent qu'aucune puissance humaine ne pourra l'empêcher de l'exécuter.

Il sent que sa volonté, même, sera impuissante à résister aux impérieuses suggestions qui le poussent.

En quoi consiste cet acte qu'il doit accomplir?

Il ne s'en souvient plus.

Vainement, il s'interroge à ce sujet.

Ce fait augmente son angoisse.

Il souffre!... Il souffre à un degré indicible.

L'effort qu'il tente pour se rappeler ce qu'on lui a ordonné de faire lui impose une abominable torture.

Il lui semble que son crâne est entouré d'un cercle de fer qui se resserre, de plus en plus.

Et, en même temps, il lui semble qu'il va devenir fou, subitement.

Il n'a plus de pensée.

Plus de force, non plus!

Est-ce qu'il se souvient que Gaucher lui a donné des instructions relatives au blessé?

Allons donc!...

Il est dominé par cette puissance mystérieuse, occulte, qui agit, sur lui, depuis un instant...

Ses mains tremblent...

Tout son corps est secoué par des frissons qui traversent ses muscles et lui arrachent de sourds gémissements.

Il veut appeler son Maître, Gaucher — car celui-ci viendrait à son aide, bien sûr; mais il ne peut proférer un son.

Il regarde tout autour de lui; mais ses yeux ne voient plus les choses ambiantes que vaguement, pareilles à des silhouettes indistinctes.

Et cette voix qu'il entend, toujours, se fait plus que jamais impérieuse.

Elle répète :

— Obéis!... Obéis!... Je le veux!... Je le veux!...

Roland, angoissé jusqu'à mourir, dit :

— Que dois-je faire?... Je ne résiste pas... Je sens que je ne pourrai pas résister... J'obéirai!... Mais que dois-je faire?... Que dois-je faire?...

Oh! Si Gaucher revenait!

Que fait-il donc, là-bas?...

Pourquoi n'a-t-il pas reparu, encore?

Il semble à Roland que son supplice dure depuis longtemps, déjà!

Il veut fuir... s'éloigner de cette place maudite!...

S'il était loin de cette civière, sur laquelle gît ce blessé... loin de cette table chargée de cette aiguière, pleine d'eau... de ce bassin, de ces coupes à boire... il serait moins torturé — lui semble-t-il.

C'est la présence de ce blessé qui l'effare... sans qu'il sache pourquoi... depuis le départ de Gaucher — car, auparavant, il était maître de lui, calme, tranquille, absolument!

C'est cette aiguière qui l'attire!...

Ce sont ces coupes à boire qui le fascinent!...

Oui, oui, il faut fuir!...

La fuite le délivrera...

— Allons!... s'écrie-t-il.

Mais il ne peut faire un mouvement...

On dirait que ses pieds sont rivés au sol.

Et la voix, implacable, lui dit :

— Non!... Non!... Reste!... Reste!... Et agis!...

. . . . . .

Pourquoi verse-t-il le liquide dont il est plein dans la coupe... (P. 1684.)

Roland, qui ne se soutient qu'avec peine, s'est adossé au tronc, rugueux, d'un chêne.

Soudain, il sursaute.

Une autre voix que celle qu'il entend depuis un moment déjà... une voix humaine... cette fois — a retenti, tout près de lui.

— A boire!... a dit cette voix... A boire!

C'est la voix du Roi.

Philippe a rouvert les yeux...

Il a vu Roland, à ses côtés... et il l'a reconnu ..

— A boire!... dit-il, pour la troisième fois... de cette voix, faible, plaintive, qui a fait tressaillir l'Élève de Maître Gaucher Faber.

Roland, plus frémissant que jamais, se dispose à obéir au Roi.

Il va lui donner à boire.

En même temps, il voudrait appeler Gaucher : Il importe que son Maître sache que le blessé est revenu à lui.

Il a saisi, sur la table, l'aiguière, pleine d'eau, et une coupe.

Il verse de l'eau dans la coupe.

Il va la porter au Roi.

— Agis!... Agis!... clame cette voix, terrible... cette voix qui vibre, en lui, lui semble-t-il... cette voix que nulle oreille humaine ne peut entendre.

Elle est plus que jamais impérieuse.

— Agis!... Jamais tu ne trouveras moment meilleur, moment plus opportun!... reprend-elle.

Et, tout à coup, le jouvenceau jette un cri... un cri guttural — que personne n'a pu percevoir...

C'est que, soudainement, il sait... oui, oui, il sait ce qu'il doit faire.

Il sait quel acte il doit accomplir.

Pourquoi l'accomplira-t-il?... Quels résultats donnera-t-il?... Roland n'en sait rien.

Mais il va l'accomplir, cet acte — comme inconsciemment... et quand bien même ses conséquences devraient être terribles!

Non!... Non!... Il ne peut réagir contre cette volonté, impérieuse, qui le domine.

Il ne peut lui résister.

Par devant cette force qui le pousse, il n'est qu'un instrument.

Il lui semble qu'il rêve, et qu'il se voit agir, dans ce rêve, sans qu'il puisse enrayer l'œuvre — qu'il pressent mauvaise, pourtant — que le Roland de son rêve va accomplir.

Pourquoi prend-il, dans la poche de sa robe ce tube... ce tube d'étain qu'il a trouvé, sur lui, au sortir de la maison, secrète, de l'Évêque

de Saint-Georges — ce tube d'étain qu'il a apporté, à Fontainebleau, pour faire, sous le contrôle de son Maître, des expériences avec le liquide, suspect, qu'il contient?

Pourquoi l'ouvre-t-il?

Pourquoi verse-t-il le liquide dont il est plein dans la coupe où il a versé, d'autre part, cette eau qu'il va donner à boire au Roi?

Pourquoi remet-il le tube, vide, dans sa poche... comme s'il comprenait qu'il lui faut cacher cette pièce à conviction.

Et pourquoi, enfin, se dit-il qu'il fera disparaître, le plus tôt possible, cet objet dont la possession, plus tard, lui serait attribuée à crime?

Il n'en sait rien!

Il a agi parce qu'il ne pouvait faire autrement... parce qu'il lui fallait obéir aux injonctions de la voix qui le suggestionnait.

L'acte accompli, inconsciemment, il se retourne, du côté du Roi, tenant la coupe, pleine d'eau, dans laquelle il a versé le contenu du tube.

Il la tend à Philippe.

Le Roi, brûlé par la fièvre, la prend... la porte à ses lèvres... et boit, avidement.

Il vide la coupe jusqu'à la dernière goutte.

Puis, il la remet ès mains de Roland, qui, pâle, frissonnant, terrifié, a regardé boire le Roi...

— Merci !... dit Philippe.

A ce moment-là même, Gaucher Faber reparaît.

Trop tard !

Oui, oui, trop tard !

L'œuvre, scélérate, ordonnée... dans la maison, secrète, de l'Évêque de Saint-Georges... par le Père Éloi — est accomplie !

Le Roi de France est perdu!

Il a bu le poison, redoutable, préparé par le Moine... un poison sans antidote, « qui ne foudroie pas, et qui agit, lentement, en un temps plus ou moins long, suivant la dose absorbée »...

XXX

LES TERREURS DE GISÈLE

...De sa croisée, où elle est restée pendant toute cette scène, l'habitante de la Maison aux Aubépines... Gisèle — a tout vu.

Elle a vu Roland angoissé, hésitant, frissonnant.

Puis, elle l'a vu tirer, de sa poche, le tube d'étain... le vider dans la coupe... remettre le tube dans sa poche... et donner la coupe au Roi.

Pourquoi donc était-il si troublé quand il a vidé, dans la coupe, le tube d'étain?

Gisèle est épouvantée!

Une idée, soudainement, traverse son esprit, et l'effare.

On dirait qu'elle devine qu'un acte criminel s'est accompli sous ses yeux.

Elle s'étonne de tant de clairvoyance.

— Est-ce la Providence qui a voulu que je fusse témoin de cette scène terrible?... se demande-t-elle... Est-ce Dieu qui m'éclaire sur des choses que mon esprit, las, n'eût pu concevoir, en tout autre moment?

Elle n'ose plus regarder au dehors.

Elle a peur, maintenant, de voir ce qui se passe dans la cour d'honneur du Logis du Roi...

— Non!... Non!... clame-t-elle... C'est impossible!... Ce jeune homme est mon fils, j'en suis sûre!... Mon fils... mon fils... criminel?... C'est impossible!... C'est impossible!...

Elle est torturée.

Son front est brûlant.

Ses yeux sont hagards.

Ses oreilles s'emplissent de sifflements stridents.

Un moment, elle se dit qu'elle va redevenir folle...

Et, pourtant, jamais son esprit n'a été plus lucide.

Les idées se succèdent, en son cerveau, et s'y heurtent, l'une l'autre, avec une prodigieuse rapidité.

— Si cela était, pourtant!... reprend-elle... Si Roland... mon Roland — avait voulu tuer son Roi!...

Elle s'interroge, de plus en plus angoissée.

— Pourquoi?... Dans quel but?... Le Roi protège Jacques... Gaucher me l'a dit... Le Roi s'intéresse à cette jeune fille que Roland aime... Mon fils, par conséquent, n'a aucun motif de haine contre Philippe... Au contraire, il doit lui être tout dévoué... Je m'y perds!... Le fait est flagrant, pourtant!... J'ai vu... Mais non, encore une fois, c'est impossible!... Ce tube d'étain, qu'il a tiré de sa poche, contenait quelque potion ordonnée par Gaucher... Roland n'a pas versé du poison à son Roi!... Le Sort ne l'aurait donc amené ici que pour me le montrer criminel?... Non, non, mille fois non, ce n'est pas possible!...

Elle réfléchit.

Elle s'absorbe dans une profonde rêverie.

Elle n'a plus aucunement conscience des choses ambiantes.

Elle rêve tout haut.

— Il aime Juliette, dit-elle... C'est certain... Gaucher me l'a répété vingt fois... Depuis que cet odieux Évêque de Saint-Georges, et... Jean de Meung, ont enlevé la jeune fille, il vit comme une âme en peine... Mais...

Elle s'interrompt.

Elle frissonne.

— Une autre femme !... reprend-elle... Une autre femme a pu le prendre... Il y a des femmes si adroites... si perfides !... Oui, sous prétexte de consoler ce beau jouvenceau !... C'était facile !... Il doit être tendre !... Et puis, il est si jeune !... Une femme habile pouvait se faire, de lui, un esclave... Si cela était ?... S'il avait agi pour complaire à cette femme ?... J'en connais qui auraient su mettre en cause, scélératement, un pareil moyen de tuer le Roi !... Oh ! cela m'épouvante !...

Mais elle en revient toujours à douter.

Elle désire tant s'être trompée.

— C'est impossible !... répète-t-elle... C'est impossible !... C'est impossible !...

Elle réfléchit encore.

— Si c'est du poison qu'il a versé, le malheureux enfant... on le saura bientôt !... Le breuvage fera son œuvre !...

Cette idée augmente son épouvante, parce qu'elle entrevoit les conséquences que pourra avoir la découverte du crime.

— On cherchera le coupable !... s'écrie-t-elle, frissonnante... On le trouvera !... Si on le trouvait !... Dieu !... Mon fils !... Livré au bourreau !... Si jeune, si beau !... Mourir !... C'est effrayant !...

Elle tremble.

Affolée, elle se lève, elle marche, à grands pas, dans la pièce ; mais, toujours, sans oser regarder au dehors.

Elle s'imagine que le Roi se meurt... que Gaucher — un très savant homme — se rend compte qu'un crime a été commis.

Elle s'imagine que le Chirurgien de Philippe IV a des soupçons... qu'il regarde Roland... et que cela suffit pour désigner le coupable à tous.

Elle s'imagine que Marigny assiste à la scène, et donne l'ordre, à ses hommes d'armes, de s'emparer du criminel.

— Non !... Non !... clame Gisèle, hallucinée, terrifiée... Grâce !... Grâce !... Grâce !...

Et elle ajoute :

— Dieu implacable !... N'avais-je pas assez expié ?... Dieu mauvais !... Dieu cruel !... Sois maudit !

Elle lève les bras, et désespérée, elle reprend :

— Il m'a rendu mon fils !... Et je le bénissais... Dieu cruel, tu ne me l'as montré que pour me faire souffrir plus que je n'avais souffert, encore, à aucun moment de ma vie !... Oui, oui, sois maudit, Dieu cruel !...

Elle est en proie à une exaltation qui peut lui être funeste.

Soudain, elle s'arrête...

Des larmes, lourdes, pressées, roulent sur ses joues blémies...

Ses yeux, démesurément ouverts, regardent, droit devant elle, fixement.

Elle est superbe dans cette attitude.

On dirait qu'elle prie... dans une extase.

Un moment, on revoit Gisèle... la belle Gisèle — telle qu'elle était six mois auparavant... et, même, son visage est paré de ce sourire, adorable, qui, jadis, avait charmé Messire Jacques, quand il allait, avec sa fiancée idolâtrée, par les belles journées d'été, sous les sentiers ombreux de sa Normandie.

Elle est transfigurée.

— J'ai blasphémé!... dit-elle... Dieu Clément, pardon!...

Elle s'agenouille, suppliante.

— Oui, pardon... mon Dieu... pardon!...

Et, dans un transport, elle s'écrie :

— Tes voies sont impénétrables!... Tu es grand, mon Dieu!... Tu as voulu que ces choses fussent... Tu me montres mon devoir... Je l'accomplirai!...

Elle se relève.

Elle jette une cape sur sa tête... et elle sort, précipitamment...

XXXI

ARRIVÉE DE MONSEIGNEUR ENGUERRAND DE MARIGNY AU LOGIS DU ROI

... Quand Maître Gaucher Faber se retrouva près du Roi, il s'étonna de voir Roland blême, tremblant, troublé.

Il s'étonna que le jeune homme n'eut pas préparé les bandes de toile nécessaires pour le pansement, ainsi qu'il le lui avait recommandé de le faire, un moment auparavant.

Mais, tout heureux de constater que Philippe était sorti de son évanouissement, il ne se préoccupa plus que de lui.

Le Roi sourit.

— Vous avez été dans les transes, à mon sujet, Maître?.. dit-il, avec bonté.

— Je l'avoue, Sire!... répliqua Gaucher.

— Et vous êtes rassuré, maintenant?

— Absolument!... Votre Majesté en sera quitte pour quelques jours de repos!... La blessure n'est pas dangereuse...

— Le coup fut rude, pourtant!... J'ai été désarçonné sans avoir pu me défendre contre le brusque mouvement de mon cheval, effrayé par la laie!... Mourir ainsi, pour un petit-fils de Saint-Louis, qui a bravé la mort sur les champs de bataille, c'eut été piteux!... Mort indigne d'un Roi de France (1).

Il demanda ce qui s'était passé, après sa chute.

Gaücher le lui dit, brièvement.

Le Roi parut satisfait.

— Maintenant, Sire... reprit le Chirurgien... je vais panser votre blessure... Après quoi, vous vous mettrez au lit... Il faut que Votre Majesté se repose...

— Faites, Maître... répliqua Philippe, avec sa bonne grâce habituelle.

Gaucher Faber se mit en devoir d'opérer le pansement.

Il s'en tira vite, avec une adresse infinie... aidé par Roland, qui agissait en quelque sorte inconsciemment, tout préoccupé qu'il était, encore... dans cet état où se trouve un être qui s'est réveillé, brusquement, au cours d'un rêve, et qui, les yeux ouverts, croit rêver toujours.

Un moment, comme le jouvenceau s'était rapproché de la haie voisine pour jeter l'eau, ensanglantée, contenue dans le bassin dont son Maître s'était servi pour laver la plaie du blessé... il prit, dans sa poche, le tube d'étain — et, après avoir acquis la certitude que personne ne pouvait le voir, il le jeta de l'autre côté de la haie, du côté de la pièce de terre qui s'étendait devant la Masure aux Aubépines, sur la terre de Nicolas de Garlande...

*
* *

... Or, à ce moment-là même, Gisèle — que nous avons vu sortir de la Masure, et passer dans le jardin — ne se trouvait guère qu'à quelques toises de son fils, dissimulée derrière le fût, géant, d'un hêtre centenaire.

Le geste du jouvenceau se produisit, et Gisèle entendit le bruit que fit, en tombant, presque à ses pieds, sur la neige, dans laquelle il se fixa, le tube d'étain, qui avait été projeté, avec force, par Roland.

---

(1). Dante, qui avait des raisons de haïr Philippe IV, parce que le frère du Roi, Charles de Valois avait « *frappé Florence au ventre* » — comme le grand poète italien l'écrivit dans le chant XX du *Purgatoire*... Dante écrivit, dans le *Paradis*, chant XIX : « Il mourra d'un coup de couenne, le Faux-Monnayeur! »

Li si vedra in duol, che sopra Senna
Induce, falseggiando la moneta
Quel che morra di colpo di cotenna.

Mais — d'après Michelet — l'historien français contemporain dit que Philippe s'éteignit, sans fièvre, sans mal visible, *au grand étonnement des médecins.*

Gaucher offrit son bras à Philippe, qui s'appuya, aussi, sur Roland. (P. 1690.)

Elle reconnut cet objet, qu'elle avait vu, aux mains de son fils, pendant qu'elle observait ses faits et gestes du haut de la croisée de la Masure aux Aubépines.

Ce fait augmenta, encore, les doutes de l'infortunée créature.

Ne constituait-il pas une preuve que ces doutes étaient fondés, puisque, le coup fait, le jeune homme avait éprouvé le besoin de se débarrasser d'un objet, qui, trouvé entre ses mains, pouvait servir à démontrer sa culpabilité?

— Le malheureux!... murmura-t-elle, frissonnante.

Hagarde, elle ramassa le tube d'étain : Cette pièce à conviction!

De nouveau, ses yeux étincelèrent.

— Une arme que m'envoie le Tout-Puissant Maître de ce Monde après m'avoir dicté mon devoir!... dit-elle, plus que jamais en proie à une surexcitation extraordinaire... Je m'en servirai... Oh! oui, oui, le malheureux enfant!...

Elle mit le tube d'étain dans la poche de sa robe.

Elle resta à la place où elle se trouvait... d'où, sans être vue, elle pouvait tout voir, dans la cour d'honneur du Logis du Roi...

*
* *

... Cependant, Maître Gaucher Faber ayant fait son pansement, le Roi s'assit au bord de la civière.

— Votre Majesté se sent-elle assez forte pour se tenir debout, et pour marcher?... demanda le Chirurgien.

— Oui, certes!... répliqua le Roi.

Il se leva.

— Oui, oui,... reprit-il... je pourrai rentrer chez moi en m'appuyant sur votre bras, Maître, d'une part... et, d'autre part, sur le bras de votre Élève.

Gaucher offrit son bras à Philippe, qui s'appuya, aussi, sur Roland.

On y voyait encore clair, vaguement, la neige reflétant la lumière du ciel très lumineux.

Soudain, et comme le Roi se mettait en marche, se dirigeant vers sa demeure... comme les Princes : Louis, Charles, Philippe... Monseigneur Charles de Valois... et les Princesses : Marguerite, Jeanne et Blanche — s'étant dégagé du groupe des Hauts Seigneurs... des Dames... des Dignitaires Ecclésiastiques, se disposaient à suivre le blessé, il se produisit, dans l'assistance, un mouvement qui attira l'attention du Roi du France.

Monseigneur Enguerrand de Marigny, à pied, avait fait son entrée dans la Cour d'Honneur...

XXXII

TRIOMPHE D'ENGUERRAND DE MARIGNY

... Enguerrand de Marigny n'était pas seul.

Derrière lui marchaient : Jehan de Saintray... deux femmes, enveloppées de manteaux, et dont la tête était entourée d'une coiffe qui dissi-

mulait leur visage... enfin, deux hommes... une sorte de géant, et un nain, dont la taille paraissait plus exigüe, encore, à côté de son robuste compagnon.

Le Roi s'était arrêté.

— Qu'est-ce donc?... demanda-t-il, surpris.

Deux exclamations lui répondirent.

— Clotilde!... s'écria Gaucher.

— Juliette!... clama Roland.

— Clotilde!... Juliette!... répéta Philippe IV...

Marigny, Jehan de Saintray, Clotilde, Juliette, Remi, et Apollon... se trouvèrent devant le Roi.

Philippe avait fait deux pas en arrière.

Il s'était assis, de rechef, sur la civière, couverte du caparaçon, fleur-delysé, du cheval royal.

Il éprouvait l'émotion la plus vive de sa vie.

Il tremblait.

Ses yeux, démesurément ouverts, regardaient les deux femmes.

Son buste, affaibli tout à l'heure, s'était redressé.

Il portait haut sa belle tête, aux traits énergiques, empreinte, alors, d'une expression superbe de noblesse, de bonté et de joie.

Malgré le bandeau qui barrait, de biais, son front... il avait grande allure.

C'était bien le Maître... le plus puissant homme de France... le Roi!

O bonheur!...

Clotilde, et Juliette, étaient là, devant lui!

Comment ce résultat, prodigieux, admirable... avait-il pu se produire?

Cela tenait du merveilleux!

Philippe IV avait perdu, quasiment, tout espoir de les revoir jamais...

Il s'était dit que le Père Richard... l'Évêque de Saint-Georges — qui avait enlevé les femmes... ne se laisserait, jamais, arracher sa proie.

Or, elles étaient là, pourtant.

Oui, oui, il reconnaissait Clotilde.

C'était bien cette gente créature qu'il avait adorée... qu'il avait perdue... qu'il avait pleurée!

Sur ce front... qu'il avait baisé si amoureusement.. dix-sept années de souffrance avaient passé sans lui ôter cette grâce, troublante, qui avait charmé le Roi de France.

Certes, Clotilde n'était plus la délicieuse jouvencelle près de qui, en la Maison à la Madone Dorée, il avait vécu tant de douces heures, et oublié les soucis du Trône... c'était une femme dans tout l'éclat d'une beauté qui avait trouvé son complet épanouissement dans l'été de sa vie.

Malgré les affres de sa longue détention dans la maison, secrète, du

Père Richard, Clotilde — d'ailleurs enveloppée, par sa fille, de tendres soins — n'avait pas trop pâti.

Elle était restée... ou à peu près, telle qu'elle était quand elle habitait le logis de Remi, à Conflans-Sainte-Honorine.

Et puis, son beau visage était comme illuminé, alors... par la joie qu'elle ressentait.

De plus, — chose étrange — son regard n'avait plus cette expression singulière qu'il avait gardée depuis le drame qui s'était joué, dix-sept ans auparavant, en la Maison à la Madone Dorée... ce regard que la folie avait fait hagard!

Près d'elle, Juliette avait l'air de sa sœur cadette.

Et, en Juliette, Philippe revoyait Clotilde jeune.

Même taille svelte... Même attitude... Mêmes mouvements... Même grâce!

Et le Roi, après avoir regardé, un moment, ces deux êtres qu'il avait désiré si ardemment revoir, s'écria :

— Clotilde!

Il étendit les bras.

— Juliette!... fit-il encore.

Les deux femmes étaient restées, en face de Philippe IV, dans une attitude respectueuse... présentées par Marigny, qui se disposait à fournir, à son Maître, des explications relatives aux faits qui avaient amené ce grave événement.

En s'entendant appeler, Clotilde, et Juliette, s'approchèrent du Roi.

Elles s'agenouillèrent devant lui.

— Raymond!... dit Clotilde.

— Mon père!... murmura Juliette.

Les deux femmes baisèrent les mains de Philippe.

Le Roi les releva...

Il les étreignit, toutes les deux, très tendrement.

— Clotilde!... Clotilde!... murmura-t-il, comme en extase... Ma fille!... Mes chères aimées!

Ils restèrent, ainsi, étroitement unis, pendant un assez long temps... en pleine allégresse... tout enivrés... bien heureux!...

... La Cour se tenait à l'écart... Seuls, Marigny, Remi, Apollon, Gaucher et Roland, étaient près du groupe formé par le Roi et les deux femmes.

Messire Enguerrand de Coucy était tout joyeux.

Son Royal ami goûtait, enfin, un bonheur que la Providence lui devait, certes, après tant de jours angoissants.

Là-bas, sur la terre de Garlande, Gisèle observait toujours.

Les Princesses, les Princes, et Charles de Valois, s'interrogeaient.

Ainsi que les plus Hauts Seigneurs de la Cour, ils connaissaient, tous, vaguement, les raisons qui, depuis six mois, avaient causé la profonde tristesse du Roi.

Ces femmes, que Marigny avaient mises en présence de Philippe, étaient, assurément, celles qu'on avait cherchées, jusque-là, vainement.

Marigny triomphait donc.

Marigny, que le Roi avait tenu à l'écart, depuis si longtemps... allait donc redevenir tout-puissant.

Il allait reprendre son ascendant sur Philippe... et poursuivre son Œuvre, momentanément entravée!

On aurait tout à redouter de sa colère.

Il serait terrible... implacable — d'autant plus que, depuis six mois, il avait plus souffert du fait de ces Dignitaires Ecclésiastiques, de ces Hauts Seigneurs, qui, lui voyant les mains liées, avaient redressé la tête, insolemment, devant lui.

Monseigneur Charles de Valois, surtout, enrageait.

Et, revirement inattendu, les partisans de Marigny, tout à l'heure mornes, abattus, effrayés... étaient redevenus, soudain, à la fois tout joyeux et hautains.

XXXIII

LE COLLIER DE MARGUERITE DE BOURGOGNE

... Le Roi s'était assis.

Il fit asseoir, à ses côtés, Clotilde, et Juliette.

Il passa ses bras, tendrement, l'un autour de la taille de Clotilde, l'autre autour du cou de Juliette.

Il les regardait, tour à tour...

Il était dans le ravissement.

Maintenant, la nuit était tombée, presque complètement.

A peine si Philippe distinguait, à quelques pas de lui, les silhouettes de ses amis.

Il voyait, encore, très distinctement, le visage, radieux, de ses deux aimées.

Il leur parlait, dans cette pénombre... perdu de vue, complètement, par les gens de sa Cour.

Cette demi-obscurité, qui enveloppait sa première rencontre avec ces deux femmes, mettait, autour d'elles, quelque chose de vague, de mystérieux, qui lui paraissait infiniment doux.

Le Roi demanda :

— Dis, ma Clotilde... dis, ma chérie, ma bien-aimée Clotilde... dis... comment es-tu venue, ici, avec mon amé Marigny?

Et, se tournant vers Juliette, il ajouta :

— Parlez... parlez... mes adorées?...

Il dit encore :

— Que tu es belle, ma petite Juliette!... Ange!... Tu me rappelles ta mère quand elle avait ton âge!... O mes chères amours, que je suis heureux de vous serrer dans mes bras!

Tout à coup, il vit une chaîne d'or, pendue au col de Juliette, une chaîne à laquelle un riche médaillon était suspendu.

Or, c'était le collier que Marguerite de Bourgogne avait donné, à la jeune fille, lors de la visite qu'elle avait faite, six mois auparavant, à Messire Jacques, en la maison de Maubuisson... cette visite qui avait constitué comme le point de départ de tous les malheurs qui s'étaient abattus sur le Maître Enlumineur et les siens.

Ce collier, on le sait, avait appartenu à la Reine défunte, Jeanne de Navarre, qui l'avait offert, jadis, à sa belle-fille.

Depuis trois mois, Juliette portait, nuit et jour, à son cou, ce collier... qui lui faisait horreur, pourtant — à cause des souvenirs, détestés, qu'il lui rappelait.

C'est que, toujours prête à fuir, si une occasion, quelconque, s'était offerte, à elle, de s'échapper de la maison, secrète, du Père Richard... elle s'était dit que, grâce à ce collier, de grande valeur, elle pourrait se procurer aisément, au besoin, les ressources, nécessaires, pour agir, utilement, dès qu'elle aurait reconquis sa liberté.

Or, ce collier était sur elle quand elle avait été portée, par Tristan, et le Père Éloi, dans le char qui devait transporter les prisonnières, de la maison, secrète, du Père Richard, à la grotte d'Arbonne.

Philippe reconnut ce collier, tout aussitôt.

— D'où te vient ce joyau, mignonne?... demanda-t-il.

Juliette raconta au Roi, brièvement, comment, et dans quelles circonstances, ce riche bijou lui avait été donné par la Princesse Marguerite.

Puis, elle ajouta :

— Je ne me doutais guère, alors, que ce bijou, qui m'était odieux, me donnerait la joie, profonde, que j'ai eue, ce matin, de par lui.

— Une joie profonde?... Par ce bijou?...

— Oui.

— Explique-toi?

— Vous savez, Sire — car Monseigneur de Marigny m'a dit que vous n'ignorez rien de ce qui nous concerne, ma mère et moi — vous savez que ma pauvre mère souffrait, depuis de longues années, d'une maladie mentale

qui lui avait fait perdre la mémoire de choses passées... Notre ami, Maître Gaucher Faber, l'a soignée avec un dévouement et une science admirables... Il espérait la guérir... Même, il affirmait que sa guérison était proche, quand arriva le jour où nous tombâmes entre les mains du Père Richard et de Jean de Meung... Il y a deux jours, ils nous transportèrent, de cette maison de Paris, où nous avions gémi pendant six mois, proche d'ici, dans une grotte, perdue au milieu de la forêt... dans cette grotte d'où Monseigneur de Marigny nous a tirées, il y a quelques heures...

— Après, mon enfant?

— Or, ce matin... Sire... comme nous étions dans cette prison, nouvelle, où nos ennemis nous avaient jetées... comme je priais, avec ferveur, le Dieu Tout-Puissant d'avoir, enfin, pitié de nous...

— Eh! bien?

— Il exauça ma fervente prière.

— Comment?

— Ma mère, alors, était assise près de notre lit... à côté d'une table sur laquelle j'avais déposé ce collier, hier... Tout à coup...

— Tout à coup?...

— Ma mère m'appela!... Effarée — car elle avait poussé un cri vibrant qui m'avait fait tressaillir — j'accourus...

— Après?

— Elle tenait le collier... Son visage resplendissait... Elle m'apparut comme transfigurée...

— Après?... Après?...

— Voici ce qui s'était passé... En jouant avec ce collier, distraitement, ses doigts, par hasard, avaient fait jouer un ressort caché... Ce médaillon s'était ouvert... Et ma mère avait vu, dans ce médaillon, un portrait...

Juliette, en parlant ainsi, ouvrit le médaillon.

Elle montra, à son interlocuteur, une peinture, une peinture remarquable, chef-d'œuvre d'un ouvrier d'art de l'époque, représentant le Roi, à l'âge de vingt-sept ans.

— Ce portrait!... reprit Juliette... Le vôtre, Sire!

Philippe, frémissant, prit le médaillon, regarda le portrait... et dit :

— Après, mon enfant bien-aimée?...

— La vue de ce portrait avait produit, sur ma mère, en moins d'une minute, l'effet que Maître Gaucher Faber, malgré tous ses soins, n'avait pu produire en plus de quinze années!... Brusquement, subitement... la mémoire des faits passés lui était revenue...

— Achève?...

XIV

LE RÉCIT DE JULIETTE

— Juliette !... Juliette !... me dit ma mère... Regarde, regarde !... Et, après m'avoir montré cette image... après m'avoir dit qui était l'homme que cette image représentait... elle me raconta toute son histoire avec une merveilleuse lucidité... Je sus qu'elle était fille de Antoine de Ruffey, Baron de Musigny... qu'elle était venue, de Bourgogne, à la Cour du Roi de France... où elle avait été demoiselle d'honneur de la Reine Marie, votre belle-mère, Sire... Elle m'a dit comment elle avait suivi, à la Maison à la Madone Dorée, celui qu'elle aimait d'un amour profond... et comment, une nuit, elle avait été sauvée, ainsi que moi, de l'incendie, allumé par ses ennemis, grâce au dévouement de nos amés Remi et Messire Jacques...

Elle en était là de ses révélations, qu'elle m'avait faites très rapidement, sans me fournir de plus détaillées explications... se réservant, sans doute, de les compléter ultérieurement — lorsque la joie, indicible, que j'éprouvais de voir ma mère ainsi transformée, de façon si inattendue... fut troublée par l'entrée, inopinée, dans la grotte, de notre implacable geôlier, Frère Tristan, le Servant, abhorré, de l'exécré Père Richard...

Il était tout bouleversé... pâle... livide, même... Il tremblait... Ses yeux étincelaient... Brusquement, il nous ordonna de le suivre... Que se passait-il donc?... Nous l'interrogeâmes... Il refusa de nous répondre... Et, de rechef, il nous dit :

« — Suivez-moi... Je veux que vous me suiviez... Vous me suivrez, de gré ou de force... Nous sommes trahis... Mais ceux qui veulent entrer, céans, ne vous auront pas vivantes ! »

... Son visage, hideux, ordinairement, était horrible à voir, alors .. « Ceux qui veulent entrer, céans », avait-il dit... Nous ne tardâmes pas à comprendre ce que signifiaient ces étranges paroles... En effet, nous entendîmes retentir des coups sourds dans les profondeurs de la grotte... Le bruit, répercuté par les voûtes de pierre, devint, bientôt, formidable...

Cependant la fureur du Frère augmenta... Il se jeta sur moi, en m'injuriant... Il cherchait à me saisir... Il prononçait des paroles abominables .. où il mêlait les mots les plus sacrés de notre Sainte Mère l'Église et les insultes les plus odieuses...

Je me défendis, contre lui, énergiquement .. Mais que pouvais-je faire, moi, faible créature, contre cet homme, très robuste, dont la force était encore décuplée par la rage?... Il écumait...

...Ma mère se jeta sur lui... et arrêta son bras... (P. 1698.)

« — Oh! je t'emporterai!... clamait-il... Fille de Gomorrhe!... Fille de l'Enfer!... Fille du Maudit!... Ils ne trouveront que ton cadavre!...

... J'étais épouvantée... Je jetais des cris stridents... des appels à l'aide... Ma pauvre mère, glacée d'effroi, luttait, avec moi, contre ce démon...

Là-bas, le bruit retentissait toujours...

Enfin, je me sentis perdue...

Le Frère avait saisi mes deux bras... ses mains de fer serraient mes poignets à les briser... Il parvint à me soulever de terre... Il éclata de rire... Et, farouche, il m'emporta...

... A ce moment-là, même, je perçus une sorte de craquement... pareil au bruit que produit, en tombant, un gros arbre, que les bûcherons ont, longtemps, sapé par la base, à grands coups de hache... Puis, j'entendis des cris, des appels, derrière moi... Même, on prononça mon nom... « Juliette... Juliette... » répétait une voix, vibrante, que je crus reconnaître...

Évidemment, on avait enfoncé la porte de la grotte... On était entré dans cette galerie souterraine... On venait à notre secours...

Je cherchai à me dégager de l'étreinte du Frère... Impossible !... Il me serrait, sur sa poitrine, à m'étouffer... Il fuyait, toujours... haletant... J'essayai d'appeler... Hélas !... Je n'avais plus de forces !...

Tout à coup, le Frère s'arrêta... Lui aussi, il était à bout de forces .. Il ne respirait plus que difficilement... Il me déposa à terre...

Ma mère nous avait suivis... Elle jeta un cri terrible... Elle avait vu notre geôlier armé, tout à coup, d'une lame fine, acérée, qu'il brandissait...

« — J'ai dit que ces hommes n'auraient que ton cadavre... » s'écria-t-il... « Tu vas mourir ! »...

... Ma mère se jeta sur lui... et arrêta son bras comme il allait s'abattre sur moi !... Ce mouvement me sauva...

Mais le Frère avait repoussé ma mère, si violemment, qu'il l'avait jetée à terre, d'un seul revers de bras... Il revint vers moi, son arme levée... Soudain, une forme humaine gigantesque apparut... Je reconnus Remi... Il saisit le Frère, par sa robe... Il le souleva de terre... d'une main... De l'autre, il l'empoigna par une jambe... Et il le lança, violemment, contre la muraille... Le Frère jeta un cri rauque... Il retomba pantelant, le crâne brisé !...

Spectacle terrifiant !... Je le reverrai jusqu'à ma dernière heure !...

Et Remi, terrible, farouche, formidable, bientôt épouvanté de son acte, prononça ces paroles mystérieuses :

« — Deux !... Celui-ci me rappelle l'autre !... »

Puis, je vis Messire Jacques... Monseigneur Enguerrand de Marigny, Messire Jehan de Saintray, et un groupe d'hommes d'armes... Monseigneur de Marigny appela Messire Jacques et lui dit :

« — Reconnaissez-vous celles que vous avez perdues ?... »

Déjà, j'étais aux bras de Messire Jacques... Et Remi avait relevé ma mère... qu'il embrassait, éperdûment...

Quand nous nous trouvâmes remises de notre épouvante... Monseigneur de Marigny nous demanda de le suivre...

En quelques mots, j'expliquai comment ma pauvre mère avait recouvré

la raison à la vue du portrait de mon père enfermé dans le médaillon appendu au collier de la Princesse Marguerite... Monseigneur de Marigny voulut voir ce portrait... Je le lui montrai... Il dit :

« — C'est le portrait de Notre Sire le Roi ! »

Et il ajouta :

« — Mon enfant, je vais vous conduire par devant votre Père ! »...

... Ainsi, mon père, que je croyais mort, vivait... Et mon père, que je vénérais, que j'admirais, sans le connaître... c'était ce très puissant Prince... ce très Grand Roi dont Messire Jacques, toujours, en ma présence, avait exalté la Grandeur !...

Toutes ces révélations, qui tombaient, sur moi, avec une si déconcertante rapidité, m'affolaient... Mes pensées se heurtaient, l'une l'autre, dans mon cerveau lassé, et je ne pouvais plus les coordonner !... J'étais brisée, du reste, moralement et physiquement... Je ne cherchais plus à comprendre .. Je me dis que j'avais tout le temps de réfléchir à ces choses... Je me dis que tout cela s'expliquerait, pour moi, avant longtemps... Et, dès lors, je ne songeai plus qu'à ceci :

« Ma mère avait recouvré la raison... Mon père vivait... J'allais le voir !... Et mon père bien-aimé, respecté, vénéré... mon père que j'avais, toujours vu le plus grand, le plus noble, le plus puissant parmi les hommes, était plus grand, plus noble, plus puissant, encore, dans la réalité, que je ne l'avais vu dans mes rêves les plus radieux...

Cela m'exaltait... J'étais, à la fois, très fière, enthousiasmée, et bien heureuse... Enfin, nous nous mîmes en route !... Monseigneur de Marigny nous amena, céans... Voilà, Sire... ô mon Roi... ô mon Père... comment nous nous sommes trouvées, ma mère et moi, en présence de Votre Majesté...

... La jeune fille, frissonnante, en racontant ce qui s'était passé dans la grotte, avait achevé son récit avec une voix aux intonations tour à tour graves, caressantes.

Elle avait montré, d'un seul coup, au Roi de France, à son père... toute son âme, tendre, impressionnable, énergique...

Philippe, qui avait frémi de colère en revoyant, de par le récit de Juliette, la scène d'Arbonne... était radieux, à présent.

La fille de Clotilde... l'enfant né de ses amours avec la douce habitante de la Maison à la Maison Dorée, était digne de lui.

Ceux qui lui avaient dit que la jouvencelle était une créature adorable, sous tous les rapports, avaient dit vrai, certes.

Ils n'avaient rien exagéré.

La chaste créature avait parlé, sans gêne, des amours de sa mère avec le Roi.

Le mystère de sa naissance, qui lui avait été révélé, brusquement, n'avait mis aucun trouble dans son esprit.

Messire Jacques, dès longtemps, avec une sollicitude touchante, s'était efforcé de développer, en elle, des sentiments, larges... il lui avait inculqué de saines doctrines de vraie morale... il lui avait appris que l'être doit vénérer ceux qui lui ont donné le jour, ceux qui ont guidé ses premiers pas... ceux qui l'ont enveloppé de tendresse ; il lui avait appris que toute mère est, pour ses enfants, une sainte... et que c'est un crime, le plus odieux de tous, que de ne garder point le respect le plus tendre, le plus passionné, pour celle qui a tressailli d'orgueil et d'espérance lorsqu'elle a senti, pour la première fois, vivre, en elle, l'être qui doit naître, chair, même, de sa chair !

Pour Juliette, donc... Clotilde était la Sainte par excellence !

Trois fois sainte, même !

Sainte, d'abord, parcequ'elle était sa mère.

Sainte, aussi, par ses souffrances.

Sainte, parce que le malheur l'avait en quelque sorte ennoblie.

Philippe, ému, serra, plus fortement, sa fille, sur sa poitrine.

— Ange !... lui dit-il, simplement.

Il mit, sur son front, un long baiser.

— Tu ne me quitteras plus, désormais !... ajouta-t-il, après un temps de silence.

Il attira, d'autre part, vers lui, Clotilde...

— Comme vous avez souffert !... murmura-t-il, très tendrement.

Et Clotilde, très grave, répondit :

— Je fus coupable !... Toute faute se paie !... J'ai payé, chèrement, mes joies d'antan !... Mais, Dieu soit loué, il m'a pardonné !... Je vous ai revu !... Notre fille aura un protecteur !... Je puis mourir, maintenant.

— Mourir ?... fit le Roi... Que parles-tu de mourir, Clotilde ?... Je t'ai retrouvée... Tu vivras, dans la joie, les jours qui te restent !...

XXXV

RÉSULTAT DE L'ŒUVRE DU PÈRE ÉLOI

. . . . . .

Soudain, des lueurs, rougeâtres, brillèrent, dans les ténèbres épaisses.

Philippe IV, Clotilde, et Juliette... tressaillirent.

Brusquement, le charme, qui les unissait... dans la même ivresse, dans la même allégresse... s'était rompu.

Leurs rêves s'étaient envolés.

Ils s'étaient retrouvés dans la réalité.

Que s'était-il donc passé?

Charles de Valois, qui se morfondait, là-bas, dans le groupe des Hauts Seigneurs, des Dames de la Cour, des Dignitaires Ecclésiastiques... et qui, trouvant que l'entretien du Roi, et de ces « créatures », amenées, là, par Marigny, se prolongeait trop, à son gré... ne voulant pas, pourtant, troubler cet entretien, par crainte de la colère de son frère — avait eu l'idée de faire allumer des torches.

Il ne pouvait pas attendre, dans cette obscurité, le bon plaisir du Roi... lui, le Premier Prince du sang!

Cela ne lui paraissait pas digne de lui... si haut personnage!

Lors, il avait appelé l'un de ses Écuyers, et il lui avait donné l'ordre de placer, çà et là, des varlets de chasse portant des torches.

L'ordre avait été aussitôt exécuté.

— Messire de Marigny?... fit le Roi.

Le Premier Ministre s'approcha.

— Sire?... dit-il.

— Qui a donné l'ordre d'allumer ces torches?... demanda Philippe.

— C'est Monseigneur Charles de Valois, Sire... répliqua Marigny.

— Il est hardi!... s'écria le Roi, courroucé... Personne, si ce n'est moi-même, ne doit donner d'ordres dans ma maison... quand j'y suis... Il faut — je veux qu'on le sache!...

Et il ajouta, impérieusement :

— Faites éteindre ces torches, Messire de Marigny... Allez!

— J'y vais, Sire!

Le Ministre allait s'éloigner quand, tout à coup, Philippe... qui s'était levé, jeta un grand cri, et se rassit.

— Dieu!... clama-t-il.

Marigny s'arrêta.

Clotilde, et Juliette, effarées... s'étaient levées, et regardaient le Roi.

— Qu'est-ce donc?... demandèrent-elles, en même temps.

Le cri que Philippe avait jeté... un cri strident, rauque... un cri déchirant... un cri de douleur, — avait vibré, lugubrement, dans le silence.

Tous les assistants l'avaient entendu.

Maître Gaucher Faber... Apollon... Remi... et Roland, accoururent.

Roland, hagard, était frémissant.

Maintenant, la cour était éclairée, quasiment comme en plein jour, par la flamme, très vive, rouge, des torches.

Cette flamme jetait, sur les témoins de cette scène, des lueurs sinistres — qui donnaient, aux visages, des expressions farouches... qui empourpraient les armes, les bijoux, les pierreries... et faisaient courir comme des

coulées sanglantes, sur la neige... sur les arbres, dont la parure de givre paraissait transformée en végétation, monstrueuse, de coraux resplendissants.

On eut dit un décor infernal, d'une sauvage et grandiose beauté... où s'agitaient des damnés grimaçants.

— Que va-t-il arriver?... murmura Juliette, épouvantée, — pressentant qu'un événement tragique allait se produire en sa présence.

— A moi !... A moi !... Maître Faber... à moi !... dit le Roi, d'une voix rauque.

— Qu'avez-vous, Sire?... demanda Gaucher, stupéfait.

— Qu'avez-vous?... demanda, de même, Enguerrand de Marigny, angoissé.

Clotilde, et Juliette, éplorées, joignaient les mains, suppliantes, attendant la réplique de Philippe.

— Oh !... Je souffre !... Je souffre !... dit-il... J'étouffe !... Ma gorge est serrée comme dans un étau !... Oh !... Je vais mourir !... Je souffre !... Maître Gaucher Faber, secourez-moi !... A boire !... A boire !... Vite !... Vite !... Oh ! oui, je vais mourir !...

Marigny avait appelé trois varlets, portant des torches... qui éclairèrent la scène.

En quelques secondes, le Roi avait changé de manière effrayante.

Son beau visage, grimaçant, était livide... et baigné de sueur.

Ses lèvres, décolorées, étaient couvertes d'une écume blanchâtre.

Ses yeux, dont les pupilles étaient fortement dilatées, avaient une expression étrange...

Tout son corps était secoué de frissons nerveux, qui devaient le faire beaucoup souffrir, car, à chaque frisson, il poussait une plainte, rauque, lamentable.

Cependant, Gaucher versa de l'eau dans l'une des coupes, qu'il donna au Roi.

Il but, avidement.

L'habile Chirurgien, très attentif, l'observait.

Maître Faber paraissait inquiet, morne, accablé.

C'est qu'il s'était trouvé, plusieurs fois, au chevet de mourants présentant les mêmes symptômes, et qu'il avait acquis la certitude que ces malades avaient été empoisonnés par un toxique, puissant et terrible, dont la composition lui était encore inconnue.

Ces symptômes étaient les mêmes que ceux qu'on observait après l'empoisonnement par l'arsenic ; mais le poison employé, dans ce cas, semblait avoir une virulence vingt fois plus accentuée.

— C'est singulier !... pensait Gaucher... On retrouve trace, toujours, du passage d'un Religieux, près de ceux qui ont ingéré ce poison... J'en ai eu la

preuve, trois fois... Et je me suis dit, alors, que la formule de ce poison constitue un secret que les Moines, seuls, connaissent... Or, aucun Religieux, depuis longtemps, ne s'est approché du Roi... Oui, oui, c'est singulier !

Philippe paraissait plus calme, maintenant.

Depuis qu'il avait bu, il semblait plus calme.

— Oh !... murmura-t-il... Comme j'ai souffert !... J'ai bien cru que j'allais mourir !

— Comment vous trouvez-vous ?... lui demanda Juliette, tendrement.

Le visage de la jouvencelle était baigné de larmes.

— Mieux, ma bien-aimée Juliette !... répliqua le Roi, en souriant...

Et il ajouta, avec émotion :

— Ange !... Tu pleures !... Tu me connais à peine... Et tu souffres de me voir souffrir !...

Il se redressa.

— Non !... Non !... fit-il... Je ne mourrai pas !... Je ne veux pas mourir !... Je t'ai retrouvée... Je veux vivre pour toi... Je veux m'enivrer de ta présence... Je veux te faire heureuse !... Ne pleure pas, mignonne... Je ne mourrai pas !...

. . . . . .

. . . Là-bas... dans le taillis... Gisèle, agenouillée, les mains jointes, la face baignée de larmes... priait...

Sans être vue, elle voyait tout... elle entendait tout ce qui se disait, non loin d'elle, et elle attendait.

. . . . . .

. . . Roland, terrifié, regardait, tour à tour, le Roi, Juliette, Gaucher et Marigny.

Le Ministre, plus que jamais anxieux, frémissant... pressentait la vérité.

Remi, Apollon, Enguerrand de Coucy, et Nicolas de Garlande, troublés, tremblaient que, après cette accalmie, le mal qui avait jugulé le Roi de France, ne le terrassât enfin.

Gaucher se disait qu'une nouvelle crise, plus terrible que la précédente, ne tarderait pas à se produire.

Et les Princes... les Princesses... tous les Seigneurs et Dames de la Cour, muets, sentaient, vaguement, que quelque grand événement planait sur ce paysage, — empourpré par la sinistre lueur des torches... et sur lequel la froide bise soufflait... tantôt avec violence, dans un formidable hululement... tantôt comme une plainte sourde et prolongée... tantôt pareille à des rires sarcastiques d'êtres invisibles, voltigeant dans la nuit !...

Marguerite de Bourgogne, seule, avait le secret de ce qui se passait.

Elle paraissait très calme.

Elle s'efforçait de rester très maîtresse d'elle-même.

Parfois, un frisson la secouait, et une flamme, aussitôt éteinte, illuminait ses prunelles.

Elle pensait :

— L'œuvre terrible est accomplie!... J'ai cru, un moment, que le Hasard me ferait Reine de France!... Allons, l'action des hommes est plus sûre que celle du Dieu aveugle!...

XXXVI

DÉVOUEMENT — EXPIATION

— Sire... fit Maître Gaucher Faber, gravement... Votre Majesté veut-elle me permettre de lui adresser une question?

— Dites?... répliqua le Roi.

Tous les assistants devinrent très attentifs.

— Depuis que Votre Majesté a quitté le Logis de Chasse, elle n'a pris aucun aliment... aucune boisson?... poursuivit le Chirurgien.

Philippe, surpris, s'efforça de recueillir ses souvenirs.

— Non!... fit-il...

— Votre Majesté en est sûre?

— Oui!...

Mais Philippe reprit, tout aussitôt :

— Si... Attendez... Je me souviens... Tout à l'heure, quand je suis revenu à moi... J'ai demandé à boire...

— Ah! s'écria Gaucher, frémissant.

Le Roi poursuivit :

— Qui donc était là?... Qui donc?... Ma mémoire est confuse... J'y suis...

— Parlez, Sire?... demanda le Chirurgien.

— C'était votre élève...

— Roland!... dit Gaucher.

— Oui!... répliqua le Roi... Il était près de moi, seul... alors... Je m'en souviens très nettement...

— Eh! bien?... reprit le Chirurgien...

— Il m'a donné une coupe pleine d'eau... Je l'ai vidée, d'un trait!...

Tous les regards se portèrent, alors, sur Roland.

Il était si pâle, qu'on pouvait croire qu'il allait défaillir.

Soudain, il fit quelques pas en avant; puis, il se jeta aux genoux du Roi.

Un moment après, Gautier d'Aulnay, appelé, près de Marguerite, par la fidèle servante de la Princesse, pénétra, secrètement, dans sa chambre... (P. 1712.)

— Sire!... s'écria-t-il, d'une voix vibrante... Sire!... Sur le salut de mon mon âme, je vous jure que je suis innocent!...

— Eh! mais... on ne vous accusait pas, jeune homme!... fit Marigny, farouche.

Il se rapprocha de l'Élève de Maître Gaucher Faber, comme s'il avait voulu se trouver plus près de lui, afin qu'il ne pût pas lui échapper.

On eût dit que, déjà, il considérait le jouvenceau comme son prisonnier.

Juliette, éperdue, regardait Roland, fixement.

Le jeune homme s'était relevé.

Un grand silence... un silence solennel... régnait, alors, sur cette scène.

Il fut rompu, brusquement, par un cri, un grand cri, poussé par le Roi... un cri plus déchirant, encore, que ceux qui avaient retenti, tout à l'heure.

La crise, attendue par Gaucher, se déclarait.

— Oh!... Gaucher... Gaucher... à moi!... clama Philippe...

Il se tut...

On n'entendit plus que des plaintes, rauques.

Le Roi souffrait abominablement.

Il se tordait sous l'action torturante du redoutable poison préparé par le Père Éloi.

Marigny parla bas, à Gaucher.

— Le Roi a été empoisonné?... demanda-t-il.

— Oui, Monseigneur!... répliqua le Chirurgien...

— Vous en êtes sûr?

— Sûr!

— Par quel toxique?... Le savez-vous?

— J'ai peur de ne pas me tromper... Si je ne me trompe pas... le Roi est perdu!... Question de temps!... Il peut vivre, encore, des jours... des mois; mais on ne saurait le sauver...

— Le poison dont il s'agit opère presque aussitôt après qu'il a été ingéré?

— Oui!...

— Par conséquent... puisque le Roi, depuis plusieurs heures, n'a pris que cette eau que lui a versée votre Élève... c'est cette eau qui l'a empoisonné?...

Gaucher se tut.

— Répondez?... dit Marigny... Répondez, Maître?... Je vous somme de répondre?

— Que voulez-vous que je vous dise, Monseigneur?... répliqua Gaucher... Il y a, là, quelque chose d'étrange, d'inexplicable, au moins momentanément... car tout s'explique, à la longue, et après étude... Oui, je dois en convenir, le Roi a été empoisonné, très vraisemblablement, par cette eau que mon Élève lui a versée...

— C'est tout ce que je voulais savoir!... murmura Marigny, terrible...

Après une dernière plainte, gutturale... lugubre... prolongée... Philippe se redressa, pour la deuxième fois.

La crise était passée...

* *

... Soudain, le Roi, qui avait réfléchi, un moment, s'écria :

— Messire de Marigny...

Il se leva, non sans peine.

Il apparut très grand... très majestueux.

— Sire?... dit le Ministre.

Philippe montra Roland.

— Emparez-vous de ce jeune homme... ordonna-t-il... Vous me répondez, de lui, sur votre tête... Faites-le conduire à Paris, à la Tour du Louvre... Dans les tortures, il dira qui lui a fourni le poison qu'il m'a versé...

Apollon frissonna...

Remi s'écria :

— Nous sommes maudits!...

Juliette avait jeté un cri.

Elle se dégagea de l'étreinte de Clotilde et marcha vers le Roi.

— Attendez!... clama-t-elle...

Marigny, cependant, mit sa main, robuste, sur l'épaule de Roland.

— Sire... reprit Juliette, d'une voix forte... je réponds de cet homme comme de moi-même!...

Elle apparut, superbe, au Roi de France.

Ses longs cheveux, dénoués, flottaient sur ses épaules.

Ses yeux brillaient d'un incomparable éclat.

— Oui, oui, Sire... répéta-t-elle... je vous réponds de ce jeune homme!...

Elle avait parlé avec une conviction souveraine...

Elle reprit :

— Je le connais depuis de longues années... J'ai vécu avec lui, tout près de lui, depuis mon enfance... Pas d'être plus noble, plus pur que lui, Sire!... Lui, meurtrier?... Allons donc!... Meurtrier de son Roi?... C'est impossible!... Il est innocent!... Tout l'accuse d'un crime... peut-être... d'un crime odieux... Mais il est innocent, vous dis-je!...

Elle dit, encore :

— Je dois ajouter que cet accusé, Sire, est mon fiancé... Nous sommes promis l'un à l'autre... Il m'aime!... Je l'aime!... Le coup qui le frapperait m'atteindrait!..

Philippe allait répondre.

Tout à coup, Gisèle parut.

Les assistants, stupéfaits, examinaient, curieusement, cette créature, si pâle... ce spectre vivant — dont les regards, comme noyés, étaient fixés droit devant elle.

D'où sortait-elle?

Comment avait-elle pu venir, jusque-là, sans être vue?

Pourquoi était-elle entrée dans la cour du Logis du Roi?

— Gisèle!... murmurèrent Gaucher et Jehan de Saintray.

Seuls, le Chirurgien et le second du Ministre l'avaient reconnue...

Elle marcha vers Philippe IV, les mains tendues, en avant.

— Cette jeune fille dit vrai!... fit-elle, d'une voix vibrante... Le jouvenceau que voilà est innocent du crime, odieux, dont Votre Majesté l'accuse... C'est moi qui ai versé le poison dans la coupe qu'il vous a présentée, Sire... Et ce poison était contenu dans le tube d'étain que voici... Il en contient, peut-être, encore, quelques gouttes... Je vous haïssais... J'ai voulu que vous mouriez!... Je suis, seule, coupable!... Frappez-moi!... Punissez-moi!... Je suis prête à expier mon crime!...

Tous les assistants, déconcertés, effarés, ne pouvaient détacher leurs regards de cette femme.

Son aveu fait, elle demeurait calme... tranquille... nullement effrayée — attendant que le roi prononçât sur son sort.

Gaucher s'approcha d'elle.

— C'est vous qui avez versé le poison?... dit-il.

— C'est moi!... répliqua Gisèle, d'une voix forte.

— C'est impossible!...

Gisèle eut un geste d'impatience.

— Je vous dis que je suis, seule, coupable!... affirma-t-elle.

— C'est faux!... reprit Gaucher.

— Comment posséderais-je ce tube d'étain qui a contenu le poison, si je n'étais pas coupable?... ajouta Gisèle.

L'argument fit impression sur tous, et, même, sur Gaucher.

— C'est Gisèle, murmura Jehan de Saintray, à l'oreille de Marigny.

Messire Jacques, depuis un moment, déjà, regardait l'inconnue avec une attention soutenue.

On eût dit qu'il reconnaissait, en cette femme, l'être qu'il avait tant aimé, jadis.

Maître Faber avait pris, des mains de Gisèle, le tube d'étain.

Il le déboucha.

Il versa une goutte du liquide qu'il contenait, encore, sur le fond d'un gobelet...

Il le flaira.

Puis, il ramassa, près de la civière, un brin de paille, qu'il alluma à une torche...

Il l'approcha de la goutte de poison, qui, en s'évaporant, dégagea une forte odeur alliacée.

Le Chirurgien hocha la tête.

— C'est bien le poison des Moines!... murmura-t-il, atterré.

Puis, ayant réfléchi, il se tourna vers le Roi, et dit, avec force :

— Cette femme ment!... Il est impossible qu'elle ait commis le crime... Je le prouverai... Je la connais depuis longtemps... Ce fut une grande coupable... Elle veut expier ses fautes par un acte de sublime dévouement... Cela explique son intervention... Elle veut sauver celui qu'on accuse... et qui, ayant versé le poison, est, pourtant, innocent... Je le démontrerai aussi... Sire, je vous supplie de me croire... J'ai la conviction que cette femme offre sa vie pour sauver celle de ce jeune homme... Votre Majesté comprendra ce que je veux dire, quand elle saura que Roland, mon Élève, est le fils de cette infortunée créature...

Cette révélation acheva de troubler tous les assistants.

Le Roi restait perplexe.

— Gisèle!... Gisèle!... clama Messire Jacques, ému à un degré indicible.

— Mère sublime!... murmura Clotilde.

— C'est sa mère!... pensa Juliette.

— Elle a racheté ses fautes!... déclara le bon Remi.

Roland, stupéfait... avait été plus troublé que jamais par la révélation de Gaucher.

Soudain, il fit un pas en avant et s'arrêta devant le Roi.

Il dit :

— C'est moi qui ai versé le poison... C'est moi!... C'est moi, vous dis-je!... Je demeure responsable de mon acte... Je l'ai exécuté malgré moi... Coupable, en apparence, je ne le suis pas en fait... Je m'expliquerai... Sire, c'est moi, seul, que votre Justice doit atteindre... Un innocent ne paiera pas pour le coupable... Le coup fait, j'ai jeté, derrière cette haie, le tube d'étain... Cette femme l'a ramassé, sans doute... Voilà comment il était entre ses mains...

Puis, il se rapprocha de Gisèle et il ajouta, gravement :

— Soyez bénie, ma mère!... Je vous croyais morte!... J'avais un culte pour votre sainte et très chère mémoire... Vous fûtes une grande coupable, a dit mon Maître... Je ne sais quel fut votre crime... Si grand qu'il ait été, je n'aurai, pour vous, que reconnaissance et respect, jusqu'à ma dernière heure... Votre superbe dévouement fut bien celui d'une mère... Une mère, seule, pouvait offrir sa vie pour sauver celle de l'être qui est né d'elle!... Oui, oui, soyez bénie, ma mère!

Il étreignit Gisèle, et il baisa ses mains, respectueusement.

Éperdue, celle-ci ne put articuler un seul mot.

Elle tremblait, comme une goutte d'eau suspendue à une feuille, sous la brise d'un matin d'avril.

Des sanglots la secouaient.

Son visage, baigné de larmes, était comme illuminé par de resplendissantes lueurs qui semblaient auréoler son front.

Elle était transfigurée.

— Mon... enfant!... put-elle dire, enfin.

Juliette était profondément émue, ainsi que Clotilde.

Gaucher, perplexe, craignait que cette grande joie ne fut préjudiciable à Gisèle.

Remi pleurait.

Il agitait, comiquement, ses formidables bras... pour traduire, par des gestes expressifs, la très vive émotion qui l'agitait.

Quant à Apollon, il s'approcha de Gisèle et de Roland; puis, il dit, simplement :

— Mes chers aimés!...

Marigny, cependant, intervint :

— Sire... dit-il... ce jeune homme, et cette femme... ne sont pas les vrais coupables... Ils ne furent que des instruments aux mains de scélérats dont je vous fournirai les noms... Je vous présenterai toutes les preuves nécessaires à l'appui de mes solennelles affirmations!... Votre Royale Justice saura les atteindre, et les frapper... si haut placés qu'ils soient — près de votre Trône, même!... En attendant, ce jouvenceau, et cette femme, m'appartiennent... Ils répondront de leurs actes...

Et, se tournant vers l'un des Capitaines de sa suite :

— Capitaine... ordonna-t-il... emparez-vous de ce jeune homme, et de cette femme... Conduisez-les, sous forte escorte, à Paris... à la Tour du Louvre... Vous me répondez d'eux!

Philippe IV allait intervenir.

Juliette, frémissante, regardait le Roi... et attendait qu'il parlât.

Soudain, Gisèle jeta un cri.

Depuis un moment, déjà, elle suffoquait.

Son regard, terne, maintenant, se fixa sur Apollon; puis, sur Roland.

Elle sourit.

— Mon enfant!... murmura-t-elle, d'une voix éteinte... Jacques!

Et elle s'affaissa dans les bras de Roland...

... Gaucher se pencha vers elle.

Puis, il se releva, et, s'adressant à Marigny, il dit, gravement :

— Monseigneur... celle-ci n'a plus de comptes à rendre qu'à Dieu!...

*
* *

... Une heure après, le Roi de France reposait, dans sa chambre... paisiblement — après une troisième crise, plus violente, encore, que les précédentes.

Maître Gaucher Faber, Juliette, et Clotilde, veillaient à son chevet.

Il n'avait pas voulu que la jeune fille, et sa mère, s'éloignassent.

Gaucher, un moment auparavant, avait dit à Marigny, qui était venu prendre des nouvelles de Philippe :

— Puisque le poison n'a pas fait son œuvre immédiatement, le Roi vivra... Des semaines — des mois, peut-être!... Mais vous le verrez s'affaiblir de jour en jour davantage... et s'éteindre, enfin!...

Et Marigny avait pensé :

— Hélas!... Je suis arrivé une heure trop tard!...

Mais cet homme énergique... ce très grand Ministre, avait ajouté :

— Des semaines... des mois, peut-être?... Cela suffira, qui sait... Mon roi mourra, du moins, en pleine Gloire... après avoir accompli son Œuvre, assuré l'Avenir du Trône et la Grandeur de la France, autant que cela était possible!...

Et il s'était enfermé, avec Jehan de Saintray, pour préparer les actes qu'il comptait accomplir, si possible, avant le lever du jour, avec le bon plaisir de Sa Majesté Philippe IV.

*
* *

... Roland avait été conduit à Paris, à la Tour du Louvre, selon l'ordre d'Enguerrand de Marigny...

*
* *

... Marguerite de Bourgogne, angoissée, terrifiée, s'était enfermée dans sa chambre.

Marigny avait dit au Roi :

« — Ce jeune homme, et cette femme, ne sont pas les vrais coupables... Ils ne furent que des instruments aux mains de scélérats dont je vous fournirai les noms... Je vous présenterai toutes les pièces nécessaires à l'appui de mes solennelles affirmations... Votre Royale Justice saura les atteindre, et les frapper, si haut placés qu'ils soient — près de votre Trône, même! »

Près de votre Trône, même!

La hardie princesse avait tressailli en entendant prononcer, par le Ministre, ces terribles paroles.

Quelles preuves présenterait-il, au Roi, à l'appui de ses affirmations?

Marguerite avait appris, avec épouvante, que le Père Richard avait été arrêté, dans sa maison secrète, par Marigny, lui-même, et enfermé au Louvre.

L'Évêque de Saint-Georges avait-il détruit ce pacte... le pacte de Maubuisson — qu'elle avait signé?

Cette pièce, qui serait, contre elle, accablante, était-elle aux mains de Marigny?

Dans ce cas... certes, elle serait perdue!

Philippe IV, si soucieux de son autorité Royale, la frapperait, impitoyablement.

Ah! comme elle regrettait de n'avoir pas cédé aux instances de Frezzini...

Comme elle regrettait d'avoir joué une partie si audacieuse!...

Mais, peut-être qu'il était temps de fuir, encore?

Frezzini, aveuli... plus que jamais timoré... pourrait-il la servir utilement?

C'était douteux.

— Je me passerai de lui!... murmura, enfin, la Princesse, après avoir réfléchi longtemps... Oui, oui, il faut fuir!... Il faut fuir cette nuit même... Avant que se lève l'aube du jour prochain, je serai loin, déjà... à l'abri des poursuites de Marigny et de mon beau-père!... Ma vie dépend de ma fuite rapide... Gautier... mon Gautier m'aime... Je fuirai avec lui... C'est dit... Nous partirons ensemble... Agissons...

. . . . . .

Un moment après, Gautier d'Aulnay, appelé, près de Marguerite, par la fidèle servante de la Princesse, pénétra, secrètement, dans sa chambre...

*
* *

... Par les soins de Maître Gaucher Faber, on avait porté le corps de Gisèle à la Masure aux Aubépines

Or, de la croisée de la chambre qu'il occupait dans la maison du Sénéchal de Fontainebleau, le Chirurgien du Roi put voir briller, pendant toute la nuit, une lueur vacillante, derrière la croisée de la chambre du premier étage de la Masure aux Aubépines.

Cette lueur éclairait la chambre mortuaire.

Gisèle dormait, là, son dernier sommeil... la face rassérénée, apaisée, souriante... belle, comme autrefois...

Et Messire Jacques... le doux Apollon, tout attendri, seul, veillait la chère morte... qui l'avait fait cruellement souffrir; mais qui lui avait donné, jadis, les meilleures joies de sa vie!...

XXXVII

QUELQUES MISSIVES POUR ÉPILOGUER

« *à Messire Jacques Adam,*

« *à Maubuisson,*

« *ce douzième du mois de mars, le mardi après la Saint-Grégoire 1314.*

« Nous sommes de retour, à Paris, depuis hier.

« Que de choses se sont passées depuis moins de trente-six heures!

« Je vais te les narrer aussi brièvement que possible.

« Clotilde, et Juliette, ne quittent pas le Roi... (P. 1716.)

« Durant que tu veillais sur ta Gisèle, Monseigneur Enguerrand de Ma-
« rigny profita d'une heure pendant laquelle Notre Sire le Roi était plus
« calme, pour l'entretenir relativement aux faits dont il avait eu connaissance
« après l'arrestation de l'Évêque de Saint-Georges.

« Il n'eut pas de peine à convaincre Sa Majesté, en mettant, sous ses
« yeux, toutes les pièces qu'il avait saisies en la maison, secrète, du Père
« Richard.

« Le Roi, très irrité, n'hésita pas à signer les Ordres que lui présenta « son Ministre.

« Ces Ordres furent exécutés séance tenante.

« D'abord, on arrêta la Princesse Marguerite de Bourgogne.

» Il était temps, certes!

« En effet, elle avait tout préparé pour fuir, avec son Écuyer; son amant : « Messire Gautier d'Aulnay.

« On les arrêta, au petit jour, au moment, même, où, — chargés d'or « et de bijoux précieux — ils allaient monter à cheval et s'éloigner.

« Cette circonstance ne contribua pas peu à démontrer la culpabilité de « la Princesse.

« Pourquoi eut-elle tenté de fuir si elle ne s'était pas sentie coupable?

« On arrêta, de même, les Princesses Jeanne et Blanche.

« Elles seront conduites, aujourd'hui, avec la Princesse Marguerite, à « l'Abbaye, Royale, de Maubuisson... où, sous bonne garde, elles resteront « détenues, provisoirement...

« Gautier et Philippe d'Aulnay, arrêtés, eux aussi, seront envoyés à « Pontoise.

« Là, ils seront jugés, bientôt.

« Le Majordome de Marguerite de Bourgogne... l'exécré Frezzini... a « été dirigé sur Paris.

« On assure qu'il sera accroché, dès demain, au Gibet de Montfaucon.

« Hier, dans la journée, Notre Sire, le Roi, a ordonné le supplice de « Messire Jacques de Molay, Grand Maître de l'Ordre du Temple, du Visita- « teur de France, des Maîtres de Normandie et d'Aquitaine (1).

---

(1) — Extrait d'une *Chronique de Guillaume de Nangis* dans les *Historiens de France*, tome XX :

« Le Grand Maître du ci-devant Ordre du Temple et trois autres Templiers, le Visi- « tateur de France, les Maîtres de Normandie et d'Aquitaine, sur lesquels le Pape s'é- « tait réservé de prononcer, définitivement, comparurent par devant l'Archevêque de « Sens et une Assemblée d'autres Prélats et Docteurs en Droit Divin et en Droit Canon, « convoqués spécialement, dans ce but, à Paris, sur l'ordre du Pape, par l'Évêque « d'Albano et deux autres Cardinaux Légats.

« Comme les quatre susdits avouaient les crimes dont ils étaient chargés, publique- « ment et solennellement, et qu'ils persévéraient dans cet aveu et paraissaient vouloir « y persévérer jusqu'à la fin, après mûre délibération du Conseil, sur la place du Parvis « de Notre Dame, le lundi après la Saint Grégoire, ils furent condamnés à être empri- « sonnés pour toujours et murés.

« Mais, comme les Cardinaux croyaient avoir mis fin à l'affaire, voilà que, tout à « coup, sans qu'on put s'y attendre, deux des condamnés : Le Maître d'Outre-Mer et « le Maître de Normandie, se défendent, opiniâtrement, contre le Cardinal qui venait « de parler et contre l'Archevêque de Sens, en reviennent à renier leur confession et « tous leurs aveux précédents, sans garder de mesure, au grand étonnement de tous.

« Les Cardinaux les remirent au Prévôt de Paris, qui se trouvait présent, pour les « garder, jusqu'à ce qu'ils en eussent plus pleinement délibéré le lendemain...

« Mais, dès que le bruit en vint aux oreilles du Roi, qui était, alors, dans son « Palais Royal, ayant communiqué avec les siens, sans appeler les Clercs, par un avis

« Quoique très faible, quoique brûlé par la fièvre, le Roi, farouche, a « assisté, au supplice, de la croisée de son pavillon du bord de l'eau... de « ce pavillon où il nous reçus, si souvent, pour nous parler de Juliette, et « de Clotilde.

« Il y avait grande foule de populaire sur les deux rives, et dans l'île, « à l'entour du bûcher...

« Quoique la décision du Roi ait été prise à l'improviste... la nouvelle « que le supplice du Grand Maître de l'Ordre du Temple aurait lieu s'était « répandue, très vite, dans la Ville.

« Le spectacle fut, à la fois, grandiose, et terrible!

« Pendant plus de deux heures, les flammes du bûcher empourprèrent le « Ciel, au delà des jardins du Palais... illuminant, sinistrement, les mu- « railles de la Tour de Nesle... faisant courir comme une coulée sanglante « sur les eaux de la rivière prochaine... rougissant les hautes Tours, mas- « sives, de la Forteresse du Louvre... et faisant étinceler les dorures de la « flèche, légère, de la Sainte-Chapelle.

« On assure que, au moment où les flammes commencèrent à monter, « comme les cloches qui avaient tinté, lugubrement, jusque là, s'étaient « tues... une voix — la voix du Grand Maître — vibra, dans le silence, « disant

« — Nous sommes innocents!... Nous serons vengés!... La Justice « Divine atteindra nos bourreaux!... Tout près que je suis de la mort, je « sais... je vois!... J'assigne à comparaître, par devant le Tribunal de Dieu, « le Pape, avant quarante jours... et le Roi de France, avant la fin de « la présente année! »

« La voix se tut.

« Les cloches recommencèrent à sonner le glas.

« Les flammes grandirent.

« Un moment, encore, on vit le Grand-Maître, et son F.·., pieds et « poings liés, debout, têtes hautes.

« Ils chantaient...

« Leur voix, très forte, s'entendait distinctement, car elle dominait les « sonneries des cloches.

« Les flammes grandissaient de plus en plus, léchant les genoux des « Suppliciés.

« prudent, vers le soir du même jour, il les fit brûler, tous deux, sur le même bûcher, « dans une petite Ile de la Seine, entre le Jardin Royal et l'Église des Frères Ermites « de Saint-Augustin.

« Ils parurent soutenir les flammes avec tant de fermeté et de résolution, que la « constance de leur mort, et leurs dénégations finales, frappèrent la multitude d'admi- « ration et de stupeur.

« Les deux autres furent enfermés, comme le portait leur sentence. »

« Ils chantaient toujours.

« Soudain, ils disparurent.

« Ils avaient été enveloppés par les flammes.

« On les revit, une dernière fois, l'espace d'une seconde.

« Ils ne chantaient plus !

« Ils n'avaient pas proféré une plainte.

« La prédiction du Grand Maître impressionna, très vivement, le popu-
« laire...

« On m'a répété que le Roi, qui avait entendu, très nettement, de la
« croisée de son pavillon du bord de l'eau, les paroles de Jacques de Molay,
« a dit :

« — Par avance, ILS ont fait exécuter la Sentence !... La superstition
« populaire croira que Dieu m'a frappé en expiation de l'acte que j'ai or-
« donné... Les Templiers exploiteront le fait à leur profit !... Ces gens-là sont
« adroits !... Qu'importe ?... Je les ai abattus !... Après moi, les Rois, mes
« Successeurs, seront Maîtres chez eux... Pour être grands, ils n'auront qu'à
« poursuivre mon œuvre !... »

* * *

« Avant de clore cette missive que je vais t'envoyer tout à l'heure, je
« veux te donner des nouvelles de Roland.

« Je quitte Monseigneur de Marigny.

« J'avais voulu le voir au sujet de mon Élève.

« Il est démontré, pour le Ministre, tant par les pièces, capitales, qui
« ont été trouvées chez l'Évêque de Saint-Georges, que par les missives que
« ton fils m'a adressées avant de venir à Fontainebleau :

« 1° Que le poison qui a été versé, par Roland, au Roi, a été préparé
« par ce Père Éloi, de qui je t'ai parlé, déjà, et qui a disparu.

« 2° Que Roland a obéi, inconsciemment, en accomplissant son acte, à
« une force, inconnue, mise en œuvre, habilement, par ce Moine.

« 3° Que l'on ne saurait, par conséquent, le rendre responsable d'un
« crime qu'il n'a pas commis volontairement.

« Le Ministre, et moi, nous arriverons, j'espère, à communiquer, à ce
« sujet, notre conviction au Roi.

« Aie confiance.

« Je te tiendrai au courant, fidèlement, de tout ce qui se passera ici.

« Clotilde, et Juliette, ne quittent pas le Roi... qui ne peut se passer
« de les voir, toujours, à ses côtés, et qui est plein de bonté pour elles.

« Elles t'embrassent, ainsi que Remi.

« Si je le puis, j'irai vous voir, très incessamment, à Maubuisson.

« GAUCHER FABER. »

*
* *

« *A Messire Jacques Adam,*

« *à Maubuisson,*

« *ce quinzième jour du mois d'avril 1314.*

« Je suis dans l'allégresse.

« Notre Sire le Roi vient d'ordonner que Roland soit mis en liberté.

« Venez à Paris, avec Remi.

JULIETTE.

*
* *

« *A Monseigneur Enguerrand de Marigny,*

« *à Paris,*

« *ce cinquième jour du mois d'avril 1314.*

« Je vous informe que l'Évêque de Saint-Georges, condamné, avant-hier, « a été exécuté ce matin.

« Dans les tortures, il a avoué ses crimes.

« Selon votre désir, je vous envoie copie des pièces relatant les aveux « qu'il a articulés par devant nous.

« CARDINAL SAMPIETRO.

« *Ecrit au Palais d'Avignon.* »

*
* *

« *A Sa Majesté Philippe le quatrième,*

« *Roi de France.*

« *à Paris,*

« *Roquemaure, ce vingt-troisième jour du mois d'avril 1314.*

« Sire,

« Le Pape Clément V est mort ce matin.

« GASPARD,

« *Archevêque de Léon.* »

*
* *

« *A Messire Jacques Adam,*

« *à Maubuisson,*

« *ce vingtième jour du mois de juin 1314.*

« Notre Sire, le Roi, baisse, sensiblement, de plus en plus, malgré mes « soins assidus.

« Il est bien perdu.

« Toute ma science est inutile devant le mal qui le consume, lente-
« ment.

« Il souffre, très courageusement, et s'occupe, aussi activement que possible, des affaires de l'État.

« Chaque jour, il s'entretient, longuement, avec son fils, le Prince Louis,
« qui régnera, bientôt, sous le nom de Louis X... et avec Monseigneur
« Enguerrand de Marigny; mais il refuse de voir Monseigneur Charles de
« Valois.

« Il passe toutes ses soirées dans son pavillon du bord de l'eau, avec Clotilde et Juliette.

« Le Roi sait, depuis hier, que tu es descendant d'une race de preux.

« Cette nouvelle l'a rempli de joie.

« Je crois, fermement, qu'il consentira à donner la main de Juliette à
« ton fils, Roland Adam, qui sera Comte de Brionne.

« J'irai passer quelques heures près de toi après demain.

« Annonce mon arrivée à Remi, afin qu'il se trouve, à Maubuisson, en
« même temps que moi.

« GAUCHER FABER. »

*
* *

« *A Maître Gaucher Faber,*

« *à Paris,*

« *ce dix-huitième jour du mois de Juillet 1314.*

« Gautier et Philippe d'Aulnay ont été exécutés hier.

« Les gens qui ont été témoins du supplice qu'ils ont subis en sont
« encore tout bouleversés.

« Ils ont été écorchés vifs; puis, traînés dans la prairie de Maubuisson
« nouvellement fauchée; ensuite, on leur coupa la tête; on les pendit par
« dessous les bras; et les parties criminelles de ces malheureux furent
« mutilées (1).

« Hier, également, les Princesses Marguerites, Jeanne et Blanche ont
« été extraites de leur cachot.

« On les a conduites, en char, garrottées, et sous escorte nombreuse, au
« Château-Gaillard, près des Andelys.

« Je partirai, demain, pour Brionne, où je resterai pendant une
« semaine.

« Je veux revoir la vieille demeure familiale où je me réinstallerai
« bientôt.

(1) Dulaure.

« J'irai à Paris dès mon retour.

« Roland et Remi, m'accompagneront, là-bas.

« Je regrette que tu ne soit pas des nôtres.

« Dis à Clotilde, et à Juliette, que Roland, et moi, nous avons grande « hâte de les embrasser.

« APOLLON »

*
* *

« *A Maître Gaucher Faber,*

« *à Paris,*

« *ce vingt-cinquième jour du mois de Juillet 1314.*

« On vient de m'apporter la nouvelle de la mort subite, de la « Révérende Mère Marie des Anges, Abbesse de Maubuisson.

« Nous quitterons Brionne, tout à l'heure, pour retourner à Mau- « buisson.

« Remi, et moi, nous voulons rendre les derniers devoirs à la Sainte « Femme qui nous a protégés.

« Mon amé Gaucher, j'ai vécu, céans, dans la joie !

« Notre cher pays, si plein de douces souvenances !

« J'ai hâte d'y revenir, de m'y réinstaller.

« Je veux y vivre les jours qui me restent.

« Avant deux mois, ma maison sera prête.

« Ah ! Quand pourrons-nous errer, tous les deux, dans nos grands bois, « si vastes, si touffus, et au bord de notre Risle ?...

« Je les ai parcourus, hier encore, jusqu'au delà de l'Abbaye du Bec.

« J'ai suivi les sentiers qui m'ont vu passer avec ma Gisèle !

« Le souvenir des joie d'antan me reste.

« Le souvenir !... C'est-à-dire ce que l'homme, ici-bas, a de meilleur !

« APOLLON »

*
* *

« *A Remi,*

« *à Conflans-Sainte-Honorine,*

« *ce quatrième jour du mois de Septembre 1314.*

« Notre Sire le Roi a donné la main de Juliette à Roland.

« Je t'envoie, aussitôt, cette bonne nouvelle.

« Je ne rentrerai, à Maubuisson, que samedi prochain.

« APOLLON »

*
* *

« *A Messire Jacques Adam,*

« *à Maubuisson,*

« *ce premier jour du mois d'octobre 1314.*

« Hier, Sa Majesté Philippe IV a eu une crise terrible.
« J'ai craint, un moment, qu'il ne succombât.
« Le dénouement approche.
« Clotilde, et Juliette, ne quittent plus le Roi.
« Il ne peut se passer de les voir auprès de lui.
« Elles l'entourent de soins et de tendresse.

. . . . . .

« Comme je t'écrivais les lignes qui précèdent, on est venu m'appeler « au chevet du Roi.

« Il a eu une nouvelle crise, plus terrible, encore, que la précédente.
« Cet homme a un courage quasi surhumain.
« La crise passée, il a fait demander Monseigneur Enguerrand de Marigny, « et il s'est entretenu, avec lui, pendant deux longues heures.
« Puis, il a rappelé, dans sa chambre, Clotilde, et Juliette.
« Il a parlé de son avenir à Juliette; il lui a donné des conseils « relativement à ce qu'elle devra faira quand il sera mort, et quand elle « sera la femme de Roland.
« Il lui a dit qu'il voulait qu'elle vécut à Brionne, loin de la Cour
« Il redoute, pour elle, la jalousie de ses Fils et de son Frère.
« Il s'est montré tendre, bon, prévoyant, paternel.
« Hélas !... Ce très grand Prince, qui aurait dû vivre, encore, de longues « années, n'est plus qu'un spectre!
« Il n'a plus de forces!... C'est à peine s'il peut faire quelques pas, « appuyé au bras de Juliette.
« C'est grande pitié que de le voir !
« Il souffre affreusement... et jamais il ne se plaint.
« Oui, oui, cet homme a une énergie prodigieuse.
« Dans ses souffrances, il garde une incroyable lucidité d'esprit.
« Il travaille, toujours, avec son Ministre — un homme de forte trempe, « lui aussi... qui demeure debout, implacable, résolu, bien décidé à utiliser « les quelques jours de pouvoir qui lui restent, pour poursuivre l'Œuvre « Royale, et la rendre aussi solide, aussi inattaquable que possible.
« Pourtant, il se sent menacé.
« Il sait bien que, le Roi mort, il sera abattu par Charles de Valois, « par les Hauts Seigneurs, les Dignitaires Ecclésiastiques, et les Templiers.

... Marguerite de Bourgogne a été étranglée, il y a trois jours, dans son cachot... (P. 1727.

« S'il tombe, il tombera noblement !

« Nous vivons, de plus en plus, au milieu d'intrigues, multiples et « abominables !

« Ces gens de Cour sont, tous, des scélérats.

« Quand mon Roi aura cessé d'exister, je fuirai ce séjour, qui m'est « odieux.

« J'ai besoin de te voir... Viens habiter ma maison de ville, avec Remi, « pendant quelques jours.

« GAUCHER FABER. »

*
* *

« *A Messire Nicolas de Garlande,*

« *Sénéchal de Fontainebleau,*

« *ce vingtième jour du mois de novembre 1314.*

« Oui, faites préparer un gîte pour les miens.

« Ils partiront, de Paris, demain, dans la matinée.

« Près de vous, et en cas de danger, ils seront protégés.

« Dès que notre Sire, le Roi, sera mort, vous en serez informé, et, si « cela est nécessaire, vous vous éloignerez, tout aussitôt, avec ceux que je « veux confier à la garde de votre amitié dévouée, et ce, afin de les soustraire « à la vindicte de mes redoutables ennemis.

« Ils ne m'épargneront pas !

« Que de haines, autour de ma personne !

« Moi, je resterai à mon poste, quoi qu'il arrive.

« Je ferai mon devoir, tout mon devoir, jusqu'au bout !

« Dans la journée d'hier, le Roi a eu trois crises... La dernière a été « terrible !... Maître Gaucher Faber est stupéfait qu'elle n'ait pas emporté le « Royal malade.

« Il va s'affaiblissant de plus en plus, d'heure en heure, quasiment.

« Il ne se nourrit plus ; les aliments qu'il prend ne passent pas... Il dort « à peine... Il ne peut plus se tenir debout.

« Et, pourtant, son esprit reste lucide.

« Il a eu, dans la soirée, une longue conversation avec son fils, à qui, « en ma présence, il a dicté ses volontés dernières.

« Je sais qu'il lui a conseillé de me garder près de lui... de me laisser « ma charge... de me protéger contre ceux qui se disposent à m'attaquer, « à m'abattre... et de suivre mes conseils, dont son expérience aura « besoin.

« Mais, ainsi que je vous l'ai dit, l'autre jour... et comme vous le savez, « du reste... Louis, le futur Roi de France, est un faible... Il est pusilla- « nime... Il n'osera pas résiter aux Dignitaires Ecclésiastiques... Il se laissera

« braver par les Hauts Seigneurs... Des mains de Philippe IV, le sceptre « tombera ès-mains de Charles de Valois.

« Or, le premier acte de Charles sera de me poursuivre.

« Je résisterai, certes.

« Je ne suis pas homme à me laisser abattre sans me défendre.

« Je serai vaincu, pourtant!

« Hélas!... Nous tombons trop tôt, le Roi et moi.

« Oui, oui... trop tôt !

« Il nous faudrait quelques années, encore, pour achever notre Œuvre.

« Dire que nous échouons au port, quasiment!

« Certes, on fera ce que nous voulions faire, c'est-à-dire : donner toute « l'Autorité au Roi, créer une Armée, une Marine... codifier des Lois, favo- « riser l'agriculture, développer les échanges; mais ces résultats — que nous « pouvions atteindre, en quelques années, grâce à l'énergie de Philippe IV, « grâce à sa très haute intelligence... et grâce, surtout, à tout ce que nous « avons tenté, et réalisé, depuis vingt ans — ces résultats ne seront obte- « nus, par nos successeurs, que dans des siècles, peut-être, et après de lon- « gues luttes, qui épuiseront la vitalité de cette admirable Terre de France!

« Les Templiers, et leurs complices, en frappant le Roi, ont porté un « coup terrible à ce pays!

« Si Philippe IV avait vécu deux ans de plus, s'il avait pu poursuivre, « et achever, l'Œuvre qu'il rêvait d'accomplir... des trésors, incommensu- « rables, qu'il faudra dépenser, dans l'avenir, pour assurer la grandeur de « la France, seraient, plus tard, conservés à l'Etat — et des flots de sang, « qui couleront, hélas!... pour qu'on en arrive à secouer le joug des Reli- « gieux et des Nobles... triomphants, après nous, plus que jamais... seraient « épargnés!

« La Fatalité, aveugle, nous abat!...

« Nous tomberons debout!

« La Postérité dira, un jour, ce que nous fûmes... et quels rêves nous « avions formés pour que ce noble pays fut à la tête des Nations, dans « l'Univers.

« ENGUERRAND DE MARIGNY. »

* * *

« *A Messire Nicolas de Galande,*

« *Sénéchal de Fontainebleau,*

« *ce vingt-neuvième jour du mois de novembre 1314.*

« Le Roi vient de mourir.

« Fuyez!

« Fuyez, immédiatement.

« Il faut que ceux que j'aime... mes chers enfants — soient en sûreté « le plus tôt possible.

« Gagnez, en toute hâte, la terre Helvétienne.

« Plus que jamais, je compte sur votre dévouement, qui ne m'a jamais « fait défaut.

« ENGUERRAND DE MARIGNY. »

*
* *

« *A Messire Jacques Adam,*

« *à Brionne,*

« *ce trentième jour du mois de novembre 1314.*

« Mon Père, Sa Majesté Philippe IV, est mort, hier.

« Jusqu'à la dernière minute, ma mère, et moi, nous sommes restées à « son chevet, de par sa volonté expresse, et malgré les efforts que Monsei- « gneur Charles de Valois a tentés pour nous éloigner de la chambre où son « frère agonisait.

« Nous sommes profondément affligées !

« Demain, nous quitterons Paris, et nous irons vous rejoindre à Brionne.

« JULIETTE DE RUFFEY DE MUSIGNY. »

*
* *

« *A Messire Nicolas de Garlande,*

« *Sénéchal de Fontainebleau,*

« *ce trentième jour du mois de mars 1315.*

« C'est demain que l'union de mon élève, Roland Adam de Brionne, et « de Juliette de Ruffey de Musigny, aura lieu.

« Les deux enfants sont ivres de joie.

« Clotilde, qui porte... et portera, toujours, le deuil de Notre Roi « défunt, est heureuse de leur bonheur.

« Nos amés Apollon, et Remi, sont, sans cesse, en extase, devant Juliette... « si belle, si pure, si rayonnante.

« Juliette remercie ma chère Paule qui lui a envoyé, comme présent « de noces, ce précieux Reliquaire, en or ciselé, qu'elle gardera dans la « Chapelle du Château où son mariage sera célébré.

« Louis X a exécuté les volontés de son père.

« Il a fait remettre, à Juliette, par le Capitaine Ogier d'Argental, toutes « les sommes, et présents, que le Roi défunt avait légués à sa fille.

« Nous regrettons fort, tous, que vous n'ayiez pu vous trouver, céans, « demain, pour assister aux fêtes qui suivront la cérémonie.

« Je retournerai à Paris, dans huit jours... et, le lendemain, même, de « mon arrivée, j'irai vous voir, à Fontainebleau.

« GAUCHER FABER. »

* * *

« *A Monseigneur le Comte de Saint-Pol,*

« *Grand Maître de l'Ordre du Temple,*

« *à Londres,*

« *ce douzième jour du mois d'avril 1315.*

« Le Roi s'est transporté avec ses frères, ses oncles, et un grand nombre « de Barons, au bois de Vincennes, et s'est fait rendre compte, en leur pré- « sence, de l'État du Royaume; il a fait convoquer, en même temps, tous « les Trésoriers, et Receveurs, pour connaître l'État de leurs recettes et de « leurs dépenses. Ces Trésoriers, de même que tous les Officiers de la Cour, « étaient des créatures d'Enguerrand, auquel ils étaient tout dévoués. Leurs « comptes accusèrent un si honteux gaspillage, qu'on ne trouva, dans le « Trésor, ni or, ni argent, ni pierres précieuses... Alors, le Roi s'écria tout « en colère : « — Où sont les dixièmes, les cinquantièmes, les centièmes « levés du temps de feu mon père? Que sont devenus les produits de ces « innombrables changements de monnaie? Je veux savoir la vérité sur tout « cela. » — « Mon neveu, dit le Comte de Valois, cherchez d'où peuvent pro- « venir tant de Palais, et tant de vases d'or, et d'argent, qu'on y admire, « c'est là que le Trésor de votre père s'est engouffré. » Là-dessus, le Roi « appela Enguerrand, et tâcha d'en obtenir la vérité. Celui-ci ne put cacher « qu'il avait reçu, des Flamands, une somme considérable. — « Mais, dit-il, « si j'ai agi de la sorte, c'est afin que les ennemis fussent épuisés d'autant; « je n'ai, d'ailleurs, rien fait que par la volonté de votre père. » Ces mots « remplirent le roi d'indignation. — « Mon neveu, reprit, alors, le Comte « de Valois, nous sommes trompés par un méchant homme, qui n'est resté « au milieu de nous que trop longtemps, et dont les méfaits ont attiré, sur « notre maison, la malédiction universelle. C'est lui qui est cause des extor- « sions dont on se plaint, et qui, pour de l'argent qu'on lui a donné, a fait, « à la honte du Royaume, obtenir plusieurs trêves aux Flamands. C'est pour « cela que votre père est tombé dans une tristesse telle, qu'il en est trépassé « avant le temps. C'est cet Enguerrand, ajouta le Comte, qui est la cause de « sa mort. Pour moi, je suis prêt à prouver qu'il est un voleur et qu'il a

« trahi le Royaume; et, si vous ne le faites arrêter sur le champ, je jure « Dieu que je ne paraîtrai plus ni dans votre Conseil, ni à votre Cour (1). »

« Messire Enguerrand de Marigny a été arrêté, tout aussitôt, sur l'ordre « du Roi.

« JEAN DE SAINT VICTOR. »

*
* *

« *A Maître Gaucher Faber,*

« *à Paris,*

« *ce dix-huitième jour du mois d'avril 1315.*

« Un Moine, qui s'est arrêté, au Château, la nuit dernière, et qui venait « des Andelys, nous a appris que Marguerite de Bourgogne a été étranglée, il « y a trois jours, dans son cachot, au Château-Gaillard, par l'ordre du Roi, « pour crime d'adultère.

« Ses deux belles-sœurs sont, toujours, détenues dans le même château.

« Je t'envoie ces nouvelles par le courrier qui te remettra les deux ton- « neaux de vin que tu m'as demandés.

« Nos enfants sont dans l'allégresse.

« Remi retournera seulement dans un mois à Conflans-Sainte-Honorine; « il y restera fort peu de temps, et reviendra s'installer, définitivement, près « de nous.

« APOLLON. »

*
* *

« *A Maître Gaucher Faber,*

« *à Brionne,*

« *ce premier jour du mois de mai 1315.*

« Monseigneur Enguerrand de Marigny a été accroché, hier, au gibet de « Montfaucon.

« Je pars avec mon fidèle Hubert Huguet.

« Je vais essayer de réconforter la famille de mon protecteur.

« Je ne l'abandonnerai pas, dans son infortune.

« Venez à Fontainebleau le plus tôt possible : Je ne veux pas que Paule « reste seule, en mon absence.

« Je veux voir, auprès d'elle, un ami dévoué tel que vous.

« Vous la conduirez à Arbonne, chez son père, où, protégée par vous, « en cas de danger, elle attendra mon retour.

« NICOLAS DE GARLANDE. »

(1) Lettre authentique, publiée dans les *Historiens de France*, tome XXI, page 659.

*
* *

« *A Maître Gaucher Faber,*

« *à Brionne.*

« Je suis bien heureux : La mémoire de mon cher bienfaiteur, Enguer-
« rand de Marigny, aux enfants de qui le Roi défunt, Louis X, avait donné
« dix mille livres, par son testament de juin 1316 (1), vient d'être réhabi-
« litée par le Roi Philippe, dit le Long (2).

« Voici la copie de l'acte de réhabilitation :

« Philippe... faisons savoir que Nous, en pleine connaissance de cause,
« et par la vertu de notre Autorité Royale, restituons aux enfants de feu
« Enguerrand, jadis Seigneur de Marigny, l'entière jouissance de leur répu-
« tation et de leurs droits légitimes, au cas où la mort, infamante, de leur
« père, aurait porté atteinte à leur honneur.

« Donné à Chanteloup, le vendredi fête de la Nativité de Saint-Jean-
« Baptiste, l'an du Seigneur 1317. »

« NICOLAS DE GARLANDE. »

*
* *

« *A Messire Nicolas de Garlande,*

« *Sénéchal de Fontainebleau,*

« *ce quatrième jour d'août 1317.*

« Je vous annonce que notre amée Juliette vient de mettre au monde
« un fils qui a été nommé Philippe.

« GAUCHER FABER. »

FIN

(1) Archives Nationales, I. 404, n° 22.
(2) Il avait succédé à son frère Louis X, le-Hutin, sous le nom de Philippe V.

TABLE DES CHAPITRES

TOME II

QUATRIÈME PARTIE

I. Arrivée à Arbonne 839
II. Où il se produit un fait qui retient Nicolas de Garlande hors de la maison de son beau-père 845
III. Où le lecteur aura des nouvelles d'un des principaux personnages de cette histoire 849
IV. Dame Alloyse Lehurier 852
V. Où l'on verra comment s'y prit Hubert Huguet pour se procurer les objets dont Nicolas de Garlande avait besoin pour se mettre en campagne 863
VI. Deux contre trois 877
VII. Où Hubert Huguet éprouve de mortelles angoisses 898
VIII. Sous terre 908
IX. Arrêt 912
X. Nouvel arrêt 915
XI. La brèche 918
XII. Troisième arrêt 924
XIII. Où il se produit un événement qui décide Nicolas de Garlande à rester dans la galerie 927
XIV. Deux nouveaux personnages 930
XV. Où Nicolas de Garlande apprend bien des choses qu'il ignore, et s'applaudit, de plus en plus, de n'avoir pas quitté la place . . . 933
XVI. Au delà du mur 938
XVII. Dans la grotte 941
XVIII. Les conjurés 944
XIX. La conjuration 948
XX. Interrogation 957
XXI. Les moyens d'action 963
XXII. Le Grand Maître 969
XXIII. Loyauté vaut royauté 974
XXIV. Trois conjurés. — Trois caractères 982
XXV. Où l'on verra comment le roi de France échappa à un très grand danger, de par la prudence de son premier ministre 988
XXVI. Où l'on saura comment se comportèrent, après l'assemblée, les différents personnages qui y avaient assisté 991

CINQUIÈME PARTIE

I. Au château de Vincennes 1022
II. La chambre royale 1027
III. La missive d'Enguerrand de Marigny 1037
IV. Angoisses royales 1039
V. La missive de la Révérende Mère Marie des Anges, abbesse de Maubuisson 1047
VI. Suggestives déductions 1051
VII. Roi... mais homme ! 1056
VIII. Avant le conseil 1065
IX. Où, par l'effort de la réflexion, le roi de France fait de nouvelles et très intéressantes découvertes 1075
X. Le conseil 1084
XI. Marigny à l'œuvre 1098
XII. Aggravation 1107
XIII. Nogaret à la rescousse 1111
XIV. Les ordres 1117
XV. Les raisons du roi de France 1118
XVI. Roi. — Prince. — Ministres 1134
XVII. Mission secrète 1147
XVIII. Marigny sur une piste 1148

SIXIÈME PARTIE

I. Retour à Conflans-Sainte-Honorine 1156
II. Les surprises du Révérend Père Richard 1160
III. A l'hôtellerie de la Croix-Blanche 1168
IV. Le songe de Frère Tristan 1176
V. La missive du roi 1182
VI. Les réflexions du Père Richard, évêque de Saint-Georges 1188
VII. Suite du récit de Frère Tristan 1192
VIII. Où l'on fera plus ample connaissance avec la personnalité de Jean de Meung, Clopinel 1212
IX. Avant l'accord 1214
X. Tactique 1218
XI. Où le Révérend Père Richard reprend l'avantage 1223
XII. L'accord 1230
XIII. Où l'on saura comment Jean de Meung, Clopinel, avait employé son temps depuis son départ de l'hôtellerie de la Croix-Blanche. 1238
XIV. Bloqués 1258
XV. Les Fugitifs 1266
XVI. Souvenir 1286
XVII. L'enlèvement 1290
XVIII. Grand vouloir donne grandes forces 1310
XIX. Les rêvasseries de Jean de Meung, Clopinel 1318
XX. La maison secrète du Révérend Père Richard 1326
XXI. Lutte entre les deux natures, bien distinctes, de Jean de Meung, poète, et de Jean de Meung, homme de cour 1328
XXII. Triomphe de Jean de Meung, homme de cour, sur Jean de Meung, poète 1333
XXIII. Les blessés 1334
XXIV. Où il se produit un fait qui donne à penser à Gaucher Faber . . . 1339

XXV. Les raisons de Messire Jacques 1344
XXVI. Le projet de Maître Gaucher Faber 1355
XXVII. L'idée d'Apollon. 1359
XXVIII. D'accord 1360
XXIX. L'Abbesse de Maubuisson. 1365
XXX. Lueur d'espoir 1372
XXXI. Tolle moras, semper nocuit differe paratis. 1386
XXXII. Où l'on aura des nouvelles de Messire Ogier d'Argental. 1394
XXXIII. Les révélations de Messire Ogier d'Argental 1403
XXXIV. Optimiste et pessimiste 1415
XXXV. Où il sera question du moine de l'abbaye de Saint-Jean-des-Vignes, près Soissons. 1424
XXXVI. Où se justifient les prévisions du premier ministre du roi de France 1431

SEPTIÈME PARTIE

I. En marche vers le dénouement. 1453
II. Nouvelles de Marguerite de Bourgogne 1468
III. Jeu de femme contre jeu de moine 1475
IV. Où le pacte de Maubuisson se scelle définitivement. 1485
V. Où l'on verra Marguerite de Bourgogne à l'œuvre pour réaliser le plan du Père Richard 1496
VI. La toile d'araignée 1503
VII. Roland chez le Révérend Père Richard 1531
VIII. Sœur Clémence 1535
IX. Le Père Éloi 1542
X. L'œuvre du Père Éloi 1546
XI. Jean de Meung devant Juliette 1552
XII. Coup imprévu 1564
XIII. L'Acquetta 1566
XIV. La suggestion 1570
XV. Résolution 1573
XVI Avatar 1579
XVII. Où l'on se rendra compte du rôle que le Père Éloi avait joué près de l'Évêque de Saint-Georges. 1584
XVIII. Où Marigny reçoit le faux Étienne Le Roux. 1589
XIX. Les révélations d'Étienne Le Roux 1596
XX. Où Marigny se rend compte, trop tard, qu'il a commis une maladresse insigne. 1712
XXI. Les faits et gestes du Père Éloi, après l'arrestation de l'Évêque de Saint-Georges. 1620
XXII. Où l'on reverra l'une des héroïnes de cette histoire. 1631
XXIII. La missive de Roland 1637
XXIV. La masure aux aubépines 1648
XXV. Où l'on saura comment Gisèle s'était installée à la masure aux aubépines. 1653
XXVI. Roland à Fontainebleau 1655
XXVII. Où Roland donne à son maître deux nouvelles, l'une qui le surprend et l'inquiète, l'autre qui l'épouvante. 1662
XXVIII. Le blessé. 1671
XXIX. Le tube d'étain 1679
XXX. Les terreurs de Gisèle 1684
XXXI. Arrivée de Monseigneur Enguerrand de Marigny au logis du roi. . . 1687

XXXII. Triomphe d'Enguerrand de Marigny 1690
XXXIII. Le collier de Marguerite de Bourgogne 1693
XXXIV. Le récit de Juliette 1696
XXXV. Résultat de l'œuvre du Père Éloi 1700
XXXVI. Dévouement — Expiation 1704
XXXVII. Quelques misssives pour épiloguer 1712